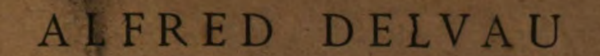
ALFRED DELVAU



COLLECTION

# DES ROMANS

DE CHEVALERIE

*Mis en prose française moderne*

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE

3, quai Malaquais, 3



M DCCC LXIX

COLLECTION

DES

# ROMANS DE CHEVALERIE

PARIS. — IMPRIME CHEZ JULES BONAVENTURE
55, *quai des Grands-Augustins.*

ALFRED DELVAU

# COLLECTION
# DES ROMANS
# DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME PREMIER






PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE
3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

# ÉTUDE

SUR LES

# ROMANS DE CHEVALERIE

# ÉTUDE

SUR LES

# ROMANS DE CHEVALERIE

ET

## SUR LES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Cette Étude n'a jamais été publiée, que nous sachions; elle existait en *empreintes*, et, malheureusement, quelques pages du texte ont disparu. Nous avons donc indiqué par des points les passages manquants. Le public regrettera avec nous les belles pages qu'une négligence déplorable nous a ravies; mais avec nous, nous l'espérons, le public jugera que, même tronquée, cette Notice sur les Romans de Chevalerie est encore digne de l'impression. (*Note de l'Éditeur.*)

A M. F. VIALAY, A PARIS, A SAINT-MANDÉ, OU DANS UN COIN QUELCONQUE DU MONDE.

*Où êtes-vous à cette heure, mon cher ami? Je ne vous rencontre jamais qu'une fois l'an, au printemps, avec les hirondelles, et chacune de ces rencontres-là me porte bonheur. Si j'avais l'honneur d'être* dans les petits papiers *du dieu Hasard, je le prierais de me ménager avec vous de plus fréquentes et de moins rapides entrevues. Mais je suis brouillé, depuis ma naissance, avec ce Dieu-là — et avec quelques autres. Il faut que j'en prenne mon parti!*

*En quelque lieu que vous soyez, cependant, mon ami, je vous dois le témoignage public de ma vive et sincère sympathie pour votre chevaleresque caractère et pour votre vaillant cœur. Vous qui êtes si souvent venu en aide aux autres,* de toutes les façons, *vous me permettrez bien de m'acquitter envers vous avec la seule monnaie dont je dispose.*

*Ce livre est un monument. Je le dis avec d'autant moins de modestie qu'il n'est pas mon œuvre propre, puisque les matériaux principaux m'en ont été fournis par d'autres écrivains, et que je n'en ai été que l'obscur ouvrier, — c'est-à-dire l'humble translateur.*

*Si ce livre était destiné à l'oubli, je me garderais soigneusement d'inscrire votre nom à la première page. Mais il durera autant et plus que beaucoup d'autres : il est intéressant, d'abord, ensuite il est tiré à des milliers d'exemplaires, double raison pour moi de vous le dédier, afin de multiplier à l'infini les témoignages de ma reconnaissance et de mon amitié.*

*Adieu donc, loyal et chevaleresque ami. J'espère vous serrer la main aux prochains muguets, — dans un an d'ici. Quant à moi, qui ne me suis tant extériorisé que pour vous saluer cordialement, je vais faire comme les animaux de nos forêts, qui effacent leurs traces à la porte de leur tanière : je vais me retirer en moi.*

Les Grimettes, juin 1859.

ALFRED DELVAU.

---

On enrichit les langues en les fouillant.
JOUBERT.

## I

Tout le monde n'a pas les reins assez fermes pour porter sans tressaillement le rude fardeau de la vie. Beaucoup crient grâce à mi-route, les reins cassés et le cœur brisé, et se couchent tout de leur long dans le premier fossé venu — pour y dormir leur somme éternel. Il faut être de la taille de Montaigne et de la santé de Charron pour jouer utilement, durant ce voyage, de cet instrument dont je n'ai jamais pu trouver l'embouchure pour ma part, et qui s'appelle la Philosophie, — « cette science qui faict estat de sereiner les tempestes de l'âme et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire. »

Doux oreiller, en effet, pour dormir sa vie, que la philosophie; mais, pour le trouver tel, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne. Et la tête du *communi martyrum* est assez mal faite !

Comment se soustraire, alors, aux giboulées désastreuses de la vie ? Comment éviter les heurts douloureux, les contacts malsains, les trivialités écœurantes ?

En se réfugiant le plus souvent possible dans ce Paraclet qui s'apelle le Rêve, — en faisant des contes ou en en lisant.

« Faisons des contes, mes amis, faisons toujours des contes. Tandis qu'on fait un conte, on est gai, on ne songe à rien de fâcheux. Le temps se passe et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en aperçoive. »

C'est Denis Diderot — un malheureux de génie — qui a dit cela. Vous voyez que la fatigue et la douleur ne sont pas d'invention récente, — le mal de ce siècle, comme on a voulu le faire croire. Et avant Diderot, d'autres illustres penseurs l'avaient dit aussi, en des langues différentes, — Job tout le premier. N'est-ce pas Bossuet qui a parlé de « cet insurmontable ennui qui fait le fond de la vie humaine ? » Hélas ! l'homme est en proie à cette vilaine maladie-là depuis qu'il est en proie à cette autre maladie qui s'appelle la Vie, et dont la Mort seule peut le guérir. L'Enfer ne voulait plus abandonner Proserpine depuis qu'elle avait mangé le fameux pépin que vous savez : l'Ennui ne veut pas abandonner l'homme depuis que sa grand'mère Ève a mangé, elle aussi, cet autre fameux pépin non moins diabolique que le premier. Maudits pépins !

Puisque le monde s'ennuie, il faut l'amuser, — bien qu'il soit aussi inamusable que ce maussade vieillard qui s'appelait Louis XIV. Il est vrai que madame de Maintenon s'y prenait assez mal pour distraire ce royal ennuyé, et que les amuseurs de la foule s'y prennent aussi mal que madame de Maintenon. A l'un les homélies du père La Chaise et les austères entretiens de Bossuet. A l'autre, les romans obscènes et les romans bêtes. Maigre nourriture pour des cervelles en appétit de distractions !

Il y en a une autre : les *Contes* et les *Romans de chevalerie*.

> « Si *Peau d'âne* m'était conté
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Ainsi parlait Jean de la Fontaine, ce grand enfant qui se réfugiait dans le Rêve pour échapper à la Réalité, et qui s'entretenait familièrement avec les bêtes, — pour n'avoir pas à causer avec les hommes.

Faisons-nous donc conter *Peau d'âne*, ô mes amis ! *Peau d'âne* — et surtout *Amadis de Gaule*, *Artus de Bretagne*, *Lancelot du Lac*, *les Quatre fils Aymon*, *Huon de Bordeaux*, *Mélusine*, *Tristan de Léonois*, *Pierre de Provence*, *Cléomades et Claremonde*, *Gérard de Nevers*, *Guérin de Montglave*, *Flores et Blanchefleur*, *la Comtesse de Ponthieu*, *Roland amoureux*, *Doolin de Mayence*, *Eustache-le-Moine*, *Ciperis de Vineaux*, *l'Archevêque Turpin*, *Ogier-le-Danois*, *Fier-à-Bras*, *Galien Réthoré*, *Perceval-le-Galloys*, *Isaïe-le-Triste*, *Messire Clériadus*, *Gérard de Roussillon*, *Gyron-le-Courtois*, *Jehan de Saintré*, *Jean de Paris*, *Gérard d'Euphrate*, *Olivier de Castille*, *Méliadus de la Croix*, *le Chevalier Mabrian*, *Geoffroy à la Grand'dent*, *le Preux Mervin*, *Giglan fils de Gauvain*, etc., etc., etc. La liste en est longue, et je m'arrête ici pour ne pas fatiguer le lecteur par une énumération fastidieuse : mais je la trouve trop courte, pour ma part. Je les ai lus tous aux jours — lointains déjà — de ma rêveuse enfance, et, faute d'autres, je les relis aujourd'hui. Pourquoi n'y en a-t-il pas davantage, hélas ! je les lirais avec tant de joie jusqu'aux heures — proches peut-être — où la nuit descendra sur mes yeux et sur ma vie !

Ce n'est pas mon sentiment seul que je vous donne là. C'est le sentiment de bien d'autres ! Des générations entières se sont nourries de cette lecture — que blâment les gens graves et froids, — et ce n'est pas cela qui les a poussées plus vite dans la tombe, où elles sont descendues, au contraire, sans s'en douter.

Les romans de chevalerie n'ont été dangereux pour personne, — excepté peut-être pour Paolo et Francesca di Rimini, qui se donnèrent le baiser savoureux que vous savez en lisant ensemble *Lancelot du Lac*. Le livre tomba — et Malatesta entra, féroce. Mais, à part ce douloureux accident, les romans de chevalerie n'en ont jamais occasionné d'autres. La parodie de Michel Cervantes, elle-même, n'est pas une parodie, et son Don Quichotte est un brave cœur qui se battait contre des moulins comme il se serait battu contre des hommes. Il n'est pas si fou que cela, ce vaillant coureur d'aventures, — ou, en tout cas, il a la folie des nobles cœurs.

## II

Qu'est-ce, en effet, que les romans de chevalerie, s'ils ne sont pas une école de grandeur d'âme ? Que font, je vous prie, tous ces chevaliers errants, sinon une guerre à outrance aux félons, aux méchants et aux lâches ? Le monde ne rêvait pas, alors, il était en marche vers une émancipation qui se rapprochait d'heure en heure, et il fallait bien concourir à ce glorieux travail d'affranchissement. L'humanité commençait à émerger de ses ténèbres ! L'âme commençait à émerger de la matière ! « O noble enfance de l'âme, — s'écrie quelque part George Sand, — source d'illusions sublimes et de dévouements héroïques !.. »

.........................................................

La langue s'essaye, la langue bégaye, la langue se forme, et l'on peut suivre ses progrès pas à pas, — c'est-à-dire roman à roman.

Bégaiements d'une langue géante, bégaiements prodigieux comme ceux de Gargantua qui, à son entrée dans le monde, « brasmoit demandant a boyre, a boyre, a boyre, » — ce qui dénotait de sérieuses dispositions! Toutes les langues ne parlent pas aussi distinctement à leur début, et celles qui bégaient, d'ordinaire, le font avec l'inintelligibilité du bégaiement. Mais la langue française, — appelée à dominer le monde, à se substituer aux autres langues parlées, — devait avoir une enfance virile, et elle l'a eue.

Il ne faut pas aller chercher bien loin pour en avoir la preuve : les Chansons de Geste et les Romans de la Table-Ronde la fournissent irréfutablement.

Il n'est ici question que de la langue d'Oil, — le roman du nord, comme la langue d'Oc était le roman du midi. C'est la langue par excellence, la langue nationale, la langue maternelle. N'est-ce pas la France que les trouvères ont chantée d'abord, avant tout et avant toutes, quand les troubadours chantaient les dames, puis les dames, et encore les dames? Les dames, c'est intéressant à chanter, certes, — plus intéressant encore à aimer. Mais la France est la dame suprême, c'est le flanc qui a porté le monde, ce sont les entrailles d'où est sortie la Liberté, — c'est-à-dire l'Intelligence.

C'est donc la France que chantent les premiers trouvères. C'est à la France que sont dédiées les chansons des douze pairs, les Chansons de Geste, — comme celle de Roland, par exemple.

J'ai donné trois extraits de ce merveilleux poëme, à la suite et à propos de *Guérin de Montglave*, — où se trouve le récit émouvant de la défaite de Roncevaux. J'aurais voulu avoir la place et l'autorisation de citer les quatre mille cinq cents vers qui le composent. Mais le peu que j'en ai cité suffit amplement à la démonstration de cette double vérité, à savoir que c'est un poëme national, un poëme français, et qu'il est du x° siècle, — comme les poëmes de Robert Wace.

Je parlais, tout à l'heure, des étapes de la langue française. Il serait intéressant de les signaler une à une, certes; mais il faudrait pour cela des volumes, et je ne dispose que de quelques pages. Et puis, les origines vraies d'une langue sont comme celles d'une nation, à peu près indéchiffrables, et je suis bien forcé de laisser de côté cette quête des sources du Nil pour commencer là où commencent les auteurs de l'histoire littéraire de la France, — c'est-à-dire aux environs du x° siècle.

Avant cette époque, il y a des ténèbres, il y a le *romanum rusticum*, — le roman rustique, la langue vulgaire des Gaules, formée du celtique, du grec et du latin; puis, après ce roman rustique, une langue qui s'est débarrassée de ses langes primitifs et à laquelle va succéder la véritable langue romane, la mère de la langue française. Le *romanum rusticum* a peu de monuments écrits; le roman du IX° siècle en a davantage. Mais les ténèbres ne s'en font pas moins sur ses évolutions, sur son développement, sur sa formation. Son travail de gestation et de parturition s'est accompli mystérieusement, à l'insu de tout le monde : la langue romane est arrivée à terme, elle est née, — mais on ne connaît exactement ni son père ni sa mère. Elle est née viable, — voilà tout.

Le premier monument, le monument capital de la langue romane, c'est le *poëme sur Boëce*, — sur ce grand homme qui fut persécuté si odieusement par Théodoric, roi des Visigoths, lequel le fit mettre à mort après l'avoir laissé en prison pendant longtemps. Boëce avait composé dans sa prison un *Traité de la Consolation de la Philosophie*; ce fut à propos de ce remarquable ouvrage que fut écrit le poëme qui nous occupe, et où se trouve racontée avec éloquence l'austère vie de ce philosophe chrétien.

Avec éloquence, ai-je dit. Permettez-moi de citer les douze premiers vers : ils ont un double intérêt, comme pensée et comme expression. On y retrouvera des formes tout-à-fait françaises, des formes grammaticales d'aujourd'hui, des idiotismes, à côté de mots grecs, latins, celtes, gothiques, et de désinences romano-méridionales :

« Nos jove omne, quam dius que nos estam,
De gran follia per folledat parlam,
*Quar* no nos memora per cui viuri esperam,
Qui nos soste, *tan* quan per terra annam
E qui nos *pais* que no murem de fam,
Per cui salves m'esper, pur *tan* qu'ell claman.

Nos jove omne *menam tan mal jovent*,
Que us non o preza sis trada *son parent*
Senor, ni par, sill *mena malament*
Ni lus vel l'aitre, sis fai fals *sacrament*;
*Quant* o fait, mica no *s'en repent*
Et ni vers Deu *non fait emendament*...
. . . . . . . . . . . . . . . »

(Nous tous, tant que nous sommes jeunes, nous ne faisons que des folies et ne commettons que des erreurs, et nous ne nous souvenons point de Celui qui nous fait vivre, nous soutient pendant que nous marchons à travers la vie, et qui nous repaît afin que nous ne mourions pas de faim; Celui que j'invoque sans cesse, et par qui j'espère mon salut éternel.

Nous, jeunes hommes, nous menons mal notre jeunesse. L'un trahit son seigneur, son parent, son père, son ami; l'autre fait méchancetés, vilenies et faux serments à foison, et ni l'un ni l'autre ne s'en repentent, ni l'un ni l'autre ne se corrigent...)

Tout cela est d'une haute éloquence et d'un austère langage. Tout cela est digne du philosophe

à propos duquel c'est écrit. Le souffle court sur ces vers : c'est la raison qui parle à des fous. Hélas! les fous persistent, — afin de donner prétexte à la raison de persister aussi.

J'ai souligné à dessein certains mots, certaines phrases. *Quar* est la conjonction française *car; pais*, c'est la troisième personne de l'indicatif du verbe français *repaître; parent* est le substantif francais *parent; s'en repent* est une construction toute française; *quant* est l'adverbe français *quand; menam tan mal jovent* est une forme grammaticale toute moderne, *mener mal sa jeunesse*, etc., etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions citer d'autres idiotismes, d'autres formes grammaticales purement françaises, qui se trouvent dans le courant de ce poëme, telles que : *Guérir son corps et son âme*, *faire semblant*, *jeter en prison*, *tenir pour seigneur*, *ne faire que mal penser*, *bâti de foi et de charité*, *se faire petit*, etc., etc., etc. Je renvoie les curieux au manuscrit de la Bibliothèque d'Orléans.

Après le *poëme sur Boëce*, vient un roman composé par Philoména, « lequel livre contient l'histoire de la prinse des villes de Narbonne et de Carcassonne par Charlemaigne, » — comme le dit Guillaume de Catel, dans ses Mémoires du Languedoc.

Après le roman de Philoména, les Chansons de Geste, les romans de chevalerie, les poëmes anglonormands, les actes publics, les sermons. Mais le *Romanum rusticum* est loin déjà, la langue d'Oil est arrivée, dégagée à peu près de ses broussailles latines, avec son cortége d'articles, de déclinaisons, de conjugaisons, d'adverbes, avec sa physionomie, — avec son originalité, en un mot. Sa vieille rivale lutte encore; mais la langue romane du nord est jeune, hardie, aventureuse, — à elle l'avenir, à elle le monde! Les savants seuls entendent le latin; mais personne ne le parle plus. La langue romane, au contraire, devient la langue de la foule, parce qu'elle est devenue la langue des écrivains, des poëtes, des trouveurs. Laissez-la faire, laissez-la grandir à son aise, laissez-la se développer en liberté, et ses allures vont prendre plus de vivacité, plus de hardiesse, plus de grâce encore : elle va devenir la langue de Thibault de Champagne, de Guillaume de Lorris et de Joinville; puis la langue de Christine de Pisan et de Froissard; puis la langue de Monstrelet, d'Alain Chartier, de Charles d'Orléans et de François Villon; puis la langue de Clément Marot, de François Rabelais et de Mathurin Régnier; puis la langue de Jacques Amyot, de Pierre de Brantôme et de Pierre de Ronsard; puis la langue de Michel de Montaigne, de Pierre Charron et d'Etienne de la Boëtie; puis la langue de Malherbe, de Balzac, de Pascal, de Descartes, de Bossuet, de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Mallebranche, de Labruyère, de Fénelon; puis la langue de Buffon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Denis Diderot; puis la langue des deux Chénier, de Chateaubriand, de Volney, de madame de Staël, de madame de Genlis, de Laclos, de Baour-Lormian et de Luce de Lancival; puis enfin la langue de Victor Hugo, de Lamartine, de Béranger, de Paul-Louis Courier, de La Mennais, d'Honoré de Balzac et de George Sand.

## IV

Mais comme je n'écris pas précisément l'histoire littéraire de la France, on me permettra de revenir à mon point de départ, — c'est-à-dire aux romans de chevalerie.

J'y reviens donc.

Les romans, en général, sont beaucoup plus lus que les histoires, et leurs lecteurs sont beaucoup plus jeunes — et plus intéressants aussi, parce que ces lecteurs-là sont ordinairement des lectrices. L'Histoire est une pédante, mal habillée de corps et de visage, rogue et marmiteuse, sombre et maussade, qui ignore la grâce et qui n'a jamais su sourire. La Fable est une fée rayonnante de beauté, une charmeresse court-vêtue, qui conduit on ne sait pas où, dans des abîmes charmants — où l'on oublie la vie. Pour aimer l'une, il faut n'avoir plus ni dents, ni cheveux, ni illusions, ni rien du tout. Ceux qui aiment l'autre sont dignes d'être aimés eux-mêmes. Voilà toute la différence.

Viande creuse, soit. Mais on se contente de si peu, à vingt ans! Vingt ans, n'est-ce pas l'âge où l'on vit « d'amour et d'eau fraîche, » — comme disent ironiquement les vieux et les vieilles qui vivent de tisanes et de racahout des Arabes? C'est une bonne chose, l'eau fraîche! Meilleure chose encore, l'amour! Et les romans, donc?...

Je l'ai dit en commençant : Les contes, les romans, les rêves, sont le Paraclet dans lequel on doit se réfugier pour se soustraire aux trivialités écœurantes et aux réalités monstrueuses de la vie.

Il y a romans et romans. Il y en a qu'on déclare immoraux et qui sont innocents comme des agneaux; d'autres, au contraire, sont tenus pour moraux, qui sont malhonnêtes en diable. La morale est une monnaie comme une autre : chaque époque la frappe à son effigie et lui donne un cours forcé, — jusqu'au jour où cette morale d'or, d'argent ou de cuivre se trouve démonétisée et jetée au grand creuset du bon sens, ou placée dans un médailler comme objet de curiosité. Qui de nous n'a, dans sa tête, une collection plus ou moins riche de morales?

Il est bien entendu qu'ici je ne parle pas le moins du monde de la morale éternelle, — cette lampe sacrée qu'est chargée d'entretenir cette vestale qu'on appelle la conscience humaine. La vraie morale n'a rien à voir là-dedans.

Quelques écrivains chagrins ont condamné les romans de chevalerie comme immoraux, sous les prétextes les plus étranges et les plus puérils, et ce

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est d'abord Olivier, que son fils Galien vient de retrouver.

« Galien s'aperçut alors qu'Olivier changeait affreusement de visage. De vermeil comme feu qu'il était d'abord, il devint tout-à-coup vert comme feuille, puis noir comme charbon.

« — Père! père! s'écria-t-il, vous mourez donc? Ah! cher père, il faut nous quitter ici-bas, je le vois bien... Je prie Jésus-Christ qu'il vous veuille recevoir en sa gloire de Paradis, car vous en êtes plus digne que nuls au monde, vous et vos vaillants compagnons...

« Lors il lui prit la tête en son giron et le baisa plus de cent fois. Olivier était mort.

« — Beau fils, dit à son tour Roland d'une voix qu'on entendait à peine, n'oublie pas de saluer Belleaude en mon nom, et de lui dire que je l'ai aimée jusqu'à la dernière minute de ma vie mortelle... Prie-la de ne jamais se marier... Qu'elle entre dans une abbaye et y consacre sa vie au Seigneur... et à mon souvenir... De cette façon, peut-être pourrons-nous nous revoir encore quelque part... là où vont les créatures qui ont aimé et n'ont pas su haïr... Adieu!...

« — Sire, répondit Galien navré, ne vous inquiétez de rien... je ferai religieusement votre message auprès de votre mie... mais j'ai peur qu'elle ne meure de deuil en l'apprenant, car elle vous aime de bon cœur...

« — Ainsi soit-il! murmura Roland, en se roidissant dans une dernière convulsion.

« Galien se pencha sur lui et le baisa au front : Roland était mort.

« Il alla vers l'archevêque Turpin.

« — Beau fils, râla ce vaillant homme, n'oublie pas de saluer Charlemagne de ma part...

« Et, cela dit, il expira. »

Est-ce suffisamment émouvant, tout cela? Ces rudes hommes d'autrefois savaient-ils mourir?

Savaient-ils aimer aussi? Ah! Jacqueline! Ah! Belleaude! répondez pour moi.

« Charlemagne se rendit au palais, où il manda Belleaude, qui accourut. Le vieux roi l'attira sur sa poitrine, la baisa au front et lui dit :

« — Belle amie, savez-vous de quoi je vous prie? C'est de ne point vous dolenter outre mesure de ce que je vais vous apprendre...

« — Et qu'avez-vous donc à m'apprendre, Sire?... demanda Belleaude, pâle et tremblante.

« — Vous avez perdu Roland, votre ami, et Olivier votre frère, traîtreusement occis à Roncevaux! répondit Charlemagne, en embrassant de nouveau Belleaude.

« Quand elle eut entendu cette cruelle parole, tout le sang de son corps se changea et retourna, et elle tomba tout de son long à terre, morte.

« — Quelle piteuse fin! murmura Charlemagne en contemplant la pauvre Belleaude. Ah! Ganelon! Ganelon! comme je te ferai mourir vilainement!... »

## V

Voilà pour *Guérin de Montglave*. Roman « immoral, » n'est-ce pas?

Il y en a encore d'autres! *Mélusine*, *Tristan de Léonois*, *Huon de Bordeaux*, *Pierre de Provence*, *Ogier le Danois*, etc., etc.

*Mélusine* est un roman fait au XIV^e^ siècle sur la légende populaire, et il a été, pendant longtemps, aussi populaire que la légende. Je ne sais pas si Mélusine est « immorale; » je sais seulement que cette pauvre *serpente* m'a violemment intéressé dans ma prime-jeunesse, et que j'ai souvent envié le sort de son bel ami Raimondin, — malgré le châtiment navrant qui punit sa curiosité.

D'abord Mélusine est fille de fée, ce qui a son charme; ensuite elle est riche comme il n'est permis à personne de l'être; puis, — et c'est ce qui vaut le mieux, — elle est d'une beauté non-pareille, qui ne se flétrit pas un seul instant, malgré les années qui s'accumulent sur sa tête et malgré les enfants qui sortent de ses flancs charmants. Elle est grand'mère, et elle est toujours aussi belle que le jour où Raimondin l'a rencontrée dans la forêt de Colombiers, près de la Fontaine-de-Soif, par une lune « claire-luisante, s'ébattant sur l'herbe en compagnie de deux gentes dames blanches. » Ninon de Lenclos avait trouvé le moyen d'être encore séduisante à quatre-vingts ans; Mélusine, plus favorisée, trouve moyen d'être belle et jeune à l'âge où les femmes sont vieilles et respectables : quoi qu'elle fasse, elle a toujours vingt ans!

Ce roman venge Eve, Pandore, Psyché, Sémélé, — toutes les curieuses profanes et sacrées. Raimondin est heureux; il est aimé d'une femme charmante, il est riche, il est père, il a tout ce qu'on peut désirer de bonheur en ce monde : il faut que la curiosité vienne le mordre au cœur! Pendant vingt ans, il n'a pas songé un seul instant à s'inquiéter de ce que Mélusine pouvait faire le samedi. Mais voilà qu'un jour le soupçon entre dans son esprit, — « soupçon amer comme fiel, ardent comme braise, aigu comme acier! » Il veut voir et savoir!

« Raimondin, pâle et tout en sueur, regarda devant lui, par le pertuis qu'il avait fait, et il aperçut Mélusine toute nue, blonde et merveilleuse de beauté, qui s'ébattait au soleil dans une large cuve de marbre blanc, bordée d'arbres épais sur les ramures desquels chantait un peuple d'oiseaux rares... A un mouvement plein de grâce que fit Mélusine, et qui découvrit la partie de son corps qui baignait dans l'eau de la piscine, Raimondin re-

marqua avec étonnement que cette partie du corps se terminait en queue de serpent... »

Hélas ! voilà quel était le secret de la pauvre Mélusine : femme pendant six jours de la semaine, elle devenait serpente le septième jour, — pour expier je ne sais quelle faute commise par elle avant son mariage.

Il faut lire les mélancoliques reproches de Mélusine à Raimondin :

— « Mon doux ami, lui dit-elle, Dieu vous veuille pardonner cette faute que vous avez commise au préjudice de notre mutuel repos et de notre mutuel bonheur !... Il le peut, lui qui est omnipotent, lui qui est le vrai juge et le vrai pardonneur, lui, la légitime fontaine de pitié et de miséricorde... Quant à moi, vous savez bien que je vous ai pardonné de bon cœur, puisque je suis votre femme et votre amie... Mais, pour ce qui est de ma demeurance avec vous, c'est tout néant : Dieu ne le permet...

— « Pour Dieu et pitié ! s'écria Raimondin, veuillez demeurer, ou jamais plus je n'aurai joie au cœur...

— « Adieu ! adieu ! adieu ! répondit Mélusine en se penchant vers Raimondin et en l'accolant doucement. Adieu, mon ami, mon bien, mon cœur, ma joie ! Tant que tu vivras, j'aurai, quoique absente de toi, bonheur à te voir et à te rendre heureux..... Mais jamais, au grand jamais, tu ne me verras en forme de femme..... Adieu donc, moitié de mon âme ! Adieu donc, moitié de ma vie !...

« Lors donc qu'il était heure de partir, malgré que tout la retînt là, elle s'élança incontinent hors de la fenêtre sous forme d'une serpente ailée, longue d'environ quinze pieds, au grand ébahissement de la compagnie. »

Voilà pour le roman de *Mélusine*, — tout aussi immoral que *Guérin de Montglave*, comme on voit.

Les puritains se sont escrimés surtout contre *Tristan de Léonois* et contre *Lancelot du Lac*, — et, à cause de cela, je serais tenté de les préférer aux autres, s'il pouvait y avoir des préférences pour ces romans si pleins d'attraits, depuis le premier jusqu'au dernier !

Les puritains en question n'aiment pas les gens qui s'aiment, — et l'on conjugue beaucoup le verbe *amare* dans *Tristan de Léonois* et dans *Lancelot du Lac*. Aimez-vous ! aimez-vous toujours, jeunes hommes et jeunes femmes ! Toute la vie est là.

Je ne suis pas seul de mon avis à ce propos, comme bien vous pensez. M. Paulin Pâris, dans ses Notices sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale, fait un grand éloge du *Tristan*. Quant au *Lancelot*, voici ce qu'en dit M. Léon Plée dans son excellente Introduction au *Glossaire français polyglotte* : « Le *Lancelot* est faible d'intrigue, mais d'un style admirable, clair, limpide, incidenté, plein d'une foule de mots fort jolis qui font image et semblent tout nouveaux, soit par leur composition, soit par leur emploi, soit par leur forme elle-même. Un très grand nombre de sentences, d'axiômes amoureux, ont passé de cette œuvre dans les livres qui l'ont suivie. Quelques passages sont imprégnés d'un parfum de gaîté qui donne la meilleure idée de ce que l'on nomme l'ancienne gaîté française. »

Quant aux reproches d'immoralité, néant !

Si ces romans de chevalerie sont licencieux, ils ne le sont qu'à la façon des rossignols.

## VI

M. Léon Plée parle du « style admirable » de *Lancelot du Lac*, et de la « foule de mots fort jolis » qu'on y rencontre. Il a raison, et ce qu'il dit de ce roman, il aurait pu le dire aussi des autres. C'est pour qu'on en pût juger à coup sûr que j'ai cité quelques passages de *Mélusine* et de *Guérin de Montglave*.

Car, quoique ce ne soit pas le style primitif dans toute son intégrité, — style plein de saveur, seulement pour les lettrés, — j'ai fait tous mes efforts pour lui conserver sa naïveté, sa grâce, sa bonhomie, son originalité, en un mot. Ai-je réussi ? Les lecteurs prononceront.

Il y avait là un écueil. Ces romans de chevalerie sont intéressants comme fond et comme forme. Même traduits librement, — comme quelques-uns l'ont été par le comte de Tressan, — ils eussent conservé quelques-unes de leurs séductions, celles de leur fabulation ; mais cet accent, ce parfum, cette saveur qu'ils ont dans leur langue du XII[e] ou du XIV[e] siècle, comment la leur conserver ?

A cela je n'ai vu qu'un moyen, à savoir de suivre pas à pas et de traduire mot à mot le manuscrit ou le roman primitifs. De cette façon, si ce n'est pas le vêtement exact du XII[e] siècle, du moins ce n'est pas le costume du XIX[e] siècle. Les vieilles chansons doivent être chantées sur de vieux airs !

Une ou deux phrases entre mille, — comme exemples :

« Quant il vist l'espée que il tenoit à si bonne, il soupire fort, puis dit : Ha espée, que ferés vous des ores mais ! Ne le puis plus céler, je suis vaincus. Lors commence à plourer trop plus durement qu'il ne fist autrefois, et quant il a assés efforcéement plouré, il dit, etc., etc. »

Lesquelles phrases j'ai traduites par :

« Quand il vit sa vaillante épée, il soupira et dit :

— « Ah ! mon épée, que ferez-vous désormais ? car, je ne le puis plus céler, ma vie est finie !...

« Lors il recommença à pleurer plus amèrement qu'il n'avait fait jusque-là, et quand il eut, etc. »

Le procédé est aussi simple que peu coûteux. Je

l'ai presque toujours suivi avec la même fidélité, — excepté toutefois pour la traduction de quelques endroits indéchiffrables dans les manuscrits. Il a eu pour moi cet avantage de me permettre de conserver une foule d'expressions adorables, tombées à tort en désuétude, et une foule de mots énergiques et pittoresques que je regrette de ne plus rencontrer dans la circulation.

Ainsi, j'ai conservé : *Sonner mot*, pour *parler ; sous ombre de*, pour *sous prétexte de; souventes fois*, pour *souvent; toutes et quantes fois*, pour *toutes les fois que; par ainsi*, pour *ainsi, par conséquent; à l'accoutumée*, pour *de coutume; encore que*, pour *quoique; n'engendrer point de mélancolie*, pour *être d'humeur gaie ; une jeunesse*, pour *une jeune fille ; s'entreconnaître; entreouïr; être attaché d'une grosse chaîne; le vouloir*, pour la *volonté; marmiteux*, pour *ennuyé; s'ébahir*, pour *s'étonner; perturber*, pour *occasionner du désordre; réconforter*, pour *réjouir; déconforter*, pour *chagriner; plaisant*, pour *agréable; mener mal sa jeunesse; tenir pour seigneur; faire semblant; bâtir de foi et de charité; trouver bon ; se faire petit ; guérir son corps et son âme ; déambuler*, pour *se promener; s'esclaffer*, pour *éclater de rire; gabeler*, pour *railler; remembrer*, pour *se souvenir; accoler*, pour *embrasser; bailler*, pour *donner; rancœur*, pour *rancune;* et cent autres formes grammaticales qui datent des premiers jours de la langue d'Oil, et qu'on a cru devoir remplacer depuis, — je ne sais trop pourquoi, puisque ces formes-là suffisaient et qu'elles disaient éloquemment ce qu'elles voulaient dire.

« Toutes les langues roulent de l'or, » dit très bien M. Joubert dans sa magnifique Etude sur le Style. La langue romane surtout, notre langue nationale. Pourquoi la langue française d'aujourd'hui est-elle moins riche que la langue française d'autrefois ? Pourquoi a-t-elle changé son or contre du cuivre? Ah ! il serait bien temps, à ce qu'il me semble, de la retremper aux sources fortifiantes dont elle s'est éloignée si dédaigneusement. « Rendre aux mots leur sens physique et primitif, — dit encore M. Joubert, — c'est les fourbir, les nettoyer, leur restituer leur clarté première ; c'est refondre cette monnaie et la remettre plus luisante dans la circulation ; c'est renouveler, par le type, des empreintes effacées. Remplir un mot ancien d'un sens nouveau dont l'usage ou la vétusté l'avait vidé pour ainsi dire, ce n'est pas innover, c'est rajeunir. On enrichit les langues en les fouillant. Il faut les traiter comme les champs : pour les rendre fécondes, quand elles ne sont plus nouvelles, il faut les remuer à de grandes profondeurs. »

A ces causes, j'ai respecté les vieux mots — dont beaucoup sont si nouveaux ! A ces causes, j'ai conservé précieusement les vieilles expressions qui ont une éloquence plus vraie que celle de beaucoup d'autres expressions modernes. On ne trouvera pas, dans ces romans, le style fiévreux, exubérant, extravagant, que l'on trouve dans les romans ordinaires; mais, tout au contraire, un style simple, naïf, — expressif comme amour et comme colère, éloquent comme tendresse et comme fierté. Les beaux sentiments n'ont pas besoin d'oripeaux ; les grandes pensées n'ont pas besoin d'être traduites par des phrases à grelots et à pompons, orgueilleuses comme des mules espagnoles.

## VII

Je regrette de n'avoir pu traduire sur l'œuvre première, sur les poëmes romans ou sur les poëmes latins, composés longtemps avant l'invention de l'imprimerie. Je le regrette, parce que ces poëmes-là sont plus beaux encore, plus grandioses, plus éloquents, que les romans en prose. Je parlais tout à l'heure de l'épisode de la bataille de Roncevaux qui se trouve dans *Guérin de Montglave* : c'est un épisode émouvant, certes, et peu d'écrivains sauraient atteindre à ce pathétique. Ce n'est rien auprès du poëme de Thurold, *la Chanson de Roland !* De même pour *Ogier-le-Danois*, de même pour la plupart des autres romans de chevalerie.

Mais je ne pouvais traduire des vers picards ou de la prose latine en prose française ; cela n'atteignait pas le but que s'était proposé l'éditeur de la *Bibliothèque bleue*, qui voulait faire lire aujourd'hui les romans qui ont été lus en Europe jusqu'à la fin du XVIe siècle, — c'est-à-dire les romans en prose, manuscrits et incunables. J'ai donc dû traduire sur les manuscrits et sur les incunables que possède la Bibliothèque impériale.

Les poëmes sur lesquels ont été faits les romans en prose ne remontent guère au delà du XIe siècle. Ils ont été faits eux-mêmes sur les *Chansons de Geste*, — écrites en mauvais latin, puis dans les divers idiomes qui se formaient alors, — lesquelles *Chansons* célébraient les *gestes*, les faits, les dits, les actions d'éclat, à mesure qu'ils avaient lieu.

C'était l'époque des grandes guerres et des grandes boucheries de nations à nations : c'était le Moyen Age ! Les Wisigoths d'Alaric, les Francs de Clovis, les Huns d'Attila, les Suèves de Radagaise, les Vandales de Genseric, — tous les Barbares ! — envahissaient les Gaules et s'y établissaient petit à petit, de par la loi du plus fort. Puis Charles-Martel vainquait les Sarrasins, Pépin-le-Bref marchait contre les Saxons, Charlemagne guerroyait contre les Lombards, Roncevaux arrivait ! Puis encore, les Gascons, les Normands, les Hongrois, les Allemands, les Arabes, les Croisades ! La terre résonnait comme un tonnerre sous les pas pesants de ces nombreuses armées de conquérants et de conquis !

Il fallait bien chanter tout cela !

De là les trouvères, de là « cette nuée de chanteurs qui, depuis le IXe siècle jusqu'au XVIe, vont

nous composant une foule de chants, d'histoires, d'épopées, — admirables inspirations de notre nationalité naissante, que nous avons répudiées au XVII$^e$, pour faire de l'antiquité grecque et latine notre champ de culture poétique. »

De là, enfin, les romans de chevalerie.

## VIII

Il y a quatre divisions importantes à établir parmi ces nombreux romans que nous rééditons aujourd'hui. Les uns appartiennent au *cycle de Charlemagne*, les autres sont les *Romans de la Table-Ronde;* puis viennent les *Romans des Neuf Preux* et les *Romans des Amadis*.

Les premiers sont :

*La Chronique de Turpin*, où se trouvent racontés les exploits de Roland et sa mort à Roncevaux.

*Beuves de Hantonne*, dont l'action est antérieure au règne de Charlemagne.

*Les Quatre fils Aymon*, qui reproduisent assez fidèlement les luttes opiniâtres qui s'élevaient entre le prince suzerain et ses grands vassaux, au temps de la féodalité.

*Maugis d'Aigremont*, qui est consacré au récit des méchants tours que ce « négromant » joue au roi Charlemagne.

*Li Reali di Francia*, roman italien qui est la traduction d'un texte français, et où sont contenues les origines royales de France, et les traditions fabuleuses relatives à Roland.

*Berthe-au-Grand-Pied*, qui contient le récit des amours de Pépin-le-Bref, père de Charlemagne.

*Guérin de Montglave*, qui parle très peu de Guérin de Montglave, et beaucoup de ses quatre fils, Renaud, Milon, Regnier et Girard. Il y a aussi dans ce roman un hors-d'œuvre qui s'appelle la bataille de Roncevaux, — mais ce hors-d'œuvre est tout simplement un chef-d'œuvre.

*La Reine Ancroia*, qui fait suite à *la Chronique de Turpin*, et où l'on voit figurer pour la première fois une femme guerrière, une sorte de reine des Amazones. Ce roman pourrait tout aussi bien s'appeller *Guidon-le-Sauvage*, puisqu'il est beaucoup question de ce fils bâtard de Renaud de Montauban. Il est très curieux.

*La Chronique du chevalier Mabrian* qui fait suite aux *Quatre fils Aymon*, et où commença la fusion des romans Carlovingiens et des romans de la Table-Ronde.

*La Conquête du grand roi Charlemagne des Espagnes*, qui est le récit des faits et gestes de ce puissant monarque.

*La Conquête de l'empire de Trébisonde*, qui est le même ouvrage, à peu près, que le précédent.

*Huon de Bordeaux*, où l'on voit apparaître Obéron, le roi de Féerie.

*Doolin de Mayence*, où il est encore question des querelles de Charlemagne avec ses grands vassaux.

*Gérard d'Euphrate*, qui contient l'histoire des amours et des actions d'éclat de ce fils de Doolin de Mayence.

*Ogier-le-Danois*, où il est souvent question de la fée Morgane, qui protége comme marraine et qui aime comme femme. Ogier est une sorte de Porthos, qui accomplit vaillamment toutes sortes de prouesses, tant guerrières qu'amoureuses. Il y a quelque chose de très saisissant et de très original dans cette fantaisie de l'auteur, qui consiste à faire dormir Ogier, *pendant deux cents ans*, dans les bras de Morgane, et ensuite à le laisser revenir dans la vie, « où il trouve bien du changement. »

*Meurvin*, fils de Morgane et d'Ogier-le-Danois.

*Galien Rethoré*, qu'on devrait intituler *Galien-le-Restauré*, dans lequel Charlemagne arrête le soleil, — à l'instar de Bacchus et de Josué.

*Milles et Amys*, un roman charmant qui fait pâlir la renommée de tous les Damon et de tous les Pythias de la terre; c'est le poëme de l'amitié.

*Girard de Blaves*, fils d'Amys, est la suite naturelle du précédent roman.

*Jourdain de Blaves*, fils de Girard, est la suite des deux précédents romans.

Puis viennent *Théséus de Cologne*, *Valentin et Orson*, *Gériléon d'Angleterre*, *Ponthus*, *Flores et Blanchefleur*, *Fier-à-Bras*, *Milon d'Anglante*, *Richard-sans-Peur*, *Robert-le-Diable*, *Guillaume-au-Court-Nez* — et beaucoup d'autres, touchant de près ou de loin à l'histoire fabuleuse ou véridique de Charlemagne, le grand empereur d'Occident.

Les romans dits de *la Table-Ronde* sont :

*Le Saint-Graal*, qui contient l'histoire mystérieuse du saint vase apporté de Rome par saint Joseph d'Arimathie.

*La vie et les prophéties de Merlin*, contenant les faits et gestes de cet enchanteur célèbre, fondateur de la chevalerie de la Table-Ronde. C'est un roman très extravagant et très intéressant.

*Perceval-le-Gallois*, histoire du chevalier prédestiné, du *Galaad* vaillant et chaste, chargé d'achever les aventures du Saint-Graal. C'est un des plus curieux romans de la Table-Ronde.

*Lancelot du Lac* est un des romans les plus charmants de cette série. La reine Genièvre est une bien agréable maîtresse!

*Méliadus de Léonois*, où se trouvent d'amples renseignements sur tout ce qui se rattache à l'histoire des chevaliers de la Table-Ronde.

*Tristan de Léonois*, fils de Méliadus. C'est la suite naturelle du roman précédent. J'ai donné plus haut, à l'appui de mon opinion, celle de MM. Paulin-Pâris et Léon Plée.

*Isaïe-le-Triste*, fils de Tristan et d'Yseult, la blonde reine de Cornouailles, l'amie de la reine Genièvre, la rivale d'Yseult-aux-Blanches-Mains.

C'est dans ce roman qu'il est question d'un des avatars du roi de féerie Obéron, condamné, pour je ne sais quelles peccadilles, à passer un certain temps sur la terre sous des formes laides et mesquines. Pauvre Tronc-le-Nain!

*Le Roman fait à la perpétuation des chevaliers de la Table-Ronde.* Le titre est long, mais il a l'avantage de dire tout ce que l'ouvrage contient. Entr'autres choses curieuses, on y trouve les noms des trente-deux chevaliers de la Table-Ronde, qui sont: Le roi Artus, — Lancelot du Lac, — Hector des Mares, son frère, — Lyonnel, leur cousin, — Gauvain d'Orcanie, — Agravain, son frère, — Galeric, son autre frère, — Galheret, son troisième frère, — le roi Méliadus, — Tristan de Léonois, son fils, — Bliombéris de Gannes, — Greux, le sénéchal d'Artus, — Baudoyer, son connétable, — Ségurades, — Sagremor, — Gyron-le-Courtois, — Galehaut-le-Blanc, fils d'Artus, — le roi Carados, — Hardi-le-Laid, — le Morhoult d'Irlande, — le roi Pharamond, — Palamède de Listenois, — Mordrec d'Orcanie, — Brandelis, — Gyster, — Dinadam, — Amand-le-Beau-Jouteur, — Perceval-le-Gallois, — Bréüs-sans-Pitié, — le duc Houel, — Kercado, son sénéchal, — et, enfin, Arodian de Cologne, chroniqueur, qui assistait aux combats pour les décrire.

Cette liste, je l'ai donnée à dessein : elle m'évite ainsi l'énumération qu'il me restait à faire des autres romans de la Table-Ronde.

Quant aux romans dits des *Neuf Preux*, ils se composent de :

*Les Neuf Preux; les Chroniques de Judas Machabéus; Hector; Alexandre-le-Grand; les Trois grands, savoir : Alexandre, Pompée et Charlemagne; la Généalogie, avec les gestes de Godefroy de Bouillon;* etc., etc.

Quant aux romans *des Amadis*... Mais nous leur réservons une notice spéciale, placée en tête du volume, également spécial, que nous préparons en ce moment.

Restent maintenant des romans qui ne sont à classer dans aucune des quatre divisions indiquées plus haut : *Olivier de Castille, Gérard de Nevers, les Chevaliers du Soleil, Flores de Grèce, Gérard de Roussillon, Jean de Paris, Pierre de Provence, Mélusine, Cléomades et Claremonde*, etc., etc. Ce sont des romans de chevalerie, très intéressants, voilà tout, et cela suffit pour que nous les publiions, — comme nous publierons les principaux romans de chevalerie des différents peuples, arabes, espagnols, scandinaves.

## IX

Dans le cours de cette publication, il m'a été adressé un certain nombre de lettres dans lesquelles on me demandait les noms des auteurs des romans de chevalerie, et dans lesquelles aussi on relevait certaines erreurs d'histoire et de géographie, assez graves, commises çà et là dans les romans.

Je dois déclarer d'abord que j'ai respecté les textes que j'avais sous les yeux, — lesquels contiennent une quantité innombrable d'anachronismes et de parachronismes, de bévues historiques et de bévues géographiques. Je n'avais pas mission de châtier ni d'expurger en aucune façon ces textes manuscrits ou imprimés : j'aurais eu trop à faire, en vérité, — et j'aurais détruit peut-être un des attraits de ces romans, à savoir la fantaisie. Si vous traduisiez le *Paradis-Lost*, de Milton, supprimeriez-vous les passages où il est question de l'artillerie?

Ainsi, — pour ne prendre que quelques exemples au hasard, — l'auteur d'*Huon de Bordeaux* fait mourir violemment Charlot, fils de Charlemagne, et Charlot mourut tranquillement dans son lit, en 811, trois ans avant son père. Il parle, au VIII<sup>e</sup> siècle, de l'abbaye de Cluny, qui ne fut fondée qu'au X<sup>e</sup> siècle. Il parle à la même époque, des Cordeliers et des Clairettes, dont l'ordre ne fut fondé que quatre cents ans après. Il place, en Arabie, une Babylone qui n'a jamais existé que dans son imagination, car, jusqu'à présent, je n'ai connu que la Babylone de la Chaldée, sur les bords de l'Euphrate, laquelle n'existait plus au VIII<sup>e</sup> siècle. Il invente un *port* de Tauris, ce qui est assez difficile, Tauris étant au milieu des terres, très loin du golfe Persique, etc., etc., etc.

Tous les romans de chevalerie fourmillent de ces erreurs volontaires ou involontaires. Je les ai laissées, comme on laisse aux bouteilles de bon vin les toiles d'araignées et les moisissures qui attestent leur antiquité : c'est aux lecteurs de les enlever en les buvant, — je me trompe, en les lisant.

Je serai plus à mon aise pour répondre au paragraphe des lettres qu'on m'a fait l'honneur de m'envoyer, touchant les noms des auteurs de ces romans, — quoique beaucoup soient anonymes et qu'il me semble, en outre, que les noms importent peu aux œuvres. Savez-vous qui a construit Notre-Dame de Paris? Jean de Chelles, à ce qu'on prétend. Oui, Jean de Chelles, — ou un autre. Qu'importe? Notre-Dame est un merveilleux monument : cela suffit.

Je vais dire ce que je sais.

*Mélusine* est un roman du XIV<sup>e</sup> siècle, composé par Jean d'Arras.

*Judas Macchabeus* est de Ch. de Saint-Gelais.

*Lancelot du Lac*, *Perceval le Gallois*, *Le Chevalier du Lion*, sont de Chrestien de Troyes, l'Alexandre Dumas du XIII<sup>e</sup> siècle.

*Jehan de Saintré* est d'Antoine Lasalle, mort l'année de l'avénement de Louis XI, c'est-à-dire en 1461.

*Gérard de Nevers* est attribué à Gibert de Montreuil, qui vivait au XIII<sup>e</sup> siècle.

*Anseis de Carthage* est de Pierre du Ries.

*Le Chevalier au bel Écu* est de Guillaume Cler, Normand.

*Mérangis de Portlesquez* est de Raoul de Houdan, c'est-à-dire du XIII^e siècle.

*Florimont* a été composé en 1188 par Aimé de Varannes.

*Le Saint-Graal* est attribué à Hélie de Borron, qui vivait sous Henri II d'Angleterre.

*Tristan de Léonois* est attribué à Luces de Gast, qui vivait à la même époque et à la même cour.

*Berthe-au-grand-Pied*, *Buève de Comarchis* et *Cléomades et Claremonde* sont attribués au bel Adenès, ménestrel du duc de Brabant Henri III.

*Garin le Loherain* est de Jean de Flagy, qui vivait à la même époque qu'Adenès.

*Flores de Grèce* est de Nicolas d'Herberay, seigneur des Essarts, traducteur des *Amadis*, lequel servait dans les premières charges de l'artillerie sous François I^er et Henri II.

*Gériléon d'Angleterre* est d'Estienne de Maisonneuve, qui vivait à la même époque.

*Les Chevaliers du Soleil* sont de Fr. de Rosset, qui vivait au XVI^e siècle.

*Les Quatre Fils Aymon*, *Renaud de Montauban*, *Maugis d'Aigremont*, *Beuves d'Aigremont*, *Doolin de Mayence*, *Ciperis de Vineaux*, sont attribués à Huon de Villeneuve.

Quant à *Artus de Bretagne*, *Pierre de Provence*, *Ogier le Danois*, *Flores et Blanchefleur*, etc., etc., il serait aussi difficile de leur assigner un nom d'auteur qu'une date d'apparition. Ils sont, — voilà tout ce qu'on en sait. Le champ des conjectures est ouvert et chacun a le droit d'y faire sa moisson. Maigre moisson!

Je dois ajouter que les noms d'auteur indiqués plus haut ne sont donnés que sous toutes réserves. Il y a eu pour ainsi dire, pour un seul de ces romans de chevalerie, autant d'auteurs qu'il y a eu de manuscrits. Comment s'y reconnaître?

Ainsi, j'ai donné Chrestien de Troyes, Hélie de Borron, Luces de Gast, comme les auteurs de la plupart des romans de la Table Ronde. Or, ces romans-là avaient été écrits en latin, quelques siècles auparavant, par Rusticien de Puise, — lequel les avait lui-même tirés des fabuleuses chroniques bretonnes de Melchin et de Telezin.

Ce n'est pas tout. Chrestien de Troyes était un trouvère, — c'est-à-dire qu'il n'écrivait pas en prose comme Hélie de Borron et Luces de Gast. Or, *Lancelot du Lac*, *Perceval le Gallois*, *le Chevalier du Lion*, qui lui sont attribués, sont en prose. Comment cela s'explique-t-il? « A peine, — dit M. Léon Plée, dans sa remarquable introduction au *Glossaire françois-polyglotte*, — à peine les romans de la Table-Ronde avaient-ils paru dans leur version en prose, que les trouvères s'abattirent sur cette riche mine de contes et de poésies. Chrestien de Troyes fut au premier rang parmi ceux qui versifièrent les chefs-d'œuvre des Borron et des Luces de Gast; il rima en partie le *Lancelot* sous le nom de *Roman de la Charette*, mais il n'eut pas le temps d'achever un ouvrage que termina Godefroy de Leigny; il rima aussi, sous le nom de *Perceval le Gallois*, une partie du *Tristan* qu'acheva Manessier. On lui attribue aussi un roman en vers du *Roi Marc et de la Reine Yseult*, pris au même *Tristan*. Il ajouta d'ailleurs aux romans de la Table-Ronde, le roman d'*Érec et d'Énide*, le roman de *Cliget*, le roman du *Chevalier du Lion* ou les *Aventures d'Ivain, fils d'Urien*. On lui a attribué enfin la traduction en vers du *Saint Graal* et un roman de *Guillaume d'Angleterre*. »

. . . . . . . . . . . . . . .

## X

Me voilà arrivé aux limites extrêmes de cette Étude; le voyage a été long — et peut-être pénible pour ceux qui l'ont fait avec moi. Mais, par bonheur, les romans sont là, derrière cette page, pour réconforter les lecteurs.

Tournez la page!

Comme tous les *ciceroni* du monde, j'ai employé votre temps et le mien à vous parler du monument, — et à vous empêcher d'entrer dedans pour le visiter à votre aise. Et, comme tous les *ciceroni*, je ne me suis aperçu de ma maladresse que lorsqu'il était trop tard pour la réparer. Il ne me reste donc plus qu'à vous demander pardon. Mes intentions étaient bonnes!...

Ah! mes amis, — connus ou inconnus, — faisons et lisons toujours des contes! Tandis qu'on fait un conte, on est gai, on ne songe à rien de fâcheux. Le temps se passe, et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en aperçoive.

ALFRED DELVAU.



# FIER-A-BRAS

## CHAPITRE PREMIER

**Comment Fier-à-Bras, fils de l'amiral d'Espagne, vint défier l'armée du roi Charlemagne, et ce que Richard, duc de Normandie, raconta à son propos.**

Baland, amiral d'Espagne, homme fort et vigoureux, avait un fils qui avait nom Fier-à-Bras, à cause de sa grandeur, de sa grosseur de corps et de sa force prodigieuse. Ce géant, qui n'avait pas son pareil au monde, était roi d'Alexandrie, seigneur de Russie et d'autres lieux. Il était une fois entré à Rome, où il avait fait le plus grand mal, et il régnait pareillement à Jérusalem, ayant en sa puissance le saint sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On l'appelait le grand Fier-à-Bras d'Alexandrie.

Après plusieurs batailles livrées en Aquitaine, aux barons du roi Charlemagne, ce redoutable géant s'en alla chevauchant çà et là pour faire

rencontre de quelque chrétien et batailler contre lui.

C'est ainsi qu'il arriva jusqu'au camp du grand empereur, sans avoir rencontré d'adversaire digne de lui, ce dont il était fort mécontent. Quand il avisa les armes de Charlemagne, c'est-à-dire l'aigle d'or reluisant, il jura par son dieu Mahomet, qu'il ne partirait pas de là sans avoir occis quelqu'un de ses barons.

Aussi, s'étant approché des tentes, il cria :

— Roi de Paris, roi couard et sans hardiesse, envoie jouter contre moi quelques-uns de tes barons les plus forts et les plus vaillants, je les attends! Envoie-moi Roland, ou Olivier, ou Thierry, ou Richard, ou Ogier-le-Danois; sinon, je te promets, par mon dieu Mahom, qu'avant qu'il soit nuit tu seras par moi déconfit, et que tu auras la tête tranchée, et que j'emmènerai de force tes plus aimés et tes plus chevaleureux hommes! Cela te châtiera, mauvais vieillard, de l'outrageuse pensée que tu as eue de venir en ce pays!...

Ayant dit cela, il s'en alla vers un arbre, à quelque distance, se désarma et attacha son écu à l'une des branches. Personne ne paraissant encore, il s'approcha de nouveau des tentes, et, de nouveau, cria d'une voix retentissante :

— Charlemagne, roi de Paris, où donc es-tu, que tu ne m'entends pas?... Envoie-moi donc, sans plus tarder, quelqu'un de tes plus fiers barons : Olivier-le-Hardi, ou Roland-le-Valeureux, ou Ogier-le-Danois dont j'ai tant ouï parler, ou Richard de Normandie, qui en fait du bruit autour de son nom!... Si l'un d'eux n'ose venir seul, qu'il vienne en compagnie d'un autre, de deux, de trois, même de quatre des plus hardis, des plus vaillants, des plus forts de ton armée! Et, si ce n'est pas assez de quatre, qu'ils viennent à six, je ne les refuserai point et je les combattrai jusqu'à ce que mort s'ensuive, car on ne me reprochera jamais d'avoir fui devant un Français vivant. J'ai déjà défait de ma main dix rois puissants : je déferai pareillement six barons de Charlemagne!...

Aussitôt que Fier-à-Bras eut cessé de parler, Charlemagne, qui avait parfaitement entendu son défi, demanda à Richard de Normandie :

— Duc Richard, dis-moi, je te prie, quel est ce païen qui vient de crier ainsi et qui se propose de combattre six des meilleurs chevaliers de mon armée?...

— Sire, répondit Richard, c'est un des hommes les plus riches, les plus puissants et les plus forts qui soient au monde... Il est Sarrasin, et, dans sa fierté, il ne prise nul comte, nul roi, aussi haut que lui!

Charlemagne, entendant cela, branla la tête et dit :

— Par saint Denis! je ne boirai ni ne mangerai avant que l'un de mes pairs de France n'ait jouté avec ce païen! Quel nom a-t-il, duc Richard?

— Sire, répondit le duc de Normandie, il se nomme Fier-à-Bras. C'est un païen fort redouté. Il a fait beaucoup de mal, occis beaucoup de chrétiens et pillé beaucoup de moustiers... C'est lui qui a dérobé la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ et plusieurs autres reliques précieuses que vous n'avez recouvrées qu'à grand'peine... C'est encore lui qui détient Jérusalem et le saint sépulcre...

— Je suis bien courroucé de ce que tu me dis là! s'écria le roi. Aussi je n'aurai ni repos ni joie qu'il ne soit vaincu... Qui de vous, vaillants barons, veut aller jouter contre ce maudit Sarrasin?

Personne ne répondit.

## CHAPITRE II

**Comment Charlemagne pria son neveu Roland d'aller combattre Fier-à-Bras, et comment Roland répondit à son oncle Charlemagne.**

Charlemagne, voyant que personne, parmi les Français présents, ne s'offrait pour aller combattre Fier-à-Bras, s'adressa alors à son neveu Roland et lui dit :

— Beau neveu, tu viens d'entendre le duc Richard : je te prie donc de te disposer à aller combattre ce mécréant qui a nom Fier-à-Bras, et de faire bravement ton devoir!

Mais Roland, qui n'était nullement disposé à cela faire, répondit follement:

— Mon oncle, ne me parlez plus de cela, je vous prie, car je ne prendrai ni armes ni chevaux pour aller combattre ce Sarrasin... J'ai trop souvenance, à l'heure présente, des coups mortels que ses semblables nous ont portés à la dernière bataille où mon ami et compagnon Olivier eût été défait à mort si nous ne l'avions secouru à temps... Je me rappelle trop combien, le soir de cette sanglante bataille, j'avais le corps meurtri et épuisé... Par l'âme de ma mère! ça été une journée mauvaise que celle-là, mon oncle! Aussi, à cause de cela, je ne veux pas recommencer aujourd'hui, et nul de ceux que j'aime, parmi mes compagnons, ne voudra combattre Fier-à-Bras... Nous sommes encore las, et nous ne demandons présentement que le repos!...

Roland achevait à peine ce discours, que son oncle, indigné, lui donna d'un revers de sa large main sur le visage, et si violemment que le sang jaillit avec abondance. Lors, Roland, furieux, tira son épée, et il en eût frappé Charlemagne, sans considérer qu'il était son oncle, si on n'eût arrêté son bras à temps.

— Ah! s'écria le roi, navré de cet acte d'audace, qui eût cru cela de mon neveu Roland, le plus proche et le plus aimé de mon lignage?... Lui qui me doit secourir, il me veut frapper de son épée! Barons, ajouta Charlemagne, emparez-vous de lui et donnez-lui promptement la mort qu'il a méritée!...

Les barons présents, ébahis, ne savaient auquel entendre, désireux tout à la fois d'obéir au commandement de leur prince, et, en même temps, de sauver les jours de leur compagnon. Ils se re-

gardèrent cependant les uns et les autres et firent mine de s'avancer vers Roland pour s'emparer de lui.

Roland, devinant leur intention, se recula, tenant toujours son épée à la main, et il cria :

— Que nul de vous ne bouge pour venir vers moi, s'il ne veut payer cette témérité!

On savait Roland capable de fendre en deux la tête de celui qui s'avancerait, et nul n'osa s'avancer. Ogier-le-Danois se contenta de lui dire :

— Roland, vous avez eu tort de fâcher ainsi votre oncle, que vous devez aimer, défendre et respecter entre tous.

— Vous dites vrai, Ogier, répondit Roland.

Et il se retira, mécontent de lui-même.

Le roi Charlemagne, toujours irrité, murmura :

— Ah! seigneurs, je suis bien navré de tout ce qui arrive... Mon neveu, en qui j'avais plus de confiance qu'en nul autre, m'a voulu faire injure, et nul ne veut aller combattre le géant Fier-à-Bras!

— Sire, lui dit Naymes de Bavière, ne vous affligez pas ainsi, je vous prie: tout ira bien, et l'on combattra ce mécréant, n'en doutez pas...

## CHAPITRE III

**Comment le noble Olivier, quoique malade, se voulut lever pour aller combattre le géant Fier-à-Bras, et comment il pria son écuyer Guérin de l'aider.**



livier, le noble fils de Régnier de Gênes, eut incontinent nouvelles de ce qui venait de se passer. Quoiqu'il fût malade et couché, il se résolut à se lever pour aller combattre contre Fier-à-Bras, puisque nul des barons de Charlemagne ne se décidait à le faire.

Lors, il se leva et se remua pour s'assurer qu'il pouvait encore supporter le poids de ses armes. Mais, en faisant quelques efforts de bras, les plaies qu'il y avait se rouvrirent et le sang en sortit. Néanmoins il les fit bander et lier du mieux que l'on put, puis il pria Guérin, son écuyer, de lui apporter son heaume et son haubert, car il voulait aller combattre Fier-à-Bras.

— Pour l'honneur de Dieu, Olivier, lui dit Guérin, prenez pitié de votre personne! Il semble que vous vouliez vous faire mourir!...

Olivier lui répondit :

— Obéis-moi, Guérin; nul ne doit hésiter à servir son prince et son Dieu. Puisque nul ne s'avance pour combattre Fier-à-Bras, il faut bien que je m'avance, moi, afin d'être agréable au roi Charlemagne. Obéis-moi donc, ami Guérin, sans plus tarder.

Guérin fit ce que lui commandait le noble Olivier : il l'arma, lui mit ses chausses, son hauberon. son heaume, tout le harnois nécessaire, et lui ceignit sa bonne épée, nommée Haute-Claire; puis il lui amena son bon cheval, qui avait nom Ferrand d'Espagne.

Quand cette noble bête fut devant Olivier, il sauta dessus sans mettre le pied à l'étrier, s'empara d'un épieu fort aigu que lui tendit Guérin, et auquel étaient dix clous de fin or; et cela fait, il piqua rudement des éperons. Ferrand fit un saut, se cabra et vola jusques aux lices du roi Charlemagne, pendant que chacun, présent à ce spectacle, faisait tout haut des vœux et des prières pour que Jésus-Christ eût Olivier en sa sainte garde, car il allait en ce jour-là batailler contre Fier-à-Bras, le plus fier et le plus redoutable païen qui eût jamais été.

Quand Olivier fut arrivé près du roi Charlemagne, ce prince avait autour de lui le duc Naymes, Guillaume d'Estoc, Girard de Montdidier, Ogier-le-Danois et plusieurs autres barons. Roland était également là, fort dolent des paroles qu'il avait proférées contre son oncle, et regrettant maintenant de lui avoir refusé de faire la bataille contre le roi d'Alexandrie.

— Sire, dit Olivier, mettant bas son heaume et saluant, voilà trois ans que je suis à votre service, et je n'ai encore réclamé aucune récompense, s'il vous en souvient, pour mon sang versé en votre honneur...

— Noble comte, répondit Charlemagne, cela est de toute vérité... Mais je vous jure ma foi que j'y pourvoierai volontiers aussitôt que nous serons en France ou en Bourgogne, et que je vous donnerai alors terre, cité ou château que vous pourrez désirer.

— Sire, reprit Olivier, ce n'est de cela qu'il s'agit, puisque dès cette heure je vous octroie mes biens pour aller combattre contre ce mécréant qui a nom Fier-à-Bras...

A cette parole, chacun regarda Olivier, et l'on s'étonna de la grande mélancolie qu'il avait.

— Qu'a donc Olivier, aujourd'hui? murmurait-on. Il est malade à mourir et il veut batailler!...

Lors Charlemagne dit :

— Olivier, mon noble comte, as-tu donc perdu le sens? Tu es quasiment blessé à mort des suites de la dernière bataille, et tu veux en livrer une autre aujourd'hui! Je t'ordonne, moi, de t'aller recoucher et reposer en ton lit tout à ton gré, car je ne souffrirai pas que, dans l'état où tu es, tu t'aventures dans une si folle entreprise, contre un si redoutable païen que ce Fier-à-Bras.

Charlemagne ayant dit cela, les traîtres Adrien et Ganelon se levèrent et dirent :

— Sire, vous avez déclaré en France, qu'il vous en souvienne, que ce que l'un de nous ordonnerait serait incontinent exécuté... Or, nous jugeons qu'Olivier doit livrer bataille à Fier-à-Bras : il ira.

Charlemagne, pâle de colère, répliqua :

— Ganelon! Ganelon! Tu es un traître! J'ai en effet ordonné ce que tu viens de me rappeler, et l'on doit t'obéir ainsi qu'à Adrien. Mais, sur ma

foi, je te jure que s'il arrive malheur au noble comte Olivier, s'il est tué ou fait prisonnier, tu seras détruit, et ton lignage avec toi!...

— Sire, dit Ganelon, Dieu m'en garde et garde le noble comte Olivier!...

Puis il ajouta tout bas :

— Puisses-tu périr, Olivier, et avoir la tête coupée!...

Le roi Charlemagne, voyant qu'il ne pouvait empêcher Olivier d'aller s'exposer inutilement dans une bataille contre Fier-à-Bras, lui dit en soupirant tristement :

— Mon doux ami, je prie Dieu qu'il te ramène vers nous joyeux et plein de santé!

Puis il prit son gant et le lui jeta, ce dont Olivier le remercia.

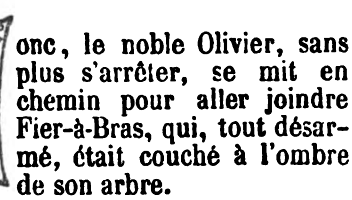
Lors, Régnier de Gênes, père du noble Olivier, vint se jeter aux pieds du roi et lui cria :

— Sire, je vous demande merci! Sire, prenez pitié de mon fils et de moi! De moi, que vous affligez en envoyant ainsi mon Olivier à la mort! De lui, qui a le corps meurtri en vingt endroits et qui est hors d'état de combattre contre quiconque!... Sire, ayez pitié de mon fils et de moi!

Mais Régnier de Gênes perdait son temps et sa peine, car Charlemagne avait donné son gant et il n'y avait plus à revenir là dessus.

Olivier s'inclina devant son père, puis devant Charlemagne, qui le bénit en faisant le signe de la croix et le recommanda à la garde du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

## CHAPITRE IV



Comment le noble Olivier alla vers le géant Fier-à-Bras, et lui dit le peu de cas qu'il faisait de lui.

Donc, le noble Olivier, sans plus s'arrêter, se mit en chemin pour aller joindre Fier-à-Bras, qui, tout désarmé, était couché à l'ombre de son arbre.

Olivier approcha et lui parla. Mais le géant, tournant la tête de son côté, pour savoir qui lui parlait, ne daigna pas se déranger, méprisant si chétif ennemi.

— Païen, lui cria Olivier, réveille-toi! Tu m'as aujourd'hui tant et tant appelé, que je suis venu!... Dis-moi ton nom, je te prie.

— Par Mahom! à qui je dois tout honneur, répondit le géant, je suis le plus riche homme qui soit au monde. Fier-à-Bras d'Alexandrie est mon nom. Je suis celui qui pilla et détruisit Rome, votre cité, fit occir l'Apôtre et plusieurs autres, et qui emporta les reliques que je trouvai; en outre, je tiens Jérusalem, cette belle cité, et le sépulcre où votre Dieu fut mis.

Alors Olivier lui répondit:

— Je t'ai bien voulu écouter parler; s'il est vrai, comme tu l'as dit, apprends que tu te peux dire dolent, et malheureux réputer. Or çà, dépêche-toi de t'armer, voilà les Français qui nous regardent, ou si tu ne t'armes, je te frapperai rudement.

Quand Fier-à-Bras ouït qu'il parlait si hardiment, il se prit à rire et lui dit :

— Je suis étonné d'où te vient ta présomption de parler si hardiment; mais je ne partirai pas d'ici que je ne sache qui tu es, et quand tu m'auras dit ton nom et de quel lignage tu es, tu me verras armer.

Olivier répondit :

—Païen, avant qu'il soit nuit, l'empereur Charles, mon redoutable seigneur, te mande par moi que, pour la conservation de ton corps et le salut de ton âme, tu laisses ta croyance en ton dieu Mahom et autres idoles, qui ne sont qu'abus et déceptions, n'ayant ni sens ni raison; c'est pourquoi détermine-toi à consentir, et pense ensuite à croire en Dieu tout-puissant, la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont trois personnes en une pure essence, et d'une volonté, qui a fait le ciel et la terre, et ce qui y habite. Et quand tu auras cette croyance, moyennant le sacrement de baptême qui a été établi à cet effet, tu pourras parvenir à la gloire perdurable; si tu ne fais comme je te conseille, je suis ici pour te combattre. De deux choses il t'en convient faire une: premièrement, que tu t'en ailles de cette terre comme un pauvre souffreteux, sans aucune chose emporter, ou il te faut venir combattre contre moi pour exercer ton corps et soutenir ta fausse loi.

Alors Fier-à-Bras dit au noble Olivier :

— Qui que tu sois, si tu me vois debout sans être armé, tu seras bien hardi si tu ne trembles; mais par le Dieu en qui tu crois, dis-moi quel est ce Charlemagne, que j'ai ouï priser et redouter en maints pays, et donne-moi en outre des nouvelles de Roland, d'Olivier, d'Ogier et de Girard de Montdidier, car je voudrais bien combattre avec eux.

Olivier lui dit :

— Crois que l'empereur Charles est si grand maître qu'il n'y a homme qui se puisse comparer à lui, tant pour la valeur de sa personne, de ses mœurs, que de sa puissance et de ses richesses innumérables. A l'égard de son neveu Roland et d'Olivier, ils ne sont pas moindres que lui, ainsi que les autres Français; mais ces paroles n'ont point ici de lieu, dépêche-toi de t'armer, car si tu ne t'avances, je te frapperai de ma bonne épée.

Fier-à-Bras leva la tête en disant :

— Par Mahom! si je ne pensais me déshonorer en te combattant, je te couperais maintenant la tête.

— Je te prie, arme-toi, dit Olivier, avant que le jour soit passé, tu connaîtras qui je suis, car j'espère te plonger mon épée dans le ventre.

Lors Fier-à-Bras, sans s'épouvanter, reposa sa tête sur son écu, en disant à Olivier :

— Je te prie de me dire ton nom et ton lignage.

— Je me nomme Guérin, dit Olivier, je suis du Périgord, fils d'un homme appelé Josué; je vins il n'y a pas longtemps en France, où je suis ainsi adoublé par le roi Charles, et suis ordonné pour



défendre son droit contre toi. Arme-toi donc, monte à cheval, car je suis prêt à combattre, si tu es vaillant et assez hardi de m'attendre.

Fier-à-Bras ne voulait pas consentir à la bataille, tant il lui semblait que c'était peu de chose d'Olivier pour jouter contre lui, et il lui dit :

— Guérin, je te demande pourquoi ne sont pas venus vers moi Roland ou Olivier, ou Girard, ou Ogier, qui sont d'une grande renommée, comme j'ai ouï parler ?

— Parce qu'ils ne tiennent nul compte de toi, dit Olivier, et te méprisent : mais je te jure que si tu ne t'armes, je te frapperai mortellement de ce dard que je tiens en ma main.

— Guérin, dit Fier-à-Bras, je te veux bien dire que depuis que je suis adoublé, je ne jouterai, sinon à comte ou à homme de haute naissance ; tu es de trop basse condition pour que je me batte avec toi, ce me serait un trop grand déshonneur si je te mettais à mort; mais en faveur de ton grand courage, je veux bien que tu me frappes, je me laisserai tomber à terre, et tu prendras mon cheval et mon écu, et tu t'en iras au roi Charles, et lui diras que tu m'as vaincu ; si je fais ceci pour toi, ce sera grande amitié, et tu devras pour le présent être content. Olivier perdit patience, et dit :

— Tu ne parles qu'en présomptueux, car j'ai résolu qu'avant qu'il soit vêpres, je te ferais voler la tête de dessus les épaules. Je ne suis ni lièvre, ni bête sauvage, pour m'épouvanter, et tu sais bien le proverbe qui dit : qu'il est temps de parler, et temps de se taire, et de l'un et de l'autre peut en être réputé fol. Or, dépêche-toi de t'armer, ou autrement je te ferai mourir.

Alors Fier-à-Bras lui dit :

— Je ne te demande rien, sinon que tu me transmettes Roland ou Olivier, ou l'un des autres, et si deux ne sont pas assez hardis, qu'ils viennent trois ou quatre, ils ne seront pas refusés.

A peine Fier-à-Bras achevait-il ces mots que, par suite de son chevauchement, les plaies d'Olivier, se rouvrant, se mirent à saigner.

— D'où vient ce sang qui coule de toi jusqu'à terre? demanda le géant, étonné. Es-tu donc déjà malade et blessé ?...

— Je ne suis point malade, se hâta de répondre Olivier. Ce sang vient de mon cheval, qui est rétif à l'éperon...

Mais Fier-à-Bras, qui regardait avec attention, s'aperçut facilement que le sang venait du corps d'Olivier et non de celui de son cheval.

— Guérin, lui dit-il, vous avez menti, vous êtes blessé au corps : je le reconnais au sang qui vient de partir de votre genou et non des flancs de votre cheval. Par ainsi, ne me célez plus rien... Il y a, pendus à ma selle, deux petits barils qui sont pleins de bon baume pris à Jérusalem... C'est le baume dans lequel ton propre Dieu fut embaumé après avoir été descendu de sa croix : bois-en et incontinent tu seras guéri... Une fois guéri, tu ne t'en défendras que mieux...

Olivier répondit qu'il n'en ferait rien et que Fier-à-Bras lui parlait là d'une grande folie.

— Tu pourras bien t'en repentir ! lui cria le géant avec colère, mais sans quitter la place qu'il occupait sous l'arbre auquel était accroché son écu.

## CHAPITRE V

**Comment, après maint et maint propos, Olivier aida Fier-à-Bras à s'armer; et comment Olivier lui ceignit Florence, une des neuf merveilleuses épées.**

Après être resté couché ainsi un long temps, Fier-à-Bras se leva soudain et dit à Olivier :

— Guérin, je te prie de me dire de quelle force sont les preux et nobles chevaliers qui ont nom Roland et Olivier, tant redoutés des païens, et aussi quelle est leur grandeur et ressemblance...

Olivier lui répondit :

— Regarde-moi bien, et en me voyant tu verras Olivier, car il n'est pas plus grand que je ne suis... Quant à Roland, il est un peu moindre de corps; mais de courage, c'est un hardi combattant qui n'a pas son pareil au monde, car il ne combat avec personne qu'il n'en soit vainqueur.

— Par la foi que je dois à Apollon et à Tarvagant ! s'écria Fier-à-Bras, tu me dis là chose qui m'étonne et me fait rire ! S'il y avait là, devant moi, à ta place, quatre des barons de Charlemagne tels que celui que tu viens de vanter, je les combattrais volontiers, sûr de les défaire tous quatre en me jouant...

Olivier sentait de plus en plus la patience lui échapper. Il voulait frapper.

— Tu ne veux donc pas prendre pitié de ta personne ? lui dit Fier-à-Bras. Si je me lève et monte sur mon cheval, je te déclare que ni ton roi Charles, ni ton Dieu, ni personne n'empêcheront que tu ne sois occis !... Et tu seras bien hardi si tu ne recules pas d'épouvante en me voyant seulement à pied !

— Tu te vantes trop longtemps ! lui répondit Olivier. Mesure plus sagement tes discours : autrement tu pourrais t'en repentir !

Fier-à-Bras, voyant cette obstination d'Olivier, se leva donc, fâché, et le fils de Régnier de Gênes put alors juger de quelle taille était ce géant. Fier-à-Bras avait, de commune estimation, une hauteur de quinze pieds, sept de plus que n'en avait l'empereur Charlemagne, lequel était déjà pourtant d'une belle grandeur ; et, s'il eût voulu se faire baptiser, il n'y eût eu chrétien de sa valeur.

— J'ai vraiment grande pitié de toi ! dit-il à Olivier. Et, à cause du courage dont tu fais montre, je veux bien t'épargner en te donnant un conseil...

Retourne d'où tu es parti, et envoie-moi Roland, ou Olivier, ou Ogier, ou Girard de Montdidier : je ne bougerai de cette place avant de les avoir vaincus!

Olivier, devant tant de bravades, ne pouvait plus attendre, et n'eût été pour son honneur, il eût incontinent frappé Fier-à-Bras ainsi désarmé.

Le géant, témoin des efforts qu'il faisait, le pria de l'aider à s'armer.

— Me dois-je fier à toi, païen? lui demanda Olivier.

— Aide-moi hardiment, lui répondit le roi d'Alexandrie. Je te jure, par Mahomet, que de ma vie je ne fus et ne serai traître à personne!

Sur cette parole, Olivier, tranquillisé, s'approcha tout à fait de lui et se mit en devoir de l'armer. D'abord, il lui passa un cuir de Cappadoce, puis un hauberon d'acier bien bouclé et bien poli, puis son heaume étincelant de pierres précieuses, et, à chaque pièce de son armure qu'il lui attachait ainsi solidement, le géant lui disait merci. C'était spectacle singulier de considérer ce païen et ce chrétien agissant avec cette courtoisie et cette loyauté, comme deux amis, avant de s'entre-détruire.

Quand Fier-à-Bras fut bien armé, il remercia de nouveau Olivier, qui lui ceignit, pour finir, sa bonne épée Florence.

Fier-à-Bras n'avait pas que cette épée : il en avait encore deux autres pendues en l'arçon de sa selle, assavoir Baptisme et Graban, lesquelles trois faisaient partie des neuf épées merveilleuses forgées par les trois frères d'un même père, Galand, Magnifians et Ansias. Ansias avait fait Baptisme, Florence et Graban, qui appartenaient à Fier-à-Bras; Magnifians avait fait Durandal, qui appartenait à Roland, Sauvagine et Courtain, qui appartenaient à Ogier-le-Danois; Galand, le troisième frère avait fait Flamberge, Haute-Claire, qui appartenaient à Olivier, et Joyeuse, qui était l'épée de Charlemagne.

Le géant donc monta sur son vaillant destrier, qui le secondait si bien dans ses combats, et avant de s'avancer contre Olivier, il lui cria :

— Guérin, tu as été courtois et loyal : à cette cause je t'engage à t'en retourner.

— Tu es fou de me répéter cela! répondit Olivier. Je ne m'en retournerai pas et je resterai ici, au risque d'être démembré, car tu n'es pas capable de me faire peur... Je resterai pour te combattre, et, avec l'aide de Jésus-Christ, je t'amènerai, avant la fin du jour, mort ou vif, au puissant empereur Charlemagne.

Fier-à-Bras, de plus en plus ébahi de rencontrer un homme qui voulait combattre contre lui et qu'il ne pouvait parvenir à épouvanter, lui dit :

— Chrétien, je te conjure, par la foi que tu dois à ton Dieu, de me dire la vérité sur ton nom et sur ton lignage.

— Païen, répondit le chevalier, tu me forces à ne pas mentir plus longtemps en faisant appel à la foi que je dois à mon Dieu. Par ainsi, sache donc que je suis Olivier, fils du comte Réguier de Gênes, le plus spécial compagnon de Roland et l'un des douze pairs de Charlemagne.

— En vérité, s'écria Fier-à-Bras, j'avais bien pensé que tu devais être un autre homme que tu m'avais dit, vu ton ardent courage, toi, à qui je ne t'ai pu faire peur sur le fait de la bataille. Et comme, sire Olivier, vous êtes blessé au corps, grand déshonneur me ferait si j'avais bataille avec vous; on dirait que je me suis pris à un homme mort. Retirez-vous, nous avons assez fait pour le présent, et pour tout l'or du monde, je ne batailerai pas contre vous.

— Sire, dit Olivier, par ma tête, quand nous serons ensemble, vous n'aurez pas lieu de vous moquer de moi! Avant toutes choses, je t'exhorte à croire en Dieu tout-puissant, qui t'a fait et formé, à qui toutes choses doivent honneur et croyance, car celui qui n'y croit pas est malheureux. Laisse Mahomet et tous tes dieux pleins d'abus et de déceptions; dispose-toi à te faire baptiser, et pour grand ami tu auras Charles, et pour compagnon spécial, Roland-le-Valeureux, et outre cela, en aucun jour de ma vie ne cesserai point de t'aimer.

Fier-à-Bras lui répondit :

— Tu es bien fou, car jamais ne croirai en votre Dieu, ni n'abandonnerai Mahomet; mais aujourd'hui, si tu es ami de Roland, comme tu dis, jamais il ne te déplaira.

## CHAPITRE VI

**Comment Olivier et Fier-à-Bras commencèrent le combat, et comment Charlemagne fit une fervente oraison en faveur de son baron, qui en fit une de son côté.**

Fier-à-Bras et Olivier s'étaient éloignés l'un de l'autre pour prendre champ. Le géant, cependant, avant de laisser courir son cheval, dit à Olivier :

— Ami, bois de mes barils, je t'en prie, et par la vertu du baume qui est dedans, aussitôt tu seras guéri, et alors tu pourras mieux te défendre contre moi.

— A Dieu ne plaise, dit Olivier, que par ce breuvage tu sois conquis par moi, mais à bataille franche et harnois fourbi!

Cela dit, ils laissèrent aller leurs chevaux d'un grand courage pour jouter à outrance, comme vous verrez ci-après, car jamais bataille ne fut si âpre comme alors.

Les Français qui étaient en leurs tentes avaient grand'peur pour Olivier, surtout Charles, qui, en pleurant, murmura :

— O bon Jésus! je te requiers d'avoir pitié de ce chevalier : fais que je le revoie vivant et en santé.

Il vint en sa chapelle le visage couvert de son manteau, et s'inclinant contre la croix, il l'embrassa dévotement en disant :

— Mon Dieu! veuillez aider à Olivier, pour l'exaltation de la foi chrétienne, qui est en grand danger.



Pendant cette prière, Fier-à-Bras et Olivier se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, que les fers des lances furent ployés, que le feu sortit de toutes parts, et que les bois des lances tronçonnés et fendus s'envolèrent en l'air. Les brides des chevaux leur sortirent des mains; tous deux furent si bien étourdis et eurent les yeux si troublés, qu'ils ne savaient où ils étaient. Quand ils furent rassis, Fier-à-Bras tira Florence, son épée; Olivier, tirant Haute-Claire, vint sur Fier-à-Bras, et au haut de son heaume lui donna si grand coup, qu'il fit voler à terre les pierres précieuses dont il était orné, et le coup, descendant en bas, lui entama l'épaule. Le cuir de Cappadoce le sauva, mais il fut frappé si rudement, qu'il eut les pieds dehors des étriers, son cheval lui échappa, et peu s'en fallut qu'il ne versât.

Les Français dirent tous :

—Sainte Vierge Marie! quel coup a donné Olivier à ce païen.

— C'est là, dit Roland, un merveilleux assaut. Ah! plût à Dieu, gentil compagnon, que je fusse maintenant sur son écu, car de moi ou du païen bientôt la fin se verrait!

Alors Charles lui dit :

— Ah! couard, il n'est plus temps de parler ainsi; car, en premier lieu, tu ne voulus pas y aller, ce que je te reprocherai souvent.

Roland ne répondit rien, sinon :

— Faites-en à votre volonté.

Fier-à-Bras, furieux du coup qu'il avait reçu, courut sur Olivier, et lui donna tellement de son heaume, qu'il lui fit tourner la tête de son haubert, lui démailla plus de cinq cents mailles, blessa son cheval, lui coupa l'éperon du pied et une partie de la cuisse, d'où le sang coula abondamment. L'épée de Fier-à-Bras fut tout ensanglantée, et ce coup effraya tellement Olivier, que si ce n'eût été la selle du cheval, il fût tombé par terre, car il versa en arrière, et son cheval commença fort à clocher.

Quand il fut retourné, il s'écria :

— O Dieu! le mauvais coup que j'ai reçu! Vierge Marie, mère de Jésus, prenez pitié de moi, car trop fièrement tranche l'épée de ce païen! Donnez-moi grâce que je le puisse vaincre!

Il leva son épée et en fit le signe de la croix sur lui.

Puis, Fier-à-Bras dit :

— Par Mahomet! je t'ai fait peur, et tu peux bien sentir de quoi je sais jouer! Je ne suis point étonné si tu te recommandes à ton Dieu; toutefois, sois sûr que jamais soleil tu ne verras, car tu changes déjà de couleur. Or, je suis content que tu t'en ailles, et ce sera le meilleur avant que tu connaisses ma plus grande force. Je t'avertis d'une chose, c'est que ma force redouble quand je vois couler mon sang... Je connais que Charles ne t'aime guère puisqu'il t'envoie à moi; s'il t'eût couché dans un lit blanc, tu y serais beaucoup mieux que d'être venu batailler contre moi.

Quand Olivier l'ouït, rempli d'un fervent courage, il commença à lever la tête et dit :

— Mon courage se ranime, garde-toi bien; nous avons trop plaidé!

Lors ils coururent l'un sur l'autre si merveilleusement et se frappèrent tellement sur leur heaume, que doubles crochets, pierres précieuses, orfèvreries et fleurs furent coupés et volèrent par terre, et leurs épées faisaient si grand bruit sur leur harnois... que le feu en sortait.

Tandis que ceci se faisait, Charles était en grande méditation, reconnaissant que la querelle d'Olivier était juste, et que Dieu le devait préserver... Mais quand il pensait qu'Olivier pouvait mourir, il murmurait :

— O Dieu! pour lequel nous prenons tant de peines, veuillez garder Olivier! Qu'il ne soit ni mort ni pris.

—Hélas! Sire, dit le duc Naymes, laissez ces paroles, et priez Dieu pour Olivier, qu'il lui soit en aide!

Ces deux champions continuaient toujours à se frapper, tellement que l'épée de Fier-à-Bras se rompit sur le cercle de son heaume, et le fit tomber sur son visage. Olivier fut blessé, principalement à la poitrine; et il avait déjà perdu tant de sang qu'il en était bien affaibli, ce qui n'était pas étonnant, ayant résisté à l'homme le plus terrible qui fût jamais.

Alors Olivier étant en mélancolie des plaies qu'il avait au corps, se réconforta ainsi :

— O glorieux Dieu! cause et commencement de ce qui est dessus et dessous le firmament, par votre seul plaisir, formâtes notre premier père Adam, et pour sa compagnie lui donnâtes Eve, d'où descendent tous les hommes. Tous fruits leur abandonnâtes, excepté un duquel Eve, moyennant le serpent, mangea et en fit manger à Adam; c'est pourquoi ils perdirent le paradis, et la séduction des démons en fit damner plusieurs. Touché de pitié de la perdition du monde, vous vîntes prendre chair humaine au ventre de la Vierge Marie, par l'annonciation de l'ange Gabriel, et êtes né comme il vous plût. Peu après, les trois rois vous vinrent adorer et faire obéissance; d'or, de myrrhe et d'encens vous firent des présents; et puis, Hérode vous croyant faire mourir, fit occir maints petits enfants qui sont en paradis. Quand vous fûtes en âge pour vous déterminer, vous allâtes par le monde en prêchant vos amis, et peu après les juifs par envie vous pendirent en croix, sur laquelle, expirant, Longis le chevalier vous perça le côté à l'instigation des juifs, et quand il crut en vous, et qu'il eut lavé ses yeux de votre précieux sang, il vit clair et vous cria merci et fut sauvé. Par vos amis vous fûtes mis au sépulcre, le troisième jour ressuscitâtes et reprites vie, descendîtes aux enfers, mîtes dehors Adam, Eve, et tous ceux qui étaient dignes du paradis; au jour de votre ascension vous montâtes aux cieux devant vos apôtres : ainsi, mon Dieu, comme ceci est vrai et que je le crois fermement, fortifiez-moi contre ce mécréant, que je puisse le vaincre tellement qu'il soit sauvé!

Son oraison finie, il ceignit son épée au nom de Dieu et de la sainte Trinité, puis piqua son cheval sur l'espérance de Dieu.

Fier-à-Bras lui dit en riant :

— Olivier, je te prie de me dire quelle est l'oraison que tu as dite; volontiers je l'ai écoutée.

— Plût à Dieu, dit Olivier, que vous fussiez en telle grâce que vous crussiez aussi fermement que je crois, car je vous jure que je vous aimerais autant que Roland.

Fier-à-Bras répondit :

— Par Mahom et Tarvagant... tu parles de grande folie.

Puis, tout courroucé, il ajouta :

— Garde-toi de moi, car je te défie !

— Viens à moi, dit Olivier... à Dieu je me recommande !

Lors ils se rencontrèrent tellement, qu'on voyait le feu sortir de leur harnois; leurs chevaux pliaient sous eux, et la terre trembla de ce bruit.

Fier-à-Bras prit son épée et en frappa Olivier, qui fut blessé en la poitrine sous la mamelle.

Fier-à-Bras, par grande courtoisie, lui dit :

— Olivier, descends sûrement et prends du baume à ton aise, et quand tu seras guéri tu pourras mieux te défendre, et recouvreras de nouvelles forces.

Mais Olivier ne l'eût fait pour rien, eût-il dû mourir; car il le voulait vaincre à armes loyales.

Promptement ils vinrent l'un contre l'autre, et se frappèrent tellement, que Fier-à-Bras fut blessé dangereusement; car l'épée d'Olivier lui entra dans la cuisse bien un demi-pied de profond, et l'herbe fut arrosée du sang qui en sortit.

Quand il fut ainsi blessé, il but du baume, et fut bientôt guéri, ce dont Olivier fut marri.

Les Français, qui voyaient ceci, firent à Dieu de grandes prières pour la conservation d'Olivier, et spécialement Charles, qui entre autres choses l'estimait.

Olivier, confiant en l'aide de Dieu, vint au païen et le frappa sur son heaume si rudement que le coup descendit sur la cordelette à laquelle les deux barils étaient attachés; le cheval de Fier-à-Bras eut peur de ce coup, et fit par le vouloir de Dieu une longue course.

Lors, Olivier, avant que le païen s'en aperçût, s'inclina contre terre, leva les barils, en but à son aise, et fut guéri aussitôt. Jugez que Fier-à-Bras était plus blessé que lui, et ne pouvait plus mal venir.

Olivier, étant près d'une rivière, prit les deux barils et les jeta dedans; ils furent bientôt enfoncés.

Quand Fier-à-Bras vit que ses deux barils étaient perdus, peu s'en fallut qu'il n'en perdît le sens; et par reproche il cria à Olivier :

— O faux chrétien ! tu m'as perdu mes barils, qui me valaient mieux que tout l'or de la chrétienté; mais je te promets qu'avant qu'il soit vêpres, ils te seront cher vendus; car je ne cesserai jusqu'à ce que tu aies le chef coupé !

Il vint contre lui; mais Olivier, qui ne le redoutait plus autant, l'attendit; Fier-à-Bras frappa Olivier si âprement, que son heaume en fut démaillé, mais il ne fut point blessé; car le coup descendit si impétueusement, qu'il trancha le cou du cheval d'Olivier, ce qui le fit tomber à terre.

Le grand miracle fut que le cheval de Fier-à-Bras fit semblant de courir sur lui, comme à l'ordinaire; mais il s'arrêta court, contre sa coutume.

---

## CHAPITRE VII

**Comment Olivier et Fier-à-Bras, après avoir bataillé à cheval, bataillèrent à pied, et comment l'empereur Charlemagne, après avoir fait une première oraison, en fit une seconde en faveur du vaillant Olivier.**

Quand les Français s'aperçurent qu'Olivier était réduit à combattre à pied, ils en furent extrêmement marris, et la plupart d'entre eux voulaient s'armer aussitôt pour aller le secourir. Mais le glorieux empereur Charles n'y voulut pas consentir et se contenta de faire sa prière à Dieu pour le succès des armes d'Olivier.

Celui-ci, dolent, s'écria, s'adressant à Fier-à-Bras :

— O roi d'Alexandrie ! envers moi tu t'es vaillamment comporté: aujourd'hui tu t'es vanté que si cinq chevaliers venaient, tu voudrais les attendre et les vaincre, et tu sais que qui occit le cheval, ne doit pas avoir part à l'héritage !...

— Je ne sais si tu as dit la vérité, répondit Fier-à-Bras; mais je ne t'ai pas fait content; toutefois, pourvu que tu le sois, je te donnerai mon cheval, qui, à ma grande surprise, ne t'a pas étranglé quand tu étais à terre; car il n'en a pas manqué un seul de ceux que j'ai défaits...

Olivier répondit :

— Je ne prendrai ton cheval avant de l'avoir conquis.

Fier-à-Bras reprit :

— Pour la noblesse que je connais en toi, je veux faire ce que jamais je ne fis pour personne.

Il descendit de cheval et voulut bien combattre à pied, où il avait encore l'avantage de la taille sur Olivier.

Ils joutèrent alors à pied l'un contre l'autre si fort, que peu s'en fallut qu'ils ne demeurassent sur-le-champ pâmés, à cause du travail qu'ils avaient fait.

Ainsi continua cette bataille qui ne pouvait prendre fin entre eux; plusieurs paroles et reproches se disaient l'un à l'autre; mais le comte Régnier, père d'Olivier, dolent de son fils, vint à Charles et dit :

— O empereur ! en l'honneur de Dieu, prends pitié de mon fils, qui est presque mort ! Au moins fais prière à Jésus qu'il lui soit aide, que je puisse le revoir en santé !

Alors Charles fit ainsi son oraison :

— Mon Créateur, qui, pour notre salut, êtes né de la Vierge Marie, et de votre naissance tout le monde fut illuminé, qui allâtes par le monde, y

fûtes plus de trente-deux ans, et fites au commencement Adam et Eve, d'où nous sortons, qui furent en paradis terrestre, lieu délectable, et leur furent par vous tous fruits abandonnés, excepté le fruit de vie qu'Adam mangea par désobéissance; vous qui, pour le punir, l'en avez chassé; vous qui, pour le racheter et nous aussi, voulûtes être crucifié, après que par Judas vous fûtes vendu trente deniers, et un jour de vendredi fûtes crucifié et couronné d'une piquante couronne, puis par Longis, qui était aveugle, frappé au côté; vous enfin qui ordonnâtes le baptême pour nous régénérer et faire bons chrétiens pour notre salut : Sire Dieu, comme tout ceci est vrai, et je le crois fermement, secourez aujourd'hui Olivier! Qu'il ne soit ni mort, ni pris, ni vaincu!

Ceci dit dévotement, un ange apparut, qui dit à Charles :

— O noble empereur! sache que je suis envoyé de Dieu, et ne crains rien pour Olivier, car il gagnera la bataille, et il vaincra le Sarrasin!

Puis l'ange disparut.

Charles, par glorieuse méditation, remercia Dieu.

Toutefois, après plusieurs batailles entre Fier-à-Bras et Olivier, et beaucoup de menaces, Fier-à-Bras en fureur voulut frapper Olivier, qui, voyant venir le coup, le para, et frappa deux fois rudement sur Fier-à-Bras. Aucun d'eux ne voulait quitter que l'un ou l'autre fût détruit ou vaincu.

Pour cette fois, Olivier fut si fort affaibli, que la main de laquelle il tenait l'épée lui vint tout endormie et enflée, pour la peine qu'il avait de frapper sur son ennemi; son épée vola plus d'une toise de loin, ce dont il fut ému. Il courut pour la chercher, et mit sur sa tête son écu pour se garder. Néanmoins le païen le frappa si fort, qu'il mit l'écu en pièces, et cassa son haubert, ce dont il se trouva étourdi.

Aussitôt les Français, voyant ainsi Olivier désarmé, délibérèrent de courir le secourir; mais Charlemagne ne le voulut pas, disant que Dieu était assez puissant pour le maintenir en son droit : s'il ne s'y fût pas opposé, plus de quatorze mille hommes étaient tout prêts pour y aller.

Fier à-Bras voyant cela, ne fit que rire, et dit à Olivier :

— Pourquoi n'oses-tu prendre ton épée? Je reconnais que tu es vaincu, car tu ne saurais assez te baisser; mais je veux te faire une proposition : quitte la loi que tu tiens et ton baptême, quitte aussi ton Dieu en qui tu crois et pour lequel tu as pris tant de peine, et crois en mon dieu Mahom, plein de bonté, et je te laisserai vivre! Je ferai plus, je te donnerai ma sœur pour femme : c'est Floripe, l'une des plus belles personnes qu'on puisse voir; puis nous subjuguerons la France, et de l'un des royaumes je te ferai couronner roi.

— Païen, répliqua Olivier, tu parles d'une grande folie; jamais je n'abandonnerai le Dieu qui m'a créé, ni les saints sacrements qui ont été établis pour mon salut, pour croire en Mahom et autres dieux qui n'ont aucune vertu!

Fier-à-Bras répliqua :

— Par Mahom, tu es toujours obstiné; pour peine ni tourment on ne te peut résoudre, et d'une chose tu te peux vanter, c'est assavoir que personne ne m'a tant jamais coûté à vaincre que toi! Or, prends ton épée sûrement, car sans armes tu ne peux valoir plus qu'une femme!

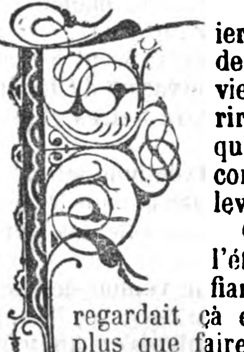
Olivier dit :

— Tu me témoignes service et bonté; mais la valeur de dix mille marcs d'or ne me le feraient pas faire pour mourir, car si par ta courtoisie j'avais mon épée, et qu'il arrivât que tu fusses en ma puissance, dussé-je en mourir, autre chose n'en aurais!

— Tu es trop courroucé, s'écria Fier-à-Bras, sois certain que tu vas périr.

## CHAPITRE VIII

**Comment, en ce combat, Fier-à-Bras fut vaincu par le noble Olivier, aussitôt que celui-ci eut recouvré une des merveilleuses épées de son ennemi.**



Fier-à-Bras, témoin de l'orgueil de son ennemi, le noble Olivier, qui ne le voulait conquérir qu'à la force de son épée, qu'il n'avait plus, s'en vint contre lui en tenant la sienne levée sur sa tête.

Olivier, désarmé comme il l'était, ne pouvait plus avoir fiance qu'en Dieu. Comme il regardait çà et là, éperdu, ne sachant plus que faire, il avisa à l'arçon de la selle de Fier-à-Bras les deux merveilleuses épées dont nous avons parlé, et, sans plus de façons, il s'empara de Baptisme, qui avait le taillant fort large, puis il vint contre le païen, et mit devant lui le reste de son écu.

Lorsqu'il fut près de lui, il dit :

— O roi d'Alexandrie, il est maintenant temps d'agir, car je suis pourvu de votre épée, qui vous rendra mécontent; gardez-vous de moi, je vous défie!...

Fier-à-Bras, l'entendant ainsi parler, changea de couleur, et s'écria :

— O Baptisme, ma bonne épée!

Puis, regardant Olivier, il ajouta :

— Par Mahom! je te connais d'une grande fierté; si tu veux, prends ton épée et laisse-moi la mienne : nous serons comme nous avons commencé.

— Par mon chef! répondit Olivier, ce sera malgré moi, car avant j'éprouverai ton épée; garde-toi de moi, nous avons assez parlé!

En disant ces paroles, Olivier, comme un lion affamé, vint contre Fier-à-Bras, et frappa le premier; mais il ne put l'atteindre sur la tête, où il rencontra l'écu du païen, qu'il rompit tellement, que la moitié tomba à ses pieds. Après plusieurs menaces rigoureuses, ils furent en partie découverts de leur heaume l'un et l'autre.

Quand Olivier vit ainsi le païen, il murmura :

— O Dieu du paradis, Créateur du ciel et de la terre, que ce païen est bien fait et plein de beauté! Plût à Dieu que Charles l'eût en son pouvoir, et qu'il se voulût faire baptiser! Roland et moi serions ses compagnons... Vierge Marie, Mère de Dieu, priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre fils, que ce païen croie aujourd'hui en la foi chrétienne, car il pourrait bien l'agrandir!

Fier-à-Bras lui dit :

— Olivier, laisse là ces paroles; dis-moi si tu ne veux plus batailler, ou si tu veux recommencer?

— Oui, répondit Olivier, garde-toi de moi, je te défie!

Ils coururent l'un sur l'autre, mais Olivier frappa en telle force l'écu de Fier-à-Bras, qu'il le mit en pièces. Fier-à-Bras comprit qu'il l'avait mis à bout, tellement qu'il n'avait plus guère à vivre en ce monde. Olivier ne sonna mot; il vint furieusement avec son épée contre ce païen, qui, voyant ce coup, jeta son écu contre Olivier, qui l'écartela, et tous deux furent si étourdis, que de douleur leurs yeux furent troublés.

Fier-à-Bras dit à Olivier :

— Or, il est l'heure où jamais tu n'auras aide de ton Dieu en qui tu crois, puisque tu te vois vaincu!

Olivier lui répondit :

— Jésus est bien puissant, et te le fera voir en ce jour; tu connaîtras tantôt que Mahom et Tarvagant ne te pourront aider; ainsi, il faut que tu meures!

Ils vinrent l'un sur l'autre, et Olivier fut frappé sur son heaume bien près de sa chair, et de telle force, qu'il trancha tout ce qu'il atteignit.

— Je te jure mon dieu, dit le géant, que je t'ai si bien atteint, que jamais tu ne verras ni Charles ni Roland, sois-en sûr!

Olivier lui répondit :

— O Fier-à-Bras d'Alexandrie! sois assuré aussi qu'avant que je te quitte, tu seras mort ou vaincu; Dieu m'accordera ce que j'ai si souvent désiré!

Alors ils se frappèrent si merveilleusement l'un et l'autre, que leurs corps suèrent d'angoisse et peine. Fier-à-Bras frappa Olivier sur son heaume si rudement, que jusqu'à sa chair il mit tout bas, et si Dieu n'eût aidé le baron de Charles, il était mort. Olivier, pour se venger, lui mit l'épée dans le flanc bien profondément, et Fier-à-Bras fut si blessé, que peu s'en fallut que ses boyaux ne tombassent à terre.

## CHAPITRE IX

**Comment le géant Fier-à-Bras fut enfin vaincu par le noble Olivier, fils de Régnier; comment ce dernier le porta et fut assailli par les Sarrasins.**



Olivier avait quasiment blessé à mort son redoutable adversaire. Fier-à-Bras, qui sentait peu à peu la vie se retirer de lui, fit un retour sur lui-même et fut comme illuminé par une céleste vision. Il tourna ses yeux vers le ciel et commença à prier la sainte Trinité. Puis, abaissant son regard éteint sur le noble Olivier, il murmura :

— O vaillant chevalier Olivier, je te requiers merci en l'honneur du Dieu en qui tu crois et auquel je consens! Que je ne meure pas sans être baptisé et rendu au roi Charlemagne, qui est tant redouté! Je croirai en la foi chrétienne et rendrai les saintes reliques pour lesquelles vous prenez tant de peines, et je jure que si par ta faute je meurs Sarrasin, tu seras coupable de ma damnation; je perds mon sang et tu me verras mourir devant tes yeux. Aie pitié de moi, Olivier!

Olivier eut une telle compassion de lui, qu'il pleura tendrement, le coucha à l'ombre sous un arbre, et lui banda ses plaies, pour qu'il ne perdît tout son sang.

Le païen le pria de l'emporter, car lui seul ne s'en pouvait aller. Mais Olivier, considérant qu'il était fort pesant, lui dit que c'était à lui chose impossible. Fier-à-Bras s'efforça pour venir près de lui, en disant :

— Oh! noble chevalier Olivier, mène-moi à Charles avant que je ne meure, car je suis près de ma fin; tout mon sang se perd; prends ce cheval, monte dessus et viens près de moi; si je puis traverser devant toi sur l'arçon de la selle, tu me pourras mener... Voilà mon épée, mets-la à ton côté, et tu en auras quatre que l'on ne saurait payer. Dépêche-toi, Olivier, car ce matin j'ai laissé tous mes gens en un bois ci-près; ils sont au nombre de cinquante mille hommes.

Quand Olivier l'entendit, il n'eut aucun effroi, et lui dit :

— Sire roi, puisqu'il vous plaît, j'en suis content.

Il le plaça en travers sur son cheval, comme il avait dit, et se mit en chemin plein de douleur.

Les païens sortirent aussitôt du bois; à leur tête étaient Brulant de Mommière, Sortibrant de Conimbre, le roi Mantrible et cinquante mille autres.

Olivier, voyant cette troupe, commença à piquer

de l'éperon son cheval; mais il était si chargé, qu'il ne pouvait aller aussi fort que les ennemis qui venaient après lui.

Quand les Français virent venir les païens en si grand nombre, ils s'armèrent promtement, et, entre autres, Roland, Girard de Montdidier, Guillaume d'Estoc, Naymes de Bavière, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie, Guy de Bourgogne et Régnier de Gênes, père d'Olivier.

Olivier regarda à Valpré, et vit venir devant les autres Brulant de Mommière, qui était monté sur un cheval qui courait comme un lévrier et faisait grand bruit; il tenait en sa main un grand dard de fin acier pointu, qui était envenimé de sang de crapaud et était dangereux.

Olivier, étonné, dit à Fier-à-Bras :

— Sire roi, il faut que vous descendiez, car je ne puis vous conduire, ce qui me fâche; je suis poursuivi, vous le voyez, et si l'on me peut atteindre, je serai mis à mort, et jamais Charles ne me verra, ce qui le rendra fort dolent.

Lors, Fier-à-Bras dit tout haut :

— O noble Olivier! me voulez-vous laisser, vous qui m'avez conquis, vous à qui je me suis rendu? Ce ne serait pas noble à vous de m'abandonner! Hélas! pauvre infortuné que je suis, si je meurs païen, que deviendrai-je? Vierge Marie, mère de Dieu, prenez pitié de moi, indigne que je suis d'avoir recours à vous! Noble comte, je suis conquis par toi, et je te promets que je me ferai baptiser; si tu me laisses, je ne te prise guère, encore vois-je que tu n'es frappé ni vaincu.

Olivier répondit :

— Fier-à-Bras, tu parles en chevalier; mais je promets à Dieu que je ne te laisserai pas, et que je combattrai pour te défendre au péril de ma vie; tu peux t'y fier.

Lors il prit son haubert, s'arma le mieux qu'il put, et mit sur sa tête un chapeau de fin acier, puis tira son épée Haute-Claire, et vint à Brulant, qui, avec son faux dard, atteignit Olivier en la poitrine, et lui donna tel coup que ledit dard se rompit en pièces.

— Olivier, dit Fier-à-Bras, vous avez assez fait pour moi, vous êtes blessé; descendez-moi et me mettez hors du chemin, pour que je ne sois pas foulé des Sarrasins.

Olivier en eut compassion, il le mit à l'ombre d'un pin, loin de la voie. Mais quand il voulut s'enfuir, il se trouva environné d'environ dix mille Sarrasins.

— Hélas! doux Jésus, mon créateur, murmura-t-il, tu sais mon intention, je te demande que tu me donnes grâce de ne pas mourir jusqu'à ce que, pour l'exaltation de la foi, j'aie pu combattre avec Roland, mon compagnon!

Il reprit son chemin. Le premier païen qu'il rencontra fut le fils du plus grand du pays; il lui donna un tel coup, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine et le fit tomber mort.

Lors vinrent sur Olivier, Maradas, Turgis, Surbam de Cordimenses et le roi Magaris, qui crièrent :

— Par Mahom! de nous tu n'échapperas! Français, garde-toi bien, car par nous tu mourras!

Olivier était parmi eux, qui se défendait vaillamment; ils frappèrent tous sur lui, et ce fut merveille qu'il ne fût pas déchappellé et vaincu; mais à force de traits, son cheval tomba dessous lui. Comme il était à terre, il se leva, mit devant lui l'écu qu'il avait conquis, et prit son épée Haute-Claire, en laquelle il se fiait; celui qu'il atteignit tomba mort à terre.

Olivier se trouva seul à pied entre les Sarrasins et fit grande résistance; mais il ne lui fut pas possible d'échapper, car, glaives, épées et dards de fer le pressèrent tant, que son écu fut percé en plusieurs endroits, et son haubert faussé, et son corps blessé. Force lui fut de tomber par terre.

Les païens le prirent, et lui bandèrent tellement les yeux, qu'il ne voyait ni ne savait où il était; ils le montèrent sur un cheval, et le lièrent bien étroitement; et quand Olivier fut ainsi dépourvu de toute force et clarté, de toute espérance de confort, il fut bien dolent.

— Oh! Charlemagne, murmurait-il, empereur de valeur, où es-tu? et ne sais-tu rien de moi? Noble Roland, es-tu endormi? suis-je sourd, que je ne peux t'ouïr?

Comme il faisait ces plaintes, le roi Maradas dit :

— Français, ce que tu dis est inutile, car je ne mangerai que tu ne sois pendu!

Les Sarrasins emmenaient donc Olivier, lorsque, subitement, apparurent le roi Charlemagne, Roland et tous les autres pairs. Roland frappa Corsuble en la poitrine, Girard vint contre Turgis. Ogier, Richard et Guy de Bourgogne faisaient tel carnage des Sarrasins, qu'ils ne pouvaient tenir devant eux; mais ceux qui conduisaient Olivier allaient toujours outre.

A cette bataille furent occis Guillaume d'Estoc et Gauthier, valeureux chevaliers, et plusieurs autres du commun; les païens mirent par terre Girard de Montdidier et Geoffroy l'Angevin, puis les lièrent à un cheval et chevauchèrent hâtivement. Quand Charles les vit emmener, peu s'en fallut qu'il ne perdît le sens.

— Secours, barons! ô chevaliers! que vous êtes tardifs! s'écria-t-il, s'ils emmènent ce comte, que nous en reviendra-t-il?

Quand les Français virent Charles si ému, ils frappèrent des éperons et vinrent attendre les païens au bas d'une montagne. Roland se trouva des premiers, tenant son épée en main pour se venger; celui qu'il atteignait était sûr d'être mis à mort, car il était courroucé de ce qu'on emmenait Olivier. Il attendit Lanpatris, qu'il fendit jusqu'au milieu du corps. Toutefois, à cause de la multitude des païens, les Français ne purent passer outre pour secourir les barons prisonniers; ils les repoussèrent plus de cinq lieues sans pouvoir pénétrer jusqu'à eux. Nonobstant, Roland jura que jamais il ne retournerait jusqu'à ce que les barons ne fussent délivrés des ennemis; mais il ne le put faire, car la nuit survint et il ne savait où aller.

Charlemagne n'en savait pas plus que lui; il devinait seulement que les païens avaient fait arrière-garde pour l'enclore, lui et les siens. Aussi jugea-t-il prudent d'abandonner le champ de bataille, où plus rien de bon ne l'attendait. En conséquence,

il ordonna la retraite et s'en revint en ses tentes, tout mélancolieux.

Ses barons le suivirent, aussi triste qu'il l'était lui-même.

## CHAPITRE X

**Comment, en s'en retournant avec ses barons, l'empereur Charlemagne trouva Fier-à-Bras au pied d'un arbre, et comment ce païen demanda à être baptisé.**

Lors, Charlemagne s'en retournait donc, songeant à ce vaillant Olivier et à ces non moins vaillants chevaliers qui avaient succombé en cette vilaine rencontre.

La nuit était venue, mais la clarté mourante du jour était suffisante encore pour distinguer les objets à une certaine distance.

Tout à coup le roi Charles avisa une forme monstrueuse qui s'agitait au pied d'un arbre. Il s'approcha : c'était Fier-à-Bras qui râlait.

— Malheureux païen, lui dit le roi en le reconnaissant, que j'ai de haine pour toi, cause unique de la perte de mon vaillant Olivier et de mes plus chers barons !

Fier-à-Bras jeta un grand soupir et répondit :

— O noble et puissant empereur ! au nom de ton Dieu, pardonne-moi, car je te crie merci !... Pardonne-moi, car Olivier m'a vaincu !... Pardonne-moi, car je lui ai promis que je me ferais chrétien !... Oui, je laisse là mes faux dieux; je n'en fais plus le moindre cas, et je ne veux plus désormais reconnaître et adorer que Jésus-Christ, ton créateur et le mien... Pardonne-moi, puissant empereur, car je veux recevoir le baptême avant de rendre à la terre mon corps et au ciel mon âme...

— Ta conversion est-elle sincère ? lui demanda le roi Charles.

— Ne vois-tu pas que je vais mourir ? répondit Fier-à-Bras. Est-ce que les mourants mentent, puissant empereur ?

— Je veux te croire, mon frère, et, dès à présent, je t'adopte pour un des nôtres.

Lors, chacun des barons de Charlemagne s'approcha de Fier-à-Bras pour lui panser ses blessures. Ils s'aperçurent, une fois qu'il fut désarmé, qu'il était un des plus beaux hommes et des mieux membrus qu'ils eussent vus jusque-là.

Mais quand le géant fut dévêtu, ses plaies saignèrent et il tomba pâmé ; Roland le retint. Incontinent les fonts furent apprêtés, puis on manda l'archevêque Turpin et le duc Naymes, qui étaient joyeux de ce que ce païen devait se faire chrétien.

Après le baptême, le parrain et la marraine lui mirent un autre nom, et le nommèrent Florent; mais tant qu'il vécut, il se nomma Fier-à-Bras, par la grande habitude qu'il en avait.

Le roi Charles fit visiter ses plaies par ses médecins, assurés de le guérir en peu de temps. L'empereur dit à Fier-à-Bras :

— Si devant toi on voyait Olivier et les autres prisonniers, nous serions bien contents.

## CHAPITRE XI

**Comment Olivier et ses compagnons prisonniers furent présentés à l'amiral Baland, père de Fier-à-Bras.**



Après que les Sarrasins eurent fait les barons de France prisonniers, ils coururent jusqu'à ce qu'ils fussent en une cité, nommée Aigremoire, à l'entrée de laquelle sonnèrent les trompettes.

Quand l'amiral Baland les vit venir, il s'en vint droit à eux, se mit près de Brulant, et lui dit :

— Mon ami, conte-moi des nouvelles, comment vont vos affaires ? N'avez-vous point pris cet empereur Charlemagne, qui se fait tant redouter, et les douze pairs de France sont-ils déconfits ?

— Oh ! sire amiral, dit Brulant, les nouvelles que je vous apporte sont moindres que vous ne dites, car nous avons été maltraités par le roi et par sa puissance; votre fils Fier-à-Bras a été vaincu par un de ses barons et s'est fait chrétien; il a été vaincu en loyale bataille, sans trahison.

L'amiral, entendant cela, tomba pâmé de douleur; quand il fut revenu à lui, il cria à haute voix :

— Malheureux que je suis, que dois-je devenir? Fier-à-Bras, mon cher fils, où êtes-vous allé, et comment fûtes-vous pris? La mauvaise nouvelle qu'on me rapporte de vous est que vous vous êtes fait chrétien, ce dont je serai dolent toute ma vie: j'aimerais mieux que vous eussiez été démembré et mis à mort.

Alors il retomba à terre, en s'écriant :

— Brulant de Mommière ! qu'est devenu Corsuble, mon neveu; Bruchard, Targie de Parmélie et mon fils Fier-à-Bras, conducteur de tout ? S'il est vrai qu'il soit perdu, je ferai sauter la cervelle à Mahom, le dieu qui m'a promis tant de biens et à qui je m'étais rendu.

Ce disant, il enrageait, se tourmentant grièvement sur la terre. Quand il fut un peu refroidi de son mal, il demanda quel était le chevalier qui avait vaincu Fier-à-Bras.

Brulant répondit :

— Sire amiral, votre fils a été vaincu par ce da-

moiseau, en lui montrant Olivier, qui était bien membru et formé, et avait entre les autres les yeux bandés.

— Or tôt, dit l'amiral, dépêchez-vous de me l'amener; jamais je ne boirai ni ne mangerai qu'il ne soit démembré.

Quand les Français comprirent qu'on voulait faire mourir Olivier, qui était tout leur réconfort, ils se prirent à pleurer. Olivier, qui les entendit, les réconforta en disant en sa langue, que les Sarrasins ne comprenaient point :

— Mes frères, vous savez votre nécessité; si l'amiral Baland sait que nous sommes des pairs de France, notre vie est terminée, car il ne prendrait aucune pitié de nous; c'est pourquoi je vous prie de dire tous comme moi.

Après que l'amiral lui eut commandé de venir devant lui, les païens le désarmèrent, lui délièrent les mains et débandèrent les yeux; il était blessé dangereusement. L'amiral, d'un ton furieux, lui dit :

— Français, garde-toi de me dire mensonge; comment te nommes-tu? ne me le cèle pas.

Olivier répondit :

— Je me nomme Eugines, fils d'un pauvre vassal de pauvre lignage. Je m'en partis une fois de la cour de Lorraine, et vint à la cour de Charlemagne, lequel me donna armes, et après que je fus adoublé, ainsi que mes compagnons que vous voyez devant vous, lesquels sont de pauvres chevaliers avanturiers, nous avons pris peine à bien servir notre roi, afin que par notre service nous puissions être avancés.

— Oh! Mahom, s'écria l'amiral, je suis bien trompé, car je croyais avoir conquis cinq des plus vaillants du royaume de France, par le moyen de mes barons.

Il appela Barsades, son chambellan, et lui dit :

— Prenez-moi ces Français, faites-les dépouiller et attacher à ce pilier très-fortement; puis, qu'on apporte des dards de fer bien échauffés, pour les faire tirer à mon plaisir.

Alors Brulant se leva et dit :

— Sire amiral, je vous prie que pour le présent vous ne leur fassiez point de mal. Vous voyez qu'il est trop tard pour que justice ait son cours, et vous en pourriez bien être blâmé, vu que votre seigneurie et vos barons ne sont point ici; parquoi je vous prie que vous tardiez jusqu'à demain, ce qui sera beaucoup mieux; d'ailleurs, je sais qu'ils ont mérité la mort; d'autre part, Charles nous pourrait rendre monseigneur Fier-à-Bras.

— Pour l'amour de vous, dit l'amiral, je consens.

Il manda Brutamont, qui était garde de la prison, et lui ordonna de mettre les Français en lieu de sûreté jusqu'au lendemain, pour en faire à sa volonté.

## CHAPITRE XII

**Comment les Français furent visités, en leur prison, par la belle Florippe, fille de l'amiral, laquelle était d'une grande beauté.**



Après que l'amiral eut commandé que les Français fussent mis en lieu sûr, Brutamont, le chartier, vint descendre Olivier et tous ses compagnons en une prison qui était si étroite, qu'on n'y voyait aucune clarté et en laquelle étaient serpents, crapauds et autres bêtes venimeuses; il y passait en outre un ruisseau d'eau de la mer, qui avait son entrée sans conduit lorsque la marée montait. Avant de s'en aller, Brutamont leur banda les yeux et ferma les pertuis de dessus eux. Alors l'eau vint si fort que les Français en eurent jusqu'aux épaules. Les plaies d'Olivier commencèrent à s'ouvrir, et comme l'eau était salée, la douleur lui fut très-sensible; il tomba tout pâmé, et fût mort à cette heure, si ce n'eût été Girard de Montdidier qui le soutint.

Voyant que l'eau croissait toujours, ils montèrent sur deux piliers de quinze pieds. Quand Olivier fut assis en grande angoisse, il commença à dire :

— O Régnier! mon père, vous ne connaissez pas sans doute ma situation. Hélas! jamais vous ne me reverrez!

Girard dit à Olivier :

— Ne vous déconfortez plus; à tel chevalier que vous, il ne convient pas de se plaindre. Réjouissons-nous plutôt en Dieu, à qui il plaît maintenant que nous soyons en cet état. Mais je promets que si nous avions eu chacun notre épée, avant que nul de nous fût descendu ici par les Sarrasins, j'en aurais défait plus de trois cents.

Les Français, comme nous venons de le dire, étaient sur les piliers de marbre. Florippe, fille de l'amiral et sœur de Fier-à-Bras, les écoutait; elle eut une grande compassion des plaintes que faisait Olivier.

Cette fille était jeune et bien faite, blanche comme un lis; ses cheveux reluisants comme or fin, la face un peu terminée en longueur, les yeux riants, clairs et étincelants comme deux étoiles; elle était habillée d'une robe de pourpre, qui était merveilleusement riche et peinte d'étoiles de fin or, laquelle avait telle vertu que celle qui la portait ne pouvait être empoisonnée d'herbe ni de venin. Florippe était si belle avec ses habillements, que si une personne eût jeûné trois ou quatre jours, elle eût été rassasiée en la voyant. Elle portait un manteau qui avait été fait en l'île de Colchos, où Jason prit la toison d'or, lequel manteau était fait

d'une face, et avait si grande odeur, que c'était merveille.

Floripe, comme je l'ai dit ci-devant, avait ouï parler les Francais en prison, et spécialement Olivier, duquel elle eut grande pitié. Elle sortit de sa chambre avec douze pucelles, ses sujettes, et entra dans la salle commune, où les païens étaient fort désolés à propos de Fier-à-Bras, qui était pris, et de plusieurs autres grands seigneurs. Alors elle fit un grand cri et soupira de douleur, ce qui renouvela le deuil.

Quand elle eut cessé de pleurer, elle demanda à Brutamont :

— Quels sont ceux que j'ai ouï parler en la prison, qui se plaignent si fort?

— Madame, répondit le geôlier, ce sont des Français, gens de Charlemagne, roi de France, lesquels jamais ne cessèrent de détruire notre loi, mettre à mort nos gens, vitupérer notre croyance et nos dieux. Ce sont eux qui ont aidé à occir Fier-à-Bras, votre frère; il y en a un de très-grande valeur, qui est un des hommes les mieux faits qu'on ait jamais vus; il est si puissant, qu'il a lui seul et loyalement conquis Fier-à-Bras.

Floripe eut incontinent envie de le voir, et elle dit à Brutamont :

— Je veux leur parler, viens-moi ouvrir la prison, je suis curieuse de les voir.

— Madame, vous me pardonnerez, mais cela ne se peut faire, vu la malpropreté du lieu; d'autre part, votre père m'a défendu de ne les laisser parler à personne; je me souviens que très-souvent on peut être trahi par les femmes.

Floripe lui dit d'un ton de colère :

— O mauvais glouton, me dois-tu faire ce refus! Je te promets que je t'en ferai punir...

Incontinent elle manda son chambellan, qui lui donna un bâton, et fit ouvrir la prison. Brutamont voulut s'y opposer, elle lui donna un si fort coup au visage, qu'elle lui fit sortir les deux yeux de la tête; après, elle le fit mourir, puis le jeta dans la prison sans qu'aucun païen ne le vît, ce dont les Français furent fort étonnés quand ils l'ouïrent tomber.

Puis après, Floripe alluma une grande torche de cire, se fit ouvrir la porte, mit devant elle la lumière pour voir les prisonniers; et étant auprès d'un pilier, elle s'écria :

— O seigneurs, répondez-moi; qui êtes-vous et comment vous nommez-vous? Ne me le célez pas.

Olivier lui dit :

— Madame, nous sommes de France, nous appartenons à Charlemagne, et nous avons été amenés à l'amiral, qui nous a fait mettre en ce lieu. Il vaudrait beaucoup mieux qu'il nous eût fait mourir que de nous tenir en cette affreuse prison.

Floripe, bien qu'elle ne fût pas chrétienne, avait le cœur très-noble et très-pitoyable aux souffrances.

— Seigneurs, reprit-elle, je vous promets de vous mettre dehors sûrement, si vous me jurez de faire ce que je vous prescrirai.

— Madame, répondit Olivier, qui que vous soyez, vous pouvez être assurée que vous nous trouverez tous à l'effet comme à la parole. Ce que nous promettons, nous le tenons : nous vous promettons donc que, tant que nous serons vivants, nous ne vous ferons pas défaut, pourvu, toutefois, que nous soyons fournis d'armes. Je ferai, pour ma part, une telle occision de Sarrasins, qu'il en sera longtemps parlé.

— Vassal, lui dit la pucelle, vous vous vantez beaucoup trop, ce me semble! Vous êtes encore céans, et non dehors, et ce n'est pas le lieu de menacer ceux qui sont libres... Mieux vaudrait vous taire que de parler ainsi.

Girard de Montdidier dit à son tour :

— Demoiselle, vous avez raison; mais permettez-moi de vous dire que celui qui est captif chante volontiers pour oublier ses misères.

La noble pucelle, à ces mots, leva les yeux sur Girard-le-Gracieux, qui défendait ainsi son imprudent compagnon, et elle lui répliqua :

— En vérité, sire, vous savez à merveille excuser vos compagnons fautifs, et, à cause de vous, je pardonne volontiers à celui qui vient de parler si témérairement.

Cela dit, Floripe appela son chambellan, lui fit apporter des cordes et un bâton lié en travers, et le tout fut descendu aux barons français, qui montèrent dessus et sortirent de leur abominable prison, Olivier le premier, et après lui les autres.

## CHAPITRE XIII

**Comment les barons français, une fois élargis par les soins de la belle pucelle, sœur de Fier-à-Bras, entrèrent dans sa chambre; où ils furent agréablement traités.**



Une fois tous les barons hors de leur prison, Floripe et son chambellan leur commandèrent de les suivre sans sonner mot; ils obéirent et furent introduits, l'un après l'autre, par une porte secrète, en la chambre de Floripe, dont l'entrée était ouverte.

Au-dessus de la porte étaient représentés avec art les cieux, les étoiles, le soleil, la lune, les saisons d'été et d'hiver, bois, montagnes, oiseaux et autres animaux de toute espèce : et selon l'histoire, c'était le fils de Mathusalem qui l'avait fait faire. Il y avait, sur un rocher environné de la mer, un prétoire fort beau, où jamais fruits ni fleurs ne manquaient. Et là, de toutes maladies, excepté celle de la mort, on trouvait guérison; au même endroit croissait la main de gloire.

C'était dans cette galerie que se tenaient Floripe, ses dames et plusieurs autres pucelles, dont

la maîtresse, qui se nommait Maragon, dit à Floripe :

— Je crois connaître ces Français. Ce bel écuyer que vous voyez, c'est Olivier, fils du duc Régnier de Gênes et frère d'une demoiselle parfaitement belle ; c'est lui qui a vaincu votre frère Fier-à-Bras. Celui-ci est Girard de Montdidier. Cet autre est Guillaume d'Estoc, et ce camus qui est par delà est Geoffroy l'Angevin. Mais je veux que Mahomet me punisse si je bois et mange avant d'avoir averti de tout ceci votre père, monseigneur l'amiral.

A ces mots, tous les sens de Floripe lui frémirent, et elle eut peine à retenir sa colère; mais feignant un bon secret, elle appela Maragon près d'une fenêtre, puis elle lui donna un si grand coup qu'elle la renversa. Quand Maragon fut à terre, Floripe, aidée de son chambellan, la jeta dans la mer en disant :

— Allez, vieille dépiteuse; vous avez votre récompense ! Je suis bien assurée maintenant que vous ne trahirez jamais les Français !

Les barons eurent une grande joie de ceci; surtout lorsque Floripe vint les baiser doucement.

Olivier était tout ensanglanté; elle vit bien qu'il était blessé, et lui dit :

— Sire Olivier, ne vous déconfortez pas, je vous rendrai bientôt en bonne santé.

Lors elle s'en vint à la main de gloire, et en prit un peu; quand Olivier en eut usé, il fut parfaitement guéri.

Les barons furent assis à table et bien pourvus de vivres et de viandes délicieuses, dont ils avaient grand besoin, à cause de la faim qu'ils avaient endurée. Puis chacun fut couvert d'un manteau de paille d'or, bien brodé.

— Seigneurs, leur dit la pucelle, vous savez comment je vous ai mis hors de prison; vous êtes ici en sûreté, mais si d'aventure quelqu'un nous avait entendus, nous serions tous mal venus, surtout à cause d'Olivier, auquel naturellement je devais faire opprobre et répréhension. Je vous connais bien, n'en soyez point émus; vous savez que vous m'avez promis que mon secret serait bien scellé entre vous tous.

Ils promirent tous de faire sa volonté; et Floripe ajouta :

— Seigneurs, je vous dirai qu'il y a un noble chevalier en France que j'ai longtemps aimé; il se nomme Guy de Bourgogne : c'est le plus beau chevalier qu'on puisse voir, et il est parent du roi Charlemagne et de Roland-le-Puissant. Une fois que j'étais à Rome, je le vis, et dès cette heure je lui donnai mon cœur. Quand mon père alla détruire ladite cité de Rome, Lucafart de Brande, qui était redouté de tous les païens, fut mis à terre par ledit Guy de Bourgogne, ce qui me plut beaucoup; je pris tant de plaisir à sa vaillance, que depuis ce jour je l'ai toujours dans mon cœur : si je ne l'ai pas pour mari, jamais je ne me marierai; et pour l'amour de lui je veux me faire baptiser et croire au Dieu des chrétiens.

A ces paroles, les Français furent joyeux et rendirent grâces à Dieu de la volonté de cette pucelle, et Girard lui dit :

— Madame, je vous jure que si nous étions maintenant armés, et que nous fussions en la salle des païens, nous en ferions une grande destruction.

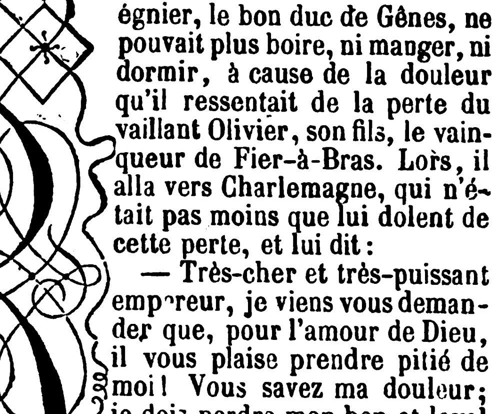
Mais Floripe fut sage et leur dit :

— Nobles seigneurs, pensons à nos affaires; puisque vous êtes en sûreté, prenez un peu de repos. Vous voyez céans six pucelles de grande noblesse; que chacun de vous prenne la sienne pour mieux déduire le temps, et je vous regarderai, si c'est votre bon plaisir, car pour moi je n'ai que faire d'homme qui vive, sinon du noble chevalier Guy de Bourgogne, à qui j'ai donné mon cœur.

Chacun des barons présents remercia la belle et noble Floripe, et tous s'en allèrent reposer comme elle venait de le leur commander.

## CHAPITRE XIV

**Comment l'empereur Charlemagne, pour réconforter le bon duc Régnier, voulut envoyer ses sept pairs vers l'amiral Baland pour avoir des nouvelles du vaillant Olivier, et comment les sept pairs s'y refusèrent.**



égnier, le bon duc de Gênes, ne pouvait plus boire, ni manger, ni dormir, à cause de la douleur qu'il ressentait de la perte du vaillant Olivier, son fils, le vainqueur de Fier-à-Bras. Lors, il alla vers Charlemagne, qui n'était pas moins que lui dolent de cette perte, et lui dit :

— Très-cher et très-puissant empereur, je viens vous demander que, pour l'amour de Dieu, il vous plaise prendre pitié de moi ! Vous savez ma douleur; je dois perdre mon bon et loyal fils Olivier, pour lequel je suis ennuyé; si je n'ai de lui d'autres nouvelles certaines je mourrai de chagrin avant deux jours, ou force me sera de me mettre en chemin pour y aller.

Charlemagne fut ému de compassion pour la mélancolie du duc Régnier; il parla à Roland en disant :

— Beau neveu, entendez-moi; demain matin il vous faut aller en Aigremoire dire à l'amiral Baland, qu'il vous rende la couronne de Jésus-Christ et les autres reliques pour lesquelles j'ai pris tant de peines; vous lui demanderez aussi mes barons qu'il tient prisonniers, et s'il vous contredit, dites-lui que je le ferai traîner vilainement, puis après pendre par son cou !...

Roland répondit :

— Sire et bel oncle, prenez pitié de moi, car je suis sûr que si j'y vais, jamais je ne reviendrai.

Le duc Naymes, qui était là, dit :

— Sire empereur, regardez ce que vous allez faire; Roland est votre neveu, vous savez de quelle



valeur il est; s'il va où vous dites, jamais il ne reviendra.

Charles répondit :

— Je vous jure, sire Naymes, que vous irez avec lui et que vous porterez mes lettres à l'amiral.

Bazin-le Génevois vint devant Charles, et dit :

— Comment, Sire! voulez-vous perdre vos chevaliers? Certes, s'ils y vont, jamais un seul ne reviendra.

Charles jura que Bazin irait avec les autres, et qu'ainsi ils seraient trois.

Thierry, duc d'Ardenne, dit comme les autres; parquoi il fut ordonné pour y aller.

Ogier-le-Danois dit de même qu'on n'y devait point aller, et il fut condamné à y aller ainsi que les autres.

Richard de Normandie vint à l'empereur et dit :

— Sire, je suis étonné que vous n'ayez pas pitié de vos chevaliers, car je sais bien qu'ils seront perdus s'ils y vont.

— Par le Dieu en qui je crois, dit Charles, vous irez avec les autres et vous porterez mes lettres à Baland, que je hais tant.

Ensuite il regarda Guy de Bourgogne, et lui dit:

— Venez à moi, vous êtes mon parent, et je vous aime; vous serez le septième pour faire mon message à Baland, et vous lui direz qu'il se dispose pour se faire baptiser, et qu'il tienne de moi son royaume et ses villes! Vous lui direz aussi qu'il me rende les reliques dont je prends grande peine, et s'il vous contredit, ajoutez que je le ferai pendre vilainement.

— Hélas! dit Guy de Bourgogne, empereur très-cher, je connais à cette fois que vous voulez me perdre, et si j'y vais jamais je n'en reviendrai, j'en suis sûr!...

Sur ce, la nuit survint et on alla souper.

Le matin, au lever du soleil, les sept barons dessus nommés vinrent devant Charles, et Naymes lui dit :

— Noble empereur, nous sommes ici pour obéir à votre commandement; nous vous prions donc de nous donner congé pour partir. S'il y a quelques personnes ici présentes qui vous aient méfait, nous leur pardonnons, de même si nous avons offensé Dieu et quelqu'un, qu'il nous soit pardonné!

A ces paroles, les Français présents commencèrent à pleurer de pitié, et Charles dit aux barons :

— Mes princes et très-chers bien-aimés de Dieu, je vous recommande aux mérites de sa sainte passion! Qu'il vous conduise en votre voyage!

Puis ils se mirent en chemin.

## CHAPITRE XV

Comment l'amiral transmit quinze rois sarrasins à Charlemagne pour ravoir Fier-à-Bras; lesquels rois furent rencontrés des sept pairs et mis à mort.

Baland était en Aigremoire. Il avait mandé quinze rois sarrasins pour avoir conseil; quand ils furent venus, Maradas, le plus fier des quinze, parla le premier, et dit à Baland :

— Sire, pourquoi sommes-nous mandés par toi?

Alors Baland leur répondit :

— Seigneurs, je vous dirai la vérité; Charlemagne me requiert de grande folie, il veut que je lui sois sujet et que je tienne mes terres et pays de lui. Mais je ne ferai pas ceci. Toutefois je suis d'avis que vous alliez à lui en Normandie ou en son logis; vous lui direz que je lui mande qu'il croie en Mahom, notre dieu, sans délai, et il sera sage; de plus, qu'il me rende mon fils Fier-à-Bras, pour lequel je suis chagrin : en outre, je veux qu'il tienne de moi la France et toute la région; et s'il fait ma volonté, je l'irai visiter avec cent mille hommes armés. Si d'aventure vous rencontriez en votre chemin quelques chrétiens, coupez-leur la tête!

Quand l'amiral eut parlé, Maradas répondit :

— Sire, je connais que vous voulez nous faire mourir, car les Français sont fiers et vaillants; si nous faisons ce que vous avez proposé ce sera cause de notre fin. Ne croyez pas que je dise ceci pour n'y pas aller, car j'ai tel courage, que si d'aventure je me mêle parmi les chrétiens, j'en mettrai dix à mort avant que je sois fatigué, et si je ne fais pas ce que j'ai dit, je veux qu'on me fasse couper la tête!

Ses compagnons dirent que chacun d'eux en ferait autant que lui; parquoi, sans plus tarder, ils montèrent à cheval armés de grosses lances, et partirent.

Ils ne s'arrêtèrent qu'au pont de Mantrible, et le passèrent le plus tôt qu'ils purent.

Les barons de Charlemagne apercevant les Sarrasins venir à eux, se dirent :

— Les voyez-vous venir à grande puissance? Voyons ce que nous ferons.

Roland dit :

— Seigneurs, ne vous épouvantez pas; regardez : ils ne sont ni vingt ni trente! Allons droit à eux!

Tous les autres barons furent du même avis et piquèrent droit aux païens.

Alors Maradas, qui était fier, puissant et bien armé, porta la parole aux Français, disant :

— Vous êtes tous de maudits chrétiens!

Le duc Naymes répondit :

— Vassal, qui que tu sois, tu parles bien vilainement ; sache que nous sommes gens de Charlemagne, et que nous allons de sa part faire un message à Baland l'amiral.

Maradas lui dit :

— Vous êtes en danger ; voulez-vous vous défendre ou faire autrement ?

Naymes répondit :

— Nous voulons nous défendre à l'aide de Jésus, notre créateur.

Maradas lui demanda :

— Lequel de vous oserait jouter contre moi ?

— Je suis tout prêt, dit Naymes.

Maradas reprit :

— Tu es bien présomptueux, car s'il y en avait dix comme toi, de mon épée je les voudrais confondre sans beaucoup me fatiguer, et porter leurs têtes à l'amiral ! Envoie-moi pour jouter quelque habile chevalier, car tu es trop chétif pour te prendre à moi !

Puis il dit à ses compagnons :

— Attendez-moi, et que personne ne bouge, car seul je veux les conquérir, puis les présenterai à Baland l'amiral.

Quand Roland l'eut écouté, il pensa perdre le sens, et cria à Maradas :

— Tu as parlé comme un insensé ! Avant vêpres tu sauras ce que nous savons faire ; garde-toi de moi, je te défie !

En ce disant, il piqua son cheval des éperons, et ils se rencontrèrent si rudement et à grande force d'épieux carrés et aigus, que peu s'en fallut qu'ils ne tombassent tous deux morts. Leurs heaumes et hauberts furent cassés ; Roland, tout furieux, tira Durandal et en frappa Maradas sur son heaume avec tant de force, qu'il le divisa, puis intrépidement lui porta un coup sur la tête nue, et la lui fendit jusqu'au-dessous de la cervelle. Maradas tomba mort.

Quand les autres virent le roi Maradas mort, et que Roland voulait emporter sa tête, ils se regardèrent l'un l'autre comme tous éperdus ; puis, voulant se venger des Français, ils coururent sur Roland, qui se défendit vaillamment. Les Français défirent tous les rois païens, excepté un, qui se sauva quand il vit les autres morts, et s'en vint dénoncer à l'amiral comment ils avaient été détruits par les Français.

Quand l'amiral le vit venir seul, il lui cria :

— Sire, vous êtes hâtif ! Dites-moi donc ce que vous avez fait.

Lors il lui dit :

— Sire amiral, par Mahom ! cela va mal ; car outre le pont de Mantrible, nous avons trouvé sept gloutons enragés, se disant hommes de Charles, qui viennent de sa part vous faire un message. Ils ont couru sur nous et nous ont tous mis à mort, sinon moi, qui me suis échappé à grand'peine pour venir vous l'annoncer.

Quand l'amiral l'entendit, peu s'en fallut qu'il ne mourût !

---

## CHAPITRE XVI

**Du merveilleux pont de Mantrible ; du tribut qu'il fallait donner pour y passer, et comment par de belles paroles les Français passèrent outre.**

Et quand les Français, comme j'ai dit, eurent mis les Sarrasins à mort, ils furent très-fatigués, et ils allèrent se reposer dans un pré, à quelque distance de là. Peu après, Naymes dit :

— Barons, je conseille que nous retournions vers le roi Charles ; nous lui dirons ce que nous avons fait ; je crois qu'il sera bien content.

Alors Roland répondit :

— Comment, sire Naymes, vous parlez de retourner ? N'en parlez plus ! car tant qu'il plaira à Dieu que je tienne Durandal en main, je ne retournerai que je n'aie vu Baland ! Quoi qu'il en soit, nous allons faire chose dont chacun parlera, assavoir nous prendrons chacun une de ces têtes, les présenterons à l'amiral.

Naymes lui répondit :

— Roland, il semble que vous soyez hors de sens, car si ceci se faisait nous serions tôt occis.

Thierry et les autres furent de l'opinion de Roland, et prenant chacun une tête ils se mirent en chemin.

Naymes fut le premier qui aperçut le pont de Mantrible, dont vous ouïrez merveilles ; il dit à ses compagnons :

— Seigneurs, attendez ; delà le pont est Aigremoire où nous devons trouver l'amiral... Ogier, ajouta-t-il, il nous faut passer ce pont, qui est fort dangereux. Il y a plusieurs arches de marbre fort spacieuses qui sont soudées à plomb et ciment ; sur ledit pont, sont grosses tours et beaux piliers richement ornés, et les murs sont de grande force, car au plus bas on y peut mettre dix toises de largeur du pont ; il est aisé de le comprendre, car vingt personnes peuvent aller bras à bras. Pour lever et abaisser ce pont sont dix grosses chaînes de fer, et au haut il y a un aigle d'or si reluisant, qu'il semble que ce soit feu allumé ; on le voit d'une lieue. La rivière qui passe dessous se nomme Flagot, et a plus de quinze pieds de profondeur ; elle est si rapide, qu'il semble que ce soit un trait d'arc qui passe ; il n'est pas possible à un navire d'y voguer. De plus, le passage de ce pont est gardé par un géant, nommé Galaffre, homme terrible, tenant une hache d'acier pour consommer celui qui ne fera pas sa volonté.

— Seigneur, dit Roland, passez hardiment le pont, car je vous jure que tant qu'il plaira à Dieu de me conserver la vie, et que je pourrai tenir Durandal en ma main, je ne priserai païen la valeur

d'un denier, quel qu'il soit, et par le Dieu qui fut mis en croix, je frapperai le portier s'il se met devant moi!

Naymes reprit :

— Roland, vous ne parlez pas sagement ; il n'est pas bon de donner un coup pour en avoir plusieurs de l'amiral, et il convient d'en passer par lui. Mais laissez-moi faire, car au plaisir de Dieu je dirai tant de mensonges, que nous passerons outre sans danger.

Quand les Français furent sur le pont, le portier vint au-devant d'eux avec cent gardes bien armés. Le duc Naymes se présenta le premier, comme le plus âgé des autres, ayant ses cheveux mêlés. Le portier prit Naymes par la main, lui disant :

— Répondez-moi, où voulez-vous aller? Naymes répondit :

— Je vous dirai la vérité : nous sommes au noble empereur Charlemagne, et allons à Aigremoire faire un message à l'amiral. Mais il a certainement bien purgé son pays de canailles, car dernièrement nous rencontrâmes quinze brigands qui voulaient nous ôter nos chevaux et la vie. Toutefois nous les avons si bien accueillis, qu'en voici les têtes!

Il les lui montra. Quand le portier vit et ouït ce, il faillit perdre le sens, et dit au duc Naymes :

— Vassal, écoutez-moi ; c'est qu'il vous faut payer le passage du pont devant toutes choses.

Le duc Naymes lui dit :

— Demandez ce qu'il vous faut et nous vous contenterons.

— Par Mahom ! dit le portier, ce n'est pas peu de chose qu'il faut : premièrement, trente couples de chiens avec cent pucelles, puis cent faucons mués. Après, il faut cent palefrois en bon point, et pour chaque pied de cheval un marc d'or; ensuite quatre sommiers chargés d'or et d'argent ; voilà ce qu'il vous faut donner, ou autrement il vous convient de laisser vos têtes.

Le duc Naymes ne fut point étonné, quoiqu'il fût impossible de payer ce tribut ; néanmoins il dit au portier :

— Sire, avant qu'il soit midi, vous serez satisfait ; car après nous vient un équipage de plus de cent mille, tant en pucelles que harnois, faucons, chiens, hauberts, heaumes et bons écus ; il y a quantité d'autres richesses ; vous prendrez ce qu'il vous plaira.

Le portier, pensant qu'il disait la vérité, les laissa.

Roland, qui l'avait ouï, ne put se tenir de rire, et dit :

— En vérité, Naymes, vous avez bien pensé ; par vos supercheries nous avons passé ce pont!

Roland allait derrière les autres ; lorsqu'ils furent un peu avant sur le pont, il rencontra un Turc ; lors il dit en lui-même :

— Ah ! Dieu du paradis, aide-moi à faire chose dont tu sois honoré à l'avenir!

Et sans dire mot, il descendit de son cheval, prit ce Turc et le jeta en la rivière.

Naymes regarda derrière lui, et voyant tomber ce Turc à l'eau, il fut très-courroucé, et s'écria :

— Sire Dieu ! je crois que Roland a perdu l'esprit, car il n'a point de patience, et si le ciel ne nous aide, il nous fera mourir ! Il est si fier de courage, qu'il ne regarde ni le temps ni le lieu pour gouverner ; mais il pourrait bien s'y trouver trompé!...

## CHAPITRE XVII

Comment les barons de France vinrent faire leur message à l'amiral Baland.

Quand les barons ci-dessus nommés eurent passé le pont, ils approchèrent d'Aigremoire, où Baland se tenait, et entrèrent dans la ville en belle ordonnance. Ils virent par les rues des faucons et autres oiseaux de proie, et rencontrant un Sarrasin, ils lui demandèrent où se tenait l'amiral Baland. Le Turc le leur montra assis à l'ombre dessous un arbre.

Quand ils furent tous à terre, le duc Naymes dit :

— Messeigneurs, je porterai la lettre et parlerai le premier.

Roland se présenta, et dit qu'il voulait porter la première parole ; Naymes lui dit :

— Taisez-vous, vous êtes à demi forcené et sans tempérance ! Si Dieu ne nous aide, vous serez cause de notre mort!

Sur ces propos, ils entrèrent devant l'amiral sans faire aucune révérence, et Naymes commença à parler en ces termes :

— Que Dieu garde le noble et puissant Charlemagne, Roland, Ogier, et tous les autres pairs de France, et que la croix confonde l'amiral depuis le chef jusqu'aux pieds ! Avant-hier, delà le pont de Mantrible, nous trouvâmes quinze gloutons sarrasins, lesquels voulaient nous ôter nos chapeaux et nous occir ; mais, Dieu merci, nous apportons les têtes, et jamais ne retourneront!

Quand Baland entendit ce langage, il enragea ; dans ce moment, vint le roi qui avait échappé, et duquel j'ai parlé, qui dit à l'amiral :

— Très-cher sire, pensez à vous venger ; voilà ces gloutons desquels je vous ai parlé, qui ont fait mourir les rois vos amis!

L'amiral dit :

— Laissez les têtes pour le présent, et faites votre message!

Naymes répondit que volontiers il le ferait, et il commença ainsi :

— Le noble roi de France tant redouté, te mande par nous que tu lui rendes la couronne dont notre sauveur et rédempteur Jésus-Christ fut couronné, puis ses chevaliers que tu tiens prisonniers seulement ; et si tu ne le fais, Charlemagne te fera pendre à un gibet, et étrangler sans miséricorde ; premièrement, il t'emmènera comme on fait à un vieux mâtin enchaîné, et ne trouvera ni boue ni fange qu'il ne te terrasse dedans.



Lors l'amiral, rempli d'une intention beaucoup plus outrageuse, dit à Naymes :

— Vous m'avez grandement outragé, néanmoins je vous ai ouï parler volontiers. Allez vous asseoir auprès de ce paillard ; tu as parlé pour les autres que je ne veux pas écouter. Mais que Mahom, à qui je suis totalement dévoué, te maudisse et me punisse si jamais je mange ni bois que premièrement je ne vous fasse voler la tête de dessus les épaules !

Naymes lui dit :

— S'il plaît à Dieu le créateur et à sa mère, vous avez mal songé.

Après, parla Richard de Normandie, qui dit :

— Entends-moi, amiral; Charles te mande par moi que tu me transmettes les reliques que tu as en ta possession, et rendes les nobles barons et chevaliers que tu tiens sans raison prisonniers ; et si tu ne fais comme je t'ai dit, Charles te fera pendre et étrangler par ton col à un gibet, et n'aura nulle merci de toi.

Lors l'amiral, le regardant attentivement, lui dit :

— Mahom mon Dieu, en qui je crois, te maudisse, car tu ressembles bien à Richard de Normandie, qui m'a occis mon oncle Corsuble. Jamais ne mangerai que tu ne sois mort ! Va t'asseoir avec ton compagnon jusqu'à ce que j'aie ouï les autres qui n'ont point encore parlé.

Aussitôt Bazin-le-Génevois se leva et dit :

— Baland l'amiral, Charles, le noble roi, et des humains le plus redouté, te mande que tu lui rendes les reliques desquelles on t'a parlé ci-devant, ou autrement il te fera pendre et étrangler comme un larron prouvé.

Quand il eut dit cela, il alla s'asseoir avec les autres.

Puis se leva Thierry, duc d'Ardenne, qui feignit chère et belle manière. L'amiral lui voyant le regard si hideux. en fut étonné, et il croyait que ce fût un diable. Thierry lui dit :

— Ecoute-moi, amiral. Charles, le noble empereur, te mande que tu lui renvoies ses barons francs et quittes, et en cas de refus, il te fera démembrer et pendre par le col.

L'amiral répondit :

— Vassal, je te prie de me dire la vérité. Quel homme est-ce que Charlemagne, et quelles sont ses mœurs ?

Alors Thierry répondit :

— Je te déclare, amiral, que Charles est sage, courtois et débonnaire, et sois sûr que s'il était ici, il te donnerait sur le visage. D'autre part, il ne tient pas plus compte de tes dieux que d'un chien mort ou d'une pomme pourrie.

L'amiral dit à Thierry :

— Mon ami, par la foi que tu dois à ta vie, dis-moi la vérité. Si j'étais à ta volonté et sujétion comme tu es en la mienne, que ferais-tu? ne me le cèle pas.

— Par ma foi, répondit Thierry, je ne mentirai point ; je te ferais pendre et étrangler avant qu'il fût nuit.

— Vassal, dit l'amiral, tu as mal parlé ; car par Mahom mon Dieu, je te traiterai comme tu m'aurais traité ! Va t'asseoir avec tes compagnons.

Puis Ogier-le-Danois vint devant l'amiral et lui dit :

— Amiral, voici ce qu'exige Charlemagne de toi : que tu lui rendes les reliques que tu as emportées, et si tu ne le fais, il te fera couper par morceaux.

L'amiral le fit asseoir avec les autres.

Après, vint Roland-le-Courageux, qui, sans saluer, lui dit :

— Malheureux Sarrasin, attention à moi ! Charles, le noble et redouté roi et empereur, te mande par moi que tu croies en Notre-Seigneur Jésus-Christ et en la Vierge, sa mère; que tu te fasses baptiser, que tu rendes les reliques que tu as en ta possession, et que les barons que tu tiens prisonniers lui soient rendus sains et en bon état; et si tu n'y consens, Charles te fera écorcher tout vif.

L'amiral lui dit :

— Vous avez tous blessé mon amour-propre; mais je jure par mes dieux Mahom et Tarvagant, que je ne me coucherai point que vous ne soyez pendus et étranglés !

Roland répliqua :

— Païen, si tu attendais jusque-là pour te reposer, tu aurais grand sommeil.

Alors vint Guy de Bourgogne devant l'amiral, et lui dit :

— Charles, le noble et invincible empereur, te mande de lui obéir et de lui restituer les reliques et les barons; crois-moi, fais-le, et tu seras sage ! Commence par croire en Jésus-Christ, dieu de toute éternité, et si tu veux suivre mon conseil, tu obtiendras ses bonnes grâces. Voici comment : ôte ta robe et tes souliers, porte une selle de cheval sur ton corps, et en cet état présente-toi humblement devant Charles, qui te criera merci ; tu demanderas pardon à Dieu tout-puissant de tes erreurs; si tu ne fais ainsi, il te fera mourir honteusement.

L'amiral, plus outré que devant, demanda conseil à Brulant et à Sortibrant, pour savoir ce qu'il ferait des messagers; ils lui répondirent :

— Il faut les démembrer et les mettre à mort; ensuite nous irons en Normandie; et si nous pouvons prendre Charles, nous le ferons mourir; puis vous prendrez possession du royaume de France.

— Par Mahom, dit Baland, c'est bien dit; qu'il en soit fait ainsi que vous avez décidé !..

## CHAPITRE XVIII

**Comment, par le moyen de Floripe, les Français furent sauvés, et comment les reliques leur furent montrées par elle.**

Lorsque Floripe, cachée, eut entendu le précédent débat, elle entra dans la salle, salua son père, et demanda :

— Quels sont ces chevaliers ici assis à part?

L'amiral répondit :

— Ma fille, ils sont natifs de France, ils m'ont dit des paroles de grande importance, pleines de reproches et de vilenies, m'ayant grandement offensé, plus que je ne saurais vous dire; donnez-moi conseil de ce que je dois faire d'eux.

La pucelle dit :

— Si j'étais en votre place, je leur ferais à tous couper la tête, et aussi ôter les membres pour les faire brûler en un feu hors de la cité, car ils l'ont bien mérité.

— Ma fille, dit Baland, vous avez bien parlé; il sera fait ainsi; allez à la prison, et amenez les autres.

— Mon père, dit Floripe, il est temps de dîner, car si vous vouliez faire justice avant, vous ne pourriez manger qu'il ne soit midi.

Floripe ne cherchait autre chose, sinon de témoigner à l'amiral son père qu'elle pensait comme lui, pour mettre tous les prisonniers français ensemble.

Elle ajouta :

— Donnez-moi ces déloyaux Français; je les ferai bien garder, et après votre dîner vous en ferez justice devant vos gens assemblés!

L'amiral y consentit et donna les prisonniers en garde à sa fille.

Toutefois Sortibrant, qui connaissait la mutabilité des femmes et leur inconstance, dit à Baland :

— Sire amiral, ce n'est pas chose convenable de vous fier à femme en cette affaire... Vous avez ouï dire beaucoup d'exemples de leurs caprices, et comment plusieurs princes ont été trahis par elles.

Floripe, mécontente des paroles de Sortibrant, lui dit :

— Malheureux que tu es! si je ne craignais d'être déshonorée en me prenant à toi, je te donnerais tel coup sur le visage, que je te ferais mâcher le sang!

Après toutes ces paroles, Floripe fit venir les Français en sa chambre; mais en y allant, le duc Naymes regarda attentivement la dame, et murmura :

— Hélas! Dieu du ciel, heureux celui qui aurait les bonnes grâces et l'amour d'une si rare beauté!...

Cela déplut à Roland; il dit à Naymes :

— Quels cent mille diables vous font parler d'amour? Ce n'est pas là l'heure de penser à telle chose!

Le duc Naymes répondit :

— Sire Roland, ne vous en déplaise, c'est l'heure, car j'en suis amoureux.

Aussitôt que les sept pairs furent entrés en la chambre, Floripe fit bien fermer les portes; puis Roland et Olivier se reconnurent, et s'embrassèrent tendrement.

Roland dit à Olivier :

— Hélas! mon cher compagnon, comment vous va depuis que je ne vous ai vu?

— Très-bien, dit Olivier.

Ils s'informèrnt de leurs faits depuis leur absence ainsi que des autres seigneurs, qui, par le moyen de Floripe, se trouvèrent réunis.

Floripe, voyant les barons ensemble, leur dit :

— Seigneurs, je veux que vous me promettiez foi et loyauté que vous m'aiderez en ce que je vous dirai.

— Très-volontiers, répondit le duc Naymes; aussi vous nous assurez que nous sommes ici en sûreté?

Ceci fait, la dame vint au duc Naymes pour savoir qui il était, et lui demanda son nom. Le duc Naymes lui dit :

— Madame, on m'appelle Naymes de Bavière, conseiller de l'empereur.

— Hélas! dit la dame, pour vous, votre roi est bien dolent.

Après, elle vint à Richard, lui demanda son nom; il lui dit :

— Madame, je suis Richard de Normandie.

La dame dit :

— Mahom te punisse! tu as mis à mort mon oncle Corsuble; mais en considération de tes com pagnons, tu n'auras autre danger...

Ensuite Floripe vint à Roland et lui demanda son nom?

— Je suis, dit Roland, fils de Milon et neveu de Charles, et fils de sa propre sœur.

A ces mots, la dame lui cria merci et se jeta à ses pieds; Roland, doucement la releva; elle dit :

— Je vous dirai mon intention; il est vrai que j'aime un chevalier de France, qui se nomme Guy de Bourgogne, duquel je désire bien savoir des nouvelles!

Roland lui répondit :

— Cela est très-facile; car entre vous et lui il n'y pas quatre pieds de distance...

— Mesurez-les, seigneur, dit Floripe, que je le connaisse, car il fait tout mon plaisir!...

Alors Roland dit :

— Sire Guy de Bourgogne, allez à la pucelle et lui faites accueil!

Guy de Bourgogne dit :

— A Dieu ne plaise que je prenne femme qui ne me soit donnée par Charlemagne!

Floripe l'entendit et le sang lui frémit. Elle jura son dieu Mahom, que s'il contredisait à la prendre, elle les ferait tous mourir.

Roland exhorta Guy à faire comme elle voudrait; et sur cela il s'avança et consentit.

— Le Dieu des chrétiens soit loué, s'écria la pucelle, car j'ai devant mes yeux le plus grand désir qui fut jamais en mon cœur! Pour lui, je croirai en Jésus-Christ et me ferai baptiser!...

Floripe s'approcha de Guy pour lui témoigner son amour, mais elle n'osa le baiser sur la bouche; elle le baisa seulement aux joues et au menton, parce qu'elle était païenne. Alors, toute joyeuse, elle s'en vint avec une petite boîte, qu'elle ouvrit devant tous les barons, étendit un beau drap de soie et déploya les reliques dont j'ai parlé ci-devant. D'abord elle leur montra la couronne dont Jésus-Christ fut couronné à sa passion, et les clous avec lesquels il fut attaché à la croix; puis elle dit à Roland :

— Voilà le trésor que vous désirez tant!

Quand les Français eurent respectueusement admiré les saintes reliques, elles furent ployées et remises dans le même état qu'auparavant.

## CHAPITRE XIX

**Comment Lucafart, neveu de l'amiral, entra violemment en la chambre de Florippe, et comment il fut tué par le bon duc Naymes.**

Baland, l'amiral, étant courroucé et assis à table, il s'en vint un païen fier et orgueilleux, son intime ami, lequel se nommait Lucafart de Brandas.

— Sire amiral, lui demanda-t-il, est-il vrai ce que j'ai ouï dire, que Fier-à-Bras, votre fils, le meilleur chevalier du monde, est pris et arrêté par les Français?

L'amiral répondit :

— Je vous dirai le fait : un Français le conquit, lequel Mahom maudisse! Brulant de Mommière et le roi de Surie firent si grande défense, qu'ils amenèrent cinq Français, hommes de Charles, qui sont en prison; puis nous en avons sept autres qui sont venus pour faire message de la part dudit Charles, lesquels méprisent fort notre loi et nos dieux : Florippe, ma fille, les a en garde.

— Sire, dit Lucafart, vous avez fait folie, car les femmes sont bien variables; toutefois, pour conduire le fait plus sûrement, s'il vous plaît, j'irai vers eux pour savoir qui ils sont.

— Allez, dit l'amiral.

Lors, avec grande fierté, Lucafart vint à la chambre de la dame où les Français étaient, et donna si brusquement du pied contre la porte, qu'il fit voler les gonds et serrure par terre.

Quand Florippe l'aperçut, elle fut tout éperdue, et aussitôt courut pour avertir Roland, lui disant :

— Noble chevalier, je suis mécontente de la violence et injure qu'on m'a faites; c'est lui qu'on me destine pour mari, contre ma volonté; je vous prie de me venger de cette injure.

— N'en doutez point, dit Roland, car avant qu'il parte d'ici il reconnaîtra qu'il a mal fait, et vous promets que jamais n'achètera de serrure du prix de celle qu'il a rompue devant vous!

Lucafart entra, regarda les Français tout armés, sans qu'il se doutât de rien d'eux; vint premièrement au duc Naymes, qui était désarmé et la tête nue, et, sans autre formalité, le prit par la barbe et le tira si rudement, que peu s'en fallut qu'il ne le fit tomber; puis lui dit :

— Vieillard, d'où es tu? ne me le cèle pas,

Naymes répondit :

— Je suis de Bavière, et suis à Charlemagne et de son conseil, ainsi que les barons que vous voyez là. Ils sont tous princes et grands seigneurs. Nous sommes venus pour faire message à l'amiral de la part du très-redouté Charlemagne, et comme nous lui avons déplu, il nous a retenus prisonniers. Toutefois, ôtez la main de dessus moi, car vous m'avez assez tenu!

— Je suis content, dit le païen, ta faute te soit pardonnée! Mais je voudrais bien savoir de quels jeux les Français savent user, et ce qu'ils font en votre royaume; dis-le-moi.

— En vérité, dit le duc, quand le roi va dîner, les uns vont s'ébattre, les autres montent à cheval pour jouer à jeux plaisants; le matin chacun va entendre la messe; ils sont charitables envers les pauvres de Jésus-Christ. Lorsqu'ils viennent en bataille, ils sont fiers, hardis, et ne sont pas facilement vaincus : voilà ce qu'on fait en France et au pays des chrétiens.

Lucafart commença à dire :

— Par Mahom, vieillard, vous parlez follement, car les Français sont de nulle valeur s'ils ne savent le gros charbon souffler.

— En vérité, dit le duc Naymes, je n'ai jamais ouï parler de cela.

Le païen répondit :

— Je vous en apprendrai tantôt la manière!

Il approcha le duc auprès du feu, en allant outre; Roland lui fit signe de faire bonne contenance; Lucafart prit un tison, le plus gros qui était au feu, et le souffla si âprement, que le feu en vola abondamment; puis dit à Naymes de souffler.

Naymes prit son tison et reconnut que le païen se voulait moquer de lui. Alors il s'approcha de lui et souffla si fort, que la flamme vint au visage du païen et lui brûla toute la barbe. Le païen en fut très-courroucé. Naymes avec le tison le frappa tellement, qu'il lui rompit le col et lui fit voler les yeux de dessus la tête.

— Faux Sarrasin, s'écria-t-il, tu croyais m'amuser par tes paroles; mais Dieu t'a puni!

— Par ma foi, dit Roland, vous savez bien jouer! Béni soit le bras qui a donné le coup!

— Seigneur, dit Naymes, je lui ai fait connaître sa folle entreprise; vous avez vu comme il se moquait de moi.

Alors Florippe vint près de Naymes et lui dit :

— Certes, vous êtes digne d'être honoré : Lucafart n'a plus garde de se jouer à vous, il est près du feu bien tranquille, et je crois qu'il n'aura jamais envie de m'épouser; car par force et contre ma volonté, il me voulait avoir, et mon père m'eût volontiers donnée à lui, mais j'aurais mieux aimé mourir de vile mort, que d'y jamais consentir!...

---

## CHAPITRE XX

**Comment, par le conseil de Floripe, les Français délogèrent du palais de l'amiral; de la bataille qui eut lieu, et comment, par en chantement, une ceinture fut prise à la gente pucelle!**

Floripe, réfléchissant que Lucafart, qui était mort, était bien aimé de l'amiral, dit aux barons :

— Seigneurs, vous devez savoir et c'est la vérité, que mon père aime plus cet homme que personne vivante; il l'attend pour venir manger, et ne sera content jusqu'à ce qu'il soit retourné; s'il connaît le fait, vous serez assaillis, et tout l'or du monde ne vous rachèterait pas : il vous ferait tous mourir!... Par ainsi, je vous conseille de vous armer; prenez vos habillements, heaumes et écus argentés qui sont si redoutés. Je ne veux pas que vous demeuriez céans ainsi enfermés; quand vous serez au palais où l'amiral se tient, faites que vous soyez maîtres absolus du lieu, et vous serez très-bien logés.

Quand la dame eut ainsi parlé, ils furent contents, mirent leurs armes et sortirent deux à deux, marchant hardiment comme des lions; en sorte que tous ceux qui les voyaient étaient saisis de frayeur.

Alors ils commencèrent à assaillir le palais et tous les païens qui étaient dedans. Roland, qui était à la tête des barons, leur cria à haute voix :

— Que chacun se montre tel qu'il est!

Ils ne faillirent pas. Roland frappa un païen mortellement; Olivier mit à mort le roi Cador; il n'y eut personne qui ne montrât sa valeur. Le souper, qui était servi, fut renversé par terre, coupes d'or et d'argent volèrent en l'air, Sarrasins terrassés et taillés en pièces, d'autres jetés par les fenêtres, qui furent trouvés, les uns morts, les autres épaules et jambes rompues. L'amiral, courant à une fenêtre, sauta dans les fossés; dans ce moment, Roland le crut frapper, mais il atteignit le marbre de la fenêtre de telle manière, que son épée entra dedans d'un pied.

— Compagnon, dit Olivier, l'amiral vous est-il échappé?

— Oui, certes, dit Roland, ce dont je suis bien fâché!

Toutefois, ils firent telle vaillance, qu'ils s'emparèrent de la maîtresse tour du palais, puis fermèrent les portes et furent en sûreté; mais ils ne pouvaient avoir à boire ni à manger.

Or, l'amiral était aux fossés tout éperdu, et, si on ne l'en eût tiré, jamais il n'en fût sorti. Il commença à crier à ses gens qu'ils vinssent à lui pour le retirer de là. Brulant de Mommière et Sortibrant de Conimbre le mirent dehors; puis Sortibrant dit :

— Sire amiral, croyez-moi, une autre fois tenez-vous toujours à la queue d'un chien.

— Ah! je vous prie, ne me décriez plus, dit l'amiral, car je le suis assez; mais je m'en vengerai avant qu'il soit deux mois! Faites sonner l'assaut pour assaillir la tour.

Sortibrant dit :

— Il est juste que votre volonté soit faite; mais la nuit s'approche, et mon avis serait d'attendre à demain que votre armée fût assemblée, et pour lors on travaillera avec plus d'assurance.

L'amiral répliqua d'un ton plaintif :

— Eh! Lucafart jamais ne me verra; j'ai perdu ma joie! Maudits Français, vous me l'avez ôtée! mais, par Mahom! demain j'assiégerai la tour, et je ne quitterai pas qu'elle ne soit prise et les murailles mises par terre, et je ferai traîner les Français par mes chevaux, puis je ferai brûler Floripe en place publique... Ils seront obligés de se rendre, parce qu'ils n'ont pas de vivres pour quatre jours; d'autre part, ils ne peuvent avoir nul secours, attendu que nous tenons le pont de Mantrible, et qu'il n'y a point d'autre passage... Charles ne sait encore aucunes nouvelles d'eux, s'ils sont morts, ou en vie, ou en sujétion!

Sur ce, ils conclurent et se retirèrent jusqu'au lendemain matin.

Alors, l'amiral manda tous ses sujets, et délibéra de tenir le siége durant sept ans s'il le fallait. Bientôt vinrent tant de païens en cette contrée, que leur camp tenait quatre lieues d'espace; vous pouvez penser le danger où étaient les Français, qui n'étaient que douze et n'avaient espérance d'aucun secours. Toutefois, les Sarrasins firent leur devoir pour entrer céans, mais ils ne purent en venir à bout. L'amiral appela l'enchanteur Marpin, et lui dit :

— Par ma barbe! si tu peux enlever la ceinture que Floripe porte, je te donnerai une bonne récompense et tu seras de mes amis, car, si je la pouvais avoir, je suis sûr que les Français seraient bientôt morts et ne me pourraient grever. Cette ceinture a telle vertu, que, tant qu'elle sera dans la tour, il n'y aura famine.

— Sire, dit le larron, laissez venir l'heure des vêpres, et, avant que le soleil soit levé, je vous livrerai la ceinture.

Et quand il fut vêpres, il entra secrètement dans les fossés qui étaient pleins d'eau, et passa outre. Quand il fut au pied de la tour, par ses adresses subtiles il entra légèrement par les fenêtres, alluma la chandelle, puis vint à la chambre de Floripe et la trouva fermée; mais à fausses enseignes diaboliques il l'ouvrit. Et quand il fut dedans, qu'il vit les barons endormis, il fit ses enchantements pour qu'ils ne se pussent éveiller. Il vint à Floripe, et chercha tant, qu'il trouva la ceinture et la ceignit autour de lui. Comme il regardait la belle pucelle qui dormait, il fut tenté de se mettre auprès d'elle, mais elle s'éveilla subitement et commença à crier à l'aide : ses demoiselles accoururent tout épouvantées.

Quand elles virent Marpin le faux larron, aussi noir qu'un démon, la plus hardie de toutes se mit à fuir. Sur ce, Guy de Bourgogne, qui avait entendu la voix de Floripe, vint promptement à elle l'épée à la main, et lui cria qu'elle ne craignît rien. Il arriva bien à propos, car ce larron eût vergogné la dame s'il eût un peu tardé. Mais, quand Marpin l'ouït, il sortit hors du lit; Guy de Bourgogne le rencontra, et lui donna un si grand coup, qu'il le fendit par le milieu, et ladite ceinture fut coupée, et la chandelle éteinte.

Alors, les barons accoururent, et, quand ils avisèrent la besogne, ils achevèrent de mettre ce larron à mort et le jetèrent dans la mer; tout le plus grand dommage fut que la ceinture était perdue, ce dont Floripe pleura amèrement, en disant :

— Messeigneurs, la perte de la ceinture sera la cause de la nôtre!

Néanmoins, les barons s'efforcèrent de la consoler.

## CHAPITRE XXI

Comment les douze pairs de France, Floripe et ses pucelles souffraient la faim, et furent assiégés en la tour, et comment les dieux furent confondus.



uand le jour parut, l'amiral, ne voyant point Marpin, fut étonné; il manda Brulant et Sortibrant, et tous ses meilleurs amis, pour leur demander conseil à ce sujet.

—Sire amiral, dit Sortibrant, sachez qu'il est mort, puisqu'il n'est point revenu; je conseille que vous fassiez sonner trompette et assembler vos gens pour assaillir la tour avec vos adresses mortelles.

Ce que Sortibrant avait dit fut fait. Les Sarrasins vinrent de toutes parts pour détruire la tour et confondre les Français; ils leur jetaient des cailloux et dards envenimés; mais, Dieu merci, les Français ne craignaient rien!

Au bout de quelque temps, les vivres vinrent à manquer aux barons; les belles pucelles étaient pleines de compassion, et entre les autres Floripe, laquelle était marrie de la nécessité des Français, d'elle et de ses demoiselles; plusieurs fois elle se pâma. Guy de Bourgogne, son bien-aimé, la réconforta, et dit à ses compagnons :

— Mes bons seigneurs, vous voyez la nécessité que nous souffrons, car il y a trois jours que nous n'avons mangé de pain; et plus mécontent je suis pour ces demoiselles que je ne suis pour moi-même. Parquoi je dis que nous fassions une sortie pour avoir des vivres; mieux vaut mourir en honneur que de vivre en honte!

Tous les chevaliers furent de l'opinion de Guy. Ce fut alors que Floripe dit :

— Ah! messeigneurs, je connais que votre Dieu est de petite puissance, car il ne vous donne aucun secours! Si vous eussiez autant adoré les autres, ils vous eussent pourvu de manger et de boire.

Avant qu'elle eût fini de parler, Roland répondit :

— Madame, je vous prie de nous montrer les dieux dont vous nous parlez, et s'ils ont la puissance que vous nous dites, qu'ils nous pussent donner à boire et à manger, et qu'ils fassent tant, que le roi de France vienne ici, nous y croirons tous!

La pucelle répondit :

— Tout à l'heure vous les verrez.

Elle prit les clefs et les mena par-dessous terre; puis leur montra les dieux des Sarrasins qui étaient en noble lieu, précieux et bien riche. Là étaient en grande majesté, Apollon, Tarvagant, le dieu Magot, Jupiter et plusieurs autres, tous massifs de fin or d'Arabie, ornés de plusieurs autres joyaux, avec baume et encens odoriférants, et plusieurs autres trésors rassemblés.

Guy de Bourgogne, s'écria :

— Sire Dieu, qui eût pu croire que cet endroit renfermât tant de richesses! Plût au ciel que Richard de Normandie tînt maintenant Jupin en la cité de Rouen, car il en accroîtrait l'église de la Trinité, et que Charlemagne tînt les autres dieux, il en accroîtrait l'église de Rome, qui est gâtée; et des autres il en ferait divertir son peuple.

Floripe l'entendant ainsi parler, lui dit :

—Sire Guy, vous parlez vilainement des dieux; criez-leur merci et les adorez, afin qu'ils vous fassent plus de réconfort!

Guy lui répondit :

— Madame, je ne saurais les prier, car je m'aperçois qu'ils ont les yeux tout endormis : ils ne pourront voir ni entendre ma voix!

En disant cela, de son épée il frappa sur Jupin, et Ogier-le-Danois sur Magot; les firent tomber et les mirent en pièces. Roland dit alors à la dame :

— Je vois que vous avez des dieux qui ne valent rien; de tous ceux qui sont à terre, pas un ne remue ni ne fait semblant de se relever.

Floripe, comprenant la vérité de cette parole, ouvrit son cœur à la religion du chevalier qu'elle aimait et conçut un grand mépris pour les dieux qu'elle avait adorés jusques-là.

— Roland, dit-elle, je vois que vous dites la vérité, et si j'y crois jamais, je veux qu'on me punisse; de bon cœur j'adore le Dieu qui fut né de Mère-Vierge, duquel vous m'avez informé, et le prie qu'il vous donne du secours de France, et que nous trouvions manière d'avoir à manger pour nous réconforter.

## CHAPITRE XXII

**Comment les pairs de France sortirent de la tour, et firent grande bataille, en laquelle ils conquirent vingt sommiers chargés de vivres.**

Floripe, cessant de parler, tomba pâmée de faiblesse, et Guy se prit à pleurer.

Olivier vint, qui leur dit :

— Chevaliers, j'aimerais mieux que mon corps fût écartelé et mis en pièces, que de souffrir encore en cette prison! je veux combattre les païens!

Roland dit de même; parquoi, sans autre délibération, ils ceignirent leurs épées, baissèrent le pont et montèrent à cheval. Quand ils furent devant la tour de marbre, Roland dit :

— Sire Naymes et vous Ogier, il faut que vous demeuriez pour garder la place, afin qu'au retour nous puissions entrer sûrement.

Naymes ne put prendre patience qu'il ne répondit :

— Roland, ne pensez pas que je sois si lâche qu'on me reproche d'être votre portier, je n'en ferai rien; quoique je sois vieil, je sais encore tourner mon cheval, j'ai les nerfs endurcis, le cœur assuré et assez hardi !

— Sire, dit Roland, vous dites très-bien; vous viendrez avec nous, Thierry ou Geoffroy, l'un des deux, demeurera ! Thierry et Geoffroy demeurèrent donc et fermèrent les portes.

Les barons, une fois dehors, chacun son épée ceinte, et l'épieu en main, se montrèrent loin du château, comme s'ébattant. L'amiral, par une fenêtre, les reconnut bien. Il appela Brulant, Sortibrant et plusieurs autres; et leur dit :

— Seigneurs, les Français sont hors du château et semblent offrir bataille; s'ils ne sont tous occis, je serai mécontent; ainsi faites sonner vos cors pour assembler vos gens !

Lorsqu'ils eurent sonné, grande multitude de Sarrasins vinrent en armes pour assaillir les Français; mais Roland, tenant Durandal, courut avec ses compagnons sur les païens avec une telle fureur, qu'en peu de temps plus de cent furent occis. Malheur à ceux qui se mettaient devant eux pour secourir les Sarrasins!

Clarion, neveu de l'amiral, s'avança avec quinze mille combattants, et il n'y avait Sarrasin en Espagne si redouté que lui. Quand les barons le virent venir, Roland s'écria :

— Girard, Ogier et Guy, nobles chevaliers, que chacun de vous se montre vaillant, afin que nous puissions porter à manger aux pucelles!

Il piqua son cheval et frappa un païen nommé Rapin, si rudement, qu'il lui fendit la tête. Pour lors les Sarrasins redoutèrent Roland, et nul n'osait se trouver devant lui.

Girard cria :

— Seigneurs, qui veut avoir honneur? il est temps d'en acquérir!

A cette parole, tous les barons sentirent leur courage se ranimer plus que devant, et chacun se montra tel qu'il devait être. Et après que la bataille fut finie pour ce jour, par le vouloir de Dieu, les barons trouvèrent près de la tour une grande aventure; c'est qu'il vint à passer devant le château vingt sommiers chargés de toutes sortes de vivres, que l'on conduisait à un païen de Moragant, et dont incontinent les conducteurs furent occis par les barons. Naymes et Guillaume d'Estoc les conduisirent. Roland et les autres vinrent devant pour baisser le pont et les faire entrer; mais ce ne fut pas sans danger ni peine.

## CHAPITRE XXIII

**Comment Guy de Bourgogne, le bel ami de la belle Floripe, sœur de Fier-à-Bras, fut pris par les Sarrasins et amené devant l'amiral.**

Pendant que les barons de Charlemagne emmenaient lesdits sommiers, une grande multitude de gens d'armes vinrent les attaquer âprement, de la part du roi Clarion. Si bien que le duc Bazin et son fils Aubry furent tués.

Guy de Bourgogne, le bel ami de la belle pucelle qui avait nom Floripe, allait, pour les venger, continuer sa besogne sanglante, lorsqu'un païen lui tua son cheval; Guy s'affaissa subitement et le renversa avec lui. Lors ce vaillant baron fut entouré de plus de cent chevaliers sarrasins, qui le firent prisonnier en poussant des cris de triomphe. D'abord ils lui otèrent son heaume de la tête et lui bandèrent les yeux brutalement; puis il lui lièrent solidement les mains derrière le dos, et, en cet état, le forcèrent à marcher devant eux.

Guy de Bourgogne, furieux d'être ainsi maltraité, commença à crier à haute voix :

— O vrai Dieu Jésus-Christ, qui m'avez fait et formé! où irai-je ainsi, infortuné que je suis? Réconfortez-moi, mon Dieu, réconfortez-moi, je vous en prie!... O noble empereur Charlemagne! jamais plus vous ne me reverrez!...

Le roi Clarion, l'entendant se plaindre ainsi, lui dit :

— Bel ami, rien ne te sert de crier et braire comme tu fais en ce moment! Mort ou vivant, je vais te livrer à l'amiral d'Espagne, qui te gardera précieusement et ne te laissera pas partir, cette fois : tu seras pendu, bel ami!...

Vous devez supposer quelle peine était celle des compagnons de Guy de Bourgogne, les autres pairs



de France, lorsqu'ils s'étaient aperçu qu'il leur manquait. Aussi, pour le venger, firent-ils âpre et sanglante bataille, jusqu'au moment où ils furent contraints et forcés de se réfugier en la tour.

Sitôt qu'ils furent descendus et les portes barrées, chacun s'en alla manger. Et sur ce, Floripe alla vers Roland et lui dit :

— Sire, je vous supplie de me dire où est Guy de Bourgogne? Je sais que quand vous allâtes dehors il était avec vous; ainsi, outre les autres, vous le devez rendre, car jamais je n'aurai le cœur joyeux que je ne sache où il est!

Alors, Roland répondit :

— Ah! Floripe, n'espérez plus en lui, car les païens l'ont emmené malgré nous, et nous ne savons ce qu'ils en feront; peut-être que jamais ne le verrons!

Quand Floripe entendit ces paroles, elle tomba à terre comme morte; Roland, qui pleurait de compassion, la releva. Revenue à elle, elle commença à dire en pleurant :

— Oh! barons de France, par le Dieu qui fit le ciel et la terre, si vous ne me retrouvez Guy de Bourgogne, que je devais épouser, je rendrai cette tour avant que demain soit passé. Oh! sainte Vierge Marie, à lui je dois être unie, et pour son amour me faire chrétienne! Hélas! nos cœurs se trouvent, par un fâcheux contre-temps, bientôt partagés!... Ah! malheureuse que je suis! je dois bien déplorer mon sort!

Roland ne pouvait, sans être navré, voir la douleur de Floripe, et, pour la réjouir, il lui promit que dans deux jours elle verrait Guy à son plaisir.

— Sachez, lui dit-il, que j'aimerais mieux être démembré qu'il en fût autrement! Guy vous sera rendu ou je vengerai sa mort! Nonobstant, madame, le deuil que vous menez ne le peut soulager; il y a trois jours que vous n'avez mangé, j'ai conquis des vivres pour vous et pour vos pucelles; ainsi prenons patience et soyons contents d'entretenir la vie!

Après que Roland eut dit cela, les barons et demoiselles rendirent grâces à Dieu, et furent suffisamment repus.

Or, parlons de Guy de Bourgogne, qui fut mené devant l'amiral, fort fatigué, tant parce qu'il y avait trois jours qu'il n'avait mangé, qu'à cause du danger où il se trouvait d'être entre les mains de ses ennemis. Là, il fut dépouillé de ses armes, et tous aperçurent son beau corps, bien membru. L'amiral lui demanda son nom.

Guy lui dit :

— Je m'appelle Guy de Bourgogne, sujet de la couronne de France, et cousin germain de Roland, homme que l'on doit redouter!

— Je te connais assez, dit Baland; il y a plus de sept ans que m'a fille t'a en amour, ce qui m'en déplaît; je sais bien qu'elle t'aime plus qu'homme vivant, et à cause de son amour pour toi, j'ai perdu plusieurs illustres de mes hommes, et j'ai été mis hors de ma tour!

Mais si tout ne m'est rendu, tu seras démembré et écartelé. Je t'ordonne de me dire quels sont ceux qui sont en la tour, par qui nous avons été assaillis avec toi si dangereusement?

— Très-volontiers je te le dirai : Premièrement, c'est Roland-le-Valeureux, son compagnon Olivier-le-Courageux, Thierry, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie, Girard de Montdidier, Naymes de Bavière, et Bazin-le-Génevois que vous avez occis; je suis l'autre, que vous tenez en prison; mais au plaisir de Dieu et à l'aide de Charles, il vous sera cher vendu!

L'amiral fut mécontent des menaces de Guy; parquoi un Sarrasin haussa le poing et en donna sur le visage de Guy si rudement, que le sang en sortit abondamment.

Guy, se sentant ainsi frappé, prit le Sarrasin d'une main, par les cheveux, et, de l'autre, lui donna tel coup dessus le gros du cou, par derrière, qu'il le lui rompit; de sorte qu'il tomba mort aux pieds de l'amiral, qui en fut si mécontent, qu'il pensa enrager, non tant pour la mort du païen, que pour le mépris fait de sa personne, et il cria qu'on le prît. Les païens se jetèrent sur Guy, et le battirent tant, qu'ils l'eussent tué, si l'amiral ne les eussent fait cesser.

## CHAPITRE XXIV

**Comment les païens proposèrent de pendre Guy, et comment les Français le secoururent.**

Guy ayant été étroitement lié, l'amiral fit venir Brulant et Sortibrant, et leur dit :

— Je vous prie de me donner conseil de ce que je dois faire de ce prisonnier, qui a tant fait de mépris de moi, comme vous savez.

— Sire, dit Sortibrant, je vous conseillerai bien, si vous voulez me croire; vous ferez dresser une fourche près des fossés de la tour, en laquelle sont les Français, et là le ferez pendre. En outre, en lieu secret, et, près des fourches, embusquez dix mille hommes bien armés, car les Français sont hardis, et je suis sûr que, quand ils verront pendre leur compagnon, ils viendront pour le secourir : vos gens fondront sur eux, et, par ce moyen, vous les aurez tous pour en faire à votre plaisir!

Ce conseil fut approuvé de l'amiral, et les fourches furent dressées au lieu indiqué, près duquel il y avait un petit bois où furent placés vingt mille combattants, dont le roi Clarion eut le commandement. Puis l'amiral fit venir Guy contre les fourches, conduit par trente Sarrasins, qui ne cessaient de le frapper à coups de bâton, tellement que son corps était tout couvert de sang. Vous pouvez penser en quel état il était, ayant les yeux bandés et es mains étroitement liées derrière le dos, ne sa-



chant où il allait. Quand il sentit une grosse corde autour de son cou, il commença à dire hautement :

— O mon Rédempteur et mon Dieu! je vais mourir honteusement pour les mérites de ta passion; prends mon âme en ta garde : le corps est à sa fin, et ainsi j'ai besoin de ton aide! Veuillez me secourir, ô nobles barons français! Ne me viendrez-vous pas secourir? Si vous me laissez ainsi pendre, il vous sera longtemps reproché! O Roland, mon cousin! souvenez-vous de moi! jamais ne me verrez vivant!

Roland était par une fenêtre; il vit les fourches levées, et, tout ému, courut à ses compagnons.

— Seigneurs, leur cria-t-il, je m'émerveille de ces fourches qui sont sur les fossés; je ne sais à quel propos ça été fait ni pourquoi!

Tous les autres virent; Naymes dit que c'était pour pendre Guy; et, en effet, ils l'aperçurent tout dépouillé vers les fourches, et connurent bien que s'il n'avait secours il serait mis à mort.

Quand Floripe ouït parler les barons, elle vint à eux pour savoir ce que c'était; mais quand elle sut qu'on allait faire mourir son loyal ami, vous pouvez penser en quel état elle fut.

— Oh! nobles chevaliers! s'écria-t-elle, laisserez-vous pendre Guy, votre compagnon, devant vous? S'il meurt, je me laisserai tomber par les fenêtres et mourrai de désespoir!

Elle alla vers Roland, se mit à genoux, et lui baisa les pieds en disant :

— Sire Roland, je vous prie de vouloir bien donner secours à mon ami, autrement je suis une femme perdue! Pensez à vous armer et à monter à cheval, car le temps presse, afin qu'au plaisir de Dieu, il ne puisse avoir nul mal!

Avant que Floripe eût fini de parler, Roland et ses compagnons furent armés; puis ils sortirent et chevauchèrent droit au lieu du supplice.

Roland dit :

— Seigneurs, à cette heure il s'agit de la vie; que chacun de nous se signale, autrement jamais nous n'en reviendrons... Nous ne sommes que dix, et le païens sont en grand nombre. En l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous prie que nous nous tenions toujours ensemble, le plus près que faire se pourra : car si nous sommes divisés, nous serons pris et pendus, et si l'un de nous tombe à terre, qu'il soit par les autres promptement relevé... Je conduirai toute cette affaire, au plaisir de Dieu, et je vous jure ma vie que, tant que je pourrai tenir Durandal, mon épée, et que j'aurai du sang dans les veines, vous aurez de moi bon appui!

Les autres jurèrent de même.

Floripe dit :

— Messeigneurs, vous pourriez demeurer un instant!

Elle alla en sa chambre, ouvrit son coffre où était la couronne de Jésus-Christ, et la leur apporta. Ils la baisèrent et la posèrent sur leurs têtes; parquoi ils ne redoutèrent plus rien de la puissance des païens, et sortirent en diligence. Floripe et ses demoiselles levèrent le pont et fermèrent la tour.

Les nobles pairs de France s'en allèrent en bonne ordonnance contre les fourches, près des fossés, vers les païens qui étaient là, qui montraient Guy ayant les yeux bandés, les poings liés et une grosse corde au cou pour l'étrangler.

Roland, voyant ce, piqua son cheval, et les autres après lui.

— Ah! traîtres mâtins, cria-t-il, il ne sera pas comme vous pensez! Vous avez entrepris choses dont je suis courroucé!

Cela fut dit si impétueusement, que les trente qui tenaient Guy furent épouvantés et que vingt furent occis. Lors ceux qui étaient au bois vinrent, faisant grand bruit; premièrement Gornifer, merveilleux païen, qui se présenta et dit tout haut :

— Ah! Français démesurés, venez-vous pour secourir le pendu de l'amiral? Vous avez fait folle entreprise, car vous serez tous pendus avec lui!

Roland, courroucé, tira Durandal et vint sur lui comme un loup enragé; mais le païen le prévint et le frappa durement sur son écu; toutefois Roland l'atteignit de si grande force, qu'il lui fendit la tête.

Quand il fut mort, Roland vint aux fourches, délia Guy, et lui dit de se tenir près de lui jusqu'à ce qu'il fût armé. Après que Roland eut occis un autre païen, Guy étant en assurance de Roland et des autres pairs, s'arma des armes dudit païen, et, avec l'aide de ses compagnons, monta sur son cheval. Il était temps : les Sarrasins, qui étaient embusqués, coururent sur les Français. Toutefois, à l'aide de Dieu, ils firent si belle défense, ils mirent tant de païens à mort, que la place en fut toute couverte.

Guy fit grandes merveilles, en disant :

— Oh! traîtres païens, mâtins, je vous montrerai en ce jour que je suis échappé de vos mains!

Bientôt les barons furent assaillis par plus de mille Sarrasins, qui étaient postés pour garder les passages, afin qu'ils ne se pussent retirer; alors Roland, tenant toujours Durandal, appela ses compagnons, disant :

— Seigneurs, ici il ne vous convient pas de reculer, au contraire! Nous devons donner dessus de toutes nos forces; car si nous pouvons gagner le pont nous serons sauvés!

— Sire Roland, dit Guy, vous savez qu'en la tour il n'y a rien à manger; et si nous étions dedans, il nous faudrait mourir de faim, batailler pour avoir des vivres; je vous jure que j'aime mieux exposer mon corps au danger, en combattant contre les païens, que d'aller mourir dans ce château !

Les autres barons furent de son opinion. •

Floripe était par une fenêtre de la tour; elle vit Guy, son ami, et fut bien joyeuse, et lui cria fort haut qu'il lui plût de venir près d'elle, disant que, si elle vivait, par la vaillance des Français, un jour à venir son père serait en danger.

Ogier-le-Danois dit :

— Seigneurs chevaliers, avez-vous ouï comme la pucelle vient de noblement parler? Elle me paraît digne qu'on fasse beaucoup pour elle, et sachez que je ne serai pas content si nous n'y retournons incessamment sur ces païens!

Alors, les Français, de commun accord allèrent contre les Sarrasins, desquels Roland faisait grand carnage, et qui fuyaient comme l'oiseau devant l'é-

pervier. Guy courut contre un païen, nommé Rampie, l'atteignit si rudement sur la tête, qu'il lui fendit jusqu'au milieu du corps. Parquoi Roland vit ce coup et lui dit :

— Guy, beau cousin, j'ai fait en telle manière que Floripe vous doit bien aimer...

## CHAPITRE XXV

**Comment les pairs de France furent dépourvus de vivres, étant assiégés par les Sarrasins, et comment ils les combattirent.**

Et quand la belle Floripe, qui était en la tour avec ses demoiselles, vit les barons de France en sûreté devant le château, elle leur cria :

— Seigneurs, je vous prie de vous souvenir que les vivres nous manquent, et que nous sommes en grande nécessité.

Olivier et Roland l'entendirent bien et dirent entre eux :

— Floripe dit bien; car si nous entrons au château sans provisions, il ne nous sera pas facile d'en sortir pour en avoir.

Sur ces paroles, ils allèrent tous de grand courage sur les Sarrasins, et les mirent tellement en déroute, qu'ils abandonnèrent la place et y laissèrent leur butin.

Comme les pairs retournaient vers la tour, une heureuse aventure leur arriva : vingt sommiers passèrent par là, chargés de blé, vin, pain et chair; tous les conducteurs furent mis à mort; puis les Français firent telle diligence, qu'en peu de temps ils furent en la tour avec les sommiers. En passant, ils trouvèrent Bazin, qui était mort, comme j'ai dit ci-devant, et l'apportèrent dans la tour avec eux. Là ils furent en sûreté, car incontinent levèrent le pont et fermèrent les portes; ils avaient assez de provisions pour deux mois et plus.

Je vous laisse à penser si l'amiral Baland fut bien joyeux quand il vit que Guy, qui avait été en sa sujétion, était alors avec ses compagnons, et aussi quand il sut qu'ils étaient abondamment fournis de vivres!

Très-mécontent, il convoqua tout son conseil, manda Brulant, Sortibrant et ses familiers, puis leur dit :

— Mes barons, vous savez que les Français nous ont très-mal gouvernés; ils ont la tour garnie de blé, vin et viandes. Si d'aventure Charlemagne vient à savoir qu'ils sont embarrassés, il les viendra secourir et nous ne lui pourrions faire longue résistance, à cause de sa grande puissance comme vous savez, ce dont je suis bien marri... Dites-moi ce que nous pourrions faire à ceci.

Sortibrant répondit :

— Sire amiral, je conseille que chacun soit armé et en bon point pour assaillir rudement la tour; puis ferez sonner et trompetter mille cors à toute outrance, pour donner l'épouvante aux Français, et par ainsi nous pourrons entrer dedans à notre aise.

Brulant lui dit :

— Sortibrant, mon ami, nous ne la prendrons pas si facilement que vous pensez; car les Français qui sont dedans ne sont pas d'assez faible condition pour s'épouvanter du bruit de vos cors ni de vos trompettes; vous ne les aurez point par menaces... Je vous dirai la raison : La fleur des barons de France est en ce château; le noble et puissant Roland, qui n'a jamais eu de cartel avec chevalier qu'il ne le mit à mort; de même, n'avez-vous pas ouï parler de la grande fierté et valeur d'Olivier, qui conquit Fier-à-Bras, le plus redoutable de tous les païens? Je vous jure Mahom qu'il est en leur compagnie, car je l'ai ouï dire. Après, est Girard de Montdidier, lequel nous a fait grand dommage; aussi y est Thierry, duc d'Ardenne, et un vieillard qui nous a occis et étranglé plus de mille de nos gens, lequel se nomme Naymes de Bavière; semblablement Guy de Bourgogne, qu'ils ont délivré lorsqu'on le menait pendre, et d'autres qui y sont que je ne puis nommer; il y en a quinze! Et vous savez qu'ils sont tous de grande résistance. Roland est si rempli de fierté, qu'il ne redoute homme vivant, et je n'ignore point que si tous ceux qui sont dans ce château lui ressemblaient, ils nous mettraient tous hors de ce royaume, ou nous feraient mourir. Je crois que leur Dieu veille pour eux; souvent il les a préservés, et les nôtres nous ont oubliés, car il y a longtemps qu'ils ne nous ont aidés.

L'amiral ne fut pas content de ces paroles, il dit :

— Vous avez follement parlé!

Et il le voulut frapper d'un bâton; mais Sortibrant lui ôta, disant :

— Sire amiral, laissez votre courroux; pensons à donner l'assaut à cette tour, et faisons que ces déloyaux soient vaincus, détranchés!

Lors l'amiral fit sonner trompettes et clairons pour assembler ses gens; et bientôt il y eut tant et tant de Sarrasins, qu'ils tenaient une lieue à la ronde. Puis l'amiral Baland fit venir un subtil enchanteur, nommé Choumac, lequel fit adroitement deux couvertures sûres, qui préservaient ceux qui étaient dessous du dommage des Français; moyennant cette adresse, ils conquirent les premières gardes du château. Mais les barons vinrent sur eux comme des lions aux portes de la tour, et aussi les pucelles toutes armées, lesquelles avec les chevaliers firent leur devoir; car elles étaient en haut et jetaient de grosses pierres, qui écrasaient bon nombre des assiégeants.

## CHAPITRE XXVI

**Comment la tour où étaient les Français fut écartelée par enchantement; comment ils furent en grand danger de mort, et comment ils furent rétablis par un assaut qu'ils donnèrent aux païens.**

Les païens persévérant en l'assaut dont il a été question, l'enchanteur vint au-devant de l'amiral, lui dit :

— Très-cher sire, j'ai fait mes adresses ; elles sont si bien apprêtées, que je vous promets, sur ma vie, de vous rendre les Français : faites appareiller tous vos gens d'armes.

Quand ils furent préparés, l'ingénieux enchanteur les fit mettre autour de ladite tour, et par son art fit flamber un feu si merveilleux, que les piliers de marbre et autres commencèrent à brûler violemment; de quoi les Français furent tous troublés, et dirent qu'il faudrait rendre la tour sans pouvoir sauver leurs personnes.

Alors Floripe leur dit :

— Seigneurs, ne vous étonnez pas encore si fort; attendez jusqu'à ce que vous n'ayez plus d'espérance!

Incontinent elle prit quelques herbes et les fit détremper dans du vin, car elle connaissait que ce feu ne brûlait qu'artificiellement les pierres; aussi fit-elle ce breuvage, et quand il fut jeté sur le feu il s'éteignit.

L'amiral pensa enrager; Sortibrant lui dit que tout se faisait par le moyen de sa fille, et Baland se promit de la faire mourir cruellement.

Le roi Sortibrant lui conseilla de faire sonner ses cors et trompettes pour recommencer de nouveau l'assaut, jugeant qu'à cette fois il serait force aux Français de se rendre.

— Car je suis sûr, ajoutait-il, qu'ils n'ont rien pour se défendre, les traits et les pierres leur manquant!

L'assaut fut donné, et cela si impétueusement, qu'il semblait que ce fût ténèbres en ce lieu, des flèches, dards, épieux, pierres et autres choses semblables; par telle manière que de gros pans de mur de la tour tombaient à terre.

Les barons de France, étonnés de cela, se disaient l'un à l'autre :

— Pour cette fois, il faudra que nous soyons vaincus!

Floripe leur dit encore :

— Seigneurs, ne vous épouvantez de rien; la tour est assez forte pour nous garder. D'autre part, le trésor de mon père est ici, qui consiste en billon et en platines d'or; allons les quérir, aussi bien en pourrons-nous occir les païens comme avec d'autres pierres.

Alors Guy, son ami, vint à elle en grande joie et lui dit :

— Ouvrez l'endroit où est le trésor.

Ils le prirent, le portèrent sur les créneaux de la tour, et en jetèrent aux païens, tellement qu'ils faisaient grand meurtre.

Quand les Sarrasins virent pleuvoir cet or sur eux en abondance, ils cessèrent l'assaut du château pour le ramasser; mais leur avarice fut cause qu'ils se tuaient les uns les autres. C'est pourquoi l'amiral en fut si déplaisant, qu'il pensa mourir; puis il se prit à pleurer, disant :

— Oh! barons sarrasins, laissez là cet assaut qui me porte un dommage irréparable, car je vois mon trésor se perdre, moi qui ai tant pris de peine à le rassembler! Moi qui l'avais si bien recommandé au dieu Mahom! Mais si je puis le tenir, je le ferai pleurer!

Sortibrant lui dit :

— Sire amiral, ne vous chagrinez pas pour votre trésor, et n'en sachez aucun mal à notre dieu Mahom; je l'en avais fait gardien, mais il a failli; si l'on lui a enlevé, il était endormi... J'en suis cependant étonné, car j'ai toujours veillé et gardé soigneusement jusqu'à présent; les Français, comme larrons, ont subtilement trompé.

Roland vint à son repaire avec ses compagnons, et se mit à une fenêtre, de laquelle il aperçut l'amiral, qui était à table aussi près d'une fenêtre.

— Seigneurs et amis, dit-il, je vois que l'amiral est à souper avec ses principaux; il ne songe qu'à les bien régaler; il me semble qu'il nous serait avantageux de trouver manière d'interrompre son repas?

Les autres barons en furent d'accord ; incontinent ils s'armèrent, et secrètement sortirent de la tour, puis vinrent contre la maison de l'amiral. Mais l'amiral, qui était près de son neveu, lui dit :

— Mon cher neveu Espoulard, je crois que par aventure les Français veulent refroidir notre souper; dépêche-toi de les aller mettre à mort!

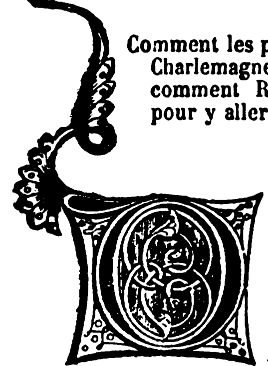
Espoulard, armé et bien monté, s'en vint vers les barons, tenant en sa main un grand dard d'acier mortel; il rencontra Roland et l'atteignit sur son écu, tellement qu'il en fut bien étourdi, mais il ne fut point endommagé au corps.

Roland courut sus au païen, et lui donna tel coup, qu'il le fit chanceler dessus son cheval. Le Turc était valeureux et de grande force; légèrement il remonta à cheval, et Roland le frappa de son épée, tellement que le païen tomba. Alors Roland, le chargeant devant lui au travers du col de son cheval, l'emporta.

L'amiral voyant ceci, devint de plus en plus enragé et il envoya ses gens pour secourir son neveu; mais ils ne surent que faire, car, en le défendant, plusieurs furent tués et beaucoup blessés. Par ainsi, force fut aux païens de fuir, et Roland ne cessa de courir jusqu'à ce qu'il fût en la tour, où il ne craignait rien



## CHAPITRE XXVII



Comment les pairs de France firent savoir au roi Charlemagne la situation de leurs affaires, et comment Richard de Normandie s'ordonna pour y aller.

Détenus, après avoir été assaillis comme j'ai dit, les pairs avaient pris un Turc très-fier et ami de l'amiral; ils le donnèrent à Floripe pour en faire à sa volonté, et lui demandèrent si elle le connaissait. Elle leur répondit :

— Il est fils de ma tante, neveu de l'amiral, et fort riche; si vous voulez bien punir mon père, faites-le mourir !

Naymes dit :

— Nous ne le ferons pas mourir, puisqu'il est de distinction, et je vous dirai pourquoi: si l'un de nous venait à être pris par nos ennemis, par son échange il serait racheté.

De cette conclusion tous les pairs de France furent contents, et Richard de Normandie parla ainsi :

— Vous savez comme nous sommes enclos en cette tour; il est sûr qu'à la fin l'on nous fera mourir. Nous n'avons aucun moyen par lequel nous puissions échapper ; je conseille donc qu'on mande à l'empereur pour qu'il nous envoie du secours.

Naymes répondit :

— Sire Richard, à mon avis, vous ne parlez pas sensément ; car je ne crois pas qu'il y en ait un de nous qui soit assez hardi pour faire le message. Vous voyez que nous sommes investis de Sarrasins, et notre messager serait hors de céans, qu'il lui serait impossible de passer sans qu'il ne fût mis à mort. Si Dieu ne nous aide, jamais nous ne sortirons d'ici !

Floripe dit :

— Pour le présent, je ne saurais que dire, sinon que nous menions la plus joyeuse vie que nous pourrons !...

Roland et quelques autres approuvèrent les paroles de Floripe, et la louèrent affectueusement. Thierry, duc d'Ardenne, qui était courroucé, dit :

— Messeigneurs, je suis grandement pensif, car nous sommes enfermés céans, et je connais qu'en bref délai nous serons déconfits : nous en voyons la preuve devant nos yeux. Faisons donc en sorte que Charles soit instruit de notre situation, afin qu'il vienne nous secourir.

Ogier répliqua :

— Pour envoyer à Charles, il faut être téméraire, et il n'y a si hardi entre nous pour se mettre en chemin !

— J'irai, dit Roland ; je vais partir dès à présent et ferai mon devoir.

Naymes l'interrompit, disant :

— Sire Roland, ne vous déplaise, car, d'entre nous, vous êtes le plus convenable pour y aller ; mais si les païens le savaient, nous ne serions plus redoutés d'eux comme nous sommes; avec vous, nous sommes en sûreté et ne craignons point nos ennemis.

Guillaume se présenta pour aller; aussi fit Girard et pareillement Guy; mais Floripe n'y voulut consentir.

Toutefois, après plusieurs disputes, Richard dit :

— Seigneurs, vous savez que je suis de noble famille ; j'ai un fils capable de porter les armes, et s'il arrivait que je fusse pris ou occis par les païens, après ma mort il pourra remplir ma place et faire service à Charles. Je lui dois bien ce plaisir.

En conséquence, il fut arrêté que Richard irait prévenir Charles, et Roland lui fit promettre qu'il ne s'arrêterait pas, à moins qu'il ne fût pris ou mort. Richard le promit ainsi, puis il ajouta :

— Pour le présent, nous avons à voir comment je pourrai passer sans que les païens ne me voient ; car si je suis reconnu par eux, il me sera impossible de leur résister.

Roland répondit :

— Je vous dirai ce que je pense à ce sujet ; je conseille que demain matin nous soyons tous armés ; nous irons faire une course sur les païens et pendant qu'ils seront occupés à se défendre, Richard passera outre et nous laissera, puis nous nous tiendrons serrés pour nous en retourner en sûreté. Pendant ce temps-là, Richard pourra être loin sans qu'ils en sachent rien, et, s'il plaît à Dieu, par ce moyen, nous aurons un bref secours.

Les barons voyant que la chose n'était pas bien assurée, se prirent à pleurer sur la situation de leurs affaires, et Richard voyant ses compagnons si tristes par rapport à lui, leur dit :

— Seigneurs, ne redoutez de rien ; si Dieu me fait la grâce de passer le pont de Mantrible, je vous amènerai tel secours, que vous serez tous délivrés.

Les barons répondirent :

— Jésus te donne bon voyage et te fasse la grâce de bien retourner.

Après cela, ils ne sonnèrent plus mot ; la nuit vint et chacun s'en alla jusqu'au lendemain pour accomplir leur projet.

## CHAPITRE XXVIII

Comment, après que Richard de Normandie fut parti, le ro Clarion courut après lui et fut occis par ledit Richard.

Grand ennui vint aux pairs de France, quand le matin ils s'aperçurent qu'une quantité de Sarrasins les tenaient bloqués.

Pendant l'espace de deux mois, ils ne purent trouver moyen de sortir dehors ; mais un jour que

l'amiral était à la chasse, la garde du pont fut oubliée. Alors les barons s'armèrent et montèrent à cheval, coururent jusqu'aux hôtelleries. Ils furent aperçus des cruels et mauvais païens, et les trompettes commencèrent à sonner si fort, qu'incontinent gens innumérables furent assemblés pour courir aux pairs de France. Quand les barons se virent enclos, chacun fit son devoir pour se défendre.

Le duc Richard pleurant, recommanda à Dieu ses compagnons, profita du tumulte pour partir; il se mit hors du chemin pour tirer à son aventure.

Avant que les nobles barons de France fussent en leur logis, plusieurs païens furent occis. Quand ils y furent, ils virent Richard qui avait déjà passé l'eau, et en pleurant ils le recommandèrent à Dieu.

Richard de Normandie chevauchait hâtivement, craignant d'être assailli. Lorsqu'il fut loin sur le haut d'une montagne, son cheval se prit à saigner de grande chaleur; il craignit qu'il ne fût empêché et murmura :

— O Dieu, mon père et créateur! en qui j'ai mis toute ma confiance! aujourd'hui préservez-moi de mes ennemis en telle façon que je ne perde pas la vie!

Puis il fit le signe de la croix.

Le jour luisait clair. Les païens qui étaient en leurs logis le pouvaient bien voir; les premiers qui l'aperçurent, furent Brulant et Sortibrant, qui l'allèrent dire au roi Clarion, neveu de l'amiral.

— Sire, lui dit Brulant, voyez-vous le messager des barons de France qui s'en va? Il faut y mettre ordre, car il va avertir le roi Charles de leurs affaires, et cela pourrait nous causer grand dommage!

Le roi Clarion entendant cela, monta promptement à cheval, prit son écu et un épieu de fin acier carré, et courut comme s'il eût été enragé. Richard, sans savoir qu'il fût poursuivi, monta à cheval, en disant :

— Oh! mon Créateur, donnez-moi consolation de voir et de parler à Charles, afin qu'il sache le triste état où se trouvent tous mes compagnons, et qu'il leur donne secours!

Lors il se signa dévotement et se remit en chemin.

Comme il chevauchait, il regarda derrière lui et aperçut les Sarrasins au nombre de plus de quatorze mille qui le poursuivaient. A leur tête était le roi Clarion, qui les précédait de beaucoup. Toutefois Richard se trouva sur une petite montagne, et il les vit venir comme lions contre lui. Vous pouvez penser en quelle agitation son cœur était et ce qu'il allait devenir, et quelles nouvelles pourraient apprendre les pairs de France ses compagnons, étant seul pour soutenir la fureur d'une si nombreuse compagnie.

Enfin, le roi Clarion, qui était bien monté, piqua son cheval des éperons, tellement qu'il fit un saut de bien vingt pieds de loin et l'atteignit; puis s'écria :

— Messager Richard, par mon dieu Mahomet, vous ne le serez de votre vie.

Quand Richard l'entendit, tout le sang lui mua; néanmoins il lui dit :

— Sarrasin, pourquoi as-tu cette intention contre moi? que t'ai-je fait? Je ne crois pas t'avoir offensé; je te prie seulement de te détourner de moi, et je te jure que quelque jour je t'en récompenserai!

Le païen répondit :

— Français, tu parles de folie, car de Mahomet sois-je maudit si j'en fais rien; je ne te laisserai pas aller pour la moitié des richesses du monde!

Richard alors s'avança contre lui, et le païen vint à Richard, qui de son épieu le frappa très-fort sur son écu; mais il était si dur qu'il ne le put percer. Aussitôt Richard, plein de courroux, revint contre le païen avec son épée tranchante, et comme le cheval dudit païen allait outre, il lui déchargea un si rude coup sur le col, qu'il lui partagea la tête d'avec le corps qui tomba par terre; puis il descendit de dessus son cheval et monta sur celui du païen, qui était merveilleux. Richard pouvait se vanter de n'avoir jamais été si bien monté; car ce cheval était si puissant, qu'il pouvait porter sept chevaliers sans être gêné, pour nager et traverser une rivière profonde. Il dit à son premier cheval, par bonne affection :

— O grand cheval Doustin! je suis bien mélancolique de ne pouvoir te mettre en bon lieu!

Ayant dit cela, il reprit son chemin, et les païens qui venaient après lui trouvèrent leur roi mort, ce qui les surprit très-fort. Ne sachant que faire, ils coururent au cheval de Richard pour le prendre; mais aucun ne fut assez hardi pour oser l'approcher, tant il faisait défense.

Pendant qu'ils hésitaient, le brave Doustin fit volte-face et retourna vers l'endroit d'où il était parti.

## CHAPITRE XXIX

**Comment le cheval de Richard de Normandie fut aperçu des pairs de France, qui le crurent mort; et ce qui arriva au pont de Mantrible.**

Richard de Normandie chevaucha en diligence l'épée au poing, et les Sarrasins s'occupèrent à relever leur roi Clarion, dont la tête était d'un côté et le corps de l'autre.

Il ne faut pas demander quelle fut leur mélancolie, quand ils virent ainsi leur chef mort; ils voulurent prendre le cheval de Richard, mais nul n'osait l'approcher, comme je l'ai conté.

L'amiral le vit courir seul; il appela Guérant, fils du roi Gretier, et Sortibrant de Conimbre, et leur dit :

— Par mon dieu Apollon, je dois bien aimer mon neveu Clarion, car je vois qu'il a mis à mort le messager des Français!

N'en soyez pas en doute; voyez son cheval qui revient.



Il commanda qu'on le prît; mais quand le cheval vit qu'on le voulait prendre, il se mit à courir, et ne cessa jusqu'à ce qu'il fût à la porte du palais où étaient les barons enclos.

Les Français, effrayés, vinrent ouvrir la porte et il entra dedans; quand la porte fut close, ils s'arrangèrent autour du cheval de Richard par compassion de deuil en pleurant piteusement.

Naymes s'écria :

— Ah! Richard, je prie Dieu qu'il ait pitié de ton âme! Je connais bien que ta mort sera cause que nous n'aurons jamais de secours!

Ces paroles ouïes par Roland et Olivier, les autres pleuraient amèrement.

Lors, Floripe vint, menant grand deuil, et leur dit :

— Seigneurs, en l'honneur de Dieu, cessez votre deuil, nous ne savons pas encore la vérité du fait.

Comme ils étaient sur cette matière, les Sarrasins qui avaient laissé aller Richard s'en revinrent en grand tourment, apportant la nouvelle de la mort du roi Clarion. Quand l'amiral les vit venir, tout désespéré, il s'écria :

— Comment, mon neveu est-il sain et en bon point?

Les Sarrasins lui répondirent :

— Sire amiral, nous ne saurions mentir : Clarion est mort, et plus n'en convient parler.

L'amiral, entendant ces paroles, tomba à terre comme mort; ce qui causa grand bruit et deuil parmi les Sarrasins.

Les barons de France les ouïrent et particulièrement Floripe, qui entendait leur langage. Quand elle sut la cause de leur deuil, elle vint aux barons et leur dit en parlant à Roland :

— Sire, sachez pourquoi les Sarrasins mènent si grand deuil; c'est chose vraie que le duc Richard a occis le roi Clarion et a gagné son cheval, lequel n'a pas son pareil en tout le monde; et tant de la mort de Clarion que pour la perte du cheval, ils se tourmentent comme vous voyez; parquoi je vous prie de vous réjouir.

Olivier dit à Roland :

— Vous ne sauriez croire combien je suis joyeux de ces nouvelles; je suis aussi sûr de passer ce danger, que si j'étais dans le plus fort château de France! Béni soit Richard, qui a fait une si belle action!

Ainsi dirent ses compagnons.

Pendant que Richard chevauchait, l'amiral fit venir un homme, nommé Orange, et le fit monter sur un dromadaire, pour porter ses lettres à Galaffre, qui était gardien du pont de Mantrible.

— Il ne faut pas, lui dit-il, que tu cesses de courir jusqu'à ce que tu sois à Mantrible, et tu demanderas à Galaffre pourquoi il a laissé passer les messagers de Charles outre le pont, lesquels m'ont fait tant de mal; tu ajouteras qu'il a fait là grande folie; tu le préviendras, d'autre part, que le messager des Français y va; s'il arrive que Charles le sache, il viendra à nous et nous mettra en sa sujétion. Pour cette raison, dis à Galaffre qu'il garde bien le pont; que pas un des Français ni autres étrangers n'y passent; dis-lui, de plus, que s'il fait autrement, je lui ferai crever les yeux et mourir honteusement.

— Sire, dit Orange, je ferai votre commandement; sachez que je ferai autant de chemin en un jour qu'un autre en quatre; car, pour chevaucher cent lieues de suite, jamais n'en fus lassé.

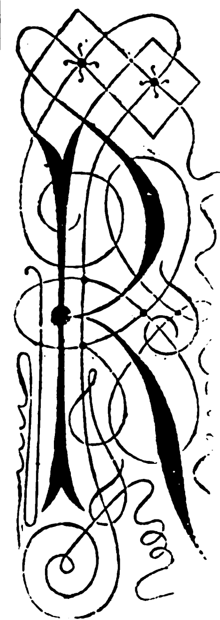
Ayant ainsi parlé, il prit congé de l'amiral, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut à Mantrible, où il trouva Galaffre, à qui il dit :

— Sire, je viens pour te dire que l'amiral est mécontent de ce que tu as laissé passer les Français outre le pont; ils ont porté grand dommage, car ils sont maîtres de la principale tour, et là y tiennent Floripe sa fille; ils ont occis plusieurs des plus valeureux de la cour de l'amiral; c'est la cause pourquoi je suis en grande diligence. Il doit y passer un messager des barons de France, qui va quérir aide vers Charlemagne, leur roi, et a fait mourir Clarion; prends garde qu'il ne passe, car si tu fais autrement, rien ne te pourrait garantir de mort honteuse.

Galaffre fut effrayé de ces paroles, et par violente colère commença à écumer comme un sanglier échauffé; il prit un bâton pour frapper le messager, mais ceux qui étaient présents l'empêchèrent; toutefois il sonna une trompette, et il sortit du fond d'une tour quinze mille hommes, lesquels, aussitôt montés à cheval, passèrent le pont, puis commencèrent à courir çà et là pour recontrer ledit messager.

## CHAPITRE XXX

**Comment le duc Richard passa la rivière du Flagot, moyennant un cerf blanc qui se trouva devant lui.**



Richard, messager des barons prisonniers, chevauchait en grande crainte. En chevauchant, il regarda devant lui, et vit toute la terre couverte de païens, ce qui l'étonna beaucoup.

— O Jésus! s'écria-t-il, soyez-moi en aide et ayez pitié de mon âme! Je vois bien le déclin de ma vie; si j'entreprends de combattre, c'est fait de moi; si je m'expose en cette mauvaise et rapide rivière, jamais je ne pourrai passer outre; il me convient donc de mourir. Si je retourne vers mes compagnons, je commettrai une grande faute envers Roland, auquel j'ai promis de faire mon message. Parquoi mon Dieu! je ne puis dire autre chose, vous savez mon intention; je mets tout entre vos mains.

Comme il était près de la rivière, les païens firent grand bruit en venant à lui. Le neveu de l'amiral lui courut sus, criant :

— O messager! qui que tu sois, pense à mourir, tu as déjà trop chevauché, il est temps que la mort du roi Clarion soit vengée.

Ces paroles, dites de colère, ne plurent point à Richard, qui, subitement, piqua son cheval contre lui, et tenant un gros épieu carré et aigu, lequel avait conquis Clarion, vint au-devant de l'amiral, le frappa en la poitrine et le tua; puis il prit le cheval par la bride, alla au bord de l'inaccessible rivière; et par une grande contrition de cœur, se recommanda à Dieu, le priant de le préserver de mort jusqu'à ce que Charles eût eu de ses nouvelles.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne laisse jamais au besoin ses amis, montra un grand signe d'amour pour Richard; car, comme il méditait pour passer outre, Dieu envoya un cerf qui passa par devant Richard. Le bord de cette rivière était si haut, que c'était tout ce qu'un homme pouvait faire de jeter une pierre du bas en haut; mais par le vouloir de Dieu, la rivière s'enfla de telle force, que l'eau passait par-dessus la rive, si bien qu'on pouvait nager sans rien craindre; puis le cerf se mit devant en l'eau, et Richard, regardant derrière lui, vit venir les Sarrasins pour le mettre à mort. Lors il se recommanda à Dieu et fit le signe de la croix, ayant toujours en son cœur le nom de Jésus, le priant de le préserver de ses ennemis. Dans ce moment, il se trouva à l'autre bord de la rivière. Alors les païens voyant ce, furent étonnés, et il n'y eut personne qui pût faire comme lui, car, incontinent, la rivière se remit en son lit. Les païens furent bien marris de ne pouvoir prendre le messager.

Galaffre, qui était mécontent, vint au pont, abaissa les chaînes et commanda aux païens, sous peine de mort, de ne pas cesser de courir que Richard ne fût pris. Mais ce vaillant chevalier était outre la rivière en bon point, et dévotement remerciait Dieu de la grâce qu'il lui avait faite; puis il se mit à chevaucher tranquillement à la vue des païens, dans l'espérance de bientôt voir Charlemagne, ne craignant plus les Sarrasins, qui s'en retournèrent bien honteusement.

## CHAPITRE XXXI

**Comment Charles fut détourné par le traître Ganelon et ses compagnons d'aller plus avant.**

Tandis que le duc Richard chevauchait, l'empereur était pensif au sujet de ses barons, qui étaient détenus par l'amiral; et voyant qu'il n'en pouvait avoir aucune nouvelle, il manda Ganelon, Geoffroy de Hautefeuille, Aubry, Nicaire et plusieurs autres, entre lesquels Régnier de Gênes, père d'Olivier, auxquels il dit :

— Seigneurs, je suis en grande inquiétude au sujet de barons que j'ai envoyés faire message à l'amiral; je n'ai pas eu de leurs nouvelles; parquoi, me croyant méprisé, je veux tout abandonner et ne plus régner; voilà la couronne de majesté; prenez-la, car je l'abdique!

Ganelon, qui était là, en fut bien joyeux; il lui dit :

— Sire empereur, si vous voulez me croire, je vous donnerai bon conseil : faites ôter ces tentes et pavillons, et pensez à vous en aller; car si vous allez plus avant, jamais vous ne retournerez. Le pays d'Aigremoire est fort, et Baland est de grande fierté; avec ce, il a tous les païens à son aide. D'ailleurs, nous avons Fier-à-Bras, son fils, qui s'est fait chrétien; d'autre part vos barons n'y sont point, je vous assure. Retournons donc en France; nous y avons plusieurs enfants qui deviendront grands, et avant qu'il soit vingt ans, ils seront en état de porter les armes; alors nous irons avec eux en Espagne pour conquérir les terres et seigneuries que nous avons entreprises, et nous trouverons les saintes reliques que nous désirons tant. De plus, vous vengerez la mort de Roland, pour lequel vous avez tant de mélancolie, car je crois que jamais vous ne le reverrez.

Quand Charlemagne ouït le discours de Ganelon, il fut si dolent qu'il tomba pâmé. Etant un peu revenu à lui, il murmura en pleurant :

— Pauvre malheureux que je suis! que ferai-je? Si je m'en retourne, je serai déshonoré, il vaut mieux perdre la vie que d'être blâmé.

Puis il dit aux barons :

— Le conseil que Ganelon vient de me donner ne me plaît pas; car si je m'en retourne sans prendre vengeance de mes nobles barons qui sont détenus, jamais ne serai prisé ni estimé.

Lors Aubry, Geoffroy et plus de cent autres traîtres et païens de Ganelon dirent tous d'un même accord :

— Sire empereur, ne faites pas autrement que Ganelon a dit, car il a bien parlé; pensez à retourner en France sans aller plus avant; nous sommes vingt mille hommes qui avons fait serment que pour chose que vous puissiez dire ou faire, nous n'irons plus loin! Puisque Roland est mort, les autres pairs ont perdu leur appui.

Charles tristement murmura :

— O Dieu! comme je suis accablé! si je m'en retourne sans venger mes barons, que dira-t on? eux qui étaient le soutien de la couronne impériale! Celui qui me conseille de m'en retourner sans les venger ne m'aime guère, je le vois bien.

Régnier, père d'Olivier, se leva et dit :

— Oh! empereur, si vous croyez aux paroles qu'on vous a dites, votre gouvernement ira mal; car par ces mauvais conseilleurs la France sera détruite, ce qui serait grand dommage.

Alors Alory, qui était un des traîtres, parla ainsi à Régnier :

— Vous avez menti en ce que vous avez dit, et si ce n'était par respect pour le roi qui est présenn vous auriez déjà le chef coupé. Nous savons biet, qui vous êtes. Votre père Guérin ne fut jamais que de très-basse condition, et tout votre lignage n'est composé que des gens de néant.

Régnier ne put supporter cette injure; il vint à

lui et le frappa du poing, tellement qu'il le jéta à terre. Il y eut un tel débat, que si le roi ne les eût séparés, ils se fussent occis l'un ou l'autre, car plus de mille se trouvèrent du lignage de Ganelon. Mais Fier-à-Bras, qui était présent, les blâma fort. D'autre part, le roi jura que s'il y avait homme qui commençât la mêlée, il le ferait pendre impitoyablement. Alors ils se calmèrent, et il n'en fut plus parlé. Nonobstant, le conseil fut pris entre eux qu'ils mettraient à mort Régnier.

Charles les fit venir devant lui et leur dit :

— Seigneurs, vous avez manqué de respect en ma présence, mais si cela n'est réparé, j'en ferai justice.

Force fut d'obéir au roi. Alory se mit à genoux et demanda excuse à Régnier, pour apaiser la colère du roi.

Après cela, Charles déclara que s'il retournait en arrière ce serait un grand déshonneur. Geoffroy de Hautefeuille, père de Ganelon, répondit :

— Sire empereur, je suis ancien et j'ai beaucoup de pratique, c'est pourquoi je vous prie de m'écouter. Vous savez que moi et mon fils Ganelon, nous vous avons toujours aimé, et celui qui vous conseille de retourner est sage. J'ai déjà le corps fatigué, et soyez sûr qu'avant qu'il soit vingt ans, les enfants qui sont en France seront capables de porter les armes; il s'en trouvera un si grand nombre que vous pourrez mettre l'Espagne sous votre obéissance et venger la mort des pairs de France.

Quand l'empereur entendit cela, il pleura amèrement, et, contre sa volonté, fit sonner la retraite pour s'en retourner, ce dont la compagnie des traîtres fut fort joyeuse.

Régnier, obligé de s'en aller sans son fils Olivier, avait le cœur fort triste, car il pensait que jamais il ne le reverrait.

## CHAPITRE XXXII

**Comment, après les plaintes de Charlemagne, le duc Richard arriva, et conta la situation des pairs de France, et de ce qu'il en fut.**

Mais, quand Charles fut en chemin, il lui prit le remords de l'abandon qu'il faisait de Roland et des autres barons; il s'arrêta en disant: — Je puis bien mener grand deuil; je laisse la fleur de la France, et je devrais la venger; j'en serai blâmé d'un chacun. O Roland! mon cher neveu, je ne prouve guère que je vous aime en ne vengeant pas votre mort! A Dieu ne plaise que jamais je porte la couronne, si je n'ai pas de vos nouvelles!...

Et, quand son chagrin fut un peu apaisé, il murmura :

— Hélas! je fus bien malavisé quand je vous envoyai à Baland! ce fut la cause de votre perdition.

Comme il était en ces réflexions, la compagnie faisait si grand bruit de leurs attirails dans leur retraite, que c'était merveille.

Ainsi qu'ils chevauchaient, Charlemagne regarda de loin, et vit venir Richard à cheval, tenant son épée nue. Il manda aussitôt les principaux de sa compagnie, et fit arrêter l'armée.

— Je vois, dit-il, venir un chevalier qui fait grand bruit; il me semble que c'est Richard de Normandie. Je prie Dieu qu'en ce jour il me donne bonnes nouvelles de Roland et des autres barons, s'ils sont en vie.

Richard arriva, qui fit caracoler son cheval devant le roi en le saluant.

Le roi lui dit :

— Richard, comment vous portez-vous? Qu'est devenu mon neveu Roland et les autres barons? Etes-vous seul? Sont-ils morts ou vifs? Dites-le-moi, je vous prie.

Richard répondit :

— Sire empereur, Roland et les autres, quand je partis d'avec eux, étaient en Aigremoire, en une tour assiégée par l'amiral, et environnés de cent mille Sarrasins. Sachez que l'amiral a juré son dieu Mahom que jamais il ne partirait qu'ils ne fussent tous pendus et étranglés; de plus, ils ont Florippe, fille de l'amiral, la plus belle pucelle qu'on puisse voir, laquelle a en sa garde les reliques tant désirées. Ils vous mandent par moi que vous les secouriez, et se recommandent à vous.

Charlemagne fut d'une joie inexprimable; il jura par saint Denis que Ganelon était traître et plein de méchanceté, et que jamais il ne serait admis en son conseil.

— Je vois bien, dit-il, qu'il ne tient pas à lui que Roland ne soit mort. Or, gentil Richard, dites-moi la tour où ils sont; est-elle garnie de vivres pour la défendre un peu de temps? S'ils peuvent tenir six jours, je ferai mourir l'amiral et tous ses adhérents.

— Sire, répondit Richard, je vous dirai la vérité; l'amiral est orgueilleux; et il a une armée nombreuse qui tient l'espace de deux lieues; la ville où il habite est forte et remplie de tous biens, et en deçà est le pont de Mautrible, dont le passage est bien dangereux... Les murs de cette cité sont faits de marbre cimenté et fortifiés de grosses tours, et il y passe une rivière fort hideuse, qui s'appelle Flagot; elle est, par sa rapidité, impraticable pour la navigation; le pont a une demi-lieue de longueur; au milieu est une tour de marbre si forte, qu'on ne pourrait l'abattre; la porte est garnie par dedans de barres de fer bien sûres; le portier de la garde de ce lieu est un païen grand, hideux, de sorte qu'il ressemble mieux à un diable qu'à un homme. Ce monstre païen a dix mille chevaliers avec lui... Parquoi nous ne passerons pas facilement, car, pour l'assaut que l'on pourrait donner, ils ne craignent rien; et pour ce, il faut passer par subtilité; autrement, nous ne le pourrions. Pour cet effet, il convient que quelques-uns de nous soient bien armés dessous leurs vêtements, et qu'ils aient par-dessus une grande chape de drap; nos sommiers de marchandises viendront après

nous, et vous, avec la cavalerie, vous demeurerez en ce petit bois. Que chacun soit bien en point; quand nous aurons gagné la première porte, je sonnerai du cor; vous viendrez, et par ainsi nous aurons passage, au plaisir de Dieu, et viendrons à notre intention.

Ce conseil fut approuvé de Charles, qui donna sa bénédiction à Richard, pour avoir si bien parlé. Ensuite il fit assembler ses gens, et, leur ayant commandé de s'armer promptement, les étendards furent levés et l'oriflamme découverte. Richard donna le cheval de Clarion, qu'il avait conquis, au duc Régnier. Chacun fut bien armé dessous la chape, l'épée ceinte et bien couverte, pour que personne ne s'en aperçût. Ils étaient bien cinq cents chevaliers, qui montèrent à cheval en bon ordre, et firent marcher les sommiers devant eux. Richard allait devant en grand honneur; ensuite, le duc Hoël de Nantes, et la Vallée-Royale du Mans, qui étaient chevaliers, et aussi le duc Régnier, père d'Olivier. Ils se mirent en chemin sans s'arrêter; et l'empereur Charlemagne, avec toute sa baronnie, demeura dans le bois, comme j'en ferai mention ci-après.

## CHAPITRE XXXIII

**Comment le duc Richard, avec quatre autres chevaliers, prit le pont de Mantrible sans grand'peine, et quel homme était Galaffre.**

Charlemagne, avec ses cent mille hommes, demeura au bois susdit, et le duc Richard, avec Hoël de Nantes, Régnier et deux autres vaillants chevaliers, se mirent en chemin pour aller au pont. Ils menaient leurs sommiers, tous chargés. Quand les compagnons de Richard entendirent ainsi bruire la rivière de Flagot, et qu'ils virent l'entrée de Mantrible si forte, le pont si dangereux à passer et les portes de fer si bien enchaînées, ils en furent étonnés, car, pour y parvenir par assaut, toute la puissance des chrétiens n'y eût pu entrer par aucun endroit.

— Sachez, dit Richard, que c'est la plus forte cité qui soit d'ici à Arce : il y a plus de mille hommes armés dedans.

Hoël de Nantes en fut effrayé; il pria Dieu de les vouloir garder.

— Seigneur, ajouta Richard, j'irai devant et parlerai le premier; gardez-vous d'ôter vos chapes pour frapper sur les païens; et, telle chose qui arrive, que l'un n'abandonne pas l'autre!

Riol du Mans répondit :

— Ne doutez pas que, lorsque je serai avec les Sarrasins, je ne fasse mon devoir; j'y perdrais plutôt la vie!

Après ces paroles, ils mirent les sommiers contre le pont; Galaffre les vit venir de loin, tenant dans sa main une hache d'acier d'un tranchant mortel. Ce païen était si grand et si hideux, qu'il ressemblait mieux à un diable qu'à un homme; il avait les yeux flamboyants, le cou long d'une coudée, le nez de plus de demi-pied, les oreilles si grandes, qu'elles pouvaient bien tenir un demi-setier de blé, les bras extrêmement longs et courbés, les pieds tortus et le reste du corps tout contrefait. L'amiral Baland l'aimait fort; il était son neveu, et, pour la confiance qu'il avait en lui, il lui avait donné le pont de Mantrible à garder, comme étant le passage le plus fort de tout le pays. Ce païen était connétable de toute la terre de l'amiral, et grand ennemi des Français; nul ne tombait entre ses mains qu'il ne fût occis.

Quand ils furent à Mantrible, Richard passa par devant, et, lorsqu'il fut à l'entrée du pont, Galaffre vint à lui et dit :

— Vassal, qui êtes-vous? Pourquoi venez-vous ici?

Richard, comme sage, changea son langage, et répondit en aragonais :

— Sire, je suis un marchand qui vient de Tarascon avec d'autres marchands, et mène draperie; nous voudrions aller aux marchés, moyennant le dieu Mahom, auquel nous allons présenter nos marchandises, et, si nous étions en Aigremoire, nous donnerions à l'amiral des dons précieux que nous portons. Ces autres marchands-ci sont esclaves, et ne savent le langage : c'est pourquoi, beau sire, montrez-nous, s'il vous plaît, comment nous devons faire et par quel lieu nous devons aller.

Galaffre répondit :

— Je suis garde de ce pont et des passages d'ici à l'entour; naguère, sept gloutons français, messagers de Charles, passèrent par ici, qui ne m'ont encore payé le tribut; l'amiral les tient, mais l'un d'eux s'est échappé comme un larron. Il était monté sur un bon cheval, et il passa à la nage cette rapide rivière, après avoir occis mon cousin le roi Clarion, ce dont j'ai grande mélancolie. Oh! plût à Mahom qu'il fût sur ce pont, je le fendrais jusqu'au milieu du ventre, sans avoir aucune pitié de lui! L'amiral s'est douté depuis de sa trahison au sujet de son fils Fier-à-Bras, qui a renié Mahom pour se faire chrétien; il m'a mandé par trois fois que je ne laisse passer personne sans que je ne sache bien leur condition; ainsi, je veux savoir quels gens vous êtes.

Richard, entendant cela, baissa la tête; Riol du Mans, Hoël de Nantes et Régnier de Gênes entrèrent avant sur le pont.

Quand Galaffre les vit, il commença à douter et leur cria de ne point passer outre; puis il s'avança sur le pont, et, lorsqu'il fut près d'eux, il leur dit :

— Vous êtes bien hardis, d'être entrés si avant sans ma permission! A cause de cela, vous irez tous en prison, et demain j'en ferai avertir l'amiral, pour qu'il fasse de vous à sa volonté. Otez ces chapes de dessus vos épaules, afin que je voie ce que vous portez, car vous me paraissez suspects.

Ce disant, il prit Hoël par le chaperon, et le fit tourner quatre fois autour de lui.

— Je ne saurais endurer qu'on fît telle injure

à mon cousin! s'écria Hoël en mettant bas sa chape et en frappant le païen; mais celui-ci était si fort armé, qu'il ne le put endommager, sinon qu'il lui coupa un peu de l'oreille.

Richard et Régnier mirent aussi l'épée à la main, et ils frappèrent tous ensemble sur Galaffre, sans pouvoir lui entamer la tête, car elle était toute couverte d'une peau de vieux serpent.

Le païen, fort courroucé, pensa tuer Riol de sa hache tranchante; mais Riol, voyant venir le coup, fit un pas de côté et laissa tomber la hache, qui, de la force dont elle était lancée, alla fendre une pierre de marbre qui était près de là.

— Ciel! s'écria Régnier, comme il frappe courageusement! jamais nous ne le pourrons vaincre!

Lors, il prit une grosse pièce de bois, et à deux mains en donna tel coup à Galaffre, qu'il fit un cri épouvantable. A cette voix, les païens de Mantrible, au nombre de mille, bien armés, accoururent; un grand tumulte eut lieu à cette heure.

Pendant ce temps, Richard alla abaisser le pont, et les cinq cents chevaliers qu'ils avaient amenés entrèrent avec lui. Mais là encore étaient des Sarrasins, et la mêlée recommença de plus belle : plusieurs de part et d'autre furent tués. Richard sonna fortement par trois fois de son cor. Charles, qui était au bois, l'entendit; chacun monta promptement à cheval et ne cessa de courir jusqu'au pont. Ganelon, par politique, s'y porta vaillamment; il fut même le premier qui se trouva dessus, ayant son étendard déployé; mais cette marque de zèle ne dura guère, comme nous verrons dans la suite.

## CHAPITRE XXXIV

Comment, par forte et sanglante bataille, en laquelle Galaffre fut tué, Charles entra dans Mantrible, malgré qu'Alory, l'un des traîtres, s'y opposât.

A l'entrée de Mantrible, plusieurs furent tués et blessés, tant des Français que des Sarrasins, et dans cette action l'empereur s'y employa vaillamment, car ceux qu'il atteignait de son épée étaient atteints à mort, tant il frappait durement. Ganelon était auprès de lui, faisant merveilles; les fossés, qui étaient profonds, furent remplis de cadavres.

Quand Charles passa devant ses gens, il vit que Galaffre n'était point mort, ressemblant mieux à un diable qu'à un homme, et tenant sa hache en main, avec laquelle il avait mis à mort plus de trente Français; ce dont l'empereur était courroucé. Mais Galaffre s'étant un peu écarté des autres, ne tarda pas à être occis.

Le bruit fut si grand, que de cinq lieues les païens ouïrent crier que le pont de Mantrible était conquis; parquoi ils vinrent, à plus de cinquante mille, pour aider à détruire les Français et se rendre maîtres du pont. A cette mêlée parut un géant fier, qui se disait Amphion, et avait avec lui sa femme, nommée Amiotte, issue de géants, et nouvellement accouchée de deux fils, qui n'avaient que quatre mois, et qui cependant avaient chacun environ six pieds de long. Ce géant tenait en sa main un gros pal de fer massif; quand il eut ouvert la porte, d'une voix ténébreuse et diabolique il se mit à crier :

— Où est le roi de France? veut-il maintenant porter la relique à Saint-Denis? Par Mahom! il vaudrait mieux au vieillard qu'il fût resté à Paris, car si jamais l'amiral le tient, il le fera pendre et écorcher sans miséricorde!

Après qu'il eut parlé, il mit à mort beaucoup de Français avec son pal de fer.

Charles, voyant sa façon d'agir, descendit de cheval, bien courroucé, et, par colère, s'avança, ayant son écu devant lui, l'épée à la main, et s'en vint droit au géant. Il le frappa si courageusement avec Joyeuse, qu'il le fendit jusqu'aux dents : Amphion tomba à la renverse et mourut. Les Sarrasins, alors, furent épouvantés; néanmoins, comme enragés, ils frappèrent sur les Français à force de dards et autres armes envenimées.

Charlemagne cria au secours; aussitôt vinrent Régnier de Gênes, Hoël de Nantes et Riol du Mans, qui tous avaient courage de lions. Ces quatres barons, avec Charles, firent reculer les païens et entrèrent dans la ville de Mantrible; les païens, qui étaient plus de vingt mille, vinrent à la porte pour la fermer, en faisant grande défense, mais ils ne purent trouver la manière d'abaisser le pont, qui était bien gardé par les Français. Grand bruit se fit alors en cette rencontre, et si Charles eut peur, ce ne fut pas sans cause, car il savait bien que les Sarrasins avaient levé le pont comme les portes de la ville, et qu'il n'était pas possible à lui de passer outre; le cœur dolent, il commença à regretter Roland et les autres, comme ne pensant jamais les revoir.

Richard, considérant ceci, dit :

— Sire, en l'honneur de Dieu, ne vous chagrinez pas; défendons-nous contre ces Turcs et Dieu nous aidera! Vous savez que Roland est valeureux, et qu'il aimerait mieux perdre la vie que de retourner; ainsi dépêchons-nous d'avancer, il en est besoin!

A cette parole, Charles, Régnier, Hoël et Richard, l'épée à la main, entrèrent par force dans la ville. Vous devez bien penser que ce ne fut pas sans mettre beaucoup de païens à mort.

Charles, voyant venir si grand nombre de Sarrasins, cria alarme. Ganelon l'entendit, et en prit pitié; nonobstant, il s'en vint à Geoffroy et s'écria :

— Tôt! alerte!

Son père et ses autres parents, qui étaient armés, au nombre de dix mille, vinrent assaillir la porte. Les Turcs firent grande défense et occirent plusieurs des gens de Ganelon.

Lors, vint le traître Alory, qui dit :

— Nous sommes bien fols de nous faire mourir!

Puis se tournant vers Ganelon, il ajouta :

— Bel ami, allons-nous-en! Charles est dedans bien embarrassé... plaise à Dieu que jamais il n'en sorte! Nous pouvons de lui et de Régnier prendre

vengeance... De mille morts puissent-ils mourir! Nous pourrons avoir la France à notre plaisir et la gouverner à notre volonté, vu que nul ne pourra s'y opposer.

Ganelon répondit :

— A Dieu ne plaise que je fasse telle trahison à mon seigneur; nous tenons nos terres et seigneuries de lui, je serais bien misérable si je consentais à sa mort!...

Quand Alory l'entendit, il enragea et lui répliqua :

— Il faut être fol pour parler ainsi; qu'attendez-vous pour vous venger? Si Charlemagne était occis, les autres barons auraient la tête coupée; ainsi de tous vos ennemis seriez vengé. Laissez tout là et vous en venez!

Ganelon répondit :

— Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, faire telle chose à mon seigneur; j'aimerais mieux être démembré pièce à pièce.

Alory et Geoffroy furent mécontents de ces paroles, tellement qu'il y eut grand débat entre eux. Alors Fier-à-Bras, qui était en bon point, cria promptement :

— Charles! Charles!

Le traître lui dit :

— Sire, jamais ne le verrez, car il est enclos dans la ville, et je crois qu'il est mort.

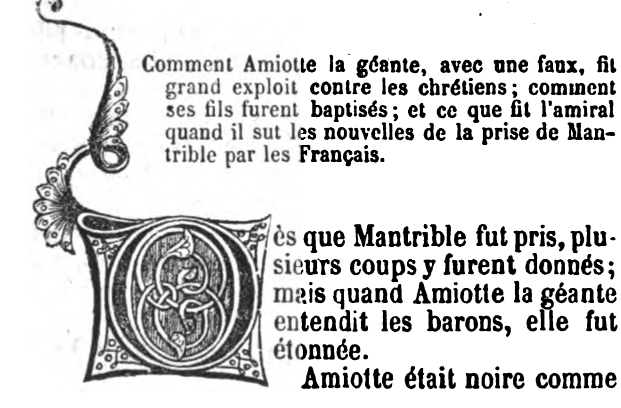
Fier-à-Bras cria :

— Vous autres, qu'attendez-vous, que ne le secourez? De ce fait, vous pourrez être accusés de trahison.

Il recommença à crier au secours; aussitôt les barons vinrent jusqu'au beffroi, et Fier-à-Bras trouva Ganelon au bas du pont où il avait laissé les traîtres.

Fier-à-Bras fut joyeux, quand il vit que le pont n'était pas levé; lui et Ganelon entrèrent en la cité et firent leur devoir; et, quand ils y furent, les traîtres entrèrent après et frappèrent avec les autres, par tel accord, que le sang coulait dans la ville en grande abondance. Les païens criaient comme des loups; et quand ils comprirent qu'ils ne pouvaient plus résister, ils mandèrent à l'amiral pour avoir du secours, se réclamant de Mahom et Tarvagant, car ils étaient fort déconcertés, voyant leurs maisons au pillage.

## CHAPITRE XXXV



Comment Amiotte la géante, avec une faux, fit grand exploit contre les chrétiens; comment ses fils furent baptisés; et ce que fit l'amiral quand il sut les nouvelles de la prise de Mantrible par les Français.

Dès que Mantrible fut pris, plusieurs coups y furent donnés; mais quand Amiotte la géante entendit les barons, elle fut étonnée.

Amiotte était noire comme un démon, avec les yeux rouges comme feu ardent, les lèvres grosses et le visage tortu; elle était de la grandeur d'une lance, et encore tout effrayée de la mort de son mari et de la peur pour ses deux fils. Comme égarée, elle sortit de sa maison avec une faux tranchante en main, et vint sur les Français, dont elle fit grande occision, tellement qu'ils n'osaient plus se trouver devant elle.

Charlemagne, ce voyant, fut bien courroucé; il demanda un arbalète; quand il la tint, il la tira à elle si droit, qu'il l'atteignit entre les sourcils et qu'elle tomba à terre comme morte, en jetant par la gorge une flamme de feu horrible; toutefois, elle fut tant frappée de pierres et autres choses, que jamais elle n'en releva. Après cela, Charlemagne s'empara des portes de la ville et fit à sa volonté.

Ils trouvèrent beaucoup de richesses dans Mantrible, ce dont ils furent très-contents; car l'amiral Baland, parce que le lieu était fort, y avait mis ses grands trésors, qui furent pillés par les gens de Charles; ils demeurèrent trois ou quatre jours en cet endroit, distribuant les richesses à chacun selon sa qualité.

Comme ils s'en allaient, passant près du Flagot, ils trouvèrent en une caverne les deux fils d'Amiotte la géante; Charles, joyeux, les fit baptiser : l'un fut nommé Roland, et l'autre Olivier. De plus, il les fit nourrir doucement; malheureusement, avant deux mois, ils furent trouvés morts dans leurs lits, ce dont l'empereur fut fâché.

Ce fut au mois de mai que la forte cité de Mantrible fut prise. Charles fit venir près de lui Richard de Normandie, Régnier de Gênes, Hoël de Nantes et Riol du Mans, et ils prirent conseil pour garder le passage de Mantrible, pendant qu'ils iraient détruire Baland et mettre hors de prison les autres pairs de France.

Richard répondit :

— Sire empereur, il serait bon que Hoël et Riol demeurassent comme gardes, accompagnés de cinq mille hommes.

Ainsi qu'il fut dit, il fut fait; et puis, à son de trompettes, l'armée de l'empereur se mit en marche pour aller en Aigremoire; elle était en si bon ordre, que c'était merveille.

Quand ils furent un peu loin, Charlemagne monta sur une montagne pour regarder ses gens, et, voyant leur multitude, il leva les yeux vers le ciel, en murmurant :

— O Dieu! qui par votre grâce m'avez fait seigneur de ce peuple, je vous en rends louanges!

Après qu'il eut dit cela, il se mit en chemin avec cent mille hommes, qui lui furent très-utiles, car l'amiral avait fait venir grand nombre de Sarrasins de toutes parts.

Les Français chevauchèrent, Richard à l'avant-garde et Régnier à l'autre; et ils passèrent le pays de Surie.

L'amiral, apprenant que Galaffre avait été tué et que Mantrible était pris, se pâma de deuil et cria hautement :

— Ah! Mahom, mauvais Dieu, que tu as peu de pouvoir! Tu as laissé mourir mes hommes; bien fol est qui se fie en toi!

En disant cela, il prit une massue, courut à Ma-

hom, et lui en donna un si grand coup sur la tête, qu'il le mit en pièces.

Alors, Sortibrant, voyant la désolation de l'amiral, tâcha de le consoler, et il réussit à moitié.

— Je ne pourrai jamais recouvrer ma cité ni la forte tour de Mantrible, qui étaient tout mon réconfort ! s'écria l'amiral.

Sortibrant répondit :

— Sire amiral, envoyez un exprès pour savoir si l'armée de Charles vient contre vous ; s'il peut être pris, ainsi que ses gens, faites-les pendre, puis vous pourrez jeter hors de votre tour ces gloutons qui la gardent, et ferez couper la tête à votre fils Fier-à-Bras. Criez merci à Mahom, que vous avez offensé, et priez-le qu'il vous soit en aide.

L'amiral, ayant écouté Sortibrant, se tourna devant Mahom pour faire ainsi qu'il lui avait dit.

## CHAPITRE XXXVI

Comment les pairs de France furent assaillis plus fort que jamais en la tour, qui fut presque mise par terre, et comment ils furent réconfortés par le moyen des prières qu'ils firent aux saintes reliques.

Sortibrant pria tant l'amiral, avec les rois Cordaire, Tempêtes et Brulant, que pour l'injure qu'il avait faite à Mahom, ils lui firent faire réparation. L'amiral, content de leur affection, promit qu'il augmenterait Mahom d'un mille pesant de fin or. Puis fit sonner ses trompettes, au son desquelles tous les Sarrasins furent assemblés et bien armés. Alors, l'amiral fit porter toutes ses machines destinées à jeter de grosses pierres contre la tour et la démolir, afin de détruire les Français.

En ce jour, les païens furent plus vaillants que jamais ils n'avaient été, car ils vinrent assaillir cette tour avec tant de violence, que cinq coups firent cinq brèches, dont la moindre était capable de laisser passer un chariot.

Pendant que ceci se faisait, Roland et Olivier étaient aux fenêtres, l'écu au cou et l'épée à la main ; il n'y avait si hardi d'entre eux qui n'eût de la terreur, quoiqu'ils eussent bonne volonté de se défendre, et continuellement celui qui leur voulait adresser des pierres, ne les pouvait endommager personnellement.

Ce que voyant, l'amiral leur cria :

— O mes amis ! faites que cette tour puisse être renversée par terre, et vous aurez mon estime ! Si je peux tenir Floripppe, je la ferai brûler toute vive !

Après ces paroles, les païens furent encore plus courageux qu'auparavant, et par force ils dressèrent des échelles contre la tour, et montèrent aux brèches.

Roland cria :

— Seigneurs, en l'honneur de Dieu le créateur, défendons-nous vaillamment, car autrement nous ne passerons pas cette journée sans être pris et défaits !

— Compagnons, dit Olivier, nous sommes ici pour tout le temps qu'il plaira à Dieu ; et tous nous devons combattre pour sa gloire ! Je conseille que nous sortions pour repousser nos ennemis ; j'aime mieux mourir en bataille, que d'être pris céans comme un poltron !

Ogier et les autres dirent tous de même. Floripe, s'apercevant que les barons se préparaient pour aller attaquer les païens, leur dit :

— Francs chevaliers, je prie Dieu qu'il vous donne victoire ; et je vous promets que si vous sortez sains et saufs de cet assaut, je vous montrerai choses dont vous serez bien joyeux !

Là-dessus les barons frappèrent si courageusement sur les Turcs qui étaient en la tour, qu'ils les culbutèrent dans les fossés, et incontinent les trous des brèches furent rebouchés et bien clos.

Lors Floripe demanda le duc Naymes de Bavière et Thierry, duc d'Ardenne, et leur dit :

— Seigneurs, vous m'avez déjà une fois promis que vous ne feriez rien contre ma volonté ; je veux vous montrer la couronne de Jésus-Christ et deux clous dont il fut cloué, que je garde depuis longtemps.

Les barons, pleurant de joie, lui promirent loyauté. Floripe alla chercher le petit coffre, et en fit l'ouverture devant eux. Les reliques découvertes, le duc Naymes fut le premier qui, en grande dévotion, les baisa, et les autres ensuite ; puis ils s'en vinrent aux fenêtres, car il y était encore resté au dedans quelques païens, et aussitôt que ces mécréants les aperçurent ils tombèrent morts.

Quand le duc Naymes vit cela, il dit :

— O puissant Dieu de gloire, je te rends grâces et louanges, car je vois et connais que ce sont là les véritables reliques dont nous avons si souvent parlé !

Incontinent il reprit courage et dit à ses compagnons :

— Frères, maintenant nous sommes fortifiés, et jamais nous ne redouterons les païens.

Floripe plia proprement les saintes reliques et les resserra.

L'amiral vit les barons aux fenêtres, et sa fille avec eux ; il cria si fort, qu'il fut entendu, disant :

— Oh ! Floripe, belle fille, vous avez su me séduire par votre faux langage, pour sauver les Français que je tenais prisonniers ! On a bien raison de dire que celui qui se fie aux femmes est insensé ; mais votre entreprise ne durera guère, car je vous jure que je détruirai les intrigues amoureuses que vous avez avec ces gloutons français, et je vous ferai tous pendre l'un après l'autre sans pitié.

Floripe, entendant ces paroles, fit signe à son

père, qui ordonna aux trompettes de sonner, afin de convoquer ses gens pour aller contre la tour.

Roland, Olivier et Ogier vinrent en une chambre où étaient les dieux Mahom, Tarvagant et Apollon. Roland prit Apollon et le jeta sur les païens; Olivier prit Tarvagant, et Ogier Magot, et ils en frappèrent tellement les Sarrasins, que ceux qui en furent atteints ne furent plus jamais dans le cas de leur rendre la pareille.

Quand l'amiral vit jeter ses dieux, il fut si courroucé, qu'il pensa enrager; Sortibrant et plusieurs autres se désolaient; l'amiral leur dit :

— Seigneurs, celui qui me vengera du mépris que ces gloutons français ont fait de mes dieux sera mon spécial ami.

Sortibrant fit ce qu'il put pour le consoler, lui disant, qu'avant peu il en serait vengé, vu que la tour était rompue en différents endroits.

— O Mahom! reprit l'amiral, vous m'avez bien oublié au besoin ; vous êtes si vieil que vous ne pensez plus à rien!

— Sire, dit Sortibrant, vous parlez mal, car jamais les dieux ne furent aussi bons que lui; il nous l'a assez de fois prouvé, en nous envoyant ce qui nous était nécessaire; mais à présent il est courroucé de ce que vous l'avez aggravé; attendez qu'il soit un peu apaisé, et les Français se rendront bientôt à vous.

Lors, Mahom fut apporté devant lui, et un diable entra dedans, qui dit à l'amiral, après avoir été adoré de tous :

— Sire, ne vous déconfortez pas; faites sonner vos trompettes et assemblez vos gens pour assaillir la tour, car je vous dis qu'à cette fois vous prendrez les Français!

L'amiral, réjoui, fit derechef crier l'assaut; alors toutes les machines militaires furent employées pour tirer contre la tour, qui était rompue; les pierres y tombaient comme grêle; si bien que peu s'en fallut qu'elle ne fût totalement démolie et par terre.

Ogier dit à ses compagnons :

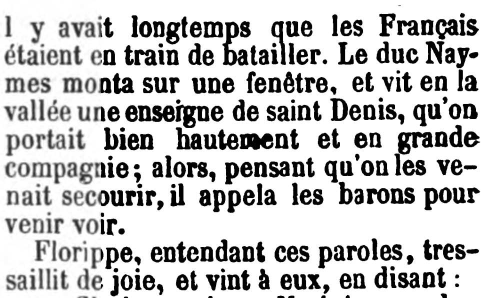
— Seigneurs, qu'entre nous ne se trouvent traîtres infidèles ni poltrons! Plutôt mourir que de nous rendre! Vous voyez que la tour est presque par terre, et que les païens sont mêlés parmi nous; ainsi pensons à nous bien défendre; car tant que je pourrai tenir mon épée en ma main, je ferai grande occision des Sarrasins!

Ceci dit, Roland regarda Durandal son épée, et les autres les leurs, et ils furent de nouveau encouragés; tous, d'un même accord, frappèrent sur les païens, à toute outrance, et ils montrèrent tant de vaillance, qu'ils restèrent maîtres et seigneurs de la tour.

Floripe, considérant que les barons avaient fait si bel exploit, fut bien contente; néanmoins elle était bien pensive de ce qu'il ne leur venait aucun secours; ce qui la rendait toute mélancolique.

## CHAPITRE XXXVII

**Comment les Français eurent des nouvelles de l'armée du roi Charlemagne, et l'amiral aussi, et comment Ganelon se porta vaillamment quand il fut envoyé audit amiral.**



Il y avait longtemps que les Français étaient en train de batailler. Le duc Naymes monta sur une fenêtre, et vit en la vallée une enseigne de saint Denis, qu'on portait bien hautement et en grande compagnie; alors, pensant qu'on les venait secourir, il appela les barons pour venir voir.

Floripe, entendant ces paroles, tressaillit de joie, et vint à eux, en disant :

— Glorieuse vierge Marie! soyez honorée à tout jamais pour les paroles que j'ai ouïes. Guy, mon ami, approchez-vous de moi!

Les barons furent bien contents de la joie qu'avait la pucelle; ils en eurent davantage encore quand ils avisèrent l'étendard de France, où était figuré le dragon.

Lors un païen vint à l'amiral pour lui dire que Charles venait avec cent mille hommes bien armés et faisant grand bruit. Le roi Caldore conseilla que chacun s'armât et qu'on allât au-devant de Charlemagne pour le confondre , sans hésiter. Son conseil fut approuvé de l'amiral, ainsi que des autres; à cet effet, Baland fit assembler cinquante mille Turcs pour garder le val de Josué, afin qu'on ne pût arriver en Aigremoire.

Roland vit venir Richard et l'étendard qui allait devant eux; ils s'arrêtèrent pour faire halte, car la nuit s'approchait. Le matin, Charles fit mettre ses gens en ordre, et dit à Fier-à-Bras :

— Cher ami, tu sais que je t'ai fait baptiser? si tu veux, tu pourras aller vers Baland, ton père, lui dire que s'il veut renoncer à ses faux dieux, et se faire baptiser, nous serons amis; et que s'il ne le fait, je serai obligé de batailler contre lui.

— Sire, dit Fier-à-Bras, prenez un autre messager, et lui mandez ce qu'il vous plaira; si mon père refuse, jamais de lui n'aurai nulle pitié, telle chose qui lui arrive.

Alors Charles manda Régnier et Richard, et leur dit :

— Seigneurs, lequel vous semble le plus convenable entre vous, barons, pour faire un message à l'amiral? Sauf meilleur avis, je crois que Ganelon s'acquittera bien de la commission; vous savez qu'il s'est bien signalé à l'entrée de Mantrible, et si vous êtes de mon consentement, il fera le message.



Les barons répondirent que oui. Le roi appela Ganelon et lui dit :

— Mon ami, nous vous avons élu pour aller dire à l'amiral Baland, de ma part, qu'il se fasse baptiser ; par conséquent, qu'il renonce à Mahom, et qu'il croie en Jésus-Christ; en outre, qu'il me rende mes barons, ainsi que les reliques que je lui demande depuis longtemps. S'il le fait, nous le laisserons en paix et évacuerons son pays; s'il va au contraire, nous lui ferons guerre mortelle, détruirons ses terres, et le prendrons comme esclave.

Ganelon, content d'y aller, mit son heaume, et monta sur un cheval nommé Gascon; à son col, il pendit son écu, auquel était peint un lion ; puis il s'en alla en la vallée de Josué, où il fut pris par les Turcs qui gardaient le passage.

Quand ils surent qu'il était envoyé pour parler à l'amiral, ils le laissèrent aller, et il continua son chemin jusqu'à ce qu'il fût devant le palais de l'amiral; là il s'appuya sur sa lance comme un baron de grande valeur, prêt à faire son message.

L'amiral, averti, vint, et Ganelon lui parla en cette manière :

— Sarrasin, entends-moi; je suis messager du roi de France, lequel te mande par moi, que tu renies Mahom et tous autres dieux diaboliques, pour croire en Jésus-Christ, le vrai Dieu; et si tu le fais, tu es assuré de ne point mourir, il ne prendra rien de ta terre, et tu seras toujours aimé de lui et de Fier-à-Bras ton fils; et si tu vas contre, sache que de Charles tu es défié, ainsi que tous tes gens; si tu es pris, tu seras livré à mort ignominieuse et tous tes sujets démembrés; puis il distribuera tes Etats à tes serviteurs. Fais tes réflexions sur ce message.

Quand l'amiral l'eut ouï ainsi parler, il entra dans une étrange colère, et prit un bâton pour le frapper, en lui disant :

— Glouton, paillard démesuré, tu es bien hardi de me tenir pareil langage ! Bien peu t'aime Charles, pour t'envoyer faire un tel message; car je te jure par Mahom que jamais il n'aura nouvelles de toi !

Lors il commanda qu'on le prît.

Ganelon, voyant qu'il n'était pas bien là, s'empara de son écu, qui avait le fer carré et aigu, et en donna un tel coup à Brulant de Mommière, qu'il le renversa aux pieds de l'amiral, qui en fut encore plus courroucé que devant. Plus de mille païens montèrent à cheval pour prendre Ganelon, et coururent après lui par le val de Josué; mais ils ne purent l'atteindre.

Le duc Naymes, qui était aux fenêtres, le vit poursuivre; il appela Roland et Olivier pour le leur montrer; ils reconnurent qu'il était chrétien, et par opinion ils décidèrent que c'était Ganelon qui venait de parler à l'amiral.

— Hélas ! dit Roland, je prie le Rédempteur qu'il te conduise sans danger !

Ganelon courut toujours jusqu'à ce qu'il fût sur le haut de la montagne; là il se tourna vers les Sarrasins; alors, voyant un de ces mécréants venir contre lui, il tira son épée, et le frappa avec tant de courage, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine.

Olivier dit à Roland :

— Regardez la vaillance de ce baron ! Je prie Dieu qu'il le veuille garder ; après vous et Charlemagne, il est celui que j'aime le plus ! Plût à Dieu que je fusse maintenant en sa compagnie, nous ferions grande destruction de païens !

Ganelon fut poursuivi des Turcs; mais quand ils avisèrent l'armée de Charlemagne, ils s'en retournèrent et dirent à l'amiral ce qu'ils avaient vu, et comment ils étaient plus de cent mille combattants; Sortibrant sut que son frère était mort ; il fit venir grand nombre de Sarrasins pour le venger en menaçant Charlemagne. L'amiral fut bien joyeux de son intention.

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment l'empereur Charles ordonna dix armées pour aller combattre l'amiral, et des merveilles qui se firent à leur rencontre.**

Ganelon, à son retour, conta à Charlemagne le résultat de son message :

— Sire empereur, lui dit-il, l'amiral ne vous prise ni redoute, ni vos faits et dits, ni Dieu, ni les saints; c'est grâce à ma fuite qu'ils ne m'ont pas occis, car j'ai été poursuivi par plus de mille Turcs, après avoir fait mon message et tué un de leurs rois.

Quand Charles eut ouï son rapport, il fit sonner les trompettes pour assembler ses troupes, et ordonna dix batailles de la manière suivante :

La première fut donnée à Richard; la seconde à Régnier; la troisième à Ganelon; la quatrième à Alory; la cinquième à Geoffroy; la sixième à Har; la septième à Macaire; la huitième à Maugis; la neuvième à Samson; la dixième fut commandée par le roi Charles, et le nombre de chacune était de dix mille hommes.

Quand l'amiral les vit venir, il dit à Sortibrant qu'il voulait entrer le premier en bataille, et que s'il prenait Charles et Fier-à-Bras, qu'on se gardât bien de les occir, car il leur voulait faire couper la tête. Puis il se mit à la tête des païens, criant :

— Harro, larron ! Où est Charles ? je viens lui faire raison ! Tu as eu grande folie de passer la mer; trop tard tu t'en repentiras, car aujourd'hui sera la fin de ta vie !

L'empereur entendant ces paroles, vint contre un païen et l'atteignit tellement, que les harnois furent faussés; puis il tira son épée et ne le quitta qu'il ne fût mort. Après, vint un Turc, roi de Pierrelée, que Charles frappa si rudement, qu'il l'abattit mort; il faisait grandes merveilles de son épée,

car tous ceux qu'il rencontrait ne lui faisaient point peur. Alors les deux armées se mêlèrent et firent si grande tuerie, que jamais guerres ne furent si sanglantes entre les païens. Il s'en trouva un, nommé Ténèbres, qui vint contre les Français, et le premier coup qu'il porta fut sur Richard de Pontoise, qu'il renversa mort; puis tirant son épée, il mit à mort Huon de Guernier l'ancien, et dit aux Français que Charles et ses sujets avaient perdu leurs forces.

Richard de Normandie eut dépit de ces paroles; il vint contre lui et le frappa tellement, qu'il lui faussa son haubert, mit en pièces son écu et le fit tomber mort, en lui reprochant les paroles qu'il avait dites; ils gagnèrent le mont Josué, puis ils vinrent trouver Baland l'amiral, qui était accompagné de quatre rois et de cent mille combattants :

— Mes amis, cria Baland, si vous m'aimez, et que vous ayez intention de me faire plaisir, faites en sorte de trouver Charles, car je veux me combattre avec lui!

Tous ses barons, connaissant la valeur de Charles, pleurèrent de pitié pour la personne de l'amiral.

## CHAPITRE XXXIX

**Comment, en cette seconde bataille, Sortibrant fut occis par le duc Régnier, père d'Olivier, et des grandes merveilles que fit Baland l'amiral.**



Baland l'amiral monta à cheval, bien armé, et se mit à cavalcader par la plaine. Il était gros et bien membru, et avait une longue barbe qui lui pendait jusque sur l'arçon de la selle, blanche comme neige. Il fit sonner le cor et fit aller devant une compagnie d'archers qui savaient bien tirer à l'arc; et tous avec grande furie l'un sur l'autre menèrent guerre mortelle, car tant de gens moururent là, que la place était couverte de cadavres.

Le duc Régnier passa outre, et le premier qu'il rencontra fut le roi Sortibrant, auquel il donna un si grand coup, que son haubert en fut tout brisé, et la lance lui entra si avant dans le corps, qu'il en mourut. Régnier fit si grand meurtre de ces Turcs, que c'était merveille à le voir.

L'amiral apprenant bientôt la mort de Sortibrant, pensa crever de rage, et murmura :

— O Sortibrant, mon principal ami, je mourrai de dépit, si je ne venge votre mort!

Lors, par colère il piqua son cheval et courut sur les Français si intrépidement, qu'il abattit mort le premier qui se trouva sous sa main; puis il vint à Huon de Milan et l'occit, ce qui fut grand dommage; puis il continua à batailler si fort à cette heure, qu'il mit à mort sept Français des plus valeureux, en criant :

— O malheureux Français! aujourd'hui vous connaîtrez que l'amiral d'Espagne est ici! L'armée de Charles sera détruite et lui pris et emmené comme un larron; puis je le ferai pendre et brûler, ainsi que Roland, Olivier et leurs compagnons.

Les païens, par grand courage, vinrent sur les Français et en firent grande destruction. Ganelon et tout son lignage se conduisirent bravement et en peu d'heures mirent plus de mille païens à mort. L'amiral atteignit Milon et le renversa, puis il le prit et le plaça devant lui pour l'emporter; ce que voyant, Ganelon se sauva. Les Français auraient été vaincus, si Fier-à-Bras, qui, pour l'amour de Charles, s'était mis en bataille, n'avait fait grand abat de païens; par lui furent occis : Tempêtes, le vieil Rubion, et plus de quarante autres; il y allait si vigoureusement, que nul ne pouvait lui résister.

## CHAPITRE XL

**Comment les barons sortirent de la tour, quand ils virent l'armée de Charlemagne, et comment l'amiral fut pris et mis en prison.**

Français et païens persévérèrent en cette cruelle bataille, ne pouvant y mettre fin de part ni d'autre, car les païens étaient si nombreux, qu'on ne pouvait les détruire. Les barons qui étaient en la tour, voyant que les gardes de ladite tour étaient allés au secours de l'amiral, sortirent et prirent chacun un cheval de ceux qui étaient morts, et, l'épée à la main, coururent sus aux Sarrasins, les forcèrent et passèrent outre jusqu'aux Français. Roland allant devant, celui à qui il faisait sentir Durandal ne s'opposait plus à son passage. Quand ils furent assemblés avec les autres, sans se faire connaître, ils allèrent aux païens, et les tinrent de si près, qu'ils ne surent que faire : jamais lièvre n'a fui si fort devant le chasseur, que les Sarrasins devant Roland.

L'amiral vit clairement sa perte par la réunion des pairs qui étaient en la tour. Alors il s'écria :

— O Mahom! que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi? Souviens-toi maintenant de moi. Si tu es sourd à ma voix, et que tu ne m'aides, je te battrai tant, que tu n'auras pas envie de dormir, et te creverai les yeux.

Ce disant, il fut tellement poursuivi et frappé, qu'il tomba sous son cheval et fut pris, mais épargné de mort à la requête de son fils Fier-à-Bras, afin qu'il pût se décider à croire en Jésus-Christ et se faire baptiser, lui et tous ses sujets.

Alors la bataille prit fin; les Français le désarmèrent, et Charles reconnut les barons qu'il ai-

mait tant, Roland son neveu, et Olivier, lesquels furent tous d'une joie parfaite et lui firent récit de toutes leurs aventures depuis leur départ, et les différents dangers où ils s'étaient trouvés; ce dont l'empereur Charles et plusieurs autres pleurèrent de compassion.

## CHAPITRE XLI

Comment, quelque exhortation qu'on pût faire à l'amiral Baland, il ne voulut pas se faire baptiser et fut occis; comment Floripe fut baptisée et épousée du duc Guy, qui fut couronné roi d'Aigremoire.

Tout étant apaisé, Charles fit venir l'amiral devant sa noblesse, et lui dit :

— Baland, toutes les créatures raisonnables doivent honneur et révérence à celui qui a donné l'être, la connaissance et la vie, et non à ces dieux diaboliques qui n'ont aucun pouvoir. Parquoi je t'exhorte, pour le salut de ton âme et la préservation de ton corps, de renoncer à Mahom, et de croire en la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en une seule union; à croire que le Fils de Dieu, pour réparer l'offense d'Adam, notre premier père, descendit à terre, et prit chair humaine au sein de la Vierge Marie, qui était sans macule; et à observer les commandements qu'il nous a donnés pour notre salut; si tu crois cela, tu seras mon ami, et tu ne perdras ni ton âme ni tes biens!

En disant cela, l'empereur tenait son épée nue pour la lui passer au travers du corps, au cas où il refuserait de se faire baptiser.

Fier-à-Bras, qui était présent, se mit à genoux, priant son père de faire ce que le roi lui disait. L'amiral, qui redoutait la mort, dit qu'il le voulait bien, et que l'on préparât les fonts. Charles, joyeux, fit préparer un beau bassin. Alors l'évêque et les gens d'église sacrèrent les fonts pour faire cette cérémonie. Et quand l'amiral fut devant, l'évêque lui demanda:

— Sire Baland, reniez-vous Mahom? croyez-vous en Jésus-Christ, fils de la glorieuse vierge Marie ?

Quand l'amiral entendit cela, tout le corps commença à lui frémir; et en dépit de Jésus, il cracha sur les fonts; puis il prit l'évêque et il l'eût noyé dedans, si Ogier ne l'en eût empêché en lui donnant du poing sur le visage, de telle sorte que le sang lui sortit par la bouche abondamment. De ce, furent étonnés ceux qui étaient présents, et le roi dit à Fier-à-Bras :

— Vous êtes mon ami, mais l'outrage qui vient d'être fait aux fonts ne peut être réparé que par la mort de celui qui l'a fait.

Fier-à-Bras lui dit derechef :

— Ayez encore un peu de patience, Sire, et s'il ne se veut amender, faites-en alors à votre volonté!

Fier-à-Bras ajouta :

— Je vous jure par le Dieu qui m'a fait et formé, que je voudrais pour deux de mes membres coupés qu'il fût chrétien, et qu'il crût en Jésus-Christ. Vous savez qu'il est mon père, et pour cette raison, je le dois aimer; vous seriez bien cruel, si vous n'en aviez pitié !

Puis, en pleurant, il dit à son père :

— Mon père, je vous en prie, croyez en Dieu, le souverain seigneur du ciel et de la terre, lequel nous a formés tous à son image, ainsi que l'empereur Charles vous l'a dit... Croyez en Dieu et laissez là Mahom : nous en aurons tous grande joie, car nos ennemis deviendront nos amis.

Baland lui répondit :

— Glouton et vilain que tu es! jamais je ne croirai en ce Dieu auquel tu crois maintenant, infidèle à ta foi première, car voilà plus de cinq cents ans qu'il est mort... Maudit soit celui qui croit à sa résurrection! Par Mahom! le vrai Dieu, si j'étais monté sur un bon cheval, je rendrais ce vieux fou de Charlemagne bien mécontent!...

Fier-à-Bras, voyant que son père ne voulait pas se corriger et revenir de son erreur païenne, se tourna vers l'empereur et lui dit :

— Sire, faites de lui ce qu'il vous plaira.

Charlemagne, alors, demanda :

— Qui de vous, céans, veut occir le païen?

Ogier s'offrit pour le faire, et l'amiral reçut le châtiment qu'il méritait si bien par son obstination à contenir le culte de Mahom.

Après cela, Floripe pria Roland d'accomplir ses promesses au sujet d'elle et de Guy de Bourgogne.

— C'est juste, répondit Roland.

Et, s'adressant à Guy :

— Sire, lui dit-il, vous avez souvenance de la foi d'amour que vous avez promise à Floripe : par ainsi, tenez votre parole, je vous prie.

— Cela ne dépend pas de moi seul, répliqua Guy : je ferai ce que voudra monseigneur Charles.

L'empereur fut content de cette obéissance à son autorité. En conséquence, il ordonna le mariage, et, au préalable, le baptême de la gente pucelle, qui avait nom Floripe.

Floripe, en présence de tout le monde, se dépouilla donc, pour recevoir l'eau sainte, et, par là, montra toute la beauté de son corps de vierge. Elle était merveilleusement formée; elle avait la peau blanche comme les plumes d'un cygne, les cheveux longs et reluisants comme fin or, le front bien proportionné, les yeux étincelants, le nez aquilin, les joues couleur de rose, les dents blanches comme l'ivoire et bien rangées, les lèvres vermeilles comme corail, le menton bien taillé, la gorge d'une blancheur et d'une forme capables d'exciter à la concupiscence les cœurs les plus refroidis, et ainsi du reste.

Charlemagne et Thierry d'Ardenne la tinrent sur les fonts qui avaient été préparés pour l'amiral Baland, son père, et celui de Fier-à-Bras; et, par

grâce spéciale, elle conserva son nom de Floripe, aussi aimable qu'elle. Puis, quand elle eut été ainsi baptisée en grande pompe et cérémonie, elle fut honorablement vêtue et son mariage avec Guy de Bourgogne béni par l'évêque. Ensuite, Charlemagne se fit apporter la couronne de Baland et la plaça sur la tête des nouveaux épousés. Guy de Bourgogne fut proclamé roi de cette contrée, et, en reconnaissance, il en donna une partie à Fier-à-Bras, à condition qu'il la tiendrait de lui comme il la tenait lui-même de Charlemagne.

Les noces plénières commencèrent aussitôt, et durèrent huit jours. Chacun était content, et surtout Floripe, qui était enfin unie à celui qu'elle aimait le plus au monde.

Quant à Fier-à-Bras, sa joie n'était pas moins grande, quoiqu'elle fût gâtée par le souvenir de la mort de son père, l'amiral Baland, qui n'avait pas voulu se faire chrétien comme lui. Mais le temps, qui guérit toutes les blessures de l'âme et du corps, se chargea de guérir cette plaie que le vaillant Fier-à-Bras avait au cœur. Il régna et fut heureux.

FIN DE FIER-A-BRAS.

# HISTOIRE

# DES VOYAGES DE SCARMENTADO

## ÉCRITE PAR LUI-MÊME

Je naquis dans la ville de Candie, en 1600. Mon père en était gouverneur; et je me souviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé Iro, fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels il me faisait descendre de Minos en droite ligne; mais, mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de Pasiphaé et de son amant. C'était un bien méchant homme que cet Iro, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île.

Mon père m'envoya, à l'âge de quinze ans, étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités : car jusque-là on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de ce bas monde, depuis la Chine jusqu'aux Alpes. Monsignor Profondo, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier, et un des plus terribles savants qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'Aristote, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes, et quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que la signora Olimpia, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée la signora Fatelo, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend P. Poignardini, et par le révérend P. Aconiti, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces; mais en même temps je courus risque d'être excommunié et empoisonné. Je partis, très-content de l'architecture de Saint-Pierre.

Je voyageai en France; c'était le temps du règne de Louis-le-Juste. La première chose qu'on me demanda, ce fut si je voulais à mon déjeuner un petit morceau du maréchal d'Ancre, dont le peuple avait fait rôtir la chair, et qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet État était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu, tantôt couvert et tantôt soufflé avec violence, désolait ces beaux climats. C'étaient là les libertés de l'église gallicane. Hélas! dis-je, ce peuple est pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère? Il plaisante, et il fait des Saint-Barthélemi. Heureux le temps où il ne fera que plaisanter!

Je passai en Angleterre. Les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'église, de faire sauter en l'air, avec de la poudre, le roi, la famille royale, et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse reine Marie, fille de Henri VIII, avait fait brûler plus de cinq cents de ses sujets. Un prêtre ibernois m'assura que c'était une très-bonne action : premièrement parce que ceux qu'on avait brûlés étaient Anglais; en second

lieu parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de saint Patrice. Il s'étonnait surtout que la reine Marie ne fût pas encore canonisée; mais il espérait qu'elle le serait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus flegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier ministre Barneveldt, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié, je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'Etat.

« — Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi bien que par la foi. Vous sentez bien que, si de telles opinions s'établissaient, une république ne saurait subsister, et qu'il faut des lois sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. »

Un profond politique du pays me dit en soupirant :

« — Hélas ! monsieur, le bon temps ne durera pas toujours; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance, un jour il y viendra : cela fait frémir. »

Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infants, les infantes, étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage:

« — A moins que ce trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut servir. »

Ces indiscrètes paroles furent entendues d'un grave Espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilant deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, et sans capuchon; puis marchait le bourreau; puis on voyait au milieu des alguazils et des grands environ quarante personnes couvertes de sacs, sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à Moïse, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré Notre-Dame d'Atocha, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables; de quoi la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit, arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad. Ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent, sans me dire un seul mot, dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler. Il me serra quelque temps entre ses bras, avec une affection toute paternelle; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé, mais que tous les appartements de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés.

« — Eh bien ! mon cher enfant, pour quel péché? parlez-moi avec confiance. »

J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline et une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand-inquisiteur. C'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête. Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le temps de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par lesquels il paraît qu'on avait égorgé, ou brûlé, ou noyé, dix millions d'infidèles en Amérique, pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encore admirable.

Le désir de voyager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour d'Europe par la Turquie : nous en prîmes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes que je verrais.

« — Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, sont des mécréants qui n'ont point été baptisés, et qui, par conséquent, seront bien plus cruels que les révérends pères inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les mahométans. »

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines qu'on laissait prier la vierge Marie librement, et maudire Mahomet, ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien.

« — Les bonnes gens que les Turcs! m'écriai-je. »

Les chrétiens grecs et les chrétiens latins étaient ennemis mortels dans Constantinople; ces esclaves se persécutaient les uns les autres, comme des chiens qui se mordent dans la rue, et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer.

Le grand-vizir protégeait alors les Grecs. Le patriarche grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche latin, et je fus condamné, en plein divan, à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cents sequins.

Le lendemain le grand-vizir fut étranglé; le surlendemain son successeur, qui était pour le parti des Latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende, pour avoir soupé chez le patriarche grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église grecque ni la latine.

Pour m'en consoler, je pris à loyer une Circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête, et la plus dévote à la mosquée. Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria en m'embrassant :

« — *Alla, Illa, Alla!* »

Ce sont les paroles sacramentales des Turcs; je crus que c'étaient celles de l'amour, je m'écriai aussi fort tendrement :

« — *Alla, Illa, Alla!*

« — Ah! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué! vous êtes Turc. »

Je lui dis que je le bénissais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux.

Le matin l'iman vint pour me circoncire; et, comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler. Je sauvai mon prépuce et mon derrière avec mille sequins, et je m'enfuis vite en Perse, résolu de ne plus entendre ni messe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier : *Alla, Illa, Alla!* dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan on me demanda si j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc. Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut savoir que les factions du *mouton blanc* et du *mouton noir* partageaient encore les Persans. On crut que je me moquais des deux partis; de sorte que je me trouvais déjà une violente affaire sur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de sequins pour me débarrasser des moutons.

Je poussai jusqu'à la Chine avec un interprète, qui m'assura que c'était là le pays où l'on vivait librement et gaîment. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu et à sang; et les révérends pères jésuites d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des âmes à Dieu, sans que personne en sût rien. On n'a jamais vu de convertisseurs si zélés : car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour; ils écrivaient à Rome des volumes de calomnie; ils se traitaient d'infidèles et de prévaricateurs pour une âme. Il y avait surtout une horrible querelle entre eux sur la manière de faire la révérence. Les jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez Sa Majesté tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbires du pays, de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante génuflexions devant Sa Majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner. Je lui répondis que le pape était un homme de soixante-dix ans; qu'il demeurait à quatre mille lieues de sa sacrée Majesté tartaro-chinoise; qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol; qu'il ne détrônait personne, et que Sa Majesté pouvait dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand Aureng-Zeb, dont on disait des merveilles dans le monde. Il était alors dans Delhi. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le shérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *caaba*, le *beth Alla*. Ce balai est le symbole du balai divin, qui balaie toutes les ordures de l'âme. Aureng-Zeb ne paraissait pas en avoir besoin : c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père, vingt raïas et autant d'omras étaient morts dans les supplices; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du sérénissime empereur de Maroc, Muley-Imaël, qui coupait des têtes tous les vendredis, après la prière.

Je ne disais mot : les voyages m'avaient formé, et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains.

Un jeune Français avec qui je logeais, manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très-indiscrètement qu'il y avait en Europe de très-pieux souverains qui gouvernaient bien leurs Etats, et qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et sans couper les têtes de leurs sujets.

Notre interprète transmit en indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite seller mes chameaux; nous partîmes, le Français et moi. J'ai su depuis que la nuit même, les officiers du grand Aureng-Zeb étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, et tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très-juste.

Il me restait de voir l'Afrique pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes, il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations. Le capitaine nègre lui répondit :

« — Vous avez le nez long, et nous l'avons plat; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est frisée; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène : par conséquent nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée, comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller, à coups de nerfs de bœuf, dans des montagnes pour en tirer une espèce de terre jaune, qui, par elle-même, n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un ognon d'Egypte; aussi, quand nous vous rencontrons, et que nous sommes les plus forts, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles. »

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse, pour conserver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an.

J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable sur la terre : je résolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi, je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

FIN DE L'HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO.

# HISTOIRE D'UN BON BRAMIN

Je rencontrai dans mes voyages un bramin, homme fort sage, plein d'esprit et très-savant; de plus il était riche, et, partant, il en était plus sage encore, car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très-bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire; et, quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille Indienne, bigote, imbécile, et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour: Je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit: J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues; j'enseigne les autres, et j'ignore tout: cet état porte dans mon âme tant d'humiliation et de dégoût, que la vie m'est insupportable. Je suis né, je vis dans le temps, et je ne sais pas ce que c'est que le temps; je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, et je n'ai nulle idée de l'éternité; je suis composé de matière; je pense, je n'ai jamais pu m'instruire de ce qui produit la pensée; j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché; je ne sais pourquoi j'existe. Cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points: il faut répondre; je n'ai rien de bon à dire; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande si Brama a été produit par Vitsnou, ou s'ils sont tous deux éternels. Dieu m'est témoin que je n'en sais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponses. « Ah! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. » Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question. Je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus. Je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons: les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et se moquer des hommes; les autres croient savoir quelque chose, et se perdent dans des idées extravagantes. Tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis près quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne sais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bonhomme me fit une vraie peine: personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage; je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question: elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le bramin; elle croyait aux métamorphoses de Vitsnou de tout son cœur; et, pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis:

— N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil auto-

mate qui ne pense à rien, et qui vit content?

— Vous avez raison, me répondit-il; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. Il y a pourtant, dis-je, une furieuse contradiction dans cette manière de penser : car enfin de quoi s'agit-il? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être sont bien sûrs d'être contents; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là je conclus que, si nous faisons cas du bonheur, nous faisons encore plus de cas de la raison.

Mais, après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité, c'est très-insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer? Comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

FIN DE L'HISTOIRE D'UN BON BRAMIN



# OGIER LE DANOIS

## CHAPITRE PREMIER

Comme le duc Geoffroy manda ses parents et ses amis pour les obsèques de sa femme et le baptême de son fils qui fut nommé Ogier; des prétentions de Charlemagne à la suzeraineté sur les terres du duc; comme celui-ci renvoya un messager qui venait lui parler à ce sujet; de la guerre qui s'en suivit; de la captivité d'Ogier et des périls qu'il y courut; comme Charlemagne envoya de nouveaux messagers au duc.

A l'époque où le roi Charlemagne exerçait sa puissance en Occident, le duc Geoffroy régnait sur le Danemark. C'était un vaillant homme, qui, aidé de ses frères, avait conquis cette contrée à la pointe de l'épée.

Non moins heureux comme époux que comme prince, le duc était chéri de sa femme qui l'aimait fort, quand tout-à-coup leur union fortunée fut rompue par la mort de la duchesse. Mais comme si Dieu eût voulu adoucir ce amlheur par une compensation immédiate, un fils naissait au duc dans le même moment.

Tous les parents furent mandés pour l'enterrement de la défunte et pour le baptême du nouveau né, et les deux cérémonies se firent avec un grand éclat. L'enfant fut nommé Ogier. Les barons, les chevaliers, les dames, les demoiselles furent retenus à une fête qui dura huit jours, après quoi ils prirent congé du duc et se retirèrent chacun chez soi.

Le petit Ogier fut confié à deux nourrices attentives à le soigner; il se développa rapidement entre leurs mains; on s'émerveilla bientôt de sa force et

de sa beauté : la nature n'avait rien épargné en lui.

Le duc, après dix ans de veuvage, se remaria sur le conseil de ses barons ; il eut de sa seconde épouse un autre fils nommé Guyon. Celui-ci, bien que vaillant, n'eut jamais la valeur d'Ogier.

Cependant le duc continuait à gouverner ses terres sans en rendre foi ni hommage à personne. Des chevaliers envieux de sa prospérité en donnèrent avis à Charlemagne.

— Vous êtes le plus puissant des rois, le prince le plus obéi sur une immense surface d'Etats, Sire, lui dirent-ils : il n'est qu'un prince, un seul de vos sujets qui ne tienne aucun compte de vous.

— Qui est celui-là? demanda le roi ému.

— Sire, répondit l'un des malveillants, c'est Geoffroy de Danemark; dans son arrogance, il ne craint pas de dire qu'il ne tient ses terres que de Dieu et de son épée.

A ces mots, Charlemagne appela un messager :

— Tu iras en Danemark, lui dit-il, et tu sommeras le duc Geoffroy de venir me servir et me rendre hommage, en l'avertissant que s'il s'y refuse, au retour de l'été il me verra paraître dans ses terres avec telle escorte, qu'il ne pourra songer ni à se défendre ni à m'empêcher de les mettre à feu et à sang. Va !

Le messager s'acquitta diligemment de sa mission et, s'étant trouvé sur le passage du duc et de la duchesse de Danemark, comme ils sortaient de table, il salua le duc et lui transmit les paroles de son maître, ajoutant :

— Après tant d'autres ravages, si vous n'obéissez, le roi vous emmènera prisonnier à Paris, vous, votre femme et vos enfants.

— Allez dire au roi que, s'il vient ici, il trouvera à qui parler, répondit le duc, outré du message qu'il entendait : il me reste Dieu, une épée et des amis avec l'aide desquels je suis résolu à braver ses menaces et à repousser ses prétentions.

Le messager entendant le duc signifier ainsi sa résolution, reprit le chemin de France. A son retour, il dit en achevant de rendre compte de sa mission :

— Je ne crois pas que le jeune Ogier ait approuvé la folle réponse de son père et les termes injurieux dans lesquels elle est conçue. C'est déjà un jeune prince sensé qui connaît toute la distance du bien au mal.

Le roi et son armée se mirent en mer, et une heureuse navigation les conduisit aux côtes de Danemark.

A la nouvelle de leur arrivée, le duc convoqua ses onze frères et sa noblesse; il entreprit de faire une opiniâtre résistance, mais sans succès : il lui fallut se rendre à composition, lui et les siens.

Le roi, dans sa merci, lui dicta la condition de se rendre en personne à Paris, avant Pâques, pour rendre hommage à son vainqueur, le servir et se reconnaître son homme-lige et vassal. Charlemagne exigea en outre un otage; Ogier fut offert pour en servir et il fut accepté avec grand empressement; car il y avait déjà honneur pour une cour à posséder ce gentilhomme qui réunissait les dons si précieux de la beauté, d'un grand sens et d'une humilité touchante. Le roi le lui exprima à lui-même avec bonté.

— Je vous ferai chevalier, lui dit-il, et l'un des plus hauts de ma cour. Puis il le confia à garder à Naymes de Bavière, parent du jeune homme.

Grâce à cet appointement, la paix ayant été conclue, le roi retira son armée du pays, la ramena par l'Allemagne contre les Sarrasins. Dans ces marches on atteignit la fin de l'hiver, puis après le printemps.

Le roi se retrouvant en France vers la mi-carême, il y eut voyage à Saint-Omer avec la reine, grandes dévotions de Pâques, joutes et tournois préparés et annoncés solennellement par le châtelain, comte Garnier. Toute la cour se trouva aussitôt réunie autour de Charlemagne, radieux et loué de tous au milieu des fêtes et des triomphes; puis il y eut tenue de parlement avec l'assemblée de tous les barons.

Dans ces occupations si diverses, la date à laquelle le duc Geoffroy aurait dû venir s'acquitter de sa promesse avait été dépassée depuis longtemps : la mémoire en revint au cours des affaires et le conseil en fut rompu par le dépit du roi. Le soir, ses yeux tombèrent sur Ogier.

— Triste courage, dit-il, que celui d'un père qui étouffe sa pitié pour son fils et qui le sacrifie à sa désobéissance! Châtelain, saisissez-vous de ce jeune homme : placez-le au donjon en lieu sûr pour me le représenter quand il sera besoin. Vous m'en répondez.

Le gouverneur adoucit à Ogier la captivité qu'il devait lui faire subir en commandant pour lui les égards de sa famille et de tous ses gens. Mais c'était un remède impuissant contre la douleur du jeune prince.

— Moi vendu comme un serf! mon père aurait eu cette barbarie! Non, je ne l'en accuse pas, mais bien ma belle-mère que sa jalousie porterait jusqu'à attenter à ma vie.

Une abondance de larmes accompagnaient ces paroles : les dames et particulièrement la fille du châtelain lui en marquaient une grande compassion; le roi lui-même, à qui cela revint, en fut touché; mais il tint ferme à cause de son irritation contre le père; la cour en fut attristée. Peu après, le désir de vengeance du roi contre le duc rebelle ne faisait qu'augmenter.

— Puisque je n'ai point de nouvelles de Geoffroy, dit-il, je suis décidé à faire mourir son fils, et tôt!

L'un des plus nobles et des plus sages personnages de la cour, Augustin Lenormant, prit subitement la parole en entendant ce propos.

— Eh! Sire, que savez-vous si ce n'est pas empêchement, force majeure, danger qui retiennent le duc? N'y sommes-nous pas tous exposés chaque jour? Avant de sévir sur un innocent, ne conviendrait-il pas mieux d'envoyer quatre de vos gentilshommes s'enquérir de ses motifs? Un roi ne doit punir qu'en connaissance de cause. Eclairez-vous, vous n'en déciderez ensuite que plus royalement.

— Bien dit, répliqua le roi, la recherche de la vérité garantit du reproche d'injustice. J'adopte l'avis en entier.

Aussitôt Alexandre Daugler, Milon de Navarre Régnier de Mongler, tous trois personnages importants, furent, avec l'évêque d'Amiens, commissionnés pour aller demander compte à Geoffroy de Da-

nemark de l'inexécution de sa promesse. A leur départ, le roi leur dit :

— Avertissez-le que, s'il ne se hâte de réparer sa faute, la mort attend son fils, et les bêtes féroces l'attendent lui-même dans la fosse où je le ferai jeter après l'avoir fait prisonnier et avoir détruit tout ce qui a tenu à lui.

## CHAPITRE II

Comment le duc traita les nouveaux messagers de Charlemagne ; de ce qu'il faillit en advenir pour son fils Ogier ; et comme il arriva un héraut à la cour de l'Empereur qui conta les grandes abominations des païens à Rome.

Tandis qu'Ogier dans sa prison se partageait entre la pensée d'éviter la mort et l'amour qui naissait en lui pour la fille du châtelain, les messagers de Charlemagne arrivaient au palais de son père.

Tout d'abord ils furent mal accueillis par les gens du duc qui, les voyant arriver à l'heure du repas de leur maître, les laissèrent dehors, encore qu'ils eussent décliné leur titre et le nom de leur maître. Cela se fit avec l'approbation de Geoffroy. L'évêque d'Amiens, principalement, en maugréait et se promettait de le lui faire payer plus tard.

Enfin, après que la table eut été tenue longuement, et quand les grâces furent dites, on les introduisit : ils saluèrent ainsi que le comportait le rang du prince et la noblesse de l'assistance, puis l'évêque d'Amiens prit la parole. Ce qu'il avait à dire était ferme, précis et tout tracé d'avance : il ne s'en écarta pas d'un point, ni par timidité ni par arrogance.

La mort d'Ogier le Danois, ce fils qui lui devait être cher, la menace d'une nouvelle guerre, sa propre fin honteuse et assurée sous la dent des animaux, l'avis paternel de l'évêque de conjurer tant d'effroyables malheurs en accompagnant les messagers à Saint-Omer et en demeurant quelque temps près du roi, qui ne manquerait pas de le bien traiter! rien ne fit d'autre impression sur le duc, que d'exciter son rire et sa moquerie.

— Ah! ribauds! messagers impudents! me venir tenir ce langage sous le couvert de votre roi! Je vous ferai maudire l'heure où vous vous êtes mis en route pour un tel message.

Sur l'ordre qu'il en donna, des bourreaux se saisirent de ces malheureux, leur arrachèrent les lèvres, leur mutilèrent le nez en le renversant sens dessus dessous; leur arrachèrent une lanière de peau autour de la tête, comme en dérision de couronne; ce fut en cet état qu'on les laissa libres de retourner d'où ils venaient, et qu'ils reparurent devant Charlemagne, à Saint-Omer, ayant fait diligence malgré leurs atroces douleurs. Qu'on juge de la surprise et de la pitié qui s'élevèrent dans tous les cœurs à leur aspect! Ils vinrent tomber aux pieds du roi pendant la célébration d'un tournoi :

— Vengeance! Sire, vengeance!

— Qu'est ceci ? s'écria le roi à cette vue et à ces cris. — Quelle aventure vous est-elle survenue, quel monstre des forêts vous a attaqué dans votre voyage ?

— Sire, vengeance! non d'un monstre des forêts, mais d'un monstre humain, de Geoffroy de Danemark : c'est de lui que nous avons reçu ce traitement.

Dans la confusion indignée qui se produisit parmi la foule de seigneurs, Charlemagne ordonna au châtelain d'amener Ogier en sa présence. Ses yeux laissaient déjà lire la sentence de mort du prisonnier.

Le courroux du châtelain contre l'infâme cruauté de Geoffroy ne le détournait pas de vouloir donner un bon conseil à son fils innocent. Il vint le tirer de la compagnie des demoiselles, dans laquelle celui-ci trouvait une agréable distraction, et l'emmena vers le roi. Ogier, dès qu'il avait entendu où il était mandé, avait pressé le châtelain de questions : Avait-on nouvelle de sa délivrance, son père était-il venu ?

— Gentil écuyer, répondit le père de celle qu'Ogier ne pouvait déjà plus quitter sans regret, il vous faut à cette heure être humble et doux, pour tout ce que votre père a d'orgueil. Le Psalmiste a dit que les superbes seront rabaissés et les humbles relevés. Suivez mon conseil et Dieu vous aidera.

En conséquence, le premier mot d'Ogier devant Charlemagne fut de requérir pardon. Le roi en fut touché, mais en même temps s'élevèrent les voix des messagers pour réclamer vengeance. En même temps, Naymes de Bavière parla en faveur de son malheureux parent; mais l'outrage irréparable fait à ses envoyés plaidait plus haut que toute autre considération dans le cœur du roi. Il condamna Ogier à avoir la tête tranchée en présence de tous les barons.

— Sire, dit alors Ogier, je suis innocent de tout ceci, et mon père n'a pu vouloir ma mort. — Il n'est que ma marâtre qui l'ait pu pousser à agir ainsi, afin d'accroître la prospéirté de son fils. Si mon père vous refuse service et hommage, je me reconnais votre vassal, moi qui suis son légitime héritier. Que votre majesté me conserve pour le bien de ses affaires, et je m'y emploierai à son royal contentement. En ce qui est des nobles messagers blessés, je me soumets à la réparation que décidera l'assemblée des barons, et j'y satisferai de tout ce que j'aurai de terres et de seigneuries un jour.

— Cela ne sert à rien, répondit le roi; il n'est de réparation que par la perte de votre vie. Sus! prévôt, qu'il meure.

— Mère de Dieu, souffriras-tu cela ? s'écria Ogier.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Naymes de Bavière, qui se remuait dans l'assemblée des barons et pairs de France pour faire révoquer la sentence. Il réussit à se faire assister d'eux, et tous ensemble ils vinrent remontrer au roi qu'après qu'Ogier aurait été mis à mort, il ne serait baron qui restât de cœur à la cour; que le jeune homme comptait onze oncles parmi les plus grands seigneurs pré-

sents, que c'était se les aliéner tous que de le faire périr, et qu'enfin il méritait personnellement qu'on le laissât vivre par les espérances. que faisaient concevoir ses brillantes qualités. Au moment oì le roi allait répondre, un messager entra, et presqu'immédiatement les terribles nouvelles qu'il apportait circulèrent de tous côtés :

Rome au pouvoir des païens; le Soudan, le Grand-Turc et Caraheu, le roi des Indes, maîtres de la capitale de la chrétienté; le pape et tous les membres de l'Eglise dispersés, les temples détruits, toutes les précieuses reliques perdues, sauf le corps de saint Pierre; les chrétiens passés au fil de l'épée; l'amiral Corsuble, Dennemont son fils et le roi Caraheu menaçant déjà la Lombardie et bientôt la France pour y implanter, jusqu'à Saint-Denis, la religion de Mahomet, telles étaient ces nouvelles.

Le roi, étourdi de ces complications inopinées, ramena par hasard ses regards sur Ogier :

— Que l'on fasse tomber sa tête! dit-il avec fureur.

—Non, Sire, répondit courageusement Naymes, vous ne le ferez pas tuer ou vous me donnerez mon congé, à moi, votre conseiller, qui ne veux pas participer à une semblable folie, — et s'apercevant que sa vivacité n'avait pas été mal prise du roi, — veuillez donc considérer, Sire, continua-t-il, qu'en présence de ces nouvelles complications de Rome, mettre Ogier à mort, c'est, tandis que vous irez en avant, soulever volontairement derrière vous toute sa parenté, dont l'orgueil vous est connu. Au contraire, ce jeune champion demande à vous servir, acceptez-le, Sire; si vous voulez vous venger, il en sera toujours temps.

—Duc Naymes, ne vous courroucez plus, répondit le roi, j'apprécie votre franc et loyal langage, je vous confie Ogier.

— Je vous remercie, Sire, il sera bien gardé.

Sans perdre de temps, le duc Naymes, heureux de cette issue, confia le jeune écuyer aux deux frères de sa femme, Geoffroy et Gauthier.

— Roi chrétien, pilier de l'Eglise romaine, le pape vous appelle son secours! s'écriait le messager.

— A Rome! à Rome! répondaient les barons.

— Si saviez de quelle mie la plus belle et la plus mignonne me suis enamouré étant prisonnier du châtelain! disait Ogier à ses deux gardiens en s'éloignant avec eux. Ni nuit ni jour ne puis reposer tant suis atteint d'amour! Allons pour passe-temps à son castel, retournons voir ma tant désirée dame.

## CHAPITRE III

Comme l'Empereur fit diligence pour se porter au secours du pape avec son armée; comme il arriva dans Suze proche Rome; du grand accueil que lui fit le saint-père; du combat qui fut livré; de la lâcheté du Lombard Allory, porte-enseigne des chrétiens; de ce qu'Ogier fit à ce propos, et comme les Sarrasins furent déconfits par sa vaillance.

Deux discours étaient prononcés ensemble peu après les événements que nous venons de rapporter. C'était celui que Charlemagne adressa à ses troupes, pairs de France, princes, capitaines, barons, chevaliers, hommes d'armes de tous rangs, étant venu se mettre à leur tête à Paris; et celui qu'Ogier tint à la belle Belicenne, fille du châtelain, au moment de quitter Saint-Omer pour suivre l'Empereur. — Le monarque n'eut pas de peine à enflammer une armée qui allait marcher contre des mécréants, sous les plis de l'oriflamme, et pour la sainte foi du Christ. L'écuyer n'eut pas de peine à ramener le sourire dans les yeux baignés de larmes de son amie, en lui promettant de n'accomplir que pour l'amour d'elle tous les beaux faits d'armes qu'il se promettait dans la guerre prochaine, et en l'assurant de la prendre pour femme à son retour, en telle manière que leur bonheur durât autant que leur vie, et qu'elle ne fût exposée ni à honte ni à reproche au sujet de l'enfant qu'elle portait dans son sein. — Effectivement, telle était sa tendresse pour Ogier, l'homme le plus beau et le plus honnête à son gré qu'eût produit la nature, qu'elle était déjà en chemin de devenir mère.

Sur cet engagement les deux amants se séparèrent, et bientôt après Ogier ayant rejoint le camp de Charlemagne. assista à un spectacle tel qu'il n'en avait encore vu de sa vie. C'était le déploiement des forces imposantes commandées par des chefs comme Quentin-le-Normand, Sansse, Savary, le duc Hoyaux, messire Allory, haut personnage de la Lombardie; messire Thierry de Dordonne, Naymes de Bavière et tant d'autres. Il y avait en tout deux cent mille hommes. Le son des trompettes formait dans l'air un bruit d'orage; les bannières semblaient une forêt; la terre tremblait sous les pas des hommes et des chevaux. — Sitôt après la revue on entra en campagne, et en peu de jours on atteignit Suze, ville à peine distante de Rome de dix lieues.

Quand le pape et le clergé, réfugiés à Suze, aperçurent les rangs libérateurs qui avançaient, ils se portèrent en procession à leur rencontre. Ce fut en pleurant que le saint-père et l'Empereur s'embrassèrent. Ils songeaient l'un et l'autre aux dévastations et aux profanations de toutes sortes des païens dans la ville éternelle

— Consolez-vous, mon père, dit l'Empereur. Je jure sur mon sceptre de ne pas m'en retourner que je n'aie détruit vos ennemis, et que je ne vous aie rétabli sur votre siége; de votre côté, attirez par vos oraisons la bénédiction de Dieu sur nos armes.

Il fit entrer ensuite ses troupes dans la ville, où le pape avait fait préparer d'avance ce qu'il leur fallait pour se reposer et se rafraîchir.

Mais déjà les rapports des espions avaient instruit les païens de la venue des Français. Dennemont voulait leur courir sus sans prendre conseil de personne; ses amis le retinrent jusqu'à ce que son père eût prononcé. A vrai dire, Corsuble ne faisait pas grand cas de Charlemagne; il accorda cinq mille hommes, puis par réflexion vingt mille pour qu'on allât le traquer dans Suze. L'Empereur, de son côté, avait mis à profit la nuit pour envoyer occuper différentes positions. Naymes de Bavières, l'un de ceux à qui il l'avait commandé, rencontra au point du jour l'ennemi posté sur une montagne, — c'était le corps de Dennemont.

— Attaquons, cousin, dit-il à l'un de ses parents



nommé César. Tout le mopoplunarddit; mais après tout, Naymes qui se savait trop inférieur en nombre, voulait envoyer prévenir l'Empereur de l'appuyer : personne ne consentit à échanger l'emploi de combattant contre celui de messager. Déjà l'on en est aux mains, les lances volent en éclat. Eudes de Langres tue le neveu de Dennemont, mais Dennemont lui-même l'enveloppe d'un gros des siens, lui, le duc de Bretagne, d'autres vaillants hommes, et les fait prisonniers. Naymes voulant les délivrer, part à fond sur Dennemont, bouscule l'homme et le cheval; les païens reviennent en masse, on plie autour du chef français, il faut reculer.

Charlemagne avait entendu le bruit du combat : observant la retraite qui s'effectuait, il se porta en avant avec des troupes fraîches. De leur côté, les Sarrasins n'avaient pas continué leur poursuite; on se rencontra sur le précédent champ de bataille: un premier corps de gendarmes français n'eut pas l'avantage. Charlemagne se lança en personne, suivi de la fleur de sa chevalerie: il eut son destrier tué sous lui. Au même moment, Allory, qui portait l'oriflamme, s'enfuit lâchement à travers la campagne : il fallut une seconde fois reculer.

On délibérait de rentrer au camp en abandonnant les prisonniers, quand Ogier, témoin impatient du combat auquel sa position d'otage l'empêchait de prendre part, n'y tenant plus à la vue d'Allory qui s'échappait, saisit une hache d'armes qui lui tomba sous la main, se précipita d'une course enragée sur le couard, l'atteignit, le fit rouler à terre d'un coup, le dépouilla de son armure, la revêtit à l'aide de ses gardiens qui l'avaient suivi, enfourcha la monture et piqua des deux vers la mêlée. De son côté, le Lombard s'était relevé et tout d'un trait avait couru s'enfermer dans son bon logis à Suze.

Ogier s'était élancé vers le point où les prisonniers restaient sous la garde de Baimon. — Couper d'abord la retraite à celui-ci, puis le forer à prendre la fuite et à tout abandonner fut l'affaire d'un instant. Autour d'Ogier tout mordit la poussière, et les Francais, trompés par l'armure, criaient : « Brave Allory! l'on t'avait cru traître ! » Maintenant Ogier s'est porté du côté de Charlemagne, il était temps : l'Empereur ayant un second cheval tué sous lui, attendait le coup fatal; du sang et des morts sous la hache d'Ogier le délivrent.

— Ah! dit l'Empereur d'un ton jovial, je n'ai pas encore dit adieu au bonheur de revoir la France et de punir Geoffroy de Danemark et sa race.

—Courage! brave Allory, cria-t-on de toute part.

Un nouveau flot de Sarrasins arrivent conduits par Dennemont.

— Au glouton! hurle le païen en désignant Charlemagne, ruez-vous tous. A moi la couronne de France! à moi la ville de Paris pour y marier ma sœur au roi Caraheu!

— Monjoie! crie l'Empereur en abattant la tête d'un amiral.

Bientôt, cependant, il se trouve si pressé qu'il ne peut même plus lever son épée; son écu d'azur aux fleurs de lys d'or est rompu en pièces, son heaume est enfoncé : Ogier reparaît, l'oriflamme d'une main et la hache de l'autre. Une boucherie horrible commence sous ses coups. Dennemont trébuche, ses partisans l'entraînent, ils reculent, ils fuient, ils finissent enfin par offrir le tableau d'un complet désordre.

Ce fut ainsi que Dieu suscita le vaillant champion Ogier pour sauver l'honneur de la France.

## CHAPITRE IV

**Comme Ogier fut armé chevalier, et du défi qu'il fit porter à Caraheu, roi de l'Inde-Supérieure.**

C'était sur le champ de bataille même que devait survenir à Ogier l'honneur le plus insigne auquel il pût aspirer : l'Empereur ayant reporté ses regards de l'immense lit de morts et de mourants qui l'entouraient au héros de la journée, lui dit :

— Vaillant Allory, que puis-je vous offrir dans mon royaume qui ne soit au-dessous de votre mérite? Vous convient-il d'être le lieutenant de ma couronne?

Et en parlant ainsi de grosses larmes d'attendrissement lui roulaient sur les joues et la barbe.

Un écuyer, à qui ce propos semblait étrange, osa en relever l'erreur.

— Sire, à qui croyez-vous donc parler? à Allory? C'est un lâche qui s'est enfui dès le commencement de la bataille; pour celui auquel vous vous adressez, il l'a châtié et s'est substitué à lui pour se couvrir de gloire : il n'est autre qu'Ogier le Danois.

En même temps le jeune homme haussait son heaume en silence, montrait ses traits à découvert et pliait le genou devant l'Empereur :

— Sire, merci pour Geoffroy de Danemark! puisse son fils être agréé à réparer son offense en se dévouant à votre service.

— Ah! gentil Ogier, c'est en vous que se trouvent tant de preuves de sens, de bonté, de force et de vaillance! comment ne désarmeraient-elles pas mon courroux; mais ne vous relevez pas encore, Joyeuse, ma bonne épée, toute dentelée des coups qu'elle a frappés aujourd'hui, désire toucher l'épaule d'un brave... Relevez-vous, à cette heure, et embrassez-moi, chevalier!

Ce nouveau titre, cette précieuse admission dans l'ordre de la chevalerie, électrisèrent Ogier. Il fut à cheval d'un bond et fendit l'air comme une flèche, cherchant en vain l'ennemi qui ne se distinguait même plus à l'horizon. Il revint au petit pas vers le noble groupe de l'Empereur et des pairs de France; d'un autre côté y arrivaient les chevaliers capturés au commencement de l'action; ils venaient rendre grâce à Allory de leur délivrance.

— Allory, seigneurs! leur répondit l'Empereur; non, non, ne frustez votre parenté des avantages de la gloire pour en doter un lâche qui ne vous est rien. Votre libérateur est un de vos proches; c'est Ogier le Danois; c'est à lui que revient l'honneur de cette journée.

Cependant il restait encore du jour pour combattre, et Dennemont se reformait derrière les collines. — Le clairon sonne de nouveau, les ban-

nières et les gonfanons s'agitent; entre tous flamboie l'oriflamme qui reste aux mains d'Ogier. On s'ébranle, on retrouve l'ennemi, : le nouveau choc est défavorable aux Sarrasins. Pour la seconde fois Dennemont prend la fuite. Tandis qu'il s'échappait, il vit accourir à lui Sadonne, le cousin de Corsuble, qui venait lui annoncer l'approche de Caraheu à la tête de trente rois païens. C'était l'exécution de la promesse qu'avait faite ce grand monarque. Corsuble lui avait promis en échange de le mener couronner à Paris et de l'y unir à Gloriande, sa fille, la première beauté de tout l'Orient.

—Mais que vois-je, Dennemont? s'écria Sadonne. Vous êtes en déroute! Oh! ça, retournons en avant!

Et le voilà, aidé de sa suite, qui se jette sur les chrétiens, les pousse furieusement, et leur cause de grands dommages. Mais tout-à-coup quelqu'un à ses côtés lui crie :

— Sauvez-vous ou vous êtes mort!

C'était l'apparition d'Ogier qui inspirait cette terreur.

— Arrête, poltron! ou je te tue!

A ce commandement, Sadonne, qui avait déjà tourné bride, revient tout tremblant et demande la vie.

— Qui es-tu, pour que je te l'accorde?

Ogier s'adoucit en découvrant que c'était au favori du roi Caraheu qu'il allait faire grâce.

— La vie, soit, dit-il, mais j'attends qu'en échange vous preniez l'engagement de me faire rencontrer quelque part seul à seul avec votre maître.

— Mon maître est le roi de l'Inde supérieure, répondit Sadonne.

— Mon aïeul était Doon de Mayence, répliqua Ogier, et l'un de ses douze fils, Geoffroy de Danemark, est mon père. Cette noblesse vous paraît-elle suffisante?

— Oui, répondit Sadonne, je prends l'engagement que vous me demandez. Si cependant je n'y puis satisfaire, je reviendrai me reconstituer votre prisonnier.

— Allez! dit Ogier, et puissé-je bientôt fermer la route de la France à qui veut y pénétrer par violence!

L'ennemi ne tenait plus d'aucun côté, on le pourchassait dans toutes les directions; Charlemagne se retira avec ses douze pairs, et ceux-ci, en chevauchant, lui racontèrent l'entrevue d'Ogier et d'un Sarrasin renvoyé sauf. Sur l'heure Charlemagne voulut en être éclairci, il fit appeler le nouveau chevalier.

— Sire, répondit celui-ci à la question qui lui fut faite, celui que, contre les coutumes de guerre, j'ai renvoyé au lieu de le mettre à mort, doit me faire trouver en champ-clos avec le roi Caraheu, notre adversaire capital; j'espère, par ce moyen, amener la fin de la guerre, sans qu'il en coûte à votre royaume tant de désastres et tant de sang répandu.

— Gentil compagnon, répondit l'Empereur admirant cette résolution en dépit qu'il voulût paraître la blâmer, je crains que cette hardiesse ne nous expose à vous perdre, ce qui serait pis que de perdre un corps d'armée.

Sur cet entretien, l'on rentra dans Suze. Nous laissons à penser la joie que le pape et le clergé témoignèrent de la victoire. Dans Rome, les païens ne se réjouissaient pas autant, ils conservaient particulièrement un souvenir épouvanté de ce formidable combattant qui, par trois fois, était venu leur arracher l'Empereur des mains. Dennemont parlait de se donner la mort; il n'était un peu soutenu que par l'espérance de prendre sa revanche avec toutes les forces alliées réunies. Son père, l'amiral, homme de plus de constance et de sang-froid, blâmait tout ce bruit et toute cette douleur à propos d'un premier échec, il ne voulait pas qu'on s'émût de ce qui n'était de la faute de personne que de la fortune. La mère de Dennemont, elle-même, trouvait ce désespoir moins conforme aux habitudes d'un preux qu'à celles des femmes, qui essaient de se faire accorder ce qu'elles désirent à l'aide de lamentations. Sous ce double reproche l'orgueil de Dennemont se redressa enfin; toute la cour ne songea plus qu'à se porter au devant du roi Caraheu qui arrivait; chacun s'y rendit dans la plus belle ordonnance qu'il put et, entre tous, la belle Gloriande apparut sous des atours de déesse. Elle était vêtue d'une magnifique robe de damas blanc, qui avait demandé neuf ans de travail à faire; cette robe était semée de perles et de pierreries. Par-dessus s'étalait un camail d'un merveilleux tissu et d'une inappréciable valeur. Les cheveux de la jeune princesse avaient un éclat d'or bruni, ruisselaient jusqu'à terre, et étaient entourés d'une couronne d'or d'un travail exquis. Elle portait une escarboucle sur la poitrine; au poing elle avait un épervier. Les deux cortéges se rencontrèrent : on échangea force témoignages d'honneur et d'amitié; puis, tous ensemble, on retourna au palais, où l'on s'assit autour d'un somptueux festin. Au milieu de l'éclat joyeux de la fête, à la vue des forces écrasantes que le roi Caraheu amenait, la déroute de Dennemont ne sembla plus qu'un fait sans importance, tout le monde l'envisagea légèrement.

Sadonne transmit à son maître le défi d'Ogier, et le monarque indien promit, sans nulle faute, de combattre ainsi qu'il lui était proposé. Sur la fin du repas, un espion étant arrivé de Suze et ayant annoncé que l'armée française s'apprêtait à marcher sur Rome, la joie redoubla; on cria que, dans leur folie, les chrétiens étaient une proie qui venait s'offrir d'elle-même, et que l'on n'aurait même pas la peine de se déranger pour les saisir tous.

## CHAPITRE V

Comment Charlot, envieux d'Ogier, entreprit de s'embusquer en avant de l'armée, avec peu de gens, et du danger qu'il fit courir aux Français. Et comment la valeur d'Ogier vint à bout de tout réparer. Comme Caraheu vint en héraut près de Charlemagne, et du combat singulier qui fut arrêté entre lui et Ogier, et entre Sadonne et Charlot.

La jalousie que les exploits et la renommée sitôt acquise d'Ogier excitèrent dans le cœur d'un fils de Charlemagne, nommé Charlot, faillit causer la perte de ce dernier, par la témérité qu'elle lui inspira dans la circonstance suivante :

Charlemagne avait fait annoncer que chacun se

tint prêt à se porter sur Rome au premier signal; Charlot, prenant à part quatre de ses compagnons, leur proposa de devancer l'armée pour accomplir quelque acte écla-tant en attendant sa venue.

—Excellent! s'écrièrent les seigneurs; prévenons Ogier, il sera des nôtres.

— Ne le prévenez pas, au contraire; je ne le veux voir mêlé en rien à notre entreprise.

La nuit suivante, Charlot, à l'insu de Charlemagne et du reste de l'armée, fit prendre les armes à cinq cents hommes, et les mena secrètement à peu de distance de Rome. A peine était-il embusqué que Dennemont en était déjà averti par ses espions.

— Ogier le Danois est-il parmi eux? demanda-t-il.

Les espions lui répondirent qu'ils ne le pensaient pas.

L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir au plus vite.

Il envoie prévenir Caraheu et l'Amiral; en un instant tout le monde est en selle; vingt mille hommes sont réunis pour aller cerner les Français et que pas un n'échappe.

Or, la sollicitude paternelle de Charlemagne, alarmée jusque dans son sommeil, lui avait fait pressentir sous la forme d'un songe le danger que courait son fils; il avait vu un oiseau monstrueux lui déchirant les entrailles du bec et des ongles. Troublé jusqu'après son réveil, il n'avait pu songer à autre chose pendant le conseil et pendant la messe, célébrée comme à l'habitude par l'archevêque Turpin. Personne, d'ailleurs, ne savait rien de ce qu'il lui importait de savoir: ni où était Charlot, ni ce qu'il faisait.

Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'un chevalier, accourant de la périlleuse embuscade, vint l'avertir de se hâter s'il voulait revoir son fils vivant. Charlemagne, comme on le pense, n'y mit pas de retard; tout ce qui se trouva d'hommes prêts autour de lui le suivit immédiatement, et, s'il ne put arriver que déjà bon nombre des compagnons de Charlot ne fussent massacrés, c'est que dès le commencement de l'engagement, chaque Français avait eu quarante ennemis sur les bras. Le fils de l'Empereur avait fendu un prince païen, homme et cheval, abattu l'épaule d'un autre; mais Caraheu avait décapité son cheval, et, sans l'arrivée d'Ogier, c'en était fait de lui. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le Danois avait changé la face des choses; partout où se promenait son blason d'argent à un aigle de sable, il y avait jonchée de cadavres à arrêter les chevaux de fuyards ou ennemis, c'était maintenant tout un. Caraheu lui-même ne tint pas plus que les autres; à l'appel d'Ogier qui voulait le joindre, il se contenta de répondre que le jour de leur rencontre n'était que différé. Mais en parlant ainsi, il fuyait toujours, les plus braves n'avaient plus honte de montrer leur crainte. Il y eut cependant un peu plus tard un retour offensif des plus hardis, mais de si peu d'effet et de si peu de durée, que ce ne fut qu'un temps d'arrêt dans la déroute, qui finit par emporter tous les païens. Charlemagne les ayant poursuivis jusqu'à leurs tentes, n'eut plus autre chose à faire que de rentrer au camp. Il y eût peut-être puni son fils, si ses reproches n'eussent été arrêtés par l'intercession de ses conseillers et par le repentir de l'imprudent. Celui-ci témoigna particulièrement sa reconnaissance à Ogier de lui avoir sauvé la vie.

Cette alerte, dégénérée en action générale, avait eu l'important résultat de faire acquérir à l'armée française des positions nouvelles qui la rapprochaient de Rome, entre autres la rivière de Coivre, qu'on avait franchie en pourchassant l'ennemi, et que l'armée tout entière traversa dans la soirée. Les tentes furent plantées sur l'autre rive, près d'une île abondamment pourvue de vivres. Tout fut joie encore ce soir-là dans le camp des chrétiens, tout désappointement dans le camp opposé; les chefs sarrasins n'avaient pas trop de quoi se louer les uns les autres et ne s'y essayaient guère. Ils se fiaient pourtant encore à leur nombre en bataille rangée. Caraheu décida de se rendre en héraut près de Charlemagne, tant pour prendre jour à en livrer une qui décidât entre eux que pour arrêter son combat singulier avec Ogier.

Après un court débat, ses alliés l'approuvèrent; nul ne mettait en doute l'attention scrupuleuse de l'Empereur à bien traiter loyalement un héraut.

Le lendemain, le monarque indien arrivait devant le pavillon du monarque chrétien. Au premier moment, l'on crut qu'il apportait les clés de Rome; mais l'on comprit bientôt qu'il s'agissait d'autre chose, quand, ayant salué Charlemagne et ayant obtenu de lui l'autorisation de parler à tout ce qu'il y avait de barons rassemblés, il demanda où était Ogier le Danois. Celui-ci se présenta courtoisement.

— J'ai nom Caraheu, dit alors l'envoyé des païens; vous m'avez fait demander le combat, je viens vous l'offrir avec mon amie la belle Gloriande pour gage de la victoire, si vous deviez la remporter sur moi.

— Le combat est désirable et le prix de la victoire encore plus, répondit Ogier.

— Sire, votre consentement à ce qu'Ogier combatte est tout ce qui reste à attendre sur ce point, dit Caraheu en se tournant vers Charlemagne.

— Qu'il fasse selon son vouloir! répondit l'Empereur.

— Selon son vouloir! interrompit Charlot, que la jalousie ressaisissait; le bon vouloir d'un serf racheté! Ce combat ne me convient-il pas mieux qu'à lui.

— Je ne suis pas serf, répondit Ogier, quels qu'aient été les efforts de ma marâtre pour que je le devienne.

— Orgueilleux chevalier, interrompit Caraheu, je combattrai avec Ogier et non avec vous. A défaut de moi, vous ne manquerez pas de trouver qui vous tienne tête.

— Noble cœur! s'écria Ogier; oh! merci de l'honneur que vous me faites! Que n'êtes-vous chrétien, ou que ne pouvez-vous le devenir! nous serions frères d'armes; pas un exploit que nous n'entreprissions en commun sous la sauvegarde de Dieu! Mais, sachez-le, Charlot est le fils de notre puissant Empereur, et il est digne de jouter avec le plus hardi chevalier qu'on lui voudra opposer.

— Eh bien! je lui oppose l'amiral Sadonne, celui de mes chevaliers que j'estime le plus.

— Portez-lui mon gage! riposta aussitôt Charlot.

Et le combat fut ainsi arrêté des deux parts.

Il restait bien encore à faire à Charlemagne, en style de héraut, la sommation d'avoir ou à venir à Rome abjurer la foi de Jésus-Christ, en présence des rois païens, ou à accepter la bataille. Mais comment penser qu'une telle démarche pût exciter au delà du sourire chez celui qui commandait à tout l'Occident! C'est ce qui arriva en effet.

—Je fais cas de leur sommation comme de celle d'un berger, répondit doucement Charlemagne.

Ce qu'il restait de sérieux était la joute du lendemain. On arrêta qu'elle se passerait dans l'île voisine, où personne n'entrerait que les quatre combattants. Caraheu retourna s'y préparer parmi les siens, et refusa poliment les civilités d'Ogier, qui voulait le garder la journée au camp. Lui et Sadonne, quand ce dernier fut prévenu qu'il en était, étaient tout joyeux. La belle Gloriande vint, par ses embrassements, exalter le courage de son chevalier. Il fut convenu qu'elle s'exposerait à sa vue le lendemain dans le champ-clos pour l'animer au dernier point de la vaillance. Enfin elle accepta d'un visage ferme, sinon d'un cœur calme, de subir, au cas échéant, les conditions arrêtées pour l'issue du combat.

Du côté des chrétiens, chacun s'empressa autour de Charlot; personne dont il ne reçût un conseil. Pour Ogier, il n'en eut pas un; en avait-il besoin? Le roi passa la nuit en oraisons; la messe fut dite devant les champions. Le pape les bénit l'un et l'autre. Ils prirent tranquillement un repas réconfortant. Cela fait, ils montèrent à cheval et se rendirent sur le terrain.

## CHAPITRE VI

**Comment les quatre champions combattirent vaillamment dans l'île de Coivre; comment le roi Dennemont, qui était embusqué, quand il vit qu'Ogier avait le dessus, vint traîtreusement s'emparer de sa personne, et comment Caraheu s'alla rendre prisonnier à l'empereur Charlemagne.**

Les Sarrasins, de leur côté, n'avaient pas surveillé d'un œil moins attentif les apprêts de leurs champions. Le roi Caraheu avait dû endosser une sorte de cuirasse qu'on nommait Jasseran; celle-ci était magique; c'était l'ouvrage d'une fée. Gloriande la lui avait apportée elle-même dans la prairie où il s'armait. Il avait ceint Courtain sa bonne épée. Sadonne était arrivé non moins bien équipé. Tous deux, en compagnie de Gloriande, qui ne voulait pas quitter son ami, se rendirent dans l'île. Les Français y étaient déjà. Ni les uns ni les autres ne se doutèrent que Dennemont, feignant de redouter quelque traîtreuse entreprise des chrétiens contre sa sœur, avait lui-même commis la trahison d'y faire passer, précédemment et sans qu'il y parût, trois cents gens d'armes cachés dans les broussailles. Les chevaux caracolaient; les combattants paradaient de leurs armes; Caraheu se recommandait aux prières de son amie, et Gloriande, plus belle encore de son émotion, invoquait pour lui ses dieux Mahomet, Jupiter, Baraton et Pluton. Voici le blason d'argent à un aigle de sable, et le blason d'argent à quatre bandes d'azur avec un faux écusson de gueule portant la figure de Mahomet; voici celui celui de Charlot et celui de Sadonne. Tous les quatre sont touchés; on prend du recul, on va fondre homme contre homme. Ogier, que la vue de Gloriande a ébloui, jure de vaincre et de la conquérir. Les coups sont portés, les lances rompues, le feu jaillit des cuirasses; Charlot est renversé sur l'arçon de sa selle, sans toutefois vider les étriers. Il met l'épée à la main; il brave Sadonne, qui le lui rend bien. Ogier abat l'oreille du destrier de Caraheu, et le renverse presque à terre. Mais il ne veut pas profiter de l'avantage jusqu'au bout et tuer son adversaire; il préfère courir vers Gloriande, et il lui dit:

— A la tournure que prend l'affaire, vous allez être à moi!

— La journée n'est point achevée, chevalier, répond la pucelle.

Ogier veut de force lui prendre un baiser.

— Prends d'abord ceci! lui crie Caraheu.

Il lui lance un javelot avec tant de précision et de raideur, que la cuirasse d'Ogier en est percée et que, sans le hoqueton qui se trouve en dessous, il serait tué du coup.

— Bon, ceci! dit Ogier; et cela de même!

D'un grand coup d'épée il rompt le cercle du heaume de Caraheu, et coupe la courroie de son blason, qui tombe à terre. Gloriande change de couleur.

Sadonne décolle le cheval de Charlot; mais celui-ci saute à terre sans le moindre mal.

— Païen, je rendrai la pareille à ton coursier!

— Chrétien, toi et ton père, vous resterez dans nos mains!

Sadonne, qui, jusqu'au bout, veut combattre loyalement, descend de sa monture: encore des coups retentissants, des coups encore entre Ogier et Caraheu. Courtain la bonne épée donne à ce dernier un grand avantage sur Ogier, dont l'épée est de trempe inférieure.

— Elle fut forgée pour ta perte! lui dit-il en abattant un quartier de son écu.

Ogier lui répond par un coup qui entaille sa cuirasse à l'épaule; sans le hoqueton, il ne s'arrêtait qu'à la ceinture

Une telle ardeur entretient l'émulation de Charlot, qui met en pièces l'écu de Sadonne. L'attaque et la défense font merveille. Enfin Ogier se jette sur Caraheu, le ploie en arrière sur sa selle et lui fait perdre le souffle en l'étreignant de ses deux bras.

Tout-à-coup, Dennemont, embusqué dans le bois, accourt avec ses trois cents hommes et vient frapper Ogier, qui avait achevé de vaincre Caraheu, et qui, suivant son droit, allait emmener Gloriande.

— Ah! traître, s'écrie le preux en lâchant le Sarrasin avec mépris: tes précautions étaient pri-

ses! Ta félonie me réserve la mort! A ton aise! Mieux vaut cette mort que la honte qui t'attend!

Cependant il tourne ses efforts contre la troupe. Charlot, dès le premier moment, a sauté sur le cheval vacant de Sadonne; il vient porter aide à son frère d'armes. Tentative superflue! En vain les premiers assaillants sont tombés; en vain Caraheu, indigné, crie aux autres de se retirer. le piége prévaut, et sur la valeur d'Ogier et sur la loyauté de Caraheu. Charlot s'évade à grand'peine, et le noble Ogier est couvert de liens. Il n'échappe à la mort que par les prières de Gloriande.

La nouvelle de ce dénoûment, portée par Charlot au camp chrétien, y fut un coup terrible.

Charlemagne, au désespoir, se repentit bien de n'avoir pas suivi son inspiration, en faisant pendre Caraheu lorsqu'il l'avait eu sous la main. La perte de son noble vassal, de celui qu'il regardait comme le plus parfait chevalier de la terre, était plus regrettable à ses yeux que celle de la moitié de son armée. Sa seule consolation était que Charlot eût échappé. Pour Caraheu, en voyant emmener son adversaire couvert de chaînes au camp des païens, il lui semblait que ce fût son propre honneur qu'on y traînait, à jamais terni, le prestige de son sceptre et de sa couronne à jamais détruit; il demeurait devant cette audacieuse trahison, non courroucé, stupide! il n'entendait pas même Gloriande qui lui disait d'espérer. Quant à Corsuble, il n'apporta aucune retenue dans sa joie : au premier mot qui lui fut dit, il saisit un gros bâton, courut sur Ogier sans défense, et l'en frappa impitoyablement; mais ce n'était pas là de quoi faire prendre au patient une posture plus humble, ni de quoi diminuer sa fermeté.

— Tu me traiterais encore plus mal, si c'était toi qui me tînt, vociférait le furieux.

— Il est vrai, répondait Ogier, je te ferais pendre sans remise.

— Souviens-toi de tous mes désastres dont tu es l'auteur, reprenait Corsuble.

Et il les énumérait tous sans cesser de frapper.

— Je regrette bien de ne pas avoir fait pis, mais c'est à quoi je m'essaierai si je t'échappe, ripostait Ogier.

Sur ces réparties, Caraheu entra; il réclama le prisonnier avec une extrême chaleur, alléguant qu'il était plus grave de s'être porté à l'acte qui l'en avait rendu maître, que si on lui avait enlevé à lui-même le tiers de son royaume; que l'île de Coivre devait être un terrain inviolable pour les deux armées, que lui-même en avait répondu devant Charlemagne et ses barons. A cette réclamation, Corsuble se contenta de répondre que la délivrance du chevalier était chose à laquelle il ne fallait pas songer, qu'il allait être immolé en l'honneur de Mahomet et pour le bien de l'armée.

Caraheu se retourna vers Dennemont et le conjura de réparer sa trahison; mais celui-ci, non moins formel que son père, répondit qu'une parole de plus en faveur d'Ogier allait faire tomber sa tête. C'était trop de refus : l'Indien, hors de sens et ne se souciant plus de Gloriande, s'enfuit vers son camp, pour y faire prendre les armes à tout le monde et revenir égorger les deux traîtres, père et fils. Dans le trajet, il fut rejoint par un roi allié, du nom de Soliman, qui lui remontra qu'il allait tout gâter sans profit.

— Laissez-moi plutôt obtenir quelque concession en insistant, dit-il, et, pour le surplus, consolez-vous en réfléchissant que si votre adversaire a été saisi à votre insu tandis que vous vous mesuriez avec lui, vous n'y pouvez rien.

— Mauvaise raison! répondit Caraheu : c'est de mon honneur, du mien, entendez-vous! qu'il s'agit, et ce sera le souci de mon âme, tant qu'elle restera chevillée à mon corps. S'il n'y a d'autre remède, j'irai plutôt me livrer à Charlemagne.

— Cherchons, avant cela, quelque chose de moins funeste, répondit Soliman.

Et de propos en propos il ramena son allié au palais de Corsuble.

Comme ils y entraient, Sadonne y arrivait d'un autre côté.

Il dit à voix basse en passant devant Ogier, que l'on considérait déjà comme condamné :

— Service pour service : je me souviens de la bataille de Suze.

Puis, s'adressant tout haut à Corsuble :

— Que prétend-on? continua-t-il; vous voulez faire périr ce prisonnier? Et que ferez-vous, si d'aventure, vous ou votre fils avez à être pris à votre tour? Contre qui aurez-vous à offrir de vous échanger. Au bout de la guerre, tuez Ogier si cela vous convient, mais jusque-là n'en faites rien.

C'était là ce qu'il fallait dire pour sauver Ogier, aussi Sadonne eut-il plein succès. Gloriande vint après réclamer la garde du captif et l'obtint : elle l'emmena dans sa résidence et l'y fit soigner de sa blessure. Il y soupa en compagnie de Sadonne à qui il témoigna sa reconnaissance. Fort avant dans la soirée, les deux guerriers et Gloriande s'entretinrent aussi de Caraheu qui ne parut pas.

Il s'était retiré dans son camp et avait chargé le roi Soliman de prévenir Corsuble et son fils que s'ils ne lui faisaient réparation, ils n'eussent plus à compter sur lui ni pour leur porter secours ni pour épouser Gloriande.

La colère du père et du fils avait été telle en s'entendant signifier cette résolution, que Soliman, de peur qu'il ne lui arrivât mal à lui-même, avait dû se retirer au plus vite et venir annoncer à celui dont il s'était fait le messager, qu'il n'avait rien obtenu.

Caraheu ne balança pas; il fit seller son cheval, sortit de Rome, traversa la rivière; quelques moments plus tard, il était devant Charlemagne et sa chevalerie, bien étonnés de le revoir.

## CHAPITRE VII

De l'arrivée de Brunamont, roi d'Egypte, près de l'amiral Corsuble; et comme il calomnia la belle Gloriande.

La première question qui lui arriva de toutes parts eut Ogier pour sujet; quand on sut qu'il vivait, la joie fut générale; Charlemagne, emmenant Caraheu dîner avec lui, se fit expliquer la cause de sa venue et donna de hauts éloges au sentiment de loyauté admirable qui l'avait provoquée.

Corsuble jugeait différemment ce même senti-

ment; car, tandis que de son côté l'otage volontaire affirmait à l'Empereur qu'on ne le laisserait pas longtemps sans venir l'échanger, le vieux païen, au mépris de toute probité, jurait de ne jamais se dessaisir de son prisonnier, et signifiait en même temps à sa fille qu'elle eût à ne jamais se souvenir qu'elle avait été promise en mariage au monarque indien.

Le deuil que cet avertissement jeta dans l'âme de Gloriande est aisé à concevoir. Elle vint en confier l'amertume à Ogier.

— Quoi de plus simple que de mettre un terme à vos douleurs? répondit le preux Danois. Fuyons ensemble vers les tentes de Charlemagne. Consentez à y recevoir le baptême, vous et votre fiancé, et je vous garantis que vous devenez princes chrétiens par la munificence de l'Empereur, sans compter les conquêtes que nous ferons, dont je ne veux toucher un denier que vous ne le partagiez avec moi

Gloriande, sans accepter (car elle n'eût su oublier sa loi), remercia néanmoins Ogier avec effusion, puis elle pleura de nouveau en songeant à son bonheur envolé, et elle finit en priant Mahomet de veiller sur le cher absent.

Mais c'était peu que Caraheu fût séparé de sa douce amie, il fallait encore que, pour éprouver le cœur de la pauvre affligée, sa beauté attirât à la cour de son père, Brunamont, le puissant roi d'Egypte, dont un héraut vint annoncer l'approche. Dès les premières paroles échangées entre ce nouveau prétendant, l'amiral et son fils qui se portèrent à sa rencontre, le malheur de Gloriande fut certain : Brunamont venait dans l'intention de la mériter en prêtant son concours à Corsuble dans ses entreprises contre les chrétiens.

En vain Dennemont objecta-t-il qu'on était engagé de parole avec Caraheu et que l'on ne pouvait se considérer libre d'agréer une nouvelle alliance qu'autant qu'on eût mis le monarque indien en demeure de déclarer ce qu'il prétendait faire; Corsuble n'en voulut pas attendre si long, il prétendit que tout était rompu par la fuite de son ancien allié chez son adversaire. Et Brunamont s'étant fait mettre au courant des événements de l'île de Coivre et de leur suite, confirma dans son opinion celui dont il voulait épouser la fille. Caraheu, à son avis, avait de longue date prémédité de trahir et d'abandonner les païens comme il l'avait fait; on ne lui devait aucun égard.

Dans la journée même, il y eut une assemblée de toute la noblesse sarrasine; Gloriande y fut mandée; son père lui présenta Brunamont, et, à son grand désespoir, elle l'entendit le lui désigner comme celui qu'elle épouserait prochainement. Pâle, mais ferme, la jeune fille répliqua distinctement que, chez elle, le souvenir des engagements passés était ineffaçable, et que la crainte même de la mort ne la ferait pas changer envers Caraheu, tant qu'il serait vivant. L'amiral lui jeta une coupe à la tête, et si elle n'eût paré le coup avec sa main, elle eût eu le visage brisé.

De retour dans son appartement, elle s'apprêtait à confier ses nouveaux chagrins à son ami Ogier, quand Brunamont qui marchait sur ses pas, brûlant de luxure, voulut s'emparer d'elle et user de privauté; mais elle le repoussa énergiquement.

— Vous n'en êtes pas où vous pensez, dit-elle, jamais je ne vous saurais aimer.

Au bout de quelques minutes d'efforts infructueux pour se la rendre favorable, Brunamont sortit brusquement, et, pour donner un cours à sa fureur, fit armer ses gens et courut sus aux Français. Il en résulta un court engagement dans lequel un chevalier, du nom de Geoffroy Mainaut, fut désarçonné. Brunamont se saisit de son destrier, et vint l'offrir à Corsuble en lui disant qu'il n'avait renoncé à joindre le maître au cheval que par égard pour le secret qui venait de lui être communiqué. Corsuble, intrigué, lui demanda ce qu'on lui avait appris.

— Simplement, répondit Brunamont, que Caraheu est déjà baptisé, que Gloriande doit l'être, et qu'elle doit l'épouser après qu'elle aura ouvert les portes de Rome aux chrétiens, une de ces nuits prochaines, et que vous aurez été mis à mort.

Gloriande dut aussitôt reparaître devant son père, qui l'accusa de cette horrible trahison.

— Sire, dit-elle, mes accusateurs sont des lâches, et n'aiment ni vous ni moi.

— Silence, paillarde! répliqua brusquement l'amiral.

D'un coup violent il l'étendit à ses pieds, il la traîna par les cheveux, et, sans l'intervention de dix ou douze rois présents, c'en était fait d'elle.

— Monseigneur mon père, dit-elle en se relevant avec dignité, vous ajoutez bien légèrement foi aux accusations. Ce doit être Brunamont qui m'a calomniée; je n'avais pas voulu me prêter à ses infâmes désirs. Mais je veux que la lumière se fasse, et pour ce, je requiers qu'il soit pris bataille contre Brunamont par un champion que je choisirai.

Corsuble accueillit cette demande; la jeune princesse fut confiée à la garde de deux rois, et aussitôt elle se fit conduire près d'Ogier. Elle le pria d'entrer en champ-clos pour elle. Aux yeux d'Ogier, ce n'était pas un service qu'il eût à délibérer d'accorder, c'était une obligation dont il allait de son honneur de s'acquitter. Gloriande se représenta donc avec lui devant son père.

— Je suis le chevalier de la dame Gloriande, cria-t-il : où est le blasphémateur qui a dit qu'elle n'était pas bonne, loyale, honnête et sans vice? Qu'il montre sa barbe, voici mon gage.

— Oui, dit Corsuble, mais tout ceci n'est rien, vous êtes prisonnier, fournissez caution.

— De l'encre et du papier, répondit Ogier, Caraheu va revenir à ma place.

L'amiral, tout en riant de la confiance du chevalier, lui laissa écrire une lettre à l'otage de Charlemagne. Un messager la porta au camp des Français et elle y mit tout en joie, par l'assurance qu'on en tira que le Danois était vivant. Sa teneur ayant expliqué la nécessité que Caraheu reçût le congé qu'il bouillait d'obtenir, Charlemagne le lui octroya gracieusement, après en avoir reçu serment de revenir se constituer en pareil état que précédemment, jusqu'à la délivrance d'Ogier. Déjà la rivière était derrière l'amant de Gloriande; il franchissait Rome; il était dans le palais; il aperçoit Brunamont, la colère l'aveugle, il veut le percer de son épée; toutefois on lui fait entendre qu'il aurait tort. L'amiral lui demande s'il veut pleiger le champion de Gloriande. Sur sa réponse affimative, Sadonne vient

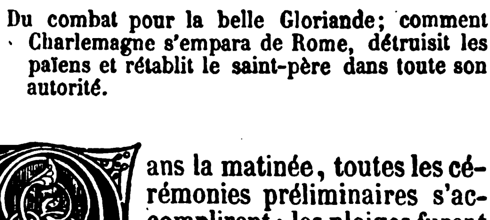


s'offrir pour le pleiger en second. Les choses ainsi entendues, on n'avait plus qu'à attendre le lendemain, chacun se retira. Cependant, comme on avait négligé de décider où il serait bon de faire le champ, et que dans la soirée les adversaires tombèrent d'accord de l'île de Coivre, Sadonne alla demander à Corsuble s'il voyait quelque inconvénient à ce qu'on la choisît.

— Pas d'autre que la possibilité pour Ogier de s'échapper.

— Caraheu et moi, nous en répondons jusqu'à mourir.

— Alors, soit! Demain matin les champions comparaîtront devant moi pour s'entendre notifier par avance ma sentence que le vaincu, quel qu'il soit, sera pendu.



## CHAPITRE VIII

Du combat pour la belle Gloriande; comment Charlemagne s'empara de Rome, détruisit les païens et rétablit le saint-père dans toute son autorité.

Dans la matinée, toutes les cérémonies préliminaires s'accomplirent; les pleiges furent gardés d'un côté, Gloriande de l'autre, dans de fortes tours; Ogier reçut la bonne épée Courtain des mains de Caraheu, avant de se séparer de lui. En montant à cheval, il fit le signe de la croix et se recommanda à Dieu.

Au moment où il entra dans l'île, une voix lui cria du côté des Français qui étaient accourus :

— Ah! chevalier Ogier, laissez les païens débrouiller leurs querelles, et revenez-nous.

— Oh non pas! répondit-il, Caraheu est trop noble; quelle que soit sa religion, il m'a trop chaudement servi pour que je manque à le servir à mon tour. Rappelez-moi au souvenir de l'Empereur et de toute l'armée.

Brunamont arrivait; d'un seul bond il fit franchir trente pieds à son excellent coursier Broiffort. Les deux champions prirent du champ et couchèrent leurs lances; ils revinrent l'un sur l'autre, se heurtèrent, et les lances volèrent en éclat. Ogier, en tournoyant, avisa le côté par où Brunamont se découvrait, il lui fit sauter le cercle de son heaume, endommagea force mailles de l'épaule de son haubergeon. Brunamont riposta par un tel coup d'épée, que l'écu qui le para en eut un quartier d'abattu.

Il n'y avait là à attendre de secours de personne : Corsuble et Dennemont, en prenant place, avaient fait crier que nul, sous peine de mort, n'approchât des champions à une portée d'arbalète. Brunamont se remémorait combien de fois son bras avait fait triompher le mauvais droit : il le ferait bien triompher une fois de plus. Ogier lui porta un second coup sur le heaume, lui entama la chair et fit jaillir le sang. Seconde riposte de Brunamont qui fit voler le reste de l'écu. Ogier se sentant découvert, haussa le bras pour écarter le péril et porter un terrible coup; mais un engourdissement lui survint d'avoir trop fort frappé, et Courtain lui chut de la main.

Les pleiges et la prisonnière, qui suivaient le combat dans le lointain, se crurent tous perdus. Charlemagne et son entourage de l'autre côté, n'en auguraient pas mieux. Il ne restait plus qu'une courte dague au champion de Gloriande pour repousser l'incessante attaque de Brunamont. Tout-à-coup, repliant tout son corps et prenant son élan avec une précision anmirable, il le saisit à revers, lui étreint le bras et lui fait à son tour lâcher son épée. Les voilà dague contre dague; la supériorité du cheval de Brunamont lui conserve seul un reste d'avantage. Ogier s'élance à terre, s'empare de l'épée de son adversaire et l'envoie disparaître au loin dans les flots de la Coivre. De sa propre épée qu'il a en même temps ramassée, il menace le poitrail de Broiffort, si le maître n'en descend. En un instant ils sont pied contre pied; le heaume de l'Egyptien cède sous un nouveau coup d'épée : la lutte devient corps à corps. Ogier glisse sur l'herbe et tombe, Brunamont s'apprête à l'égorger, mais le bras qui retient Courtain redevient libre. Brunamont a beau vouloir le maîtriser, toute la personne du chevalier se retrouve debout; Montjoie et saint Denis! l'épée siffle, brille; s'abat sur le païen et lui fend la tête jusqu'aux épaules. Les trompettes éclatent de l'estrade de l'amiral, elles répondent du point où se trouve Charlemagne, et, ce qui ne se pouvait pas prévoir, les chrétiens électrisés franchissent la rivière et volent à l'assaut de Rome. Ogier, cependant, joignant à la bravoure d'un lion la candeur d'un enfant, retournait se soumettre à sa captivité. D'un ordre irrésistible, l'Empereur l'arrêta et le força de le suivre aux fossés que l'on comblait déjà.

Au dedans de Rome la confusion favorisait le hardi coup de main des chrétiens : les gens de Brunamont s'égorgeaient entre eux; en quelques heures la situation fut sans remède, et les chefs, le reconnaissant, songeaient à se donner la mort, lorsque Charlemagne, faisant irruption dans le palais, épargna à Corsuble, à Dennemont et aux autres la peine d'aller chercher le trépas plus loin. Tout fut détruit de l'immense armée des barbares, et un festin fut dressé au milieu de cette dectruction. Caraheu, Gloriande et Sadonne comparurent devant le grand Empereur : assistés d'Ogier ils étaient sûrs d'un accueil bienveillant. Rien ne retenait les vainqueurs de les traiter entièrement en amis que la différence de foi; car, de se reconnaître volontairement les sujets de Charlemagne et d'être tout disposés à le servir à plaisir et honneur, c'était le penchant de tous trois; mais ni prières ni offres ne purent les détourner de repousser bien loin la simple idée d'une abjuration.

En vain Charlemagne eût-il consenti à indemniser Caraheu de l'abandon de ses Etats de l'Inde, auquel l'entraînait un changement de religion, en lui constituant un territoire équivalent dans l'Occident; en vain, désespérant de ce premier côté, eût-il pris l'engagement de faire faire une grande fortune à Gloriande et de la marier à Ogier, il lui fallut renoncer à la sastifaction de voir l'un ou l'autre recevoir le baptême. Indépendamment qu'au mépris de tout avantage et nonobstant la plus haute estime pour Ogier, Gloriande n'eût jamais pu d'avantage abjurer son premier amour que la loi de Mahomet. Ogier ne prétendait pas à une autre part

que celle qui lui était dévolue dans le cœur de Gloriande. Il intercéda si bien pour les deux amants que, sans condition quelconque, il leur fut accordé de s'unir l'un à l'autre et de retourner régner dans leurs Etats de l'Inde supérieure.

Leur départ et celui de Sadonne ne tarda guère; et l'on doit penser qu'ils ne l'effectuèrent pas sans des adieux pleins de larmes à l'ami si généreux et si vaillant qu'ils avaient rencontré parmi les chrétiens. D'autres faits d'une grande importance vinrent promptement détourner l'attention de cette séparation : à la sollicitation de l'archevêque Turpin, le pape venait d'être prévenu qu'il était libre de rentrer en possession de la ville éternelle; Charlemagne, laissant au Saint-Siége à reconnaître dans l'avenir le service qu'il recevait de la nation française, décidait que rien ne serait changé de ce qui avait été établi avant l'invasion sarrasine. Le pape rentra dans Rome à la tête de son clergé et avec un grand appareil; remonté sur son siége, où l'Empereur le ramena s'asseoir au nom de Jésus-Christ, il donna sa bénédiction à l'armée et au peuple. Quelques jours plus tard, le monarque chrétien, le pieux libérateur du père des fidèles, reprenait en main les affaires de son gouvernement qui depuis long-temps souffraient de son absence.

## CHAPITRE IX

**Comment Ogier reçut des nouvelles de Bélicenne et de son père, le duc Geoffroy; comment il partit en Danemark et y resta cinq ans; de son retour à la cour de France; de l'arrivée de son fils Baudouin près de lui, et de la mort de ce dernier.**

En France, des affaires de nature bien opposée attendaient Ogier : les unes venaient de Bélicenne et lui annonçaient la naissance d'un bel enfant, fruit de leurs amours, qui avait été baptisé du nom de Baudouin; les autres, qu'il ne connut pas de suite, concernaient sa famille. Les païens s'étaient emparés de tout le Danemark, sauf de Mayence, où le duc Geoffroy s'était retiré. Il y subissait les horreurs d'une famine épouvantable. Sa femme, accablée de cette misère, lui avait dit que le Seigneur la leur envoyait, sans doute, en punition de leurs iniquités, et parce qu'ils avaient abandonné leur fils. Ne trouvant, autour d'elle et de son époux, aucun parent qui voulût les aider de corps ou de bien, elle lui avait conseillé d'écrire à Charlemagne, pour le conjurer de prendre pitié de leur horrible situation, sinon à leur propre considération, du moins à celle du nom de chrétien. Le duc avait traité cette idée de sottise. La duchesse n'avait pas laissé pour cela d'y donner suite : elle avait expédié à la cour de France une lettre de sa main, en contrefaisant l'écriture du duc, et en la scellant, à son insu, de son sceau, qu'elle lui avait dérobé. Elle n'eut aucun succès. L'Empereur, non content de montrer une joie violente des événements de Danemark, et de jurer qu'il ne bougerait contre les païens que ceux-ci n'eussent au préalable égorgé tout ce qui était dans Mayence, défendit, sous peine de mort, qu'aucun chevalier allât porter aide de ce côté.

Ogier n'avait pas été présent à cette terrible injonction : Charlemagne le voyant entrer un peu plus tard, et ne doutant pas de lui voir partager son ressentiment, lui dit par plaisanterie :

— Il m'est venu l'idée de vous envoyer au secours de votre père, dont les affaires ne sont pas au mieux : cela vous plaît-il ?

— Oui, Sire, répondit Ogier; j'obéirai à votre commandement.

— Iriez-vous, vraiment, repartit l'Empereur, après les outrages que vous avez subis ?

— Sire, encore que mon père me battît tous les jours, il faudrait que je le prisse en patience. C'est ne se rendre digne d'être aimé ni de Dieu ni des hommes, que de ne pas placer un père au-dessus de tous les intérêts, et même de l'honneur. Sire, j'irai.

— Et moi, dit Charlemagne surpris, je ne m'en dédirai pas; mais vous irez seul, à moins que vous ne trouviez à vous faire accompagner de vos sujets. Je n'entends pas qu'un seul des miens soit employé au service d'un rebelle.

Ogier n'en demandait pas plus. Suivi seulement de trente hommes, il vola à Mayence, trop tardif encore, malgré cette célérité. A son entrée dans la ville, il croisa le cortége funèbre de son père. La veille, le duc Geoffroy avait trouvé la mort dans une sortie contre les païens; mais ceux-ci étaient en pleine déroûte. Le mouvement avait été poussé avec une telle impétuosité contre eux que, nulle part, ils n'avaient pu se rallier. Il revenait à Ogier d'achever de les disperser. C'est à quoi il ne tarda guère : il eut bientôt vidé le pays de tout ce qu'il ne tua pas. Dès lors, héritier paisible du Danemark, il en saisit régulièrement le gouvernement, recueillit les hommages, visita les hommes, distribua les offices, promulgua les édits pour les branches diverses de l'administration, releva les édifices et ouvrages de défense qui avaient souffert. En cinq ans il eut terminé, et il s'apprêta à reparaître en France avec un nouvel éclat.

Grande était l'impatience de Charlemagne de le revoir; il la manifestait une dernière fois un jour de la Pentecôte, quand tout-à-coup le nouveau duc parut. Aussitôt l'hilarité qu'excita cette rencontre apaisée, Ogier vint humblement s'agenouiller devant l'Empereur, et lui rendit spontanément hommage de tout ce qu'il possédait. Plus en faveur que jamais, il fit le voyage de Laon, où les Etats s'assemblaient, et ce fut là que le rejoignit son petit Baudouin déjà grandelet; l'enfant, dès qu'il parut, fit l'admiration de la cour : d'une charmante tournure et d'une éducation excellente, il était exercé aux nobles amusements, et, entre autres connaissances, il s'entendait bien en fauconnerie. Il reçut des dons et des caresses de tout le monde; l'Empereur se l'attacha et jura de s'occuper de sa fortune; il n'était si grand personnage dont il ne partageât les divertissements.

Ce fut ainsi que Charlot, rentrant un jour de la chasse, et voyant l'enfant accourir pour le débarrasser de son épervier, mettre l'oiseau en perche et lui enlever ses housses, lui proposa une partie d'é-

checs. Baudouin fut promptement de retour avec l'échiquier et disposa le jeu.

Voici la partie entamée : Charlot avance un fou et prend un cavalier. L'enfant, plus subtil, avance un fou à son tour, prend deux cavaliers sur la même ligne et crie : « Echec ! » Charlot avance sa tour et prend un fou. Baudouin retire le cavalier qui lui reste, et le place près de sa tour.

— Monseigneur, dit-il, vous allez être mat.

— Trêve de raillerie, petit, ou je te promets que tu t'en repentiras.

— Trêve de raillerie ! reprend l'enfant ; pourquoi donc ? la raillerie vaut mieux que le jeu, ou, plutôt, le jeu ne vaut que par la raillerie.

— Fils de pute ! cesseras-tu de te moquer de moi ?

— Respectez ma mère, monseigneur ; elle n'est pas ce que vous dites : à preuve l'amour de mon père pour elle. Si tout autre en eût dit autant que vous, je l'eusse châtié.

— Bâtard, tu parles trop !

Le prince furieux saisit l'échiquier d'or à deux mains, et d'un coup forcené fait jaillir la cervelle de l'enfant et sortir les deux yeux de la tête.

Ce meurtre produisit une rumeur immense dans toute la cour. Charlot prit la fuite ; l'Empereur fut au désespoir ; pour Ogier, il était à la chasse. Qu'on juge de ce que dut être son retour et de quels sentiments violents il dut se sentir agité en pressant dans ses bras le corps inanimé de son petit Baudouin.

— Ah ! Charlot ! s'écria-t-il, tu n'en es pas à ton coup d'essai pour me nuire ; mais cette fois tu as réussi comme il ne t'était jamais encore arrivé !

Et il couvrait de baisers désespérés les restes du doux mignon que chacun fêtait naguère.

— Charlot ! brute féroce ! ah ! je jure que, si je te rencontre, il n'est pied de terre appartenant à ton père sur lequel tu marcheras désormais.

Le duc de Naymes voulut lui faire entendre des paroles de conciliation.

— Apaisez-vous, Ogier, lui dit-il. Certes, votre affliction n'est que bien légitime ; mais l'Empereur est bon et sage, il ne vous laissera pas sans consolation.

Survint l'Empereur lui-même qui lui dit d'un ton pénétré :

— Ogier, j'eusse donné la moitié de ma couronne pour que ce malheur ne fût pas arrivé ; mais puisque la chose est sans remède, acceptez une réparation, je n'y épargnerai rien.

— Sire, répondit Ogier d'un ton résolu, je n'en accepterai pas d'autre qu'une bonne rencontre avec le glouton qui m'a ravi mon fils.

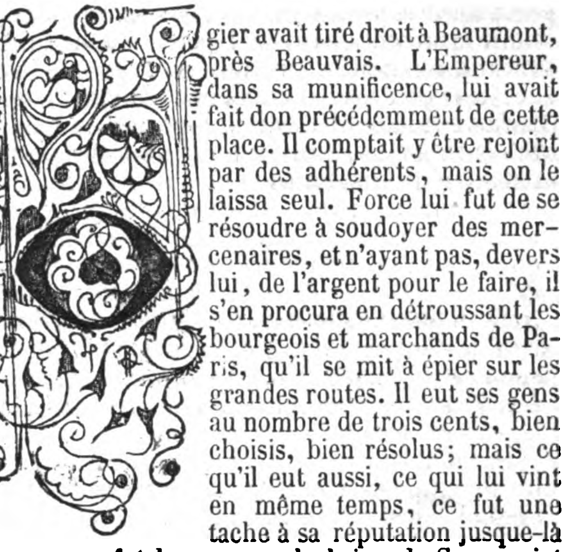
Charlemagne, le voyant décidé à ne pas sortir de ces dispositions farouches, lui commanda à regret de quitter le royaume.

Cet ordre fut chez Ogier le signal d'une exaspération qui en quelques moments causa un grand désastre. Il avait tiré l'épée ; Charlemagne ne dut la vie qu'à un écuyer qui se jeta au devant du coup mortel et le reçut pour lui. Tous les seigneurs étaient accourus pour terrasser le furieux et ne servirent que de pâture à sa rage ; mais cependant le nombre l'eût à la fin emporté, si quelques-uns des plus considérables ne se fussent avisés qu'Ogier étant leur parent, ils devaient le faire esquiver. Grâce à cette préoccupation, les ordres de Charlemagne pour le faire rattraper quand il fut dehors, la part même qu'il prit à sa poursuite, n'aboutirent à rien ; sa trace fut abandonnée à quelques lieues de Laon, sur la lisière d'un bois où il s'était enfoncé.

— J'ai les côtes moulues, disait l'Empereur au retour. Le diable lui a forgé le bras !...

## CHAPITRE X

**Comment Ogier, contraint de sortir de France, se retira à la cour du roi Didier, en Lombardie ; de ce qu'il y fit et du messager que Charlemagne y envoya.**



gier avait tiré droit à Beaumont, près Beauvais. L'Empereur, dans sa munificence, lui avait fait don précédemment de cette place. Il comptait y être rejoint par des adhérents, mais on le laissa seul. Force lui fut de se résoudre à soudoyer des mercenaires, et n'ayant pas, devers lui, de l'argent pour le faire, il s'en procura en détroussant les bourgeois et marchands de Paris, qu'il se mit à épier sur les grandes routes. Il eut ses gens au nombre de trois cents, bien choisis, bien résolus ; mais ce qu'il eut aussi, ce qui lui vint en même temps, ce fut une tache à sa réputation jusque-là si pure, ce fut le surnom de brigand. Son projet était de faire retraite sur le Danemark, mais Charlemagne lui en coupa tous les chemins, et se précipitant lui-même dans cette contrée, il y réduisit tout en sa puissance. Conséquemment tout espoir d'asile y fut perdu pour Ogier. Traqué par des corps formidables qui, à la vérité, composés de ses anciens compagnons d'armes, marchaient à contre-cœur sur lui, mais qui malgré tout devaient obéir, il passa de château en château, de place en place. Un beau jour il fut acculé à la frontière ; il dut évacuer le territoire de la France et se sauva en Lombardie.

Il était égaré dans une grande forêt, en peine de savoir de quel côté tourner, quand il rencontra un chevalier qui prenait le plaisir de la chasse ; ses gens l'avaient perdu et il pressait seul un énorme sanglier. Les deux personnages s'abordèrent après que la bête fut tombée. Ogier déclina son nom et fut sur le point de ne pas être cru. Ogier chevauchant seul ! Ogier qu'on avait vu naguère escorté de vingt mille hommes, à la cour de Charlemagne ! Ogier, qui avait commandé en chef l'armée française en Allemagne !... Il ne fallut pas moins que le récit circonstancié des malheurs récents qui avaient fondu sur lui, pour qu'il obtînt de voir ajouter foi à sa transformation.

— Eh bien ! noble sire, dit le veneur ne doutant plus enfin qu'il se trouve en face du plus illustre chevalier du monde, je me nomme Béron ; s'il est

quelque compensation à vos malheurs que puisse vous offrir ma profonde admiration pour vous, parlez, je m'y emploierai de toutes mes forces, et pour commencer, je mets ce qui me reste de jeunesse à votre service. Heureux si vous consentez à me la laisser couler près de vous, si je puis me fortifier de vos nobles exemples, prendre part à vos héroïques travaux... Présentement, si vous le voulez, je vais vous conduire ici près à Pavie; je vous présenterai au roi Didier; il est en guerre contre les Milanais; une trêve qu'il avait signée avec eux expire demain; il m'a fait appeler moi-même à son aide; jugez de sa joie s'il vous voit disposé à embrasser sa cause.

Ogier remercia chaleureusement Béron de ses avances empressées, et accepta ce qu'il lui offrait.

Le veneur avait été rejoint de ses gens; il les fit le précéder près de Didier, en les envoyant lui offrir le présent de l'animal qu'il avait abattu. Bientôt les deux chevaliers entrèrent eux-mêmes à Pavie.

Il est aisé de comprendre que le monarque lombard, lorsqu'il fut instruit des circonstances qui avaient rompu si gravement les rapports de Charlemagne et de son ancien chevalier bien-aimé, ne put en rien perdre l'estime qu'il avait dès longtemps conçue pour celui-ci sur sa renommée, et qu'au contraire il s'appliqua à lui faire un accueil qui l'attachât à lui dans les conjonctures où il se trouvait placé; honneurs, fêtes, festins, il n'épargna rien de ce qui pouvait le gagner, non plus que l'assurance solennelle de le défendre à tout prix contre Charlemagne, si ce souverain tentait jamais de renouveler contre lui ses persécutions.

En attendant la réalisation de cette promesse, ce fut Ogier qui défendit le roi Didier contre les ennemis qui le menaçaient. Deux jours après sa venue, le duc de Milan avait paru devant Pavie. Ogier, répondant à ceux qui voulaient lui faire connaître le nombre des assaillants : « Autant il en est venu, autant il en restera, » prit en main la bannière lombarde; le premier partout, il la promena tout un jour au milieu d'un carnage effroyable, et le soir, en venant la remettre à Didier, il vint lui offrir en même temps le duc de Milan en personne, et trente-deux chevaliers prisonniers.

Le roi reconnut généreusement l'avantage éclatant qu'il devait à son auxiliaire inopiné. Il lui fit présent de deux places importantes de son royaume, dont l'une était Châteaufort. Il lui abandonna en outre la rançon des trente-deux chevaliers, qui produisit deux chariots d'or monnayé. Tout fut au mieux, sauf que la haine de Charlemagne se raviva à la nouvelle de la splendeur recouvrée par le Danois.

A dire vrai, ce point n'était pas de mince importance. Tout de suite le monarque rancunier avait assemblé son conseil pour trouver le meilleur moyen d'assouvir sa vengeance. L'archevêque Turpin et tous les pairs étaient d'avis qu'il ne faut point réveiller le *chien* qui dort; que Dieu merci on était en paix avec Ogier; qu'il ne demandait rien à personne; qu'il fallait le laisser vivre là où il était. Charlemagne ne voulut point l'entendre ainsi. Il demanda qui voulait se charger d'aller porter un message à la cour de Lombardie. Le duc de Naymes s'offrit aussitôt, espérant que son esprit conciliateur lui fournirait encore les ressources d'un accommodement; mais, par la même raison, l'Empereur ne pouvait vouloir de lui; il choisit à sa place le fils du sage et digne conseiller lui-même.

Bertrand (c'était le nom de ce jeune homme), n'était point fait sur le modèle de son père; la mission qu'on lui confiait était pleine d'irritation et d'aigreur. Incapable de comprendre qu'elle n'était pas inspirée par la sagesse habituelle du souverain, il ne saisit que ce qu'il y avait d'inespéré pour lui à en avoir été chargé. Son orgueil en crut démesurément, et il le prouva avant d'avoir été bien loin. En arrivant à Dijon, s'étant vu barrer le passage par une sentinelle à laquelle il avait refusé de décliner son nom, il commit un premier meurtre sur elle, puis un second, puis un troisième, sur l'hôtelier et sa femme chez lesquels il entra, et qui ne purent dissimuler l'horreur qu'il leur inspirait. La population voulait l'écharper, lui et son écuyer Poncet; mais elle les laissa aller par respect pour le titre de messager de Charlemagne.

## CHAPITRE XI.

Comment Charlemagne vint en Lombardie, et de la grande bataille qui fut livrée sous Pavie.

Bertrand, en sa qualité de messager de Charlemagne, obtint un prompt accès près de la personne du roi Didier. Il y continua d'user d'arrogance, et ne souffrit pas d'être interrogé par Ogier. Le proscrit, dès qu'il l'avait aperçu, avait cependant couru à lui comme à un parent. Bertrand remplit son message avec raideur; il réclama, au nom de son maître, celui qu'il n'eut garde d'oublier de qualifier de *larron*, et il n'oublia pas non plus de mentionner, pour plus d'ignominie, qu'il lui fût livré étroitement garrotté sur un cheval; le tout sous peine des menaces auxquelles il était autorisé. L'entrevue fut presque aussitôt rompue par l'indignation de tous ceux qui y assistaient. Peut-être même, en outre du refus qu'il essuya, il eût été reconduit plus vertement que ne le souffre le droit des ambassadeurs; le chevalier Béron, en particulier, s'y montrait fort disposé; mais Ogier, plus rassis, se chargea de le renvoyer en laissant tous les torts de son côté.

Bertrand ne s'en tint pas à la seule insolence : après qu'on l'eut perdu de vue, il trouva moyen encore d'ajouter à sa déconsidération, et mérita justement, lui, qu'on le qualifiât de larron; il vola le plus beau cheval du roi dans les prés qu'il traversa en s'en retournant, et faillit tuer l'écuyer à la garde duquel il le trouva; il se fit poursuivre, atteindre et châtier par Ogier; il n'eut pas de recours plus honorable que la fuite. Etait-ce assez de dérision dans la façon dont le grand Empereur était représenté? Autant par cette considération que par

l'enivrement des fêtes perpétuelles qui régnaient en Lombardie, fêtes au sein desquelles les deux chevaliers, Ogier et Béron, brillaient au premier rang; autant aussi par l'assurance quotidienne que le héros recevait du roi de n'en jamais être abandonné, l'événement précédent laissa si peu d'impression dans son esprit, qu'il ne s'enquit en rien de ce que faisait Charlemagne. Sans cela il eût appris par quelque voie indirecte que le ban et l'arrière-ban des guerriers avait été crié dans toutes les parties du royaume de France; qu'au mois de mai toute l'armée s'était trouvée réunie, et que de journées en journées elle approchait de la Lombardie. Le moyen de craindre, quand Didier traitait de chimère la supposition qu'un des premiers souverains de la terre se dérangeât pour venir réclamer un homme! Le moyen de craindre, quand l'amitié royale du Lombard promettait de ne jamais cesser de veiller au salut de cet homme! Un mot de Béron vint réveiller Ogier de sa sécurité, quand le danger était déjà presque à sa porte.

— Mon frère, lui dit un soir ce compagnon d'élection, je connais la complexion des Lombards, ils sont à deux envers. Ne vous fiez pas trop à ce que vous dit Didier. J'ai les ressources nécessaires pour soudoyer dix ou douze mille hommes, et je n'aurai l'esprit en repos à votre égard que lorsque je les aurai levés et qu'ils vous entoureront.

Le lendemain on apprenait que Charlemagne était à quelques vingtaines de lieues de Pavie. Béron partit immédiatement pour recruter par villes et par châteaux le contingent d'hommes qu'il voulait avoir. Il pria un de ses frères, du nom de Guérin, de le suppléer pendant son absence dans la surveillance dévouée qu'il exerçait autour d'Ogier. En même temps l'appel de tous les hommes valides fut fait par la ville par l'ordre de Didier. Il suivait le conseil d'Ogier, qui était de se porter au devant de Charlemagne, plutôt que d'attendre qu'il vînt présenter la bataille à sa convenance. Ce ne fut pas sans murmurer d'une guerre entreprise seulement pour protéger un infortuné, que la population mâle s'assembla. Béron n'avait eu que trop raison. Quoi qu'il en fût, le jour même de la convocation en armes, on se porta à la rencontre de l'ennemi, et les deux fronts de bataille s'arrêtèrent en face l'un de l'autre. Charlemagne et Ogier étaient tous deux en avant des lignes; au signal des trompettes ils se rejoignirent les lances couchées, et l'Empereur fut renversé en plus grand danger de mort qu'il n'eut jamais été.

Le duc de Naymes, Girard de Vienne, le comte de Villiers, Baudouin de Flandres, Thierry d'Ardennes, Richard de Normandie accoururent lui faire un rempart. Ogier avait déjà poussé plus loin à la recherche de Charlot, abattant de l'épée tout ce qui s'opposait à sa course; c'est dans cette percée que Gauthier d'Orléans, Gilles de Poitiers, Antoine de Bordeaux périrent sous ses coups, et que Guérin de Toulouse eut le bras emporté. Les Français se lamentaient de voir tant des leurs écrasés par leur ancien champion. Didier et le comte Guérin se ruèrent dans la trouée qu'Ogier avait faite, mais Charlemagne faillit faire payer cher au roi sa témérité; il le renversa sur le cou de son cheval, et il lui eût abattu la tête sans la diversion du comte Guérin, qui mit l'Empereur en demeure d'avoir bien assez de se défendre lui-même. Cependant Didier, pour avoir été délivré, n'en ressentait pas moins de terreur, et les conseils de la lâcheté prirent ce temps de l'assiéger au dedans de lui-même. Il lui semblait une grande sottise de s'être exposé à tous ces risques pour un réfugié. Ogier, par des exploits surhumains, ne put réveiller en lui qu'une courte ardeur, et, dix fois préservé par ce bras puissant, il ne finit pas moins par l'abandonner, et par aller s'enfermer dans Pavie avec deux mille gens de pied.

— Ah! roi Didier, lui cria Béron en le voyant se retirer, Ogier vous a mieux servi que vous ne le servez.

Quand il laissa échapper ce reproche, il arrivait sur le champ de bataille avec les douze mille hommes qu'il avait recrutés; ces troupes fraîches s'élancèrent au cri de : Vive Danemark! Cette clameur avertissant Ogier du renfort qui venait compenser la retraite de Didier, il se jeta avec une nouvelle furie sur les Français. Courtain entaille au cou Richard de Normandie, fend le casque du duc Nemon, étend raide mort Girard Crochon, détache un bras du comte de Soissons, laisse l'archevêque de Noyon sans vie. Charlemagne était au comble de la fureur. Montjoie! saint Denis! il commande un nouvel assaut contre l'invincible, et c'en serait fait à la fin de l'auteur de tant de prodiges, si les douze mille hommes de Béron, se sentant communiquer une partie de son feu, ne se surpassaient pour le défendre. Ils étaient douze contre un dans cette mêlée. Guérin, frère de Béron, tomba percé par Régnault de Flandres; mais Régnault, avant qu'il eût pu se réjouir de son exploit, fut fendu jusqu'à la ceinture. Quelques moments plus tard, deux terribles coups de lance jetaient Ogier à bas de sa monture, et l'impétueux Broiffort, que nulle main ne pouvait saisir, s'enfuyait dans la campagne. Enfin, Béron lui-même ne devait guère survivre à son frère; tandis qu'il considérait son cadavre en pleurant, une main indigne, celle de Bertrand, le méprisable envoyé de Charlemagne, le frappa mortellement par derrière. Cette perte fut le signal d'une suprême exaspération d'Ogier : il remonta sur un cheval qu'un de ses fidèles put lui procurer, et, en quelques coups, dont le premier fut fatal à Bertrand lui-même, il laissa de nouveau à regretter aux Français Baudouin d'Avignon, le comte de Brie et Régnault d'Alençon.

Mais il n'était plus temps de tenir; tant d'actes de vaillance ne pouvaient pas éternellement triompher d'un nombre disproportionné. Ogier se retira à regret, et, ayant retrouvé Broiffort à quelque distance de la mêlée, il remonta dessus et piqua dans la direction de Pavie.

Un seul des chevaliers de Charlemagne, excité par les promesses brillantes de son souverain, par le désespoir du duc de Naymes qui venait de découvrir le corps de son fils, osa poursuivre l'héroïque fuyard. Mais Ogier, passé maître en toutes manœuvres, se sachant une lance couchée qui le visait derrière lui, fit faire subitement à son cheval un saut de côté : le Français passa, emporté par un galop qu'il ne pouvait interrompre; Ogier lui courut sus, et d'un grand coup sur le heaume lui fendit la tête jusqu'aux dents. Quand l'Empereur et son escorte qui suivaient par derrière arrivèrent à la même place, Ogier achevait de disparaître à l'horizon.

— Ah! Sire, dit alors Naymes à Charlemagne, que de mères maudiront l'heure où vous et lui devîntes divisés!

## CHAPITRE XII

**Comment Ogier faillit être livré par la trahison de Didier, et comme il échappa, grâce à l'amour que la reine conçut pour lui.**

gier redoutait de ne pas être reçu dans Pavie. C'est que son honnête nature n'allait pas à supposer une félonie plus noire que d'abandonner un ami dans le malheur. A sa surprise et à la honte de Didier il put entrer. Le Lombard lui fit même un bon accueil, lui parla avec effusion de la situation où il le voyait, parut prendre part à ses pertes cruelles de la journée; il alla jusqu'à supporter avec douceur les reproches de lâcheté que sa conduite avait trop mérités. A tout ce qu'Ogier se laissa emporter à lui dire, il se contenta de branler la tête. Tout cela voilait le dessein arrêté de le livrer à Charlemagne et, par ce moyen, de faire la paix avec le redoutable conquérant.

Fort avant dans la nuit et après la retraite de leur hôte, la reine, qui avait observé tous les détails de cette réception, voulant sonder le roi sur ses sentiments secrets, feignit des dispositions hostiles à Ogier et un vif déplaisir à voir son époux compromettre plus longtemps sa sécurité pour lui donner refuge.

Le roi, induit par cette ruse à ne pas se défier d'elle, fit appeler un abbé qui lui servait de secrétaire et lui dicta sur-le-champ une lettre pour Charlemagne, l'avertissant qu'Ogier était tenu sans défense à sa disposition. La lettre, signée et scellée, fut remise à un valet d'écurie pour la porter aux tentes des Français. Mais dans l'intérieur même du palais, et tandis que le roi allait se reposer, ne s'inquiétant plus de rien, deux écuyers affidés de la reine se saisissaient secrètement du valet et le jetaient dans un cachot. De son côté, la reine, armée de la lettre, montait hardiment chez Ogier, le tirait brusquement de son sommeil, et lui jetant les bras autour du cou :

— Ogier, je vous sauve des embûches de mon traître époux! En retour, m'aimerez-vous?

Afin que le chevalier, effaré de cette tendresse soudaine, ne doutât pas de sa véracité et qu'il ne repoussât pas ses avances par un respect loyal pour l'honneur de son mari, elle cessa un moment de le couvrir de baiser et lui laissa parcourir le parchemin accusateur.

— Ah! le félon! dit-il. Quel ménagement ai-je à garder avec lui!

Il saisit alors la dame, l'aida sans scrupule à se débarrasser entre ses bras des derniers voiles qui la couvraient, et, dans une étreinte amoureuse, la porta sur sa couche, où leurs transports n'eûrent de terme qu'avec la nuit.

Au jour, la reine fit revêtir un déguisement à son amant, et le conduisit elle-même dans un réduit sûr du voisinage, appartenant à un de ses parents. Le roi, survenant plus tard, fut bien étonné de ne pas le trouver pour s'en saisir, comme ç'avait été la première pensée de son réveil. Charlemagne apparut devant les fossés : nouvelle cause d'étonnement pour Didier; que signifiait donc tout ceci? Il courut aux murailles :

— N'approchez davantage! cria-t-il au premier des chevaliers de l'Empereur qu'il aperçut. J'ai mandé hier au soir à Charlemagne que je venais de recueillir son ennemi Ogier pour le lui livrer, et je le ferais immédiatement si je ne venais de m'apercevoir qu'il s'est échappé.

Quelque obligés que fussent les Français de guerroyer contre Ogier pour se conformer aux ordres de leur souverain, ils conservaient une secrète inclination pour le preux Danois.

— Oh! lâche! répondit le chevalier interpellé; je jure par mon Créateur que si Charlemagne pense comme moi, il te fera pendre au milieu de ta capitale de Pavie, pour te punir d'avoir entrepris de trahir le plus noble chevalier du monde entier.

Charlemagne partagea cette indignation quand il sut de quoi il s'agissait, et fit presser les préparatifs de l'assaut. Didier, voyant qu'il ne gagnait rien à parlementer, disposa une sortie par une poterne que les assiégeants n'apercevaient pas, et, par la soudaineté de cette action, leur fit beaucoup de mal. Au bruit de ce combat, Ogier ne put plus se tenir en repos, malgré les caresses de la reine Aigremonde qui était revenue le retrouver dans sa retraite. Il exigea qu'elle l'aidât à se recouvrir de son armure, lui jura d'être toujours son serviteur, lui donna le baiser d'adieu avec une grande tendresse, et s'en alla la lance sur la cuisse à la grâce de Dieu. Il sortit de Pavie sans rencontrer d'empêchement, et galoppa au loin pour embrasser le coup d'œil de la bataille.

Didier était aux abois : dards, épées, demi-lances pleuvaient sur lui; Ogier accourut s'interposer là et ce fut dès lors le tour des Français de se sentir rudement menés. Thierry d'Ardennes, Richard de Montdidier, l'archevêque Turpin furent des plus atteints. L'apparition d'Ogier faisait aussi bien penser à la diablerie le parti lombard que le parti rival.

— Didier, je te défie à mort, cria-t-il aussitôt qu'il fut parvenu à dégager celui qu'il provoquait.

Mais du moment qu'on l'avait aperçu, tout l'intérêt de la lutte s'était tourné contre lui, et l'on avait laissé Didier s'enfuir sans s'occuper de lui. Ogier ne dut plus songer qu'à gagner du pays. Il s'enfonça dans la campagne et ne tarda pas à s'y perdre. Enfin un passant le mit sur la route de Châteaufort, résidence dépendante de Béron, qui l'avait tant aimé et qui était mort pour lui. Béron, à une époque antérieure, avait tenu sept ans dans cette place contre le roi de Pavie et plusieurs autres princes. Ogier, avant d'y atteindre, eut encore la satisfaction de molester deux pèlerins, parents de Charlemagne, qui revenaient de Saint-Jacques. En arrivant au pont-levis, il avait l'ennemi sur les talons. Il se fit en hâte reconnaître par Benoît qu'il

avait armé chevalier, et par Gelin, fils du comte Guérin. Avant qu'on pût lui ouvrir, un chevalier français, devançant les autres, vint sur lui, s'étant cru de taille à le pourfendre, mais sa tête vola sous le tranchant de Courtain. Trois cents hommes arrivèrent aussitôt pour recueillir Ogier, et se relancèrent dans le château. L'obstination de Charlemagne à ravoir celui qu'il appelait son paillard glouton, ne faiblit pas plus devant cette nouvelle résistance que devant l'avis de ses conseillers qui l'engageaient à se départir, enfin, de cette chevauchée sans profit et sans honneur.

Pour Didier, qui était rentré dans Pavie, il n'eut pas de peine à se convaincre que c'était sa femme qui l'avait desservi. Il retrouva le messager dans son cachot, et obtint l'aveu d'un des écuyers qui l'y avaient jeté par ordre de la reine. Toutefois, Aigremonde nia résolûment sa participation à cet acte.

— Moi! dit-elle, que ce soit moi qui aie commandé d'intercepter le message, quand la première j'ai ouvert l'avis de livrer Ogier pour préserver vos Etats de la dévastation!

— Par ma foi, répliqua l'écuyer, si elle a joué ce double jeu, c'est qu'elle était amoureuse du chevalier à en perdre les pieds. J'en ai bonne connaissance.

Sur cette révélation, la reine et l'écuyer furent enfermés séparément, encore que celle-ci protestât d'une telle violence sur sa personne, et de l'injure de ne pas se voir accorder plus de créance qu'un simple écuyer. Elle s'emporta jusqu'aux menaces, mais elle n'en fut pas moins livrée en garde à six chevaliers qui en répondirent sur leur tête.

## CHAPITRE XIII

Comment Ogier commença à se défendre contre Charlemagne dans Châteaufort, et de ses deux compagnons, Benoît et Gélin, qu'il envoya au secours de la reine de Pavie.

Nonobstant qu'Ogier fût fort las, il ne voulait pas même laisser à Charlemagne la fin de la journée de repos, pour établir ses tentes devant Châteaufort; sa pensée ne supportait aucun retard à une sortie. Benoît lui amena Gelin, le fils du comte Guérin; il venait lui demander pour ce jeune homme, l'ordre de la chevalerie, afin d'accroître en lui le cœur et la vaillance qu'il pourrait déployer à la suite du héros. Ogier le lui accorda bien volontiers au nom de la Trinité, et en lui recommandant de tirer vengeance de la mort de son père et de ses amis. Puis, lançant l'élite des combattants au dehors, il sortit le dernier, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver le premier en face de l'ennemi. Gelin, pour débuter, abattit Girard et Huon de Menechet, et le grand bouteillier du roi. Ce triple exploit fit augurer à Ogier que la vie du nouveau chevalier, si elle était longue, serait fournie de beaux faits d'armes. Il y eut un rude abattis d'hommes, sans autre résultat que de faire dire à Charlemagne, en voyant rentrer les assaillants et leur chef, lorsque leur ardeur eut eu son cours :

— Il y a maléfice de la part de cet homme pour se jouer ainsi du danger.

Le duc Naymes ne penchait point à contester qu'il fût terrible, et quand il entendait l'Empereur ajouter qu'il le ferait pendre, il ne pouvait s'empêcher de corriger le mot, supposant que c'était prendre, chose malaisée à laquelle Charlemagne pensait sans doute d'abord.

Le Danois, après sa rentrée joyeuse, sentant une douleur physique des fatigues essuyées et des blessures passées, qu'il n'avait, nulle part encore, trouvé le temps de panser, se fit chaudement envelopper dans du fumier de cheval et y passa la nuit; le lendemain matin, il était frais et dispos. Du rempart, il put observer la confusion des Français qui cherchaient le moyen de s'emparer de la place sans parvenir à le découvrir; mais un maître charpentier étant venu trouver l'Empereur, lui offrit de construire une machine de guerre capable d'enfermer mille hommes; on pourrait assez l'approcher des murs pour permettre d'en combattre corps à corps les défenseurs, et une pluie de pierres en serait projetée dans l'intérieur du château, sans qu'il y eût moyen d'y mettre obstacle.

Le lendemain, il y eut une nouvelle sortie d'Ogier et des siens. Ils atteignirent jusqu'aux campements, dont à cette heure la plus grande partie de l'armée était absente. Ils mirent le feu partout et se retirèrent sans que Charlemagne pût réunir son monde à temps pour les inquiéter. L'unique proccupation d'Ogier fut néanmoins vaine pendant ce ravage : il cherchait partout Charlot; il l'aurait rencontré qu'il eût poussé l'aventure à fin, et se fût replongé dans la vie errante sans rentrer à Châteaufort; mais il ne le trouva nulle part.

La machine se dressa bientôt, jetant du feu, incendiant maisons, greniers, blés, chambres et étables; il fallut se blottir dans les salles basses, tout était menacé; il fallut une nouvelle sortie.

— Mieux il vaut, il me semble, aventurer son corps que de vivre dans de telles angoisses, dit Ogier. Allons, mes amis, prenez les uns vos scies et vos haches, les autres vos armes, et allons mettre la machine en pièces.

Il communiqua son ardeur à ses gens, et en dépit de Geoffroy d'Anjou, qui du reste périt avec six chevaliers en voulant leur résister, ils vinrent à bout de faire tomber l'échafaudage meurtrier.

Ce succès, à vrai dire, se fit acheter et coûta trois cents hommes à la garnison. Il eût coûté plus, si la fermeté d'Ogier eût été en défaut, ou l'animosité de Charlemagne mieux servie. Ils s'étaient aperçus de loin et avaient cherché à se joindre :

— Ah! brigand! avait proféré l'un, je ne partirai d'ici que je ne t'aie mort ou vif!

— Allez! avait répondu l'autre, vous ne sauriez me faire pis que vous ne m'avez fait!

L'affaire de la reine, à Pavie, avait pris une meilleure tournure pour elle; l'écuyer s'était coupé dans les interrogatoires qu'il avait subis; il avait demandé à prouver ses dires par le combat judiciaire, et Didier avait envoyé soumettre le cas à Charlemagne, pour qu'il décidât si cette épreuve devait ou non être accordée.

Il lui avait fait savoir aussi que, retenu personnellement par cette affaire dans sa capitale, il était prêt à contribuer d'hommes et de vivres pour la campagne dirigée contre Ogier.

L'avis de Charlemagne fut que le gage de l'écuyer devait être accepté, et que si la reine était convaincue du cas dont il l'accusait, elle devait être brûlée sans pitié.

Cette sentence n'eut pas plutôt été rendue, qu'Ogier en fut instruit par un des espions qu'il entretenait dans le camp français. Grande fut sa peine, on le suppose. Comment venir en aide à sa libératrice?... Benoît et Gelin vinrent se proposer pour y pourvoir; et, Ogier ayant accepté, ils partirent, emportant un anneau d'or du chevalier, à l'aide duquel ils se feraient reconnaître de la dame.

Didier, en les apercevant, ne s'expliqua pas leur venue; mais ils dissipèrent adroitement ses soupçons en venant lui crier assistance comme à un puissant suzerain chez lequel ils pouvaient braver la fureur d'Ogier :

— Nous croyions si bien le tenir et pouvoir le livrer à Charlemagne, quand il est venu de lui-même s'enferrer dans notre château, que nous lui tenions ouverts comme un piége! Et puis, rien de tout cela! Voilà un parjure qui lui coûte toute l'entreprise; il devient forcené. Ce n'est plus nous qui le tenons à discrétion dans nos bonnes murailles; c'est lui qui met notre vie en danger dans notre résidence. Nous considérons comme un bonheur d'échapper à celui que nous supposions dans nos mains! Adieu tout espoir de faveur près de Charlemagne! Adieu jusqu'à notre propre patrimoine, dont nous sommes déshérités par ce brigand! Heureux encore si nous obtenons près de vous un refuge et un appui!

La sympathie est le lien des âmes, encore que ce soient des âmes de traîtres. Didier ne pouvait s'entendre raconter la répétition de sa déconvenue sans se sentir porté à y accorder des paroles de condoléance.

Quoi! deux fois ce mal appris d'Ogier avait démasqué la même trahison si bien ourdie!

— Mais moi, mes amis, je suis dans le même cas que vous! Et, ce qu'il y a de pis, c'est la luxure de ma femme qui l'a fait échapper!..... Maudite luxure!...

— Heu! sire, fit Benoît, paraissant tirer prudemment un souvenir du coin le plus reculé de son cerveau : voici qu'il me revient un propos que nous tint cet enragé avant qu'il nous démasquât : « Je m'étais ouvert de mes craintes sur Didier à un écuyer lombard, dit-il; je lui avais promis, si le péril survenait et qu'il m'en avertît, de l'emmener avec moi en Danemark, et de l'y placer en haute fortune. Je m'en suis bien trouvé : c'est lui qui a intercepté un message à Charlemagne qui, s'il fût parvenu à son adresse, m'eût mis dans l'impossibilité de fuir. »

Naturellement, cette déclaration, en apparence fortuite, de Benoît, provoqua un nouvel interrogatoire de l'écuyer.

— Ce sont deux traîtres envoyés par Ogier pour défendre la reine! s'écria tout de suite celui-ci; ne le voyez-vous pas?

— Traîtres? repartit Didier abusé; je n'eus jamais de féaux plus fidèles que parmi leur lignée.

— Traîtres! s'exclama Benoît. Roi Didier, voici mon gage : je le jette à cet homme pour la bonté de la reine votre femme.

## CHAPITRE XIV.

**Du combat de Benoît contre l'écuyer lombard, et comment la reine, étant déchargée de l'accusation de trahison, Benoît et Gelin vinrent retrouver Ogier à Châteaufort; des expédients d'Ogier pour se maintenir en défense, quand il n'eut plus d'hommes ni de vivres, et des terribles sorties qu'il fit contre les gens de Charlemagne.**

A la suite de la provocation de Benoît, la bataille fut fixée au lendemain.

Alors, la reine ayant eu connaissance du champion qui, de son propre mouvement, s'était prononcé pour elle, demanda d'être relâchée de quelque rigueur, afin de pouvoir le festoyer, comme la reconnaissance le lui commandait.

Didier y consentit.

Dire le festin est chose superflue : les viandes étaient-elles bien ou mal cuites? C'est ce qu'on n'a guère loisir d'apercevoir quand elles sont doucement servies, en compagnie plaisante, bonne et joyeuse. Tout à la fin, quand la confiance était déjà toute formée entre la dame et ses deux protecteurs, Benoît lui dit tout bas :

— Connaissez-vous cet anneau?

— Oh! à cette heure, dit-elle vivement, je sais qui vous fait mouvoir : c'est mon doux ami Ogier. Je ne vous dissimulerai donc plus qu'il ne s'agit ici que de sauver ma vie. La vérité n'est point de ce côté, mais Dieu ne veut point la mort du pécheur.

— Laissez-nous faire, dit Benoît, tout ira bien.

Les deux jeunes gens restèrent tard, tant avec la reine qu'avec ses femmes; puis ils allèrent prendre quelques heures de sommeil, et le lendemain, de bon matin, les dames étaient de nouveau dans leur chambre, exhortant Benoît à bien faire.

— Vous allez exposer votre corps pour l'amour de moi, pour l'amour d'Ogier, dit la reine; pensez à lui qui est si brave! Plût à Jésus que je susse, en échange, comment exposer le mien pour lui!

Le jeune chevalier était armé; on vint lui dire que l'évêque l'avait précédé avec un reliquaire sur le champ-clos. Il s'y rendit, et la reine y fut conduite séparément.

La cérémonie du serment fut pénible.

Le Lombard n'avait pas fait difficulté de jurer; la reine et son champion s'en excusèrent sous des prétextes différents. Il fallait sauver une chère vie, c'était l'affaire des armes; mais que le parjure s'en mêlât, ni l'un ni l'autre n'y étaient disposés.

Les trompettes sonnèrent.

Au premier choc les lances volèrent en éclats.

Après des avantages balancés à l'épée, Benoît parut un moment avoir le dessous.

— Ah! s'écria le Lombard, la trahison va être prouvée!

— Tu n'en es pas où tu crois! répliqua Benoît.

Et d'un coup heureux, qui suivit plusieurs feintes



et tentatives sans effet, il fit tomber le bras droit et l'écu de son adversaire.

— Ah ! je vois bien à cette heure que j'avais grand tort d'accuser la reine ! commença à s'écrier Didier, en apercevant l'écuyer mutilé.

— Dieu punit donc aussi bien les justes que les autres ! hurlait celui-ci navré.

Et, à chaque blessure, c'était une nouvelle exclamation indignée :

— Maudite vie, qui dure tant !

Benoît, pour empêcher qu'il ajoutât plus rien, lui fit voler la tête d'un dernier coup d'épée.

— Accordez-moi merci, vint dire Didier à la reine en l'embrassant.

— La merci, c'est à Dieu qu'il faut la demander ! répondit-elle tristement.

La besogne était achevée. Les deux compagnons d'Ogier avaient hâte de partir ; ils ignoraient s'il n'était pas, depuis leur départ, en grand besoin d'eux. La reine, avant qu'ils la quittassent, leur fit accepter une récompense magnifique qu'elle alla prendre pour eux dans son trésor secret : c'était la charge de deux chevaux en or et en argent. Le roi, pour sa part, leur donna un superbe destrier et plusieurs joyaux. De leur chef, ils se procurèrent par la ville cinq cents hommes pour escorter ces richesses.

Plût à Dieu que c'eût été là tout l'usage qu'ils en devaient faire ! Mais être jeune, bouillant ; sortir d'une arène où l'on vient d'être vainqueur ; se sentir cinq cents hommes à ses côtés et passer près de l'ennemi, n'est-ce pas assez pour donner la tentation de quelque imprudence ?

Le camp de Charlemagne dormait. Nos deux jeunes fous, qui voyageaient de nuit, tombèrent sur les Français à l'improviste, au cri de : « Vive Danemark ! »

Qu'en résulta-t-il ? A vrai dire, ils commencèrent à faire bien du mal; mais, après, on le leur rendit bien. Détroussés, ayant perdu la totalité de leurs hommes, exténués, heureux d'avoir échappé à la mort eux-mêmes en courant se réfugier dans des marais, ils parvinrent à grand'peine à regagner la porte du solide château où Ogier les attendait. Quand il eut appris que l'important de l'expédition, le salut de la reine, avait été obtenu, il les railla un peu du reste, leur disant :

— Je ne blâme pas la fantaisie qui vous a pris ; seulement, quand il vous viendra des idées comme celle-là, mettez avant tout vos trésors en sûreté ; ensuite, venez me chercher, et tout en ira mieux.

— Or ça, interrompit Benoît, ce qui me chagrine, c'est l'opiniâtreté de Charlemagne devant ce château : il nous y cloue, au détriment de nos corps et de nos biens.

— Je ne pense pas, répondit Ogier, qu'il se passe beaucoup de temps avant que l'ennui le prenne et qu'il aille faire un tour en France. Je l'aurai belle alors pour m'en aller en Danemark, où je ne le crains plus. C'est moi qui ensuite ne lui laisserai la paix que je ne me sois vengé sur son fils Charlot.

Tandis qu'ils devisaient ainsi, ils virent se former sous leurs yeux, dans la prairie, un groupe de chevaliers qui bientôt se mirent à exécuter un brillant tournoi. C'était en l'honneur d'un jeune prince de France nommé Louis, qui arrivait au camp pour obtenir de son oncle Charlemagne ses éperons de chevalier. Ogier à ce spectacle demeura tout pensif.

—Vous laissez aller votre âme aux doux regrets, lui dit Benoît, le voyant triste.

— Hélas ! Benoît, répondit doucement Ogier, je pense seulement au plaisir qu'il y aurait à tomber à bras raccourci sur ce tournoi, et à mettre tous ces paradeurs et jouteurs sans dessus dessous.

Benoît et Gelin étaient incapables de repousser une si séduisante idée : en un moment les trois compagnons furent au milieu de la fête. Justement on commençait à y apporter les tables pour le festin ; ils bousculèrent tout ; Ogier arriva à la tente de Charlot, faillit l'atteindre d'un grand coup de Courtain qui, tombant sur un bloc de bois, s'y enfonça de la profondeur d'une paume et demie de main. Pendant qu'Ogier l'en retirait avec précaution pour ne pas la rompre, un écuyer fendit la tente en long du côté opposé, ce qui permit au fils de Charlemagne de s'échapper. Benoît, pour sa part, se comportait avec une rare vaillance, faisant grand massacre de Français, et Gelin, aux prises avec Rambaut de Frise, recevait un coup de lance qui perçait son haubert et lui laissait le fer dans la plaie. A la vue de cet accident, Benoît et Ogier ne s'occupèrent plus que de s'emparer du corps de leur compagnon et le ramenèrent dans le château, malgré la résistance des Français. Ces prouesses, si glorieuses qu'elles fussent, n'amélioraient pas la situation d'Ogier : Gelin était mort, c'était une perte des plus grandes ; il ne restait que trente hommes en tout de la garnison. Charlemagne, tant bravé, ne pouvait plus sans déshonneur quitter la place avant de l'avoir rasée ; une nouvelle machine de guerre était en construction ; elle battit bientôt le château de pierres ; il n'y eut plus de sûreté nulle part ; les tours, les galeries s'écroulèrent. On résolut comme la première fois de venir à bout de ce fléau par un coup de main désespéré ; tout le monde fit irruption sur la machine, sauf un écuyer qui resta pour rouvrir les portes. L'entreprise réussit encore, mais à quel prix ! Benoît tomba sous les coups de Huon de Nantes, auquel Ogier ne tarda pas à faire expier cette mort par une mort semblable. Le survivant désolé de Béron, de Guérin, de Benoît et de Gelin, rentra encore au château avec quelques hommes, en dépit de tous les obstacles. Mais que faire ? Dans cette solitude causée par la mort autour de lui, il repassait les cinq années d'épreuves et d'amertume qui avaient suivi la mort de son cher Baudouin. Dans un avenir prochain, il entrevoyait qu'il ne lui resterait ni lit ni couche pour reposer, qu'il lui faudrait rester perpétuellement dans son haubert tout armé, prêt à toute heure contre ses ennemis. Ses gens n'étaient pas dans un moindre abattement que lui. Un soir qu'il était endormi, un mauvais paillard, traître larron, nommé Archambaut, se leva et dit :

— Nous sommes ici prisonniers pour le moment ; dans quelques jours nous serons tués ; il me semble qu'on peut oser beaucoup quand il s'agit de se sauver d'un tel pas : qu'en dites vous ? Livrons le château et Ogier à Charlemagne, nous rentrerons en grâce, et de plus nous serons récompensés.

Tous consentirent à la perte d'Ogier. Archambaut alla trouver furtivement un capitaine du guet de Charlemagne, nommé Hardre, qui ne tarda pas

à le mener à l'Empereur. Tandis que la trahison se concluait par là, Ogier se relevant et réfléchissant à la misérable vie de ceux qui restaient près de lui, alla leur dire :

— Mes enfants, vous devez être las de cette guerre : eh bien! que ceux qui le voudront se retirent en emportant du château ce qui leur semblera bon.

Personne ne dit mot et Ogier retourna se coucher.

On était déjà en marche pour venir le saisir; mais dans son second sommeil il était obsédé d'un songe terrible. Il se releva de nouveau, prit un cierge d'une main, son épée de l'autre, et arriva dans la salle où il croyait trouver ses gens; il n'y en avait pas un: à sa vue ils s'étaient tous cachés. Au premier qu'il finit par découvrir :

— Ah! ribaudaille! s'écria-t-il, quelqu'un de vous est allé chercher les Français : hier soir ne vous avais-je pas laissés libres de vous en aller en emportant les biens du château?

Aucun ne put échapper à ses recherches, aucun n'évita la mort. Archambaut était à la porte, précédant Hardre de quelque peu, afin de s'assurer que tout était en parfaite disposition pour son dessein. Il trouva closes par Ogier les portes qui avaient été ouvertes. Archambaut heurta doucement, et Ogier, contrefaisant sa voix, demanda qui était là; puis, lorsqu'on se fut fait connaître, il ouvrit, en disant que le bon tour avait été fait à Ogier de lui dérober son épée.

— Bien besogné, répondit Archambaut; ne la perdez pas, il ne sera rien que Charlemagne ne donne pour l'avoir.

— Or, allez! dit Ogier, mes compagnons sont en bas qui veulent vous parler.

Incontinent qu'il le vit descendre, il l'atteignit si lourdement, qu'il lui fit jaillir la cervelle. Puis, revenant aux Français qui arrivaient à la porte :

— Messeigneurs, leur dit-il, s'il vous convient d'acheter le château, c'est à moi qu'il faut vous adresser : je le vends à grands coups de tranchant d'épée.

Ceux auxquels il s'adressait commencèrent à s'enfuir, en se renversant les uns sur les autres. Il passa le reste de la nuit à pendre les traîtres qui avaient pensé le livrer : il y en avait un par créneau.

Le lendemain, Charlemagne, plus dépité que jamais à la vue de cette exécution de justice, se raffermit cependant quelque peu en songeant qu'Ogier, n'ayant plus guère de vivres et encore moins de gens, allait bien être obligé de se rendre.

— Je voudrais qu'il eût commencé, dit Naymes; mais je le crois encore loin de l'avoir résolu.

Charlemagne fit faire de longues échelles pour escalader les murailles. Ogier, lui, taillait du merrain en façon de gens d'armes, les revêtait de bons hauberts et heaumes, et en garnissait les remparts. A l'apparition de cette nouvelle garnison, tous les assiégeants demeurèrent dans l'ébahissement.

— Où diable, disait-on, a-t-il pris autant de soldats? C'est à perdre le sens! Avec lui, quand on croit avoir fini, c'est à recommencer!

Et les gendarmes en planche haussaient les bras, tournaient le corps, menaçaient le camp et ne sourcillaient pas aux traits d'arbalètes qui leur étaient lancés. Le découragement arriva à un tel point, que Charlot vint trouver son père, et lui dit que, reconnaissant avoir eu tort envers Ogier, il était résolu d'aller le prier de faire paix et accord avec lui, et que, pour la rémission de son crime, il irait passer six ou sept ans outre-mer, vers Jérusalem. Charlemagne n'y voulut rien entendre ; il était plus altéré de vengeance que jamais.

Le jour même, à l'heure du repas, Ogier, poussé d'une audace inouïe, se lança sur Broiffort jusqu'à la tente de l'Empereur, se rua sur Charlot, qui ne dut son salut qu'à une table qui se renversa. Le furieux eût pu tuer Charlemagne, mais il n'y toucha pas; il se contenta de percer de sa lance l'écuyer qui le servait, et il se retira comme il était venu, pareil à la foudre. Autour de l'Empereur, tous les seigneurs étaient éperdus, anéantis. Nul ne l'empêcha de retourner tranquillement au milieu de sa garnison de bois.

## CHAPITRE XV

Comment Charlot tenta vainement de se réconcilier avec Ogier, et comment celui-ci, après s'être échappé de Châteaufort, finit par être pris et fut condamné à périr dans la prison de l'archevêque Turpin.

Tant d'audace était capable de déconcerter le jugement le plus sûr; mais si, autour de Charlemagne, pendant qu'Ogier laissait une telle impression sur son passage, on avait su que, rentré dans sa forteresse, il sentait lui-même les terreurs de la solitude et de l'abandon, qu'il lui fallait écorcher un cheval pour son souper, et qu'enfin il arrivait à la conviction qu'il ne lui était pas possible de demeurer là davantage, assurément on eût cessé de faire entendre des murmures sur le temps vainement passé devant Châteaufort pour s'emparer de sa personne. Cependant on ne tarda pas beaucoup à être instruit de l'extrémité où il se trouvait, par le propre monologue qu'il tint dans la soirée, en manière d'interpellation, à Broiffort. Après l'avoir bien épousseté, robe, selle et bride, il l'avait mené au pont-levis prêt à être monté. Deux poursuivants de guerre qui étaient venus faire de l'orge pour leurs chevaux, jusqu'au bord des fossés, et qui, entendant sa voix, s'étaient tapis, cois et plus morts que vifs, ne perdirent pas une de ses paroles.

— Ah! mon bon cheval, qui m'as tiré de tant d'escarmouches, disait-il, que vais-je faire à cette heure que me voici sans pain et sans ressource? Vaut-il mieux, dans un dernier coup de désespoir, courir à la mort sur le camp? Vaut-il mieux fuir et allonger ma vie?... Décidément, voici ce que je ferai : j'attendrai encore ici jusqu'à minuit, et, par la foi de mon corps! bien endormi sera Charlot si je ne le réveille alors.

Les poursuivants eurent bientôt transmis cette menace à Charlot; mais lui, persévérant toujours dans son projet de réparation d'injure, monta aussitôt à cheval et s'en alla devers le château :

— Oh ! Ogier ! cria-t-il, quand il fut à portée de voix, que faites-vous? Parlez-moi !

Ogier vint, et, voyant le fils de Charlemagne, se demanda ce qu'il pouvait lui vouloir.

— Ogier, reprit Charlot, je viens à vous, parce que je sais qu'il y a six jours que vous n'avez mangé de pain. Vous n'avez plus d'hommes; ceux dont vous faites montre aux créneaux sont des simulacres de bois. Eh bien ! Ogier, à l'heure présente, je viens vous confesser le crime que j'ai commis sur votre fils. En signe d'humilité, je me dépouillerai en chemise devant vous, nu-tête et à genoux ; j'irai vous demander le baiser de paix et vous crier : Merci ! Je vous ferai rendre vos terres et seigneuries, et, en outre, telle valable rançon que vous fixerez ; à la mort de mon père, je partagerai mon royaume avec vous. D'ici là, je partirai et j'irai faire pénitence au Saint-Sépulcre. Ogier, voulez-vous me pardonner ?

— Plutôt, moi et les miens, mendier notre pain toute notre vie, de porte en porte et de pays en pays. Dieu me pardonne le sang que je suis obligé de verser pour arriver jusqu'à toi, Charlot ! Mais ne compte jamais t'acquitter envers moi autrement que par ta mort. Sang pour sang, enfant pour enfant !

— Noble duc, répondit Charlot avec douceur, j'ai grande tristesse de ne pouvoir vous apaiser. Or, puisqu'il en est ainsi, quand vous sortirez de ce château, je prie Jésus-Christ qu'il veuille vous conduire.

— Va au diable qui puisse te rompre le cou !

Charlot se retira sur cette dernière rebuffade, et, peu rassuré pour la nuit suivante, il fit dresser deux couches dans sa tente par son chambellan : l'une parée, dans laquelle il fit coucher un tronçon de bois, coiffé comme l'eût été un prince, et il se coucha dans l'autre.

A minuit, après avoir donné des soupirs à tous les souvenirs qu'il laissait dans son château : dévoués amis, glorieux exploits, défense héroïque; après avoir jeté un dernier regard sur ces murailles qu'indubitablement le lendemain Charlemagne, mu par la haine, ferait abattre, Ogier fit le signe de la croix, se recommanda à Dieu, à la Vierge et aux saints, sauta sur Broiffort, piqua des deux, une forte et ferme lance à la main, et parvint secrètement à la tente de Charlot qu'il reconnut au dragon qui flottait dessus. Alors, voyant le lit de parade, il y porta rapidement tous ses coups; puis, reconnaissant au bruit qu'on s'éveillait et qu'on apportait du secours, il renversa la tente entière et disparut en enfonçant les éperons dans les flancs de Broiffort.

En vain lui donna-t-on la chasse, une petite bruine qui tombait dans l'obscurité déroutait tout le monde.

Au jour, seulement, on connut avec quelque certitude de quel côté il fallait le poursuivre ; longuement on s'attacha à ses traces sans autre effet que des espoirs déçus, de nouveaux méchefs pour l'Empereur lui-même et un résultat complétement nul ; Ogier atteignit un port de mer et se sauva dans un navire juste comme les Français arrivaient pour le voir leur échapper.

On comprend de reste quelle fureur salua son départ ; tant d'efforts dépensés pour le saisir étaient perdus ; Charlemagne n'avait plus d'autre recours que de faire menacer au loin quiconque lui donnerait asile. Quant à l'armée, elle n'avait plus que faire dans la contrée; l'Empereur la ramena en France ; Charlot et Louis effectuèrent leur retour par un chemin différent et l'archevêque Turpin, assisté de l'abbé de Saint-Faron-de-Meaux, partit en ambassade pour Rome. Toutefois, avant que chacun partît pour sa destination spéciale, l'Empereur usa d'une précaution qui ne fut pas sans fruit, comme on ne le verra que trop, plus loin : ce fut de faire jurer à tout ce qui était réuni autour de sa personne, sur la foi et damnation de l'âme, de dénoncer dorénavant Ogier partout où il pourrait être découvert, et de contribuer de tout pouvoir à le faire tomber entre ses mains. Celui-ci, à dire vrai, n'avait pas fait autant de chemin qu'il avait espéré en faire : la peur d'être suivi l'avait fait relâcher à trois ou quatre journées de Rome, entre la rivière et la fontaine d'Yvoire. La beauté et la fraîcheur du pays l'y avaient retenu. Broiffort, qui n'avait mangé de tout le jour, s'était mis à pâturer dans la verdure ; l'ombrage d'un arbre avait invité le chevalier au sommeil.

Non loin, passait l'archevêque Turpin se rendant à son ambassade. Son écuyer s'étant un peu écarté de la route pour se rafraîchir à la fontaine, découvrit Ogier et son sang se glaça dans ses veines. Il retourna aussi vite qu'il put vers son maître et lui dit quelle prise se rencontrait sur leur passage. Hélas ! si l'écuyer croyait ainsi se rendre agréable à son maître, il se trompait du tout au tout. L'archevêque n'était pas, il s'en fallait, l'ennemi d'Ogier ; mais le dernier serment à l'Empereur !... comment songer à l'éluder? Quoi qu'il en eût, l'homme de Dieu dut donc se transporter près du fugitif endormi : il le trouva étendu, son heaume d'un côté, son écu de l'autre.

Cependant, la terreur qu'il inspirait encore dans cet état, à cause du terrible réveil qu'on pouvait craindre de lui, l'eût sauvé si l'abbé de Saint-Faron eût été écouté ; mais un moine de sa suite ayant proposé que tous se missent ensemble à lui ravir, l'un son heaume, l'autre son écu, celui-là son cheval, cet autre son épée, il fut ainsi fait, et de la sorte, le pauvre Ogier fut réduit à l'impuissance. Ce ne fut pas toutefois sans résister, qu'ouvrant les yeux et se voyant cerné, il se résigna à être pris. S'escrimant avec la selle de Broiffort qu'on n'avait pas eu le temps de lui enlever, il étendit un moine raide mort ; puis encore il se défendit seulement avec les étriers. A la fin quelqu'un lui tourna la jambe, il fut renversé à terre, garrotté et conduit à Reims. La nouvelle de sa capture vola devant lui jusqu'à Paris, où Charlemagne tenait ses Etats. L'Empereur brûlait déjà de le voir, de lui faire tomber la tête et de faire accrocher ses restes sanglants au gibet de Montfaucon. Charlot intercéda chaleureusement ; il renouvela l'acte de contrition profonde par lequel il s'accusait du meurtre injusticiable du jeune Baudouin, et il ajoutait :

— Ecoutez ce que votre cœur vous eût dicté, si c'était moi qu'un autre eût fait périr dans des circonstances semblables : ah ! vous l'eussiez imité ! Derechef je vous prie de vous réconcilier avec lui ; il est le miroir et l'exemple de la chevalerie, l'honneur

des preux, la louange des nobles, le plus digne de mémoire qui soit au monde. J'ai lu Artus de Bretagne, Judas Machabée, Hector de Troie, Lancelot du Lac : nul d'eux n'a approché de sa vaillance. Or, considérez qu'il est encore en âge de croître et qu'on le verra atteindre plus haut.

Cette allocution ne servit à rien, la mort d'Ogier était résolue; Charlemagne défendit à son fils de lui en reparler.

Arriva l'archevêque quelques jours après. Il avait laissé le prisonnier dans sa ville et avait abandonné Broiffort à ceux qui construisaient l'église pour l'employer à charrier de la pierre : le noble animal y demeura sept ans. Ce n'était point le compte de l'Empereur de ne pas voir arriver en même temps celui qui l'avait tenu sept ans devant une place, ainsi que chacun le répétait à sa grande mortification. Il n'était point trop tôt, pour couper court à ces bruits, que la tête du Danois tombât enfin devant la cité de Paris assemblée.

— Sire, pardonnez-moi, dit l'archevêque Turpin, ce serait une vilaine mort pour un homme qui est mon parent : plutôt que de ne pas tirer vengeance de celui qui la lui ferait subir, je vendrais jusqu'au reliquaire de mon église. Je suis de grande lignée, qu'on ne peut déshonorer de la sorte à tout jamais. Ah! qu'il meure, sans bruit, d'indigence dans une prison, c'est différent; mais en place publique! Sire, il y a à votre cour cent bons chevaliers qui, au péril de leur vie, ne le souffriraient pas.

Thierry trouva que l'archevêque avait bien parlé. Naymes opina d'ailleurs que, si la mort d'Ogier devenait jamais une nouvelle publique, elle suffirait à attirer chaque jour aux portes du royaume une foule d'ennemis que son renom retenait au loin. Il était même surprenant, à son sens que les dernières et déplorables divisions qui avaient fait trop de bruit n'eussent pas suffi à les faire accourir.

Naymes parlait dégagé du ressentiment dont le meurtre de son fils pouvait bien l'animer. Il se rangea à l'avis de faire périr Ogier d'inanition; ce fut aussi le sentiment de tous les autres barons.

Charlemagne, pressé par une telle unanimité, donna son assentiment à la mesure proposée. D'autant mieux que ce glouton, qu'on connaissait pour manger ordinairement plus que ne l'auraient su faire quatre des limiers les plus affamés de la cour, à deux de leurs repas, ne devait guère languir à la pitance que l'archevêque arrêta de lui faire servir : un quartier de pain, une tasse de vin et une pièce de chair par jour. Les choses ainsi convenues, il y eut grande chère et réjouissance pour tout le conseil, et l'archevêque partit pour aller mettre l'arrêt à exécution. Rentré chez lui, il fit premièrement entourer la chambre d'Ogier de hautes et fortes murailles, puis il le fit venir devant lui.

— Cousin, lui dit-il, vous devez à mes instances et à celles de nos bons amis, de voir la condamnation à une mort ignominieuse que l'Empereur avait portée contre vous, changée en un traitement confié à mes soins. Je dois vous alimenter d'un quartier de pain, d'une tasse de vin et d'une pièce de chair par jour : c'est l'arrêt!... Attendez, ajouta-t-il, en voyant la consternation se peindre sur les traits du chevalier. J'ai résolu, à part moi, que le pain dont on vous coupera un quartier sera fait d'un setier de blé; d'un setier aussi sera la tasse de vin; quant à la pièce de chair, elle sera d'un mouton entier. Cela vous paraît-il suffisant?

— A coup sûr, répondit Ogier en souriant; qu'il soit fait à votre plaisir!

Prisonnier, d'ailleurs, sur parole, il eut une détention fort douce; il alla fréquemment à la messe avec l'archevêque, fit plus d'une bonne partie d'échecs avec lui, et plus d'une fois s'assit à sa table. Seulement, à ces adoucissements se borna toute la clémence dont il fut l'objet. Un de ses neveux, Gérard de Roussillon ayant, longtemps après, sollicité l'Empereur de lui rendre la liberté, Charlemagne, non content de refuser cette fois, fit publier un édit par lequel il était interdit à qui que ce fût, sous peine d'avoir la tête tranchée, de jamais plus parler du prisonnier Ogier le Danois en aucune manière.

## CHAPITRE XVI

De l'expédition des Sarrasins contre la chrétienté, sous le commandement de Bruhier; comme ils firent de grands ravages jusque sous la ville de Laon, et comme Caraheu, qui se trouvait parmi eux, fut trahi par son neveu Rubion et fait prisonnier par Charlemagne.



Un temps vint où Bruhier, soudan de Babylone, délibéra de faire une expédition contre Charlemagne pour le détrôner et le soumettre au martyre. Bruhier avait quinze pieds de haut; il était fort à l'avenant, et comptait de nombreux rois et amiraux sarrasins sous ses ordres. Ce qui le décidait à cette entreprise, longtemps rêvée, longtemps ajournée, était la nouvelle de la mort d'Ogier, qui avait fini par s'accréditer en tous pays.

Or, une prédiction nécromancienne avait instruit Bruhier qu'il n'avait à craindre de périr en combattant, que de la seule main d'Ogier.

Résolu à marcher, il consulta cependant ses parents et ses alliés, Justamont son frère, Ysoré son fils, et tant d'autres qui tous, ayant d'anciennes pertes à venger sur les chrétiens, ne demandaient pas mieux d'aller les écraser.

Quand ce fut au tour de Caraheu de parler, il dit que si Charlemagne avait fait mourir Ogier, il était digne de tous les tourments. Il ajouta qu'en son particulier, il voulait venger la mort du chevalier vaillant qu'il n'avait pu secourir.

L'armée sarrasine partit le jour de la Saint-Jean-Baptiste, forte de trois cent mille combattants; elle était précédée des trois idoles d'or de Mahom, de Mercure et de Baraton; la flotte sur laquelle elle fut embarquée atteignit les côtes d'Allemagne après une courte et heureuse navigation, et le débarquement s'y opéra sans difficulté.

Les villes, les villages, les châteaux, commencèrent à brûler jusqu'à Cologne; ce fut sous les murs de cette ville que les Français, accourus en hâte, les arrêtèrent enfin et les battirent, non sans que les

infidèles, pourtant, s'emparassent du prince de Cologne, qu'ils crucifièrent, par dérision, comme Jésus-Christ. L'invasion, détournée de sa ligne directe, passa le Rhin en le remontant, arriva à Liége et saccagea tout le duché des Ardennes. Le duc de ce pays accourut trouver Charlemagne pour l'inviter à venir le secourir; avant que l'Empereur eût réuni ses troupes, les barbares étaient déjà aux portes de Laon. On répara et fortifia la ville en grande hâte et l'on parvint à grand'peine à y grouper cinquante mille hommes.

C'était peu, devant le nombre effrayant des païens, mais c'était au moins tous gens d'élite, déterminés à tout faire pour la défense de la loi chrétienne.

Bruhier, installé sous le couvert de feuilles qu'il s'était fait construire, ordonna à l'un de ses gens d'aller dire à Charlemagne de lui envoyer dix de ses chevaliers pour lutter contre lui. S'il était vaincu, il se retirerait avec son armée, sans plus faire de dommage; dans le cas contraire, l'Empereur devrait s'apprêter à périr et la religion du Sauveur serait abolie.

Le héraut que Bruhier envoyait, avait autrefois vécu en France; en arrivant devant Charlemagne, il prétendit avoir besoin d'un truchement pour s'expliquer; mais sa fourbe fut d'abord découverte, et il fut contraint de s'expliquer directement, sans pouvoir entraîner personne à d'imprudentes paroles, comme il avait espéré d'y parvenir en feignant d'ignorer le français.

— Quel est donc ce soudan, votre maître? demanda Charlemagne.

— C'est le plus merveilleux homme que vous vîtes jamais, répondit l'envoyé; il a bien quinze grands pieds de long, et un grand pied d'espace entre ses deux yeux qui sont rouges comme des charbons.

— Cela lui doit faire la tête grosse, s'il l'a proportionnée! répondit l'Empereur.

— Oh! reprit le messager, augmentant son emphase pour répliquer à la remarque, prenez pour certain qu'avec son bras si dur et si massif que d'un seul coup de poing il assomme un cheval, avec ses dents qui lui sortent de deux doigts hors de la bouche, avec sa barbe qui lui tombe jusqu'à la ceinture, il n'est homme au monde qu'il ait pu redouter, excepté Ogier le Danois que vous avez fait mourir dans vos prisons.

Au nom d'Ogier, qu'il était interdit d'entendre prononcer, l'Empereur dit froidement :

— Ce ribaud a rompu mon édit; qu'on le mette en pièces et qu'on en rejette les morceaux par la machine au nez des païens.

Dans la même journée, les portes de la ville s'ouvrirent, les clairons sonnèrent, Charlemagne parut dans un cortége formidable, et dans le camp de Bruhier éclatèrent les cris : Aux armes! voici les Français!

Les rangs se formèrent, les chefs se placèrent à leur tête, et, entre autres, Caraheu, auquel la belle Gloriande dit en l'embrassant avant qu'il ne montât à cheval :

— Ami, ramenez-moi le faux et perfide Charlemagne, le cruel qui a osé ordonner la mort d'Ogier; promettez-moi de le remettre en mes mains et que vous me laisserez tirer vengeance sur lui des traitements qu'il a infligés à notre libérateur.

Caraheu le lui promit et se hâta de partir avec Rubion, son neveu et son porte-étendard, pour aller faire flotter devant tous les autres l'enseigne où étaient peints les quatre dieux païens. Il avait de son chef cent mille hommes en ligne. Justamont descendait d'un autre côté avec cinquante mille Turcs, cinquante mille autres étaient sous les ordres de Bruhier, et ceux-ci composèrent l'avant-garde. A ce déploiement inattendu de l'ennemi, Charlemagne s'arrêta interdit et dit à Naymes qu'il serait impossible de tenir contre un tel nombre de ces maudits.

— Ramenons le plat de notre côté, ajouta-t-il; arrangeons-nous pour pouvoir fuir jusqu'à Soissons en cas que nous soyons les plus faibles.

Ils commencèrent alors à reculer vers les montagnes, poursuivis par les cris des païens qui répétaient : Les chrétiens sont à nous! Les voici vaincus sans avoir tiré l'épée!

Rubion, dans ce moment, eût bien voulu voir son oncle à tous les diables.

Aussi faux que Caraheu était loyal, Rubion n'avait eu d'autre raison de se mettre de l'expédition que l'amour qu'il nourrissait en secret pour Gloriande; il brûlait de voir arriver malheur à celui dont il portait l'étendard, car il en était héritier. Il n'avait pas tardé, d'ailleurs, à pénétrer un embarras dont Caraheu avait fait mystère à tous les siens, et qui était l'observation exacte de la promesse faite autrefois à Rome, de ne jamais tirer l'épée contre les chrétiens. On juge ce qu'il devait se résigner à recevoir de coups, en s'exposant néanmoins au fort de la mêlée sans vouloir y participer lui-même. Il ne voulait pas fausser son serment; toutefois Charlemagne en était exclu comme meurtrier d'Ogier. C'était lui qu'il cherchait, dédaignant toute autre rencontre. Rubion, tout en courant à ses côtés, entreprit de lui faire avouer ce qui se passait dans son âme, et il y réussit; sa joie en fut vive, car il comptait en profiter en le dénonçant comme traître à la cause sarrasine.

— Où donc est ce félon Empereur, le bourreau d'Ogier? continuait à crier Caraheu, sans se douter de ce qui se machinait si près de sa personne.

— Ici, païen! répondit Charlemagne qui, se trouvant enfin sur sa route, se précipita sur lui, et, d'un choc terrible, le culbuta ainsi que son cheval. Au même instant cinquante chevaliers accourus sur la place le saisirent, sans lui laisser une possibilité de résistance, et l'emmenèrent à Laon. Rubion, dès qu'il avait vu le moment propice, avait jeté l'étendard de son oncle dans un buisson et avait couru raconter à Bruhier ce qu'il avait appris. Il le trouva disposé à souhait, et pestant contre tout son monde qu'il voyait si mollement agir contre les chrétiens.

— Mollement! s'écria Rubion, dites traîtreusement, au moins en ce qui concerne mon oncle, et vous m'en voyez indigné. Il est parti à Laon pour recevoir le baptême.

— Parti! interrompit Justamont avec un accent de doute. Comment cela se pourrait-il? il a laissé ici Gloriande, sa femme, l'être qu'il aime le plus au monde. Je l'ai vu prendre, et dans une mêlée si chaude que, tandis qu'il tombait au pouvoir des

chrétiens, le duc Thierry et trente chevaliers français tombaient au nôtre.

Nonobstant cette protestation, qui d'ailleurs ne fut pas renouvelée, attendu que Rubion, pour en venir à ses fins, suborna Justamont et tous ceux qui auraient pu lui être contraire, le conseil qui s'était assemblé pour juger l'affaire de Caraheu prononça sa déchéance, et Bruhier transmit sa couronne à son délateur.

## CHAPITRE XVII

Du danger que courut Caraheu d'être mis à mort; comme il fut rendu à la liberté, et de la vengeance qu'il tira de son neveu Rubion.

Pendant que l'époux de Gloriande était l'objet de ces rigueurs injustes parmi les siens, il ne lui arrivait pas mieux auprès de Charlemagne. Le sévère monarque lui avait dit:

— Venez çà, glouton! traître à votre serment! Vous ne deviez plus vous armer contre les chrétiens! Je vous retrouve encore parmi nos ennemis. Sachez que je vous ferai mourir honteusement!

— Non, roi, vous ne le ferez pas! répondit Caraheu, car il n'est pas de souverain, le moins hardi de ceux de ma religion, qui ne vous en fît repentir mille fois, et les petits enfants de ce pays auraient encore des raisons pour pleurer quand ils seraient devenus des vieillards, à cause de la vengeance qu'on tirerait de ma mort. D'ailleurs, ce n'est pas aux chrétiens que j'en ai voulu, sachez-le, c'est à vous seul, meurtrier d'Ogier!

— Ah! bon gré en ait Dieu! s'écria Charlemagne; celui-ci, par-dessus le marché, rompt encore mon édit! En pièces le glouton! et sur l'heure!

— Sire, intervint Bérard, le fils du duc Thierry, mon père est prisonnier; au nom de la passion de Jésus-Christ, ayez merci de lui, et laissez-nous une ressource pour l'échanger!

— Ne me parlez plus de cela! ce maudit est condamné, il périra.

Le duc Naymes obtint pourtant, à force d'instances, qu'il fût sursis à son exécution. Conquérir du temps, c'était conquérir le salut. Rubion, lui, qui ne connaissait pas moins que le duc Naymes la valeur précieuse du temps, n'avait pas mis de retard à entrer en possession de l'héritage de son oncle : ses titres, sa puissance, ses dignités, il avait tout saisi; mais, non content de cela, il était venu s'installer dans son pavillon, se coucher dans son lit, et, ne bornant pas encore là le soin de se substituer en tout et partout à sa personne, il fit amener Gloriande au pied même de ce lit, et là, sans déguisement, lui déclara qu'il ne voulait rien changer à son état ni à son train, et que telle elle avait été pendant son union avec Caraheu, telle elle devait s'attendre à demeurer avec lui, honorée de la même façon, astreinte aux mêmes devoirs. Là-dessus, il voulut la prendre dans ses bras, malgré qu'elle l'avertît de la laisser en paix et de ne pas se forger de telles idées, parce qu'il n'y trouverait pas son compte. Il s'obstina, et, pour tout profit, reçut un vigoureux coup de poing qui lui cassa deux dents.

— Bah! se dit Rubion en la laissant aller, si ce n'est maintenant ce sera dans huit jours!

Gloriande, en peine de donner des nouvelles de ce qui lui arrivait à son bien-aimé, était sortie du camp avec quelques-unes de ses femmes pour aller errer au plus près des murailles de la ville, et elle y était restée toute la nuit; au jour naissant, Rubion, en ayant été informé, courut avec quelques-uns de ses gens s'emparer d'elle, la mena à Bruhier, l'accusa devant lui de complicité dans la trahison de Caraheu et d'être allée attendre le baptême à la porte de Laon. En dépit de ses répliques, et bien qu'elle voulût mettre au jour la conduite odieuse du neveu de son époux dans la nuit précédente, et démontrer qu'il pousuivait encore le même but par un moyen détourné, la pauvre femme fut jugée coupable sur l'un et l'autre point.

— Ah! Gloriande, tu as fait cette grande folie! s'écria Bruhier. Par Mahom! vous serez brûlée, ma mie! Ah! j'y pense, ajouta-t-il, qu'on pende en même temps les prisonniers chrétiens!

Voici que pour obéir à Bruhier les gibets se dressent, et que les espions (il en était toujours d'un camp dans l'autre) viennent dire à Charlemagne que, s'il voulait sauver le duc Thierry et les trente chevaliers, il n'avait pas de temps à perdre, attendu que l'exécution se ferait dans l'après-dînée. L'Empereur fit aussitôt crier l'assaut, mais le fidèle conseiller Naymes vint cette foi de nouveau opposer sa sagesse au premier mouvement de son maître. Il lui démontra que, sans sacrifice d'hommes dans un moment où il se sentait le plus faible, ses gens lui seraient rendus; qu'il lui suffisait pour cela de laisser aller Caraheu. Charlemagne résistait; il lui tenait au cœur d'avoir vu mépriser son édit concernant Ogier.

— Mais voyons, objecta Naymes, remarquez donc, d'abord, qu'il n'a pu l'enfreindre, puisqu'il ne le connaissait pas, et qu'ensuite, pour y manquer valablement de respect, il fallait avoir qualité d'homme ou tout au moins de créature raisonnable; or, c'est ce qui ne peut appartenir à un être qui n'est pas baptisé.

Charlemagne trouva cet argument sans réplique, il y céda. Caraheu fut délivré sous serment de revenir en captivité si, chez les païens, on ne consentait pas à son échange contre le duc Thierry et ses compagnons.

— Je le jure! dit Caraheu. Et je vous dis aussi, roi Charlemagne, gardez-vous de moi, car, dans la bataille, ce n'est jamais que vous que je chercherai!

Quand il arriva à son camp, il trouva les chevaliers chrétiens à genoux et en prière, et, à côté d'eux, sa chère Gloriande en chemise, près du feu qui l'allait dévorer. Avant toute information, avant que d'y rien comprendre, il fit rhabiller les uns et les autres, et alla demander à Bruhier ce que signifiait l'état où il avait retrouvé sa dame. Celui-ci le lui expliqua sans marchander, ajoutant que son neveu tenait à présent tout ce qui lui avait appartenu.

Caraheu protesta de son innocence, invoquant des preuves qui faisaient tomber tout l'échafaudage de

mensonges dressé contre lui. Bruhier les admit, ces preuves, pourvu qu'elles fussent soutenues par le combat, tant en ce qui concernait personnellement le roi indien que son épouse.

Ordinairement ces sortes d'épreuves n'étaient guère différées. Rubion fut averti d'avoir à s'armer sur l'heure; son oncle était prêt. Il y allait de la vie du noble calomnié, de celle des prisonniers, de celle de sa femme, qu'il triomphât: la corde les attendait tous, dans un cas; dans l'autre, Rubion seul en ferait l'essai. Le début ne fut pas heureux pour la bonne cause : à la première passe, Caraheu eut tout le heaume emporté par la lance de son adversaire, et lui-même rompit la sienne. Il restait tête nue, sans autre préservation que sa cotte de mailles, et, de plus, n'était plus qu'épée contre lance.

— Fils de pute! hurlait-il, non, jamais mon frère ne t'a engendré, ta mère le trompa! Je te renie pour mon neveu, sache-le bien!

En même temps, Rubion vit sa lance tomber par tronçons, et sa main, au moment où il la portait à son épée, fit un tronçon de plus qui tomba sanglant après les autres. Un cri d'espérance partit de toutes les poitrines qui étaient liées au sort de Caraheu. Encore un terrible coup de revers dont il amputa presque la cuisse du traître Rubion, et celui-ci fut à terre en triste posture, l'épée dans la main qui lui restait. De cette épée il eut encore l'astuce de couper la jambe du cheval de Caraheu qui lui cria :

— Lâche! ne saurais-tu asséner tes coups sur le maître, sans t'en prendre au cheval!

Il saisit son heaume, parvint à son tour à le lui arracher de la tête, et lui entama profondément l'épaule d'un coup qui avait été dirigé pour le décapiter.

— Ah! pour Dieu! mon oncle, veuillez avoir compassion de moi! cria le misérable. Pitié! Si je vous ai desservi, c'est par l'aveuglement où m'a plongé le fol amour que j'avais conçu pour Gloriande. Je vous en supplie! mon oncle, mon seigneur, pardonnez-moi, au moins, avant que je meure! Consentez à me donner le baiser d'adieu!

Le cœur généreux du vaillant roi entendit cet appel *in extremis;* il faillit lui en coûter. Ce n'était qu'une dernière ruse : un coup de poing qui lui abattit deux dents et une petite dague qui cherchait sa gorge accueillirent le baiser qu'il apportait. Il se préserva heureusement, et dans sa défense fit sauter les deux yeux au monstre de perfidie qui rampait sous lui.

— Ah! maintenant, dit celui-ci, que mon corps soit livré à tous les diables d'enfer!

Incontinent le vainqueur et le vaincu furent ramenés devant Bruhier; de la part de Rubion toute fausseté fut avouée sans difficulté. Quelques minutes après, il se balançait en l'air, pendu et étranglé devant tous.

## CHAPITRE XVIII

**Comment, par les grands massacres que commettait Bruhier, Charlemagne fut forcé d'aller quérir Ogier le Danois dans sa prison.**

**Bruhier, congédiant les chrétiens après cet acte de justice, les chargea de transmettre son défi pour** le lendemain, disant qu'il attendrait seul, dans la vallée, dix des meilleurs chevaliers qui se réuniraient contre lui. Mais le duc Thierry releva le défi pour lui seul au lieu de dix.

Le reste de la journée fut donné par Caraheu à remettre Gloriande des terribles émotions qu'elle avait ressenties, et, par tout le camp, à la joie de voir sauvé un homme aussi universellement aimé que Caraheu.

Si téméraire qu'eût été la parole du duc Thierry, à l'occasion du défi de Bruhier, il n'était pas homme à y manquer, encore que Charlemagne lui défendît d'y donner effet, et que son fils Bérard lui fît entendre des supplications dans le même sens. Il arriva le lendemain à la rencontre de Bruhier en faisant le signe de la croix; il l'apostropha avec assurance, mais ce fut l'affaire d'un instant. Bruhier lui dit : Approche! et, quand il le vit à sa portée, il tua son cheval d'un coup de poing, le chargea lui-même sur son cou et l'emporta au camp. Charlemagne et ses gens, témoins au loin de l'aventure, s'en retournèrent dans Laon confus et sans idées.

— Ah! Olivier! Ah! Roland! que ne vous ai-je à cette heure! murmurait l'Empereur dans sa barbe; maudit soit Ganelon qui vous a fait périr!

De son côté, Bérard pleurait la mort de son père; le duc cependant ne courait aucun danger. Aucune résistance n'avait irrité Bruhier, et la prudence lui conseillait d'ailleurs de conserver sa capture pour un cas de besoin. Il le confia à Caraheu, qui le confia à Gloriande; c'est dire qu'il n'était pas en mains cruelles.

Bruhier était revenu à son poste et attendait de nouveau les dix chevaliers qu'il avait demandés. Achar, roi d'Angleterre, parut : il n'avait pu supporter l'humiliation de voir emporter un frère d'armes, comme il l'avait vu, sans faire vœu à Dieu de combattre ou de mourir pour le ravoir.

— Tu viens seul! dit Bruhier en le voyant paraître : va-t-en en quérir cinq ou six autres!

Achar, tout en refusant, fondit la lance en arrêt sur l'écu du barbare, qui ne s'ébranla pas plus qu'un gros arbre. A cet effet inattendu, Achar, si ce n'eût été par vergogne, s'en serait bien retourné.

— Non! s'écria-t-il, tu n'es pas un humain, tu ne le fus jamais!

— Si, vraiment, j'en suis un, et dans ma famille nous sommes quinze fils de père et de mère, tous pareils et de même stature. Mais toi, dis-moi ton nom et qui tu es :

— Je suis Achar, roi d'Angleterre.

— Eh bien! retourne-t-en au plus vite chez toi; laisse-là Charlemagne que je ferai écorcher vif. Retire-toi de suite, sinon tu ne reverrais jamais les terres de ton royaume. Va-t-en!

Achar, pour toute réponse, jeta sa lance et tira son épée; mais Bruhier, presque sans y penser, le transperça de sa lance. Quatre chevaliers, Doon de Nanteuil, Girard de Roussillon, Moraut et Naymes des Ardennes ne purent rester spectateurs placides de ce nouveau malheur; mais c'est à peine si le géant daigna faire attention à leur venue. Doon ayant cependant voulu le serrer de plus près, il le blessa à la jambe; puis, comme il ne lui plaisait plus de s'amuser à ce passe-temps, il s'en retourna. Justamont venait d'ailleurs le rejoindre; ils rentrèrent

ensemble au camp. Quand les quatre chevaliers revinrent de leur côté dire à Charlemagne ce qui leur était advenu, il insista pour que la dépouille mortelle de son royal allié fût recouvrée, afin de lui rendre au moins les honneurs funèbres, et c'est ce qui fut exécuté.

Dans cette affliction, une question revenait toujours aux lèvres de l'Empereur : quel remède à tout cela? On lui eût bientôt répondu, si l'on eût osé lui parler d'Ogier. Il lui revint aussi en mémoire qu'Achar laissait une fille en âge d'être mariée; il l'envoya quérir à Londres, la voulant avoir sous la main, et se réservant de lui donner un époux de son choix. Le parlement s'agitait en secret pour trouver le moyen de faire entendre à Charlemagne de mettre Ogier en liberté; nul n'osait s'aventurer à en ouvrir la bouche le premier; mais un chevalier nommé Gérard, sur la promesse de dix écus d'or et d'un cheval de prix sellé et bridé, consentit à le faire. Les douze pairs lui donnaient en outre solidairement l'assurance de lui réparer tout mal et dommage s'il lui en arrivait à cette occasion. On se transporta aussitôt devant l'Empereur où l'entretien débuta par des propos d'un intérêt secondaire. Il y fut mention de secours qui arrivaient de Paris; Gérard, ayant pris ses sûretés pour l'exécution des promesses qui lui étaient faites, entra ensuite et dit :

— Sire, au nom de Dieu, je vous salue. Je ne sais ce que vous avez l'intention de faire, mais vous perdrez votre royaume si vous ne vous hâtez d'opposer à Bruhier le seul homme par qui il lui est prédit qu'il sera vaincu. Qui je veux désigner, vous le devinez, sire : c'est Ogier!

— Bonne justice de ce paillard! s'écria l'Empereur dès qu'il eût entendu le nom.

Le chevalier, tout d'un trait, était allé à la descente du palais, avait enfourché le cheval qu'on lui avait promis, et prit le large tout incontinent.

— Mais n'est-ce pas le comble de l'outrage? dit l'Empereur aux seigneurs qui revenaient après avoir fait semblant de poursuivre Gérard : venir me parler encore d'un ennemi de qui je n'accepterais pas un royaume s'il me l'offrait!

Ce premier expédient n'ayant pas réussi, on s'avisa d'un second : ce fut d'engager les enfants des princes de la parenté d'Ogier qui étaient à la cour, de venir tous au réveil de Charlemagne lui crier : Ogier! Ogier! Ogier! délivrez-le pour sauver votre couronne! Les petits innocents ne demandèrent pas mieu, et voici l'Empereur, assailli de ces cris, qui reste stupéfait sans pouvoir dire mot.

— Ah! çà, dit-il enfin, voici les enfants qui me viennent à leur tour corner le nom d'Ogier! qui diable peut les y pousser!...

— Sire, répondit le duc Naymes, si la fantaisie vous venait d'en entendre parler, vous en recueilleriez peut-être des choses intéressantes.

— Eh bien! voyons donc! dit l'Empereur.

— Sire, commença Naymes, profitant de l'issue, Dieu et le diable se mêlent des affaires de ce monde. Le diable, auteur du mal, vous fait à cette heure manquer des vaillantes gens dont vous auriez le plus grand besoin : Roland, Olivier, et tous les chevaliers de la Table-Ronde. Dieu, par aventure; permet que, par la bouche des enfants, vous soyez averti qu'il vous reste Ogier.

— Mais il doit être mort! interrompit Charlemagne; sa pitance avait été réglée pour l'exténuer en peu de temps.

— Oui, répondit Naymes, mais l'archevêque avait trouvé un biais subtil pour ne pas vous désobéir, et en même temps ne pas laisser succomber son parent. Ogier est vivant.

— Sûrement, mon bon conseiller? Ah! je suis sauvé alors! je me raccommode avec lui et il me délivre de Bruhier, c'est certain. Les astres l'ont dit.

Aussitôt il fit appeler toute sa cour et déclara publiquement sa décision soudaine. Elle fut accueillie par des hurrahs et des battements de mains.

Au bout de quelques heures, Charlemagne partit pour Reims avec le duc Naymes et deux cents gendarmes, dans le dessein de composer avec Ogier le Danois.

Le vénérable Turpin, à l'arrivée du cortége impérial dans sa bonne ville, accourut apporter sa bénédiction et la nouvelle qu'on allait retrouver son prisonnier faisant bonne chère, aussi fort et aussi délibéré de prendre les armes que jamais.

— Allez le mettre en liberté, dit l'Empereur, et demandez-lui quelle composition il attend pour se réconcilier avec moi.

## CHAPITRE XIX

Comment Ogier exigea pour combattre Bruhier, que Charlot lui fût livré pour en faire à sa fantaisie, et comme il en usa par la volonté de Dieu.

L'archevêque étant retourné s'acquitter de sa commission :

— Or çà, dit-il à Ogier, si l'Empereur vous prenait à merci et pardon de vos injures, ne seriez-vous pas disposé à le servir comme auparavant?

— De quoi lui requerrais-je merci? demanda le prisonnier : du mal qu'il m'a fait?

— Cependant, comment voulez-vous qu'il se fasse un accommodement entre lui et vous, si vous n'aidez de votre côté à ce que font les pairs de France du leur, en l'assourdissant de votre affaire?

— Jamais, dit Ogier, je ne redeviendrai son ami, qu'il n'ait d'abord livré son fils Charlot à ma discrétion.

— Laissez cette soif de vengeance, dit l'archevêque, et demandez autre chose.

— Rien; j'userai plutôt ma vie en prison.

Force fut à l'archevêque, bien contristé, d'aller faire connaître l'obstination du héros à Charlemagne. Celui-ci détacha le duc Naymes pour obtenir par persuasion des conditions plus douces, une première fois en pure perte, puis une seconde de même, bien qu'interrogé à fond, il eût cette seconde fois avoué le mortel ennui qu'il ressentait de sa captivité.

— Voyons, Ogier, disait le conseiller de l'Empereur, ne sauriez-vous m'imiter? Pour venir vous voir, force m'a été d'oublier la mort de mon fils.

— De votre fils!... mais sa mort fut un fait de guerre : il m'en coûta; mais au moment, j'étais mort si je ne le tuais : fait assez qui sauve sa vie.

L'argument ne tenait pas devant la réplique; Naymes donna un autre tour à l'entretien.

— Sortons un peu, Ogier, dit-il, faisons un tour dans les champs.

Sans faire semblant, il l'amena devant l'Empereur, qui le salua et lui demanda s'il voulait se réconcilier.

— Oui, dit Ogier, aux conditions que j'ai dites à messeigneurs.

— Ah! s'écria Charlemagne, qui serait celui qui me donnerait le conseil de vous livrer mon fils!

— C'est bien, dit Ogier, je sais d'où je suis parti, j'y retourne.

Après son départ, les chevaliers demandèrent timidement à leur maître, ce qu'il était résolu de faire.

— Retournez vers lui, dit-il le cœur en deuil; demandez-lui s'il serait décidé à affronter Bruhier.

— Volontiers, dit Ogier, quand la question lui fut transmise: aux conditions que j'ai dites je le ferai.

— Mais êtes-vous encore de force à en venir à bout, lui demanda-t-on.

— Je le crois, dit-il, en bâillant et en se détirant les bras; dans ce mouvement, il rencontra deux parois de sa prison et en fit reculer les pierres de deux doigts.

— Dieu, que t'ai-je fait? disait Charlemagne en se lamentant, après avoir entendu le rapport des chevaliers émerveillés. Maudite rigueur! je suis le sujet de mon serf, et il faut que je lui livre mon fils.

— Hélas! sire, dit Naymes, mieux vaut perdre une personne que cinq cent mille.

— Dites à Ogier que je ferai sa volonté, et que je lui livrerai Charlot, se résolut enfin à promettre Charlemagne.

— Est-ce conclu? dit Ogier en les voyant reparaître.

— Beau neveu, lui dit Naymes, vous êtes homme à vous acquitter d'une fois, mais vraiment vous donnez beaucoup de mal.

— Oh! répondit-il, si l'on n'eût eu besoin de moi, il se fût passé du temps avant qu'on me revînt visiter.

— Allons, vous avez votre demande, revenez devant l'Empereur.

— Mon cheval! mon épée! s'écria Ogier. Il me faut l'une et l'autre, à cette heure, puisque je vais marcher.

Un cheval lui fut amené, mais l'animal ploya dès qu'il fut monté dessus; il en descendit avec mépris.

— Où est Broiffort, mon bon cheval? c'est celui-là que je veux.

L'archevêque fut forcé de lui avouer que depuis sept ans le précieux coursier traînait le tombereau dans les chantiers de l'église de Reims.

Tel qu'il devait être réduit par ce long et ignoble métier, Ogier préféra le ravoir, plutôt que d'enfourcher quelque autre nouvelle monture.

Le vieux destrier reparut dès qu'on eut eu le temps de le ramener. Il était pelé et poussif.

N'importe; Ogier ne douta pas qu'il n'eût conservé à un degré supérieur, malgré cette décadence, les qualités qui en faisaient un serviteur unique. Du reste, il en fut reconnu tout d'abord, ce qui fut visible à ses sauts et à ses hennissements.

Quant à Courtain, elle avait été toujours précieusement gardée; on n'eut donc pas de peine à la restituer à son légitime propriétaire.

Le retour à Laon s'exécuta en toute célérité.

Le jour même où on y fut revenu, Ogier exigea l'exécution des promesses. Il n'y avait pas à tergiverser; Charlot lui fut remis, Dieu sait avec quelles larmes.

Les lamentations de la victime étaient plus navrantes que celles de son père.

— Las! mon Dieu! mon père! mon créateur! murmurait celui-ci avec égarement, toi qui créas les anges, les archanges, les plaça dans le paradis, et qui dut ensuite, pour les punir de leur désobéissance, les reléguer en enfer; toi qui créas notre premier père, qui tiras d'une de ses côtes la substance de sa compagne, et qui les plaças aussi dans le paradis, d'où ils sortirent par le péché, condamnés à une vie de peine; toi qui, pour réparer leur offense, envoyas ton fils, la seconde personne de la Trinité, pour prendre chair dans le sein de la vierge Marie; toi qui as accepté les mérites et les souffrances du Sauveur pour racheter nos maux; sa prédication de la sainte foi pendant trente-deux ans, la trahison de Judas pour trente deniers, la condamnation par Pilate, la flagellation, la crucifixion, le fiel et le vinaigre, le coup de lance de Longis, l'ensevelissement, la résurrection, la délivrance des âmes de l'enfer, l'ascension, la descente du Saint-Esprit; ô mon Dieu! comme je crois à toutes ces souffrances, à tous ces mérites, je te supplie d'amollir le cœur d'Ogier.

— Ah! duc Ogier, s'écriait de son côté Charlot, les regards troublés par les larmes et par les approches de la mort, au nom de Dieu qui pardonna sa mort sur l'arbre de la croix, pitié de mon offense! acceptez mon exil en place de ma mort! Je partirai si loin qu'on ne me reverra jamais en France sans votre congé.

— De mon chef, tu ne mangeras plus! répondit Ogier en le saisissant par les cheveux et en tirant son épée.

Il leva le bras et allait lui abattre la tête, malgré les supplications de tous les seigneurs présents; mais Dieu, qui ne voulait pas oublier Charlemagne, lui envoya un ange qui retint le coup d'Ogier et lui dit :

— Dieu te mande d'épargner le fils de Charlemagne, et d'aller combattre Bruhier. Il te sera en aide dans toutes tes entreprises.

Puis il s'envola en jetant une grande clarté dans la salle et disparut.

Ogier, obéissant aux volontés de l'Eternel, rengaîna son épée et embrassa Charlot.

On releva Charlemagne qui s'était évanoui; et quand on lui eut appris l'événement, il pleura de reconnaissance envers Dieu, et prit les mains d'Ogier en lui disant :

— Sire duc, je vous remercie.

— Remerciez le ciel, Sire, c'est lui qui a reconnu que tant de vertus qui se trouvent en vous ne permettaient pas que vous subissiez une si grande infortune.

A ces paroles tout le monde s'embrassa, en passant de la terreur à la joie la plus vive.

—

## CHAPITRE XX

**Comment Ogier défit et tua Bruhier en combat singulier, et par suite débarrassa la chrétienté des Sarrasins. Comment il épousa la princesse Clarisse et devint roi d'Angleterre.**



ruhier était toujours aux portes de la ville, réclamant avec mépris les dix chevaliers qui se faisaient tant attendre, et avec lesquels il avait offert de se mesurer.

Ogier, de son côté, était prêt à l'aller rencontrer. L'archevêque Turpin revêtit ses habits pontificaux et célébra la messe pour appeler la victoire sur les armes du champion de la chrétienté.

Celui-ci, après avoir déjeuné, sortit de la ville, armé et monté sur Broiffort. Bruhier, en le voyant venir, demanda à son écuyer :

— Quelles sont ses armoiries ?

— Sire, il porte d'argent à un aigle de gueule et un écu de sable.

Bruhier n'en entendit pas davantage. A l'annonce de ce blason qu'il avait gravé dans le cerveau, car c'était celui que son horoscope lui avait désigné comme lui devant être fatal, il tourna bride et alla se réfugier dans sa tente.

Là, il se ressouvint d'un onguent merveilleux dont habituellement il n'avait que faire (il y avait tant de disproportion entre sa colossale vigueur et celle du commun des chevaliers ! ), mais qui cette fois n'allait pas être de trop pour le préserver. Il le sortit du coffre où il le tenait enfermé, et l'emportant, il retourna sur le champ-clos, tandis que Justamont et Ysoré gagnaient les montagnes avec mille combattants, pour prendre Ogier si l'aventure tournait mal pour Bruhier.

Celui-ci reprenant son arrogance dit à Ogier qui l'avait attendu :

— Chevalier, tu es venu seul? tu n'as pas amené tes compagnons ?

— Pourquoi faire ? dit Ogier.

— Parce qu'il y a forte besogne à combattre un adversaire duquel tous les membres, sauf la tête, les abattît-on, se recolleraient à l'instant et sans difficulté.

— Allons, l'homme invulnérable, mets toujours ton heaume, parce qu'Ogier le Danois ne frappa jamais chevalier qui ne fût armé.

—Ne vas-tu pas te régler sur ce qu'eût fait Ogier le Danois, mon pauvre camarade? Cela te sied si peu que je ne daignerais pas reculer d'un pas à cause de toi.

Un échange de coups de lances suivit ce défi ; les lances volèrent en éclats.

Ogier avait eu le temps d'examiner le cheval de Bruhier, nommé Bouchant; le sien étant déjà un peu cassé, non sans cause, il s'était dit : Bouchant sera mien.

Coup d'épée de Bruhier qui fendit d'un pied et demi l'écu d'Ogier; coup d'épée d'Ogier qui trancha à moitié l'épaule de Bruhier.

— Bruhier, as-tu senti quelle mouche t'a effleuré?

— Cela ! Ah ! si tu ne fais pas plus fort, ce n'est rien.

Bruhier, en disant cela, mit la main à l'arçon de sa selle où pendait l'onguent, en prit un peu, en frotta sa plaie et guérit.

A ce raccommodement magique Ogier devint furieux, Courtain ne cessa plus de battre sur l'armure du Sarrasin ; le feu en jaillit.

— Ah ! par Mahom ! s'écria Bruhier, c'est Ogier ! c'est Ogier lui-même ; je n'en doute plus !

— Attends ! attends ! ce n'est que le commencement. Je te dirai mon nom plus tard ; mais tout de suite, je te laisse la vie si tu veux abjurer tes faux dieux !

— Pour prendre le tien, n'est-ce pas ? Ce méchant larron qui se laissa pendre ! Assez de folie ! Abjure toi-même ; je te donne la vie et te marie à ma sœur.

— Trêve de divagations à ton tour, répondit Ogier se donnant comme son antagoniste un instant de répit. — Dis-moi plutôt d'où te vient ton onguent ?

— C'est du baume dont Jésus-Christ fut oint quand on le mit au sépulcre; il faisait partie du trésor des Juifs, après la prise de Jérusalem par Vespasien et son fils Titus. Tous les Juifs furent mis à mort, sauf un nommé Joseph d'Abarimathie qui obtint sa grâce en échange de la révélation qu'il fournit des propriétés merveilleuses de ce baume, et de l'endroit où il était caché. Des mains de ces conquérants il passa dans celles du soudan de Babylone, et d'héritiers en héritiers c'est de lui que je le tiens par succession.

— Vois un peu, s'écria Ogier, ton baume procède de mon Dieu Jésus-Christ, et tu t'en aides contre lui pour effacer son saint nom !

— Allons, reprenons cette besogne, reprit Bruhier; si ton Dieu était le véritable, il ne me laisserait pas l'outrager; il entr'ouvrirait plutôt la terre sous mes pas.

— Le Seigneur est patient, Bruhier; il attend l'heure du repentir.

Mais les coups recommençaient : c'était le haubert et le hoqueton d'Ogier qui étaient fendus dans le dos, et laissaient une grande plaie s'ouvrir dans les chairs ; c'était la joue de Bruhier qui tombait au tranchant de Courtain, et que son propriétaire rejoignait instantanément à l'aide de l'onguent.

Bruhier demanda un nouveau répit d'une heure ; Ogier le lui accorda, et, dans cet intervalle, les deux champions se firent assaut de courtoisie.

Déjà, aux indications recueillies, Caraheu ne doutait plus que l'adversaire de son allié fût Ogier le Danois. Lui et Gloriande étaient grandement joyeux de savoir leur ami vivant. Pour Charlemagne, qui assistait à la lutte du haut d'une montagne, il était ravi que Bruhier eût enfin trouvé son pareil.

Justamont et Ysoré, de leur côté, en se rendant à leur embuscade, avaient rencontré le messager qui ramenait à Charlemagne la fille du roi d'Angleterre.

L'heure passée, les champions remontèrent en selle. Le premier coup de Bruhier tua Broiffort. Ogier, à terre, faillit être enlevé par son ennemi ; mais il lui enfonça à point un couteau dans le flanc, le fit tomber à son tour, et, passant par-dessus, lui enleva son onguent sans mot dire, et en guérit ses blessures à l'instant.

Bruhier, furieux du rapt dont il ne tarda pas à s'apercevoir, s'emporta en reproches inconsidérés de trahison, et vint décharger un grand coup sur le côté gauche du Danois, dont c'était alors le tour de se toucher de la précieuse substance, pour qu'aussitôt il n'y parût plus. Et il hachait, et le colosse ripostait, en poussant des cris horribles à chaque entaille qu'il ne réparait plus dans sa chair.

Justamont, embusqué pour le venir secourir, eût facilement entendu ces cris, car ils allaient sans cesse en augmentant; mais qu'avait-il à faire d'y prêter l'oreille? Il était tout à l'occupation de chercher comment satisfaire sa concupiscence sur la jolie fille du roi d'Angleterre.

— Hélas! Caraheu me l'avait bien dit, articula bientôt Bruhier, à bout d'efforts personnels et d'espoir de voir accourir à son aide; il me l'avait bien dit, qu'une fois en France, je rencontrerais le vaillant des vaillants. Je me repens d'être venu, et je reconnais que force m'est de me rendre. Consentez, Ogier, que je reçoive le baptême, et, après cela, nous serons frères d'armes.

Ogier accueillit cette déclaration avec une joie loyale, et, croyant le combat terminé, rendit l'onguent à son adversaire vaincu. Mais celui-ci ne l'eut pas plutôt dans les doigts, qu'il s'écria :

— Je te ferai voir si tu es homme à me forcer de me rendre!

Et, d'un coup d'épée, il fit voler la moitié du heaume d'Ogier avec une telle force, que le débris fit vingt tours sur lui-même avant de tomber à terre. Quant au chevalier lui-même, il l'avait chargé sur ses épaules, et il l'eût emporté sur son cheval Bouchant sans une pierre contre laquelle il se heurta par hasard. Ils churent l'un et l'autre.

Ogier, le plus leste, fut le premier relevé : d'un grand coup de Courtain il détacha au félon la tête des épaules, et, le laissant étendu sur l'herbe, attrapa Bouchant et sauta dessus.

Mille païens se mirent à le poursuivre, et il tourna du côté du bois où étaient embusqués les gens de Justamont. Il rencontra Bérard, qui, s'étant laissé enlever la charmante Clarisse, l'héritière de l'infortuné Achar, courait demander du secours à Charlemagne pour la reprendre.

— Ne te mets pas en peine de la dame, lui dit Ogier : avec la grâce de Notre-Seigneur, je la garantirai bien tout seul.

L'autre n'en discontinua pas de courir à la ville, d'où il revint avec Thierry de Nanteuil et dix mille combattants.

Ogier survint sur Justamont comme il était en train, ivre d'une passion brutale, de lacérer les vêtements de sa prisonnière. La courageuse fille l'égratignait à beaux ongles. D'un coup de poing en plein visage, le Danois fit reculer Justamont à dix pas.

— Hélas! sire, lui criaient de leur côté ses gens, prenez garde à votre vie : c'est le champion qui a occis Bruhier.

Le Sarrasin lâcha pied au plus vite avec toute sa suite.

La dame, confuse et s'étant raffublée tant bien que mal des lambeaux qui lui restaient sur le corps, suivit Ogier en le comblant de remercîments et en bénissant le Ciel, qui lui avait épargné le déshonneur.

Le duc Thierry de Nanteuil, qu'ils rencontrèrent, n'étant plus nécessaire à la délivrance de la jeune princesse, poussait pour rejoindre les païens. Charlemagne, qu'ils rencontrèrent un peu plus loin, se portait dans la même direction. Ogier rendit à Bérard la garde de Clarisse, et suivit ses compagnons d'armes.

Ce mouvement fut d'un effet décisif sur l'ennemi. Justamont abandonna ses gens; Ysoré prit le commandement à sa place pendant quelques instants; puis, sur l'avis même de Caraheu, ne trouva rien de plus sage que d'imiter son oncle en mettant du pays entre les chrétiens et lui.

Pour Caraheu, Ogier et lui se reconnurent dans la bagarre. Ils s'embrassèrent, et se sollicitèrent réciproquement de rester l'un près de l'autre, mais sans résultat : la différence de foi rendait cette réunion impossible des deux côtés.

Les deux vaillants amis se quittèrent donc de nouveau. Rentré à son camp, Caraheu eut la générosité de renvoyer à Charlemagne deux prisonniers considérables, sans exiger d'eux denier ni maille de rançon. Il le fit à la considération de son cher Danois, et, en les congédiant, lui et sa dame Gloriande les chargèrent de mille nouvelles paroles du cœur pour cet objet commun de leur affection.

Le lendemain, les païens avaient disparu. Toute la contrée chantait sa délivrance.

Charlemagne, trouvant enfin le temps de s'occuper d'intérêts plus doux que la terrible défense de son royaume et la dispersion des barbares, maria la princesse Clarisse au noble Ogier.

Les deux époux quittèrent la France, allèrent prendre possession de leur royaume d'Angleterre, et emmenèrent avec eux Bérard, à qui ils avaient de l'obligation de ce qu'il avait fait tout son possible pour écarter les outrages auxquels est trop souvent en butte la faiblesse jointe à la beauté.

## CHAPITRE XXI

Comment Ogier faillit périr par la trahison de Bérard; comment il fut sauvé par son neveu Gautier, lequel ensuite défit et tua ledit Bérard en combat juridique.

Arrivé en Angleterre, Ogier songea au voyage en Danemark. Effectivement, il s'apprêta à le faire, aussitôt qu'il eut nommé un régent pour le premier pays. Ce régent n'était autre que Bérard lui-même, lequel n'eut pas plutôt été investi de cette dignité éminente, qu'il en rêva traîtreusement une plus éminente encore par la mort de son protecteur.

Ogier, ayant pris congé de sa femme, était parti de Londres, par grande simplesse, à huit chevaux seulement. Méry, neveu de Bérard, servait de guide. Au coin d'un bois, cent hommes apostés, et sûrs qu'on leur amènerait leur roi comme à la bou-

cherie, fondirent sur lui, et, malgré sa défense, qui ne pouvait être bien sérieuse, à cause d'abord du nombre à repousser, et ensuite de l'ajustement qu'il portait et qui n'était rien moins qu'un ajustement de guerre, ils le jetèrent à terre, le blessèrent à plusieurs endroits, et l'eussent tué sans la permission de notre Sauveur, qui jamais ne fait défaut à ses serviteurs et qui voulut qu'en ce moment arrivât un secours inopiné. Voici ce que c'était.

Guyon, frère d'Ogier, résidait en Danemark; il avait un fils nommé Gautier. Ayant appris qu'Ogier s'était appointé avec Charlemagne, et qu'il était devenu roi d'Angleterre par son mariage avec Clarisse, il avait jugé à propos d'envoyer son fils à la cour de son frère pour le servir gentiment, assuré qu'Ogier n'aurait point faute de le faire devenir un des bons chevaliers de par delà la mer. Le jeune homme était parti, accompagné de quatre fermes écuyers, et c'était lui qui, près du terme de son voyage et longeant la lisière d'un bois, survenait à l'endroit et au moment où l'on allait égorger son oncle.

— Faux chiens enragés, que faites-vous? s'écria-t-il.

Et de ses coups, et de ceux de ses quatre écuyers, il fit jonchée des assassins; Méry seul se sauva.

— Comment allez-vous, chevalier? Dieu vous donne bonne vie! dit-il aussitôt après et courant au blessé.

— Je vais bien, chevalier; je vous remercie, répondit Ogier. Je reconnaîtrai le service que vous venez de me rendre; j'ai pouvoir pour cela, étant Ogier, roi d'Angleterre et duc de Danemark.

— Ah! mon oncle! fit, à cette révélation inattendue, le jeune homme surpris.

Il sauta à terre et ouvrit les bras :

— Dieu m'a tant fait heureux que de me donner cette rencontre!

— Beau neveu, soyez le bienvenu, vous et vos quatre écuyers! Vous n'auriez su venir mieux à point. Or çà! prenez cet onguent (c'était celui de Bruhier, et oignez-en mes plaies.

Le jeune homme obéit, et incontinent Ogier fut guéri.

Puis, voyant l'ébahissement où un si prodigieux résultat plongeait son neveu, il lui fit cadeau du reste du médicament magique.

Tous ensemble prirent le chemin du port de mer le plus voisin, et une heureuse traversée les conduisit en Danemark, où ils furent reçus triomphalement. Ogier, déjà possesseur de l'Angleterre, abandonna ses Etats héréditaires à son frère Guyon, qui lui en eut une gratitude infinie.

Durant ce séjour en Danemark, l'auteur d'exploits déjà si nombreux eut une apparition céleste : un ange lui apparut durant son sommeil, et, au nom de Dieu, lui ordonna de partir seul pour la cité d'Acre, où le roi Jean était assiégé par Justamont; il lui enjoignit de prendre bataille contre ledit Justamont, de le vaincre et de se faire couronner roi du pays. Ogier se disposa à obéir.

Pour Bérard, qui avait machiné la mort de son roi pour lui prendre sa femme et sa couronne, instruit par Méry de la mauvaise issue de l'entreprise, il lui commanda le secret et n'en alla pas moins trouver la reine et lui conta qu'Ogier était mort. Clarisse le savait déjà sujet à caution.

— Ah! Bérard, lui dit-elle, ce n'est ni le premier mensonge ni la première trahison dont je vous soupçonne, mais je vous avertis que je saurai la vérité.

— Quoi qu'il en soit, madame, l'empereur Charlemagne vous mande pour vous donner un nouveau mari.

Pour s'assurer de l'appui de ce côté, il avait tiré du trésor d'Angleterre la charge de huit chevaux, et l'avait fait parvenir à la cour de France.

La reine elle-même dut bientôt se résoudre à le suivre à Paris, et de là en Allemagne, où une nouvelle expédition forçait Charlemagne de se rendre. Mais elle avait secrètement envoyé un messager en Danemark, pour vérifier l'exactitude des dires du régent. Ce messager, nommé Girard, trouva Ogier, que l'ordre de Dieu empêchait de se détourner d'Acre, mais qui envoya son neveu Gautier vers la reine.

Le jeune homme arriva à la cour de Charlemagne, un certain jeudi où, après maintes résistances et délais provenant de la dame Clarisse, il avait été décrété par l'Empereur qu'elle épousât Bérard sur-le-champ. Les préparatifs en étaient commencés.

Plein d'impatience, et s'ouvrant le chemin à travers les valets, en menaçant de son épée quiconque lui barrait le passage, il arriva dans la salle du festin, comme tout le monde était assis.

Il demanda à un écuyer quelle était cette dame si belle qu'il apercevait. On lui répondit que c'était la reine d'Angleterre. Il resta un moment à admirer son beau maintien, sa contenance, où rivalisaient la grâce et l'honnêteté. Puis, pour avoir lieu d'approcher de la personne de Charlemagne, il prit un entremets de paon qu'on lui apportait, et lui faisant très honorablement la révérence, il le posa devant son assiette.

— Qui est ce jeune chevalier? demanda l'Empereur : par ma foi, je n'en ai point encore connu de plus beau et de plus avenant.

— Sire, répondit le jeune homme, je suis Gautier et vais me faire connaître d'ici un moment.

Et, se tournant vers Clarisse :

— Madame, dit-il, je vous salue de la part de votre ami Ogier, qui vous envoie cette pierre enchâssée dans un anneau, afin que vous sachiez bien que je viens envoyé par lui.

Bérard, à ce contre-temps, tira un couteau et faillit le plonger dans le ventre du jeune chevalier. Mais celui-ci, fort et adroit, esquiva le coup et se retira aussitôt pour revenir armé et escorté de ses gens qu'il avait laissés dans une hôtellerie.

Comme, à son retour, il rencontra une énergique résistance, fomentée par Bérard, il eut l'imprudence de frapper de droite et de gauche, ce qui le mit dans un vilain cas et faillit l'envoyer à la potence, sans qu'il eût eu le temps de s'expliquer. A la fin, grâce à son lignage, qui, en tout ce qu'il comptait de représentants à la cour, s'interposa; grâce à sa propre fermeté, grâce aussi à la pâleur livide de Bérard, qui décela le mauvais état de sa conscience, dès qu'il prévit que tout allait s'éclaircir, le bouillant Gautier put raconter toutes les traîtreuses machinations du régent d'Angleterre. L'é-

preuve des armes fut prononcée, et le jour pris pour le combat en champ-clos de Gautier de Danemark contre Bérard, accusé d'imposture et d'assassinat.

La passe fut courte et brillante : Naymes, en voyant s'escrimer son jeune parent, dit avec orgueil :

—Bon sang ne peut mentir; voyez déjà la prouesse de cet enfant !

D'un formidable coup, dans le fort de l'engagement, il atteignit si gravement Bérard, et lui fit pousser un tel cri, que ce fut horreur de l'ouïr.

— Or çà, maître ! lui cria-t-il, que dit le cœur ?

— Ah ! mon ami, je me rends à vous ; et, je l'avoue, votre oncle n'est pas mort; mais, par pitié ! ne souffrez pas que mon corps soit pendu, intercédez afin que plutôt on me fasse mourir en prison.

Mais malgré le jeune homme, qui accorda et fournit son intercession, afin d'obtenir cette commutation de la peine du coupable, Charlemagne s'écria :

— Ah ! par ma foi ! tout l'avoir du royaume ne vous en garantirait pas.

Et, effectivement, il fut conduit aux fourches, attaché à la queue de son cheval, pendu et étranglé.

La faveur de Gautier à la cour de France et près de la reine Clarisse fut la conséquence de l'exploit par lequel il avait signalé sa venue.

## CHAPITRE XXII

Comme Ogier, parti au delà des mers par le commandement de Dieu, devint roi de la ville d'Acre, après en avoir chassé les Sarrasins ; de la haine des Templiers contre lui et de leurs machinations pour se défaire de sa personne.

Il y avait longtemps qu'Ogier était arrivé à Acre, au delà des mers. L'accueil qu'il y avait reçu n'avait guère été proportionné à ses mérites : à la première porte où il s'était arrêté, monté sur Bouchant, on la lui avait fermée au nez ; à la seconde, un valet lui avait dit :

— Holà ho ! n'entrez pas céans ; nous n'avons que faire en notre maison de baffreurs de votre espèce ; il ne nous en vient que trop tous les jours. Allez chez les Templiers : c'est leur affaire de vous recevoir.

Chez les Templiers, il avait dit :

— Logez-moi, je vous prie !

— Par ma foi ! lui avait-on répondu, vous n'êtes pas l'homme qu'il nous faut. Vous dépenseriez plus en un jour que vous ne sauriez gagner en quinze.

Ce ne fut qu'à la porte d'une vieille femme qu'il rencontra enfin l'hospitalité.

— Regardez, monseigneur, lui dit-elle, s'il y a rien céans qui vous plaise, et ne l'épargnez pas.

La bonne femme avait quatre enfants qui, tous les jours, allaient quérir leur vie et la sienne à la porte des riches. Tout de suite elle se mit à cuire trois lardons pour donner à manger au chevalier.

Le soir, quand ses enfants rentrèrent, le premier lui dit :

— Ma foi, ma mère, nous n'avons pu trouver en ville ni pain ni viande. Justamont a tout détruit, et l'on n'ose plus apporter de vivres.

— Ah ! dit la mère, qu'allons-nous faire de notre hôte le soldat qui n'a ni croix ni pile ?

— Il a des objets de valeur dans son équipement, dit le fils, qui se nommait Garnier ; dites-lui de m'en confier quelques-uns que je porterai en gage ; s'il nous vient quelque chose, demain nous le dégagerons.

— Tu es un bon garçon, lui dit Ogier ; prends ces deux boucles d'argent doré de mon écu, porte-les au tavernier et dis-lui qu'il en ait bien soin.

— N'en prenez souci, lui dit Garnier.

En échange des boucles, ils eurent bonne provision de pain, chair et vin, dont Ogier fit manger la meilleure part à la bonne femme et à ses enfants. Quand ils furent bien repus, ils s'endormirent. Ogier lui-même, après avoir été visiter Bouchant, qui avait de la bonne herbe fraîche jusqu'au ventre, s'étendit sur de la paille bien nette, le long d'un feu clair, et s'endormit.

Le lendemain, le saccage des païens avait atteint une abbaye, dont un moine passa du côté où demeurait la vieille femme, et dit à Ogier en l'apercevant :

— Devriez-vous être ici, vous qui êtes si fort !

La bonne femme, voyant le chevalier embarrassé de ravoir toutes les pièces de son armure pour partir au plus vite, courut chez l'hôtelier demander les boucles de l'écu, en laissant son fils en place pour nantissement ; et il fut convenu que, si le chevalier mourait sans s'acquitter, Garnier resterait en service un an pour indemniser de la somme dépensée la veille.

Ogier partit le cœur rempli de reconnaissance pour le dévouement de ces humbles gens.

Sa première rencontre fut avec le roi Cormorant, qui emmenait quinze moines enchaînés, lesquels avaient été capturés tandis qu'ils essayaient de sauver le trésor de l'abbaye. De sa vaillante lance il manœuvra si bien, qu'il perça d'outre en outre le roi Cormorant, fit chair à pâté de cent hommes de sa suite, délivra les moines, les ramena dans Acre chez sa vieille hôtesse, leur y fit payer sa dépense de la veille, et de plus, pour le jour même, un festin où furent convoqués à cri et à ban tous ceux qui avaient faim dans la ville.

Le roi Jean d'Acre, averti de cette merveille, se transporta tout de suite dans la pauvre demeure pour admirer l'homme surprenant que le Ciel envoyait.

— Soyez le bienvenu, sire, lui dit simplement Ogier. Votre noble seigneurie daignerait-elle prendre un peu de récréation céans ?

— Oui da ! lui dit le roi, mais je voudrais bien savoir, s'il vous convenait de me le dire, d'où vous venez et quel est votre nom ?

Ogier satisfit à cette demande, et, sûr que ses invités ne manqueraient de rien, consentit à aller lui-même dîner au palais avec son royal visiteur. Toutefois, il voulut emmener avec lui son hôtesse, et Garnier, le fils de la digne femme.

Celle-ci, en recevant un tel honneur, disait à son fils :

— O mon enfant, continuons à nous tenir simple-



ment, comme devant, doux et obéissants envers chacun.

Mais Garnier répondit :

— Eh quoi! puisque tel bien nous advient, j'entends ne plus me régler dorénavant que sur la manière d'être des grands.

Vers le soir, quand la fête du palais et l'intime connaissance du roi et d'Ogier eurent suivi amplement leur cours, eux et les principaux personnages d'Acre allèrent contempler la fin de la fête populaire due à la volonté d'Ogier : le peuple dormait sur la verdure, plus satisfait, plus en liesse qu'il n'avait jamais été depuis la fondation d'Acre. Les moines payèrent les frais de ces réjouissances, mais Ogier ne leur garda pas une obole de leur butin, car il tenait à rendre à l'Eglise ce qui était à Dieu.

Déjà, chez Justamont, la nouvelle était parvenue, par quelque échappé du carnage du matin, qu'un effroyable dépêcheur d'hommes était survenu parmi les chrétiens :

— Par Mahom! dit-il, ne serait-ce pas Ogier qui nous tomberait sur les bras?

— Y pensez-vous! dit Ysoré : Ogier venir de si loin pour chercher aventure! Je crois plutôt que nos gens vous ont fait ce conte pour s'excuser d'avoir manqué de cœur.

— Si ce n'est lui, dit Justamont, c'est le diable!

Pour en avoir le cœur net, il se présentait le lendemain aux portes d'Acre, menaçant de livrer l'assaut immédiat de la ville, si l'on ne préférait lui envoyer de suite quinze ou vingt combattants pour vider la querelle avec lui :

— Messager, dit Ogier à celui qui venait en prévenir le roi Jean, va dire à Justamont qu'il ne s'en présentera pas vingt, mais un seul, et que ce seul-là lui donnera assez à faire.

Il ne prit que le temps de s'armer, et, en faisant le signe de la croix, il fit ouvrir les portes et rejoignit son adversaire, qui le reconnut; la chose était aisée : il montait Bouchant, trophée de sa victoire sur Bruhier, et toujours il portait son terrible blason d'argent à un aigle de gueule avec un écu de sable, qui avait été déjà si souvent de sinistre présage aux sectaires de Mahom. Le combat fut acharné entre les deux champions, surtout à partir du moment où, après la rupture des lances et l'échange de coups d'épée formidables, il se transforma en lutte corps à corps où le chrétien et le barbare, s'entrelaçant comme deux serpents, cherchèrent mutuellement à s'insinuer la dague meurtrière dans les flancs. Ogier y mit terme en se dégageant, en refaisant usage de son épée, dont il abattit le bras et l'épaule de Justamont. La rage était passée, d'ailleurs, des hommes aux chevaux : Bouchant à grandes ruades creva le cœur et le ventre de l'autre cheval, dont, presque au même moment, le maître tombait décapité.

Mais il n'était pas encore l'heure de se reposer; les trois rois païens survivants, Ysoré, Murgalant et Moysant, s'avançaient pour venger la mort de leur premier chef suivis de toutes leurs forces. Ogier et le roi Jean ne prirent que le temps de s'embrasser et de se féliciter de la première victoire, et coururent ordonner une bataille générale. Les deux armées ne tardèrent point à être aux prises.

Ce fut au fort de cette bataille que le roi Jean trouva la mort sous les coups de Murgalant. Ce fut une perte qu'Ogier vengea d'une manière éclatante en capturant le soudan Moradin, en enlevant l'enseigne des païens, en tuant celui qui la portait et en contraignant l'ennemi à une retraite désordonnée.

Les deux armées consacrèrent le jour suivant, chacune de leur côté, à rendre les devoirs à Justamont et à Jean d'Acre.

L'opinion unanime parmi les chrétiens, fut en peu d'instants que, la royauté, qui était élective, devenant vacante par la mort de ce dernier, il fallait la déférer à Ogier ; ce qui fut fait.

Et quand on la lui remit, un chevalier lui dit :

— Ah! Sire, ce n'est pas un royaume, c'est le monde que vous devriez gouverner.

— Merci, mes amis, répondit Ogier, et puisque vous me remettez la puissance royale, j'en vais faire usage sur-le-champ en nommant mes officiers. Je nomme au poste de chambellan, Garnier, le fils de ma vieille hôtesse.

A partir de ce premier moment, les Templiers conspirèrent contre Ogier pour deux causes :

La première, qu'à leur détriment il appelait aux premières charges, de pauvres paysans;

L'autre, qu'ils le soupçonnaient de vouloir vider les coffres de l'Etat pour en envoyer le contenu en France.

Le sultan Moradin comparut ensuite devant le nouveau roi qui, d'abord sous les menaces de la mort, voulut le décider à recevoir le baptême. Mais le Sarrasin demeurant intrépide dans sa foi et n'offrant qu'une rançon en échange de sa délivrance, Ogier jugea plus à propos de ne pas l'accepter et de lui offrir ou plutôt de lui rendre la liberté contre l'engagement de faire retirer les forces païennes qui étaient devant Acre.

Cette précieuse transaction, qui rendait la paix au pays déchiré depuis longtemps par l'invasion, fut acceptée et exécutée : le roi Moysant de Musque se retira à Babylone, et Murgalant et Ysoré retournèrent à Jérusalem. Le royaume ainsi pacifié, Ogier put prendre un loisir que nombre de ses ingrats sujets étaient tentés de tourner à reproche; les Templiers surtout qui épiaient toutes ses actions et le surprirent un soir dans un verger, assis parmi les douces herbes, les fleurs, les fruits, et, dans cette solitude, déchargeant son cœur à haute voix, des regrets de la patrie, de la noble lignée de Danemark, de dame Clarisse, sa femme, de Charlemagne et de tous les intérêts d'affection ou de vengeance (Bérard entre autres), qu'il avait laissés par delà les mers.

— Mais ce ribaud, dit un Templier, j'en suis certain aux paroles qui lui échappent; c'est lui qui tua mon cousin devant Châteaufort!...

— Moi le mien!

— Moi mon oncle!

— Ecoutez, messeigneurs, voici mon opinion : qu'elle soit tenue secrète et elle nous mènera à nous partager la régence de ce royaume. Décidons-le à faire un pèlerinage au Saint-Sépulcre, sans appareil, sans pompe, secrètement, comme un humble chrétien; dans cet état, il nous sera aisé de le faire attendre à un point de sa navigation, où il sera saisi et vendu comme esclave sur la côte d'Afrique,



et ensuite, au besoin, livré à Ysoré qui se vengera sur lui de la mort de ses parents Bruhier et Justamont. Quoi qu'il en soit, il mourra sans jamais revenir par deçà. Nous renverserons Garnier, prendrons ses trésors et demeurerons seigneurs et gouverneurs de tout ce qui est ici.

— Il n'est pas possible en ce monde de dire mieux ! convinrent tous les autres.

Le point à mettre Ogier pour faire réussir ce dessein ne fut que trop bien atteint.

## CHAPITRE XXIII

Comment Ogier, après avoir rétabli la paix dans son royaume, partit en pèlerinage au Saint-Sépulcre; comment il eut connaissance de la trahison des Templiers; des aventures qui en furent la suite.

Le pauvre chevalier prit volontiers la résolution de ne pas remettre un pèlerinage qu'il avait toujours eu l'intention de faire, et, les agents de la trahison apostés où il fallait, il partit un matin à petit bruit pour aller tomber dans leurs mains.

Il est bien vrai que quelque mesure que prennent les méchants, toutes choses sont dans la main de Dieu et n'en sortent qu'à sa volonté. De l'entreprise des Templiers, voici ce qu'il arriva :

A peine après une journée de navigation, Ogier eut une mer effroyable; après une violente tempête semée de terribles incidents, son vaisseau alla se broyer contre de grands rochers; les gens qu'il avait avec lui se noyèrent et seul il surnagea et put sauter dans un brigantin qui se trouvait de ce côté et qu'il put atteindre. Non moins empêché qu'avant, car, sur sa nouvelle embarcation, il ne savait de quel côté gouverner, il attendit le jour et enfin aperçut au loin des pêcheurs qu'il appela et dont il fut recueilli. Ces braves gens, l'ayant ramené parmi eux, découvrirent, parmi différents objets qui flottaient sur les flots, des lettres qu'ils repêchèrent et remirent à Ogier : ces lettres étaient précisément des instructions des Templiers pour l'accomplissement de la trahison, pendant la traversée. Un des gens de l'équipage qui en était porteur venait de les perdre en se noyant.

— Hélas ! s'écria Ogier, en reconnaissant toute la perfidie, j'ai bien failli tomber, sans m'en douter, entre les mains d'Ysoré !... A cette heure suis-je plus en sûreté?...

Il demanda qui était souverain du pays où le jetait la tempête, on lui répondit que c'était le sultan Moradin.

Il demanda encore s'il n'avait point de guerre qui l'occupât en ce moment.

— Point de guerre ! répliqua l'un des pêcheurs : mais la plus cruelle, au contraire, la plus forte que nous ayons eue depuis bien longtemps. C'est contre le roi Moysant de Musque qui a refusé sa fille à notre sultan.

Ogier, entendant cela, s'avisa d'un subterfuge, qui était de se noircir les mains, les bras et le visage, et de dire, quand il serait arrivé à Babylone, qu'il venait de Maurienne.

Rien qu'à sa voix, quand il fut parvenu dans cette grande ville, on le reconnut pour un puissant chevalier, et il eut accès auprès du sultan Moradin près duquel il retrouva son cher Caraheu. Il débita sa petite fable avec assurance, ajoutant qu'il avait fait naufrage en venant au secours du noble sultan.

— Or çà, demanda Moradin, comment vous appelle-t-on en Maurienne ?

— Par la foi que je dois à Mahom, on me nomme le vieux chevalier Morian.

— Chevalier, je suis fort affligé que ce soit à cause de moi que vous soit arrivé ce dommage; pour le réparer, j'entends vous donner à ma cour l'office que vous voudrez.

— Eh bien ! dit Ogier, donnez-moi la garde de vos prisonniers, c'est l'office que je vous demande.

Il l'obtint, et, tout de suite, les clefs lui furent remises et il courut aux prisons où il trouva des gens qu'il connaissait bien, c'étaient des chrétiens : l'un Girard de Roussillon, son oncle, les autres plus ou moins de sa parenté ; il s'en fit tout bas reconnaître, malgré sa couleur, et leur raconta ses aventures. On pense qu'il en fit garde fort douce; il les fit souper de mets recherchés et veilla à ce qu'ils eussent un bon repos la nuit, puis il les quitta en leur recommandant la discrétion.

Ogier allait avoir de plus rudes travaux que d'adoucir la captivité de ses proches : la guerre, après avoir été portée par Moradin sur le territoire de Moysant, allait implacable venir relancer l'agresseur jusque sous les murs de sa capitale. Vingt-cinq rois païens se préparaient à marcher sur Babylone. Trois cent mille hommes s'embarquaient sous leurs ordres. Quand Moradin apprit ces nouvelles, il décréta que Caraheu, comme l'allié qui lui inspirait le plus de confiance, porterait sa bannière. Quant à Ogier, il demanda à genoux un bon cheval, promettant que si on le lui accordait, il se chargeait de ramener prisonnier, ou de mettre à mort l'homme qu'on lui désignerait comme le plus vaillant de l'armée de Moysant.

Cette séduisante promesse fit ouvrir l'oreille au sultan qui dit :

— Quel cheval lui donnerais-je bien ? J'en ai un qui fut nourri au désert de Béliant et tua trente hommes avant de se laisser prendre...

Toutefois, l'offre s'arrêtait en chemin ; Moradin réfléchissait qu'il n'était pas sage d'abandonner une merveille chevaline à un inconnu, encore qu'il fût d'excellente apparence.

— Toute réflexion faite, ajouta-t-il, cherchez-en quelqu'autre par toutes les écuries de la ville, le meilleur qui se puisse rencontrer.

Mais on sait ce qu'était pour Ogier le choix d'un nouveau cheval ; autant il en essayait, autant il en ployait sous lui, les reins rompus.

Le soir, après une journée consacrée en recherches infructueuses, il se trouvait seul, ou du moins le croyait être; il comptait pour rien un esclave qui simulait un profond sommeil. — Il maudissait Bruhier d'avoir tué Broiffort et les Templiers de lui avoir volé Bouchant. — Ces imprécations, accompagnées de plaintes caractéristiques, ne laissèrent point de doute à l'esclave qu'elles ne fussent prononcées par un chrétien, et quel chrétien ! Ogier le Danois ! le fléau de la race sarrasine ! Il alla prévenir le sultan de sa découverte : Moradin lui défendit bien d'en parler à personne, et ne ba-

lança plus à prêter au faux Maurien son cheval sans pareil nommé Marchevalée.

— Vous aurez aussi mes armures, lui dit-il quand il le revit; ce sont les meilleures qu'ouvrier forgea jamais, et je veux qu'il en soit ainsi parce que vous me semblez un fort et puissant chevalier.

Il était de la destinée d'Ogier de prendre le premier rang partout où il se trouvait. Les troupes de Moysant ayant débarqué dans la nuit, prêtes à mettre le siége devant Babylone, après le refus tremblant des principaux officiers de Moradin de se rendre chez l'ennemi pour porter le cartel d'usage au début d'une campagne, ce fut Ogier qui se chargea de cette périlleuse mission.

Il partit sur Marchevalée, et ce fut un spectacle curieux de voir l'animal regimber, sauter si haut que personne ne pouvait le tenir, puis, subitement pris court par le chevalier, se laisser enfourcher bon gré malgré, et prendre forcément une allure paisible.

En le voyant faire, Caraheu laissa échapper :

— Je n'aurais cru qu'Ogier le Danois capable de ce tour de force, et n'était la différence de couleur, je jurerais que c'est lui.

Il s'en tint là d'une supposition faite en l'air et qui lui faisait toucher la vérité du doigt.

On supposerait à tort, cependant, que ce qu'Ogier montrait déjà et promettait de vaillance lui assurât une bienveillance sincère de l'entourage dans lequel il se trouvait tombé. Moradin voulait bien se servir de lui pour mener ses affaires à heureuse conclusion, mais si l'on veut savoir quelle récompense il lui réservait en secret, c'était une bonne détention parmi les bêtes venimeuses pour le punir d'être venu, lui chrétien, se mêler aux affaires des enfants de Mahomet, et l'alternative, à la Saint Jean-Baptiste prochaine, d'avoir à changer de religion ou bien de mourir percé de traits.

Ogier, qui ne s'en doutait guère, alla s'acquitter de son message près de Moysant, qu'il trouva entouré de plusieurs seigneurs, et entre autres de l'Angoulaffre et de Babillant, tous deux frères du défunt Bruhier, et géants comme lui.

Le défi fut fait et accepté dans les règles, mais quand Ogier voulut partir, il ne se trouva plus maître d'emmener Marchevalée, que Moysant savait à Moradin, et qu'il ne voulait pas lui rendre.

Ogier, pour tenir en bride les diverses convoitises qui s'éveillaient en présence de la monture sans pareille, proposa qu'elle fût le prix du combat que livrerait contre lui le champion qui voudrait s'y risquer. L'Angoulaffre s'offrit et fut accepté. Moyennant cet arrangement, et Marchevalée restant en gage de sa parole, Ogier put retourner à Babylone pour s'équiper et revenir ensuite tenir contre le prétendant à l'incomparable coursier.

Les choses s'accomplirent comme il avait été convenu, et le combat eut lieu en face de la tour de Babel, dans laquelle les spectateurs s'étaient renfermés pour bien voir. Personne du reste ne devait approcher des champions à une portée de trait d'arbalète.

Le combat fut terrible, plein d'emportement, mais si rapide que ce serait peine inutile de le vouloir décrire.

Qu'il suffise de dire qu'après des efforts désespérés de l'Angoulaffre pour se défendre, et en dépit de la mauvaise foi des gens de Moysant qui voulurent le délivrer, Ogier le chargea sur son dos et l'emporta au galop ailé de Marchevalée.

— Ne vous l'avais-je point dit, Sire, dit-il en s'adressant à Moradin et en lui offrant sa capture; il n'y avait qu'à me confier un bon cheval pour que sûrement je ramenasse mort ou vif le plus redoutable de vos adversaires.

Le soudan le remercia.

— Vieux chevalier Maurien, accordez-moi de venir dîner aujourd'hui avec moi, lui dit Caraheu en continuant toujours à étudier son visage avec curiosité.

Ogier accepta; puis, n'ayant plus autre chose à faire, il alla passer le reste de la journée avec ses prisonniers, ou mieux ses amis, leur raconta sa dernière prouesse et fit avec eux des projets d'une délivrance commune qui devait avoir pour point de départ une large et soudaine déconfiture des païens.

Tandis que les chrétiens traitaient cette matière entre eux, Moradin en traitait une non moins intéressante avec l'Angoulaffre qu'il avait fait monter près de lui pour l'entretenir à part.

— Or çà, lui dit-il, qui supposez-vous que soit le chevalier qui vous a vaincu.

— Je ne sais, répondit l'Angoulaffre, je n'en ai jamais vu de pareil. Il est dommage qu'un tel homme n'ait pas de royaume à gouverner.

— Ah! vous ne sauriez penser qui c'est, allez! Je vous le dirai si vous voulez me promettre de m'en garder le secret.

— Par Dieu Jupiter, je vous le promets!

— Eh bien! par nos dieux, ce n'est pas un Sarrasin. Vous souvient-il qui a tué votre frère Bruhier devant Laon? Qui a tué votre frère Justamont devant Acre?...

— C'est Ogier le Danois! s'écria l'Angoulaffre en changeant de couleur. Ogier! la désolation de ma famille!... Ah! soudan! au nom de notre commune religion, vous faites mal de ne l'avoir pas déjà fait pendre plutôt que de vous en servir comme d'auxiliaire.

— Eh! noble roi, vous ne seriez pas ici sans lui, répondit finement Moradin. Je ne vous redoutais pas moins qu'un grand diable, et je vous tiens. Patience! notre homme me sert. Vienne la prochaine Saint-Jean, je n'en aurai plus que faire, je le plante à un pilori et le livre au bon plaisir de nos gens. Quant à vous, quittez le roi Moysant; je vous laisse aller dans votre pays.

— Ah! plutôt mourir que de manquer à ma promesse envers Moysant; seulement, gardez-moi prisonnier jusqu'à la fin de la guerre, je ne pourrai rien faire contre vous, et, je le présume, Moysant resté seul ne poussera pas bien loin sa campagne.

Moradin fut satisfait de cette conclusion.

Ogier était assis à la table de Caraheu qui en était si occupé qu'il ne pouvait détacher les yeux de dessus lui. N'y pouvant plus tenir :

— Vieux chevalier, lui dit-il, je ne suis pas maître d'une fantaisie qui me passe par l'esprit toutes les fois que je vous regarde; malgré la couleur différente, malgré de nombreuses impossibilités que je ne me dissimule pas, il me semble reconnaître en

vous un chevalier chrétien que j'ai connu autrefois en France et nommé Ogier le Danois.

Ogier se prit à sourire et lui dit :

— Roi Caraheu, vous n'avez pas mal deviné, c'est moi-même.

Surprise douloureuse de Caraheu, car il entrevoyait bien des peines; embrassements, confidences, on comprend qu'il y eut de tout cela et largement. Il faudrait, pour rapporter tout ce qu'ils se dirent seul à seul dans une longue soirée, remonter haut dans ce récit et reprendre un à un le grand nombre des événements qui y sont consignés.

## CHAPITRE XXIV

**Comment Ogier vainquit Moysant et défit son armée; comment il fut récompensé par la trahison et enfermé dans la tour de Babel; comment Caraheu, prenant sa défense, eut à prendre garde pour lui-même, et comment Guyon de Danemark tomba dans une grande infortune en voulant également s'occuper du salut d'Ogier.**

Quand vint le jour, les deux armées des soudans rivaux étaient en présence; les cors, les tambours, les trompettes, les buccines déchiraient l'air à qui mieux mieux. Il y eut bientôt un formidable gâchis d'hommes de toutes sortes, gens de trait, gens de pied et nobles gens. Une des plus sensibles et des premières pertes fut celle d'un jeune homme, neveu du soudan de Babylone et ayant nom Soradin.

Les chevaux commencèrent à avoir des morts jusqu'au poitrail.

A l'égard de la contenance d'Ogier, un mot de l'Angoulaffre, qui suivait la bataille du haut d'une tour, la peint exactement.

— Regardez ce chevalier, il a plus l'air d'un diable que d'un homme; il a passé les mers, je crois, pour détruire le dernier d'entre nous.

Tout faiblissait dans le parti de Moysant, jusqu'à lui-même. Il songea à la retraite, mais il avait compté sans Ogier, qui ne voulait pas souffrir qu'il l'effectuât. Le Danois lui cassa son heaume, fit jaillir le sang, le précipita à terre tout étourdi et l'eût tué, si le malheureux, vaincu et défaillant, n'eût crié :

— Sarrasin, cesse à cette heure; je me rends.

Ogier revint devant Moradin et lui présenta sa nouvelle conquête.

Cet incident fit tourner peu à peu la fin de l'engagement général en véritable déroute pour les envahisseurs; il fuyaient, mais ce n'était pas vers leur camp : ils fuyaient vers la mer et se disputaient les barques pour gagner le large, avec la rage du désespoir.

Au soir, Ogier s'étant allé désarmer et étant venu conter aux détenus chrétiens tout ce qui s'était passé :

— Da ! beaux frères, dit-il, puisque la guerre est terminée, il est temps de penser à notre délivrance.

— Da ! disait de son côté Moradin en un conseil où malheureusement n'assistait pas Caraheu, puisque la guerre est terminée, il est temps d'immoler le chrétien.

On vint avertir Ogier que le soudan le demandait :

— Chevalier, lui dit-il, à présent que, grâce à vous, mon adversaire est dans mes mains, il faut le conduire en lieu sûr : vous allez partir l'enfermer dans la tour de Babel.

Ogier, se conformant à cet ordre, conduisit le prisonnier dans l'endroit désigné ; mais comme il avait ouvert la porte, et était passé en dedans pour le faire entrer dans son cachot, la porte se referma poussée par Moradin, et il ne put pas plus sortir que Moysant lorsqu'il le voulut.

La trahison était consommée; le preux Ogier avait des fers pour prix de ses exploits.

Caraheu ayant voulu plaider sa cause :

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, lui répondit-on, qu'on vous a reproché d'être tiède pour les intérêts de la cause sarrazine; Rubion, votre neveu, vous accusait de n'être passé en France que pour Ogier.

— Ecoutez-moi, interrompit Caraheu avec force, les intérêts de ma religion me sont chers, et a menti quiconque a prétendu le contraire. En dehors de cela, j'aime Ogier le Danois. Quiconque à qui cela déplaît et m'accuse de trahison, trouvera mon gage de bataille prêt à lui être tendu.

— Je l'accepte, dit l'Angoulaffre.

— Très bien, messeigneurs, interjecta le soudan Moradin pour terminer l'affaire. La bataille vous est octroyée et je la fixe à la fête de la Saint-Jean-Baptiste, la grande fête de notre religion. Les populations entières réunies à cette occasion seront témoins de vos faits et gestes.

Il y avait du temps jusqu'à cette date; du temps qu'Ogier passerait dans une injurieuse et cruelle captivité ; Caraheu voulut l'utiliser pour son malheureux ami en allant lui chercher des secours jusqu'en France, et si extraordinaire que fût cette résolution si hérissée de difficultés, d'impossibilités, faudrait-il dire, il trouva son neveu Marcisus pour l'accompagner et l'assister dans ce dessein généreux. Ils partirent en effet, et l'objet de leur sollicitude en fut averti par un ange du paradis qui descendit dans la prison et y répandit les rayons de l'espérance. L'ange fit plus, il fit entrevoir au captif consolé, dans l'ordre des faits à venir, la conversion de Caraheu au christianisme.

— O mon Dieu ! s'écria Ogier, oubliant toutes ses souffrances, à ce présage béni : mon Dieu, bienheureux sont ceux qui espèrent dans ta miséricorde ! Que ton nom soit sanctifié en gloire perdurable !

Moysant, témoin dans son coin de la pieuse exaltation du chevalier, fut touché de grâce subite; et, se levant :

— Ogier, dit-il à haute voix, laissez-moi approcher de votre face bénigne et la baiser par amour pour votre Dieu. Je reconnais, à cette heure, qu'il est doux et charitable; par lui je me sens disposé à préférer votre compagnie à tout : Ogier, je requiers de vous le saint baptême !

A dater de ce moment, la joie, une joie pure et céleste, celle des fidèles et des martyrs ne cessa plus de régner entre les deux détenus et de transformer leur geôle à leurs yeux en lieu de délices.

Une autre prison que la leur n'acquérait pas le

même charme, c'était celle dont, trop peu de temps, Ogier avait eu la direction.

Ceux qu'elle renfermait n'avaient pas tardé à apprendre à leurs dépens que la protection de leur bon parent leur était enlevée :

Son successeur, Sarrasin farouche, était arrivé parmi eux, le fouet à la main.

— Ah! chienaille! il vous tenait en joie, n'est-ce pas, votre chrétien de malheur? mais il est maintenant à la tour de Babel; et vienne la Saint-Jean prochaine, il sera encore en plus joli endroit. Allons! des fers à tous ces brigands.

Et il était sorti après avoir vu accomplir son ordre.

Une autre intervention que celle de Caraheu survint pour opérer la délivrance d'Ogier, et tout permettait de prévoir qu'elle aurait un plein succès. Ce fut le voyage qu'un beau matin Guyon de Danemark, ne recevant pas de nouvelles de son frère, décida de faire à Acre et exécuta incontinent.

Guyon était arrivé rapidement dans la capitale des nouveaux Etats d'Ogier; il y avait reçu du peuple et de la bourgeoisie un accueil assez chaleureux pour lui faire oublier un instant l'absence de celui qu'il venait visiter. Les Templiers lui avaient dissimulé leur haine assez pour lui faire croire que c'était à regret qu'ils avaient vu leur grand libérateur entreprendre son pèlerinage, à regret aussi que par vacance d'une autorité plus haute que la leur, ils exerçaient temporairement leur souveraineté sur le pays.

— Mes amis, leur dit Guyon, je n'aurai de joie au cœur que je n'aie des nouvelles de mon frère. Puisqu'il est à Jérusalem, eh bien! il faut que j'aille jusque-là.

C'était bien le compte des Templiers; ils complotèrent avec les matelots qui devaient l'emmener, de le livrer à Murgalant, chef actuel du gouvernement à Jérusalem, et c'est ce qui ne réussit que trop bien. Il eût même péri sur-le-champ, si la nièce de ce personnage, fille de Moysant, émue de pitié de la grande infortune du prince danois, ne se fût avisée de prolonger ses jours en disant à son père :

— Mandez au roi Ysoré d'Afrique et à son oncle, qui haïssent tant Ogier, que vous tenez son frère, et proposez-le-leur pour qu'ils s'en vengent. En échange, vous obtiendrez facilement que mon père nous soit renvoyé.

## CHAPITRE XXV

De l'ambassade de Caraheu à la cour de Charlemagne, et des débats qui s'élevèrent entre Charlot et Gautier.

Mais le dessein de Caraheu recevait une exécution moins regrettable; il était arrivé à Reims où Charlemagne était retenu précisément pour juger d'un débat qui s'était élevé entre Charlot et Gautier. Voici à quels propos.

La défaite et la mort de Bérard lui avait occasionné nombre d'ennemis à la cour, entre autres le fils de l'Empereur lui-même et le duc de Normandie. C'était ce dernier qui avait poussé Charlot en avant.

— Remarquez-vous, lui avait-il dit, que depuis la faveur de ce Gautier, votre père ne tient plus compte de vous. Vous êtes déjà moins dans ses secrets; il finira par vous éloigner de sa personne. Et à quoi attribuer tout cela? à la langue de cette vipère qui a fait périr mon cousin Bérard.

— Monseigneur, répondit Charlot, si pour remédier à cela je portais plainte à mon père, d'avoir été plusieurs fois outragé par Gautier?

— A merveille, nous appuierons.

A l'heure du dîner, Charlot choisit pour entrer dans la grande salle le moment où Gautier apportait un paon à l'Empereur; du paon même il lui donna au travers du visage.

La Providence permit que Gautier se retînt assez pour ne pas repousser cet outrage par la violence.

Charlemagne, témoin du fait, releva vertement l'insolence de son fils.

— Souvenez-vous-en bien, Charlot, je vous rendrai dolent toute votre vie de recommencer cette insulte gratuite.

— Gratuite, mon père! Croyez-vous qu'elle soit une punition bien sévère pour l'homme qui voulait m'assassiner ce matin. J'étais en chemise, je sortais de mon lit; dans cet état, il fût sans peine à bout de moi, si je n'eusse crié et que nos seigneurs le duc de Normandie, Emery de Valence, Guillaume Maugin, Antoine de Savoie, Othon de Bourgogne ne fussent accourus. Le lâche se voyant pris, s'est jeté à leurs genoux et je lui ai pardonné. Mais quoi! j'entre ici tout à l'heure et il me dit qu'il aura assez de crédit sur votre esprit pour me perdre ou que vous mourrez empoisonné! Voilà pourquoi je lui ai jeté ce mets au visage.

— Ah! beau fils! fais attention à ce que tu dis! s'écria Charlemagne, rien moins que convaincu. Je n'ai jamais trouvé de déloyauté en Gautier.

— Sire, dit ce dernier avec candeur, sur ma foi, je ne sais ce que peut être ce qu'on vient de vous rapporter; je n'y ai jamais pensé.

Tous les conseillers de Charlemagne étaient convaincus que l'accusation était controuvée, mais quand ils virent les faux témoins préparés pour la soutenir, apporter effrontément leur déposition, ils restèrent en suspens, et c'était là qu'en étaient les choses à l'arrivée de Caraheu.

L'Empereur entendit toute la substance des nouvelles qu'apportait l'Indien sans proférer un mot, ni pour y répondre, ni pour répliquer aux adjurations de Gautier, lequel oubliant immédiatement sa propre affaire ne suppliait plus Charlemagne que d'accorder secours à son oncle.

— Sire, dit Caraheu, un peu après avoir terminé, vous ne dites rien et me semblez fort troublé.

— Je le suis, en effet, répondit l'Empereur, parce que j'ai ici à porter un jugement précisément entre ce chevalier Gautier et mon fils, qui l'accuse de choses honteuses et prétend prouver ses assertions par des témoignages dignes de foi.

A ces paroles avança un certain Rohard de Pavie qui dit :

— Je suis l'un des témoins de Charlot et je soutiens que Gautier l'eût assassiné si je ne l'eusse secouru.

— Vous en avez menti! riposta Gautier et je le prouverai en champ-clos.

— J'accepte, fit Rohard.

Le temps de s'armer et les champions furent sur

le terrain. De coups de lance et d'épée, il y en eut à suffisance jusqu'à ce que Gautier, d'un coup porté à deux mains, fit choir en même temps le bras et l'écu de son adversaire. Il l'eût achevé de tous points si Charlemagne ne lui eût crié de le laisser jusqu'à ce qu'il l'eût interrogé.

Ce disant, l'Empereur ouvrait les barrières du champ-clos, et, s'approchant du vaincu qui roulait sur la poussière :

— Rohard, dit-il, apprends-moi la vérité : qui est l'auteur de l'imposture dont tu viens d'être puni? Est-ce toi? est-ce mon fils?

— Par ma foi, Sire, répondit le misérable, ni lui, ni moi, mais le duc de Normandie qui l'a imaginée pour venger la mort de son cousin Bérard et aussi celle de son père le duc Richard qu'Ogier a tué devant Châteaufort. Il a en haine tous ceux de ce sang.

Gautier, usant de son droit de guerre et entraîné à l'exaspération par cet aveu qui lui montrait sa personne en butte à la haine de hauts personnages de la cour auxquels il n'avait jamais rien fait, d'un grand coup d'épée fit rouler la tête de Rohard d'un côté et le corps de l'autre.

Charlemagne et tous les barons abandonnèrent le champ et rendirent grâce et louange à Dieu de ce que le bon Gautier s'en retournait sain et allègre, et de ce qu'il avait pu prouver son innocence.

Naymes de Bavière se tournant vers Caraheu, lui dit :

— Mon ami, vous êtes arrivé à temps pour assister à une bataille qui me comble de joie. C'est un chevalier délibéré, allez, que notre Gautier; avec le temps il deviendra, je l'espère, l'un des plus illustres.

— Ah! dit Caraheu, il ne sera jamais de la taille de son oncle Ogier. Cependant, si je l'emmenais avec moi, j'espère qu'à nous deux nous traiterions si raidement l'ennemi que nous parviendrions à délivrer notre cher captif. Ah! duc Naymes, vous parlez de Gautier : dans sa jeunesse il est déjà grand, j'en suis joyeux pour vous tous; mais Ogier! si vous saviez quelles prouesses il a faites, depuis qu'il vous a quittés pour venir de nos côtés.

— Ah ! je sais bien, dit le duc Naymes : c'est la vertu et la prouesse en personne. Mais, tenez, roi Caraheu, savez-vous d'où viennent ses nobles vertus? de Jésus-Christ, mon cher sire. Voulez-vous me croire : quittez vos croyances folles et rangez-vous sous la bannière de ce divin Sauveur.

— Pour le moment, ne parlons pas de ceci, dit Caraheu; mais quand je reviendrai avec Ogier, je vous promets de faire à cet égard ce que vous voudrez. Toutefois, à propos de votre religion, expliquez-moi donc un usage qui me semble ridicule : tout à l'heure je viens de voir Gautier faire ses dévotions, il s'agenouillait devant une image.

— Il est vrai, dit le duc Naymes, nous nous agenouillons devant des images qui représentent un saint ou une sainte, mais c'est aux saints ou aux saintes même que nous nous adressons ainsi et non à leur simulacre. Et si vous me demandez ce qu'est un saint ou une sainte, je vous dirai que c'est quiconque pendant sa vie a aimé Dieu de tout son cœur, son prochain comme soi-même, n'a fait de dommage à personne et n'a causé de scandale à qui que ce soit. Si de plus il a souffert le martyre pour la sainte foi, Dieu lui donne la couronne et la palme; dans tous les cas, il est reçu dans le paradis, et là il prie pour les pauvres pécheurs restés dans ce bas monde. Nous plaçons nos temples sous la dédicace des saints. Dans ces temples, nous enfermons leurs images, afin qu'ils se souviennent de nous, et parce que, lorsque nos prières s'élèvent vers le ciel, incontinent ce sont eux qui les portent aux pieds de l'Eternel.

— Cette réponse m'éclaire, répondit Caraheu, et dissipe mon objection. Je vous promets, duc Naymes, que si votre Dieu veut me secourir dans le combat que je dois soutenir à la Saint-Jean-Baptiste, je me ferai chrétien.

— Voulez-vous m'en croire, répondit Naymes, ne donnez pas à votre conversion cette tournure de marché.

— Hélas! je ne le puis pour le moment, ne me pressez pas!

Gautier survint et les fit changer de propos.

Tous trois ils rejoignirent Charlemagne qui disait à Charlot :

— Fils, Gautier n'a ni médité ni accompli la trahison dont on l'a accusé. Tu as failli m'entraîner à une injustice telle que j'eusse préféré mourir que de la commettre.

— Non, Sire, interrompit Gautier, ce n'est pas lui, mais des ennemis qui ne professent en aucune façon le respect que nous portons à l'honneur de la couronne de France.

— Gautier, mon ami, répondit Charlemagne, je suis heureux de ce que vous dites. Les choses étant ainsi, qu'on ne songe plus qu'à faire bonne chère pour fêter notre hôte le roi Caraheu.

A la fin du dîner qui suivit tôt ces entretiens, Charlemagne rendant réponse à Caraheu sur l'affaire qui l'amenait à la cour, lui dit :

— Roi, je suis résolu d'aider largement mon féal Ogier : voici son neveu Gautier qui vous suivra, avec cela je vous donnerai vingt mille bons gendarmes soudoyés pour quinze mois.

— Ah! ceci est généreux! s'écria Gautier, merci, Sire!

Cette promesse fut suivie d'autres promesses successives des parents du captif. Naymes s'engagea pour un nombre considérable de combattants, le duc de Dordonne pour vingt mille qu'il conduirait en personne; Doon de Nanteuil prit le même engagement.

A l'énumération de tous ces contingents, Caraheu se prit à dire en souriant :

— Les Indiens et les Syriens devront m'être bien reconnaissants de mon ambassade, je leur machine la destruction de leur pays.

Quoi qu'il en fût, huit jours plus tard, les promesses étaient réalisées, et, avec le congé de Charlemagne, tous ceux qui devaient faire partie de l'expédition s'embarquaient armés et équipés pour les côtes de l'Asie.

—

## CHAPITRE XXVI

Comment Gautier, venu au secours de son oncle, tira vengeance de la trahison des Templiers; de son départ pour Jérusalem avec son armée.

En peu de temps les libérateurs d'Ogier arrivèrent devant Acre. Ils rencontrèrent une galiote de pèlerins auxquels ils demandèrent d'où ils venaient. Le maître de l'équipage leur répondit qu'il venait de mener un beau convoi de pieux voyageurs au Saint-Sépulcre.

— N'avez-vous pas entendu parler de Guyon de Danemark? interrogea Gautier :

— Quand nous avons quitté Acre, repartit le maître, les bourgeois murmuraient contre les Templiers en leur reprochant qu'ils avaient vendu leur roi et son frère Guyon; mais on ne savait à qui.

Gautier, prêt de défaillir dans le premier instant, à ces funestes nouvelles, supplia ensuite ses compagnons d'armes de l'aider à tirer vengeance de ces Templiers et de punir leur forfaiture.

Les Français, partageant son indignation, débarquèrent et vinrent placer leur camp devant la ville.

D'un avis qui fut unanime, ils firent crier à son de trompe, que le neveu du roi, se trouvant présent, il faisait convier à un grand banquet, tous les chefs de maisons nobles, chevaliers et bourgeois.

Tous les conviés se rendirent à l'invitation et entre autres Garnier, le fils de la bonne femme à qui Ogier avait tant eu d'obligation.

Gautier l'aperçut et il voulut savoir qui lui avait donné commission de servir à table.

Ce lui fut une occasion d'apprendre les premiers faits et gestes de son oncle sur la terre qu'il foulait à son tour en volant à sa recherche. Garnier, d'ailleurs, en achevant sa narration, dit au neveu de son bienfaiteur :

— Hélas! tant qu'il fut parmi nous, il fit grand bien à tout le monde, notamment à moi et à ma mère; mais depuis que les Templiers l'ont mis sur mer, ils nous ont ôté tout ce que nous tenions de sa munificence; c'est pourquoi, monseigneur, nous vous supplions de nous le faire rendre, et, en ce faisant, nous prions Dieu qu'il vous donne protection et réussite complète pendant votre voyage.

Gautier dissimula sur ce qu'il apprenait jusqu'à la fin du repas, mais quand les tables eurent été enlevées, il fit venir les Templiers et les interrogea l'un après l'autre pour savoir en quel lieu ils l'avaient envoyé.

L'épouvante commença à gagner les coupables. Ils ne savaient que répondre.

Voyant cela, Gautier les fit lier pour les emmener à Jérusalem; mais, avant tout, il exigea qu'ils dissent ce qu'ils avaient fait des biens qu'ils avaient enlevés à Garnier; deux d'entre eux furent provisoirement relâchés pour faire la restitution, puis ils furent réenchaînés et mis comme les autres au fond des navires.

Pour les beourgeois, ils furent renvoyés avec honneur à la garde de Dieu.

Garnier fut retenu un peu plus que les autres congédiés, pour désigner celui des Templiers qu'il soupçonnait d'être le plus coupable : celui qu'indiqua le doigt de Gautier, et qui se nommait Godebœuf, mis en chemise et sommé d'avouer son crime et celui de ses complices, dit :

— Ce fut de sa volonté que votre oncle partit pour Jérusalem, ce fut par son ordre que nous lui procurâmes des vaisseaux et que nous lui fournîmes un guide; s'il lui est arrivé malheur en mer, nous n'en savons rien.

— Vous mentez! s'écria Caraheu en se levant. Vos lettres de trahison ont été retrouvées.

Gautier, voyant l'obstination du Templier dans sa perversité, le fit attacher à un poteau et enduire de miel, puis on lâcha à ses côtés deux essaims d'abeilles qui commencèrent à le larder horriblement. Sous l'effet de cette torture, Godebœuf promit de dire la pure vérité et, effectivement, il avoua tout.

Après cette confession, Gautier fit venir les gouverneurs de la ville et leur dit :

— Ces misérables sont maintenant avérés les auteurs des désastres de mon père et de mon oncle. Je vous les donne en garde jusqu'à mon retour où votre roi, mon oncle, en fera la justice qu'il lui plaira.

Préalablement, il dépouilla les Templiers de tous leurs biens, et les fit distribuer aux pauvres.

Il trouva dans leurs écuries le cheval de son oncle, et le prit en pleurant.

— Ah! bon cheval Bouchant! dit-il, plaise à Dieu que je te puisse encore voir monté par ton valeureux maître!

L'armée s'apprêtait à repartir; Garnier, reconnaissant de la justice qui lui avait été rendue, vint s'offrir à être de l'expédition avec cent hommes bien équipés; on l'accepta avec joie. En outre, avant le départ, il pourvut abondamment les navires de vivres et autres provisions.

Mais la nouvelle de leur arrivée les avait devancés à Jérusalem : Murgalant et sa nièce Clarisse en avaient été avertis par des espions. L'un d'eux, qui causait plus librement à la jeune princesse, lui tint même ce propos quasi prophétique :

— Gautier le Danois qui commande les chrétiens est le plus beau chevalier du monde; et, par ma foi! quand je l'ai vu si beau, j'ai souhaité, madame, que vous et lui fussiez un jour unis par le mariage. Je crois que plus beau couple ne se rencontrerait nulle part.

A ce propos, Clarisse sentit les atteintes de l'amour.

Celui dont il était ainsi parlé ne tarda pas à paraître aux pieds des murs.

Murgalant l'accueillit par une sortie qu'il commanda en personne; son fils Horian portait son enseigne.

Gautier, en se portant à sa rencontre, disait à Caraheu qui était à ses côtés :

— Beau sire, je voudrais bien savoir si mon père, Guyon de Danemark, est en vie; mais je ne ne sais comment m'en informer.

Caraheu lui dit :

— Ne vous inquiétez pas de cela, laissez-moi faire.

Il avisa son neveu Marcisus et lui dit :

— Beau neveu, incontinent que la mêlée commencera, prenez votre chemin tout droit sur Jérusalem, montez sans vous détourner à la chambre de ma nièce Clarisse, et enquérez-vous doucement près d'elle de ce qu'est devenu Guyon de Danemark.



Marcisus répondit qu'il était tout prêt à accomplir ce commandement. Et, en effet, il commença à s'y conformer dès que le moment fut venu.

Les coups avaient commencé à pleuvoir : Gautier cherchait Murgalant; il finit par le rencontrer, et le mena si rudement de la lance qu'il le vit rouler à terre avec son coursier; il l'eût tué sans le secours de Florion, lieutenant du vaincu, qui survint et fit diversion. Autant en fit Horian, et Gautier, pressé entre ces deux adversaires, eut fort à faire à son tour. Il s'en tira en décapitant le cheval de Horian d'un hardi coup d'épée. L'enseigne que portait ce dernier traîna dans la poussière; de toutes parts on accourut pour la relever, mais comme, de leur côté, le reste des chrétiens ne demeuraient pas inactifs, force fut à Murgalant de rétrograder avec son monde vers Jérusalem, en déplorant la perte de l'élite de ses guerriers qu'il laissait étendus sur le terrain.

Marcisus se trouva sur son passage quand il rentra dans son palais.

— D'où venez-vous? demanda-t-il.

— De Damas, Sire, d'où j'amenais cent combattants, lorsqu'à l'approche de votre cité les chrétiens m'ont assailli si vivement qu'il m'a fallu abandonner mes gens et m'enfuir par ici.

— Eh bien, dit Murgalant, nous n'avons pas été mieux traités l'un que l'autre. Soyez le très bien venu, Marcisus!

Quand le repas fut prêt, il le fit asseoir à côté de lui, puis lui laissa ensuite la liberté de monter à la chambre de Clarisse qui l'accueillit très bien, attendu qu'il était son parent.

— Or çà, lui dit-il après avoir causé avec elle de choses diverses, avez-vous beaucoup de prisonniers chrétiens?

— Oui, dit-elle, je n'en sais pas au juste le nombre, mais il y en a beaucoup.

— Votre oncle n'a-t-il pas voulu en faire mourir quelques-uns dernièrement?

— Il voulait faire périr le duc Guyon de Danemark, mais il y a renoncé... Dites donc, mon cousin, fit-elle en changeant de sujet et en venant se placer sur le terrain qui l'intéressait le plus, n'avez-vous aucune connaissance du chevalier chrétien qui commande l'armée ennemie? Savez-vous son nom?

— Oui, dame, j'en ai entendu parler; mais en quoi cela vous intéresse-t-il?

— Un espion m'en a parlé, et m'a dit que c'était merveilleuse chose de le voir.

— Dame, répondit tout bas Marcisus, nous sommes ici seuls et en secret, je vous dirai mon sentiment : c'est le plus noble des chevaliers, et le neveu d'Ogier le Danois. Qui voudrait énumérer ce qu'il a d'honneur, de sens, de force, de prouesse, ne pourrait pas aller jusqu'à moitié.

— Beau cousin, je suis bien joyeuse de ce que vous me dites, vous m'avez répondu selon mon cœur. Plût à notre dieu Mahom qu'il consentît à abjurer sa croyance pour la nôtre! et je l'épouserais avec grande joie.

— Ma cousine, lui dit Marcisus, voyant quel amour la jeune princesse nourrissait pour Gautier, si je pouvais vous l'amener cette nuit, seriez-vous contente?

— Ne vous moquez pas de moi, Marcisus, répondit la jeune fille.

— Je ne m'en moque pas, ma cousine, et toutes les fois qu'il vous plaira de lui parler, je l'amènerai.

Clarisse se hâta d'accepter cette offre inespérée, et le jeune homme, continuant à jouir de l'hospitalité de Murgalant jusqu'au soir, feignit le lendemain de prendre par les prairies, comme s'il s'en retournait vers Damas, mais effectivement il s'en retourna au camp des chrétiens.

## CHAPITRE XXVII

**Comment Gautier fut amoureux de Clarisse, fille du roi Moysant, et comme il fut favorisé près de la dame par Marcisus, et de ce qu'il en advint.**

Gautier était dans son pavillon lorsque Marcisus vint, le salua, et lui dit :

— Ma foi! les nouvelles sont bonnes. Votre père, Guyon de Danemark, est en vie dans les prisons de Murgalant. Quant à la nièce de celui-ci, la belle Clarisse, elle m'a dit être si fort embrasée d'amour pour vous, qu'elle n'y voyait pas de remède; par quoi, si vous voulez procurer la délivrance de votre père, il vous sera aisé d'y parvenir sans recourir à des moyens bien extraordinaires. La première parole qu'elle m'ait dite en me voyant entrer chez elle a été pour me demander si je vous connaissais, et nous sommes restés jusqu'à minuit à parler en secret du même sujet, et je crois que j'eusse continué dix ans sur le même thème sans l'ennuyer.

— Et elle est véritablement belle? demanda Gautier.

— Ne me le demandez pas; demandez-le à Caraheu. A mon sens, nulle femme n'est plus parfaite; elle réunit tous les agréments à toutes les vertus.

Caraheu, à qui Gautier se hâta d'aller s'en référer, confirma toutes les allégations de son neveu Marcisus.

A ces assurances, que la qualité et les mérites de la personne dont il était distingué valaient qu'on attachât du prix à cette distinction, ce fut le tour de Gautier de sentir poindre l'amour en lui et de demander à Marcisus s'il était au monde un moyen pour qu'il se rapprochât de cet objet charmant :

— Oui, vraiment, répondit Marcisus, et sans nul danger; je vous rapprocherai l'un de l'autre et vous pourrez longuement vous parler. Je ferai semblant de m'en être allé vers Damas, mais d'avoir eu le chemin coupé par les chrétiens qui gardent les passages; quant à Gautier, que je ramènerai avec moi, je le ferai entrer de nuit dans la cité, Murgalant ne se doutera de rien et je ne m'inquiète pas du reste.

Avant de partir, Gautier assembla son conseil pour en avoir l'avis, bien qu'il fût déterminé. Les chevaliers redoutaient tant un piége où il trouverait la mort, que, malgré de belles apparences, ils ne voulaient pas le laisser partir. Cependant Cara-

heu venant à la réplique, fit remarquer combien serait avantageuse l'alliance qui pouvait se prévoir entre les deux jeunes gens; quelles sûretés et quelles facilités de conquêtes il en résulterait.

— Messeigneurs, n'ayez point peur, dit Gautier pour conclure : Dieu n'oublie jamais ses serviteurs; je n'ai rien à craindre sous sa protection, et dans peu je serai de retour.

Le conseil, à peu près convaincu, donna son assentiment au départ de son chef en le recommandant à la garde du divin maître.

Les deux aventuriers, suivant de point en point ce qu'ils avaient résolu de faire et dire, descendirent à Jérusalem dans une hôtellerie connue de Marcisus, sans qu'il leur fût rien arrivé de fâcheux.

Le cousin de la belle Clarisse dit au jeune chrétien de l'attendre là jusqu'à ce qu'il eût été savoir des nouvelles. Puis, le quittant, il monta au palais, salua le roi et lui fit le petit conte qu'il avait prémédité.

— Or bien, lui dit Murgalant, puisqu'il en est ainsi, restez à côté de nous, vous serez bien traité.

Il passa ensuite chez sa cousine.

— Da! Marcisus, lui dit-elle, on m'avait affirmé que vous étiez parti.

Et devant ses femmes il lui renouvela la réponse qu'il avait faite à son oncle du passage intercepté de Damas et le reste.

Puis, la tirant à part, il lui dit :

— Voyons, petite rusée, je veux savoir de qui vous avez tenu les renseignements que vous possédiez déjà hier sur Gautier, quand vous m'en avez parlé.

— De qui? mais d'un espion, comme je vous l'ai dit.

— Or ça, le voulez-vous voir en personne, maintenant?

— Oh! oui, cousin, ne fût-ce que pour m'assurer que ce qu'on m'en a dit est vrai.

— Voulez-vous me jurer sur notre loi que vous ne dénoncerez pas ce que je vais vous confier.

— Je le jure, dit-elle, par tout ce que je tiens de nos dieux.

— Eh bien! pour l'amour de vous, je me suis aventuré à l'amener jusqu'ici. Renvoyez toutes vos demoiselles, arrangez-vous pour que nous soyons absolument seuls, et, dans une heure, il est à vos genoux.

Clarisse feignit aussitôt d'être indisposée et de vouloir se reposer; de la sorte, elle obtint que son monde se retirât. Marcisus retourna vers Gautier et l'amena jusqu'aux appartements de la jeune princesse, et lorsque les deux amants furent en présence :

— Mes amis, leur dit-il, je vous ai rapprochés suivant votre désir; si vous savez parler, faites-le voir en vous entretenant ensemble.

Gautier trouva le premier la faculté d'exprimer ses pensées tumultueuses :

— Dame, en qui la nature a placé la réalisation de tout honneur et de toute beauté, dit-il, que Dieu vous donne l'accomplissement de tous vos désirs!

— Noble chevalier, répondit la jeune fille, en considération de votre renommée et de votre mérite, soyez le bienvenu. Venez prendre du repos; nous deviserons de guerre et d'amour pour passer le temps, si vous voulez bien.

— Volontiers, madame, répliqua Gautier, car il y a longtemps que je n'ai eu l'occasion de deviser en si bonne compagnie.

Clarisse sortit un moment pour donner des ordres pour le goûter.

Dès qu'elle fut rentrée, elle alla s'asseoir près du chevalier Gautier et lui prit les mains, les lui pressa et accompagna ce témoignage d'affection de regards à percer le cœur d'outre en outre.

— Plût à Mahom! lui dit-elle, que vous fussiez homme à renoncer à votre baptême, nous ne tarderions guère à être époux.

— Dame, répondit Gautier, je vous assure que sans qu'il soit besoin de me faire baptiser, je vous épouserai bien si vous y consentez. Il n'est pas homme sur terre pour m'en empêcher.

— Quoi! s'écria la noble pucelle avec transport, êtes-vous assez aventureux, assez hardi, pour accomplir ce que vous dites au sujet d'une dame que vous aimeriez?

— Oui certes, et sans balancer.

— Chevalier, reprit la jeune princesse d'une voix insinuante, avouez-moi quelle a été jusqu'à présent votre dame par amour.

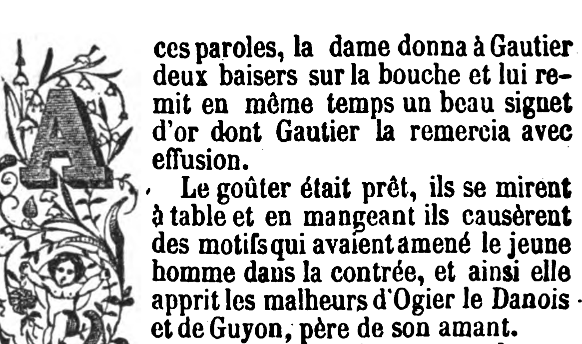
— Ah! madame, répondit le jeune chevalier en rougissant, je suis encore trop jeune pour avoir jamais eu de dame par amour. Je ne fais que débuter dans les aventures qui sont le chemin par lequel on arrive à ce magnifique bonheur; je crois que j'y arriverai, mais je n'y suis pas encore.

— Croyez-vous? interrogea malicieusement Clarisse.

— Je n'en sais rien, riposta faiblement le chevalier, hormis que mon cœur me presse d'approcher de votre beauté.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Gautier, heureux en amour près de dame Clarisse, échappa à tous les périls de son audacieuse aventure.



A ces paroles, la dame donna à Gautier deux baisers sur la bouche et lui remit en même temps un beau signet d'or dont Gautier la remercia avec effusion.

Le goûter était prêt, ils se mirent à table et en mangeant ils causèrent des motifs qui avaient amené le jeune homme dans la contrée, et ainsi elle apprit les malheurs d'Ogier le Danois et de Guyon, père de son amant.

Cet entretien n'alla pas sans de profonds regards qui s'attachaient de l'un à l'autre, et sans des baisers qu'ils échangèrent en grande abondance.

Et comme Marcisus s'était retiré pendant ce temps, pour ne point gêner leurs tansports, la belle Clarisse accorda à son amant les dernières preuves de tendresse.

Quelques moments après, elle alla ouvrir un coffre richement travaillé, en sortit un haubert le plus riche et le mieux fait qu'on pût voir; c'était le haubert que Saint-Georges avait porté de son vi-



vant, et elle le donna à Gautier. Elle lui donna également un beaume qui avait la vertu magique de rendre invincible celui qui le portait.

Gautier en acceptant le heaume et le haubert avec de chaleureux remerciements, manisfesta cependant le doute qu'ils pussent lui aller; et pour savoir au juste ce qu'il en était, il les essaya et les trouva d'aussi parfaite mesure que s'il les eût commandés pour lui.

Comme il en était revêtu et qu'il donnait un nouveau baiser à son amie, Horian, cousin de Murgalant entra.

— Ah! paillarde, s'écria-t-il, puissiez-vous être brûlée au feu de l'enfer!

Marcisus survint et dit à l'intrus :

— Vous avez tort de crier : Clarisse vient de me donner un heaume, et un haubert, et pour savoir comme ils font, je les fais essayer à mon écuyer, il n'y a point de mal à cela.

— Ecuyer! vous avez là un singulier écuyer! Je l'ai rencontré tantôt dans la bataille, votre écuyer, et je sais ce qu'il y peut faire... Je ne sais ce qui me retient de vous tuer, traître!

— Me tuer! et pourquoi? demanda Marcisus.

Pour toute réponse à cette question, le pauvre Marcisus reçut un si furieux coup de couteau dans le ventre qu'il en tomba mort.

Il n'eut pas le temps d'expirer, que l'assassin à son tour tomba en même état sous l'épée de Gautier.

— Ah! pauvre chétive, que vais-je faire? s'écria Clarisse à cette vue : mon oncle va tout savoir, et je serai pendue ou brûlée.

— Ni l'un ni l'autre, lui dit Gautier avec sang-froid. Avant que l'esclandre soit plus grande, vous allez me cacher quelque part; puis, vous allez crier au secours de tous vos poumons jusqu'à ce qu'on vienne, et lorsqu'on sera accouru, vous direz : Ces deux chevaliers étaient rivaux; la jalousie les a armés l'un contre l'autre, ils se sont frappés et tués réciproquement.

Clarisse alla diligemment chercher une de ses demoiselles, lui confia tout et la pria de l'aider à cacher, puis à faire échapper Gautier.

— Dame, lui répondit la demoiselle, le cas est grave et dangereux, mais je vous aiderai à en sortir au risque de la mort. Je vais conduire votre chevalier chez mon frère Gloriand; il sera là autant en sûreté que s'il était dans son camp et sous sa tente.

Clarisse, toute joyeuse, confia son cher Gautier à cette bonne confidente, et commença à exécuter ponctuellement le reste de ce qu'il lui avait prescrit.

Les seigneurs, les dames, les demoiselles, nul ne douta de la véracité de ses explications. Murgalant, outré qu'elle eût été mêlée à de si affreuses violences, la reconduisit à sa chambre avec les plus grandes attentions, et la quitta pour qu'en repos et dans la solitude elle trouvât moyen de se remettre.

La demoiselle rentra de son côté, annonçant que tout allait bien. Clarisse, libre d'elle-même, lui commanda qu'elles retournassent ensemble près de son cher Gautier.

Elles y retournèrent en effet, et l'aimable princesse passa la nuit sous le toit de Gloriand : une longue nuit entièrement occupée par l'amour, et qui ne sembla pas durer une heure au couple for-

C'était bien de la hardiesse à Gautier de prolonger autant une telle aventure; mais il était sous la protection du Créateur : c'est ce qui le rendait si fort contre le danger.

Quand, au matin, les chrétiens ne virent pas rentrer leur chef et son compagnon, ils commencèrent à concevoir des craintes sérieuses. Caraheu proposa d'aller s'embusquer près de la ville, et en même temps de mettre le feu au campement, comme si on voulait se retirer.

Son conseil fut suivi, et quand les assiégés commencèrent à apercevoir la fumée de l'incendie, ils coururent à Murgalant et lui dirent que, s'il le permettait, ils allaient pourchasser et piller les chrétiens qui prenaient la fuite. Murgalant consentit.

— D'où vient donc ce grand bruit qu'on entend dans la cité? demanda Gautier à Clarisse dans sa cachette.

Clarisse étant allée aux informations, vint lui dire :

— Ce sont les chrétiens qui fuient; les gens de mon père s'apprêtent à les poursuivre.

Quand il entendit cela, Gautier dit à son amie, en s'équipant au plus vite :

— Madame, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu de me faire; dans peu, je serai dans votre cité, et là, avec la grâce de Dieu, je vous épouserai pour vous marquer ma reconnaissance.

Là dessus, sans tenir compte des pleurs de la jeune fille, il partit.

## CHAPITRE XXIX

Comment Gautier fit la conquête de Jérusalem et de Babylone, et de la façon dont se passa la Saint-Jean-Baptiste dans cette dernière ville.



Un excellent effet fut produit par la ruse qu'avait suggérée Caraheu aux chrétiens; pas tel, cependant, qu'il donnât ville gagnée. Murgalant, rudement assailli et perdant beaucoup de monde, avait encore pu rentrer dans Jérusalem.

Quelques jours après cette affaire, des créneaux il fit signe aux chrétiens qu'il voulait parlementer.

Gautier, qui était retourné sain et sauf parmi les siens, à travers tous les périls, s'approcha et dit :

— Or ça! roi, vous vous décidez donc à me rendre votre cité.

— Non, lui dit Murgalant; mais si vous voulez prendre bataille contre un chevalier que je vous présenterai, le résultat de la guerre en sera décidé. En cas de défaite de votre part, vous vous retirerez; en cas que ce soit mon champion qui soit vaincu, ce sera nous qui nous en irons, nos bagages saufs.

— Accepté! dit Gautier.

La convention qu'on lui offrait était le résultat d'une machination inventée par les conseillers de Murgalant pour terminer la guerre sans effusion de sang païen. Le champion qu'on devait opposer à

Gautier était un chrétien tiré des prisons de la ville, auquel on avait fait accepter cette tâche, sous promesse de cent marcs d'or et de la liberté de ses compagnons. Et quel chrétien!... Qui la perfidie de Murgalant se proposait-elle de mettre aux prises avec le jeune chef de l'invasion?... Guyon! Guyon de Danemark, son propre père!

Le vieux chevalier ignorait, de son côté, que ce fût contre son fils qu'il allait avoir à se mesurer.

Le lendemain de la convention faite pour décider de l'issue de la campagne, eut lieu la douloureuse bataille du père et du fils qui s'entr'aimaient tendrement.

Ils se heurtèrent avec la vaillance qu'on devait attendre de si hardis champions, et en gens qui ne se reconnaissaient pas et ne croyaient pas avoir à se ménager l'un l'autre.

Guyon finit par jeter Gautier sur une roche, d'une telle raideur qu'il le laissa pâmé et sans souffle.

Prêt à recevoir le coup de mort, le jeune homme se souleva un peu.

Les chrétiens, témoins de loin de cette défaite de leur champion, restaient interdits, et Caraheu disait :

— Si ce désastre s'achève, je ne recevrai jamais le baptême.

Or, au moment où Guyon allait abattre son épée pour frapper le coup mortel, le cœur revint au jeune homme. En rien de temps il fut sur pied; il se jeta sur son père et voulut le renverser; mais il avait affaire à un colosse, et, bien qu'il réussît à lui faire mesurer le sol, il n'en fut pas encore à bout : le vieux guerrier se releva de dessous son antagoniste, prit son épée à deux mains et lui en déchargea un coup terrible sur le heaume. C'était le heaume enchanté dont Clarisse avait fait présent à son amant; il ne fut pas seulement ébréché.

—Maudit soit le fils de pute qui a forgé le heaume, et aussi celui qui le porte! hurla Guyon.

A cette voix, Gautier reconnut son père; il haussa sa visière : il avait le visage en sang.

— Ah! mon redouté père! s'écria-t-il, maudit soient les païens qui méditent et arrangent des combats aussi sacriléges que ceux d'un père et d'un fils! Mon père, je viens de vous faire grand outrage en vous assaillant à armes meurtrières; je vous en demande pardon.

—Mon cher fils, je te pardonne! répondit Guyon, revenu de sa surprise.

—Eh bien! mon père, dit Gautier, avons-nous autre chose à songer qu'à nous venger de ces misérables païens qui espéraient nous voir nous entr'égorger? Si vous le trouvez bon, voici ce que nous allons faire : je vais me rendre à vous, et vous m'emmènerez à la cité comme votre prisonnier. Arrivés aux portes, nous les défendrons en telle manière que personne n'en puisse approcher; je sonnerai du cor, et, incontinent, toute notre armée nous rejoindra.

Les deux chevaliers exécutèrent effectivement ce plan. Les cris de trahison poussés partout dans la ville y jetèrent un trouble inexprimable; Murgalant trouva la mort en voulant tuer Guyon et Gautier, avant l'arrivée des chrétiens. Ceux-ci entrèrent dans Jérusalem et y mirent tout à sac.

Clarisse reçut les vainqueurs en amie, et Gautier en amante; elle promit de se faire baptiser dans un bref délai. Caraheu renouvela la même promesse qu'il avait déjà faite au duc Naymes. Le mariage de Gautier avec sa tant aimée fut une chose arrêtée et seulement ajournée à la délivrance de l'oncle Ogier. Puis tous ces illustres personnages, dans une concorde et une harmonie parfaite, tirèrent chacun d'un côté différent pour satisfaire aux besognes respectives qui les appelaient.

Caraheu avait à aller chercher son épouse Gloriande dans son royaume d'Inde Majeure, et à la ramener à Babylone pour la Saint-Jean-Baptiste, où il avait à vider en champ-clos sa querelle avec l'Angoulaffre.

Gautier partit pour la Mecque, où était Florion, frère de Clarisse, prince aimable qui secrètement, depuis longtemps, penchait pour se faire baptiser. La venue de Gautier, porteur de lettres de sa sœur et d'un anneau de reconnaissance; les nouvelles étonnantes qu'il apportait; la révolution qu'il prévoyait dans les destinées de sa famille, comme une conséquence fatale des faits qui venaient de s'accomplir, le déterminèrent tout-à-fait à l'acte le plus solennel qu'un homme puisse accomplir dans ce monde : il devint chrétien en présence de tout son peuple, et un nombre infini de gens le devinrent après lui dans la même journée.

La Saint-Jean-Baptiste approchait; les deux futurs beaux-frères partirent conjointement pour Babylone, afin d'y retrouver tous ceux qui leur étaient chers.

De son côté, Moradin venait de rendre l'édit de mort d'Ogier le Danois. L'illustre preux devait mourir en compagnie de cent autres chevaliers chrétiens, et sous les coups d'Ysoré, l'Angoulaffre, Colère, Hérode, Esclamars, Valegrappe, toute la hideuse cohorte des frères de Bruhier.

Mais qu'importait l'édit? Florion et Gautier d'un côté, Caraheu et Gloriande de l'autre, approchaient à grand renfort de voiles. Ils se rencontrèrent même à une certaine hauteur en mer, et firent ensemble leur entrée à Babylone.

Au matin de la Saint-Jean-Baptiste, au milieu du concours de toutes les nations, Moradin fit ouvrir hors des murs le champ-clos à Caraheu et à l'Angoulaffre, ainsi qu'il avait été arrêté.

La bataille commença, âpre, terrible, retentissante, et comme une foule innombrable de curieux y assistait, on ne fit pas attention à une multitude de gens qui, traînant la lance en manière pacifique, se rapprochaient peu à peu les uns des autres, ceux-ci près de Florion, ceux-là près de Gautier; vingt-quatre mille environ en tout, et avec l'air de prendre du bon temps, de ne songer qu'aux distractions et aux amusements de la fête.

Tout-à-coup ils dressèrent leurs lances, poussèrent avec furie devant eux, tuant en un moment plus de mille hommes de la garde de Moradin, et poursuivant le soudan lui-même, qui espéra vainement échapper à cette embûche et rentrer dans la ville. Il fut renversé de cheval par Florion, et Gautier l'eût tué si son ami ne l'eût prié de le lui abandonner.

—Hélas! Florion, s'écria Moradin, vous êtes bien généreux pour moi qui détiens depuis si longtemps votre père Moysant dans mes prisons!

— Il est temps qu'il en sorte! répondit impétueusement Florion.

Quant à Caraheu et à l'Angoulaffre, leur combat avait été interrompu par cette soudaine crise.

— Ah! Caraheu! disait ce dernier à son adversaire, c'est par vous que nous est advenu ce méchef!

— Non, par nos Dieux!

— Eh bien! prouvez-le en vous unissant à moi contre ces gens.

— Je servirai mieux vos intérêts en vous engageant à vous rendre avec moi à leur merci! répondit l'Indien.

Il n'avait pas achevé de parler, que Gautier, pénétrant dans le champ, les somma de se rendre s'ils tenaient à leur vie.

Ils rendirent leur épée l'un et l'autre, et furent conduits à la tente où était déjà gardé le sultan Moradin.

On s'occupa alors de régler les conditions de la rançon de ce dernier. Voici quelles elles furent :

Moradin délivrerait Ogier et Moysant, qu'il détenait captifs dans la tour de Babel.

Il délivrerait, en outre, cent autres chevaliers qui languissaient dans ses cachots.

Et, en l'échange de Marchevallée, qu'il demanda instamment l'autorisation de garder, il livrerait dix pucelles de bonne famille, dix faucons, dix éperviers, dix jeunes Sarrasins pour recevoir le baptême, dix coursiers de prix, dix hauberts doubles et dix épées.

Il accepta ces conditions.

Comme elles demandaient quelques jours pour être toutes accomplies, il pria que, contre serment de les observer dans leur entier, et, en outre, exécution des premières qui concernaient la délivrance des captifs, il lui fût permis de rentrer dans Babylone, ce qu'on lui accorda.

Mais il s'en fallait que sa pensée fût de montrer sa bonne foi jusqu'au bout dans cette affaire : car, en même temps qu'il donnait apparemment des ordres conformes au traité, il faisait prévenir sous main son frère Branquemont d'accourir pour le délivrer. Telle hâte, cependant, que fit celui-ci, il ne put rejoindre Babylone avant que, par la diligence des chrétiens, tout eût été accompli, depuis la relaxation d'Ogier jusqu'à la livraison du dernier haubert.

Encore avait-on trouvé le temps de rouvrir le champ-clos à Caraheu et à l'Angoulaffre pour vider leur querelle suspendue.

A tous ceux qui de religion ou d'affection tenaient aux chrétiens, ce combat procura la joie de voir Caraheu triompher, et recevoir enfin avec humilité et onction le sacrement précieux du baptême. Gloriande le reçut également après son mari.

Branquemont arriva donc après que ces choses eurent été faites; il ne perdit pas de temps à aider son frère dans tout ce qui pouvait leur faire obtenir une revanche des humiliations subies, et ce fut au moment où le concours des nations réunies pour la Saint-Jean-Baptiste s'apprêtait à se disperser, croyant toutes choses réglées et accomplies, que soudainement les hostilités commencèrent.

A vrai dire, Moradin et Branquemont avaient compté sans Ogier, qui à présent était libre; sans Moysant, libre aussi, et chrétien; sans la masse innombrable de forces et de cœurs unis qui devaient se lever tous à la fois pour réprimer son audace folle.

L'entreprise qu'elle lui fit commettre eut encore moins de durée qu'on ne pouvait attendre.

Gautier eut fait d'un tour de main de vaincre Branquemont, ce frère sur lequel le pauvre Moradin avait trop étourdiment compté.

Ogier se rendit maître, sans coup férir, des portes de Babylone, et le soudan, vaincu pour la seconde fois, n'eut d'autre consolation que de décider une partie de son peuple à quitter avec lui une ville où il n'était plus le maître.

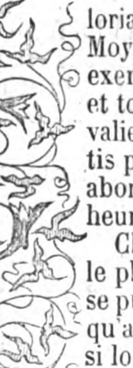
L'émigration partit par mer, emportant d'incalculables richesses; mais la ville, telle qu'elle était et ce qui y était resté de la population, tomba aux mains des chrétiens, qui en firent présent au valeureux Gautier, lequel se vit en même temps salué des titres de roi de Babylone et de Jérusalem, et d'époux de l'incomparable Clarisse.

Tous ceux qui lui devaient leur délivrance, son oncle et son père entre autres, se séparèrent de lui en appelant sur sa tête la bénédiction de Dieu et toutes les prospérités imaginables.

Les Templiers d'Acre ne furent pas oubliés non plus; ils furent amenés à Babylone avant le départ des alliés, et là, diligemment et traînés à la queue de leurs chevaux, étranglés et pendus. Encore ne trouva-t-on pas que ce fût assez pour ce qu'ils méritaient.

## CHAPITRE XXX

Comment, après avoir pris congé de Charlemagne, Ogier s'embarqua avec Caraheu; comment un tempête les sépara et des aventures extraordinaires qui en furent la suite.



Gloriande avec Caraheu, Ogier, Moysant, qui avait renoncé à exercer aucune souveraineté, et toute la compagnie des chevaliers chrétiens, étaient partis pour la France et y avaient abordé après une navigation heureuse.

Charlemagne leur avait fait le plus magnifique accueil qui se pût imaginer, et avait désiré qu'après tant d'aventures et de si longues absences Ogier restât près de lui, mais Caraheu avait répondu :

— Sire, je l'emmène dans mon royaume de l'Inde où je retourne moi-même, dans le dessein de faire baptiser tout ce que je compte de sujets. Cette tâche terminée, nous reviendrons ensemble, et vous jouirez à longtemps ou à toujours de la plus précieuse merveille qu'ait enfanté la chevalerie de notre âge.

L'Empereur avait donné congé à Ogier et au monarque indien d'aller accomplir une si noble tâche, et ceux-ci avaient repris la mer, naviguant de conserve, mais chacun sur son vaisseau.

A moitié de la traversée, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'il n'y eut plus autre chose à faire que s'abandonner à Dieu.

Ogier vit se rompre le mât de son vaisseu, et il fut obligé de se réfugier avec peu de gens, au commencement de la nuit, sur un petit esquif que le vent emporta avec une effrayante rapidité. En moins de rien il perdit de vue Caraheu qui, de son côté, croyait sa dernière heure venue.

C'était cependant, de la part du nouveau chrétien, une appréhension vaine; en dépit du tumulte des flots, il ne laissa pas d'aborder quelque temps après dans ses Etats, et d'y réaliser glorieusement avec sa femme le dessein qui les y ramenait.

A l'égard d'Ogier, le mal avait été plus grand.

Le lendemain matin, comme il s'était endormi de fatigue, les matelots vinrent le réveiller et lui dirent :

— Ah! monseigneur, recommandez-vous à Dieu! nous avons touché à la roche d'aimant, et le navire y est à cette heure soudé comme si tous les ciments de la terre y avaient passé. Nous voici demeurés ici sans remède, ménageons bien nos vivres, c'est notre seule chance de salut.

Ogier commença aussitôt à en faire la distribution, n'en gardant que deux parts pour lui, comme porte le règlement de mer, et bien que six ne lui eussent pas fait peur.

En faisant cette distribution, il dit à l'équipage :

— Mes enfants, administrez chacun ce qui vous revient comme vous l'entendrez! Je dois simplement vous prévenir qu'à chaque fois que l'un de vous aura épuisé sa provision, je le jetterai à la mer.

Il n'y faillit pas; tous, les uns après les autres, se trouvèrent dans le cas qu'il avait prévu; tous allèrent au fond de l'océan.

Ogier se retrouva seul.

Il croyait que c'était sa dernière infortune et que tout allait être bientôt fini pour lui, quand il entendit une voix :

— Ogier, pars à la nuit! lui fut-il crié; aventure-toi parmi les rochers auxquels est venu s'échouer ton vaisseau, va devant toi; tu trouveras un château et, quoi que tu observes, ne t'épouvante de rien!

Obéissant à cet ordre mystérieux, il partit en effet à l'heure qui lui était marquée, et ne tarda pas à découvrir un château qui reluisait dans l'obscurité. Il en atteignit rapidement la porte, mais il la trouva gardée par deux lions qui le terrassèrent du premier saut.

Ogier, sans s'émouvoir, se releva, atteignit le premier au milieu des reins d'un coup de Courtain qui le divisa en deux, et l'autre, lui ayant ressauté au cou, il prit bien son temps, se recula et lui abattit la tête.

Il pénétra ensuite dans une salle où se trouvait une table dressée avec profusion de mets délicats et de rafraîchissements; d'ailleurs, personne... personne, sauf un cheval qui était assis devant cette table comme l'eût pu être un humain.

Ogier avait pris d'avance le parti de ne point s'étonner.

Il alla tranquillement dans un endroit où il avisa ce qu'il lui fallait pour se laver les mains, mais aussitôt le cheval se leva, vint s'agenouiller devant lui et lui présenta l'aiguière.

Après quoi, s'aidant de ses pieds de devant pour une pantomime expressive, il invita le chevalier à s'asseoir à table.

— Cheval, dit Ogier cédant à l'invitation, je ne sais qui tu es, mais, quoi que tu te proposes de faire, tu ne m'empêcheras pas de souper à mon aise.

Dès qu'il voulut boire, nouvel empressement du cheval à lui apporter un vase d'or fin, qui contenait le meilleur vin qu'Ogier eût jamais bu.

Après le souper, malgré l'étrangeté de son aventure, malgré la restauration qu'il avait prise, le pauvre naufragé se sentit envahi d'une immense tristesse qui lui provenait de se sentir seul.

A la fin, la lassitude prit le dessus, il eut envie de dormir, et se prit alors à remarquer que l'endroit extraordinaire où il se trouvait contenait bien une table, somptueuse même, mais qu'il ne s'y trouvait pas de lit, et il prit le parti de s'étendre sur le sol.

Au moment où il s'y étendait, le cheval revint à lui, fléchissant les genoux, lui montrant son dos, prenant toutes les attitudes les plus significatives pour lui faire comprendre qu'il eût à le monter.

Ogier, après un peu d'hésitation, s'y décida.

A peine l'avait-il enfourché que l'animal sauta, caracola joyeusement, et partit comme une flèche de la salle.

Il arriva avec la rapidité de la pensée à une chambre richement parée, où Ogier vit un lit d'ivoire sculpté. Les couvertures étaient de drap d'or fourrées de martes. Sur les quatre pommeaux du lit étaient placés quatre cierges pour brûler toute la nuit.

Ogier se coucha, et avant de s'endormir, il se demanda qui pouvait être ce cheval extraordinaire; il se rappela enfin qu'Artus avait vaincu autrefois un certain prince nommé Luyton, et qu'il lui avait infligé la punition de rester trois cents ans sous la forme d'un cheval. Il se dit que ce pourrait être lui. Il remit au lendemain à le vérifier, et s'endormit.

Le soleil était déjà haut lorsqu'il s'éveilla.

Nul être vivant ne s'offrait à sa vue; il voulut sortir, mais quand il fut à la porte de la chambre où il avait reposé, et qu'il voulut la franchir en faisant le signe de la croix, un serpent énorme, hideux, lui barra le passage.

Ogier tira Courtain et l'attaqua; le reptile n'était pas craintif, il chercha à s'enlacer au chevalier; mais celui-ci, se dégageant du mieux qu'il put, frappa en désespéré, et réussit à le diviser en deux tronçons; puis il sauta par-dessus, et prit par un long couloir qui le conduisit à un jardin si beau qu'on eût dit un petit paradis. Là étaient tous beaux arbres portant des fruits de toutes sortes. L'air était embaumé, et l'on n'y pouvait rien porter à ses lèvres, sans découvrir quelque délicieuse saveur.

Mais de l'effet qu'on ressentait après avoir mangé de quoi que ce fût qu'il y avait à prendre, c'était différent; Ogier, pour une pomme d'or qu'il dégusta, se sentit plongé dans un abattement maladif où toutes ses forces étaient évanouies.

Dans cet état le désespoir le prit, il fit un acte de contrition de tout ce qu'il avait pu commettre de mal dans le cours de sa vie, donna des regrets à tous ceux qu'il laissait dans le monde, ses parents, la reine sa femme, ses amis, et s'apprêta à mourir.

En se retournant, il trouva debout devant lui une belle dame vêtue de blanc, et si richement parée

qu'il crut que c'était la Sainte Vierge: *Ave, Maria!* fit-il en s'inclinant.

— Ogier, répondit la dame, je ne suis pas celle que vous supposez; je suis simplement la fée Morgane. Je veille sur vous depuis votre naissance, je vous ai procuré triomphes de guerre et triomphes d'amour; aujourd'hui que vous êtes près de moi, je vais vous emmener à mon château d'Avallon, et vous y garder dans la société de dames qui toutes seront dévouées à vous servir et à vous charmer.

— Ah! s'écria Ogier, ce n'est pas viande de malade d'entretenir de dames; depuis que j'ai mangé ce maudit fruit, je suis tombé dans une débilité bien affligeante.

— Cela se passera, lui répondit la fée; venez avec moi que je vous mène dans la société que je vous ai annoncée.

— Hélas! madame, reprit Ogier, ayez pitié de moi. Je vous assure, par ma foi la plus sacrée, que je ne suis pas à mon aise.

La fée Morgane, prenant le pauvre chevalier en commisération, lui tendit un anneau enchanté, et de cent ans qu'il paraissait avoir naguère, il parut passer subitement à l'âge de trente ans.

— Ah! madame! s'exclama-t-il avec une grande joie, me voici changé du tout au tout; je ne me suis jamais senti plus léger et plus dispos.

Et l'humeur gaillarde lui revenant effectivement avec la jeunesse :

— Comment, ma mignonne, ajouta-t-il, pourrais-je reconnaître le bien que vous venez de me faire?

Morgane le prit gentiment par la main et lui dit :

— Ô mon très loyal ami! ô source de tous mes plaisirs! venez dans mon palais; outre moi, vous y verrez les plus belles demoiselles qu'on puisse rencontrer au monde, et tout ce que l'élite de la chevalerie peut fournir.

Ogier la suivit et ils arrivèrent dans la demeure de la fée.

Là était le roi Artus, Obéron et Malambrun qui avait été un luron de mer; il vit des fées accourir au devant de lui, en chantant les mélodies les plus merveilleuses; d'autres dansaient; toutes menaient joyeuse vie, et n'avaient d'autre préoccupation que de prendre leurs plaisirs mondains. Morgane, tenant toujours Ogier par la main, le conduisit vers Artus auquel elle dit :

— Approchez, mon frère, venez saluer la fleur de la chevalerie, l'honneur de la noblesse de France, celui où toute bonté, loyauté et vertu sont incluses. Venez, voici Ogier le Danois, mon ami; c'est sur lui que je fonde tout l'espoir de ma liesse et de mes plaisirs.

Artus vint embrasser cordialement l'illustre arrivant, et lui dit :

— Très noble chevalier, soyez le bienvenu; je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il lui a plu de nous accorder votre venue!

Il le fit asseoir au siége d'honneur, puis la fée Morgane plaça une couronne sur la tête du Danois, et c'était une couronne si riche qu'il n'est mortel qui eût pu en dire la valeur. Mais ce qui était plus précieux encore, dans ce joyau, était une vertu secrète qu'il possédait : il suffisait de le porter pour que, aussi longtemps qu'on l'avait sur la tête, le deuil, la mélancolie, la tristesse, toute pensée funèbre, tout souvenir affligeant s'envolassent à tire d'aile; il n'était pas même possible de conserver mémoire des parents et du pays qu'on avait abandonnés.

Du reste, les passe-temps dont on entoura Ogier se renouvelèrent et se multiplièrent avec une telle variété, en chants, en danses, caresses, prévenances de toutes sortes, gracieusetés de toute nature, qu'un an commença à lui paraître moins long qu'il n'avait précédemment trouvé les mois ordinaires. La richesse d'imagination de toutes les jeunes et belles fées qui formaient son entourage était inépuisable à inventer sans cesse des agréments nouveaux.

— Or çà, disait parfois Artus à l'heureux chevalier, que dites-vous de notre logis? Trouvez-vous qu'on y soit aussi bien que chez votre Charlemagne?

— Sire, lui répondait Ogier, d'ici ou du paradis je ne fais pas la différence. Il ne me sera jamais possible de reconnaître le bien que je reçois de madame votre sœur! Quant à vous, Sire, je n'ai à vous offrir que mon corps et ma valeur pour m'acquitter : demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, je l'accomplirai!

Artus le remercia, mais à l'exception de quelques faméliques envieux qu'exaspéraient les joies du séjour enchanté d'Avallon, et encore ces envieux n'étaient guère redoutables, que pouvait avoir à repousser ou à combattre l'immortel doyen de la Table-Ronde?

Une attaque, cependant, eut lieu au château de la part de quelques malveillants qui s'étaient ligués pour essayer d'y porter la crainte; mais ce fut si peu de chose de les dissiper et de les détruire, qu'Ogier fut presque honteux d'être chargé d'une mission si facile. Ce fut tout ce qu'il eut occasion de faire pour prouver sa reconnaissance à ses hôtes.

Les sentiments de Morgane pour lui, loin de perdre avec le temps de leur vivacité, n'avaient fait que devenir plus profonds et plus irrésistibles. Elle n'avait pu lui refuser, dès qu'il les avait demandées, les preuves dernières d'une tendresse absolue, les marques les plus intimes d'un attachement sans bornes. Un fils était né de leur amour. Ils le nommèrent Meurvin; ce fut par la suite un vaillant homme de l'époque de Hugues Capet.

Un jour qu'Ogier et sa bien-aimée devisaient ensemble à côté l'un de l'autre, comme c'était l'habitude, Morgane, toujours amoureuse, mais écoutant sa conscience, lui dit :

— Mon doux ami! devinez-vous à peu près ce qu'il y a de temps d'écoulé depuis que vous êtes près de moi?

— Une vingtaine d'années environ, répondit-il avec nonchalance.

— Et plus, mon ami, je vous assure.

— Combien donc?

— Il y a deux cents ans. Il n'existe plus en France personne de votre connaissance. Depuis plus de cinquante ans votre mémoire et celle du roi Charlemagne y sont presque évanouies; pourtant, s'il vous prend fantaisie d'y aller faire un tour, je vous y laisserai aller.

En même temps elle lui enleva sa couronne.

La mémoire revint subitement au preux Ogier.

— J'y veux aller, dit-il; j'y veux aller tout de suite. Charlemagne! mon vieil empereur!... Guyon, mon bon frère!... mon neveu Gautier! si dévoué, si chevaleresque!... ma femme, la reine Clarisse!... Caraheu!... Gloriande!...

— Morts! tous morts! répondit la fée, tous réduits en poussière depuis plus d'un siècle. A peine retrouverait-on leurs ossements sous les dalles des églises où ils sont inhumés.

—N'importe, je veux partir, s'écria Ogier, à moitié fou de ce réveil. Je veux revoir la France où j'ai mené si bonne guerre, où je recommencerai encore s'il plaît à Dieu! Un cheval! mes armes! ma lance!

Morgane l'aida elle-même à s'équiper, et au moment du départ lui dit :

— Ogier, un homme seul n'est rien, emmenez avec vous Benoît, qui vous servit si bien jusqu'au jour où il tomba à vos côtés devant Châteaufort.

Et comme elle parlait, Benoît apparut semblable à ce qu'Ogier l'avait connu dans sa jeunesse.

Le cheval qui avait servi le Danois à son arrivée dans le séjour féérique fut amené pour lui servir de monture : il se nommait Papillon.

Il parut joyeux du rôle qu'on lui destinait. Ogier l'enfourcha lestement. Les adieux commencèrent.

Toutes les fées arrivèrent, sonnant de la voix et des instruments l'aubade la plus délicieuse. Morgane tendit à son bien-aimé un tison éteint et lui dit :

— Prenez ceci ; tant que vous le conserverez sans l'allumer, vous vivrez en bonne santé. Si vous le mettez au feu, votre existence finira avec sa dernière étincelle.

Indépendamment de ce tison, il conservait toujours au doigt l'anneau que Morgane lui avait donné à leur première entrevue pour le rétablir. Il partit enfin sur une nuée accompagné de Benoît, et après un court trajet dans les airs, ils furent déposés dans un beau carrefour près d'une fontaine. Ils avaient pied en France.

## CHAPITRE XXXI

**Comment, après le séjour infiniment prolongé que fit Ogier dans le château de la fée Morgane, il revint en France; de ses derniers exploits, et de sa disparition.**

Le pauvre Ogier ne devait pas tarder à apprendre que c'est un triste métier que celui de revenant.

Chevauchant avec Benoît, il avisa un écuyer et l'appela.

— Mon ami, lui dit-il, quelle ville est-ce là, dont nous voyons les tours?

— Montpellier, seigneur, répondit l'écuyer.

— Ah! j'en suis bien aise; un mien parent en est gouvernenr.

Et il nomma celui qu'il pensait occuper ce poste. Au nom qu'il dit, l'écuyer pensa pâmer de rire et dit :

—Allons, seigneur, vous aimez à plaisanter et vous vous êtes truffé de moi. Le personnage que vous dites était gouverneur de la ville il y a deux cents ans. Celui qui y est à présent se nomme Régnier. Quant au personnage que vous avez si facétieusement mis en avant, c'est lui qui fit composer, croit-on, le célèbre roman de son parent Ogier le Danois. Il vint naguère, dans la ville, un homme qui le savait tout entier et le chantait publiquement; et pour l'entendre on lui donnait force pièces d'argent.

Un peu après, comme l'écuyer s'était mis à chevaucher à côté de Benoît, derrière l'illustre héros auquel il venait de parler ainsi de lui-même :

— Comment se nomme votre maître? demanda-t-il.

— Ogier le Danois.

L'écuyer, sans rire cette fois, dit :

— Si vous aviez à vous acquitter d'une bourde, vous avez soldé. Ogier est mort depuis plus de deux cents ans, perdu dans un naufrage. Si ce n'était par considération pour celui qui chevauche devant nous, je vous ferais repentir de vouloir me mystifier.

Quelques jours plus tard, à Meaux, les deux compagnons s'en allèrent loger dans une hôtellerie qu'Ogier se souvenait d'avoir fait construire, d'avoir longuement habitée dans sa jeunesse.

Il vit à la porte un homme qu'il ne connaissait pas.

— Serons-nous bien logés ici? demanda-t-il.

— Oui, lui répondit l'homme, vous serez traités honnêtement.

— Où est l'hôtelier?

— Quel hôtelier? fit l'homme qui se savait l'être lui-même.

— Eh! qui? répliqua Ogier, si ce n'est Hubert de Néopolin, celui qui me doit encore l'argent dont la maison a été construite.

— Ah! c'est là ce que vous demandez! dit l'hôte croyant avoir affaire à un fou.

Et il lui jeta la porte au nez.

Ogier, partagé entre l'étonnement et la colère, allait enfoncer cette porte, lorsqu'une fenêtre s'ouvrit et l'homme y reparut.

— Ah çà! dit-il, qu'est-ce qu'il vous prend de parler d'Hubert? c'était l'aïeul de mon grand-père; il est mort il y a passé deux cents ans.

— Mon ami, excusez-moi, dit Ogier en se radoucissant : je suis Ogier le Danois, je reviens du paradis, c'est ce qui m'a fait tomber dans cette confusion.

Et il s'en alla attristé.

Le bruit se répandit de cette apparition surnaturelle; l'abbé de Saint-Faron-de-Meaux fut appelé pour conjurer le diable, et des archers qui poursuivirent les deux compagnons tuèrent le bon Benoît. Ogier s'éloigna tout seul.

Mais l'abbé de Saint-Faron vint à la traverse.

Ogier l'apercevant lui dit :

— N'est-ce pas vous qui avez nom Simon ? vous êtes abbé de Saint-Faron-de-Meaux ; nous sommes parents, vous et moi, et ce fut moi qui vous fis donner cette abbaye.

— Excusez-moi, chevalier, dit l'abbé en goguenardant, je ne conserve nul souvenance du temps où je n'étais pas né. Mais dites votre nom, s'il vous plaît.

— Ogier le Danois.

L'abbé réfléchit longtemps, disant entre ses dents :



— Il m'appelle Simon et je me nomme Geoffroy, et, par les lettres et chartres de l'abbaye, il est prouvé que l'abbé qui vivait du temps d'Ogier se nommait Simon!...

— Chevalier, reprit-il, vous plaît-il de m'accompagner à l'abbaye? nous éclaircirons ce qu'il y a d'étonnant dans ce que vous dites.

— Volontiers, dit Ogier.

Et il suivit ce nouveau guide sous les arceaux du cloître où il commandait.

On peut croire l'étonnement qu'il y causa en déclarant la vérité de ce qui le concernait, sauf le secret de féerie qu'il garda bien exactement.

L'abbé s'apprivoisa cependant peu à peu avec son hôte extraordinaire, et celui-ci lui dit un jour en lui montrant le tison enchanté qu'il tenait de Morgane.

— Je vous serais bien obligé de me garder ceci plus précieusement que toutes les choses du monde, car j'y tiens beaucoup.

— Soit! dit l'abbé, nous ferons faire une armoire pour le renfermer dans le trésor de l'église et vous en garderez la clef.

Ce qui fut exécuté.

Ogier, au temps ancien, avait toujours été le vaillant champion de la chrétienté. Sa réapparition était tenue à continuer la tradition; c'est ce que le supérieur de Saint-Faron ne tarda pas à faire entendre à son hôte.

La France était une fois de plus déchirée par les barbares; leurs hordes sanguinaires couvraient tous les environs de Chartres. Le roi qui gouvernait alors, n'avait à leur opposer qu'une armée affaiblie. On redoutait de terribles malheurs.

Ogier, instruit de ces nouvelles, jura de s'employer à chasser les descendants de ceux qu'il avait si maltraités autrefois, et en jurant, il étendit la main qui portait à un doigt l'anneau de la fée Morgane.

L'abbé y fixa les yeux, il demanda à Ogier la permission de le regarder de plus près et finit, en l'admirant, par le lui ôter du doigt.

Il n'eut pas plus tôt fait, qu'Ogier tomba dans un état désespérant de faiblesse et de caducité : la tête lui pendait inerte et ses paupières ne pouvaient plus se soulever.

L'abbé, mu de pitié, se hâta de repasser l'anneau au doigt du pauvre vieillard, et incontinent il lui vit reprendre l'air de jeunesse, la tournure martiale et la vigueur qu'il lui avait reconnus précédemment.

Dès lors, tout le mystère incompréhensible de la durée indéfinie du preux chevalier lui devint clair et saisissable; il fallait l'attribuer à la vertu extraordinaire de son anneau.

Il se hâta de lui faire reprendre son voyage et de l'adresser à Paris, au roi, qui en avait grand besoin pour se délivrer de ses ennemis.

Ogier, après quelques jours de chevauchée, arriva dans la grande ville où chacun est badaud, comme on sait. Du reste, depuis son premier temps, depuis le règne de Charlemagne, les hommes avaient bien décru : ils s'étaient rapetissés de génération en génération. Quand donc les Parisiens l'aperçurent, dès qu'ils purent contempler sa stature immense, ils vinrent s'attrouper à l'entour de lui, et encombrèrent la porte de l'hôtellerie où il s'arrêta.

L'hôte finit par lui dire :

— Seigneur, si vous m'en croyez, vous entrerez, car ces gens ne se départiront pas d'ici tant qu'il pourront vous examiner.

Ogier suivit le conseil, et, montant au grenier, mit la tête à la lucarne et ouvrit une si grande gueule à la foule qu'elle en fut épouvantée et se dissipa.

Le lendemain, il s'enrôla sous un capitaine qui assemblait son monde pour rejoindre le roi à Chartres, et il fut aperçu de la reine et d'une de ses dames d'honneur qui se nommait la dame de Senlis. Sur l'une et sur l'autre, il produisit une impression extraordinaire, à tel point qu'elles ne purent résister au désir de le faire venir et de l'interroger.

Quand on le leur eut amené, leur curiosité redoubla et fut mal satisfaite par ses réponses où il était mention de Charlemagne et de faits anciens de deux siècles.

Cependant il fallut qu'elles s'y accoutumassent, car il n'avait pas à se dédire, comme on le pense bien; son apparence plaidait d'ailleurs si favorablement pour lui! Elle fut jugée par les deux dames une compensation suffisante... Ce n'est point assez dire: au bout de quelques moments, sans s'embarrasser qu'il fût du temps de Charlemagne ou du temps de Salomon, la reine lui dit net :

— Ecoutez, chevalier, nonobstant toutes choses, et comme vous me semblez le non-pareil du monde entier en beauté, force, maintien, honnêteté, je vous offre de rester avec moi, de vous faire le plus grand seigneur du royaume, maître de mon avoir et de ma personne.

— Il vous plaît à dire, madame, répondit Ogier, mais votre mari est un noble prince.

— Vous ne prétendrez pas le meux connaître que moi, je suppose? C'est parce que je le connais que je vous trouve préférable et incomparable. Ainsi, encore une fois, restez avec moi, je le veux, je l'ai décidé.

— Eh! madame, il n'est chose si secrète qui ne se découvre tôt ou tard. Quand votre mari apprendrait que j'ai cédé à votre désir, il me haïrait à jamais.

La reine emmena le chevalier dîner avec elle, et elle le retint encore après à passer joyeusement le temps au milieu de ses dames.

A une heure avancée de la soirée, les amusements duraient encore; Ogier s'endormit. La reine et la dame de Senlis s'approchant de lui, découvrirent son anneau et renouvelèrent à leur grand étonnement l'expérience qu'avait faite l'abbé de Saint-Faron. La dame de Senlis voulait dérober l'anneau, la reine ne le permit pas.

Quand Ogier fut réveillé, cette dernière se contenta de lui dire :

— Chevalier, j'ai acquis pendant votre sommeil la connaissance que vous n'aviez pas perdu votre temps à courir les aventures; je veux vous parler de votre anneau. Mais une autre fois, donnez-vous de garde qu'on puisse vous le ravir.

Ogier se sépara de ces dames, non sans être encore sollicité d'amour, mais il résista avec fermeté.

Il ne s'écoula pas un grand temps avant qu'il eût rejoint le roi de France, et, ainsi qu'il était aisé de le prévoir, il attira, comme jadis, la victoire sur les armes qu'il secondait.

Ce fut une courte et brillante campagne, décisive, pleine de hauts faits, et qui fit bénir de nouveau le nom d'Ogier par les populations arrachées une fois de plus, par les efforts de son bras, à la barbarie des envahisseurs.

Mais si la campagne avait été brève, elle avait été semée de fatigues; le roi, déjà âgé, en prit une maladie au milieu de son triomphe et passa promptement de vie à trépas.

Cet événement remit Ogier et la reine en présence.

— Chevalier, lui dit-elle, du premier moment que je vous ai vu, jamais mon cœur n'a pu se séparer de vous; je ne sache pas homme, si grand qu'il soit, qui mérite autant que vous de posséder un royaume. C'est pourquoi je vous offre ma main et le gouvernement des Etats que la mort de mon mari a laissés vacants.

Ogier tomba dans le plus grand étonnement d'une fortune si inouïe et si soudaine de se voir en possibilité de s'asseoir à son tour sur le trône où avait si longtemps siégé Charlemagne. Appelant toute sa sagesse à son aide pour faire une réponse où tout fût pesé, empreint de modération et d'à-propos :

— Madame, dit-il, je remercie votre bienveillance d'être descendue jusqu'à un simple chevalier comme moi, sans biens et sans puissance pour reconnaître une si magnifique générosité. Cependant, telle est l'étrangeté de ma destinée, qu'avant de vous dire que j'accepte, pour le respect que je vous dois et votre bien particulier, il est nécessaire que vous sachiez tout ce qui me concerne, et que nous prenions l'avis d'un parent que j'ai, l'abbé de Saint-Faron, homme discret et bon conseiller.

La reine approuva ces paroles, et ils partirent ensemble à Meaux pour aller trouver l'abbé.

Pendant le voyage, Ogier compta à sa royale compagne toute l'histoire de sa vie.

L'abbé, consulté, fut d'avis que le mariage devait se faire, et la reine, que tout retardement affligeait, ayant entendu cette bonne réponse, décida qu'il fallait le célébrer au plus tôt.

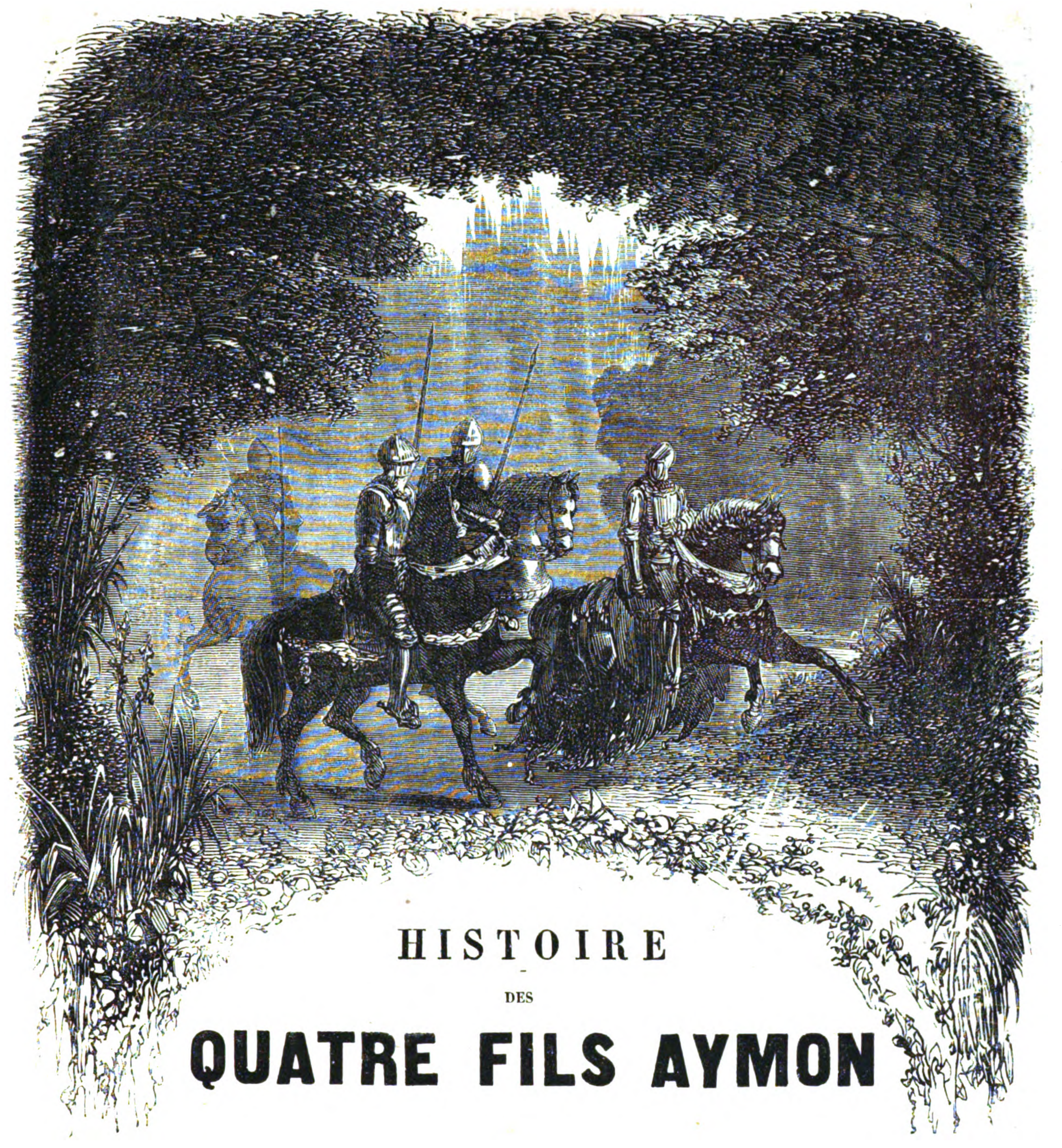
Le lendemain donc, toutes choses étaient prêtes pour la cérémonie, et il n'y avait plus qu'à conduire les époux à l'église, quand survint la fée Morgane, qui avait été plaider devant Dieu même pour qu'il reconnût qu'Ogier avait assez fait pour la foi catholique, que le temps était venu qu'il se reposât, et qu'un nouveau mariage n'était chose aucunement convenable pour lui.

Forte de ce décret de l'Eternel, elle ravit subitement le chevalier, et l'on n'en entendit plus jamais parler. Mais le tison miraculeux existe toujours dans l'abbaye de Saint-Faron-de-Meaux. On en doit présumer qu'Ogier le Danois vit toujours.

Sans doute il est au séjour de gloire avec les bienheureux, en la société desquels puissions-nous nous trouver tous nous-mêmes perdurablement et à toute éternité !

Amen !

FIN D'OGIER LE DANOIS.



# HISTOIRE DES QUATRE FILS AYMON

## CHAPITRE PREMIER.

**Comment l'empereur Charlemagne fit chevaliers les quatre fils Aymon, et comment le duc Beuves d'Aigremont tua Lohier, fils de Charlemagne, et, à son tour, fut tué par Ganelon.**

Charlemagne, à son retour des guerres de Lombardie, où il avait vaincu Guerdelin-le-Fène, chef des Sarrasins, tint une grande cour à Paris, aux fêtes de la Pentecôte. Beaucoup y assistèrent : les douze pairs, des Allemands, Anglais, Poitevins, Bérales et Lombards, et entre autres le vaillant duc Aymon de Dordogne avec ses quatre fils, Renaud, Allard, Guichard et Richard. Tous les quatre étaient très beaux et très courageux, Renaud principalement, le plus grand que l'on pût trouver au monde, puisqu'il avait sept pieds de hauteur.

Lorsque toute la cour fut assemblée, le roi dit à ses barons :

— Mes frères et amis, c'est par votre valeur que j'ai fait la conquête de tant de villes, et mis sous ma puissance beaucoup de Sarrasins, particulièrement Guerdelin à qui j'ai fait embrasser la religion chrétienne. J'ai perdu la fleur de la noblesse, par suite du refus de nous secourir que nous ont fait plusieurs de nos vassaux, comme Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et le duc Beuves d'Aigremont, qui sont trois frères. Ce dont je me plains hautement à vous; car, si ce n'eût été messire Salomon qui nous aida de ses trente mille combattants, ainsi que messires Lambert Berruyer, Geoffroi de Bordeille et Galeran de Bouillon, qui portait notre étendard, nous étions vaincus. Les trois frères m'avaient cependant prêté serment de fidélité; le duc d'Aigremont particulièrement a été déloyal et félon : c'est de lui que je me plains ici. Je vais de nouveau lui

demander son concours; s'il me le refuse, j'assemble mes sujets et amis, j'assiége Aigremont dans son duché, je le fais pendre et écorcher vif, lui, sa femme et leur fils Maugis, et je mets son pays à feu et à sang.

Alors le duc Naymes de Bavière se leva et dit à Charlemagne :

— Sire, ne vous courroucez pas ainsi. Envoyez seulement au duc d'Aigremont, votre vassal félon, un messager chargé de vos propositions, et suivant la réponse qui vous sera faite vous verrez ce qu'il vous reste à faire.

Charlemagne répondit :

— Duc Naymes de Bavière, votre conseil est bon, et je veux le suivre.

Le roi se demanda ensuite quel messager il devait choisir. Il fallait à la fois un homme prudent et hardi. Personne n'osa se proposer. Plusieurs étaient de la famille du duc Beuves, comme le duc Aymon de Dordogne, son cousin germain.

Charlemagne irrité jura qu'il détruirait le pays du duc. Appelant ensuite son fils Lohier, il lui dit :

— Mon fils bien aimé, vous ferez ce message. Il y a honneur là où il y a péril. Vous prendrez avec vous cent chevaliers bien armés, et ainsi accompagné vous irez vers le duc Beuves et l'informerez en mon nom que si, à la saint Jean prochaine, il n'est pas rendu à ma cour, j'irai en personne l'assiéger, détruire son duché, faire pendre son fils et brûler sa femme.

— Sire, répondit Lohier, je suis sans crainte, et remplirai fidèlement la mission que vous me faites l'honneur de me confier.

A cette fière et digne réponse, Charlemagne se sentit le cœur remué. Il regretta d'avoir engagé son fils dans une entreprise hasardeuse. Mais il avait dit et ne pouvait revenir sur son dire. Le sacrifice devait s'accomplir.

Le lendemain matin, Lohier et ses chevaliers armés et équipés vinrent prendre congé du roi.

— Sire, dit Lohier, nous voilà prêts à exécuter vos commandements. Donnez-nous, s'il vous plaît, votre bénédiction.

— Mon cher fils, répondit Charlemagne, je te recommande à Dieu et le prie de te protéger, ainsi que les braves serviteurs qui t'accompagnent.

Puis il étendit les mains sur eux, et ils partirent. Charlemagne ne les vit pas s'éloigner sans émotion, à cause de son bien aimé fils.

Les messagers partirent donc. Ils approchaient d'Aigremont, lorqu'un espion qui les vit et entendit alla aussitôt prévenir le duc Beuves, alors au milieu de ses barons, rendus à sa cour à propos des fêtes de la Pentecôte.

— Seigneurs, dit le duc après avoir entendu le rapport de l'espion, le roi m'estime bien peu de vouloir que j'aille le servir avec tous mes gens, et de m'envoyer son fils aîné pour me faire des menaces.

— En effet, répondirent les barons.

— Que me conseillez-vous de faire en cette occurrence ? reprit le duc Beuves.

Alors un sage et prudent chevalier, nommé messire Simon, se leva et dit :

— Sire, je vous conseille de recevoir honorablement les messagers du roi Charlemagne, parce qu'il est votre seigneur, et que c'est agir contre Dieu et contre raison que de désobéir ouvertement à son seigneur. N'ayez point égard au refus d'obéissance que lui ont fait vos frères Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil. Le roi est puissant et peut vous mettre à mal.

— Mauvais conseil ! répondit le duc. Je ne le suivrai pas. Le roi m'offre la guerre, j'accepte la guerre. Mes trois frères m'aideront ainsi que mes quatre neveux, qui sont tous courageux.

La duchesse demanda à parler.

— Messire Simon conseille bien, dit-elle; écoutez sa voix plutôt que celle du ressentiment. Obéissez au roi Charlemagne.

Le duc Beuves regarda alors la duchesse d'un air irrité et lui défendit de continuer.

— Messire Simon, dit-il, me conseille d'obéir au roi; mais voici d'autres fidèles barons qui me conseillent de ne pas obéir, et je leur en sais bon gré. Tant que je serai vivant je n'obeirai à personne qu'à moi. Que le roi Charlemagne me fasse la guerre, je la lui ferai aussi !

Cependant les messagers du roi étaient arrivés en vue du château d'Aigremont. Ce château, situé sur un rocher et flanqué de grosses tours à créneaux nombreux, était inexpugnable. On ne pouvait le prendre que par trahison ou par famine.

— Considérez cette forteresse et le fleuve qui coule à ses pieds, dit Lohier à ses compagnons; je ne crois pas qu'elle ait sa pareille dans toute la chrétienté; sa position est admirable.

— Sire, répondit un chevalier nommé Savary, il me semble que votre père a entrepris là une chose bien hasardeuse. Le duc Beuves est très puissant. Il a autant de barons et de gens d'armes que le roi Charlemagne, et, à son tour, il pourrait venir l'attaquer. Il serait mieux qu'ils fussent de bon accord. Le roi votre père triompherait, je n'en doute pas, et s'il a résolu de prendre le duc Beuves et de brûler sa femme, rien au monde ne pourra l'en empêcher. Mais, encore un coup, il serait mieux qu'ils fussent de bon accord. Je vous supplie donc de parler avec douceur au duc Beuves; il est très orgueilleux, et, à la moindre menace de votre part, il nous ferait un mauvais parti. Nous sommes trop peu nombreux en ce moment pour sortir vainqueurs.

— J'agirai prudemment, répondit Lohier, à cause de vous. Je lui parlerai avec douceur, ainsi que vous me le conseillez; mais, à la première menace de sa part, je n'écouterai que ma colère, et il en souffrira.

Cela dit, les messagers du roi vinrent s'annoncer devant le château d'Aigremont.

— Seigneurs, qui êtes-vous? leur demanda-t-on.

Lohier répondit d'un ton ferme :

— Nous sommes les envoyés du roi Charlemagne et nous voulons parler au duc Beuves, votre maître et son vassal.

Au bout de quelques instants, les messagers furent admis dans l'intérieur de la forteresse, et parurent devant le duc, qui les reçut dans la grande salle du palais, en présence de ses barons, de la duchesse et de son fils Maugis, connu déjà comme un habile nécromant.

— Que Dieu garde le roi, dit Lohier en entrant, et puisse-t-il confondre le duc d'Aigremont! Duc d'Aigremont, le roi mon père vous mande à sa cour,



avec cent chevaliers, pour, de là, être envoyé où il lui plaira, et aussi pour lui rendre raison de ce que vous ne l'avez pas accompagné en Lombardie où sont morts Baudoin, seigneur de Melun, Geoffroy de Bordeille et plusieurs autres valeureux hommes. Si vous vous y refusez, vous serez considéré comme coupable de félonie et, comme tel, écorché vif; de plus, votre femme sera brûlée et vos enfants pendus. Telle est la volonté du roi mon père, dont vous êtes le sujet.

Le duc Beuves, irrité, répondit aussitôt :

— Ce langage ne peut être toléré. Je ne tiens du roi Charles ni forteresse, ni château; je ne relève de personne. Charles l'a oublié, puisqu'il vous a envoyés ici pour me menacer!... A mon tour, je menace : j'irai vers Charles, mais avec une armée, et je lui ferai ce qu'il voulait me faire!

Lors, Lohier s'écria :

— Vassal, comment osez-vous répondre ainsi? Ce sont là paroles imprudentes et téméraires dont le roi mon père vous fera repentir, car bientôt vous serez par lui assiégé, pris, pendu et brûlé, et vos cendres jetées aux quatre vents comme celles d'un félon!

Le duc se leva impétueusement et ordonna à ses gens de s'emparer de Lohier et de ses compagnons et de les mettre à mort. Un noble chevalier de la suite du duc Beuves prit alors la parole pour conseiller la modération et engager son maître à reconnaître la suzeraineté du roi Charlemagne.

Le duc l'interrompit brusquement :

— Taisez-vous! — lui cria-t-il. Tant que je serai debout et que je saurai tenir une épée et monter à cheval, je vivrai libre, loin de la dépendance de Charlemagne! Je vais mander mes frères, Gérard de Roussillon, le duc de Nanteuil et Garnier son fils, et, ainsi réunis, nous irons attaquer le roi qui me menace. En quelque lieu que je le rencontre, je lui ferai ce qu'il voulait me faire... Rien ne m'en empêchera! Rien ne m'empêchera, non plus, de faire périr l'insolent messager qu'il m'a envoyé!...

— Je ne vous redoute ni ne vous estime, répondit dédaigneusement Lohier, qui se sentait fils du roi.

— Qu'on se saisisse de lui! s'écria le duc d'Aigremont furieux.

Les barons présents n'osèrent point ne pas obéir : ils tirèrent leurs épées et se jetèrent sur les envoyés de Charlemagne. Alors commença une mêlée affreuse, une boucherie sanglante. Lohier et ses cent chevaliers, inférieurs en nombre mais non en courage, se battirent dans la salle du palais avec un acharnement sans pareil.

Le bruit de cette lutte se répandit bientôt dans toute la ville d'Aigremont, et alors, bourgeois et artisans, armés de haches, d'épées et de bâtons, s'en vinrent, au nombre d'environ sept mille, au secours du duc Beuves.

Le brave Lohier faisait merveille, tuant et blessant, au hasard de son épée, tout ce qui se présentait pour le prendre.

— Mon dernier jour est venu!... criait-il à ses gens. Je ne reverrai plus le roi mon père. Mais, au moins, que ma fin soit digne de ma vie!...

Et ce disant, il frappa le duc Beuves, qui s'était trop approché de lui. Le duc, plein de colère de le voir encore vivant, courut sur lui et lui porta un si furieux coup que le malheureux Lohier en fut renversé mort à ses pieds. Puis, il lui coupa la tête.

Quand les gens du brave Lohier virent ainsi leur maître à terre, baignant dans son sang, la frayeur les prit au ventre et ils firent mine de se rendre. Le duc, satisfait de la victoire, en fit tuer dix de ceux qui restaient encore vivants et cria aux dix autres survivants :

— Si vous vous engagez, sur votre foi de chevaliers, à rapporter votre maître à son père Charlemagne, je vous laisserai la vie sauve...

— Nous le promettons!... dirent-ils.

— Vous direz au roi votre maître que je ne me reconnais aucunement pour son vassal et que je ne lui donnerai, en conséquence, ni rançon d'argent, ni rançon d'hommes... que, tout au contraire, je vais me mettre à la tête d'une armée de cent mille combattants pour ravager son pays!...

Les dix chevaliers remercièrent le duc Beuves de la grâce qu'il leur faisait et s'engagèrent à rapporter au roi Charlemagne et son fils et les paroles du duc d'Aigremont. Puis ils firent faire une bière, y placèrent le corps de Lohier, et s'en allèrent droit à Paris, un peu attristés, cependant, par la nouvelle qu'ils allaient apporter au roi.

Pendant ce temps, le roi Charlemagne était inquiet et faisait part de ses inquiétudes à ses barons.

— Sire, dit le duc Aymon, si le duc d'Aigremont a mal agi, il vous sera bien aisé d'en tirer une prompte vengeance. Je vous offre, pour ma part, outre ma personne, mes quatre fils : Renaud, Allard, Guichard et Richard, qui sont très courageux et très fidèles.

— Je vous sais bon gré de l'offre que vous me faites, dit le roi, et, pour vous en remercier, je veux que vous m'ameniez vos fils, afin que je les arme chevaliers.

Le duc Aymon envoya immédiatement chercher ses quatre fils et les présenta à Charlemagne qui, appelant son grand sénéchal, lui dit :

— Apportez-moi les armes qui furent au roi de Chypre, tué par moi à la bataille de Pampelune. Je veux les donner à Renaud comme au plus vaillant; ses trois frères auront d'autres armes, aussi bonnes, mais moins illustres.

Le grand sénéchal obéit et revint bientôt avec les armes demandées, tant celles du roi de Chypre, destinées à Renaud, que celles qui devaient être données à ses trois frères. Alors, devant ses barons assemblés, Charlemagne les arma tous quatre chevaliers, selon les formes usitées. Ogier-le-Danois, qui était de leur parenté, voulut chausser de sa main les éperons de Renaud, et lorsqu'ils furent placés, le roi lui donna l'accolade en lui disant :

— Chevalier Renaud, que Dieu vous ait en sa sainte garde! Qu'il vous augmente en bonté, en honneur et en courage! Allez, maintenant!

Renaud s'inclina, monta aussitôt sur son bon cheval Bayard, l'infatigable Bayard, qui courait dix lieues sans être las, et alla faire reluire au soleil son épée et son écu.

Il avait si bonne mine ainsi, que Charlemagne voulut donner un tournoi en son honneur, autant pour lui prouver le cas qu'il faisait de lui que pour se distraire des pénibles songes qui l'obsédaient relativement à son fils Lohier. Les joûtes commen-

cèrent le jour même, en présence de toute la cour; elles eurent lieu entre Renaud et ses trois frères. Ce fut Renaud qui remporta le prix et les applaudissements.

— Dorénavant, chevalier Renaud, dit le roi, vous nous accompagnerez partout. Votre mâle courage, fera merveille sur les champs de bataille comme il vient de le faire dans ces passes courtoises qui vous ont valu l'admiration générale.

— Sire, je vous remercie, répondit Renaud, et je vous promets de vous servir fidèlement et courageusement.

Après les joûtes, Charlemagne rentra dans son palais, toujours en proie à de mortelles inquiétudes au sujet de son fils Lohier. Il se promenait, triste et préoccupé, lorsqu'en se mettant à la fenêtre, il vit venir un messager poudreux, blessé et bien fatigué. Charlemagne descendit en grande hâte, avec le duc Naymes de Bavière et Ogier-le-Danois.

— Qu'est-il arrivé? Parle? Où est mon fils?... demanda-t-il au messager.

— Sire, répondit cet homme, vous avez fait une grande folie d'envoyer votre fils demander obéissance au duc d'Aigremont... Le duc a refusé... Votre fils lui a hardiment reproché sa félonie... Le duc Beuves a ordonné sa mort... Un grand combat s'en est suivi, dans lequel votre fils a été tué par le duc Beuves, ainsi que tous vos messagers, moins dix qui ont eu la vie sauve, à condition de vous rapporter le corps de votre enfant... J'étais de ces dix-là... et bien qu'on ne doive pas se hâter lorsqu'on a un malheur à annoncer, j'ai pris les devants et je suis venu vous raconter tout... Je suis épuisé par la fatigue et par le sang que j'ai perdu dans cette longue route...

Le messager ne put continuer. Il tomba en faiblesse aux pieds du roi.

— Grand Dieu! s'écria Charlemagne, tout entier à sa douleur; grand Dieu! vous m'éprouvez bien cruellement! Voilà un malheur auquel je ne pourrai survivre.

Le duc Naymes essaya de consoler le roi.

— Sire, lui dit-il, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur. Faites d'abord enterrer honorablement votre fils, qui est mort dignement, comme il devait mourir, étant fils d'un si digne père. Vous irez ensuite, à la tête d'une armée, attaquer le duc d'Aigremont et ravager son pays.

Le roi écouta ce conseil et voulut le suivre. Il ordonna à ses barons de se préparer pour aller au-devant du corps de son fils, et sitôt qu'ils furent prêts, on partit, Charlemagne en tête, accablé et soucieux, quoique déjà presque consolé par l'espoir de sa vengeance.

Quand la petite troupe fut à dix lieues de Paris, elle fit la rencontre du duc de Naymes, d'Ogier le Danois, de Samson de Bourgogne et de plusieurs autres preux qui, aussitôt la nouvelle de l'arrivée du corps de Lohier, avaient tenu à honneur de l'escorter et s'étaient mis immédiatement en marche, précédant ainsi de fort peu la compagnie du roi Charlemagne.

Lorsque ce dernier eut aperçu la bière qui contenait son fils, il descendit de cheval, alla au cercueil, en souleva la tapisserie qui dérobait le corps mort aux regards des curieux, et, s'apercevant que son malheureux fils avait la tête tranchée, il s'écria :

—Ah ! duc Beuves ! duc Beuves ! Dans quel état vous me rendez mon fils ! Que je vous hais de me l'avoir ainsi défiguré !

Il l'embrassa alors, quoiqu'il fut tout sanglant, et lui dit, comme si ce mort pouvait encore l'entendre:

— Mon cher fils, vous étiez un vaillant chevalier et j'ai remercié Dieu souvent de vous avoir donné à moi... Il vous reprend; que sa volonté soit faite! J'ai votre corps; il a votre âme!

Charlemagne remonta à cheval et la bière le suivit, conduite par Thierry l'Ardennois et Samson de Bourgogne, qui l'amenèrent jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, où Lohier fut enterré convenablement, comme il convenait à un fils de roi.

Pendant ce temps, le duc Aymon avait réuni ses quatre fils.

— Mes enfants, leur dit-il, vous savez que le roi Charlemagne est irrité à juste titre, parce que mon frère le duc Beuves, votre oncle, a tué son fils Lohier. Il va se mettre en guerre contre lui, mais nous ne le suivrons pas. Allons à Dordogne, et là, si nous apprenons que le roi fait ailleurs la guerre, nous reviendrons prendre notre place anprès de lui. Mais nous ne pouvons tirer l'épée contre le duc Beuves, notre parent.

Cela dit, le duc Aymon monta à cheval, ses fils l'imitèrent et ils se rendirent à Laon, puis, delà, à Dordogne.

Quand la dame vit venir à elle son seigneur et ses quatre fils, elle fut toute joyeuse et accourut à leur rencontre. Son premier soin fut de demander si Renaud et ses frères étaient chevaliers, et ayant appris qu'ils l'étaient, en effet, elle en fut bien heureuse. Ayant ensuite demandé pourquoi ses fils, étant chevaliers, ne restaient pas auprès du roi, le duc Aymon lui répondit que c'était à cause du meurtre de Lohier par le duc Beuves et de la vengeance que Charlemagne comptait en tirer.

La duchesse devint chagrine. Elle pressentit les malheurs qui devaient être la suite de cette rupture, tant pour le duc que pour ses enfants, pour Renaud surtout qui, oubliant qu'il avait été armé chevalier par Charlemagne, s'emportait violemment contre lui. Il y eut alors de graves explications échangées à ce propos entre la duchesse et le duc Aymon, que nous laisserons parler pour revenir à Charlemagne, qui regrettait son fils.

Pendant que le roi se désolait, on vint lui apprendre qu'Aymon et ses quatre fils étaient retournés dans leur pays, ce dont il fut très irrité, et jura qu'il en tirerait vengeance, ainsi que de la trahison du duc d'Aigremont.

Alors, il congédia un certain nombre de ses barons, en leur recommandant d'aller se préparer dans leurs terres, et de revenir avec leurs gens armés aux premiers jours de l'été. Cela fut su du duc Beuves qui, de son côté, fit un appel à tous ses parents et amis, principalement ses frères, Gérard de Roussillon et le duc de Nanteuil, en tout quatre-vingt mille combattants qui se promettaient de défendre valeureusement Aigremont.

Au commencement du mois de mai, les renforts demandés par Charlemagne arrivèrent : Richard de Normandie, avec trente mille hommes; le comte Gui-



chard, avec un nombre égal de gens d'armes; Salomon de Bretagne, avec une armée de Poitevins, de Gascons et de Bourguignons; ces recrues logèrent dans les environs de Saint-Germain et attendirent les dispositions du roi qui ne tardèrent pas à se manifester. Ainsi, l'avant-garde, composée de cinquante mille combattants, se mit immédiatement en marche pour Aigremont, conduite par les preux Richard, Galeran de Bouillon, Guidelon de Bavière, Ysachar de Nemours, Ogier-le-Danois, et Estou, fils d'Obdon.

Après quelques jours de marche, Ogier-le-Danois, qui commandait l'avant-garde, vit venir à lui un messager qui, interrogé, demanda à parler à Charlemagne. On le mena vers le roi qu'il pria de venir au secours de la ville de Troyes, assiégée par le duc Beuves.

— Par saint Denis ! s'écria Charlemagne, le duc Beuves fait toujours des siennes... Il le paiera cher!

Et se tournant vers ses barons, il ajouta :

— Barons amés et féaux, volons au secours de Troyes assiégée, et tâchons de nous emparer du duc d'Aigremont.

L'avant-garde se hâta et arriva bientôt à quelque distance de la ville assiégée Ogier, Richard et Galeran de Bouillon portaient l'oriflamme. Ils rencontrèrent un détachement de l'armée du duc Beuves qui vint droit sur eux. Alors ils laissèrent courir leurs chevaux de part et d'autre.

Gérard de Roussillon, l'un des frères du duc Beuves, s'avança impétueusement avec ses gens à la rencontre de l'avant-garde de Charlemagne, la lance en avant et la colère au front, et enleva une enseigne à un Allemand qui la portait et qu'il frappa à mort en criant : « A moi, Roussillon!... » C'était un appel à ses hommes d'armes qui donnèrent avec furie. Ogier, voyant qu'on faisait un abattis terrible de ses gens, poussa son cheval en avant avec colère, et tua de sa main plusieurs chevaliers de la suite de Gérard de Roussillon, qui, à son tour, tua plusieurs chevaliers de la suite d'Ogier. La mêlée alors devint sanglante. Ce n'était partout que lances brisées, hauberts démaillés, casques fendus, crânes entr'ouverts, bouches vomissant le sang comme des rivières, cris de blessés et râles de mourants.

Au plus fort de la mêlée, le duc de Nanteuil, frère de Gérard de Roussillon, voyant qu'il s'exposait trop aux coups de ses ennemis, accourut pour le dégager et le supplia de revenir sur ses pas, de peur de mal. Le roi Charlemagne arrivait avec son armée et la lutte allait cesser d'être égale. Gérard refusa de se rendre aux avis de son frère; il avait à venger la mort de plusieurs de ses amis et d'un de ses neveux tué devant lui par Galeran de Bouillon. Il se jeta avec une nouvelle ardeur dans la mêlée, en criant : « Aigremont ! »

Le duc Beuves arrivait aussi. Le premier chevalier qu'il abattit fut messire Gauthier de Pierrette qui s'était imprudemment aventuré à sa rencontre. Il traversa son écu et sa poitrine d'un coup de sa lance qui alla reparaître de l'autre côté du corps. Après Gauthier de Pierrette, ce fut le tour de Richard de Normandie, un valeureux homme qui, d'abord, blessa le duc Beuves au joint du casque.

— Traître duc Beuves! lui cria-t-il, vous allez mourir, vous avez tué misérablement Lohier, fils de Charlemagne.

Et, en disant ces mots, il lui porta un si vaillant coup sur le casque, que le duc Beuves en fut étourdi. Par bonheur pour lui, la coiffe de ce casque était d'un acier solide : il ne fut pas entamé; l'épée alla frapper le cheval qui s'abattit. Le duc Beuves, ainsi préservé du coup qui le menaçait, se précipita l'épée à la main en pleine mêlée et tua plusieurs chevaliers et barons. Il faisait des prodiges de valeur, mais les preux du camp ennemi n'en faisaient pas moins que lui, tels que Ogier, Naymes, Galeran de Bouillon, Noël du Mans, le comte Salomon, Léon de Frise, l'archevêque Turpin et Estou, fils d'Obdon, car à cette bataille assistait la fleur de la noblesse française.

Sur ces entrefaites survint Charlemagne qui cria :

— Barons! barons! ne laissez pas échapper ce félonneur! Il ne nous resterait que la honte, s'il nous échappait!

Mettant aussitôt sa lance en arrêt, il s'élança avec une impétuosité toute juvénile à la rencontre de Gérard de Roussillon qui fut renversé par terre et qui eût infailliblement péri si ses frères ne l'eussent secouru. Ogier le Danois, de son côté, faisait rage et abattait les meilleurs chevaliers de la suite de Gérard qui, découragé, s'écria :

— Hélas! j'ai perdu aujourd'hui mes meilleurs amis!... Maudite soit l'heure où le fils de Charlemagne est mort. Maudite, maudite soit-elle!...

Et il s'en retourna dans sa tente, car le soleil était près de se coucher et la journée avait été rude. Il continuait à se décourager, lorsque le duc Beuves le rejoignit tout sanglant, et découragé aussi. Quand Gérard le vit dans cet état, il en eut pitié et tendresse.

— Beau-frère, lui dit-il, vous êtes blessé à mort?...

— Non, répondit le duc Beuves, je suis blessé, mais je guérirai bientôt.

— Je veux vous venger, beau-frère, reprit Gérard. Demain, au lever du soleil, j'irai recommencer la bataille et faire crier grâce et merci à Charlemagne. Nous avons perdu quatre mille hommes d'armes, aujourd'hui; il en perdra demain trente mille.

— Ne faites rien de tout cela, dit le duc de Nanteuil, cela n'amènerait aucun bon résultat. Si vous voulez m'en croire, nous enverrons au roi, le soleil levé, trente de nos plus sages chevaliers qui lui demanderont une trêve, lui promettant que notre frère, le duc Beuves, le récompensera de la mort de son fils Lohier. Outre que nous sommes les vassaux de Charlemagne, son armée est plus forte que la nôtre et il peut la renouveler plus facilement que nous. Nous ne pourrions lui résister longtemps.

Ce conseil fut jugé bon et on se décida à le suivre. Trente chevaliers furent choisis comme messagers et, au point du jour, chargés de branches d'olivier en signe de paix, ils montèrent à cheval et allèrent vers le roi qu'ils saluèrent d'abord humblement. Puis, l'un d'eux, messire de Brienne, porta la parole de cette façon :

— Sire, je prie Dieu qu'il vous donne bonne et longue vie! Sachez, s'il vous plait, que les ducs Gérard de Roussillon, Beuves d'Aigremont, et de Nanteuil, nous ont envoyés vers vous comme messagers de paix. Ils vous demandent grâce et oubli au sujet de la mort de votre fils bien aimé, si malencontreument occis, ce dont ils sont bien fâchés. Particuliè-

rement, le duc Beuves se met à votre disposition, avec dix mille combattants, pour vous servir. Sire, pardonnez! pardonnez! le pardon est la vertu des forts!...

Charlemagne ne répondit pas tout d'abord. Il cacha son visage dans ses mains, afin qu'on ne remarquât pas les émotions pénibles qui l'agitaient, car, en ce moment, il songeait moins à la rébellion de son vassal qu'à la mort de son fils Lohier. Après quelques instants de méditation, il fit retirer les messagers en leur disant qu'il allait délibérer de cette affaire avec son conseil. Les messagers partis, le roi appela en effet auprès de lui le duc Naymes, Ogier le Danois, messire Salomon, Noël du Mans, Ogier de Langet, Léon de Frise et Galeran de Bouillon, et leur demanda ce qu'il fallait faire. Quelques-uns d'entre eux ne voulurent point accorder la trêve et conseillèrent de reprendre immédiatement les hostilités. Le duc Naymes conseilla le pardon, et en termes si éloquents, que le roi fit rappeler les messagers du duc Beuves pour leur annoncer son pardon.

— Je pardonne, leur dit il, quoique ce soit d'un mauvais exemple pour les félonies à venir. Le duc Beuves se reconnaît mon vassal; il m'offre son épée, celle de ses frères, et une armée. J'accepte, parce qu'il est mon sujet. Qu'il se considère donc comme pardonné, qu'il vienne au plus tôt me prêter le serment de fidélité et qu'il se mette à ma disposition avec dix mille combattants, pour la Saint-Jean. Allez!...

Les messagers s'en retournèrent vers le camp du duc d'Aigremont à qui ils exposèrent le résultat de leur négociation. Le résultat plut aux trois frères. Gérard de Roussillon proposa même d'aller vers le roi les pieds nus et le corps couvert seulement d'une chemise, ce qui fut accepté par ses deux frères qui, tout aussitôt, se dépouillèrent de leurs habits et, suivis de quatre mille chevaliers, se dirigèrent vers les tentes royales. Admis auprès de Charlemagne, les trois frères s'agenouillèrent humblement et le duc Beuves dit :

— Sire, je suis votre vassal, et je viens vous prêter serment de fidélité. J'ai tué inconsidérément votre fils Lohier; je m'en accuse et m'en repens. Faites de mes frères et de moi ce qu'il vous plaira : nous vous appartenons. Le pardon, sire, est la vertu des grands cœurs. Pardonnez-nous, sire, pardonnez-nous!

Quand Charlemagne vit si humble un homme qui avait été si orgueilleux, si petit, un homme qui s'était si démesurément grandi, il fut touché et il pardonna de grand cœur. Les trois frères s'embrassèrent devant lui en signe de joie et prirent congé, en promettant de revenir à la Saint-Jean prochaine avec dix mille combattants. Le roi retourna alors à Paris, où se tenait la cour.

Aux environs de la Saint-Jean, le duc Beuves, fidèle à la promesse qu'il avait faite, partit avec une escorte de deux cents chevaliers, pour se mettre à la disposition du roi. A ce moment-là, le comte Ganelon, Foulques de Morillon, Harare et Bérenger, causaient avec Charlemagne.

— Comment pouvez-vous accepter les services d'un homme qui a tué votre fils, notre cousin? disait le comte Ganelon. Si vous y consentez, je me charge de vous en venger.

— Ce serait trahison, dit le roi; nous lui avons accordé notre pardon, et il a un sauf-conduit scellé de notre sceau.

— Mais il a tué déloyalement votre fils?

— C'est vrai; mais, encore une fois, je lui ai pardonné... Cependant, agissez à votre guise; cela vous regarde. N'oubliez pas que le duc d'Aigremont est d'une famille puissante, et vous pourriez bien payer cher une attaque contre lui.

— Ma famille vaut la sienne, sire; ne vous en inquiétez point. Puisque vous me laissez faire à ma guise, je pars demain matin avec deux mille chevaliers, et nous vous vengerons!

— Ce serait une trahison!...

— Que m'importe, sire? Il a bien tué votre fils Lohier par trahison!

Charlemagne n'avait rien à répliquer. Il se tut, et, le lendemain matin, Ganelon et ses deux mille chevaliers partirent à la rencontre du duc Beuves et de ses gens. Cette rencontre eut lieu dans la vallée de Soissons.

— Je ne sais ce que cela signifie, dit le duc en les voyant venir. Je flaire là-dessous quelque trahison, car le roi est vindicatif et il est entouré de quelques traîtres, parmi lesquels Foulques de Morillon. J'ai eu un songe fâcheux cette nuit : un griffon planait sur moi, perçait mon écu, dispersait mes armes et me déchirait les entrailles avec ses griffes et avec son bec d'acier; puis, après moi, ceux qui m'entouraient. Je ne sais vraiment pas ce que le ciel me réserve, mais je suis dans une inquiétude extrême.

Le duc Beuves, ayant ainsi parlé, ordonna à chacun de s'armer et de se mettre sur la défensive, ce qui fut exécuté en un clin-d'œil.

Le comte Ganelon et Foulques de Morillon s'avancèrent alors à grands pas, et, venant droit au duc d'Aigremont, ils lui reprochèrent amèrement sa trahison envers Charlemagne, ainsi que le meurtre de Lohier, ajoutant qu'ils étaient venus pour l'en châtier.

— Je ne croyais pas le roi aussi traître, dit le duc Beuves. Puisqu'il en est ainsi, je vendrai chèrement ma vie!...

Alors le combat s'engagea, terrible et sanglant. Ganelon tua Régnier, cousin du duc Beuves, et le duc Beuves tua messire Faucon, ami de Ganelon. Il en tua bien d'autres, car il se battait en désespéré et voulait tomber avec honneur.

— Hélas! disait-il, tout en portant çà et là, parmi les gens du comte Ganelon, des coups désespérés; hélas! où sont mes frères! Où sont mes neveux?... Hélas! cher fils, où êtes-vous à présent?... Que n'êtes-vous ici pour me secourir!... Ah! duc de Nanteuil, Gérard de Roussillon, vous ne me reverrez plus!... Et vous, mes chers neveux, Renaud, Allard, Guichard, Richard, si vous étiez là, je serais sauvé!... Ah! très courageux Renaud, où es-tu, toi surtout, où es-tu?...

Ainsi se lamentait le duc Beuves.

L'issue du combat ne pouvait être longtemps douteuse. Le duc d'Aigremont avait deux cents chevaliers, et comte Ganelon en avait deux mille, et encore, sur les deux cents chevaliers du duc Beuves, les trois quarts étaient déjà moissonnés! Le duc rallia autour de lui la poignée d'hommes qui lui restait.

— Mes amis, leur dit-il, je vois qu'il nous faut mourir ici. Mourons au moins dignement! Nous ne sommes plus que cinquante, mais nous en valons davantage. Il faut vaincre ou mourir ici. En avant!...

La vallée où avait lieu ce combat était une vallée superbe. Le soleil brillait; les oiseaux chantaient. On entendait très distinctement les coups que se portaient les combattants, ainsi que les plaintes des blessés et les blasphêmes des mourants. Les rangs de la petite armée du duc Beuves s'éclaircissaient de plus en plus, malgré le courage que chacun d'eux déployait. Le duc Beuves était toujours debout; il fallait en finir. Un chevalier du comte Ganelon, nommé Griffon de Hautefeuille, vint frapper d'un coup de lance au poitrail le cheval que montait le duc Beuves; le cheval tomba, et le duc avec lui. Le comte Ganelon s'avança alors, et le perça de part en part de sa lance. Puis Griffon de Hautefeuille, à son tour, lui donna un grand coup d'épée et s'écria :

— Voilà la mort de Lohier vengée entièrement!...

Ainsi périt le duc d'Aigremont.

Dix de ses chevaliers étaient encore debout. Ils eurent la vie sauve, à la condition qu'ils porteraient à Aigremont le corps du duc Beuves, ainsi qu'on avait porté d'Aigremont à Paris le corps de Lohier. Ils promirent de le faire.

En effet, ils ramassèrent le cadavre de leur seigneur, le placèrent dans un cercueil et se mirent ne chemin. Quand ils furent à quelque distance du lieu du combat, ils s'arrêtèrent pour se reposer et pour regretter le duc Beuves, qu'ils aimaient et qui s'était vaillamment battu. Le cadavre avaient des plaies énormes qui saignaient abondament tout le long du chemin. Après ce repos et ces larmes versées, les chevaliers reprirent leur lugubre fardeau. Pendant quatre lieues encore, le cadavre du duc Beuves saigna avec la même abondance. C'était lugubre à voir, cette bière rouge et ce visage blanc qui était dedans.

Quand ils arrivèrent à Aigremont, il y eut grand émoi. La duchesse se pâma: on crut même qu'elle allait passer. Les consolations de son fils Maugis la réconfortèrent un peu.

— Prenez patience, ma mère, lui dit-il. Si Dieu me prête vie, le roi et les traitres qui ont agi ainsi le paieront cher. Mes oncles et mes cousins m'aideront d'ailleurs, et vous savez quel est leur courage.

On enterra honorablement le duc Beuves, que nous allons laisser pour retourner au traitre Griffon de Hautefeuille et à Ganelon qui, avec leurs gens, avaient repris la route de Paris.

## CHAPITRE II

**Comment Renaud tua Berthelot, neveu de Charlemagne, en jouant aux échecs, et de la guerre qui en résulta.**



Vinrent les fêtes de la Pentecôte. Charlemagne tint sa cour, après avoir fait sa paix avec les frères du duc Beuves. Il y eut là quinze rois, trente ducs et quarante comtes, Guillaume l'Anglais, Galeran de Bouillon, le duc Aymon de Dordogne et ses quatre fils. Charlemagne dit à ce dernier :

— Duc Aymon, je vous aime, ainsi que vos enfants. Je n'oublie pas que je les ai faits chevaliers et qu'ils sont les héritiers de votre vaillance. Je veux que Renaud, particulièrement, soit mon sénéchal...

— Sire, répondit Aymon, je vous remercie du grand honneur que vous nous faites, à mes enfants et à moi. Nous vous servirons loyalement, n'en doutez pas, malgré le meurtre de mon frère le duc de Beuves, à qui vous aviez donné un sauf-conduit et que vous avez laissé assassiner par Griffon de Hautefeuille et par Ganelon. Mon premier mouvement a été la vengeance, à ne vous rien céler ; mais mon frère Gérard vous a pardonné ; je vous pardonne aussi.

— Duc Aymon, reprit le roi, votre frère, le duc Beuves, avait tué mon fils par trahison; il a été tué lui-même par trahison, mais contre ma volonté : nous sommes quittes. Qu'il ne soit donc plus question de de ces choses et que la bonne harmonie règne entre nous.

— Soit! dit le duc Aymon.

Quand ce fut au tour de ses quatre fils de répondre au roi, ils le firent en ces termes :

— Vous nous avez fait venir devant vous, nous sommes venus. Mais vous avez fait traitreusement mourir notre oncle bien-aimé, le duc Beuves d'Aigremont, et, à cause de cela, nous ne pouvons vous aimer!

Charlemagne rougit de colère, et s'écria en s'adressant particulièrement à Renaud :

— Malheureux! Je ne sais ce qui me retient de vous faire jeter dans un cachot, indigne que vous êtes de voir encore la lumière du jour!

— Comme il vous plaira, sire! répondit Renaud avec dignité.

Cela dit, tout le monde se mit à table, excepté le roi, le duc Godefroy et Salomon, qui servirent ce jour-là. Malgré l'abondance et l'excellence des plats, Renaud ne put manger à cause de l'outrage qu'il avait reçu. Il songeait à venger son oncle et lui-même.

Après le dîner, les barons se dispersèrent et cherchèrent des occasions de divertissement; Berthelot, neveu de Charlemagne, appela Renaud et le convia à une partie d'échecs, sur un échiquier d'or massif. Renaud accepta pour ne pas trahir trop vite son ressentiment et la partie s'engagea. Elle ne dura pas longtemps Le neveu de Charlemagne était emporté; il chercha dispute à Renaud, l'insulta et lui fit sang. Renaud exaspéré prit l'échiquier d'or massif et l'envoya à la tête de Berthelot, qui tomba mort à ses pieds. Il se fit alors un grand bruit dans le palais. Charlemagne accourut, vit son neveu étendu et commanda qu'on arrêtât Renaud. Mais celui-ci, aidé de ses frères et de ses amis, se défendit courageusement et tua plusieurs barons qui voulaient s'opposer à sa fuite. Maugis, son cousin, fit un égal carnage, et, à la faveur du tumulte, protégea sa sortie du palais.

Quand Charlemagne vit que sa proie lui échappait, il fit armer deux mille chevaliers pour poursuivre Renaud et ses frères, qui ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent en un lieu sûr. Cependant, malgré l'avance qu'ils avaient, quelques barons du roi les atteignirent et voulurent les arrêter. Un, entre autres, s'avança sur Renaud en lui criant de se rendre. Renaud se retourna, l'abattit à ses pieds d'un coup de lance, lui prit son cheval et le donna à son frère Al-

lard. Un autre chevalier eut la même velléité et le même sort; il fut tué et son cheval passa aux mains de Guichard. Ainsi fut-il d'un troisième chevalier plus imprudent encore que les deux autres. Désarçonné par Renaud, il reçut de lui un coup mortel et son cheval devint aussitôt la monture de Richard, qui en avait besoin.

Ainsi montés, les trois frères sur les chevaux conquis par Renaud, et Renaud sur Bayard, ils continuèrent leur route, favorisés par les ombres d'une nuit épaisse, et arrivèrent sans encombre à Dordogne, où ils trouvèrent leur mère en larmes. Leur premier soin fut de la rassurer. Elle embrassa tendrement ses enfants, et les engagea à chercher un asile sûr, à l'abri des tentatives du roi. Pour cela faire, elle leur permit de puiser abondamment dans le trésor du duc Aymon, son époux et leur père, et dans le sien propre. Ils prirent tout l'or dont ils croyaient avoir besoin, embrassèrent leur mère qui leur rendit leurs caresses les larmes aux yeux, car elle n'espérait plus les revoir, et ils partirent au hasard. Leur cousin Maugis les accompagnait. Ils entrèrent d'abord dans la forêt des Ardennes, si mystérieuse et si pleine d'enchanteurs, traversèrent la vallée aux Fées et s'arrêtèrent sur les bords de la Meuse, où ils firent construire à la hâte un château remarquable par sa beauté et par sa solidité. Il était dans une situation inexpugnable, défendu qu'il était par la Meuse, qui le baignait d'un côté, et de l'autre côté par des ouvrages d'art qui le mettaient à l'abri des surprises, c'est-à-dire trois murailles épaisses et de larges fossés. La trahison seule pouvait en ouvrir les portes à leurs ennemis. Ils l'appelaient Montfort : c'était, en effet, la forteresse la mieux construite qu'il y eût depuis là jusqu'à Montpellier.

## CHAPITRE III

**Comme Charlemagne assiégea Montfort, où il fut vaincu deux fois; comme Montfort fut brûlé; et de la vengeance de Renaud, qui détruisit la plus grande partie des gens de son père.**

L'histoire d'Alexandre-le-Grand ne contient pas de faits aussi mémorables que ceux dont est illustrée l'histoire des quatre fils Aymon. Après que Charlemagne les eut mis au ban du royaume de France, une cour plénière fut tenue à leur intention. Pairs et barons y furent convoqués pour aviser à la répression de la révolte de Renaud. On convint d'aller le relancer dans son château-fort, et, tout aussitôt, une armée se mit en marche, commandée par Charlemagne, et dont l'avant-garde était conduite par le comte Régnier de Montpellier, qui avait une grande haine contre Renaud. Ils partirent de Paris dans ces dispositions, et allèrent coucher à Mont-Lion. Le lendemain, pendant la route, le roi appela autour de lui Guyon d'Aufort, Garnier, Geoffroy, Longeon, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie et Naymes de Bavière, et les pria de faire diligence afin de prendre au nid ces quatre aiglons qui s'appelaient Renaud, Richard, Allard et Guichard. Les barons promirent et, pour prévenir l'armée du désir du roi, le duc Naymes fit sonner les trompettes. On arriva à Molins, que l'on nommait Aspes, et, de loin, on aperçut le château de Montfort, qui dominait toute la campagne à une dixaine de lieues à la ronde.

A ce moment, les trois frères de Renaud chassaient aux alentours de la forêt des Ardennes. Richard, le plus jeune des trois, portait un cor que Renaud aimait beaucoup. Avec eux étaient une vingtaine de chevaliers. En s'en retournant à Montfort et en regardant dans la direction de la Meuse, Richard aperçut l'armée du roi. Puis, quelques instants après, le comte Régnier, qui commandait l'avant-garde royale, se montra devant lui. Richard s'avança et lui demanda quels étaient ces gens armés qui chevauchaient sur les bords de la Meuse.

— Ce sont les gens du roi, répondit Régnier, qui viennent assiéger un château que les quatre fils Aymon ont fait bâtir; et je prie Dieu qu'ils puissent réussir!...

— Je suis fâché de ce que vous dites là, répartit Richard, car je suis ami de Renaud, et je ne puis souffrir que vous en parliez ainsi. Vous l'attaquez, je le défends!...

Et, en disant ces mots, l'impétueux Richard porta un violent coup à Régnier qui tomba mortellement blessé, et dont le cheval devint aussitôt la monture d'un des écuyers de Richard. Les gens de Régnier accoururent pour le défendre ou le venger, en criant: Montjoie, Saint-Denis! Les frères de Renaud leur répondirent en criant : Montfort! Tous les gens de Régnier furent mis en pièces, et un chevalier s'en vint à toute bride apporter à Charlemagne la nouvelle de ce désastre. Le roi regretta beaucoup la perte de son avant-garde, et surtout celle de Régnier qu'il estimait comme un vaillant homme de guerre. Il ordonna à Ogier-le-Danois et au duc Naymes de voler au secours de son avant-garde à moitié détruite, et de lui ramener mort ou vif celui des quatre fils Aymon qui avait tué le comte Régnier.

Mais déjà les trois frères et leur escorte étaient rentrés dans Montfort, avec tout le butin qu'ils avaient fait. Renaud, en les voyant ainsi chargés des dépouilles ennemies, les avait embrassés en leur demandant d'où elles venaient, et ils lui avaient appris l'arrivée du roi Charlemagne, la défaite de son avant-garde et la mort du comte Régnier. Renaud, alors, avait fait fermer toutes les portes du château-fort, lever le pont principal, et avait ordonné les préparatifs de défense.

Pendant ce temps, Ogier, après avoir reconnu la position de Montfort, avec trois cents chevaliers, était revenu vers le roi pour lui raconter ce qu'il avait fait et lui demander ce qu'il fallait faire.

— Par Dieu! s'écria Charlemagne, outré de colère, puisque Richard a tué Regnier, il faut qu'à son tour il soit occis sans pitié ni miséricorde. Quant à son frère Renaud, qui marche sur les traces de son oncle le duc Beuves et qui est aussi déloyal que lui, je veux qu'il soit pris avant peu et pendu, avec son frère, à la queue d'un cheval.

— Cela ne sera que justice, sire, repartit Ogier. Il nous a donné trop de peine pour ne pas en avoir à son tour.

— Sire, dit Foulques de Morillon, Ogier a raison.



Il faut investir le château et nous venger de cette couvée de traîtres.

On sonna de la trompette, l'armée du roi s'ébranla et vint jusque sous les murailles du château de Montfort, dont Charlemagne fit le tour, avec son escorte et à quelques pas duquel il fit arborer son pavillon. Il s'assura ainsi par lui-même de sa position inexpugnable et jugea qu'on ne pourrait s'en rendre maître que par trahison, sans cependant renoncer pour cela à en tenter l'assaut.

— Le château est bâti sur un rocher, dit-il à ses barons. La Meuse le protége d'un côté; de hautes murailles le protégent de l'autre. Il leur est facile de faire des sorties et de nous écraser à l'improviste. Il est sage de ne l'attaquer qu'avec une armée plus considérable. Attendons donc les renforts que je vais envoyer quérir çà et là dans mon royaume, renforts d'hommes et de vivres, car le siége peut durer plus que nous ne le croyons.

— Sire, dit le duc Naymes, vous pouvez faire mieux, il me semble. Ce serait d'envoyer un messager à Renaud que vous sommeriez d'avoir à vous livrer son frère Richard qui a tué le comte Régnier. A cette condition, vous abandonneriez le pays et leveriez le siége de Montfort. Richard aura la tête tranchée pour son méfait. Si Renaud refuse, c'est une guerre à mort engagée entre lui et vous.

— Il me faudrait un messager adroit et dévoué, répondit le roi, et je n'en trouve pas.

— Sire, répondit le duc Naymes, Ogier et moi nous chargerons de cette délicate mission. Nous vous devons bien cela.

— J'y consens et vous remercie, dit le roi; ce dévoûment de votre part n'a rien qui m'étonne et je suis heureux de l'avoir provoqué. Préparez-vous donc à vous rendre au château de Montfort pour porter mes conditions aux fils du duc Aymon qui lui, du moins, nous est resté fidèle.

Ogier et le duc Naymes furent bientôt prêts. Ils coupèrent un rameau vert, en ornèrent leurs mains pour montrer qu'ils étaient messagers de paix et s'en allèrent ainsi, seuls, vers le château, où ils furent introduits et où ils expliquèrent devant Allard l'objet de leur visite. Allard, un peu étonné des conditions qu'ils proposaient, les conduisit vers son frère Renaud, qui seul pouvait se prononcer en cette occurrence.

Renaud reçut fort bien les deux envoyés qu'il connaissait et estimait, et, après les avoir fait asseoir sur un banc, il les pria de lui répéter ce qu'ils avaient dit à Allard.

— Le roi exige, dit le duc Naymes, que vous lui livriez votre frère Richard qui a tué déloyalement le comte Regnier.

— Qu'en fera-t-il, de mon frère Richard? demanda Renaud.

— Il en fera ce qui lui conviendra... probablement il lui fera trancher la tête, comme à un traître... Si vous n'y consentez pas, il vous défie et vous jure une haine à mort, à tous!

Renaud, entendant cela, rougit du maltalent et répondit avec colère :

— Duc Naymes, remerciez Dieu, car si je n'avais pas eu jusqu'ici quelque amitié pour vous, rien ne m'empêcherait, à cette heure, de vous faire couper les bras et brûler la langue pour avoir osé me proposer une si vilaine action. Retournez vers le roi, votre maître, et dites-lui qu'il n'aura jamais mon frère Richard, moi vivant... Quant à ses menaces, j'en fais le cas que je dois en faire : c'est-à-dire que je les méprise et les brave. Partez donc vite, car votre présence me devient à charge. Nous sommes des hommes libres : on ne nous impose aucune condition, aucune condition déshonorante surtout.

Le duc Naymes et Ogier ne firent aucune demeure; ils partirent sans plus tarder, pour rendre compte à Charlemagne du résultat de leur mission.

Charlemagne, irrité, commanda immédiatement l'attaque du château. A la première porte, il plaça Guy, Foulques de Morillon, le comte de Nevers et Ogier; à la seconde, le duc de Bourgogne et le comte Albundes; à la troisième, le vieux duc Aymon, qui, par amour pour Charlemagne, avait consenti à venir combattre ses enfants. Et le siége du château commença.

Il y avait à ce château-fort une fausse porte donnant sur le rocher, par laquelle Renaud et ses frères sortaient à couvert, quand l'envie leur en prenait. Renaud, comprenant qu'il était temps de faire une sortie décisive, appela à lui Samson-le-Bordelais, qui était venu à son secours et avait amené avec lui cent chevaliers, et il dit :

— Amis, il est temps que nos ennemis sachent qui nous sommes. Le roi a pu nous prendre pour des lâches, parce que nous restions à l'abri de nos murailles, comme des renards dans leurs terriers. Montrons-nous à visages découverts!

Puis, allant vers son frère Richard et l'embrassant, il ajouta :

— Vous savez la vilaine action que le roi exige de moi! Je ne vous aimerais pas comme je vous aime, que je refuserais encore comme je refuse aujourd'hui. Les déloyautés ne sont pas mon fait. Comptez donc que je vous défendrai mieux que moi-même, et que, moi vivant, on ne touchera pas à un cheveu de votre tête!

On sonna alors les trompettes, et les quatre fils Aymon, suivis d'une petite troupe de chevaliers, sortirent par la fausse porte, et tombèrent à l'improviste sur l'avant-garde de l'armée royale avec le fracas d'une avalanche. Pavillons, tentes et soldats, tout fut renversé. Il fallait voir Renaud, avec sa fière mine et sa belle prestance, monté sur le fidèle Bayard qui obéissait avec tant d'intelligence à chacun des mouvements qu'il lui commandait! Le cheval était digne du cavalier : ils étaient braves tous les deux. Combien se trouvèrent mal de leur rencontre! Malheur à celui que Renaud voulait abattre! Bayard volait, l'épée du preux tournoyait, massue aiguë, et la tête désignée d'avance quittait les épaules qui avaient été habituées à la porter!

Cependant le vieux duc Aymon, plus fidèle à son roi qu'à la voix de la nature, et qui avait suivi Charlemagne dans son expédition contre ses quatre fils, le vieux duc Aymon était monté à cheval, et, suivi de ses gens, s'était mis en bataille contre ses enfants.

— Mes frères, cria Renaud en ralliant autour de lui Richard, Allard et Guichard; mes frères, voici notre père qui vient à notre rencontre comme ennemi. Fuyons-le, et allons chercher ailleurs d'autres occasions de nous signaler. Ce n'est pas nous qui devons le frapper!



Cela dit, Bayard tournait bride emportant Renaud, lorsque le vieux duc Aymon survint, frappant d'estoc et de taille, à l'aveuglette, et maltraita fortement les chevaliers de la suite de ses fils.

— Mon père, lui dit Renaud avec douceur, vous faites mal! Au lieu d'être avec nous, vous êtes contre nous. Au lieu de nous secourir, vous nous chargez avec fureur. Vous ne nous aimez plus. Il vous déplaît que nous soyons si courageux devant le roi. Vous faites mal, mon père, vous faites mal. Vous nous avez déshérités; nous nous sommes réfugiés ici, où nous avons fait élever un château-fort, pour notre abri et notre défense, et vous venez pour le détruire! Vous faites mal, mon père, vous faites mal!

Et, comme le vieux duc poussait son cheval en avant et levait son épée en signe de menace, Renaud ajouta, mais avec fermeté cette fois :

— Mon père, je vous jure que si vous avancez je vous donnerai un tel coup d'épée que vous aurez lieu de vous en repentir.

Le vieux duc connaissait Renaud. Il savait qu'il faisait toujours ce qu'il disait : il n'avança pas. Mieux encore, il recula sans répondre un seul mot qui pût faire croire à Renaud qu'il consentait à rester neutre dans la lutte de ses fils contre Charlemagne.

Le combat se continua de cette façon entre les gens des quatre fils Aymon et les gens du roi. Le massacre fut égal de chaque côté, quoique les chevaliers de la suite de Renaud fussent plus vaillants et plus terribles que ceux de la suite de Charlemagne. Le roi était furieux de voir qu'une poignée d'hommes tenait tête ainsi à son avant-garde, et il brûlait du désir de voir les quatre fils Aymon pris et pendus. Mais les quatre fils Aymon n'avaient nulle envie de se laisser prendre; ils s'escrimaient avec une ardeur et un courage qui étonnaient ceux qui en étaient les témoins et les victimes. Un instant cependant, à une exclamation de Foulques de Morillon, les gens du roi firent une charge si impétueuse que les gens de Renaud furent obligés de reculer. Allard, qui commandait ces derniers, les rallia aussitôt et les ramena au combat avec une énergie nouvelle. Il y eut beaucoup de chevaliers et d'hommes d'armes tués de part et d'autre; des parents même tuèrent leurs parents dans la mêlée, car ils se battaient comme des bêtes fauves, et les trompettes sonnaient une façon d'hallali lugubre.

A un moment, Yon de Saint-Omer, baron de la suite du roi, qui montait un superbe cheval, fut emporté dans la direction de Renaud, et abattit en passant un chevalier nommé Guyon. Renaud, irrité de l'audace d'Yon de Saint-Omer, commanda à plusieurs de ses gens de s'emparer de son cheval, qui lui plaisait presque autant que Bayard. Tout aussitôt Guichard, désireux d'être agréable à son frere, donna de l'éperon dans le ventre de sa monture, courut sus à Yon de Saint-Omer, le désarçonna d'un coup de lance et ramena son cheval à Renaud, qui le remercia et lui dit :

— J'avais désiré ce cheval pour vous l'offrir. Gardez-le et montez dessus. De cette façon, moi avec Bayard, vous avec ce cheval, nous aurons des chevaux dignes de nous!...

Renaud, ayant dit cela, retourna dans la mêlée où il se heurta avec son père.

— Mon père, lui cria-t-il, vous êtes décidément contre nous. Vous tuez nos gens et vous nous tuerez probablement tout-à-l'heure aussi, si nous ne nous y opposons pas. A Noël et à Pâques on doit pourtant se réconcilier avec ses ennemis. Vous ne l'avez pas fait. Vous oubliez trop que nous sommes vos enfants; nous oublierons, à notre tour, que vous êtes notre père.

— Prenez garde d'être pris, répondit le vieux duc, parce que vous serez immédiatement pendus, vous et vos amis.

— Père, père, reprit Renaud avec douceur, laissez-là Charlemagne, et venez avec nous!

— Vous n'êtes que mes enfants, et il est mon roi, reprit le vieux duc.

— Votre roi tombera bientôt, je vous le jure; venez avec nous, mon père!

— Va-t-en, misérable! et Dieu te maudisse! Je suis trop vieux pour commettre une trahison! cela ne se fait qu'à votre âge! Va-t-en!

— Alors, père, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera!

Cela dit, Renaud enfonça l'éperon dans le ventre de Bayard, et fit voler çà et là les têtes sous sa redoutable épée. Le vieux duc, son père, voyant que ses gens allaient avoir le dessous, brandit son épieu d'une main ferme encore et s'ouvrit un passage, avec sa suite, pour aller regagner le gros de l'armée de Charlemagne. Mais en exécutant cette retraite, l'un de ses chevaliers, Bérard-le-Bourguignon, frappa rudement un ami de Renaud, Simon-le-Bernois, et lui fit mordre la poussière.

Quand les quatre fils Aymon virent que Simon était mort, ils le regrettèrent et résolurent de le venger. Frappant alors avec furie dans les rangs des fuyards, ils en firent un massacre effroyable. Renaud, pour sa part, mit à mal plus de trois cents chevaliers. Allard, que l'exemple de Renaud encourageait, vint se mesurer avec le comte d'Estampes, un homme très courageux et très redouté, qu'il renversa d'un coup de sa lance.

— Bravo, frère! lui cria Richard en accourant à lui pour l'embrasser. Bravo! et bénie soit l'heure où vous êtes né! Vous nous avez débarrassé là d'un redoutable ennemi...

Renaud, voyant les gens du roi prendre la fuite, jugea le moment opportun pour rentrer dans le château-fort, et il fit retraite. Ses gens, joyeux de leur journée, ne se le firent pas dire deux fois et prirent le chemin du rocher. Les quatre fils Aymon fermaient la marche.

Charlemagne, qui avait sur le cœur la tuerie épouvantable de son avant-garde, courut à la poursuite des quatre fils Aymon. Mais quand il eut aperçu la grande taille de Renaud, monté sur son fidèle Bayard, il recula instinctivement. Puis, faisant le signe de la croix, il cria aux quatre fils Aymon :

— Je vous défends d'aller plus loin! Rendez-vous, traîtres!

Les gens des quatre fils Aymon allaient rebrousser chemin, et fondre sur Charlemagne. Renaud les arrêta d'un geste, et leur dit :

— Ne touchons pas au roi!

Et sa petite troupe reprit sa route sans en demander davantage. Au bout d'une heure, elle était à l'abri derrière les murailles du château-fort dont les



ponts étaient levés. Chacun se débarrassa de son armure, et prit place autour d'une longue table où des mets abondants furent apportés, avec des vins généreux. On mangea beaucoup, on but de même, car tout le monde était content, hormis les prisonniers que l'on avait faits dans la journée, et parmi lesquels se trouvaient le comte de Nevers et Thierry-l'Ardenois. Après le souper, Renaud remercia Allard d'avoir occis le comte d'Estampes.

Charlemagne, en voyant les quatre fils Aymon retourner chez eux et entrer tranquillement dans leur forteresse, était resté confondu, et avait dit ensuite à ses chevaliers et barons :

— Seigneurs, retirons-nous et retournons à nos tentes. Ces gens-là sont très courageux et nous aurons difficilement raison d'eux. Nous ne pouvons les prendre que par la famine. Mais je me suis juré à moi-même de ne pas partir d'ici avant de les avoir pris : nous les prendrons.

Le siége de Montfort dura treize mois. Les quatre fils Aymon ne se rendirent pas. Ils firent des sorties nombreuses qui coûtèrent cher à l'armée royale, mais on ne put s'emparer d'eux, ce dont Charlemagne enrageait fort. Renaud, cependant, pour faire cesser un état de choses qui devenait fatigant, fit plusieurs propositions de paix par l'entremise des prisonniers qu'il avait dans le château. Il dit un jour à Ogier :

— Je vous prie de dire à Charlemagne que ni lui ni personne ne nous prendra jamais. Nous avons des vivres pour un siége de deux ans, et nous pouvons nous ravitailler dans les sorties que nous faisons. Ainsi, qu'il ne cherche point à avoir de force ce qu'il peut avoir de bonne volonté. Je suis las de cette guerre sans honneur et sans gloire : je veux la finir. Je rendrai Montfort au roi à la condition bien expresse que mes frères, nos gens et moi sortirons sains et saufs et nous retirerons où bon nous semblera.

Ogier rapporta ces propositions à Charlemagne qui les repoussa avec colère, excité qu'il était à le faire par Foulques de Morillon. Cependant plusieurs de ses barons murmurèrent, et il lui fallut bien tenir compte de leur opinion.

— Sire, dit le duc de Naymes, laissez-moi vous donner un bon avis : retournons en France, et, dans un meilleur temps, nous reviendrons assiéger Montfort. Je vous assure que Renaud et ses frères ne sont pas tellement enfermés, qu'ils ne puissent aller chasser dans la forêt des Ardennes quand cela leur plaît ; homme qui peut entrer et sortir n'est pas bien assiégé à ce qu'il me semble. Tel est mon conseil. Je le crois bon et vous engage à le suivre.

Hernier de la Seine prit la parole :

— Seigneurs, voici mon conseil à moi : promettez-moi le château et cinq lieues de terre à l'entour, et je vous promets, moi, qu'avant quelques semaines d'ici je vous rendrai Renaud et ses frères prisonniers !...

Charlemagne répondit :

— J'y consens. Faites !

— Sire, répliqua Hernier, je vous promets de réussir. Donnez-moi un vaillant capitaine, et mille vaillants chevaliers ; je les ferai passer sans bruit sous la montagne et les mènerai devant le château.

— Et une fois là ? demanda le roi.

— Sire, le reste me regarde !

Charlemagne envoya chercher aussitôt Guyon de Bretagne, lui ordonna de choisir mille hommes courageux parmi les plus courageux, et d'obéir à tout ce que commanderait Hernier de la Seine.

Pendant que Guyon de Bretagne réunissait la petite troupe, Hernier de la Seine s'armait, montait à cheval et se dirigeait vers le château de Montfort, où il disait à ceux qui en gardaient la porte :

— Seigneurs chevaliers, accordez-moi l'hospitalité, je vous prie ; autrement je suis mort. Le roi Charlemagne a mis ma tête à prix. J'ai confiance en vous, qui êtes les ennemis de Charlemagne. J'ai entendu beaucoup parler des braves fils Aymon, et surtout du brave Renaud ; s'il veut m'entendre, je lui apprendrai quelque chose qui lui fera probablement plaisir.

Hernier avait l'air de bonne foi. On baissa le pont et on l'introduisit auprès de Renaud, qui l'interrogea aussitôt.

— Sire chevalier, répondit Hernier, j'ai nom Hernier de la Seine. J'étais estimé du roi Charlemagne, mais j'ai eu le malheur de vous défendre lorsqu'il vous accusait de félonie, et il m'a enveloppé dans la vengeance qu'il médite contre vous. J'ai dû fuir pour éviter les effets de sa colère. Si vous me renvoyez, je suis pris et pendu.

— Ami, dit Renaud en lui tendant la main, si ce que vous dites est vrai, je vous dois l'hospitalité, et je vous la donne. Soyez le bienvenu.

L'heure du souper était sonnée. Le traître Hernier se mit à table avec les quatre fils Aymon, qui n'avaient pas la moindre défiance. La chère fut meilleure encore que de coutume, à cause de lui, que l'on voulait fêter comme un hôte, comme un ami ; les vins furent plus abondants encore, et la conversation plus intime. Renaud demanda à Hernier des renseignements sur l'armée ennemie, et Hernier lui en donna autant qu'il en voulut. Puis l'heure du repos étant arrivée, les convives se séparèrent. Les meilleurs mets et les meilleurs vins avaient été offerts au traître chevalier : le meilleur lit lui fut offert dans la meilleure chambre. Mais il n'en profita point. Les soins de sa félonie le tenaient en éveil ; il avait à agir, non à dormir. Par ainsi, aussitôt qu'il supposa que tout le monde reposait dans le château, Hernier se leva, s'arma, descendit, traversa les cours, alla vers le pont-levis, assassina le veilleur qui en avait la garde, en coupa les chaînes d'un coup de hache et le pont s'abattit avec fracas. Pendant ce temps, les chevaliers commandés par Guyon de Bretagne, que le roi avait mis à la disposition de Hernier de la Seine, et qui s'étaient tenus jusque là cachés dans le voisinage, prêts à tout événement, firent irruption dans la forteresse.

Mais si tout le monde y était endormi, la noble bête qui avait nom Bayard veillait. Au fracas du pont il s'était ému, avait rué et henni avec inquiétude, de façon à attirer l'attention de deux des fils Aymon, Allard et Richard. Ceux-ci, en effet, réveillés par ce bruit inusité, étaient descendus et, voyant reluire des armes dans la cour principale du donjon, ils s'étaient hâtés d'aller réveiller Renaud, qui dormait d'un violent sommeil.

— Pourquoi me réveillez-vous ? leur cria-t-il de mauvaise humeur.

— Parce que Bayard a henni et nous a réveillés

nous-mêmes, répondirent ses frères. Alors nous nous sommes levés et avons aperçu dans la cour des hommes d'armes étrangers au château. Nous nous sommes rendus en outre en la chambre du chevalier auquel vous avez accordé si généreusement l'hospitalité hier au soir. Il n'y était plus. C'est lui qui nous a trahis!...

Renaud n'avait que trente chevaliers avec lui dans le donjon : le reste était dans les autres bâtiments, séparés précisément par la cour dans laquelle les hommes d'armes de Guyon de Bretagne avaient fait irruption, et où ils faisaient en ce moment un grand carnage.

Renaud s'habilla et s'arma à la hâte, se mit à la tête de ses chevaliers et chargea vigoureusement les assaillants, bien étonnés, et qui commencèrent à reculer après avoir mis le feu aux bâtiments voisins du donjon.

— La lutte devient impossible ici, dit Renaud à ses frères et amis; le feu gagne de proche en proche... Nous périrons si nous persistons à rester. Faisons une sortie et faisons-nous tuer les armes à la main, plutôt que de nous laisser enfumer comme des renards.

Un souterrain communiquait du château dans la campagne. C'était la seule issue possible. Les quatre fils Aymon s'y engagèrent avec leur petite troupe, et derrière eux vinrent les gens de Guyon de Bretagne qui comptaient en avoir merci. Ils comptaient mal. Renaud l'invincible, quoique pressé par le nombre, ne perdait rien de sa valeur; tout au contraire elle redoublait en face du péril. Il se retourna comme le sanglier acculé par les chasseurs, et montra à ses ennemis l'envie qu'il avait de se bien défendre. Le sang coula à flots de part et d'autre. L'abattis d'hommes fut plus considérable du côté des gens de Charlemane que de celui des quatre fils Aymon, à ce point même que, de tous ceux qui étaient venus avec Guyon de Bretagne, il n'en resta bientôt plus que douze.

## CHAPITRE IV

**Comme Renaud, après avoir détruit les gens de Charlemagne, fit pendre les douze qui étaient restés, tirer Hernier à quatre chevaux, brûler ensuite ses membres et en jeter les cendres au vent. Ce qui en résulta.**



Grâce au désordré, Renaud s'était échappé un instant du souterrain, et avait pu parvenir jusqu'à la porte du château qu'il avait fermée, et jusqu'au pont qu'il avait levé, pour éviter de nouvelles surprises et pour en finir avec tous les traîtres qui s'étaient introduits dans Montfort. Puis, ce soin pris, il était revenu, plus tranquille, combattre à côté de ses frères et les aider dans leur œuvre d'extermination.

Il était temps. Ses frères étaient bien fatigués.

Aussitôt que la troupe des gens de Guyon de Bretagne eut été décimée et réduite à une poignée d'hommes, à la tête desquels combattait Hernier, Renaud songea à s'emparer de ce traître, et à en tirer un châtiment propre à en dégoûter les autres. Hernier vit bien qu'il était perdu; aussi recommanda-t-il dévotement son âme à la Vierge Marie, et s'escrima-t-il en désespéré, comme s'il pouvait avoir encore quelque chance d'échapper à ce dénoûment fatal.

Il fut pris avec ses douze compagnons, auxquels, tout naturellement, les frères Aymon ne réservaient pas l'honneur du même châtiment. Les douze malheureux chevaliers furent tout simplement branchés aux fourches patibulaires du donjon, et il ne fut plus question d'eux. Quant à Hernier, ce fut autre chose. On choisit quatre vigoureux chevaux, on fit monter un page sur chacun d'eux, et, cela fait, les quatre membres de Hernier de la Seine attachés solidement, les chevaux tirèrent chacun de son côté et pour son propre compte. Il ne resta bientôt plus rien du discourtois et félon chevalier, sinon des débris sanglants sans aucun nom dans aucune langue. Puis ces débris furent recueillis soigneusemente et placés sur un bûcher qui les consuma en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le raconter. Ce n'était pas tout. Afin qu'il ne restât rien de ce traître homme, pas même sa mémoire, Renaud ordonna de recueillir les cendres qui provenaient de son corps démembré, et, une fois recueillies, il les fit jeter aux quatre vents du ciel.

Quand Charlemagne apprit ces divers événements, l'insuccès de Hernier, la défaite de ses chevaliers, le châtiment que leur avaient infligé les quatre fils Aymon, il s'écria :

— En vérité, je suis bien maltraité par ces quatre jeunes hommes! Et c'est moi qui les ai armés chevaliers? A quoi pensais-je donc ce jour-là? Ce sont des armes que je leur ai données là contre moi! Famille maudite que la leur! Leur oncle, le duc Beuves, a tué mon fils Lohier; Renaud, l'un d'eux, a tué mon neveu Berthelot que j'aimais si chèrement; ils viennent encore de me faire un nouvel outrage, en pendant douze de mes serviteurs et en écartelant un de mes barons!... Je ne pourrai donc pas me venger de cette couvée de louveteaux!...

— Sire empereur, répondit le duc Naymes, je vous ai conseillé de ne rien entreprendre de déloyal contre les quatre fils Aymon; Hernier de la Seine vous a proposé de vous débarrasser d'eux. Vous l'avez écouté et repoussé mon conseil. Mal vous en a pris, comme vous voyez. Une autre fois soyez moins prompt à accepter des propositions malséantes!...

Charlemagne n'avait rien à répondre à cela. Il baissa la tête sur sa poitrine, en proie à la honte de son échec.

Revenons aux quatre fils Aymon.

Les bâtiments annexés au donjon de Montfort, et qui composaient une petite ville, brûlaient encore à la fin de la lutte. La flamme trouvait des aliments en assez grand nombre et elle dévorait tout. Devant ce désastre, les quatre frères se demandaient ce qu'ils devaient faire.

— Frères, dit Renaud, il est impossible que nous restions ici. Abandonnons les richesses que nous y avons entassées, et opérons incontinent notre retraite, afin de n'être pas surpris par les gens de Charlemagne qui, certainement ne vont pas tarder à

revenir. Combien sommes-nous encore de vivants chevaliers, céans?

— Environ cinq cents chevaliers et gens d'armes, seigneur mon frère, répondit Allard!

— C'est assez pour tenir tête à l'armée du roi, telle qu'elle est, reprit Renaud. Sur ce, faites sonner les trompettes de ralliement et délogeons. L'Allemagne n'est pas loin d'ici; si le roi nous poursuit, nous irons en Allemagne.

Les quatre frères et leurs gens sortirent de la forteresse. Au moment où ils s'en éloignaient pour toujours, Renaud ne put s'empêcher d'arrêter court son cheval Bayard et de jeter un regard d'adieu.

— Adieu, beau château, dit-il tristement. C'est grand dommage de te voir ainsi détruit, grand dommage, vraiment!

Quand Allard vit son frère si triste, il alla vers lui et lui dit:

— Ne vous attristez pas ainsi, mon frère, vous, le plus vaillant chevalier que je connaisse. Ne vous attristez pas! Les richesses que nous avons laissées là, nous les retrouverons ailleurs, et je vous promets qu'avant qu'il soit deux ans vous aurez un château qui en vaudra plus de quatre.

— Allard, répondit Renaud, je vous remercie de ce reconfort que vous me donnez la! Quoique jeune, vous êtes prudent et avisé: cela ne nuit pas au courage. Placez-vous à l'avant-garde avec Guichard et cent chevaliers; les chariots seront au milieu, et Richard et moi, avec le reste de nos gens, nous formerons l'arrière-garde.

La petite armée ainsi organisée se mit en marche. Les gens de Charlemagne l'aperçurent, et le roi ordonna aussitôt qu'on la poursuivît, ce qui fut immédiatement exécuté. Charlemagne se mit lui-même à la tête des poursuivants, suivi d'Ogier-le-Danois, du duc Naymes, de Foulques de Morillon et de plusieurs autres barons. Il était très bien monté et avait ainsi de l'avance sur ses compagnons. En quelques instants il fut à la portée de la voix de la troupe des quatre fils Aymon, que cette poursuite acharnée n'étonnait ni n'effrayait.

— Misérables! cria le roi aux quatre frères; avec l'aide de Dieu j'espère vous prendre tous avant la fin de cette journée, et vous faire brancher haut et court à quelques fourches patibulaires.

— Sire, répondit Renaud en faisant aussitôt volte-face, pour parer aux coups et pour en porter; il n'en sera pas ainsi que vous espérez! Vous avez le nombre, mais nous avons le courage. N'invoquez donc pas Dieu ainsi: il n'a rien à voir dans cette affaire. Et d'ailleurs il n'est pas toujours du côté des gros bataillons, vous l'apprendrez à vos dépens.

— Vous serez tous pendus, reprit Charlemagne avec colère, en levant son épée sur Renaud.

Renaud, se voyant ainsi menacé, piqua Bayard et vint droit sur le roi, la lance en arrêt. Sans le sire Hugues, qui fit rempart de son corps à la poitrine de Charlemagne, et qui fut traversé de part en part par la lance de Renaud, le roi avait cessé de vivre et de régner!...

Renaud, son coup manqué, tourna bride et, tout en se défendant courageusement contre ceux qui le poursuivaient, fit opérer promptement la retraite, qui s'effectua en bon ordre. Ses gens et lui, toujours harcelés par l'avant-garde de Charlemagne, firent treize lieues, arrivèrent au bord d'une rivière et la traversèrent rapidement. Il était temps: l'armée de Charlemagne arrivait sur le bord qu'ils venaient de quitter.

— Seigneurs, dit Charlemagne à ses barons, en arrêtant son cheval au bord de la rivière, ce serait folie de poursuivre plus longtemps ce Renaud qui a sans doute le diable avec lui pour nous échapper ainsi sans cesse. D'ailleurs nos chevaux sont très fatigués et nous le sommes aussi.

— Sire, répondirent ses barons, nous nous conformerons à vos ordres!

Alors on déchargea les sommiers et l'on dressa les tentes ça et là, sur les bords de la rivière. Le roi ôta ses armes, on prépara à manger pour l'armée qui n'avait pu le faire de toute la journée, et elle campa là toute la soirée et toute la nuit.

Quant à Renaud et à ses frères, séparés de l'armée de Charlemagne par la rivière et par un bouquet de bois qui dérobait leurs mouvements, ils s'étaient mis en quête d'un endroit où ils pussent se reposer. En cherchant bien, dans les environs, ils découvrirent une belle fontaine d'où sortait une eau limpide et appétissante, et tout autour le cresson poussait avec abondance.

— C'est l'endroit qui nous convient, dit Renaud, ravi; plantons-y nos tentes et laissons-y paître nos chevaux.

— Vous avez raison, mon frère, répondit Allard, cet endroit est délicieux et nos chevaux s'y nourriront bien.

Alors on déchargea les sommiers et on les laissa aller à l'aventure sur l'herbe verte de la prairie. Quant aux chevaliers, ils ne se trouvèrent pas à leur aise, car ils n'avaient rien à manger. Leur seule distraction fut de voir manger leurs chevaux.

Le lendemain, au point du jour, Charlemagne assembla ses barons et leur apprit qu'il avait résolu de retourner à Paris et d'abandonner provisoirement la poursuite des quatre fils Aymon.

— Sire, dit le duc Naymes, ce parti est sage. Les fils Aymon ne sont plus à craindre pour vous. Leur château-fort est incendié; ils sont en ce moment dans la forêt des Ardennes, sans ressources et sans vivres: ils n'en pourront sortir et je pense qu'ils y mourront de faim et de misère.

Cette idée consola Charlemagne.

— Que mille maux leur arrivent donc! exclama-t-il. Cela me vengera de leur insolence.

Et se retournant vers Ogier:

— Prenez avec vous Gérard, Foulques l'Allemand, et aussi Dion de Montdidier, puis vous donnerez le congé aux autres.

— Sire, répondit Ogier, vos ordres seront exécutés.

Quelques heures après, l'armée du roi se dispersa, et chacun des chevaliers retourna dans son pays.

Le duc Aymon fit comme les autres. Il s'en retourna, ne voulant pas suivre Charlemagne à Paris. Il s'en retourna et traversa la rivière, avec ses gens. Au bout d'une heure il arriva vers la fontaine bordée de cresson où ses fils se reposaient, insoucieux des événements.

— Que dois-je faire, seigneurs? demanda-t-il à ses chevaliers-bannerets. Conseillez-moi, je vous en prie. Mes enfans que voici ont combattu le roi Char-

lemagne, et moi, pour faire plaisir au roi Charlemagne, j'ai combattu mes enfants. Si je les attaque, à présent qu'ils ne se doutent de rien et reposent tranquillement à l'ombre de ces arbres, ils sont perdus, car nous sommes plus nombreux ; ils sont perdus, et j'en serais fâché... D'un autre côté, si je ne les attaque point je deviens parjure envers mon roi, à qui j'ai promis de l'aider dans l'extermination de mes quatre fils rebelles. Conseillez-moi, je vous en prie, seigneurs, conseillez-moi.

— Sire, dit Emofroid, vous devez être fidèle à votre roi.

— C'est bien, répondit le vieux duc; alors allez de ma part porter défi à Renaud et à ses frères.

— Sire, dirent les chevaliers, vous nous commandez là une chose pénible; mais nous devons obéir et nous obéissons.

Et ils s'avancèrent vers le lieu où Renaud faisait sa sieste avec ses frères. Ils lui exposèrent l'objet de leur visite; ils parlaient encore, que le vieux Aymon, bouillant d'impatience comme à vingt ans, se précipita pour commencer la bataille.

— Hélas ! mon père, s'écria Renaud, que faites-vous là ? N'est-ce donc pas assez pour nous d'avoir le roi Charlemagne pour ennemi ; faut-il encore que nous ayons notre père?...

— Malheureux ! répondit le vieux duc, voulez-vous donc toujours demeurer dans les bois? A vous tous, vous ne valez pas un fétu! Défendez-vous, car je viens vous attaquer, et si vous êtes pris, vous périrez dans les tourments, suivant l'ordre exprès de l'empereur Charlemagne, mon maître et le vôtre!...

— Père, répondit respectueusement Renaud, vous avez tort de parler et d'agir ainsi; mais si vous nous attaquez, nous nous défendrons, et courageusement, je vous en avertis!...

Renaud avait à peine fini de parler que déjà son père fondait sur lui, la lance au poing, et blessait son cheval Bayard.

— Oh! mon père! mon père! dit-il avec douleur.

La lutte commença, vive et acharnée. Les gens du vieux duc étaient supérieurs en nombre, non en courage, aux gens de ses quatre fils. Ils en tuèrent beaucoup, à ce point que de cinq cents chevaliers que Renaud avait en quittant Montfort, il ne lui en resta bientôt plus que cinquante !

Il y a des circonstances où la fuite est aussi honorable que la résistance. Renaud ne craignit pas de fuir, avec sa petite phalange, jusqu'à une montagne voisine, où il se reposa. En chemin, le bon cheval d'Allard fut tué par un homme d'armes du vieux duc. Allard voulut défendre cette vaillante bête qui lui avait rendu tant de services et à laquelle il était fort attaché. Il mit en conséquence l'épée à la main et fit un cercle rouge autour de l'animal, abattu et soufflant son dernier souffle par ses naseaux. A ce compte-là le jeune et brave Allard eût été pris, si son frère Richard ne fût arrivé à temps pour le secourir et le mettre en croupe sur son propre cheval.

Richard et Allard s'en retournèrent, protégés par Renaud qui, monté sur l'infatigable Bayard, harcelait les ennemis qui les poursuivaient.

L'issue de cette affaire ne pouvait être longtemps douteuse. Les gens de Renaud étaient décimés; de cinq cents il ne lui en était plus resté que cinquante, et maintenant il ne lui en restait plus que quatorze. Renaud pleura les braves gens qui s'étaient fait tuer pour sa cause. Et, d'un autre côté, l'histoire rapporte que le vieux duc Aymon, pris d'un remords subit en voyant ses quatre fils ainsi isolés, ne put s'empêcher de s'écrier, en pleurant aussi :

— Hélas! mes enfants, que j'ai donc de douleur d'avoir causé votre perte! Qu'allez-vous devenir, errants et fugitifs comme vous êtes?... Vous allez manquer de tout, et je ne puis vous secourir!...

Après avoir donné un libre cours à ses larmes, le vieux duc Aymon se retira avec ses gens, fit mettre sur une litière le sire Emofroid, tué par Renaud, et avec ce cortége se dirigea sur Paris où il arriva quelques jours après. Se présentant alors devant Charlemagne, il lui dit :

— Sire, en me retirant, ainsi que vous nous en aviez donné l'ordre, j'ai rencontré mes fils, postés en embuscade de l'autre côté de la rivière sur le bord de laquelle votre armée s'était arrêtée, s'il vous en souvient, et à quelques pas de la forêt des Ardennes. Je leur ai fait sommation de se rendre ; ils s'y sont refusé; alors je les ai chargés avec mes gens et leur ai tué beaucoup de monde, mais sans parvenir à les prendre. Quant à eux, ils ont fait un grand dégât d'hommes parmi nous, entre autres votre chevalier Emofroid...

— Pardieu ! s'écria le roi avec colère, votre excuse est mauvaise, duc ! Vous n'avez pas pris vos fils rebelles et félons, parce que vous n'avez pas voulu les prendre. Les loups ne se mangent pas entre eux, et les corbeaux ne tuent point leurs petits !... Je connais cela ; ce n'est pas à moi que vous pourrez en imposer !

Le duc Aymon entendant ces dures et imméritées paroles, sentit à son tour la colère le gagner et il répondit fièrement au roi :

— Sire, vous êtes le roi, mon maître, je ne vous tromperais pour rien au monde, puisque, pour vous plaire, j'ai consenti à faire la chasse à mes petits et à les traquer dans les bois comme des bêtes fauves. Votre doute m'est une injure; je n'accepte le soupçon que lorsqu'il est justifié. J'ai dit la vérité, et qui me soutiendrait le contraire en aurait menti par la gorge !... Que celui-ci qui oserait le soutenir sorte des rangs et vienne à moi : je lui ferai bien voir que l'âge n'a pas encore glacé mon sang, et que mes cheveux blancs valent bien ses cheveux noirs !...

Personne ne sortit des rangs pour ramasser le gant que jetait le duc Aymon qui, incontinent, retourna dans son pays sans prendre congé du roi. On le méconnaissait, on l'injuriait, on le dégradait dans l'estime des autres : il n'avait plus qu'à aller vivre seul avec la duchesse, et à pleurer dans la solitude le crime d'avoir été trop fidèle à son roi.

A son arrivée à Dordogne, la duchesse, remarquant sa contenance renfrognée et maussade, voulut l'interroger; mais il se déroba à ses embrassements et à sa curiosité. Elle insista avec douceur, le supplia d'avoir fiance en elle comme en Dieu lui-même, et elle obtint enfin le récit de l'avanie qui lui avait été faite à Paris devant la cour assemblée.

— Tout cela à propos de nos chers fils ! dit la duchesse en joignant les mains et en levant les yeux au ciel. Pourquoi aussi, duc Aymon, avez-vous consenti à accepter du roi mission de les poursuivre ? Ils



ne vous avaient rien fait! Leur premier crime est d'avoir épousé trop chaudement la querelle de leur oncle, le duc d'Aigremont. Vous ne deviez pas les en punir par la perte de votre amitié, ni surtout par un acharnement inouï à les mettre à mal. Ce sont nos enfants : vous l'avez oublié, souvenez-vous en à présent pour leur pardonner, et vous faire pardonner par eux votre cruauté.

— Dame, vous avez raison, répondit le vieux duc Aymon en hochant la tête d'un air mélancolique. Dorénavant, je vous promets de ne leur faire aucun mal.

## CHAPITRE V

**Comme après que le duc Aymon eut vaincu ses enfants, ils se retirèrent dans la forêt des Ardennes ; comme ils allèrent ensuite trouver leur mère, qui leur donna de l'argent pour combattre Charlemagne.**

Triste était maintenant la position des quatre fils Aymon. Ils étaient sans vivres, sans provisions, sans ressources d'aucune sorte. L'hiver était venu. La neige avait couvert la terre et mangé l'herbe qui pouvait encore servir de nourriture aux chevaux. La maladie, jointe à la misère, abattait chaque jour un de leurs gens. La faim et le froid, quand on ne sait où aller, où frapper pour être secouru, quelles terribles extrémités! Les quatre chevaux des quatre frères, seuls, avaient résisté à ces dures épreuves, à cause de leur mâle courage et merveilleuse sobriété; mais avec le régime de racines auquel la position présente les avait condamnés, ils étaient devenus maigres et pénibles à voir, Bayard excepté, car ce noble animal vivait mieux encore avec des racines que ses trois compagnons n'eussent vécu avec de l'avoine.

Les fils Aymon menèrent pendant un temps assez long cette existence désastreuse. Leurs armures étaient rouillés, leurs harnais étaient pourris; leurs propres vêtements tombaient en lambeaux. Le poil leur poussait dru sur toute la face; ils étaient devenus méconnaissables, de jeunes, fiers et beaux qu'ils étaient auparavant. Renaud, particulièrement, avec sa barbe épaisse et sa haute taille, avait un air si terrible, que nul n'osait l'approcher. Un jour, cependant, voyant ses frères rôder autour de lui, il leur fit signe de se réunir et de l'écouter :

— Mes amis, leur dit-il, nous sommes plus malheureux qu'il n'est permis à des créatures humaines de l'être. Nous sommes confinés dans cette forêt, où l'herbe même, qui pourrait momentanément nous rassasier, nous manque. Nos chevaux et nous, souffrons des rigueurs impitoyables de la faim et de la froidure. Cela ne peut durer ainsi. Je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à proposer un parti quelconque à suivre sur l'heure.

— Bon frère, répondit Allard, il y a longtemps que ce que vous nous dites, nous nous le sommes dit à nous-même. Mais, à cause du respect que nous vous portons, nous n'avons pas osé jusqu'ici vous entretenir de nos projets. Vous avez parlé, nous allons parler aussi... La position n'est pas tenable, en effet. Il faut sortir de cette forêt au plus vite et tâcher de regagner Dordogne, où se trouve notre mère, la seule personne au monde qui ne soit pas en guerre contre nous. Notre mère ne nous abandonnera pas. Nous prendrons chez elle un peu de repos et de réconfort; puis, mieux lestés d'argent et de santé, nous irons guerroyer ailleurs et acquérir une gloire impossible à trouver en ce royaume.

—Allard, votre conseil est bon et nous allons le suivre sans plus tarder, répliqua Renaud.

—Très bon, très bon, dirent les deux autres frères.

— Partons, alors !

Ils partirent, la nuit venue, et marchèrent en silence dans les sentiers couverts de neige de la forêt des Ardennes. Ils marchèrent ainsi le lendemain et le surlendemain, si bien qu'à force de marcher ainsi, ils arrivèrent à Dordogne.

En apercevant le château natal, les quatre fils Aymon se sentirent émus. La fatigue du chemin et les misères des jours précédents furent oubliées en un clin d'œil. Allard descendit de cheval et baisa les premières pierres de la route qui conduisait à la demeure de sa mère.

— Nous voici arrivés, dit Renaud en devenant un peu soucieux; mais peut-être n'avons-nous pas agi prudemment en nous aventurant jusqu'ici sans avoir la parole de notre père, de ne nous faire aucun mal. Notre père est dur au pauvre monde; il peut nous retenir prisonniers au nom du roi.

— Qu'importe! s'écria Allard. Nous respirons l'air du pays natal. Nous allons voir des visages connus; nous allons embrasser notre mère. Cela me suffit! J'aime encore mieux mourir à Dordogne, prisonnier au nom du roi, que de mourir de froid et de faim dans la forêt des Ardennes, en compagnie des bêtes sauvages! Marchons toujours! Je vous jure que personne ne nous reconnaîtra, et d'ailleurs nous y sommes justement aimés et estimés, et notre mère nous protégerait en cas de besoin.

Cet enthousiasme du jeune Allard gagna ses frères. Ils se décidèrent à entrer dans la ville. Tout le monde les regardait, étonné, et l'on disait : « Ces gens ne sont pas de notre religion, bien certainement! » Ils arrivèrent ainsi au palais, où ils mirent pied à terre, et, après avoir donné leurs chevaux à garder à trois valets, ils montèrent le grand escalier pour se rendre chez leur père.

Le vieux duc Aymon était à la chasse. La duchesse était dans sa chambre, occupée à lire ses Heures et à penser à ses enfants dont elle n'avait pas reçu de nouvelles depuis si longtemps. De temps en temps elle s'interrompait dans sa lecture et dans sa méditation, pour essuyer une larme qui coulait le long de sa joue. Enfin, en proie à un pressentiment mal défini, elle se leva et descendit dans une salle basse où, précisément, venaient d'entrer les quatre frères qu'elle ne reconnut pas, à cause du désordre de leurs vêtements et de l'état de leurs visages.

— Seigneurs, leur dit-elle avec bonté, que Dieu vous garde!... Qui êtes-vous? Vous êtes pauvres; vous avez faim : on va vous servir. C'est le devoir de ceux qui ont, de donner à ceux qui n'ont pas. Le pain que vous romprez tout-à-l'heure, je vous supplie de le rompre en souvenir de mes enfants, qui, peut-être, en ce moment, n'en ont pas à se mettre

sous la dent! Dieu vous garde, seigneurs! Dieu vous garde!

La duchesse, à ce souvenir, ne put contenir son émotion ni retenir ses larmes : elle tomba en faiblesse! Renaud, alors, courut à elle avec empressement, et la releva de ses bras robustes.

— Mon fils! mon cher fils! s'écria la duchesse en regardant attentivement Renaud et en reconnaissant une cicatrice qu'il avait au front depuis sa première jeunesse. Mon fils! mon cher fils! Vous qui étiez un des plus vaillants et des plus beaux chevaliers, qu'est devenue votre beauté! Mon cœur vous reconnaît, non mes yeux!

Tout en disant ces paroles et en embrassant Renaud, elle reconnut un à un ses autres fils, tout aussi changés que lui.

— Mes enfants, mes pauvres et chers enfants! ajouta-t-elle en les embrassant comme elle avait embrassé Renaud. Que vous voilà défaits et méconnaissables! Toi, mon Allard, si jeune et si frais, tu ressembles à un revenant! Qui donc a produit ces changements et ces méconnaissements?... N'aviez-vous donc pas avec vous de chevaliers pour vous aider et vous servir?...

— Des chevaliers? répondit Renaud. Notre père en a tué les trois quarts; le reste est mort de faim, de fatigue et de misère!

— O mes pauvres enfants! mes pauvres enfants!... répéta la duchesse Aymon, affligée.

Lors elle appela un valet et lui recommanda de bien soigner et panser les chevaux de ses quatre fils, qui en avaient grand besoin. Puis on vint l'avertir que le dîner était prêt. Elle emmena ses enfants pour leur procurer une réfection nécessaire après de si longs jeûnes, et tous se placèrent à la table, à côté d'elle. Comme ils mangeaient avec l'appétit de leur âge et l'aiguillon de leurs privations, le vieux duc Aymon entra dans la salle. Il avait tué quatre cerfs et deux sangliers. En apercevant les quatre frères à la même table que la duchesse, il ne les reconnut point.

— Quels sont, demanda-t-il, ces gens si mal vêtus qui mangent si gloutonnement? Est-ce donc à présent l'habitude de céans de faire asseoir les mendiants à la place des maîtres?...

— Ces gens mal vêtus, répondit la duchesse avec douceur, sont vos fils et les miens, cher Sire. Vous les avez poursuivis longtemps comme bêtes fauves dans la forêt des Ardennes, et, ainsi harcelés et n'en pouvant plus, ils sont venus se réfugier ici. Le trouvez-vous mauvais?

— Malheureux, reprit le vieux duc en se tournant vers les quatre frères qui s'étaient respectueusement levés à son approche; malheureux, vous ne valez pas une obole!... Pourquoi venez-vous me braver jusqu'ici?...

— Mon père, répondit Renaud, nous ne sommes pas venus vous braver; nous sommes seulement venus nous ravitailler auprès de notre bien-aimée mère, parce que nous n'en pouvions plus de faim et de misère. Si vous avez à vous en prendre à quelqu'un, c'est à vous-même, puisque c'est vous qui nous avez contraints à faire ce que nous avons fait. Si vous persistez à nous souhaiter mal, faites-nous trancher la tête et la portez au roi Charlemagne, votre maître. Vous aurez alors bien mérité de lui, si vous avez mal mérité de Dieu!...

Le vieux duc Aymon sentit toute la valeur des reproches de son fils aîné. Il soupira et répliqua, avec moins de rudesse qu'auparavant :

— Il faut partir d'ici! Nous ne pouvons vivre en paix les uns avec les autres. Je ne vous hais point; j'aime seulement mon devoir qui m'ordonne de vous éloigner de moi... J'aurais été fier de vous avouer toujours pour mes enfants, car vous êtes de vaillants hommes, et jamais le roi Priam lui-même n'eut une pareille lignée. J'aurais voulu ne vous causer aucun chagrin, et c'est vous qui m'en causez sans le vouloir. Je suis bien malheureux, en vérité!... Mon Allard! Mon Renaud! Mon Guichard! Mon Richard!... Ah! vous êtes toujours mes enfants, quoique sujets rebelles du roi de France!... Renaud, vous êtes généreux autant qu'Hector : décidez vous-même ce que je dois faire!

— Ordonnez vous-même, mon père, répondit respectueusement Renaud.

— Dame, reprit le vieux duc en s'adressant à la duchesse, donnez à nos enfants tout l'or et tout l'argent dont ils peuvent avoir besoin... Donnez-leur aussi des chevaux et des sommiers en quantité suffisante pour qu'ils n'en chôment point en route... Quant à moi, partagé et déchiré par mon affection et mon devoir, je vais me réfugier dans les bois. C'est là que doivent aller vivre et mourir les gens qui, comme moi, sont en lutte avec les exigences du monde!... Adieu, tous, adieu!...

Et le duc Aymon partit.

La duchesse fut fâchée de son départ; mais, d'un autre côté, la vue de ses enfants la consola. Heureuse de pouvoir agir envers eux à sa volonté, elle leur fit préparer un bain où ils se lavèrent, et leur donna à chacun un manteau d'écarlate fourré d'hermine d'un grand prix et d'une grande beauté. Ensuite elle les mena à l'endroit où était le trésor du vieux duc Aymon, et, le leur montrant elle leur dit :

— Mes enfants, cette fortune est à vous. Nous n'en avons plus besoin, nous autres vieillards qui n'avons plus de désirs ni de fantaisies. Et d'ailleurs ne vaut-il pas mieux nous dépouiller ainsi nous-mêmes de notre vivant que de nous faire dépouiller brutalement par nos hoirs lorsque nous sommes morts? Cette idée, que les enfants pouvaient s'impatienter de la longueur de nos jours et s'irriter de notre persistance à vivre, cette idée m'a toujours fait frémir. Je veux, mes enfants, que vous ne souhaitiez pas notre mort, à votre père et à moi; c'est pour cela que je vous dis : « Prenez. » Prenez donc, autant que vous voudrez prendre, pour les nécessités de votre existence aventureuse. Prenez sans crainte : il m'en restera toujours assez pour aller jusqu'au bout de mon écheveau, aux trois quarts dévidé à cette heure!...

Les quatre frères remercièrent leur mère avec effusion. Ils couchèrent cette nuit là au château; puis, deux jours après, armés et équipés à nouveau, ils prirent congé de la duchesse, suivis de valets pour porter le trésor, et se mirent à la tête de cinq cents hommes armés et équipés à leurs frais.

— Mes enfants, dit la duchesse Aymon en leur donnant à chacun le baiser d'adieu, je voudrais que vous allassiez en Espagne; c'est un bon pays pour

guerroyer. Vous y gagnerez de la gloire bien plus sûrement qu'ailleurs.

— Nous vous obéirons, répondirent ses fils en s'inclinant.

Et ils se mirent incontinent en chemin, chevauchant avec grâce et vaillance à la tête de leur petite troupe. Leur mère les suivit longtemps des yeux et, lorsqu'elle ne les vit plus, elle regarda encore dans la direction qu'ils avaient prise. Puis elle pleura de chaudes et amères larmes. Elle se sentait alors véritablement veuve.

## CHAPITRE VI.

**Comme les quatre fils Aymon firent rencontre de leur cousin Maugis; comme ils arrivèrent ensemble dans le royaume de Gascogne, et de la réception que leur fit le roi Yon.**

A peine venaient-ils de sortir de Dordogne, que les quatre fils Aymon rencontrèrent leur cousin Maugis qui revenait de France et qui courut aussitôt les embrasser. Ils se réunirent et marchèrent de conserve, bien armés et bien en ordre, à la tête d'une petite armée de sept cents hommes, dont cinq cents aux quatre fils Aymon, et deux cents à leur cousin Maugis.

Sept cents hommes ne passent pas ainsi dans un pays sans causer quelques ravages. Armée d'hommes ou armée de sauterelles, c'est tout un. Les gens des quatre frères et de Maugis firent le plus de grabuge qu'ils purent en traversant la Brie, le Gatinais et l'Orléanais. Le bruit de leurs exploits leur servit de courrier et les précéda dans tous les pays où ils passèrent. Arrivés sur les bords de la Loire, ils la traversèrent et s'en allèrent jusqu'à Poitiers où on leur apprit que le roi Yon était attaqué par les Sarrasins. Ils prirent alors le chemin de la Gascogne et arrivèrent bientôt à Bordeaux où le roi Yon était avec sa cour, et où ils s'empressèrent de choisir des logements.

— Cousin, dit Maugis à Renaud, nous allons aller trouver le roi Yon et lui offrir notre concours pour soutenir ses droits. Il nous acceptera, certainement, parce qu'il est en mauvaise posture et a besoin de grande aide. S'il nous refusait, par hasard, nous irions trouver Bourgons-le-Sarrasin, qui a déjà conquis Toulouse, Montpellier, Saint Gilles, Tarascon et Arles.

— Cousin, répondit Renaud, vous parlez bien; nous ferons comme vous venez de dire.

Alors Renaud, ses trois frères et Maugis se désarmèrent, s'habillèrent fort honorablement, et, suivis d'un grand nombre de chevaliers, s'en allèrent à la cour du roi Yon. Renaud fit un effet prodigieux sur la population de Bordeaux, principalement sur les femmes. Ils arrivèrent ainsi à la porte du palais où le grand sénéchal les reçut avec empressement, séduit par leur belle et fière mine. Quelques moments après, ils étaient introduits auprès du roi.

—Sire, dit Renaud en saluant, nous sommes frères, et Maugis que voici est notre cousin. Nous nous appelons Renaud, Allard, Richard et Guichard, et nous sommes les fils du duc Aymon de Dordogne. Charlemagne nous a bannis de France et déshérités. Nous cherchons un seigneur qui nous soit fidèle et à qui nous puissions l'être. Nous acceptez-vous, Sire?...

— Soyez les bienvenus! s'écria Yon tout joyeux. Vous êtes de vaillants chevaliers, je le vois, et votre aide ne peut que me faire grand bien. Je vous retiens donc volontiers à mon service et je vous promets, foi de roi, que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Vous êtes deshérités par Charlemagne; je le suis, moi, par Bourgons-le-Sarrasin, qui m'a pris mes plus beaux fiefs et mes plus belles villes: nous nous vengerons mutuellement.

— Sire, répondit Renaud, nous vous rendons grâce et nous vous promettons de mourir à votre service, si vos terres et vos villes ne vous sont pas rendues.

## CHAPITRE VII.

**Comme Renaud, ses frères et Maugis vainquirent Bourgons-le-Sarrasin, qui avait conquis le royaume de Gascogne, et voulait chasser de Bordeaux le roi Yon, et comme ce dernier, en récompense, donna dame Clarice, sa sœur, en mariage à Renaud.**

Toulouse une fois prise par Bourgons, ce Sarrasin dit à ses soudards:

— Seigneurs, m'est avis que le fer doit être battu pendant qu'il est chaud. Les blés sont épais et hauts: ils dissimuleront à merveille notre marche. Bordeaux nous reste à conquérir: allons à Bordeaux!

— Bordeaux! Bordeaux!... répéta d'une commune voix l'armée de Bourgons, composée de quatre cents hommes déterminés.

Les Sarrasins se mirent en route et, pour se distraire, en attendant le sac de Bordeaux, ravagèrent en passant le pays plat qui se trouve entre cette ville et Toulouse.

Une sentinelle les entendit et donna l'alarme aux habitants qui furent bien étonnés de cette invasion. Renaud monta sur Bayard et alla audevant du roi Yon, effrayé de cette avalanche de Sarrasins.

— Sire, lui dit-il, ne soyez ni surpris ni effrayé. Je ne sais pas le nombre de ces Sarrasins, mais j'ai confiance en mon étoile. Nous vaincrons!

— J'en accepte l'augure, répondit le roi, un peu plus rassuré.

Renaud, accompagné de ses frères et d'une partie de ses gens, sortit alors de Bordeaux et courut sus aux païens dont il défit une bonne partie. Les Sarrasins, étonnés de cette fougue, se débandèrent et commencèrent à prendre la fuite. Leur armée eût été mise en déroute, même, si Bourgons, qui était un païen valeureux, ne l'eût ralliée avec énergie et ramenée sur le lieu du combat. Ce soudard ne craignit pas, pour les encourager, de se jeter lui-même audevant des coups que portait d'une main si sûre le redoutable Renaud. Ni l'un ni l'autre de ces deux

valeureux hommes ne fut atteint. Bourgons tua seulement quelques chevaliers de l'escorte de Renaud, et Renaud quelques Sarrasins de l'escorte de Bourgons. Puis la mêlée devint plus furieuse, et, avec la meilleure volonté du monde, le chef des païens vit bien que la partie était perdue pour lui. En conséquence de ce, il fit sonner la retraite, et les Sarrasins prirent la fuite.

Quand Renaud vit que Bourgons s'enfuyait lâchement, au lieu de combattre jusqu'à l'extrémité, il éperonna le noble Bayard et se lança à fond de train à la poursuite des fuyards. Quelques instants après, ses frères et amis l'avaient perdu complétement de vue et tous supposèrent, ne le voyant pas revenir, qu'il avait reçu quelque mauvais coup de la part des Sarrasins.

— Mon frère ! mon pauvre frère ! cria Allard, en voulant s'élancer sur les traces de Renaud.

— Vous parlez du vaillant Renaud ? demanda le roi Yon, en intervenant.

— Oui, Sire; qu'est devenu notre frère ?... Est-il prisonnier ou mort ?... Hélas ! Renaud n'est plus !...

— C'est impossible ! reprit le roi Yon, il m'avait promis de vaincre, mais il ne m'avait pas promis de mourir. Son courage nous est nécessaire encore ! Non, non, Renaud n'est pas mort, je vous en donne l'assurance.

On chercha Renaud partout, parmi les vivants et parmi les morts: on ne le trouva point. On l'appela : il ne répondit pas.

—Sire, reprit Allard, désespéré; Sire, vous voyez bien que notre brave Renaud est mort ! Qu'allons nous devenir sans lui, maintenant ?... Sire, permettez-moi de le suivre. Je veux savoir ce qu'il est devenu !

— Je vous autorise à le suivre, ami chevalier, répondit le roi; je fais plus: je vous accompagne.

De fait, Allard et le roi Yon auraient pu patrociner et verbiager moins longtemps, et se mettre plus promptement en quête de l'incomparable Renaud. Mais c'est assez l'ordinaire des hommes, de parler avant d'agir.

Renaud poursuivait les païens fuyards avec tant de précipitation, qu'il les atteignit bientôt et fut en mesure de se faire entendre d'eux.

— Bourgons ! Bourgons ! Lâche Bourgons ! cria-t-il au chef des Sarrasins qui, en ce moment, courait aussi vite que ses gens. Bourgons ! Il est indigne d'un guerrier de tourner ainsi le dos au danger ! Tu veux donc mourir en fuyant ?....

— Chevalier, répondit Bourgons sans s'arrêter, vous ne m'atteindrez pas et fatiguerez en vain votre cheval.

Renaud piqua Bayard et, en deux bonds, fut aux côtés de Bourgons qu'il contraignit à s'arrêter, en le perçant de sa lance et en le jetant par terre avec une plaie. Bourgons se releva, quoique blessé, mit l'épée à la main et s'avança résolûment vers Renaud, qui ne voulant pas abuser de sa position, descendit de cheval et vint à l'encontre de Bourgons.

Quand le cheval du païen sentit les étriers vides, il bondit et s'élança, dévorant l'espace à plein naseaux Bayard, le noble animal, indigné de cette fuite, bondit sur sa trace, le mordit à la crinière et le ramena, bon gré malgré, pour être, comme lui, spectateur de la lutte engagée entre leurs maitre respectifs.

Bourgons était solide, mais outre qu'il l'était moins que Renaud, il avait de plus que lui une blessure au flanc, qui lui enlevait la moitié de sa force. Il fut forcé de crier grâce et Renaud l'emmena prisonnier.

Comme ils s'en retournaient, ils rencontrèrent le roi Yon et les trois fils Aymon, fort en peine de leur frère et ami Renaud.

— Voici Bourgons, Sire, dit ce dernier en présentant le Sarrasin au roi Yon. Je lui ai promis la vie sauve, en votre nom.

—Je vous approuve et vous remercie, valeureux chevalier, répondit le roi; mais nous étions bien en peine de vous. Nous vous croyions mort ou prisonnier, et nous voyons avec plaisir qu'il n'en est rien. Félicitons-nous et embrassons-nous. Puisque Bourgons est pris, la guerre est terminée et mon royaume est recouvré.

— Sire, reprit Renaud, les Sarrasins ont fondu comme les neiges d'antan; nous n'avons plus à nous en occuper : retournons, s'il vous plaît, à Bordeaux.

On retourna à Bordeaux où l'entrée des quatre fils Aymon fut un triomphe. Renaud, surtout, était plus roi que le roi. Mais Yon n'en fut point jaloux ; Renaud lui avait retiré une trop grosse épine du pied pour qu'il songeât à autre chose qu'à lui en témoigner publiquement et privément sa reconnaissance. Il lui donna d'abord la majeure partie du butin remporté sur les païens ; Renaud le refusa modestement et le distribua à ses frères et à ses gens. Voyant et admirant cela, le roi Yon lui dit :

—Vaillant chevalier, j'ai une sœur jeune comme un printemps, fraîche comme une rose du matin, belle comme le soleil. Si elle peut vous plaire, je vous demande de l'aimer et de la rendre heureuse.

— Sire, répondit Renaud, ne précipitons rien. J'aime d'avance votre sœur ; mais je ne puis me prononcer à son endroit tant qu'elle ne se sera pas prononcée elle-même au mien. Je n'entends nullement qu'elle fasse partie du butin que vous m'octroyez si généreusement. Je ne veux la devoir qu'à elle-même.

— C'est bien dit, ami Renaud, reprit le roi Yon avec bonté; mais je dois vous dire, pour vous rassurer, que dame Clarice, ma sœur, a déjà eu connaissance de vos vaillantises et qu'elle les admire, comme faire se doit.

— Alors, nous verrons, Sire, répliqua Renaud, toujours modeste.

Des fêtes splendides eurent lieu dans le palais du roi Yon, tant pour célébrer la prise du chef des Sarrasins que pour honorer les quatre fils Aymon dans la personne de leur frère aîné, le vaillant Renaud. A l'issue de ces fêtes, Bourgons demanda à parler au roi et lui offrit pour sa rançon quatre sommiers chargés d'or et la reddition de la ville de Toulouse. Sur le conseil de Renaud, Yon accepta.

Les quatre fils Aymon vivaient somptueusement à cette cour, où chacun les considérait et les honorait beaucoup. Mais ce régime là ne convenait guère à leur humeur guerroyante, et, le plus souvent, ils échappaient aux fêtes inventées en leur honneur, pour aller chasser les fauves dans les forêts voisines.

Un jour, comme ils revenaient chargés de quatre sangliers tués par eux, ils s'arrêtèrent sur les bords de la Gironde, et virent, de l'autre côté de cette rivière,

une montagne où existaient encore les débris d'un vieux château-fort.

— Frère Renaud, dit Allard, il me semble qu'il y avait autrefois une forteresse en cet endroit. Si nous pouvions en relever les ruines, la situation en est si bien choisie, que nous serions là complètement à l'abri des tentatives de Charlemagne. Demandez au roi Yon cette montagne et les ruines qui la couronnent; il ne vous les refusera pas.

— Notre cousin Allard parle d'or, répondit Maugis, et je conseille fortement à Renaud de faire ce qu'il propose.

— J'y songeais déjà, répondit Renaud.

Ces paroles échangées, les chasseurs se remirent en marche, arrivèrent à Bordeaux, et se présentèrent avec leurs quatre sangliers au roi Yon, à qui ils les offrirent. Le roi Yon fut touché de cette marque d'amitié et il les remercia chaudement.

— Sire, lui dit alors Renaud, en revenant de la chasse, nous nous sommes arrêtés un instant sur les bords de la Gironde et nous avons aperçu, de l'autre côté de cette rivière, une montagne couronnée de débris de donjon. Donnez-moi cette montagne: j'y ferai bâtir une forteresse, pour mes frères, mes chevaliers et moi.

— J'y consens de grand cœur, répondit le roi Yon; je sais que vous n'en abuserez pas pour me dominer et faire la loi. Vous êtes un aussi loyal cœur qu'une brave épée. J'ai foi en vous.

— Et vous avez bien raison! dit simplement Renaud.

Les fils Aymon ne perdirent point de temps. Ils appelèrent les meilleurs maçons et les plus habiles charpentiers du pays, et, sur les plans dressés par Renaud, s'éleva bientôt, comme par enchantement, la plus belle et la plus formidable forteresse qui fut au monde. Le donjon était imprenable, protégé qu'il était par un triple rang de hautes murailles et par l'escarpement même de la montagne au sommet de laquelle il était bâti. Quand les travaux furent terminés, le roi Yon vint les voir et les admira beaucoup, sans jalousie aucune.

— Tout cela est fort beau et fort bien ordonné, dit-il à Renaud. Maintenant, mon ami, quel nom allons-nous lui donner, car il lui en faut un?...

— Proposez, Sire, répondit Renaud.

— Eh bien, je la nomme Montauban.

Le nom fut accepté. Lors, le roi fit publier à son de trompe dans tout le pays, que tous ceux à qui il plairait de venir habiter la forteresse de Montauban seraient quittes de tous droits, corvées et sujétions pendant dix années consécutives. Et bientôt, chevaliers, gentilshommes, bourgeois et marchands, arrivèrent en grand nombre à Montauban, comme les abeilles à la ruche: Montauban fut peuplé.

— Maintenant, dit un jour le roi Yon à Renaud, reparlons un peu de ma sœur Clarice. Je vous la veux donner en mariage: cela vous convient-il?...

— Sire, répondit Renaud, je suis prêt à faire vos volontés, d'autant qu'elles sont douces et bienveillantes, et que, d'ailleurs, jusqu'ici, vous avez fait les miennes.

Ayant entendu cela, le roi Yon monta à la chambre de sa sœur Clarice, et, lui faisant une amicale révérence, il lui dit:

— Belle sœur, je vous ai mariée.

— A qui, Sire? demanda timidement la jeune fille.

— A un loyal et vaillant chevalier, ma belle sœur.

— Et ce chevalier se nomme?...

— Renaud, fils du duc Aymon de Dordogne.

—Je l'aimais déjà, mon frère, à cause des services qu'il vous avait rendus; je l'aime maintenant à cause de l'honneur qu'il veut bien me faire... Je vous obéirai avec plaisir, mon cher frère!...

— Puisque l'obéissance vous paraît si douce et si facile, belle sœur, il faut venir avec moi tout de suite, que je vous présente à Renaud.

Lors, il prit la main de sa sœur et vint la mettre dans celle de Renaud, qui attendait dans une autre salle du palais, et qui fut bien heureux. Puis les deux amants, avec le roi Yon, se dirigèrent vers la chapelle du palais, où l'évêque de Bordeaux leur donna la bénédiction nuptiale.

Une fois cette cérémonie-là accomplie, Renaud manda immédiatement ses frères, qui était à Montauban, afin qu'ils pussent assister aux fêtes données par le roi en l'honneur du mariage de Clarice et de Renaud. Ces fêtes durèrent huit jours et huit nuits, et dépassèrent, en éclat et en bonheur, toutes celles qui avaient pu se donner jusque-là dans le pays.

## CHAPITRE VIII.

**Comme Charlemagne, ayant appris que les quatre fils Aymon étaient à Montauban, somma le roi Yon de les lui livrer, sous peine d'être assiégé; réponse du roi Yon, et arrivée à Paris de Roland, neveu de Charlemagne, avec trente chevaliers bien armés.**

Charlemagne, une fois à Paris, eut envie d'aller en pèlerinage à Saint Jacques en Galice, et, en conséquence, il partit, accompagné d'Ogier-le-Danois, du duc Naymes et d'un certain nombre de barons. Arrivé à Saint Jacques, le roi entra dans l'église, fit ses dévotions et déposa deux marcs d'or sur l'autel. Cela fait, il s'en revint vers Bordeaux, suivi de ses preux, et rencontra la forteresse de Montauban, sur les bords de la Gironde.

— Qu'est ceci? demanda-t-il à un paysan qui passait, d'aventure.

— Sire, répondit l'homme, c'est le château de Montauban, qu'a fait bâtir là Renaud, l'un des quatre fils Aymon.

— Encore cet homme! s'écria Charlemagne. Je le trouverai donc toujours sur mon chemin. Il faut que cela finisse! Ogier, et vous, duc Naymes, allez de ma part trouver le roi de Gascogne, et dites-lui que j'entends qu'il me livre au plustôt les quatre fils Aymon, mes ennemis, et qu'il me donne une escorte de chevaliers pour les conduire dans mon pays où ils seront pendus. S'il n'y consent pas, ajoutez que d'ici à trois mois je serai en Gascogne à la tête d'une armée considérable et que je viendrai mettre le siége devant Bordeaux. Allez!

Ogier et le duc Naymes allèrent trouver le roi Yon et s'aquittèrent auprès de lui de la commission dont on les avait chargés.

— Sires chevaliers, répondit Yon, je n'ai qu'à me louer des quatre fils Aymon, à ce point que j'ai donné ma sœur Clarice en mariage à Renaud, l'un deux.

Malgré toute l'estime que je fais de Charlemagne, il me répugne de me rendre coupable d'une trahison aussi noire. Dites-lui donc que, plutôt que de les livrer, je consens à encourir sa colère.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles, roi Yon, dit alors Renaud, présent à l'entrevue. Ne redoutez pas les menaces de Charlemagne. S'il veut faire le siége de Montauban ou de Bordeaux, il peut venir; mais je vous réponds qu'il regrettera d'être venu. Il parle bien haut, aujourd'hui; il changera de ton avant peu, soyez en certain.

Le duc Naymes et Ogier-le-Danois revinrent trouver Charlemagne, auquel ils exposèrent le résultat de leur mission. Charlemagne, irrité, et jurant en son cœur de tirer une éclatante vengeance de cet affront, reprit avec sa suite le chemin de Paris. Sa cour assemblée, il raconta la dernière avanie du roi Yon et des quatre fils Aymon, et demanda à ses barons ce qu'ils en pensaient. Aucun deux n'osa se décider contre Renaud, que l'on redoutait.

— Sire, dit le duc Naymes, si vous voulez m'en croire, vous retarderez jusqu'au printemps l'occasion de guerroyer que vous voulez saisir aujourd'hui. Vos gens sont encore fatigués de votre dernière expédition; quand ils seront plus reposés, vous pourrez alors faire une levée en masse et marcher contre les rebelles. Nous vous suivrons tous de bon cœur.

—Mauvais conseil, répondit le roi, mauvais conseil!

Au moment où il allait manifester véhémentement son opinion, un beau jeune homme entra dans la salle à la tête de trente chevaliers.

— Sire, dit-il, je m'appelle Roland, et suis le fils du duc Milon et de votre sœur. Je viens me mettre à votre disposition.

— J'en suis heureux, beau neveu, répondit Charlemagne en l'embrassant. Bon sang ne peut mentir. Demain je t'armerai chevalier et tu partiras incontinent pour aller combattre Renaud, fils d'Aymon. C'est un adversaire digne de toi!...

— Sire, répondit Roland, je connais ce Renaud, fils d'Aymon; il a tué Berthelot, mon cousin, dont je veux venger la mort.

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait promis, le roi Charlemagne fit chevalier son beau neveu Roland. Au moment où il lui donnait la colée, survint un messager qui dit:

— Sire, vos gens de Cologne vous saluent et vous font savoir que les Sarrasins ont brûlé, pillé et détruit votre pays; ils vous supplient en conséquence de leur venir immédiatement en aide.

— Sire, dit Roland, s'apercevant que son oncle réfléchissait, mettez-moi à la tête de vos gens et je m'engage à faire lever le siége que les païens ont mis devant Cologne!...

— Mais Renaud?... fit observer Charlemagne.

— Chaque chose a son heure, répondit Roland. Renaud viendra après!...

— Beau neveu, tu as réponse à tout. Heureux le moment où tu as été conçu!... Je vois que tu seras mon appui glorieux. Je reconnais en toi le sang de ma race!...

Quelques jours après, Roland, muni des recommandations de Charlemagne, partait pour Cologne à la tête d'une petite armée de vingt mille hommes bien armés. La première rencontre fut un triomphe, mais un triomphe sanglant. Français et Sarrasins tombaient comme des mouches et le champ de bataille ressemblait à un immense cimetière dont on n'aurait pas eu le temps d'enfouir les morts. Les chevaux nageaient dans le sang et leurs sabots entraient dans les entrailles décousues et dans les poitrines entrouvertes. Roland menait rondement sa vaillante armée, électrisée par son exemple. Les Sarrasins abvolèrent bien vite, laissant leur chef Escoursaut entre les mains des Français.

— Poursuivons ces lâches! cria Roland à ses gens.

— Seigneur, dit Escoursaut, je vous supplie d'épargner mes gens. Les prisonniers que vous avez faits et la victoire que vous avez remportée doivent vous suffire. Ils sont déjà assez malheureux de me savoir pris. Accordez leur une trêve et conduisez-moi vers le roi Charlemagne. Je consens à devenir son vassal, et je m'engage aussi pour ma postérité.

La parole du chef des Sarrasins fut écoutée. Roland cessa de poursuivre les fuyards et promit la trêve au nom de Charlemagne, à qui Escoursaut fut amené en grande pompe.

Quand le roi apprit que son neveu était revenu, qu'il avait vaincu les Sarrasins et fait leur roi prisonnier, il monta à cheval et alla audevant de lui.

— Sire, dit Roland en apercevant son oncle et en venant se prosterner respectueusement devant lui, nous vous amenons Escoursaut, chef des païens. Il consent à devenir votre vassal si vous consentez à lui pardonner.

— Beau neveu, répondit le roi, je suis heureux de ce coup d'essai et je t'en félicite: tu deviendras un illustre chevalier. Quant à ce que tu me dis d'Escoursaut, je ne l'accepte pas; c'est un traître et je n'ai pas la moindre confiance en ses promesses. Qu'on le conduise en prison et que, tout en lui donnant convenablement à boire et à manger, on le surveille activement.

Cela dit, Charlemagne reprit sa route avec ses barons.

— Sire, objecta le duc Naymes, on ne peut nier que Roland ne soit un preux digne de toute votre estime. Il a vaincu les Sarrasins et ce n'était pas une petite affaire. Pourtant, il avait un triste cheval. Que serait-ce donc s'il en avait un bon!... Il serait irrésistible.

— C'est vrai, répondit le roi. Comment ferons-nous pour lui trouver un cheval digne de lui.

— Le moyen est bien simple, Sire: faites publier, au son de la trompette, que vous voulez voir courir tous les chevaux de votre armée et que celui auquel appartiendra le meilleur coureur aura pour récompense une couronne d'or, cinq marcs d'argent et cent pièces de draps de soie. Quand vous saurez ainsi quel est le meilleur cheval de votre royaume, vous l'achèterez et en ferez présent à votre neveu Roland, qui l'a bien mérité.

Le moyen parut bon à Charlemagne qui s'empressa de faire publier à son de trompe, par tout son royaume, qu'une course extraordinaire de chevaux aurait lieu à Paris à la Saint Jean. C'est ainsi que Renaud l'apprit.

—Charlemagne verra le meilleur tour du monde, dit-il en riant à son cousin Maugis. Je veux me rendre à Paris, monté sur Bayard, et gagner la couronne d'or.

— Ne faites pas cela, cousin, répliqua Maugis, la prudence s'y oppose. Ou, tout au moins, consentez



à ce que je vous accompagne. Vous serez plus en sûreté. Nous nous ferons suivre, en outre, par des chevaliers fidèles et déterminés.

— Cela me convient, cousin, répondit Renaud.

Il alla ensuite vers sa femme, qu'il embrassa tendrement en lui disant :

— Madame, l'honneur m'appelle à Paris. Je vous laisse la garde de Montauban, où je reviendrai bientôt, je l'espère.

— Sire, répondit Clarice, vous faites bien de vous en rapporter à moi. Ordonnez seulement à vos chevaliers de ne point sortir du château, et je vous réponds que personne n'y entrera en votre absence, fut-ce le roi mon frère. Allez donc à Paris et que Dieu vous garde !...

Renaud, satisfait de cette assurance, embrassa de nouveau dame Clarice et se mit en route avec ses frères, son cousin Maugis et un certain nombre de chevaliers. Arrivés à Orléans, audelà de la Loire, on leur demanda qui ils étaient et où ils allaient.

— Nous sommes Bernois, répondit Maugis qui parlait pour tous ; nous allons à Paris pour essayer de gagner le prix que le roi a proposé pour la course de chevaux.

On les laissa passer et ils continuèrent leur route tout d'un trait jusqu'à Melun, où ils couchèrent.

— Cousin Maugis, dit Renaud, une chose m'embarrasse. Bayard et moi sommes connus de Charlemagne et de ses barons. Comment faire alors pour entrer en lice ?

Maugis était habile dans l'art des enchantements. Il pila et détrempa une certaine herbe et en frotta Bayard qui, en un instant, de noir et vigoureux qu'il était, devint blanc et comme accablé de vieillesse. Puis de même à Renaud qui, par la vertu d'un élixir dont l'oignit Maugis, fut rajeuni d'une quinzaine d'années. Tous deux étaient méconnaissables.

Cette métamorphose opérée, Maugis et Renaud se dirigèrent vers Paris, laissant à Melun les trois autres fils Aymon et leurs chevaliers. Le jour des courses était arrivé et cela faisait un grand remue-ménage par toute la ville. A la premièrent auberge qu'ils rencontrèrent, Maugis tira de sa ceinture un fil de soie, qu'il cira, et dont il attacha une des jambes de Bayard qui, de cette façon, se mit à clocher. Delà, les deux cousins, suivis de Bayard, se rendirent en la prairie de Seine où devait avoir lieu la course.

Charlemagne arriva bientôt avec ses barons, fit placer sa couronne d'or au bout de la lice, avec les cinq marcs d'argent et les draps de soie, et donna le signal aux chevaliers qui devaient courir. Renaud, monté sur Bayard, toujours clochant, se mit en ligne pour prendre part à la joute, au milieu des huées et des brocards de chacun des assistants.

— Oh ! Oh ! voyez donc ce cheval fringant ! criait-on de tout côté en ricanant. Il a peut-être la prétention de remporter le prix !...Pauvre bête ! Elle est plutôt faite pour l'arroi que pour la course !... Et encore, il faut de la vigueur pour tirer l'arroi !... Pauvre animal ! on aura beau l'affoler de coups, on n'en tirera jamais le moindre galop. Cela lui est défendu comme le *Pater* aux ânes !...

Ainsi disait-on de tout côté. Pendant ce temps, Renaud souriait, sans s'émouvoir de ces babioles.

Le signal donné, tous les chevaliers partirent. Maugis, jugeant le moment opportun, se baissa sans faire semblant de rien et délia adroitement le fil de soie qui retenait captif le pied du noble Bayard qui, les naseaux ouverts, l'œil ardent, le cou allongé, partit ventre à terre, à la grande stupéfaction de la foule.

— Bayard, ami Bayard, lui disait Renaud emporté par sa course furieuse et en lui baisant la crinière ; Bayard, ami Bayard, vous savez qu'il faut gagner le prix !

Et Bayard allait comme le vent, comme l'éclair, laissant loin derrière lui tous les chevaux et tous les chevaliers partis quelques minutes avant lui.

— Je n'ai jamais vu cheval courir comme ce cheval blanc, disait le roi Charlemagne, enthousiasmé. S'il n'était blanc comme il l'est, je croirais vraiment que c'est le Bayard de Renaud de Montauban.

Quand Renaud fut au bout de la lice, il arrêta Bayard, se pencha vers la couronne d'or acclampée à un poteau, la prit, la mit sous son bras, dédaignant les cinq marcs d'argent et les cent pièces de draps de soie, et se dirigea à petit pas vers Charlemagne, qui lui dit d'un air bienveillant :

— Arrêtez un peu, l'ami, je vous prie, que je vous félicite. Si vous tenez à ma couronne, vous pouvez la garder ; je vous donnerai en outre, en échange de votre cheval, tant d'argent, tant d'argent, que jamais, quoique vous fassiez, vous ne pourrez être pauvre !....

— Je me soucie de votre argent autant que des neiges d'antan, répondit dédaigneusement Renaud ; et pour ce qui est de votre couronne, je la garde, puisque je l'ai gagnée. Cherchez un autre cheval pour votre neveu Roland : Bayard ne peut être monté que par Renaud.

Cela dit, Renaud parla tout bas à Bayard, qui partit comme une flèche.

— A moi... barons... A mon aide... dit le roi.

On courut après le fugitif. Mais déjà Renaud avait passé la Seine. Arrivé sur l'autre bord, il s'était arrêté pour laisser souffler le brave Bayard. Charlemagne, qui se trouvait sur la rive opposée avec quelques-uns de ses barons, le voyant ainsi arrêté, lui cria :

— Fils d'Aymon, rends-moi ma couronne et je t'accorderai trêve pour deux ans.

— Roi Charlemagne, lui répondit Renaud, votre couronne est belle et bonne : je la garde. Elle m'appartient ; je la vendrai pour payer mes chevaliers, m'en réservant seulement l'escarboucle que je placerai au sommet de mon donjon, afin que les pélerins de Saint Jacques la puissent voir et admirer.

Cela dit, Renaud dit quelques mots à Bayard qui reprit sa course ardente à travers la campagne, jusqu'à un petit bois où Maugis attendait son cousin. Puis on se dirigea vers Melun, où étaient les trois frères de Renaud, et la petite troupe regagna tranquillement Montauban, où son retour fut fêté comme il convenait.

## CHAPITRE IX.

Comme Charlemagne assiégea Montauban, et ce qui en résulta. Comme, ensuite, Roland alla camper dans un lieu nommé Balançon, et ce qui en ad.int.

Charlemagne était furieux de voir sa proie lui échapper, ainsi que sa couronne. Il assembla ses barons et leur demanda la marche à suivre pour saisir Renaud et ressaisir sa couronne, à laquelle

il tenait beaucoup, à cause de l'escarboucle.

— Sire, dit le duc Naymes, calmez votre colère et écoutez-moi. Il ne tient qu'à vous de réduire Yon de Gascogne et de prendre les fils Aymon. Faites assembler tous vos vassaux pour que tous soient prêts à la Chandeleur prochaine, et, après avoir fait de nombreuses provisions de vivres, pour quelques années, vous irez mettre le siége devant Montauban que vous finirez bien par prendre, aidé de votre beau neveu Roland.

Ce conseil fut approuvé, mais quand le roi eut fait part à ses barons de son projet, aucun d'eux ne voulut s'engager envers lui. Tous trouvèrent que la précédente expédition les avait fatigués outre mesure et ils demandèrent du temps pour se reposer. Charlemagne, alors, irrité, jura que, dût-il tout perdre, il irait en Gascogne avec une armée composée exclusivement de jeunes gens.

— Sire, dit le duc Naymes, vous ferez bien de prendre des jeunes gens. Ils en tâteront et verront, comme nous, ce que c'est que ces guerres lointaines dont on ne rapporte rien que des fatigues et des blessures.

— Duc Naymes, répondit Charlemagne, j'augure bien mieux encore des jeunes que des vieux. Les jeunes ont moins de patience, mais ils ont plus de fougue, plus d'audace, j'ose dire plus de courage. Le péril ne les rebute pas; ils vont au devant comme à un rendez-vous joyeux. Mon armée ainsi ravitaillée fera merveille; nous prendrons Montauban; nous vaincrons Yon de Gascogne et nous assujettirons les quatre fils Aymon. Vous verrez!

— Nous verrons, Sire.

Quoique décidé à partir à la Chandeleur, comme il l'avait résolu, Charlemagne eut la prud'hommie d'attendre au temps de Pâques, et bien lui en prit, car la plupart de ses barons se joignirent à lui: Richard de Normandie, Salomon de Bretagne, Dizier d'Espagne, Geoffroi d'Avignon, Bertrand d'Allemagne et l'archevêque Turpin. L'armée se grossit de cette façon de trente mille chevaliers nouveaux. Quand elle fut réunie, Charlemagne appela Roland, lui remit l'oriflamme et lui confia la conduite de tous ses chevaliers qui partirent tout aussitôt et ne s'arrêtèrent qu'à Blois. Quelques jours après, l'armée arrivait sous les murs de Montauban.

— Sire, dit Roland à son oncle, quand donnerons-nous l'assaut?

— Bientôt, beau neveu, bientôt.... Laissez-moi réfléchir un peu. Cette forteresse est très solidement assise, et, avant que nous l'ayons prise, les gens de Renaud auront fortement endommagé mon armée. Je vais tâter d'un autre moyen et envoyer un messager pour poser mes conditions aux quatre fils Aymon.

— Comme vous voudrez, Sire; j'attendrai votre bon plaisir.

Un chevalier fut, en effet, envoyé par Charlemagne à Montauban et introduit immédiatement auprès de Renaud, auquel il dit, avec respect:

— Chevalier Renaud, votre bravoure est connue et je m'incline devant elle; mais vous êtes en ce moment rebelle à Charlemagne, et c'est au nom de ce grand empereur que je viens vous parler. Voici quelles sont les conditions de mon maître et du vôtre: si vous consentez à vous rendre à merci et à livrer votre frère Richard, vous aurez la vie sauve; sinon, votre château sera assiégé, vous serez tous pris et pendus haut et court aux fourches patibulaires de votre propre forteresse. J'ai dit!

— Vos menaces ne m'effrayent par beaucoup, comme vous voyez, répondit Renaud en riant. Voilà plusieurs fois que Charlemagne me fait cette proposition dont la moitié est inacceptable. A cause des braves gens dont je compromets la vie par un long siége, je consentirais bien à céder Montauban à l'empereur. Mais l'honneur et l'amitié me défendent de livrer mon frère Richard... Voilà mon ultime parole!... Rapportez-la à votre maître et qu'il nous assiége, si cela lui plaît: nous sommes disposés à nous défendre.

Le messager revint vers Charlemagne et lui répéta les propres paroles de Renaud, qui donnèrent un peu de tablature au roi. Cependant il ordonna à ses gens d'avancer de Montauban le plus près possible et de placer sa tente en face de l'entrée principale de cette redoutable forteresse. Dix mille tentes furent bientôt dressées dans l'ordre indiqué.

Lorsque l'armée fut ainsi campée, Roland, qui savait que les intentions de Charlemagne n'étaient pas d'assiéger encore, crut pouvoir s'éloigner un peu de la tente impériale et aller camper, avec ses chevaliers, jeunes comme lui, dans un lieu nommé Balançon, en face l'autre porte de Montauban, au bord d'une très grande et très profonde rivière. En conséquence il fit mettre sa tente en cet endroit, avec un dragon d'or au-dessus, en signe de ralliement.

— Cet endroit est admirable, dit-il à sa suite; on découvre tout le pays et l'on peut juger de la bonne position de Montauban, que protégent deux rivières, la Dordogne et la Gironde. Je ne suis plus étonné si les quatre fils Aymon résistent à mon oncle! Jamais nous ne parviendrons à les déloger de là.

— Vous avez tort de parler ainsi, Sire Roland, répondit le jeune Olivier, son plus cher compagnon. Pourquoi ne prendrions-nous pas Montauban? Nous avons bien pris Losanges qui était aussi bien fortifié, et nous avons abattu la grande tour de Constantinople, aussi difficile à aborder que Montauban. Je vous assure, moi, que si les quatre fils Aymon ne se veulent rendre, il leur en cuira.

— Je vous assure, moi, reprit Roland, que s'il en cuit à quelqu'un, ce sera à nous. Renaud est courageux; il est irrésistible, monté sur son cheval Bayard. Ses frères sont courageux aussi; leurs chevaliers les valent bien. Comment voulez-vous donc que nous les mettions à la raison?... Quand vous verrez Renaud en face de vous, mes amis, je vous jure que plus d'un regrettera d'être venu!... Attendons ici les événements, par prud'hommie.

Quand le pavillon de Roland fut tendu, il alla se promener avec Olivier, l'archevêque Turpin et quelques autres barons. Chemin faisant, ils aperçurent un grand nombre d'oiseaux entre les deux rivières.

— Mes amis, s'écria Roland, je propose pour nous distraire, une bonne partie de chasse. Voltons immédiatement et allons q[illegible]rir nos faucons et nos mulets! Nous nous amuserons beaucoup, je vous le promets. N'est-ce pas votre avis, archevêque Turpin?...

— C'est tout à fait mon avis, chevalier Roland, répondit l'archevêque. Seulement, vous me permettrez de m'abstenir et de rester avec Ogier, sous nos tentes,



pour veiller au grain. La jeunesse est enflambée de folie : il faut qu'elle s'amuse. La vieillesse a d'autres devoirs: il faut qu'elle réfléchisse, médite et prie pour ceux qui réfléchissent rarement et ne prient jamais. Je ne vitupère pas contre vous, Dieu m'en garde; je signale seulement la différence de nos rôles. Allez, beau Roland!

Roland monta lors à cheval, emmena avec lui une trentaine de barons montés sur des mulets, et tous partirent pour aller chasser au faucon, sans souci d'autre chose, pendant que l'archevêque Turpin et Ogier, restés sous leurs tentes, se faisaient raconter par un ancien les détails du siége de la grande ville de Troyes.

Laissons les jeunes chasser et les anciens causer, et revenons aux quatre fils Aymon.

— Frères et amis, dit Renaud, un de nos espions m'apprend à l'instant que Roland et Olivier, avec trente chevaliers, se sont éloignés du camp impérial et sont allés chasser au faucon dans la plaine de Balançon... Il faut les faire repentir de cette imprudence.

Renaud s'arma, ses frères et son cousin s'armèrent aussi et, suivis de quatre mille chevaliers bien armés, ils sortirent de Montauban par une poterne connue d'eux seuls. Un forestier les guidait par les endroits les plus impénétrables de la forêt, de façon à dissimuler leur marche; il les conduisit ainsi droit à Balançon, en face des tentes.

— Mes amis, s'écria Renaud en montrant le camp ennemi, voyez la belle capture que nous avons à faire!...

— Sire, lui répondirent ses chevaliers avec enthousiasme; avançons hardiment, car, vous ayant à notre tête, nous irions attaquer l'Enfer!...

L'archevêque Turpin, qui gardait le camp de Roland, leva la tête et vit des corbeaux qui menaient un grand bruit audessus de Montauban.

— Mauvais présage! s'écria-t-il.

Il regarda ensuite du côté de la forêt et aperçut la petite armée de Renaud. La terreur, alors, s'empara de lui. Il appela Ogier-le-Danois, lui donna l'éveil de la présence des ennemis et le pria de faire sonner les trompettes, ce qu'il fit incontinent, un peu ému lui-même de cette brusque apparition. En un clin-d'œil, l'armée fut en mouvement et prête à repousser les assaillants.

— Ah! Ah! dit Renaud. L'éveil est donné; les gens de Roland sont sur pied! C'est fâcheux; mais nous nous en tirerons tout de même. Attaquons-les rapidement. Cousin Maugis, restez dans la forêt avec mille chevaliers : vous ne viendrez que lorsque vous jugerez que nous avons besoin d'être secourus. Sus! Sus aux Français, mes amis!... Nous vaincrons!...

Et Renaud s'élança en avant. Le premier qu'il rencontra fut Aymeric, comte de Nicol : il le renversa mort d'un coup de sa lance, qui s'en brisa. Mettant alors l'épée à la main, il la fit joyeusement reluire au soleil et courut à la rencontre de nouvelles victimes.

— Sus! Sus! criait-il. Où est Roland? Où est Olivier? Où est Turpin? Ces gens qui nous ont appelés traitres, où sont-ils?...

— Me voilà, Renaud! répondit l'archevêque Turpin en se précipitant audevant de lui.

— Tiens, Turpin! cria Renaud en lui rompant le casque d'un vaillant coup d'épée. Tu aurais mieux fait de rester dans ton église, archevêque de malheur!....

— Et toi dans ton nid de pierre, vautour! répliqua Turpin, revenu de son étourdissement, et appliquant un violent coup de lance sur l'écu de Renaud.

Mais Renaud était solide sur ses étriers et nul, jusques-là, ne les lui avait fait vider. Il passa à côté de Turpin, en riant, et se précipita en plein carnage, suivi de ses frères qui faisaient rage, comme lui. Ogier-le-Danois, monté sur Brouard, le vaillant Brouard, vint à la rencontre de Richard et il le frappa si rudement qu'il le renversa de cheval. Renaud, voyant son frère démonté, accourut vers Ogier, lui porta de violents coups d'épée et, finalement, arrêta Brouard par la crinière, après avoir envoyé son maitre rouler à quelques pas delà, dans la poussière. De son côté, Maugis, voyant que tous les bataillons étaient en désordre, jugea le moment favorable pour intervenir ; il sortit donc de son embuscade, vint à Balançon, passa le gué et se jeta en pleine mêlée. Au bout d'une heure de ce carnage, les Français étaient en désarroi. Quant aux gens des fils Aymon, après les avoir poursuivis pendant une lieue, ils revinrent au camp, s'emparèrent de tout ce qui s'y trouvait et revinrent à Montauban, contents de leur journée. Maugis fit distribuer le butin conquis; après quoi, il monta sur le haut de la tour principale du château et y arbora le dragon d'or, enlevé par lui à la tente de Roland. Toute l'armée de Charlemagne l'aperçut et Charlemagne s'imagina que Roland s'était emparé de Montauban, ce dont il se réjouit fort.

## CHAPITRE X

Comme le roi de Gascogne se décida à livrer les quatre fils Aymon à l'empereur Charlemagne.

Roland et Olivier revenaient de la chasse très contents : ils avaient pris beaucoup d'oiseaux, et leurs faucons étaient bien fatigués. En chemin, ils rencontrèrent Damprambaut, un de leurs chevaliers, qui venait audevant d'eux.

— Sire Renaud, dit-il, vous avez eu beaucoup de déduict, certes, et je vous en félicite. Mais ces oiseaux que vous avez pris vous coûteront plus cher que vous ne pensez. Pendant que vous vous amusiez, les quatre fils Aymon venaient vous prendre vos hommes et vos chevaux... Vous pouvez voir votre dragon sur la tour de Montauban.

Roland fut très ému de cette nouvelle; il resta songeur pendant quelques instants; puis, se tournant vers l'archevêque Turpin.

— Que me conseillez-vous? lui demanda-t-il. Je n'ose me représenter devant mon oncle, après ce qui vient d'arriver.

— Sire Roland, répondit Turpin, vous n'êtes pas le premier auquel pareille chose est arrivée... C'est une surprise désagréable, voila tout. Pour vous ré-



conforter, je vous promets qu'avant trois jours vous aurez les gens de Renaud comme il a eu les vôtres.

— Vraiment ?... dit Roland.

— Vraiment, dit Turpin.

Ainsi rassuré, Roland remonta à cheval ; Olivier et Turpin en firent autant ; et la petite troupe revint vers le camp de Charlemagne, un peu en désarroi, comme bien vous pensez. Au bout de deux jours, pendant lesquels Roland, honteux, était resté sans oser sortir de la tente du duc Naymes, l'archevêque Turpin alla vers Charlemagne à qui il raconta tout. Charlemagne en fut bien fâché et, comme à l'ordinaire, il réunit ses barons pour prendre conseil d'eux sur la conduite qu'il devait tenir. Quelques uns s'abstinrent, le cas étant grave ; le duc Naymes seul conseilla d'agir vigoureusement et d'envoyer des messagers au roi Yon, à seule fin de le forcer à livrer les quatre fils Aymon.

— Naymes, répondit Charlemagne, votre conseil est bon et je le veux suivre.

Appelant alors un chevalier, il ajouta :

— Vous allez vous rendre à Toulouse, auprès du roi Yon; vous lui direz que je suis entré en Gascogne avec mes douze pairs de Franee et à la tête de cent mille combattants. Si cela ne le touche pas, vous ajouterez que s'il ne me livre pas les quatre fils Aymou, mes ennemis, je lui ôterai sa couronne et son royaume et qu'on ne l'appellera plus désormais que « le roi détrôné. » Allez !...

Le messager de Charlemagne partit, alla à Toulouse, fut introduit auprès du roi Yon et lui exposa l'objet de sa visite. Le roi Yon resta quelques instants sans répondre ; puis, voyant que le messager attendait qu'il se prononçât, il lui dit :

— Mon ami, ce que vous m'annoncez est tellement grave, que je ne puis prendre sur moi de vous donner une réponse immédiate. Il faut que vous vous décidiez à rester ici une huitaine de jours...

Le messager ayant consenti, le roi Yon le recommanda à son sénéchal, et, suivi de huit comtes, se rendit dans une chambre secrète du palais, dont il fit soigneusement fermer toutes les portes, afin que personne ne pût entendre du dehors ce qui allait s'y dire et faire.

— Seigneurs, dit-il à ses conseillers, voici ce qui arrive. Vous connaissez et estimez les quatre fils Aymon. Il parait qu'ils sont les ennemis personnels de Charlemagne, qui veut les avoir à toute force, et qui, pour cela, ne craindra pas de me déposséder de ma couronne et de mon royaume, si je ne les lui livre, pieds et poings liés.

— Sire, répondit le chevalier Godefroid, neveu du roi Yon, je suis vraiment surpris. Vous nous demandez conseil sur ce que vous devez faire en cette occurence ? Mais, Sire, avez-vous donc déjà oublié ce que nous devons tous et ce que vous devez vous-même aux braves fils Aymon ?... Ce sont nos amis, et, qui plus est, Renaud est votre frère, puisque vous lui avez donné votre sœur. Les livrer à Charlemagne serait une infamie, et de loyaux chevaliers ne conseilleront jamais une infamie.Cherchez ailleurs d'autres conseils et d'autres conseillers !...

Cette bouillante sortie de Godefroid fut applaudie. Le vieux comte d'Anjou, seul, branlant sa tête chenue, n'applaudit pas et parla ainsi :

— Sire, ne vous laissez pas impressionner par l'enthousiasme de votre beau neveu : c'est un feu de paille. Tournez-vous du côté des sages et des prud'hommes. Nous savons mieux que les jeunes, nous autres vieux, ce qu'il convient de faire dans les circonstances difficiles. Nous allons plus lentement, mais plus sûrement. Nous connaissons le prix des choses et des gens. Rien ne nous influence, rien ne nous grise !... Les quatre fils Aymon sont de braves chevaliers, j'en conviens ; Renaud est votre frère, je le sais. S'ils n'étaient pas les ennemis de Charlemagne, vous leur devriez, plus qu'à personne, votre amitié et votre protection; mais ils sont les ennemis de Charlemagne et cet empereur est puissant : on ne le brave pas en vain. Par ainsi, livrez lui les quatre fils Aymon !

— Sire, Sire, s'écria Guichard de Bayonne, n'écoutez pas ce cruel conseil du comte d'Anjou. En l'écoutant, vous vous déshonorez, tout simplement !... Nous périrons tous, s'il le faut, mais nous ne livrerons pas les quatre fils Aymon !...

— Sire, dit à son tour le comte Hector, écoutez le conseil du comte d'Anjou : homme sage, conseil sage. Je ne vitupère pas contre les fils Aymon ; je les tiens, au contraire, pour de braves et loyaux chevaliers. Mais leur présence en Gascogne compromet trop votre couronne. Ils ont eu le malheur d'attirer sur leurs têtes la colère de Charlemagne ; ne l'attirez pas sur la vôtre en les protégeant plus longtemps. Il vaut mieux encore sacrifier quatre chevaliers que de sacrifier un royaume.

— Ami Hector, répondit Yon, je veux suivre votre conseil, qui est celui de mon loyal vassal le comte d'Anjou : je le juge très sage. J'ai du reste l'esprit affené de mauvaises réflexions et je veux sortir, au plus vite, de l'embarras où je me trouve. Je rendrai donc les quatre Aymon. Pauvre Renaud !...

Le roi, à ce souvenir, poussa un long soupir et tomba dans une mélancolique songerie que respectèrent ses barons en se retirant un à un.

— Pauvre Renaud ! murmura-t-il. Il m'a obligé, il m'a secouru, et je vais le livrer, ainsi que ses frères !... Je garderai ma couronne et mon royaume, mais je serai réputé traitre roi, déloyal ami, frère félon, durant le reste de ma vie !... Pauvre Renaud !

Quand le roi Yon eut suffisament pleuré sur le sort des quatre fils Aymon, il se fit une raison et appela son chapelain, auquel il dit :

— Ecrivez au roi Charlemagne qu'avant dix jours il trouvera les quatre fils Aymon dans les plaines de Vaucouleurs, revêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine, montés sur des mulets, et tenant des roses en leurs mains. Huit comtes de mon royaume les accompagneront. Si, de cette façon, les quatre fils Aymon lui échappent, qu'il s'en prenne à lui, non à moi.

La lettre écrite et scellée, le roi Yon, appela son sénéchal et lui commanda de la porter à Charlemagne.

Le sénéchal monta à cheval, prit avec lui le héraut de Charlemagne, et tous deux quittèrent Toulouse. Quand ils furent arrivés près de Montauban, dans la plaine, ils aperçurent la tente royale et s'y rendirent pour rendre compte l'un et l'autre de leur mission. Charlemagne, ayant lu la lettre du roi Yon, parut très satisfait.

— Votre maître parle bien, dit-il au sénéchal ; je vois qu'il comprend à merveille ses intérêts et son devoir. En me livrant mes ennemis il devient mon

ami. Dès aujourd'hui il peut compter sur moi :|j'augmente sa seigneurie de quatorze bons châteaux ! Retirez-vous avec ces paroles de bonne amitié, que vous porterez de ma part à votre maitre, ainsi que les quatre manteaux d'écarlate fourrés d'hermine qui doivent servir à faire reconnaître les quatre fils Aymon...

Ce disant, Charlemagne donna au sénéchal l'anneau d'or qu'il avait au doigt, et après l'avoir congédié, fit appeler auprès de lui Ogier-le-Danois et Foulques de Morillon, auxquels il tint ce langage :

— Je vous ai fait appeler, parce que j'ai un secret à vous confier et que je veux qu'il ne soit connu que de nous trois... Voici ce que c'est. Le roi Yon consent enfin à nous livrer les quatre fils Aymon... Vous allez vous rendre, en conséquence, avec trois cents chevaliers dans les plaines de Vaucouleurs, où ils doivent passer bientôt, et, morts ou vifs, vous me les amenerez !...

— Sire, fit observer Ogier, nous n'avons jamais vu les quatre fils Aymon, qu'armés en guerre ; comment les reconnaîtrons-nous ?...

— Cela est prévu, répondit le roi ; ils seront montés sur des mulets et vêtus de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine ; ils tiendront en outre des roses à la main.

— Cela nous suffit, Sire ! dit Ogier.

Foulques de Morillon et Ogier-le-Danois réunirent donc les trois cents chevaliers qu'il leur fallait et sortirent secrètement du camp, pour se rendre dans les plaines de Vaucouleurs. Une fois arrivés, ils s'embusquèrent dans un petit bois de sapins, afin de n'exciter aucun soupçon, et attendirent quelque temps.

Hélas ! pourquoi Renaud et ses frères n'étaient-ils pas instruits de ce qui se tramait contre eux ! Au lieu de mulets, ils auraient pris des chevaux ; au lieu de manteaux d'écarlate fourrés d'hermine ils auraient mis leur solide armure !...

Revenons à Toulouse et au roi Yon.

Le sénéchal revint, porteur d'une lettre de Charlemagne. Yon fit ouvrir cette lettre par son secrétaire et, voyant que sa trahison était acceptée et payée, il se mit à pleurer comme une femme. Puis, redevenant homme et roi, il manda son escorte habituelle de chevaliers et partit aussitôt pour Montauban. La première personne qui se présenta à lui, lorsqu'il entra dans le palais de Renaud, fut Clarice, sa sœur, qui voulut se jeter dans ses bras. Mais il la repoussa doucement, en se plaignant d'un violent mal de tête, et en la priant de lui faire préparer un lit, parce qu'il avait besoin de repos. Le lit préparé, Yon se coucha, sans pouvoir dormir.

— Hélas ! murmurait-il en se retournant çà et là sur sa couche, sans pouvoir ciller les yeux. Hélas ! combien je suis malheureux ! Quelle cruelle alternative ! Perdre ma couronne ou Renaud !... Ma sœur va me maudire !... Livrer son époux !... Livrer de si braves chevaliers qui ne m'ont jamais fait que du bien !... Hélas ! Hélas ! Hélas ! Je ne m'appelle plus Yon ; désormais, on m'appellera Judas Iscariote !...

Pendant que ce pauvre homme de roi se livrait ainsi à l'amertume de ses regrets, Renaud et ses frères, revenus de la chasse, apprenaient la présence de leur beau-frère à Montauban, et, joyeux de cette aubaine, se livraient à des fanfares et à des sonneries à réveiller un mort. Ils ne cessèrent que lorsqu'on vint leur apprendre que le roi Yon, fatigué et malade, avait besoin de repos et de silence.

Le lendemain, Yon se présenta devant les quatre fils Aymon et, sans plus de paroles, les pria d'accepter en présent, chacun, un manteau d'écarlate fourré d'hermine, et de le porter en son honneur. Quand chacun d'eux, pour lui faire plaisir, eut revêtu le manteau, le roi Yon ne put s'empêcher de tressaillir et de pleurer.

—Qu'avez-vous donc? demanda Renaud affectueusement à son beau-frère.

— Je n'ai rien, absolument rien, sinon que je vous trouve merveilleusement habillés ainsi, répondit le roi Yon en se détournant.

On déjeuna, les quatre fils Aymon de très bon appétit, comme toujours; le roi Yon, seul, ne fit pas la moindre fête aux plats qu'on lui présenta. Seulement, vers la fin du repas, enhardi par la confiance que lui témoignait Renaud, il lui dit :

— Ami Renaud, j'ai quelque chose à vous confier. J'ai été à Monbodel, où j'ai conféré avec Charlemagne, qui m'accusait de trahison, parce que vous êtes dans mon royaume. J'ai présenté gage devant toute la compagnie, mais personne n'a été assez hardi pour me dédire. Nous avons eu plusieurs paroles ensemble, et à la fin nous avons déclaré la paix aux conditions suivantes, savoir : Que vous irez demain aux plaines de Vaucouleurs; vous n'aurez pour arme que votre épée ; vous monterez sur des mulets, serez revêtus des manteaux que je vous ai donnés, et porterez chacun une rose à la main ; je vous ferai accompagner par huit de mes comtes, le plus honnêtement qu'il me sera possible. Vous trouverez le roi, le duc de Bavière, Oger et les douze pairs de France. Vous saluerez Charlemagn·, lui baiserez les pieds, et il vous rendra toutes vos seigneuries.

— Sire, répondit Renaud, je me méfie de Charlemagne, car il nous déteste.

— Ne craignez rien, lui répondit Yon, il en a fait le serment devant toute sa baronie.

— Que dites-vous, reprit Allard? Vous savez que Charlemagne a juré notre perte s'il pouvait nous prendre; je suis surpris que vous continuiez à aller, tout désarmé, vous remettre entre ses mains; pour moi, je n'irai pas sans armes.

— A Dieu ne plaise, dit Renaud, que je ne m'en rapporte pas au roi Yon !

Puis, se tournant vers ce dernier :

— Sire, lui dit-il, nous irons au lieu marqué, quoiqu'il doive nous en arriver. Pour vous, comme pour nous, j'espère faire notre paix avec Charlemagne!

Le roi Yon quitta alors la salle, et Renaud resta seul avec ses frères et sa femme, qui vint vers lui et l'embrassa bien tendrement en lui disant :

— Je crois en mon frère, mais je ne crois pas en Charlemagne. Mon ami, je vous en supplie, n'allez pas à ce rendez-vous de Vaucouleurs! Il y a quelque trahison sous roche! Prenez garde! Cette nuit, j'ai eu des songes alarmants. J'étais aux fenêtres du palais... Mille sangliers sortent tout-à-coup du bois... et fondent sur vous, armés de leurs terribles boutoirs, blancs ou aigus comme des épées..... Vous tombez percé de coups, et, avec vous, tombe la tour de Montauban... Vient ensuite un traître qui



frappe Allard et lui perce le bras... Puis deux anges apparaissent, s'emparent de Richard et le pendent à un pommier..... Voilà mon rêve, mon doux ami!... Je vous supplie de prendre garde et de me conserver votre existence qui m'est si chère!...

— Femme, taisez-vous! répondit brusquement Renaud. Il n'y a que les enfants, les femmes et les fous qui croyent aux songes!... Je ne leur fais nulle créance, pour ma part. Ainsi, ne parlons plus de cela!... J'irai au rendez-vous qui m'est assigné.

— Je n'irai pas, moi, dit Allard.

— J'irai, moi, dit Richard, mais non dans l'attirail convenu... Nous vous suivrons, frère Renaud, mais armés de pied en cap, et vous emmenerez votre glorieux cheval Bayard, qui, en cas de danger, peut nous porter tous les quatre.

— J'y consens, si le roi Yon y consent, répondit Renaud.

Le roi Yon, interrogé, s'opposa à ce projet de Richard, en prétextant l'ordre formel de Charlemagne. Comme, en somme, les quatre fils Aymon n'avaient jamais eu à se plaindre du roi Yon, et qu'ils étaient, pour le moment, à cent lieues de le croire capable d'une trahison, ils se décidèrent à partir dans le costume et dans l'ordre indiqués d'avance, montés tous les quatre sur des mulets.

En chemin, et pour en abréger les longueurs, Allard se mit à chanter des chansons fort gaillardes dont ses frères répétèrent le refrain avec une grande gaîté. Les huit comtes du roi Yon, qui formaient leur escorte et qui savaient toute la trahison dont les quatre fils Aymon allaient être victimes, ne pouvaient s'empêcher de les plaindre, en ce moment surtout où ils chantaient des gaillardises. S'ils eussent osé, même, ils leur auraient conseillé d'entonner plutôt un *de profundis* ou un *Dies iræ*. Un bardit eût certes mieux convenu!...

Renaud, d'abord, comme l'aîné des quatre fils et le plus grave par conséquent, n'avait pas voulu se mêler à leurs chansons, impressionné qu'il était, malgré lui, par le songe de sa femme et par des pressentiments personnels. Cependant, gagné peu à peu par la confiance et par la gaîté de ses frères, il mêla sa voix aux leurs.

La situation de la plaine où cette petite troupe devait s'arrêter, et où elle s'arrêta bientôt, était celle-ci : quatre forêts épaisses l'entouraient, dont la moindre n'avait pas moins d'une journée; quatre rivières profondes la coupaient, la Gironde, la Dordogne, le Noir et le Balançon; quatre chemins partaient de là, dont l'un allait en France, le second en Espagne, le troisième en Gallice et le quatrième en Gascogne, et, dans chacun d'eux, embusqués, se tenaient cinq cents hommes. En outre, pas la moindre habitation à dix lieues à la ronde. Un endroit bien choisi, comme vous voyez, pour une trahison!

Un fois entrés dans la vallée, les quatre fils Aymon descendirent de mulet et firent quelques pas en avant, en explorateurs. Il n'y avait personne. Ce silence les étonna, et leurs soupçons leur revinrent à l'esprit.

— Nous sommes trahis! dit Allard à Richard. Trahis! Et j'ai peur que ce ne soit par Renaud!..... Il voulait se débarrasser de nous, et il n'a trouvé que ce moyen!... Renaud, ajouta Allard en voyant son frère aîné revenir de son côté, vous voyez bien que c'était un piége!... Nous sommes tombés dans quelque embuscade... j'en suis sûr, maintenant... et par votre faute!... Ah! pourquoi n'avez-vous pas voulu m'écouter, lorsque je vous conseillais de ne partir qu'armés, avec une troupe suffisante, et surtout avec votre bon cheval Bayard!... Le roi Yon nous a trahis!...

Au moment où Renaud se disposait à répondre à son frère pour le rassurer, on vit poindre à l'horizon un millier de cavaliers dont les armes reluisaient au soleil.

— Trahis! trahis! répéta Allard, en courant vers Guichard et Allard. Ah! Renaud! Renaud! vous! Qui se serait attendu à cela de votre part!... Richard, Guichard, notre frère nous a trahis; il nous a attirés dans un coupe-gorge... Mais, si le ciel est juste, il périra le premier, victime de sa félonie!

— Pauvre frère! répondit Renaud en souriant tranquillement, sans songer à se défendre; et cependant l'épée d'Allard était levée sur sa tête!

— Frère, lui dit alors Richard, expliquez-vous; car, en effet, il y a ici une trahison; d'où qu'elle vienne, il y en a une!

— Mes chers enfants, je vous plains, répondit doucement Renaud; je vous plains de votre erreur, et je me plains moi-même de vous avoir attirés, sans le savoir, dans un abominable guet-à-pens!... Regardez-moi bien, mes amis, et dites-moi si j'ai le visage d'un traître!...

— Non! non!... s'écrièrent ses frères. Les traîtres se logent sous une autre peau que la vôtre, et nous vous demandons pardon d'avoir un instant douté de vous!...

— Seigneurs, reprit Renaud en s'avançant l'épée haute vers l'escorte de comtes que leur avait donnée le roi Yon; voici des ennemis qui approchent, armés et nombreux; le roi Yon vous a donnés à nous pour nous protéger : allons, haut le cœur, seigneurs!

— Nous n'avons plus rien à faire ici, répondit le comte d'Anjou en essayant de tourner bride; nous avions seulement mission de vous conduire dans la vallée de Vaucouleurs; vous y êtes : restez-y!...

— Traîtres! vous y resterez avec nous! s'écria Renaud en se précipitant sur le comte d'Anjou, qu'il tua d'un premier coup.

Les ennemis aperçus par Renaud à l'horizon, et conduits par Foulques de Morillon, n'étaient plus maintenant qu'à une faible distance des quatre fils Aymon, à cette heure complétement seuls.

— La trahison est complète, dit Renaud à ses frères. Nous sommes entourés d'ennemis nombreux : nul de nous quatre ne sortira probablement vivant de cette vallée, notre tombeau!... Eh bien, alors, serrons-nous fermes les uns contre les autres, et mourons debout, en face du soleil et de la mort!...

Les quatre frères s'embrassèrent d'un commun élan, et chacun d'eux, relevant son manteau sur l'épaule droite, afin de jouer plus librement de leur épée, attendirent résolument le premier choc. Trois cents chevaliers, Foulques à leur tête, se détachèrent et vinrent fondre sur eux, la lance en avant : du premier coup, Foulques blessa profondément Renaud à la cuisse. La pourpre de son manteau en devint plus vive.

— Hélas! s'écria Allard, croyant le coup mortel;

hélas! voilà Renaud perdu! Renaud, notre frère, notre protecteur, notre espérance!...

— Ame faible! lui cria Renaud en arrachant de sa chair le fer de lance qui y remuait encore. Ame faible! pourquoi vous lamentez-vous ainsi?... Songez donc plutôt à vous défendre et à me venger, si je succombe... Et, si le courage vous abandonne, regardez-moi faire, et apprenez à mourir!...

Renaud, en effet, malgré la douleur qu'il ressentait de sa blessure, s'était relevé plus courageux que jamais, avait assené un violent coup d'épée à Foulques de Morillon, forcé par là de vider les étriers, et s'était emparé de son cheval.

— Regarde-moi faire, Allard! regarde-moi, petit frère, regarde-moi, et juge si la partie est aussi perdue que tu le dis!... répéta Renaud en faisant un moulinet terrible avec sa bonne épée, et en décapitant un chevalier à chaque coup. C'était le tour de Foulques de Morillon, tout à l'heure! A présent, c'est le tour d'Anguenon!... Sus, sus aux traîtres! Montauban! Montauban!

Quand Renaud eut mis à mal onze chevaliers, trois ducs, quatre comtes et un baron, total: une vingtaine de morts, sans compter les blessés, il se retourna pour voir si son exemple était suivi par ses frères. Ils avaient disparu!

— Hélas! murmura-t-il en recommençant son abattis d'hommes, je n'ai plus qu'à mourir vaillamment, maintenant que ces pauvres enfants ne sont plus!...

Au moment où il prononçait ces mots, il aperçut Allard qui, monté sur un cheval conquis à la façon du sien, faisait rage sur les gens de Foulques de Morillon. Allard était blessé, mais cela n'empêchait pas qu'il portât de rudes coups, aidé qu'il était en cela par Richard et par Guichard.

— Diables d'hommes! disaient les Français, en se débandant de tous côtés. Il faut qu'il soient protégés par quelque pouvoir surnaturel. Ils ne sont que quatre et ils font du ravage comme s'ils étaient mille!

Cependant, tout en se débattant, les gens d'armes du roi, un peu honteux de fuir devant quatre chevaliers, se rallièrent autant qu'ils purent, attaquèrent les fils Aymon avec une énergie désespérée, et parvinrent à les séparer. Richard, alors, se sauva sur un rocher assez escarpé, inaccessible aux chevaux; Allard et Renaud, sortirent de la presse pour se reconnaître un peu, et Guichard, resté seul au milieu des ennemis, se vit entouré et garrotté.

— Renaud, Renaud! cria Allard en voyant emmener son frère. On emmène notre frère! Renaud! Renaud! A la rescousse!

Renaud n'eut pas besoin d'en entendre d'avantage. Il se précipita tête baissée, comme un lion, au beau milieu de la mêlée, à l'endroit même où était Guichard, et en un instant, il le délivra, par suite de l'épouvante qu'il causa à ceux qui l'emmenaient prisonnier. Guichard délié et remis en possession de son épée, les trois frères se mirent à la recherche de Richard, toujours sur son rocher. Avant qu'ils l'eussent découvert, Gérard de Vauvert, cousin de Foulques de Morillon, avait escaladé cette position et, d'un coup de lance, avait fait à Richard une si monstrueuse blessure au ventre que les entrailles lui en sortaient. Puis il s'était mis à crier d'un air joyeux:

— Les quatre fils Aymon ne sont plus à craindre, car je viens de tuer Richard, le plus vaillant d'entre eux! Avec l'aide de Dieu, nous allons prendre les autres et les emmener prisonniers à Charlemagne, qui les fera brancher à Montfaucon!

Mais Richard, quoique épuisé, et tenant ses entrailles dans sa main gauche, se leva et, d'un coup de sa fidèle épée, fit rendre l'âme à Gérard de Vauvert. Cela fait, le brave chevalier, n'en pouvant plus, se laissa tomber par terre en appelant ses frères à son aide. Renaud accourut, et le voyant en ce pitoyable état, il l'embrassa et lui dit d'une voix sincèrement navrée:

— Pauvre cher Richard! mourir à votre âge, quand vous aviez devant vous un si glorieux avenir! quand vous pouviez surpasser en vaillance et Roland et Olivier, et tous les preux les plus vaillants d'entre les vaillants! Pauvre cher frère! Nous n'allons donc plus rester que trois, à présent; trois frères, mais non trois hommes, puisque nous sommes blessés et à moitié morts nous-mêmes.

Pendant ce temps, Guichard et Allard s'étaient rapprochés du rocher où expirait Richard, consolé par Renaud; et, avec eux aussi, s'étaient rapprochés leurs ennemis.

— Richard, demanda timidement Allard à son frère mourant, comment vous sentez-vous? Est-ce qu'il y a quelque espoir que vous en réchappiez?

— Oui et non, répondit Richard d'une voix faible; non, si Renaud est vaincu; oui, s'il est vainqueur. Ma vie dépend de la sienne; s'il succombe, je succomberai. Portez-moi sur ce rocher, qui est une excellente position, et où Gérard de Vauvert n'a pu me frapper que par surprise...

— Prenez notre frère sur votre écu, dit alors Renaud à Allard, et le portez sur le rocher; Guichard et moi nous allons protéger votre retraite.

Ainsi la chose fut-elle faite. Au moment où les trois frères atteignaient le rocher, un gros d'ennemis les entoura en poussant des clameurs de guerre. A la tête de ces nouveaux assaillants se trouvaient Ogier-le-Danois, le comte Cusmar et Morgon d'Afrique. Allard déposa doucement à terre son précieux fardeau, et, l'épée à la main, fit face à ce nouveau danger. De cette façon, Richard était à l'abri des coups.

— Tant d'hommes pour trois chevaliers, cria Renaud, en frappant à droite et à gauche, dans le tas.

— Rendez-vous! leur cria le comte Cusmar.

— Jamais! répondit fièrement Renaud.

Cependant, malgré leurs efforts surhumains, les trois fils Aymon allaient succomber; déjà ils perdaient le plus pur de leur sang par les blessures qu'ils avaient reçues, lorsque Ogier-le-Danois, jugeant à propos d'intervenir, ordonna un répit de quelques instants et s'offrit à parlementer avec ces trois vaillants jeunes hommes. En conséquence, il s'approcha le plus possible du rocher, qu'ils défendaient si courageusement, et leur dit, de façon à n'être entendu que d'eux:

— Mes pauvres cousins, je ne vous veux pas de mal, personnellement, vous le savez. En outre, votre position actuelle m'intéresse; vous êtes blessés; l'un de vous est mourant, s'il n'est déjà mort... Il faut vous rendre!...

— Jamais, répondit Renaud.

— Au moins, reprit Ogier, défendez vous mieux

que vous ne le faites, mes pauvres cousins... Voyons... écoutez-moi... dans votre intérêt... Reposez-vous un peu et ramassez le plus de pierres que vous pourrez, afin de vous défendre sur votre rocher... Je vais essayer d'obtenir une trêve... En attendant les renforts qui vous arriveront sans doute, fortifiez-vous dans la position où vous êtes acculés!... Pauvres cousins! pauvres cousins!...

— Sire Ogier, cria de loin le comte Cusmar, impatienté de la longueur de ces pourparlers; est-ce que vous n'avez pas bientôt fini! Veulent-ils ou non se rendre?...

— Ils ne le veulent pas...

— Eh! bien, alors, attaquons-les et faisons-les prisonniers!... Montfaucon les réclame depuis longtemps!

— Comte Cusmar, au nom de l'autorité que je tiens de Charlemagne, je vous défends de les attaquer!...

— Sire Ogier, le roi sera très content de voir de près ses quatre ennemis, et, en faveur de leurs têtes, il me pardonnera ma désobéissance envers vous!... Au rocher, mes braves, au rocher!

Le signal de l'attaque fut donné.

— Frère, dit Richard à Renaud, en entendant ce signal, coupez-moi, je vous prie, un morceau de ma chemise, afin que je m'en ceigne les entrailles et qu'ainsi je puisse me tenir debout et vous aider à vaincre!...

## CHAPITRE XI.

**Comme après que Gaudard, secrétaire du roi Yon, eut déclaré à Maugis la trahison faite par le roi, Maugis vint au secours des quatre fils Aymon.**



Gaudard, secrétaire du roi Yon, n'avait pu voir sans chagrin le départ des quatre fils Aymon. Il savait, par la lettre qu'il avait été chargé d'écrire à Charlemagne, qu'en allant dans les plaines de Vaucouleurs, ces quatre vaillants chevaliers allaient à la mort. Aussi n'avait-il pu s'en cacher à Maugis, leur cousin, et lui avait-il tout appris, au risque de ce qui pouvait lui en advenir. Maugis, à cette confession, s'était empressé de réunir secrètement le plus de chevaliers qu'il avait pu, cinq mille environ, et, monté sur le noble cheval Bayard, il avait quitté Montauban. Au bout de quelques journées, il était arrivé sur le lieu même du combat, où ses chevaliers et ses archers avaient fait merveille.

Dire combien de blessés et combien de morts dans cette journée serait impossible! La tuerie fut grande; la plaine fut jonchée de débris d'hommes, de débris de chevaux et de débris d'armes : voilà tout. Au coucher du soleil, beaucoup d'âmes étaient sorties de leur enveloppe charnelle pour aller rendre leurs comptes auprès de leur Créateur, beaucoup d'âmes, beaucoup!

Aussi, quand Charlemagne vit revenir devant lui, sous sa tente, Ogier le Danois, poudreux et couvert de sang, il s'empressa de lui demander si les quatre fils Aymon étaient parmi les morts ou parmi les prisonniers.

— Sire, répondit tristement Ogier, ils ne sont ni parmi les morts, ni parmi les prisonniers. Ils nous ont tué beaucoup de monde et nous n'avons pu parvenir à les tuer... Ils sont blessés seulement...

— Le roi Yon n'a donc pas tenu sa promesse?

— Le roi Yon a tenu sa promesse, Sire; mais il ne pouvait rien contre les mystérieux décrets de la Providence...

— Quatre hommes contre une armée!...

— Ces quatre hommes auraient fini par succomber, malgré leur bravoure, Sire; mais un renfort leur est arrivé fort à propos... Maugis les a secourus et délivrés à la tête de cinq mille chevaliers et de deux mille archers...

— Ainsi, ils m'échappent encore une fois?...

— Oui, Sire...

— Sire Ogier, dit le bouillant Roland, cela est invraisemblable! Notre armée défaite par une poignée d'hommes?... C'est que vous y avez mis de la complaisance, en votre qualité de parent des quatre fils Aymon... Vous pouviez les prendre, sans coup férir, et vous ne l'avez pas fait... Il n'est aucun chevalier qui n'eût agi plus vaillement que vous!...

— Vous en avez menti par la gorge, Roland, s'écria Ogier, outré de colère; j'ai fait mon devoir, et je ne permets à personne ici d'oser soutenir, moi présent, que je ne l'ai pas fait!... Vous oubliez sans doute, chevalier, et je vous le rappelle, qu'on ne compte que de vaillants hommes dans ma famille... Geoffroy de Danemarck était mon père; Gérard de Roussillon, Dion de Nanteuil et Beuves d'Aigremont étaient mes oncles; l'archevêque Turpin et Richard de Normandie sont mes parents... Dites, à présent, que je ne suis pas d'une souche illustre et que j'ai démérité de l'honneur!... Dites, dites, si vous l'osez!...

Charlemagne s'interposa et les épées rentrèrent dans leurs fourreaux; les épées, non les colères.

— Par respect pour vous, Sire, dit Ogier, je m'abstiens de tirer vengeance immédiate de cet affront. Mais rien au monde ne peut m'empêcher de me souvenir des paroles que Roland a prononcées contre moi, et j'espère pouvoir les lui rappeler un jour en un lieu plus convenable à de pareilles explications. Je ne lui souhaite pas plus de se trouver seul à seul avec moi, que je ne lui souhaite de se trouver seul à seul avec Renaud, monté sur Bayard.

— Vous donnez là trop d'éloges à votre cousin, répliqua ironiquement Roland, pour que je ne fasse pas ce souhait, au contraire, afin de m'assurer par moi-même que Renaud, tout armé et monté sur Bayard, est aussi invincible que vous le dites!...

## CHAPITRE XII.

**Comme après la défaite des gens de Charlemagne par Maugis, le roi Yon fut pris en habit de moine par Roland, puis secouru par Renaud; et du combat qui eut lieu entre ces deux chevaliers.**

Une fois les gens de Charlemagne en déroute, les trois fils Aymon, suivis de Maugis, remontèrent sur le rocher où ils avaient laissé leur frère Richard, et ils le trouvèrent tout pantelant et près de perdre la vie avec son sang.



— Si vous vous engagez, leur dit Maugis, à venir avec moi à la tente de Charlemagne, pour m'aider à venger mon père, je vais guérir votre frère et mon cousin.

Les trois frères promirent. Alors Maugis, descendant de cheval, prit une bouteille de vin blanc, lava la plaie du moribond, réunit très habilement les entrailles, les replaça dans leur emplacement naturel et referma la peau, tout autour, avec un onguent particulier. Cela fait, il mit quelques gouttes d'un élixir infaillible sur les lèvres décolorées de Richard, qui, tout aussitôt, sentit les forces lui revenir avec la vie.

— Grand merci, cousin! s'écria-t-il, joyeux, en se levant.

Maugis fit de même pour Allard, Renaud et Guichard, et cicatrisa, sans qu'il y parût, les blessures qu'ils avaient reçues dans la bataille. Ainsi guéris, les quatre fils Aymon montèrent à cheval et reprirent le chemin de Montauban.

Dame Clarice, aussitôt qu'elle apprit leur entrée dans la ville, s'empressa d'aller au-devant des quatre frères, avec ses deux enfants, Yonnet et Aymonnet.

— Cher Renaud! s'écria-t-elle, en tendant les bras vers son mari.

— Retirez-vous, femme! répondit Renaud, en la repoussant d'un air farouche ainsi que ses enfants.

— Pourquoi cet accueil, mon bien aimé seigneur? demanda la pauvre dame, étonnée.

— Parce que je ne vous aime plus, dame Clarice...

— Et pourquoi cela, mon Dieu?

— Parce qu'il n'a pas tenu à votre frère que nous ne soyons morts à cette heure... Le roi Yon est un déloyal et traître homme, indigne de l'estime des honnêtes hommes...

— Par la vierge Marie, cher seigneur, je vous jure que je n'ai trempé en rien dans cette trahison et que je l'ignorais!...

— C'est possible, mais vous êtes la sœur d'un traître... Mon amour pour vous est morte en même temps que mon amitié pour lui...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura la pauvre dame en tombant évanouie aux pieds de son mari.

— Dame Clarice, dit Richard en la relevant, ne vous épouvantez pas outre mesure de ce que vous dit Renaud... C'est la première flambe de la colère... elle s'éteindra d'elle-même bientôt, faute de nourriture... Relevez-vous! vous êtes toujours notre sœur et vous êtes toujours sa femme!...

Puis se tournant vers Renaud :

— Cher frère, ajouta-t-il, ne soyez pas dur envers une pauvre femme qui vous aime et qui n'a point démérité de votre amour!... Nous vous supplions de la regarder du même œil qu'autrefois et de songer qu'elle est la mère de vos deux enfants!...

— Je lui pardonne en faveur de vous, dit Renaud, attendri, en allant vers sa femme qu'il embrassa tendrement, à plusieurs reprises.

La joie était revenue sur tous les visages et dans tous les cœurs. Les quatre frères se lavèrent les mains et se mirent à table, où ils mangèrent de bon appétit. Vers la fin du repas, un messager demanda à parler à Renaud et on l'introduisit dans la salle.

— Sire Renaud, dit-il humblement, que Dieu vous ait en sa sainte garde! Je viens de la part du roi Yon...

— De ce traître! s'écria Renaud.

— Ecoutez-moi jusqu'au bout sans vous courroucer, sire chevalier, répartit le messager.

— Ecoutez-le, écoutez-le, cher frère! dirent les trois autres fils Aymon.

— Le roi Yon, reprit le messager, était inconsolable de votre perte, qu'il se reprochait amèrement chaque jour... On vint lui apprendre qu'au lieu d'avoir succombé, vous étiez sortis tous les quatre vainqueurs du piége dans lequel il avait aidé à vous faire tomber... Sa joie fut vive de vous savoir sauvés, mais la crainte de votre juste ressentiment le fit tomber dans une grande mélancolie... Il sortit de Toulouse et alla se réfugier à l'abbaye de Saint-Ladre, où il prit l'habit de moine... Un espion, nommé Pignaut, ayant appris cela, alla incontinent vers le camp de Roland et l'avertit de la chose... Roland, alors, emmena avec lui Ogier-le-Danois, Guidelon, Richard de Normandie, et quatre mille chevaliers, pour se défaire d'abord du roi Yon, et ensuite du valeureux Renaud, que Pignaut lui avait dit devoir être encore avec ses frères au gué de Balançon... Roland entra avec une partie de ses gens à l'abbaye; l'abbé vint au devant de lui en chantant un *Te Deum;* on lui cassa la tête, ainsi qu'au prieur... Puis on chercha partout le roi Yon, qu'on découvrit en prières devant une image de Notre-Dame, et qu'on attacha solidement sur un cheval pour le conduire vers Charlemagne... Alors le roi Yon, ne voyant que cette unique planche de salut, songea à vous, valeureux Renaud, et, malgré ses torts envers vous, ne craignit pas de m'envoyer ici pour implorer votre miséricorde d'abord, votre secours ensuite!... Venez, venez vite, valeureux Renaud... Il serait trop fâcheux que le roi de Gascogne fut pendu!...

— Nous n'irons pas! s'écria impétueusement Allard, lorsque le messager eut terminé son récit. Nous n'irons pas! Que Roland fasse pendre, s'il le veut, le roi de Gascogne! Il fera bien : c'est ainsi que doivent finir les traîtres!

Renaud baissa la tête et laissa échapper quelques larmes de pitié. Les bons cœurs sont toujours les bons cœurs!...

— Mes chers frères, dit-il, j'oublie en cet instant la félonie du roi Yon, pour ne me souvenir que du péril où il se trouve... Nous n'avons pas une minute à perdre, partons!

On se leva, on sortit de la salle du festin et Roland fit sonner les trompettes dans Montauban pour avertir tous les habitants d'avoir à s'armer et de partir avec lui au secours du roi Yon.

— Bénie soit l'heure à laquelle Renaud est né! disaient les femmes, attendries par le dévouement de ce vaillant chevalier.

— C'est notre vrai roi! disaient les hommes, émerveillés tout autant que les femmes.

Renaud monta sur Bayard, et sa petite armée le suivit.

Au bout d'un certain temps, les gens de Renaud et ceux de Roland se trouvèrent en présence.

— Voilà donc ce Renaud que l'on dit imprenable! dit Roland. Nous allons en juger!

— Voilà ce Roland que l'on dit invincible! dit Renaud. Nous allons bien voir!

— Frère Renaud, s'écrièrent les trois autres fils Aymon, songez que Roland est un valeureux homme

et que nulle lance ne le peut abattre! Si vous vous aventurez contre lui, vous êtes perdu, et nous avec vous!

— Si Roland était un chevalier ordinaire, répliqua Renaud, il n'y aurait pas grande gloire à le combattre!... Les grands périls font les grands courages!

Et, piquant soudainement Bayard, il se lança à la rencontre de Roland, qui, de son côté, en faisait autant et venait à la rencontre de Renaud. Une fois arrivés en face l'un de l'autre, tous deux mirent pied à terre et attachèrent leurs chevaux à un arbre voisin.

— Roland, dit Renaud, c'est moi qu'on nomme Renaud, fils du duc Aymon.

— Renaud, dit Roland, c'est moi qu'on nomme Roland, neveu de Charlemagne.

— Je vous connais et estime votre valeur, reprit Renaud.

— Le bruit de vos exploits est venu jusqu'à moi, reprit Roland. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous voir de près. Les valeureux hommes comme vous ne sont pas communs!...

— Roland, répliqua Renaud, il ne tient qu'à vous que nous finissions cette guerre... Servez-nous d'interprète auprès de Charlemagne... Obtenez que la paix soit faite entre nous et lui, et je consens, pour ma part, à remettre Montauban et à sortir de France pour aller combattre les Sarrazins... Comme preuve de ma reconnaissance et de mon amitié pour vous, je vous donnerai mon fidèle Bayard...

— Renaud, dit Roland, ému de cette générosité, vos offres me touchent, mais je ne puis me charger de les transmettre à Charlemagne, si vous ne vous engagez à lui rendre Maugis...

— Maugis est mon cousin et mon ami, répliqua Renaud; il m'a secouru, il a guéri mes frères, et surtout Richard, dont les entrailles étaient sorties... Maugis n'est pas un homme à livrer pour obtenir la paix... Tenez, Roland, pour nous prouver notre estime mutuelle, puisque nous ne pouvons autre chose, combattons l'un contre l'autre, sans engager nos gens dans notre bataille. Si je suis vainqueur, vous me permettrez de vous faire les honneurs de Montauban...

— J'y consens pour ma part, répondit Roland; mais, auparavant, j'ai à prendre l'avis d'Olivier, mon compagnon d'armes.

— Faites, dit Renaud en remontant sur Bayard, pendant que Roland, monté sur son cheval Mélanie, retournait vers ses chevaliers, à qui il exposait la proposition de Renaud.

— N'y allez pas! dit Ogier.

— N'y allez pas! dit Olivier. Il vaut bien mieux faire combattre vos gens contre les siens, que de vous exposer à périr l'un et l'autre.

Alors Roland se retourna vers ses gens et leur cria: « Montjoie-saint-Denis! en avant! en avant!... » Pendant que de son côté Renaud, voyant ces dispositions, criait: « Montauban!... »

La mêlée fut terrible, les chocs furent désastreux de part et d'autre; de part et d'autre les hommes tombèrent comme des capucins de cartes. Au plus fort de l'action, Renaud, emporté par l'infatigable Bayard, se trouva sur les flancs de la petite armée de Roland, et assez éloigné de la sienne. Tout en s'escrimant çà et là avec vaillance, il remarqua un groupe de chevaliers qui emmenaient un homme lié sur un cheval: c'était le roi Yon.

— Misérables! leur cria Renaud en leur courant sus; laissez-là ce roi que vous êtes indignes de toucher!

— C'est un traître que nous emmenons au roi Charlemagne.

— Il ne vous appartient pas de le juger, et encore moins de l'emmener prisonnier!

Et, tout en disant cela, Renaud fit mordre la poussière à quelques-uns de ces gens, qui abandonnèrent ainsi leur prisonnier, auquel le noble fils Aymon s'empressa de délier les pieds et les mains.

— Roi Yon, lui dit-il, le moment des reproches n'est pas venu. Il s'agit d'agir, non de parler, à cette heure. Vous nous avez trompés; de cela nous étions disposés à tirer éclatante vengeance. Mais vous nous avez appelés pour vous défendre, et nous sommes accourus..... Puisque vous avez un cheval, gardez-le... Voici une lame... vous pouvez maintenant vous défendre... Regagnez avec moi nos gens, afin de vous mettre en lieu de sûreté.

Le roi Yon obéit sans souffler mot, heureux d'être délivré des griffes de Roland, c'est-à-dire des fourches patibulaires de Montfaucon, que lui réservait si gracieusement Charlemagne. Il piqua son cheval et se lança à fond de train du côté des frères et amis de Renaud. Pour celui-ci, il allait en faire autant, lorsque Roland, qui l'avait aperçu et qui, malgré les conseils d'Olivier et d'Oger-le-Danois, brûlait d'envie de se mesurer avec lui, accourut, avec la rapidité du vent, à l'endroit où était l'aîné des quatre fils Aymon.

— Renaud, lui cria-t-il, arrêtez-vous! La Serpente coule à deux pas de nous... Cherchons un gué et passons-la..... Sur l'autre rive se trouve un bois charmant, où nous pourrons joûter ensemble sans craindre d'être dérangés. L'affaire vous convient-elle?

— Elle me convient beaucoup, répondit Renaud, et la preuve, tenez!...

Bayard entra jusqu'au poitrail dans l'eau tiède de la rivière, et, en quelques bonds, il fut sur l'autre bord.

— Je vous attends, Roland! cria le noble fils Aymon au neveu de Charlemagne.

— Me voici, répondit celui-ci en éperonnant vigoureusement son cheval Mélanie, qui, bientôt, caracola à côté de Bayard.

Roland était plus jeune et plus fougueux que Renaud. Il avait en outre été doué par les enchanteurs d'une vaillance et d'une invincibilité à toute épreuve. Jusques-là, il avait été vierge de défaites honteuses. Il était né pour le succès. Mais Renaud avait pour lui sa haute taille et son haut courage que rien n'avait pu entamer jusques-là, et le courage est souvent la meilleure des armures. Et puis, il faut tout dire, Renaud montait Bayard, un cheval incomparable, tandis que Roland montait Mélanie, une moins noble bête que Bayard!

Les deux vaillants preux piquèrent leurs montures, et, la lance au poing, se ruèrent impétueusement l'un contre l'autre. Roland avait une grosse lance courte dont il espérait beaucoup; Renaud, une longue lance, qui n'avait l'air de rien et qui était re-

doutable. Toutes deux se brisèrent dans la violence du choc, et Roland alla s'épater au loin sur l'herbe avec son cheval, tandis que Renaud, toujours solide sur ses étriers, faisait caracoler Bayard, comme si rien ne se fût passé.

— Mauvais roussin! s'écria Roland, dépité, en se relevant et en levant son épée sur Mélanie; je ne sais vraiment ce qui me retient de te trancher la tête pour m'avoir laissé choir sous la lance d'un Gascon!...

— Vous avez tort de menacer ainsi votre cheval, ami Roland, dit Renaud. Il y a probablement beaucoup de temps qu'il n'a mangé, tandis que Bayard a plantureusement avoiné cette nuit. Voilà ce qui fait la faiblesse de l'un et la force de l'autre. Nous allons recommencer la lutte à pied, si vous l'agréez.

Et Renaud mit pied à terre. Aussitôt que Bayard sentit les étriers vides, il courut incontinent sur Mélanie, le mordit, le frappa rudement des pieds de derrière, et faillit lui casser les reins. Ce que voyant, Roland se précipita sur lui l'épée haute, pour le frapper. Mais Renaud l'en empêcha, en lui disant :

— Que faites-vous donc là, ami Roland? C'est contre moi et non contre Bayard qu'il faut user de votre épée. Etes-vous prêt?

— Je suis prêt! répondit Roland en faisant flamboyer Durandal, sa redoutable épée, et en s'avançant rapidement vers Renaud, dont il sépara l'écu en deux morceaux.

Au moment où Renaud, ainsi frappé, allait regimber et rendre la pareille à son adversaire, Maugis, qui avait traversé la Serpente, survint tout-à-coup, et dit à Renaud :

— Renaud, laissez-là ce combat et me suivez!... Richard, votre frère, vient de tomber au pouvoir de nos ennemis... On l'emmène prisonnier.

— Richard prisonnier! s'écria Renaud, avec douleur. Ah! cousin, courons, courons.

Maugis et Renaud laissèrent là Roland, tout joyeux de la capture de Richard, et repassèrent précipitamment la Serpente pour voler au secours de leur frère et cousin, s'il en était temps encore. Hélas! Il était trop tard! Quand Renaud put enfin rejoindre ses frères, il apprit que Richard était déjà trop loin pour qu'il pût raisonnablement songer à le ravoir. Alors il se désola, et avec lui se désolèrent Guichard et Allard.

— Frère, dit Allard, nous avons perdu notre Richard, et cela par votre faute! Pourquoi avez-vous voulu secourir le traître roi Yon? Voyez ce que cela nous coûte!

— Je vais lui donner le châtiment qu'il mérite! s'écria Guichard en brandissant son épée.

— Ne touchez pas à un cheveu de la tête du roi Yon! dit sévèrement Renaud. Je vous le confie, au contraire et le mets sous votre foi de gentilshommes. Conduisez-le à Montauban et veillez sur lui jusqu'à mon retour... Car je vais aller au camp de Charlemagne, pour obtenir, moyennant rançon, la liberté de notre frère Richard...

— N'y allez pas, cousin, dit Maugis; vous feriez là une démarche inutile et imprudente. Charlemagne tient en ses mains, à cette heure, un des quatre fils Aymon: il ne faut pas qu'il en tienne deux. Ce serait une trop belle proie, en vérité!

— Mais Richard! Qui nous le rendra?...

— Ce sera moi. Retournons à Montauban.

## CHAPITRE XIII.

**Comme Maugis se rendit déguisé sous la tente de Charlemagne, et ce qu'il entendit. Du refus des barons de pendre Richard, que Ripus consentit à pendre.**



Pendant que dame Clarice fêtait de son mieux le retour de son mari et de ses frères, Maugis se rendit dans le logis qu'il habitait à Montauban, se débarrassa de son armure, se déshabilla tout nu, prit une herbe qu'il mangea et devint enflé comme un crapaud. Puis, se frottant d'une autre plante par tout le corps, il devint aussitôt noir comme un charbon. Il était hideux ainsi. Prenant ensuite un grand chaperon, des souliers et un bâton, il sortit de Montauban et arriva au camp de Charlemagne, avant même que Roland et son prisonnier Richard y fussent arrivés.

— Sire, dit-il en se prosternant devant l'empereur, que Dieu vous conserve! Je viens de Jérusalem, Sire, où j'ai adoré le Saint-Sépulcre ... Je passais hier à Balançon, au-dessous de Montauban, lorsque des brigands m'arrêtèrent, me rouèrent de coups et me dévalisèrent... Voyez dans quel état ils m'ont mis! Je demandai quels étaient ces larronneurs: on me répondit que c'était les quatre fils Aymon et leur cousin Maugis...

— Cela ne m'étonne pas, dit l'empereur. Comment vous nommez-vous, bon pèlerin?

— Je m'appelle Guidon, Sire, et suis né natif de Rennes en Bretagne.

— Ce pèlerin m'intéresse, reprit Charlemagne, en se tournant vers ses barons. Qu'on lui donne à boire et à manger... Nous verrons après ce que nous pouvons faire pour lui!...

Comme le roi parlait, il se fit un grand bruit autour de sa tente. Il en demanda la cause et on lui répondit que c'était son neveu Roland qui lui amenait prisonnier un des quatre fils Aymon. Et, en effet, peu d'instants après, Roland et Richard furent introduits auprès de Charlemagne.

— Ha! Ha! s'écria-t-il tout joyeux de cette capture. Nous en tenons un enfin; ce n'est pas le meilleur, mais il paiera pour les autres! Tu entends, misérable? tu entends?

— J'entends parfaitement, répondit froidement Richard.

— Tu seras pendu, misérable, tu seras pendu!

— C'est ce que nous verrons.

— Tu le verras aussi bien que nous, et, de nous tous, ce sera encore toi qui seras le mieux placé pour le voir, étant plus haut placé.... Ha! Ha!...

— Ne vous réjouissez pas d'avance, Sire! Tant que mon frère Renaud sera vivant et qu'il pourra monter son bon cheval Bayard, je ne craindrai rien pour moi et ne serai point pendu...

Charlemagne, entendant cette bravade, s'empara d'un bâton qui se trouvait là par hasard et en asséna un coup furieux sur la tête du pauvre Richard qui, heureusement, l'esquiva, et, pour se venger, vint prendre l'empereur par le milieu du corps. Tous deux

allèrent rouler à terre. Roland se précipitait pour secourir son oncle et tuer l'audacieux qui l'avait renversé, lorsqu'Ogier-le-Danois lui retint le bras en lui disant qu'on ne frappait pas un prisonnier et surtout un prisonnier à terre. En même temps, il aida au roi à se relever. Richard, qui s'était également relevé, et qui promenait son regard dédaigneux sur les assistants, aperçut dans un coin de la tente son cousin Maugis, silencieux et appuyé sur son bâton.

— Sire, demanda-t-il d'une voix assurée, où serais-je pendu?

— A Montfaucon! En grande pompe! Et ce ne sera pas par la main d'un bourreau vulgaire, oui-dà! Je veux que tu sois pendu de la main même d'un de mes barons. Qui de vous, seigneurs, veut accepter cet honneur? ajouta Charlemagne en se tournant vers sa cour. Ce sera vous, Béranger de Valois!

— Je ne puis, Sire, répondit Béranger; ce serait me déshonorer.

— Ce sera vous, alors, comte Idelon! Je vous ai déjà donné beaucoup; je vous donnerai davantage encore. Voulez-vous ma bonne cité de Melun? Prenez Melun.

— Je ne puis, Sire! répondit le comte Idelon en se retirant.

— Ce sera donc vous, Ogier! On m'a rapporté que, dans les plaines de Vaucouleurs, vous aviez servi bien mollement mes intérêts... Il faut réparer cela par un dévouement éclatant. A vous revient l'honneur de pendre Richard, fils du duc Aymon! Pour vous récompenser, je vous donnerai le duché de Laon, un duché superbe!...

— Je ne puis, Sire, répondit Ogier-le-Danois. Richard est mon cousin : on ne pend pas son cousin!

— Ce sera vous alors, mon beau neveu Roland! Beau neveu, je vous donnerai Cologne et le duché d'Anjou, par-dessus le marché!

— Je ne puis, Sire, répondit Roland, je serais un traître et discourtois chevalier.

— Ce sera donc vous, archevêque Turpin?... Si vous voulez pendre Richard, je vous ferai pape. Pape! cela en vaut la peine, il me semble!...

— Je ne puis, Sire, répondit Turpin; je suis prêtre, je ne puis être bourreau. Mon métier est d'assister les patients, non de les tuer.

— Allez au diable, tous! s'écria le roi, furieux de ces refus successifs. Je trouverai bien quelqu'un pour pendre le misérable rebelle!

Les douze pairs de Charlemagne se retirèrent l'un après l'autre en silence, comme honteux de la proposition qu'il venait de leur faire. Maugis se retira aussi, sans être remarqué, pour aller prévenir Renaud de ce qu'il avait vu et entendu.

Quand Charlemagne se vit ainsi abandonné de ses barons, il appela le chevalier Ripus et lui dit :

— Ripus, vous êtes pauvre; si vous voulez vous charger de pendre Richard, je vous nomme mon chambellan.

— Sire, j'y consens, répondit Ripus; Renaud a tué mon oncle au gué de Balançon, et je ne suis pas fâché d'en tirer vengeance sur son frère Richard... Seulement, promettez-moi, Sire, qu'aucun des douze pairs de France ne m'en saura mauvais gré.

— Vous êtes sous ma protection, Ripus; allez, et ne redoutez rien!... Prenez avec vous mille chevaliers, au cas où Renaud reviendrait avec ses gens pour délivrer son frère, et menez-moi pendre au plus vite ce Richard que je maudis!...

Ripus se retira, fit armer mille chevaliers et alla quérir Richard, à qui on passa incontinent une corde au cou. Puis le cortége vint prendre congé du roi, qui fut bien satisfait.

— Je te l'avais bien dit, Richard, que tu serais pendu! cria Charlemagne au fils Aymon, au moment où il s'éloignait, entraîné par Ripus.

— Je ne le suis pas encore, Sire! répondit tranquillement Richard.

La petite troupe, conduite par Ripus, arriva bientôt à Montfaucon, lieu choisi pour le supplice du malheureux Richard.

— C'est ici, dit Ripus, que je vais venger mon oncle Foulques de Morillon, si méchamment mis à mort par Renaud au gué de Balançon!

— Si vous voulez me délivrer, dit Richard à Ripus, pour retarder un peu le moment du supplice, confiant qu'il était dans le dévouement de Renaud; si vous voulez me délivrer, je vous donnerai cent marcs d'or.

— C'est beaucoup, mais j'aime encore mieux être le chambellan de l'empereur. D'ailleurs, je veux venger mon oncle. Ainsi préparez-vous à mourir!

Richard tourna les yeux du côté de la plaine et, ne voyant rien venir, il perdit un peu d'espoir; cependant, pour retarder encore autant que possible le moment où le chanvre fatal devait lui serrer trop violemment le cou, il dit de nouveau à son bourreau :

— Je vous prie de me laisser dire une prière que j'ai apprise dans mon enfance et qui me facilitera mon passage de cette vie dans l'autre.

— J'y consens, répondit Ripus; mais faites vite. L'empereur attend que j'aie fini pour me remercier.

Alors Richard s'agenouilla, joignit les mains comme lorsqu'il était encore enfant et murmura avec mélancolie :

— Dieu tout puissant qui avez créé toutes les choses de ce monde et qui vous intéressez à chacune de vos créatures, à la plus humble comme à la plus fière, au ciron comme à l'éléphant, au cèdre comme à l'hysope, daignez jeter un regard pitoyable sur votre indigne serviteur! Au nom de votre fils bien aimé, crucifié pour racheter tous les péchés des hommes, délivrez-moi du mal, ô mon Dieu!...

Puis il se releva, reconforté, et dit à Ripus :

— Maintenant, faites votre devoir : j'ai fait le mien.

## CHAPITRE XIV.

**Comme Bayard réveilla Renaud qui dormait, et de ce qui s'ensuivit.**

Bayard, le courageux et noble cheval, avait été instruit et dressé par Maugis le nécromant. Il comprenait merveilleusement ce qui se faisait et disait, non-seulement autour de lui, mais encore à quelques lieues de distance. Son ouïe était la mieux exercée qu'on pût voir, et son flair était extraordinaire. En paissant de ci, de là, dans le pré où son maître venait précisément de le conduire, un peu hors de la ville de Montauban, il entendit et comprit ce qui se passait à une certaine distance, dans la direction de Montfaucon. Alors, comme Renaud dor-

mait, à l'écart, de son bon sommeil d'honnête homme, et n'avait pas l'air de se douter le moins du monde du danger imminent que courait son frère, Bayard vint hennir à plusieurs reprises pour le réveiller. Renaud avait le sommeil dur : il ne se réveilla pas. Il fallait pourtant l'avertir. Bayard aperçut, à quelques pas de son maître, son écu qui reluisait au soleil : il s'avança et donna en plein métal un violent coup de pied qui fit tressaillir le dormeur, puis un second qui le réveilla tout-à-fait.

— Qu'est-ce donc? demanda Renaud en se frottant les yeux.

Bayard, sans répondre autrement, se tourna du côté de Montfaucon, et, involontairement, Renaud suivit de l'œil la direction que prenait Bayard. Il découvrit alors l'horrible vérité. Le temps était serein, et, malgré la distance où il en était, il pouvait voir ce qui se passait à Montfaucon : son frère bien-aimé était déjà sur l'échelle qui menait au gibet, et Ripus le suivait, tenant la corde. Allard, Guichard et Maugis, qui étaient dans les environs, attirés par le bruit qu'avait fait Bayard en frappant sur l'écu sonore de Renaud, arrivèrent en ce moment. Tous les quatre, entraînés par l'aîné des fils Aymon, partirent comme le vent, au triple galop de leurs chevaux, qui dévoraient l'espace. Ripus les aperçut au moment où il passait le nœud coulant à la gorge de Richard, et il se jugea perdu.

— Sire Richard, dit-il en tremblant, j'aperçois Renaud et vos frères qui accourent ici pour vous délivrer. Je ne peux les en empêcher, et me hâte de jeter au vent ce chanvre indigne de vous. Prenez donc en considération, je vous prie, cette marque de condescendance de ma part, et parlez à vos amis en ma faveur.

— Vous gaussez-vous de moi? dit Richard, qui n'attendait plus rien des secours humains.

— Je n'oserais, répondit Ripus, et la preuve, c'est que je vous supplie de descendre de cette échelle, et que je vous ôte le licou que j'avais eu l'audace de vous mettre... La preuve encore, c'est que voici vos frères : tournez les yeux et regardez!

Richard tourna la tête et aperçut en effet ses frères et son cousin qui couraient au triple galop de leurs chevaux.

— Ah! mon bon frère Renaud! s'écria Richard, les yeux humides de reconnaissance. Je savais bien que, tant que vous seriez en vie, je ne serais pas pendu!

Renaud et ses amis étaient arrivés au pied du gibet, et, malgré la présence de l'escorte que Charlemagne avait donnée à Ripus, ils s'empressèrent autour de Richard et le tâtèrent dans tous les sens pour s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé. On s'embrassa de part et d'autre; puis Renaud, apercevant Ripus immobile et tremblant, s'en empara et lui mit au cou la corde que précédemment Ripus avait mise au cou de Richard. Cela fait, il le grimpa au gibet et l'y accrocha, et, avec lui, quinze de ses principaux chevaliers, afin de lui tenir compagnie dans son voyage pour l'éternité. Quand les tressaillements des suppliciés eurent cessé, Richard revêtit l'armure de Ripus, prit son étendard et monta sur son cheval.

— Mes frères, dit-il, avant de retourner à Montauban, je veux remercier publiquement les barons de Charlemagne, car aucun d'eux n'a voulu servir de bourreau.

— C'est un acte de folie, cousin, fit observer Maugis, en essayant de détourner Richard de ce projet.

— La gratitude est donc une folie, cousin Maugis? Folie, soit! Je serai fou, car j'irai : je l'ai résolu.

— Alors, mon frère, dit Renaud, prenez mon cor, et, en cas où le besoin d'aide se fera sentir pour vous, sonnez-en trois fois : nous accourrons.

Richard partit comme un trait, en ayant soin de baisser la visière de son casque, afin de n'être pas reconnu. Ogier, qui l'aperçut le premier, le prit pour Ripus venant d'accomplir son sanglant devoir, et, dans sa douleur, il piqua des deux au devant de lui, la lance en arrêt.

— Tu as pendu le brave Richard, indigne Ripus, lui cria-t-il. Je vais te châtier de ma main, avant que Charlemagne puisse t'en remercier.

— Cousin, répondit Richard en levant la visière de son casque et en se faisant reconnaître, j'ai l'habit de Ripus, non son visage. Je suis venu ici pour vous remercier d'avoir bien voulu prendre mon parti.

— Dieu soit loué! s'écria Ogier, les larmes aux yeux.

Mais, pendant ce temps, Charlemagne, qui avait également aperçu celui qu'il croyait être Ripus, et qui avait vu Ogier aller vers lui dans de mauvaises intentions, Charlemagne avait mis son cheval au galop, et, en peu de temps, il s'était trouvé en face de Richard.

— La besogne est faite, Ripus? lui demanda-t-il joyeusement.

— Ripus n'est plus, Sire, répondit Richard en se mettant sur la défensive; mon frère Renaud l'a fait évêque des champs. Son corps appartient aux corbeaux, s'ils en veulent, et son âme au diable, s'il en veut!

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Charlemagne, stupéfait.

— Cela veut dire que je m'appelle Richard, et qu'au lieu d'être pendu, j'ai fait pendre votre émissaire Ripus.

— Oh! oh! fit le roi en poussant son cheval contre celui de Richard et en lui envoyant un coup de lance en pleine poitrine.

— Oh! oh! répliqua Richard, comme pour se moquer, en esquivant le coup et en frappant avec vigueur, de tout le poids de son épée, sur le casque de Charlemagne.

Le coup était si bien appliqué qu'il aurait dû, selon toute prévision, fendre en deux le crâne impérial. Par bonheur pour Charlemagne, il avait un casque d'un acier solide : l'épée de Richard glissa dessus et alla s'abattre sur la croupe du cheval, qu'elle fendit en deux. Le cheval de Charlemagne, ainsi frappé, s'abattit et mis bas son cavalier.

— Montjoie-Saint-Denis! cria le roi en se relevant et en fondant avec impétuosité sur son ennemi.

— Montauban! Montauban! cria Richard en sonnant trois fois du cor.

Pendant que Charlemagne et Richard s'escrimaient

ainsi et se portaient des coups homériques, les gens de la suite du roi accouraient d'un côté, tandis que, de l'autre, accouraient Renaud, Guichard, Allard et Maugis. Renaud criait « Montauban ! » Allard « Paraveine ! » Guichard « Balançon ! » qui étaient autant de signes de ralliement. Pendant que les quatre fils Aymon s'attaquaient à Charlemagne et à ses plus proches barons, Maugis, lui, s'attaquait à Montgeon, seigneur de Pierresitre, et le couchait mort à ses pieds; puis après celui-là un autre, et, après cet autre, d'autres encore, d'autres toujours; si bien que cette boucherie n'était pas encore terminée, que le soleil était déjà très bas à l'horizon, aussi rouge que le champ de bataille, qui peut-être lui envoyait ainsi son reflet.

— Si je suis vaincu par un chevalier, murmurait Charlemagne en se défendant courageusement, je suis désormais indigne d'être empereur et roi. Mon épée, sauve ma couronne!...

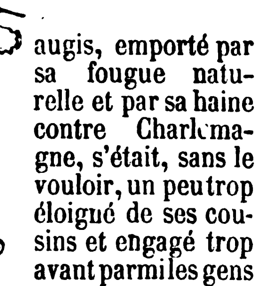
La nuit était venue, et les combattants des deux camps s'étaient prudemment retirés, chacun de son côté : Charlemagne vers sa tente, les quatre fils Aymon vers Montauban.

— Où donc est Maugis? demanda Renaud en entrant dans son palais.

On ne sut que lui répondre; on n'avait pas vu Maugis, que Renaud croyait avec l'un de ses frères, et dont il ne s'était pas enquis dans le premier moment de désordre inséparable de toute retraite opérée la nuit. Renaud devint tout songeur et il résolut de se lever avec l'aube, afin d'avoir le cœur net de cette absence de son cousin.

## CHAPITRE XV.

**Comme Maugis, prisonnier de Charlemagne, et condamné à mort, se sauva avec la couronne, l'épée et le trésor du roi, ainsi que les épées des douze pairs de France, et apporta tout ce butin au château de Montauban. Comme ensuite il revint pour chercher Charlemagne et l'emporta sur Bayard.**



Maugis, emporté par sa fougue naturelle et par sa haine contre Charlemagne, s'était, sans le vouloir, un peu trop éloigné de ses cousins et engagé trop avant parmi les gens du roi, qui étaient ainsi parvenus à le faire prisonnier; excellente capture, dont Charlemagne s'était réjoui fort.

Maugis fut conduit sous la tente du roi, en présence de tous les barons intéressés à le voir, à cause de la réputation de nécromant qu'on lui avait faite et qu'il méritait bien.

— Seigneurs et amis, dit Charlemagne, il faut se contenter de moineaux quand on n'a pas rencontré d'alouettes. Les fils Aymon nous ont échappé de nouveau; mais voici qui nous dédommage un peu de cette malechance. Reconnaissez vous Maugis, le fils du rebelle duc Beuves d'Aigremont et le neveu du duc Aymon? C'est une proie qui a son prix!... Or ça, comme je n'entends pas que celle-là m'échappe comme l'autre, j'ordonne que ce misérable soit pendu incontinent avec la meilleure cravate de chanvre que l'on pourra trouver!...

— Y songez-vous, Sire? fit remarquer le duc Naymes. Pendre cet homme, de nuit? On croira que vous aviez peur de le pendre en plein jour, à cause de ses cousins! Il ne faut pas que l'on vous suppose accessible à la moindre crainte!

— Vous avez raison, duc Naymes, mais j'ai mes raisons pour en agir ainsi. Maugis est un nécromant et il est bien capable de me porter quelque coup fourré de sa façon, si je n'y mets bon ordre en le faisant pendre haut et court au premier arbre venu, pour servir d'épouvantail aux oiseaux....

—Vous avez peur que je ne me sauve, Sire? dit Maugis en souriant. Si vous y consentez, je vous donnerai des ôtages, pour preuve que je m'en irai pas sans vous dire au moins adieu!...

— Quels ôtages pourras-tu me donner?

— Vous allez voir, Sire, répondit Maugis.

Et, se tournant vers les barons pressés curieusement autour de lui, il ajouta:

— Olivier, duc Naymes, Richard de Normandie, Ogier, archevêque Turpin, Estou, voulez-vous vous porter caution pour moi?... Je vous promets de ne pas m'en aller d'ici sans votre permission.

— Volontiers, répondirent les douze pairs, interrogés. Sire, nous répondons de Maugis.

— Seigneurs, dit Charlemagne, vous vous engagez-là bien imprudemment. Mais cela vous regarde. Je vous remets donc Maugis, à la condition que si je ne l'ai pas demain matin pour le pendre à ma guise, vous perdrez tous vos fiefs et ne pourrez jamais rentrer en France!...

— C'est convenu! répondirent les barons.

— Je vous remercie, seigneurs, dit alors Maugis. Et puisque vous m'avez fait un plaisir, faites-m'en deux : cela ne vous coûtera pas plus cher. Faites-moi donner à manger, car je meurs de faim.

— Un homme qu'on doit pendre ne doit pas songer à manger! dit Charlemagne.

— Au contraire, Sire, répondit Maugis en riant; c'est précisément parce que je dois être pendu demain matin que je désire manger ce soir, puisque c'est la dernière occasion de le faire qui m'est offerte en ce monde.

— Allons, je consens encore à cela, méchant larron; mais tu vas te placer à côté de moi, à table, afin que je ne te perde pas de vue.

On se mit à table, en effet, le roi d'abord, puis Maugis, à côté de lui, et le souper commença. Mais Charlemagne n'osa ni boire, ni manger, occupé qu'il était à surveiller les mouvements de son prisonnier, dont il redoutait les enchantements. Maugis, en revanche, mangea bien et but d'autant. Après le souper, le roi ordonna à son sénéchal de faire apporter cent torches ardentes, et, se tournant vers Roland, il lui dit:

—Beau neveu, nous allons veiller cette nuit, vous, Olivier et les douze pairs. Faites armer cent chevaliers, que vous allez placer à la porte de notre tente... Et maintenant, qu'on apporte des tables et des échecs et qu'on joue pour se distraire jusqu'à l'aube.



Il ne faut pas nous laisser ensorceler par ce larron de Maugis!

Quand Charlemagne eut parlé, il se mit sur son lit pour se reposer un instant, avec Maugis, d'un côté, et les douze pairs, de l'autre.

— Sire, dit Maugis, où puis-je m'étendre pour me reposer? J'ai besoin de dormir.

— Tu n'as pas besoin de sommeil pour aujourd'hui, puisqu'à partir de demain tu dormiras tout ton saoul!... Prends patience!

— Sire, ce n'est pas d'un chrétien ce que vous me dites-là. J'ai besoin de repos : vous ne pouvez vous opposer à ce que je dorme. N'avez-vous pas des ôtages qui vous répondent de moi?...

— Sans doute, mais abondance d'ôtages ne nuit pas. Tu vas voir!... Holà, sénéchal!

Le sénéchal vint, et, sur l'ordre du roi, mit à Maugis un carcan et une ceinture de fer, reliés entre eux par une forte chaîne qu'on attacha à un solide anneau fiché en terre, avec un cadenas dont on donna la clef à Charlemagne.

— Les chaînes et les carcans ne me sont de rien, dit Maugis; et, puisque vous n'avez pas foi dans la parole de vos barons, je dégage la mienne, et je vous déclare que demain, quand vous me chercherez pour me pendre, vous ne me trouverez plus.

— Nous verrons bien, nous verrons bien, répondit Charlemagne, confiant dans la solidité de la chaîne qui retenait Maugis prisonnier, et dans la vigilance de ses barons.

Maugis attendit patiemment le moment favorable à ses projets. Les barons jouèrent, qui aux dés, qui aux échecs, qui à d'autres jeux, et Charlemagne se relâcha petit à petit de la surveillance qu'il exerçait sur Maugis, pour se livrer aux douceurs de la somnolence. C'était là ce que voulait Maugis. Il se releva doucement et commença son charme : au bout d'un quart d'heure, tout le monde dormait sous la tente du roi, les douze pairs de Charlemagne, et Charlemagne lui-même!... Ce premier résultat obtenu, Maugis fit un autre charme, d'une vertu plus grande encore, sous la puissance duquel tombèrent les chaînes qui le retenaient captif. Une fois libre, il s'avança vers chacun des barons, prit à Roland sa Durandal, à Olivier sa Hauteclaire, et vint vers Charlemagne, toujours endormi, à qui, au préalable, il enleva Joyeuse, sa bonne épée, qu'il ceignit incontinent. Puis il se dirigea vers un grand coffre, bardé de ferrures énormes, l'ouvrit, en tira la couronne et le trésor du roi, et, ainsi chargé, revint vers le lit de Charlemagne, que ces derniers apprêts n'avaient pu réveiller de sa léthargie. Il le secoua alors, après lui avoir fait respirer une herbe particulière qu'il tenait toujours en réserve sur lui, et, voyant qu'il ouvrait des yeux étonnés, il lui dit en souriant :

— Sire, je vous ai promis de ne pas m'en aller sans vous parler... Je vous parle : adieu!...

Puis il s'éloigna en toute hâte, enfourcha le premier cheval venu, et prit sa course du côté de Montauban, où il arriva aux premières heures de la matinée.

— D'où venez-vous donc et qu'apportez-vous là? lui demandèrent les quatre fils Amon, après l'avoir embrassé et lui avoir fait fête comme à un ami qu'ils ne comptaient plus revoir.

— Je viens, répondit Maugis, du camp de Charlemagne, où l'on espérait me retenir de force pour procurer à l'armée le spectacle de ma pendaison... Mais j'ai mis ordre à cette fantaisie royale, et me voilà!... Ce que je vous apporte, c'est la couronne de Charlemagne et les épées de ses douze pairs, ainsi que l'aigle d'or qui sert de point de rappel à la tente royale. Vous placerez cette aigle au sommet de la tour de Montauban, afin que les gens de Charlemagne la voient en venant par ici.

— Cela est bien, cousin Maugis, dit Renaud; mais nous allons avoir maille à partir avec Charlemagne, qui doit être furieux à l'heure qu'il est, et qui voudra se venger sur Montauban du bon tour que vous lui avez joué!

— N'est-ce que cela, cousin Renaud? reprit Maugis.

— Vous en parlez bien à votre aise, cousin Maugis! Mais, avec la meilleure volonté et le meilleur courage du monde, nous ne pourrons longtemps défendre Montauban contre Charlemagne!

— Si je vous amenais Charlemagne prisonnier, cela leverait bien des difficultés, n'est-ce pas?...

— Sans doute; mais c'est folie que de songer à cela! Vous avez enlevé la couronne, ce qui est beaucoup, certes; quant à enlever la tête qui porte d'ordinaire cette couronne, c'est autre chose!...

— Vous doutez? Eh bien, confiez-moi Bayard pour quelques heures, et je vous reviens en compagnie de Charlemagne.

Renaud lutta d'abord; mais Maugis avait l'air si convaincu de ce qu'il disait, qu'il ne put lui résister plus longtemps et qu'il lui confia Bayard. Au bout d'une heure, Maugis entrait sous la tente de Charlemagne, qui s'était rendormi après son départ, le plaçait commodément sur le dos du fidèle Bayard, et, montant en croupe derrière lui, le ramenait triomphant au château de Montauban.

## CHAPITRE XVI.

Comme Maugis, après avoir amené Charlemagne au château de Montauban, s'en alla sans rien dire; et où il alla.

Quand Maugis eut remis Charlemagne endormi entre les mains de son cousin Renaud, il resta tout songeur et se sonda les reins pour savoir ce qu'il devait faire désormais.

— Je me suis vengé de Charlemagne, se dit-il. Le duc Beuves d'Aigremont, mon père, avait été assassiné par Ganelon, d'après les ordres du roi. J'avais cette trahison sur le cœur... Hier, quand je me suis trouvé en face de Charlemagne, ayant dans ma main Joyeuse, son épée, j'ai eu un instant la tentation de l'en frapper. Le sang de mon père parlait haut et me conseillait. J'ai hésité : Charlemagne a été sauvé! J'ai compris qu'un loyal chevalier ne devait pas

frapper un homme endormi, surtout quand, après tout, cet homme est son roi. Mon bras levé s'est abaissé, et Joyeuse est rentrée au fourreau... J'ai préféré lui jouer ce bon tour, d'emporter d'abord sa couronne impériale, et, ensuite, de l'emporter lui-même!... Quel réveil il va avoir!... Mais j'en ai fait assez : je suis suffisamment vengé ainsi!... Je n'ai plus de devoir à remplir qu'envers moi-même... J'ai à me châtier de mon orgueil et de ma malice. Le monde ne m'intéresse plus : je vais me retirer du monde!...

Cela dit, Maugis sortit du château aux premières lueurs du matin, sans rien dire à personne, et marcha au hasard devant lui, à travers la campagne. Il marcha tant, qu'il arriva à Dordogne, passa le gué et entra dans une forêt dont il suivit machinalement le premier sentier qui s'offrit à sa vue. A force de marcher, il tomba de fatigue au bord d'une fontaine où il se désaltéra. Là, ses réflexions devinrent de plus en plus mélancoliques, et sa résolution de retraite de plus en plus sérieuse. Quand il se releva pour se remettre en route, il aperçut devant ses yeux une façon d'ermitage qui avait l'air d'être abandonné. Il se dirigea de ce côté, vit une chapelle en ruines, autour de laquelle croissaient abondamment des plantes sauvages : l'endroit lui plut. Il tomba à genoux et fit vœu de passer là le reste de ses jours, pour expier, dans les jeûnes et la pénitence, les fautes de sa jeunesse orgueilleuse.

— Mon Dieu! ajouta-t-il en terminant son oraison, faites que Renaud et ses frères puissent enfin se réconcilier avec Charlemagne, et qu'ils soient heureux comme ils méritent de l'être!...

## CHAPITRE XVII.

**Comme Charlemagne, dépité du tour de Maugis, jura de s'en venger, et, pour cela faire, une fois en liberté, donna l'assaut au château de Montauban.**

Au point du jour, Roland, Olivier, Ogier-le-Danois et les autres barons, ne voyant plus ni Maugis, ni Charlemagne, et jugeant bien que la disparition de l'un était le fait de l'autre, montèrent aussitôt à cheval et s'en vinrent en parlementaires auprès des quatre fils Aymon.

Précisément, Renaud était en train de se demander et de demander à ses frères, ce qu'ils devaient faire du roi, qui leur paraissait un hôte bien incommode, quoique endormi.

— Si vous m'en croyez, frère, s'écria impétueusement Richard, nous lui rendrons en coups d'épée ce qu'il m'a donné en coups de bâtons. Nous le tenons : il ne faut point le lâcher; il m'a blessé : il faut le tuer.

— Dans la position où il est, ce serait lâche, répondit Renaud. D'ailleurs il est notre roi.

— Il ne l'est plus, reprit Richard. Lui mort, nous redevenons libres, et pouvons rentrer en France. Lui vivant, la guerre qu'il nous fait continue, avec plus d'acharnement que par le passé. Voilà ce que nous gagnerons à votre générosité. La générosité est une vertu de dupes.

Cette discussion fut interrompue par l'arrivée des barons, qui demandèrent une explication sur les faits étranges qui s'étaient passés durant la nuit. Renaud les reçut fort bien, et, pour leur expliquer en détail le mystère dont ils désiraient avoir la clef, il envoya quérir son cousin Maugis. Mais on vint lui apprendre que Maugis était parti au petit jour, vêtu de haillons, avec une mine triste et renfrognée.

— Maugis a disparu, dit alors Renaud à Roland, et j'en suis bien fâché. C'était un excellent homme, et, en outre, il vous eût volontiers expliqué comment il a fait pour se délivrer et pour enlever Charlemagne... Nous n'y comprenons rien de plus que vous.

— Où est le roi? demanda Ogier.

— Le roi dort encore dans une chambre à part, répondit Renaud. Voulez-vous que nous allions le réveiller?

— C'est notre désir, sire Renaud.

On se rendit à la chambre où Charlemagne avait été déposé, et, à l'entrée de ses barons, le charme qui lui fermait les paupières se dissipa. Il se leva, regarda autour de lui d'un air effaré et, en un instant, il comprit qu'il était prisonnier dans le château de Montauban. Aussitôt il se mit à rugir comme un lion pris dans une fosse et se démena tant et plus pour trouver une issue. Pourtant, il n'avait autour de lui que des visages respectueux.

— Pris dans un piége comme un renard! râlait-il en menaçant du geste et du regard les quatre fils Aymon, immobiles.

Richard se contenait à peine et on voyait bien que le respect qu'il avait pour son frère aîné lui retenait le bras plus que le respect qu'il devait avoir pour le roi. Renaud, devinant les sentiments qui l'agitaient et redoutant leur explosion, vint s'agenouiller aux pieds de Charlemagne, et son exemple fut immédiatement suivi par Richard, Allard et Guichard.

— Sire, dit-il d'un air humble et soumis, vous êtes notre hôte et notre roi. C'est vous dire que vous êtes libre et que jamais aucun de nous, ici, n'a eu la pensée de vous retenir prisonnier. Oubliez les irrévérences de notre conduite passée envers vous, pour ne voir que notre bonne volonté actuelle. Acceptez nos engagements et donnez-nous enfin la paix. Nous vous livrerons Montauban et vous servirons en bons et loyaux chevaliers que nous sommes, partout où il vous plaira de nous envoyer...

— Vous êtes des rebelles et je n'accepterai rien de vous tant que vous ne m'aurez pas livré le misérable Maugis, cria Charlemagne, qui ne pouvait digérer l'humiliation que lui avait fait subir le fils du duc Beuves.

— Sire, répondit Renaud toujours avec respect mais aussi avec fermeté, je vous livre ma personne et celle de mes frères; c'est tout ce qu'il m'est permis de faire. Quant à Maugis, c'est impossible. Il n'est pas dans mes habitudes de commettre des

trahisons, et celle que vous me proposez est si monstrueuse que j'en suis offensé. Maugis est notre parent; ensuite il nous a courageusement servis, mes frères et moi. Je ne livre pas mes amis, Sire!

— Je veux Maugis! je veux Maugis! répéta le roi avec les mêmes éclats de colère.

— Vous me demandez l'impossible, Sire. Je considère si bien de mon devoir de vous refuser, que si mes frères bien aimés étaient en ce moment en votre pouvoir, et sur le point d'être pendus, et que la seule condition de leur rachat fût Maugis, je laisserais pendre mes frères et ne vous livrerais pas notre cousin.

— Par saint Denis! vous êtes des rebelles et je vous châtierai tous comme vous le méritez.

— Sire, reprit Renaud, j'ai fait mon devoir d'humble vassal : j'en appelle à tous vos barons. Maintenant, je ne prie plus; j'oublie que vous êtes mon hôte et mon roi et je vous invite à déloger au plus vite de céans.

— Tu me chasses, mauvais garçon?... s'écria Charlemagne, outré.

— Je ne vous chasse pas, Sire, je vous supplie seulement de ne pas vous exposer plus longtemps au juste ressentiment de mes frères, beaucoup moins patients que moi. La preuve que je ne vous chasse pas, c'est que je vous prie de vouloir bien monter sur Bayard pour retourner à votre camp. C'est le seul cheval digne de vous.

Charlemagne descendit dans la cour du château, trouva Bayard tout sellé et piaffant d'impatience, monta dessus et s'éloigna de Montauban en proférant des menaces horribles contre les quatre fils Aymon.

En effet, une fois arrivé sous sa tente, et après avoir toutefois renvoyé à Renaud son vaillant cheval Bayard, il ordonna un branle-bas général et convoqua le ban et l'arrière-ban de son armée pour le siége de Montauban. De nouvelles recrues venaient précisément de lui arriver, entre autres le vieux duc Aymon, revenu vers Charlemagne dans l'espérance qu'il avait enfin amnistié ses enfants.

Les préparatifs d'assaut furent promptement terminés, grâce à l'activité fiévreuse du roi, qui avait à cœur de se venger de l'insolence des quatre fils Aymon. De longues échelles furent appliquées contre les murailles, et d'intrépides chevaliers y grimpèrent pendant que les balistes et les catapultes envoyaient des pierres dans l'intérieur de la ville. Les gens de Renaud se défendirent bien, massacrèrent sans pitié les audacieux qui avaient escaladé les échelles, et détruisirent les engins de destruction appliqués contre les murailles, échelles, balistes et catapultes, à ce point qu'au bout de quelques jours il fallut songer à enterrer les morts et a construire de nouveaux engins. Charlemagne employa ses barons à ce travail important : Roland fut chargé d'en construire sept, Olivier six, le duc Naymes, Turpin et Ogier, quatre, et le vieux duc Aymon trois. Le vieil Aymon, tout affligé, dut obéir.

## CHAPITRE XVIII.

**Des conséquences du siége de Montauban; de la famine horrible qui y règna; et du moyen ingénieux employé par le duc Aymon pour secourir ses enfants.**

Charlemagne avait juré qu'il ne partirait pas de Montauban qu'il ne l'eût affamé et réduit à la dernière extrémité. En conséquence de ce, il poussa chaque jour vigoureusement les travaux du siége et entoura si bien la ville, qu'il fut impossible aux assiégés de sortir pour renouveler leurs munitions de guerre et de bouche. La famine devint bientôt horrible dans Montauban, à ce point qu'un lopin de froment se vendait à poids d'or et que les parents se cachaient de leurs parents pour manger leur dernier morceau de pain, afin de n'avoir pas à le partager. On ne rencontrait par les rues que des visages hâves et décharnés, des mères accroupies sur des bornes, avec leurs nourrissons morts de faim entre leurs bras, et des hommes errabondants d'un air farouche, comme prêts à se dévorer les uns les autres, à défaut d'autres aliments : une désolation générale.

La famine était aussi grande dans le palais de Renaud que dans l'intérieur de sa ville. Un matin, dame Clarice dit à son mari en pressant ses deux enfants contre son sein :

— Hélas! mon cher mari, qu'allons-nous devenir?... Le cœur me manque tant je me sens de besoin... Mes enfants! mes pauvres enfants!...

— Ne vous désolez pas ainsi, Clarice, car vous me désolez moi-même, répondit Renaud en embrassant sa femme. Et j'ai besoin de toute mon énergie pour parer aux difficultés de notre situation. Nous avons encore une centaine de chevaux : je vais les faire abattre et donner aux plus nécessiteux d'entre mes gens.

Ce qui fut dit fut fait. Les chevaux de réserve furent abattus et les morceaux distribués ça et là à ceux qui avaient les dents aussi longues que l'appétit : le lendemain il n'en restait plus rien, et la faim était aussi extrême que la veille. Il ne restait plus à tuer que les quatre chevaux des quatre fils Aymon.

— Comment faire? dit Renaud à ses frères. Je n'ose vous proposer de vous défaire de vos chevaux : vous y tenez et vous avez raison. Cependant il faut manger! Ma femme a faim, et mes deux enfants aussi.

— Rendons-nous au roi! proposa Richard.

— Tant que nous pourrons aller, nous irons, répliqua Renaud. Nous rendre serait une lâcheté et une folie : une lâcheté parce qu'il ne faut jamais se rendre; une folie, parce que le sort que nous réserverait Charlemagne serait plus fâcheux encore que celui auquel nous sommes réduits. Qui sait ce qui nous arrivera? Ayons fiance en Dieu et en notre étoile, mes frères. On voit bien des choses en un jour! Patientons!

— Nous voulons bien patienter, dit Allard; mais alors, frère, il faut nous abandonner Bayard : il nous a été utile souvent, il nous servira une fois encore.

— Bayard?... s'écria Renaud, les larmes aux yeux; jamais je ne consentirai à cela! Tuez-moi avant de le tuer, cela sera plus humain! Bayard est plus qu'un cheval : c'est un ami. Il a été le compagnon de mes travaux, de mes fatigues et de mes périls; il a partagé ma bonne et ma mauvaise fortune; il m'a été fidèle; il a été vaillant, insensible au mal et à la misère; il m'a fait vaincre là où d'autres auraient été vaincus : me séparer de lui serait un crime de lèse-amitié!...

— Cher mari, dit à son tour la duchesse, je comprends que vous teniez à Bayard; mais ne tenez-vous pas aussi à vos enfants? Vous ne voulez pas que Bayard meure : vous voulez donc, alors, que nous mourions?...

— Cher papa, dit Aymonnet en se pendant aux bras de Renaud, notre maman mourra de faim si vous ne voulez pas sacrifier Bayard!... Bayard est un bon animal, mais notre maman est une bonne maman qui nous aime et vous aime encore plus que Bayard... D'ailleurs, d'une manière ou d'une autre, il faudra bien qu'il meure... Il n'a pas plus à manger que nous... ainsi...

— Cher enfant, dit Renaud, ému, en interrompant Aymonnet, je vous abandonne Bayard...

On descendit à l'écurie et l'on trouva le noble animal à demi couché sur une maigre litière. A l'entrée de Renaud, il se releva, le regarda de son grand œil triste, et poussa un soupir qui voulait dire bien des choses. Le cœur de Renaud en fut brisé.

— Non, s'écria-t-il, jamais je ne consentirai à cet odieux sacrifice. Jamais, jamais! On meurt avec ses amis, on ne les tue pas pour prolonger sa vie aux dépens de la leur... Chers frères, ajouta Renaud, je vais faire une tentative auprès de notre père, qui est revenu, comme vous savez, au camp de Charlemagne... Je lui exposerai notre misérable situation, et si, comme je l'espère, il lui reste des entrailles humaines, il aura pitié de nous... Jusque-là, promettez-moi de respecter la vie de Bayard?...

Les trois frères promirent, et à la nuit tombante, Renaud sortit secrètement de Montauban et se rendit, sans encombre, à la tente occupée par le vieux duc Aymon.

— Mon père, dit-il en l'abordant, je viens vers vous comme j'irais vers Dieu, si Dieu était visible. Je viens vers vous en suppliant, non en mon nom, mais au nom de ma femme, de mes enfants, de mes frères et de mes gens. Montauban est dans la désolation : la faim y règne en reine absolue; on y meurt comme de la peste. Comprenez-vous cela, mon père, mourir de faim? Des femmes, des enfants, des vieillards... J'en suis réduit, pour nourrir ma famille et mes amis, à sacrifier ce noble et vaillant Bayard, à qui je tiens plus qu'à moi-même...

— Renaud, répondit vieil Aymon attendri, je suis toujours le serviteur fidèle du roi; mais je n'oublie pas que je suis aussi votre père, c'est-à-dire le mandataire de la Providence envers vous... Prenez ici tout ce qui sera à votre convenance, sans que je m'en aperçoive... Mon devoir m'ordonne de ne pas vous aider; mes entrailles de père m'ordonnent de vous assister... Faites vite, pour qu'on ne vous surprenne pas... Avez-vous fait?...

— Oui, cher et vénéré père, répondit Renaud, qui avait ramassé çà et là le plus de munition de bouche qu'il avait pu.

— Alors, partez. Partez, mon fils, et que Dieu vous assiste...

Renaud partit comme il était venu, sans être reconnu et, pendant qu'il rentrait à Montauban, le vieux duc Aymon fit appeler son écuyer de confiance et lui dit :

— Renaud, mon fils aîné, vient de venir... Je vous confie cela, parce que vous êtes un honnête homme. Il a emporté quelques provisions; mais cela ne peut le mener bien loin... Il faut aviser aux moyens de lui être utile plus efficacement... Charlemagne m'a chargé de confectionner trois engins destinés à abattre les murailles de Montauban. Au lieu de pierres, nous mettrons dans ces engins du pain et des viandes salées en grande quantité, et, au lieu de recevoir des projectiles de mort, ils recevront des projectiles de vie.

L'écuyer du duc se chargea de cette besogne et il la fit si secrètement, que le lendemain, en le voyant manœuvrer ces engins, qu'on savait fabriqués par son maître, et qu'on croyait chargés de pierres, on trouva cruelle la conduite du vieux duc Aymon, bourreau de ses enfants.

## CHAPITRE XIX.

**Comme les douze pairs de France, voyant l'obstination de Charlemagne, l'abandonnèrent, et comme, pour les retenir, il consentit à faire sa paix avec les quatre fils Aymon. Départ de Renaud pour la Terre-Sainte.**

Le siége se prolongeant, sans résultat de part et d'autre, les barons commencèrent à murmurer contre l'obstination de Charlemagne. La sympathie leur vint pour ces braves gens qui luttaient si courageusement, malgré la famine, et qui ne consentaient pas à se rendre. Les quatre fils Aymon, Renaud particulièrement, les intéressaient à un haut point : ils méritaient mieux que les rigueurs dont ils étaient victimes. Aussi, d'un commun accord, se rendirent-ils auprès de Charlemagne, qu'ils trouvèrent soucieux.

— Sire, dit Roland, nous sommes des preux, faits pour les grandes batailles en pleine campagne, et non pour ces siéges sans honneur et sans profit, où nous remplaçons nos épées par des échelles, et nos lances par des catapultes. Ce métier de charpentier ne me convient pas, pour ma part, et je vous demande la permission de quitter votre service.

— Sire, dit l'archevêque Turpin, je n'ai rien à faire ici, qu'à voir enterrer les morts. C'est un métier sans gloire, je le quitte.

— Sire, dit Ogier le Danois, je veux bien servir le roi, mais je ne veux pas servir la haine. J'épouse votre cause, non votre rancune. Vous haïssez trop les quatre fils Aymon pour que je ne commence pas à les aimer un peu. Comme en restant plus longtemps ici je finirais par me ranger tout-à-fait de leur parti, et par être traître envers vous, je pars afin de rester fidèle envers vous.

Et ainsi des autres barons.

Charlemagne enrageait intérieurement de voir qu'on lui mettait ainsi le marché à la main. Il aurait bien voulu se passer de ses barons, mais il ne le pouvait pas. Faisant alors contre fortune bon cœur, il rappela Turpin, Ogier, Roland et les autres, qui s'en allaient, et leur dit, tout en rongeant convulsivement une demi-lance qu'il avait à la main :

— Restez, seigneurs, restez. Je vois bien qu'il faut que j'en passe par où vous voulez. C'est vous qui me faites la loi, maintenant : c'est nouveau. A cause de l'originalité du fait, je vous pardonne et acquiesce à votre désir. Allez donc quérir les quatre fils Aymon, que je les embrasse et me réconcilie avec eux...

— Nous vous remercions, Sire, dit Turpin, en notre nom et au nom des quatre fils Aymon, à qui nous allons nous empresser de porter cette bonne nouvelle... Les grands cœurs font les grandes choses. Cette générosité vous sera comptée comme une victoire, Sire...

— Attendez, attendez, ne vous pressez pas tant, s'écria Charlemagne en retenant ses barons. Je pardonne aux quatre fils Aymon, mais à certaines conditions.

— Le pardon, pour être complet, Sire, doit s'accorder sans restrictions et sans conditions, dit Turpin.

— C'est possible, archevêque Turpin, reprit Charlemagne, mais je vois les choses avec d'autres yeux que vous... Je hais Renaud, et, tout en lui pardonnant, je veux qu'il expie, par une pénitence, les douleurs qu'il m'a causées. Voici donc à quelles conditions j'accorde la paix : Renaud m'abandonnera son cheval Bayard, qui l'a trop aidé dans ses révoltes contre moi pour que je ne cherche pas à me venger au moins sur lui ; ensuite Renaud, comme punition, ira en mendiant au bout du monde. S'il consent, je consens. Allez lui porter mes propositions : je vous attends.

Le duc Naymes se chargea de la commission et partit incontinent pour Montauban, dont il se fit ouvrir les portes comme envoyé de Charlemagne. Introduit auprès des quatre fils Aymon, il leur exposa à quelles conditions le roi pouvait traiter de la paix avec eux : les quatre fils Aymon en furent heureux et ils pressèrent Renaud d'accepter. Renaud, pour toute réponse, alla chercher Bayard, l'embrassa tendrement sur les naseaux, lui dit quelques mots à l'oreille et le livra au duc Naymes qui s'en alla dessus. Le duc Naymes parti, Renaud dit à ses frères :

— Chers frères, j'ai dû accepter les propositions de Charlemagne, bien qu'elles coûtassent à mon cœur, puisqu'il s'agissait de mon vieux camarade Bayard. Je me réjouis de cette paix, beaucoup plus pour vous que pour moi. Je vais partir : aimez-vous les uns les autres pendant mon absence, dont je ne puis fixer la durée. Dieu est grand et bon : il permettra notre réunion un jour ou l'autre.

Après cela, Renaud se fit apporter de la serge violette, s'en revêtit, et, un bourdon à la main, se disposait à partir, lorsque la duchesse, sa femme, se présenta devant lui avec ses deux enfants.

— Cher mari, lui dit-elle les larmes aux yeux, vous nous abandonnez?...

— Chère femme, lui répondit Renaud, la Providence le veut ainsi ; mais je pars tranquille puisque je vous laisse entre les mains de mes frères bien-aimés, qui vous serviront et honoreront comme leur dame et maîtresse.

— C'est bien, dit la duchesse, résignée, en tendant son front à son mari qui y déposa un ardent baiser et s'éloigna après avoir serré la main à ses frères.

Renaud parti, dame Clarice monta à sa chambre, prit toutes ses robes de brocard et de soie lamée, les jeta dans le feu, et, cela fait, se couvrit d'une robe de serge violette, pareille à celle que venait de revêtir Renaud, en jurant qu'elle n'en mettrait aucune autre avant qu'il ne fût de retour.

Pendant que tout le monde, à Montauban, se désolait du départ du brave Renaud, Bayard, son brave cheval, était conduit vers Charlemagne.

— Ah ! ah ! dit-il en voyant arriver ce noble animal. Je n'ai pas le maître, mais j'ai son cheval : je vais donc pouvoir me venger.

Cela dit, il ordonna qu'on conduisît immédiatement Bayard sur un pont voisin et que, de là, on le jetât dans la riviere, après lui avoir, au préalable, attaché une pierre au cou, ce qui fut immédiatement exécuté, quoique avec répugnance, par une dixaine de ses gens.

— Ainsi périsse Renaud ! s'écria Charlemagne en se frottant les mains de contentement.

Mais Bayard ne devait pas mourir encore. Le noble animal, une fois sous les flots, joua des quatre pieds et des dents et finit par se débarrasser des liens qui le gênaient ; alors il reparut à la surface de l'eau, reprit haleine, nagea et regagna la terre ; là, il se secoua allègrement, comme pour narguer ses ennemis, souffla un instant, sentit le vent et disparut comme une flèche aux yeux de Charlemagne, ébahi. On prétend qu'il regagna tant bien que mal la forêt des Ardennes, où il avait vécu avec son maître, et que, depuis cette époque, il n'en sortit plus, quoiqu'on fît pour l'approcher et s'en emparer. La forêt était profonde et elle lui offrait à profusion des abris et de la nourriture. Bayard fit bien de rester là : les forêts sont encore ce qu'il y a de mieux et de plus sûr au monde.

## CHAPITRE XX.

**Comme Renaud, une fois à Constantinople, rencontra Maugis, et comme tous deux firent le siége de Jérusalem qui fut ainsi délivrée de la tyrannie des païens.**

Renaud tint sa promesse : il mendia tout le long de sa route et, après avoir traversé monts et vallées, arriva enfin à Constantinople. Là il logea chez une sainte femme qui le reçut du mieux qu'elle put, lui



donna à manger ce que Dieu lui avait envoyé et lui lava les pieds comme elle faisait aux autres pèlerins qu'elle recevait avec la même charité.

— Bon homme, dit-elle à Renaud en le conduisant dans une chambre modeste, mais propre, je ne vous donne pas ma plus belle chambre parce qu'elle est occupée par un pèlerin qui est malade et qui vous empêcherait de dormir.

— Bonne dame, répondit Renaud, je vous remercie de ce que vous faites... Mais, ne pourrais-je visiter ce pèlerin malade? Nous nous devons mutuellement les consolations de l'âme, à défaut des soins matériels que nous ne pouvons pas toujours donner, et peut-être qu'en causant avec ce moribond et en lui parlant de la patrie future où nous allons tous, à petites ou à grandes journées, cela le reconfortera...

— Volontiers, bon homme! dit la sainte femme.

Lors, elle le conduisit dans la chambre où était le pèlerin, qui n'était autre que Maugis.

— Ah! cousin, cousin, s'écria Renaud en se précipitant vers lui et en l'accablant de marques d'amitié.

— Vous ici, Renaud, à tant de lieues de vos frères et de votre famille? dit Maugis, étonné et réjoui à la fois par la présence de son parent, qui lui apportait ainsi un souvenir vivant du pays natal.

— Oui, moi, cousin Maugis, moi-même, répondit Renaud. J'ai fait ma paix avec Charlemagne qui a exigé, en retour, mon brave cheval Bayard et mon départ de Montauban.

— Vous avez fait la paix? dit Maugis, tout joyeux. Ah! cette bonne nouvelle est le meilleur des baumes : elle me guérit! Voyez!

En effet, Maugis qui, jusques-là, était resté au lit, tout endolori, se leva et marcha comme par enchantement.

La sainte femme qui avait donné l'hospitalité à Renaud et à Maugis, les voyant si bien ensemble, jugea qu'ils devaient être de noble extraction et elle prit la liberté de leur demander qui ils étaient, par intérêt pur, non par curiosité.

— Nous sommes, lui dit Renaud, de pauvres gentilshommes bannis de France et condamnés à mendier notre pain sur notre route jusqu'à Jérusalem, en expiation de nos vieux péchés... Nous sommes cousins, ce pèlerin et moi, et maintenant qu'il est mieux portant, nous ferons ensemble le voyage que nous devions faire isolément. La route nous en paraîtra moins longue...

— Je vous crois et vous estime davantage, répondit la sainte femme.

Cela dit, elle s'empressa d'aller chercher des vivres de choix et du vin d'excellente qualité, pour les leur offrir; ils acceptèrent avec plaisir, ce vin étant le premier qu'ils eussent bu depuis leur départ. Après cette collation, l'heure du repos étant sonnée, les deux cousins récitèrent les Grâces et se couchèrent. Le lendemain matin, dès l'aube, ils se levaient, et, après avoir remercié leur hôtesse des bons soins qu'elle avait eus pour eux, ils quittaient Constantinople pour se rendre à Jérusalem.

Bien des jours passèrent; bien des jours et bien des fatigues. Nos pèlerins n'allaient pas vite et ils se reposaient souvent. Mais enfin, à force de marcher on arrive toujours où l'on veut arriver : Maugis et Renaud aperçurent un matin Jérusalem, la ville sainte, qui étincelait dans sa splendeur, illuminée par le soleil.

— Jérusalem! Jérusalem! s'écrièrent-ils, le cœur tout débordant d'admiration et de foi.

Alors ils approchèrent, toujours émus, assez près pour distinguer le temple, la tour de David et une partie de la cité sainte. Ils approchèrent de plus près encore et tombèrent, sans s'en douter, dans un camp qui avait dressé là ses tentes et ses pavillons.

— Qu'est-ce que cela? demanda Renaud à Maugis. Est-ce un camp de Sarrasins ou un camp de Chrétiens?

— Je n'en sais pas plus que vous, cousin, répondit Maugis. Pour le savoir, demandons-le à ce vieillard qui vient vers nous.

Un vieillard s'avançait, en effet, à la rencontre des deux pèlerins.

— Chevalier, lui dit Renaud, dites-nous, s'il vous plaît, à qui appartiennent les tentes que nous voyons semées autour de Jérusalem?

— Pèlerins, répondit le vieillard, elles appartiennent à l'armée des Chrétiens qui assiégent Jérusalem et ne peuvent la prendre.

— Qui donc en est maître en ce moment?

— L'amiral de Perse, qui s'en est emparé par trahison... Vêtu d'un habit de pèlerin, et suivi d'un grand nombre de ses gens vêtus comme lui, il entra dans Jérusalem; une fois entré, il jeta bas ses humbles habits, ses gens l'imitèrent, et tous, l'épée à la main, se précipitèrent sur les troupes qui gardaient la cité et en chassèrent le roi. Le pays se souleva bientôt, et les Persans ne purent jouir longtemps de leur conquête. Ils sont assiégés, mais ils nous coûtent bien cher, car ils font parfois des sorties et nous tuent beaucoup d'hommes. Cela se passerait autrement si nous avions un chef!...

Quand Renaud eut entendu ces paroles, il sourit et pria le vieux chevalier de le conduire, ainsi que son cousin, au milieu de l'armée; ce à quoi le vieillard consentit de bonne grâce, séduit par le parlement et par l'air du fils Aymon. Au bout de quelques instants, il les introduisait sous la tente du comte Rames.

— Pèlerins, dit ce seigneur, au nom du Saint-Sépulcre que vous venez adorer, dites-moi la vérité : vous devez être autre chose que de simples pèlerins.

— Sire comte, répondit Renaud, je m'appelle Renaud de Montauban; je suis l'aîné des quatre fils du duc Aymon de Dordogne. J'étais en guerre avec Charlemagne, roi de France et empereur d'Occident; il m'avait offert la paix, à condition que je lui livrerais mon cheval Bayard et que je m'en irais à pied, mendiant mon pain, jusqu'à Jérusalem. J'ai accepté et me voilà. En chemin, j'ai rencontré mon cousin Maugis, fils du duc Beuves d'Aigremont, et nous avons juré de ne plus nous quitter.

— Ah! chevalier Renaud, s'écria le comte Rames, je remercie le ciel de ce qu'il vous a envoyé vers nous, ainsi que votre cousin. Je vous connaissais déjà et je vous admirais. Je vous prie de me tenir

pour votre ami!... Vous nous sauverez tous, si vous consentez à vous mettre à notre tête!...

Tous les barons de Syrie arrivèrent en cet instant, et le comte leur présenta Renaud, devant lequel ils s'agenouillèrent avec empressement, en le suppliant de se mettre à leur tête. Renaud accepta ce commandement et cette responsabilité, et tout aussitôt le comte Rames fit venir de très beaux chevaux, de très beaux vêtements, de très belles armures, de très belles épées, en le suppliant d'accepter le tout pour l'amour de lui. Mais Renaud, toujours modeste, n'accepta qu'un cheval, un haubert, un morion et une épée.

Le comte n'insista pas, et l'on se mit à table pour fêter cette heureuse rencontre. Après le souper, chacun des barons fit allumer autour de sa tente un grand feu de joie dont les flammes furent aperçues, de Jérusalem, par l'amiral de Perse.

— Par Mahom! s'écria cet infidèle, qu'ont donc trouvé ces méchants Chrétiens pour se réjouir ainsi? Ils boivent et chantent sans doute! Qu'ils se réjouissent et chantent, s'ils veulent : c'est leur chant du cygne, car demain ou après demain ils seront exterminés.

Le lendemain, en effet, l'amiral fit une sortie, à la tête de dix mille hommes. Les barons chrétiens firent sonner les trompettes et s'avancèrent vaillamment au-devant des infidèles, qui poussaient déjà des hurrahs de victoire. En tête des Chrétiens marchaient Renaud, Geoffroy et Maugis; en tête des Sarrasins venait le roi Margaris qui portait sur son écusson un monstrueux dragon ouvrant une gueule monstrueuse. Il s'avança hardiment contre Renaud qui, le voyant venir, courut à sa rencontre et le frappa de telle force qu'il lui perça la poitrine avec sa lance. Margaris tomba en vomissant des flots de sang noir.

— Dieu te punit, mécréant! cria Renaud. Va tenir compagnie aux rois tes prédécesseurs!

Le combat s'engagea alors de part et d'autre avec une furie sans exemple; le champ de bataille fut bientôt un immense champ de carnage où râlaient, pêle-mêle, Sarrasins et Chrétiens.

— Par Mahom! s'écria l'amiral de Perse en voyant ses gens abattus par centaines, qui donc a remis du cœur au ventre de ces chiens de Chrétiens? Jamais ils ne se sont aussi bien battus!...

— Sire, lui répondit-on, c'est la faute de ce vaillant chevalier que vous voyez là-bas. C'est lui qui a tué le roi Margaris, et votre cousin Orient, et le neveu de Maybon, et cent autres.

— Quoi! ce chevalier qui a la grande fourche? Par Mahom! je vais percer le ventre à ce grand vilain pour le punir du dommage qu'il m'a causé.

L'amiral de Perse poussa son cheval en avant; mais il ne put aller bien loin : les débris de son armée se repliaient en désordre vers Jérusalem et y rentraient effrayés.

— Oh! oh! dit-il, voyant cela; il n'est pas prudent d'avancer : je resterais seul et je serais pris.

L'amiral alors fit faire volte-face à son cheval et s'échappa, croyant être en sûreté dans Jérusalem. Malheureusement pour lui et pour les siens, Renaud se mit à sa poursuite et entra avec lui dans la ville sainte, suivi de la majeure partie des barons, Maugis en tête. Le massacre continua de plus belle, à ce point que l'amiral, se voyant pour ainsi dire sans soldats, fut forcé de composer avec Renaud de Montauban. Il consentit à évacuer immédiatement Jérusalem, mais à la condition qu'il emporterait son butin avec lui et qu'il ne serait pas inquiété dans sa retraite : ce qui lui fut accordé. L'amiral de Perse partit le soir même et le roi de Jérusalem, délivré, put enfin remercier les barons chrétiens et surtout Renaud de Montauban, à qui revenait tout le mérite de cette victoire.

Les jours suivants on donna une fête en l'honneur du brave fils Aymon et de son cousin Maugis qui, quoiqu'en habit de pélerin et en bourdon, avait fait sa rude besogne et mis à mal beaucoup de mécréants. Le roi de Jérusalem ne tarissait pas en remerciements et en éloges et il aurait bien voulu conserver Renaud toute sa vie auprès de lui. Cependant la chose n'était pas possible : Renaud avait le mal du pays; il songeait à sa femme, à ses enfants et à ses frères. Aussi, au bout de quelques semaines, demanda-t-il au roi la permission de partir, permission que le roi lui accorda les larmes aux yeux et en l'embrassant à plusieurs reprises, ainsi que son cousin Maugis.

— Au moins, dit-il, ami Renaud, acceptez ces chevaux et ces draps d'or en souvenir de moi. On ne récompense pas les dévouements semblables au vôtre, je le sais bien et je n'y songe pas. Les hommes comme vous sont trop au-dessus des richesses pour qu'elles leur fassent envie un seul instant. Je vous demande seulement de conserver ces présents par amitié pour moi et de me faire savoir de vos nouvelles aussitôt que vous serez arrivés, vous et votre cousin.

Maugis et Renaud promirent; mais Renaud, seul, accepta les chevaux et les draps d'or offerts par le roi. Maugis refusa honnêtement, parce qu'il tenait à conserver, par pénitence, son costume de pélerin, avec lequel il avait si vaillament combattu. Ce refus n'avait rien de blessant pour le roi de Jérusalem, qui, tout, au contraire, en sut gré à Maugis, en faveur de l'intention.

Le jour du départ arriva, malgré les retardements discrets qu'y mit le roi, et chacun alla, en grande pompe, accompagner Renaud et Maugis jusqu'au port de Japhet, où ils s'embarquèrent au milieu des vivats et des souhaits prolongés des barons chrétiens.

## CHAPITRE XXI.

**Comme Renaud et Maugis, en quittant le roi de Jérusalem, abordèrent à Palerme, où ils firent encore merveille.**

Il semblait que le ciel ne voulût pas permettre à Renaud le retour dans sa patrie, car le vaisseau qui le portait, ainsi que Maugis, fut plusieurs fois battu par des tempêtes et contraint de relâcher çà et là, dans différents ports, pour éviter des avaries et même un naufrage.

Au bout de huit mois cependant, ils arrivèrent en vue de Palerme, sur les côtes de Sicile, et aussitôt

que le navire eût touché le port, Renaud commandât qu'on le mît à terre, ainsi que son cousin et les chevaux dont le roi de Jérusalem lui avait fait présent.

Précisément, à l'heure où l'on déchargeait le vaisseau qui avait amené Renaud et sa fortune, le roi de Palerme se trouvait aux fenêtres de son palais, qui avait vue sur la mer, en compagnie de ses barons et des dames de sa cour.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il.

— Quelque grand seigneur ou quelque grand pèlerin, lui répondit-on.

— Le vaisseau est riche, l'équipage nombreux, les objets qu'on débarque sont rares, à ce qu'il me semble, reprit le roi.

— En effet, dit un baron, ce n'est pas là un navire ordinaire. Il faudrait s'assurer de sa provenance. Nous apporte-t-il des amis ou des ennemis?

— Le meilleur moyen, c'est-à-dire le plus court, est encore d'aller constater cela de nos propres yeux, proposa le roi.

— Nous vous suivons, Sire, dirent les barons.

Tout aussitôt le roi de Palerme descendit, suivi de quelques chevaliers, et vint vers l'endroit où se tenait Renaud qui, en l'apercevant, le salua très courtoisement, devinant bien à qu'il avait affaire.

— Qui êtes-vous, s'il vous plait, sire chevalier? lui demanda le roi, après lui avoir rendu très gracieusement son salut. Qui êtes-vous et d'où venez-vous? Par ces temps de troubles, il est bon de savoir à qui l'on a affaire, et encore que votre physionomie plaide en faveur de vos intentions, vous ne trouverez pas, je pense, ma curiosité déplacée...

— Rien de plus naturel, Sire, répondit Renaud en souriant.

— Ainsi, vous venez?.... reprit le roi.

— Du port de Japhet, Sire.

— Du port de Japhet!...

— Oui, Sire... Ce vaisseau que nos gens sont occupés à décharger en ce moment, et sur lequel sont des étoffes d'or et des chevaux de prix, parmi lesquels je vous supplierai de faire un choix, ce vaisseau nous a été donné, à mon cousin et à moi, par le roi de Jérusalem...

— Par le roi de Jérusalem?...

— Oui, Sire...

— Vous êtes de sa famille?

— Non, Sire, nous n'avons pas cet honneur.

— Mais alors?...

— Votre étonnement va cesser, Sire, quand je vous aurai dit que nous avons aidé le roi de Jérusalem à reprendre possession de son trône et de sa ville, tous deux conquis par un chef de mécréants...

— Par l'amiral de Perse, peut-être?...

— Précisément, Sire... Nous l'avons vaincu et mis en fuite...

— Oh! oh! Et qui donc êtes-vous, sire chevalier, pour avoir opéré ce miracle?

— Je m'appelle Renaud de Montauban, Sire, et je suis l'aîné des quatre fils du vaillant duc Aymon de Dordogne. Le pélerin que voici est mon cousin Maugis, fils du vaillant duc Beuves d'Aigremont, si méchamment mis à mort par le traître Ganelon... Nous avons été en Terre-Sainte pour obéir à Charlemagne, et, maintenant que cette pénitence est faite, nous retournons dans notre patrie, où nous avons laissé des amis et des parents... Le vaisseau a relâché ici; mais nous comptons repartir bientôt pour donner de nos nouvelles à nos amis...

— Sire chevalier, s'écria le roi tout joyeux, je veux vous retenir quelque temps ici, si vous le permettez toutefois. Je n'ai pas tous les jours un bonheur comme celui que vous me faites en ce moment... Vous êtes le fameux Renaud de Montauban, et vous ne me le disiez pas tout de suite... Ah! Renaud, Renaud, restez avec moi... Vous êtes mon hôte, entendez-vous? Mon palais sera le vôtre, ma cour sera votre cour, et ce que vous demanderez vous l'aurez, persuadé que je suis que vous ne pouvez demander que des choses honorables... Quand vous vous serez suffisamment reposé, nous causerons longuement de vos exploits, et cela me distraiera...

Pendant que le roi de Palerme causait ainsi avec Renaud, un de ses barons s'en vint précipitamment vers lui pour lui apprendre que l'amiral de Perse, à son tour, venait de débarquer à la tête d'une troupe formidable de païens.

— Vous voyez, sire Renaud, comme vous tombez bien, dit le roi. Seul, j'aurais certes du mal avec ces mécréants; mais maintenant que vous voilà, je n'ai plus peur de rien... Je suis sûr de la victoire...

Sur ce, le roi ordonna à chacun de s'armer.

— Je vous fais mon porte étendard, ajouta-t-il en se tournant vers Maugis qui le suivait, ainsi que Renaud.

— J'accepte, Sire, répondit en souriant Maugis. Vous verrez que mon bourdon fait à l'occasion son office d'épée.

— Qui m'aime me suive! s'écria alors le roi Siméon en se précipitant l'épée haute au devant des Sarrasins.

La bataille s'engagea, sanglante. L'amiral de Perse, qui avait compté sur une résistance timide, s'étonna d'avoir affaire à une armée de héros. Ses soldats commençaient à fuir devant ceux du roi de Palerme, électrisés par l'exemple de Renaud et de Maugis.

— Ma foi, dit l'amiral de Perse, je n'ai jamais vu deux chevaliers aussi vaillants! c'est leur exemple qui entraîne les autres... Sans eux, la victoire serait déjà à nous... D'où sont-ils donc?...

En ce moment Renaud s'avança vers lui en criant: « Montauban! Montauban! »

— Par Mahom! s'écria l'amiral en s'enfuyant épouvanté. Par Mahom! ce chevalier a le diable au corps! je l'ai laissé à Jérusalem et je le retrouve ici! Je suis perdu!...

L'armée des mécréants, voyant fuir son chef, ne demanda pas mieux que de l'imiter, d autant qu'elle était épuisée et qu'elle avait déjà perdu le meilleur de son monde. Chacun des Sarrasins se mit donc à fuir dans la direction du port et regagna en désordre les vaisseaux qui les avaient vomis sur la ville de Palerme.

Renaud et le roi Siméon poursuivirent les fuyards l'épée dans les reins, tuant sans pitié les moins ingambes, comme s'ils eussent été mouches impor-

tunes. Quand ils arrivèrent sur le port, ils aperçurent sur son vaisseau l'amiral de Perse qui s'arrachait la barbe, de désespoir d'avoir été vaincu et d'avoir ainsi laissé massacrer son armée.

Le roi Siméon, heureux de cette victoire, embrassa Renaud et Maugis et les emmena dans son palais, où ils reçurent les félicitations et les hommages de toute la cour. Des fêtes furent données en leur honneur, et chacun fit de son mieux pour les amuser et les retenir à Palerme. Mais Renaud voulait revoir sa femme, ses enfants et ses frères : il demanda au roi la permission de partir, permission que le roi lui accorda en pleurant.

## CHAPITRE XXII.

**Comme Renaud, à son retour, apprit la mort de sa femme, et comme, après cela, il envoya ses enfants à Paris, auprès de Charlemagne, afin qu'il les reçut chevaliers.**

Il y eut une véritable fête à Montauban au retour de Renaud et de Maugis. Chacun s'empressait à l'envi autour des deux voyageurs, qui venaient de si loin et qu'on n'espérait plus revoir. Renaud était attendri par toutes ces marques de sympathie; il sentait son cœur remué délicieusement à ce spectacle.

— Où est ma femme? Comment se porte-t-elle? demanda-t-il tout joyeux à Allard, qui était venu au-devant de son frère avec un empressement particulier.

— Dame Clarice se porte bien, cher frère! lui répondit Allard, pâle et tremblant.

— J'ai hâte de l'embrasser ainsi que mes deux enfants! reprit Renaud en entrant dans le palais.

— Ne soyez pas inquiet, cher frère; dame Clarice n'est pas ici pour le moment... répliqua Allard en pâlissant de plus en plus. Elle est dans le bourg que nous avons fait fermer et fortifier depuis votre départ, en prévision des invasions...

— Dans le bourg?

— Oui, cher frère... Elle est allée porter quelques secours aux nécessiteux et aux malades, selon son habitude quotidienne...

— Renaud, dit à son tour Maugis qui n'avait pas cessé de regarder Allard, Renaud, votre frère vous trompe : votre femme est morte.

— Morte! s'écria Renaud en chancelant sous cette nouvelle comme sous un coup de foudre. Morte! Morte! Morte!

— Eh! bien oui, cher frère, reprit Allard, soulagé par cette confession; oui, dame Clarice est morte! Après votre départ, elle avait jeté au feu ses robes de brocard et tous ses attifets de femme, pour ne porter qu'une robe de serge violette semblable à celle que vous aviez endossée vous-même... La douleur s'empara alors d'elle et ne la quitta plus : elle n'espérait plus vous revoir et se croyait déjà veuve. Elle a voulu aller vous rejoindre dans le monde meilleur où elle vous croyait déjà arrivé, et elle est partie : ses enfants n'ont pas même eu le pouvoir de la retenir!...

— Ah! Chère femme! chère femme! sanglotta Renaud en se cachant le visage dans ses deux mains, pour ne pas laisser voir ses larmes.

— Elle est morte comme une sainte, reprit Allard, le sourire de la résignation sur les lèvres, en murmurant votre nom en même temps que celui de Dieu!...

— Ah! Roi Charlemagne! roi Charlemagne, je devrais bien vous haïr... car c'est vous qui avez tué ma pauvre femme en m'éloignant d'elle et de mes enfants... Roi Charlemagne, je devrais bien vous haïr...

Comme Renaud disait ces paroles, Aymonnet et Yonnet arrivèrent et s'agenouillèrent respectueusement devant lui. Il les embrassa en pleurant et, les trouvant si grands et si beaux, portraits vivants de la chère morte, il en eût plus de chagrin encore : ils la lui rappelaient trop.

— Mes chers enfants, leur dit-il, vous voilà maintenant grands et forts, beaux et hardis... Vous pouvez désormais voler de vos propres ailes... Quittez donc le nid paternel... Le deuil qui va y régner attristerait trop votre jeunesse. Vous êtes faits pour vivre avec la vie, non avec la mort. Moi je n'ai plus rien à faire en ce monde, qu'à regretter ceux qui ne sont plus. Mon père est mort; morte est ma mère; morte aussi est votre mère, ma bien-aimée femme... Je n'ai plus rien à faire en ce monde, plus rien, plus rien!...

Aymonnet chercha à consoler son père, sans pouvoir y réussir.

— Je ne veux pas être consolé, mes enfants, répondit Renaud avec mélancolie. A mon âge, on ne refait pas sa vie : mon rôle est joué, je me retire. C'est à vous de me continuer. Je vous lègue un nom honorable, une réputation sans tache, une gloire immaculée. On m'a appelé le vaillant Renaud : qu'on vous appelle un jour les vaillants fils de Renaud. Là est toute mon ambition. Mes frères bien-aimés, vos oncles, vous aideront de leurs conseils et de leurs bras dans les passages trop rudes de votre carrière, dans les occasions trop difficiles où votre courage vous entraînera. Eux, c'est encore moi; nous n'avions qu'un cœur à nous quatre : vous le retrouverez entier chez eux, et le temps adoucira ainsi l'amertume des regrets que vous éprouverez de ma perte... Yonnet, vous aurez pour apanage Dordogne, le bien paternel; Aymonnet, vous aurez Montauban. Maintenant que la paix est faite avec Charlemagne, vous n'aurez plus rien à craindre de son côté; je vous engage à vous rendre le plus tôt possible à Paris, où il se trouve avec sa cour, afin de lui faire vos soumissions et offres de service. Charlemagne est un grand empereur : il sait estimer les grands dévouements. Allez vers lui, mes enfants...

— Et vous, mon père, dit timidement Yonnet, où irez-vous?

— Où voudra me conduire la Providence, à qui je m'abandonne sans réserve dès aujourd'hui, répondit Renaud. Ses vues sont impénétrables, et je n'ai pas de comptes à lui demander : elle fera de moi ce qu'il lui plaira. Je ne suis plus qu'une paille livrée aux



vents. Si je me heurte quelque part, dans mon chemin, ce sera certainement dans un port de salut, puisque je me heurterai à la mort, notre halte suprême à tous... Avant de m'éloigner pour toujours, cependant, je veux que vous ayez subi les premières épreuves de la chevalerie et reçu le baptême des camps... Demain, vous irez à Paris, en honorable compagnie. Soyez les fidèles serviteurs du roi Charlemagne, et gardez-vous de ceux de ses gens qui n'aiment pas notre famille, ceux de Mantes principalement.

Le lendemain, en effet, Yonnet et Aymonnet, montés sur de magnifiques chevaux et escortés de chevaliers somptueusement habillés, quittèrent Montauban et prirent le chemin de Paris. Une fois dans cette ville, ils s'empressèrent de se rendre au palais, avec leur escorte, afin, de rendre leurs hommages à Charlemagne. On les fit attendre d'abord, parce qu'on ne les connaissait pas; puis enfin ils furent admis au baise-main royal.

— Sire, dit Aymonnet, prenant la parole le premier ; nous sommes les deux fils de Renaud de Montauban, votre vassal; nous venons vous présenter, comme nous le devons, nos respectueux hommages, et vous prier de nous accepter pour vos serviteurs fidèles et dévoués.

— Mes enfants, répondit le roi en se levant et en venant leur donner l'accolade, je suis heureux de vous voir. Votre père est un vaillant homme et vous promettez d'être ses vaillant fils. J'aurais aimé à vous voir présentés par lui: le plaisir que je ressens en eût été doublé.

— Sire, dit à son tour Yonnet, notre père se fait vieux, et il nous a priés de l'excuser auprès de vous.

— Ainsi va le monde, mes enfants, reprit Charlemagne, qui se sentait vieillir aussi, quoique empereur, comme un simple manant. Ainsi va le monde! Chacun doit passer, pour faire place à ceux qui poussent.... Les générations remplacent les générations, comme les moissons remplacent les moissons... J'ai vu le temps engranger au cimetière bien des moissons d'hommes, moi aussi... L'heure s'approche où je devrai descendre et aller rejoindre mes aïeux, pour remettre en des mains moins débiles ce sceptre et cette couronne trop lourds pour moi à présent!...

— Sire, continua Yonnet, le vœu de notre bien aimé père est que nous soyons armés chevaliers comme il l'a été lui-même, ainsi que ses frères, c'est-à-dire par votre royale main. Il pense avec raison que cela nous portera bonheur.

— Beaux et fiers enfants, dignes d'un tel père, répondit Charlemagne, je vous armerai chevaliers quand vous voudrez. Seigneurs, ajouta le roi en se tournant vers ses barons, je vous présente les deux fils de Renaud de Montauban, et vous demande, en son nom et au mien, amitié et protection pour eux.

— Notre amitié leur était acquise d'avance, Sire, dit Roland en venant embrasser les deux fils de son rival de gloire.

Après Roland, Olivier; après Olivier, le duc Naymes ; après le duc Naymes, les autres pairs et barons. Tout le monde fit fête à ces deux beaux enfants qui reflétaient si bien sur leurs jeunes visages le courage et la loyauté de leur valeureux père ; tout le monde, excepté les deux fils de Foulques de Morillon, qui avaient sans doute appris de leur père à haïr Renaud et sa lignée.

— Qu'est-ce? dit à demi voix Constant, l'un d'eux. Faut-il faire tant de fête à ces deux fils de traître, qui, à eux deux, ne valent pas une pomme pourrie!...

Yonnet, qui regagnait sa place, entendit cette injure et il sentit la colère lui monter au cœur en même temps que la rougeur lui montait au front.

— Chevalier, dit-il d'une voix vibrante à Constant, vous avez appris là un vilain métier, qui est celui de calomniateur !... Vous vengez mal votre père, tué loyalement par le nôtre. Apprenez, je vous prie, que s'il y a quelque part des traîtres, c'est dans votre famille et non dans la nôtre. En nous appelant aussi outrageusement, vous en avez donc menti par la gorge.... Et voici mon gage!

— J'accepte le gage d'Yonnet et lui envoie le mien en échange, répliqua Rohars, le second fils de Foulques de Morillon. Je soutiens à mon tour que c'est par trahison que Renaud de Montauban a tué notre père!

— Deux contre deux, alors, dit Aymonnet en intervenant; mon frère contre Constant et moi contre Rohars, avec la permission du roi. Sire, nous vous supplions de nous octroyer cette permission, pour laver de tout soupçon l'honneur de notre père, qui est devenu notre propre honneur.

— Je vous l'accorde à regret, mes chers enfants, parce que vous êtes jeunes et que vous pouvez succomber; mais je vous l'accorde, parce que je ne veux pas qu'il soit dit que les fils de Renaud ont laissé impunément outrager leur père. Demain je vous armerai chevaliers.

— Nous vous remercions, Sire, répondit Aymonnet en baisant la main de Charlemagne.

— Quelles sont les cautions des fils de Foulques de Morillon? reprit le roi.

Le traître Ganelon, Béranger, Estou de Morillon, Pineple et Griffon de Hautefeuille s'avancèrent et dirent :

— Nous, Sire.

— Bien. Et quelles sont les cautions des fils de Renaud de Montauban?

Lors Roland, Olivier, le duc Naymes, Ogier-le-Danois, Richard de Normandie et Estou, fils d'Odon, s'avancèrent à leur tour et dirent :

— Nous représenterons les fils de Renaud, si vous le permettez, Sire; nous leur devons ce témoignage de bonne amitié.

Le lendemain, à l'issue de la grand'messe, le sénéchal amena au roi Aymonnet et Yonnet, et furent armés chevaliers avec grande cérémonie et grand apparat.

— Maintenant, dit Charlemagne, comme ce que vous allez faire est grave, je vais mander ici votre père et vos oncles, afin qu'ils vous assistent de leur présence.

Et appelant son sénéchal, le roi lui dicta la lettre suivante, adressée à Renaud de Montauban :

« Ami Renaud,

« Vos deux fils, Aymonnet et Yonnet, sont arrivés à Paris, envoyés par vous dans l'intention de me rendre leurs hommages de vassaux fidèles et de se faire armer chevaliers par moi. Ce matin, à l'issue de la grand'messe, ils ont été reçus chevaliers. Je vous dis cela pour que vous soyez content, et que vous vous réjouissiez dans votre orgueil de père.

« Maintenant, j'ai une autre nouvelle à vous donner. La vie est faite de pluie et de soleil, de joies et de douleurs, ami Renaud. Les grands cœurs comme le vôtre sont préparés à tout : c'est pour cela que je n'hésite pas à frapper le vôtre d'un coup sinistre. Ami Renaud, vos deux braves fils, dès la première heure de leur arrivée à ma cour, se sont trouvés en contact avec les deux fils de Foulques de Morillon, un homme que vous n'aimiez pas et que vous avez loyalement tué dans les plaines de Vaucouleurs. Le choc a été ce qu'il devait être entre ces quatre jeunes gens, c'est-à-dire que les étincelles ont jailli. Constant et Rohars ont provoqué Yonnet et Aymonnet, et dans quelques jours ils se battront en champ clos pour soutenir l'honneur respectif de leur nom.

« Dans ce conflit, ami Renaud, je n'ose me prononcer pour vous dire de quel côté sera la victoire. Le ciel est toujours juste; mais ses décrets sont mystérieux : je ne sais quel parti il entend favoriser. Les fils de Foulques de Morillon ont tort, peut-être; peut-être ont-ils raison. Si le droit est pour eux, la victoire sera pour eux aussi. Que deviendront alors vos fils?

« Vous comprendrez, je l'espère, ami Renaud, combien votre présence est indispensable ici, quelles que soient les raisons que vous ayez de rester là-bas, dans votre retraite. Vos fils sont courageux et hardis, mais votre présence doublera leur courage et leur force; venez donc, afin de n'avoir rien à vous reprocher comme père.

« Je vous attends et je vous aime.

« CHARLEMAGNE.

La lettre scellée du sceau impérial, un messager partit pour Montauban afin de la remettre à Renaud et à le décider à se rendre à Paris.

## CHAPITRE XXIII.

**Comme Renaud vient à Paris, se réconcilia avec Charlemagne, et assista, ainsi que ses frères, au combat de ses deux fils contre les fils de Foulques de Morillon; comme ensuite il retourna avec eux à Montauban.**



Un envoyé vint donc prévenir Renaud que le roi le mandait à Paris et lui expliqua pourquoi sa présence y était indispensable. D'abord, il hésita à se rendre à cette invitation, non qu'il se défiât du roi, mais parce que cela dérangeait ses projets de retraite et de renoncement. Puis, l'amour paternel l'emportant sur tous les autres sentiments, il fit diligence et, accompagné de ses trois frères, se rendit à Paris avec le messager royal.

Aussitôt que son arrivée fut connue, les douze pairs de France allèrent au devant de lui, accompagnés de ses deux fils, pour lui témoigner quelle part ils prenaient à son deuil, et le conduisirent en triomphe à Charlemagne, qui parut content de le revoir.

— Renaud, lui dit-il, je vous remercie d'être venu. Vous me prouvez votre confiance en moi et votre tendresse pour vos enfants. L'âge a amorti mes rancunes de roi; à cette heure, je ne suis plus qu'un homme et je vous serre la main comme à un loyal ami. Vos fils seront réconfortés par votre présence, et ils sortiront vainqueurs de cette affaire, je vous le garantis. Ils sont trop bien vos fils pour être jamais vaincus!...

— J'aime à vous entendre dire cela, Sire, cela me console de bien des choses, répondit Renaud en se jetant aux pieds de Charlemagne, qui le releva avec bonté.

Le jour du combat arriva. Les champions, assistés de leurs parrains et amis se rendirent en l'Ile Notre-Dame, choisie à cet effet, pendant que le roi et une partie de sa cour, se plaçaient sur l'une des tours de Notre-Dame, afin de mieux jouir du spectacle annoncé. Les fils de Foulques de Morillon, arrivés les premiers, attachèrent leurs chevaux à un arbre et s'assirent sur le pré en attendant leurs adversaires, qui ne tardèrent pas à venir. Une fois en présence, les quatre champions commencèrent. Du premier coup Aymonnet tomba. Mais, se relevant aussitôt et saisissant Flamberge, la bonne épée de son père, il en frappa Constant d'un coup terrible sur le morion. Flamberge glissa le long du visage et emporta une partie du menton du malheureux chevalier, dont toutes les dents du bas se trouvèrent par là découvertes, ce qui était d'un effet hideux.

— Traître, fils de traître! s'écria Aymonnet, ton dernier jour est arrivé!... Ta dernière heure va sonner!

Constant, malgré sa blessure, ne s'avoua pas vaincu. Il jeta à terre son épée et son écu et prit Aymonnet à bras le corps, croyant le terrasser facilement. Par malheur, Aymonnet était adroit, souple et vigoureux : en un instant il coucha Constant sur le pré, après lui avoir enlevé son casque.

— A moi, Rohars, à moi! souffla péniblement Constant.

Hélas! Rohars n'était pas dans un meilleur état que son frère. Tout au contraire, l'épée d'Yonnet, quoique d'une trempe moins solide que celle d'Aymonnet, avait fait des entailles monstrueuses sans seulement s'ébrécher. Rohars perdait son sang de tous les côtés.

— Avoue que tu as menti, avoue! lui dit Yonnet, las de frapper. Avoue que les traîtres sont dans ta famille et non dans la mienne?...

— Je n'avoue rien, répondit Rohars en essayant de lutter encore.

L'épée d'Yonnet se releva alors et s'abattit sur l'épaule de Rohars qu'elle coupa : le bras tomba par terre.

— Avoue, traître, que tu as menti! répéta Yonnet, fou de colère.

— Je n'avoue rien, répéta Rohars en chancelant, et en perdant des flots de sang.

Yonnet allait frapper encore, lorsque les cris de : « Assez ! assez ! » se firent entendre de tous les côtés. Les fils de Foulques de Morillon étaient vaincus par les fils de Renaud; Constant était affreusement mutilé et Rohars était tué : c'était assez, en effet.

Charlemagne félicita Aymonnet et Yonnet, et Renaud les embrassa tendrement, après s'être assuré que les blessures qu'ils avaient reçues n'étaient ni graves ni nombreuses.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il avec une effusion de reconnaissance. Vous êtes sortis vivants et glorieux de ce combat dont je redoutais de vous voir sortir vaincus et mourants. Vous vous êtes bravement conduits, mes enfants, très bravement : vous continuerez dignement notre race. Et maintenant, mon Dieu, je peux mourir !

— Sire, dit alors Aymonnet à Charlemagne, vous semble-t-il que nous ayons assez fait pour venger l'honneur de notre père ?

— Mes enfants, répondit le roi, si votre père est content, je le suis aussi... Vous serez ses fidèles continuateurs, je le vois.

— Et pour vous, Sire, que voulez-vous que nous fassions, demanda à son tour Yonnet.

— Retournez d'abord à Montauban, mes enfants, répondit Charlemagne; je vous appellerai auprès de moi quand il en sera temps. Vous voilà reçus chevaliers; noblesse oblige; je suis sûr que vous ne démentirez jamais la bonne opinion que j'ai conçue de vous deux. On n'est pas impunément le fils de Renaud, auquel je suis heureux de reconnaître une vaillance sans pareille au monde, aujourd'hui que le souvenir de nos discordes particulières s'est entièrement effacé de mon esprit comme du sien, du moins j'aime à l'espérer...

— Sire, dit Renaud en s'inclinant mélancoliquement, je suis venu ici en fidèle vassal et en fidèle ami... Les rancunes passées sont bien passées... Rien ne saurait désormais les faire revivre... Mes fils, du moins, ne m'imiteront point en cela... Quant à moi, j'abdique la vie et je renonce à l'action... Les êtres que j'aimais le plus au monde sont morts : il me reste à peine assez d'années pour les pleurer convenablement.

— Renaud, Renaud, ce projet n'est pas définitif!... A l'âge que vous avez, on n'abdique pas : ce serait s'enterrer vivant...

— Sire, ma détermination est irrévocable... Je me suis juré à moi-même de renoncer au rude et glorieux métier des armes, pour me consacrer tout entier à la méditation, en expiation des éclairs d'orgueil de ma jeunesse : rien ne pourra me détourner de ce but suprême vers lequel sont désormais tendues toutes mes pensées !...

— Allez, ami Renaud, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde !...

Là dessus, Charlemagne ordonna que Constant fut pendu et le cadavre de Rohars aussi, comme juste châtiment de leur méchanceté, triste héritage de leur père, Foulques de Morillon.

Ce que voyant, Ganelon appela Hardes, Béranger et Malu, gens pervers et traîtres comme lui, qui avaient servi de parrains aux deux frères Constant et Rohars, et il leur dit avec amertume :

— Vous voyez, seigneurs, de quelle façon Charlemagne traite les fils de ses barons !... C'est nous qu'il déshonore en déshonorant ainsi ces deux jeunes gens... Mais, si le ciel est juste, cela ne se passera pas sans vengeance, et nous vivrons assez pour voir cet outrage puni !...

Quelques jours après, Renaud, ses fils et ses frères, retournèrent à Montauban, laissé à la garde de Maugis.

## CHAPITRE XXIV.

**Comme Renaud partit de Montauban sans mot dire, et du deuil que menèrent ses enfants en s'apercevant de son absence.**

Sire Renaud voulut passer avec Maugis la nuit qui suivit le retour à Montauban, parce que son cousin lui avait manifesté son intention de partir, intention qui était aussi celle de Renaud. Maugis pria toute la nuit, et, toute la nuit Renaud remua dans sa tête son projet d'exil volontaire.

Ce que faisait l'aîné des quatre fils Aymon était grave, en effet, et demandait à être mûrement examiné, pesé et retourné, avant d'être mis à exécution. A l'âge qu'il avait, plein de santé et de vigueur, quitter le noble métier des armes pour s'enfouir dans la solitude comme un être inutile ; abandonner sa famille, ses enfants, ses frères, son pays, pour aller au devant de la mort, qui vient si bien d'elle-même, c'était une sagesse qui touchait de bien près la folie! Mais nul n'a le droit de blâme sur les actions des autres; les impeccables, seuls, peuvent blâmer les pécheurs : mais où sont les impeccables ?

Au petit jour, Maugis prit congé de son cousin.

— Ami Renaud, lui dit-il, je suis heureux de vous voir engagé dans cette voie nouvelle où je me suis engagé moi-même depuis longtemps. Le fardeau des plaisirs mondains est trop pesant pour les épaules du juste; trop pesant, quoique gonflé de vent. Le renoncement aux joies vulgaires n'a rien de méritoire en soi, puisqu'il vous procure, en revanche, les âpres voluptés de la conscience et les austères bonheurs de la contemplation. Nous laissons de côté les guenilles humaines pour endosser les vêtements splendides dont les âmes des forts sont revêtues... Je suis heureux, bien heureux, je vous le répète, de vous voir abandonner les sentiers ordinaires pour suivre la route ardue mais glorieuse qui mène au repos suprême!... Je vous quitte, parce qu'on fait seul ce chemin-là, de peur des distractions et des



mauvais conseils... Nul ne doit être témoin de vos luttes, de vos angoisses et de vos chûtes, car vous tomberez plus d'une fois avant d'arriver au but, cher frère... car vous vous déchirerez les mains et vous vous ensanglanterez les pieds avant de savoir marcher droit et sans défaillance d'aucune sorte, je vous en avertis. Les bonheurs trop faciles à atteindre ne sont pas des bonheurs : c'est la lutte qui fait le triomphe... Embrassons-nous donc une dernière fois, cher frère, et séparons-nous tout-à-fait ici-bas, pour nous réunir ailleurs, lorsque le moment en sera venu... Adieu! Adieu! Adieu!...

Maugis dit et partit.

Renaud, resté seul, s'accouda mélancoliquement à la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur la campagne, et, aux lueurs crépusculaires du matin, il essaya de suivre de ses yeux son cousin Maugis. Il le vit pendant quelques instants engagé résolument dans le premier sentier qui s'était offert devant lui, et marchant de ce pas allègre et tranquille tout à la fois, qu'ont seuls les gens dont la conscience est en paix : cœur tranquille, marche tranquille. Renaud aurait bien voulu le suivre plus longtemps encore du regard, mais les larmes lui arrivèrent tout d'un coup, comme d'une source trop pleine, et un brouillard lui déroba la physionomie exacte des objets. Maugis n'était pas encore hors de la portée du donjon, que déjà Renaud ne le voyait plus. Alors, il se retira précipitamment de la fenêtre, comme pour se soustraire à la domination d'un sentiment trop tendre.

En ce moment une alouette montait en ligne droite vers le ciel, en chantant sa joyeuse chanson matutinale.

— C'est donc là qu'on va! murmura Renaud en tombant dans une profonde rêverie.

Quand il en sortit, le jour était presque venu, quoique tout le monde dormît encore dans le château. Renaud se secoua un peu, comme un homme qui se réveille d'un rêve, revêtit précipitamment la robe de serge violette qui avait appartenu à sa femme, ceignit ses reins d'une corde grossière, prit son bourdon pour se défendre des chiens, et descendit avec précaution.

A la poterne qui donnait sur la campagne, il réveilla le gardien qui en avait le soin et le pria de lui ouvrir, en lui recommandant de ne pas faire de bruit. Cet homme, reconnaissant son maître et seigneur, malgré l'humilité de son costume, lui demanda sa bénédiction en le retenant par un pan de sa robe de serge.

— Bonhomme, répondit Renaud avec douceur, ce n'est pas à moi de bénir. Adressez-vous plus haut!

— Quand reviendrez-vous, sire chevalier?

— Je ne reviendrai pas, mon ami... Dans le voyage que j'entreprends aujourd'hui, on marche toujours devant soi; jamais on ne revient en arrière...

— Permettez-moi au moins d'aller prévenir vos frères et vos enfants... Que diront-ils quand ils ne vous verront plus là, ô mon cher sire?...

— Ils savent mes projets et n'ont plus qu'à se résigner. Tu leur diras que ma dernière parole, sur le seuil de ma maison, a été pour leur conseiller le bonheur et leur souhaiter la santé...

— Ah! cher sire, cher sire, quelle désolation dans Montauban!...

— Bonhomme, Montauban se résignera et oubliera. L'oubli est le baume que le ciel tient en réserve pour les afflictions humaines... Il n'y en a pas une qui résiste à cela.

Le gardien baissa la tête sans rien répliquer et ouvrit aussitôt la poterne.

Renaud, avant de franchir le seuil, se retourna involontairement et aperçut deux grosses larmes qui coulaient silencieusement le long des joues du vieux serviteur. Lors, il alla vivement à lui, lui prit les mains dans les siennes et, dans cette étreinte, remarquant qu'il avait oublié de débarrasser un de ses doigts d'une bague d'un grand prix, il l'ôta et la donna à ce brave homme, plus ému du cadeau que de sa valeur.
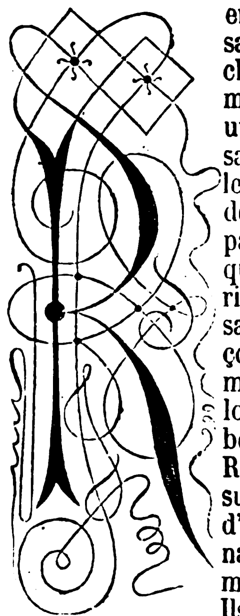
— En souvenir de moi, vieil homme! lui dit Renaud.

Puis il disparut.

Quand le jour fut tout-à-fait venu le gardien de la poterne se rendit auprès des trois frères Aymon et leur raconta le départ de Renaud, ce dont ils furent très affligés, bien qu'ils s'attendissent à cela d'un jour à l'autre. Ils allèrent aussitôt prévenir leurs neveux, qui furent bien chagrins de ce brusque départ et qui prirent le deuil, convaincus qu'ils étaient de ne plus revoir leur père bien-aimé.

## CHAPITRE XXV ET DERNIER.

Comme Renaud arriva à Cologne, y servit les maçons et fut assassiné par eux, puis précipité dans le Rhin.



Renaud marcha longtemps au hasard, mendiant sur le bord des chemins, entrant dans les chaumières pour y passer la nuit sur une botte de paille, exhortant de sa parole bienveillante et douce les affligés, les malcontents et les désespérés, et payant ainsi du pain de l'âme le pain du corps qu'on lui donnait. Un jour, il arriva à Cologne, comme on bâtissait l'église Saint Pierre. Les maçons ahanaient et suaient à qui mieux mieux pour charrier de lourds moëllons et les placer bout à bout à l'endroit voulu. Renaud, dont l'âge n'avait pas supprimé la force, s'approcha d'eux et, voyant qu'ils n'en menaient pas large à eux tous, il se mit à la besogne, pour les aider. Ils admirèrent d'abord sa vigueur herculéenne, contents qu'ils étaient de se reposer un peu; puis, la jalousie les mordant au cœur, ils songèrent à se débarrasser de ce dangereux compagnon, auprès duquel ils n'étaient rien que des soliveaux. Aussi, à la nuit tombante, pendant que Renaud se

reposait sur l'aire d'une grange, ils entrèrent sans bruit et l'assommèrent à coup de marteaux, de pelles et de pioches. Cela fait, pour dérober à la justice les traces de leur crime, ils mirent le cadavre du brave chevalier dans un sac et allèrent incontinent le jeter dans le Rhin.

Le lendemain, les habitants riverains furent étonnés de voir flotter sur le fleuve un grand corps soutenu en dessous par des poissons et entouré d'une lueur brillante. Cela leur parut étrange; ils repêchèrent le noyé, sans que la lumière l'abandonnât, et le placèrent dans une bière faite exprès; puis ils l'enterrèrent convenablement, sans savoir qui ils enterraient, tout en soupçonnant bien que ce devait être quelque personnage d'importance. La nouvelle de cet événement arriva aux oreilles des barons du pays qui, pour rendre à ce cadavre extraordinaire les hommages qu'il méritait, l'exhumèrent de l'endroit où il avait été enterré et le placèrent sur un chariot pour le conduire dans les cryptes de l'église cathédrale.

A peine le corps de Renaud eut-il touché le chariot, que les roues se mirent d'elles-mêmes à tourner et le chariot disparut bientôt hors de la portée de la vue. On cria au miracle et, barons et manants, prêtres et bourgeois, tout le monde se mit à courir après ce char fantastique. On courut ainsi jusqu'à une petite ville, nommée Croïne, où il s'arrêta. On comprit que c'était là que le corps mystérieux demandait à être enterré et on l'enterra en grande pompe.

Cet événement fit du bruit, comme vous pensez, en Allemagne, en France et ailleurs. Un pèlerin vint à Montauban et raconta le fait aux trois fils Aymon, en leur signalant la grandeur vraiment extraordinaire du personnage, dans lequel ils n'eurent pas de peine à reconnaître leur bien-aimé frère. Lors ils partirent tous trois et arrivèrent à Croïne, où ils se firent ouvrir le cercueil en présence de l'évêque et des barons de la contrée, attirés là par l'étrangeté des récits qui couraient sur le compte du géant, comme on appelait Renaud. Tous trois, en apercevant ses traits que la mort n'avait pas encore décomposés, tombèrent en faiblesse et Allard murmura :

— Ah! cher frère, par qui nous étions aimés, craints et respectés de tout un chacun, vous n'êtes plus! On vous a assassiné, car autrement vous seriez encore encore vivant... Cher frère, nous ne sommes plus rien désormais, puisque vous n'êtes plus... Nous sommes bien malheureux, bien malheureux, cher et vénéré frère!...... Hélas! qui donc a été assez audacieux pour mettre la main sur lui? On a dû le surprendre dans son sommeil... Nul chevalier, parmi les plus forts et les plus courageux, n'avait pu en venir à bout... Il était sorti vainqueur de tous les dangers où sa témérité et le sort des armes l'avait engagé, et il a péri misérablement, comme un homme vulgaire, sans pouvoir se défendre et se venger!... Hélas! que n'étions-nous là! Cela ne serait pas arrivé... bien certainement... Ceux qui l'ont assassiné ne connaissaient donc pas son grand cœur et sa grande bonté? Il faut le croire, car, sans cela, comment eussent-ils été assez cruels pour le mettre à mort? Ah! les hommes comme lui ne devraient pas mourir; du moins, ils ne devraient pas mourir ainsi!

— Comment s'appelait donc ce frère que vous regrettez tant et dont la mort a été accompagnée de circonstances si merveilleuses? demanda l'évêque à Allard.

Allard répondit en pleurant :

— Il s'appelait Renaud de Montauban, fils aîné des quatre fils du duc Aymon, et il était le plus vaillant chevalier du monde.

— Renaud de Montauban! répéta l'évêque avec étonnement et avec admiration. Alors, je comprends tout, maintenant, et les miracles qui ont suivi sa mort me sont expliqués! Renaud de Montauban était un grand homme et un vertueux homme; le ciel lui devait une autre fin, sans doute, au point de vue ordinaire où nous nous plaçons tous pour juger les choses humaines; mais, je trouve, au contraire, que celle qui a couronné sa vie est une fin glorieuse, puisque c'est la fin d'un martyr!...

Les trois frères continuèrent à pleurer, et quand leur chagrin se fut un peu passé, ils firent enterrer magnifiquement Renaud dans un tombeau que l'évêque avait fait construire, et où il est encore, à la connaissance de tout le monde.

— 1493 —

FIN DES QUATRE FILS AYMON.



# HUON DE BORDEAUX

## CHAPITRE I

De la mélancolie de Charlemagne et de son projet d'abdication; intrigues d'Amaury de Hautefeuille à propos des deux fils du duc Sévin.

Depuis la déplorable bataille de Roncevaux, où il avait perdu la fleur de sa noblesse, et surtout ses braves neveux Olivier et Roland, l'empereur Charlemagne était inconsolable.

Sa gloire n'en avait pas été entamée, mais son cœur l'avait été, et les lauriers qui ornaient sa tête blanchie ne l'avaient pas préservée des misères humaines. Il avait souffert comme un simple mortel; et il s'apercevait maintenant que le poids d'une couronne, ajouté au poids de la vieillesse, était trop lourd pour lui. Aussi, en face de ce néant des grandeurs, avait-il songé à descendre de ce trône conquis et illustré par lui et à remettre en de plus viriles mains le sceptre impérial.

Charlemagne avait deux fils, Louis, qu'on devait appeler plus tard Louis-le-Débonnaire, et Charles, qu'on appelait Charlot. Le premier était aimé de tout le monde, à cause de ses mœurs aimables et douces; le second n'était aimé que de Charlemagne, et c'était sur la tête de celui-là qu'il eût désiré voir placer sa couronne par ses hauts barons. Mais Charlot s'était si souvent avili par des trahisons et des cruautés inutiles, que lorsque l'empereur réunit son conseil, il s'opposa avec énergie à ce que l'empire lui fût confié et supplia Charlemagne de conserver toujours un sceptre qu'il avait porté si glorieusement et qu'il pouvait porter si glorieusement encore.

L'agitation fut extrême parmi les membres de ce conseil, dont quelques uns étaient les partisans secrets de Charlot, Amaury de Hautefeuille entr'autres. Amaury, cousin de Ganelon et chef de la coupable branche de la maison de Mayence, défendait la cause de Charlot, parce qu'il lui ressemblait par ses mœurs lâches et criminelles. En outre, Amaury avait des raisons de haine particulière contre la maison de Guienne, dont Sévin, le dernier duc, l'avait souvent puni avec sévérité. Il fut enchanté de l'occasion qui se présentait de nuire aux deux jeunes enfants que le duc Sévin avait, en mourant, laissés sous la régence de la duchesse Alix, leur mère. En conséquence, feignant de se rendre à l'avis des barons, il leur dit :

— Seigneurs, je comprends que vous cherchiez à éloigner Charlot de l'empire : il est peut-être trop jeune encore pour un pareil emploi, bien qu'il ait déjà donné des preuves de virilité et de sagesse. Il ne faut pas l'éloigner tout-à-fait, cependant, parce qu'il peut devenir à un moment le glorieux succeseur de notre glorieux maître. Il me semble qu'on pourrait éprouver la sagesse et l'aptitude à gouverner de ce prince en lui donnant quelques riches provinces, en-dehors de celles de ce royaume, par exemple : l'investiture de la Guienne. Vous savez, seigneurs, que Sévin, le dernier duc, est mort il y a sept ans et que, depuis sept ans, le gouvernement de la Guienne est tombé en quenouille. Le nouveau duc, fils de Sévin, grand maintenant, refuse obstinément de sortir de la forte et riche ville de Bordeaux pour venir rendre à Charlemagne l'hommage que l'on doit à son seigneur souverain. C'est une raison pour châtier cet orgueilleux ; donnez à Charlot l'investiture de la province de Guienne.

Charlemagne applaudit à cet avis d'Amaury-de-Hautefeuille, d'abord parce qu'il voyait bien qu'Amaury était le partisan de son fils, ce qui le réjouissait, ensuite parce qu'il s'agissait de châtier l'orgueil d'un vassal négligent, et que, quoique vieux et prêt à abdiquer, Charlemagne se sentait toujours roi. Mais le duc Naymes de Bavière, qui avait deviné la trame, se leva et répondit :

— Sire, je crois m'être montré assez loyal serviteur et fidèle ami de votre couronne pour me permettre de n'être pas aujourd'hui content des applaudissements que vous donnez à la proposition d'Amaury-de-Hautefeuille. J'ai vieilli sous le harnais, Sire, et je connais les ruses et les embûches de la vie... Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ; je ne veux pas vous laisser sous l'impression des fâcheuses paroles d'Amaury, ennemi personnel de la maison de Guienne, ne l'oublions pas. Il vous a parlé du prétendu refus de soumission du duc actuel ; sans chercher à savoir où il a puisé ces renseignements, je dois déclarer ici devant vous, Sire, que jamais vous n'avez eu de plus sincère admirateur que dans la personne du dernier duc Sévin, décédé, et que ses deux fils, qui sont sous la tutelle de la duchesse Alix, leur mère, ont hérité à votre endroit des sentiments respectueux de leur père. Députez donc deux chevaliers à Bordeaux, pour demander à la duchesse régente d'envoyer ses deux fils à votre cour, pour vous rendre hommage et pour vous servir : vous verrez si la mère et les fils refuseront !..,

Charlemagne avait eu trop à se louer jusques-là des excellents conseils du duc Naymes, qui s'était montré constamment son meilleur ami, pour ne pas se ranger de son côté et faire la tentative qu'il lui conseillait de faire. Aussi, dès ce jour même, députa-t-il vers la duchesse Alix deux de ses chevaliers avec mission de ramener les deux jeunes princes, ses fils.

## CHAPITRE II.

**Arrivée des ambassadeurs du roi à Bordeaux et de la réception que leur fit la duchesse Alix ; départ de Huon et de Girard.**

Les deux chevaliers partirent et se dirigèrent à petites journées vers Bordeaux où les attendait une réception magnifique. Des fêtes leur furent données, comme représentants de l'empereur Charlemagne, et la duchesse Alix tint à honneur de leur prouver que les soupçons qu'on avait pu concevoir sur la fidélité de la maison de Guienne étaient complètement dénués de fondement. Huon, son fils aîné, et Girard, son second fils, accablèrent d'amitiés et de présents les deux ambassadeurs, qui s'en revinrent à Paris la bouche pleine des éloges de ces deux jeunes princes. Le jeune duc Huon, surtout, fut l'objet de leur enthousiasme, et le portrait qu'ils en firent à Charlemagne lui donna une violente envie de le connaître. Ils lui assurèrent qu'avant trois mois Huon et Girard seraient rendus à sa cour.

La duchesse Alix avait les mêmes sentiments d'affection pour l'un et pour l'autre de ses enfants, parce que le cœur des mères ne sait pas aimer à moitié et qu'elles le partagent d'ordinaire en fractions égales pour chacune des créatures sorties de leurs entrailles. Il est rare qu'elles donnent plus à l'une qu'aux autres ; quelque soit le nombre de leurs enfants, elles ont toujours assez d'amour et de tendresse à leur fournir : la Nature, toujours prévoyante, leur en loge dans le cœur une provision inépuisable.

Et cependant, des deux jeunes princes de Guienne, l'un était digne de toute son affection, et l'autre ne la méritait guère. Girard était jaloux de son frère ! Malgré sa clairvoyance habituelle, la duchesse Alix ne s'était pas aperçu des sentiments secrets couvés dans l'âme de ce jeune homme à l'encontre de son frère aîné, et, dans son aveuglement, elle les avait réunis l'un et l'autre dans une même caresse, la caresse du départ.

— Mes chers enfants, leur dit-elle, le jour où ils furent suffisamment équipés et dignes de paraître à la cour du roi Charlemagne, j'aurais voulu vous conserver toujours auprès de moi, mère égoïste que je suis ! La Providence en décide autrement. Quoique princes de Guienne, vous êtes les tributaires de l'empereur Charlemagne et lui devez vos respects et vos hommages. D'enfants que vous étiez, vous voilà devenus hommes : il ne vous reste plus qu'à prouver, à ceux qui pourraient en douter, que vous

êtes faits pour marcher sur les traces du valeureux duc Sévin, votre père et mon époux.

— Nous le prouverons, chère mère! répondit Huon avec un mouvement de légitime orgueil.

— J'y compte bien, mes chers enfants, reprit la duchesse. Mais ne vous hâtez pas trop, pourtant, de le faire! Ecoutez moins votre jeunesse que la prudence. La prudence vous déconseillera plus d'une fois ce que votre jeunesse vous aura conseillé. Le cœur est bon chez vous, je le sais; mais la tête n'a pas encore été mûrie par le soleil de l'expérience. Prenez garde à vous, mes chers enfants! La vie est un combat, le monde est un champ de bataille : il ne faut s'y hasarder qu'armé et prêt à tout. Vous êtes deux pour lutter et vous protéger : Aimez-vous toujours et aimez-moi aussi un peu, à quelque distance que nous soyons les uns des autres. Je n'ai plus ici bas d'espoir qu'en vous et en Dieu!...

La duchesse embrassa ses enfants avec effusion, leur fit une dernière fois les recommandations qu'elle n'avait pas cessé de leur faire depuis le moment où il avait été question de leur départ, et, au moment où ils montaient à cheval, elle les supplia de passer à Cluny pour y voir leur oncle, abbé de ce monastère. Huon et Girard promirent et partirent.

L'abbaye de Cluny était sur leur chemin; ils n'avaient pas à se déranger pour obéir au désir que leur avait témoigné la duchesse Alix; et d'ailleurs, eût-il fallu se déranger, qu'ils n'eussent pas hésité à le faire, pour être agréables à leur mère, Huon surtout.

D'ailleurs aussi, l'abbé de Cluny, leur oncle, était un homme à voir et à consulter. Honnête homme, bon homme, prud'homme et brave homme, vaillant sous sa robe comme d'autres sous leur armure, tel était le frère du duc Sévin. Les pauvres du voisinage connaissaient sa bienfaisance autrement que de réputation : ils l'avaient vu venir à eux bien souvent les mains pleines, et s'en retourner les mains vides et ils le bénissaient comme une Providence visible. D'un autre côté, malgré l'habit paisible dont il était revêtu, on devinait, à son air digne, au feu de sa prunelle, à la vigueur de sa démarche, qu'il n'eût pas laissé impunie une attaque contre le nom de sa famille, et que sa crosse se fut vite changée en épée : il était bien le descendant des antiques barons de la Guienne!

Son accueil fut donc ce qu'il devait être pour les fils de son frère : plein d'aménité, de noblesse et de générosité. Il leur offrit d'abord une hospitalité plantureuse, celle d'un prince de l'église à des princes de la terre, puis, lorsqu'il s'agit de partir, il les combla de présents et s'offrit à les accompagner.

— Cher oncle, dit alors Girard, nous vous sommes reconnaissants de cette offre; mais, en conscience, nous ne devons pas l'accepter. A quoi bon vous déranger de vos méditations et de vos devoirs? Nous allons à Paris en serviteurs fidèles de Charlemagne, qui nous recevra avec bienveillance, ainsi que nous l'ont assuré ses deux ambassadeurs. Aucun danger ne nous menace et nous sommes assez forts, mon frère et moi, pour parer aux éventualites fâcheuses de la route, en supposant que nous en ayons à redouter... Par ainsi, mon cher oncle...

— Par ainsi, mes chers neveux, dit l'abbé en souriant et en interrompant Girard, je vous accompagnerai. Vous avez l'âge charmant où l'on ne doute de rien; moi, j'ai l'âge douloureux où l'on doute de tout, excepté de la miséricorde divine. Vous n'êtes pas les premiers venus pour moi : vous êtes les fils d'un vaillant homme qui, de son vivant, fut un vaillant cœur. Mes devoirs dans ce pays cessent devant cet autre devoir, beaucoup plus impérieux, qui me commande de vous accompagner à Paris, où ma présence peut vous être utile auprès de l'empereur Charlemagne, dont j'ai été, par occasions, le conseiller intime. Nous partirons donc ensemble demain.

Huon et Girard s'inclinèrent et remercièrent leur oncle : ils n'avaient rien à répondre à ce qu'il venait de leur dire d'une façon si amicale et surtout si ferme.

Le lendemain, en effet, l'abbé de Cluny, Huon et son frère se mirent en route, après avoir fait leurs adieux aux amis et aux ouailles du frère du duc Sévin.

## CHAPITRE III.

**Du projet sinistre que conçut Amaury de Hautefeuille et de l'exécution qu'y donna immédiatement Charlot. Comme ce dernier fut puni de sa félonie par la vaillance du jeune Huon de Bordeaux.**

Il faut vous dire que lorsque les députés de Charlemagne étaient partis pour Bordeaux, Amaury de Hautefeuille, le traître ami du traître Charlot, avait envoyé des espions à leur suite. De cette façon il avait su exactement le jour du départ des fils de la duchesse Alix et l'itinéraire qu'ils devaient prendre. Il avait ensuite persuadé très facilement à Charlot de lui confier une troupe de ses gardes, avec laquelle il comptait aller se mettre en embuscade dans le bois de Montlhéry pour les attaquer et, par leur mort, le mettre en possession des grands fiefs de Guienne et d'Aquitaine, tant convoités par lui.

Proposer une trahison à Charlot, c'était lire à merveille dans son âme perverse et flatter ses détestables penchants. Aussi, non-seulement il adopta le plan d'Amaury, mais encore il voulut l'aider lui-même de sa personne à l'exécuter. En conséquence, au jour fixé d'après les avertissements des espions, Charlot se déroba et, suivi de son complice et d'une grosse troupe armée comme lui d'armes toutes noires, il alla s'embusquer dans le bois où les deux frères devaient passer.

Girard s'était amusé, dès les premières lueurs du matin, à faire voler son faucon le long du chemin, et avait ainsi devancé son frère et son oncle. Charlot, en l'apercevant ainsi seul, sans armes, tout baguenaudant et sans défiance, courut au devant de lui au galop de son cheval et, sans prétexte aucun, lui chercha aussitôt querelle. Girard, étourdi par la brusquerie de l'attaque, allait se décider cependant à répondre, lorsque, d'un coup de lance appliqué en pleine poitrine, Charlot le renversa, blessé, de son cheval.



— A moi, frère, à moi! cria Girard d'une voix lamentable, en roulant sur l'herbe du sentier.

A ce cri, Huon de Bordeaux, qui causait respectueusement avec son oncle à quelque distance de là, Huon de Bordeaux tressaillit, piqua son cheval et arriva sur le lieu de la scène. Il aperçut d'abord Girard, étendu par terre et perdant son sang; puis, à deux pas de lui, Charlot qui ricanait et les menaçait tous deux du regard et de la lance.

— Que t'a fait cet enfant, barbare? lui cria Huon, indigné. C'est lâcheté de l'avoir attaqué ainsi sans qu'il pût se défendre!...

— Vraiment, répondit arrogamment Charlot, je compte bien t'en faire autant, afin que tu ne sois pas jaloux... Apprends, auparavant, que je suis le fils du duc Thierry d'Ardennes, auquel le duc Sévin, ton père, enleva trois châteaux... J'ai juré de m'en venger et je te défie!...

— Lâche! reprit Huon, je reconnais bien là la félonie qui règne dans ta race : tel père, tel fils! Lâche, tu abuses de l'avantage que te donnent tes armes; mais sache bien que je ne te crains pas et que le seul sentiment que tu m'inspires est un profond mépris!

Huon avait à peine fini de parler, que Charlot, mettant incontinent sa lance en arrêt et serrant les flancs de son cheval, courut sur le fils aîné du duc Sévin qui n'eut que le temps d'envelopper son bras gauche de son manteau, afin de s'en faire un bouclier. Le choc fut violent, mais le manteau de Huon fut seul percé. Huon, alors, se levant sur ses étriers, frappa à plomb un coup si terrible de son épée, sa seule arme en cet instant, que le casque de Charlot en fut brisé et qu'il eut le crâne fendu jusqu'aux yeux. Le fils de Charlemagne tomba mort sur le gazon.

Au même moment Huon de Bordeaux vit le bois inondé de gens armés.

— C'était un guet-à-pens! s'écria-t-il.

Puis il appela son oncle et les chevaliers de sa suite; tous accoururent, mais personne des gens de Charlot ne sortit des fourrés du bois pour les attaquer. Amaury avait assisté au dénouement du combat, et, comme il n'avait nulle raison de pleurer beaucoup Charlot, et qu'il en avait mille, au contraire, pour se réjouir de la vengeance qu'il allait enfin pouvoir tirer de la maison de Guienne, dans la personne du fils aîné du duc Sévin, il se garda bien de se montrer : c'eût été compromettre l'affaire et brouiller les cartes. Le rôle de témoin lui convenait mieux d'ailleurs, à tous les points de vue, que celui d'acteur. Il laissa donc tranquillement Huon et l'abbé de Cluny secourir et bander la plaie du jeune Girard. Lorsqu'ils s'éloignèrent et reprirent la route de Paris, il alla relever le corps de Charlot, le fit mettre en travers sur un cheval, et suivit Huon au petit pas, et à une certaine distance, de façon à ne pas lui donner l'éveil.

## CHAPITRE IV.

**De l'arrivée à Paris de l'abbé de Cluny et de ses neveux, et comme l'empereur apprit par Amaury l'assassinat de Charlot par Huon; ce qui en résulta.**

Une fois que l'abbé de Cluny fut arrivé à Paris avec ses neveux, son premier soin fut de les présenter à Charlemagne qui s'avança avec empressement vers eux. Girard était soutenu par deux écuyers, à cause de sa blessure. Quant à Huon, qui n'était pas blessé, il refusa d'embrasser les genoux de l'empereur, ainsi que l'exigeait son devoir de vassal, et, comme son oncle et Charlemagne s'étonnaient de ce manque de respect, il s'écria :

— Sire, excusez ma franchise; mais il me coûte de faire aujourd'hui ce que j'aurais fait il y a quelques jours avec plaisir. On nous a tendu une embûche odieuse, à mon frère et à moi, dans le bois de Montlhéry, et cette embûche ne peut avoir été dressée que par vos ordres.

Charlemagne, surpris d'un reproche que son grand cœur ne pouvait mériter, se tourna vers l'abbé de Cluny et lui dit :

— Que signifient donc, l'abbé, les paroles blessantes de votre neveu? Et pourquoi, en outre, son frère se présente-t-il à moi dans un si pitoyable état? Tout ceci est du grimoire où je ne distingue rien qu'un acte de folie et d'irrévérence que je ne saurais tolérer plus longtemps.

— Sire, répondit l'abbé, je comprends que vous ne compreniez pas, parce qu'en effet les paroles de mon cher neveu Huon n'ont aucun sens pour vous, qui n'en avez pas la clef. Cette clef, je vais vous la donner. Nous cheminions ensemble, mes neveux et moi, dans le bois de Montlhéry, nous dirigeant vers Paris et nous rendant à vos ordres, lorsque Girard, qui marchait un peu en avant de nous, poussa tout-à-coup un cri qui nous fit froid dans les entrailles... C'était un lâche chevalier, qui se disait hautement fils du duc Thierry d'Ardennes, qui venait de le blesser d'un coup de lance au moment où il s'y attendait le moins. Huon courut naturellement au secours de son frère, et, d'un coup d'épée, fit mordre la poussière au misérable qui avait si traîtreusement attaqué Girard. Voilà la vérité, Sire. Maintenant, mon neveu Huon croit, à tort, que cette embûche du fils du duc Thierry avait été dressée par vos ordres... Je vous prie de lui pardonner cette folle pensée, Sire... Huon n'a pas encore eu, comme moi, l'occasion d'apprécier l'excellence de votre cœur et la loyauté de votre caractère. Il s'est laissé emporter par l'indignation que lui causait, même encore devant vous, la lâche action de ce chevalier qu'il a si justement tué; mais je vous promets qu'il a regret des vilaines paroles qu'il vient de prononcer et qu'il essaiera de vous les faire oublier par un dévoûment de tous les instants...

— Je comprends tout à présent et je pardonne, reprit Charlemagne avec bonté. Je désavoue hautement ici, devant toute ma cour, l'indigne conduite du fils du duc Thierry et je félicite le jeune duc de Guienne de lui avoir donné la mort : c'était le juste loyer d'une si méchante entreprise. Je suis heureux, l'abbé, que vous ayez songé à me présenter vous-même vos neveux : la réputation de leur père et la vôtre me sont un sûr garant que je n'aurai jamais en eux que de loyaux et fidèles sujets.

Cela dit, Charlemagne conduisit lui-même les deux frères dans un riche appartement du palais, voulut voir mettre le premier appareil à la blessure du plus jeune et les laissa tous deux sous la garde du duc Naymes de Bavière qui, frère d'armes du feu duc Sévin, regardaient ces deux enfants comme s'ils eussent été les siens.



A peine l'empereur les eut-il quittés, qu'en rentrant dans sa chambre il entendit des cris et aperçut par la fenêtre une troupe armée à la tête de laquelle se trouvait Amaury de Hautefeuille portant un chevalier mort sur les arçons de sa selle.

— Charlot! Charlot! criait le peuple assemblé dans la cour du palais.

Charlemagne, qui avait des entrailles particulières pour son indigne fils, en entendant son nom jeté par la foule avec cet accent désolé, descendit précipitamment l'escalier et poussa un cri douloureux en reconnaissant Charlot dans le chevalier mort qu'Amaury ramenait en croupe.

— Mon Charlot! Mon Charlot! murmura-t-il d'une voix étouffée par les sanglots.

— C'est Huon de Bordeaux qui l'a tué, dit Amaury, en versant des larmes de crocodile.

— Huon de Bordeaux? s'écria l'empereur.

— Huon de Bordeaux, oui! répéta le traître Amaury. Il l'a massacré avant que j'aie pu le défendre... Ordonnez qu'on coure en armes après lui et qu'on le punisse de son abominable crime!...

Charlemagne, furieux, se saisit d'une épée et vola à l'appartement des deux frères, pour en percer le meurtrier de son fils bien aimé. Le duc Naymes courut au devant de lui, l'arrêta un instant, pendant lequel Charles lui apprit le crime dont Huon était accusé.

— C'est impossible, Sire, c'est impossible! s'écria-t-il en s'opposant à ce que l'empereur entrât pour assouvir sa soif de vengeance.

— C'est Amaury qui vient de me l'apprendre, en me rapportant le cadavre de Charlot, affreusement défiguré.

— Sire, Sire, reprit le duc de Naymes, Huon de Bordeaux est un de vos pairs; s'il est véritablement coupable, ce que je me refuse à croire, ne sommes-nous pas là pour le condamner? Votre main royale ne doit pas se tremper dans son sang! C'est à la justice à suivre son cours...

L'empereur, un peu calmé par la sagesse du duc Naymes, le pria alors de prévenir les fils du duc Sévin et l'abbé de Cluny, ainsi qu'Amaury de Hautefeuille, et lorsque tout le monde eut été rassemblé dans la chambre du conseil, il demanda justice à ses pairs contre Huon de Bordeaux.

— Huon a frappé déloyalement Charlot, en l'attendant au coin du bois de Montlhéry, dit Amaury.

— Vous l'entendez, seigneurs! dit Charlemagne. Huon a assassiné mon fils!...

L'abbé de Cluny, indigné du mensonge et de l'accusation d'Amaury, s'avança vers lui et, le regardant avec des yeux pleins de flamme, il s'écria :

— Par saint Benoît! Sire, le traître Amaury ment par la gorge. Si mon neveu Huon a occis Charlot, c'est à son corps défendant; c'est après que Charlot eût blessé Girard, son jeune frère, et sans savoir que ce déloyal chevalier fût votre fils, puisqu'il se disait celui du duc Thierry d'Ardennes. Quoique je fasse partie de la moinerie, je me souviens toujours que je suis né gentilhomme! Par ainsi, j'offre de prouver par mon corps que le récit d'Amaury est un abominable mensonge; et, je croirai faire œuvre plus pie en punissant ce traître qu'en chantant laudes et matines!...

Huon, qui jusqu'alors avait gardé le silence, stupéfié par la noire calomnie d'Amaury, interrompit bientôt son oncle pour s'écrier, en se tournant vers son accusateur :

— Traître! Traître! Traître! Oserais-tu bien donner ton gage et soutenir le mensonge que tu viens de proférer?...

Amaury de Hautefeuille était doué d'une force prodigieuse. Il méprisait, en outre, la jeunesse d'Huon de Bordeaux. Aussi, à cet appel qu'il lui faisait, n'hésita-t-il pas à lui jeter un de ses gantelets de buffle.

— Voilà mon juge! dit-il dédaigneusement.

Huon se saisit du gantelet et le remit sur-le-champ aux pairs assemblés en leur demandant leur appui.

— Le combat doit m'être octroyé, ajouta-il; les hommes accusent, Dieu prononcera. Le bon droit ne peut jamais succomber!

Ainsi mis en demeure de se prononcer, les pairs de France se consultèrent un moment, et le duc Naymes, jugeant qu'en effet cette querelle devait être remise au jugement de Dieu, le combat fut accordé sans que Charlemagne pût y apporter d'opposition.

— Duc Naymes, se contenta de dire l'empereur, je vous confie le jeune Huon de Bordeaux; vous m'en répondez sur votre tête. Il est votre prisonnier.

## CHAPITRE V.

**Du combat qui eut lieu entre Amaury et Huon de Bordeaux en la lice de Saint-Germain-des-Prés, et comme le traître ami de Charlot fut tué. Des conditions auxquelles Charlemagne consentit à pardonner à Huon.**



Huon, le lendemain, fut armé chevalier par le vieux duc Naymes, qui lui donna des armes blanches bien à l'épreuve.

Le bon abbé de Cluny avait pensé d'abord se fâcher contre son neveu, qui le privait ainsi de l'honneur de se battre pour une si bonne cause; mais bientôt, heureux de lui trouver des sentiments dignes de sa naissance, il l'embrassa, le bénit et courut à Saint-Germain-des-Prés célébrer les saints mystères, tandis que les officiers de cette abbaye en préparaient les lices pour les combattants.

Vers deux heures de l'après-midi toute la cour prit sa place sur les gradins ménagés autour de la lice, Charlemagne parut et ce fut le signal du combat: Amaury de Hautefeuille s'avança contre Huon de Bordeaux.

Amaury, nous l'avons dit, était doué d'une force prodigieuse: il représentait à merveille Goliath, en face de Huon qui représentait David. Mais si Amaury avait pour lui la force, Huon avait l'adresse, l'agilité,

la jeunesse et le droit! Quoiqu'en disent les médisants et les sceptiques, le Droit finit toujours par avoir raison de l'Iniquité.

Huon évita donc la plupart des coups terribles que lui porta le féroce Amaury, et celui-ci à son tour ne sut pas se garer de ceux que Huon lui porta. Déjà le sang du traître coulait sur ses armes et rougissait le sable de l'arène; déjà ses coups, moins précipités, étaient plus faibles, lorsque Huon, redoublant au contraire les siens, le fit tomber sur ses genoux.

— Avoue-toi vaincu, traître! lui cria-t-il.

— Je te crie merci, répondit Amaury... Approche-toi de moi, Huon, pour m'aider à me relever: je vais aller tout avouer à Charlemagne.

Le brave et loyal fils du duc Sévin, plaçant aussitôt son épée sous son bras gauche, s'approcha sans défiance de son ennemi terrassé et lui tendit la main droite pour l'aider à se relever. Mais le traître Amaury, qui avait son projet, s'empara de la main que lui tendait généreusement Huon et, saisissant sa lance, il lui en porta un coup formidable dans le flanc.

Par bonheur les mailles du haubert du jeune duc étaient faites d'un acier solide: elles résistèrent et Huon ne fut que légèrement blessé. Mais, alors sa colère s'accrut de cette lâcheté; oubliant qu'il fallait qu'Amaury fût vivant pour désavouer sa calomnie, et n'écoutant que sa juste vengeance, il se débarrassa vivement de son étreinte et lui fit voler la tête d'un revers de son épée.

Le duc Naymes et les pairs, qui avaient été témoins de la feintise et de la déloyauté d'Amaury, descendirent dans la lice, firent trainer dehors le cadavre de ce chevalier et conduisirent Huon aux pieds de Charlemagne.

— Dieu a prononcé, Sire, dit le duc Naymes. Amaury avait menti; Huon s'est aussi loyalement conduit aujourd'hui que l'autre soir, dans le bois de Montlhéry.

Charlemagne ne put voir qu'en frémissant le meurtrier de son fils, bien qu'il lui fut prouvé maintenant que Huon était un vaillant chevalier; et n'écoutant que son ressentiment et sa douleur, il répondit:

— Huon a tué Amaury, sans doute; mais cela ne me prouve pas que Huon ne soit pas coupable du meurtre de Charlot. Il n'a rien fait avouer à son délateur: par ainsi, l'accusatiou d'Amaury subsiste toujours!...

— Ah! Sire, Sire! s'écria le duc Naymes; la douleur vous rend injuste!

— C'est possible, duc Naymes, répondit Charlemagne. Mais je vois les choses ainsi; Amaury n'a rien désavoué; donc Huon est coupable... En conséquence, je suis en droit de confisquer les grands fiefs du duc de Guienne et de le bannir à jamais des terres de la France et l'Empire....

— Ah! vous ne ferez pas cela, Sire, vous ne ferez pas cela!... s'écria le duc Naymes, affligé d'entendre Charlemagne parler ainsi.

— Je le ferai, vous dis-je, je le ferai!

Après de longs débats, cependant, le duc Naymes, les pairs et l'abbé de Cluny firent convenir l'empereur de l'injustice d'un pareil arrêt et parvinrent à lui faire accorder son pardon au jeune duc de Guienne sous telles conditions qu'il voudrait lui imposer.

Huon, alors, se jeta aux genoux de Charlemagne, lui rendit hommage et lui cria merci pour le meurtre involontaire de son fils. L'empereur, tout en se refusant à recevoir les mains du jeune duc dans les siennes, à cause du sang dont il les savait tachées, le toucha de son sceptre et lui dit:

— Duc de Guienne, je reçois ton hommage et je te pardonne la mort de Charlot. Mais, en expiation de ce meurtre involontaire qui me tient si fort à cœur, je t'ordonne de partir sur-le-champ pour aller chez l'amiral Sarrasin Gaudisse.

— Je vais partir, Sire, répondit Huon, en faisant mine de se retirer.

— Attends, ajouta Charlemagne, je n'ai pas fini. Tu te présenteras à Gaudisse au moment où tu le sauras à table; tu coupera la tête du plus grand seigneur que tu trouveras assis le plus près de lui : tu baiseras trois fois à la bouche, en signe de fiançailles, sa fille unique Esclarmonde, qui est la plus belle pucelle du monde, et tu demanderas de ma part à l'amiral, entre autres dons et tributs, une poignée de sa barbe blanche et quatre de ses grosses dents mâchelières.

Ces conditions parurent exorbitantes aux pairs de France.

— Huon n'en reviendra pas! dit le duc Naymes.

— Ah! s'écria l'abbé de Cluny, tuer un roi Sarrasin sans lui avoir proposé le baptême!...

— Passe encore, dit un jeune pair, pour la seconde condition: elle est agréable, quoique dangereuse; mais, en vérité, la demande que Huon est forcé de faire à l'amiral Gaudisse est bien incivile et bien dificile à obtenir!...

L'entêtement de l'empereur à soutenir ce qu'il décidait, était connu. On n'insista pas plus longtemps, et, en outre, comme rien ne paraissait impossible au courage d'Huon de Bordeaux, il répondit respectueusement à Charlemagne:

— Sire, j'accepte les conditions qu'il vous plaît de m'imposer. Je reçois mon pardon à ce prix. Mais, de ce moment, mes Etats sont libres... Je pars pour exécuter vos ordres, comme votre vassal et comme pair de France; et, comme duc de Guienne, je donne la régence de ma province à la duchesse Alix, ma mère, et à Girard, mon frère.

Là dessus, Huon s'inclina et sortit, suivi du duc Naymes et de l'abbé de Cluny qui étaient désolés de n'avoir pu obtenir quelque modération à la sévérité des ordres de Charlemagne.

## CHAPITRE VI.

**Comme Huon partit pour remplir les conditions que Charlemagne avait mises à son pardon, et de la rencontre qu'il fit dans une forêt de Syrie.**

Huon tint à honneur de sortir de Paris le jour même. Son oncle le suivit; mais, dès la première journée de marche, le jeune duc, préoccupé de l'exécution des ordres auxquels il s'était soumis, tout rigoureux qu'ils fussent, pria l'abbé de prendre le chemin de Bordeaux avec son frère et de le laisser seul poursuivre sa route.

— J'y consens, dit l'abbé de Cluny, mais au moins, mon cher neveu, promettez-moi, pour vous préparer à votre entreprise périlleuse, d'aller à Rome



rendre hommage au Saint-Père, dont votre mère Alix est la sœur, comme vous savez, et lui demander sa bénédiction.

—Cher et vénéré oncle, répondit Huon avec douceur, je vous le promets. Je serais désolé de ne pas faire une chose que vous me demandez en votre nom et au nom de ma mère. Vos prières sont des ordres auxquels je suis heureux d'obéir.

—Vons êtes un bon enfant, neveu Huon, et le ciel vous doit sa protection: le ciel ne fait jamais faillite envers ses débiteurs, vous l'apprendrez.

— J'y compte, cher oncle! reprit Huon en embrassant l'abbé de Cluny et son frère et en prenant congé d'eux.

Pendant que le jeune duc de Guienne s'acheminait à petites journées vers Rome, l'abbé de Cluny conduisait Girard à son abbaye, y passait avec lui le temps nécessaire à la guérison de sa blessure, et, ce temps révolu, se mettait en route pour Bordeaux où il trouvait la duchesse Alix expirante. Comme les malheurs sont toujours ce qu'on apprend le plus vite en ce monde, à cause des gens intéressés à vous les raconter, la duchesse avait appris l'affaire du bois de Montlhéry, la reception de Charlemagne à ses fils, le combat de Huon avec Amaury, les conditions rigoureuses que l'empereur avait mises à son pardon et le départ de son cher Huon pour des pays inconnus. Sa douleur avait été immense; son cœur avait été percé des sept glaives comme le cœur de Marie, et elle était immédiatement tombée malade. Toutefois, elle espérait, comme baume consolateur, revoir son fils aîné avant qu'il ne partît pour son périlleux voyage; mais en apercevant seulement Girard, accompagné de l'abbé de Cluny, elle avait compris qu'elle ne devait plus compter sur rien, et l'abbé était arrivé juste à temps pour lui fermer les yeux.

Cette mort contrista le vénérable abbé de Cluny, qui estimait profondément la femme de son frère. Il eut lieu d'être contristé bien davantage encore, quelque temps après, par le spectacle pénible que lui donna Girard, le second fils de la duchesse Alix, devenu maître de la Guienne par suite de la mort de sa mère et de l'exil de son frère aîné.

Girard, en effet, qui avait à peine attendu que les cendres de sa mère fussent refroidies pour s'emparer du gouvernement, Girard, plutôt tyran que prince, s'était empressé de chasser les anciens serviteurs du duc et de la duchesse et avait, même, fait essuyer les traitements les plus rigoureux au bon prévôt Guire, maire de Bordeaux, qui avait pris soin de son enfance. Les mauvaises natures ne savent pas s'arrêter à mi-chemin de l'arbitraire et de l'injustice!

Puis, pour achever de se déshonorer, Girard avait épousé la fille de Gibouars de Siville, homme d'une immense richesse, mais en exécration aux honnêtes gens pour les crimes, les exactions et les trahisons dont il s'était rendu coupable pour grossir sa fortune; et, de ce moment, unis par une communauté de lâchetés et de forfaits, le beau-père et le gendre avaient commencé la série de méchantes actions qui devaient si puissamment contribuer à les rendre odieux dans toutes les belles et vastes provinces situées au delà de la Loire.

Pendant ce temps, Huon de Bordeaux, le digne fils, le seul fils du duc Sévin, traversait les Apennins et l'Italie, se rendait à Rome et se logeait dans un des plus infimes faubourgs de cette ville pour y vivre inaperçu. Au bout de quelques jours de méditations, il se rendit en habit de pélerin, auprès du pape, à qui il avoua toute sa vie et toutes ses fautes.

— Ah! beau neveu, s'écria le Saint-Père en le relevant, je ne veux pas être plus cruel que Charlemagne, et pour tous vos péchés passés, présents et à venir, je n'oserais pas vous imposer une pénitence pareille à celle qu'il vous a imposée!... Allez en paix, beau neveu, je vais intercéder auprès du Très-Haut pour vous: vous en avez besoin...

Cela dit, le pape mena Huon dans son palais, lui fit quitter ses habits de pélerin pour en revêtir d'autres plus conformes à son rang, et après cela il le présenta à son peuple de cardinaux et de princes romains comme étant le duc de Guienne, fils de sa sœur la duchesse Alix.

Huon, en partant de Paris, s'était juré à lui-même de ne jamais s'arrrêter plus de trois jours dans le même lieu sans y être forcé. Or, il y avait trois jours qu'il était à Rome: il demanda au pape sa bénédiction et partit pour la Palestine, comblé d'indulgences et enrichi de reliques.

Une fois en Palestine Huon visita avec autant de foi que de respect, les lieux témoins de grandes choses; puis il s'en éloigna et chercha à se rapprocher des bords de la mer, afin de s'embarquer et aller ailleurs, où son devoir l'appelait. Malheureusement il ne connaissait ni le pays, ni la langue que l'on parlait en Syrie. Il se contenta de marcher, un peu à l'aventure, et, tout naturellement, il s'égara dans la première forêt qu'il rencontra devant lui. Pendant trois jours il n'aperçut pas l'ombre d'une créature humaine et ne vécut que du miel et des fruits sauvages qu'il trouva sur les arbres.

Le troisième jour, cependant, s'étant enfoncé entre des roches escarpées, et cherchant un passage, il se trouva tout-à-coup en face d'un homme de grande taille, à moitié nu, dont la barbe et les cheveux déjà gris couvraient la poitrine et les épaules. Etonné, Huon s'arrêta; l'inconnu s'arrêta aussi, en proie au même étonnement, le considéra pendant quelques minutes avec attention et, s'apercevant, à ses armes, qu'il avait affaire à un chevalier chrétien, il s'approcha de lui et lui dit, dans la langue d'Oc, sa langue maternelle probablement:

— Ah! bon Dieu, jeune homme, qui pouvez-vous être?... Voilà quinze ans que j'habite ce désert sans avoir vu un seul homme du pays où je présume que vous avez pris naissance.

Huon, sans lui répondre, délaça son casque et vint à lui d'un air doux et riant. L'inconnu le regarda alors avec plus de surprise que la première fois et s'écria:

— Grand Dieu! vit-on jamais une ressemblance plus frappante!...

— Quelle ressemblance? demanda Huon.

— Ah! noble chevalier, reprit le solitaire, dites-moi, de grâce, quelle contrée vous a vu naître et de quel sang vous avez reçu le jour?...

— J'exige, répondit Huon de Bordeaux, avant de me faire connaître, que vous me disiez vous-même qui vous êtes... S'il peut vous sembler étrange de me voir, moi chevalier chrétien, sur cette terre



étrangère, il ne me semble pas moins étrange, à moi, de vous y rencontrer, vous qui parlez la langue que l'on parle dans la Guienne, mon pays natal

— Ah! plaise au ciel que mes yeux et mon cœur ne me trompent point, s'écria de nouveau l'inconnu. Seigneur, ajouta-t-il, je me nomme Gérasme et suis frère de Guire, prévôt et maire de Bordeaux. Je fus fait prisonnier dans la bataille où mon cher et illustre maître, le duc Sévin, perdit la vie sans perdre l'honneur. J'ai souffert trois ans toutes les rigueurs de l'esclavage. Ayant rompu mes chaînes et m'étant ainsi soustrait à la poursuite des infidèles, j'habite ce désert depuis quelques années, et vos traits, les premiers qu'il m'ait été donné d'apercevoir, me rappellent ceux d'un maître que j'adorais et que j'ai fidèlement servi, j'ose le dire, depuis mon enfance jusqu'à sa mort!...

Huon, à ce récit, ne sut répondre que par des larmes, en se jetant dans les bras de Gérasme.

— Quoi! s'écria ce dernier, je ne me suis pas trompé? Vous êtes bien le fils du duc Sévin?...

— Je suis son fils aîné, bon Gérasme, murmura Huon, en l'embrassant de nouveau.

— Ah! le ciel me devait bien ce dédommagement, et je le remercie de me l'avoir procuré!...

Cela dit, Gérasme conduisit Huon dans sa cabane et le pria de partager sa modeste provision de fruits secs et de miel, qui composaient son ordinaire. Huon avait l'appétit de la jeunesse: le déjeuner, quoique frugal, lui parut délicieux.

## CHAPITRE VII.

**Comme Huon, ayant rencontré Gérasme, serviteur de son père, l'emmena avec lui, et des aventures merveilleuses qui leur arrivèrent en chemin.**

Après le repas d'anachorète offert de si bon cœur par Gérasme, Huon de Bordeaux ne se fit pas tirer l'oreille pour raconter ses aventures. Il n'omit rien de ce qu'il savait, et commença par l'arrivée des ambassadeurs de Charlemagne à Bordeaux pour finir par sa visite à son oncle le pape. Gérasme l'écouta religieusement d'un bout à l'autre, sans l'interrompre autrement que pour lui baiser les mains et lui embrasser les genoux.

Gérasme était un bon serviteur. Huon le consulta sur les moyens de conduire à bonne fin son entreprise.

— Mon cher maître, lui répondit-il, l'empereur Charlemagne, que j'honore comme je dois, vous a mis là sur les épaules un rude fagot d'épines : j'ai peur que vous ne vous y piquiez les doigts plus d'une fois. Mais si vous me permettez de vous accompagner, je prendrai pour moi les meilleures piqûres, afin que vous n'ayez pas trop à vous plaindre. Les misères humaines ne m'effrayent point : j'y suis fait depuis longtemps; tandis que vous, jeune, riche et beau, vous n'avez pas encore eu le temps d'en faire l'apprentissage... Mauvais métier que la vie, mon jeune maître, mauvais métier ! Malheureusement, on ne peut en changer, de peur d'en rencontrer un pire!... Enfin, ne parlons pas de cela, de peur d'en attrister notre voyage; car, vous consentez à m'admettre pour guide, n'est-ce pas, sire Huon?...

— Certes oui, mon bon Gérasme, s'empressa de répondre Huon.

— La réussite de votre entreprise, mon cher maître, me paraît difficile, sinon impossible, reprit Gérasme. C'est précisément à cause des dangers dont elle est émaillée que je sollicite l'honneur de vous accompagner. Outre qu'il vaut toujours mieux être deux en face de l'inconnu, la connaissance que je possède de la langue sarrasine nous sera souvent utile, dès que nous serons sortis de ces déserts.

Dès le lendemain, en effet, Gérasme et Huon abandonnèrent la cabane où le bon serviteur du duc Sévin avait si chichement vécu pendant si longtemps et se mirent en route pour leur destination. Gérasme servait de guide, et il ne se trompa pas un seul instant. Il fit sortir Huon des rochers et des précipices qui bordaient cette forêt et le conduisit, par l'isthme de Suez, jusque sur les bords de la mer Rouge, qu'il lui fit longer et d'où il le fit passer en Arabie.

A peine étaient-ils entrés sur ce territoire mystérieux, qu'une horde d'Arabes vagabonds les attaquaient, attirés par quelques pierreries qui brillaient au morion de Huon. Le jeune duc se défendit bravement, soutenu par Gérasme qui s'empara des armes du chef de ces brigands, et les offrit à son jeune maître avec empressement.

Cette aventure, et plusieurs autres d'aussi peu d'importance, ayant à peine retardé de quelques heures la marche d'Huon de Bordeaux, il demanda à Gérasme quand il supposait qu'ils pourraient atteindre les États de l'amiral Gaudisse.

— Deux chemins y conduisent, répondit Gérasme; vous ne pouvez être moins de trois mois pour arriver par le passage le moins dangereux. Il vous est possible d'y pénétrer dans moins de quinze jours par un autre chemin; mais ce ne peut être qu'en traversant un bois si redouté, que je vous conjure de ne pas vous y engager.

— C'est justement ce chemin-là que je choisis, ami Gérasme, répondit Huon en souriant. Outre que j'ai hâte d'obéir aux ordres de Charlemagne, le péril que tu m'annonces a pour moi des séductions auxquelles je ne sais pas résister... Si tu crois ne pas devoir me suivre, ne me suis pas : cela m'affligera, mais je n'ai pas le droit d'exposer ta vie...

— Je vous suis partout! s'écria Gérasme avec vivacité. Où vous irez, j'irai. Je ne redoutais pas pour moi, mais bien pour vous, les dangers que je vous signalais. Vous voulez aller, allons!

La chose ainsi convenue, Huon et Gérasme se mirent bravement en marche dans la direction de ce bois périlleux, que bientôt ils aperçurent à l'extrémité de la plaine.

— En quoi donc consistent les dangers de cette forêt, ami Gérasme? demanda tranquillement Huon.

— Elle est habitée par Oberon, roi de Féerie, dont le pouvoir et les enchantements sont à redou-

ter, car il retient les chevaliers assez téméraires pour oser y pénétrer, et les métamorphose en lutins ou en bêtes de différente espèce. Par ainsi, mon cher maître, je vous engage à ne pas tenter l'inconnu en vous aventurant dans le bois d'Oberon : il en est encore temps!...

— Allons! s'écria Huon, dont rien ne pouvait ébranler le courage.

Les deux voyageurs s'avancèrent hardiment, non l'un derrière l'autre, mais l'un à côté de l'autre. Des grands oiseaux et des animaux bizarres s'opposèrent d'abord à leur entrée : ils les chassèrent et passèrent outre. Quelques instants après, ils s'étaient enfoncés dans l'épaisseur de ce bois enchanté.

A peine eurent-ils suivi l'une des routes qui y étaient tracées, qu'ils arrivèrent à une étoile formée par des allées à perte de vue. Une seulement paraissait terminée par un palais de la plus belle structure, et dont les toits dorés étaient ornés de girouettes brillantes couvertes de diamants. Une calèche superbe, qui paraissait en sortir, vola au devant de Huon de Bordeaux, comme pour le prévenir.

Huon, sans s'étonner ni s'effrayer de ce qu'il voyait, jeta un regard tranquille dans cette voiture où se tenait un enfant de quatre à cinq ans, de toute beauté, et dont la robe étincelait de pierreries. Il le fit remarquer à Gérasme, dont la frayeur fut extrême, et qui, saisissant les rênes du cheval de Huon, entraîna le duc dans une route opposée à celle dans laquelle ils venaient de faire cette rencontre.

— Pourquoi cette frayeur, bon Gérasme? dit Huon. Cet enfant est charmant et son costume est fort riche; malgré que sa présence ici soit inexplicable, il n'a rien de bien redoutable en lui!

— Vous vous trompez, cher duc Huon! si nous avions parlé à ce méchant nain, nous étions perdus. Car c'est un nain, un bien méchant nain que cet enfant!... Il est né sous Jules-César et, comme il a éprouvé, durant sa longue carrière, de grands malheurs, il se plaît à s'en venger sur tous les chevaliers qui s'aventurent imprudemment dans ce bois.

— Tu calomnies cet enfant, ami Gérasme, et je t'avoue que je ne m'en éloigne qu'à regret; il est si beau, ses yeux sont si doux, qu'il me paraît impossible d'admettre qu'une si parfaite créature soit capable de nuire à qui que ce soit!...

— Cette forêt est pleine d'embûches, je vous l'ai dit, cher prince; plus les apparences sont agréables, plus vous devez vous mettre en défiance...

Huon continua donc à suivre Gérasme qui, ne quittant pas les rênes de son cheval, l'entraîna avec encore plus de vitesse. Tout-à-coup, et sans que rien le fit pressentir, un orage affreux s'éleva dans la forêt : les deux cavaliers ne marchèrent plus qu'à la lueur des éclairs. De temps en temps, à travers le fracas du tonnerre, une voix argentine et douce criait :

— Duc Huon, c'est en vain que tu me fuis! Approche, approche, au contraire, et écoute-moi, duc Huon!...

Huon était étonné d'entendre sans voir. Quant à Gérasme, il n'en courait que plus vite, éperonné par la peur, et il ne s'arrêta qu'à la porte de l'enceinte d'un double monastère de cordeliers et de sœurs clairettes, dont les deux communautés s'étaient réunies, le matin, pour une procession générale de l'ordre, et que l'orage faisait courir en désordre pour rentrer chacune dans sa clôture séparée. Gérasme, se croyant à couvert de la malice du nain au milieu des saintes bannières et de tant de personnes pieuses, s'arrêta pour leur demander un asile, et se jeta de son cheval à terre avec Huon, qu'il força de descendre du sien; mais, à l'instant même, ils furent joints par le nain qui, sur-le-champ, sonna d'un cor d'ivoire pendu à son sein.

Alors le bon Gérasme, moitié figue et moitié raisin, se prit à danser comme un jeune clerc; saisissant la main d'une vieille nonne qui mourait d'envie d'en faire autant, ils bondirent tous les deux sur l'herbe, et furent imités par moines et nonnains des deux processions, qui se confondirent pour former le ballet le plus étrange qui jamais eût été!... Huon, seul, n'avait aucune envie de danser; mais il se mourait de rire en voyant les ridicules postures et les sauts extravagants de tous ces danseurs improvisés, qui parfois se culbutaient sur l'herbe, sans que leur chûte arrêtât les moines et sans que la modestie pût forcer les nonnains à réparer le désordre de leurs vêtements.

Le nain s'approcha de Huon et lui dit, toujours de sa voix douce :

— Duc de Guienne, pourquoi t'obstines-tu à me fuir? Par le Dieu qui créa le ciel et la terre, je te conjure de me parler!...

Huon, s'entendant conjurer de cette façon, ne craignit pas de répondre :

— Seigneur, qui que vous soyez, je suis sans peur et sans défiance et suis prêt à vous écouter et à vous répondre.

— Huon, mon ami, reprit le nain, j'ai toujours aimé ta race et tu m'es cher depuis ta naissance. L'état de grâce où tu étais en entrant dans mon bois, te mettait à couvert de tout enchantement, quand même je ne te voudrais pas le bien que je te veux. Si ces moines, ces nonnains, et même ton fidèle serviteur Gérasme, avaient une conscience aussi pure que la tienne, mon cor d'ivoire ne les ferait pas danser. Mais, hélas! quel est le moine ou la nonnain qui puisse sans cesse se défendre d'écouter la voix du tentateur? Et, Gérasme, dans son désert, a souvent douté du pouvoir et de la bonté de la Providence! Tous ces gens-là ont eu des défaillances et des découragements : c'est pour cela qu'ils dansent.

A ces mots, Huon vit redoubler les sauts et les gambades de Gérasme et des deux processions. Il demanda grâce pour eux : le nain l'accorda, et le pouvoir du cor enchanté cessant au même moment, chaque nonnain se dépêtra de son danseur, rajusta sa guimpe et se rassembla sous la bannière de sainte Claire. Les deux communautés s'étant remises en bon ordre, rentrèrent modestement chacune dans son enceinte, et Gérasme, essouflé, tout en sueur, les jambes brisées, se jeta sur l'herbe en criant à Huon :

— Ah! monseigneur, je vous l'avais bien dit...

Il allait peut-être se livrer à une violente imprécation contre le nain, si celui-ci ne se fut approché de lui en lui disant :

— Gérasme, Gérasme, pourquoi as-tu murmuré

contre la Providence dans ton désert? Pourquoi, tout-à-l'heure, en me voyant passer, as-tu formé contre moi des jugements téméraires?... Avoue que tu méritais bien cette légère punition?... Mais je te connais pour loyal et homme de bien; désormais je veux être ton ami : tu ne tarderas pas, même, à l'éprouver.

Lui présentant alors un riche gobelet vide, le nain ajouta :

— Fais le signe de la croix sur ce vase!...

Gérasme obéit sans hésiter, et sur-le-champ le gobelet se remplit d'un vin délicieux auquel il goûta et qui lui rendit incontinent toute la vigueur de ses belles années, un peu loin de lui déjà!

Pénétré de confiance et de respect pour le nain, Gérasme se jeta à ses genoux; mais il le releva avec bonté et l'ayant fait asseoir à côté de lui, ainsi que le jeune duc Huon, il leur raconta son histoire en ces termes.

## CHAPITRE VIII.

Histoire de Tronc-le-Nain, c'est-à-dire d'Oberon.

Jules César, le grand capitaine et le grand ambitieux, disputant l'empire romain à Pompée, fut un jour porté par la tempête près de l'île Célée, où régnait en souveraine la fée Gloriande, ma mère. L'île Célée, un nid plutôt qu'une île, ne fut aperçue, c'est-à-dire devinée que par César qui, malgré les instances et les représentations des chevaliers romains embarqués sur son vaisseau, sauta seul dans un esquif, après avoir fait jeter l'ancre, et aborda bientôt à cette Délos flottante. L'esquif parut alors immobile; mais dès que Jules César eût mis pied à terre, il disparut aux yeux des gens de son vaisseau.

Il ne savait pas trop où il était, et il avait peur d'avoir été le jouet d'un songe, d'une hallucination de son esprit. Cependant, comme il était hardi parmi les plus hardis, et qu'il ne savait jamais reculer quand il s'était mis en route, il avança. Il y avait des fleurs partout, et l'air qu'on respirait dans cette île merveilleuse était chargé de parfums enivrants. Jules César s'avança encore. Au détour d'une allée, il se rencontra face à face avec Gloriande, la plus belle et la plus irrésistible des fées, qui venait précisément au devant de lui, telle que l'on peint Vénus lorsqu'elle venait au devant de Mars.

— César, lui dit Gloriande d'une voix melliflue et mélodieuse, je t'attendais. Je ne connais pas de plus grand homme que toi dans le passé et dans l'avenir : c'est pour cela que je t'ai choisi. Tu n'es pas pour rien un descendant d'Enée : je veux te rappeler Didon. Tu resteras ici autant d'heures que tu voudras, et après, tu me quitteras pour aller accomplir tes hautes destinées que je suis heureuse de t'annoncer en ce moment, puisque j'ai le don de lire dans l'avenir. Tu as été un grand capitaine, tu seras un grand empereur... Tu as franchi le Rhin, tu franchiras le Rubicon... Tu as conquis les Gaules, tu vaincras Pompée dans les plaines de Pharsale!

Quand la fée Gloriande eut fini de parler, elle prit César par la main et le conduisuit dans son palais, où il la suivit avec transport.

Le lendemain, au point du jour, César regagna en soupirant son esquif; l'île Célée disparut aussitôt; il ne vit plus que son vaisseau qu'il rejoignit tout rêveur et qui, bientôt, leva l'ancre et déploya ses voiles.

Au bout de neuf mois, la fée Gloriande me mit au monde, et elle fut attentive, au moment de ma naissance, à me douer d'une beauté égale à la sienne et d'un pouvoir que je ne pouvais exercer, comme elle, que pour punir le crime et récompenser la vertu.

Mais Gloriande ignorait qu'une de ses sœurs, ayant un pouvoir égal au sien, conservait contre elle une animosité qu'une ancienne querelle avait excitée et dont la belle âme de Gloriande n'avait pas conservé le plus léger ressentiment. Cette vilaine sœur saisit bien cruellement cette occasion de s'en venger.

— Je te doue, dit-elle en me touchant de sa baguette, de ne plus grandir depuis l'âge de quatre ans, d'être hideux pendant trente, et de ne reprendre ton pouvoir et ta charmante figure (que je ne peux t'ôter pour toujours) que lorsque tu auras passé ces trente ans dans la servitude.

Quelque fut le pouvoir de ma mère, quelque fut ensuite le repentir de sa barbare sœur, je fus forcé, par un pouvoir suprême, de remplir ma destinée. Dès que j'eus atteint quatre ans, je devins hideux, et je me trouvai le nain le plus contrefait qu'on ait jamais vu dans aucune cour d'Allemagne. Forcé de m'éloigner de l'île Celée et de cacher ma naissance illustre et mon nom d'Oberon, c'est sous celui de Tronc-le-Nain que je servis Isaïe le Triste et son fils; et ce ne fut qu'aux noces de ce dernier que, les trente ans de servitude étant expirés, ma mère Gloriande et sa sœur vinrent me rendre mon pouvoir et ma beauté; mais elles ne purent rien changer à la petitesse de ma stature. Voilà pourquoi, sous mes apparences d'enfant, j'ai l'expérience d'un vieillard.

## CHAPITRE IX.

Comme Oberon, après avoir raconté son histoire à Huon et à Gérasme, prit congé d'eux et leur fit présent de son gobelet et de son cor enchantés; comme ensuite les deux voyageurs arrivèrent à Tourmont, et de la reconnaissance singulière qu'ils y firent.

Ainsi parla Tronc-le-Nain, ou Oberon, roi de féerie, comme vous voudrez. Quelques instants après, il ajouta :

— Je sais quel est le message dont Charlemagne a chargé le brave Huon; c'est ainsi qu'il a déjà fait périr quelques autres chevaliers dont il voulait se défaire. Rien n'aurait pu vous sauver du même sort si vous aviez constamment refusé de me parler; mais, à présent, mon cher Huon, si vous voulez, ainsi que Gérasme, exactement obéir à mes ordres, je vous promets une pleine réussite auprès de l'amiral Gaudisse et de la charmante princesse Esclarmonde. L'entreprise offre des périls; mais je con-

nais votre haute vaillance, qui est celle de votre glorieux père, le duc Sévin : vous sortirez triomphant de cette épreuve, après bien des douleurs toutefois. Le bonheur doit s'acheter : Dieu ne le donne pas.

— Je suivrai vos ordres, aimable Oberon, dit Huon.

— Nous suivrons vos ordres, incomparable génie, répéta Gérasme, émerveillé.

Cette promesse une fois obtenue, Oberon fit présent au duc de Guienne du riche et utile vase dont Gérasme avait déjà fait l'expérience, ainsi que de son beau cor d'ivoire.

— Ce gobelet, cher Huon, lui dit-il, vous sera indispensable pour ne mourir ni de faim ni de soif dans votre périlleux voyage. Il a ensuite cet avantage de ne se remplir de vin que dans les mains d'un homme de bien, ce qui vous servira à éprouver les gens que vous rencontrerez en chemin. Quant au cor, il est également précieux ; en le sonnant doucement, vous ferez danser, comme vous l'avez vu, tous ceux dont l'âme n'est pas absolument pure; et, selon toute apparence, vous trouverez beaucoup de danseurs. Mais, si vous en sonnez avec violence, songez qu'alors je vous entendrai de cinq cents journées de distance, et que, sur-le-champ, je volerai, moi et mon armée, à votre secours. Prenez donc bien garde d'en abuser, car je vous défends expressément d'en sonner de façon à m'appeler, à moins que vous ne soyez sans défense et dans le danger le plus pressant.

Oberon instruisit ensuite Huon de la route qu'il devait suivre pour arriver dans les états de l'amiral Gaudisse, et de la conduite qu'il devait tenir pour passer les quatre portes qui défendaient l'entrée de son palais.

— Vous devez encore, ajouta-t-il, essuyer bien des traverses et bien des périls, avant que d'y arriver, et je crains bien, mon cher Huon, que vous ne suiviez pas exactement mes ordres, emporté que vous serez par la turbulence de votre sang et par l'audace de votre jeunesse, et qu'ainsi vous ne vous trouviez dans le cas d'éprouver les plus grands malheurs !...

A ces mots, Oberon, tout en larmes, embrassa Huon et Gérasme, les conduisit tous les deux hors de son bois, leur montra la route qu'ils devaient prendre, leur répéta de nouveau ses utiles recommandations, et, touchant de sa baguette leurs armes et leurs vêtements, les métamorphosa complètement en Orientaux.

— Allez, maintenant, leur dit-il, et que le ciel vous conduise !...

Huon de Bordeaux et Gérasme, ainsi costumés et armés, se mirent incontinent en route. Ils marchèrent plusieurs jours sans passer par des lieux habités. C'est alors qu'ils purent apprécier l'importance du présent que leur avait fait Tronc-le Nain; car non-seulement le vase enchanté se remplissait toujours dans leurs mains, mais il leur fournissait en abondance toutes les espèces de vivres qu'ils pouvaient désirer.

A force de marcher ils arrivèrent enfin en vue d'une grande ville, inconnue pour eux; le jour était sur son déclin : ils entrèrent dans les faubourgs, et Gérasme, qui parlait parfaitement la langue sarrasine, s'informa du caravansérail où, pour une nuit, eux et leurs chevaux pourraient loger.

Un homme, qui paraissait être un des principaux habitants de la ville, voyant les deux chevaliers dans cette espèce d'embarras, s'avança vers eux et les pria fort civilement d'entrer dans sa maison. Huon et Gérasme acceptèrent cette hospitalité offerte de si bon cœur; ils entrèrent et leur nouvel hôte leur fit les honneurs de chez lui avec une aisance et des attentions qu'ils furent un peu surpris de rencontrer chez un Sarrasin.

Bientôt, comme cet homme s'empressait à les servir et leur présentait le sorbet et le café, en leur parlant la langue sarrasine que Gérasme seul comprenait, un de ses gens laissa maladroitement cheoir une belle cafetière qui se brisa et dont le contenu rejaillit sur ses jambes, qu'il brûla.

— Cap de Dious! s'écria-t-il avec colère. Cap de Dious! Chétif vassal, tu mériterais bien que d'un coup de pied je te fisse voler sur le minaret de la mosquée !...

Huon de Bordeaux ne put s'empêcher de rire en reconnaissant le langage et la vivacité gasconne. L'hôte, qui n'avait pas cru être entendu par ces étrangers, rougit et montra le plus grand embarras que Huon augmenta encore en lui parlant dans le patois de son pays.

Cependant la confiance s'établit entre eux, surtout lorsque l'on eût apporté la table et que les domestiques se furent retirés. L'hôte et Huon se regardaient curieusement et en souriant, et se mouraient d'envie de se faire des questions. Gérasme les mit bientôt à leur aise, en disant au maître de la maison :

— Eh! donc, cher hôte, il nous est prouvé que vous êtes de notre pays! C'est en vain que vous prétendriez nous le céler !...

L'hôte, voyant son origine trahie, et apprenant ainsi que les deux feints Sarrasins qu'il avait accueillis étaient nés, comme lui, sur les bords de la Garonne, leur sauta au cou et les embrassa cordialement.

Huon, que les recommandations d'Oberon commençaient à rendre prudent, se servit du plus sûr moyen d'éprouver la sincérité de son hôte : il tira de son sein le vase qu'il tenait de la libéralité du roi de féerie et le présenta vide à son compatriote.

— *Quès-à-quo?* dit l'hôte en se signant. Je l'aimerais mieux plein!

Il n'avait pas achevé de formuler ce souhait, que déjà le gobelet était rempli. L'hôte, étonné, n'osait le porter à ses lèvres.

— Buvez hardiment, mon cher compatriote, lui dit Huon en souriant; votre loyauté, votre foi, sont trop éprouvées par ce vase, pour que vous n'en receviez pas le prix!

Devant l'accent de sincérité du jeune duc de Guienne, l'hôte, qui d'ailleurs n'était pas fâché de boire un bon coup de vin, n'hésita plus à porter le gobelet à sa bouche et à le vider d'un trait.

— Vin délicieux ! s'écria-t-il, enthousiasmé. J'aurais été vraiment sot de ne le point goûter !

Le gobelet magique passa dix fois de main en main, de l'hôte à Huon, de Huon à Gérasme, de Gérasme à l'hôte, et ainsi de suite. Les caresses mutuelles redoublèrent, et chacun raconta ses aventu-

res avec volubilité. Quand l'hôte apprit qu'il avait devant lui le fils aîné du duc Sévin, son légitime souverain, il s'inclina respectueusement en lui demandant pardon de ne pas l'avoir reçu plus dignement, et, à son tour, il apprit à Gérasme qu'il avait devant lui son cousin Floriac, son ami d'enfance.

— Où sommes-nous ici? demanda le duc Huon, après ces épanchement successifs.

— Vous êtes dans la forte cité de Tourmont, répondit Floriac; mais vous apprendrez avec autant de surprise que de douleur, sans doute, que c'est un frère du duc Sévin, votre propre oncle, qui la gouverne.

— Mon oncle! Est il possible! s'écria Huon, au comble de l'étonnement.

— Oui, duc de Guienne, votre propre oncle, reprit Floriac. Vous avez sans doute entendu raconter dans votre enfance qu'un jeune frère du duc Sévin fut enlevé par des corsaires sur le bord de la mer, avec tous ceux qui l'accompagnaient. J'étais son page alors, et je fus conduit avec lui sur une des côtes de la mer Rouge, où nous fûmes vendus comme esclaves à l'un des petits sultans soumis à l'amiral Gaudisse, auquel nous fûmes envoyés comme faisant partie du tribut qu'il lui payait tous les ans. Votre oncle, que ses gouvernantes avaient un peu gâté, crut en imposer beaucoup à l'amiral en faisant sonner très haut sa haute naissance. Or, l'amiral, en bon musulman, détestait cordialement tous les princes chrétiens; il s'attacha, dès ce moment, à pervertir le frère du duc Sévin, et à le faire renoncer à sa foi. Il n'y réussit que trop facilement!... Votre oncle, séduit par les prestiges des Santons, et aussi, il faut l'avouer, par les plaisirs qui lui étaient promis, jeta le baptême aux orties et se fit musulman. Gaudisse alors le combla d'honneurs et de richesses, lui donna un sérail, lui fit épouser en outre sa propre nièce, et l'envoya comme son lieutenant régner sur cette belle frontière, dont Tourmont est la capitale.

— Je reste confondu! s'écria Huon.

— Votre oncle, continua Floriac, conservait pour moi la même amitié qu'il avait eue dès son enfance; mais toutes ses caresses et tous ses efforts ne purent réussir à me faire abjurer comme lui. Je craignais cependant son ressentiment; il me pardonna ma résistance, probablement parce qu'il sentit dans son cœur qu'elle était digne d'estime; probablement aussi parce qu'il supposa que le temps ferait ce qu'il n'avait pu faire et que j'arriverais un jour ou l'autre à l'imiter. Il m'appela donc auprès de lui dans Tourmont, dès qu'il en fut le maître; il m'y donna sa confiance, et, fermant les yeux sur mon culte secret, il me permit de conserver près de moi quelques chrétiens que j'ai soin d'entretenir dans leur croyance.

— Ah! dit Huon, conduisez-moi promptement près de cet oncle coupable. Un prince de la maison de Guienne pourrait-il, en ma présence, ne pas rougir du lâche abandon qu'il a fait de la foi de ses pères?

— Hélas! répondit Floriac, j'ai bien peur qu'il ne soit sensible ni à vos reproches, ni même au plaisir de trouver en vous un neveu digne de sa haute naissance. Abruti par les voluptés du sérail, jaloux d'un despotisme qu'il exerce souvent avec cruauté, son cœur endurci le portera plutôt à la violence; il oubliera que vous êtes le fils de son frère, et il répondra par la mort à vos exhortations.

— N'importe, dit le courageux Huon, je ne peux la recevoir pour une plus belle cause; et j'exige de vous que vous me présentiez à lui, dès demain matin, après lui avoir déclaré ma naissance.

Floriac allait insister; mais Huon l'en empêcha en se hâtant d'ajouter :

— Floriac, je vous en conjure comme chrétien et comme ami, et je vous l'ordonne comme duc de Guienne et le seul souverain que vous deviez reconnaitre.

— J'obéirai, duc, j'obéirai! répondit Floriac en soupirant.

## CHAPITRE X.

**Comme Huon se présenta à son oncle le Soudan ; du bon tour qu'il lui joua et des conséquences d'icelui.**

Floriac se rendit en effet, le lendemain matin, au lever du Soudan et lui fit part de l'arrivée de son neveu le duc Huon de Bordeaux et du dessein de ce prince de se rendre, dès ce même matin, à sa cour.

Le Soudan fut surpris. Pendant quelques instants il hésita à répondre, quoique son parti eût été pris sur-le-champ; mais Floriac le pressant, la perversité de son âme lui suggéra le moyen de dissimuler. Il savait que Floriac aimait trop les chrétiens et les princes de Guienne pour l'aider à trahir son neveu; il feignit donc une joie extrême d'apprendre que bientôt il recevrait dans ses bras l'aîné de sa maison; en conséquence il dépêcha Floriac auprès du jeune Huon. Pendant ce temps, il fit parer son palais; assembler son divan, et, après avoir donné quelques ordres secrets, il alla lui-même au devant de son neveu, qu'il présenta sous son nom à tous les grands de sa cour.

Huon frémit d'indignation et de honte en voyant son oncle le front ceint d'un riche turban vert, surmonté d'un croissant de pierreries. Sa candeur naturelle ne lui laissa recevoir qu'avec peine les embrassements hypocrites que le sultan ne cessait de lui prodiguer.

— Ah! mon père, murmura-t-il, que diriez-vous, si vous aperceviez un prince de votre race sous cet affublement odieux!...

Cependant, l'espérance qu'il eut de trouver le moment de reprocher à son oncle son apostasie, le porta à se prêter, sans trop de dégoût apparent, aux honneurs qu'il lui faisait rendre par toute sa cour. Mais, comme si le Soudan eût deviné les intentions de son neveu, il évita avec adresse de se trouver seul avec lui, et le promena toute la matinée, d'un air riant, dans la vaste enceinte de son palais et de ses jardins.

L'heure du dîner ayant sonné, le sultan prit la main du duc Huon pour le conduire dans la salle du



festin. C'était le moment que le loyal jeune homme attendait avec tant d'impatience.

— O mon oncle! lui dit-il tout bas avec un accent de reproche. O prince, frère du duc de Sévin! en quel état ai-je la douleur et la honte de vous voir!...

Le sultan feignit d'être attendri; il serra doucement la main de son neveu et lui répondit à l'oreille :

— Silence, mon cher neveu! Demain matin, je vous expliquerai tout!...

Huon, trompé par l'air de bonhomie que son oncle avait su prendre pour lui dire cela, se consola un peu et se mit à table à côté de lui. Le muphti, quelques cadis, des agas et des santons remplissaient les autres places. Gérasme s'assit au milieu d'eux. Quant à Floriac, qui ne pouvait perdre de vue ses hôtes, il resta debout et ne sortit que de moment en moment pour observer ce qui se passait dans l'intérieur du palais.

Cette précaution de l'honnête Floriac n'était pas hors de saison. Comme on connaît ses saints, on les honore. Floriac connaissait le Soudan et il le savait sujet à caution. Il avait flairé quelque manigance et il ne s'était pas trompé. Un bostangi qui l'affectionnait, et qu'il avait prié d'avoir l'œil et l'oreille au guet, vint au bout d'une demi-heure le prévenir que des gens armés se glissaient dans les cabinets avoisinant la salle du festin.

— Oh! Oh! se dit Floriac, l'affaire se complique! Il y aura tout à l'heure du grabuge, céans!...

Comme il se disposait à rentrer dans le salon pour avertir le duc Huon et Gérasme, il entendit une rumeur violente qui en partait, et voici à quelle occasion.

Tout d'abord, Huon et Gérasme avaient fait honneur au service, et mangé avec l'appétit de la jeunesse et de la conscience. Mais, à mesure que le repas s'avançait, ils s'apercevaient que les vases à boire ne se remplissaient que d'eau, d'une eau très claire à la vérité, mais enfin de l'eau! Et c'était une découverte pénible pour eux, originaires du pays où les pampres fleurissent si plantureusement!... Gérasme s'en scandalisa le premier tout bas, et sa mine s'allongea d'autant. Huon se mit à rire de la physionomie piteuse de son camarade; mais bientôt, lassé lui-même, et altéré, il tira de son sein la coupe enchantée qu'il tenait d'Oberon, et incontinent elle se remplit, jusqu'au bord, d'un vin rose et écumeux qu'il but avec infiniment de plaisir. Puis il tendit la coupe à Gérasme, qui l'imita, après avoir fait le signe de la croix. A ce signe abhorré des sectateurs de Mahomet, le sultan et tous les musulmans assis à cette table, froncèrent les sourcils et saisirent leur barbe d'un air consterné. Le duc Huon, feignant de ne pas s'apercevoir de la perturbation qu'il jetait dans cette compagnie d'infidèles, tendit à son oncle la coupe enchantée qui venait de se remplir entre ses mains, et il lui dit :

— Par saint Guillaume! cher oncle, avalez-moi ce gobelet : c'est du vin de Langon qu'il contient, du vin de Langon excellent, mon oncle! Vous savez que c'est la boisson qui remplaça pour vous le lait de votre nourrice!... Prenez et buvez! C'est un cordial tout puissant!...

Le sultan buvait souvent, en secret, des vins de Chypre et de Schiras, en compagnie de ses sultanes, dans les recoins parfumés de son harem; mais, en public, il ne buvait jamais que de l'eau. Depuis longtemps, il n'avait pas goûté aux excellents vins de son pays natal, auquel il ne tenait peut-être encore que par ce lien-là; cet appel de son neveu lui fit venir la salive à la bouche : il eut soif de vin de Langon, quoique en public!... Ce vin l'appelait, avec sa généreuse couleur qui étincelait comme une poignée de rubis : il céda à cette extinguible soif qui lui séchait la gorge et tendit une main tremblante vers la coupe enchantée.

— D'ailleurs, pensa-t-il, comme pour se donner à lui-même une excuse, il faut les distraire, pour donner à mes gardes le temps de se réunir et d'arriver ici!...

Il reçut donc la coupe, la porta à ses lèvres, grisé d'avance par la généreuse liqueur qu'elle contenait, et tout aussitôt, elle se tarit et le vin disparut comme par enchantement. Huon et Gérasme, en bons Gascons et bons gabeleurs qu'ils étaient, se mirent à rire de son désappointement.

— Chien de chrétien! s'écria-t-il alors; vous osez me braver au milieu de ma cour! Mais j'en tirerai bientôt vengeance! Il ne sera pas dit que vous vous serez moqué impunément de moi!...

Tout en disant ces mots, il lança la coupe magique à la tête de son neveu, qui la retint de la main gauche, et, d'un revers de la main droite, envoya rouler à terre le turban du sultan. A cette vue, cadis, agas, santons et muphtis, se levèrent de table en jetant les hauts-cris et en se disposant à venger sur Huon l'honneur du turban outragé. Huon et Gérasme se mirent incontinent en défense et firent voler à coups d'épée les cimeterres de ceux qui les attaquaient. Au même moment, les portes de la salle s'ouvrirent de tous les côtés, et soldats et eunuques armés jusqu'aux dents firent irruption et coururent sur les deux voyageurs.

Heureusement que Huon et Gérasme avaient eu le temps de s'élancer sur une large corniche servant de buffet. De là, n'ayant d'ennemis que devant eux et non derrière, ils se défendirent vaillamment, et firent sauter la tête et les bras aux plus audacieux. Les eunuques tombaient sur les soldats et les soldats sur les eunuques, ce qui commençait à faire un total assez respectable de morts et de blessés. Mais de nouveaux combattants vinrent remplacer ceux qui avaient été mis hors de combat, et la situation devint délicate. Le brave Huon de Bordeaux, égayé par les rasades du vin de Langon, et ne jugeant pas le moment suffisamment opportun pour appeler à son aide son ami Oberon, se contenta de tirer de son cor d'ivoire des sons si doux et si mélodieux, que, tout aussitôt, les soldats, au lieu de continuer à les attaquer, se mirent à danser joyeusement et frénétiquement. Leur ardeur était la même; elle avait seulement changé d'objet.

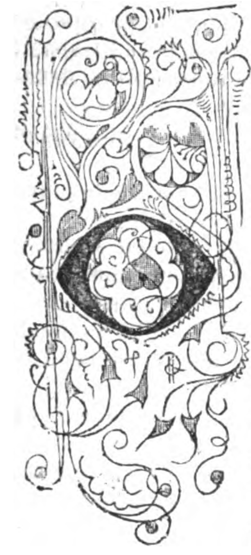
Huon et Gérasme, laissés tranquilles, purent jouir à leur aise, du haut de leur corniche, du spectacle le plus bouffon et le plus réjouissant du monde. D'abord eunuques et soldats, santons et cadis, agas muphtis, dansaient seuls, sans vis-à-vis féminins; mais bientôt les sultanes, attirées par le son magique du cor d'ivoire, et trouvant la porte de la salle ouverte, accoururent en foule et se mêlèrent aux danseurs. La favorite du Soudan s'empara d'un santon qui battait des entrechats à deux pieds de

hauteur; mais tout-à-coup les longs habits de l'un vinrent à s'enchevêtrer, et tous deux tombèrent. La barbe du santon se trouva prise dans le carcan de diamants de la sultane; les babouches de l'une s'embarrassèrent dans le doliman de l'autre; aucun d'eux ne put se relever. Néanmoins, toujours agités machinalement et magnétiquement par la fureur de danser et par le son du cor que le malin Huon se plaisait à redoubler, ils continuèrent à battre la mesure dans cette position grotesque. Alors le Soudan, qui les aperçut, en conçut à l'instant une jalousie féroce; il battit deux jetés en avant, pour se précipiter sur l'irrévérencieux santon et le châtier de son crime involontaire; mais la fin d'une mesure le força à ne faire qu'une gargouillade qui lui frisa le dos.

Cette danse se prolongea assez pour que les acteurs ne pussent y résister. Huon les vit tomber les uns sur les autres comme autant de capucins de cartes, et lorsqu'il n'en resta plus un seul debout, en état de l'attaquer, il se décida à descendre de sa corniche avec Gérasme, pour se retirer dans la maison de Floriac, où étaient restés leurs chevaux.

## CHAPITRE XI.

**Comme après la danse des mécréants provoquée par le cor de Huon de Bordeaux, il fallut songer à se défendre sérieusement; et de l'intervention forcée d'Oberon. Comme ensuite Huon, ayant refusé la souveraineté de Tourmont, se mit en route pour accomplir sa mission; et des conseils que lui donna une dernière fois le roi de féerie.**



On ne peut pas danser éternellement. Le cor enchanté de Huon de Bordeaux cessant de se faire entendre, les agas, les cadis et santons du Soudan, et le Soudan lui-même, cessèrent de danser. Mais ils avaient mis tous un tel acharnement, une telle furie à cet exercice, que de plaisir il était devenu une peine, c'est-à-dire une fatigue. Le repos qu'ils furent obligés de prendre donna le temps à Gérasme et à Huon de faire leurs préparatifs de départ chez Floriac, qu'ils déterminèrent facilement à les suivre.

Cependant le Soudan reprit bientôt ses sens, et, en reprenant ses sens, il reprit sa colère contre son neveu, contre Gérasme et contre Floriac. Il monta à cheval à la tête de sa garde, fit rassembler à la hâte vingt mille hommes de ses troupes, fit fermer les issues des faubourgs de Tourmont et marcha, le fer et la flamme à la main, vers la maison où son neveu devait se trouver et où il se trouvait encore, en effet, prêt à partir.

La première personne, c'est-à-dire la première victime qui se présenta à lui, fut précisément le malheureux Floriac.

— Ah! traître! s'écria le Soudan; voilà le cas que tu fais de mes bontés! voilà comme tu me remercies de t'avoir épargné une première fois et laisser chrétienniser en liberté! Tu t'es ligué avec des chrétiens comme toi contre moi!... Mais tu vas me payer cela!

Floriac voulut s'avancer pour faire quelques représentations et s'excuser sans accuser Huon; le sultan, furieux, ne lui répondit qu'en le frappant d'un coup de masse d'armes qui le renversa, privé de sentiment.

Lors Huon, désespéré de l'état dans lequel se trouvait Floriac, qu'il crut mort, et voyant d'ailleurs qu'il ne lui restait, pas plus qu'à Gérasme, aucune espérance de se dérober au péril, prit le parti d'appeler Oberon à son secours. Il sonna donc de son cor avec violence, et, tout aussitôt, comme par enchantement, le roi de féerie accourut à la tête de cent mille hommes qui firent une horrible boucherie du palais du Soudan. Eunuques et soldats, agas et muphtis, toute l'armée des infidèles fut taillée en pièces; il ne resta bientôt plus que le Soudan sur le champ de bataille. Huon voulait qu'on l'épargnât; mais le Soudan, ivre de rage, ne voulait pas être épargné et il se battait en désespéré, sentant bien que tout croulait sous lui et que tout-à-l'heure il n'allait rien lui rester de ses honneurs et de ses richesses, de ses soldats et de ses sultanes. Aussi se précipita-t-il le cimeterre levé sur son neveu; le coup fut paré par Gérasme qui, d'un revers de son épée, lui enleva la tête et l'envoya rouler à quinze pas de là.

La mort du sultan fit cesser le carnage. Les troupes de Tourmont se soumirent. Floriac, qui n'avait été qu'étourdi par le coup de masse d'armes du chef des mécréants, reprit bientôt ses sens et aida Gérasme dans ses prédictions; tous les deux, pleins de zèle et de colère, ne donnèrent à ces infidèles, selon l'usage du temps, que le choix entre la hache et le baptême. Les mécréants, ne se sentant pas faits pour le martyre, optèrent tout naturellement pour le baptême et n'hésitèrent pas à reconnaître Huon pour leur souverain. Les esclaves, en somme, ne doivent pas être difficiles sur le choix d'un maître; quel qu'il soit, c'est toujours un maître et ils sont toujours esclaves.

Huon, qui avait à accomplir le message de Charlemagne, ne put accepter la souveraineté de Tourmont: il la donna à Gérasme qui, pour ne point le quitter, refusa cet honneur suprême dont le jeune duc de Guienne chargea Floriac. Pressé de partir et de se rendre auprès de l'amiral Gaudisse, Huon supplia Oberon de lui permettre de prendre congé de lui et lui demanda ses derniers conseils sur les moyens à employer pour réussir dans la mission périlleuse que lui avait confiée Charlemagne.

Oberon lui répondit en pleurant:

— Ah! mon cher Huon, mon cher Huon! Que je prévois pour vous d'embûches et de périls redoutables, dans lesquels je ne pourrai vous secourir!... Votre témérité, votre courage aveugle, l'oubli de vous-même, vous y feront tomber. Je peux beaucoup, certes, ami Huon, mais je ne peux pas tout, et, pour que ma protection soit efficace, il ne faut pas qu'elle soit contrecarrée par votre audace et par votre courage insensé. Enfin! Allez, je veillerai sur vous, et ce que je pourrai faire, je le ferai; mais, encore une fois, je ne peux pas tout faire: il faut que vous m'aidiez vous-même par votre docilité à suivre mes conseils, qui sont ceux de la prudence.



— Je les suivrai, je vous le promets, puissant Oberon! s'écria Huon.

— Vous êtes sincère dans vos promesses, ami Huon, je le sais; mais la jeunesse vous emporte et vous oubliez sans le vouloir. Ce que je vous recommande avant de vous quitter, c'est d'éviter de passer près de la tour d'Angoulafre. Angoulafre est un géant cruel qui m'a dépossédé par surprise de cette tour et qui la conserve par ses enchantements contre lesquels les miens ne peuvent rien. Il ne sera vaincu que par celui qui pourra se couvrir d'un haubert que je conservais dans cette tour et qu'il tient lui-même en sa puissance. Ne vous hasardez pas à l'attaquer; ce serait du courage perdu : Angoulafre ne peut être vaincu que par le haubert enchanté dont je viens de vous parler, et pour avoir ce haubert, il faut entrer dans cette tour qu'il garde si farouchement. Ne tentez pas l'impossible, je vous en supplie, ami Huon : vous succomberiez, et vous sonneriez en vain de votre cor pour m'appeler!...

Huon, enflammé par les obstacles qu'on offrait à vaincre à son courage, ne répondit à Oberon qu'en lui demandant le chemin de la tour d'Angoulafre.

— Je vous l'avais bien dit! murmura Oberon avec tristesse. Votre jeunesse l'emporte sur mes conseils! Votre témérité vous parle plus haut que ma prudence!

— Un péril de plus ne peut m'ébranler, reprit Huon. Je me sens né pour les aventures et pour les dangers. Si je dois laisser mes os dans la tour d'Angoulafre, je les y laisserai; mais il ne sera pas dit qu'on aura signalé en vain à mon courage un obstacle à vaincre, un péril à surmonter. L'imprudent, cher Oberon, ce n'est pas moi, c'est vous, puisque vous m'avez parlé d'une chose que j'ignorais et dont je vous remercie, d'ailleurs, de m'avoir parlé!...

Oberon, voyant que les exhortations les plus sages se briseraient contre la volonté tenace du duc de Guienne, se contenta d'étendre, en soupirant, son bras dans la direction de l'Orient, et, cela fait, disparut aussitôt avec son armée.

## CHAPITRE XII.

**Comme Huon, s'étant mis en route avec Gérasme, rencontra la tour du géant Angoulafre, et ce qu'il en advint.**

Quand Oberon eut tout-à-fait disparu aux yeux d'Huon de Bordeaux, le jeune duc embrassa Floriac, prit congé de lui, monta à cheval avec Gérasme et suivit le chemin que lui avait indiqué Tronc-le-Nain, comme conduisant vers la tour du géant Angoulafre. Au bout de quelques heures de galop, et après avoir traversé un bois de grande étendue, les deux chevaliers arrivèrent dans une plaine au milieu de laquelle s'élevait une immense tour dont la cime orgueilleuse se perdait dans les nuages.

— C'est la tour d'Angoulafre! s'écria Huon avec enthousiasme.

— Rappelez-vous, cher sire, les recommandations d'Oberon! murmura Gérasme, qui se les rappelait beaucoup et qui, quoique brave, n'avait pas le même appétit d'aventures que son maître.

Mais Huon ne l'avait pas entendu, et il s'était approché le plus près possible de ce monolithe menaçant dont l'extérieur annonçait bien des mystères.

Cette tour, en effet, était percée çà et là de rares fenêtres, auxquelles n'apparaissait aucun visage humain et qui ressemblaient de loin à des yeux crevés. L'entrée en était défendue par un fossé profond sur lequel était jeté un pont de trois pieds de large seulement, et par deux statues d'airain colossales qui battaient avec rapidité l'air de leurs longs fléaux de même métal et qui gardaient ainsi le guichet de la tour, plus étroit encore que le pont. Le jeu de leurs fléaux était si précipité et si rapproché, qu'un oiseau même n'eût pu passer entre eux sans y briser ses ailes.

Gérasme n'était pas rassuré du tout. Huon, au contraire, était comme grisé par ces obstacles désespérants. Il descendit de son cheval qu'il donna à garder à son compagnon, et s'avança plus près encore de la tour, pour l'examiner plus en détail et aviser aux moyens d'y pénétrer. Il aperçut alors un grand bassin d'airain à l'entrée du pont et il se hasarda à le frapper de son épée. Le bassin rendit un son lugubre très prolongé. Une jeune fille parut à l'une des meurtrières de la tour, poussa un cri en apercevant l'intrépide chevalier et, quelques minutes après, un vent violent sortait du guichet et frappait sur les deux statues d'airain dont les fléaux devenaient ainsi immobiles.

Ce que voyant, Huon, s'aventura sur le pont et s'élança dans le guichet.

— Où courez-vous, téméraire? s'écria la jeune fille en l'arrêtant, pâle et effarouchée.

— Vers l'inconnu, noble pucelle! répondit Huon dont le cœur était doublé de courage et de galanterie.

— Vous courez à la mort! reprit la jeune fille, en jetant à la dérobée des regards pitoyables sur l'aventureux chevalier.

— Elle me sera douce, si elle m'est donnée par vous! dit galamment le duc de Guienne.

— Ce n'est pas moi que vous avez à craindre, mais le cruel tyran qui me retient ici prisonnière...

— Le géant Angoulafre?

— Lui-même... Il dort en ce moment, par bonheur pour vous, car s'il avait été réveillé, vous étiez perdu!... En entendant le bruit que vous avez fait tout-à-l'heure, j'ai tressailli et me suis mise à la fenêtre; alors, en remarquant la croix qui orne votre bouclier, j'ai jugé que vous étiez un chevalier chrétien et j'ai résolu de vous sauver la vie... Je suis venue; me voilà... Maintenant que vous êtes averti, fuyez, pendant qu'il en est temps encore!...

— Noble et belle pucelle, je ne suis pas venu ici pour fuir... Maintenant surtout que je vous ai vue et que je vous sais prisonnière de ce monstre, j'ai plus que jamais l'envie de rester pour le combattre et vous délivrer. Les bonnes actions sont trop rares pour qu'on ne saisisse pas avec empressement l'occasion d'en faire une, quand elle s'offre à vous,

comme en ce moment... Mais dites moi, noble pucelle, avant que je n'aille plus avant, par quelle fatalité vous vous trouvez sous la puissance du géant Angoulafre...

— Hélas! le récit de mes malheurs ne sera pas long. Je m'appelle Sibile; je revenais avec Guérin de Saint Omer, mon père, de la visite du Saint-Sépulcre; il me conduisait à Damas, où Gautier-le-Danois, neveu d'Ogier, devait m'épouser: un coup de vent furieux nous poussa sur cette côte maudite; Angoulafre nous aperçut et nous attaqua; mon père et ses chevaliers tombèrent sous ses coups, et depuis trois ans que je suis sa prisonnière, le monstre n'a fait heureusement que de vains efforts pour que je sois aussi sa victime. Ah! Seigneur, vous ne pouvez vous imaginer quel horrible supplice une pauvre princesse souffrirait avec ce géant, si les saints patrons auxquels je fus vouée en naissant ne veillaient sur mon honneur. Il y réussirait, comme la force réussit à opprimer la faiblesse, si, grâce à la protection de mes saints patrons, il ne s'endormait pour six heures toutes les fois qu'il m'a fait frémir sous ses brutales caresses. Vous me voyez encore émue des dernières qu'il m'a fait essuyer; ce monstre a encore quatre bonnes heures à dormir,

— Je vais mettre ces quatre heures à profit, répondit Huon. Mais auparavant, chère cousine, permettez-moi de bénir le ciel de cette rencontre. Sa main est dant tout ceci. Je suis Huon, fils aîné du duc Sévin, le dernier duc de Guienne, et votre cousin germain par conséquent. Vous voyez bien, chère Sibile, que plus que jamais je dois tenter de délivrer la terre du géant Angoulafre!...

Sibile, heureuse de cette rencontre qui lui procurait un défenseur dans la personne d'un parent, n'hésita plus à conduire Huon dans la chambre du géant, qui dormait sur le dos, d'un profond sommeil, et dont le visage farouche semblait toujours menacer la jeune fille.

Surpris malgré lui de l'aspect monstrueux de ce géant, haut de dix-sept-pieds, Huon de Bordeaux ne put s'empêcher de tressaillir et de détourner les yeux. Mais sa cousine, que trois ans de captivité et de tête-à-tête avaient familiarisée avec cette horrible physionomie, courut découvrir la gorge du géant, en criant à Huon de lui trancher la tête.

Huon n'était pas chevalier pour rien; il lui répugnait de frapper un ennemi sans défense, bien que cet ennemi fût un monstre. En outre, il se ressouvint fort à propos de la cotte de maille enchantée dont lui avait parlé Oberon et il profita du lourd sommeil d'Angoulafre pour aller à sa recherche. Sibile le guida, et le haubert fut bientôt découvert dans un coffre en bois de cèdre qui se trouvait dans une des salles voisines de celle où le géant dormait en ce moment. Huon s'en empara, s'en revêtit, et le merveilleux haubert se trouva aller juste à sa taille.

— Maintenant, belle cousine, dit-il, priez pour moi! Je vais aller réveiller Angoulafre et combattre avec lui.

— Y pensez-vous, cher cousin! s'écria Sibile effrayée.

— J'y pense beaucoup, belle cousine, répéta Huon en se dirigeant vers la chambre du géant, pendant que Sibile tombait à genoux et adressait au ciel une fervente prière.

Ce ne fut pas sans peine que le duc de Guienne parvint à tirer Angoulafre de son état léthargique. Mais enfin, à force de l'appeler, de le défier et de le secouer, même, il le réveilla.

— Chétive créature, cria le géant d'une voix de tonnerre dont les éclats allèrent jusqu'à Sibile, qui en trembla; chétive créature, quelle fatalité te porte à troubler mon sommeil et à courir ainsi à la mort?...

— Monstre, répondit Huon, je viens pour punir tes forfaits. Arme-toi pour me combattre!...

Angoulafre, très étonné de ce courageux langage, regarda Huon avec attention, et sa surprise redoubla en le voyant couvert de la cotte de maille enchantée.

— Par Mahom! s'écria-t-il, il faut que tu sois bien généreux, puisque tu ne m'as pas occis pendant mon sommeil, et que tu as revêtu le bon haubert, qui ne pouvait l'être que par un homme juste et innocent! Va, je te pardonne; il me coûterait trop de t'ôter la vie. Rends-moi ce haubert, et, à ce prix, je te laisserai aller sans te faire aucun mal...

— Remets-moi plutôt ta tour, dit Huon, et la princesse que tu tiens captive; renonce en outre à ton faux prophête; à ces conditions-là je te laisserai la vie!...

Angoulafre fit alors une grimace horrible comme un diable qu'on aurait aspergé d'eau bénite, et, regardant l'intrépide Huon avec un rire amer, il profita du temps qu'il lui donnait pour s'armer, courut dans une chambre voisine, et en sortit, peu de temps après, couvert d'armes étincelantes.

— Je suis prêt! hurla-t-il en brandissant à deux mains une large et longue faulx sur la tête du duc de Guienne.

— Songe à ton âme, païen! répliqua Huon en esquivant le coup.

La faulx, maniée par deux mains puissantes, alla frapper contre une colonne, dans laquelle elle entra jusqu'à trois pieds de profondeur. Pendant qu'Angoulafre faisait ses efforts pour l'en retirer, Huon se précipita sur lui et le frappa d'un rude coup d'épée sur les deux poignets, qui tombèrent à terre. Le géant poussa un hurlement de douleur et, se trouvant ainsi sans défense, il se mit à fuir, précisément dans la chambre où Sibile attendait dans des transes mortelles l'issue douteuse de cette lutte inégale.

En voyant dans cet état le tyran de ses nuits et de ses jours, la menace vivante de son honneur, la jeune princesse voulut s'en venger et avoir part à la victoire de son cousin; elle lança un bâton entre les jambes du géant. Angoulafre tomba en poussant de nouveaux hurlements. Huon, qui le poursuivait l'épée haute, arriva en ce moment et lui coupa la tête.

— Oh! merci, merci, mon Dieu! s'écria la princesse dans un élan de reconnaissance.

Puis, tout aussitôt, elle courut délivrer les chevaliers de son père, qu'Angoulafre gardait précieusement pour les sacrifier, l'un après l'autre, à ses dieux. Quant à Huon, il appela Gérasme, qui fut bien joyeux du résultat inespéré de cette aventure, délivra, de concert avec lui, les anciens serviteurs d'Oberon, prisonniers depuis longtemps, et leur confia la garde de la tour. Ces précautions prises,



ces devoirs accomplis, il embrassa sa cousine, la fit embarquer avec sa suite au port voisin, pour la Syrie, et, après avoir arraché du doigt d'Angoulafre l'anneau d'or qu'il savait être un tribut de l'amiral Gaudisse, il monta à cheval et se mit en route.

## CHAPITRE XIII.

**Comme Huon traversa la mer et arriva à Babylone d'Arabie, où l'amiral Gaudisse tenait sa cour. Comme il mécontenta Oberon, qui ne vint pas à son secours, et de l'échec qu'il en éprouva.**



Huon partit. Devant lui était un bras de mer qu'il passa sans vaisseau, par le secours de Malembrun, lutin marin que lui envoya Oberon; trois jours après, il arrivait dans une forêt voisine de la Babylone d'Arabie, où l'amiral Gaudisse tenait sa cour.

A peine était-il entré dans cette forêt, qu'il entendit pousser des cris perçants, qui étaient des cris d'appel. Huon y vola et vit un Sarrasin richement vêtu, terrassé par un lion furieux. Huon fit quitter prise à l'animal, lui coupa la tête et délivra ainsi le Sarrasin.

— Qui que tu sois, dit ce mécréant en se relevant, remercie Mahom qui t'a fait sauver les jours du roi d'Hircanie !...

— Mahom est le faux prophète d'un faux Dieu ! répondit Huon. Je n'ai pas à le remercier; c'est à toi, au contraire, à remercier le Dieu des chrétiens qui s'est servi de mon bras pour t'arracher à la mort.

— Ah ! c'est là ton Dieu, chien! s'écria le roi d'Hircanie.

— Ah! je vous reconnais bien là, mécréants! s'écria Huon. Vous ignorez la reconnaissance et vous vous vengez des bienfaits par des injures !...

Le Sarrasin répliqua par des blasphèmes plus gros encore que ceux qu'il venait de proférer, et contre Huon et contre la divinité. Huon, outré de colère, fut un instant tenté de se jeter sur lui et de le frapper; mais le sentiment de la justice lui revint à temps : il s'abstint, croyant qu'il ne lui était pas permis d'ôter la vie à un homme à qui il venait de la donner. Il se promit cependant de le punir d'une façon ou de l'autre, si le hasard le ramenait jamais en sa présence.

Puis il partit. Le soir même de cette aventure il arriva dans les faubourgs de Babylone et se prépara, durant la nuit, à s'acquitter, dès le lendemain, de la mission difficile dont l'avait chargé Charlemagne. Les quatre dents mâchelières le préoccupaient moins que les baisers d'Esclarmonde. Le lendemain, couvert de ses armes, muni de son riche cor d'ivoire, de la coupe, et de l'anneau d'or d'Angoulafre, il se rendit au palais de l'amiral Gaudisse, vers l'heure de son dîner; et, dès que le son des trompettes eût annoncé le premier service, il se présenta tout seul à la première des quatre portes qu'il était obligé de passer avant que d'arriver dans l'intérieur du palais.

Cette heure coïncidait précisément avec celle du dîner d'Oberon. Ce roi de féerie était à table; Gloriand et Malembrun le servaient; ils furent l'un et l'autre surpris de le voir tout-à-coup pleurer et cesser de manger. Ils osèrent lui demander la cause de son affliction :

— Hélas! leur dit-il, ce Huon de Bordeaux, ce chevalier si preux que j'aimais tant, se parjure en ce moment et m'ôte ainsi la puissance et même la volonté de le secourir. Je frémis des malheurs qu'un moment de faiblesse et d'oubli de lui-même va lui coûter!

Dans ce moment même, en effet, Huon venait de se présenter au chef des gardes de la première porte, et, pressé de déclarer s'il était bon Sarrasin, l'accès du palais étant défendu pour tout autre, Huon, le brave et fidèle Huon ne se souvenant plus de l'anneau redouté d'Angoulafre, que les sujets de l'amiral Gaudisse ne pouvaient voir sans se soumettre immédiatement; Huon, hélas! eut la faiblesse d'assurer qu'il croyait en Mahom!... On le laissa passer librement dans la première enceinte. Mais, à peine y était-il entré, qu'il réfléchit sur le mensonge qu'il venait de proférer; son âme loyale sentit toute l'horreur de ce crime; il versa des larmes abondantes, moins parce qu'il devinait bien que son ami Oberon allait l'abandonner, que parce qu'il rougissait d'avoir menti, c'est-à-dire d'avoir fait la chose la plus abominable du monde. Mentir! Le crime le plus odieux, en ce qu'il n'est su de personne que de votre conscience! Pour s'en punir et le réparer autant que possible, Huon cria au portier de la seconde enceinte :

— Fils de louve, je te commande de m'ouvrir au nom du sublime crucifié, l'unique Dieu de la terre!

La pointe de cent piques et d'autant de dards qui s'opposèrent aussitôt à son passage, fut la seule réponse qu'il reçut de cette seconde garde. Huon, se souvenant alors, un peu tard, qu'il était possesseur de l'anneau du géant :

— Tremblez ! cria-t-il aux mécréants. Tremblez et reconnaissez le signe qui doit vous faire tomber à mes pieds !...

En reconnaissant l'anneau donné à Angoulafre par Gaudisse en signe de vasselage, le chef de la garde tomba aux genoux du jeune duc de Guienne, les embrassa, et puis après s'empressa de l'introduire dans la seconde enceinte du palais.

Huon, s'apercevant que cet anneau avait bien le pouvoir magique qu'on lui avait annoncé, n'hésita plus à s'en servir auprès des gardes de la troisième et de la quatrième enceinte, qui le laissèrent passer sans lui témoigner autre chose que le plus profond respect. C'est ainsi qu'il arriva jusqu'au riche salon où l'amiral Gaudisse était à table avec quelques sultans, ses tributaires. Le roi d'Hircanie, que Gaudisse destinait pour époux à la belle Esclarmonde, sa fille, était assis à sa gauche et la princesse était à sa droite.

On se souvient sans doute des trois conditions imposées à Huon de Bordeaux par Charlemagne; la première était qu'il coupât la tête du plus grand seigneur qu'il trouverait assis le plus près de l'ami-

ral Gaudisse. Or, le roi d'Hircanie était le plus voisin de l'amiral, puisqu'il était à sa gauche; ensuite, Huon avait des raisons particulières de le choisir comme victime : ce Sarrasin avait été irrévérencieux entre la divinité et méconnaissant envers lui! Huon n'hésita pas : il tira son épée et d'un coup bien net et bien adroit lui fit voler la tête sans qu'il eût eu le temps de s'en apercevoir... L'amiral Gaudisse, couvert du sang de son hôte, et furieux d'un attentat aussi audacieux, se leva impétueusement de table et ordonna qu'on s'emparât incontinent du meurtrier. Huon, s'apercevant que ces ordres allaient être exécutés, résolut de les conjurer en jetant sur la table l'anneau d'Angoulafre, et en disant :

— Païen, respecte l'anneau de ton seigneur suzerain!...

Gaudisse, surpris, suspendit en effet son ordre et arrêta l'assaut que sa garde s'apprêtait à donner au duc de Guienne, en ajoutant :

— Etranger, qui que tu sois, je suis prêt à t'écouter, puisque tu me présentes l'anneau d'Angoulafre, quoique je ne comprenne pas beaucoup pourquoi tu as coupé la tête au roi d'Hircanie, mon hôte et mon futur gendre?...

Mais Huon, sans daigner répondre à l'amiral, s'approcha tranquillement de l'adorable Esclarmonde et déposa, aussi chastement que possible, un long baiser sur ses lèvres de roses; puis, après celui-là, un second, plus long, plus tendre, et peut-être moins chaste que le premier. Ce n'était plus, cette fois, l'envoyé de Charlemagne qui le donnait, par punition; mais bien le jeune chevalier, galant et amoureux, qui le donnait pour son propre compte. Quant au troisième baiser, car il en fallait trois, il fut si vif, si ardent, si prolongé, que la jeune princesse, plus vermeille que ses lèvres, eut autant l'air de le rendre que de le recevoir. L'amiral commençait à s'impatienter!...

Ce fut à regret que Huon de Bordeaux se décida à parler, puisqu'il était interrogé. Jamais il n'avait fait de sa bouche un meilleur emploi; jamais ses lèvres n'avaient été si agréablement occupées. L'éloquence des sages est certes une belle chose; mais elle ne vaut pas celle des fous et des folles de vingt ans, qui ne parlent que pour eux, dans le langage des oiseaux, et qui s'entendent fort bien, si on ne les entend pas. Saint Jean-Bouche-d'Or est une erreur: c'est Jeanne-Bouche-d'Or qu'il faudrait dire!...

Cependant il fallait finir son message, et tout ce que les jeunes pairs français avaient prévu, s'accomplit exactement. L'amiral Gaudisse, déjà très scandalisé des privautés que Huon se permettait envers sa fille, le fut bien davantage encore de la proposition qu'il finit par lui faire, après s'être arraché des lèvres d'Esclarmonde.

— Que j'arrache pour Charlemagne une poignée de ma barbe blanche! s'écria-t-il. Et, avec cette poignée de ma barbe blanche, mes quatre dents mâchelières! Et, avec mes quatre dents mâchelières, ma fille unique Esclarmonde!... Cela n'est pas possible! Je ne le souffrirai pas! C'est de l'irrévérence! C'est de l'audace! C'est de la folie! Jamais, jamais je ne le souffrirai!...

A cette riposte désespérée de l'amiral Gaudisse, Huon se contenta d'opposer l'anneau d'Angoulafre, et cet anneau fit trop d'effet au chef des païens pour qu'il ne contînt pas un peu l'indignation et la fureur qui le possédaient.

— Chrétien! s'écria-t-il par une subite inspiration. Chrétien, au nom du crucifié que ton âme adore, je t'adjure de me dire la vérité, rien que la vérité.

— Maudit païen, répondit Huon, tu n'es pas digne de prononcer ce nom divin!... Mais l'adjuration que tu viens de me faire, te garantit la véracité de ma réponse.

— Eh bien! reprit Gaudisse, je t'adjure donc, chrétien, de me dire ce que fait à cette heure mon suzerain Angoulafre, et par quel hasard tu parais à ma cour avec l'anneau que je lui ai donné en signe de vasselage!...

Huon avait un repentir trop amer de la réponse mensongère qu'il avait faite au portier de la première enceinte du palais de l'amiral, pour continuer à déguiser la vérité.

— Angoulafre n'est plus, dit-il; mon bras a terminé sa détestable vie, et c'est après lui avoir coupé la tête que je me suis emparé de son anneau!... Ne t'occupe donc plus de lui et songe à obéir aux ordres du puissant empereur Charlemagne.

A peine Huon eut-il prononcé ces mots, que l'amiral Gaudisse, revenu de la terreur que le pouvoir d'Angoulafre avait imprimée dans son âme, cria hautement qu'on s'emparât du traître chevalier, meurtrier de son suzerain et du roi d'Hircanie. Huon, à l'instant, fut investi de toutes parts et contraint de se servir pour sa défense de sa redoutable épée. Les plus téméraires d'entre les serviteurs de l'amiral furent abattus sans peine par lui; mais, bientôt, d'autres succédant à ceux-là, il dut chercher une retraite sur un retable de marbre du lambris, et, de cette position, fit voler au hasard les têtes et les bras qui s'approchaient trop près de lui. Esclarmonde, éperdue au milieu des combattants, le regardait d'un œil attendri et pitoyable, en soupirant de toutes ses forces, et elle ne pouvait s'empêcher de former des vœux ardents pour qu'il échappât à la mort qui le menaçait, bien que ses vœux fussent contraires à son devoir filial. Mais, y a-t-il bien un devoir qui parle plus haut et plus fort que l'amour dans un cœur de seize ans? Esclarmonde était la fille de l'amiral Gaudisse; mais les baisers que Huon lui avait donnés l'avaient fiancée à lui, et la fille devient femme très-vite au soleil de l'amour!...

Huon, voyant entrer sans cesse de nouveaux combattants, plus nombreux chaque fois, et ne pouvant qu'à peine soutenir son bouclier hérissé d'une forêt de dards, eut alors recours à son cor d'ivoire, dont il sonna avec autant de violence que Roland à Roncevaux; hélas! aussi vainement!... Oberon l'entendit avec douleur; mais il n'accourut pas. La faute en était à Huon seulement!

Huon le comprit et se soumit avec résignation au sort qu'il s'était attiré et qu'il sentait bien avoir mérité. Il cessa de se défendre avec la même énergie; son épée cessa d'être redoutable et elle s'échappa de sa main mal assurée. On se rendit alors facilement maître de sa personne, on le chargea de chaînes, et l'amiral le fit précipiter dans un profond et noir cachot, en attendant qu'il lui fît subir le supplice d'être écorché tout vif.

## CHAPITRE XIV.

**Comme Huon, prisonnier, fut visité dans son cachot par la belle Esclarmonde qui lui fit l'aveu de son amour et qu'il initia aux mystères de sa religion. Comme, ensuite, l'amiral Gaudisse, voulant faire subir à son prisonnier le supplice auquel il l'avait condamné, se trouva en face d'un cadavre.**



Voilà donc Huon en prison et destiné au plus affreux supplice. L'amiral Gaudisse supposait que les ténèbres, la faim, la soif, l'absence de sommeil, tout enfin redoublerait encore l'horreur de la position du duc de Guienne. Il se trompait, non comme résultat, mais comme moyens. Huon était affligé, il trouvait son sort cruel, sa situation horrible, mais ce n'était ni à cause des ténèbres, ni à cause de la faim, ni à cause de l'absence de sommeil: Huon souffrait d'avoir menti à sa foi et d'avoir désobéi à son ami Oberon. Il pleura des larmes sincères qui effacèrent l'unique tache de sa belle vie, jusque-là si pure.

Si souvent un seul baiser, que le hasard fait dérober, suffit pour embraser à jamais un cœur sensible, quel pouvoir ne doivent pas avoir ceux que l'amour a donnés et rendus? L'Amour, cet enchanteur éternel, antérieur et supérieur à tous les enchanteurs passés, présents et futurs, veillait, dans le cœur d'Esclarmonde, à conserver les jours de l'aimable et brave chevalier français. Esclarmonde avait été témoin du courage héroïque du jeune Huon, de sa défense désespérée, de sa défaite prévue en face d'un si grand nombre d'assaillants; elle l'avait vu emmener et elle avait appris, en frémissant, le sort qui lui était destiné.

— Nous nous sommes fiancés l'un à l'autre, se dit-elle; je lui dois le bonheur d'aimer: je veux qu'il me doive le bonheur de vivre!...

Sa résolution fut bientôt prise, son plan de campagne amoureuse fut bientôt dressé. Elle avait comme compagne et comme gardienne une vieille femme très sévère; elle essaya d'abord de la corrompre avec des caresses qui eussent attendri un tigre: la gouvernante refusa. Esclarmonde lui donna des pierreries et lui en promit d'autres: la gouvernante consentit à se relâcher de sa surveillance, et Esclarmonde put s'échapper, enveloppée d'un long voile, et se rendre seule à la prison. Là, il s'agissait de corrompre le geôlier: autre obstacle! Esclarmonde ne pouvait pas user envers lui des caresses qu'elle avait essayées envers sa duègne: elles eussent trop réussi! Et Esclarmonde ne devait pas même être soupçonnée, comme la femme de César. L'argent était le seul agent de corruption qu'elle pût employer sans rougir: elle préféra rester princesse et se faire ouvrir d'autorité les portes de la prison. Le geôlier s'inclina respectueusement devant la grâce de son visage et devant la fierté de sa parole: quelques instants après, elle était dans le cachot où Huon de Bordeaux attendait la mort. C'était la vie qui venait!

L'amour est décidément un grand magicien: lui seul opère de véritables miracles. Femme et princesse, jamais Esclarmonde n'eût consenti à souiller ses petits pieds par le contact horrible d'un cachot; jamais elle n'eût consenti, sans effroi et sans dégoût, à respirer l'air mortel qu'on respire dans une prison; jamais elle n'eût consenti à meurtrir ses belles mains au contact des chaînes d'un prisonnier! Mais cette prison était celle d'un chevalier jeune, courageux et beau; mais ce prisonnier était son amant! L'horreur que lui eût inspirée ce lieu, en toute autre occasion, se changea pour elle en joie ineffable: elle accomplissait, pour la première fois de sa vie, un devoir doux à son cœur. Les ténèbres du cachot d'Huon s'illuminèrent de sa présence, et jamais palais ne leur parut aussi splendide à tous deux!...

Nous renonçons, on le comprend, à peindre les transports de ces deux beaux amoureux, lorsque le dernier anneau de la dernière chaîne qui garrottait le duc de Guienne eut tombé. Que ceux qui ont aimé imaginent! Leurs souvenirs leur en apprendront plus que nos paroles.

En recevant la liberté des belles mains d'Esclarmonde; en apprenant, de ses belles lèvres roses, qu'il en était aimé, Huon se sentit défaillir et il jura de lui consacrer la vie qu'elle lui donnait. Il se jeta à ses genoux, les embrassa avec une effusion de reconnaissance amoureuse, et Esclarmonde, oubliant le vol des heures, le laissa ainsi prosterné devant elle, heureuse de son bonheur, en plongeant ses mains blanches dans les longs cheveux noirs de son amant. C'était chaste et délicieux! La lueur discrète d'une lampe, apportée par la jeune princesse, jetait sur cette scène adorable un demi jour favorable à ces épanchements du cœur: Esclarmonde rougissait, mais on ne pouvait la voir rougir!... Ce ne fut qu'en soupirant qu'elle obligea Huon à se relever et à recevoir enfin les secours que sa longue abstinence avait rendus nécessaires. Encore un peu et Huon se fût évanoui beaucoup plus de faim que de bonheur: c'eût été injurieux pour l'amour!

Esclarmonde partit, laissant son amant consolé et réconforté. Mais elle avait trouvé tant de charmes dans les caresses innocentes et chastes qu'ils s'étaient mutuellement prodiguées, que, dès le lendemain, elle revint en jouir et renouveler les mêmes secours.

Cela dura pendant plus d'un mois. Huon profita de ce temps pour catéchiser et instruire la belle païenne sur les mystères de la religion chrétienne. Huon s'était fiancé à Esclarmonde; mais se rappelant qu'ils ne pouvaient être unis qu'à la condition d'être tous deux chrétiens, il s'était décidé à imposer cette condition à son amie, qui s'y était soumise en soupirant. Il est si facile de croire un amant aimé! Ah! tous les idolâtres se convertiraient volontiers, si Dieu leur était annoncé de cette façon-là: aux femmes par des missionnaires jeunes et beaux, aux hommes par des missionnaires jeunes et belles! Esclarmonde, entraînée, séduite, convaincue par l'eloquence persuasive du duc de Guienne, crut bientôt aux grandes vérités proclamées par la bouche de ce brave chevalier, et elle désira le baptême.

L'amiral Gaudisse n'avait pas oublié son prisonnier, comme on pourrait le supposer. Au bout de quinze jours il avait demandé si Huon, affaibli par

les souffrances de son état, aurait encore la force nécessaire pour sentir les horribles tourments du supplice qu'il lui préparait, et le geôlier, gagné tout-à-fait par Esclarmonde, lui avait répondu que le duc de Guienne, brisé par ses chaînes, que la faim lui avait fait ronger, était mort depuis deux jours. Un infidèle est naturellement doublé d'un incrédule: Gaudisse avait demandé à voir le cadavre de son prisonnier, et le geôlier lui avait montré celui d'un autre prisonnier, à peu près du même âge que Huon, mort précisément à ce moment-là. Gaudisse s'était alors repenti de n'avoir pas hâté le supplice, et, pour un peu, il l'eût fait subir au cadavre de celui qu'il croyait être Huon de Bordeaux. Sa vengeance lui échappait!...

## CHAPITRE XV.

**Comme Gérasme vint à la cour de Gaudisse, sous un nom d'emprunt, pour avoir des nouvelles d'Huon de Bordeaux; comme ensuite y vint aussi Agrapard, souverain de Nubie, et du combat qui eut lieu entre lui et le duc de Guienne.**

Sur ces entrefaites, le fidèle Gérasme, inquiet du sort d'Huon, vint à la cour de l'amiral Gaudisse, sous le nom de son neveu Solare, fils d'Yvoirin, amiral de Montbran, son frère. Gérasme parlait très bien la langue sarrasine; Gaudisse, le croyant vraiment son neveu, le reçut avec tendresse, et toute sa cour le combla d'honneurs. Esclarmonde, devinant bientôt que ce Sarrasin cachait un chrétien, l'interrogea adroitement et apprit de lui qu'il était le plus fidèle et le meilleur ami de son amant, après elle toutefois. D'un autre côté, Gérasme, en l'interrogeant aussi, en reçut des réponses qu'elle ne put faire qu'en rougissant, et par lesquelles il apprit qu'Huon était aimé d'elle, mais qu'il languissait dans les horreurs d'une prison. La confiance s'établit facilement entre eux. Esclarmonde eut peu de peine à se laisser persuader de chercher les moyens de délivrer Huon, et de quitter avec lui la cour de son père, pour se rendre, sous sa garde, à celle de Charlemagne. L'un et l'autre les avaient déjà trouvés; on équipait secrètement un vaisseau, destiné aux fugitifs et à leur suite, lorsqu'un événement inattendu vint rompre toutes leurs mesures.

Agrapard, souverain de Nubie, et frère du géant Angoulafre, arriva tout-à-coup à la cour de l'amiral Gaudisse, à la tête d'une formidable armée; ce terrible géant, plus grand encore qu'Angoulafre, venait reprocher à l'amiral de n'avoir pas vengé la mort de son frère, et, en conséquence de ce, le défier au combat et le forcer à se soumettre à un tribut triple de celui qu'il payait à son ancien suzerain.

Gaudisse fut très contristé par l'arrivée d'Agrapard et par les conditions qu'il lui imposait. Il chercha vainement dans toute sa cour un chevalier assez courageux pour épouser sa querelle et la soutenir contre ce redoutable ennemi. N'en trouvant pas, il se mit à maudire les dieux et les hommes, et ne craignit pas de verser des larmes de rage en présence de sa fille Esclarmonde, qui saisit ce moment pour lui faire regretter la perte du vainqueur d'Angoulafre.

— Ah! s'écria l'amiral avec désespoir. Je l'ai laissé mourir de faim! Je m'en repens bien aujourd'hui, car il pourrait m'être d'une grande utilité! Lui seul pourrait me sauver! Et il est mort! Ah! je donnerais volontiers la moitié de mes Etats pour qu'il fût vivant!...

— Mon père, répondit Esclarmonde, jalouse de la gloire de son amant; mon père, apprenez que le chevalier que vous regrettez tant n'est pas mort.

— Il n'est pas mort? s'écria Gaudisse tout joyeux, en renaissant à l'espérance de vaincre Agrapard. Mais non, ajouta-t-il avec tristesse, je m'abuse! Huon est mort : on m'a montré son cadavre!...

— C'était le cadavre d'un autre! reprit Esclarmonde. Je vous affirme que le brave Huon est vivant, bien vivant, et qu'il n'hésitera pas, si vous l'en priez, à vous défaire d'Agrapard...

L'accent de vérité de sa fille convainquit l'amiral. Il ne balança plus à envoyer chercher le duc de Guienne, qui se présenta devant lui quelques moments après. Gaudisse fut surpris de le trouver aussi frais, aussi plein de force que le jour où il l'avait fait charger de fers; mais il n'avait pas le temps de rechercher la cause de ce mystère; il était même plus prudent pour lui de ne pas songer à se l'expliquer, le temps pressant, et, avec le temps, le danger.

— Chevalier, dit-il à Huon, le frère d'Angoulafre, si glorieusement mis à mort par toi, est dans nos murs, plein de menaces. Il s'agit de vaincre Agrapard comme tu as vaincu Angoulafre. Si tu réussis à m'en débarrasser, je m'engage à te donner la main de ma fille et à me soumettre comme tributaire à Charlemagne.

Huon ne lui répondit qu'en demandant qu'on lui rendît ses armes : elles lui furent immmédiatement rapportées avec le cor d'ivoire et la coupe enchantée. Ensuite, Gaudisse lui ayant fait amener le plus fier et le plus vigoureux cheval de ses écuries, Huon s'élança dessus avec légèreté, sortit de la ville, précédé d'un héraut, et envoya incontinent défier Agrapard, au nom du chevalier qui avait tué son frère Angoulafre.

Le géant, animé par la vengeance et par le désir de soumettre l'amiral Gaudisse, s'avança aussitôt dans la plaine et, en apercevant Huon, il haussa les épaules de mépris pour un si chétif adversaire. Cependant, tout en le dédaignant, il se décida à fondre sur lui, comptant l'écraser comme un éléphant écrase un ciron. Le choc fut terrible de part et d'autre; les chevaux n'en purent soutenir l'effet et tombèrent avec leurs maîtres, qui ne se relevèrent qu'avec peine. Agrapard porta en vain plusieurs coups de la longue faux dont il était armé; Huon, plus adroit, évita ces coups-là, prit son temps et, à son tour, il fit si bien jouer son épée, qu'il emporta une partie du casque d'Agrapard, avec l'oreille et

la joue du côté droit. Le géant ainsi endommagé jeta un grand cri; la frayeur s'empara de lui; il se rendit à Huon et lui cria merci. Huon reçut son épée et le conduisit, couvert de sang et vaincu, aux pieds de l'amiral Gaudisse :

— J'ai tenu ma promesse, lui dit-il; maintenant que j'ai vaincu votre ennemi, accordez-moi un don.

— Un don? j'y consens, brave Huon! Je ne saurais rien vous refuser en ce moment!...

— Amiral, reprit Huon, je connais trop bien le grand cœur de Charlemagne pour craindre de n'en être pas avoué en interprétant ses ordres. Ce ne sont plus tes dents et ta barbe que je demande de sa part; c'est ton renoncement à la loi de ton faux prophète et ta soumission à celle du grand crucifié!...

— Ah! chien de chrétien! s'écria l'amiral en fureur, je périrais plutôt de mille morts que d'y consentir! Ôte-toi promptement de devant mes yeux, ou je vais te faire couvrir de nouveau de lourdes chaînes dont personne, cette fois, ne pourra te débarrasser!...

— Ingrat et cruel mécréant, répliqua Huon, crains ma vengeance! Tu menaces et je menace, mais avec plus d'énergie et d'assurance que toi! Je ne te laisse plus qu'un moment pour m'obéir, un seul moment.

L'amiral Gaudisse, qui ne se souciait pas de se mesurer personnellement avec un chevalier qui venait de faire si vaillamment mordre la poussière à un redoutable géant, se contenta d'appeler ses gens pour le faire arrêter et reconduire en prison. Mais Huon ne voulait pas retourner dans son cachot, malgré la compagnie que lui tenait la belle Esclarmonde. Il sonna du cor avec violence, supposant avec raison qu'Oberon, apaisé par son repentir sincère, ne manquerait pas cette fois de venir à son secours, et, en effet, Oberon parut avec son armée. En un instant, les soldats de l'amiral furent désarmés par ceux du roi de féerie, et Gaudisse lui-même fut enchaîné avec les chaînes qu'il destinait tout-à-l'heure à Huon de Bordeaux.

— Obéis et convertis-toi! lui cria Oberon. Convertis-toi, ou tu vas recevoir sans plus tarder la juste punition de ton endurcissement!...

Gaudisse, au lieu de se rendre, se mit à proférer d'abominables blasphèmes dont durent être bien scandalisés les séraphins et les élohims. Une main invisible lui arracha alors son propre cimeterre et lui en porta un coup si violent sur la nuque, que la tête se sépara du tronc et tomba avec fracas aux pieds d'Huon de Bordeaux.

— Prends cette tête, mon cher Huon, dit Oberon, et remplis l'ordre de ton empereur.

Huon obéit avec empressement, arracha un bouquet de la barbe blanche et les quatre dents mâchelières de cette tête coupée, et remit le tout à son protecteur.

— Hélas! reprit Oberon en versant des larmes, je crains bien, cher Huon, que tu ne puisses conserver ces gages précieux de ta victoire et de ta mission! C'est à moi d'être sage pour toi et de veiller à leur conservation. Je vais cacher ces quatre grosses dents et ce bouquet de barbe blanche dans le flanc droit du bon Gérasme, qui n'en sera nullement incommodé et qui les conservera ainsi jusqu'au moment où tu auras à les présenter à Charlemagne.

Oberon avait à peine prononcé ces mots que les quatre dents mâchelières étaient insérées sous l'épiderme du bon Gérasme, de façon à ne le gêner en rien.

— Maintenant, reprit Oberon, il faut, mon cher Huon, que tu t'engages solennellement à suivre mes ordres; sinon tu te perdras sans retour et je ne pourrai plus rien pour toi.

— Je vous obéirai, je le jure, cher Oberon. En quoi consistent ces ordres?

— Tu vas emmener la belle Esclarmonde; mais, avant que d'aller te présenter avec elle à Charlemagne, tu prendras d'abord le chemin de Rome; c'est de la main du pape que tu dois recevoir la bénédiction nuptiale. Ton union avec cette charmante princesse ne vaudra quelque chose qu'à cette condition. Jusqu'à ce moment-là, garde-toi bien de traiter Esclarmonde autrement que comme ta sœur. Je sais que c'est mettre ton cœur à une délicate et difficile épreuve; tu es jeune, ardent et léger, c'est-à-dire disposé à me désobéir dans l'accomplissement de cet ordre; c'est précisément parce que cette épreuve est délicate et difficile que je te l'impose, afin que si tu en sors victorieux, comme d'un combat, tu sois plus fier et plus heureux : tu auras ainsi mérité ton bonheur. Le bonheur s'achète, ami Huon; plus il coûte cher, plus précieux il est. Des bonheurs vulgaires ont un prix vulgaire. J'attends ton serment.

— Je vous jure, ami Oberon, de conduire Esclarmonde à Rome et de la considérer et traiter jusque-là comme ma sœur!...

Ce serment téméraire une fois proféré, Oberon embrassa le duc de Guienne et disparut avec son armée.

Huon de Bordeaux était maintenant maître de Babylone, une ville superbe, et d'Esclarmonde, une femme qui valait mieux que toutes les Babylones du monde. Mais il ne tenait pas à régner sur les hommes; il ne tenait à régner que sur le cœur d'Esclarmonde. Aussi abandonna-t-il sa ville, après en avoir remis le gouvernement en des mains sûres; et tout aussitôt, accompagné de sa fiancée, de son ami et d'une suite nombreuse d'esclaves et de chameaux chargés de richesses, il s'empressa de gagner l'isthme de Suez et la mer Méditerranée. Là, il fit équiper deux vaisseaux, les fit charger des trésors de l'amiral, monta avec sa maîtresse et son ami sur l'un d'eux, le plus richement orné, et sortit du port avec un vent favorable qui les conduisit sur les côtes d'Italie.

## CHAPITRE XVI.

**Comme après la mort d'Agrapard, tué par Huon, et celle de l'amiral Gaudisse, tué par Oberon, le duc de Guienne, Gérasme et Esclarmonde quittèrent Babylone pour se rendre à Rome. Ce qui se passa durant ce voyage, et comme l'amour fut plus fort que la raison.**

Le voyage d'Huon et d'Esclarmonde fut charmant. Les voiles du navire qui les portait s'enflaient doucement sous les haleines empressées et discrètes des Zéphyrs marins, qui semblaient ainsi respecter les jours de la belle princesse et du beau chevalier français, son amant. Cela ressemblait assez à la

fuite triomphale de Cléopâtre, après la bataille d'Actium, sur sa galère en bois de cèdre, tendue de voiles de soie rouge. Esclarmonde était aussi belle que Cléopâtre; elle était, comme elle, une princesse d'Egypte, une charmeresse païenne!

Huon l'admirait et soupirait en songeant à la longueur du temps qui le séparait encore du moment où il pourrait sans honte et sans danger lui dire toute l'ardeur de son amour et entendre l'aveu du sien de ses lèvres empourprées par la jeunesse. Cependant, il n'oubliait pas sa promesse, quoi qu'elle lui coutât d'efforts à tenir. Aidé du bon Gérasme, il s'occupa à tout préparer pour le baptême de cette adorable infidèle. Un prêtre grec, délivré d'esclavage par lui, se trouvait sur le vaisseau : il déclara Esclarmonde assez instruite pour que cette cérémonie ne fût pas différée.

Hélas! Esclarmonde était aussi jeune, aussi légère, aussi amoureuse que son impatient amant. Sa foi dans la religion chrétienne n'était pas aussi robuste que sa foi dans cette religion du cœur qui s'appelle l'Amour. Elle s'imagina que son nouvel état lui suffisait pour lever de sa part et de celle de Huon bien des scrupules. Elle ne sut pas se résister à elle-même; ses yeux devinrent plus vifs, ses regards devinrent plus tendres, et ceux de Huon, qui crut la voir embellir encore, les rendirent bientôt languissants!... Le bon Gérasme s'en aperçut le premier avec effroi. Ce fut bien autre chose lorsqu'il vit Huon prendre, serrer et baiser une main d'Esclarmonde qui, de l'autre main, jouait avec ses beaux cheveux, en lui présentant deux lèvres humides et savoureuses, sur lesquelles les désirs semblaient voltiger!

— Oberon, Oberon, bénédiction du Saint Père! murmurait Gérasme, comme pour exorciser ce diable irrésistible qui s'appelle l'Amour.

— Amour, amour, don mutuel et sacré de nos cœurs! s'écriait encore plus fort Huon de Bordeaux, enivré. Eh! ami Gérasme, Esclarmonde n'est-elle pas baptisée? Et Oberon ne nous approuvera-t-il pas, quand il ne nous manque qu'une cérémonie, qui ne peut avoir autant de force que nos serments écrits déjà dans le ciel?...

Huon, on le voit, était plus loyal chevalier que bon casuiste. Gérasme n'était pas plus fort que lui sous ce rapport, et, sans les menaces d'Oberon, il eût trouvé l'argument du duc de Guienne sans réplique. Mais Gérasme connaissait maintenant son nain sur le bout du doigt : il le savait têtu, despotique et rancunier. Aussi redoubla-t-il ses oppositions. Hélas! il prêchait dans le désert! Huon et Esclarmonde, enflambés d'amour, enivrés par l'échange continuel de leurs regards chargés de tendresse, n'écoutaient plus, ou presque plus, leur bon ami Gérasme qui s'aperçut alors que l'amour heureux ne connaît plus de bornes. Huon se livra à tous les transports, même à ceux de la colère.

— Hélas! s'écria Gérasme. Vous voulez donc vous perdre? Laissez-moi vous arrêter sur le bord de l'abîme que vous cachent des fleurs! Laissez-moi prendre soin de votre gloire dont vous avez si peu de souci à cette heure!

Et comme Huon ne lui répondait qu'en donnant des marques de la plus vive impatience et de la plus grande irritation, le bon Gérasme ajouta les yeux baignés de larmes :

— Puisque vous voulez, de gaîté de cœur, courir à votre perte, mon cher duc, je vais prendre congé de vous et partir pour la France sur le second vaisseau. Je ne vous verrai plus; mais Charlemagne apprendra au moins par ma bouche que vous vous êtes couvert de gloire et que vous avez rempli la mission périlleuse dont il vous avait chargé : les gages que j'en porte dans mon flanc serviront pour illustrer votre mémoire et pour prouver combien vous méritez d'être regretté!...

En tout autre temps, Huon n'eût pu voir qu'avec douleur le fidèle Gérasme s'éloigner de lui; mais, dans ce moment, ce n'était plus pour lui qu'un censeur incommode et qu'un reproche vivant. Il fit promptement approcher le second vaisseau et, quand les deux navires furent bord à bord, Esclarmonde elle-même aida de ses belles mains à baisser le pont sur lequel Gérasme passa pour se séparer d'eux : elle n'avait pas moins hâte que son amant d'être débarassée de ce témoin gênant et odieux!...

Malgré le désir qu'il avait de voir partir le bon Gérasme, Huon, cependant, ne voulut pas le laisser partir seul et il lui donna un grand nombre d'esclaves pour l'accompagner. Gérasme accepta et le vaisseau qui le portait s'éloigna avec vitesse. Huon, alors, fit jeter l'ancre au sien et se plut à le voir rester immobile sur la mer bleue. En un instant, Oberon, le Pape, Rome, la bénédiction nuptiale, les suites de cette infraction aux ordres du roi de féerie, tout disparut aux yeux de l'amoureux Huon qui ne voyait plus qu'Esclarmonde, rien qu'Esclamonde!

— Maintenant, chère âme, s'écria-t-il enivré, en attirant sa maîtresse dans ses bras, nous sommes libres et nous pouvons nous aimer : nous n'avons que Dieu pour témoin, et Dieu sourit toujours aux amoureux comme nous!...

Esclarmonde rougit et resista pendant quelques minutes, comme une colombe effarouchée qui bat de l'aile à l'approche d'un danger dont elle n'a pas trop conscience. Puis elle s'abandonna tout entière à son amant, heureuse d'aimer et d'être aimée.

## CHAPITRE XVII.

**Comme une tempête troubla le bonheur d'Esclarmonde et de Huon et les jeta sur une plage sauvage, où ils furent surpris par des Sarrasins qui les enmenèrent prisonniers. De la rencontre de ces Sarrasins avec d'autres Sarrasins et du combat qui en fut la suite.**

Tout n'est pas roses ici-bas, et les plus délicieux plaisirs sont souvent doublés des plus affreux malheurs: c'est là le revers ordinaire des médailles brillantes. Au moment où Huon répétait pour la centième fois à Esclarmonde la phrase éternelle que jamais les oreilles féminines ne se lasseront d'entendre, une épouvantable tempête s'abattit sur le vaisseau. Les huniers frappèrent les nues, la quille descendit jusqu'aux enfers, le gouvernail fut brisé, les voiles furent déchirées. L'horreur fut complète.

Huon tenait toujours sa chère Esclarmonde contre sa poitrine et sentait, avec le même plaisir qu'auparavant, son cœur virginal battre d'effroi et d'amour. Esclarmonde tressaillait, rassurée à demi par la présence et par les caresses passionnées de son amant, qui la trouvait plus belle encore à la lueur des éclairs qui déchiraient l'atmosphère.

Cette tempête dura deux jours et deux nuits. Au moment où chacun la croyait sur le point de s'apaiser, elle recommença de plus belle et un coup de vent extrême jeta le vaisseau sur les rochers de la côte où il se brisa avec un horrible fracas. Les gens de la suite de Huon se sauvèrent comme ils purent; beaucoup même ne purent se sauver et eurent les flots pour cercueil. Quant à nos deux amants, toujours entrelacés, ils furent portés par une vague bienveillante sur la plage où ils restèrent quelques instants sans connaissance.

Une fois leurs sens repris, ils s'aperçurent qu'ils étaient seuls, sur une côte déserte et sauvage qui ne leur annonçait rien de bon. Mais le courage leur revint avec le beau temps et ils marchèrent à la conquête d'un gîte hospitalier. Ils eurent beau chercher, ils ne trouvèrent rien. Alors, fatigués et résignés à la mort qui les menaçait, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en s'embrassant dans une étreinte suprême : l'amour les consolait de tout.

Au bout de quelques heures, un bruit de voix arriva jusqu'à eux. Ils se crurent sauvés. Huon cacha son intéressante princesse derrière une touffe de roseaux, et courut vers l'endroit d'où partaient les voix qu'il avait entendues. Il aperçut bientôt une troupe de Sarrasins assis en rond, et qui, fatigués par la tempête, avaient abordé dans une anse de cette île. Ils avaient avec eux des provisions et ils mangeaient avec l'appétit qu'ont toujours les gens qui viennent d'échapper à un grand danger. Huon les aborda fort civilement et les supplia de lui donner des secours contre la faim qui le dévorait. L'un de ces mécréants, pris de pitié à l'aspect d'un homme si jeune, si beau et si délabré de vêtements, lui remit deux pains. Huon le remercia avec effusion, et l'amour soutenant le reste de ses forces, il revint en toute hâte vers sa chère Esclarmonde. Ce premier secours leur sauva la vie; leurs forces se ranimèrent; ils osèrent penser que la colère d'Oberon touchait à son terme. Hélas! qu'ils étaient loin de ce bonheur! Combien de nouveaux malheurs se préparaient, en ce même instant, pour eux!...

Les Sarrasins, frappés de l'empressement avec lequel Huon avait emporté les deux pains, imaginèrent qu'il pouvait bien n'être pas seul. Le capitaine prit avec lui quelques gens armés, se glissa avec eux sous les halliers et surprit ainsi les deux amants qui semblaient maintenant aussi heureux que dans un palais. Ce capitaine était un des sujets de l'amiral Gaudisse; il reconnut sans peine la belle Esclarmonde et le vainqueur d'Angoulafre et d'Agrapard: il les fit entourer par ses hommes. Huon presque nu, ne put se défendre ni défendre sa maîtresse : Esclarmonde fut prise par le capitaine des mécréants, qui lui dit:

— Belle princesse, nous vous tenons enfin!... Vous êtes une proie rare que je m'estime heureux d'avoir reconquise! C'est par votre faute que l'amiral Gaudisse, mon maître et votre père, a été tué par ce chien de chrétien: vous aurez à répondre de cette mort auprès de votre oncle Yvoirin, roi de Montbran, à qui je vous conduis!...

— Misérable! s'écria Huon, que plusieurs Sarrasins tenaient en respect.

— Quant à vous, sire chevalier, reprit le capitaine, je ne veux pas tremper mes mains dans votre sang, pour ne pas affliger la princesse, votre amie. Je vous réserve un autre sort. Pour l'instant, il s'agit de vous résigner.

Esclarmonde eut la douleur de voir enlever à son amant jusqu'au reste des vêtements qui le couvraient; elle lui vit lier les mains, bander les yeux et attacher au tronc d'un vieil arbre. Ce spectacle l'impressionna trop fortement: elle s'évanouit, et ce fut dans cet état qu'on la porta sur le vaisseau. Le capitaine, qui espérait une riche récompense du roi Yvoirin, pour cette importante capture, fit tous ses efforts et déploya toute sa galanterie de Sarrasin pour calmer le désespoir de la princesse. Il y réussit à moitié; une prostration absolue succéda chez Esclarmonde à la crise qu'elle venait d'avoir. Alors on dirigea la proue du vaisseau vers le royaume de Montbran.

Mais la mer ne voulait pas être complice de ce rapt, à ce qu'il paraît, car, au bout d'une heure, un vent violent s'élevait et venait s'engouffrer avec un bruit horrible dans la voilure du navire. Les mariniers firent des efforts surhumains, mais inutiles; l'obscurité de la nuit ajouta encore au trouble de la manœuvre, et bientôt le vaisseau fut entraîné vers la côte d'Anfalerne où, pour éviter un naufrage certain, le capitaine fut obligé de relâcher.

L'amiral d'Anfalerne, nommé Galafre, apercevant ce vaisseau qu'il reconnut pour être du port de Montbran, eut la curiosité de le visiter lui-même. Surpris, et très agréablement, de la beauté d'Esclarmonde, il demanda au capitaine d'où lui venait une si remarquable captive. Le capitaine répondit qu'elle se nommait Esclarmonde et qu'il la conduisait à son oncle, l'amiral Yvoirin.

—Belle et princesse! s'écria l'amiral Galafre. Deux titres à mon attention! Je n'ai pas tous les jours une si précieuse occasion. Je la garderais rien qu'à cause de sa beauté; son rang ajoute encore à son prix, comme la monture ajoute à celui du diamant. Elle fera l'ornement de mon sérail!

— Mais l'amiral Yvoirin? fit observer le capitaine, désespéré.

— L'amiral Yvoirin s'en passera! répondit brutalement Galafre.

Le capitaine ne voulait pas lâcher une si belle proie dont il attendait une si belle récompense. Il ordonna à ses soldats de s'opposer à l'enlèvement d'Esclarmonde et de repousser par la violence celle que lui faisait l'amiral d'Anfalerne. Un combat s'engagea alors entre les gens de la suite de Galafre et ceux qui montaient le vaisseau. Le capitaine fut tué et la victoire resta à Galafre, ainsi que la princesse.

Mais au plus fort du combat, le pilote du vaisseau s'était prudemment échappé, et, à l'aide d'une barque légère, s'était éloigné du port d'Anfalerne et dirigé vers celui de Montbran, où il entrait le lendemain. Son premier soin, une fois arrivé, fut de se rendre auprès du roi Yvoirin pour lui faire un récit fidèle des événements.

Yvoirin ne douta pas un seul instant que Galafre, dont les frontières touchaient à celles de ses Etats, n'eût délivré sa nièce pour la lui remettre à la première réquisition; en conséquence, dès le lendemain, il lui dépêcha deux chevaliers de sa cour avec mission de réclamer Esclarmonde et de le remercier d'avoir bien voulu la protéger.

Galafre accepta les remercîments ; quant à la réclamation, il la repoussa avec énergie et renvoya les députés avec un refus en règle. Galafre avait le cœur incendié par l'amour qu'il éprouvait pour sa belle captive, et pour rien au monde il n'eût consenti à s'en séparer. Il était à ce point envahi par la passion, qu'il demanda à Esclarmonde, en tremblant comme un jouvenceau, de vouloir bien consentir à l'épouser. Esclarmonde était femme, surtout depuis qu'elle aimait Huon; elle usa de ruse avec Galafre, de peur qu'il n'usât de violence envers elle.

— Seigneur, lui répondit-elle, les yeux baissés et les joues rougissantes; seigneur, j'accepterais bien volontiers l'honneur que vous voulez me faire, si je n'avais fait vœu, au plus fort de la tempête, d'être deux ans sans souffrir qu'on portât atteinte à ma pudeur. J'ai été sauvée, je dois respecter et faire respecter mon vœu, qui m'a sauvée...

— Par Mahom! répondit Galafre, un peu affligé, mais toujours épris, c'est un peu long deux ans, surtout pour moi, qui suis habitué à être aimé à commandement; mais je vous aime et veux vous le prouver : j'accepte toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer, quelque rigoureuses qu'elles soient !... Je respecterai votre vœu, belle Esclarmonde!... Par exemple, au bout de deux ans...

— Au bout de deux ans, vous ferez de moi ce que vous voudrez !... répondit Esclarmonde avec une grâce charmante.

Esclarmonde s'engageait à coup sûr, l'ingénieuse pucelle! Elle savait bien que d'ici là Huon serait parvenu à la délivrer, Huon ou quelque autre. Il arrive tant de choses en deux ans!...

## CHAPITRE XVIII.

Comme Oberon envoya Malembrun au secours d'Huon et le fit transporter sur une côte du royaume de Montbran. De la rencontre que Huon fit là de maître Moufflet le ménétrier, et comme tous deux arrivèrent à la cour d'Yvoirin.

Pendant qu'Esclarmonde songeait à se faire délivrer par Huon de Bordeaux, que devenait ce brave et imprudent chevalier, qui avait bien besoin d'être délivré?

Nu, garrotté, les yeux couverts d'un manteau, et sentant de nouveau les cruelles atteintes de la faim, Huon touchait à sa dernière heure.

— Esclarmonde! Esclarmonde! murmurait-il avec désespoir.

Dans le même temps, Oberon était dans un bois, assis au pied d'un chêne et pleurait amèrement. Gloriand et Malembrun, voyant couler ses larmes, se jetèrent à ses genoux pour lui en demander la cause. Oberon leur raconta la désobéissance d'Huon de Bordeaux et le châtiment qui en avait été la suite naturelle. Ils mêlèrent leurs larmes aux siennes, et, sans excuser Huon, ils implorèrent pour lui un peu de cette clémence que les plus pures créatures ne savent pas refuser aux plus viles. Oberon, ne pouvant plus résister, dit à Malembrun :

— Eh bien! puisque tu m'implores pour ce méchant chevalier qui me cause tant de soucis, veux-tu te soumettre à partager sa punition, si je te promets de lui sauver la vie?...

— Quelle que soit la condition que vous mettiez à cette grâce, j'y consens d'avance! répondit Malembrun.

— Tu resteras encore vingt-huit ans de plus lutin, si je viens à son secours.

— Ah! cent ans s'il le faut, pourvu que j'arrache à une mort affreuse votre malheureux ami, qui est devenu le nôtre!...

— Va donc, puisque tu le veux, dans l'île de Moysant; songe que je te permets seulement de le détacher, de lui faire traverser la mer et de le porter sur la côte du royaume de Montbran. Là s'arrêtera ta mission. Tu ne lui donneras aucun autre secours, ni aucun conseil. De plus, une fois que tu auras déposé le coupable Huon sur la côte de Montbran, tu lui enlèveras mon vase, mon cor d'ivoire et mon haubert qu'il n'est plus digne de posséder!...

Malembrun embrassa les genoux d'Oberon, courut rapidement vers la mer, s'y jeta et nagea assez vite pour trouver Huon encore en vie. Il s'approcha, lui ôta ses liens, son bandeau, lui enleva le cor, le haubert et le vase d'Oberon, l'entraîna vers la mer, le chargea sur ses épaules, fendit l'onde avec la rapidité d'une flèche, et aborda enfin sur la plage où il le déposa doucement; puis, sans lui dire un seul mot, il l'embrassa, le regarda tristement, l'embrassa encore et se replongea en soupirant dans les flots où il disparut.

Huon avait reconnu Malembrun. Ce secours inattendu lui prouvait qu'Oberon, moins irrité, consentait du moins à lui sauver la vie. Il fut plus sensible à ce bienfait qu'il ne l'avait été aux catastrophes qui étaient venues le frapper. Se prosternant alors sur le rivage, il s'écria :

— Oui, cher Oberon, j'ai mérité d'être puni : je me soumets à ma cruelle destinée; mais prends soin de celle d'Esclarmonde! La vie ne peut m'être chère qu'à ce prix. Esclarmonde morte, je n'ai plus besoin de vivre!...

Huon se releva et s'aperçut qu'il était nu. Puis la faim se fit sentir avec énergie; il dut se mettre en quête d'une nourriture quelconque pour réparer ses forces épuisées. Le pays était habité, il marcha au hasard, presque sûr de trouver des secours contre sa détresse. Au détour d'un bouquet de bois, il vit dans un pré, sur le bord d'une fontaine, un petit vieillard, assez vigoureux encore pour son âge, qui mangeait de bon appétit, le dos appuyé contre une mallette, à côté de laquelle étaient une vielle, une harpe et quelques autres instruments.

Huon s'approcha, et le petit vieillard, effrayé de sa nudité et de son air misérable, s'écria en tremblant :



— Homme sauvage, je te conjure par Mahomet et par Tarvagant de ne me point faire de mal !...

— Hélas ! dit Huon, je suis bien éloigné de vous en faire ; c'est moi qui vous conjure de me sauver la vie.

Le vieillard, rassuré par ce ton suppliant, considéra Huon plus attentivement et il le trouva si beau, si doux, si intéressant, qu'il se sentit à l'instant pour lui une tendre pitié.

— Tiens, mon enfant, lui dit-il, ton état me touche. Prends vite dans cette mallette quelques vêtements pour te couvrir et viens manger avec moi.

Huon se couvrit à la hâte de vieux habits troués et décousus et revint dévorer le peu de mets que le vieillard lui présentait d'un air bienveillant.

— Te voilà bien mal équipé, mon enfant, reprit le bonhomme ; mais ne t'embarrasse pas. Tu me parais fort et honnête, tu peux m'aider. Je me fais vieux ; mes instruments et ma mallette commencent à me peser ; si tu veux les porter et me servir fidèlement, bientôt tu ne manqueras de rien.

Huon, tout en mangeant, jura de le servir comme son maître et comme son bienfaiteur.

— N'as-tu jamais ouï parler, demanda le bonhomme, de maître Moufflet le ménétrier ? C'est moi. Hélas ! si, dans ce moment, tu me vois si mal en point, c'est par un malheur affreux et par la perte de mon maître, l'amiral Gaudisse. Un maudit chrétien de France, que Mahomet confonde ! arriva il y a quelque temps dans sa cour avec un nain bossu ; tous deux le tuèrent, enlevèrent sa fille Esclarmonde, et pillèrent ses trésors. Ce n'est pas tout ; ces méchantes gens détruisirent tous ceux qui ne voulaient pas se faire chrétiens ; je me trouve bien heureux de m'être échappé de leur sabre et de leur baptême avec la mallette de mon valet et mes instruments que j'ai sauvés. Ne t'embarrasse point : à peine serai-je arrivé à la cour du bon roi Yvoirin, que, chantant quelques lais et romances nouvelles, tu verras tous les grands de sa cour me donner tant de robes, de vestes et de ceintures, que tu auras besoin d'un bon dos pour tout porter. Mange, mon ami, prends des forces et du courage !...

Huon plia les épaules en écoutant le vieillard, et il murmura :

— Me voici donc le valet d'un vieux ménétrier ! Oberon, Oberon ! je le mérite bien !...

Lorsque ses forces eurent été suffisamment réparées, le chevalier prit la mallette, la chargea sur son dos avec les instruments et suivit maître Moufflet, qui marchait encore très lestement pour un homme de son âge.

Dès le même soir, ils arrivèrent à Montbran. Moufflet, anciennement connu dans cette ville, fut accueilli par les habitants avec empressement ; chacun lui offrait la table et le logement. Mais Moufflet, qui avait pour son ventre des attentions délicates, Moufflet préféra les cuisiniers et la cuisine du roi Yvoirin. Il n'y avait pas là moins de cordialité qu'ailleurs, mais il y avait plus d'abondance et plus de variété dans les mets. Les vieillards ne savent plus rien aimer que la table, d'ordinaire !

Suivi du duc de Guienne, toujours habillé comme vous savez, maître Moufflet fit son entrée triomphale dans les cuisines royales en jouant de la vielle, et, depuis le maître-queux jusqu'au dernier des marmitons, chacun s'empressa de remplir le coffret d'étain dans lequel il mettait ses provisions. C'était un peu mêlé, à la vérité, et les reliefs s'y heurtaient d'une façon originale, mais la desserte d'une table royale vaut encore mieux, à tout prendre, que le maigre plat d'un pauvre hère.

Huon eut tout naturellement sa part des libéralités de la lichefriterie. Le long jeûne qu'il avait fait ne lui permettait guère de se montrer difficile ; et d'ailleurs, je le répète, ce n'étaient que bons morceaux et bonne victuaille qu'on lui donnait là. Il accepta sans trop de répugnance visible, en jouant du mieux qu'il pouvait son rôle de valet de ménétrier, et en se contentant de murmurer entre ses dents, dans toute l'amertume de son cœur :

— Oberon ! Oberon ! Suis-je assez humilié ?... Te venges-tu assez !...

Les sons de la vielle de maître Moufflet ayant pénétré des cuisines jusque dans l'intérieur du palais, le roi, qui se trouvait probablement en belle humeur ce jour-là, envoya quérir le ménétrier. Moufflet vint et lui raconta la fin tragique de son frère. La tristesse gagna alors Yvoirin ; pour chercher à la dissiper, il dit à maître Moufflet d'accorder sa harpe et de lui chanter quelque romance nouvelle.

Moufflet s'exécuta, et toute la cour fut enchantée de la romance choisie par ce vieux troubadour et de de la mélodie simple, naturelle et expressive de son accompagnement. De toutes parts, on lui envoya des turbans, des ceintures, des dolimans, voire des joyaux de prix. Moufflet, très reconnaissant, fit signe à son nouveau valet de rassembler tous ces présents et lui dit à voix basse d'aller choisir parmi ces vêtements ceux qui conviendraient le mieux à sa taille. Les troubadours et les poètes ont été, de tous les temps, entichés d'amour-propre, et maître Moufflet désirait que son valet pût paraître en état de lui faire honneur.

Huon obéit donc et, après s'être vêtu convenablement, il revint prendre sa place à côté de son maître. Sa taille élégante, son air noble, sa physionomie douce, intelligente et fière, frappèrent aussitôt Yvoirin et toute sa cour. La fille unique du roi, presque aussi belle que sa cousine Esclarmonde, ne pouvait détacher ses yeux de lui et elle murmura avec un sentiment très prononcé d'admiration :

— Quoi ! un si beau jouvenceau, de si noble prestance, est condamné à servir de valet à un ménétrier ! Le sort est bizarre ! Il semble bien plutôt fait pour commander que pour obéir.

Cette pitié fut immédiatement suivie d'un sentiment beaucoup plus tendre, et le son de la voix d'Huon, lorsqu'il répondit aux questions d'Yvoirin, acheva de troubler le cœur de la princesse.

— Vassal, que sais-tu faire ? demanda le roi.

— Je sais faire beaucoup de métiers, Sire, répondit Huon, à qui la fierté de son rang revenait à son insu.

— Prends garde, vassal ! reprit Yvoirin. Je n'aime pas qu'on se vante, et si tu parles de choses que tu ne saches pas faire, il t'en cuira durement à l'éprouver.

— Sire, dit Huon, je sais muer un épervier, voire un faucon ; chasser le cerf, voire le sanglier, et corner quand la bête est prise... Je sais encore faire la droiture aux chiens, trancher et découper aux fes-

tins d'un grand roi... Quant aux échecs, j'y joue aussi bien que homme qui vive!...

— Oh! oh! se dit Yvoirin, ce ne sont pas là métiers de valet, mais bien de page et de damoiseau. Or sus, dit-il tout haut, te voilà pris au mot, vassal! Nul, jusqu'à ce jour, n'a pu gagner ma fille aux échecs; je veux que tu t'éprouves à elle, sous condition que si elle te fait échec et mat tu seras pendu!...

—Ciel! murmura la princesse, tremblant d'avance pour le beau chevalier qui avait déjà maté son cœur.

— Ah! ah! Sire, répondit tranquillement Huon, dites-moi vite quelles sont les conditions de la partie... Ma tête est mon enjeu; quel est celui de la princesse?...

Yvoirin, un peu interloqué par cet aplomb, rêva un instant à l'enjeu qu'il pouvait permettre à sa fille de risquer contre la tête du duc de Guienne, et, se mettant à rire :

— Par Mahom! s'écria-il, si tu lui donnes échec et mat, je te ferai délivrer cent besants d'or et je te livrerai la noble pucelle, ma fille, pour esclave durant toute une nuit.

La princesse rougit, mais elle ne fit pas d'objections, et Huon, n'osant en faire de son côté, accepta les conditions. On apporta l'échiquier et la partie commença incontinent, au milieu du plus religieux silence. Tous les regards étaient tendus vers la princesse, qu'on savait très habile, et vers Huon, qu'on s'étonnait de voir si tranquille quand il y allait pour lui de sa tête. Quant à Yvoirin, il était curieux de savoir comment le jouvenceau allait se tirer de là, sûr d'avance qu'il devait être vaincu, et résolu d'avance aussi, s'il était vainqueur, à lui manquer de parole. Les rois ont toujours d'excellentes raisons, raisons d'Etat ou autres, pour ne pas tenir leurs engagements!...

Pendant le premier quart d'heure la partie parut être assez égale; au bout d'un autre quart d'heure elle cessa de l'être. Huon de Bordeaux, occupé sans cesse de son amour pour Esclarmonde, et quelquefois aussi de la vengeance d'Oberon, avait des sourires galants et des mots aimables pour la princesse, qu'il trouvait fort jolie, mais sans qu'elle pût parvenir à lui occasionner la moindre distraction. La jeune princesse, au contraire, placée en face du chevalier, dont la fraîche haleine se mêlait à la sienne, commençait à se troubler.

La table, en outre, était très étroite, et les genoux des joueurs se touchaient involontairement. Quand Huon s'en apercevait, il retirait respectueusement les siens; mais la princesse, à son insu sans doute, se rapprochait et le contraignait à un contact délicieux et enivrant pour elle. Son cœur palpitait comme celui d'un oiseau dans la main de l'oiseleur. Bientôt un soupir d'Huon, adressé par lui à sa chère Esclarmonde, à laquelle il ne pouvait se lasser de penser, acheva de tourner la tête de la jeune fille, et quelques minutes après, Huon la faisait échec et mat, un peu étonné lui-même d'un résultat aussi prompt...

La princesse ne fut pas assez hypocrite pour feindre une douleur qu'elle n'éprouvait pas. Elle n'eût pas osé proposer un enjeu pareil à celui qu'avait un peu inconsidérément proposé son père; mais puisque Huon n'avait pas craint de risquer sa tête, pourquoi, de son côté, eût-elle hésité à risquer son cœur? Huon l'avait gagnée : elle lui appartenait, et elle était heureuse de lui appartenir...

Cela ne faisait pas le compte du roi, qui se mordait les lèvres et ne pensait qu'en frémissant à l'imprudence qu'il avait commise en promettant sa fille comme enjeu au valet d'un ménétrier. Il songea à sortir de cet embarras d'une façon brutale, ou à dégager sa parole par une subtilité royale, lorsque Huon, qui s'apercevait bien des sentiments qui l'agitaient en eut pitié et s'empressa de lui dire :

— Sire, des droits fondés uniquement sur le sort du jeu ne sont pas des droits, et ne peuvent faire le bonheur d'une âme délicate et sensible comme la mienne. Trop de distance sépare de la princesse, votre fille, un pauvre valet de ménétrier, et je vous rends votre parole...

— Cependant, si vous aviez perdu, vous?... demanda la jeune princesse, qui avait peine à dissimuler son secret dépit.

— Oh! moi, c'était différent! répondit Huon en souriant. Si j'avais perdu la partie, j'aurais consenti à perdre la tête.

Peut-être, hélas! qu'en ce moment, la princesse regretta ses distractions!

Quant à Yvoirin, enchanté de la générosité de ce jeune homme, il lui donna deux cents besants d'or, qu'Huon courut présenter à maître Moufflet, heureux de cette aubaine.

## CHAPITRE XIX.

**Comme, une fois à la cour d'Yvoirin, Huon se battit monté sur un roussin, contre Sobrin, monté sur Blanchardin, et le vainquit. De la mauvaise foi de l'amiral d'Anfalerne, et de ce qui en fut la suite.**

Le lendemain, l'aube du jour paraissait à peine, que le son des trompettes fit prendre les armes à l'armée d'Yvoirin. On avait signalé la présence de l'armée de Galafre sous les murs de Montbran. Yvoirin, on se le rappelle, avait envoyé à l'amiral d'Anfalerne deux députés chargés de réclamer Esclarmonde; Galafre les avait renvoyés avec un refus qui avait profondément blessé Yvoirin : une déclaration de guerre s'en était suivie.

Devant ces mouvements de troupes, qu'il contemplait les mains vides, le brave Huon se désespérait. Il chercha partout des armes qui lui permissent de se jeter en plein combat pour aider Yvoirin à triompher de l'amiral Galafre et à conquérir Esclarmonde qu'on lui avait dit être dans Anfalerne. Le hasard lui fit découvrir, dans un cellier, de vieilles armes toutes rouillées, mais d'une assez bonne trempe. Il s'en couvrit, et s'empara de même d'une lance en aussi mauvais ordre.

Un vieux Sarrasin se mit à rire, de voir le valet de maître Moufflet aussi singulièrement équipé.

—Par Mahom! lui dit-il, je veux compléter ton armure, mon garçon; attends-moi!

Ce mécréant monta incontinent dans un grenier et en redescendit, quelques minutes après, tenant en main une longue et lourde épée, plus rouillée encore que les autres armes.

— Tiens, mon enfant; voilà pour achever de te

rendre ridicule! dit le Sarrasin en présentant cette épée à Huon de Bordeaux.

Huon la prit, le remercia et s'éloigna. Tout en frottant la vieille lame qu'on venait de lui remettre, il aperçut quelques caractères qui y étaient gravés. Il frotta alors avec plus de persistance et, bientôt, il put lire ces mots: *Je suis une des sœurs de Durandal et de Courtain; comme elles je fus forgée par Galan.*

On imagine sans peine quel fut le transport de joie du duc de Guienne, en se trouvant en possession d'une pareille épée. Un cheval lui manquait maintenant; quelques offres, quelques instances qu'il pût faire auprès des palfreniers d'Yvoirin, il ne put obtenir d'eux qu'un vieux roussin bien maigre, qu'on avait abandonné comme inutile dans un pré voisin.

Ce fut dans ce misérable équipage que l'intrépide chevalier ne désespéra pas d'acquérir de la gloire; et pressant de sa cuisse nerveuse les flancs du vieux roussin, qui se soutenait à peine, il parvint à joindre les derniers rangs de l'armée d'Yvoirin. Précisément elle venait de faire halte pour écouter ce que Sobrin, neveu de Galafre, précédé de deux trompettes, avait à proposer. Ce Sarrasin, célèbre par ses exploits et redoutable par sa force, joignait à l'avantage que lui donnait une armure forte et brillante, celui de monter Blanchardin, le plus beau cheval de l'Arabie. Sobrin s'avança d'un air arrogant et s'écria:

— Amiral Yvoirin, crains la colère de Mahom, en faisant couler le sang de tant de vrais croyants pour une cause aussi futile qu'une femme!... Si tu veux m'en croire, tu choisiras un de tes chevaliers pour se mesurer avec moi. S'il est vainqueur, on te remettra ta nièce; s'il est vaincu, tu payeras à Galafre tel tribut qu'il lui plaira de t'imposer. Ou est ton champion? J'attends!...

A cet appel il se fit un long silence dans l'armée d'Yvoirin; personne ne sortit des rangs pour accepter le défi de Sobrin, tant on le redoutait. Ce que voyant, Sobrin redoubla ses injures et ses menaces; il était prêt à s'en retourner à l'armée de Galafre, lorsque Huon de Bordeaux, à force d'éperonner son roussin, parvint à le faire avancer jusqu'à la portée de l'insolent Sarrasin.

— Arrête, chevalier! lui cria-t-il. Attends que je te parle!

Sobrin s'arrêta et jeta un regard de souverain mépris sur le pauvre chevalier.

— Apprends, reprit Huon, que bien que tu me voies dans un équipage indigne d'un chevalier, je suis issu d'assez haut lieu pour te combattre. Profite de tous tes avantages : je ne te crains point et je te défie!...

Sobrin ricana; mais trouvant plaisant de punir Huon de sa témérité en présence des deux armées, il s'éloigna un peu, fit une demi-volte et revint avec impétuosité, la lance en arrêt, pour fondre sur le duc de Guienne. Huon, ne pouvant courir à sa rencontre, prit le parti de mettre son vieux cheval en travers, de laisser tomber sa lance et de présenter son écu à celle de Sobrin, dont le coup porta à-plomb, brisa l'écu d'Huon et ne fut arrêté que par la résistance du haubert qui fit voler en éclats la lance du Sarrasin.

Il y eut à ce moment une explosion d'enthousiasme involontaire dans les deux armées. Elles voyaient avec admiration que le chevalier mal équipé avait supporté ce coup terrible sans broncher; leur surprise redoubla, ainsi que leur admiration, lorsque Huon fendit en deux le casque et la tête de Sobrin, d'un seul coup de sa vieille épée. Cela fait, le duc de Guienne s'empara des rênes de Blanchardin, et, s'élevant sur les arçons de sa selle, il s'élança sur ce beau cheval qu'il fit bondir entre les deux armées.

Une fois son neveu tombé, l'amiral Galafre, qui se voyait ainsi forcé de rendre la belle Esclarmonde, eut la mauvaise foi de désavouer le défi qu'il avait envoyé faire à l'amiral de Montbran; et, faisant sonner la charge, il fondit aussitôt, à la tête de son armée, sur celle d'Yvoirin. Le combat, d'abord terrible, fut bientôt décidé par l'incomparable vaillance d'Huon de Bordeaux qui, monté sur Blanchardin et armé de sa redoutable épée, faisait un grand abattis des gens de Galafre. Au bout d'une heure, l'amiral rentrait honteusement dans Anfalerne avec les débris de son armée et donnait immédiatement des ordres pour mettre sa capitale en état de défense contre l'armée victorieuse d'Yvoirin.

Huon, après la bataille, se retirait modestement chez maître Moufflet, lorsque le roi l'envoya chercher par ses chevaliers. Il obéit et se présenta devant Yvoirin, qui le fit asseoir à sa droite et le remercia de la part qu'il avait prise à la victoire; puis la princesse, sa fille, lui posa sur la tête une couronne de lauriers, en tremblant et en rougissant beaucoup. Elle lui en voulait toujours, à ce qu'il paraît, de la facilité avec laquelle il avait dégagé Yvoirin de sa parole, à propos de la partie d'échecs!...

## CHAPITRE XX.

**Comme Gérasme, après un pèlerinage au Saint-Sépulcre, relâcha dans le port d'Anfalerne, et du combat qui eut lieu entre lui et Huon de Bordeaux.**

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que Gérasme, voyant que ses représentations étaient inutiles, avait pris le parti de se séparer d'Huon et d'Esclarmonde, pour revenir en France. Mais l'amoureux Huon s'était rendu si promptement coupable, que le vaisseau du bon Gérasme avait éprouvé la même tempête que le sien, et le pilote n'étant plus maître de le gouverner à la lueur des éclairs et au fracas du tonnerre, ce navire avait été rejeté sur les côtes de la Palestine. Gérasme, homme très religieux, avait été visiter le Saint-Sépulcre, et, à son départ, plusieurs chevaliers chrétiens l'avaient prié de les recevoir sur son vaisseau pour repasser en France, ce à quoi le bon Gérasme avait volontiers consenti. Il s'en revenait donc avec eux, lorsqu'une seconde tempête, un peu

moins violente que la première, l'avait forcé de relâcher dans le port d'Anfalerne, où, à tout hasard, Gérasme était descendu dans la faible espérance d'avoir quelques nouvelles du duc de Guienne et de la belle Esclarmonde. C'était précisément le moment où Galafre fortifiait sa ville en prévision des attaques d'Yvoirin.

Galafre reçut avec honneur Gérasme et les chevaliers qui l'accompagnaient. Il leur demanda leur concours, en leur confiant le sujet de la guerre allumée entre lui et Yvoirin. Gérasme eut peine à cacher sa joie, en apprenant que la belle Esclarmonde était dans Anfalerne, tout en ne doutant pas un seul instant qu'elle n'eût été aussi coupable qu'Huon de Bordeaux.

Esclarmonde, depuis sa nouvelle captivité, feignait d'être malade. Gérasme le sut et il s'annonça à Galafre comme aussi expert dans l'art de guérir que dans l'art de combattre. L'amiral d'Anfalerne, quoique jaloux et soupçonneux comme un souverain asiatique, permit au vieux chevalier de voir sa captive, et même de l'entretenir en particulier. Ce fut par elle que Gérasme apprit l'état funeste où les corsaires de Montbran avaient réduit son malheureux ami. Il était en train de prendre avec elle des mesures propres à assurer son évasion, lorsqu'intervint brusquement le jaloux amiral, que la longue barbe blanche de Gérasme n'avait qu'à demi rassuré et qui tenait à savoir par ses yeux ce qu'il pouvait lui dire pour lui rendre la santé.

— Oh! oh! fit-il en voyant la joie qui brillait dans les yeux d'Esclarmonde, heureuse d'avoir retrouvé l'ami de son amant. Oh! oh! le médecin fait des cures promptes! Vous voilà déjà guérie, belle Esclarmonde...

— La promesse de la guérison est le commencement de la guérison, répondit Esclarmonde qui, en sa qualité de femme, n'était point embarrassée pour trouver réponse à tout. Ce respectable chevalier m'a assuré qu'avant quinze jours je pourrais sortir de ma chambre, et cela m'a réconfortée.

— Je l'en remercie, reprit Galafre, dont les soupçons étaient loin d'être dissipés; mais puisque son rôle de médecin est à peu près inutile maintenant, je vais le prier de reprendre son rôle de chevalier. Chevalier, mon neveu Sobrin a été tué par un des chevaliers d'Yvoirin, monté sur un misérable roussin; tué traîtreusement, sans aucun doute!... Voulez-vous venger Sobrin en allant défier son meurtrier?

— J'accepte, répondit Gérasme.

Galafre et Gérasme sortirent alors, et un héraut d'armes alla immédiatement porter le défi au camp d'Yvoirin. Huon, sans savoir d'où lui venait ce défi, l'accepta sans hésiter et remit son gage au héraut, qui le rapporta au camp de Galafre. La troisième heure du matin du jour suivant fut marquée pour le combat, qui devait avoir lieu au milieu des deux armées.

Le lendemain, à l'heure dite, Gérasme sortit d'Anfalerne, accompagné des chevaliers chrétiens. Les deux armées ennemies se rangèrent en bataille et les parrains d'Huon de Bordeaux le conduisirent en face de Gérasme. Tous deux avaient la visière de leur casque baissée, de façon que ni l'un ni l'autre ne pouvaient se reconnaître.

Les deux chevaliers s'attaquèrent sans se parler, brisèrent leurs lances et se chargèrent à coups d'épées. Leur force était égale, comme leur courage. Ils y allaient tous deux pour l'honneur de la chevalerie! A un moment, l'épée de Gérasme frappa sur la visière du casque de Huon et la releva : Gérasme reconnut son ami. Feignant alors d'être blessé, il baissa la pointe de son épée et cria merci. Huon, étonné d'une victoire si prompte et d'une soumission si inespérée, s'avança pour savoir ce que cela signifiait : Gérasme souleva sa mentonnière et Huon, à son tour, reconnut la barbe blanche de son respectable ami.

— Gérasme! Mon bon Gérasme! s'écria-t-il en se précipitant dans ses bras.

Les chevaliers chrétiens, de la suite de Gérasme, s'avancèrent et entourèrent les deux amis, qui se tenaient toujours embrassés, ce qui étonnait au plus haut point les deux armées, spectatrices du combat.

— Reconnaissez Huon de Bordeaux, dit Gérasme avec enthousiasme. C'est le vaillant fils du vaillant duc Sévin, notre seigneur et maître! Au nom du Dieu vivant, amis et compatriotes, secondez-nous! Tombons sur ces mécréants; profitons de leur première surprise et tâchons de nous emparer d'Anfalerne!...

Les chevaliers chrétiens consentirent volontiers, malgré leur petit nombre. Ils mirent leurs lances en arrêt, éperonnèrent leurs chevaux, et partirent à fond de train. L'armée de Galafre s'ouvrit sur leur passage; ils arrivèrent aux derniers rangs après avoir tracé un sillon sanglant, parvinrent ainsi jusqu'aux portes d'Anfalerne, entrèrent dans la cité sans défense et levèrent les ponts-levis. Ils étaient maîtres de la place.

L'amiral Galafre, consterné de cet événement, et dont l'armée était en désordre, vit celle d'Yvoirin prête à le charger. Lors, il prit une résolution subite : il commanda à son armée de s'arrêter, ôta son casque, et, s'avançant seul vers Yvoirin, il lui présenta son épée, en lui disant:

— Yvoirin, je me soumets aux conditions qu'il vous plaira de me prescrire. Je suis victime de la trahison de ces infâmes chrétiens, qui, à cette heure, sont maîtres d'Anfalerne. Je vous supplie donc d'unir vos forces aux miennes pour punir ces audacieux et reconquérir ma cité!

Yvoirin accepta les offres de l'amiral Galafre, et, dès le même jour, les deux armées réunies s'occupèrent à former le siége d'Anfalerne et à cerner cette place le plus près possible, de façon à rendre difficile une sortie des assiégés.

## CHAPITRE XXI.

**Comme Huon retrouva Esclarmonde et du secours que lui apporta le bon Guire, de Bordeaux. Comme ensuite, après avoir délivré maître Moufflet des fourches patibulaires, le duc de Guienne s'embarqua avec Gérasme et les chevaliers chrétiens.**

Nous avons vu que les chevaliers chrétiens, ayant à leur tête Gérasme et Huon de Bordeaux, s'étaient emparés de la ville d'Anfalerne, où ils régnaient en maîtres.

On se doute bien que ce qui avait préoccupé l'es-



prit, et surtout le cœur de l'amoureux Huon, dès qu'il s'était vu dans la ville païenne, ç'avait été la princesse Esclarmonde, sur le compte de laquelle le bon Gérasme lui avait donné en chemin quelques détails. Elle seule l'intéressait, et s'il écoutait avec tant d'attention ce que lui disait son ami, c'est parce que son ami lui parlait d'elle et lui répétait pour la centième fois les détails qui la concernaient.

Au bout d'une heure, il était aux genoux de sa chère Esclarmonde, à laquelle il prodiguait les plus vives caresses, rendues avec usure, comme on le suppose aisément. Il crut, comme paroles d'évangile, tout ce qu'elle lui dit sur sa vertueuse résistance et sur la discrétion de l'amiral Galafre. Le véritable amour est ainsi crédule. Il suffisait à Huon qu'Esclarmonde affirmât pour qu'il crût aveuglement. Ce n'est pas l'amour qui a un bandeau sur les yeux, ce sont les amoureux! Et puis, il y avait si longtemps que Huon n'avait admiré la beauté d'Esclarmonde; si longtemps qu'il n'avait entendu l'harmonieuse sonnerie de sa voix; si longtemps qu'il n'avait respiré l'atmosphère parfumée qu'elle portait avec elle!...

La reconnaissance fut d'une tendresse et d'une vivacité charmantes. Le bon Gérasme était là, protecteur de leur vertu; toutes les fois que les témoignages de tendresse que se donnaient les deux amants prenaient un caractère alarmant, il interposait sa barbe blanche et Huon s'arrêtait, respectueux, devant cette barrière qui le rappelait à son devoir.

— Mes chers enfants, disait Gérasme de son bon sourire d'honnête homme; mes chers enfants, ne mangez pas si goulûment : vous vous ferez mal. L'amour vit de peu, et la nourriture abondante l'étouffe, quelque délicate qu'elle soit. Vous vous aimez beaucoup : aimez-vous peu à la fois, afin de vous aimer longtemps. D'ailleurs, j'ai charge d'âmes, moi qui ne suis plus jeune et qui ne sais plus être amoureux : je ne veux pas que vous vous perdiez. Huon, souvenez-vous d'Oberon!...

Après avoir mis bon ordre à la défense d'Anfalerne, Huon et Gérasme se concertèrent sur les moyens de sortir de cette ville et de regagner les côtes d'Italie. Le vaisseau de Gérasme leur en donnait la facilité. Le lendemain matin on leur signala un gros vaisseau qui paraissait maltraité par la tempête et qui louvoyait pour entrer dans le port. Les croix qu'ils aperçurent sur son pavillon leur ayant fait connaître qu'il était monté par des chrétiens, ils envoyèrent à son secours des barques qui le remorquèrent bientôt dans le port.

Un vieillard, courbé par le poids des années, descendit à terre, suivi d'un grand nombre de pèlerins et de plusieurs chevaliers couverts de leurs armes. Quels furent l'étonnement et la joie de Huon et de Gérasme, en reconnaissant dans ce bon vieillard le fidèle Guire, grand-prévôt de Bordeaux, et frère aîné de Gérasme? Guire leur raconta, les larmes aux yeux, toutes les injustices et toutes les cruautés commises par Girard depuis le départ de son frère, et depuis son mariage avec la fille du méchant Gibouars de Siville, son associé et son complice. Il ajouta que, chassé de Bordeaux et dépouillé de ses biens, il s'était joint à ceux que Girard avait le plus maltraités, pour fuir sa tyrannie; et que, depuis ce temps, il parcourait les cours orientales pour chercher son légitime maître, le duc Huon.

Le nouveau secours d'hommes et d'armes que lui apportait ainsi le prévôt Guire, fut très utile à Huon pour la défense de la place, dont les Sarrasins firent bientôt l'assaut, malheureusement pour eux, car un tiers de leur armée y perdit la vie. Galafre était furieux de cet insuccès, à cause d'Esclarmonde qu'il aimait avec passion et qu'il supposait, avec raison, être devenue la proie des vainqueurs. Mais Yvoirin était encore plus furieux que Galafre. Son amour-propre de souverain oriental souffrait beaucoup d'avoir été battu par des chrétiens commandés par le valet d'un ménétrier. Aussi, comme la vanité des grands de la terre est d'autant plus à redouter qu'elle est immédiatement servie par la vengeance, Yvoirin s'en prit-il au pauvre Moufflet, qui avait amené Huon à sa cour ; et, sans rien écouter de ce que le malheureux ménétrier pouvait alléguer pour sa défense, il fit dresser des fourches patibulaires élevées assez près des murs d'Anfalerne pour que ceux qui défendaient cette ville pussent voir pendre le vieux Moufflet. C'était ingénieux comme cruauté, n'est-ce pas? Et puis, c'était fort bien imaginé.

En effet, Huon de Bordeaux, en voyant dresser ces fourches patibulaires, et en reconnaissant de loin son ancien maître Moufflet entre les mains des bourreaux, n'hésita pas un seul instant à le secourir et à chercher à le sauver. C'était un imprudent, peut-être; mais, dans ces cas graves, l'honnêteté ne raisonne pas, le cœur ne calcule pas : on se précipite tête baissée au milieu du feu, au milieu de l'eau, en plein péril, pour sauver les jours de ceux qui déjà vous les ont sauvés. Maître Moufflet n'avait-il pas sauvé la vie à Huon de Bordeaux, qui, sans lui, allait mourir de faim?

Huon monta donc sur Blanchardin et, suivi de l'élite des chevaliers chrétiens, il fit une sortie sur les Sarrasins, les mit en désordre, enleva Moufflet, le mit en croupe sur son cheval et rentra avec lui dans Anfalerne. Cela n'avait duré qu'un éclair, et Yvoirin n'y avait vu que du feu!...

Le vaisseau du prévôt Guire et celui de Gérasme étaient radoubés et ravitaillés convenablement. On enleva alors les trésors de l'amiral Galafre, qui, dans le cours de son existence de mécréant avait trop pillé pour qu'on ne le pillât pas un peu à son tour; on répartit ces richesses dans l'un et l'autre vaisseau ; Huon monta dans celui de Gérasme, avec la belle Esclarmonde, le vieux Guire et un certain nombre de chevaliers ; le reste des chrétiens monta dans le navire du prévôt de Bordeaux; on leva l'ancre, les voiles se déployèrent, et bientôt on eut perdu de vue le port d'Anfalerne.

## CHAPITRE XXII.

**Comme, une fois arrivés à Rome, Esclarmonde et Huon reçurent la bénédiction papale, et partirent ensuite pour la France.**

Un vent favorable enflait les voiles des deux navires : au bout de huit jours, il les portait sur les côtes d'Italie. Huon sentait approcher de jour en jour, d'heure en heure, le moment où son union avec Esclarmonde serait bénie et sanctifiée par le

pape, c'est-à-dire le moment où rien ne l'empêcherait plus de l'aimer en toute liberté, avec toute la fougue d'une passion grandie par les obstacles; et pourtant chaque jour, à chaque heure, il faisait de nouvelles tentatives pour se rapprocher d'elle! Son impatience, et même son dépit, croissait à mesure que décroissait le délai apporté à la consommation de son mariage! Mais le bon Gérasme et le vieux Guire s'obstinaient à ne le quitter ni jour ni nuit. Tous deux se relayaient pour veiller sur lui et sur sa maîtresse, qui ne témoignait pas moins d'impatience; et tous deux inventaient, à tour de rôle, de vieux contes et de vieilles légendes enchantées pour parvenir à endormir cette belle révoltée et à lui faire oublier le poids des heures.

On aborda enfin en Italie. Huon ne perdit pas un instant pour se rendre à Rome auprès du Saint Père avec sa chère Esclarmonde. Le pape, averti de l'arrivée de son neveu, courut jusqu'à la porte du Vatican en lui tendant les bras. Mais Huon, en humble pécheur qu'il était, se prosterna, lui baisa les pieds; et, les yeux baignés de ces douces larmes que le repentir fait répandre à l'enfant coupable qui retrouve un père miséricordieux, il le conjura d'écouter l'aveu de ses fautes avant qu'il osât toucher le seuil de son palais.

Le pape, tendrement ému par la pénitence publique de son neveu, fit écarter les assistants; et, après l'avoir entendu, absous et béni de sa main, il l'embrassa en lui disant:

— Allez en paix, maintenant, beau neveu! Je remercie le ciel de vous avoir fait triompher des infidèles, nos ennemis, et de vos passions, vos ennemis personnels. Il a bien voulu écouter les prières ferventes que je lui ai adressées à votre intention: vous avez réussi là où d'autres auraient échoué. Que son saint nom soit béni! Allez en paix, maintenant, beau neveu; vous avez acheté assez cher le bonheur: vous avez le droit d'être heureux!...

Huon lui présenta ensuite sa chère Esclarmonde; et, le même jour, le chef de l'Eglise, après avoir suppléé les cérémonies du baptême à cette belle païenne, unit sa main avec celle du duc Huon et leur donna à tous deux la bénédiction nuptiale. Après cette cérémonie, tant attendue, le pape donna une fête splendide pour célébrer le retour et le mariage de son neveu, fête à laquelle assista la fleur de la noblesse romaine. Huon et Esclarmonde n'auraient pas demandé mieux que de s'oublier éternellement dans cette Capoue chrétienne, où il leur était enfin permis de s'aimer avec toute l'extravagance de leur âge; mais le Saint Père savait combien il était important que Huon s'acquittât avec Charlemagne en allant rétablir l'ordre dans ses états, et il fut le premier à presser son départ.

Huon et Esclarmonde partirent donc un beau matin avec le vieux Gérasme et une douzaine de chevaliers. Quant au grand-prévôt Guire, Huon le renvoya à Bordeaux avec une escorte suffisante, pour annoncer son retour à son frère Girard. La petite troupe quitta Rome, traversa les Alpes et arriva bientôt au cœur de la France, à l'abbaye de Saint-Maurice-des-Prés, où Esclarmonde tomba malade, par suite des fatigues de ce voyage.

—

## CHAPITRE XXIII

**Comme Esclarmonde tomba malade à l'abbaye de Saint-Martin-des-Prés, et du complot que forma Girard contre elle et son amant.**

Ce fut un temps d'arrêt de quinze jours, que le traître Girard mit à profit, comme on va le voir.

Le vieux Guire était arrivé à Bordeaux, à peu près dans le même temps où Huon et sa femme arrivaient à l'abbaye Saint-Maurice. Il avait prévenu Girard du retour de son frère. Les habitants, heureux de cette nouvelle, avaient signalé leur joie par des prières publiques et par des illuminations.

Girard feignit de partager cette joie; il combla le grand-prévôt d'honneurs et de présents et le rétablit incontinent dans toutes ses charges et dans tous ses priviléges. On crut à une réconciliation véritable, à un retour sincère à de meilleurs sentiments: on se trompait. Qui a bu boira; qui a trempé ses lèvres aux sources empoisonnées de la trahison y retournera se désaltérer jusqu'à ce qu'il en meure. Le mal a son influence et sa logique, tout comme le bien: on ne peut guère s'y soustraire, surtout lorsqu'on est aussi avancé dans le vice que l'était Girard.

Ce perfide prince alla donc trouver son inséparable complice, Gibouars de Siville, et le consulta sur les moyens à prendre pour se défaire de Huon et l'empêcher de remplir son message vis-à-vis de l'empereur Charlemagne. Gibouars, fécond en expédients, dit à Girard d'aller promptement trouver son frère à l'abbaye Saint-Maurice, de regagner sa confiance par des caresses et des soumissions, de savoir de lui où étaient renfermées la barbe et les quatre dents mâchelières de l'amiral Gaudisse, et de se déterminer à partir au plus vite pour se rendre à la cour de Charlemagne.

Girard trouva l'expédient ingénieux, et, sans désemparer, il se rendit à l'abbaye Saint-Maurice. La maladie d'Esclarmonde lui donna malheureusement le temps d'arriver avant le départ d'Huon, qui, du reste, n'allait pas tarder à s'effectuer. Deux jours plus tard, et Girard, l'odieux oiseleur, trouvait les oiseaux envolés, bien loin de sa glu, de ses appeaux et de ses lacs!...

Huon, qui avait le cœur sur la main, et qui ne savait pas garder rancune, embrassa tendrement son frère, qu'il n'hésita pas à croire venu à résipiscence. Le traître fit tous ses efforts pour l'entretenir dans ces sentiments-là.

Il lui donna du galbanon à bouche que veux-tu, et des baisers de Judas à n'en plus finir. Pour un peu, Huon aurait accusé le vieux Guire de calomnie! Tant la méchanceté est ingénieuse à tromper, tant l'honnêteté est facile à duper!...

— Mon cher frère, dit Huon après les premiers moments d'épanchement, je suis heureux de vous revoir et d'apprendre de votre bouche que la Guienne m'attend avec impatience comme son légitime souverain. Cela me prouve que vous ne vous

êtes jamais considéré comme autre chose que comme mon mandataire. Vous avez sagement agi, et je vous en remercie, mon cher frère; la Guienne vous appartiendra un jour, à moins que le ciel ne m'accorde un fils, cas auquel j'espère que vous vous résignerez, comme je le ferais à votre place. Notre mère est morte, c'est le seul chagrin de mon retour. Le reste n'est que joie et bonheur. J'ai épousé la princesse Esclarmonde, que je vous présenterai aussitôt qu'elle sera en état de vous recevoir, et nous partirons ensemble pour Paris, où j'ai à m'acquitter de ma mission envers l'empereur Charlemagne...

— Mon cher Huon, répondit Girard, je suis confus de vos bontés que je ne mérite pas aussi complétement que vous le croyez. Ma jeunesse n'a pas été aussi innocente qu'elle aurait pu l'être... Je n'étais pas assez sage pour remplir dignement les fonctions importantes que votre départ me donnaient à remplir. Vous trouverez sans doute bien des mécontents... mais je compte sur votre indulgence et sur les quelques heureux que j'ai pu faire et dont le témoignage plaidera en ma faveur...

— Votre repentir vous absout, cher frère, dit Huon avec bonté. Et d'ailleurs je n'ai pas été moi-même assez à l'abri du reproche pour me permettre de blâmer personne... J'ai été, comme vous, emporté par ma jeunesse et mené par mes passions... Nul n'est exempt d'erreur en ce monde! Si je n'avais pas été aussi efficacement protégé que je l'ai été, il m'eût été difficile, sinon impossible, de sortir vivant des périls où je me suis exposé, de gaîté de cœur, pour remplir la mission de Charlemagne.

— Ainsi, reprit Girard, vous avez coupé la tête au voisin de l'amiral Gaudisse?...

— Oui, au roi d'Hircanie, qui méritait bien ce sort.

— Ainsi, vous avez embrassé sur la bouche, à trois reprises, la belle Esclarmonde?

— Oui, puisqu'elle est aujourd'hui ma femme.

— Ainsi, vous avez obtenu le bouquet de barbe blanche de l'amiral Gaudisse, et ses quatre dents mâchelières?

— Oui, c'est le bon Gérasme qui les porte cousues dans son flanc par suite d'un enchantement merveilleux.

Girard tressaillit. Son âme vile et cruelle venait de recevoir un agréable coup: il savait tout ce qu'il voulait savoir!

Deux jours après cet entretien, Esclarmonde se trouvant en état de partir, Girard avertit Huon que la première journée était longue et fatigante, et il lui conseilla avec insistance de partir deux heures avant le jour. Huon remercia son frère de cette attention et fit monter Esclarmonde en litière au moment convenu. Quant à lui, suivi de Gérasme et de ses douze chevaliers, il monta à cheval et fit escorte à sa femme, sans avoir pris la précaution de s'armer, croyant bien n'avoir pas à le faire dans un pays ami comme celui qu'il traversait. Girard seul était armé.

## CHAPITRE XXIV.

**Comme Girard, aidé de Gibouars, se rendit criminel envers son frère et envers le bon Gérasme; comme, ensuite, il se rendit à la cour de Charlemagne, et se porta accusateur de Huon de Bordeaux.**

A deux petites lieues de l'abbaye Saint-Martin-des-Prés, l'escorte dirigée par Huon entra dans un bois où Gibouars se tenait embusqué depuis la veille, avec une troupe nombreuse de brigands armés jusqu'aux dents. Huon et ses chevaliers chevauchaient sans défiance. Au bout de quelques instants les douze chevaliers étaient massacrés, Gérasme et Huon terrassés et garrottés, et la litière d'Esclarmonde entourée par deux ou trois de ces misérables.

Girard jeta alors son masque hypocrite, qui l'étouffait, et montra à son frère toute la noirceur de son âme. Il s'assura que les liens qui le retenaient captif étaient bien solides, ainsi que ceux du bon Gérasme. Huon était en proie à la plus violente douleur: Esclarmonde qu'on lui enlevait, son frère qui le désabusait si cruellement, et Gérasme qu'on martyrisait!

Girard, en effet, avait jeté par terre cet honnête serviteur, lui avait déchiré ses vêtements, lui avait fendu sans pitié le côté et avait extrait la barbe et les dents mâchelières de l'amiral Gaudisse. Cela fait, le traître commanda à ses gens d'enlever Gérasme et Huon, et de les placer, garrottés, dans une litière fermée, dont Gibouars eut la conduite, ainsi que de la litière qui contenait Esclarmonde, évanouie. Le crime était consommé, du moins en partie. La violence d'abord, la calomnie viendrait ensuite!...

Gibouars eut soin de n'arriver que de nuit à Bordeaux, avec ses prisonniers et sa prisonnière, afin qu'ils ne fussent aperçus de personne, et il les jeta aussitôt dans une prison bien gardée par des misérables à sa solde.

Pendant qu'il accomplissait ainsi son ignoble commission, son digne gendre continuait l'œuvre qu'il avait si bien commencée. On ne s'arrête pas dans le crime; un meurtre succède à un meurtre, sans que le meurtrier s'aperçoive du plus ou du moins de sang versé. Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette carrière de malheur! Ainsi, après les douze chevaliers de l'escorte de Huon, vinrent l'abbé, le prieur et le procureur de l'abbaye où le brave duc de Guienne avait reçu l'hospitalité avec Esclarmonde, et entre les mains desquels il avait déposé ses trésors. Girard les massacra, fit élire d'autres moines, séduits par lui, pour les remplacer, chargea dix mulets d'une partie des richesses que son frère avait rapportées d'Anfalerne, et, suivi de deux moines qu'il avait jugés propres à jouer le rôle de faux témoins, il partit. Quelques jours après, il était rendu à Paris, à la cour de Charlemagne.

Ce prince était très magnifique dans sa cour; il aimait le faste et la représentation; à cause de cela ses trésors se trouvaient souvent épuisés. Il reçut avec autant de plaisir que de surprise les nombreux et riches présents dont Girard se fit habilement précéder, et il s'empressa de le recevoir au milieu d'une partie de sa cour.

Voyant qu'il était accueilli plus favorablement qu'il n'eût osé l'espérer, à cause des bruits fâcheux qui avaient couru sur son compte et qui avaient dû nécessairement arriver aux oreilles de l'empereur, il n'hésita pas à frapper le grand coup, objet de son voyage à Paris.

— Sire, dit-il à Charlemagne, c'est avec la plus vive douleur que je me trouve forcé de venir accuser moi-même mon frère Huon; mais la fidélité que je vous ai jurée ne me permet pas de vous cacher qu'il n'a pas exécuté vos ordres. Loin d'accomplir la mission dont vous l'aviez chargé, Huon s'est contenté de séduire la fille de l'amiral Gaudisse, et, après l'avoir enlevée, il revenait pour s'emparer de la Guienne et faire révolter cette belle province contre vous... J'ai su à temps ses projets, et je les ai déjoués, parce que mon devoir de vassal a parlé plus haut que mon amitié de frère : j'ai arrêté Huon dans l'abbaye de Saint-Martin-des-Prés, et je l'ai fait conduire dans les prisons de Bordeaux... Ces deux religieux que j'ai amenés avec moi pour vous être présentés, Sire, témoigneront de la vérité des faits que je viens d'avoir le chagrin de vous dévoiler. J'ai ramassé à la hâte ce qui me restait de plus précieux de la succession de mes pères, vous priant, Sire, de le recevoir comme un gage de ma foi, et vous suppliant, en outre, de vouloir bien me confirmer dans la possession du duché de Guienne et de la cité de Bordeaux!...

A beau mentir qui vient de loin. Girard savait cela. Charlemagne, qui détestait Huon, à cause de la mort de son fils Charlot, crut, sans aucun autre examen, la déposition perfide du gendre de Gibouars. Il ne perdit pas de temps et fit assembler le conseil des pairs, en présence desquels Girard se porta de nouveau accusateur de son frère, en invoquant, pour fortifier son allégation, le témoignage des deux moines qu'il avait amenés avec lui dans cette intention.

Plusieurs pairs, et surtout ceux de la perfide maison de Mayence, opinèrent pour la mort, et voulurent que Huon de Bordeaux fût traîné au supplice comme traître et félon. Mais le sage duc Naymes de Bavière s'opposa vivement à ce jugement, qui lui parut un peu trop précipité pour n'être pas inique; il soupçonna Girard d'une abominable trahison, et déclara qu'on ne pouvait juger un pair de France sans qu'il fût là pour répondre aux accusations et confondre les accusateurs. Alors, le plus grand nombre des pairs, éclairés par cette sage remontrance, conclurent, avec le duc Naymes, qu'il fallait envoyer chercher Huon et l'amener.

Charlemagne était irrésolu; sa rancune lui conseillait de passer outre; son équité naturelle lui conseillait de voir et d'écouter Huon. Une fois cette résolution arrêtée, il ne voulut pas attendre l'arrivée du duc prisonnier : il voulut aller lui-même à Bordeaux, suivi de ses pairs; et, dès le lendemain, en effet, il se mettait en route et se dirigeait à grandes journées vers la capitale de la Guienne.

## CHAPITRE XXV.

**Comme Charlemagne résolut de se rendre à Bordeaux avec ses pairs, et de la condamnation à mort qu'il prononça contre Huon, Gérasme et Esclarmonde.**

En marchant à grandes journées, Charlemagne arriva vite à Bordeaux. Il trouva cette ville prête à se soulever, à cause des rumeurs qui y couraient de la présence de son souverain légitime, le duc Huon, qu'on croyait, avec raison, prisonnier de Gibouars. La présence de l'empereur soumit les esprits : on espéra tout, et les plus notables habitants de cette capitale de la Guienne s'en vinrent en suppliants auprès de Charlemagne, pour lui redemander leur noble maître, qu'ils aimaient à l'égal du duc Sévin, son père. Charlemagne les congédia d'un air sévère, en leur disant qu'il venait pour tenir ses grandes assises et que le sort de Huon était entre les mains de ses pairs.

Dès le lendemain, cet auguste conseil s'assembla. On y fit comparaître Huon, Esclarmonde et Gérasme, qu'on amena de leur prison, pâles, défaits et chargés de chaînes. Rien ne ressemble plus à un coupable qu'un innocent. Le coupable, endurci dans le vice et dans le crime, se présente toujours devant ses juges avec l'assurance que lui donne sa mauvaise conscience. L'innocent, au contraire, troublé par l'appareil solennel de la justice humaine, a des angoisses et des défaillances qui sont interprétées à mal et qui, pour les yeux vulgaires, sont des témoignages éloquents de remords qui n'existent pas. Ainsi fut-il de Huon et de Gérasme. L'un et l'autre étaient accablés de douleur : on prit d'abord leur accablement pour un aveu d'un crime qu'ils n'avaient pas commis. Girard, en les voyant ainsi, défaits et consternés, ne craignit pas de soutenir son accusation de trahison, et les deux moines soudoyés par lui ne craignirent pas de faire le faux serment qu'il leur avait commandé de faire. Puis vint le tour de Gibouars, qui renchérit encore sur la déposition de Girard et des deux moines. Charlemagne et la moitié de ses pairs commencèrent à être décidément convaincus de la culpabilité des accusés traduits devant eux. Huon ne put se défendre qu'en prenant le ciel à témoin de la fausseté de l'accusation de son frère. Esclarmonde versa un torrent de larmes, et ne put qu'à peine former des plaintes qui ne furent pas écoutées. Gérasme, seul, suspendit le jugement prêt à être prononcé, en soulevant sa robe et en montrant d'un geste éloquent la longue plaie qu'avait faite à son flanc le poignard brutal de Girard.

A cet aspect, un long cri d'horreur s'éleva de tous côtés; le cœur des assistants fut ému de pitié et d'indignation.

— C'est là, dit Gérasme avec force, qu'était le gage de la victoire remportée par Huon sur l'amiral Gaudisse. Je jure par le Dieu vivant et par son fils mort sur la croix, que c'est le misérable qui nous accuse qui, à coups de poignard, a soustrait ce gage

de mon flanc. La place des quatre dents mâchelières de l'amiral y est encore marquée, ainsi qu'on peut voir !...

— Sire, dit le sage duc Naymes de Bavière, malgré l'étrangeté du récit de Gérasme, je suis disposé à croire à son accent, qui est celui de la vérité. La place, je l'avoue, était singulièrement choisie; mais enfin, il n'y a pas à en douter, les quatre dents mâchelières de Gaudisse ont été là, et c'est la violence qui les en a extraites. Ceci prouvé, le reste l'est également, Gérasme innocent, Huon l'est aussi : je me prononce en leur faveur.

De longs débats suivirent cette réponse ferme et loyale du duc Naymes et agitèrent le conseil en différents sens. Le jugement définitif fut remis au lendemain matin.

Huon, Esclarmonde et Gérasme passèrent cette nuit-là dans la prière et dans les larmes.

Tout au contraire, Gibouars et Girard la passèrent à cabaler, à surprendre la religion des pairs, et à faire porter de nouvelles accusations contre Huon.

Le conseil s'étant assemblé de nouveau le lendemain matin, et les avis se trouvant de nouveau partagés, Charlemagne, à qui le souvenir du meurtre de Charlot revenait malgré lui, se crut autorisé, par la prépondérance de son vote, à condamner Huon et Gérasme à être traînés aux fourches que sur-le-champ il fit dresser, et la belle Esclarmonde au bûcher qu'il ordonna de préparer. En vain le sage duc Naymes remontra au roi ce qu'il y avait d'inique et de cruel dans cet arrêt; en vain il lui signala comme mensongère la déposition des deux moines, qui avait entraîné la conscience mal éclairée de la plupart des pairs : Charlemagne ne voulut rien entendre, rien comprendre, rien pardonner. Il fallait que la justice eût son cours; la justice, c'est-à-dire la soif de vengeance qui le mordait à la gorge au souvenir de son fils et du combat du bois de Montlhéry. Le duc Naymes, indigné, sortit de la salle du conseil avec plusieurs autres pairs, en protestant avec énergie contre l'injustice d'un pareil jugement, dont l'exécution fut renvoyée, séance tenante, à l'après-midi.

Charlemagne, après s'être lavé les mains, comme Ponce Pilate après la condamnation de Jésus, alla se mettre à table avec les pairs dont l'avis était semblable au sien, en attendant qu'il pût jouir de l'affreux spectacle qu'il avait ordonné.

## CHAPITRE XXVI.

Comme Oberon vint fort à propos au secours d'Esclarmonde, d'Huon et de Gérasme, avec une armée de cent mille hommes, et de l'étonnement qu'il causa à Charlemagne et à ses preux. Comme ensuite il prit congé du duc Huon, en lui donnant rendez-vous dans son bois enchanté.

Rien, en apparence, ne pouvait sauver Esclarmonde d'une mort horrible, ni Huon d'une mort honteuse.

Les apprêts du supplice se poursuivaient avec vigueur, pendant que Charlemagne et ses convives devisaient joyeusement de choses et d'autres, en mangeant et en buvant.

Heureusement qu'il y avait quelque part au monde, en ce moment-là, quelques créatures qui s'intéressaient aux malheureux qu'on voulait pendre et brûler. Oberon pleurait.

— Ah ! s'écria-t-il, Huon, Huon, que tu paies cher maintenant un moment de faiblesse! Mais en expiant ta faute aux pieds du Saint Père, tu as reçu ta grâce du ciel : ta pénitence est assez dure, et je puis enfin te secourir !...

A ces mots, Gloriand et Malembrun, chevaliers lutins, se jetèrent aux genoux d'Oberon et le pressèrent de voler au secours de leur cher Huon.

— Je me souhaite, dit solennellement le roi de féerie, dans la ville de Bordeaux, à la tête de cent mille hommes, dont dix mille fermeront toute issue au palais qu'habite l'empereur. Je veux qu'il s'élève une table à côté de la sienne, et que cette table, plus élevée de deux pieds, ait cinq couverts et porte mon cor d'ivoire, mon hanap et mon bon haubert.

Oberon avait à peine formulé ce souhait qu'il s'exécutait à la lettre, sans que rien y manquât. Charlemagne entendit un grand fracas d'armes et, tout-à-coup, une troupe nombreuse s'empara de toutes les issues de la salle, et une table somptueuse s'éleva par enchantement de deux pieds au-dessus de la sienne. Etonné à juste titre, il se leva brusquement, tandis que Gérasme, enchaîné dans un coin avec Huon et Esclarmonde, faisait remarquer au duc de Guienne le cor, le hanap et la cotte de mailles d'Oberon. Bientôt après, un bruit de trompettes et de cymbales se fit entendre; la grande porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et le charmant petit roi de féerie entra d'un air fier, couvert d'une robe éblouissante de pierreries. Sans daigner saluer et même regarder Charlemagne, qu'il coudoya en passant, Oberon alla droit à Esclarmonde, à Huon et à Gérasme dont les chaînes furent en un clin-d'œil remplacées par des vêtements magnifiques. Girard, Gibouars et les deux moines parjures, au contraire, parurent incontinent enchaînés et la corde au cou.

Cette première réparation rendue, Oberon s'assit à sa table sur un trône d'or élevé, fit asseoir à ses côtés ses trois amis et le duc Naymes de Bavière, leur défenseur, prit sa coupe enchantée et la bénit. La coupe se remplit d'un vin délicieux, et après l'avoir vidée, l'aimable nain la passa à Esclarmonde, qui la passa à Huon, qui la passa à Gérasme, qui la passa au duc Naymes. Quand le duc Naymes eut bu le contenu du merveilleux hanap, Oberon le bénit de nouveau et l'envoya plein de vin à Charlemagne par Huon de Bordeaux. L'empereur, confondu par tout ce qu'il voyait, et qui croyait rêver, allongea la main comme on l'allonge dans un songe, s'empara de la coupe, pleine au moment où le duc Huon la lui avait présentée, et la porta vide à ses lèvres.

— Que signifie ceci? demanda-t-il en fronçant ses sourcils gris et en élevant la voix pour se prouver à lui-même qu'il ne dormait pas et qu'il n'était pas le jouet d'une hallucination, mais bien en face d'une réalité.

— Cela signifie, puissant empereur, répondit

gravement Oberon, qu'il y a quelque chose de plus puissant que toi : la conscience! Tu viens de t'avouer coupable malgré toi. Les gens sans reproche, seuls, peuvent tenir impunément dans leurs mains cette coupe merveilleuse qui se vide aussitôt qu'elle subit le contact de mains souillées!... Roi, empereur, pasteur de peuples, mandataire de Dieu sur la terre, tu devais être inaccessible aux sordides pensées et aux viles passions qui déshonorent les hommes vulgaires, et tu ne l'as pas été! Tout au contraire, tu as laissé monter de ton cœur à tes lèvres des sentiments de rancune et des paroles de haine : tu as vengé le père, au lieu de juger comme roi. Les rois ne se vengent pas plus que Dieu : ils punissent quelquefois et pardonnent souvent. Les hommes sont faibles et la rigueur n'est pas bonne envers eux. Mais les rois ne doivent pas être faibles! Ce n'est pas pour rien qu'ils sont sur un trône : c'est pour être au-dessus de la foule, c'est-à-dire au-dessus des vulgarités et des lâchetés de la foule. Ils doivent tendre sans cesse à grandir et ne jamais essayer de descendre. Quand ils se font foule par leurs passions, ils méritent d'être confondus avec la foule et n'ont plus le droit de remonter les degrés du trône qu'ils ont volontairement descendus. Ils se sont frappés eux-mêmes de déchéance; ils ont abdiqué : ils n'existent plus!... Tout cela t'étonne et te scandalise peut-être, glorieux potentat! Tu as cru peut-être un instant que de ce que le ciel est si loin de la terre il ne pouvait pas surprendre tes mauvaises pensées et châtier ta colère injuste? Détrompe-toi, Charlemagne. La Providence se fait chair, parfois, pour mieux se prouver comme esprit. Reconnais-tu le doigt de Dieu dans tout ceci, roi puissant?...

Charlemagne, consterné, baissa la tête sans rien répondre. Oberon, alors, apostrophant Girard :

— Traître, lui dit-il, mauvais prince et mauvais frère, déclare ici publiquement l'infâme trahison dont tu t'es rendu coupable!...

Girard, voyant bien qu'un pouvoir surnaturel était prêt à déclarer son crime, n'osa plus avoir recours à la feintise.

— Oui, j'ai menti, dit-il, en accusant Huon de conspiration contre le gouvernement de Charlemagne; mon frère est un loyal et fidèle vassal.... Oui, j'ai menti en l'accusant d'avoir enlevé la fille de l'amiral Gaudisse et de n'avoir pas rempli les conditions du message dont l'empereur l'avait chargé. Oui, je me suis emparé par ruse et par trahison des gages qu'il rapportait de sa mission.... et j'offre d'aller chercher la barbe et les quatre dents mâchelières de l'amiral païen qui se trouvaient cousues dans le flanc de Gérasme, d'où je les ai extraites avec un poignard.

— Non, non, dit Oberon, ne prends pas la peine d'aller les chercher; je les aurai bien sans toi. Tu ne sortiras d'ici, ni les traîtres qui t'accompagnent, que pour être traînés tous quatre aux fourches patibulaires que Charlemagne a eu la précaution de faire dresser vis-à-vis de ce palais, en prévision de l'exemple de haute justice qu'on devait faire sur vos personnes... Maintenant, je souhaite sur ma table les dépouilles de l'amiral Gaudisse, le bouquet de barbe blanche et les quatre grosses dents mâchelières.

Les dépouilles de Gaudisse, que Girard tenait si soigneusement cachées, vinrent se placer d'elles-mêmes devant le roi de féerie, qui les prit et les remit à Huon en lui disant :

— Cher Huon, va les porter à ton empereur; dis-lui que tu t'acquittes envers lui, et prie-le de te rendre tes fiefs et son amitié.

Huon obéit, et Charlemagne, de plus en plus surpris, fut à la fin touché de l'obéissance de ce jeune prince et des périls qu'il avait éprouvés pour accomplir ses ordres.

Il le tint longtemps embrassé sur son cœur, lui pardonna bien sincèrement la mort de son fils et lui rendit tous ses fiefs.

Huon se jeta ensuite aux pieds d'Oberon et le supplia de pardonner à son frère. Tout le monde était attendri, pairs et chevaliers : Oberon fut inflexible.

— Je n'ai pas le droit de pardonner à de pareils criminels, répondit-il tristement. Ce sont des natures endurcies, vouées au mal, nées pour le crime : on doit les supprimer comme bêtes féroces, dans l'intérêt général, afin qu'elles ne puissent plus nuire à personne ni à elles-mêmes. Ces criminels-là ne se repentent jamais et ils meurent dans l'impénitence finale. Dieu est miséricordieux : il aura sans doute pitié de ces âmes perverses... Moi j'ai le devoir d'être inflexible!...

Lors, Girard, Gibouars et les deux moines parjures furent entraînés par la corde qui leur serrait déjà le cou, et on les vit bientôt tressaillir dans l'espace où ils étaient suspendus : ils venaient de commencer leur voyage pour l'éternité.

Charlemagne, revenu de sa première surprise, rendit les plus grands honneurs au roi de féerie et à la belle Esclarmonde.

Oberon lui fit jurer de se mettre en état de boire dans le hanap enchanté, en se réconciliant avec sa conscience, et lui promit, à ce prix, ses services et son amitié.

Huon, comblé de caresses et de présents qu'il reçut de l'empereur, partit, peu de jours après, pour le reconduire à Paris. Oberon prit congé de son protégé et de ses amis en disant :

— Promets-moi, cher Huon, de venir dans quelques années, me retrouver dans mon bois enchanté, centre de mon empire : c'est à toi que je destine mon royaume de féerie. Mais, hélas! cher Huon, que de périls, de traverses, d'épreuves, n'as-tu pas encore à essuyer jusqu'à ce temps!...

Cela dit, Oberon embrassa le duc Huon en pleurant à chaudes larmes, en prévision, sans doute, des malheurs qui l'attendaient, et, quelques minutes après, tout avait disparu, le nain et son armée.

## CHAPITRE XXVII.

Comme après quelques années de tranquillité, le bonheur d'Huon fut troublé par les tentatives de séduction faites sans succès auprès d'Esclarmonde par le duc Raoul, fils de l'empereur Thierry, et de la vengeance qu'il en tira.

Quelques années se passèrent, pour Esclarmonde et Huon, dans le bonheur le plus parfait : ils s'aimaient et ils étaient aimés de leurs peuples. Le gouvernement de Huon rappelait avec avantage celui du duc Sevin, son père : quoique jeune, Huon était devenu sage. La beauté d'Esclarmonde était toujours la plus éclatante ; seulement le bouton s'était ouvert, la rose s'était épanouie : elle était alors dans toute sa splendeur. Aussi la citait-on partout comme une merveille ; à ce point que bien des jeunes hommes, au récit enthousiaste qu'on leur en avait fait, avaient voulu s'assurer, par leurs yeux, de l'existence de cette beauté non-pareille.

Parmi ces jeunes hommes, il faut citer Raoul, duc d'Autriche, fils de l'empereur Thierry. Deux pèlerins lui avaient fait des éloges tels d'Esclarmonde, qu'il n'avait pas hésité à se rendre immédiatement à la cour de Guienne, mais sous un nom d'emprunt.

Ses efforts pour séduire et enlever Esclarmonde furent vains et il s'en alla l'oreille basse, avec sa courte honte, en jurant qu'il essayerait d'avoir par force ce qu'il n'avait pu avoir volontairement. Et, en effet, il s'en retourna droit à Mayence, auprès de son père, et s'occupa activement de rassembler une armée et revenir conquérir la Guienne et la duchesse Esclarmonde.

Huon n'apprit qu'après le départ de ce prince, les tentatives malhonnêtes et les propositions odieuses qu'il avait osé faire auprès de sa femme, se mit à sa poursuite et arriva à Mayence quelques jours après Raoul. Couvert d'armes simples, il se présenta alors devant l'empereur, au moment où il se mettait à table avec son fils et plusieurs grands de sa cour.

— Sire, lui dit-il respectueusement, je vous connais comme le plus prud'homme qui soit dans la chrétienté, aussi viens-je vous prier de vouloir bien prononcer votre jugement sur le cas que je vais vous proposer.

— Je vous écoute, répondit l'empereur Thierry.

— Si quelque chevalier audacieux, reprit Huon, avait cherché à séduire et à enlever la plus vertueuse et la plus aimée des femme, que mériterait-il de la part du mari outragé ?

—Le mari, répondit l'empereur sans hésiter, a le droit de donner la mort au coupable, partout où il le trouvera, fût-ce aux pieds des autels !

— Je n'attendais pas un autre jugement de votre justice et de votre sagesse, dit Huon.

Et prenant son épée, il fit voler la tête de Raoul sur la table de l'empereur, son père. Un cri général d'horreur s'éleva ; on le poursuivit ; Thierry lui-même, en proie à la plus violente colère, retrouva la vigueur de ses jeunes années pour courir après le meurtrier de Raoul. Mais Huon avait de l'avance : il se laissa poursuivre en se défendant contre les plus audacieux. Au bout d'une heure, monté sur un excellent cheval, il avait mis entre ses ennemis et lui une distance de quelques lieues. On dut renoncer à l'atteindre.

C'est ainsi qu'il traversa l'empire et la France, et regagna Bordeaux, heureux d'avoir tiré une éclatante vengeance du duc Raoul.

L'empereur Thierry avait à cœur de venger ce meurtre : il rassembla aussitôt une puissante armée, et, sans la moindre opposition de la part de Charlemagne ni des pairs de France, il ravagea la Guienne et vint mettre le siége devant Bordeaux.

Huon, ainsi assiégé, fit quelques sorties heureuses, battit plusieurs fois l'armée de Thierry, mais sans arriver à la tailler en pièces : les progrès du siége furent seulement retardés. Alors, par une inspiration singulière, Huon se décida à s'embarquer pour aller en Asie demander des secours au frère de sa chère Esclarmonde.



## CHAPITRE XXVIII.

Du départ de Huon pour l'Asie, par suite du siége de Bordeaux par l'empereur Thierry, et du naufrage de son vaisseau sur la montagne d'aimant.

Au bout de quelques jours de navigation, Huon essuya une tempête qui l'écarta de sa route. Son navire fut le jouet des vagues irritées, et il crut qu'il n'en réchapperait pas.

Cette tempête s'apaisa pourtant, mais tout aussitôt le vaisseau parut entraîné par un courant rapide, insoupçonné jusque-là. Les vagues s'élevèrent jusqu'aux nues, et, à une certaine distance, on distingua au milieu du courant une sorte de voile blanche d'un effet bizarre. Le pilote, effrayé, abandonna la barre et déclara à Huon que le navire était perdu, entraîné, aspiré qu'il était par le gouffre gigantesque et irrésistible qui joint les eaux du golfe Persique à celles de

la mer Caspienne. Tout l'équipage, consterné par cette nouvelle désespérante, se mit en prières sur le pont.

Heureusement, le pilote se trompait; la peur avait troublé ses sens : le danger existait, mais moins terrible qu'il ne l'avait fait. C'était l'heure à laquelle le gouffre achevait de se remplir : les vagues s'aplanirent et le navire passa sur l'entonnoir formé par ce gouffre, comme en tout autre endroit. Seulement Huon aperçut un homme nu qui se débattait au milieu des flots, ayant autour de lui la toile blanche qu'il avait remarquée quelques instants auparavant : il fit alors arrêter le vaisseau pour pouvoir sauver cet homme et l'interroger.

— Qui es-tu, homme? lui cria-t-il.

— Je m'appelle Judas Iscariote, répondit le naufragé sans se laisser aborder.

— Judas qui a vendu le Christ pour quelques deniers?

— Judas le traître, oui! C'est pour cela que j'ai été condamné à subir, jusqu'au jugement dernier, le supplice horrible d'être sans cesse battu par les eaux immenses que le gouffre absorbe et revomit tour à tour!... J'ai été coupable, sans doute; mais pourquoi le Seigneur ne m'avait-il pas donné, comme à ses autres apôtres, la force de résister à la tentation?...

— Cette force, dit Huon, tu l'aurais eue, si tu avais aimé ton divin maître! Foi absente, courage absent! Tu as été lâche, parce que tu étais incrédule!... Mais, dis-moi, quelle est cette toile blanche que je vois flotter autour de toi?...

— Hélas! répondit Judas, elle m'est laissée pour me défendre un peu contre la furie des flots amers, parce que je la donnai jadis pour l'amour de mon maître, et qu'il n'est aucune œuvre perdue quand on l'a faite en son nom!... Mais, ajouta Judas, éloigne-toi de moi, noble étranger! Je porte malheur à qui m'approche, comme tous les maudits. Dans quelques instants le gouffre va rejeter les eaux qu'il a avalées, et tu périrais infailliblement! Moi seul, pour mon châtiment, peux m'exposer impunément aux horreurs de cet abîme, qui ne veut pas m'engloutir, malgré mes incessantes prières!... Eloigne-toi, heureux homme qui peux mourir!...

L'avis était bon, et la prudence ordonnait de le suivre. Quoique ce misérable intéressât le cœur pitoyable de l'amant d'Esclarmonde, il n'avait pas le droit de risquer plus longtemps sa vie, ni celle de son équipage. Le pilote reçut l'ordre de mettre toutes voiles dehors, et le vaisseau s'éloigna rapidement de Judas Iscariote. A peine en était-il à cinq cents toises que Huon aperçut sortir du gouffre, à l'endroit même où était toujours le trahisseur de Jésus, un jet formidable de vagues, auxquelles étaient mêlés d'effroyables brandons de feu, comme si cet abîme eût été la porte de l'Enfer. Un courant rapide porta bientôt le vaisseau en avant avec la plus grande rapidité, et le pilote, qui se voyait un danger nouveau succéder à celui auquel il venait d'échapper, abandonna encore une fois le gouvernail, en s'en remettant pour le reste à la grâce de Dieu.

Cependant la force de ce courant inconnu diminuant peu à peu, le navire fut porté dans une mer profonde et tranquille, sans que pilote ni marins pussent reconnaître la route qu'il suivait; et, pendant plusieurs jours, il fut complétement impossible de le diriger autrement qu'à l'aventure.

Malgré la direction des voiles, le vaisseau fut alors entraîné vers une côte élevée qui venait de surgir tout-à-coup à l'horizon. D'heure en heure, et quelque effort que l'on fît pour le conduire dans un sens contraire, il marcha vers cette côte avec plus de rapidité.

— La montagne d'aimant! La montagne d'aimant! s'écria le pilote en montrant du doigt la masse noire qui semblait appeler à elle le navire et son équipage.

Le pilote, interrogé, apprit avec désespoir au duc de Bordeaux le péril inévitable auquel on courait. Il n'avait pas fini de parler, qu'en effet le vaisseau, sillonnant la mer avec une vitesse insensée, vint s'enfoncer au milieu des débris d'un grand nombre d'autres navires, et se briser contre les menaçants rochers dont la côte était hérissée.

Huon, seul inaccessible à la peur, et dans la prévision de ce moment fatal, s'était emparé d'une antenne : il s'en servit pour s'élancer sur les plus proches rochers, au moment même où le navire s'ouvrait en deux sous la violence du choc qu'il n'avait pu éviter. Après être revenu de l'horrible secousse qui avait suivi sa chute, il se releva, marcha longtemps entre des précipices affreux, et parvint enfin dans une profonde vallée où, ne voyant aucune habitation, il ne trouva de ressources contre la faim que des fruits sauvages. Il espérait, en suivant le fond de la vallée, découvrir enfin une issue et pénétrer dans un pays moins stérile et plus ouvert. Mais bientôt, il lui fallut renoncer à cette frêle espérance : la fin de la vallée était close par le demi-cercle que formait une montagne encore plus haute et plus inaccessible que la montagne d'aimant!...

## CHAPITRE XXIX.

Comme Esclarmonde, après avoir envoyé sa fille Clairette chez l'abbé de Cluny, se mit à la tête de ses troupes et fut vaincue par l'empereur Thierry. Comme, ensuite, ce prince, épris de la beauté d'Esclarmonde, lui offrit son empire et sa main, et des refus successifs qu'elle lui oppose.



Un moment nous laisserons le duc Huon dans cette cruelle position, pour retourner à la belle Esclarmonde, assiégée dans Bordeaux par l'armée de l'empereur Thierry.

Gérasme était resté, commis par Huon à la garde de sa femme. Ce brave chevalier fit des efforts héroïques pour la

défendre, elle et sa ville; malheureusement, dans une sortie, il s'aventura trop et fut tué.

Gérasme mort, la garnison de Bordeaux parla bientôt de se rendre. C'était là, en effet, qu'il fallait finir par en venir un jour ou l'autre.

Mais Esclarmonde ne l'entendait pas ainsi. Elle était femme, mère et princesse : trois devoirs, trois raisons d'être courageuse et forte.

Un soir, elle fit venir près d'elle un de ses chevaliers, Bernard, cousin de Huon, et lui confia Clairette, sa fille, avec mission de la conduire à l'abbaye de Cluny et de la remettre entre les bras de son grand-oncle : ce qui fut ponctuellement exécuté, dans la nuit même, par Bernard, à l'aide d'une barque qui sortit secrètement du port et gagna le large sans avoir été aperçue.

Sa fille une fois en sûreté, Esclarmonde se sentit plus libre d'agir. Elle ranima le courage de sa garnison par des paroles éloquentes et prit elle-même les armes pour défendre la brèche.

L'assaut fut donné de toutes parts. Les Bordelais se défendirent vaillamment, encouragés à le faire par l'exemple héroïque de leur duchesse; mais ce fut peine perdue. Les Allemands entrèrent dans leur ville, les passèrent au fil de l'épée, et Esclarmonde fut prise et conduite à la tente de l'empereur Thierry.

Ce prince, quoique vieux, ne put voir sans admiration et sans convoitise les charmes de sa belle captive, et il comprit à merveille les tentatives de séduction qu'avait faites son fils auprès d'elle. Il espéra réussir, lui, vieux et cassé, là où Raoul, jeune et vigoureux, avait échoué. Aimables illusions de l'âge mûr!...

L'esprit et le cœur occupés de cette enivrante passion, l'empereur reprit, peu de jours après, le chemin de Mayence, emmenant tout naturellement avec lui la séduisante duchesse de Bordeaux.

A peine arrivé dans sa capitale, son premier soin fut d'aviser aux moyens de guérir Esclarmonde de son amour robuste et inguérissable pour le brave Huon.

Prévoyant bien, en homme expérimenté, qu'elle ne se rendrait pas à ses vœux séniles tant qu'elle pourrait conserver l'espérance de revoir son mari, il fit tout simplement courir le bruit de sa mort. Un capitaine de vaisseau, nouvellement arrivé d'un long voyage sur les côtes d'Asie, vint déposer que, témoin du naufrage de Huon de Bordeaux, il avait vu le corps de ce vaillant prince rejeté par les flots en courroux sur le bord de la mer.

Esclarmonde reçut cette nouvelle avec un désespoir que rien ne put calmer. Elle n'avait aimé jusque-là qu'une seule créature au monde, son amant, et il lui était enlevé pour jamais ! La prison, passe encore : on en revient. Mais de la mort, on n'en revient jamais!... C'était irrévocable : son cœur était veuf!...

Par une hypocrisie bien pardonnable à son âge avancé, le vieil empereur parut prendre un grand intérêt à ce malheureux événement et partager cette douleur dont il était le seul auteur. Il fut longtemps sans oser parler à Esclarmonde de l'amour dont il était dévoré pour elle. Mais, à la fin, n'y tenant plus, ne pouvant plus se contraindre au silence, il saisit un moment qu'il crut favorable pour lui offrir son empire, sa main, son cœur et son amour.

C'était bien des choses : Esclarmonde les refusa toutes, et lui demanda pour unique grâce, de la laisser toute entière à ses regrets.

Thierry, comme tous les vieillards, était tenace : il savait attendre. Il compta sur l'aide du temps, ce grand et cruel maître qui souffle sur toutes les flammes, qui fane toutes les fleurs, qui assoupit toutes les haines, qui efface toutes les affections. Il espéra qu'avec l'aide de cet autre vieillard, toujours jeune, il arriverait à se rendre plus favorables les dispositions de la duchesse de Guienne.

Il attendit donc patiemment, sans pour cela renoncer à entretenir Esclarmonde de son amour. C'était une maigre consolation, pour un vieillard aussi amoureux que lui, mais, enfin, c'était une consolation.

Elle n'était pas du goût d'Esclarmonde qui, un jour, pour échapper à ces persécutions incessantes, résolut de prendre la fuite, quoi qu'il dût en arriver.

Une de ses femmes, dont la fidélité lui était bien connue, fut chargée par elle de gagner le patron d'une barque propre à suivre le cours du Rhin et à voguer sur la mer.

Le patron feignit d'écouter cette proposition et d'y acquiescer, puis, tout aussitôt, il courut la dénoncer à l'empereur.

Huon avait rencontré un Judas sur son chemin, il était juste qu'Esclarmonde en rencontrât un aussi sur le sien, afin que leurs misères fussent semblables, comme leur sort était commun!...

Thierry, à la nouvelle que vint lui apporter le patron que la duchesse croyait gagné, Thierry dissimula, et, au lieu d'empêcher la fuite projetée, il fit semblant de favoriser lui-même les mesures qu'Esclarmonde prit pour sortir la nuit du palais; seulement, au moment où, toute émue, elle mettait le pied sur la barque de salut, il la fit arrêter et reconduire sous bonne escorte dans une tour qui servait de prison.

Un mois se passa avant que le cruel vieillard visitât sa prisonnière. C'était encore un calcul de sa part; il espérait qu'en l'abandonnant ainsi, en apparence, à la solitude et à la crainte d'un avenir sinistre, elle se laisserait abattre et se déciderait à devenir moins inhumaine à son endroit.

Décidément, si les rois sont de profonds politiques en politique, ils ne sont pas de profonds politiques en amour. Ils jugent trop les femmes sur les hommes.

En conséquence, au bout de ce mois d'attente, il se rendit dans la tour où était enfermée Esclarmonde et lui renouvela l'offre de partager avec elle son trône et son cœur.

Tout au contraire de ce qu'il en attendait, Esclarmonde accueillit cette offre avec plus de hauteur et de dédain que la première fois; elle lui fit comprendre, par la façon dont elle refusa, combien peu cet honneur la touchait et combien elle préférait, à dé-

faut de son cher Huon, vivre seule, pauvre et abandonnée, plutôt que de vivre, reine et glorieuse, avec un vieillard qu'elle détestait.

Cette fois, l'empereur, perdant tout espoir et tout sentiment d'équité, sentit la haine faire place à l'amour, et il fit enfermer la princesse plus étroitement encore.

Au bout de six mois, voyant que rien ne pouvait ébranler la constance d'Esclarmonde, il se décida à envoyer un de ses neveux, destiné à lui succéder, recueillir le tribut qu'il avait imposé aux Bordelais et aux autres habitants de la Guienne.

## CHAPITRE XXX.

**Comme Esclarmonde, condamnée à être brûlée vive par l'empereur Thierry, furieux d'avoir vu son armée détruite par l'abbé de Cluny, fut délivrée par Gloriand et Malembrun.**

Rigoureux étaient les ordres de l'empereur Thierry à son neveu. C'était sa vengeance qui commençait.

L'homme était bien choisi, d'ailleurs. Aussitôt arrivé, il ravageait impitoyablement la Guienne et commettait exaction sur exaction.

Aussi rapportait-il à son oncle un butin considérable, lorsqu'en passant sur les terres de l'abbé de Cluny il fut attaqué par l'abbé de Cluny lui-même qui s'était mis à la tête de ses vassaux et qui l'attendait au passage pour lui faire rendre gorge.

Le neveu de Thierry fut tué par le chevalier Bernard, sa troupe taillée en pièces par les gens de l'abbé et son butin reconquis. Quelques cavaliers allemands, seuls, purent s'échapper et aller porter à l'empereur la nouvelle de ce désastre.

Thierry, furieux de ce nouvel échec, saisit avec empressement cette occasion de satisfaire sa vengeance et la haine que lui avait inspirée Esclarmonde par ses refus obstinés.

Il fit assembler son conseil et obtint de lui qu'il condamnât, par représailles, la duchesse de Bordeaux à être brûlée vive, comme complice de l'attentat de l'abbé de Cluny.

Ce galant monarque y mettait encore des formes : il eût pu faire brûler Esclarmonde sans assembler son conseil! Mais, comme on sait, les rois ne sont pas fâchés de mettre leur responsabilité à couvert, et il leur semble que ce n'est pas eux qui ont été cruels quand ils ont ordonné à leurs ministres de l'être. Comme si la tête qui conçoit n'était pas plus coupable que le bras qui exécute!...

Cette cruelle sentence de Thierry allait recevoir son exécution, lorsque le roi de féerie, ému par la pitié et par la tendresse qu'il conservait pour Huon de Bordeaux, envoya Gloriand et Malembrun au secours d'Esclarmonde.

Ces deux fidèles émissaires du bon Oberon, sous la forme de deux chevaliers couverts d'armes étincelantes, parurent dans la plaine où l'on avait dressé l'appareil du supplice.

Ils taillèrent en pièces le détachement qui voulut s'opposer à leurs premiers efforts ; ils renversèrent le bûcher, délièrent Esclarmonde, et la conduisant devant l'empereur Thierry stupéfait :

— Apprends, lui dirent-ils, à respecter une princesse innocente et vertueuse, qu'Oberon prend sous sa garde !... Fais-lui rendre les soins et les honneurs qui lui sont dus ; et sois sûr de périr par la mort la plus funeste au moment où l'on oserait attenter à sa vie ou à son honneur!...

Ces mots dits, Gloriand et Malembrun parurent étincelants de lumière, s'élevèrent de terre et disparurent dans le vague des airs...

L'empereur Thierry connaissait la puissance d'Oberon : il n'osa résister à ses ordres. En conséquence, dès ce moment même, il changea d'allure et de langage envers sa captive ; il la fit conduire dans un de ses palais, éloigné de celui qu'il habitait, et ordonna qu'elle y fût traitée selon son rang, sa naissance et sa beauté.

Le cœur d'Esclarmonde, en face de cette protection visible de la Providence, sentit l'espérance reverdir en son cœur et y pousser d'énergiques racines.

Elle se rattacha de cette façon à la vie, en songeant à sa chère fille Clairette, qui grandissait en grâce et en beauté à l'abbaye de Cluny, et à son cher Huon, qu'elle se refusait maintenant à croire mort, comme on le lui avait dit.

Une des femmes qu'on avait placées près d'elle pour la servir, vint encore confirmer les soupçons de son cœur au sujet de son mari. Touchée de la douceur, de la grâce et des larmes qu'Esclarmonde ne pouvait s'empêcher de répandre de temps en temps, elle entra un matin dans son oratoire et elle lui dit :

— Chère princesse, rassurez-vous et ne pleurez plus un mort qui vit toujours, je l'espère. Sœur du capitaine de vaisseau qui vous annonça le naufrage du duc Huon, je sais par lui que ce ne fut que par les ordres exprès de l'empereur qu'il parla ainsi et vous fit ce mensonge qui vous a brisé l'âme... Je vous jure, comme mon frère me l'a juré lui-même, qu'il ignore absolument quelle est la destinée de votre époux.

A cet aveu, parti de lèvres sincères, Esclarmonde embrassa tendrement la femme qui venait de lui faire ce récit et se jeta aussitôt à genoux pour remercier la Providence, dont le doigt apparaissait encore en cette occasion.



## CHAPITRE XXXI.

**Ce que Huon découvrit, après bien des recherches, dans l'île de la montagne d'aimant, et du moyen ingénieux qu'il prit pour en sortir.**

Voilà Esclarmonde un peu réconfortée. Mais pendant qu'elle se rattrapait, naufragée de l'amour, à cette faible branche que lui avait tendue une de ses suivantes, et qu'elle resongeait avec plus d'ardeur à son cher Huon, que devenait ce naufragé plus sérieux ?

Huon était toujours dans l'île de la montagne d'aimant. Après avoir épuisé ce qui lui restait de forces pour gravir ces rocs impassibles qui lui fermaient l'horizon de toutes parts, il reconnut avec désespoir que toute issue manquait et qu'il était enterré vivant dans cette immense tombe de granit.

A force de recherches, cependant, il aperçut au haut de la montagne un beau château qui paraissait inhabité, les ronces et les halliers ayant presque rempli l'étroit chemin qui y conduisait.

Cette vue lui donna de nouvelles forces, ainsi que la faim, qui le talonnait. Il tenta de nouveau l'assaut de ces rochers escarpés; il s'accrocha avec ses ongles aux parois rugueuses que pouvaient présenter çà et là leurs flancs, et, après une ascension douloureuse, il parvint enfin jusqu'à cet étrange château.

Il entra : tout était désert.

Il y passa huit jours, pendant lesquels il se nourrit tant bien que mal, mal surtout, de quelques fruits sauvages arrachés par lui aux arbres d'un jardin qui paraissait être depuis longtemps en friche.

Le neuvième jour, il découvrit une trappe avec cette inscription : « *Quiconque osera pénétrer sous cette trappe, l'âme souillée de quelque crime, y trouvera la mort; mais l'homme dont la conscience est tranquille peut y descendre avec confiance.* »

Huon était inaccessible à la crainte; en outre, il croyait à bon droit être dans les conditions exigées par l'inscription : il leva la trappe.

Un escalier, plus commode qu'il n'eût pu le soupçonner, le conduisit dans un riche salon rempli de toutes sortes de provisions et de mets délicieux; des mains invisibles s'empressèrent aussitôt de le servir; et, lorsqu'il eut convenablement réparé ses forces, il se sentit doucement entraîné dans une chambre somptueusement meublée, où le sommeil acheva de le rétablir en son état naturel.

Huon passa quelques jours dans ce château et dans les pièces où se renouvelaient à propos les provisions qu'il venait d'épuiser.

Il ne manquait de rien, que de liberté, car il était prisonnier dans son île. En outre, la solitude lui pesait!

Un matin, comme il regardait du côté de la mer, cherchant toujours un moyen pour sortir de ce lieu solitaire, il aperçut au loin un gros vaisseau qui, entraîné rapidement vers la montagne d'aimant, vint tout-à-coup se briser avec un horrible fracas contre les rochers qui en formaient la base.

Peu de moments après, une barque surchargée de monde parut s'approcher beaucoup plus lentement; il remarqua même que les passagers, connaissant le danger, avaient prévenu la violence du premier choc, en opposant leurs avirons, et que, quoique la barque eût chaviré en abordant, ils descendaient heureusement sur le rivage de l'île.

Huon accourut à leurs secours, et, jugeant à leurs costumes qu'ils étaient de différentes nations, il leur demanda quelle était leur croyance.

Une partie de l'équipage porta la main à son turban et s'écria :

— Allah! Allah! Allah!...

Un vieillard vénérable, se jetant à genoux avec le reste de l'équipage, répondit :

— Nous croyons en l'Homme-Dieu qui, pour nous sauver, consentit à boire une éponge de fiel, à se laisser couronner d'épines et planter des clous dans les mains et dans les pieds!...

A ces mots, Huon embrassa le vieillard, qui ajouta :

— Mon fils, je suis l'évêque de Milan. Je revenais du Saint-Sépulcre avec ces braves gens que vous voyez, lorsque notre vaisseau se mit à dériver par une tempête affreuse; j'ai pu sauver mon équipage et une partie de celui d'un vaisseau turc qui a été submergé sous nos yeux...

Huon consola l'évêque de Milan, lui conta son aventure et lui fit espérer le secours céleste. Ensuite il le conduisit au château, suivi de ses plus fidèles serviteurs, qu'il renvoya, au bout d'une heure, chargés de vivres pour ceux qui étaient restés sur le rivage.

Après avoir fait lire à l'évêque l'inscription qu se trouvait tracée sur la trappe mystérieuse, il lui conseilla d'exhorter les Turcs à recevoir le baptême.

L'évêque approuva ce dessein, et, tout aussitôt, il se mit à catéchiser les mécréants, ses compagnons. Son âge avait de l'autorité, sa parole avait de l'éloquence : quelques-uns de ces infidèles se laissèrent gagner aux vérités nouvelles qu'il leur enseignait. Dix d'entre eux persistèrent dans leur foi, et ce ne fut que la faim qui leur arracha des promesses d'abjuration, qu'ils se promirent bien de ne pas tenir.

On leur donna, en conséquence, des vivres comme à leurs camarades, plus sincères qu'eux; mais, à peine ces dix hommes eurent-ils porté à leurs lèvres les aliments qu'on venait de leur octroyer, qu'ils tombèrent foudroyés.

Le lendemain, un griffon monstrueux s'abattit sur un des cadavres de ces dix mécréants, le prit dans ses puissantes serres, et l'emporta dans les airs.

Le lendemain et le jour suivant, le griffon reparut et emporta chaque fois un mécréant.

Alors Huon de Bordeaux conçut un projet audacieux, comme seul il était digne d'en concevoir, avec son goût pour les aventures.

Malgré la présence de l'évêque de Milan et son commerce affectueux et agréable, Huon continuait à sentir le poids de la solitude.

Il se voyait condamné à vivre éternellement dans cette île étrange, sans communication possible avec le reste de la terre.

Il était jeune, il avait, quelque part au monde, une femme adorée, une fille idolâtrée, un royaume à gouverner; et puis, la sève des passions nobles et généreuses bouillonnait en lui : il se sentait fait pour les conquêtes et les grandes batailles!

Il résolut donc de sortir de cette île, et, pour cela faire, voilà le moyen qu'il imagina.

Il avait remarqué que, dans ses trois visites aux Turcs morts, le griffon s'était appliqué à choisir, chaque fois, celui qui lui paraissait le plus fort : probablement parce qu'il représentait un plus copieux repas pour lui!...

Alors, malgré les représentations de l'évêque de Milan, Huon de Bordeaux se couvrit de deux cottes de mailles solides, plaça son épée nue le long de sa cuisse, et s'étendit, la face contre terre, parmi les cadavres qui restaient encore et dont, selon toute apparence, le griffon reviendrait faire sa proie.

En effet, le griffon revint, et, comme l'avait bien prévu Huon, il le choisit comme une meilleure proie, le prit dans ses longues serres et l'enleva.

## CHAPITRE XXXII.

Des suites de l'enlèvement de Huon de Bordeaux par le griffon, et comme, après avoir été abandonné sur une haute montagne, il eut à se défaire de trois autres griffons qui l'attaquaient. Comme ensuite il découvrit la fontaine de Jouvence, et partit pour revenir chez lui.

Durant quelques heures, Huon ne vit que le ciel et la mer. La hauteur à laquelle s'élevait le griffon était prodigieuse, et le duc de Guienne éprouvait un vertige insurmontable. Joignez à cela la douleur cruelle que lui faisait éprouver les griffes d'acier du monstre fabuleux qui l'enlevait et qui, à chaque minute, entraient plus avant dans sa chair, à travers les mailles, serrées pourtant, de son double haubert.

Toutefois, malgré les souffrances sérieuses qu'il ressentait, Huon ne perdit ni sa présence d'esprit, ni son courage, et malgré son éblouissement, il se décida à regarder la route que le griffon suivait dans son vol gigantesque.

Au bout de quelques heures, il aperçut une montagne dont le faîte se perdait dans les nuages, et, le vol de son conducteur redoublant d'impétuosité, il fut en peu d'instants porté sur ce faîte, où le griffon le laissa tomber assez doucement, pour reprendre son vol vers une autre montagne qui s'élevait à quelque distance de là.

Huon se remit bientôt du léger étourdissement occasionné par sa chute. Il commençait même à parcourir le sommet de cette montagne pour tâcher de se reconnaître, lorsque trois autres griffons, d'une taille moins effrayante que le précédent, vinrent fondre sur lui, les ailes déployées.

Huon reçut l'un de ces trois redoutables ennemis sur la pointe de son épée, et le fit tomber mort. Quant aux deux autres, ils s'acharnèrent avec rage contre lui, essayant de rompre de leur bec acéré les mailles des hauberts dont il était revêtu, afin de lui déchirer la chair et de lui dévorer les entrailles.

L'intrépide Huon, qui ne connaissait pas la peur, se releva avec force et s'escrima contre eux de telle sorte, qu'au bout de quelques instants il était parvenu à s'en débarrasser.

Mais ce fut une autre affaire! Aux cris formidables que ces monstres poussèrent en mourant, le grand griffon accourut à tire d'ailes et fondit sur Huon, avec la rapidité d'une flèche, pour l'enlever. Huon soutint bravement ce premier choc et d'un coup d'épée habilement porté, il lui coupa une patte, puis l'autre, puis la tête, malgré les efforts désespérés du monstre dont l'agonie fut sanglante pour le duc de Guienne.

Les coups de bec du grand griffon avaient fait l'ouvrage de coups de poignard. Les cottes de mailles de Huon avaient été déchirées en plusieurs endroits, et le sang du brave chevalier coulait abondamment par ces déchirures.

Par bonheur, le combat avait cessé, le grand griffon était mort. Huon, épuisé par la fatigue et par le sang qu'il perdait, se traîna vers une fontaine qu'il aperçut à quelque distance.

Cette fontaine était ombragée par des arbres couverts des fruits les plus appétissants du monde; l'eau qui en sortait était pure et les cailloux sur lesquels elle roulait avec un doux murmure brillaient comme autant de diamants.

Huon délaça son casque, puisa de l'eau de cette fontaine avec le creux de sa main et la porta à ses lèvres.

Tout aussitôt son sang cessa de couler, ses blessures se fermèrent et ses forces se trouvèrent réparées comme par enchantement; elles redoublèrent même lorsqu'il eut mangé les fruits des arbres merveilleux qui ombrageaient cette fontaine miraculeuse.

Il se leva, se secoua, reprit pour ainsi dire possession de lui-même, et se mit à parcourir le sommet de la montagne.



Jamais la nature ne lui avait paru si plantureuse et si belle.

Les fleurs croissaient sous ses pas et embaumaient l'air tout à l'entour.

Les arbres penchaient devant lui leurs branches chargées de fruits savoureux, comme pour l'inviter à y mordre avec les dents de l'appétit et de la jeunesse.

Huon, dans son enthousiasme, se crut de bonne foi transporté dans l'Eden dont, hélas! nous avons été chassés pour longtemps, dans la personne de notre aïeul Adam, et par suite de la gourmandise de notre grand'mère Eve!...

L'amant d'Esclarmonde ne sortit de ce ravissement que pour écouter une voix mélodieuse comme une flûte de cristal, qui venait de l'appeler par son nom.

— Huon, dit la voix, rends grâce au ciel qui, pour récompenser ton honnêteté et ta vaillance, t'a fait parvenir à la fontaine et à l'arbre de Jouvence, dont les hommes parlent sans cesse avec envie, et que peu d'entre eux connaissent, parce que peu d'entre eux méritent de la connaître... On t'octroie en ce moment l'inappréciable faveur de cueillir trois pommes, trois seulement, de cet arbre merveilleux; chacune de ces pommes a le pouvoir de rendre les forces et la beauté de la jeunesse au vieillard le plus accablé du poids des années et des maladies : sache les employer utilement, car une fois que tu t'en seras servi, elles ne se renouvelleront pas. Les faveurs comme celles-là ne se prodiguent pas!... Maintenant, fais une provision des autres fruits de ce jardin enchanté, et, cette provision faite, descends sur ta droite, par ce sentier que tu vois d'ici et qui te conduira sur le bord d'une rivière; monte sur l'esquif que tu trouveras amarré sur le rivage; abandonne-toi, plein de confiance, aux soins paternels de la Providence, et je te promets que tu reverras un jour ta Clairette et ton Esclarmonde bien-aimées!...

Puis la voix cessa de parler; Huon n'entendit plus qu'une harmonieuse vibration de l'air, qui semblait ainsi continuer les paroles dont ses oreilles étaient pleines et que son cœur avait précieusement recueillies.

Il se prosterna alors et remercia à voix haute l'Auteur des êtres et des choses, le grand ordonnateur des mondes, qui veille avec tant de sollicitude sur sa création et sur ses créatures, quoique les hommes semblent ou fassent semblant de l'ignorer, et qui a autant de regards de tendresse pour la fourmi perdue dans l'herbe, que pour l'empereur tapi sur son trône.

Il se releva ensuite, prit le sentier indiqué, arriva au bord de la rivière et aperçut en effet une petite nauf amarrée. Une petite nauf qui valait certes plus cher que les galions qui font la traversée d'Amérique, car elle était enrichie d'or, d'ivoire et de pierreries!

Huon n'hésita pas à s'embarquer, confiant dans son étoile et dans la promesse de la voix qu'il venait d'entendre. Il sauta dans l'esquif et s'abandonna au cours de la rivière qui, d'heure en heure, lui parut augmenter de vitesse.

Au bout de deux jours de cette agréable navigation, le lit de la rivière lui parut se retrécir de plus en plus, jusqu'à l'arcade d'un canal souterrain où l'esquif vogua plus rapidement, et où le jour disparut bientôt à ses yeux.

Huon resta une semaine entière dans cette obscurité, vivant des fruits savoureux qu'il avait cueillis sur les arbres de la montagne enchantée, et songeant, pour se distraire, à son Esclarmonde et à sa Clairette.

Le neuvième jour, la barque s'étant arrêtée dans un tournant, le chevalier fut très surpris que l'eau paraissait comme éclairée d'une lumière qui n'était pas la lumière du jour. Sa curiosité s'éveilla; il chercha à connaître la cause de cette phosphorescence étrange, et bientôt il s'aperçut qu'elle venait des cailloux du fond de la rivière, peu profonde à cet endroit-là.

Il se pencha, plongea son bras dans l'eau et en ramena une poignée de ces cailloux brillants, puis une autre poignée, puis une autre encore, de façon à remplir le fond de sa petite nauf.

Cela fait, il donna un fort coup d'aviron et la barque rentra dans le courant, qui l'entraîna plus rapidement que jamais.

Il avançait toujours au milieu des plus opaques ténèbres qu'illuminaient seuls les cailloux qu'il avait ramassés.

Bientôt il entendit au-dessus de la voûte qui couvrait le canal, un murmure effroyable, tel que celui des vagues agitées et des torrents roulant du faîte des montagnes.

Un autre que lui eût conçu de l'épouvante. Huon avait le courage et la foi, tous deux à l'épreuve : il continua à avancer. Et il fit bien, car, à mesure qu'il avançait, les ténèbres s'éclaircissaient, et le tumulte s'apaisait.

Quelques heures après, l'esquif que montait le duc Huon sortait de ce canal prodigieux et entrait dans une mer profonde et tranquille, qui était la mer Persique. Les voiles de l'esquif, carguées jusqu'alors, se déployèrent et s'enflèrent d'elles-même, et le second jour, au lever du soleil, Huon de Bordeaux abordait dans le port de Tauris.

## CHAPITRE XXXIII.

Comme Huon, après avoir abordé à Tauris, rencontra le chevalier Bernard; de la réception qui lui fut faite par le vieil amiral de ce pays, et du miracle qu'il opéra en faveur de ce chef de mécréants.

Tauris était la capitale d'un riche pays gouverné par un vieil et puissant amiral. Son port était large et bien abrité; le commerce y paraissait florissant; la population y était nombreuse.

Aussi, à l'aspect de la nauf éblouissante montée par Huon de Bordeaux, un grand concours de peuple et de mariniers accourut en poussant des cris

d'admiration. Quelques étrangers étaient parmi eux, le chevalier Bernard et deux chevaliers bordelais, ses amis.

Le chevalier, on ne l'a pas oublié, était le cousin de Huon de Bordeaux. C'était lui qu'Esclarmonde avait chargé de conduire Clairette à l'abbaye de Cluny. C'était lui, enfin, qui avait aidé l'abbé, oncle de Huon, à tuer le neveu de l'empereur Thierry, lors de son retour de Guienne.

A l'instigation de Clairette, Bernard était parti, suivi de deux chevaliers, à la recherche du mari d'Esclarmonde, et c'est de cette façon qu'il se trouvait à Tauris, près de s'embarquer, n'ayant rien appris dans cette ville touchant son cousin.

En l'apercevant au moment où il ne comptait plus le revoir, Bernard vola à sa rencontre, et, pendant quelques instants, ils se tinrent tous deux étroitement embrassés.

— Mon cher Bernard! disait Huon, les larmes aux yeux.

— Mon cher Huon! disait Bernard avec le même attendrissement.

— Et Esclarmonde? comment l'avez-vous laissée? Dans quel état? Et Clairette? Est-elle aussi belle que sa mère?...

— Esclarmonde est prisonnière de l'amiral Thierry... Mais rassurez-vous, cousin Huon: elle est traitée avec tous les honneurs dus à son rang, à son sexe et à sa beauté!... Quant à Clairette, elle grandit tous les jours en grâce et en bonté, élevée qu'elle est par cet excellent éducateur qui s'appelle l'abbé de Cluny...

— Ma chère Esclarmonde!... Prisonnière!... Pourquoi suis-je parti?

— Maintenant que vous voilà retrouvé, cousin Huon, vous la délivrerez facilement; et, d'ailleurs, vous nous permettrez bien de vous aider dans cette bonne œuvre, n'est-ce pas?...

— Chère Esclarmonde! murmura Huon, qui était devenu tout songeur et tout mélancolique.

Pendant ces épanchements des deux cousins, on avait été prévenir l'amiral du débarquement de cette nauf merveilleuse et on lui avait donné, tout naturellement, la curiosité de s'assurer du fait par ses propres yeux. En conséquence, il envoya immédiatement quérir le duc Huon, qui obéit et se rendit auprès de lui.

— Vassal, lui dit-il, tu me parais étranger, et d'une religion différente de la mienne?...

— C'est vrai, seigneur.

— Si tu veux être reçu dans mes Etats, commence par me payer le tribut que tu me dois!.....

— Seigneur, rien n'est si juste, et je m'y suis préparé!...

Tirant alors de son aumônière une escarboucle et une émeraude d'une grosseur prodigieuse, Huon les présente à l'amiral et lui dit:

— Cette escarboucle, seigneur, a la propriété de garantir celui qui la porte de toute espèce de poison et d'enchantement; cette émeraude permet à son possesseur de ne rien craindre du péril, soit du fer, soit du feu. Daignez, seigneur, les accepter toutes deux pour mon premier hommage.

L'amiral, qu'une longue expérience rendait connaisseur dans les ouvrages de la nature, comme dans le commerce des hommes, admira la richesse de présent et crut y voir quelque chose de surnaturel.

Ce vieillard vénérable, qui rendait ses sujets heureux depuis près de quatre-vingts ans, en était littéralement adoré, chose rare! car ce ne sont pas toujours les meilleurs princes qui ont les meilleurs sujets.

Sa justice, ses mœurs, étaient célébrées dans toute l'Asie: il ne manquait, à tant de vertus réunies, que d'être éclairées par les lumières de la religion chrétienne.

— Noble étranger, répondit-il à Huon, le présent que vous me faites vaut plus que les quatre meilleures cités de mes Etats; je désire le reconnaître d'une manière efficace... Venez avec moi, ouvrez-moi votre cœur, et croyez, de ce moment, que votre confiance vous acquérera l'ami le plus zélé!...

Huon éprouva aussitôt, pour ce vénérable vieillard, ce sentiment secret qui nous prévient et nous attache: il n'hésita pas à lui raconter toutes ses aventures.

L'amiral fut attendri et émerveillé; il ressentait pour Huon la sympathie que Huon ressentait pour lui: leurs âmes étaient sœurs, quoique leurs croyances religieuses fussent ennemies.

— Ah! que ne suis-je encore en état de porter les armes! s'écria-t-il. Je vous conduirais moi-même à Mayence, à la tête de cent mille hommes, pour délivrer la femme qui vous est si chère et dont la captivité fait couler vos larmes!... Les glaces de l'âge m'empêchent seules de prendre le commandement de l'armée que je vais assembler pour marcher sous vos ordres.....

— Ah! seigneur, dit Huon en se jetant à ses genoux, vous pouvez faire encore plus pour mon bonheur... Votre vertu vous rend l'égal des plus vertueux chrétiens, et cependant vous restez audessous des plus vulgaires, à cause de votre aveuglement religieux... Vous adorez un Dieu qui ne peut rien; j'adore un Dieu qui peut tout! Voyez les miracles qu'il a faits en ma faveur, moi qui ne suis que son indigne serviteur!... Songez à ceux qu'il ferait pour vous, si vertueux, si honnête, si hospitalier, si grand!... Les miracles ne lui coûtent rien, et si vous tourniez vos regards et vos vœux vers lui, en lui demandant de vous rendre la jeunesse, la santé et la vigueur que vous n'avez plus, il vous les rendrait!... Croyez et vous serez sauvé!...

L'amiral, surpris des promesses ambitieuses que Huon de Bordeaux osait lui faire, ne balança pas à lui promettre qu'il embrasserait la religion chrétienne si l'un de ces miracles s'accomplissait.

— Faites assembler toute votre cour, dit alors le duc Huon, et les principaux chefs de votre armée, c'est en leur présence que je vais implorer pour vous les bienfaits du Dieu dont ils vont connaître toute la puissance.....

Le vieil amiral n'hésita plus. En un clin d'œil,

toute sa cour et un grand nombre de ses sujets furent rassemblés.

Il monta avec Huon sur une estrade assez élevée, de façon à ce que tout le monde pût voir ce qui allait se passer.

Toute l'assemblée était haletante; on avait entendu parler d'un miracle; et, de tous temps, les miracles ont eu le privilége d'impressionner vivement la foule.

Huon se prosterna, fit une prière mentale; puis, se relevant, il présenta à l'amiral une des trois pommes qu'il avait cueillies sur l'arbre de Jouvence, et il lui dit:

— C'est au nom du sublime crucifié que je vous la présente... Mangez et croyez!...

— L'amiral prit la pomme, la mangea, et, sur-le-champ, ses rides s'effacèrent, ses dents reparurent, sa barbe et ses cheveux blancs reprirent leur couleur primitive, ses forces lui revinrent: il avait trente ans!

Le miracle était évident pour tout le monde: tout le monde cria au miracle.

— Si je peux faire cela, moi, indigne serviteur d'un Dieu omnipotent, dit Huon de Bordeaux à l'amiral, jugez de ce que ce Dieu lui-même peut faire!...

L'amiral était trop heureux d'être jeune pour hésiter plus longtemps à embrasser une religion à laquelle il devait un si beau cierge: il demanda à l'instant même à être baptisé, puisque le baptême était le premier acte, l'acte le plus important de cette religion.

Après l'amiral, les grands dignitaires de sa cour; après la cour, le peuple.

Le peuple avait vu; pour lui il n'y avait pas de preuves plus irrécusables de la préexcellence de la religion chrétienne sur la religion mahométane, que ce qui venait de s'accomplir en faveur de l'amiral de Tauris.

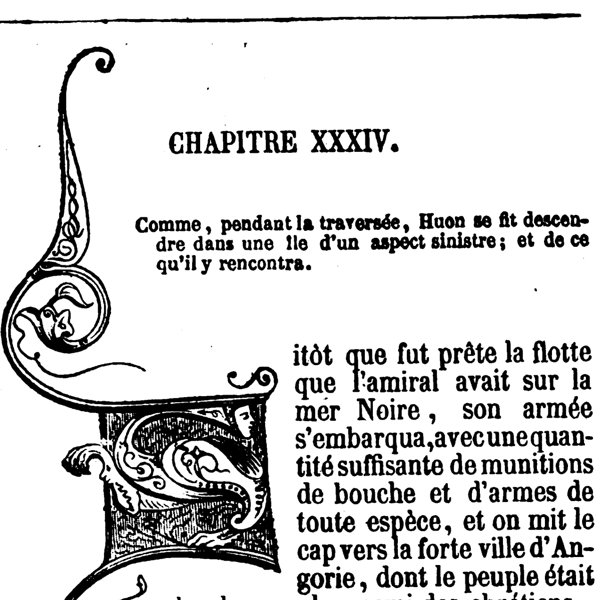
Mahomet promettait bien des choses à ses élus, mais ses promesses ne devaient recevoir leur exécution qu'après la mort, et c'était un peu trop éloigné et un peu trop vague; tandis qu'ici, on pouvait toucher le miracle du doigt. Le peuple est volontiers imitateur; il est troupeau; il suit.

Le peuple de Tauris fit ce qu'avait fait son chef: il se convertit. Probablement avec l'espérance de jouir, comme son chef, des bénéfices de cette conversion.

Le baptême de tant de gens dura quelques jours, on le comprend.

Quand les derniers païens eurent été chrétiennisés, l'amiral de Tauris, plein de reconnaissance pour Huon de Bordeaux, rassembla incontinent une armée formidable pour aller délivrer la belle Esclarmonde.

—



## CHAPITRE XXXIV.

**Comme, pendant la traversée, Huon se fit descendre dans une île d'un aspect sinistre; et de ce qu'il y rencontra.**

Sitôt que fut prête la flotte que l'amiral avait sur la mer Noire, son armée s'embarqua, avec une quantité suffisante de munitions de bouche et d'armes de toute espèce, et on mit le cap vers la forte ville d'Angorie, dont le peuple était le plus cruel ennemi des chrétiens.

L'amiral avait ses raisons pour en agir ainsi: il voulait profiter de son voyage pour semer sur sa route les vérités nouvelles que Huon de Bordeaux lui avait enseignées, et les répandre, avec l'eau du baptême, sur la tête de tous les mécréants.

Mais un coup de vent ayant approché le principal vaisseau de la flotte d'un rocher élevé qui servait de promontoire menaçant à une grande île d'un aspect sombre, Huon demanda ce que c'était, et on lui apprit que cette île était appelée le Désert d'Abillant, et que nul chrétien ne pouvait en approcher sans perdre la vie.

Vous connaissez Huon de Bordeaux: c'en fut assez pour animer son zèle et son courage, et, malgré les remontrances et les prières de l'amiral, il s'embarqua sur une chaloupe et se fit descendre sur le bord de cette île si mal famée.

A peine y fut-il arrivé qu'un nouveau coup de vent éloigna la flotte, qui gagna forcément le large; et sa chaloupe s'étant brisée contre les rochers, Huon demeura seul en ce lieu sinistre, sans autre ressource que son courage et sa foi en son étoile.

Il employa le reste du jour à gravir cette montagne, et, quand la nuit fut venue, il la passa sous l'anfractuosité d'un rocher qui lui avait paru propre à lui servir d'abri.

Rien ni personne ne troubla son sommeil. A la pointe du jour, il se leva et se mit en marche.

Une heure après, il avait atteint l'extrême sommet de la montagne, qui formait une vaste planimétrie.

Il la parcourut quelque temps sans rien voir d'extraordinaire. Mais, à force de s'avancer, en quête d'aventures, il aperçut bientôt un gros tonneau bardé de fer, qui roulait avec autant de bruit que de rapidité sur cette plaine. Il s'approcha pour le voir rouler de plus près. Lors, il en entendit sortir des gémissements affreux, et, rencontrant sous

ses pieds un lourd maillet de fer, il s'en servit pour arrêter ce tonneau fantastique.

Une voix plaintive s'écria :

— Qui es-tu, toi qui suspends pour un instant mon supplice?...

— Je suis un homme, répondit Huon, et, comme tel, je m'intéresse à ton sort, qui me paraît fort à plaindre. Dis-moi, à ton tour, qui tu es, et comment je peux te donner du secours...

— Prends ce maillet de fer, dit la voix avec plus de force, et brise ce fatal tonneau, où je souffre comme un damné depuis tant d'années... Une fois délivré par toi, je te promets, en récompense, de te tirer de cet horrible désert où jamais n'est arrivé le son de la voix humaine...

— Comment t'y prendras-tu? demanda Huon, chez qui le courage n'excluait pas la prudence.

— Je te ferai descendre par un sentier à gauche, jusqu'au bord de la mer, où nous trouverons un démon qui m'attend depuis longtemps, et qui nous fera traverser, dans son esquif, le bras de mer qui nous sépare de la terre ferme...

— Mais, reprit Huon, tu ne m'as point répondu jusqu'ici sur ton sort, sur ton nom, sur le pouvoir qui te retient prisonnier dans ce tonneau...

— Ah! dit la voix avec un frémissement douloureux. Je suis le malheureux Caïn...

— Caïn! s'écria Huon, épouvanté par cet aveu.

— Oui, Caïn!... J'ai tué mon frère Abel, parce qu'il était le préféré de mon père et de ma mère... Voilà de cela quatre mille ans... et, depuis ce temps, je roule, en expiation de mon crime, dans ce tonneau hérissé de pointes ardentes qui me déchirent et où grouillent des serpents qui me mordent sans que je puisse jamais mourir!... Mais je puis être délivré... Tu m'as promis de me secourir... Sers-toi du maillet de fer... dépêche-toi, je souffre comme un damné!...

Huon, épouvanté, lâcha le tonneau qui, roulant avec plus de rapidité que jamais, le mit bientôt hors de portée d'entendre les hurlements et les imprécations de ce fratricide.

Il ne négligea pas, cependant, les renseignements qu'il en avait reçus; et, prenant le maillet de fer sur son épaule, il descendit au bord de la mer.

Le démon était, en effet, à la place indiquée, attendant Caïn. Huon monta dans sa chaloupe qui lui fit traverser le bras de mer et aborder sur une côte voisine d'Angorie.

Une fois qu'il eut touché terre, il se retourna pour remercier son nautonnier; le démon avait disparu. Ce dont Huon ne fut réellement pas fâché.

---

## CHAPITRE XXXV.

Comme Huon retrouva l'amiral de Perse, et comme ensuite il s'en sépara à Marseille pour reprendre le chemin de l'abbaye de Cluny. Du miracle opéré par sa seconde pomme, et de la reconnaissance de son oncle et de Clairette.

Nous venons de le dire, Angorie n'était pas éloignée de la côte où venait de descendre Huon : il s'y rendit et y arriva précisément au moment où l'amiral de Perse, son ami, se disposait à donner l'assaut à cette place.

Huon se mit à la tête des troupes et les conduisit à la brèche, sur laquelle il arbora de sa main l'étendard de la croix.

La ville emportée, le reste du pays soumis, l'amiral de Perse eut le chemin libre pour se rendre à Mayence avec Huon de Bordeaux.

Les troupes se réembarquèrent donc et les vaisseaux firent route vers leur but définitif. Au moment où ils touchaient Marseille, il prit au duc de Guienne la fantaisie de s'arrêter là. En conséquence, il remercia l'amiral, prit congé de lui, et, suivi de son cousin Bernard, de ses deux chevaliers et d'un mulet qui portait une partie de ses pierreries, il descendit à terre.

Le lendemain la petite caravane quitta Marseille et prit la route de Cluny. Huon avait laissé croître sa barbe. Quand il fut à l'avant-dernière journée de sa marche, il fit rester Bernard et sa suite en arrière, et se présenta, sous l'habit d'un pauvre pèlerin à la porte de l'abbaye.

L'abbé de Cluny était hospitalier, surtout envers les plus pauvres, envers lesquels sa charité se faisait la plus ingénieuse du monde, pour que rien, en elle, ne pût froisser les malheureux qui y avaient recours.

Seulement, depuis le départ de Huon de Bordeaux pour les pays inconnus dont il n'était pas encore revenu, à ce qu'il supposait tout naturellement, cet homme de bien demandait pour récompense à chaque pèlerin qu'il assistait, de lui raconter tout ce qu'il avait vu et entendu dans le cours de son pèlerinage; espérant ainsi obtenir, à la longue, quelques nouvelles de son cher neveu. Un homme ordinaire peut vivre et mourir inconnu; mais Huon de Bordeaux était un chevalier d'un trop grand renom pour qu'il pût être vivant dans un coin de l'univers créé sans y être connu comme ami ou comme ennemi.

Jusque-là aucun des pèlerins interrogés par l'abbé de Cluny n'avait pu, cependant, lui donner le moindre renseignement sur le sort de son neveu.



Lorsque Huon, parfaitement déguisé, eut été assisté par lui avec sa bienveillance accoutumée, il ne manqua pas de l'interroger, comme il avait fait des autres.

Huon, attentif à déguiser sa voix, et plus encore à cacher l'émotion qu'il éprouvait en revoyant cet oncle si cher, accablé par le poids des années qui avaient abondamment neigé sur sa tête, Huon lui raconta quelques-unes de ses aventures, sous un autre nom que le sien, bien entendu; et, quant au neveu qu'il regrettait et dont il souhaitait si ardemment le retour, il lui affirma qu'il l'avait rencontré à Tauris, et que, par parenthèse, il avait été témoin oculaire du miracle du rajeunissement opéré par lui sur l'amiral de Perse.

Le bon abbé et ses religieux, qui étaient tout oreilles, et écoutaient avidement le récit du faux pèlerin, commencèrent à douter de sa véracité et le prirent dès ce moment pour un aventurier impudent.

Huon soutint la vérité de son récit, en leur disant :

— Ce miracle que je vous garantis pour vrai, s'il n'est pas tout-à-fait vraisemblable, arriva par la vertu d'une pomme à peu près semblable à celle que voilà... Plût au ciel que celle-ci pût produire le même effet sur monseigneur l'abbé! Jamais elle ne pourrait être mieux employée... et je serais heureux, pour ma part, d'avoir pu ainsi le récompenser de l'hospitalité patriarchale qu'il m'a accordée et qu'il accorde chaque jour aux pauvres vagabonds de mon espèce...

Le vieil abbé sourit, prit la pomme, seulement pour l'examiner, mais sans croire un instant à sa vertu; et il fut très étonné du parfum délicieux qu'elle répandait.

— Je ne sais pas, dit-il, si elle rajeunit effectivement, comme vous me l'assurez, mon ami; mais je sais bien qu'elle donne appétit de la manger. Si les dents que je n'ai plus existaient encore pour quelques instants, je n'hésiterais pas à la croquer... Les fruits qui sentent si bon ne peuvent pas être de méchants fruits, et les maléfices ont une odeur repoussante qui devrait préserver les faibles d'y succomber...

Huon pressa l'abbé de Cluny de manger la pomme qu'il lui avait présentée; il y mit tant d'instance, que le bon vieillard ne put s'y refuser. Il mordit dans ce fruit savoureux avec les dents de la foi.

Quel fut son étonnement et celui des religieux, lorsqu'ils eurent aperçu un changement aussi soudain que celui que l'amiral de Perse avait éprouvé!

L'abbé de Cluny avait non-seulement retrouvé les dents dont il regrettait tout à l'heure si amèrement l'absence, mais encore ses cheveux, sa santé, sa vigueur, sa jeunesse d'autrefois : il avait trente ans!...

Son premier mouvement fut de s'agenouiller et de remercier le ciel; le second fut, après s'être relevé, de regarder attentivement le pèlerin, son bienfaiteur, et de se jeter dans ses bras, en s'écriant :

— Ah! mon cher neveu, tout autre que vous aurait-il pu me faire un si grand sacrifice!...

Des cris de joie, de surprise et d'admiration s'élevèrent alors de toutes parts.

La belle Clairette accourut à ces cris; elle vit Huon de Bordeaux, tendrement embrassé par l'abbé de Cluny; son cœur parla; elle ne douta plus que ce pèlerin ne fût son père : alors elle se jeta à ses genoux et les mouilla de larmes abondantes.

— Mon père! mon cher père! s'écria-t-elle, en mêlant aux mots de tendresse qu'elle lui adressait, des actions de grâce à la Providence qui lui rendait un père adoré et longtemps attendu.

Huon, dont les entrailles avaient été délicieusement remuées à la vue de sa Clairette et au son mélodieux de sa voix d'ange, la releva, l'étreignit à son tour avec passion, et la couvrit de baisers, dont la moitié au moins, il faut le dire, étaient adressés à Esclarmonde.

On ne raconte pas des moments comme ceux-là. On laisse le soin de les imaginer, aux voyageurs qui ont eu cet accueil après quelques années d'absence. Rien qu'à cause de l'ivresse ineffable que l'on éprouve à revoir les créatures qu'on avait abandonnées pour courir le monde, on se ferait voyageur! Ceux qui n'ont jamais quitté le foyer familial ignorent cette suprême jouissance, cette indescriptible volupté du retour : il faut les plaindre!...

L'abbé de Cluny, rajeuni et regaillardi, voulut prendre la résolution de rassembler ses troupes, de demander au roi de Bourgogne le secours que tout suzerain devait à ses grands vassaux, lorsqu'ils étaient injustement attaqués dans leur personne ou dans leurs possesions, et de marcher, à main armée, à Mayence, pour redemander Esclarmonde à l'empereur Thierry.

Mais Huon, pénétré de confiance dans les secours d'une Providence qui semblait l'avoir toujours conduit et qui l'avait tiré des plus grands périls, supplia son oncle de le laisser partir seul pour Mayence, sous son même habit de pèlerin; il lui demanda, en outre, de ne faire avancer les troupes qu'il allait rassembler, que sur la frontière qui séparait la France de la Germanie.

## CHAPITRE XXXVI.



Comme Huon arriva à Mayence; et de son entretien avec l'empereur Thierry. De l'emploi qu'il fit de sa dernière pomme. Son entrevue avec Esclarmonde; leur retour dans leurs Etats.

uon, dès le lendemain, partit effectivement seul, n'ayant d'autre arme que son bourdon, et muni seulement de quelques légères provisions, ainsi que de deux

pierres précieuses et de la troisième pomme qui lui restait des trois qu'il avait cueillies sur l'arbre de Jouvence.

Il marcha, marcha, marcha, s'arrêtant seulement le temps nécessaire à son repos. Bientôt il arriva à Mayence.

C'était précisément la veille d'une grande fête. Huon apprit, dans le faubourg où il s'était logé, que l'empereur Thierry devait la célébrer solennellement, avec une magnificence inusitée, tant par la pompe qui devait y être déployée, que par les bienfaits dont cette fête devait être l'occasion.

Ainsi, on disait, entre autres choses, qu'il s'était fait une loi d'accorder ce jour-là un don, tel qu'il pût être, au premier qui se présenterait sous ses yeux dans la chapelle, à la fin de son oraison.

Que de gens, alors, prirent leurs précautions pour être là les premiers! Il n'y avait qu'un favorisé, et il y avait dix mille compétiteurs!...

Une des deux pierres apportées par Huon, avait le pouvoir de rendre invisible celui qui la portait à nu sur son sein. Huon la plaça sur sa poitrine, devint aussitôt invisible et put ainsi franchir les flots pressés de la multitude qui encombraient les issues du palais de l'empereur, et parvenir dans la tribune même où Thierry devait faire son oraison.

Après quelques instants d'attente, qui parurent des siècles à bien des gens, l'empereur arriva, soutenu par deux chambellans.

Pauvre vieillard couronné! il avait vu passer devant lui bien des générations d'hommes, et il était resté debout, comme un chêne séculaire qui n'attend plus que le coup de foudre qui doit le réduire en poussière. Ce n'était plus un empereur; c'était son ombre.

Thierry se plaça donc dans sa tribune, s'agenouilla à grand'peine sur les coussins dorés et fit son oraison, dans laquelle il demanda sans doute au ciel de prolonger le plus possible encore son agonie terrestre.

Ce débris d'empereur n'était pas encore soûl de vivre!

Une fois son oraison faite, il ordonna à ses gardes d'ouvrir les portes et de laisser pénétrer jusqu'à lui ceux qui avaient quelque chose à lui demander. Huon saisit ce moment; il ôta de son sein la pierre qui le rendait invisible, prit l'autre pierre dans sa main qu'il éleva, et, se jetant aux genoux de Thierry :

— Sire, lui dit-il, l'homme le plus malheureux vous requiert le don que vous avez promis d'accorder, et, en reconnaissance, vous offre celui-ci...

L'empereur, ébloui par l'éclat et la beauté de l'escarboucle que Huon tenait à la main, et dont il reconnut à l'instant le prix et les propriétés merveilleuses, releva le duc de Guienne et lui dit :

— J'atteste le ciel, pèlerin, qu'il n'est rien que je ne t'accorde, quoi que ce soit que tu me demandes.

— Sire, s'écria Huon en se jetant une seconde fois à ses genoux, commencez donc par me pardonner le sang que j'ai versé et tous les griefs que vous pouvez me reprocher...

— Pèlerin, répondit l'empereur, ta demande m'étonne; mais je veux être fidèle au serment que j'ai fait... Poursuis donc en toute liberté : je te pardonne, quoi que tu m'aies fait... Mais apprends-moi donc ton nom, afin que je me rappelle en quoi tu peux m'avoir offensé...

— Ah! Sire, dit le pèlerin, je suis ce malheureux Huon de Bordeaux, dont vous avez conquis et ravagé les Etats et dont vous retenez l'épouse prisonnière. Rendez-moi Esclarmonde, Sire; rendez-moi mes Etats; oubliez le crime que Raoul avait commis et la punition que le ciel lui a infligée par ma main; et recevez-moi, ainsi que tous mes sujets, au nombre de vos serviteurs les plus fidèles!...

L'empereur Thierry, frappé d'avoir à ses pieds ce grand prince, qu'il ne pouvait s'empêcher d'estimer comme un héros, et touché, en outre, de la confiance qu'il avait dans sa générosité, releva le duc Huon, autant que ses faibles bras pouvaient le lui permettre!

— Oui, oui, duc de Bordeaux, lui dit-il, tout est effacé, dans mon souvenir, des mauvaises choses qui y plaidaient contre vous... je ne me souviens plus aujourd'hui que de votre vaillance et de votre honnêteté... et je vous accorde tout ce que vous venez de me demander...

A ces mots, l'empereur s'avança au milieu de la chapelle, appuyé sur le bras de Huon; il le fit connaître à ses grands vassaux, étonnés de la présence de ce pèlerin, que personne n'avait vu passer, et il le baisa sur la bouche en leur présence, en signe de réconciliation.

— Ah! Sire, s'écria Huon, attendri par cette soumission du vieillard, sur laquelle il n'osait pas trop compter d'abord. Ah! Sire, que votre belle âme est bien digne de la grande récompense que le ciel vous destine! et que je suis heureux d'être la main qu'il a choisie pour vous donner cette insigne récompense!... Prenez, Sire, et mangez sans crainte! ajouta Huon en présentant à l'empereur la troisième pomme qu'il avait conservée jusque-là.

Le vieillard couronné reçut de ses mains tremblottantes ce fruit miraculeux et le porta sans hésiter à ses lèvres. Tout aussitôt, en présence de sa cour stupéfaite et émerveillée, il se redressa, reprit les couleurs de la santé, les apparences de la vigueur et redevint jeune, lui, le vieillard de tout-à-l'heure, qui avait déjà un pied dans son sépulcre impérial!...

Rendre grâces au ciel, embrasser Huon, le prendre par la main, et le conduire sur-le-champ, d'un pas ferme et léger, au palais où languissait la belle Esclarmonde, fut le soin dont Thierry s'occupa dans ses premiers transports de reconnaissance.

Ils arrivèrent à ce palais, où des cris de joie leur avaient servi de messagers.

Esclarmonde, surprise, vint au devant de l'empereur qu'elle ne reconnut pas, et son cœur palpita en voyant un pèlerin accourir vers elle et se précipiter dans ses bras.

— Cher Huon! s'écria-t-elle, en pâlissant.

— Chère Esclarmonde! s'écria Huon.

L'empereur les vit chanceler tous deux; il les



soutint sans les séparer, comprenant tout ce qu'il y avait de délicieux dans cet évanouissement mutuel, provoqué par un bonheur trop vif et trop inattendu.

Les larmes de ces vrais amants coulèrent en abondance d'une source trop pleine, et leur voix étouffée se refusa à exprimer leurs transports enivrants!

Voulant ensuite réparer en partie les maux qu'il avait fait souffrir à ces heureux époux, Thierry les pria de lui permettre de les accompagner jusqu'à l'abbaye de Cluny.

Huon et Esclarmonde y consentirent et le départ s'effectua presque aussitôt.

Une fois à Cluny, l'empereur y manda tous les officiers qu'il avait établis à Bordeaux et dans la Guienne, pour leur faire prêter serment de fidélité à leur légitime souverain; puis, au bout de quelque temps, après avoir juré à Huon l'alliance la plus sincère et la plus durable, il se décida, quoique à regret, à retourner à Mayence.

## CHAPITRE XXXVII ET DERNIER.

**Comme Huon de Bordeaux et Esclarmonde allèrent retrouver Oberon dans sa forêt enchantée, et du don que celui-ci leur fit de son royaume de féerie.**

Quant à nos deux amants, ils retournèrent de leur côté à Bordeaux, pour reprendre de nouveau possession de leur duché.

La charmante Clairette les accompagnait, tout naturellement; et, tout naturellement aussi, le brave chevalier Bernard accompagnait Clairette...

Mais, à peine eurent-ils reçu les hommages de leurs anciens sujets, que Huon se souvint de la promesse qu'il avait faite à Oberon, de l'aller voir dans son bois enchanté, quand le cours de ses malheurs et de ses aventures serait terminé.

Il se décida immédiatement à partir.

Esclarmonde qui partageait la reconnaissance de son mari pour le roi de féerie, voulut le suivre dans ce dernier voyage.

En conséquence, un beau matin, ils se mirent en route, après avoir pris, toutefois, les mesures nécessaires pour assurer le repos de leur duché et le bonheur de l'aimable Clairette, qui avait déjà choisi le chevalier Bernard pour son chevalier.

Ils passèrent les mers et s'en allèrent par monts et par vaux à la recherche du chemin de la forêt enchantée, que Huon finit par retrouver.

Ils s'y engagèrent sans crainte, comme bien vous pensez.

A peine Oberon les vit-il arriver, qu'il se fit porter au devant d'eux.

— Je vous attendais, mes amis, leur dit-il en les embrassant; je vous attendais pour vous remettre mon royaume de féerie... Il m'est enfin permis de quitter ce monde périssable pour me rejoindre à l'Etre des êtres!...

Il y avait une grande mélancolie dans ces paroles du bon Oberon. Sans doute, il était bien fatigué. C'est si lourd, la Vie!...

Il ne perdit donc pas un moment pour faire prêter à Huon et à Esclarmonde le serment que leur devaient tous les lutins et tous les génies qu'il s'était assujetti depuis longtemps; il les revêtit ensuite de toute sa puissance, et, cela fait, il s'endormit du sommeil des justes.

— 1516 —

FIN DE HUON DE BORDEAUX.

# POÉSIES DU SEIZIÈME SIÈCLE

## AVRIL

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;
Avril, la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance.

Avril, l'honneur des prés verds,
Jaunes pers,
Qui d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs
De couleurs
Leur parure diaprée..

Avril, l'honneur des soupirs,
Des zéphyrs,
Qui, sous le vent de leur aile,
Dressent encor ès forêts
De doux rets
Pour ravir Flore la belle.

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la Nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs
Embaumant l'air et la terre.

Avril, l'honneur verdissant,
Florissant,
Sur les tresses blondelettes
De ma dame, et de son sein
Toujours plein
De mille et mille fleurettes.

Avril, la grâce et les ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine.
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la prairie.

C'est toi, courtois et gentil,
Qui, d'exil,
Retire ces passagères,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses
En cette belle saison,
A foison,
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines,
Un feu croupi et couvert
Que l'hiver
Recélait dedans ses veines.

Tu vois en ce temps nouveau
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Volleter de fleur en fleur
Pour l'odeur
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

Mai vantera ses fraîcheurs,
Ses fruits meurs
Et sa féconde rosée,
La mousse, et le sucre doux,
Le miel roux
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moi je donne ma voix
A ce mois
Qui prend le surnom de celle
Qui, de l'écumeuse mer,
Vit germer
Sa naissance maternelle.

Remi BELLEAU.

## BAISER

Quand ton col de couleur de rose
Se donne à mon embrassement,
Et ton œil languit doucement
D'une paupière demi close,

Mon âme se fond du désir
Dont elle est ardemment pleine,
Et ne peut souffrir à grand'peine
La force d'un si grand plaisir.

Puis quand s'approche de la tienne
Ma lèvre, et que si près je suis;
Que la fleur recueillir je puis
De ton halcine ambrosienne,

Quand le soupir de ces douleurs,
Où nos deux langues qui se jouent
Moitement folâtrent et nouent,
Evente mes douces ardeurs,

Il me semble être assis à table
Avec les les dieux, tant suis heureux,
Et boire à longs traits savoureux
Leur doux breuvage délectable.

Si le bien qui au plus grand bien
Est plus prochain, prendre tu me laisse,
Pourquoi ne permets-tu, maîtresse,
Qu'encore le plus grand soit mien?

As-tu peur que la jouissance
D'un si grand heur me fasse dieu,
Et que sans toi je vole au lieu
D'éternelle réjouissance?

Belle, n'aie peur de cela,
Partout où sera ta demeure,
Mon ciel, jusqu'à tant que je meure,
Et mon paradis sera là.

Joachim du BELLAY.

## SONNET

Voyez, amants, comment ce petit dieu
Traite nos cœurs. Sur la fleur de mon âge,
Amour tout seul régnait en mon courage,
Et n'y avait la raison point de lieu.

Puis quand cet âge, augmentant peu à peu,
Vint sur ce point où l'homme est le plus sage,
D'autant qu'en moi croissait sens et usage,
D'autant aussi décroissait ce doux feu.

Ores mes ans tendant sur la vieillesse
(Voyez comment la raison nous délaisse),
Plus que jamais je sens ce feu d'Amour.

L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,
Sur le midi plus petite apparoistre,
Puis s'augmenter devers la fin du jour.

Joachim du BELLAY.



# MILLES ET AMYS

## CHAPITRE PREMIER

Comment la comtesse de Clermont en Auvergne conçut et enfanta un fils qui fut appelé Milles, et comment la femme du comte Henry, sénéchal, accoucha le même jour d'un fils qui fut appelé Amys.

Au temps du roi Pépin, il y avait en la cité de Clermont en Auvergne un comte nommé Anseaulme, lequel était très-dévot envers Dieu. Ce fut le père de Milles. Il eut à épouse une très-noble dame, la plus belle qui fût sur terre et aussi la plus dévote envers Dieu et les saints qu'on sût trouver en place.

Anseaulme et sa dame restèrent mariés durant l'espace de dix ans entiers sans avoir lignée, quoiqu'ils fussent tous deux de même amour et de même vouloir à ce sujet. Au bout de ce temps, ils adressèrent de ferventes prières au Seigneur, afin

qu'il lui plût de leur envoyer un enfant mâle, lequel, après leur vie et trépas, pût tenir leur terre et seigneurie. Et, pour mieux rendre efficaces leurs oraisons, ils promirent à Dieu, s'il leur accordait cette grâce, de faire tous deux le saint voyage de Jérusalem.

Leurs oraisons eurent plein succès auprès de Jésus, qui n'oublie jamais ses bons serviteurs, car la dame de Clermont conçut et engendra bientôt, du fait de son seigneur, un enfant mâle, lequel fut le plus doux en parler et le plus gracieux qui naquit jamais.

Après qu'elle eut porté l'enfant en ses flancs durant l'espace de neuf mois, elle l'enfanta enfin en grande joie. Et le père, apprenant qu'elle venait de mettre au monde un beau fils, loua et remercia Dieu de tout son cœur, disant :

— Vrai Dieu, qui fûtes cloué en croix, que votre nom soit béni ! Jamais ceux qui vous servent de bon cœur ne sont déconfortés !... Et, puisque vous m'avez donné un enfant mâle, nous irons, ma femme et moi, présenter nos corps au Saint-Sépulcre.

En même temps que la femme du comte Anseaulme accouchait ainsi d'un fils, la femme de son sénéchal accouchait pareillement. Et l'enfant du sénéchal ressemblait en toutes choses au fils du comte de Clermont, de bouche, de nez, de visage, de corps, qu'on eût dit qu'Anseaulme l'avait engendré en la femme de son sénéchal.

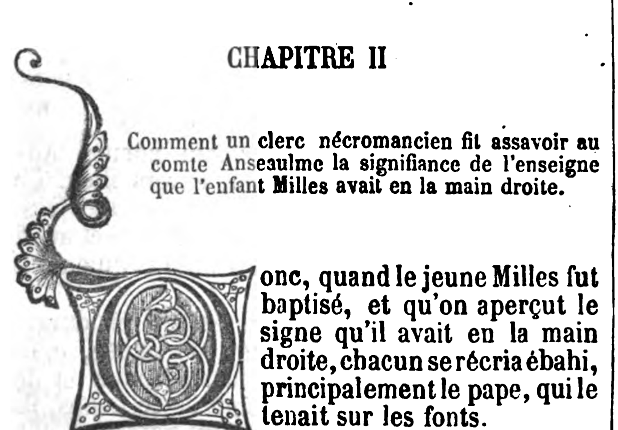
Le jour de cette double naissance fut un beau jour, et il y eut belle compagnie pour fêter les deux enfants, princes et chevaliers, cardinaux et légats, archevêques et évêques, dames et demoiselles, tant d'un côté que de l'autre.

L'Apostole de Rome était pour lors en la dite cité : il baptisa les deux enfants et fut leur parrain. Le fils du comte de Clermont fut nommé Milles; le fils du comte Henry, le sénéchal, fut nommé Amys, de par la volonté de son père, et le pape y consentit.

Puis il leur fut donné à chacun d'eux un hanap d'or, de même forme et de même valeur, pour signifier qu'ils se ressemblaient et qu'ils seraient compagnons d'armes ensemble. Ils se ressemblaient même à ce point qu'on n'eût pu les reconnaître une fois séparés, si l'enfant du comte de Clermont n'eût eu sur lui une merveilleuse enseigne propre à le distinguer d'Amys, laquelle était un fer d'épée aigu dessiné sur la main droite.

## CHAPITRE II

Comment un clerc nécromancien fit assavoir au comte Anseaulme la signifiance de l'enseigne que l'enfant Milles avait en la main droite.



Donc, quand le jeune Milles fut baptisé, et qu'on aperçut le signe qu'il avait en la main droite, chacun se récria ébahi, principalement le pape, qui le tenait sur les fonts.

— Sainte Marie, mère de Dieu ! s'écria-t-il épouvanté, je n'ai jamais vu ni entendu parler de chose si apparente !

Monseigneur Anseaulme fit incontinent venir les mires, les médecins et les chirurgiens pour juger de la signifiance de cette enseigne, et pour savoir quel remède il fallait employer pour l'enlever de dessus la main du jeune Milles, car il était lui-même fort troublé de cette aventure, et il ne comprenait pas comment cela avait pu venir à son fils.

Les chirurgiens, médecins et barbiers s'en vinrent donc à l'appel du comte de Clermont. Mais quand ils eurent vu de quoi il s'agissait, ils déclarèrent ne pouvoir y remédier, ne sachant ce que c'était, ce dont chacun fut de plus en plus ébahi.

Alors le père envoya quérir les plus suffisants clercs de tout son pays, pour qu'ils vinssent examiner cette merveille et qu'ils lui exposassent la signifiance réelle de ce fer d'épée.

Beaucoup se rendirent à son appel : un seul put s'avouer compétent en cette occurrence. C'était un grand astrologue et un bon nécromancien. Il fit tant par son art qu'il conjura l'ennemi d'enfer, lequel accourut à lui.

— Ennemi, lui dit le nécroman, je te conjure de me dire sans mentir la signifiance de ce signe qui est sur la main de l'enfant de monseigneur Anseaulme !

L'ennemi répondit :

— Puisque tu m'as conjuré, je te dirai la vérité selon mon escient. Cet enfant qui vient de naître est destiné à régner en grande prospérité, en grande joie et grande hautesse d'honneur... Il acquerra et conquêtera beaucoup de terres et d'héritages; il surmontera du tranchant de son épée tous ses ennemis et voisins; il défendra et décorera la Sainte Eglise, et jamais homme en ce monde n'aura fait ce qu'il fera. Maintenant, je ne t'en dirai pas plus long, car je m'en vais...

Et, de fait, l'ennemi disparut.

Le nécroman, satisfait de cette réponse, se rendit incontinent au palais, où se trouvait le comte Anseaulme avec sa baronnie.

— Comte de Clermont et d'Auvergne, lui dit-il, je consens à ce que ma tête soit tranchée et séparée de mon corps si Milles, votre fils, n'a pas plus de renommée et de biens que n'en a jamais eus homme vivant de ce monde, car il est dans les desseins de Dieu qu'il ait plus d'honneur et de vertus que n'en eut jamais personne de deçà la mer salée. Je ne vous en dirai pas davantage, car c'est chose prouvée...

Le comte Anseaulme, entendant ainsi parler le clerc, fut aise plus qu'il n'est possible de le dire. On lui eût donné tout l'or de la terre qu'il n'eût pas été aussi heureux. Aussi remercia-t-il de bon cœur Dieu et la Vierge honorée.

Cette nouvelle se répandit promptement par tout le pays et arriva jusqu'aux oreilles du comte de Limoges, lequel en fut dolent et marri à ce point que la couleur de son visage changea subitement, et qu'il machina en son esprit quelque mauvaise affaire contre l'enfant du comte de Clermont.

Justement, ce dernier résolut d'accomplir le voyage dont il avait fait vœu ; et sa femme étant relevée de gésine, il fit tout apprêter pour le dé-



part. Mais auparavant il manda ses princes et barons afin de leur dire sa pensée.

Quand ils furent réunis, il leur dit :

— Seigneurs, j'ai voué le saint voyage d'outremer, en reconnaissance de la digne portée que ma femme a faite, comme vous savez. Je vais aller voir le lieu où Notre-Seigneur Jésus-Christ a été délivré de mort et d'embarras, ce qui est un noble miracle. Or, pendant mon absence, voici le comte Henry, mon sénéchal, à qui j'ai donné mon amitié et en qui j'ai la plus grande fiance. Je lui laisse la charge de mon fils Milles et le gouvernement de toute ma terre et de toute la contrée, pour le cas où quelque chose surviendrait. Je vous prie, seigneurs, de lui obéir comme à moi, et de lui prêter le même concours loyal, s'il en était besoin, car vous me devez tous foi et loyauté, et je serais très-courroucé d'apprendre que vous avez eu débat et chamaillis.

Les barons du comte Anseaulme lui répondirent que sa terre serait bien gardée, ainsi que tout le pays, jusques à son retour.

La nourrice vint, apportant l'enfant qui avait la couleur vermeille et fraîche comme roses, et elle le présenta à son père, qui le baisa avec grand amour, et ensuite à la comtesse, qui devint blanche comme une fée en comprenant qu'il fallait s'en séparer. Toutefois, elle le prit dans ses bras, le baisa avec passion, tout en faisant grands pleurs et lamentations, le bailla ensuite au sénéchal, qui était l'homme à qui elle se fiait le plus au monde.

Le comte Henry prit donc l'enfant, à son tour, et lui fit faire la révérence devant les princes et les barons, qui ne purent s'empêcher de pleurer de la pitié qu'ils ressentaient.

Lors, Anseaulme et Marie sa femme prirent congé. Deux jours après, ils s'embarquaient.

## CHAPITRE III

Comment le comte de Clermont et sa femme entrèrent en mer et des embarras qu'ils eurent.

Anseaulme s'en alla donc par mer avec sa femme et ses barons, lesquels priaient dévotement Dieu qu'il les menât jusques au port sans encombre.

Quand ils furent ainsi en pleine mer, voguant comme de bons pèlerins qu'ils étaient, une tempête s'en vint à sourdre, avec un vent tel, que, malgré eux, il les conduisit droit au port d'Acre. Là, le comte Anseaulme envoya payer le passage au soudan afin qu'il n'empêchât pas leur voyage; mais le gouverneur de la cité, nommé Lucion, voulut voir par lui-même à quels gens il avait affaire, et il s'en vint au navire, avec de nombreux gens d'armes. Lorsqu'il avisa la comtesse, qui était blanche comme cristal, et d'un maintien si humble et si honnête que c'était merveille de la regarder, il se sentit épris d'amour et il se dit en son cœur :

— Par Mahom! voici une bien belle dame! Je ne pourrai durer si je ne l'ai aujourd'hui à mon coucher pour faire ma plaisance avec elle!...

Lors, il commanda à ses gens d'entrer en la nauf où était la comtesse de Clermont, afin de s'emparer d'elle. Puis, s'adressant à Anseaulme, il lui dit :

— Dis-moi, vassal, à qui est cette dame qui a le visage si clair?

— Certes, répondit Anseaulme, c'est ma propre femme épousée. Elle et moi allons en pèlerinage au Saint-Sépulcre, et si nous sommes ici, c'est que le vent nous y a poussés, et non notre volonté. Par ainsi, je vous prie de recevoir le truage que nous vous devons pour notre passage, et de nous donner congé de nous en aller.

— Par Mahom! s'écria Lucion, il vous convient de faire un autre voyage et de chanter un autre martyr.

— Que me dites-vous? demanda Anseaulme étonné.

— Je dis qu'il me faut laisser cette dame que vous menez avec vous, car je la veux aimer à mon aise, à cause de sa beauté, qui est fort plaisante...

Anseaulme, entendant cela, changea subitement de couleur, et la colère le prit tellement à la gorge qu'à peine put-il parler. Il tira son épée, qui brillait comme le soleil, et il dit au Sarrasin :

— Lucion, je jure Dieu que le premier qui mettra un pied devant l'autre pour aller vers ma dame recevra un tel coup de ma tranchante épée, que je lui en ferai voler la cervelle hors de la tête!...

La colère du comte de Clermont provoqua celle de Lucion, qui ordonna incontinent à ses gens de prendre Anseaulme et de le pendre à deux fourches. En conséquence, un Sarrasin s'approcha pour obéir au commandement de son maître; mais au deuxième pas qu'il avait fait vers le comte de Clermont, celui-ci lui donnait un coup d'épée qui lui fendait la tête jusques aux dents et le jetait mort aux pieds de Lucion. Un second et un troisième Sarrasin eurent le même sort.

Pendant qu'Anseaulme les abattait, d'autres essayèrent d'emmener la comtesse sa femme. Il courut à eux pour les en empêcher, la tirant à lui tandis qu'ils la tiraient à eux. Finalement, cependant, il la leur arracha, et elle se réfugia au plus sûr du navire.

Alors commença, entre les barons du comte de Clermont et les gens d'armes de Lucion, une âpre bataille. Un certain nombre de Sarrasins fut tué. Mais, pour un qui tombait, il en revenait dix, tellement que les trente barons qu'Anseaulme avaient emmenés avec lui passèrent tous de vie à trépas en moins de rien.

Anseaulme, voyant cela, fut tout hors de sens, et se mit à crier et à se lamenter.

— Ah! comtesse, dit-il à sa femme, sauvez-vous! Votre amour et la mienne sont désormais séparées, car je vais finir ma vie ici!... O mon beau fils Milles, que je ne reverrai plus jamais, Dieu te veuille garder!

La comtesse de Clermont, entendant ainsi son seigneur se lamenter et faire deuil, se pâma, pendant qu'il continuait à batailler sur le bord du navire contre les maudits Sarrasins pour sauver sa vie et sa femme.

## CHAPITRE IV

Comment le comte sauta de sa nauf sur le sable, et mit à mort Lucion et son frère, et comment il fut pris et conduit devant le soudan.

En cet endroit, l'histoire dit que le comte Anseaulme, preux et hardi, abandonna la nef et sauta sur le sable de la grève, pour batailler plus à son aise et abattre encore plus de Sarrasins.

Il fut environné de toutes parts; mais il combattit si vaillamment à l'aide de sa tranchante épée, qu'il fit un sanglant abattis de païens autour de lui.

Lucion, le maréchal du soudan d'Acre, était plein de rage de voir que la belle comtesse de Clermont allait lui échapper, d'une part, et de l'autre que le comte Anseaulme faisait de si nombreux vides dans les rangs de ses gens d'armes. Il s'approcha en conséquence de lui, pour en finir, et son frère le suivit.

Mal leur en prit à tous deux, car le vaillant Anseaulme les abattit l'un après l'autre, et leur décolla proprement la tête des épaules. Puis, après eux, ce fut le tour des Sarrasins les plus rapprochés de lui.

Mais, hélas! les forces du comte de Clermont commençaient à s'épuiser, et ses ennemis renaissaient sans cesse, comme nuée de sauterelles. Il comprit qu'il était perdu, et sa femme aussi. Lors, il cria hautement, de telle sorte qu'on l'entendit de loin :

— Pour Dieu! dame, mettez votre corps en sauveté! Nagez par la mer autant que vous le pourrez, et me laissez là, car je suis mort... Adieu, ma douce compagne! Adieu, ma loyale amie! Jamais plus ne vous reverrez, ce qui me poigne!...

La comtesse de Clermont, entendant et voyant cela, fut aussi désespérée que le pouvait être son mari, et, dans sa douleur, elle voulut se jeter dans les flots. Les mariniers de la nauf s'y opposèrent avec énergie, et la contraignirent à vivre en la rejetant dans le fond du navire et en la réconfortant de leur mieux. De plus, comprenant qu'ils n'avaient rien à gagner à rester plus longtemps dans le voisinage de mécréants, ils levèrent l'ancre, dressèrent les voiles et partirent au plus vite.

Quand le comte Anseaulme vit la nauf s'éloigner, il recommanda sa femme à Dieu en faisant de grands regrets en son cœur, avec une telle violence, qu'il en perdit quasi l'haleine.

— Adieu, ma mie, murmura-t-il. Ma mort est jurée, mais vous vivrez... Que Dieu vous conduise à bon port!

Les Sarrasins, comprenant que l'une des deux proies leur échappait, voulurent s'en venger sur l'autre, et ils entourèrent si bien le comte Anseaulme, qu'il fut pris et désarmé en un clin d'œil. Et, après lui avoir donné assez de coups pour le tuer sur place, sans cependant y parvenir, ils le lièrent et menèrent au soudan de la cité d'Acre, lequel était le plus fier et le plus cruel Sarrasin de toute la Turquie.

On raconta à ce chef de mécréants comment Anseaulme, le plus hardi chrétien qu'on eût jamais vu, avait défait Lucion, son frère, et plus de trente Sarrasins. Le soudan aimait beaucoup Lucion, son maréchal; il jura par Mahom, son grand dieu, que le comte de Clermont aurait la tête tranchée.

— Ah! chien de chrétien! lui cria-t-il, tu as tué celui que j'aimais le plus au monde!... Je ne voudrais pas, pour une carraque pleine d'or fin, que tu ne fusses pas pris... Aussi te ferai-je mourir honteusement et vilainement!...

Le comte de Clermont répondit fièrement :

— Que le Dieu en qui je crois me garde et me défende!

Là-dessus, le soudan manda tous ses barons, pour tenir conseil avec eux au sujet de son prisonnier.

## CHAPITRE V

Comment la comtesse de Clermont, pendant qu'on conduisait son seigneur Anseaulme devant le soudan d'Acre, était conduite à Constantinople, et ce qui arriva d'elle.

Pendant que le vaillant comte Anseaulme était conduit vers le soudan d'Acre, qui se préparait à le faire mourir de malemort, pour venger son maréchal Lucion, la bonne comtesse Marie, sa femme, était conduite par le vent dans la direction de Constantinople.

La nauf qu'elle montait aborda dans le port de cette grande cité dont l'empereur venait de mourir et qui, à cause de cela, menait grand deuil.

Chacun fut bien étonné de voir une si gente et si noble dame dans une nauf, avec quelques mariniers, et l'impératrice ne tarda pas à en être informée. En conséquence, la comtesse Marie fut conduite devant cette princesse, qui lui trouva bonne physionomie et l'interrogea avec bonté, en lui demandant qui elle était.

La comtesse de Clermont était loyale et franche. Toutefois, elle crut devoir répondre au plus loin

de sa pensée, et elle fit bien, car d'aucunes fois, en disant la vérité crue, on s'expose à s'en repentir.

Ce qu'elle répondit plut à l'impératrice, qui résolut de la retenir auprès d'elle, afin de lui confier une pucelette de sept ans, nommée Sadoine, afin qu'elle lui apprît sa contenance et qu'elle l'endoctrinât comme elle paraissait capable de le faire.

La comtesse de Clermont remercia l'impératrice de Constantinople de son bon accueil et de son bon vouloir, et elle adopta la jeune Sadoine pour sa fille et son élève. La comtesse était une sage et douce dame, qui trouvait du bonheur à aimer, et, puisqu'elle n'était plus en Auvergne, auprès des créatures qu'elle affectionnait, elle n'était pas fâchée de s'organiser une autre famille, non pour remplacer l'autre, mais l'empêcher de la regretter avec trop d'amertume.

Sadoine, la pucelette, était un bon terrain dans lequel il n'y avait qu'à planter et semer pour que tout y poussât à souhait et à merveille. Aussi ne pouvait-elle pas trouver une meilleure dame que la comtesse Anseaulme, laquelle, de son côté, ne pouvait rencontrer une plus docile écolière.

C'est ainsi que cette loyale dame demeura en la maison de l'impératrice de Constantinople, pleurant souvent son loyal seigneur et ami, le comte Anseaulme, car elle le croyait mort, et demandant à Dieu de la réunir bientôt à lui.

Nous laisserons là la comtesse Marie, pour revenir au comte Anseaulme, que nous avons momentanément abandonné et qui était sur le point d'être honteusement mis à mort.

## CHAPITRE VI

Comment le comte Anseaulme fut condamné par le soudan à être dévoré par un griffon et autres bêtes sauvages d'une île voisine, et comment il rencontra en cette île le roi d'Antioche.



Une fois assemblés en conseil, les barons demandèrent au soudan d'Acre de quoi il s'agissait.

— Seigneurs, répondit le soudan, voici un mauvais et félon chrétien qui a tué de sa main Lucion, mon maréchal, pour lequel j'avais l'amitié la plus grande. En outre, il a tué le frère de Lucion et une trentaine de leurs gens, que nous devons venger. C'est sur le moyen à employer pour mettre à mort cet infidèle, que j'entends vous consulter. Mourir serait trop peu pour un crime comme le sien; il faut qu'il ait une fin lamentable... Cherchez et dites!

— Sire, dit un baron, il y a au milieu de la mer une île hantée par des bêtes sauvages et surtout par un formidable griffon. Il y a quarante ans que ce cruel monstre règne en cette île et à vingt lieues à la ronde, tant sur eau que sur terre, où il a tout dévasté... Il a mangé bêtes et gens, et, dans toute l'étendue de son royaume, il ne croît ni blé ni grain de froment... Je propose donc qu'on envoie ce chrétien à ce griffon, qui s'en arrangera et nous vengera...

Le soudan trouva l'avis bon : on n'en chercha pas d'autres. Anseaulme fut dépouillé de son armure et laissé sans cotte ni haubergeon; puis on le jeta dans un bateau et on nagea vers l'île où régnait le griffon redouté. Lorsqu'on fut près d'aborder, on força le comte de Clermont à descendre dans un batelet qui attenait au bateau, et que l'on poussa vers l'île.

Anseaulme, se voyant seul, s'écria :

— Dieu me veuille sauver de mort! car je suis vraiment en grand danger d'être dévoré par serpents et par autres bêtes malfaisantes!...

Cela dit, il entra dans l'île, qui lui parut sinistre et ténébreuse.

— Ah! murmura-t-il, Jésus, vous qui avez fait le ciel, la terre et le firmament, ne souffrez pas qu'aucune bête sauvage fasse aucune lésion sur mon corps!...

Puis, songeant à Marie, sa femme, il ajouta :

— Marie! ma souveraine joie, où êtes-vous à cette heure?... Dieu vous a sauvée sans doute!... Jamais plus je ne vous reverrai... Adieu! ma loyale et douce amie!... Adieu, Milles, mon doux enfantelet! Adieu mon pays et mes serviteurs! Jamais plus je ne vous reverrai! Jamais plus vous n'entendrez parler de moi!...

Le comte Anseaulme était tant travaillé de douleur et de fatigue, qu'il s'endormit malgré lui sur la lande stérile de cette île dangereuse.

Au beau milieu de son sommeil, il entendit une voix qui lui dit :

— Anseaulme, comte de Clermont et d'Auvergne, ne crains rien, car tu es des amis de Jésus-Christ, et il n'oublie jamais ses serviteurs... Tu reverras encore Marie, ta femme au clair visage, et Milles, ton doux fils que tant tu aimes!... Mais, avant de les revoir, tu auras à souffrir maint et maint mal, parce qu'aucun bien ne s'achète en ce monde qu'à ce prix... Présentement, tu vaincras le monstre par lequel on t'a condamné à être dévoré... Cet odieux griffon, qui a causé jusqu'ici tant d'épouvantements, a un diable dans le corps... Lorsque tu l'auras tué, tu verras sortir le malin esprit sous forme de fumée noire... Lève-toi donc et ne redoute rien!...

Anseaulme se réveilla, se leva et se mit résolûment en marche pour obéir à l'ordre qui lui avait été transmis pendant son sommeil.

C'est ainsi qu'il arriva en un hallier obstrué d'épines de bois aiguës et nombreuses, et formant un tel treillis, qu'il était impossible d'aller outre. Et, de fait, depuis quarante-trois ans, personne n'avait passé là, ni Sarrasin, ni Grec, ni chrétien, ni chevalier, ni vassal, ni bourgeois.

Le comte de Clermont en était là, lorsqu'à quelques pas de lui, il entendit une voix dolente qui se rapprochait de minute en minute et qui, bientôt, fut tout à fait à la portée de son oreille.

Un chevalier parut armé de pied en cap.

— Qui êtes-vous, sire chevalier? demanda Anseaulme au nouveau-venu.

— Je suis le roi d'Antioche et je pleure les gens de ma suite que le griffon a dévorés. Et vous, damoiseau?

— J'ai nom Anseaulme, et suis comte de Clermont et d'Auvergne... Je suis ici pour être dévoré par le monstre qui a déjà mangé les gens de votre suite... Mais je jure que si, au lieu d'avoir une simple robe comme j'ai présentement, j'avais cotte et haubergeon, je me défendrais vaillamment contre toutes les bêtes sauvages de cette île... Avec l'aide de mon Dieu, on peut tout, Sire...

Le roi d'Antioche parut hésiter un instant; puis, se décidant, il se débarrassa vitement de son riche haubert, de son riche heaume et de son riche blason, et les donna au comte de Clermont, qui les revêtit sans plus tarder.

## CHAPITRE VII

Comment le comte Anseaulme, avec l'aide de Dieu et de monseigneur saint Georges, vainquit le griffon, au grand ébahissement du roi d'Antioche.

Anseaulme ayant revêtu le harnois du roi d'Antioche, tomba à genoux et dit :

— Glorieux Dieu qui avez été envoyé sur terre pour en sauver l'humaine engeance; vous dont la digne Mère a conçu sans péché ni corruption; vous qui avez été présenté au Temple; vous qui, à l'âge de trente-deux ans ou environ, avez souffert mort et passion; vous qui, au troisième jour, êtes ressuscité de mort à vie, et maint et maint miracle avez fait, je vous requiers aide et merci!

Cette oraison faite, Anseaulme se releva et marcha droit au monstre, qui courut sur lui en sifflant.

Le combat fut âpre et sanglant. Le comte de Clermont était brave et il avait foi en Dieu; mais son adversaire était pourvu de griffes aiguës, et d'une queue formidable avec laquelle il renversa deux fois Anseaulme.

Le roi d'Antioche faisait piteuse mine pendant cette bataille, et il comprenait à merveille que le griffon n'allait faire qu'une bouchée du comte de Clermont et de lui-même.

Et de fait, la situation d'Anseaulme était délicate et périlleuse. Bien qu'il eût cassé d'un coup d'épée une des ailes du monstre, il se sentait vaincu et perdait tout son sang par les blessures qu'il avait reçues.

Heureusement que Dieu n'oublie jamais ses serviteurs. Il vit le danger du comte de Clermont et lui envoya monseigneur saint Georges, qui apparut, monté sur un fougueux cheval, et terrassa le griffon, qui s'en alla rouler dans la mer en vomissant des torrents de fumée.

Le roi d'Antioche, devant ce merveilleux spectacle, fut plus ébahi qu'il ne l'avait jamais été de sa vie.

— Ah! murmura-t-il, comte de Clermont, je crois au Dieu qui fait de pareilles choses!... Je me fais chrétien!

Anseaulme était heureux, non pas seulement d'avoir vaincu le monstre et d'en avoir délivré la contrée qu'il désolait, mais d'avoir conquis une âme de plus au ciel.

Une pensée vint cependant troubler sa joie. Il songea à sa loyale femme, la comtesse Marie, et ce souvenir lui tira les larmes du cœur et des yeux.

## CHAPITRE VIII

Comment le roi d'Antioche fut baptisé; comment la reine d'Antioche pria d'amour le comte de Clermont, et comment celui-ci fut renvoyé au soudan d'Acre.

Quand le bon roi d'Antioche vit ainsi pleurer le vaillant comte Anseaulme, il le réconforta de son mieux, puis, le prenant par la main, il le mena en la cité d'Antioche, où ils trouvèrent le peuple, qui se lamentait, croyant avoir perdu son seigneur.

La reine ne se démenait pas moins, et ses barons avec elle, car chacun s'imaginait bien que le griffon avait dévoré le roi après l'avoir emporté. Mais quand il entra avec Anseaulme, les Sarrasins laissèrent leur deuil et coururent joyeusement au château annoncer l'arrivée de son mari à la reine, qui s'en vint vitement à sa rencontre, en menant grande joie.

— Ah! Sire, s'écria-t-elle en l'accolant et le baisant, comment vous êtes-vous échappé de ce péril?...

— Dame, répondit le roi, voici un chevalier courtois qui m'a garanti.

Alors il lui conta l'aventure, et comment il lui avait promis de croire en Jésus-Christ et de se faire baptiser, ainsi que ses gens.

— Quant à moi, ajouta-t-il, c'est chose résolue depuis que j'ai été témoin de ce miracle, et j'espère bien que mes barons et mon peuple se feront baptiser comme moi. D'ailleurs, ceux qui s'y refuseront seront punis de mort...

— Je ferai ce que vous ferez, Sire, dit la reine, et les barons m'imiteront, tant grands que petits.

C'est en devisant ainsi qu'ils arrivèrent au palais, où le roi manda aussitôt les gentilshommes de sa cour, auxquels il raconta l'aventure qu'il avait déjà racontée à sa femme, leur demandant conseil. Ses barons furent de son avis, et il s'empressa de man-

der le pape, les cardinaux, les archevêques et les évêques, qui s'empressèrent eux-mêmes de venir, heureux d'avoir ainsi à gagner de nouvelles âmes au ciel.

Le baptême du roi d'Antioche eut lieu en grande pompe, ainsi que celui de la reine. Il fut nommé Abilant, et sa femme Ydorie. Après eux furent pareillement baptisés barons, princes, et le commun peuple.

Ce jour-là, le comte Anseaulme reçut grand honneur du pape et des cardinaux, à cause du bien qu'il avait fait à la religion.

Quelque temps après, la reine d'Antioche devint grosse d'enfant; puis elle accoucha, et, après son accouchement, elle s'onamoura du comte Anseaulme.

Or, un jour que le roi d'Antioche était allé quelque part en ébat et qu'il restait fort peu de monde au château, elle envoya quérir secrètement le comte de Clermont pour qu'il eût à venir lui parler. Quand il fut arrivé, elle le fit asseoir près d'elle, et lui, qui ne pensait nullement à mal, s'assit et attendit courtoisement qu'elle lui dit pourquoi elle l'avait fait venir.

Cela ne tarda guère.

— Damoiseau, lui dit-elle, daignez m'entendre et me comprendre... Je vous vois si beau, si gracieux, si vaillant, que, pour l'amour de vous, je veux oublier l'amour de monseigneur le roi... Par ainsi, assurez-moi que vous ferez ce qui me plaira...

Anseaulme, marri de ce qu'il entendait là, répondit :

— Reine, daignez à votre tour entendre et comprendre ce que j'ai à vous dire... J'ai eu à femme une loyale dame qui a péri certainement en mer... Mais, à cause de cela, je lui veux garder ma foi... En outre, votre seigneur est honnête et bon : le tromper pour moi serait pour vous un grand déshonneur et une grande vilenie... C'est du moins mon sentiment, et, plutôt que de consentir à ce que vous me proposez, j'aimerais mieux être traîné à quatre chevaux... Il y a un long temps déjà que j'ai demandé au roi congé d'aller à la recherche de ma femme... Aussitôt qu'il me l'aura accordé, je partirai et ne me reposerai que lorsque je l'aurai trouvée...

La reine d'Antioche dissimula la colère et le dépit que lui causait cette réponse, et, comme elle était grandement enamourée du comte Anseaulme, elle essaya par tous les moyens en son pouvoir de l'amener à ses fins, mais sans pouvoir y réussir. Ce fut en vain qu'elle le tint une demi-journée à ses côtés, dans sa chambre : Anseaulme, préservé de mal par sa loyauté et par son amour pour la comtesse Marie, ne se laissa nullement aller aux désirs de la reine d'Antioche, de quelque séduction qu'elle ornât ses paroles et ses gestes.

Aussi, le soir, quand elle fut couchée avec le roi, elle ne tarda pas à dire :

— Ah ! cher Sire, je suis bien courroucée !

— Et de quoi? demanda le roi.

— Votre cœur se fie trop au comte Anseaulme, reprit la reine, et le comte Anseaulme a la chair hardie, car il a songé à faire grande vilenie contre vous, en me requérant de déshonneur...

— Vous, dame? s'écria le roi ébahi.

— Oui, certes, moi et non nulle autre... Il m'a voulu prendre outre mon gré et faire de moi à sa volonté... Par ainsi, cher Sire, je vous supplie de m'en venger et de condamner le comte à périr... Le roi d'Antioche, entendant cela, sentit la sueur lui perler sur le front et la jalousie le mordre au cœur...

— Ah! s'écria-t-il, je n'eusse jamais cru le comte capable de concevoir si laide et si déloyale pensée contre moi!... Mais aussi, c'est être bien fou que de se fier ainsi à un étranger!...

Le roi d'Antioche passa une fort mauvaise nuit. Aussitôt le jour venu, il envoya arrêter Anseaulme, et, lorsqu'il fut arrêté, il alla vers lui et lui dit :

— Ah ! sire comte de Clermont, vous avez mérité la mort, et vous l'aurez!... — Pour Dieu! Sire, qu'ai-je fait?... — Vassal, je vous dois bien haïr, car vous avez voulu honnir ma femme... Vous faisiez donc bien peu de cas de moi, que vous avez songé à me couvrir de ce déshonneur?...

Le comte Anseaulme, tout éperdu, voulut parler et se blanchir ; mais il ne le put; le roi ne le voulut pas écouter et fit assembler ses barons pour le juger. Les barons, reconnaissants envers Anseaulme, qui avait tué le griffon, se contentèrent de demander à ce qu'il fût banni d'Antioche et renvoyé au soudan d'Acre, ce qui eut lieu.

Le soudan, en le voyant revenir, fut ébahi ; mais comme le roi d'Antioche, il lui pardonna en faveur du monstre dont il avait purgé la contrée, et il se contenta de le faire jeter dans une obscure prison, comme meurtrier et larron.

— Hélas, murmura Anseaulme, j'avais mal, et il me faut maintenant souffrir pis... Que Dieu me donne patience suffisante !

## CHAPITRE IX

Comment le comte de Limoges, ayant assemblé une armée, vint mettre le feu au château de Clermont, et comment le jeune Milles fut préservé de mort par sa nourrice.



Nous avons précédemment dit que le comte de Limoges, jaloux du destin prédit au fils du comte de Clermont, avait conçu à son sujet de mauvaises pensées. Aussi, quelque temps après le départ d'Anseaulme et de ses barons, se présenta-t-il aux portes de Clermont avec son armée, par une nuit obscure, et comme chacun reposait en cette cité. L'assaut fut donné, et l'armée du comte de Limoges entra sans peine, se dirigeant vers le château, où elle mit le feu.

Il y eut grande rumeur, on le comprend. La nourrice du jeune Milles entendit ce bruit, se leva et aperçut les flammes qui dévoraient le château. Lors elle courut vers l'enfantelet confié à sa garde, le prit dans ses bras, et s'enfuit

tout bellement par la chaussée, jurant qu'elle ne reviendrait pas à Clermont avant que son seigneur Anseaulme n'y fût revenu lui-même. Elle ne voulut pas se retourner, parce qu'elle avait entendu, en fuyant, les gens du comte de Limoges, qui criaient : « Mort à Milles ! » Galleraux avait en effet promis trente bezans d'or à qui lui rapporterait cet enfant, mort ou vif.

Elle alla ainsi jusqu'à Besançon, à pied, demandant l'aumône tout le long du chemin, ce qu'elle n'avait jamais fait de sa vie. Mais on s'habitue à tout pour les êtres qu'on aime.

A Besançon, la nourrice s'arrêta et fit sa demeurance en cette cité, en y louant une petite chambre. Chaque matin, elle sortait de chez elle, prenait son enfant entre ses bras et s'en allait de maison en maison, et d'église en église, truander et demander l'aumône. Et, comme tout le monde prenait plaisir à la grande beauté de l'enfant, on faisait largesse à la mère.

Elle truanda et quémanda tant et tant, qu'au bout d'un long temps elle finit par avoir grosse somme d'or et d'argent. Ne croyez pas qu'elle la dépensât ? Tout au contraire : plus son trésor s'arrondissait, plus elle regardait à sacrifier une seule maille. C'était la plus chiche de toutes les chiches, à ce point qu'elle n'achetait rien, et se nourrissait seulement du pain et de la viande qu'on lui donnait par charité. Son premier trésor s'arrondit bientôt ainsi davantage, et elle amassa assez d'argent pour en emplir un petit sac qu'elle cacha dans la paille de son lit, de peur qu'on ne le lui dérobât.

Je cesserai pour l'instant de parler de la nourrice et de l'enfant Milles, et je parlerai du bon comte Henry le sénéchal et de son fils Amys.

## CHAPITRE X

**Comment Henry le sénéchal emporta son fils Amys à Langres, et le confia à son oncle Richier.**



enry, le bon sénéchal, avait été éveillé par les mêmes rumeurs qui avaient fait fuir la nourrice du jeune Milles. En entendant crier : « Au feu ! au feu ! Trahis ! trahis ! » il sauta du lit, sans songer à se vêtir convenablement, prit son fils, descendit dans le jardin du château, et suivit un petit chemin aboutissant à une poterne qui donnait sur les champs. Il avait les clefs de cette poterne: il ouvrit et s'en alla, tenant toujours Amys entre ses bras.

Là, il rencontra un certain nombre d'habitants qui fuyaient devant l'incendie et devant les gens d'armes du comte Galleraux. C'est ainsi qu'il apprit ce qu'il ne savait pas jusque-là, c'est-à-dire la trahison du comte de Limoges.

Le pauvre sénéchal, à qui Anseaulme avait confié la garde de son fils Milles, fut bien marri d'apprendre cela. Il pleura et se démena à faire pitié. Il maudit le comte Galleraux, auteur de tout ce mal.

— Hélas ! cruel ! s'écria-t-il, quel mal a donc pu te faire cet innocent enfantelet qui a quatre mois à peine ?... Quel déplaisir a-t-il pu te causer ?..... Sois maudit de Dieu, traître comte !..... Lorsque monseigneur Anseaulme apprendra cela, il s'en vengera terriblement...

Tout en disant ces paroles, le bon sénéchal continuait à cheminer, tenant toujours son fils entre ses bras. C'est ainsi qu'il arriva en la cité de Langres où demeurait un sien oncle, sénéchal de Boulogne, lequel avait nom Richier. Le comte Henry comptait lui bailler son fils à nourrir, chausser et vêtir, et, ainsi débarrassé de ce cher fardeau, il espérait pouvoir se remettre en route pour retrouver le comte Anseaulme.

Il alla donc à l'hôtel de son oncle, lequel était un homme gros et grand, bien membru, fort et puissant.

— O cher oncle ! lui dit-il en lui faisant la révérence, que Dieu vous donne honneur et bonne vie !

Quand messire Richier vit son neveu ainsi accoutré, avec un enfant sur les bras, il se refusa à le reconnaître pour sien.

— Vous n'êtes pas mon neveu répondit-il; je n'ai pas d'aussi pauvres parents, ni d'aussi pauvres amis... Vous avez couché en mauvais herbage, allez-vous-en de céans !...

Henry reprit :

— Pour Dieu, mon oncle, ayez pitié de moi et de ce beau petit enfant que j'ai engendré et dont la mère, votre nièce, est morte présentement, hélas ! Le comte de Limoges, un envieux, a mis le feu à la ville et au château de Clermont, en l'absence du comte Anseaulme, mon cher seigneur, et j'ai dû fuir pour sauver ce pauvre enfantelet...

Le sénéchal raconta encore quelques détails de la trahison de Galleraux; mais, au lieu d'apitoyer son oncle, il le fit rire.

— Par la Sainte-Croix ! mon gars, vous avez la langue bien longue et vous ne tenez guère à votre tête... Vous êtes en ce pays de Bourgogne dont le duc est proche parent du comte de Limoges; s'il a vent des paroles que vous dites là, il vous fera prendre et envoyer à monseigneur Galleraux, car ils s'entr'aiment de grande amitié, et bon sang ne peut mentir...

— Mais, mon oncle...

— Allons, Henry, soyez raisonnable et délogez de céans de peur des dangers... Pour ma part, je n'oserais ni vous aider ni vous retenir... Vous avez perdu votre état : il s'agit d'en chercher un autre... Aujourd'hui, il n'y a ni parent ni ami qui tienne : on les fuit lorsqu'ils peuvent vous nuire...



— Ah! bon oncle, reprit le sénéchal Henry, vous ne devez pas me faire faute ainsi, ce serait trop cruel .. Vous avez dit vous-même que bon sang ne pouvait et ne devait pas mentir... Personne ne sait son malheur à venir... On voit en l'œil d'un autre l'ordure qui lui fait mal, mais celui qui l'a ne la voit pas... Par ainsi, mon bon oncle, je vous supplie d'avoir pitié de mon enfant et de moi..

Henry eut beau dire et faire : l'oncle Richier fut inflexible, et non-seulement il ne voulut pas l'aider d'une maille, mais encore il ne daigna pas s'approcher pour voir et baiser le petit enfant qu'il tenait en son giron, ce dont Henry fut péniblement affecté.

La femme de Richier venait d'arriver sur les dernières paroles de son mari et de son neveu.

— Vous êtes bien méprisable, dit-elle, de ne pas tenir plus que cela compte de votre chair et de votre sang!... Si vous refusez le père, ne refusez pas l'enfant au moins... Prenez-le et faites-le allaiter, car il en a besoin... Vous savez bien, en outre, que nous avons richesse suffisante pour le nourrir, chausser et vêtir sans en être ruinés...

— Puisqu'il en est ainsi, soit! répondit l'oncle. Henry, vous me laisserez votre fils... Mais, pour le reste, néant!... Je n'ai point à vous aider d'or ni d'argent, beau neveu !...

— Mon oncle, dit le pauvre Henry, me voulez-vous donc renier pour votre parent?... Ne savez-vous donc pas bien que je suis le propre fils de votre propre frère Régnier...

— Je n'en sais rien, répondit durement Richier; je ne reconnais pour parents que ceux qui ont de quoi vivre et qui se savent aider...

Le comte Henry n'insista plus. Il lui suffisait, en somme, que son enfant fût recueilli et soigné, et il le fut. Il prit donc congé tellement quellement de son oncle Richier et de sa tante, et il s'en retourna à Clermont. Mais, ayant appris en chemin que Galleraux en avait pris possession et en recevait les profits, il s'en alla à Montferrand, où il fut bien festoyé par les chevaliers et barons du pays.

On voulait qu'il restât. Il répondit :

— Messeigneurs, jamais plus je ne m'arrêterai que je n'aie retrouvé le comte et la comtesse Anseaulme... Si vous avez eu de leurs nouvelles, dites-le-moi... Dites-moi pareillement où est le jeune Milles, leur fils.

— Nous n'en savons rien, répondit-on.

Alors, le comte Henry prit congé des barons et des bourgeois de Montferrand, prit grosse somme d'or et d'argent, se fit armer et monta à cheval, avec une suite de gens armés comme lui.

— Ah! mon oncle Richier, dit-il, ne me gabera plus, lui qui m'appelait chétif... car j'ai de l'or et de l'argent assez maintenant, Dieu merci !... Le proverbe a raison : Qui peut se gouverner sans rien coûter à ses amis, doit être tenu pour sage en dires et en faits!...

---

## CHAPITRE XI

**Comment la nourrice menait l'enfant Milles truander et demander l'aumône, et comment l'enfant ne voulait pas être de ce métier.**



Milles, l'enfant du comte Anseaulme, était devenu grand et bien formé. Sa mère nourrice le menait truander deçà et delà, ce qui ne lui plaisait guères.

— Mère, lui disait-il souvent, ce métier-là n'est pas beau... J'en voudrais bien apprendre un autre...

La nourrice ne répondait et l'emmenait comme à l'ordinaire dans les rues de Besançon, ce dont il avait honte plus que jamais.

Milles, en effet, était né pour autre chose que pour demander l'aumône. Il était grand, fort, adroit, autant que gracieux et beau, et il se sentait déjà d'âge et de taille à gagner sa vie d'une autre manière. Quand sa mère nourrice l'emmenait pour truander et qu'il rencontrait par les rues quelque belle femme ou quelque gente pucelle, la couleur lui muait au visage, et, à ce moment, il n'eût pas demandé l'aumône pour tout l'or du monde.

Il n'était pas seulement honteux de faire ce métier de paresseux devant des femmes; il l'était encore de le faire avec l'humble jaquette qu'il avait pour unique vêtement. Il ignorait qu'il était mieux vêtu ainsi, plus beau garçon, plus désirable pour les dames et les pucelles, que les jeunes gens de son âge qui étaient vêtus de plusieurs couleurs de draps.

Les jours où il ne sortait pas avec sa nourrice, il en était très-heureux; aussi s'empressait-il de monter à cheval pour aller se promener et chevaucher le plus loin qu'il pouvait, et cela avec une telle grâce et un si noble maintien, qu'on eût cru qu'il avait été page toute sa vie. De plus, quand il en trouvait l'occasion, il sollicitait les varlets pour qu'ils le laissassent conduire les chevaux à l'abreuvoir ou au pré.

A toutes ces causes, Milles ne put se tenir de dire un jour à sa nourrice :

— Mère, il y a longtemps que je désire être bien joli... Je vous aimerais bien si vous m'achetiez de belles chausses, une bonne robe et un bon pourpoint, car je ne veux plus aller truander, mais servir quelque homme de bien...

— Mon fils, répondit la nourrice, il n'appartient pas à bélîtres qui vont coquiner comme nous fai-

sons d'être habillés comme vous le voulez être... Jamais on ne nous donnerait rien...

— Cela m'importe peu ! reprit Milles, qui avait l'air très-décidé. Fi de la truandise ! Je tiens pour plus honorable de servir un bon prud'homme qui aura cinq ou six chevaux à panser, que de truander et coquiner comme je fais... Au moins, je chevaucherai à loisir derrière lui quand il ira dehors, et là sera mon gibier...

— Par Dieu ! répliqua la nourrice, tu auras grandement tort, mon enfant, car c'est là un rude métier, tandis que tu n'as nulle peine dans celui que nous faisons : on n'a qu'à aller d'un lieu à l'autre... Et tu as si bonne mine, que les deniers pleuvent dans mes mains, comme grêlons au mois de mars...

La nourrice parla encore longtemps ; mais Milles ne l'écoutait plus. Son parti était pris et bien pris : à partir de ce jour il ne voulut plus l'accompagner dans ses tournées. Et il lui arriva plus d'une fois, à cause de cela, de n'avoir pas déjeuné le soir en se couchant.

## CHAPITRE XII

Comment Milles déroba l'argent de sa mère nourrice, et s'en alla à l'aventure où Dieu le mena.

Quand Milles eut l'âge de vingt et un ans, il paraissait en avoir trente, tant il était grand, fort et membru. Et tant plus il se voyait ainsi et tant plus il était honteux de demander l'aumône.

— Faut-il donc que je sois toujours truand ! se dit-il à lui-même. Ma mère a amassé beaucoup d'argent sans en dépenser maille ni denier ; le plus souvent même elle s'en va coucher sans boire ni manger... Cela n'est pas raisonnable... Mais, par Dieu ! si je trouve jamais son trésor, elle peut être sûre que je ne lui en laisserai pas un morceau valant seulement un petit blanc... Je m'en achèterai robes et chevaux et m'en irai de céans... Pour l'heure présente, il s'agit de l'épier et de savoir où elle a pu cacher ce trésor...

Milles songea un instant ; puis il se dit :

— Je ne l'ai jamais vu, mais je tiens pour assuré qu'elle a un trésor, et un très-gros... Car, qui ne dépense rien et qui gagne beaucoup doit amasser une forte provision d'or et d'argent... Ah ! si je le pouvais découvrir, ce trésor !.. Je m'achèterai robe de fin drap, haubert, hoqueton, noble harnois, et serai un capitaine de guerre... Oui, tel sera mon état... Puis, si je trouve quelque belle pucelle qui soit riche et qui me veuille aimer, je ne lui manquerai pas... Je lui dirai tout bas que je suis fils d'un prince, d'un grand seigneur ou d'un avocat, et non d'autre... Car, par Dieu ! si j'étais comte de Flandres, ou grand prince, je ferais trancher la tête à tous ces truands bélîtres qui demandent l'aumône et se font briser les bras afin de mieux émouvoir, ainsi que ces autres truands, gros et gras, qui couchent sur de beaux coussins de plume molle...

Voilà ce que se disait Milles.

Un jour, il advint qu'il se trouva seul en la maison de sa mère, qui était allée truander. Il ferma la porte et se mit à chercher partout pour trouver le trésor qui devait être caché dans quelque endroit. Il n'y eut trou, lieu ou cornèt généralement quelconque où il ne cherchât, jurant Dieu qu'aussitôt qu'il l'aurait trouvé, cet argent gagné en ordure, il ne se ferait nul scrupule de le dépenser.

Il avait regardé et fouillé dans beaucoup d'endroits sans aucun succès. Il s'en vint au lit de sa nourrice.

— Ci-gît le trésor ! dit-il.

Et il commença par jeter la paille et à chercher avec ardeur comme un limier qui est sur une piste. Il fit tant qu'il trouva un sac où il y avait force florins et gros tournois.

— Je le savais bien ! s'écria-t-il tout joyeux de sa découverte.

Il prit donc le sac et refit le lit de façon à ce que sa mère ne s'aperçût de rien ; puis il s'en alla grande allure, de peur d'être poursuivi.

## CHAPITRE XIII

Comment le jeune Milles, avec l'argent qu'il avait emporté de chez sa nourrice, se fit équiper des pieds à la tête.

Milles s'en alla tout droit à Langres, sans se retourner, sans presque s'arrêter, et, quand il fut arrivé dans cette cité, il alla loger chez un honnête bourgeois nommé Artus.

Le duc de Bourgogne, Gombaux, était à Langres en ce moment-là. Il y faisait grande assemblée des nobles et barons de ce pays. Aussi en venait-il chaque jour en grand nombre.

— Est-ce qu'il y a guerre ? demanda Milles à son hôte.

— Nenni, cher sire, répondit Artus.

— Mais, alors, pourquoi ce remue-ménage en cette cité ?... Pourquoi ces allées et venues de chevaliers et de gens d'armes ?...

— Je vais vous le dire... Monseigneur le comte de Limoges mène guerre contre ceux d'Auvergne, qui se sont ligués contre lui en l'absence de leur seigneur, le comte de Clermont... Or, monseigneur Gombaux, notre glorieux duc, est le propre cousin germain du comte de Limoges, et, à cette cause, il tient à lui envoyer secours...

— Le comte de Limoges a donc reçu échec des barons d'Auvergne ?

— Oui et non... Ils ont repris possession de la cité de Clermont, où le comte de Limoges s'était



installé... Mais ce dernier tient les champs et peut leur causer dommage... Les secours que monseigneur le duc de Bourgogne veut lui envoyer ont pour but de le mettre à même de terminer vitement et honorablement cette guerre.

— Messire Artus, dit alors Milles en remettant à son hôte le sac de florins et de tournois qu'il avait découvert dans le lit de sa nourrice, voici une somme d'argent avec laquelle j'entends me vêtir et équiper des pieds à la tête... Vous m'achèterez s'il vous plaît un cheval, une armure complète, écu, heaume, haubert et généralement toutes les choses nécessaires à un homme de guerre... Je demande à être bien chaussé et bien vêtu aussi...

— Cher damoiseau, répondit Artus ébloui par la quantité de gros tournois et de gros florins qui se trouvaient dans le sac de la nourrice, vous serez vêtu et harnaché comme un prince avec la moitié seulement de cette somme.

— Croyez-vous, messire Artus?

— Certes, oui!

— N'épargnez rien, je vous prie...

— Je n'épargnerai rien, puisque vous me le commandez, mais il vous restera la moitié au moins de cette somme que vous me confiez là...

— Messire Artus, j'ai fiance entière en vous... Ce qui restera, vous le garderez en dépôt entre vos mains jusqu'à ce que je vous le réclame...

— Mais, vous connaissez les chances de la guerre; s'il vous arrivait malheur?...

— Si je meurs, messire Artus, vous prierez pour moi et vous garderez la somme dont vous ferez l'emploi qu'il vous plaira. Présentement, je vous prie de m'acheter l'équipement dont j'ai besoin...

— Bien volontiers! répondit Artus.

Et, sans plus tarder, il se mit en devoir d'obéir à son jeune commensal.

D'abord il alla au marché et acheta un très-beau cheval de Carthage, qu'il fit harnacher par les selliers, les chapuiseurs, les cuireurs et les bourreliers les mieux faisants. Il acheta également bon écu, bon heaume, bon haubert, et le reste. Puis, en revenant au logis, il y ramena le taillandier, qui habilla le jeune Milles tout de neuf, et lui donna robes et pourpoints de bon drap et de belle apparence.

Quand Milles fut ainsi vêtu, il sembla transformé aux yeux d'Artus,

— Ah! bachelier, s'écria ce bonhomme, il y a en cette ville un damoisean qui vous ressemble de corps, de visage, de parler et de condition, d'une merveilleuse façon, tellement qu'on vous croirait engendrés tous deux par le même père...

— Quel nom a-t-il, ce damoiseau qui me ressemble?

— Il a nom Amys et il est de très-haut lignage, comme vous sans nul doute...

Milles était trop occupé de lui-même en ce moment-là pour s'occuper beaucoup d'un autre. Il sourit au bonhomme Artus et monta sur son beau cheval de Carthage pour aller se promener dans les rues de Langres.

—

## CHAPITRE XIV

Comment Milles et Amys firent connaissance et se lièrent d'une mutuelle et forte amitié destinée à durer jusqu'à la mort.

Equipé comme il l'était, rendu plus beau encore par les riches habits dont il était vêtu, Milles s'en alla donc chevaucher par la cité.

Je n'étonnerai personne en disant qu'il recueillit sur sa route des sourires et des admirations, car il avait vraiment belle et fière mine sur son coursier, qu'il montait comme un écuyer qui en a depuis longtemps l'habitude.

C'est ainsi qu'il arriva devant la maison du sénéchal Richier, qui, en le voyant, lui cria :

— Eh! beau neveu, vous avez là un merveilleux coursier... Combien vous a-t-il coûté? Je vous en prie, ne me célez pas... je vous donnerai l'or et l'argent nécessaire pour le payer...

Milles crut que le sénéchal se voulait gaber de lui, et cela le fâcha.

— Beau sire, lui répondit-il, vous avez grand tort de vous moquer de moi... Mais, par Dieu! si je vous tenais hors de Langres et que vous m'en dissiez autant, je vous prouverais qu'il n'y a entre nous ni amitié ni lignage!...

— Eh! beau neveu, reprit Richier, qu'avez-vous donc à vous courroucer ainsi? Ce que j'ai fait, c'est parce que c'est mon droit et mon devoir d'oncle...

Milles, voyant que le sénéchal persistait dans sa gaberie, allait persister dans sa colère, et je ne sais pas ce qui serait arrivé, lorsque survint précisément le jeune Amys. Le sénéchal, ébahi, regardait les deux bacheliers, ne sachant plus vraiment lequel ou n'était pas son neveu.

— Regardez-moi ce chevalier, dit-il à ceux qui l'entouraient et en leur montrant Milles; voyez comme il ressemble à Amys!... Si mon neveu était perdu, je prendrais celui-ci pour lui et lui donnerais à boire, à manger, à se vêtir, à se chausser, en son lieu et place...

— C'est vrai, lui répondit-on ; ils se ressemblent tous deux comme deux gouttelettes de lait.

Lors, Richier appelant son neveu, lui dit :

— Amys, voulez-vous voir un jouvenceau pareil à vous?... Regardez celui-ci devant et derrière... Vous vous ressemblez tous deux comme si vous étiez fils du même père et de la même mère...

Amys fit ce que son oncle lui commandait, et, après avoir bien regardé Milles de côté et d'autre, des pieds à la tête, il alla vers lui, et tous deux firent aussitôt connaissance.

Ils s'en allèrent ensemble en la maison du sénéchal, où ils burent et mangèrent joyeusement. Après le manger, ils eurent plusieurs paroles en-

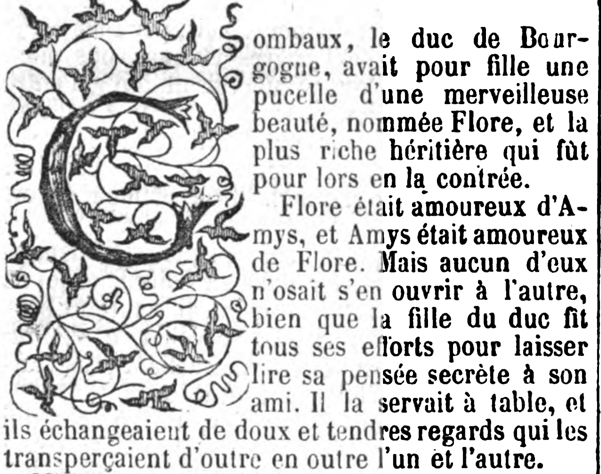
semble, par lesquelles ils cimentèrent leur mutuelle amitié, qui devait se continuer jusqu'à la mort. A partir de ce moment, ils n'eurent à eux deux qu'un cœur et qu'une volonté, et s'entr'aimèrent plus que ne le font d'ordinaire les hommes.

Ils se firent vêtir et chausser tous deux de la même livrée, de sorte qu'il eût été impossible de dire au juste lequel des deux était le neveu du sénéchal, et lequel était Milles. Compagnons inséparables désormais, ils allèrent ensemble à la guerre du comte de Limoges, où ils firent de grandes prouesses, où ils gâtèrent et pillèrent la comté de Clermont, sans se douter qu'ils ravageaient là un pays ami au profit d'un de leurs ennemis. Si ce n'eût été l'hiver, tout le pays d'Auvergne eût été ruiné. Mais il y eut trêves entre les barons de Clermont et le comte de Limoges, et les gens d'armes se retirèrent chacun en son pays.

Milles et Amys s'en revinrent donc à Langres, où se tenait le duc de Bourgogne.

## CHAPITRE XV

Comment Amys envoya son compagnon Milles parler à la belle Flore en son lieu et place et avec ses vêtements.



Sombaux, le duc de Bourgogne, avait pour fille une pucelle d'une merveilleuse beauté, nommée Flore, et la plus riche héritière qui fût pour lors en la contrée.

Flore était amoureux d'Amys, et Amys était amoureux de Flore. Mais aucun d'eux n'osait s'en ouvrir à l'autre, bien que la fille du duc fît tous ses efforts pour laisser lire sa pensée secrète à son ami. Il la servait à table, et ils échangeaient de doux et tendres regards qui les transperçaient d'outre en outre l'un et l'autre.

Milles s'aperçut de l'amour de son compagnon pour Flore, et en même temps du chagrin qu'il éprouvait de ne pas pouvoir aller plus loin que le regard avec elle.

—Beau compagnon, lui dit-il, vous êtes amoureux de Flore la Belle, et elle est amoureuse de vous, j'en suis assuré... Par Dieu! si elle m'aimait ainsi, moi, je ne serais pas long à lui parler bouche à bouche et non pas œil à œil, comme vous faites... Par ainsi, Amys, si vous m'en voulez croire, vous irez parler à votre mie, afin qu'un autre ne lui parle pas avant vous... Soyez hardi en amour comme vous l'êtes en guerre!... Le proverbe a raison : Jamais couard n'eut belle amie...

Amys ne voulut pas suivre ce conseil ; il préféra suivre une autre voie.

— Doux et loyal compagnon, répondit-il à Milles, je songe à autre chose qu'à ce que vous me conseillez... Prenez mes vêtements, allez-vous-en parler à Flore, et sachez ainsi sa volonté à mon endroit, car, à vrai dire, je ne sais comment me conduire, et si c'est à mon profit, ou à mon dommage, qu'elle me regarde comme elle fait souvent lorsque je la sers à table... Je vous supplie, cher compagnon, de faire cela pour moi, et de m'en rapporter bonnes nouvelles.

— Volontiers, dit Milles.

Et, de fait, il se rendit sans plus tarder à la chambre de la pucelle, où il entra aussi hardiment que s'il eût eu l'habitude d'y entrer. Mais cette hardiesse même lui fut fatale, car il fit un faux pas et tomba tout de son long à terre devant Flore, qui aussitôt courut à lui en disant :

— Amys, vous êtes blessé?

— Nenni, ma dame, répondit Milles en riant. C'est le grand amour que j'ai pour vous qui m'a aveuglé et fait tomber... Quand il vous plaira, je verrai clair et ne tomberai plus...

La belle Flore se mit à rire, prit la main du jouvenceau et le fit asseoir près d'elle. Lors, Milles l'enceignit de son bras droit, de façon à toucher son beau sein de vierge, en ce moment tout palpitant de plaisir, et lui murmura à l'oreille :

— Dame, je souffre pour vous en mon cœur telle rage d'amour que nuit et jour je ne puis durer ni reposer... Pardonnez-moi de m'être enhardi jusqu'à vous le dire ; mais sachez que ce n'est pas moi, c'est l'amour qui m'y a poussé!... Je vous requiers merci si je vous ai offensée... et, dans ce cas, je m'en irai de céans pour vous débarrasser de moi, et m'en irai si loin, si loin, par delà la mer, que jamais vous n'entendrez nouvelles de moi...

La belle Flore, entendant cela, eut le cœur tout joyeux, et la chose lui vint bien à gré.

— Gentil damoiseau, répondit-elle à Milles d'une amoureuse façon, je ne vous défends pas cette chambre ; tout au contraire, vous y pouvez venir à toutes les heures de jour et de nuit que bon vous semblera, car la vie des amants est honnête quand l'honneur est gardé loyalement de part et d'autre, de bon cœur et sans mal penser... Il convient seulement que nous nous gardions des médisants, de peur d'acquérir blâme et mauvaise renommée. Amants qui s'entr'aiment ont le paradis en ce monde!...

— Belle, répliqua Milles, puisqu'il vous plaît ainsi, comme à moi, que notre amour se parachève et que nous ne soyons, vous et moi, qu'un cœur, je vous supplie de m'assigner l'heure où je devrai revenir céans... Je ne vous ai pas tout dit, et je veux vous dire plus sûrement encore combien je vous aime...

Flore, à cette demande, rougit jusqu'au blanc des yeux, un peu ébahie de la hardiesse que lui témoignait celui qu'elle croyait être Amys, et elle ne put s'empêcher de le lui dire en manière de doux reproche.

— Belle amie, répondit Milles, c'est la force de mon amour qui cause cela... J'ai le cœur si blessé de votre divine personne, que je n'en peux plus...

— Puisque vous m'aimez ainsi, dit la pucelle, j'aurais bien mauvais cœur de vous haïr... Revenez demain en cette chambre, après midi, et d'ici là, je penserai à ce que vous venez de me dire...

## CHAPITRE XVI

**Comment Milles retourna vers son compagnon Amys pour lui dire la réponse de la belle Flore.**

Flore ayant tendrement renvoyé Milles, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain, il s'en alla retrouver son compagnon, qui l'attendait dans des transes inexprimables.

— Compagnon, lui dit-il, vous pouvez aller hardiment voir votre dame... Car aussitôt que j'ai été entré dans sa chambre, elle m'a pris par la main et m'a fait asseoir à côté d'elle... Je vous avouerai même que, n'eût été ma grande amitié pour vous, je n'eusse pas résisté à la douceur de sa personne et je l'eusse baisée plusieurs fois sur ses belles lèvres rouges qui semblaient deux cerises mûres... Sachez, mon compagnon, que vous avez pour mie la plus gracieuse et la plus amoureuse pucelle qui soit au monde... Je prie Dieu que vous ne lui causiez point de préjudice d'honneur, car elle ne pense nullement à mal, la pauvrette... Allez donc vers elle, mon loyal ami.

— Je n'oserai jamais...

— Il faut oser... En tout cas, je vous supplie de ne plus me renvoyer vers elle, moi, pour cause de tentation... Sa grande beauté m'a fait mainte et mainte fois soupirer, et quiconque a l'insigne bonheur de se trouver seul à seul avec une si séduisante pucelle est bien sot de ne pas en exiger tant seulement un baiser, car au matin avec du pain on prend bien du fromage...

— Doux compagnon, répondit Amys, je vous tiens pour bon et loyal, et je vois bien que vous n'avez pas fait la pâte de mon tourteau comme n'eût sans doute pas manqué de le faire tout autre que vous en semblable occurrence... Maintenant, doux et bon compagnon, dites-moi à quelle heure je pourrai aller voir ma dame?...

— Demain, après midi.

Amys eut le cœur tout joyeux de ces nouvelles-là, et il remercia grandement son compagnon Milles. Aussi, le lendemain, à l'heure dite, le gentil damoiseau s'en alla heurter, en tremblant beaucoup, à la porte de la chambre de la princesse, qui vint ouvrir elle-même.

Amys lui fit la révérence, elle le prit par la main et le fit asseoir à ses côtés, comme elle avait fait la veille avec Milles, croyant que c'était Amys. Ainsi furent-ils l'un à l'autre. Ainsi se virent-ils longtemps, de jour comme de nuit, s'entr'aimant d'une si parfaite et si naturelle amour, qu'il m'est impossible de le réciter.

## CHAPITRE XVII

**Comment la nourrice de Milles, arrivée à Langres, rencontra Amys, et, croyant que c'était Milles, le prit par sa robe et la tira si rudement qu'elle la déchira.**



r, la mère nourrice de Milles s'était mise en route pour le chercher et recouvrer l'or et l'argent qu'il lui avait dérobés. Elle s'en allait ainsi par monts et par vaux, par villes et par châteaux, faisant regrets et disant :

— Hélas! si je tenais mes cent vieux gros d'argent et mes cent florins d'or, et toute ma monnaie que ce faux truand de Milles m'a dérobée, je ne serais pas en cette peine et en ce dénûment!... Moi, qui, de ma vie, n'avais jamais osé en distraire un denier pour boire ou mangé un bon morceau, ou pour chausser de bons souliers, ou pour me couvrir le dos d'une bonne chemise!...

Tout en murmurant ces paroles et d'autres que je ne rapporte pas, la nourrice arriva à Langres demi-folle, par suite de la perte de son argent.

Elle s'hébergea dans une hôtellerie, où elle ne put fermer l'œil de toute la nuit, à cause des soucis qui la poignaient plus douloureusement que jamais.

— Hélas! disait-elle, hélas! Milles, ce que j'avais épargné avec tant de soin après avoir payé toute ma vie à truander, vous l'avez emporté tout d'un coup!... Vous méprisiez la coquinerie, et vous ne vouliez pas aller mendier; mais vous n'avez pas dédaigné de prendre pour vous ce que nous avions gagné à nous deux dans ce métier!...

Le lendemain, au matin, la nourrice commença sa quête par les rues de la cité. Dans l'après-dîner, comme elle passait sur une chaussée devant le palais du duc de Bourgogne, elle se croisa avec le jeune Amys, qu'elle arrêta incontinent, croyant arrêter Milles, son fils. Elle l'arrêta en le prenant par sa robe, et elle la tira avec une telle violence, qu'elle la déchira jusqu'à la poitrine.

Le sénéchal Richier était aux fenêtres du palais avec toute la baronnie du duc.

— Ah! traître larron! cria la nourrice à Amys, fort ébahi. Ah! tu m'as emporté et dérobé mon argent! C'était pour t'en acheter cette robe de drap, n'est-ce pas?... Par l'image de Dieu! tu me la laisseras ou tu me rendras mon argent, et je te ferai pendre et étrangler comme tu mérites de l'être!...

Amys crut que cette femme était folle et enragée; mais sa robe n'en était pas moins déchirée,

et il était honteux d'être mis en cet état devant le monde, qui commençait à s'amasser en riant autour d'eux.

Plus le populaire venait, plus Amys se sentait rougir de honte, et plus la nourrice criait et se lamentait haut.

— Hélas! bonnes gens, disait-elle, ce paillard glouton m'a volé et emporté tout mon argent!...

Le duc et les barons, qui étaient aux fenêtres du palais, descendirent aussitôt pour faire cesser cette scène scandaleuse.

— Ma mie, tu es folle! dit le duc à la nourrice, qui continuait à vociférer et à retenir Amys. Nous connaissons bien ce jouvenceau, et tu ne dois pas le connaître... Avise donc mieux à qui tu parles.

— Sire, répondit-elle, j'ai nourri et élevé ce jouvencel pendant mainte et mainte journée, et, pour cela faire, quêté pain et argent... Le pain, il le mangeait; l'argent, je l'épargnais... Eh bien! il y a un an environ, il s'est enfui de chez moi, emportant plus de cent livres de bonne monnaie, avec quoi il a acheté cette robe fourrée... Faites que mon argent me soit restitué, ou je me fais partie contre lui comme larron.

— Femme, reprit le duc, je connais bien ce jouvenceau, te dis-je, car il a été nourri en cette contrée et non en nulle autre... Va-t'en; tu es folle ou tu le prends pour un autre...

La nourrice, au lieu de se calmer, recommença à braire plus fort que devant, disant que cela n'était pas vrai, et que ce jouvencel était bien celui qu'elle avait nourri et qui lui avait emporté son ragent. Elle y gagna que le duc de Bourgogne, la tenant pour folle et démoniaque, commanda qu'on la liât et qu'on la menât au moustier, pour voir si Dieu lui voudrait aider.

Sur ces entrefaites survint Milles, le noble écuyer. En reconnaissant sa nourrice et en remarquant la violence qu'on lui faisait, il entra dans la presse et dit d'une voix forte :

— Seigneurs, je vous prie de laisser là cette femme et de n'y pas toucher davantage, car c'est ma propre mère, et cela me fait souffrir de la voir ainsi malmenée...

Quand la nourrice entendit cette voix et reconnut Milles, elle se redressa suppliante vers le duc de Bourgogne.

— Sire duc, lui cria-t-elle, faites-moi mon droit, car voici le vrai larron!... Ce n'est pas mon fils, je suis seulement sa nourrice... Je jure, par notre Dieu! que c'est lui qui m'a dérobé mon argent!...

Le duc de Bourgogne, qui s'était éloigné, revint sur ses pas, et, tout étonné, il dit à la nourrice :

— Femme, quel est ce damoiseau que tu dis avoir nourri? Il semble, à proprement parler, qu'il soit prince ou fils de grand seigneur... Dis-moi la vérité, et je te ferai justice...

— Sire, répondit la dame, il est né à Clermont en Auvergne, du comte Anseaulme et de la comtesse Marie, qui le baptisèrent Milles. C'est pour le nourrir et l'élever que j'ai truandé. Voici toute la vérité, sire duc...

Le duc de Bourgogne ne voulut pas perdre cette occasion de faire plaisir à son cousin le comte de Limoges, en lui annonçant la découverte qu'il venait de faire. Il commanda donc au sénéchal Richier de faire conduire Milles en une grosse tour bien fermée, et il bailla trente marcs d'argent à la nourrice, qui, si elle fut contente de recevoir cette somme, fut prise de remords quand elle vit les gens d'armes emmener celui qu'elle avait nommé son enfant pendant un si long temps. Hélas! ce remords venait trop tard! On ne blute pas une pâte qui est déjà pétrie!...

## CHAPITRE XVIII

**Comment Milles fut mis hors de prison par le moyen d'Amys et de la belle Flore, à laquelle mal en prit.**

Comme on le croit bien, Amys n'avait pas vu emmener d'un œil sec son cher et loyal compagnon Milles. Tout au contraire, il mena grand deuil, et, tout en pleurant, il chercha dans son esprit les moyens à employer pour le mettre hors de prison.

Il s'avisa d'en aller parler à sa mie, la belle Flore.

— J'y consens, répondit la pucelle, qui ne savait rien refuser à son amant; je vous aiderai de tout mon pouvoir à mettre votre compagnon hors de prison... Seulement, il faudra que je m'en aille hors de cette contrée après l'affaire, pour éviter la fureur du duc mon père; car, lorsqu'il apprendra que j'ai aidé à l'élargissement de Milles, il me fera certainement mourir, si je ne m'y oppose pas en fuyant...

— Dame, répondit Amys, nous vous emmènerons avec nous, et nous fuirons si loin d'ici, que jamais le duc n'aura nouvelles de nous...

— Bel Amys, dit la pucelle, venez donc devers moi à minuit; nous ferons la chose convenue.

A minuit, en effet, Amys étant venu, elle et lui s'en allèrent trouver le gardien de la tour où était renfermé Milles.

— Monseigneur, mon père vous mande par moi que vous livriez Milles, dit la belle Flore, prenant la parole la première. Il veut l'envoyer secrètement cette nuit au comte de Limoges pour le faire mourir, afin que ses parents et amis n'en sachent rien.

— C'est sagement parler et faire, répondit le gardien en leur donnant les clefs.

Milles fut délivré aussitôt, à la grande joie de son compagnon et de lui-même.

— Allez faire vos apprêts, dit Amys à sa dame; pendant ce temps, je vais mener Milles jusqu'à la porte... Puis je vous reviendrai quérir.

— Bien, dit Flore, allez, et que Dieu vous conduise!...

Lors, Milles et Amys s'en vinrent à l'écurie, prirent chacun un bon coursier, montèrent hâtive-

ment dessus et s'en vinrent à la porte de la ville, que le neveu de Richier fit incontinent ouvrir, car on l'honorait beaucoup et on le redoutait un peu à cause de l'influence dont il jouissait auprès du duc de Bourgogne.

Quand la porte de la cité fut ouverte, les deux compagnons sortirent dans la campagne, et Milles s'étant mis momentanément à l'abri, Amys revint pour chercher sa mie, ainsi qu'il le lui avait promis. Mais en chemin il rencontra un garçon qui l'arrêta en lui disant :

— Amys, allez-vous-en, car si le duc vous trouve, il vous fera pendre!...

— Comment cela?... demanda Amys inquiet.

— Oui... le duc a appris que son prisonnier venait de sortir avec vous et avec sa fille... Il a interrogé sa fille et l'a fait mettre en prison... On vous cherche; on vous trouvera si vous restez céans... Par ainsi, fuyez au plus vite!... fuyez!...

Amys, tout dolent de cette nouvelle, dut se résigner à fuir, comprenant que, pour l'instant, ses efforts pour la sauver seraient inutiles. Il rejoignit donc Milles, qui l'attendait.

— Et votre dame?... demanda Milles.

— Ah! répondit Amys, ah! franc compagnon, nous sommes déçus! Ma mie Flore a été mise en prison à cause de vous!...

— A cause de moi?... Mais alors, il nous faut revenir en la cité pour la délivrer...

— Non, compagnon... tout au contraire... il faut jouer des éperons sur les flancs de nos bêtes, car, si nous restons plus longtemps dans ce maudit voisinage, nous serons pris, et, une fois pris, nous ne pourrons nous échapper...

Ils avaient de bons coursiers; ils chevauchèrent donc toute la nuit et tout le jour suivant sans s'arrêter autrement que pour laisser souffler leurs bêtes. Tant et tant ils allèrent, que, finalement, ils arrivèrent en Lombardie, où ils s'embarquèrent.

## CHAPITRE XIX

Comment Milles et Amys arrivèrent à Constantinople, où était la comtesse de Clermont, et comment Milles s'enamoura de la fille de l'impératrice.

Donc, Milles et Amys s'embarquèrent, et les mariniers les menèrent droit à Constantinople.

Milles ne savait pas que la comtesse de Clermont, sa loyale et vertueuse mère, était en cette cité. Seulement, lorsque la nauf entra dans le port, il se sentit tout angoisseux, et, sans attendre qu'on eût abordé, il sauta à terre, au grand ébahissement des mariniers, car il venait ainsi de courir un grand danger.

Amys le suivit, et tira dehors leurs coursiers, sur lesquels ils s'empressèrent de monter l'un l'autre pour faire leur entrée dans la ville, qui était dans la désolation, par suite de la menace qu'avait faite le soudan d'Acre.

Le soudan d'Acre, le même qui tenait en ses prisons le comte de Clermont et le comte Henry son sénéchal, qui était venu se prendre en ses filets en cherchant son seigneur Anseaulme; le soudan d'Acre voulait avoir à femme Sadoine, la fille de l'impératrice de Constantinople, parce que c'était la plus belle chrétienne de tout l'empire grec, et, comme on ne voulait pas la lui donner, il avait fait appel à tous les rois ses vassaux, et avait réuni une armée de cent mille combattants. Pour l'instant, grâce à lui, il n'y avait plus en Grèce ni ville ni village, ni église ni moustier où les païens n'eussent mis le feu, et le même sort menaçait Constantinople.

Milles et Amys apprirent cela comme tout le monde. Ils surent que l'armée du soudan approchait, bannières déployées, et ils résolurent alors, comme l'argent leur manquait, d'aller se louer à Othon, cousin de l'impératrice, qui faisait appel à tous les gens d'armes disposés à combattre les Sarrasins.

Othon, pour réconforter l'impératrice, et lui prouver que si son armée n'était pas aussi forte que celle de son ennemi, elle valait cependant quelque chose, fit défiler ses hommes d'armes, deux par deux, en bonne ordonnance, devant le palais.

L'impératrice était aux fenêtres, et, à côté d'elle, était Sadoine sa fille, dont le visage resplendissait comme un soleil de beauté...

Véritablement, il n'y avait nulle plus belle pucelle en toute la Grèce et dans tous les pays environnants. Le ciel l'avait faite haute et droite, de façon à rendre tous les cœurs amoureux d'elle. Elle avait les yeux plus verts que ceux d'un faucon, les seins ronds, durs et pointants sous le vêtement, la bouche vermeille, les dents blanches; elle était enfin avenante au possible de corps et de visage, de cœur et d'esprit.

A côté d'elle était la comtesse Marie, la bonne dame qui l'avait instruite et enseignée et que l'impératrice honorait à l'égal de sa propre sœur.

Donc, les gens d'armes s'en vinrent défiler devant le palais à bannières déployées. Il faisait beau voir les pennonceaux voleter en l'air, et reluire au soleil les harnois et les heaumes.

Milles et Amys défilèrent avec les autres, et, comme les autres, ils ne purent s'empêcher de lever les yeux jusqu'aux fenêtres où étaient les dames. Milles aperçut d'abord sa mère, la comtesse Marie, vers laquelle il eût couru avec joie s'il eût su qui elle était; puis, il aperçut Sadoine, et alors il n'eut plus d'yeux que pour l'admirer.

— Amys, dit-il à son compagnon, voyez cette pucelle à cette fenêtre... Dieux! qu'elle est belle! Je n'ai jamais vu sa pareille au monde!... Mère-Dieu! je comprends seulement maintenant combien je suis pauvre et combien ma pauvreté me défend d'espérer! Quelle distance de cette merveille à moi! Ah! pourquoi, au lieu d'avoir seigneurie et richesse, suis-je pauvre au point de n'avoir pas même de quoi dîner?... Il me tarde de me trouver

en bataille, afin que cette pucelle entende parler de moi...

Pendant que Milles s'extasiait ainsi devant la beauté de l'incomparable Sadoine, celle-ci, à son tour, le regardait ainsi que son compagnon.

— Dame, dit Sadoine à la comtesse Marie, voyez donc ces deux jouvenceaux, là-bas... Par Jésus-Christ, on n'en forma jamais de plus beaux!... Ils se ressemblent de visage et d'allure comme frères germains, et l'on dirait volontiers qu'ils ont tous deux tourné dans le même ventre...

La comtesse de Clermont, entendant cela, regarda du côté où regardait Sadoine, et, apercevant les deux compagnons qui étaient vêtus à la mode de France, tout son cœur tressaillit.

— Ah! murmura-t-elle, ils me rappellent le plaisant pays de France où j'ai vécu comtesse de Clermont, heureuse et honorée!... Pourquoi n'y suis-je plus? Pourquoi n'ai-je plus mon bon seigneur Anseaulme et mon cher Milles?...

Comme la comtesse Marie pleurait en regrettant son pays, Sadoine imagina, pour la réconforter, d'envoyer un écuyer vers les deux jeunes compagnons.

## CHAPITRE XX

Comment Milles et Amys furent appelés auprès de la belle Sadoine, et comment celle-ci s'enamoura de Milles, qui s'était énamouré d'elle.



Voyant la belle Sadoine le désigner à l'écuyer, Milles se sentit fort aise et il ne put s'empêcher de dire à Amys :

— Compagnon, je crois vraiment que Jésus-Christ m'aidera! Mon cœur me dit que je serai un jour empereur de Grèce et que j'aurai en mariage cette belle fille qui est là-haut aux fenêtres du palais!...

En ce moment, l'écuyer de Sadoine s'approcha, et, le saluant, lui dit :

— Gentil damoiseau, une dame vous mande par moi que vous veniez au plus tôt lui parler en ce palais, et que vous ameniez avec vous votre compagnon...

— Volontiers, répondit Milles tout joyeux, entrainant Amys avec lui.

Ils suivirent tous deux l'écuyer, et quand ils furent arrivés au perron du palais, ils baillèrent leurs chevaux à garder à un serviteur; puis, montant les degrés, ils se trouvèrent bientôt en présence de la belle Sadoine et de la bonne comtesse Marie, assises toutes deux sur un banc, et devant lesquelles ils s'agenouillèrent respectueusement.

— Enfants, leur dit la comtesse de Clermont, dites-moi, je vous prie, quels sont vos père et mère, et si vous êtes tous deux frères ou non...

— Dame, répondit hardiment Milles, nous sommes frères, en effet, et tous deux natifs de Bourgogne, pays riche et puissant dont le duc est notre oncle...

La pauvre dame soupira. Ces deux jouvenceaux n'étaient pas ce qu'elle croyait; cependant, comme son sang ne peut mentir et qu'elle se sentait attirée d'amitié vers eux, elle détacha un annelet de son doigt et l'offrit à Milles en disant :

— Damoiseaux, j'aime beaucoup ceux qui sont du pays d'où vous venez, et, à cause de cet amour, je suis à leur commandement... Par ainsi, comme vous me semblez tous deux forts et puissants, je vous engage à aller et venir céans comme en votre demeurance... Vous servirez ma dame Sadoine et sa mère, et, si vous vous montrez honnêtes à les bien servir, vous en aurez bonne récompense, je vous le promets...

— Dame, répondit Milles, je ne désirais pas, pour ma part, d'autre sort que celui que vous daignez nous proposer, à mon compagnon et à moi... Servir ma dame Sadoine, faire sa volonté, c'est la meilleure récompense que vous me puissiez donner, et je n'en veux point d'autre...

La comtesse Marie, entendant sortir de si bonnes paroles de la bouche de son fils, qu'elle ne savait pas si proche d'elle, ne put s'empêcher de sourire et de dire à Sadoine :

— Ma dame, voici deux enfants bien appris, bien faits, beaux, avenants, gracieux, et en tout dignes de gouverner un royaume... Plût à Dieu, le roi de gloire, que je fusse encore au pays d'Auvergne : je les voudrais de tout mon pouvoir enrichir, car ils méritent grand avoir et grande gloire, j'en suis assurée...

Sadoine avait regardé Milles et il avait fait sur son cœur l'impression qu'elle avait faite elle-même sur le sien.

— Mère-Dieu, reine du Paradis, murmura-t-elle toute enamourée, il n'y a qu'en France que naissent d'aussi beaux jouvenceaux!... On n'en trouverait pas de pareil à celui-ci dans toute la Grèce... Mon cœur va vers lui, je le sens... Mère-Dieu! faites qu'il m'aime!... car un tel vassal vaut bien l'avoir de tout un pays... Maintenant, je ne vêtirai point de robe verte ou rouge... Je ne m'occuperai plus du sort des villes ou des châteaux qui m'appartiennent : je ne veux plus m'occuper désormais que de ce mignon-ci... Mon cœur lui agrée... Il est tout à fait à mon plaisir... Il est noble et beau : j'en veux faire mon amour, et prendre en lui seul mon déduit et mon réconfort... Le posséder et être possédée par lui, ce sera mon paradis en ce monde!... Je le préfère à tout et à tous... Eh! que m'importerait donc d'avoir terres et châteaux, avec un baron vieil et chenu, blanc et gris, malade et décrépit? Je serais toute ma vie en péché avec lui, car je souhaiterais toujours sa mort... Tandis qu'avec celui-ci, fût-il pauvre, je serais assurée de passer une douce et joyeuse existence...

En murmurant ces tendres paroles, Sadoine la pucelle regardait doucement Milles, et, comme il lui semblait merveilleusement beau, elle ne pou-



vait détacher ses yeux amoureux de son visage et du reste de son corps.

— Damoiseau, reprit la comtesse Marie en s'adressant de nouveau à Milles, dites-moi, je vous prie, comment on vous nomme?...

— Dame, répondit Milles, je vous le dirai. J'ai nom Beaudoin, et mon frère que voici a nom Richier.

Milles disait cela par peur du duc de Bourgogne. S'il eût su à qui il parlait ainsi, il se fût bien gardé de changer de nom ; mais il ne savait et ne pouvait pas savoir que c'était celle qui l'avait porté neuf mois en ses côtés.

— Beaux fils, dit alors la comtesse Marie, soyez les bienvenus.

## CHAPITRE XXI

**Comment le soudan d'Acre assiégea la ville de Constantinople et comment les chrétiens firent une sortie contre les païens; et comment Milles, aidé d'Amys, enleva un étendard et fit prisonniers deux rois.**

Le maréchal de l'impératrice de Constantinople, Othon, ordonna à tous ses chevaliers et gens d'armes de sortir de la ville à la rencontre des païens qui l'assiégeaient.

Les Grecs étaient au nombre de quarante mille, bien armés et bien embastonnés. Le soudan d'Acre n'avait pas une armée moins nombreuse ; il était en outre accompagné du roi de Jérusalem, du soudan de Perse, du soudan de Damiette, du roi d'Inde et de plusieurs autres princes païens.

Quand les deux armées furent en présence, les Turcs se mirent à tirer de leurs arcs des flèches acérées qui volèrent plus dru parmi les Grecs que ne vole la neige en hiver. Les Grecs, on le pense bien, ne furent pas en reste, et leurs coups de lances et d'épées firent des vides dans les rangs de leurs ennemis.

Sadoine-la-Belle et la comtesse Marie d'Auvergne étaient sur les murailles de la ville, regardant le combat et essayant de reconnaître leurs amis, ce qui était impossible à cause de l'horrible mêlée qui avait lieu.

L'herbe était rouge de sang. Les morts et les mourants s'entassaient devant les murs de la cité : le soudan d'Acre, alors, songea à décider le succès pour lui en s'avançant, monté sur un éléphant et tenant en main un étendard d'or fin, avec son escorte de rois et de soudans. Mais Milles et Amys, qui ne se quittaient pas plus que deux doigts de la main, avaient résolu de s'illustrer ce jour-là par une éclatante prouesse, et cet étendard que portait le soudan d'Acre était ce qui leur fallait justement. En conséquence, ils coururent sur les païens de l'escorte comme loups après brebis, décidés à vaincre ou à mourir ensemble.

— Compagnon, cria Milles à Amys, à nous cet étendard qui reluit au soleil!...

— Allons, répondit Amys.

— Et tous deux s'en allèrent, rapides comme l'épervier qui a aperçu une alouette.

Un des rois de l'escorte du soudan d'Acre eut la tête séparée en deux par Milles; un second roi, Danebron, ne fut pas mieux traité par la hache d'Amys.

— Que Mahom vous emporte! cria le soudan irrité, en s'apercevant des ravages que faisaient autour de lui les deux vaillants compagnons. Si je vous puis tenir, je vous ferai pendre et traîner à la queue de mes chevaux!...

— Maudit soudan, lui répondit Milles, tu ne nous auras pas... Tu as commencé la guerre à cause de la belle Sadoine que tu croyais avoir; mais tu regretteras bientôt ce que tu as fait.

Lors, Milles et Amys se remirent à frapper à droite et à gauche, coupant bras et jambes, brisant têtes et heaumes, tuant hommes et chevaux.

Le roi Danebron s'était relevé du coup que lui avait porté la hache d'Amys; Milles alla vers lui pour l'achever : Danebron cria merci, jurant qu'il se ferait baptiser. Milles lui octroya sa grâce et le bailla à garder à quatre soudards qui le menèrent en la cité.

Pendant qu'on emmenait Danebron, Milles s'emparait de l'étendard du soudan d'Acre, qui venait de choir et que venait de ramasser le roi Alzarius. Celui-ci ne voulait pas lâcher prise, et il batailla énergiquement contre le vaillant fils d'Anseaulme, qui finit par prendre possession de l'étendard en abattant d'un dernier coup de hache le roi Alzarius.

— Sus! sus! cria le sénéchal de Constantinople, voyant le danger où était Milles, environné de toutes parts. Sus! Aide à ce chevalier, le meilleur que j'aie jamais vu!...

On alla vers Milles pour le dégager. Avant qu'on n'eût eu le temps d'arriver jusqu'à lui, il avait trouvé moyen de blesser mortellement Malaquin, roi d'Afrique et cousin du roi Danebron. Malaquin, de peur de pis, cria merci à son adversaire, qui le reçut à rançon et l'envoya rejoindre Danebron dans la cité.

La victoire se fût décidée en faveur des Grecs, car ils combattaient vaillamment, entraînés qu'ils étaient par l'exemple de Milles et d'Amys. Les païens avaient pris peur et ils fuyaient comme corbeaux devant les flèches des chasseurs, lorsque le soudan d'Acre, qui s'était échappé un instant, revint tout à coup, amenant avec lui cent mille Sarrasins frais et nouveaux, hurlant et criant, comme foudre qui tombe du ciel.

Lors, Othon fit sonner la retraite. Les chances n'étaient plus égales.

## CHAPITRE XXII

Comment Milles et Amys firent leur entrée dans Constantinople, au bruit des trompettes et des tambours, et comment Milles, particulièrement, fut accueilli par l'impératrice.

Othon ayant donc rallié ses gens, on s'en revint vers Constantinople, pendant que Milles et Amys chassaient les prisonniers devant eux.

L'entrée des Grecs en leur cité fut un triomphe. Trompes et tambours allèrent leur train, sonnant joyeusement leurs fanfares. Le maréchal Othon tenait Milles par la main, et Milles tenait Amys de la même façon.

— Dame, dit la comtesse Marie à Sadoine, voyez ce jouvenceau que tient par la main le maréchal Othon : c'est lui qui aujourd'hui a gagné le prix et remporté l'honneur de la victoire!... Regardez comme il a belle et fière mine à porter son blason d'armes! Je me sens le cœur tout remué par ce vaillant jouvenceau... Je veux l'emmener avec moi en Auvergne, où je le ferai honorer de toute ma gent comme mon fils charnel... Je le ferai seigneur de Clermont, car nul mieux que lui ne saurait gouverner un pays. Quand je l'aurai avoué hautement pour mon fils, nul n'osera m'en blâmer; tout au contraire, chacun lui rendra, comme moi, l'hommage qui lui est dû, et le trouvera de bonnes mœurs et de bon visage, de grande beauté et de grand cœur, haut et droit, doux et gracieux.

Quand Sadoine entendit ainsi parler de son bel ami, elle changea de couleur et ne voulut pas avouer à la comtesse Marie ce que son cœur pensait.

— Par Dieu! folle maîtresse, murmura-t-elle bien bas, vous pouvez bien vous vanter!... Mais, si je le puis, je vous devancerai dans vos projets et je montrerai à ce jouvenceau de tels semblants d'amour, qu'il vous laissera bientôt de côté; car je suis jeune et belle, et, de plus, j'ai tout le pays de Grèce en gouvernement jusque par delà la me...

L'impératrice attendait au bas de son perron avec les dames de sa cour. Othon arriva auprès d'elle et lui dit à haute voix :

— Dame, honorez ce jouvenceau et donnez-lui un beau don... Je ne crois pas qu'il y ait sous le firmament homme qui soit aussi hardi, aussi chevaleureux que lui... Par son effort, il a pris l'étendard du soudan d'Acre, tué un grand nombre de païens et fait prisonniers deux rois puissants... Il est digne de tenir en possession un grand royaume, car il est roi de beauté, fleur de prouesse et de vaillance : C'est le Dieu des batailles lui-même!...

L'impératrice sourit de ces paroles de son maréchal, et, tout aussitôt, elle plaça sur la tête de Milles un noble chapeau d'or, ce qui réjouit grandement le cœur de son compagnon, le bon Amys.

## CHAPITRE XXIII

Comment l'impératrice de Constantinople aima Milles si ardemment, qu'elle devint jalouse de sa fille Sadoine, qu'il lui préférait.

Milles fut mené dans le palais, dans la salle où les tables étaient dressées pour le manger. Il fut placé à côté du maréchal, et son compagnon Amys fut placé à côté de lui.

En face de Milles était l'impératrice, laquelle avait les cheveux tous gris, car elle n'était plus de la première jeunesse, à dire vrai. Durant tout le manger, elle ne put détacher un seul instant ses yeux du visage de Milles, si gent, si doux et si gracieux.

— Vrai Dieu! murmura-t-elle, troublée jusqu'au fond de l'âme par la beauté merveilleuse de ce jouvenceau. Vrai Dieu de paradis! comment donc pourrais-je faire pour qu'il fût mon seigneur et mari?...

L'impératrice pensait à Milles; mais Milles ne pensait nullement à l'impératrice. Il avait son cœur ailleurs, et vous savez où.

Quand on se leva de table, l'impératrice, qui, à force de regarder Milles, en avait perdu le boire et le manger, l'impératrice s'en alla en sa chambre avec la belle Sadoine au clair visage. Là, après avoir ensemble devisé de choses et d'autres, la mère dit à sa fille :

— Ma fille, je vois bien que mon royaume n'est ainsi assailli de païens que parce que je n'ai ni seigneur, ni mari, ni parent, ni ami qui le défende!... Si j'étais mariée, il en irait tout autrement, surtout si j'étais mariée à quelque prince vaillant en armes, courageux et hardi, un épouvantail à païens, enfin!...

— Mère, répondit Sadoine, vous dites vrai, certes... Mariez-vous à votre plaisance; choisissez un prince qui vous agrée et par lequel vous ne puissiez avoir ni honte ni blâme...

— Fille, reprit l'impératrice, ce jouvenceau qui a eu le prix de la bataille vous viendrait-il à goût?... Dites-m'en votre avis, je vous prie.

— Mère, répondit la pucelle, si c'est à moi que vous le voulez donner, je ne l'éconduirai point, le trouvant fort à mon goût... Et que Dieu vous récompense de cette bonne pensée!...

— Fille, dit l'impératrice, ce n'est pas pour vous que je le choisirais : vous êtes de trop grande jeunesse et de trop peu d'avoir... Ce jouvenceau est digne de tenir un puissant royaume, et n'a pas à s'occuper d'aussi petite pucelle que vous êtes...

— Mère, répliqua Sadoine, croyez-vous donc qu'un jeune damoiseau comme lui vous voudrait prendre à femme?... Lui, si vaillant, si preux, si droit, si beau, ne peut pas commercer avec vous qui êtes maintenant une vieille... Compteriez-vous jouir de lui parce qu'il vous aurait bouté les an-



neaux aux doigts? Nenni point! Il vous laisserait là pour aller s'ébattre avec plus gente pucelle..... En le prenant, je vous le dis, vous feriez un mauvais marché et vous auriez à vous en repentir à quelque jour d'ici, car c'est un bien mauvais mal que la jalousie...

En entendant ainsi parler sa fille, l'impératrice sentit le sang et la couleur lui muer.

— Par Dieu! dit-elle, vous le pouvez bien aimer, ma fille; mais sachez pour vrai que je ne veux pas que vous lui parliez en quoi que ce soit... Si je m'en aperçois, je vous jure, par celui qui vous a faite et formée! que je vous ferai mettre en prison si noire que, de l'année, vous ne verrez ni lune ni soleil...

Sadoine pâlit à cette menace, et, comme elle ne pouvait retenir ses larmes, elle sortit vitement de la chambre de sa mère et s'en alla dans une autre où elle trouva la comtesse Marie, qui lui demanda ce qu'elle avait.

— Je ne vous le célerai point, répondit Sadoine, car le mal qui me tient est lourd à porter, et merveilleuse serait l'herbe qui m'en pourrait guérir... Mais, hélas! je vois bien que chacun ici veut avoir de cet herbe...

— Holà! s'écria la comtesse Marie. Holà, ma belle! Je sais où le mal vous tient et ce qu'il vous faut pour vous rapaiser : c'est Baudouin qui vous fait ainsi suer le corps, n'est-ce pas?... Je veux vous aider de tout mon pouvoir, et je mettrai une telle peine à vous réconforter, que vous vous en apercevrez bien...

— Dame, demanda la pucelle, puis-je avoir fiance entière en vous?

— Oui, et je le jure sur les saints.

— Eh bien! alors, ma mie, mandez-le en votre chambre, et, quand il sera là, j'irai lui parler.

— Volontiers, ma belle, répondit la comtesse Marie. Et, ajouta-t-elle, tandis que vous lui parlerez, j'irai réconforter ma dame votre mère...

— Ma mère? s'écria Sadoine, elle se veut marier et prendre à seigneur ce hardi damoiseau que j'aime tant!... Je vous en prie, Marie, blâmez-le très-fort devant elle...

— Je le louerai, au contraire, ma belle, car plus je le blâmerai devant elle, et moins elle s'en cessera : c'est la manière des femmes...

La comtesse ne perdit point de temps; elle s'en alla en la salle pavée, où elle trouva Milles, qui se promenait pour savoir où Sadoine était.

— Seigneur, lui dit-elle, allez en ma chambre... Vous y trouverez Sadoine la pucelle qui veut vous parler. Je vous supplie de garder son honneur comme le vôtre, et de ne pas me faire regretter de vous avoir servi dans vos amours, ce que j'ai fait parce que vous êtes de mon pays et que je me sens au cœur de l'amitié pour vous...

— Dame, répondit Milles, je vous rends grâce... Bénie soit l'heure où vous êtes née!... Si la fortune me vient, vous vous en ressentirez, je vous le promets...

Milles n'en voulut point dire davantage, de peur de perdre un temps précieux. Il s'en alla donc en la chambre de la comtesse d'Auvergne, où il trouva la belle Sadoine qu'il salua et qui lui rendit doucement son salut. Il s'assit près d'elle, et, après avoir poussé quelques soupirs, il lui dit à voix basse :

— Dame, qui vient en lieu secret doit dire sa pensée... Je suis venu céans pour m'ébattre, et je vais vous dire pourquoi j'y suis venu... Je ne suis pas issu d'assez haut lieu pour qu'il m'appartienne de me trouver ainsi seul à seul avec vous... Toutefois, j'ai aussi grand cœur que si j'étais roi, et je n'ai ce grand cœur qu'à cause du grand amour qui s'y est logé... Si je vous dis là chose qui vous déplaise, arrêtez-moi : je n'irai pas plus loin... Je vous fais outrage en ce moment... je le vois bien... mais c'est la force de mon amour qui m'y pousse... Je vous requiers merci, noble dame, et me rends à vous à jamais!...

Ce fut tout ce que Milles put dire de plus clair. Heureusement que sa bonne mine parlait pour lui. Sadoine eut le sang tout éperdu de ce discours, et elle répondit :

— Damoiseau, je vous retiens volontiers pour mon ami, en tout bien et tout honneur...

Et elle lui donna une bourse, une ceinture et un anneau d'or, le plus riche et le plus précieux qui se fût vu jusques-là. Milles accepta cet anneau avec une grande joie, et certes il ne l'eût pas donné pour toute la terre du roi Artus.

## CHAPITRE XXIV

**Comment l'impératrice fit mettre sa fille en prison et comment, à cause de cela, Milles devint gravement malade.**

Tout joyeux d'avoir obtenu de sa mie le don d'amoureuse merci, Milles n'eut pas de cesse qu'il n'en eût obtenu autre chose, et, chaque fois qu'il la voyait dans la chambre de la comtesse Marie, il l'embrassait de grand appétit.

Cela ne put durer un long temps, car deux jours après, une chambrière ayant surpris leur parlement amoureux, s'en alla vers l'impératrice et lui dit :

— Dame, votre fille est bien hardie avec le Bourguignon... Et lui, est bien hardi aussi de l'accoler si tendrement!...

L'impératrice, entendant cela, enragea grandement, et, tout aussitôt, manda à ses sergents d'emprisonner Sadoine dans la plus forte tour qu'il y eût dans la cité, ce qui fut fait dans la même journée, au moment même où cette belle princesse venait de prendre congé de son doux ami et de lui donner rendez-vous pour le lendemain.

— Dame, lui dirent les sergents, votre mère nous a commandé de vous prendre et mettre en prison : nous obéissons, obéissez comme nous...

Sadoine se mit à pleurer tendrement.

— Ah! murmura-t-elle, doux ami de mon cœur, maudit soit qui mal nous en veut, à vous et à moi!... Mais je vous aimerai quand même, en endurerai pour vous jusqu'au martyre...

Nonobstant sa douleur et sa lamentation, la belle Sadoine fut mise en la tour, avec quelques-unes des demoiselles de sa compagnie, lesquelles étaient chargées de lui dire à toute heure du jour :

— Madame, laissez là le jouvenceau du diable et chassez-le de votre cœur, où il ne mérite peut-être pas d'être logé, car vous ne savez pas s'il est noble ou vilain... Ce n'est en somme qu'un aventurier... On ne lui connaît ni parents ni amis...

A quoi la belle Sadoine, indignée et irritée, répondait par de laides injures.

Quand Milles apprit qu'elle était en prison à cause de lui, par amour pour lui, il en devint triste et malade, tellement qu'il en perdit le boire et le manger et qu'il fut forcé de se mettre au lit.

Amys, son cher compagnon, était navré.

— Mon frère, lui dit-il, l'amour a jeté votre cœur en un grand danger!... Vous souffrez et me faites souffrir, moi votre compagnon, votre moitié d'âme...

— Certes, mon doux frère, et j'en suis autant marri que vous, mais je n'y puis rien... Contez-moi, pour me distraire, ce qui se fait par la ville...

— Volontiers, mon frère, puisque cela vous plaît... On a baptisé le roi Danebron en la maîtresse église de Constantinople... Quant à Malaquin, le second roi fait prisonnier par vous, il s'est refusé à cette cérémonie, s'est moqué du saint baptême et, finalement, a jeté des ordures dans les fonts, ce qui a déplu au maréchal Othon, qui lui a fait trancher la tête par le bourreau...

Amys s'arrêta et regarda Milles.

— Vous ne m'écoutez pas, cher compagnon? lui dit-il.

— Je songe à cette belle Sadoine si injustement mise en chartre privée! répondit Milles.

Amys s'en alla de la chambre de son compagnon, et en sortant, il rencontra l'impératrice, qui lui demanda comment se portait son frère.

— Hélas! ma dame, répondit Amys, il est plus près du mourir que du vivre!... Bientôt, je crois, ni vous ni moi ne le verrons plus...

L'impératrice resta songeuse, et, à son tour, elle entra dans la chambre du pauvre malade.

— Comment vous portez-vous, Beaudouin? lui demanda-t-elle.

— Mal, ma dame, répondit Milles.

— Guérissez-vous, reprit l'impératrice, et je vous promets qu'avant qu'il soit trois jours je vous ferai seigneur de toute la Grèce...

— Dame, répliqua Milles, je vous remercie, mais j'aimerais mieux voir ma mie que de posséder tous les royaumes de la terre... Le bonheur qu'elle seule peut me donner vaut toutes les richesses de Grèce, d'Afrique et d'Inde... Puisque je ne la puis posséder et tenir entre mes bras, je ne désire plus qu'une chose, qui est de mourir...

L'impératrice ne voulut pas en entendre davantage et quitta sur-le-champ la chambre du malade en s'écriant :

— Ah! maudite soit l'heure où ma fille a été engendrée par moi! Elle avait été jusqu'ici ma joie et mon bonheur; elle m'ôte aujourd'hui ma plaisance et mon bien!... Ah! doux ami Baudouin, tu me délaisses pour une garcelette qui ne sait rien de rien de la vie et de l'amour!... Ah! mauvaise fille! je reconnais bien à présent que ce sont les oisons qui mènent paître les oies!...

## CHAPITRE XXV

**Comment, pendant la maladie de Milles, le maréchal Othon fit contre les païens une sortie dans laquelle il périt, et avec lui vingt mille Grecs.**



thon, le maréchal de Constantinople, ayant résolu d'en finir avec l'armée du soudan d'Acre, fit dès le lendemain une sortie qui surprit les païens.

Amys était de la partie, cela va sans dire, quoiqu'il lui coûtât beaucoup de combattre sans son vaillant compagnon Milles. Il joua fort et ferme de son branc d'acier, et faucha comme blé mûr de nombreuses têtes de Sarrasins.

— Ah! si Milles était là, murmurait-il en frappant toujours, quelles merveilleuses prouesses nous ferions ensemble!... Milles! Milles! mon bon compagnon, pourquoi l'amour vous tient-il malade au lit, vous dont la place est si bien marquée à mes côtés sur ce champ de bataille!...

Ainsi disait Amys, et, tout en disant cela, il faisait voler têtes et bras de chaque coup de sa vaillante épée. Si bien que les païens commencèrent à reculer.

Le soudan d'Acre, furieux de voir que l'on fauchait ses gens autour de lui, poussa son cheval en pleine mêlée et réveilla ainsi le courage des Sarrasins, qui, à leur tour, firent reculer les Grecs. Mais Amys ne voulait pas lâcher prise, et, sans s'inquiéter s'il était suivi ou non, il continua de mettre à mort tout ce qui était à sa portée.

— Compagnons! cria alors le maréchal Othon, laisserons-nous ce vaillant homme aller seul en pleine mêlée? le laisserons-nous périr, lui qui nous donne l'exemple du courage?...

— Allons! répondirent les Grecs.

Et ils coururent sus de nouveau aux païens, qui reculèrent à trois jets d'arbalètes, tout en désarroi.

Le succès allait sans doute se décider en faveur des chrétiens, lorsque le soudan d'Acre, faisant sonner trompettes et buccines, rallia autour de lui dix mille Sarrasins et fondit sur les Grecs comme épervier sur oiselets. La bataille fut sanglante plus qu'elle ne l'avait été jusques-là, à ce point que vingt mille Grecs sur trente mille restèrent morts dans la plaine, tout autour de la cité. Le maréchal

Othon fut du nombre. Aussi, lorsque ses gens le virent tombé, ils ne demandèrent pas leur reste et se replièrent en désordre vers la cité en poussant des cris de détresse et de désespoir.

Amys abandonna le champ de bataille un des derniers. Il fit plus, il rentra dans Constantinople pour protéger les traînards, puis ressortit pour empêcher les Sarrasins d'entrer dans la cité assiégée. Peu s'en fallut même que le soudan d'Acre, qui était sur ses talons, ne s'introduisît avec lui dans Constantinople. Heureusement que les portes en furent fermées à temps. Le soudan dut reculer, après s'être cassé le nez, ce qui le rendit plus furieux que jamais.

Il était alors nuit noire. Les Sarrasins se retirèrent sous leurs tentes, à quelques jets d'arbalète de la ville.

Je ne vous dirai pas quelle douleur était celle des Grecs, ce serait impossible; mais vous pouvez vous en faire une idée par le chiffre des morts que j'ai cité plus haut. La fleur de la Grèce était demeurée sur le champ de bataille, chevaliers, barons, ducs, comtes, bourgeois et marchands, les plus riches et les plus vaillants. Chacun avait perdu un ami, un parent, un frère, chacune un père, un mari, un voisin. Aussi les cris que cette foule en deuil poussait étaient-ils navrants à entendre. Aussi faisait-il pitié de voir ces habitants pleurer et se lamenter, accusant le ciel, l'impératrice, Othon, tout le monde, et maudissant surtout le soudan d'Acre.

Quand l'impératrice entendit les lamentations de son peuple, elle ne sut plus que faire et que devenir. Elle ne trouva rien de mieux que de pleurer, de larmoyer, de se détordre les bras et les mains, de s'arracher les cheveux par grosses poignées, et, finalement, de tomber pâmée par terre.

La bonne comtesse Marie, qui se trouvait là, la releva et la réconforta par de bonnes paroles; mais elle avait l'âme navrée.

## CHAPITRE XXVI



**Comment l'impératrice mit sa fille hors de prison, et comment elle promit à Milles de la lui donner en mariage.**

De ce grand désastre, Constantinople eut un tel courroux, qu'il serait mal aisé de le raconter. Les habitants s'en vinrent au palais où l'impératrice se lamentait comme eux, et pour les mêmes raisons qu'eux, et ils lui crièrent :

— Dame, baillez-nous un autre maréchal pour nous conduire vers ces maudits païens qui nous ont fait tant de mal, ou alors votre pays tout entier sera détruit !... Prenez quelque chevalier courageux et hardi, le vaillant Bourguignon, par exemple! Avec lui et son compagnon, qui vaut presque autant, nous irons partout et nous sauverons votre empire!...

L'impératrice ne répondait pas. Les habitants reprirent :

— Pour décider le Bourguignon, donnez-lui votre fille en mariage, dame, nous vous en prions... Lui seul peut sauver votre pays et votre cité... Sinon, tout est perdu... Car les païens renaissent d'eux-mêmes, à ce qu'on peut croire. Cent mille ont été tués, cent mille sont revenus... Si nous n'avons pas le Bourguignon pour nous conduire contre eux, nous ne pourrons les vaincre... Le Bourguignon! le Bourguignon!...

— Seigneurs, répondit l'impératrice, j'y consens volontiers s'il y consent lui-même.

Lors, on se rendit à la chambre de Milles, lequel, oubliant son propre chagrin, menait en ce moment grand deuil à cause de son compagnon Amys, blessé en maint endroit.

— Seigneur, lui dirent les principaux habitants de Constantinople, vous êtes aimé et admiré de tout un chacun en cette cité... L'impératrice vous aime, Sadoine sa fille aussi et tout le monde... Nous n'irons jamais en bataille contre les Sarrasins si vous n'êtes avec nous...

— Seigneurs, répondit Milles, je n'ai nulle puissance d'aller en bataille avant d'être guéri... Dites à ma dame l'impératrice qu'elle tient en sa prison ma douce médecine...

On alla reporter ces paroles à l'impératrice, qui se trouvait alors avec la comtesse Marie d'Auvergne.

— Dame, conseillez-moi, dit-elle à la femme du bon Anseaulme. Vous connaissez ce damoiseau que mes gens ont pris en amitié et que ma fille a pris en amour... Sadoine et lui s'entr'aiment... Moi aussi, je lui ai donné mon affection et je l'aimerais beaucoup mieux pour moi que pour elle... Mais il prétend qu'il ne guérira jamais si je ne lui accorde Sadoine... Que faire en telle occurrence?

— Dame, répondit la comtesse d'Auvergne, vous savez combien de vos gens ont péri, surtout dans la dernière rencontre, car ils étaient partis trente mille, et c'est à peine si dix mille sont revenus... Vous n'avez plus personne qui vous puisse aider en cette affaire... Par ainsi, je vous conseille donc de lui promettre votre fille en mariage aussitôt que les païens s'en seront allés... Alors vous le ferez empereur et roi de toute la Grèce... Mettez Sadoine hors de prison et il guérira... Sinon votre pays sera détruit et gâté...

— Dame, je vous veux croire, dit l'impératrice.

Et, incontinent, elle fit sortir Sadoine de prison et lui rendit son amitié; ce que venant à apprendre le vaillant Milles, il se leva de son lit, sain comme poisson et ne se sentant plus aucun mal. D'abord il alla saluer l'impératrice et ses barons; puis il courut voir la belle Sadoine en sa chambre.

Tous deux poussèrent le même cri de joie en se revoyant. Milles l'accola à deux bras, et elle le festoya à deux lèvres. Mais à peine était-il en possession de cette gente pucelle, que l'impératrice l'envoya prier de venir lui parler sans plus tarder.

— Je vais me rendre où ma dame l'impératrice

m'appelle, répondit Milles; allez, je suis sur vos talons.

Lors, Sadoine embrassa son bel ami en lui disant:

— Beau doux ami, je vous prie de ne pas courroucer ma mère, qui m'a délivrée de prison. Allez vers elle et sachez ce qu'elle vous veut...

Milles s'en vint en la chambre de l'impératrice et s'agenouilla respectueusement devant elle. Mais elle, le prenant par la main, le releva et lui dit :

— Damoiseau, entendez-moi et comprenez-moi... Aidez-moi contre les païens, et je vous promets de vous donner ma fille en mariage, et, après ma mort, mon royaume de Grèce... Présentement, je vous fais mon maréchal et le souverain de mon armée, qui vous obéira comme à son seigneur et maître...

— Dame, répondit Milles, je vous remercie et vous promets à mon tour de me montrer digne de l'honneur que vous me voulez faire... Je déconfirai les païens, je vous le jure; et si je n'y puis parvenir, contre mon vouloir et mon désir, je vous tiendrai quitte de votre fille que vous venez de me promettre pour femme... Mais il y a un Dieu au ciel, et je réussirai, ou je mourrai à la peine.

## CHAPITRE XXVII

**Comment Milles sortit de Constantinople avec une armée et alla assaillir les païens, et comment il fut fait prisonnier.**

Milles était guéri, mais son fidèle compagnon ne l'était pas encore. Il attendit quelques jours, ne voulant pas entamer bataille avec les païens sans avoir à ses côtés celui qui avait la moitié de son cœur.

Amys ne tarda pas à être sur pied et prêt à combattre. Lors, Milles, en sa qualité de maréchal, rassembla une petite armée et se mit à sa tête.

Chacun était plein de confiance en lui, car, pour tous c'était un Dieu de bataille, le preux des preux, la fleur de chevalerie et de vaillance. Aussi n'eut-il pas grand'chose à faire pour leur communiquer l'enthousiasme qui le possédait. Ils s'en allèrent bravement au devant des païens, qui, en les voyant, se lancèrent contre eux comme chiens enragés, au nombre de deux cent mille environ, bien armés et embastonnés.

Milles et Amys firent merveille avec leurs épées. Milles surtout était beau à voir, levant son branc d'acier au-dessus de son heaume, et faisant venteler à l'air la manche de drap d'or que lui avait donnée Sadoine et qui était cousue à son blason. Il frappait à droite et à gauche, et tuait sans merci ni pitié tous les païens qui étaient assez hardis pour trop s'approcher de lui. C'était comme un lion déchaîné sur un vil troupeau.

Le soudan d'Acre, courroucé à bon droit du massacre que Milles faisait de ses gens, le désigna du geste et de la voix à ceux qui l'entouraient.

— Frappez ce glouton qui porte l'écu à une croix de gueules! criait-il. C'est celui-là même qui a conquis Danebron mon frère, et fait trancher la tête à Malaquin, mon cousin germain!... Frappez! frappez! Ce mécréant une fois mort, les autres n'oseront plus nous résister, car sa présence seule les anime et les rend redoutables!...

A peine le soudan d'Acre eut-il prononcé cette parole que quatre rois païens, baissant leurs lances et éperonnant leurs chevaux, volèrent à la rencontre de Milles, qu'ils renversèrent sur l'herbe de la prairie.

Milles essaya de se relever et de se défendre; mais il n'en eut pas le temps. Amys lui-même ne put le secourir à propos, car bientôt dix mille païens entourèrent le fils du comte Anseaulme, que l'on ramena prisonnier devant le soudan d'Acre.

— Ah! s'écria ce dernier tout joyeux en apercevant son ennemi enchaîné. Maintenant que voilà le lion pris, les chiens ne sauront plus se défendre!... Que diront-ils, surtout, lorsqu'ils verront ce lion au gibet?...

Sur ces entrefaites, un chevalier s'en vint devers la pucelle Sadoine et lui raconta comment le chevaleureux Milles avait été fait prisonnier par les païens.

Sadoine pleura fort en apprenant cela, et, pour pleurer plus à son aise, elle s'en alla dans sa chambre, où elle se pâma du mal qu'elle sentait. Quand elle fut revenue de sa pamoison, elle se battit les mains l'une contre l'autre, se tira les cheveux en criant :

— Hélas! hélas! doux ami, je puis bien dire qu'en vous perdant j'ai perdu le plus beau joyau qui fût jamais trouvé, car j'ai perdu le plus hardi, le plus preux, le plus vaillant chevalier du monde!.. Ah! Mort, prends-moi! Je ne veux plus vivre, puisque j'ai perdu mon ami!...

Ainsi disait Sadoine, qui ne pouvait résister à ses maux.

Amys entra en ce moment.

— Ah! Richier, lui dit-elle, je suis perdue! Je sens que je vais devenir folle ou enragée par le trop de douleur que j'éprouve de la perte de votre compagnon, qui était celui de mon cœur!

— Hélas! murmura Amys, la larme à l'œil. Hélas! belle, je ne sais que penser et faire, moi... Il s'en faut de bien peu que je ne me tue... J'ai perdu mon frère, le plus doux, le plus preux, le plus vaillant, le plus honnête et le plus noble... C'était le fils du comte de Clermont d'Auvergne, lequel était de lignée illustre, puisque son grand-père était Guérin de Montglave... Belle, vous avez perdu celui qui tant savait, qui tant vous aimait, qui tant faisait pour vous que sa mort s'ensuivra... Dieu l'avait doué à merveille de toute bonté: il devait porter couronne! Hélas! hélas! que va-t-il devenir?... Que deviendrai-je moi-même ? Où pourrai-je aller, maintenant que j'ai perdu ma joie et mon réconfort?...



## CHAPITRE XXVIII

**Comment Amys et Danebron résolurent de délivrer le chevaleureux Milles de la honte du gibet, et comment ils sortirent de Constantinople pour cela faire.**

Petits et grands firent grand deuil de la perte du chevaleureux Milles, surtout lorsqu'ils virent les fourches dressées sur les fossés de la ville par ordre du soudan d'Acre, qui avait juré de ne pas manger de pain avant que son cruel ennemi fût pendu.

Les habitants de Constantinople s'en allèrent, en hurlant, porter cette sinistre nouvelle à l'impératrice, qui se pâma aussitôt de douleur, car elle aimait plus que jamais le vaillant Milles, et il lui en coûtait beaucoup au cœur de penser qu'on allait pendre un si beau jouvenceau et un si courageux homme.

Danebron, roi d'Orient, qui avait reçu le baptême comme on se le rappelle sans doute, s'en alla sur-le-champ trouver Amys et lui dit :

— Vassal, veux-tu avoir fiance en moi ? Si tu veux te fier à moi, je te rendrai ton compagnon...

— Tu me rendrais mon compagnon ? s'écria Amys en secouant mélancoliquement la tête d'un air de doute.

Danebron reprit :

— Tu vas faire assembler dix mille combattants... Nous les mènerons, par la fausse poterne, hors de Constantinople, à l'endroit même où sont dressées les fourches que le soudan mon frère destine à ton compagnon...

Nous irons, côtoyant les prés, tuant tout ce qui se trouvera sur notre chemin... Les païens croiront qu'il y a une grande multitude dans la ville, ils prendront peur et s'enfuiront sans nul doute, et nous pourrons en défaire beaucoup... Peut-être même arriverons-nous à faire prisonniers quelque roi ou quelque grand seigneur, le soudan mon frère, ou le roi de Damas, ou le roi Margant, ou n'importe quel autre contre lequel nous échangerons ton compagnon...

— Hâtons-nous ! répondit Amys.

Dix mille Grecs furent en un clin d'œil rassemblés, et, quand ils furent prêts, ils sortirent de la ville par la fausse poterne. Puis, par surcroît de précaution, Danebron et Amys firent sortir aussi par la porte de devant maint bon arbalétrier et tous les soudoyés de Constantinople. Quant aux bourgeois, ils furent chargés de garder les portes et de ne les ouvrir que lorsque besoin en serait.

Une fois que le roi d'Orient et Amys furent hors de la cité, le compagnon de Milles se tourna vers Danebron et lui dit :

— Vassal, vous m'avez demandé d'avoir fiance en vous, n'est-ce pas ?...

— Certes, et vous me prouvez que vous l'avez eue, puisque vous avez suivi mon avis, répondit Danebron.

— J'aurais tout tenté pour sauver mon compagnon, reprit Amys, et votre moyen en vaut un autre... D'ailleurs j'ai résolu de ne pas rentrer vivant à Constantinople si je n'ai pu parvenir à le délivrer... Lui mort, je n'ai plus qu'à mourir... Il manque à ma vie comme l'âme manque au corps... J'ai donc confiance en votre loyauté, quoique vous ne soyez chrétien que depuis peu de temps... Mais j'exige que vous ne me quittiez pas d'un seul instant et que vous combattiez à mes côtés, afin que s'il vous arrivait par malheur de nous trahir je puisse vous trancher la tête...

— Si je perds ma tête aujourd'hui, répondit Danebron avec assurance, ce ne sera pas par votre fait, car je n'ai nulle envie de vous trahir... Tout au contraire, je veux vous servir de tout mon pouvoir, à cause de l'amitié que je ressens pour vous et de l'admiration que j'ai pour votre compagnon.

— Allons ! dit Amys.

Danebron et Amys chevauchèrent donc tout le long d'un marécage, dans un sentier si mou que leurs chevaux entraient dedans jusqu'aux genoux, ce qui leur fut d'un grand empêchement. Quand ils eurent passé outre, ils envoyèrent leurs espions sur les champs pour savoir si les païens s'apprêtaient à venir pendre Milles.

## CHAPITRE XXIX

**Comment le chevaleureux Milles, sur le point d'être pendu, fut délivré par son compagnon Amys.**

Les fourches étaient dressées : les païens ne tardèrent pas à amener Milles, qui marchait pieds nus, en chemise.

Quand le brave fils du comte Anseaulme aperçut le gibet auquel il était destiné, il ne put s'empêcher de tressaillir et d'avoir peur.

— Ah ! Sadoine, ma mie, murmura-t-il en pleurant, voilà un grand empêchement à notre félicité !... Hélas ! je croyais vous avoir à femme et je m'en réjouissais... Mais je vois bien que c'est avec ces vilaines fourches que je me marierai vraiment... Qui l'aurait jamais supposé ?... O belle et divine Sadoine ! adieu je vous dis du cœur et de la bouche, car je ne vous verrai plus jamais !...

Le soudan d'Acre voyant pleurer son ennemi, lui cria :

— Fils de pute ! que Mahom te maudisse ! Tu as, par ta hardiesse et ta folie, fait mettre à mort mon frère Danebron et mon cousin Malaquin, ainsi que plusieurs de mon lignage... Mais je vais les venger tous en te faisant pendre au plus haut de ces fourches !...

Milles, au lieu de répondre au soudan, s'agenouilla sur l'herbe de la prairie et fit l'oraison suivante :

— Glorieux Dieu, fils de Marie, vous avez été vendu par Judas, cloué sur une croix de bois, percé par la lance de Longis, et enseveli par Nicodème et Joseph d'Arimathie dans un tombeau d'où vous êtes ressuscité au bout de trois jours ; glorieux Dieu, je vous requiers aujourd'hui assistance !... Veuillez prendre mon âme quand elle partira de mon corps ! Veuillez garder de mal et de douleur mon doux compagnon Amys, et de vilenie ma belle mie Sadoine !... Veuillez garder égale-

ment de peine mon père et ma mère, quelque part qu'ils soient, s'ils sont en vie!... S'ils sont morts, ayez pitié de leurs âmes! Et que votre volonté soit en toutes choses : vous m'avez fait, vous me pouvez maintenant défaire!...

Cette oraison terminée, les Sarrasins s'approchèrent de Milles, lui bandèrent les yeux, lui mirent une corde au cou, et ils s'apprêtaient à l'attacher au gibet, quand Danebron et Amys survinrent, menant grand bruit.

En un instant, les païens qui entouraient le gibet furent dispersés ou tués, et Amys put arriver jusqu'à Milles, joyeux de son arrivée.

— Compagnon, lui dit-il en le débarrassant de la corde avec laquelle on devait le pendre, nous n'avons pas de temps à perdre en embrassades... Endossez vitement le premier harnois venu et combattez avec nous!...

Milles était trop avisé pour ne pas comprendre l'importance de ce conseil et pour ne pas voir que son salut était dans sa prompte exécution. Aussi, sans qu'il fût besoin qu'on le lui répétât, s'empressa-t-il de dépouiller un mort de son armure et de la revêtir; puis, une fois couvert d'un heaume et d'un haubert, il monta sur un cheval que venait de lui amener un chevalier grec, et se lança en pleine mêlée, suivi de son fidèle compagnon et du roi Danebron, frère du soudan d'Acre.

— Vive le comte d'Auvergne! s'écria-t-il joyeusement en brandissant son épée au-dessus de sa tête. Vive le comte sans terre ni château!...

## CHAPITRE XXX

**Comment, après que Milles eut été délivré, le courage des Grecs crût tellement, qu'ils déconfirent et mirent en fuite toute l'armée des païens.**

Quand les Grecs entendirent la voix de Milles, et qu'ils comprirent qu'il était délivré, leur joie fut grande. Grand aussi fut leur courage, qui avait besoin de ce réconfort. Aussi, pleins d'une nouvelle ardeur, se mirent-ils à pousser les païens devant eux en criant :

— Le Dieu de bataille est avec nous! Nous vaincrons!... Vive le Bourguignon! Mort au soudan!...

Leurs clameurs, aidées de leurs lances et de leurs épées, jetèrent la terreur parmi les Sarrasins, qui crurent à quelque miracle et s'enfuirent comme brebis devant les loups. En vain le soudan d'Acre, aidé des rois qui lui restaient encore, essaya-t-il de les rallier en leur disant leur nombre, si supérieur à celui de celui de leurs ennemis. En vain se jeta-t-il désespérément en pleine bataille pour leur donner par son exemple plus de cœur au ventre. Tous se débandèrent, heureux d'échapper à la mort qui courait comme le vent sur leurs talons. Les plus vaillants comme les plus couards cherchèrent leur salut dans la fuite, et le soudan dut les imiter, sous peine de rester parmi les païens qui jonchaient la prairie, rouge de leur sang.

Cependant quelques-uns d'entre eux restaient encore à l'une des portes de la ville, essayant de s'y introduire et croyant y être suivis par leurs compagnons. Milles s'en aperçut, et il courut les déloger au triple galop de son cheval.

Lorsqu'il passa devant les créneaux de la cité où se tenait l'impératrice avec sa fille Sadoine et la comtesse Marie, il s'arrêta, salua de son épée et souleva la visière de son heaume afin d'être mieux reconnu.

— C'est mon doux ami! murmura Sadoine en pâlissant de plaisir.

— C'est Baudouin! murmura l'impératrice, tressaillant d'aise.

— C'est le Bourguignon! dit la comtesse Marie, heureuse de savoir Milles échappé au gibet. Ah! Dieu du paradis, merci!...

Après avoir salué l'impératrice, la princesse Sadoine et la comtesse Marie, Milles s'éloigna, et, en s'éloignant, il lui prit fantaisie de pousser de nouveau le cri qu'il avait involontairement poussé lorsqu'Amys l'avait délivré :

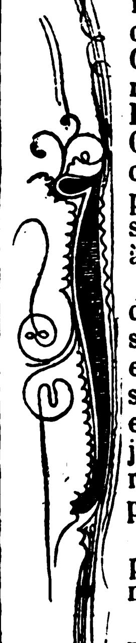
— Vive le comte d'Auvergne! Vive le seigneur sans terre ni château!...

Ce qui fit tressaillir étrangement la bonne comtesse Marie.

Puis il continua à donner la chasse aux Sarrasins, qui abandonnèrent à la hâte leurs tentes et leurs pavillons pour se rembarquer en désordre dans leurs navires.

## CHAPITRE XXXI

**Comment l'impératrice demanda à Milles de choisir entre elle et Sadoine pour le mariage, et comment sa mère et lui s'entre-connurent.**



Il est inutile de raconter l'universelle joie qui succéda au deuil dans la cité de Constantinople, quand on apprit la déroute complète des Sarrasins et leur embarquement précipité sur leurs navires. On remercia le ciel d'abord, ainsi qu'il convenait à de bons chrétiens de le faire; puis on songea à remercier l'auteur visible de cette victoire inespérée, c'est-à-dire le chevaleureux Milles.

Aussi l'entrée de ce preux, escorté d'Amys et du roi Danebron, fut-elle saluée par des clameurs d'admiration et de reconnaissance. Les trompettes sonnèrent plus joyeusement que jamais, et l'on oublia les morts des précédentes journées pour ne se souvenir que du repos assuré désormais aux survivants par le mise en déroute des Sarrasins.

— Vive le Bourguignon! criait-on partout sur le passage de Milles et d'Amys. Vive le Dieu de bataille!...

Milles fut conduit en triomphe au palais, où le reçut l'impératrice, en compagnie de sa fille Sadoine et de la comtesse Marie, qui ne pouvaient se rassasier l'une et l'autre de la regarder, mais pour des raisons bien différentes.

— Ma dame, dit Milles en s'agenouillant devant l'impératrice, j'ai vaincu les païens et les ai chassés hors de votre pays, où, je l'espère, ils ne seront pas tentés de revenir de sitôt...

— C'est affaire à vous, Baudouin, répondit l'impératrice, et je vous en sais pour ma part une gratitude profonde.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, ma dame, reprit Milles. Sans l'aide de Dieu et de mon compagnon, je n'eusse pu réussir.

— Dieu soit loué, alors, dit l'impératrice, puisqu'il a permis que cette éclatante victoire fût remportée par vous et par nul autre; car, vous le devinez bien, je n'eusse pas eu un bonheur si grand à récompenser un autre que vous, cet autre eût-il été le loyal Danebron, et même votre courageux compagnon... Baudouin, ajouta l'impératrice, aujourd'hui je vous fais seigneur et roi de toute la Grèce, qui m'appartient, comme vous savez...

— Dame, répondit Milles en s'inclinant courtoisement, je vous remercie de l'honneur que vous me voulez faire, mais, en conscience, je ne le puis accepter. Vous vous repentiriez trop vite de m'avoir pris pour mari, et je me repentirais peut-être moi-même de vous avoir prise pour femme. Le ciel veut des unions qui jurent moins que celle que vous me proposez, et ce sont les plus raisonnables qu'il bénit... Vous m'avez promis de me donner en mariage la princesse Sadoine, je vous prie de vouloir bien tenir votre parole... Je suis jeune comme elle, je l'aime; mon bonheur sera d'être son compagnon jusqu'au jour où la mort nous viendra séparer, pour nous réunir ailleurs...

— Réfléchissez donc, reprit l'impératrice, et ne vous hâtez pas ainsi de vous prononcer en faveur de ma fille... Songez que je suis impératrice et reine, que j'ai de grandes richesses et de grands royaumes, et qu'il me sera doux de vous en nommer le légitime possesseur; tandis que ma fille Sadoine n'a absolument rien que son corps, et que le seul avoir auquel elle puisse prétendre ne lui reviendra qu'après ma mort... Or, je suis grasse et alerte encore, j'ai bonne charnure et bon appétit, et je ne compte pas m'en aller de ce monde avant de longues années d'ici...

— Ma dame, répondit Milles, si peu que vous estimiez l'avoir de la princesse Sadoine, il vaut plus pour moi que tous les royaumes de la terre. Beauté passe richesse, ou plutôt c'est la seule richesse enviable... Ma dame Sadoine est belle et jeune : si elle me veut, je la veux.

En ce moment la comtesse Marie, qui ne quittait pas Milles des yeux, s'approcha de lui et lui demanda d'une voix tremblante :

— Damoiseau, dites-moi pourquoi, je vous supplie, vous avez crié tantôt en passant devant les murs de la cité : « Vive le comte d'Auvergne! Vive le seigneur sans terre ni château! »

— Attachez-vous donc une telle importance aux paroles d'un homme qui se sentait heureux d'avoir échappé au licou? répondit Milles.

— Une grande importance, en effet, sire, et, lorsque vous m'aurez répondu, peut-être aurai-je à vous dire pourquoi je vous ai demandé cela... N'êtes-vous pas Bourguignon?...

— Oui et non, dame, répondit Milles, et, à vrai dire, je ne sais pas trop de quel pays je suis, bien qu'on m'ait dit que j'étais le fils du comte de Clermont, mort en allant à Jérusalem, paraît-il...

A cette parole, la bonne comtesse Marie poussa un cri.

— Vous êtes le fils du comte Anseaulme, seigneur de Clermont et d'Auvergne? demanda-t-elle, tremblante d'émotion, en regardant avidement le visage de Milles.

— On me l'a dit, répondit Milles, qui ne comprenait pas encore.

— Vous vous appelez Milles?

— Je m'appelle Milles, en effet...

— Ah! votre main, mon doux fils, votre main droite, je vous en supplie!...

Milles, de plus en plus étonné, ôta son gantelet et tendit sa main nue à la comtesse Marie, qui la baisa à plusieurs reprises avec énergie, car elle venait d'y reconnaître la pointe d'épée qui y était représentée, on s'en souvient.

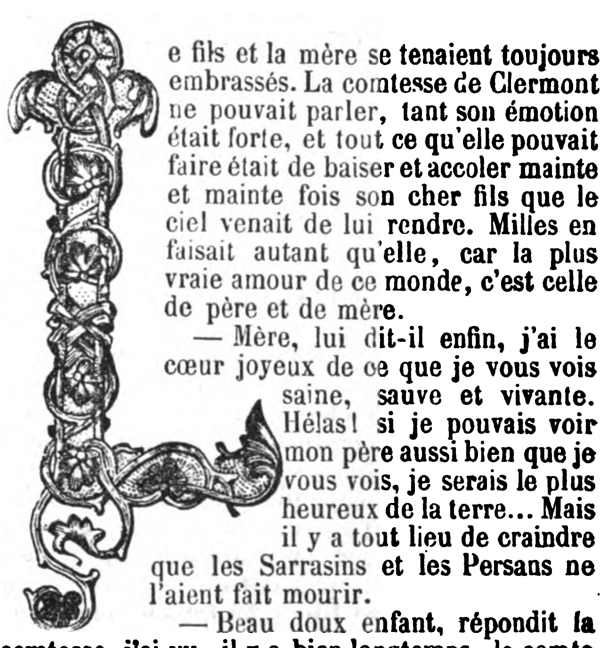
— Mon fils! Mon doux fils! s'écria-t-elle en attirant Milles sur sa poitrine.

Lors, tous deux, bras à bras, se pâmèrent contre terre, et bien peu s'en fallut qu'ils ne mourussent de joie.

Sadoine et Amys n'étaient pas moins heureux, la première parce que son amant allait devenir son mari, le second parce que son compagnon avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

## CHAPITRE XXXII

**Comment Milles ayant été reconnu par sa mère, épousa la belle Sadoine que tant il aimait, au grand chagrin de l'impératrice.**



Le fils et la mère se tenaient toujours embrassés. La comtesse de Clermont ne pouvait parler, tant son émotion était forte, et tout ce qu'elle pouvait faire était de baiser et accoler mainte et mainte fois son cher fils que le ciel venait de lui rendre. Milles en faisait autant qu'elle, car la plus vraie amour de ce monde, c'est celle de père et de mère.

— Mère, lui dit-il enfin, j'ai le cœur joyeux de ce que je vous vois saine, sauve et vivante. Hélas! si je pouvais voir mon père aussi bien que je vous vois, je serais le plus heureux de la terre... Mais il y a tout lieu de craindre que les Sarrasins et les Persans ne l'aient fait mourir.

— Beau doux enfant, répondit la comtesse, j'ai vu, il y a bien longtemps, le comte Henri, père d'Amys, qui s'en allait à la recherche de son seigneur, le comte Anseaulme... Il m'a pro-

mis de ne pas revenir avant d'avoir nouvelles de lui... Il n'est pas encore revenu et j'en ai le cœur tout dolent...

Amys, entendant ainsi la comtesse Marie, qui parlait du sénéchal son père, eut à son tour le cœur plein de tristesse. Mais il n'en laissa rien paraître pour ne pas attrister la joie que chacun ressentit, dans le palais et dans la cité, d'apprendre que Milles était fils du comte de Clermont et qu'il épousait la princesse Sadoine.

L'impératrice s'était enfin résignée, surtout depuis qu'elle savait que Milles était de haute lignée. Elle manda aux hauts barons de l'empire de venir aux épousailles de sa fille, pour laquelle elle fit faire robes et ornements convenables.

Aussi jamais on ne vit noces où il fut fait une plus grande joie. C'était beau à entendre, la sonnerie de ménestriers et des jongleurs, et cela réjouissait fort agréablement les convives!

Après le souper, les nappes furent enlevées, et l'on commença force danses et joyeusetés. Après les danses, Milles et Sadoine s'en allèrent en leur chambre et se couchèrent dans le lit appareillé à cet effet; mais certes, ils ne dormirent pas toute la nuit.

Le lendemain, on recommença la fête plus grande et plus animée encore que la veille, au grand chagrin de l'impératrice, qui n'avait pas vu sans dépit Sadoine et Milles entrer dans la chambre connubiale où ils avaient fait jusqu'à l'aurore leur déduit amoureux. La joie des autres l'attristait : elle eût voulu, pour tous ses royaumes, être à la place de sa fille. Mais, pour tout l'or de la terre, Milles n'eût voulu d'une autre femme à la place de la belle Sadoine.

Hélas! en ce bas monde, il y a nuit pour l'un quand il y a soleil pour l'autre, et le bonheur de celui-ci offusque toujours un peu le chagrin de celui-là.

## CHAPITRE XXXIII

**Comment l'impératrice de Constantinople mourut, et comment Milles et Amys s'en allèrent faire la guerre au comte de Limoges et au duc de Bourgogne.**

L'impératrice de Grèce, après ce mariage, ne sut pas demeurer longtemps en vie; elle mourut de langueur, à cause de la déplaisance que lui avait faite l'amour de Milles pour Sadoine, déplaisance amère qu'elle portait secrètement en son cœur et qui l'étouffa.

Elle mourut donc, et, après ses obsèques, Milles fut élu empereur de Constantinople par le consentement de tous les barons du pays, qui, très-volontairement, lui firent hommage et lui promirent de le servir et secourir en toutes ses affaires.

Quand Milles eut reçu les hommages de ses hommes, il les fit tous assembler en la cité de Constantinople, dans son propre palais, et il leur dit :

— Seigneurs, je vous prie de m'écouter. Il m'a pris volonté d'aller en Auvergne pour recouvrer la comté de Clermont que m'a ravie Galleraux, comte de Limoges. Je supplie un chacun d'entre vous de m'accompagner en armes, vous assurant que nul n'aura perdu sa peine une fois l'affaire terminée.

Tous les barons lui répondirent qu'ils consentaient volontiers à le suivre; car, depuis qu'ils l'avaient vu à l'œuvre, ils n'avaient plus nulle peur et se croyaient assurés de vaincre tant qu'ils l'auraient avec eux.

Les préparatifs du départ furent bientôt faits. Les navires reçurent de bonnes et nombreuses provisions d'armes et de Grecs robustes et hardis.

Lorsqu'il fallut partir, Milles ne prit qu'en pleurant congé de la belle Sadoine, et il la baisa de grand amour, comme s'il ne devait jamais la revoir.

On leva l'ancre, et, en très-peu de temps on arriva à Rome, où Milles et Amys ne restèrent que juste le temps de recevoir la bénédiction du pape Innocent, leur parrain, et d'emmener avec eux les cardinaux nécessaires pour excommunier le comte de Limoges. Puis on traversa rapidement les Italies et on arriva en Auvergne, où Milles et sa mère furent reçus avec joie par le peuple, qui n'aimait point Galleraux, lequel était, en effet, un mauvais tyran, un traître et un déloyal.

Les habitants de Montferrand, apprenant l'arrivée de la comtesse Marie et de son fils, lui envoyèrent des messagers pour la prier de venir en leur ville, la seule qui eût vertueusement résisté à Galleraux, la seule qui fût disposée à se rendre à elle comme à la légitime femme du comte Anseaulme.

Quant aux habitants de Clermont, ville où se trouvait Galleraux, ils ne pouvaient reconnaître la comtesse Marie et Milles, son fils, parce que les Limousins pesaient trop sur eux.

Les bourgeois de Montferrand firent donc venir leur dame dans ladite cité, où elle fut festoyée des grands et des petits, ainsi que Milles et Amys et leurs gens d'armes.

Milles, alors, leur dit :

— Seigneurs, si j'avais Clermont, dont je suis seigneur, j'aurais bientôt toute ma terre et tout mon pays. Mais Galleraux y a mis ses gens dedans, et il empêche que je n'y sois honoré comme je devrais l'être...

Au moment où Milles se disposait à continuer, survint un messager qui salua et dit au fils du comte Anseaulme :

— Sire, entendez-moi... J'ai vu le comte de Limoges, qui amène avec soi la fleur de ses amis... Ils sont bien en tout cinquante mille, vêtus de hauberts blancs... Le duc de Bourgogne est avec lui, et ils prétendent tous deux vous forcer à batailler avant qu'il soit huit jours... C'est pour vous en prévenir, Sire, que je suis venu céans en grande hâte.

— Que Dieu veuille t'en récompenser, ami, répondit Milles. Mais, par Dieu! j'irai au devant d'eux!... Je ne veux pas attendre que les huit jours soient écoulés...

Et, incontinent, il donna l'ordre du départ. Il quitta Montferrand, toujours accompagné d'Amys,

et avec son armée de Grecs, de Romains et d'Auvergnats, qui chevauchèrent hardiment derrière lui, comme gens sans peur.

Ils n'étaient plus qu'à deux lieues de Clermont, lorsque l'armée de leurs ennemis leur fut signalée.

Lors, Milles fit arrêter ses gens et les disposa par les champs comme il fallait qu'ils le fussent pour le plus grand succès de la bataille.

— Que Dieu sauve Milles et le garde à l'encontre du mauvais comte de Limoges!...

Telle fut la prière générale, que Dieu ne devait pas tarder à exaucer.

## CHAPITRE XXXIV

Comment Milles et Amys défirent le comte de Limoges et le duc de Bourgogne, et comment, à un dîner qui eut lieu le soir de la bataille, la clef de la prison de la belle Flore fut retrouvée dans le ventre d'un poisson.

Milles, à la tête de sa vaillante armée composée de Grecs, de Romains et d'Auvergnats, n'attendit pas que son ennemi livrât bataille, et c'est toujours ce qu'il y a de plus sage à faire en pareil cas. Il tomba sur l'armée du comte de Limoges comme une avalanche.

Tout fut bouleversé, défait, détruit, dispersé. Le sang coula à flots, la plaine fut jonchée de morts et de mourants. Les habitants de Clermont eurent alors à se repentir de s'être livrés si complétement au comte de Limoges, homme déloyal et félon, qui reçut en cette journée le juste loyer de sa trahison; car, malgré l'âpre résistance qu'il opposa, il fut pris et tué de la main même d'un habitant de Montferrand, avant que Milles eût eu le temps de s'y opposer.

— Vive le comte de Clermont!

Tel était le cri que poussait joyeusement la petite armée du fils d'Anseaulme en chassant devant elle les débris de l'armée du comte de Limoges.

— Compagnon, dit alors Amys à Milles, nos coqs chantent peut-être un peu trop tôt, car si nous avons vaincu votre vilain ennemi, le traître comte de Limoges, il nous reste encore à vaincre le duc de Bourgogne, qui s'avance présentement à notre rencontre.

Le duc de Bourgogne s'avançait en effet à la rescousse de son allié qu'il ne savait pas à ce point déconfit.

— Pour celui-là, compagnon, ajouta Amys, je vous le recommande particulièrement, au nom de notre amitié... Le duc de Bourgogne, vous ne l'avez sans doute pas oublié, est le père de la princesse Flore, et la princesse Flore est la chose que j'aime le mieux au monde, après vous toutefois, compagnon... Par ainsi, cher Milles, si nous pouvons obtenir du duc une trêve et une promesse de finir cette guerre injuste, je vous supplie de vous en contenter...

— Vous avez dit ma pensée en exprimant la vôtre, Amys, répondit Milles en souriant.

Cette parole prononcée, le fils du comte Anseaulme se porta en avant de son armée pour mieux juger de la position.

Les gens du duc de Bourgogne, en se trouvant en présence de l'armée de Milles, avaient d'abord éprouvé un moment d'hésitation. Puis bientôt ils s'étaient mis en route pour engager l'action, et les gens d'Auvergne en avaient fait autant.

Le ciel était décidément ce jour-là pour le descendant du vaillant Guérin de Montglave. Malgré la supériorité de leur nombre, les Bourguignons durent rompre pied devant l'ardeur sans égale des gens de Montferrand, ainsi que des Grecs et des Romains. La retraite fut sonnée, mais un peu trop tard, car le duc de Bourgogne lui-même fut entouré et fait prisonnier au milieu des siens, sans avoir pu parvenir à rallier les fuyards, déconcertés par l'attaque imprévue des hommes du comte de Clermont.

— Sire, dit ce dernier en allant courtoisement vers le duc en compagnie d'Amys, qui s'était battu comme un lion enragé toute la journée; Sire, le ciel s'est déclaré en faveur du droit contre la trahison... Je veux dire que le comte de Limoges, qui avait profité de l'absence de mon bien-aimé père et seigneur, le comte Anseaulme, pour envahir la comté de Clermont, ma terre, a reçu aujourd'hui le légitime loyer de sa félonie. Que Dieu reçoive son âme, s'il en a une!...

— Le comte de Limoges est mort? demanda le duc de Bourgogne.

— Sire, il a été tué par un des loyaux habitants de Montferrand, la fidèle cité, la seule qui n'ait pas voulu reconnaître Galleraux pour son seigneur. Son armée a été défaite... Ce qu'il en reste ne vaut pas l'honneur d'être compté... Je vais reprendre paisible possession de mon bien et de ma terre... Il ne me manque plus que trois choses pour me réjouir tout à fait de cette glorieuse issue à la guerre que j'avais entreprise. Il me manque d'abord la présence de mon bien-aimé père, le comte Anseaulme. Ensuite, il me manque votre bon accord avec moi et avec les gens de ma contrée... Enfin, il me manque votre consentement au mariage de mon compagnon Amys, fils du comte Henri, sénéchal du comte Anseaulme, avec la gente princesse Flore, votre propre fille...

— Quant à ce qui est de mon bon accord avec vous, répondit le duc, outre que je suis quasiment votre prisonnier, je n'ai nulle répugnance à entrer en ligue avec vous et avec les gens de votre terre. Galleraux était mon parent et mon allié, il est vrai; mais je reconnais qu'il avait traîtreusement agi envers le comte Anseaulme, votre père, en profitant de son absence pour le déposséder de son bien... Quant à la seconde chose, il m'est impossible d'y consentir...

— Impossible? demanda Milles.

— Impossible! murmura Amys, qui assistait à cette entrevue.

— Oui, reprit le duc de Bourgogne, j'ai enfermé la princesse Flore en une tour obscure dont j'ai jeté la clef à l'eau, et j'ai juré qu'elle n'en sortirait pas tant que cette clef ne me serait pas rapportée... Or, voilà bien du temps déjà depuis cette affaire, et l'eau a soigneusement gardé le dépôt

que je lui ai confié... Par ainsi, qu'il n'en soit plus question entre nous....

Le duc de Bourgogne se tut et Milles ne répliqua rien, parce qu'il n'y avait rien à répliquer. Flore était perdue pour Amys, car quelle espérance de retrouver jamais cette clef jetée dans les flots?

On s'en revint à Langres, où les tables furent promptement dressées dans le palais même du duc.

Le maître-queux, ce jour-là, s'était surpassé, pour mieux faire honneur au chevaleureux fils du comte Anseaulme et à ses compagnons. Il avait surtout préparé certain poisson rare et délicat avec un soin merveilleux.

Ce poisson fut servi, et, au moment d'en faire le partage, on découvrit dans ses entrailles une clef qui fit pousser un cri d'étonnement à chacun des convives, et principalement au duc de Bourgogne.

C'était la clef de la tour où était renfermée la malheureuse princesse Flore.

— Mes yeux s'ouvrent devant ce miracle du ciel! s'écria le duc. Il se plaît à vous favoriser dans votre personne et dans celle de vos compagnons... Puisque voici la clef de la tour retrouvée, je vais envoyer délivrer la princesse Flore et tenir ma parole... Franc baron, ajouta le duc en s'adressant à Amys, je crois bien que Dieu veut que vous épousiez ma fille... Je vous l'octroye donc, et, avec elle, tout mon duché dont je ne veux rien retenir, pas même un denier de rente.

— Sire, répondit Amys, vous parlez en prud'homie et par bonne intention.... Je vous demande votre fille, et, certes, je serai très-heureux de la posséder; mais je n'entends pas vous déshériter, car ce ne serait pas raison et ce serait un grand mal...

## CHAPITRE XXXV

Comment le duc de Bourgogne ayant fait sortir de prison sa fille Flore, celle-ci lui déclara, ainsi qu'à Amys, qu'elle avait fait vœu d'être nonne en quelque abbaye et de n'épouser aucun homme vivant.

Donc, après que le duc eut dîné et que les nappes eurent été enlevées, il prit la clef si miraculeusement retrouvée, s'en alla à la tour, fit défermer la porte, et sa fille parut devant lui.

Flore, en revoyant son père, ne put s'empêcher de pleurer. Elle se jeta à genoux devant lui, la noble et belle pucelle, et lui cria merci en disant:

— O mon père charnel! je sais bien que j'ai courroucé votre cœur en méconnaissant votre autorité... Aussi je vous en demande bien humblement pardon... Je vous prie également de me pardonner ce que je m'en vais vous dire... O mon très-cher père! j'ai voué ma chasteté au Seigneur-Dieu... Je veux désormais user ma vie en une abbaye, ayant juré de ne jamais épouser homme qui vive, car par homme j'ai eu tant de mal que nul qui soit vivant ne peut plus désormais me plaire ni avoir plaisir à me posséder, puisque j'appartiens au Seigneur-Dieu... Et, à tout considérer au vrai, nul homme ne me pourrait jamais faire autant de bien.

— Fille, dit le duc, qui était homme que sa fille devait beaucoup craindre et redouter, je vous pardonne ce que vous m'avez fait, et Dieu vous le veuille aussi pardonner.

Cela dit, le duc de Bourgogne amena sa fille devant tous les barons.

Flore, quoique toujours belle, était bien pâle et bien décolorée par la déplaisance qu'elle avait ressentie durant son séjour en la prison.

— Fille, lui dit son père en lui montrant le compagnon de Milles, voici Amys, le plus hardi vassal qui soit deçà les monts, à qui je vous ai donnée et octroyée... Vous le prendrez à mari, car telle est ma volonté de père...

— Père, répondit la pucelle, j'ai juré à Jésus-Christ et à sa benoite mère que jamais je ne servirais à aucun homme vivant et que je n'épouserais personne en ce monde... J'ai fait ce vœu étant dans la prison où vous m'aviez mise; j'ai promis d'être nonne en une abbaye, si jamais je pouvais être délivrée... Enfreindre ce vœu que j'ai fait à Dieu, ce serait me gaber et moquer de lui... Or, mon père, vous savez que la Sainte-Ecriture témoigne que c'est un grand péché de corrompre le vœu de religion, et que nul ne peut vous en absoudre, fors le pape... Par ainsi, je vous prie de ne m'en plus parler, car jamais, tant que je vivrai, nul homme ne me sera rien...

Lorsque Amys eut bien écouté les paroles de la pucelle, tout le sang lui frémit, tout le cœur lui tressauta dans la poitrine...

— Dame, lui dit-il d'une voix douce et tremblante, soyez mieux conseillée par vous-même, je vous en supplie... Je suis venu céans pour vous faire honneur et pour votre amour avoir par mariage...

— Gentil damoiseau, se hâta de répondre Flore-la-Belle, par tous les saints qui furent et seront jamais! je dois à la vérité de dire que je ne connais pas un homme, noble ou riche, qui me plût autant que vous si je devais prendre un seigneur et mari... Je dois ajouter, pour que ma pénitence soit plus âpre et mon renoncement plus méritoire, que je vous ai autrefois beaucoup aimé et désiré... Mais j'ai fait un vœu, et, quoiqu'il me coûte, je le dois accomplir... Je serai donc nonne en quelque abbaye, et, par ainsi, je n'aurai jamais nulle compagnie d'homme, et je ne prendrai en mariage nul autre seigneur que le Seigneur-Dieu...

— Belle, répliqua alors Amys, je ne veux pas que vous rompiez votre vœu... Agissez à votre guise et non à la mienne, car épouser femme malgré elle est grande folie!... C'est déjà folie, même quand on la prend de son bon vouloir, vu que souventes fois elle s'efforce très-peu de bien faire...

Puis, se tournant vers le duc de Bourgogne, Amys ajouta:

— Sire, votre fille est entrée en bonne œuvre... Que Dieu la veuille entretenir en ces pensées-là... Je n'ai pas de femme: Dieu l'a épousée, qu'il la garde, je n'ai pas le droit d'entreprendre sur lui...

Le duc de Bourgogne soupira; mais comme la

résolution de sa fille était bien arrêtée, il ne put s'y opposer, et, dès le lendemain, il la fit entrer nonne en une abbaye qu'il dota richement à cause d'elle.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment, à leur retour en Auvergne, Milles et Amys apprirent que Sadoine était cernée dans Constantinople par les païens; comment ils partirent aussitôt pour cette ville, et comment, l'ayant trouvée brûlée, ainsi que Sadoine, ils allèrent vers la cité d'Acre.**

Après toutes ces choses, Milles et Amys prirent congé du duc et s'en retournèrent vers Clermont en Auvergne, où ils furent reçus avec grande joie et bon accueil par tous ceux de la cité.

Pendant que la comtesse Marie et les barons festoyaient les deux compagnons, il arriva un messager qui se vint jeter à genoux devant Milles, et, lui présentant une lettre bien close et bien scellée, lui dit :

— Pour Dieu! sire, lisez tôt cette lettre... Votre femme est fort empêchée et cernée par les païens dans Constantinople.

Milles prit vitement la lettre et l'ouvrit. Quand il l'eut lue d'un bout à l'autre, il appela son compagnon et lui dit :

— Amys, sans plus nous arrêter céans, montons sur nos chevaux et allons secourir ma femme, car elle mande qu'elle est enfermée en Constantinople par les Sarrasins et les mécréants... Il paraît que lorsque ce maudit soudan d'Acre a su que j'étais hors du pays, il est venu assiéger la cité... Je vous prie donc de venir m'aider à délivrer ma dame du tranchant de notre épée et à la venger de ces maudits Sarrasins.

— Allons, répondit Amys, toujours disposé à suivre son compagnon.

Milles fit aussitôt apprêter son armée, et, quand elle fut prête, elle se mit en route, pennonceaux et bannières en avant.

Deux mois après, Milles et Amys arrivèrent devant Constantinople : il y en avait un déjà que cette ville était détruite et la belle Sadoine brûlée. Ainsi le déclara un chevalier chrétien qu'ils rencontrèrent.

Quand Milles eut entendu cela, peu s'en fallut qu'il ne mourût, par suite du trop grand deuil et de la trop grande déplaisance qu'il en ressentit. Il se fût transpercé d'outre en outre de son glaive si son fidèle compagnon n'eût été là pour l'en empêcher.

— Compagnon, lui dit Amys, laissez là cet argument qui ne vous rendrait ni votre cité ni votre femme. L'une est détruite, l'autre est brûlée : puisqu'il a plu à Dieu qu'il en fût ainsi, cela doit vous plaire également. Ne vous désespérez pas d'avoir perdu votre belle amie : c'est que Dieu a voulu l'avoir pour lui... Il vous en donnera une autre avant qu'il soit peu, soyez-en sûr.

— Compagnon, répondit Milles, vous parlez pour néant... Jamais je n'aurai d'autre femme désormais, je vous le dis pour vrai... Jamais je ne remplacerai Sadoine!...

— Pour l'instant, reprit Amys, qui songeait à réconforter son compagnon, il s'agit de nous venger de ces maudits païens qui nous ont fait tout ce mal... Avant qu'il soit longtemps, je veux les exterminer tous jusqu'au dernier, ou je mourrai à la peine !...

Mais le bon Milles avait le cœur trop gros de la perte de Sadoine. Il n'écoutait pas Amys et ne cessait pas de pleurer, regrettant toujours ce qu'il aimait tant.

Ce fut surtout quand il entra à Constantinople que sa douleur fut grande et que ses regrets furent poignants. Toutes les maisons étaient brûlées et son propre palais était abattu.

— Ah! chère Sadoine! murmura-t-il. J'ai tant perdu en vous perdant!...

Lors, il manda à tous les barons de son empire, grands et petits, d'avoir à le venir immédiatement servir comme seigneur et élu du pays, sous peine d'être décapités. En moins de trois semaines, plus de cent mille combattants furent ainsi réunis à son appel, sans compter ceux qu'il avait amenés d'Auvergne avec lui.

C'était une armée digne de la bataille que Milles voulait livrer au soudan. Aussi, dès qu'elle fut assemblée, se mit-il en route vers Acre.

— Ah! dit-il à Amys, par le glorieux Jésus-Christ! je n'aurai jamais joie au cœur que je n'aie vaincu le maudit soudan d'Acre, et je lui ferai de tel pain soupe, qu'il aura remords de sa vilaine action, car je lui brûlerai toute sa cité!...

Tant cinglèrent les vaisseaux de Milles et Amys, qu'ils finirent par apercevoir les murs et les créneaux de la cité d'Acre.

— Ah! s'écria alors Milles, ah! maudit soudan d'Acre! Puisse ton âme brûler en enfer! Jamais je ne dormirai de bon somme, tant que je ne t'aurai pas confondu, vaincu et détruit, toi et ta cité! Qu'il plaise à ce Dieu qui souffrit mort et passion pour nous, que cette cité maudite et tous ceux qu'elle renferme périssent et s'abîment!...

## CHAPITRE XXXVII

Comment l'arrivée de Milles et Amys déconcerta le soudan d'Acre, et comment, sur la proposition du Sarrasin Bandus, il résolut de faire combattre ses deux prisonniers chrétiens.

Bientôt l'arrivée de Milles et Amys fut connue du soudan, d'autant plus que Milles avait fait débarquer au préalable tous ses fourragers en leur ordonnant de mettre tout à feu et à sang.

Lors, appelant ses barons, il leur dit :

— Seigneurs, j'ai grand'peur, en vérité... Nous manquons déjà de vivres... Que sera-ce dans quelques jours?... L'empereur de Constantinople n'est pas venu céans pour rien : il



ne s'en ira pas qu'il ne se soit vengé, c'est-à-dire avant qu'il ne nous ait défaits et qu'il n'ait tout brûlé... Nous sommes perdus si aucun secours ne nous arrive!...

Incontinent le soudan demanda un messager pour l'envoyer vers le soudan de Damas requérir assistance et secours.

En entendant donner cet ordre, un Sarrasin se leva et dit :

— Sire, croyez-en mon conseil et bien vous en prendra... Vous avez en vos prisons deux hardis chrétiens, deux preux et vaillants chevaliers; faites-les mettre dehors, faites-les panser et nourrir de bonnes viandes, car ils sont affamés; et, quand ils seront bien repus et réconfortés, donnez-leur chevaux et harnois, et promettez-leur de leur donner la liberté, ainsi que beaucoup d'or et beaucoup d'argent, s'ils veulent vous aider à combattre les chrétiens qui vous assiégent présentement. Suivez cet avis, je vous y engage, et surtout ne leur épargnez nulle viande, car la geline pond par le bec...

Le soudan répondit à ce Sarrasin, qui avait nom Bandus :

— Certes, Bandus, tu parles sagement. Je vais envoyer quérir mes deux prisonniers et nous allons entendre la réponse qu'ils vont faire à cette proposition...

— Et, incontinent fut mandé le geôlier.

— Amène-moi tôt et sans délai les deux chevaliers que tu as gardés si longuement en mes prisons! lui cria à haute voix le soudan d'Acre.

— Bien, Sire, je les vais quérir, répondit le geôlier.

Cet homme s'en alla en conséquence vers la prison, ouvrit trois portes épaisses et arriva dans un cachot dont les murs étaient de ciment, et où la lumière du soleil pouvait à peine entrer.

C'était là que se trouvaient les deux nobles barons.

— Gloutons! leur cria le geôlier. Que Mahomet vous maudisse! Avancez et venez parler au soudan... Votre jugement est fait... Vous serez probablement pendus et mis à martyre avant qu'il soit passé demain...

Quand le bon comte Anseaulme, père de Milles, entendit ces paroles, tout le cœur lui trembla, et il dit au comte Henry son sénéchal, père d'Amys :

— Maintenant, je m'aperçois bien qu'il en est fait de nos vies et qu'il nous convient de mourir... Henry, voici nos derniers jours : rien ne nous sauvera plus...

Lors, à son tour, le bon Henry commença à pleurer et à regretter son beau fils Amys, qu'il n'avait pas vu depuis si longues années.

— Hélas! beau fils, murmura-t-il, je ne te verrai plus!...

— Mon ami, lui dit le comte Anseaulme pour le réconforter, ne pleure plus ainsi, je t'en prie... Notre-Seigneur nous aidera... Pense à sauver ton âme et crie merci à Dieu, le père omnipotent, car on dit communément que l'âme de celui qui a bonne fin est toujours sauvée.

— Certes, répondit le comte Henry; mais je suis bien marri de finir sitôt mes jours; car lorsque l'homme est mort il perd corps et avoir, or et argent, et tout son héritage...

## CHAPITRE XXXVIII

Comment le comte Anseaulme et Henry, son sénéchal, pour n'être pas tués, tuèrent leur geôlier, et comment le soudan les sauva de la colère du peuple de la cité.

Seigneurs barons, répéta le geôlier, en avant, en avant! Monseigneur vous attend pour vous livrer à martyre, comme vous êtes jugés l'un et l'autre!

Le geôlier disait cela, parce qu'il le croyait. Il ne pouvait pas supposer que le soudan mandait ses prisonniers pour autre chose; et cette erreur où il était à ce propos lui coûta cher, car Anseaulme, l'entendant ainsi confirmer la menace qu'il leur avait faite en entrant, s'approcha rapidement de lui et lui bailla sur la tête un si rude coup de poing qu'il lui en fit voler la cervelle...

Le geôlier tomba mort à leurs pieds sans dire autre chose.

— Or sus! Henry! pensons à nous venger de notre mieux! cria le comte Anseaulme à son sénéchal. Vengeons-nous bien, Henry, vengeons-nous bien... Cela ne nous coûtera rien, car on ne meurt qu'une fois... Tuons donc force Sarrasins avant d'être pendus : cela nous sera d'une bonne recommandation dans le ciel!...

Et, sans plus perdre de temps, Anseaulme et Henry sortirent de la prison, renversant sur leur chemin tout ce qui leur faisait obstacle, écuyers, varlets ou serviteurs, qu'ils faisaient trébucher devant eux comme feuilles devant l'orage. Ils allèrent ainsi dans la cité, combattant et renversant toujours, et toujours courant comme lévriers.

Une fois dans les rues de la cité, ils firent un tel abattis de femmes et d'enfants, que les Sarrasins, épouvantés, s'enfuirent devant eux comme devant deux diables d'enfer, et s'en allèrent se cacher, les uns au cellier et les autres au grenier, d'où ils jetèrent force pierres sur la tête d'Anseaulme et d'Henry, croyant les assommer.

La rumeur que cette apparition avait occasionnée arriva aux oreilles du soudan, qui attendait toujours que le geôlier lui amenât les deux prisonniers chrétiens.

— Sire, lui vint dire en grande hâte un Sarrasin, par le dieu Mahom qui nous doit tous juger! les deux prisonniers sont sortis de leur prison après avoir occis votre geôlier, et ils s'en vont ainsi par la ville, tuant et massacrant tous ceux qu'ils rencontrent... Je les crois enragés, Mahomet me pardonne!...

Incontinent, le soudan dévala de son palais, de-



manda son coursier, monta dessus et s'en alla chevauchant parmi la cité, qu'il trouva dans la plus grande agitation.

Plus de dix mille païens couraient après les deux barons chrétiens.

— Ne touchez pas à ces deux hommes! cria le soudan d'une voix haute et forte. Celui qui seulement les blessera sera pendu ou aura la tête coupée!... Ne leur faites donc aucun mal, si vous tenez à votre tête et à votre cou..

Les deux barons se défendaient toujours fort âprement, lançant pierres et cailloux avec une roideur telle qu'ils tuaient ou blessaient tous ceux qu'ils atteignaient et que nul n'osait s'approcher d'eux.

Le soudan lança son cheval à leur rencontre et leur cria :

— Seigneurs, laissez toute cette rage, et ne redoutez plus rien! car, par la foi que je dois à Mahomet! il ne vous sera fait aucun mal...

Lors, Anseaulme lui répondit :

— Si vous voulez que je vous croie, faites retirer vos gens... Et alors je vous dirai ma volonté...

Le soudan commanda à tout un chacun de se retirer en arrière, et chacun obéit.

— Seigneur, reprit alors le comte d'Auvergne, voici quelle est notre volonté... Nous aimons mieux mourir présentement en nous défendant que d'être pendus, puisque tu nous as condamnés à l'être... Oui! nous aimons mieux mourir honnêtement en défendant nos corps, que de souffrir le martyre de la main de tes vilains bourreaux... Et apprends que, du train dont nous y avons été jusqu'ici, nous comptons bien abattre une centaine de païens avant d'être abattus nous-mêmes...

— Chrétiens, leur répondit le soudan, par Mahom! Ecoutez donc ce que je vais vous dire.

— Nous écoutons, répondirent les deux barons en se rapprochant quelque peu du soudan, mais en se tenant toujours prudemment à distance de la foule.

## CHAPITRE XXXIX

Comment le soudan proposa au comte Anseaulme et à son sénéchal de leur donner la liberté, à condition qu'ils l'aideraient contre l'armée de l'empereur de Grèce, et comment ils acceptèrent volontiers.

Le soudan reprit :

— Je suis assiégé par l'empereur de Grèce... Si vous me voulez aider contre lui, tant et si longuement que j'en sois délivré, je vous ferai conduire jusques en votre pays, et je vous baillerai or et argent en quantité convenable pour vous récompenser... Je vous jure, par la foi que je dois à Mahom, que vous n'aurez rien à craindre de moi ou de mes gens, et que, tout au contraire, je vous ferai servir aussi honnêtement que si vous étiez mes pères ou mes propres frères. Par ainsi, conseillez-vous mutuellement, et me faites réponse. Je vous donne tout le répit nécessaire...

— Sire, vous parlez sagement, répondit Anseaulme.

Lors, saluant, il prit à part le comte Henry, son sénéchal, et lui demanda :

— Compagnon, que dites-vous de cela? Pour Dieu! ne me célez pas votre vouloir.

Henry répondit :

— Compagnon, faites-le heurter à sa dent pour plus d'assurance... S'il y consent, nous pourrons avoir fiance en lui... Et, puisque vous me demandez ce que je pense de tout ceci, je dois vous dire qu'il n'est aucun bon chrétien qui ne vive en bon espoir... Accordons au soudan tout ce qu'il nous demande et Dieu nous aidera; car, qui perd sa vie perd son corps et son avoir... Et le corps est un digne joyau qu'il faut conserver avec soin le plus longtemps possible... Nul homme vivant, à dire le vrai, ne sait quelle chose devient le corps mort, ni où il va... Quand l'homme est défunt, on ne parle plus de lui, et ce n'est pas la peine alors d'avoir vécu... Par ainsi, compagnon, conservons le nôtre et accordons au soudan tout ce qu'il nous demande... Mais, pour plus de sûreté, faites-le heurter à sa dent...

— Par ma foi, compagnon, vous dites vrai! répliqua Anseaulme en se dirigeant vers le soudan.

Celui-ci, le voyant revenir, lui demanda :

— Eh bien! seigneurs, qu'avez-vous résolu l'un et l'autre ?

— Nous consentons à tout ce que vous nous avez demandé, Sire, répondit Anseaulme, et nous comptons que vous tiendrez les promesses que vous nous avez faites...

— J'ai juré par Mahom, et ce serment-là, on le tient toujours. Je n'y faillirais pas, pour ma part, pour tout mon royaume...

— Toutefois, Sire, reprit Anseaulme, nous désirons que vous vous heurtiez la dent en signe d'acquiescement...

— Volontiers, répondit le soudan en faisant ce qu'on lui demandait.

Cela dit et fait, il donna à ses gens l'ordre de se retirer, ce qui les contraria, car ils eussent bien voulu se venger sur les deux chrétiens des dégâts qu'ils avaient l'un et l'autre commis parmi eux.

Puis il prit Anseaulme et Henry par les mains et les ramena en son palais. Là, ils lui promirent de nouveau, ainsi qu'à tous ses barons, de demeurer avec eux jusqu'au départ de l'armée de l'empereur de Grèce, départ qui devait être amené par leurs efforts à eux d'eux, qui n'avaient point le cœur failli et le bras manchot. On comptait surtout sur Anseaulme, qui, au dire de l'histoire, avait bien neuf pieds de hauteur et dont le corps, gros à l'avenant, était sain, léger et âpre à la défense. La seule chose qui fît tort à sa belle apparence, c'est qu'il était maigre à force de jeûner, car en la prison il n'avait pas eu son saoûl de pain ni de vin, puisque mainte et mainte fois son compagnon et lui étaient restés trois ou quatre jours sans manger.

Après qu'ils eurent fait les serments que leur demandait le soudan, celui-ci ordonna qu'on les traitât de boire et de manger aussi bien que lui-même. En conséquence, Anseaulme et son sénéchal furent étuvés et baignés; puis ils eurent à

manger de bonnes viandes et à boire de bon vin, de façon à se réconforter des pieds à la tête et à être mieux disposés à la bataille contre l'armée de l'empereur de Constantinople.

## CHAPITRE XL

**Comment Anseaulme et son sénéchal réfléchirent avant d'entamer la bataille contre les chrétiens, et comment le comte Henry proposa au soudan de faire combattre l'un d'eux contre un champion de l'empereur de Grèce.**

Aussitôt que le soudan eut eu l'assurance du concours efficace d'Anseaulme et de son sénéchal, il appela Bandus et un nommé Clarion, et les dépêcha secrètement au soudan de Damas.

Aussitôt que ses deux messagers furent partis, il fit sortir de la cité d'Acre grande multitude de Sarrasins pour aller assaillir les Grégeois. Anseaulme et Henry portaient bannière et étendard.

Lorsque Milles et Amys aperçurent les païens, ils ordonnèrent leurs batailles et firent armer tout un chacun; puis, incontinent ils approchèrent, et de si près que le combat pouvait s'engager main à main.

— Franc chevalier, dit le bon Anseaulme à son sénéchal, n'allons-nous pas commettre là un grand crime, en tuant des gens qui croient en Jésus comme nous ?

— Certes, répondit Henry, vous dites vrai. Je vais parler au soudan et le raisonner là-dessus...

Sans faire plus de séjour, le sénéchal du comte Anseaulme s'en vint droit au soudan et lui dit :

— Sire, daignez m'écouter et comprendre mon intention. Voici chrétiens qui viennent en grand nombre... Il y aura donc aujourd'hui grande destruction ou d'eux ou de vous... Si vous me voulez croire, je vous conseillerai bien et sans nulle trahison.

— Dites, répondit le soudan ; si cela me semble bon, je l'accorderai. Celui-là doit être honni et avoir marrisson, qui conseil ne veut pas croire...

Henry reprit :

— Sire, vous enverrez vers l'empereur de Grèce et lui ferez demander qu'il livre un champion pour combattre un des vôtres, qui sera mon compagnon. Si votre champion vainc celui des chrétiens, ils s'en iront et lèveront incontinent le siége; si, au contraire, le vôtre est vaincu, je demeurerai prisonnier pour lui et l'on me pendra. Je suis sûr et certain qu'il vaincra l'autre; mais, si par hasard je me leurrais d'un faux espoir, ne m'épargnez pas...

— Par Mahom ! vous venez de parler raison. Si les chrétiens veulent ce que vous proposez là, je le veux aussi.

Le sénéchal, alors, prit son bassinet et s'en alla tout d'un trait vers Milles et Amys, avec un rameau d'olivier en main, pour signifier qu'il voulait parlementer.

Milles, avisant Henry, s'en vint au devant de lui, et Henry, le saluant courtoisement, s'empressa de lui dire :

— Sire, écoutez ce que le soudan vous mande.

— J'écoute, dit Milles.

— Il vous livrera un champion de bataille qui combattra contre vous ou contre tel qu'il vous plaira de lui bailler. Si vous le vainquez, il vous rendra la cité; si vous êtes vaincu, vous lèverez le siége et vous en irez incontinent, sans faire plus longue demeure en ce pays-ci.

— J'y consens volontiers, répondit Milles.

## CHAPITRE XLI

**Comment le comte Anseaulme de Clermont et son fils Milles combattirent l'un contre l'autre d'une périlleuse et terrible façon, et comment ils s'entre-reconnurent à une parole que dit l'empereur de Grèce.**

Or, dès le lendemain, le champ de bataille fut préparé. Le soudan d'Acre s'en vint, accompagné de trente de ses gens. Milles s'y rendit pareillement avec trente de ses barons. Là, ils fiancèrent leur foi l'un à l'autre au sujet de ce qui avait été dit la veille.

Le soudan, qui avait amené Anseaulme pour voir le hardi et tant redouté chevalier Milles, jura par Mahomet qu'il rendrait la ville d'Acre, si son champion était vaincu.

Milles, de son côté, jura son Dieu du paradis que, s'il était vaincu, il s'en retournerait aussitôt chez lui, avec son armée.

Lors, Anseaulme s'approcha de lui et lui dit :

— Vassal, je suis celui qui doit combattre contre toi... Garde-toi de moi, car je te défie.

En apercevant son père, le comte de Clermont, qui était si grand et si bien fourni, Milles sentit tout le sang lui frémir.

— Sainte Marie, mère de Dieu ! murmura-t-il, jamais de ma vie je n'ai vu si grand larron ! Aide-moi à le vaincre, Jésus ! aide-moi comme je m'aiderai moi-même... Si ce larron était plus grand d'un pied et demi qu'il n'est, je combattrais encore contre lui : me garantira Dieu, s'il lui plait... Et il lui plaira... Il y a profit et honneur à servir Dieu, car c'est un bon maître, fort et puissant; je le tiens pour mon ami, et toujours je le servirai et honorerai !...

Bientôt après, on se retira en arrière. Le soudan retourna à sa tente, et Milles resta sur le champ de bataille, près d'une rivière, avec ses barons.

Le soudan fit mettre Henry en une grosse tour de pierre, en lui disant que si son compagnon était vaincu il le ferait pendre devant ses barons; mais Anseaulme jura à son sénéchal qu'il n'avait pas à redouter ce dénoûment, car il avait la ferme intention de ne pas faire grâce à l'empereur de Grèce et de lui arracher la tête avec le heaume.

Le lendemain, comme le jour commençait à poindre, les deux champions, armés comme il con-

venait, se trouvèrent sur la prairie, déterminés tous les deux à ne se faire nulle grâce et à se manger mutuellement le cœur du ventre.

Le soudan d'Acre, qui était aux fenêtres de son palais avec plusieurs nobles Sarrasins, regardait la bonne contenance d'Anseaulme, monté sur un bon cheval de prix et fièrement appuyé sur le fer de sa lance.

— Par Mahom! ce chrétien paraît bien hardi et courageux. Je crois que s'il n'y a pas trahison, il aura facilement l'avantage sur l'empereur de Grèce.

En ce moment, Milles, la lance au poing, l'écu au cou, s'avança vers Anseaulme et lui cria :

— Or sus, en avant! faux traître et déloyal! La vesprée n'arrivera pas avant que je ne t'aie occis!.. Mieux te vaudrait n'avoir jamais entrepris cette bataille contre moi, je te le dis!...

Sur cette parole, les deux adversaires s'élancèrent l'un contre l'autre, et de si grande force, que leurs lances se brisèrent, et que chacun dut avoir recours à l'épée.

Le combat fut âpre et sanglant. Anseaulme frappa son fils sur la visagère avec tant de violence, que Milles en fut tout étourdi, et n'eût été l'épée qui lui échappa des mains, Milles n'eût plus jamais mangé de pain.

Anseaulme descendit et reprit son branc d'acier.

Pendant ce temps, le cheval de Milles, ne se sentant plus dirigé par la main défaillante de son maître, ne savait plus où il allait et il fuyait en tournoyant, tellement qu'il s'en fallut de peu que Milles ne tombât à terre. Jamais, en effet, il n'avait reçu un coup pareil depuis qu'il était au monde, car jamais son père ne l'avait battu quand il était petit enfant.

Le soudan d'Acre riait déjà de joie, lorsque Milles se remit sur ses étriers et revint avec colère vers son père qui le reçut tranquillement, et, d'un coup brusque, l'envoya rouler à quelques pas de là sur l'herbe, avec sa monture...

Milles, se relevant légèrement, courut sur le cheval de son père et lui coupa les deux jambes de devant, ce qui obligea naturellement le comte Anseaulme à choir à son tour.

Lors, une fois Anseaulme à terre, Milles monta sur lui, et avec ses gantelets garnis de broches aiguës, il le frappa à coups redoublés d'un côté et d'autre, si bien que le sang sortait tout vermeil de son corps.

Le soudan d'Acre fut très-marri, car il crut son champion mort et sa cité perdue.

Mais Anseaulme se releva d'un mouvement d'épaules et de reins, et, se redressant terrible, il joua du couteau fort et ferme, rendant la pareille avec usure.

Leurs hauberts étaient dérompus, ainsi que leurs hoquetons; leurs heaumes étaient bossués en maint endroit, et le sang coulait raide de leurs plaies. Tous deux commençaient à avoir les membres las et la cervelle étourdie, à ce point que la sueur leur coulait à grosses gouttes du front, comme si on leur eût jeté un muids d'eau sur eux.

Aussi, d'un commun accord, se reposèrent-ils sur le gazon, tous deux si mâtés et si peinés qu'ils ne demandaient plus qu'à être confessés.

Anseaulme se leva de terre le premier. Milles, voyant cela, sauta légèrement sur ses pieds, empoigna son épée et courut sur le comte de Clermont, qui se couvrit de sa targe et se préserva ainsi. Plus Milles frappait, plus Anseaulme parait, l'un en se lassant et l'autre sans se fatiguer le moins du monde.

Quand le comte comprit que Milles était suffisamment épuisé et qu'il n'irait plus bien loin, il le prit à bras le corps, le jeta par terre et lui ôta l'épée des mains.

Milles, alors, ainsi désarmé, s'aperçut que bien vraiment il était mort, et que cette heure était bien la dernière de sa vie.

— Ah! s'écria-t-il piteusement. Ah! terre d'Auvergne, vous n'avez plus de seigneur! Terre d'Auvergne, votre seigneur sera mort honteusement.

— Honni sois-tu! répondit le comte Anseaulme, car le comte de Clermont et d'Auvergne vit encore, et il te le prouvera avant qu'il soit peu... J'ai été longtemps en prison, c'est vrai; mais, Dieu merci! je ne suis pas encore mort!... Tu penses et dis cela trop follement, vassal!...

Milles, entendant cela, sentit le cœur lui manquer quasiment.

— Vassal, demanda-t-il à Anseaulme, es-tu chrétien ou Sarrasin? Je t'en prie, ne me le cèle point...

Anseaulme lui répondit :

— Je crois en Jésus. Et vous, comment vous appelez-vous, vous qui déprisez ainsi le comte d'Auvergne?

— Sire, répondit Milles, vous parlez mal... Je suis le comte et le seigneur de toute l'Auvergne... Milles est le nom que j'ai reçu sur les fonts de mon père, qui est le comte Anseaulme et qui est mort en allant voir les Saints Lieux.

Anseaulme, surpris et joyeux de ces paroles, commença à pleurer tendrement, sans pouvoir dire tant seulement un mot.

Il n'osait pas faire fête à son fils, à cause des païens. Mais la nature fut plus forte en lui que la prudence; il accola doucement Milles et lui dit :

— Ah! beau fils! Baise ton père, que tu vois ici en ta présence... Oui, je suis le comte Anseaulme, qui pendant vingt ans a été en prison et qu'on a cru mort... Beau cher fils, laisse-moi t'accoler et te baiser en la bouche!... Voilà vingt ans que cela ne m'est arrivé!...

---

## CHAPITRE XLII

Comment Milles et Anseaulme, s'étant entre-reconnus, le comte de Clermont retourna vers le soudan d'Acre pour délivrer son compagnon le sénéchal.

Quand Milles entendit cela, il tomba tout de son long par terre, et se pâma de joie aux pieds de son père.

— Père, murmura-t-il, je vous crie merci et vous supplie de me vouloir bien pardonner le sang précieux que j'ai fait sortir de votre corps!...

— Que le Seigneur-Dieu vous juge! répondit Anseaulme. Pour moi je vous pardonne de bon cœur... Or, beau doux fils, votre mère est-elle encore en vie? Ne me le célez point, je vous prie...

— Ma mère est saine et sauve en votre cité de Clermont, répliqua Milles.

Et, après cela, il se mit à raconter à son père, de point en point, tous les événements importants de sa vie. A mesure qu'il parlait, le visage du bon comte Anseaulme se couvrait de larmes. Quand il eut fini, tous deux s'assirent l'un à côté de l'autre en pleurant et se bandèrent mutuellement leurs plaies, afin d'en arrêter le sang.

— Beau fils, demanda tout à coup Anseaulme, que vais-je dire au soudan? Si ce n'était pour un mien vassal que j'ai laissé en la cité comme otage de moi, jamais je n'y retournerais : c'est mon sénéchal Henry....

— Le père d'Amys?

— Lui-même.

— Est-il encore vivant, mon père, dites-le-moi!...

— Oui, il est sain et sauf, plus que je ne le suis en ce moment, à coup sûr...

— Père, dites-lui alors que son fils Amys est avec moi, aussi sain et sauf et vivant que lui-même.

— Beau fils, reprit Anseaulme, tout cela est fort bien, en vérité, et j'en remercie bien grandement le ciel. Mais enfin il faut sortir de cette impasse... Comment le faire sans que le soudan ne nous accuse de trahison?

— Père, répondit Milles, puisqu'il vous en faut retourner dans la cité d'Acre, vous direz s'il vous plait au soudan que je me rends vaincu, et que demain je délogerai avec mon armée. Quand le soudan vous aura accordé votre congé, au comte Henry et à vous, vous me rejoindrez à Constantinople, d'où nous embarquerons pour aller en Auvergne, où vous trouverez ma mère, votre femme.

— Beau fils, dit Anseaulme, voilà qui est bien parlé... C'est le meilleur conseil qui soit... Je le veux suivre et m'en vais de ce pas rejoinre le soudan.

En effet, après avoir de nouveau accolé et baisé son fils, le bon Anseaulme s'en retourna vers la cité.

— Comment vous portez-vous et qu'est-il arrivé? lui demanda le soudan aussitôt qu'il l'aperçut. Ne me célez rien, je vous prie, car je vous ai vu finir cette affaire par des caresses et je ne comprends pas bien.

— Sachez, répondit le comte de Clermont, que l'empereur de Grèce s'est rendu vaincu parce qu'il ne pouvait plus durer contre moi... Demain au matin, vous le verrez déloger avec son armée, et plus jamais ne les reverrez...

Le soudan, joyeux d'apprendre cela, se prit à louer Mahomet, fit délivrer de prison le bon Henry, sénéchal du bon comte Anseaulme, et les récompensa richement tous les deux, ainsi qu'il s'y était engagé.

## CHAPITRE XLIII

Comment les Grecs partirent d'Acre; et comment Milles et Amys s'en allèrent en Auvergne avec le comte Anseaulme.

Bientôt après avoir quitté le comte Anseaulme, Milles s'en retourna en sa tente, où il trouva son fidèle Amys, à qui il dit :

— Compagnon, je viens de combattre contre celui qui est mon seigneur et mon père, que nous avions perdu pendant un si long nombre d'années... Il était en la prison de ces maudits mécréants, et avec lui était quelqu'un qui vous touche de près, c'est assavoir votre père le comte Henry... J'eusse succombé dans cette bataille, si Dieu ne m'avait soufflé de crier : « Terre d'Auvergne, tu es sans seigneur! » C'est à cela que mon père et moi nous nous sommes entre-reconnus...

Amys, grandement ébahi et plus grandement encore joyeux de ce qu'il apprenait là, joignit les mains, et, les élevant vers le ciel avec onction, il murmura :

— Ah! père des cieux! voici une belle œuvre de miracle!...

— Maintenant, ajouta Milles, il faut songer à tenir nos conventions... Et puisque nous avons promis de déloger de céans au cas où je serais vaincu, délogeons.

Le lendemain, au matin, quand l'aube fut levée, l'armée des Grégeois se leva vitement aussi et se mit en route vers Constantinople avec toutes ses bannières et ses pennonceaux.

Anseaulme et Henry, chargés des présents du

soudan d'Acre, arrivèrent en la cité chrétienne quelques jours après Milles et Amys, qui leur firent l'accueil que vous pouvez penser.

A Constantinople, on ne fit pas long séjour. Milles et Amys, Anseaulme et Henry se rembarquèrent, et, après un voyage heureux, arrivèrent enfin en Auvergne.

La comtesse Marie et ses barons, prévenus par des messagers, s'en vinrent au devant du comte Anseaulme et de Milles avec un cortége nombreux. Partout, sur leur passage, les habitants manifestaient hautement la joie qu'ils ressentaient de retrouver leur seigneur après vingt années d'absence. Beaucoup de ceux qui avaient appris à l'aimer quand il gouvernait l'Auvergne, avant son départ pour Jérusalem, étaient morts, parce que vingt ans amènent bien des changements dans la vie d'un peuple; mais ils avaient légué leur amour à leur famille qui en avait précieusement conservé la tradition, d'autant plus que la tyrannie de Galleraux avait servi à entretenir cet amour et ces regrets.

C'est au milieu de cet enthousiasme général que le bon comte Anseaulme entra dans sa bonne ville de Clermont, dont les rues étaient jonchées de fleurs et dont les maisons étaient habillées de draps de couleur, de la base au faîte.

## CHAPITRE XLIV

**Comment le comte Anseaulme et la comtesse Marie sa femme se retrouvèrent, et comment, peu de temps après, ils moururent l'un et l'autre, au grand chagrin de leur fils Milles.**

On imagine aisément la joie que le bon comte Anseaulme et la bonne comtesse Marie éprouvèrent à se retrouver après une si longue et si douloureuse absence. Tous deux, accolés tendrement, pleuraient et sanglotaient sans pouvoir dire un seul mot, tant ils avaient le cœur gros d'émotion et de bonheur.

— O mon cher seigneur! murmura enfin la comtesse.

— O ma chère femme! murmura le comte. O loyale amie que j'ai tant souhaité de revoir! je vous revois enfin!... Le ciel me devait bien ce dédommagement à mes angoisses... Vingt fois j'ai cru mourir, et toujours votre souvenir m'a donné la force d'espérer et de vivre... Un autre eût succombé là où j'ai triomphé grâce à vous, ma loyale amie! Si vous saviez les épreuves périlleuses par lesquelles j'ai passé! Si vous saviez aussi de quelle protection m'a couvert le Seigneur-Dieu!... Vous me croyiez mort et je vous croyais morte, mais quelque chose devait vous dire, comme à moi, que nous étions vivants l'un et l'autre... Car enfin, par quelle moquerie du ciel serions-nous restés l'un ou l'autre sur terre, si l'un de nous avait été dessous? Nous nous aimions tellement, ô ma loyale femme! que nous ne devions pas nous survivre. « Puisque je vis, me disais-je souvent, ma chère comtesse Marie vit aussi. » Et cette pensée me réconfortait et me soutenait...

— Je pensais comme vous, mon cher seigneur, répondit la comtesse, et cette pensée m'aidait à vivre... Seulement, à ne vous rien céler, une autre pensée, qui me poignait douloureusement, venait détruire parfois le bon effet de celle-là... Je songeais à notre cher fils Milles et je me demandais ce qu'il pouvait être devenu... Cet enfant que nous avions si ardemment désiré vous et moi, et qui était venu dans la joie et dans les fêtes, cet enfant était un sujet de larmes âcres pour moi... Si j'avais su où il vivait et ce qu'il faisait, j'aurais volontiers supporté mon exil... Mais rien! aucune nouvelle de lui ni de vous! Ah! le ciel m'aime bien, car il m'a bien châtié, et il me récompense bien à cette heure, puisqu'il me rend et mon enfant et mon mari, c'est-à-dire mes deux seuls bonheurs de ce monde...

Puis, en se tenant toujours accolés, le bon Anseaulme et sa femme se racontèrent mutuellement leurs aventures. Elles n'étaient pas nombreuses, comme on a pu le voir, mais elles étaient intéressantes, et d'ailleurs quand on parle de soi on ne tarit pas.

Un merveilleux dîner eut lieu pour fêter le retour du comte Anseaulme et de son fils; dîner auquel assistèrent les principaux barons de la ville, ainsi que douze pauvres pour représenter les douze apôtres de Jésus-Christ, qui avait veillé sur cette loyale famille.

Des fêtes, non moins merveilleuses, eurent pareillement lieu et durèrent pendant huit jours, à la grande joie de la cité de Clermont, qui voyait le beau temps succéder à l'orage, la loyauté succéder à la trahison, Anseaulme à Galleraux.

Mais, par malheur, les joies humaines sont de courte durée. Ce que Dieu donne d'une main, il semble qu'il s'empresse de le retirer de l'autre. Peu de temps après son arrivée au milieu de son peuple, le bon comte Anseaulme mourut des suites de la trop vive émotion qu'il avait ressentie en embrassant sa femme et son fils, après vingt ans d'absence. Et, le lendemain du jour où il avait rendu l'âme, sa loyale épouse, la comtesse Marie, le suivait dans le tombeau, comme s'il lui eût été impossible de vivre désormais sans lui.

Le deuil succéda donc à la joie, sans transition aucune.

Milles, surtout, fut chagrin de cette double perte.

— Ah! Seigneur-Dieu! s'écria-t-il. Vous êtes cruel! vous me faites retrouver ma mère et mon père, et vous me les retirez brusquement... C'est à peine si j'ai eu le temps de les voir et de les embrasser... C'est à peine si eux-mêmes ont eu ce temps!... Ah! Seigneur-Dieu! vous êtes cruel, en vérité! Vous m'aviez déjà pris ma mie Sadoine; vous aviez déjà permis qu'elle fût méchamment et vilainement brûlée par les païens, en mon absence; aujourd'hui, vous me prenez mon bien-aimé père et ma bien-aimée mère, vous permettez

qu'ils s'en aillent d'au milieu de nous... Ah! Seigneur-Dieu! vous êtes cruel; je vous le dis, bien cruel!...

— Compagnon! lui dit Amys, ne murmurons pas contre les décrets de la Providence... Elle sait mieux que nous, humbles pécheurs, ce qui doit être fait. Nous n'avons pas le droit de protester : nous avons le devoir de nous résigner...

## CHAPITRE XLV

**Comment Milles alla à Paris, par devers le roi Charlemagne, pour relever sa terre de lui, et comment il fut amoureux de Bellissande, la fille du roi.**



Une fois Anseaulme et sa femme dignement sépulturés, Milles songea à se mettre en légitime possession de sa comté d'Auvergne et il se fit, en conséquence, prêter foi et hommage par ses barons. Puis il vérifia le trésor de son père, dans lequel il trouva les deux coupes d'or que le pape avait données à Anseaulme lors du baptême de Milles et d'Amys. Milles en donna une à son compagnon et garda l'autre pour lui.

Sur ces entrefaites, le roi Charlemagne lui envoya un messager pour le requérir de lui venir faire hommage et relever la terre de son pays. Milles se décida à se rendre à cette invitation, avec son compagnon Amys, et tous deux partirent très-noblement appareillés. Chacun d'eux avait un vêtement mi-partie et semblable à l'autre, et leurs robes étaient bordées de perles du plus bel effet; tellement qu'à mille lieues à la ronde on n'eût pu voir deux jouvenceaux de meilleure mine et plus fière prestance.

Tous deux cheminèrent tant et tant, qu'ils arrivèrent en la ville de Paris, où ils entrèrent en se tenant par les mains.

Milles n'était jamais venu à la cour, et cependant ce fut sans embarras qu'il se présenta devant le roi Charlemagne et qu'il le salua.

— Comte de Clermont, lui dit le roi en lui rendant son salut, soyez le bienvenu parmi nous... hommage me devez de votre pays d'Auvergne...

— Sire, répondit Milles, celui et ceux qui en tiennent les jardins en doivent payer les rentes. Je vous ferai volontiers hommage devant tous vos barons : c'est pour cela que je suis venu céans.

Et, incontinent, il lui fit hommage comme il convenait, et tout aussitôt commença au palais une solennelle fête pour l'amour de lui, car le roi prenait grand plaisir à le voir et à l'entendre.

Après que Charlemagne et ses convives eurent pris la réfection du manger, arriva dans la salle une pucelle fort belle, fort courtoise et fort bien agencée. Elle avait la chair plus blanche que neige, colorée comme la rose qui fleurit en mai; les yeux noirs comme ceux d'un faucon; la bouche bien polie; le menton fourchu et les joues à fossettes. Elle était en outre, droite et haute à l'avenant.

C'était la fille du roi Charlemagne, laquelle avait nom Bellissande. Elle venait là pour assister à la fête de chevalerie et prendre sa part du déduit déjà commencé.

Comtes, ducs et nobles barons, chacun tenait sa femme, sa fille ou sa mie par la main et menait la danse avec elle. Milles, qui n'avait là nulle mie, nulle fille, nulle femme, prit la main de la belle Bellissande, et elle lui fit révérence, sans penser à nulle vilenie. Mais Milles, pour qui tout avait grande signification, se sentit subitement amoureux de cette gente pucelle, et il lui étreignit les doigts si fort et si ferme, qu'elle ne put s'empêcher de crier.

— Ah! sire, lui dit-elle, tenez-vous coi, vous me blessez!...

Quand Milles l'entendit ainsi crier, il en devint plus amoureux encore, et dans son trouble, il lui marcha sur le pied, ce qui signifiait que le feu s'allumait en lui.

Bellissande étonnée leva sur lui ses doux yeux, et, à son tour, le même mal qui s'était emparé du cœur de Milles s'en vint s'emparer du sien. Elle était aimée, elle voulut aimer.

Lors, s'éloignant lentement et à regret de lui, elle alla demander à une sienne parente quel était ce jouvenceau qui l'avait menée danser.

— C'est le prince d'Auvergne, un riche baron, répondit la parente.

Bellissande, à cette réponse, devint toute songeuse.

## CHAPITRE XLVI

**Comment Bellissande, fâchée d'apprendre le départ de Milles pour la Frise, l'envoya quérir pour lui venir parler.**



Bellissande rêva toute la nuit à ce beau jouvenceau avec lequel elle avait dansé, et, le lendemain, elle chercha toutes les occasions de le voir et de se repaître de sa présence. Au dîner, elle regarda Milles et Milles la regarda, et ils se comprirent à merveille : il ne leur restait plus qu'à être en un lieu secret où ils se pussent dire l'un à l'autre leur volonté, car tous deux étaient également pourvus d'amour.

Les tables enlevées, Charlemagne dit à ses barons :

— Seigneurs, je suis très-joyeux de cette belle compagnie que je vois céans, très-joyeux, certes...



Mais, d'un autre côté, j'ai le cœur dolent de ce qu'un duc, qui aujourd'hui me devait venir faire hommage, n'est point venu comme convenait qu'il vînt.

— Quel est ce duc? demanda-t-on de toutes parts.

— Seigneurs, dit l'empereur, c'est Gombaux de Frise... Je l'ai mandé de cœur et de fait, mais il est si orgueilleux qu'il n'a pas daigné venir... Aussi jamais je n'aurai joie sincère avant d'en être vengé.

Lors, Milles, qui était tout enflambé d'amour pour la belle Bellissande, dit à Charlemagne :

— Sire, si vous me voulez bailler quelques-uns de vos gens, je m'en irai en Frise et vous amènerai le duc en vos prisons... Si je ne le fais, je vous octroie Auvergne et toute la comté.

Charlemagne, entendant cela, alla vers Milles, l'accola doucement et lui dit qu'il lui donnerait tous les gens qu'il voudrait pour cette entreprise, ce qui fit murmurer les Français, lesquels envoyèrent Milles au diable.

— Que celui-ci qui nous l'a amené le remporte! se dirent-ils l'un à l'autre. Allez en Frise avec lui, c'est aller à la mort : nous n'en reviendrons certainement pas. Les Frisons sont de mauvaises gens, et, en outre, le chemin est dangereux à passer!...

— Sire franc chevalier, ajouta Charlemagne après avoir embrassé Milles, j'ai entendu maintes et maintes fois parler de votre chevalerie et de vos prouesses... J'ai su que vous aviez été clamé empereur de Grèce et que votre femme était morte dans l'incendie de votre cité.... Je vous prie donc d'aller en Frise, et, dès cette présente heure, je vous fais connétable de France... Ramenez-moi Gombaux mort ou vif... Emmenez avec vous ceux qu'il vous faudra pour cette affaire, et particulièrement Hardres et Fromont, qui sont deux chevaliers hardis, natifs de Gascogne.

— Sire, répondit Milles, je ferai tout ainsi que vous l'avez commandé.

Quand Bellissande sut que Milles devait aller en Frise, elle en fut bien navrée en son cœur. Elle gémit et soupira tant et plus, et, finalement, l'amour qui la possédait lui conseilla d'envoyer vers lui une de ses chambrières.

— Ma mie, lui dit-elle, allez en la cour du roi mon père, demandez le comte de Clermont, et, de par moi, vous lui mettrez cet anneau au doigt en lui disant de me venir parler, si c'est sa volonté toutefois... Quand il y aura consenti, comme je le désire, vous l'amènerez ici en ma chambre...

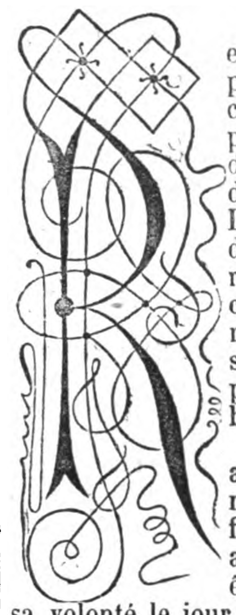
— Dame, répondit la chambrière, je ferai à votre commandement et vous amènerai céans le comte de Clermont.

— Allez vitement, ma mie, et revenez plus vitement encore!

---

## CHAPITRE XLVII

**Comment Milles s'empressa d'obéir à l'ordre de Bellissande et quel fut l'entretien qu'ils eurent ensemble.**



ecommandation ayant été faite par Bellissande à sa chambrière, celle-ci fit diligence et ne tarda pas à arriver en la grande salle du palais, où elle demanda Milles de Clermont, qu'on lui montra. Lors, elle s'approcha à la hâte de lui et lui dit tout bas à l'oreille tout ce que sa dame l'avait chargée de lui dire; puis elle lui mit au doigt l'anneau que Bellissande lui envoyait et qu'il n'eût pas rendu pour tout l'or de deux bonnes cités.

Milles suivit la chambrière avec un empressement qui témoignait de son amour pour la fille du roi. D'ailleurs, il pensait avec raison que celui-là doit être tenu pour fol qui ne fait pas sa volonté le jour et à l'heure où il le peut, car nul homme n'est sûr de son lendemain, nul ne sait s'il vivra jusqu'au prochain lever du soleil. Quand un vrai amant est bien aimé d'une dame, et qu'il s'en aperçoit, il doit aller vers elle d'un pas hardi sous peine d'être moqué et gabé, car une dame dit aujourd'hui blanc et demain noir; elle vous appelle ce matin, elle vous repoussera ce soir, et qui mieux et plus vite la sert en est le plus loué.

Milles ne fit donc nul arrêt et s'en alla d'un pas leste dans une très-riche chambre peinte, toute d'or et d'argent, où il trouva Bellissande toute éplorée. Lors, s'agenouillant devant elle et la saluant fort humble, il lui dit :

— Belle, le doux Jésus vous garde!

— Sire, répondit Bellissande, soyez le bienvenu! Je pleure en ce moment, parce que vous avez courroucé mon cœur.

— Belle, reprit Milles, ce n'est pas dans mon intention de vous causer cet ennui, tout au contraire! Par le Dieu de paradis! lorsque j'ai vu votre beauté et votre merveilleuse contenance, j'ai eu le cœur ravi et les yeux éblouis, et je me suis mis à vous aimer... Si vous n'avez merci de moi, si vous jugez que j'aie trop follement pensé, il ne me restera plus qu'à mourir... Dites-moi, je vous prie, quel est votre bon plaisir là-dessus...

La pucelle ne répondit mot, ce qui fit supposer à Milles qu'elle aurait bientôt merci de lui, et qu'elle ne lui donnerait point congé.

Il la regarda plus amoureusement qu'il n'avait fait jusques-là, et comme à mesure qu'il la regardait, il s'apercevait qu'elle changeait de couleur,

il la prit doucement, l'accola, la baisa et lui dit sans retour :

— Demoiselle, veuillez prier Notre-Seigneur pour moi... Faites, par votre intercession, qu'il me garde de malencombre, car j'ai promis à votre père d'aller en Frise, et c'est pour mériter votre noble corps...

— Sire, répondit la pucelle, ce voyage me poigne beaucoup, et il est entrepris contre ma volonté et contre mon bonheur... Si vous étiez resté céans, vous auriez eu plaisance et joie, je vous assure, car jamais je n'ai mis en aucun prince comme en vous l'amour de mon cœur... Votre départ va changer ma plaisance en tristesse; mais si vous voulez jurer sur le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ que vous me prendrez à femme par honneur, je vous jurerai de mon côté, que jamais je n'aurai d'autre mari que vous et je vous garderai loyalement mon amour.

— Belle, dit Milles, je ferais grande et insigne folie si je vous refusais, car jamais je ne pourrais aimer de plus belle ni de meilleure femme que vous...

Ainsi se consentirent mutuellement Milles et Bellissande; ainsi s'entre-donnèrent-ils mutuellement l'amour qu'ils ressentaient, engageant leur foi sans mal penser et sans mal faire; et jamais moments ne leur parurent aussi doux et aussi plaisants.

Quand le comte de Clermont quitta la chambre, Bellissande resta toute en larmes et toute songeuse comme femme malade de la douce maladie d'amour.

## CHAPITRE XLVIII

**Comment Hardres, par envie, avertit le roi Charlemagne que le comte Milles était amoureux de sa fille, et de la réponse qu'il en reçut.**

Tandis que Milles était à Paris, attendant les gens que le roi avait mandés çà et là dans son royaume pour aller en Frise, il repaira souventes fois en la chambre de Bellissande, où tous deux devisaient ensemble par paroles amoureuses.

Ils mettaient à ces rencontres le plus de secret qu'ils pouvaient l'un et l'autre; mais, malgré leurs précautions et leur mystère, quelqu'un les surprit, et ce quelqu'un ce fut Hardres le traître, lequel n'aimait point le comte de Clermont.

Hardres, donc, ayant eu connaissance du déduit amoureux que se donnaient mutuellement Milles et Bellissande, s'en alla incontinent trouver le roi Charlemagne, auquel il dit :

— Sire empereur, j'ai à vous révéler chose d'importance...

— De quoi s'agit-il ? demanda le roi.

— Par le corps de Jésus-Christ ! Sire, je me suis aperçu et je viens vous prévenir, comme me le commande mon devoir, que le comte Milles de Clermont aime la princesse Bellissande, votre fille. La princesse Bellissande l'aime pareillement d'amour, et leur mariage est arrêté et convenu... Mais, à ce que je crois, le comte Milles se contentera, et puis après il laissera là votre fille déçue .. Je vous dis cela, Sire empereur, pour que vous y preniez garde, car je mange de votre pain et suis vêtu de votre drap, ce qui m'oblige à veiller sur votre honneur avec plus de soin encore que sur le mien propre...

— Par Dieu ! Hardres, répondit le roi Charlemagne, ce que vous me racontez là n'est que visions pures, et je n'en crois pas un seul mot... D'ailleurs, le comte Milles est si bien mon ami qu'il n'oserait jamais faire ou dire chose qui me portât déshonneur ou honte. D'ailleurs aussi, il n'est pas de fille au monde qui, lorsqu'elle veut penser aux amoureux, en puisse être empêchée par qui que ce soit ou par quoi que ce soit; quand elle aime un homme, il faut qu'elle fasse sa volonté à cet endroit, fût-elle nonne ; et tant plus on l'empêche et tant plus elle résiste... Le meilleur est donc de laisser agir la Nature, qui sait mieux que nous ce qui se fait et ce qui ne se fait pas...

Hardres, entendant parler le roi, comprit qu'il serait malhabile d'en dire plus long qu'il n'en avait dit, et il s'apaisa.

## CHAPITRE XLIX

**Comment Milles partit de Paris avec son armée et s'en alla au pays de Frise; comment il combattit en bataille rangée contre le duc Gombaux, à qui il trancha la tête.**



Une fois que toute l'armée qu'il devait emmener avec lui fut prête, Milles prit congé du roi, qui le recommanda à Dieu.

Il quitta Paris, emmenant avec lui son fidèle compagnon Amys, le comte Hardres, Fromont de Bordeaux et un vassal que Charlemagne aimait et qui avait nom Naymes de Dourdonne.

Ainsi chevauchèrent les nobles barons. Ils allèrent tant et tant qu'ils arrivèrent dans le Hainault, puis dans le Brabant, puis en Hollande, où ils prirent la mer pour gagner le pays de Frise.

Aussitôt que l'armée des Français eut débarqué, elle se répandit en plusieurs lieux à la fois et mit le feu partout où elle put.

Gombaux, apprenant cela, rassembla à la hâte



ses hommes, et s'en vint à la rencontre du jeune comte de Clermont, qui le reçut de pied ferme.

— Compagnon, dit Milles à Amys, ne nous quittons pas, s'il vous plait... Il faut, en cette journée, comme en celle où nous avons combattu pour l'impératrice de Constantinople, que nous vainquions ensemble... Il y a gloire et profit au bout pour tous les deux.

— Allons ! répondit Milles. Sarrasins ou Frisons, vos ennemis sont les miens, et j'aurai toujours grand plaisir à les défaire, puisque je travaillerai pour vous !... En avant !

— En avant ! cria le comte de Clermont.

La bataille s'engagea avec âpreté de part et d'autre. Le duc Gombaux avait avec lui l'élite de ses barons, et il comptait bien avoir bon marché de la petite armée du comte de Clermont. Mais celui-ci, outre sa vaillance personnelle, avait pour compagnons de rudes hommes aussi chevaleureux que lui, Amys, Naymes de Dourdonne, Hardres, Fromont et les autres. Hardres était un envieux, mais il avait le courage et la force, et il savait se battre à merveille.

Le sang coula abondamment de l'un et de l'autre côté. La plaine fut en quelques heures jonchée de débris d'armes, de corps d'hommes et de cadavres de chevaux, comme un immense cimetière. Commencé à l'aube, le combat durait encore à quatre heures de l'après-midi, sans qu'on sût au juste de quel côté était l'avantage.

Amys, qui ne s'était pas épargné, comme on le suppose bien, avait reçu quelques blessures qui commençaient à l'épuiser. Toutefois, fidèle à son devoir et à son amitié, il luttait encore, ne perdant pas de vue un seul instant son compagnon, le comte Milles, qui faisait rage et traçait tout autour de lui des cercles rouges avec le tranchant aigu de sa bonne épée.

— Compagnon, cria le fils du comte Anseaulme au fils du comte Henri, nous ne devons pas finir ainsi cette journée... J'ai promis au roi Charlemagne de lui ramener le duc Gombaux mort ou vif : il faut que je tienne ma parole, ou que je me couche sur ce champ de bataille parmi les braves gens de notre pays qui y sont déjà couchés pour l'éternité... Voilà précisément le duc qui s'en vient vers nous : ne laissons pas fuir une si belle occasion !... Sus ! sus ! compagnon !

— Allons ! répondit Amys en sentant renaître son ardeur.

Et tous les deux, enfonçant leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux, se lancèrent avec colère à la rencontre du duc de Frise.

— Ce sont là les gens que le roi Charlemagne entend m'opposer ! cria ce dernier avec mépris. Des enfants ! Quelle pitié !

— Traître ! répondit Milles en faisant tournoyer son épée devant Gombaux.

— Traître ! dit Amys en lui envoyant sa lance en pleine poitrine...

Gombaux, rudement atteint, pencha un peu le corps en arrière, et le comte de Clermont profita habilement de ce moment pour lui décoller la tête de dessus les épaules.

Gombaux abandonna les rênes de son cheval, qui l'emporta alors, corps sans chef, à travers la mêlée.

Amys prit la tête sanglante du duc, la plaça au bout de sa lance, et se mit à poursuivre les Frisons épouvantés.

— Notre journée est faite, compagnon ! lui cria Milles en se lançant sur ses traces.

Milles avait raison. Leur journée était faite et la victoire leur était acquise. Les gens de Gombaux fuyaient en désordre, regrettant bien d'être venus là et jurant de n'y plus revenir.

## CHAPITRE L

**Comment Milles et Amys revinrent à Paris avec la tête du duc Gombaux, et comment Hardres et Fromont, pour se venger, marièrent leur sœur Lubias au vaillant Amys.**



Hardres et Fromont, tous deux frères, n'avaient pu voir sans jalousie l'avantage remporté par le comte de Clermont sur le duc Gombaux. Ils s'étaient bravement battus l'un et l'autre, mais ils n'avaient pas été assez favorisés du hasard pour prendre le duc de Frise mort ou vif, et ils devinaient bien que cette tête que Milles rapportait au roi Charlemagne, au bout de sa lance, allait lui être payée un gros prix.

— Mon frère, dit Hardres à Fromont, voilà deux compagnons qui mangeront sans nous le gâteau que leur a apprêté Charlemagne... Il faut nous en venger en leur en faisant manger un autre plus amer... Nous avons laissé à Blaves notre sœur Lubias : mandons-la au plus tôt à Paris, et donnons-la en légitime mariage à l'un ou à l'autre de ces deux compagnons si affamés de gloire... Lubias est jeune et belle, elle ne sera pas refusée ; sa méchanceté ne sera connue de son mari qu'après les épousailles, et, de cette façon, nous aurons servi notre haine contre le comte de Clermont ou son compagnon....

— Mais le comte Milles n'aime-t-il pas déjà la fille du roi Charlemagne ?...

— Oui ; mais son compagnon n'aime encore personne, que je sache, et notre sœur Lubias est pourvue d'assez nombreux attraits pour que nous espérions l'avoir pour beau-frère... Lui ou l'autre, c'est la même chose... En nous vengeant de l'un, c'est aussi de l'autre que nous nous vengeons...

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez, mon frère, dit Fromont.

Fromont et Hardres complotaient cela le jour du départ de l'armée des Français. Avant de s'embarquer avec Milles, ils chargèrent un serviteur dévoué d'aller quérir leur sœur Lubias au château de Blaves, de telle sorte que, lorsqu'ils arrivèrent à Paris, elle ne tarda pas à les y joindre.

Charlemagne fêta comme il convenait le retour du comte de Clermont et de ses barons. Il accueillit avec joie la tête du duc Gombaux, et, en récompense, il combla d'honneurs Milles et Amys.

Lubias une fois arrivée, fut reçue avec grand appareil par le roi et sa cour, car elle était de haut lignage, et en outre sœur de ses meilleurs barons. Amys ne tarda pas à s'en enamourer, pour son malheur, car, malgré sa beauté, c'était bien la plus méchante femme qui fût pour lors au monde. Il l'aima et la voulut prendre à femme. Hardres et Fromont la lui accordèrent et Charlemagne manda l'archevêque de Reims pour bénir cette union.

— En voilà un de châtié ! dit Hardres à Fromont le soir du mariage de Lubias avec le pauvre Amys. Quant à l'autre, nous trouverons bien à nous venger pareillement de lui un jour ou l'autre...

— Que le ciel vous entende, mon frère ! répondit Fromont.

## CHAPITRE LI

**Comment Bellissande coucha mainte nuitée en la chambre de Milles ; et comment Hardres l'épia et le dénonça au roi Charlemagne, qui manda Milles devant lui.**

Lubias et Amys une fois épousés ne demeurèrent pas longtemps à Paris. Amys s'en alla prendre possesssion de la comté de Blaves et recevoir les hommages des seigneurs du pays.

Milles demeura à Paris avec Charlemagne et Bellissande sa fille. Cette gente princesse et lui prenaient souvent ensemble leur déduit, car s'il l'aimait grandement, elle ne l'aimait pas moins, et ils se désiraient sans cesse l'un et l'autre.

Il advint qu'une nuit, comme Milles dormait en sa chambre, il prit à Bellissande, couchée dans la sienne, une convoitise d'amour. Toutes ses filles et chambrières dormaient, elle se leva secrètement de son lit, revêtit à la hâte une simple pelisse et alla tout droit à la chambre de Milles, où elle n'était jamais venue.

Quand elle fut là, elle se dépouilla, sans mot dire, de sa pelisse et se glissa comme une anguille frétillante auprès du jouvenceau dont tout le corps tressaillit à ce contact plaisant.

— Sainte Marie ! s'écria-t-il. Qu'est ceci ?...

— Taisez-vous, Milles, lui dit la belle et amoureuse princesse, c'est votre douce amie Bellissande : ne la voulez-vous donc pas aimer ?... Amour me maîtrise en ce moment, et je lui obéis en venant auprès de vous, à qui je songe nuit et jour... Puisque je suis votre fiancée, je ne puis faire avec vous ni vilenie ni déshonneur... D'ailleurs, je vous l'avoue, je n'ai pu tenir plus longtemps seule dans mon lit ; je n'y eusse pu dormir pour tout l'or du monde...

Milles, alors, l'embrassa et l'accola le plus tendrement et le plus amoureusement qu'il put. Quant au surplus, je m'en tairai, n'en sachant que dire.

Un peu avant le jour, Bellissande se leva d'auprès de Milles et s'en retourna coucher en son lit sans avoir été surprise par aucune de ses chambrières. La plaisance et le déduit qu'elle avait goûtés en cette nuitée-là, et le mystère qui l'avait protégée, l'engagea à en tâter de nouveau le lendemain et les jours suivants, au grand contentement du comte Milles.

Malheureusement elle y alla trop souvent, car Hardres, le traître que vous savez, l'épia, et l'ayant vue sortir un matin de la chambre de Milles, il s'en alla vers le roi et lui raconta comment sa fille Bellissande allait chaque nuit coucher avec le comte de Clermont.

— Roi de France, lui dit-il, permettras-tu donc que Milles honnisse ainsi ta fille?... Je t'assure que je l'ai vue toute la nuit couchée avec lui, et qu'ils s'entretenaient bras à bras comme s'ils eussent été épousés...

A cette parole, le roi Charlemagne changea de couleur.

— Cela n'est pas possible ! s'écria-t-il.

— Je suis prêt à soutenir mon dire par les armes, répondit froidement Hardres. Faites venir le comte Milles, et je lui répéterai la chose...

Charlemagne, fort courroucé, manda aussitôt le comte de Clermont, qui s'empressa de paraître.

— Comte Milles, lui dit-il, on m'apprend de belles choses sur vous !

— Quelles choses, Sire ? demanda Milles.

— Vous honnissez chaque nuit la princesse Bellissande, ma fille...

Le comte de Clermont, qui croyait que le secret était assuré à ses amours avec sa mie, ne put s'empêcher de tressaillir en entendant cette accusation, trop fondée. Toutefois, comme il s'agissait de sauvegarder l'honneur de Bellissande, il reprit son assurance et il répliqua :

— Sire, quiconque vous a dit cela en a menti par la gorge !

— J'en ai donc menti ? s'écria Hardres en s'avançant vers Milles.

— Si c'est vous, oui certes, répondit l'amant de Bellissande.

— Oserez-vous bien répéter cela les armes à la main ? dit Hardres.

— Les armes à la main, oui certes, répondit Milles.

— Contre moi ?

— Contre vous et contre tout autre qui répandra ou aura répandu ce bruit de honte contre la princesse Bellissande, la très-honorée fille du très-honoré roi Charlemagne...

Hardres, que la colère étranglait, retira son gantelet et le jeta aux pieds du comte de Clermont en disant :

— Voilà mon gage, donnez le vôtre !

Milles donna le sien.

— Maintenant, ajouta Hardres, il faudra qu'avant de combattre contre moi vous juriez sur les

Saintes Ecritures que vous n'avez pas honni la princesse Bellissande et qu'il n'est pas vrai que ce soit vous que j'ai surpris bras à bras avec elle comme deux épousés... Vous ne pourrez jurer cela, car j'ai dit la vérité, ou si vous le jurez, comme ce sera un péché contre notre Seigneur-Dieu, il vous retirera son appui et vous serez vaincu en champ clos, à votre grand dommage et à votre grande honte...

— Je jurerai cela sur les Saintes Ecritures, répondit Milles, et je prie le roi notre Sire de vouloir bien fixer lui-même le jour du combat...

— Nous sommes en temps de jeûne et de mortification, dit Charlemagne; la bataille ne peut pas pas avoir lieu avant quinze jours d'ici... Dans quinze jours donc, seigneurs...

— Dans quinze jours, soit! répondit Hardres, à qui ce retard importait peu, sûr qu'il était de la confusion de son ennemi... Mais je vous en supplie, Sire, ajouta-t-il, faites de nouveau promettre au comte de Clermont qu'il jurera sur les Saintes Ecritures qu'il n'a pas honni la princesse Bellissande, ainsi que je l'en accuse...

— Je le jurerai, répondit hardiment Milles, qui voulait à tout prix sauver l'honneur de sa mie.

— Alors, vous serez vaincu! s'écria Hardres joyeux.

— Dieu jugera entre nous, dit le comte de Clermont.

## CHAPITRE LII

**Comment, pour ne pas se parjurer, Milles alla à Blaves trouver son compagnon Amys, à qui il conta son cas et qui s'engagea à aller combattre Hardres en son lieu et place.**

Dans les premiers moments, Milles, pour ne pas compromettre l'honneur de Bellissande, s'était engagé à jurer sur les Saintes Ecritures qu'il n'avait pas eu commerce charnel avec elle. Mais en y réfléchissant, il comprit qu'il était perdu s'il ne trouvait pas un moyen de sortir de ce mauvais pas, car il ne pouvait se parjurer sous peine de mentir à Dieu, et alors d'être vaincu par Hardres comme châtiment.

C'était une délicate et périlleuse position que la sienne, et il ne savait vraiment pas à quel saint se vouer, lorsque le souvenir de son loyal compagnon Amys lui revint au cœur, et, avec ce souvenir, l'espoir.

Lors, sans perdre du temps à réfléchir aux moyens d'échapper aux périls de sa situation, il manda auprès de lui un sien serviteur dévoué, lui donna l'ordre d'apprêter deux bons chevaux, et, quand la nuit fut venue, il sortit avec lui de Paris.

Tous deux chevauchèrent ainsi pendant quelques jours sans se retourner et sans presque se reposer, tant Milles avait peur de trouver son compagnon.

Ils arrivèrent enfin dans le pays où régnait Amys. En apercevant le château de Blaves, Milles demanda quel en était le maître.

— C'est le sire Amys, lui répondit-on.

— Ah! tant mieux, s'écria Milles joyeux de voir que son compagnon était pourvu si richement. Et croyez-vous qu'il soit présentement là? demanda-t-il à l'homme qu'il avait déjà interrogé.

— Non, répondit l'homme, il n'est pas présentement au château de Blaves; mais vous le trouverez dans ce petit bois que voici, à votre droite... Il y fait sa promenade habituelle chaque jour...

Milles remercia l'homme et se dirigea rapidement vers le bois qu'il lui indiquait, et où il ne tarda pas, en effet, à joindre son compagnon, qui par bonheur était seul.

— Milles! s'écria joyeusement Amys.

— Amys! s'écria non moins joyeusement Milles.

Et ils s'embrassèrent tous deux comme deux braves et loyaux chevaliers qu'ils étaient.

Ce fut le comte de Clermont qui s'arracha le premier à cette étreinte d'amitié pour s'occuper de la chose pressante qui l'amenait en cette contrée.

— Loyal compagnon, dit-il, profitons du temps que nous avons devant nous, car il est précieux, et je désire n'être pas surpris avec vous, vous allez savoir pourquoi...

Milles et Amys s'enfoncèrent au plus profond du bois, et quand ils furent seuls et assurés qu'on ne les pouvait surprendre, le premier dit au second:

— Compagnon, je viens vous demander de me sauver la vie et l'honneur... J'aime la princesse Bellissande, fille du roi Charlemagne, et j'en suis aimé... Nous prenions ensemble chaque nuit notre amoureux déduit, et je croyais bien que la chose était un mystère pour tout le monde... Je me trompais; quelqu'un nous épiait et ce quelqu'un c'est votre frère Hardres, je ne sais dans quel but...

— Je ne le sais pas plus que vous, compagnon, dit Amys, mais je le devine aisément, car le frère doit ressembler à la sœur, et Lubias est bien la plus méchante femme qu'il soit possible d'imaginer... J'en suis au regret de l'avoir épousée, et certes, si c'était à refaire, je ne le referais pas, parce que ce serait une folie insigne... Mais ne nous occupons pas plus longtemps d'elle : occupons-nous de vous seulement... Hardres vous épiait et il a surpris vos rendez-vous avec la gente Bellissande?...

— Oui, compagnon... Et, les ayant surpris, il en a donné avis au roi Charlemagne, qui en a été courroucé... J'ai été mandé, Hardres a renouvelé son accusation, demandant le combat pour mieux trouver son dire, et le combat a été accordé...

— Ceci ne doit pas vous effrayer beaucoup, compagnon; le traître sera vaincu par vous...

— Hélas! c'est moi, au contraire, qui serai vaincu par lui, parce qu'il m'a fait promettre que le jour du combat, je jurerais sur les Saintes Ecritures que je n'ai pas commercé avec Bellissande.. Or, si je jure cela, ce sera me parjurer, puisque la vérité est que je prends chaque nuit avec elle mon déduit amoureux; et, si je me parjure, Dieu me refusera son appui et je serai honteusement défait... D'un autre côté, si je refuse le serment qu'on exige de moi, ce sera tout avouer, et ma dame Bellissande sera honnie à jamais...

— C'est vrai, la position est délicate et périlleuse.

— Dans mon embarras, j'ai songé à vous, compagnon... Le ciel qui a fait nos cœurs jumeaux a fait aussi nos visages frères... Nous nous ressemblons tous deux comme deux gouttes d'eau... Je viens donc vous demander de consentir à me représenter à Paris, dans le combat accordé par Charlemagne... Vous pourrez jurer sans mensonge que vous n'avez entretenu nul amoureux commerce avec la princesse Bellissande, et, comme vous êtes un vaillant et loyal chevalier, vous vaincrez aisément votre beau-frère Hardres, qui est un traître...

— Vous dites bien et j'accepte volontiers, compagnon, répondit Amys avec simplicité. Endossez ma robe pendant que je vais revêtir votre harnois... J'irai remplir votre rôle à Paris, pendant que vous remplirez le mien ici... Milles, je vous confie l'honneur de ma femme, assuré que je suis que vous le garderez comme le vôtre propre...

— Vous jugez bien, compagnon, et je vous remercie du meilleur de mon cœur de ce que vous faites là pour moi... Le Seigneur-Dieu permettra sans doute que je vous rende la pareille un jour ou l'autre.

— Avant de nous quitter, dit Amys, laissez-moi vous faire une dernière recommandation... Comme il m'importe que vous ne soyez pas plus reconnu ici que je ne le serai moi-même à Paris, n'oubliez pas de vous conduire avec ma femme comme j'ai l'habitude de me conduire avec elle... Lubias est une méchante femme, je vous l'ai dit, et si je n'étais pas aussi bon chrétien que je le suis, elle m'exposerait à me damner vingt fois le jour et la nuit... Je n'ai qu'un seul moyen d'en avoir raison, et ce moyen me réussit trop bien pour que je ne vous engage pas à l'employer...

— Quel est-il ? demanda le comte de Clermont.

— Je la frappe quand elle fait montre d'une trop grande mauvaiseté, et je rencogne ainsi ses vilains penchants à la colère... La douceur ne peut rien sur elle : j'emploie la violence, et elle se tait... Faites-en autant, je vous prie, pour qu'elle ne soupçonne pas le mystère de notre substitution; à chaque fois qu'elle s'emportera en méchantes paroles, appliquez-lui fortement la paume de votre main sur le visage, et, de furieuse comme une louve, vous la verrez devenir douce comme une agnelle...

— Puisqu'il le faut, compagnon, je ferai ce que vous me recommandez là.

— Et maintenant embrassons-nous et allons à nos affaires, ajouta Amys, qui s'était dévêtu et avait endossé le harnois du comte de Clermont.

Les deux loyaux compagnons s'accolèrent avec amitié; puis, pendant que Milles s'en allait d'un côté, c'est-à-dire vers le château de Blaves, Amys s'en allait de l'autre côté, c'est-à-dire vers Paris, en compagnie du serviteur que le comte de Clermont avait amené avec lui.

## CHAPITRE LIII

**Comment le comte Milles de Clermont coucha avec Lubias et la respecta comme il devait, pendant que son compagnon Amys s'en allait à Paris pour se battre avec Hardres.**



Vêtu des draps de son compagnon, Milles s'en alla donc vers le château de Blaves pendant que le vaillant Amys, revêtu de son riche haubert et monté sur son bon cheval, s'en allait vers Paris pour faire le champ contre Hardres.

Quand il entra au palais, il trouva la comtesse Lubias à table.

— Bonjour, dame, dit-il en la saluant courtoisement.

— Bonjour, seigneur Amys, répondit-elle croyant répondre à son mari.

Lors, Milles s'assit auprès d'elle et lui trancha ses morceaux ainsi qu'Amys avait coutume de le faire. Mais cela contrariait apparemment la dame, qui voulait maintenir son état ordinaire et ne voulait pas manger, tant elle était dépitée et maugréante.

— Il ne vous plaît donc point de manger, dame? lui demanda le comte de Clermont.

— Non certes, il ne me plaît point, répondit-elle sèchement.

Milles, se rappelant les recommandations de son compagnon, haussa la main et asséna un coup de paume sur le visage de Lubias, qui en chancela, car le coup était encore plus rude que ceux dont elle avait coutume d'être régalée par son mari.

La nuit vint, et, avec la nuit, l'heure de la coucherie. Milles, qui savait à quoi l'obligeaient ses nouveaux devoirs, entra dans chambre où dormaient chaque jour le comte et la comtesse, et se coucha sans faire plus longue demeure.

Lubias vint à son tour, se déshabilla et se coucha dans le lit où Milles était déjà couché.

Il était certes fâcheux qu'elle fût si méchante femme, car elle était fort belle et fort blanche, plus blanche que cristal.

Elle se glissa donc sous les draps et s'approchant aussitôt du comte de Clermont, elle lui dit de sa voix la plus douce :

— Sire, par la Vierge honorée! vous levez bien facilement la main sur moi... Vous vous mettez en colère de peu, vraiment... Je n'ai pas plutôt fait ou dit chose qui vous déplaît, que vous me frappez et me donnez la buffe en la joue... Si je ne vous aimais pas comme je vous aime, je ne demeurerais pas une journée avec vous..... Mais l'amour m'est entré si avant dans le cœur pour vous, que quelque chose que vous me fassiez, je

ne pourrai jamais l'en retirer... Frappez-moi donc, si cela vous plaît, mais aimez-moi, je vous en supplie...

Et, disant cela, Lubias mit ses mains sur Milles et le voulut accoler tendrement comme c'était son droit de femme légitime, car en ce moment elle oubliait sa méchanceté et ne songeait qu'à son amour.

Mais le comte de Clermont, qui songeait à son devoir et à sa mie Bellissande, sauta vitement hors du lit, prit son épée et la vint placer au milieu, entre Lubias et lui.

L'ardeur d'amour de Lubias tomba tout d'un coup, par peur de cette épée nue, et Milles put dormir tranquille jusqu'au lendemain matin.

Mais laissons là le comte de Clermont avec la méchante Lubias, et revenons à Paris auprès du bon compagnon Amys, qui, malgré sa diligence, faillit arriver trop tard à la journée choisie pour la bataille entre Hardres et Milles.

Il arriva cependant.

## CHAPITRE LIV

Comment Amys jura le contraire de ce que Hardres disait, au grand ébahissement du dernier, et aussi de la princesse Bellissande.

Comme deux heures sonnaient, Amys entra dans Paris.

Le lieu du combat était une verte prairie en dehors de la cité, où déjà avaient été dressés tentes et pavillons, et où chacun attendait avec impatience l'arrivée des combattants.

Hardres se réjouissait grandement de l'absence de Milles, qu'on disait enfui en Auvergne. Quant à lui, il était tout prêt; il avait l'écu au cou, la lance au poing, attendant comme tout le monde la venue de son ennemi.

Bellissande était bien chagrine de cette absence de son amant. Elle avait été amenée sur le champ où devait avoir lieu la lutte, et on l'y avait dépouillée de tous ses vêtements, excepté de son pelisson, car Charlemagne avait juré que si le comte de Clermont ne venait pas faire la bataille contre Hardres, sa fille serait brûlée vive.

— Ah! Milles! murmurait-elle toute dolente, jamais je n'eusse cru à cette trahison de votre part... Après avoir reçu de mon corps toute joie et toute liesse, vous m'abandonnez déshonorée, souillée, perdue!... Ah! chétive que je suis! Comme j'ai été mal conseillée par mon cœur!... Mais, hélas! il est trop tard : j'ai brassé de mauvaise bouillie, il faut que je la boive!...

Pendant que Bellissande était ainsi agenouillée, demi-nue, sur le pré verdoyant, priant la Vierge Marie de lui venir en aide, Hardres, qui s'impatientait, cria au roi Charlemagne :

— Sire, faites venir Milles le couard, afin que je lui tranche la tête!...

— Hardres, répondit Charlemagne, chacun me dit qu'il s'est enfui en Auvergne... Si cela est vrai, si, avant la fin du jour, il n'est pas ici, sur ce pré, je le bannis à tout jamais de France, sans lui laisser la valeur d'un denier, et, de plus, je fais brûler ma fille Bellissande, qu'il a honnie si traîtreusement...

Tout à coup, on entendit une grande rumeur.

— Voici Milles, le bon comte de Clermont! criait le populaire de tous côtés, car Amys venait d'être aperçu, accourant. Voici Milles, le vaillant comte qui abattra le grand caquet du sire Hardres!

A cette nouvelle, la pauvre Bellissande se sentit toute réconfortée. Elle releva la tête du côté où venait Amys, l'aperçut et tomba sur le sol, pâmée de joie.

Amys descendit de cheval, alla vers elle et l'accola doucement.

— Ah! sire, lui dit-elle, que d'angoisses amères je vous dois! Vous venez bien tard... None est déjà sonnée...

— Belle, lui répondit Amys, ne vous effrayez point encore... D'ici la vesprée, j'ai le temps d'en tuer trois ou quatre...

Hardres, sachant par la rumeur que Milles était enfin arrivé, fut plus penaud que n'est l'oiseau en cage. Il commença à prendre peur quand il vit en face de lui Amys, monté sur un bon destrier, vêtu d'un riche haubert fait de menues mailles, chaussé de grèves de fer, ceint d'une épée fraîchement émoulue, et ayant par-dessus son haubert une riche tunique en or battu.

— Par le Dieu tout-puissant, je vous défie! lui cria Amys.

— Il y a longtemps que je t'attends! répondit Hardres. Enfin, quoiqu'il soit tard, nous allons commencer. Mais, auparavant, il convient de faire serment...

Lors, vint un évêque qui reçut les serments de l'un et de l'autre, sur les saints sacrements et sur les saintes reliques de monseigneur saint Denis et de monseigneur saint Laurent, enchâssées en or et en argent.

Amys dit à Hardres :

— Vous jurerez le premier.

Hardres étendit les mains sur les reliques et dit :

— Je jure, par le Dieu tout-puissant, que j'ai vu entrer et sortir le présent seigneur de la chambre de sa mie Bellissande, fille de notre Sire, le roi Charlemagne, avec laquelle il avait compagnie charnelle...

Ce serment prononcé, Hardres se baissa pour baiser les saintes reliques; mais tout à coup, involontairement, il recula en chancelant comme un homme ivre, au grand ébahissement de tout un chacun.

Vint le tour d'Amys. Il s'approcha, étendit les mains sur les reliques, et dit d'une voix haute et claire :

— Par tous les saints, par le Dieu tout-puissant, par les sacrements qui sont là, par le baptême que j'ai reçu, par les dignes reliques, par les clous avec lesquels Jésus fut cloué, par la lance dont son flanc fut traversé! je jure que jamais de ma vie je n'ai requis d'amour charnel la princesse Bellissande, fille de Charlemagne, et que jamais mon

corps n'attoucha au sien par déshonneur, non plus que j'ai fait à la mère qui m'a porté!...

En entendant cela, Bellissande fut bien ébahie et elle ne put s'empêcher de se signer, en murmurant :

— Ah! Sainte Vierge Marie, ne soyez pas trop courroucée!... Hélas! Milles se parjure en disant ce qu'il dit là... Je sais bien qu'il ne fait cela que pour me porter honneur... Mais c'est un grand péché qu'il commet là... O douce mère de Dieu, ne lui en veuillez point!... Pardonnez-lui, Sainte Vierge Marie! Priez votre glorieux fils pour lui... Sinon il est mort et perdu!...

Après avoir fait son serment, Amys se leva sur ses pieds et baisa les saintes reliques.

— Ah! murmura Hardres avec effroi; me voilà bien accoutré, vraiment!.. Milles a baisé les saints et fait un faux serment, et moi qui ai fait bon serment, je n'ai pu les attoucher!... Jésus-Christ veut donc qu'on se parjure?... Car enfin, je sais de vrai que j'ai vu Milles en la chambre de Bellissande, se tenant tous deux bras à bras et nu à nu!... Que va-t-il m'advenir, mon Dieu!...

## CHAPITRE LV

**Comment le comte Hardres combattit contre Amys, croyant combattre contre Milles, et comment Amys tua le comte Hardres.**



iendras-tu enfin, traître?... cria Amys qui avait remis son heaume et ses gantelets et qui était remonté sur son cheval.

Hardres ne répondit mot. Il se contenta de monter à son tour sur son cheval et de se lancer, la lance au poing, à la rencontre de son ennemi.

Le choc fut violent et les lances se brisèrent. Force fut à l'un et à l'autre de recourir aux épées et de s'entre-frapper rude et ferme, tellement qu'on ne savait guère lequel devait avoir la meilleure chance.

— Sainte Vierge Marie! murmurait la princesse Bellissande, oubliez le parjure qu'il vient de faire et venez-lui en aide!...

Le combat continuait âprement. Amys, quoique fatigué du voyage hâté qu'il avait fait, portait à son ennemi de rudes coups d'épée. A un moment même, il lui en appliqua un avec une si grande raideur, que son arme glissa tout le long de la jambe et dévala sur le talon, qu'elle trancha.

Le sang raya la terre en rouge à cet endroit.

Lors, Amys dit à Hardres :

— Je crois que vous clocherez, quand on vous mènera pendre...

Hardres, furieux de douleur, leva son épée et en donna un si grand coup sur le bras d'Amys que celui-ci en laissant choir son arme à terre.

On crut Amys perdu, ne supposant pas qu'il aurait le temps de se baisser pour ramasser son épée. On le crut perdu et l'on fit grand deuil de sa perte.

— Ah! dame, criait-on de tous côtés à Bellissande, c'est pour vous que va mourir ce chevalier, le meilleur du monde!...

Bellissande, épouvantée, se jeta à genoux, joignit dévotement les mains, et dit :

— Sire Dieu! Aussi vrai que tu fis Adam le premier homme et que tu tiras une femme de sa côte droite, je te prie et requiers de sauver Milles que je vois là combattre contre ce maudit félon Hardres!...

Puis, faisant une croix sur la terre, Bellissande la baisa, tout en continuant son oraison.

Amys était bien dolent d'avoir laissé choir son épée, qu'il n'osait relever. Il s'était immédiatement couvert de son écu, sur lequel Hardres frappait avec rage; mais cela ne suffisait pas pour le protéger. Alors il s'avisa de jouer des éperons et de courir parmi le champ.

Hardres le suivit, comptant déjà le prendre.

Amys mit un pied hors de l'étrier, sauta à terre et s'empara de son épée.

Malheureusement, Hardres le suivait de trop près : il n'eut pas le temps de remonter sur son cheval; ce que voyant, il piqua celui de son adversaire, lequel regimba et lui envoya une ruade qui l'eût tué sans le blason dont il était couvert. La ruade envoyée, le cheval de Hardres s'enfuit, malgré les efforts que faisait son maître pour le ramener, et, finalement, le renversa sur l'herbe, étourdi.

Amys accourut alors, l'épée haute.

Fromont de Bordeaux, frère de Hardres, le jugeant perdu, se leva aussitôt et alla trouver Charlemagne.

— Sire, lui dit-il, écoutez-moi, je vous en supplie!... Faites cesser le combat de ces deux barons et je vous promets que je ferai dédire Hardres de tout ce qu'il a dit, et convenir que jamais Milles n'a pensé aucune vilenie sur votre fille Bellissande...

— Fromont, répondit le roi, laissez les choses suivre leur cours, car, par la foi que je dois à Jésus-Christ! il faut que l'un des deux meure... Si Milles se peut excuser, en le tuant, de ce dont l'accuse Hardres, je lui ferai demain épouser ma fille.

Fromont, à cette réponse, se retira très-courroucé de devant le roi et s'en alla trouver tous ses amis qu'il fit armer. Mais Charlemagne, s'apercevant de ces mauvaises intentions, fit emprisonner incontinent tout le lignage de Fromont, et, pour plus de sûreté, s'en alla garder lui-même le champ,

Amys, le gentil preux, tenait Hardres dessous lui, et, sans qu'il pût remuer, le frappait de ses gantelets de fer, armés de broches d'acier fort aiguës.

— Ah! dit Hardres. Laisse-moi aller, je me rends à toi... Je te crie merci... Laissez-moi aller vers Charlemagne... Je lui dirai que c'est par trahison et par envie que je vous ai imposé ce déshonneur... Franc chevalier, ne me tuez pas, je



vous en prie!... Vous savez que j'ai fait épouser ma sœur Lubias à votre compagnon... A cause de lui, pardonnez-moi!... Si le roi Charlemagne est trop courroucé contre moi, je lui présenterai deux sommiers d'or et d'argent... Franc chevalier, faites-moi grâce!...

Amys, entendant Hardres lui requérir pardon, eut souvenance que c'était son frère, puisqu'il avait épousé sa sœur.

— Vous allez, dit-il hautement, répéter au roi Charlemagne tout ce que vous venez de me dire là, assavoir que ça été par envie et par trahison que vous m'avez accusé de honnir sa fille Bellissande..,

— Certes, répondit Hardres, je me condamnerai volontiers devant lui...

Amys reprit :

— A cette condition, vous aurez votre pardon.

— Aidez-moi à me lever, sire comte, lui dit le traître Hardres.

Amys, qui ne pensait à rien et qui croyait son beau-frère sincère, lui tendit la main qu'il demandait. Hardres s'en saisit brusquement et la lui tira si rudement, qu'il l'en envoya choir à terre, qu'il le voulût ou non ; puis, lui montant à son tour sur le ventre, il lui cria de façon que chacun l'entendît :

— Milles, je vous ai joué là un tour de maître!...

— Sire Dieu! s'écria Charlemagne, qui avait tout vu et tout compris. Ce Hardres est un félon, et il vient de jouer là un tour indigne d'un chevalier, car il s'était rendu vaincu à Milles, et maintenant il est sur lui!... Il sera pendu, je le lui promets, comme loyer de cette félonie!...

Amys était navré de cette trahison; et, pendant que Hardres le pelotait beau de ses gantelets pointus, il murmurait :

— Ah! Dieu, vous qui fûtes trahi par Judas comme je le suis aujourd'hui par le comte Hardres, ayez pitié de moi!... Ah! traître, ajouta-t-il en s'adressant à son beau-frère, tu as fait comme Judas : sois maudit comme lui!...

— Tu ne me maudiras pas longtemps, répondit Hardres.

Et tirant un couteau de son côté, il chercha à relever les pans du harnois qui protégeait Amys, pour le lui ficher au ventre. Mais Amys, comprenant son projet, lui bailla un violent coup de son gantelet sur le visage et autour du heaume dont les courroies, en se brisant, mirent la tête à nu. Alors, de son gantelet, plus aigu qu'épines, Amys continua à frapper sur le nez, sur les yeux, sur les joues, partout enfin où il y avait chair et où il pouvait blesser. Tellement que le sang jaillit de tous côtés de la face, qui devint rouge et horrible.

— Traître! cria Amys en se relevant, je viens de te rendre ton tour!...

Hardres était aveuglé par le sang qui lui sortait du front et des yeux, et il cherchait son épée sans la trouver. Amys se disposait à lui trancher la tête et à en finir de cette façon avec lui, lorsqu'il entendit Charlemagne qui disait :

— Une fois, je vis deux champions combattre comme ceux-ci font. Celui qui avait tort, avait perdu son heaume; l'autre le prit à bras le corps, le jeta par terre, puis, tirant son couteau pointu, il le lui ficha en pleine face, tellement que jamais depuis il ne s'en releva...

Amys comprit, par ces paroles, que le roi était pour lui. Lors, jetant à terre son épée et son blason, il s'en vint vers Hardres, l'embrassa, le fit tomber, lui monta sur le ventre et lui piétina dessus comme un griffon sur sa proie; puis tirant son couteau pointu, il en donna un grand coup sur la joue gauche de son ennemi, qui commença à braire et à crier; et finalement, après lui avoir tranché l'oreille, il lui trancha le cou, pour l'empêcher de crier plus longtemps.

## CHAPITRE LVI

Comment, une fois Hardres mort, Charlemagne fit épouser Bellissande par Amys, croyant que c'était le comte Milles.



Hardres mort, ses parents et amis furent dolents au possible. Alors Charlemagne fit crier haut, partout, que quicconque toucherait à un seul cheveu du comte Milles serait pendu immédiatement.

Quand le roi eut fait crier cela, Amys prit Hardres par les pieds et le traîna hors du champ, jusqu'à l'endroit où étaient trois chevaux tout prêts pour le conduire au gibet, où Hardres fut en effet pendu.

Lors, Amys s'en vint vers Bellissande, qui était fort éplorée, et lui dit :

— Dame, j'ai enduré aujourd'hui grande peine pour vous, car c'est sans raison que Hardres vous accusait....

— Taisez-vous, Milles! dit Charlemagne en interrompant Amys. La chose est bien... Vous avez jeté ma fille hors de blâme... Je veux que vous l'épousiez, si toutefois cela vous plaît...

— Certes oui, Sire, cela me plaît bien, répondit Amys.

En conséquence, dès le lendemain, Bellissande fut amenée, en grand appareil, en la sainte chapelle du palais, où l'évêque de Paris la maria solennellement à Amys.

Pendant que l'évêque de Paris chantait la messe, une voix du ciel descendit, s'adressant à Amys, qui l'écouta des deux oreilles.

— Amys, dit cette voix, tu as grandement offensé Dieu, ton créateur!... Tu en porteras la pénitence en ce monde ou dans l'autre... Regarde lequel des deux tu préfères, de ce monde ou de l'autre... A moins que tu ne t'amendes, et que

monseigneur saint Jacques ne te relève de cette faute!...

Amys demeura tout pensif. Puis s'agenouillant comme chevalier courtois devant le crucifix, il murmura :

— Beau Sire Dieu! veuillez me pardonner ce que j'ai fait... Je sais de vrai que j'ai tué Hardres à tort et sans raison, et qu'en outre je n'avais pas le droit d'épouser cette fille, puisque je suis marié... Mais, Seigneur-Dieu, c'est au nom de Milles que je l'ai épousée, quoiqu'il ne m'en ait point chargé... Ah! Bellissande, vous croyez que vous tiendrez ce soir votre habituel ami entre vos beaux bras blancs et sous vos belles lèvres rouges... Que nenni! Ce ne sera pas lui... Vous n'aurez pas de moi tout ce que vous en attendez... Un baiser, et ce sera tout, car si j'en faisais davantage, je me mettrais certainement hors de droit, parce que embrasser souvent une femme vous remue le sang!...

Après la messe, les nouveaux épousés montèrent au palais, et chacun mena grande joie.

Quand vint la nuit et que Bellissande et Amys furent dans leur chambre connubiale, il lui dit :

— Belle, je suis blessé en maint et maint endroit. Par ainsi, quoique cela me prive fort, je vous supplie de ne me pas considérer cette nuit comme votre mari; autrement il m'en cuirait...

— Mon doux ami, répondit la belle, faites à votre volonté.

Ainsi se passa cette nuit-là.

## CHAPITRE LVII

**Comment Amys, après avoir épousé la princesse Bellissande, s'en alla retrouver son compagnon pour lui faire reprendre son rôle.**

Amys n'eût pu jouer ce rôle-là toutes les nuits : il en eût trop coûté à l'amoureuse Bellissande. Il prétexta, dès le lendemain, que les barons de sa terre avaient besoin de lui, et il obtint congé du roi Charlemagne et de sa fille.

Amys partit donc. Lorsqu'il fut à deux petites lieues de Blaves, il envoya un écuyer au château pour prévenir son compagnon.

— Sire, dit cet écuyer à Milles au moment où celui-ci était avec Lubias, le comte de Clermont, votre compagnon, vient d'arriver dans ce pays... Il n'ose venir céans, à cause de madame votre femme, qui est sœur de Hardres, à moins qu'elle ne lui octroye pardon de la mort dudit Hardres qu'il a loyalement tué en se défendant... Milles vous supplie de le vouloir héberger cette nuit...

Lors, Lubias s'écria :

— Ah! traître Milles! tu as tué mon frère... Je m'en vengerai sur toi, si Fromont ne le fait pas comme il le doit... Je n'aurai paix et bonheur que lorsque je te saurai mort, vilain comte de Clermont!

Milles, entendant ainsi mal parler de lui, haussa le poing sur Lubias et lui en donna un grand coup. Après cela, il commanda à son écuyer de lui amener son cheval pour aller au-devant de son compagnon. Le cheval amené, il monta dessus, sortit du château et rejoignit Amys.

Tous deux s'embrassèrent.

— Ah! compagnon! s'écria Milles, combien je vous dois aimer! Vous avez plus fait pour moi que je ne saurais dire ni penser... Jamais je ne pourrai vous le rendre!...

— Compagnon, répondit Amys, il est vrai que pour vous j'ai enduré grande peine, car j'ai trouvé Hardres félon et amer... J'ai sué sang et eau avant de m'en débarrasser... Et puis, j'ai épousé Bellissande en votre lieu et place, parce qu'il le fallait... Maintenant que me voilà de retour ici, allez-vous-en là-bas auprès d'elle, remplir vos fonctions de mari...

— Compagnon, reprit Milles, vous êtes à blâmer de m'avoir ainsi marié malgré ma volonté... J'aurai sans doute de grandes peines en mariage, ainsi que j'ai pu en juger par votre femme Lubias... Mieux vaudrait se pendre que d'épouser!

— Compagnon, répondit Amys, toutes les femmes ne ressemblent pas à Lubias, fort heureusement... Puisque je l'ai, nul autre que moi ne l'aura... Je la subirai pour ma pénitence...

— C'est une pénitence, en effet, car jamais je ne l'ai vue rire...

— Aussi, dit Amys, je propose de la laisser reposer pendant quelque temps, et digérer les horions que vous lui avez octroyés sur mon conseil... Quand vous serez à Paris, ne m'oubliez pas et revenez le plus tôt que vous pourrez par devers moi; nous irons ensemble en pèlerinage Saint-Jacques, si cela vous plaît toutefois...

— Cela me plaît beaucoup, certes, répondit Milles, et vous me verrez revenir avant peu pour vous chercher...

Ces paroles dites, l'échange des vêtements se fit, les deux compagnons s'embrassèrent, et, pendant que Milles prenait la route de Paris, Amys prenait le chemin de son château de Blaves.

## CHAPITRE LVIII

**Comment Amys s'assura que son compagnon avait été loyal envers lui, et comment, peu de temps après, tous deux partirent pour aller en pèlerinage à Saint-Jacques.**

Amys fut toute la journée sans dire un mot à sa femme Lubias. Mais, la nuit, quand il fut couché avec elle, il la voulut accoler comme son devoir de mari le lui ordonnait.

— Tenez-vous en paix, s'il vous plaît! lui dit aigrement Lubias.

— Pourquoi cela, ma mie? demanda-t-il.

— Parce que je ne suis pas tentée de vous aimer, après ce que vous avez fait...



— Et qu'ai-je donc fait? demanda Amys, curieux.

— Quoi! vous n'avez souvenance de rien?...

— Non... j'oublie volontiers le lendemain ce que j'ai fait la veille...

— Ce que vous avez fait pendant dix-huit jours prouve cependant que vous avez de la mémoire... Eh! quoi! ne vous souvenez-vous donc plus d'avoir mis entre nous deux, pendant ces dix-huit nuits, votre épée nue?... Est-ce là de l'amour?... Et puisque vous êtes resté dix-huit jours sans m'en témoigner, je puis bien m'opposer à ce que vous m'en témoigniez le dix-neuvième...

Amys ne répondit rien à sa femme. Il se contenta de murmurer entre ses dents :

— Ah! Milles, beau compagnon, vous avez été plus sage et plus loyal que je ne l'aurais cru... Je suis certain que sur ce point, du moins, je vous aurai bien éprouvé...

Puis ce fut tout.

Deux mois après, Milles le fit demander à quelques lieues de Blaves, ainsi qu'il avait été convenu à leur dernière entrevue. Il avait conduit sa femme Bellissande à Clermont; maintenant il venait chercher son compagnon pour faire le pèlerinage de Saint-Jacques, afin d'obtenir du ciel le pardon de leurs mutuelles fautes.

Tous deux partirent. Peut-être que Milles était chagrin de laisser là sa femme Bellissande; mais tenez pour vrai qu'Amys n'était pas fâché de quitter la sienne pour quelque temps.

## CHAPITRE LIX ET DERNIER

**Comment Milles et Amys, en revenant de Rome et en passant par la Lombardie, furent tués l'un et l'autre par Ogier-le-Danois.**

Après avoir été à Saint-Jacques, puis à Rome, où le pape leur avait donné l'absolution de leurs péchés, Milles et Amys s'en revinrent par la Lombardie et s'arrêtèrent en une cité appelée Mortiera.

Ils rencontrèrent là Ogier, duc de Danemarck, lequel avait guerre contre Charlemagne, et s'était enfui en Lombardie pour avoir secours du roi de Mélant. Il menait avec lui son serviteur et quatorze chevaliers bien armés et embastonnés.

Quand Milles avisa le duc Ogier, il s'en vint à sa rencontre et lui demanda comment il se portait.

Ogier-le-Danois lui répondit fièrement :

— Ah! je te cherchais, ainsi que ton compagnon... Puisque je vous ai trouvés, je vais vous payer ce que je vous dois, en dépit de Charlemagne.

Milles, ébahi, ne sut que répondre.

Ogier reprit :

— N'êtes-vous donc pas tous deux au roi Charlemagne?

— Certes, oui, nous sommes ses sujets et nous le reconnaissons pour notre seigneur, puisque nous tenons de lui nos terres et tout notre pays...

— Eh bien! c'est mon ennemi!... Et, puisque vous êtes ses hommes, je vais vous montrer comment je vais vous servir pour l'amour de lui...

Ayant dit cela, Ogier-le-Danois tira son épée et leur cria de se défendre.

— Hélas! Sire, répondit Milles, par le corps de Jésus-Christ, je croyais que vous vouliez vous gausser de nous... Mais, puisque vous parlez sérieusement, nous allons maintenant vous répondre de même... Par saint Martin! puisque vous nous attaquez, nous nous défendrons...

Et tout aussitôt, Milles leva son bourdon grand et pesant et l'abaissa sur le visage du duc Ogier. Celui-ci fit un mouvement de recul, et le coup fut asséné sur le frontal du cheval, qui tournoya et renversa par terre celui qui le montait.

Ogier, furieux d'être ainsi démonté, se leva sur ses pieds, brandissant en sa main sa glorieuse épée, la bonne Courtin, qui reluisait et flambait comme le soleil, et l'abaissa de toute sa force sur la tête de Milles, qu'il sépara en deux.

Quand Amys vit que son compagnon était mort, il maudit Ogier en lui disant :

— Ah! traître! tu as tué le plus loyal et le plus vaillant homme qui fût au monde!... Mais, par la foi que je dois à Dieu! je vengerai sa mort si je le puis!...

Et, levant à son tour son bourdon, il en asséna un si rude coup sur la tête d'un chevalier lombard qu'Ogier aimait beaucoup, que cet homme tomba raide mort.

— Ah! dieux! s'écria le duc de Danemarck.

Lors, courroucé, il leva son branc d'acier sur le noble Amys et lui fendit le visage jusqu'aux épaules, tellement, qu'il tomba par terre, mort, à côté de son compagnon Milles.

Quand Ogier-le-Danois vit ces deux vaillants barons ainsi défaits à ses pieds, il devint tout chagrin et maudit l'heure où il les avait rencontrés.

— Hélas! murmura-t-il tout dolent, hélas! pécheur, pourquoi as-tu détruit ces deux vaillants pèlerins?... Que t'avaient-ils fait pour les défaire ainsi vilainement?...

Puis, les ayant pleurés, il commanda à ses gens de les dépouiller, afin de les faire ensevelir et mettre en terre sainte, et l'on s'aperçut alors qu'ils avaient chacun une haire sous leur chemise.

— Hélas! murmura Ogier en les contemplant d'un œil pitoyable, pauvres martyrs! j'ai été trop en rage de vous mal faire!... Ah! j'ai tué là deux bien vaillants hommes!... J'en demande bien humblement pardon à Dieu!...

Milles et Amys furent enterrés solennellement à Mortiera, et Notre-Seigneur voulut faire en leur honneur plusieurs miracles qui attirèrent grande foule en cette cité sur le tombeau de ces deux bons princes.

Aussi, peu de temps après, les notables de la cité firent faire une chasse dans laquelle ils déposèrent les restes mortels de ces deux martyrs de l'amitié.

Un monastère fut fondé sur le lieu même où ils étaient morts, un monastère desservi par trente religieux.

Cela s'appelait, et s'appelle encore aujourd'hui, l'abbaye de Saint-Amylles.

FIN DE MILLES ET AMYS.



# GUÉRIN DE MONTGLAVE

## CHAPITRE PREMIER

**Comment, un jour de printemps, le noble duc Guérin fit honte de leur oisiveté à ses quatre fils, en présence de sa femme Mabillette, et leur ordonna d'aller en quête d'aventures.**

C'était à l'issue de l'hiver, à cette époque de l'année où commence le joli temps de primavère, où l'on voit les arbres verdoyer et leurs fleurs s'épanouir, où l'on entend les oisillons chanter si joyeusement que les cœurs tristes, pensifs et dolents s'en réjouissent eux-mêmes malgré eux et délaissent sans s'en douter leurs fâcheux pensements et leurs vilaines songeries.

Le noble duc Guérin, un des hommes les plus preux et les plus vaillants de son temps, se trouvait à Montglave, dans son jardin, avec sa femme Mabillette, dame fort plaisante et fort belle, et leurs quatre fils Arnault, Milon, Régnier et Girard, tous quatre très beaux, le dernier surtout.

— Sire, dit Mabillette en regardant ses enfants avec tendresse et bonheur, nous devons bien louer et remercier Dieu de nous avoir donné quatre fils d'une si belle venue... Ne trouvez-vous pas?

— Dame, répondit Guérin avec une impatience mêlée de colère, je ne partage pas votre enthousiasme à l'endroit de ces quatre gars qui poussent comme mauvaise herbe et qui ne me rapporteront aucun honneur qui vaille!... Ils ne me paraissent faits que pour passer leur vie à boire du meilleur, à friander et à se donner du bon temps...

En entendant ainsi parler le duc Guérin, son seigneur, Mabillette n'osa sonner mot. Elle baissa la tête, pour laisser passer l'orage qui grondait au-dessus.

— Venez ici, méchants gars, reprit le duc en appelant ses enfants qui devisaient joyeusement à quelques pas de là, venez ici!... Que pensez-vous donc avoir quand je mourrai?... Vous savez bien que les Sarrasins m'ont exilé de ma terre, et que le peu que j'ai suffira à peine à l'un de vous... Or vous êtes quatre, avec un appétit à dévorer dix héritages.

— Arnault, Milon, Régnier et Girard ouvraient toutes grandes leurs oreilles et tous grands leurs yeux. Leur père continua, en se remémorant son passé :

— Quand je fus en âge d'aller et de voir du pays et des gens, pour en tirer profit et utilité, je quittai la maison paternelle et me rendis à la cour du roi Charlemagne... J'entamai un jour une partie d'échecs avec lui et je gagnai tout son royaume jusqu'à Saint-Quentin... Mais je le lui rendis volontiers, en échange de la terre de Montglave, dont les Sarrasins s'étaient emparés, et je revins au pays, monté bien pauvrement sur un roussin, à l'aide duquel je reconquis la cité et la tour du Montgravier... A l'aide de mon roussin, et surtout avec l'aide de Dieu, mes gars!... Voilà ce que je fis lorsque j'avais votre âge... Et vous ne rougissez pas de vous être engraissés, comme poussins en mue, dans une oisiveté indigne de chevaliers!... Vous ne rougissez pas, grands et forts tels que vous êtes, de passer vos jours dans les cuisines à boire et à manger du meilleur, bombancer et soper, au lieu d'endosser un haubert, de chausser des éperons, de vous couvrir d'un morion, et de vous exercer au maniement de la lance et de l'épée?... Que saurez-vous faire quand je ne serai plus là, vivant, pour vous aider à vivre?... Par saint Martin de Tours! mieux aimerais-je n'avoir point de lignée que d'en avoir une comme celle-ci, qui pousse gloutonnement ses rameaux çà et là, comme la folle vigne, et qui, comme elle, ne produit point de raisins généreux!...

Les quatre jeunes gens baissèrent la tête dans la confusion où les jetaient ces durs reproches du duc Guérin.

— Père, lui dirent-ils d'une commune voix et d'un commun élan, faites-nous délivrer armes et harnois, et de quoi nous mettre en point comme chevaliers : nous ne vous demandons rien de plus que vos ordres et votre bénédiction!...

— Enfants, reprit le duc Guérin, heureux de ce noble mouvement qui lui prouvait que ses fils étaient de bonne race, comme lui; enfants, il ne vous souvient pas, sans doute, des prouesses du roi Alexandre, de Judas Machabée, d'Hector de Troyes, du roi Artus, de Lancelot du Lac, et de quelques autres preux hommes; prouesses dont il sera fait à jamais mémoire... Mais qu'il vous souvienne, au moins, de votre père et des paroles qu'il vient de vous dire!...

— Nous nous en souviendrons, père, dirent les quatre jeunes hommes.

— Or sus, maintenant! reprit le duc Guérin. Il s'agit de vous prouver, mes gaillards!... Vous, Arnault, vous allez partir pour l'Aquitaine, où est mon frère Girard et où vous demeurerez avec lui... Vous, Milon, vous allez vous rendre à Pavie, où est un autre mien frère que vous saluerez de ma part, en me recommandant à sa bonne grâce... Vous, Girard, vous allez vous rendre en France avec votre frère Régnier; vous saluerez pour moi le roi Charlemagne qui vous fera connétable, et votre frère chambellan, deux nobles offices qu'il vous faudra remplir avec honneur et gloire... Gardez-vous, sur toutes choses, de courroucer le roi, et, en toutes choses, soyez loyaux!...

## CHAPITRE II

**Comment Mabillette voulut s'opposer au départ des quatre enfants, des deux plus jeunes surtout, et comment ils lui répondirent eux-mêmes.**

Quand Mabillette entendit cela, elle se mit à pleurer à chaudes larmes et courut dans sa chambre pour cacher à tous la douleur qu'elle ressentait.

— Ah! Guérin, dit-elle, à travers ses sanglots, tu me feras mourir!... Car tu éloignes de moi toute joie et toute consolation, en éloignant mes quatre chers enfants.

— Ma douce dame, lui dit une de ses demoiselles qui l'avait suivie pour la consoler, la voyant éplorée; ma douce dame, ne vous déconfortez pas ainsi!... Il n'y a pas de quoi vraiment; car, par la foi que je vous dois, Monseigneur fait très bien en faisant ce qu'il fait à l'égard de ses enfants. Que vaut, je vous prie, en une maison, un chat qui ne fait que manger et ronronner, et qui ne prend ni rats ni souris; il ne vaut rien, absolument rien. Par ainsi, ma douce dame, il me semble que vous devez plus regarder à l'honneur et au profit que vous pouvez retirer de vos enfants, qu'au contentement que leur présence peut vous fournir céans, où ils végètent dans l'oisiveté!... Votre amour pour eux doit consister à les éloigner de vous, non à les retenir en votre giron, comme s'ils étaient poussins à peine éclos... Laissez-les donc aller leurs erres, et priez seulement le doux Rédempteur et la benoîte vierge Marie, sa mère, qu'ils les garantissent tous quatre de malencombre et de malefin... Ils sont grands et forts; ce sont quatre jeunes éperviers qui ont trop gardé le nid céans : il est temps qu'ils aillent travailler à bon gîte et conquérir nobles pucelles!...

Pendant que Mabillette pleurait si tendrement sur le sort de ses enfants, ils entrèrent.

— Oh! mes chers enfants, dit-elle en courant vers eux et en les retenant tous quatre embrassés sur son sein, comme lorsqu'ils étaient petiots; oh! mes enfants, ne partez pas, ne me quittez point!... Laissez passer la mauvaise humeur de votre père; je ferai votre paix avec lui... Ne partez pas, ne partez pas, ne partez pas!...

— Dame, répondit Arnault, j'ai fait vœu à Dieu que je partirais demain au matin, et je partirai.

— Mon frère, dit Milon, je l'ai ainsi juré, et, comme vous, je partirai demain au matin.

— Beaux seigneurs, dit à son tour Girard, il vous est facile de faire ces grands serments-là, et je comprends que vous partiez gaîment pour votre destination. Vivants, nos oncles vous protégeront; morts, vous en hériterez. Mais mon frère Régnier et moi, nous allons à l'aventure, et mal peut nous prendre de quitter notre pays pour un autre. Toutefois, je partirai comme vous, car je me suis promis de ne revenir en Montglave avant d'avoir villes et terres, soit que je les tienne de la gracieuseté du roi Charlemagne, soit que je les conquiers du tranchant de mon épée.

— Seigneur mon frère, vous dites bien, s'écria Régnier. Sur la foi que je dois à mon père, il ne me reverra, ni ma dame ma mère non plus, que je n'aie conquis, tout seul, cité, ville ou château!...

Quoique toujours dolente, la duchesse, voyant que la résolution de ses enfants était arrêtée, et bien arrêtée, alla vers eux, les baisa au front et leur ouvrit ses coffres pour qu'ils y pussent puiser à loisir tout l'or et toutes les pierreries qu'ils voudraient. Mais aucun d'eux ne voulut rien prendre, excepté la somme nécessaire à leurs dépenses du chemin.

Puis ils se retirèrent, pour se disposer au départ, qui devait avoir lieu le lendemain.

Durant toute la nuit la duchesse ne cessa de pleurer et de supplier son mari de lui laisser au moins Régnier et Girard. Mais le duc Guérin lui répondit :

— Dame, ne me parlez plus de cela; vous me demandez l'impossible et l'injuste. Si je vous accordais Régnier et Girard, leurs deux autres frères pourraient supposer que nous les aimons moins et que nous ne les pressons tant de partir que pour nous débarrasser d'eux. Par ainsi, laissons-les aller tous les quatre; il faut que chacun d'eux gagne son pain et mérite son prix. Ils connaissent trop notre maison : besoin est qu'ils voient et apprennent autre chose.

## CHAPITRE III

**Comment partirent les quatre fils du noble duc Guérin; et des reproches que Mabillette fit à son mari, qui les avait laissé partir.**

Quand vint le matin, les quatre frères se levèrent, et, pendant que leurs chevaux piaffaient d'impatience dans la cour du château, ils se rendirent à la chambre de leur père pour prendre un congé définitif de lui.

Arnault, qui était l'aîné, alla vers le duc, s'agenouilla respectueusement devant lui, et lui dit :

— Sire notre père, je m'en vais en Aquitaine faire votre volonté. Mais, pour Dieu! sire, si vous avez quelque besoin de moi, demandez-le moi : je vous secourrai et aiderai de très bon cœur. Ayez soin de notre mère, car je vous dis adieu.

Puis, se tournant vers ses trois frères :

— Nous allons nous séparer, leur dit-il; vous, Milon, pour vous rendre à Pavie; vous, Girard, et vous, Régnier, pour vous rendre à la cour du roi Charlemagne, qui est le plus grand seigneur du monde. Je suis votre aîné, et, comme tel, je vous dois assistance. Si vous avez métier de moi, faites-le moi savoir : tant que je vivrai je vous secourrai.

Lors, il les baisa tous les trois à la joue et, tous trois, ayant salué leur père et leur mère, se retirèrent et allèrent trouver leurs chevaux.

En les voyant s'éloigner, pour courir les aventures, le duc Guérin, qui se faisait vieux et qui, à cette cause, n'était pas bien certain de les revoir, se sentit le cœur attendri. Mais comme chef de famille, chargé d'avoir de la dignité en toutes les occurrences solennelles, il ne témoigna rien au dehors de son attendrissement.

— Ah! s'écria Mabillette, les yeux rouges et le cœur gonflé; vous êtes un véritable antechrist! Il semble que vous n'ayez point engendré vos quatre fils, et qu'ils ne soient point le produit de votre chair et de votre sang... Vous n'en tenez pas plus de compte que vous ne feriez d'une brebis... Je vous jure bien, cependant, par ma foi, qu'ils sont vos propres enfants!...

— Dame, répondit gravement le duc, je le crois, et c'est précisément parce qu'ils sont mes enfants, que je les ai laissé partir. J'envie leur sort, au lieu de les plaindre. Bien que gouverner mes vassaux et vous prouver de temps à autre ma tendresse, dame Mabillette, soit un genre de vie qui me plaise assez, mieux aimerais-je encore aller chercher les hautes aventures, comme je le faisais autrefois avec mes deux amis le terrible géant Robastre et l'enchanteur Perdigon. Age et mariage, voyez-vous, chère dame, amoindrissent souvent chevalerie. Me voici comme lion apprivoisé. Robastre s'est fait ermite. Perdigon a fait vœu de ne plus avoir affaire au diable, qui cependant lui obéissait comme chien apprivoisé. Notre vie à tous trois n'est plus qu'une espèce de sommeil. Mais, par la vertu de Dieu! peu de bruit suffirait pour me réveiller de mon nonchaloir, et je crois bien que leurs patenôtres ne tiendraient pas longtemps contre l'ardeur de secourir nos quatre fils, si besoin ils avaient de l'épée de leur père, de la massue de Robastre et des enchantements de Perdigon!...

Cela dit, le duc Guérin quitta Mabillette, qui soupira et pleura longtemps encore.

## CHAPITRE IV

**Comment les bourgeois de Montglave, ainsi que les dames et demoiselles de cette ville, voulurent s'opposer au départ des fils du duc Guérin; et de la réponse qu'ils leur firent amicalement.**

Les quatre frères étaient montés à cheval et s'étaient mis en route. Ils avaient à peine passé le pont du château paternel, que les bourgeois de Montglave, les dames et les demoiselles aussi, vinrent à eux et les arrêtèrent en leur disant :

— Ah! beaux seigneurs, demeurez! Demeurez tous! Pourquoi nous quitter? Ce que nous possédons n'est-il pas à votre service et à votre plaisir? Pourquoi aller chercher au loin ce que vous avez sous la main?...

— Seigneurs, répondit Arnault, nous vous remercions de vos offres et de votre service. Mais il faut que nous partions, de par l'ordre du duc Guérin, notre vénéré père. L'amour que vous avez pour nous, reportez-le, je vous prie, sur lui : il en aura davantage.



Lors il piqua de son éperon le ventre de son cheval qui partit au galop, et ses trois frères l'imitèrent, au grand chagrin des notables bourgeois de Montglave, et surtout des dames et des demoiselles de la ville, lesquelles s'intéressaient fortement à ces quatre beaux jeunes gens dont la fière prestance promettait tant de choses.

Mais il fallait s'éloigner, et les fils du duc Guérin s'éloignaient.

Quand ils furent à une certaine distance du château, dont on apercevait encore très distinctement les pignons, plusieurs fois ils se retournèrent pour le regarder. Il leur plaisait, certes, de courir les aventures, mais ils ne pouvaient s'empêcher de songer à cet asile où s'était écoulée leur jeunesse, ce nid où leur étaient poussées leurs premières plumes.

— Par ma foi! s'écria Girard, c'est là un noble joyau! Notre père l'a conquis à la pointe de son épée, et bien a-t-il fait de nous en éloigner, car, en y restant, nous aurions fini par ne rien valoir. Quant à moi, je n'y retournerai que je n'aie conquis terre ou pays!...

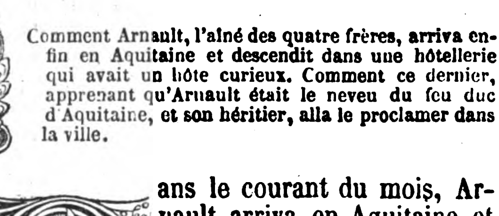
— Nous pensons ainsi, cher frère, répondit Régnier.

Les quatre frères chevauchèrent ainsi pendant un jour plein. Le lendemain, à l'aube, ils se séparèrent. Girard et Régnier prirent un chemin; Arnault et Milon en prirent un autre.

Girard et Régnier partis, Arnault et Milon chevauchèrent encore ensemble pendant douze jours environ, au bout desquels ils se séparèrent, Milon pour aller en Lombardie, Arnault pour aller en Aquitaine.

Arnault baisa son frère à la joue, le recommanda à la protection de Dieu et de ses saints, et le laissa partir. Lorsque Milon eut disparu, il prit son droit chemin pour la cour de son oncle défunt, suivi de son écuyer.

## CHAPITRE V



Comment Arnault, l'aîné des quatre frères, arriva enfin en Aquitaine et descendit dans une hôtellerie qui avait un hôte curieux. Comment ce dernier, apprenant qu'Arnault était le neveu du feu duc d'Aquitaine, et son héritier, alla le proclamer dans la ville.

Dans le courant du mois, Arnault arriva en Aquitaine et se logea dans une hôtellerie de la capitale de cette contrée, sans dire qui il était.

Son hôte s'appelait Othon. Comme tous les gens de son état, il était curieux. Il avait une femme, grosse comme un muid et grasse comme une caille. Je n'ajouterai pas qu'elle était curieuse, ce serait inutile: elle était femme et hôtelière.

Othon avait été frappé de la courtoisie et de la noblesse de manières d'Arnault. Il était violemment intrigué en pensant qu'un homme de si bonne mine avait choisi son hôtellerie, où ne venait pas précisément la fleur de la chevalerie du pays. Pour s'assurer de l'état social de cet honorable inconnu, il descendit à l'écurie, où l'unique écuyer d'Arnault était en train d'étriller les chevaux.

— L'ami, dit Othon, dites-moi, sans rien céler, quel est ce damoisel et comment il a nom. Bien qu'il ait petite suite et qu'il me paraisse de petite dépense, il me plaît bien de l'avoir chez moi.

— Cher sire, répondit l'écuyer, je ne vous célerai rien : c'est le duc d'Aquitaine lui-même.

— Le duc d'Aquitaine! Est-il bien possible?

— Cela est comme je vous le dis.

Malgré cette assurance, maître Othon ne voulut pas croire à ce que lui disait l'écuyer. Mais comme cela l'intéressait beaucoup, il se rendit incontinent en la chambre d'Arnault, pour l'interroger.

En voyant paraître l'hôtelier, Arnault lui dit :

— Bel hôte, dites-moi, je vous prie, quel est le seigneur de cette cité.

— Sire, répondit Othon, nous n'avons point de seigneur, fors seulement Hunault, fils du duc Guérin de Montglave, mais non fils de sa femme épousée.

A cette réponse d'Othon, Arnault ouvrit de grands yeux. Il ne se savait pas un cinquième frère!

Cela était pourtant. Au temps de sa prime-jeunesse, avant de se marier avec Mabillette, le noble duc Guérin, qui alors était un innocent jouvenceau, avait rencontré une jouvencelle, moins innocente que lui.

Cette jouvencelle, chambrière de sa mère, était très jolie, très appétissante, et très friande d'amour, surtout. Instruite dans l'agréable jeu par mainte aventure qui ne lui avait coûté jusque-là que de douces larmes, elle avait remarqué les grâces naissantes du jeune Guérin, et avait voulu être la première à en bénéficier. Lors, un soir, elle l'avait guetté et entraîné loin de ses gouverneurs, dans l'endroit le plus mystérieux du parc, où, à la pâle clarté de la lune, cette éternelle complice des forfaits amoureux, elle lui avait donné cette tendre leçon que Daphnis reçut de Licœnion, avec cette différence, que cette aimable chambrière avait été Chloé en même temps que Licœnion.

Un fils avait été la suite naturelle de cette leçon au clair de lune. Et ce fils, nommé Hunault, avait été élevé par le frère aîné du duc Guérin, le duc Girard, qui, en mourant, l'avait reconnu pour son héritier.

Voilà ce que ne savait pas Arnault, et ce que, peut-être, ne se rappelait plus lui-même le vieux duc Guérin de Montglave, en l'envoyant en Aquitaine recueillir la succession du duc Girard.

— Mon hôte, reprit Arnault, par la foi que je dois à Dieu, je vous atteste que je suis le plus proche héritier du duc défunt, puisque je suis son propre neveu, étant le fils du noble duc Guérin de Montglave, son frère puîné. Cette seigneurie ne peut être le bien d'un bâtard comme Hunault: mon père m'a envoyé ici pour la réclamer : je la réclamerai!

En entendant cela, maître Othon s'agenouilla, en signe d'hommage. Mais Arnault le releva avec bonté et lui dit :

— Vous m'avez forcé de vous dire ce que je voulais céler. Gardez-moi le secret jusqu'à ce que je sois à temps de me faire connaître. Célez mon nom et mon arrivée, je vous en prie.

Othon promit; il céla tout ainsi qu'un prêtre qui chante la messe, et, incontinent, la maison fut pleine de gens de la ville qui voulaient voir leur seigneur.

— Où est-il? Où est-il? demandait chacun à

maître Othon et à sa commère. Nous le voulons pour nôtre! Il nous le faut! Nous n'avons plus cure de Hunault, car c'est un faux, un bâtard qui ne vaut rien!...

Ce vacarme força Arnault à descendre pour en connaître la cause.

— Sire, dit un héraut, soyez le bien venu, puisque vous êtes le fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, et le neveu du noble duc Girard, dont Dieu veuille avoir l'âme! Notre joie est grande de contempler en vous notre légitime seigneur Venez au palais, votre demeure : vos vassaux vous y attendent.

— Il ira, il ira, je vous l'amènerai! répondit maître Othon, en congédiant la foule qui s'écoula tumultueusement par les rues comme l'eau d'un torrent débordé.

## CHAPITRE VI

**Comment on prêta foi et hommage à Arnault, en sa qualité d'héritier légitime du feu duc Girard; et comment le bâtard Hunault, faisant contre fortune bon cœur, s'empressa de venir résigner entre les mains d'Arnault ses fonctions de régent.**



unault était généralement haï, et, à part deux ou trois familles, amies et alliées de sa mère, nul ne supportait volontiers son joug.

Le maire de la ville, surtout, le détestait. Aussi quand on vint lui apprendre l'arrivée du neveu du feu duc Girard, du fils du noble duc Guérin de Montglave, il fut heureux de cette occasion qui se présentait enfin à lui de nuire au bâtard Hunault et de faire éclater la petite révolution qu'il préméditait depuis quelque temps.

En conséquence, il mit sa robe rouge, son chaperon fourré de vair, assembla l'échevinage et le conduisit à l'hôtellerie où logeait Arnault, tout en pensant, à part lui, que ce prétendu duc d'Aquitaine était un fourbe comme il s'en présente quelquefois pour régner à la place d'un autre. Mais faux ou vrai, ce prétendant venait à propos, et le maire était disposé à le reconnaître pour son seigneur et maître, en haine du bâtard Hunault.

Ce maire avait servi pendant ses belles années. Il connaissait le duc Guérin de Montglave dont il avait toujours suivi la bannière. Ce qu'il n'avait pris d'abord que pour une espèce de fourberie dont il voulait profiter, devint une réalité pour lui, lorsqu'il reconnut dans Arnault tous les traits du duc Guérin son père.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-il en se jetant à ses genoux, c'est l'ange protecteur de l'Aquitaine qui vous a conduit ici! Vous venez à temps et à propos pour nous secourir.

Arnault embrassa le maire, qui avait fléchi le genou devant lui, et il acheva de se faire reconnaître pour le véritable fils du duc Guérin et pour le légitime héritier du duc Girard son oncle.

Le maire s'empara alors d'une épée rouillée qui parait la cheminée de l'hôtellerie et jura de répandre tout son sang pour défendre Arnault et chasser l'usurpateur Hunault.

— Courons! cria-t-il à ses échevins. Courons! Allons rassembler nos bourgeois en armes et les ramener promptement aux ordres de notre légitime souverain!

Au bout d'une heure, les échevins, les quartiniers, les notables bourgeois de la ville, étaient arrivés à l'hôtellerie de maître Othon et avaient juré foi et hommage au fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, comme à leur légitime souverain.

Maître Othon était bien fier! Il se croyait presque le cousin du duc. Jugez donc : un tel honneur!

Après les échevins, les quartiniers et les notables, était venu le bâtard Hunault. Oui, Hunault lui-même!

Hunault avait appris par la rumeur publique l'arrivée du fils aîné du duc Guérin et ses prétentions comme souverain d'Aquitaine. Il en avait été bien dolent et bien marmiteux. Lors, il avait mandé à la hâte les quelques parents et amis qu'il avait pu conserver de par le monde, et, ces parents venus, il leur avait dit :

— Seigneurs, le duc Guérin a quatre beaux fils, neveux du feu duc Girard. Arnault, l'aîné, est arrivé dans nos murs comme souverain légitime de l'Aquitaine. Il nous convient d'obéir, et nous obéirons, ce dont je suis tout confus pour ma part. En même temps il nous faut aviser comment nous pourrons faire pour le décevoir, après avoir fait mine de lui obéir... Allons d'abord à sa rencontre, afin de n'être pas taxés de tiédeur; faisons-lui beaux semblants et remercions Dieu publiquement de nous l'avoir amené.

Cela dit, le bâtard Hunault et les gens à sa dévotion s'étaient rendus à l'hôtellerie de maître Othon avec l'empressement et la joie extérieure qu'ils auraient mis à aller au devant d'un Dieu descendu du paradis.

Une fois devant Arnault, le bâtard s'était incliné très humblement et l'avait baisé en signe de révérence et d'amitié, devant la foule étonnée d'un si bon accord entre deux compétiteurs. Puis, il lui avait dit :

— Cousin Arnault, soyez le bienvenu! Je vous rends tout ce pays que je ne tenais qu'en dépôt, en attendant son légitime possesseur. Vous voilà : je résigne de grand cœur mes pouvoirs, en vous demandant votre amitié et en vous promettant mon concours dévoué. Mais il est temps de quitter cette hôtellerie indigne de vous et de vous rendre au palais même que j'ai habité jusqu'à ce jour et qui devient tout naturellement votre demeure.

Arnault remercia beaucoup Hunault, le maire, les échevins, les notables. Il n'oublia pas maître Othon et sa ronde petite femme, dans ses remercîments. Puis, lorsqu'il eut suffisamment remercié, il quitta l'hôtellerie et se rendit au palais, escorté par la foule enthousiaste et heureuse d'avoir un nouveau maître.

Elle sera toujours la même, la foule!

## CHAPITRE VII

**Comment Arnault devint maître de l'Aquitaine et fut adoré de ses sujets et de ses sujettes; et comment Hunault sut s'emparer de sa confiance, en vue de vilains projets.**



Arnault devint ainsi maître de la belle Aquitaine. Il était doux, aimable, bon et juste : il fut adoré de ses sujets et de ses sujettes. On avait oublié Hunault.

Mais Hunault n'oubliait rien ni personne. Il avait la patience des gens qui veulent réussir, en bien et en mal. Il attendait une occasion de renverser celui qui l'avait renversé, et, cela, malgré l'affection universelle qu'on lui portait depuis qu'il gouvernait. Hunault ne comptait pas sur l'impossible; il ne voulait pas enlever à Arnault l'amour de ses vassaux : il voulait seulement l'enlever à leur amour.

En attendant cette heure, il s'était mis un masque sur le visage, un masque de respect, d'obéissance, de dévoûment; si bien que l'honnête Arnault en avait été touché.

— Cher Hunault, lui dit-il un jour, dans un moment d'épanchement, je n'oublie pas que le sang du noble duc Guérin coule également dans nos veines. On m'avait mal prévenu à votre égard, ce qui fait que, tout d'abord, je ne vous ai pas donné toute l'amitié qu'à cette heure je vous donne. Je partagerai toujours avec vous et mes biens et ma puissance, pourvu que vous ne vous écartiez jamais de la loyauté que vous avez dû recevoir avec le jour, et que vous m'aidiez, dans la mesure de vos forces, à faire le bonheur des habitants de ces belles provinces !...

— Ce que je pourrai faire, je le ferai, répondit hypocritement Hunault. Mon affection pour l'Aquitaine vous est un sûr garant de mon affection pour vous; mon affection pour vous entraîne forcément mon affection pour l'Aquitaine. Or, on ne nuit pas à ceux qu'on aime, me semble-t-il. J'ai intérêt à vous servir : je vous sers.

Arnault, de ce moment, fut tout-à-fait rassuré sur le compte du bâtard, qui cependant ne l'avait jamais tant haï. Il crut, comme paroles d'évangile, à ses protestations d'obéissance et de dévoûment, et cela le réjouit fort.

— Je suis heureux! murmurait-il souvent, aux heures de rêverie. Plaise au ciel que mes frères aient le même succès dans leurs entreprises! Que fait Milon? Que deviennent Girard et Régnier?...

Les vœux d'Arnault étaient pleinement exaucés pour Milon. Son oncle Anseaume, duc de Pavie, en voyant arriver ce fils du duc Guérin son frère, avait remercié le ciel, qui semblait avoir voulu lui donner un fils en lui donnant Milon, et il l'avait présenté comme son futur successeur aux seigneurs de ses Etats.

Voilà pour Milon.

Quant aux deux derniers fils du duc Guérin de Montglave, ils avaient eu une fortune pareille à celle d'Arnault et à celle de Milon.

## CHAPITRE VIII

**Comment Girard et Régnier, en suivant le cours du Rhône, arrivèrent en la ville de Vienne, dont Girard conçut incontinent l'espérance d'être le seigneur et maître.**

En prenant congé de leurs deux aînés, Régnier et Girard avaient suivi le cours du Rhône. Ils admiraient la rapidité de ce beau fleuve, tantôt resserré dans son lit par des rochers et des montagnes à pic, tantôt s'épandant le long des plaines fertiles.

Les clochers nombreux et élevés d'une cité située sur les bords de ce fleuve, frappèrent leurs regards. Girard, émerveillé par la situation et le pittoresque de cette ville, désira immédiatement en être le possesseur.

Rien ne paraît impossible à la jeunesse, lorsque son imagination s'enflamme et que son cœur s'ouvre aux premiers désirs.

— Par ce que nous a dit le noble duc, notre père, s'écria Gérard, je juge que cette belle cité doit être celle de Vienne. Et, par saint Denis! je m'en regarde dès ce moment comme le duc. Il serait bien étrange que Charlemagne, qui perdit son royaume entier aux échecs contre notre père, osât me refuser cette petite partie de ses Etats!...

— Il n'osera pas, cher frère, répondit Régnier, qui ne doutait de rien, non plus que Girard.

Plein de cette idée, déjà réalisée dans sa tête, Girard entra dans Vienne, suivi de Régnier, absolument comme s'il était entré dans sa capitale. A ceux des habitants qu'il rencontra, il parla d'un ton qui les surprit fort, le ton d'un maître.

— D'où vient cet ébervigé? dirent les uns en secouant la tête d'un air qui voulait dire que celle du jeune Girard n'était pas très saine.

— Si nous n'avions pas déjà un maître, dirent les autres, nous accepterions volontiers celui-là, dont la gentillesse et les bonnes façons nous vont beaucoup.

Les deux frères allaient toujours regardant, parlant, critiquant, admirant, à voix haute et claire, comme des gens qui n'ont rien à redouter de l'intempérance de leur langue.

Le commandant de la ville, averti par la rumeur publique de l'arrivée de Régnier et de Girard, et des propos audacieux que ce dernier principalement tenait, alla lui-même pour reconnaître quels étaient ces deux chevaliers gascons qui portaient si loin les plaisanterie inconsidérées de leur pays.

Mais, frappé d'admiration à l'aspect des deux frères, il perdit toute idée de réprimer leurs gasconnades et, plein de courtoisie, il les engagea à venir se reposer dans le château.

— Je m'y rendais au moment où vous vous êtes venu au devant de moi, répondit Gérard. Mon intention était bien de voir en détail la demeure que je dois habiter bientôt en souverain. Puisque vous vous offrez à m'y conduire, j'accepte.



Le commandant s'inclina. Il ne voulait pas contrarier ce prétendant qui portait ses droits écrits sur son visage, radieux de jeunesse, de courage et de loyauté. Il conduisit Girard et son frère au château et leur donna un dîner princier, abondant en vins fins et en mets choisis.

Il avait son intention en agissant ainsi, ce commandant. Il avait vieilli sous le harnois et savait, par expérience, comme l'ivresse monte vite aux cerveaux de vingt ans, sous l'influence d'un vin plus vieux qu'eux encore. Quelques bouteilles de Côte-Rôtie établirent la confiance et la gaîté entre lui et ses deux hôtes, qui lui apprirent bientôt leur haute naissance.

— Fils du noble duc Guérin de Montglave! Ils avaient raison de porter haut la tête! pensa le commandant, qui, alors, eut peur d'avoir été trop familier avec eux, et qui, dès ce moment, prit pour leur parler un ton beaucoup plus respectueux.

— J'ai reçu de mon noble père des instructions précises, reprit Girard. Il m'a envoyé vers Charlemagne pour lui demander d'acquitter la partie d'échecs qu'ils jouèrent ensemble jadis. Charlemagne perdit son royaume; le duc Guérin le lui rendit; à ce titre j'espère qu'il ne me refusera pas le duché de Vienne, à la possession duquel j'ai tous les droits du monde.

— Par ma foi, sire, oui, c'est à bon droit que vous comptez là-dessus! dit le commandant. Notre roi Charlemagne est un prince d'une munificence aussi grande que son équité. Bien me semble que vous n'en serez pas refusé. Pour ma part, je le désire de cœur et d'âme, et, en attendant, je me donne à vous.

— Et moi de même, cher commandant, répondit Girard en avançant son gobelet d'argent contre celui du commandant. Je cours trouver Charlemagne, et j'espère revenir avant peu céans, comme duc de Vienne, vivre et partager avec vous mes biens et mon autorité, pour vous remercier de la courtoisie que vous m'avez faite.

— Ayez fiance, sire, ayez fiance en Dieu et en Charlemagne. Vous réussirez!

Cela dit, le repas achevé, le commandant reconduisit les deux frères jusqu'aux portes de la cité, en leur rendant les plus grands honneurs.

— Quand vous reviendrez, cher sire, leur dit-il en prenant congé d'eux, je ferai encourtiner la grande rue, de la porte par laquelle vous entrerez jusqu'au palais, pour que cette réception soit plus digne de vous et de nous!

Puis il s'inclina et les deux frères allèrent leur chemin, en faisant les plus merveilleux projets de la terre.

## CHAPITRE IX

**Comment Girard et Régnier, en quittant Vienne, allèrent droit sur Paris; et de la réception que leur fit Charlemagne.**

Girard et Régnier prirent le chemin de Paris, où se tenait la cour de Charlemagne, et où ils arrivèrent sans encombre au bout d'une douzaine de jours.

Ils n'avaient pas perdu en route les instructions qu'ils avaient reçues de leur père et les recommandations qu'il leur avait faites. Aussi, leur premier soin, en entrant dans la cité royale, fut de se rendre au palais de Charlemagne, qui était pour l'instant à table avec quelques-uns de ses barons, le duc Naymes de Bavière, Richard, duc de Normandie, et Salomon, duc de Bretagne.

Girard et Régnier, en gens avisés, ne s'arrêtèrent pas à demander le chemin qu'ils devaient prendre pour arriver à l'appartement du roi. Ils entrèrent tout de go dans la première pièce, puis dans la seconde, puis dans la troisième, au grand ébahissement et scandale des huissiers de service, habitués à plus de révérence et de cérémonie.

Les deux frères se préparaient à entrer de cette façon dans la pièce où se trouvaient Charlemagne et ses convives, lorsqu'un huissier tout essoufflé les prit par leurs vêtements et leur demanda où ils allaient céans.

— Eh! ne le voyez-vous pas? répondit le bouillant Girard, en secouant l'huissier pour s'en débarrasser.

— Chez le roi? demanda l'huissier, suffoqué.

— Oui, chez le grand roi Charlemagne; et nous sommes en droit de ne pas attendre à la porte comme d'humbles bacheliers, dit fièrement Girard, en secouant de nouveau l'huissier.

— Mais, quels gens êtes-vous donc?... leur demanda un peu brutalement cet homme, qui s'impatientait.

— Apprends, manant, répliqua Girard, qui s'impatientait davantage encore; apprends, manant, que tu vois en nous le connétable et le grand-chambellan de Charlemagne!...

— Par saint André! s'écria l'huissier, mis hors de ses gonds, je ne vois en vous que deux fols impertinents auxquels je vais donner de cette masse sur les oreilles!...

Joignant, en effet, le geste à la parole, l'huissier leva sa masse et l'abattit sur Girard. Mais ce dernier, agile comme un cabri, se jeta de côté, évita le coup, sauta sur l'huissier, lui arracha sa masse, l'en frappa et l'étendit raide mort à ses pieds.

Le tout, durant l'espace d'un éclair.

— En voulez-vous autant? demanda Girard, d'un air menaçant, en se tournant vers les autres huissiers accourus, trop tard, au secours de leur camarade.

Bien loin d'en vouloir autant, ces prudents hommes tournèrent immédiatement les talons en jetant de grands cris d'effroi qui furent entendus de la salle où dînait Charlemagne.

La porte de cette salle s'ouvrit et le duc Naymes de Bavière s'avança.

Frappé de son air noble et vénérable, Girard laissa tomber sa masse, et, s'approchant d'un air respectueux:

— Seigneur, lui dit-il, Charlemagne pourrait-il souffrir que ses valets osassent menacer dans sa cour les fils de son plus ancien ami? Ce manant a levé outrageusement la main sur moi, je l'en ai puni. C'est le moins que pouvaient faire deux grands officiers de la couronne!...

Charlemagne lui-même survint à ces derniers mots.

— Seigneurs damoiseaux, leur demanda-t-il en

fronçant le sourcil, qui vous a nommés mes grands officiers ?

— Sire, répondit Girard, c'est celui dont vous êtes trop juste pour ne pas reconnaître vous-même les droits. Avez-vous oublié que le noble duc Guérin de Montglave vous gagna jadis votre beau royaume dans une partie d'échecs !...

— Je ne l'ai pas oublié, répondit Charlemagne d'un ton radouci en examinant avec curiosité les deux braves et gentils hommes qu'il avait devant lui. Je ne l'ai pas oublié : je fus fait par lui échec et mat. C'était un bon joueur, que le duc Guérin ! Un bon joueur et un bon gabeur !

— L'avez-vous payé, Sire ? reprit hardiment Girard. Doit-il à votre secours la conquête qu'il a faite de Montglave ? Et ce franc et noble prince n'est-il pas bien en droit de vous donner pour connétable et pour grand-chambellan, nous, ses deux fils, qu'il vous envoie pour vous servir et tenir notre fortune de vous ?

— Gentil enfant, dit Charlemagne en souriant et en admirant malgré lui la grâce, la hardiesse et la beauté de Girard, vous êtes un peu trop vif et vous traitez un peu trop mes serviteurs comme des chiens galeux... Mais vous êtes le fils du noble duc Guérin de Montglave : à ce titre, vous m'êtes cher, ainsi que votre frère. Votre père est mon ami, et l'un des plus vertueux chevaliers que je connaisse. J'aime et je respecte sa femme Mabillette, votre mère. A ces causes, je vous retiens tous deux dans ma maison, et me charge de l'amende que vous devez à la famille de mon huissier. Vous êtes absous de ce meurtre commis chez moi sur l'un de mes serviteurs !

Les deux jeunes hommes furent, de ce moment, caressés et choyés par Charlemagne et par ses preux qui tous avaient été les amis et compagnons d'armes du vaillant Guérin de Montglave. Régnier était doux ; Girard était aimable et fier ; tous deux furent aimés du roi, à qui ils parurent vite dignes du sort élevé qu'il leur destinait.

## CHAPITRE X

Comment le bâtard Hunault, pour se débarrasser d'Arnault, lui conseilla d'aller demander en mariage la gente Frégonde, fille unique du sultan Floran.

Par ainsi, les quatre fils de Guérin de Montglave se trouvaient dans la position que ce sage père avait prévue, et les prières de la bonne dame Mabillette étaient exaucées. Mais, hélas ! la route du bonheur et de la fortune n'est point si aisée à suivre qu'on se l'imagine à vingt ans : les buissons, les pierres, les fondrières sont là qui attendent le voyageur, et, s'il n'est pas sur ses gardes, il se déchire, il se blesse, il tombe et n'arrive ainsi que meurtri et éclopé au terme de sa vie. Les prudents seuls arrivent allègrement à ce but. Où sont-ils, les prudents ? Où sont-ils, les infaillibles ?

Arnault, l'aîné des quatre frères, se voyait maître paisible, en apparence, de la belle province d'Aquitaine. On l'aimait à cause de sa bonté, de sa justice, de sa vertu, et de peur que ces excellentes et précieuses qualités, rares chez les princes, ne mourussent avec lui, on le supplia de vouloir bien songer à se donner un successeur, un héritier, fait à son image.

Ce résultat n'était pas difficile à obtenir. Il suffisait de prendre au hasard, parmi les gentes pucelles des nobles familles de l'Aquitaine, la plus noble et la plus gente, la plus douce et la plus saine : avec cela, Arnault eût eu le plus vertueux et le plus beau des héritiers, la santé et la bonté étant les meilleurs engins de cette fabrication.

Mais, au lieu de se consulter soi-même et de se répondre ainsi que je viens de dire, Arnault aima mieux consulter le bâtard Hunault, qui s'était rendu indispensable. Hunault cherchait une occasion de se débarrasser d'Arnault ; Arnault la lui fournit lui-même complaisamment.

— Le sultan Floran, lui dit le bâtard, possède de grands Etats assez voisins des vôtres, et cinq ans restent à s'écouler avant la fin des trêves qui sont jurées entre nous. Sa fille unique Frégonde est la plus gente pucelle qui soit au monde. La seule tare qu'elle ait, et encore elle ne l'a pas au visage ni au corps, pétris d'un limon céleste, la seule tare qu'elle ait, c'est qu'elle croit en Mahom. Mais ce maladroit imposteur n'a pas travaillé assez en vue des femmes, pour que les femmes aient une foi robuste en lui et en sa religion. Pour un peu, toutes les mahométanes se chrétienniseraient. Songez donc : il a promis à tous les musulmans un paradis peuplé de houris, toutes plus belles les unes que les autres, si belles même que les musulmans quittent ce monde sous le plus frivole prétexte pour aller dans l'autre où les attendent ces mystérieuses et ineffables voluptés ! Mais aux femmes, Mahomet n'a rien promis du tout, l'inhabile ! S'il avait fait espérer aux femmes une récompense aussi agréable que celle qu'il fait espérer aux hommes, il en eût fait des prosélytes zélées de sa religion, plus que des prosélytes, des martyres ! Frégonde est mahométane par tradition ; mais il vous sera facile de la démahométaniser !... Facile il vous sera de lui donner des idées plus précises et plus vives sur le paradis que Mahomet ne lui a pas promis, et sur la béatitude qu'elle peut goûter par votre entremise ! Une religion qui est prêchée par des apôtres aussi jeunes, aussi aimables, aussi plaisants que vous, doit l'emporter infailliblement sur toute autre religion, persane ou mahométane fût-elle !...

Le bâtard Hunault avait la langue bien pendue. Elle résonna comme un battant d'argent sur une cloche d'or, et Arnault se persuada aisément qu'il ne pouvait faire œuvre plus pie que de convertir une très jolie Sarrasine. En conséquence de ce, il prit à l'instant même le parti d'aller à Beaulande, capitale des États du sultan père de la belle Frégonde, et arrêta le jour de son départ.

Hunault fut heureux de voir si bien prendre son amorce amoureuse. Et, pour que son projet réussît complétement, il envoya à Beaulande, dans l'intervalle qui devait précéder le jour du départ d'Arnault, un sien complice chargé d'une mission particulière auprès de Floran.

## CHAPITRE XI

**Comment le bâtard Hunault et le jeune duc d'Aquitaine allèrent à la cour du sultan Floran; et comment Frégonde devint amoureuse d'Arnault.**

Le messager, fait sur le patron de son maître, précéda donc d'un jour Arnault et Hunault à la cour du sultan Floran. Mais ce court espace fut bien employé par lui. Il demanda une entrevue secrète au Sarrasin, et, une fois en sa présence, il lui déclara que les deux princes chrétiens, qui le suivaient de près, ne venaient à sa cour que pour renoncer à leur culte et embrasser le sien.

Floran, réjoui d'avance de cette conversion, qui ne pouvait manquer de lui faire honneur, ordonna des préparatifs inusités pour la réception d'Arnault et d'Hunault.

Le jour où ils arrivèrent, Floran et sa fille Frégonde allèrent au-devant d'eux, richement appareillés l'un et l'autre.

Arnault, en apercevant Frégonde, fut frappé de sa beauté comme d'un trait au cœur.

— Une si gente pucelle en un pareil pays! dit-il. C'est une contradiction de la nature. Cette fleur de beauté devait pousser en terre chrétienne!... O grand saint Denis! fais que je tire cette aimable créature des griffes du démon!...

Frégonde, en voyant Arnault, fut frappée de sa bonne mine et de sa fière prestance, comme il avait été frappé lui-même de sa beauté.

— O Mahom! Mahom! dit-elle. Puisse ce chrétien se convertir à ma religion et mériter ton paradis!...

Peut-être qu'en ce moment, Frégonde, plus musulmane que jamais, souhaita d'être la houris qui retiendrait Arnault cent ans dans ses bras.

Floran, suivant l'avis secret qu'il en avait reçu du messager d'Hunault, crut ne pouvoir mieux faire que d'ordonner qu'on apportât un riche simulacre de son prophète. Arnault le vit avec peine, mais il ne protesta pas, par respect pour une erreur sincère. Sans compromettre sa foi, il ne voulut point choquer celle du sultan, qui supposa que ce jeune prince n'était pas disposé encore à l'abjuration, et qui se résolut à attendre un moment plus favorable.

Ce qui le décida tout-à-fait à attendre, ce fut l'effet produit sur le jeune duc d'Aquitaine par les charmes nonpareils de la jeune Frégonde; effet dont il s'aperçut vitement. Dès ce moment, il ne douta plus de l'amener à son but, et, pour en avancer le moment, il lui laissa toute liberté de voir sa fille, après l'avoir instruite de ses desseins.

Il sera toujours imprudent à un père de prendre sa fille pour engin de maléfice contre un homme jeune et beau. La femme est toute en cœur, et non toute en cerveau. Où le vent du sentiment la pousse, elle va. Le rôle qu'on lui avait imposé disparaît pour être remplacé par le rôle que ses sens lui imposent. Commander est aisé; mais obéir est difficile.

Frégonde avait bien promis à son père d'employer toutes les séductions de sa personne en vue de la conversion du jeune prince chrétien; peut-être même lui avait-elle promis de réussir, et, forte de l'autorisation qu'il lui avait donnée, elle avait recherché avec empressement les occasions de se trouver avec Arnault et de l'entretenir en secret.

Que voulez-vous donc que se disent deux beaux enfants qui n'ont pas encore aimé et qui sont faits pour aimer?

La première fois, Frégonde parla de Mahomet, et Arnault, par courtoisie, la laissa dire.

La seconde fois, elle en parla encore, mais avec moins d'éloquence: il lui semblait que ce n'était pas là un sujet de conversation bien intéressant pour un prince.

La troisième fois, elle n'en parla plus, mais elle eut envie de parler d'autre chose; Arnault aussi: la honte les retint l'un et l'autre, et ils passèrent le temps de cette entrevue à se regarder le blanc des yeux. Arnault trouva ceux de Frégonde plus beaux que jamais; Frégonde en pensa autant de ceux d'Arnault.

La quatrième fois, Arnault et Frégonde n'osèrent plus ni se regarder ni se parler. Seulement, à leur insu, leurs pieds s'avancèrent, ainsi que leurs mains. Au bout d'un instant, Arnault tenait Frégonde toute palpitante dans ses bras. Au bout d'un autre instant, les lèvres de ces deux beaux enfants se trouvaient fortement et tendrement unies. Le mariage de leurs âmes était consommé.

Arnault rayonnait: Frégonde l'aimait.

## CHAPITRE XII

**Comment le perfide bâtard s'arrangea pour se débarrasser du jeune duc d'Aquitaine, et l'arrêta au moment où il catéchisait avec le plus d'ardeur la belle Frégonde.**

Que deviendrait un amant sans confident? Son bonheur en serait moins grand s'il ne pouvait le confier à personne. C'est bien agréable, assurément, de se dire cent fois par heure: « J'aime! je suis aimé! » Mais il est bien flatteur encore de le dire aux autres, surtout à ceux qui ne sont pas aimés. Cela leur fait envie! Et le bonheur d'un homme ne se compose-t-il pas du malheur des autres? Hélas! ce n'est pas pour rien que nous sommes sortis du limon! Il nous en reste toujours quelque chose dans l'âme.

Arnault confia donc à quelqu'un le secret de son bonheur et les progrès de l'amour de Frégonde pour lui. Et ce quelqu'un fut naturellement Hunault.

Le bâtard parut heureux de cette confession, mais non pas dans le sens que supposait Arnault. Hunault fut heureux, non du bonheur de son frère, mais du parti qu'il pouvait tirer de ce bonheur-là.

Dès la nuit suivante, il alla trouver Floran.

— Soudan, lui dit-il, j'avais juré avec toi une trêve de sept ans. Tu sais si je suis resté fidèle...

— Très fidèle, répondit le sultan, très fidèle, ce qui m'étonne de la part d'un chrétien.

— Eh bien! aujourd'hui, l'honneur me commande de te déceler les pernicieux desseins du duc d'Aquitaine. Tu crois qu'il n'est venu céans que pour embrasser l'islamisme... Je le croyais moi-même, et c'est pour cela que je t'ai envoyé un mien émissaire... Eh bien! non, Arnault n'avait qu'une

idée en tête, à savoir : observer les forces dont tu disposes et les moyens à employer pour te surprendre. Depuis qu'il est venu, une seconde idée a germé dans son esprit. Il a voulu séduire ta fille, et il l'a séduite. Si tu ne t'y opposes énergiquement, il te l'enlèvera et reviendra ensuite ravager tes Etats...

— Par Mahom! que m'apprends-tu là ? s'écria le soudan, confondu par tant de perfidie.

— La vérité, soudan, rien que la vérité... Je t'offre un moyen sûr de te venger, en me vengeant moi-même. Demain, j'abjure entre tes mains la foi de mes pères... je prends le turban!... Nous arrêterons Arnault, nous le jetterons en prison, nous nous en déferons ; tu me remettras en possession de l'Aquitaine, qu'il m'a enlevée, et désormais je serai ton plus fidèle allié!...

Floran frémit du danger qu'il croyait avoir couru, et, pour remercier Hunault, il l'embrassa. Puis il convint avec lui d'arrêter le fils aîné du duc Guérin et de le mettre dans les fers. Mais, quoique Sarrasin, Floran ne voulut pas violer le sauf-conduit qu'il avait accordé à Arnault. Il consentit à prêter sa prison au bâtard, mais en lui défendant d'attenter à la vie du duc d'Aquitaine.

Or, pendant qu'Hunault s'occupait ainsi du malheur d'Arnault, celui-ci, de son côté, s'occupait de son propre bonheur. Il était aux genoux de Frégonde et la catéchisait de son mieux. Frégonde se laissait catéchiser sans opposer la moindre résistance.

Ce fut à ce moment qu'intervint le perfide bâtard, à la tête d'une escouade de satellites. Sans donner le temps à Arnault de se mettre en défense, il fondit sur lui, le terrassa, l'enchaîna, et, malgré les cris, les larmes et les supplications de la belle Frégonde, sa mie, il le fit entraîner dans une obscure prison.

— Soudan, dit-il à Floran, qu'il rejoignit aussitôt, garde ce prisonnier jusqu'à l'expiration des trêves. De ce moment, j'embrasse le culte de Mahom et deviens ton allié... Je vais retourner en Aquitaine préparer les peuples de cette riche contrée à suivre la même loi que celle qui est désormais la mienne. Si ton prisonnier survit à la fin des trêves, tu me le remettras alors, et ta parole sera dégagée...

## CHAPITRE XIII

**Comment Hunault, son crime accompli, revint en Aquitaine ; et comment, le remords lui venant, il s'en confessa à un ermite, qui n'était autre que le géant Robastre.**

Hunault, toujours prudent, ne voulut revenir en Aquitaine qu'après s'y être fait précéder par des émissaires chargés de prévenir les sujets d'Arnault de sa disparition, par des mensonges habiles et ingénieux. Il prit, en conséquence, le chemin le plus long et le plus détourné, afin de n'arriver que huit jours après eux, et, pendant les premières vingt-quatre heures, il ne s'occupa que du succès de son horrible trahison.

Le second jour, il eut un songe effrayant. Il entrevit les abîmes où vous plongent les mauvaises actions : il eut peur!

Alors un étrange changement se fit dans son âme. Se repentant, un peu tard, comme toujours, du crime qu'il venait de commettre, et ne pouvant résister à l'horreur qu'il s'inspirait à lui-même, il songea à se défaire d'une existence inutile et odieuse.

Mais au moment où il levait le bras, armé d'une épée, pour se frapper, il entendit les sons d'une cloche qui perçaient l'épaisseur du bois et arrivaient clairs et mélodieux comme une voix jusqu'à son âme ouverte à la repentance.

— Avant de mourir, murmura-t-il, je veux être en paix avec les hommes et avec Dieu. Cette cloche doit être celle d'un ermitage : j'y vais aller pour me prosterner devant un sage et lui demander l'absolution de fautes que je ne puis me pardonner moi-même.

Le bâtard, réconforté par cette pensée, se dirigea, à travers les halliers de la forêt, vers l'endroit d'où il lui semblait que les sons de la cloche étaient partis. Bientôt il arriva à la porte d'un ermitage que décorait une croix.

La porte était entr'ouverte ; mais il n'osait pas entrer : il frappa en tremblant. Son tremblement redoubla à l'aspect du géant qui en sortit.

Ce géant avait une forêt de cheveux, roux, bas plantés sur le front et tout hérissés sur le sommet de la tête. Une barbe, de même couleur, longue et touffue, descendait jusqu'à la ceinture de chanvre qui serrait une robe de bure sur ses reins de taureau. Les yeux étaient perdus dans l'ombre que faisait le front en surplombant la face, et rien ne trahissait leur présence, rien que de fauves éclairs.

— Chrétien, que veux-tu de moi ? demanda d'une voix rauque cet étrange ermite.

— Chrétien ? Hélas ! je ne le suis plus ! s'écria Hunault en se précipitant la face contre terre, et en déchirant le gazon de ses ongles et de ses dents.

Hunault se trouvait en face du géant Robastre, fils du lutin de mer Malembrun, si cher au roi de féerie Oberon. Il avait été autrefois le compagnon du vaillant duc Guérin, et il l'avait aidé à reconquérir Montglave. Puis, une fois son ami en possession de son duché, il lui avait dit adieu et s'était retiré dans la forêt où venait de le rencontrer le bâtard, bien décidé à ne plus se mêler au monde des vivants et à ne plus se laisser prendre aux tromperies et aux promesses décevantes de la vie.

— Chien de mécréant, dit Robastre au bâtard, puisque tu n'es pas chrétien, qu'attends-tu de moi qui le suis ?

— Hélas ! répondit le bâtard, si le repentir le plus amer peut toucher la justice divine, je demande à tes pieds que tu m'écoutes et que tu me donnes l'absolution.

— Ah ! ah ! dit Robastre. Tu veux te confesser ? C'est autre chose. Mon ministère ne me permet pas de te refuser. Allons ! rappelle tes esprits. Quelque grand que soit ton crime, plus grande encore est la miséricorde du ciel. Il n'est pas de cœur, si souillé qu'il soit, que sa mansuétude ne puisse laver ! Il n'est pas d'âme, si gangrenée qu'elle soit, que sa bonté ne puisse guérir. Agenouille-toi, pécheur, et humilie-toi !

Hunault s'agenouilla, frappa sa poitrine sans épargner les coups, et fit un humble aveu de ses fautes, depuis la première jusqu'à la dernière. Cela dura longtemps.

Robastre les lui aurait pardonnées toutes, excepté la dernière. Il avait une mine horrible en l'é-

coutant raconter la trahison commise à l'endroit du fils aîné de son vieux compagnon le duc Guérin de Montglave.

— Ce coquin-là, pensa-t-il, est bien heureux d'avoir une contrition aussi parfaite. Comme chrétien et comme ermite, je ne puis guère lui refuser l'absolution. Comme homme, j'ai grand'peine à lui pardonner la félonie dont Arnault a été la victime. Il est à craindre qu'une âme aussi gangrenée que la sienne ne retombe bientôt dans le cloaque d'où je vais la tirer...

Robastre était un excellent ami, mais un très mauvais théologien. Il crut que le meilleur parti qu'il pût prendre était de saisir ce moment de sauver l'âme de Hunault, et que le plus sûr moyen était de l'absoudre et de l'assommer.

Lors donc, d'une main il lui donna l'absolution, et de l'autre il lui brisa la tête.

Robastre avait fait tout cela pour le plus grand bien et la plus grande gloire de Dieu, en envoyant une âme au ciel et en purgeant la terre d'un monstre capable des plus grands crimes. Sa conscience était satisfaite, et, sans raisonner davantage sur ce qu'il venait d'exécuter, il ne s'occupa plus que de trouver les moyens de tirer de prison le jeune duc Arnault.

## CHAPITRE XIV

**Comment Robastre, ayant béni et assommé Hunault, songea à aller tirer de prison le fils de son ancien compagnon le duc Guérin.**

Au premier abord, Robastre jugea la chose impossible. Il connaissait et la ville du sultan Floran et les forces dont il disposait.

— Je ne peux faire cette besogne à moi tout seul, dit-il; et quand j'aurai occis quatre ou cinq cents mécréants à coups de barre de fer, je n'en serai pas plus avancé pour sauver le fils de mon vaillant ami... Je serai accablé par le nombre, et j'aurai beau me secouer comme un diable dans un bénitier, je ne pourrai parvenir à m'en débarrasser. Peut-être que je ne ferai que hâter la mort d'Arnault, au lieu de hâter sa délivrance.

Robastre, en sa qualité de géant, n'avait pas un goût très prononcé pour la gymnastique de l'esprit. Réfléchir longtemps lui coûtait. Les choses les plus simples étaient les meilleures pour lui. Il voyait qu'à lui seul il ne pouvait venir à bout de cette difficile entreprise : il renonça à être seul. Et, puisqu'il fallait être au moins deux pour avoir raison d'une armée entière, il songea à requérir l'assistance de son vieux camarade, l'enchanteur Perdigon.

Quoiqu'il ne fût pas meilleur casuiste que théologien, il devina bien, cependant, qu'il y avait quelque chose d'assez anormal dans cette assistance qu'il allait demander, lui chrétien, à un enchanteur dont le pouvoir sentait le fagot. Aussi, pour se tranquilliser, il se dit en lui-même :

— Eh bien, si Perdigon commet un trop gros péché en employant sa magie pour délivrer Arnault, il sera toujours à temps d'en faire pénitence... D'ailleurs, j'aime trop mon ami pour lui refuser le même service que je viens de rendre à ce coquin de Hunault.

Cela dit, Robastre ne perdit point de temps. Il endossa un bon haubert par-dessous son froc, prit un gros bâton noueux, un arbre entier, s'affubla d'une vieille étole déchirée et se mit en chemin pour gagner l'ermitage où Perdigon, lui aussi, avait enterré sa vie passée.

La forêt était longue; mais Robastre avait des jambes de sept lieues. Avant la fin du jour il frappait à la porte de l'asile que s'était choisi Perdigon pour expier en paix les erreurs de sa turbulente jeunesse.

Les deux vieux amis s'embrassèrent.

— Que viens-tu faire céans, ami Robastre? demanda l'enchanteur.

— Requérir ton assistance en faveur du fils aîné du noble duc Guérin de Montglave! répondit le géant.

— Que puis-je donc faire, moi pauvre homme? s'écria Perdigon, qui ne voulait pas être troublé dans la digestion de son passé.

— Toi, pauvre homme, peux faire beaucoup, aidé de moi, autre pauvre homme! répondit Robastre.

— D'abord, de quoi s'agit-il, ami Robastre?

— Arnault, le fils aîné du duc Guérin, a été attiré à la cour du soudan Floran par cet abominable bâtard qui a, du moins qui avait nom Hunault, car il n'est plus aujourd'hui que pâture à corbeaux... Hunault avait machiné contre lui je ne sais plus quelle trahison aussi noire que l'âme de ce coquin... et, finalement, Arnault est à cette heure au fond d'un cachot où il pourrira à coup sûr si nous ne l'en faisons sortir au plus vite...

— Dieu est grand! murmura Perdigon avec une sainte componction.

— Sans doute, sans doute, répondit Robastre en fronçant son épais sourcil roux. Dieu est grand et je suis fort; je suis fort et tu es magicien. Aidés de Dieu, toi et moi, nous réussirions.

— O mon ami, j'ai fait vœu de renoncer aux enchantements et à tous les maléfices généralement quelconques. Le grand œuvre diabolique n'a plus d'attraits pour moi; et puis, cela mène droit en enfer. Je n'y veux point aller : il y fait beaucoup trop chaud...

— O mon ami, ce que je te propose de faire, de concert avec moi, n'est pas une vilaine chose, c'est une bonne action. Moi aussi, ami Perdigon, je tiens à gagner le ciel par une vie exemplaire; moi aussi je hais la température trop ardente de l'enfer... Et d'ailleurs, nous n'avons pas à composer longtemps avec notre conscience : il s'agit de sauver le fils d'un ancien compagnon. Arnault hors de danger, nous retournerons alors à notre sainte vie, si cela nous plaît... Perdigon, Perdigon, ceci est bien différent de tout ce que je t'ai vu faire dans le passé, et si tu raisonnais un peu, tu ne balancerais pas à venir avec moi... Dis, imbécile, ne conviens-tu pas que presque toujours le diable ne t'aida qu'à faire du mal? Et conviens de même que c'est un acte bien méritoire de délivrer Arnault des mécréants, et que, par

conséquent, rien ne sera plus plaisant que de forcer le diable à faire du bien!...

Cet argument, auquel Robastre lui-même était étonné d'avoir mis tant de force et de lumière, parût être sans réplique. Du moins Perdigon ne répliqua pas. Il se contenta de dire :

— Par saint Michel! ami Robastre, tu as raison et je me rends! Pars le premier! Va reconnaître ce qui se passe à Beaulande; feins de t'ennuyer de ton métier d'ermite... De mon côté, je vais essayer si mes conjurations auront toujours la même force; et bientôt je te rejoindrai, si habilement déguisé, que toi-même tu ne pourras me reconnaître...

Robastre embrassa alors son ami, et, sans plus tarder, prit congé de lui pour se rendre à Beaulande.

## CHAPITRE XV

**Comment le géant Robastre arriva à la cour du sultan Floran, où il causa beaucoup d'étonnement aux hommes, et beaucoup de frayeur aux femmes, notamment à la belle Frégonde.**



n ignorait, à la cour du soudan, ce que pouvait être devenu le bâtard Hunault.

Floran, fidèle à sa promesse, tenait toujours Arnault en chartre privée, et se reposait sur un geôlier spécialement commis à sa garde, du soin de ne le laisser communiquer avec personne, et de ne lui donner par jour à manger que de quoi l'empêcher de mourir.

Arnault, cependant, n'eût peut-être pas alors changé sa prison pour les jardins d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. Prison soit! mais prison réjouie et illuminée par la présence de cette gente pucelle qui avait nom Frégonde! Quel antre, même celui de Trophonius, pourtant si terrible; quelle caverne, même celle de Cacus, pourtant si affreuse, ne deviendrait palais, jardin, éden, avec une compagne adorée?...

Frégonde avait séduit, à force de présents, le gardien de la tour dont la prison d'Arnault occupait le centre. Dès que le chant du muezzin avait donné le signal de la retraite dans le palais de Floran, la belle Frégonde s'échappait, suivie d'une jeune esclave dévouée, chargée de mets et de vins délicieux, gagnait la tour par une galerie souterraine qui communiquait avec le palais, et venait passer une bonne partie de la nuit avec son amant.

Dire les baisers échangés, les joyeux devis, les folles inventions, les merveilleux projets d'avenir et de bonheur, de ces deux chastes amoureux qui oubliaient si bien les dangers, les misères et les catastrophes ordinaires et extraordinaires de la vie; dire tout cela convenablement serait difficile, et un peu long. Arnault était heureux de tenir sa mie bouche à bouche et cœur à cœur, et Frégonde était heureuse d'être tenue ainsi.

Que peut-on dire qui en dise autant?

Au bout de quelque temps Robastre arriva à la porte du palais du soudan. Jamais figure plus bizarre, jamais physionomie plus hideuse n'attira la curiosité et les huées de la foule, habituée à juger sur les apparences. Les uns prenaient le bon Robastre pour le Dégial, autrement dit pour l'antéchrist; les autres le prenaient pour un santon du désert.

Ce fut cette dernière ressemblance que le géant préféra, comme la moins injurieuse.

— Mes frères, leur dit-il, souvenez-vous que l'aumône et l'hospitalité vous sont prescrites par la loi, à défaut de la Nature!

A ces mots, prononcés en pur sarrasinois, le riz, le pilau et des pièces de mouton bouilli, lui furent apportés de toutes parts avec empressement, et Robastre fit tout disparaître avec une célérité qui redoubla bien l'admiration stupide que le peuple commençait à avoir pour lui.

Le sultan, à qui la rumeur publique apprit la présence du santon dans les murs de sa ville, l'envoya chercher pour lui faire l'aumône et donner à sa fille le spectacle de cette étrange figure.

Frégonde en fut d'abord épouvantée, comme tout le monde, et elle donna vitement un besan d'or à Robastre pour en être débarrassée.

Mais il n'était pas du tout dans les projets de l'ami de Perdigon de quitter ainsi la maîtresse d'Arnault, ou du moins d'être ainsi quittée par lui. Il voulait lui parler en particulier.

Adoucissant alors autant que la chose était possible, la raucité de sa voix et la férocité de sa physionomie, il se hasarda à faire quelques signes à Frégonde, et, sachant par la confession du bâtard Hunault, qu'elle était chrétienne de cœur sinon d'état, il s'efforça de lui faire voir à la dérobée, sous les pans de sa robe de bure, un rosaire à gros grains qui y était caché.

Frégonde fut quelque temps sans vouloir rien voir ni rien comprendre. Et les gestes du bon Robastre ne servirent qu'à augmenter l'effroi qu'il lui inspirait déjà, malgré le nombre des personnes qui l'entouraient.

Robastre ne se découragea pas; il redoubla ses signes et essaya de les rendre plus éloquents; si bien que Frégonde aperçut enfin cette croix qui la rassura d'autant plus qu'elle crut lire une prière dans les regards adoucis du géant. Elle comprit qu'il implorait sa protection et voulait être écouté secrètement d'elle.

— Saint homme, lui dit-elle, je me recommande à vos prières. Je voudrais vous consulter...

Lors, tout naturellement, pour ne pas éveiller les soupçons, elle ouvrit un cabinet, invita Robastre à y entrer par un geste plein de grâce, et l'y suivit, accompagnée de son esclave favorite, en prenant la précaution de laisser les deux battants de la porte ouverts.

## CHAPITRE XVI

**Comment Robastre, étant parvenu à faire comprendre ses signes à la belle Frégonde, celle-ci, moins effrayée, consentit à l'entretenir en particulier et apprit de lui dans quel but il était venu à Beaulande.**

Une fois en tête-à-tête avec Frégonde, le bon Robastre lui dit :

— Princesse, vous êtes la plus gente et,



plus cointe pucelle qu'il soit au monde, et vous méritez bien d'aller tout droit en paradis avec le loyal chevalier qui déjà y est peut-être allé avec vous... Je veux parler d'Arnault, dont vous êtes la mie, ainsi que me l'a appris ce coquin de Hunault, dont Dieu veuille avoir l'âme, s'il en avait une toutefois !

— Vous connaissez Arnault? demanda vivement Frégonde en rougissant comme un pampre à l'automne.

— Je ne le connais pas, mais c'est tout comme, puisque je connais son noble père et sa digne et vertueuse mère, répondit le géant. Je suis venu ici pour l'arracher des griffes du sire votre père, que le commerce de ce coquin d'Hunault a peut-être gâté plus qu'il ne faudrait...

— Vous savez que le sire Arnault est dans un cachot?... reprit Frégonde.

— Dans un cachot que votre présence doit embellir de temps en temps... répondit Robastre en essayant de sourire galamment, sans pouvoir réussir à faire autre chose qu'une grimace.

— Qui vous a dit cela?... demanda Frégonde en devenant pâle comme un lys.

— Personne, rassurez-vous, gente pucelle ! répondit le géant. Mais puisque vous aimez mon ami Arnault, je suppose que vous n'êtes pas restée tout ce temps sans chercher à adoucir l'amertume de sa captivité... Autrement, vous l'aimeriez bien chichement, et je vous crois capable, au contraire, du plus grand dévoûment.

— Vous avez raison, saint homme! dit Frégonde, en prenant confiance en Robastre et en oubliant peu à peu sa laideur.

— Procurez-moi donc, gente pucelle, les moyens de lui parler, et cela très promptement... Rien ne vous sera plus facile que d'en obtenir la permission de votre père, en lui disant que je suis un santon du désert, inspiré par le prophète à venir exhorter son prisonnier chrétien à se soumettre à sa loi...

La conversation avait assez duré. Robastre et Frégonde revinrent dans la salle où se tenait le sultan, à qui sa fille demanda incontinent l'autorisation dont le géant avait besoin. Floran consentit, et, sans perdre de temps, fit conduire le santon à la tour où était renfermé Arnault.

Ceux qui se chargèrent de l'y mener, ne connaissaient que l'entrée par laquelle on descendait dans le souterrain, et ce fut par la porte de fer, qui s'ouvrait sur le haut de la voûte de la prison d'Arnault, qu'ils descendirent Robastre avec des cordes.

## CHAPITRE XVII

**Comment Robastre, descendu avec des cordes dans le cachot d'Arnault, se fit reconnaître d'Arnault, et, au moment de se retirer, apprit qu'il était également prisonnier.**

Arnault n'avait jamais vu le géant Robastre. Il ne le connaissait que par le récit que le noble duc Guérin de Montglave lui avait fait de tous les exploits de ce vaillant et terrible fils de Malembrun.

A l'aspect de cette énorme figure qu'on descendait dans son cachot, il fut assez surpris, et, pour s'assurer de qui c'était, il saisit une torche et l'approcha du visage du bon Robastre. Il l'approcha trop près : le feu prit à la barbe rousse du géant, dont une bonne moitié brûla en répandant une abominable odeur de roussi dans le cachot.

Le géant, quoique dévot, jura comme un diablotin, à cause de la chaleur cuisante qu'il ressentit, et il étouffa promptement avec sa main ce commencement d'incendie. Puis, une fois sur le pavé du cachot, il courut les bras ouverts, et enleva tendrement Arnault à quatre pieds de terre.

— Fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, lui dit-il, prends courage. Je suis Robastre et je viens pour te tirer de céans où il ne doit pas faire bon vivre, malgré la présence de demoiselle Frégonde.

Arnault, agréablement étonné de cette aimable intervention, marqua la plus vive reconnaissance au géant, et il s'apprêtait à lui faire le récit de ses infortunes, dont Hunault était la cause, lorsqu'au nom de ce bâtard, Robastre l'interrompit :

— Mon cher gars, ne crains plus rien de ce félon. Je l'ai mis hors d'état de faire la moindre nuisance à qui que ce soit au monde, même à un moucheron...

— Que me dites-vous là? demanda Arnault.

— Je dis que ce coquin ne méritait pas d'aller en paradis et qu'il doit y être arrivé maintenant, à moins qu'il n'ait été arrêté mi-route à la station du purgatoire... Tu ne comprends pas encore, cher gars, à ce que je vois à ta bouche béante. Je vais être plus clair. Comme il faut faire du bien quand on le peut, même à ses ennemis, j'ai confessé le bâtard Hunault ; après l'avoir confessé, je l'ai absous ; après l'avoir absous, je l'ai assommé. Comprends-tu, maintenant?

— Quoi ! vous avez tué le fils de mon noble père !.. s'écria Arnault qui, malgré le mal que lui avait fait Hunault, ne pouvait s'empêcher de se dire qu'après tout ils étaient tous deux du même sang.

— Le fils du noble duc Guérin, ce bâtard! Tu es beaucoup trop bon de dire cela. Il n'avait rien qui le prouvât, ni la loyauté, ni la courtoisie, ni la vaillance ! C'était un coquin, te dis-je, et les gens de sa sorte n'ont ni père ni mère!... Mais nous bavardons là comme des pies sur un arbre, et nous oublions l'endroit où nous sommes et dont il faut sortir au plus tôt...

Au moment où il disait cela, Robastre entendit fermer les verrous de la porte du cachot. Il était prisonnier comme Arnault, et cela par suite de la curiosité qu'avait eue un jeune icoglan d'écouter sa conversation avec Frégonde, conversation qui avait été rapportée au sultan de Beaulande.

Robastre rugit.

— Nous sommes pris au trébuchet comme de vils animaux ! s'écria-t-il. Il ne nous manque plus que d'être enfumés céans comme des renards dans leur trou !...

Un guichet s'ouvrit, et un vilain eunuque y apparut en ricanant.

— Tiens, chien de chrétien, dit-il en lui jetant quelque chose aux pieds, voilà ta pitance, en attendant que tu sois empalé avec tous les honneurs dus à ta fourberie.

— Empalé! s'écria Robastre. Tudieu, l'ami, crois-tu donc que ce soit une chose si aisée?... Mais donne toujours ce que tu m'apportes... C'est au-

jourd'hui saint Pacôme, et, d'ailleurs, j'ai bien déjeuné.

Arnault calma le premier mouvement de Robastre, qui mourait d'envie d'arracher le guichet et d'anéantir le vilain noir qui venait de lui apporter à manger.

— Ma mie Frégonde, lui dit-il, se rendra cette nuit dans cette prison... Le geôlier est à sa dévotion, et nous concerterons avec elle le moyen de sortir de céans et de nous emparer de la tour.

Robastre reprit :

— Tu fais bien de m'arrêter... Vois-tu, mon ami, je suis un peu vif, le zèle m'emporte souvent, et je ne peux voir une tête de ces maudits mécréants, que je n'aie envie de l'ondoyer ou de la fendre!...

— Tranquillise-toi, bon Robastre, dit Arnault, j'espère que la nuit ne se passera pas, sans que tu sois à même de faire l'un ou l'autre, l'un et l'autre même, si tu en as l'envie et le temps.

— Cette parole me réconforte, mon gars, et je te remercie de me l'avoir dite, répliqua le géant. Je vais donc patienter; et, pour attendre plus aisément l'heure de notre sortie, je vais te conter quelques-unes de nos prouesses d'autrefois...

— Volontiers, répondit Arnault, plein de courtoisie.

Robastre, heureux de rencontrer un auditeur docile, se mit en conséquence à raconter à Arnault les faits incroyables qu'il avait exécutés, seul ou avec le concours de son ami Perdigon, pour le compte d'Ogier-le-Danois et de Guérin de Montglave. C'était à faire frissonner!

Dans tout autre moment, peut-être que l'amant de Frégonde se fût fait un véritable plaisir d'écouter les racontages héroïques du vaillant Robastre. Mais, comme pour l'instant il était un peu fatigué et qu'il avait envie de dormir, la monotonie du récit de Robastre lui produisit un effet pareil à celui qu'éprouvent les enfantelets lorsqu'on les berce : il s'endormit.

Robastre, étonné d'abord du religieux silence avec lequel son éloquence était accueillie, s'arrêta un moment pour voir si on protesterait en le priant de continuer au plus tôt.

Arnault, qui avait d'excellentes raisons pour ne pas protester, puisqu'il n'entendait plus et que son âme nageait dans le bleu des rêves, Arnault ne protesta pas.

Presque scandalisé, Robastre allait adresser quelques reproches bien sentis au fils aîné du noble duc Guérin, lorsque, se ravisant, il murmura :

— Il dort peut-être!...

Pour s'en assurer, Robastre parla directement à Arnault, qui était à trop de milliers de lieues de lui pour l'entendre.

— Il dort, décidément, dit Robastre.

Le géant n'avait alors rien de mieux à faire que d'imiter son compagnon de captivité : il l'imita avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, que, lui aussi, il était fatigué, probablement pour d'autres raisons que celles de l'amoureux Arnault.

Au bout de quelques instants, Robastre ronflait avec le bruit du vent de novembre dans une forêt de sapins.

Il faut avoir la conscience bien calme, pour faire tant de bruit en dormant!

## CHAPITRE XVIII

**Comment Robastre et Arnault, prisonniers, furent réveillés par Frégonde, et comment le géant maria les deux amants.**

Nos deux dormeurs furent réveillés bien agréablement par la belle Frégonde.

Pour Arnault, c'était la présence de sa mie qui lui causait ce plaisir.

Pour Robastre, qui ne connaissait guère l'amour, c'était la présence de la jeune esclave de Frégonde, laquelle avait apporté une triple provision de victuailles.

Pendant qu'Arnault et Frégonde se précipitaient dans les bras l'un de l'autre et s'accolaient avec une tendresse et une volupté infinies, Robastre se précipitait sur un énorme plat de pilau et l'engloutissait avant d'avoir eu le temps de dire seulement *amen*. Puis, après le pilau, ç'avait été le tour d'une amphore rebondie pleine d'un vin généreux.

— Buvons ce vin, mes amis, buvons ce vin, une des meilleures inventions du bon Dieu... Buvons ce vin et ménageons notre eau, car les mains me démangent et j'espère en avoir bientôt besoin.

En effet, après avoir achevé tout ce qui restait sur la table, Robastre tira son étole déchirée, la plaça à son cou, remplit une urne de l'eau qu'on venait d'apporter et la bénit.

— Mes enfants, dit-il aux deux amoureux, avant que de rien entreprendre, méritons les grâces du ciel, cela ne peut pas faire de mal. Vous, Frégonde, je vous ondoye et je vous marie, parce que je vous suppose chrétienne et femme... Acceptez-vous?

— Oui, saint homme, répondit la belle pucelle en se mettant à genoux... Je jure d'être fidèle à ce Dieu nouveau comme à mon doux ami Arnault, qui me l'a fait connaître...

— Croissez et multipliez, dit Robastre en étendant ses mains velues sur les deux fraîches têtes qu'il avait devant lui. Croissez et multipliez! La race des bons, des beaux, des vaillants et des forts n'est pas assez nombreuse... Il faut faire souche, mes amis, semer de votre belle et bonne graine aux quatre vents du ciel et aux quatre coins du monde... Croissez et multipliez : cela vous sera agréable ainsi qu'à Dieu...

Frégonde était baptisée et mariée.

Arnault et elle se regardèrent alors si tendrement, si tendrement, si tendrement, que Robastre, pour la première fois de sa vie, fit un gros éclat de rire.

— Oui, oui, mes agnelets, je vous vois venir, leur dit-il. Vous connaissez sur le bout du doigt et sur le bout des lèvres vos devoirs de nouveaux épousés et vous voulez les remplir immédiatement. Halte-là, mes agnelets! Remettons à une heure plus favorable la suite de cette aimable cérémonie... nous n'avons pas le temps présentement... Vous soupirez... je vous devine... Vous me dites que vous avez le

temps... Je vous répète que vous ne l'avez pas, moi!... Mettez un frein à votre amoureuse ardeur, mes agnelets...

Arnault soupira de nouveau, mais il consentit à ne pas pousser les choses plus loin. Frégonde fit la moue, et, dans son âme, elle maudit le bon Robastre qui, à son avis, avait trop de sagesse.

Lors, Robastre et Arnault appelèrent le geôlier et lui firent part du projet qu'ils avaient de s'emparer de la tour. Le geôlier, chrétiennisé par Arnault, consentit à tout de bon cœur et leur ouvrit les portes.

— Arnault, dit Robastre, prends cette urne pleine d'eau que je viens de bénir, et suis-moi!

Cela dit, Robastre prit son chapelet de la main gauche, et, de la main droite, il saisit un levier de fer, pesant environ cinquante livres. Puis Arnault et son compagnon marchèrent droit à la chambre où se tenaient trente janissaires armés, placés là depuis la veille, sur les ordres du soudan, pour veiller sur les deux prisonniers.

## CHAPITRE XIX

**Comment Robastre vint à bout des janissaires, aidé d'un levier de cinquante livres, et, cela fait, ordonna à Arnault d'aller en Aquitaine quérir une armée.**

On juge de l'effet terrifiant produit sur les janissaires par l'apparition des deux prisonniers, qu'ils supposaient bien et dûment verrouillés au fond de leur cachot.

Robastre surtout les épouvanta. Outre sa haute taille, sa chevelure en broussailles, ses yeux terribles, sa barbe rousse ravagée par la flamme, il maniait si férocement son levier de fer, que cette arme seule eût suffi pour mettre en déroute les plus aguerris, habitués à manier des zaguaies.

— Armes bas, coquins! leur cria Robastre d'une voix qui grondait comme le tonnerre. Armes bas, et à genoux devant ce rosaire!

Quelques-uns des janissaires obéirent instinctivement, comme on obéit dans un danger pressant qui ne vous donne pas le temps de vous y reconnaître. Les autres se saisirent de leurs zaguaies et se préparèrent à se défendre, comme se défendent les animaux acculés.

Ils croyaient sans doute avoir bon marché du géant, malgré l'effroi qu'il leur avait inspiré tout d'abord. Ils se savaient en nombre, et le nombre a souvent raison du courage.

Mais Robastre en ayant massacré cinq ou six d'un seul coup de son redoutable levier, les autres, effrayés, jetèrent précipitamment leurs armes et se traînèrent à ses genoux. Robastre, après les avoir baptisés tous avec la promptitude qu'il avait mise à se les soumettre, fit barricader les portes de la tour dont il venait ainsi de se rendre maître, et brava les efforts que Floran pouvait faire pour l'attaquer.

— L'ami Perdigon tarde bien à se montrer, dit-il à Arnault, mais, enfin, voilà un premier pas de fait: il viendra à temps, j'espère, pour nous aider à faire les autres... Maintenant, mon gars, retourne auprès de ta gente mie, qui doit être à larmoyer en ce moment et qui te croit sans doute occis par ces mécréants... Retourne vers Frégonde, ami Arnault; mais dépêche-toi de l'aimer et de le lui dire... Mettez, s'il le faut, les bouchées doubles, aimez-vous en gros, quitte à vous aimer en détail plus tard, quand vous en aurez le temps... Car il faut que tu sortes de cette tour avant le lever du soleil... Une fois dehors, ne t'amuse pas à regarder en arrière pour voir ce que j'y fais... cours en Aquitaine, rassemble à la hâte une armée et reviens à sa tête balayer ces nuées d'infidèles commandés par le sultan Floran... En attendant ton retour, je te réponds de me défendre vaillamment ici, de façon à dégoûter les plus hardis de l'envie d'entrer...

— Et Frégonde? demanda Arnault, qui ne voulait pas abandonner sa mie.

— Ne crains rien, te dis-je! Par la vertu-Dieu! crois-tu donc que ce soit pour me protéger exclusivement que je reste céans? C'est pour protéger ta compagne, et nul ne la protégera mieux que moi, je t'en réponds!...

Arnault connaissait trop l'aversion du bon Robastre pour toute espèce de contradictions pour hésiter plus longtemps et ne pas voler incontinent à l'exécution de ses ordres.

— C'est pour me secourir qu'il est venu, se dit-il. Je n'ai pas le droit de discuter avec lui sur les moyens à employer: j'obéis.

Il revint vers Frégonde avec laquelle il avait encore une heure à passer.

Une heure, c'était bien peu pour deux jeunes et ardents épousés qui ne voulaient apporter aucun retardement à la consommation de l'acte solennel béni par Dieu, représenté par Robastre. Mais, pour ceux qui savent bien employer leur temps, on peut faire encore bien des choses en une heure. Arnault le prouva éloquemment à Frégonde, qui aurait voulu éterniser ce moment, c'est-à-dire cette félicité.

— Ah! cher cœur, comme je t'aime! murmurait-elle, pâmée, sur la poitrine de son bel ami.

— Ah! douce et belle mie, que je t'aime! répétait Arnault, aussi enivré qu'elle.

Il est probable qu'ils eussent oublié l'un et l'autre, pendant une heure encore, les dangers sérieux qui les entouraient, si la voix rauque de Robastre n'était venue à temps les rappeler à la réalité de leur position.

Arnault embrassa bien tendrement sa belle épousée, et sortit de la tour en soupirant et en priant Robastre de prendre soin de la duchesse d'Aquitaine.

## CHAPITRE XX

**Comment le sultan de Beaulande vint mettre le siége devant la tour où étaient enfermés Robastre et Frégonde, et des piéges dans lesquels tomba le géant.**

Pendant qu'Arnault se dirigeait vers l'Aquitaine pour y ranimer à son service le zèle et la fidélité de ses sujets, sa belle mie était en proie aux plus vives alarmes.

Il y avait de quoi être dolente et effarouchée, en effet. Son amant était absent, et elle était maintenant en révolte avec le soudan son père, qui, à la tête d'un corps nombreux de troupes, icoglans, eunuques et janissaires, venait d'arriver devant la tour pour en faire le siége et en forcer les portes.

— Oh! oh! s'écria joyeusement Robastre, en en-

tendant le bruit des voix et des armes qui grondait comme une marée montante au pied de la tour. Oh! oh! voilà bien de la besogne qu'on me taille là... L'ami Perdigon ne serait pas de trop ici, je le confesse...

Puis il parut aux créneaux.

— Soudan! cria-t-il à Floran d'une voix formidable, que viens-tu chercher céans?

— Ma fille et ta tête! répondit le sultan avec colère.

— Voilà bien des exigences! reprit le géant. Ce n'est pas pour rien que le Créateur m'a vissé une tête sur les épaules... Quoique laide, j'y tiens, parce qu'une fois celle-là perdue je n'en retrouverais pas une autre, ce qui serait gênant... Ne parle donc plus de ma tête si tu ne veux pas que je brise la tienne, qui me fait l'effet d'être beaucoup moins solide qu'elle n'en a l'air... Quant à cette gente pucelle qui a nom Frégonde et que tu appelles ta fille, je dois te prévenir que depuis quelques heures elle est chrétienne, et, de plus, femme... Je la garde pour Arnault, comme je garde ma tête pour moi. Tu n'auras ni l'une ni l'autre, que tu y tiennes ou non.

Floran, furieux de cette gouaillerie qui lui était doublement sensible, fit un signe à ses archers, qui firent voler une nuée de flèches sur le géant Robastre.

— Tu crois peut-être que je crains les cousins! cria ironiquement le vaillant compagnon du noble duc Guérin, en se secouant pour se débarrasser des traits qui s'étaient fichés sur son corps.

Les archers ripostèrent par un nouvel envoi de flèches qui n'émurent pas plus que les précédentes l'impassible géant.

L'une d'elles, cependant, étant venue lui piquer le nez, Robastre, impatienté, se décida à descendre de la tour, armé de son redoutable levier.

— Il se cache, le chien! s'écria Floran, plein de rage de voir que son ennemi échappait ainsi à ses coups.

Il avait à peine prononcé ces mots que le vaillant Robastre ouvrait la porte principale de la tour et tombait à bras raccourcis sur les Sarrasins étonnés.

Le terrible levier fit son office. Il abattit les premiers rangs d'archers et d'icoglans aussi facilement qu'une faulx tranchante abat les épis d'une plaine et les herbes d'une prairie.

L'épouvante fut à son comble.

Robastre aperçut alors Floran, qui, dès les premiers coups, s'était vitement retiré au fond de la colonne que formaient ses troupes. Il voulut s'avancer à sa rencontre, afin de s'en saisir comme d'un otage précieux.

Malheureusement, un ingénieur arabe avait fait tendre à la hâte une cinquantaine de piéges à loups pour s'emparer de ce terrible ermite, comme on s'empare d'une bête fauve qu'on ne peut combattre face à face. Robastre donna tout au milieu de ces piéges, s'en attacha aux jambes cinq ou six qui l'égratignèrent, l'embarrassèrent, et, finalement, le firent choir tout de son long.

Et avec Robastre tomba le redoutable levier qu'il venait de manœuvrer avec tant de furie et de succès.

— Ah! Perdigon! Perdigon! s'écria douloureusement le géant, en poussant un rauque gémissement. Perdigon, tu m'abandonnes!...

## CHAPITRE XXI.

**Comment Perdigon intervint au moment où Robastre ne l'attendait plus, et du secours qu'il lui apporta pour le tirer des griffes des Sarrasins. Comment, ensuite, Robastre et Frégonde se mirent en route pour l'Aquitaine.**

Perdigon n'avait pas abandonné son vieux compagnon Robastre, car, au moment où ce dernier, n'espérant plus le revoir, était le plus en train de le maudire, une grêle effroyable, mêlée de tourbillons de feu, tomba sur les Sarrasins, en assomma la moitié et mit le reste en désarroi.

Robastre profita de la panique qui venait de s'emparer de ses ennemis; il brisa les piéges à loup, se releva, reprit son levier, et remercia le ciel du secours qu'il lui envoyait.

Mais, quelques minutes après, reconnaissant son ami Perdigon au milieu des éclairs et de la mêlée, il comprit que c'était le diable qu'il lui fallait remercier, puisque c'était au diable et à ses engins de destruction qu'il devait sa délivrance.

Le bon Robastre avait de la conscience: quoiqu'il n'aimât pas le prince des ténèbres, il fut obligé de s'incliner devant son heureuse intervention.

— Il est fâcheux pour un chrétien d'être le débiteur du diable, murmura-t-il, mais, à qui que l'on doive, on doit payer ses dettes... Prince des ténèbres, merci!... D'ailleurs, c'est autant de pris sur l'ennemi... Je le chasserai aussi facilement, quand je le voudrai, avec mon goupillon, que je chasse les Sarrasins avec mon levier...

Cela dit, Robastre alla vers Perdigon et l'embrassa à plusieurs reprises avec effusion. Puis il le conduisit à la tour.

Une petite cohorte de diablotins les suivit.

— Renvoie ces vilains sires-là, dit Robastre à Perdigon. On a, hier au soir, répandu de l'eau bénite dans la tour: cela pourrait les incommoder...

Robastre n'eut pas plutôt prononcé ces brèves paroles, que les diablotins, qui craignaient l'eau bénite comme peste, disparurent instantanément...

Quelques heures après, Floran, à la tête d'une nouvelle armée, plus nombreuse que la première, vint de nouveau mettre le siége devant la tour.

— Oh! oh! dit Robastre. Ces Sarrasins sont incorrigibles!

Et, tout aussitôt, il fit une nouvelle sortie, qui eut précisément le même sort que la première.

La vie et la liberté du vaillant Robastre se trouvaient donc dans le même péril, et Robastre, pour la seconde fois, commençait à douter de son bon ami Perdigon, lorsque cent chevaliers, couverts d'armes noires et brandissant des lances de feu, s'élancèrent sur les Sarrasins, les perçant, les brûlant et les faisant fuir épouvantés dans toutes les directions, au milieu de cris affreux et de hurlements épouvantables.

— Ah! cette fois encore, Perdigon s'en mêle! s'écria Robastre, heureux de la déconfiture des Sarrasins.

En conséquence, il s'avançait vers son vieux compagnon d'aventures, qu'il venait de reconnaître à la tête de la troupe infernale, quand incontinent il entendit le malheureux Perdigon s'écrier:

— Sauve-toi, Robastre! Robastre, sauve-toi!...

Profite du désordre de ces mécréants... Emmène Frégonde en Aquitaine, et rends grâce à ton rosaire... Les diables sont en furie... Hélas! j'ai violé mon serment, ils sont maîtres de moi... je les vois prêts à m'emporter... Fuis, ami Robastre, fuis sans plus tarder!...

Le bon Robastre voulut s'élancer pour lui jeter son étole au cou et l'emporter. Mais le cheval diabolique qui portait Perdigon le prévint par une ruade vigoureusement accentuée, qui fit tomber l'intrépide géant sur les reins.

Quand il se releva, il n'aperçut plus qu'un tourbillon de flamme et de fumée, au milieu duquel Perdigon, l'instant d'après, parut s'abîmer dans un précipice.

Robastre, très ému, presque effrayé même, malgré son vaillant cœur, cria plusieurs fois : *Vade retro!* Cet exorcisme terminé, il se dirigea vitement vers la tour, fit monter Frégonde sur un palefroi, et, son levier sur l'épaule, il prit avec elle le chemin d'Aquitaine.

## CHAPITRE XXII.

**Comment Robastre et Frégonde, après avoir marché pendant quelques jours, arrivèrent enfin à Vienne, où on leur apprit qu'Arnault était en prison, par suite du procès qui lui était fait par le lignage d'Hunault-le-Bâtard.**

On imaginera sans peine l'étonnement de tous ceux qui rencontrèrent l'aimable Frégonde voyageant avec le géant ermite qui avait nom Robastre.

C'était là, en effet, un étrange compagnon de voyage pour une gente pucelle comme elle, qui formait avec lui une antithèse curieuse.

Plusieurs même essayèrent d'abuser de la facilité qu'ils croyaient trouver à s'emparer d'une gente et cointe demoiselle qui n'avait qu'un ermite pour défenseur; et mal leur en prit. Robastre fut obligé d'en corriger un grand nombre, et la correction fut dure!

Les gens d'Aquitaine portaient mille jugements différents sur les deux voyageurs. Les uns prenaient Frégonde pour une nonnain déguisée, que le directeur du moustier avait enlevée pour lui faire voir du pays, de compagnie avec elle. Les autres avaient des soupçons plus injurieux encore. Aucun d'eux ne s'avisa de la vérité, à savoir que cette coureuse d'aventures était leur légitime souveraine, et que son compagnon était un honnête ermite. La multitude ne s'en rapporte jamais qu'aux apparences. Ayez l'air honnête et soyez fripon à votre aise, on ne vous dira rien. Mais pour peu qu'il y ait quelque chose d'anormal dans votre visage, dans votre costume, dans votre langage, on criera au fou, ou au sot, ou au coquin. La foule est bête!

Robastre et Frégonde arrivèrent ainsi à Vienne, où ils apprirent une nouvelle à laquelle ils étaient loin de s'attendre.

Arnault était prisonnier, et voici comme.

Le corps d'Hunault, que Robastre avait naturellement abandonné aux corbeaux, avait été ramassé par des bûcherons, qui s'étaient empressés de le rapporter en Aquitaine et de le remettre entre les mains de gens du lignage de ce bâtard.

L'un de ces parents-là, qui se nommait Frémont, et qui avait vu avec peine Hunault remplacé par Arnault dans le gouvernement de l'Aquitaine, n'avait rien imaginé de mieux que d'accuser ce fils aîné du duc Guérin du meurtre de son bâtard, et il était parvenu à ameuter contre lui un parti toujours puissant et toujours renaissant, c'est-à-dire celui des mécontents.

Aussi, lorsque le vaillant Arnault était arrivé dans sa capitale pour réclamer le concours actif de ses sujets, il avait été arrêté et jeté en prison, pour y rester jusqu'à ce qu'il se fût lavé du meurtre du bâtard Hunault.

Voilà ce que racontèrent à Robastre et à Frégonde les premiers passants qu'ils interrogèrent, une fois arrivés à Vienne.

Ce que souffrit Frégonde à cette nouvelle, on l'imaginera aisément.

Quant à Robastre, qui n'avait pas le temps de larmoyer, il se rendit incontinent à l'hôtel de la ville et déclara publiquement qu'Arnault était innocent du meurtre dont on l'accusait, puisque c'était lui, Robastre, qui avait assommé Hunault, après l'avoir absous toutefois, afin que son âme pût aller directement en paradis si l'envie lui en prenait.

Cette déclaration, faite de façon à ne pas laisser le moindre doute dans l'esprit des échevins, Robastre ajouta qu'il défiait Frémont et un autre parent du lignage d'Hunault, qui s'étaient portés tous deux comme les accusateurs principaux du fils aîné du noble duc Guérin de Montglave.

— Ils choisiront les armes qui leur conviendront, dit-il. Quant à moi, avec l'aide de Dieu et de mon levier, je me charge de leur faire confesser à tous deux qu'ils en ont menti par la gorge, comme deux chevaliers félons qu'ils sont, et qu'ils ont outrageusement calomnié leur légitime souverain au profit de leurs rancunes de famille...

Les deux parents du bâtard Hunault, heureux de n'avoir affaire qu'à celui qu'ils prenaient pour un ermite, lui demandèrent aussitôt son gage.

Robastre ne se fit pas longtemps prier. Il donna un reliquaire qui contenait une dent œillère de saint Christophe.

— Voilà mon gage, répondit-il. Il en vaut bien un autre, puisque c'est la dent d'un grand saint, le grand saint Christophe... Je demande donc le combat à outrance, et le plus vitement possible... Que les deux accusateurs descendent dans l'arène, armés de toutes pièces, j'y consens... Quant à moi, je ne veux combattre contre eux qu'avec le bâton du grand saint dont je viens de parler... J'ai dit!

Bien qu'il y eût quelque chose d'irrégulier dans le choix de cette arme, que Robastre mettait comme condition, on l'accepta. Seulement le combat fut remis au quarantième jour, laps de temps pendant lequel, selon les usages d'Aquitaine, les agresseurs et les défenseurs devaient rester en chartre privée.

—



## CHAPITRE XXIII.

Comment Frégonde prit le parti d'aller à Pavie requérir l'assistance d'Anseaume, oncle d'Arnault; et comment le bon Robastre défit les gens du lignage du bâtard Hunault.

Quand Frégonde eut connaissance de la décision des échevins de la ville de Vienne, elle prit aussitôt le parti de se rendre à Pavie, déguisée en pèlerin, afin d'aller requérir l'assistance d'Anseaume, oncle d'Arnault, son bel ami, qui gémissait en prison.

Nulle encombre n'arrêta sa course, malgré la longueur de la route. Elle arriva saine et sauve à Pavie, où elle fut reçue ainsi qu'elle devait l'être par Anseaume et par Milon, à qui elle conta tout, les larmes aux yeux et le cœur gonflé.

Le duc Anseaume et son neveu Milon la rassurèrent, et, peu de jours après, ils partirent avec elle, à la tête de deux mille lances, pour venir délivrer leur frère et neveu Arnault.

Quelque diligence qu'ils firent, ils n'étaient pas encore arrivés quand la quarantaine expira.

La lice était préparée. Robastre et ses deux adversaires parurent.

— Malheureux, leur dit le compagnon de Perdigon, avouez votre trahison, et mettez-vous plutôt à mes genoux, pour faire l'humble aveu de vos crimes, que d'oser les soutenir aux yeux d'un Dieu vengeur !...

— Barbe de bouc, répondit Frémont, ne nous romps pas la tête davantage avec tes exhortations et songe à défendre ton corps si tu tiens à te conserver...

— Oh! oh! arrogants que vous êtes! reprit le bon Robastre indigné. Je vois bien que vous êtes de la même famille que ce bâtard d'Hunault! Vous avez même cet avantage sur lui, que votre âme est plus noire encore que n'était la sienne... C'était un coquin endurci, mais le remords au moins lui est venu et il est mort en état de grâce... J'ai purifié son âme par l'absolution et je l'ai envoyée en paradis par le chemin le plus court... Quant à vous, puisque vous m'y contraignez, je vais vous envoyer à tous les diables!...

A ces mots, retroussant sa robe de bure, qu'il mit en double sur sa poitrine en guise de plastron, le bon Robastre commença son terrible moulinet avec son redoutable levier.

Les deux parents d'Hunault coururent sur lui la lance en arrêt.

Robastre ne s'émut pas le moins du monde de la furie de leur attaque : il rapprocha seulement les cercles décrits par son levier, de façon à se préserver de toute atteinte. Et cela lui réussit à merveille. Du premier coup les deux lances de ses adversaires se rompirent comme pailles. Du second coup il cassa les reins à Frémont. Du troisième coup il fit voler en éclats l'épée du frère de Frémont, et lui brisa le coude par la même occasion.

Une fois dans ce piteux état, les deux parents du bâtard Hunault ne valaient plus grand'chose. Le vaillant Robastre les terrassa comme il eût fait d'enfantelets à la mamelle et leur fit avouer leur félonie.

Les acclamations retentirent de tous côtés. Le justice de Dieu venait d'éclater!

Cela ne suffisait pas encore à Robastre. Il prit ses deux ennemis par les pieds, les traîna hors de la lice et alla les accrocher aux fourches patibulaires dressées là en l'honneur du vaincu.

— Que Dieu ait pitié de votre âme, coquins, puisque vous n'en avez pas eu pitié vous-mêmes! ne put-il s'empêcher de dire lorsqu'il les vit pendiller au gibet.

Ce ne fut qu'à l'issue de ce combat qu'arrivèrent les deux mille lances du duc Anseaume et du vaillant Milon, qui s'empressèrent d'aller délivrer Arnault. Après quoi on remercia le bon Robastre.

Mais le bon Robastre n'avait pas fini encore. Il conseilla à ses amis le départ pour Beaulande, à seule fin d'aller chrétienniser ou occire le roi Floran.

Dès le lendemain donc, l'armée du duc Anseaume se remit en marche, et, avec elle, Arnault, Frégonde et Robastre.

Frégonde était inquiète, et, tout le long du chemin, elle fit des vœux ardents pour la conversion de son père.

Ses vœux furent exaucés. Le soudan de Beaulande voulut résister d'abord. Mais, lorsque ses troupes revirent le farouche Robastre et son formidable levier, qui ressemblait tant au glaive exterminateur de l'archange, ils se débandèrent et demandèrent grâce.

Floran, quoique païen, n'était point un méchant homme. En outre, il aimait sa fille, la gente Frégonde. En outre aussi, le levier terrible du vaillant Robastre lui produisait un effet analogue à celui produit par le même outil sur ses icoglans, eunuques, archers et janissaires.

Ces diverses raisons réunies contribuèrent puissamment à la conversion qu'on exigeait de lui. Il céda à ces éloquences multipliées et consentit enfin à se laisser baptiser par ce saint Jean-le-Précurseur d'une espèce si particulière. Il s'agenouilla donc, moitié figue et moitié raisin, et Robastre l'ondoya avec la dextérité qu'il mettait en toutes choses.

— Soudan, lui dit-il d'une voix qu'il essaya de rendre moins rauque, mais sans pouvoir y parvenir, soudan, je suis heureux de te voir arrivé à des sentiments plus conformes au bon sens et à la vérité, et je rends grâce au ciel de n'avoir pas été forcé de t'assommer. Cela m'aurait affligé, je te jure.

Floran se croyait quitte; mais il comptait sans son hôte.

— Ami Floran, reprit le terrible ermite, il te reste un devoir à accomplir. Le beau gars que tu vois là et qui a nom Arnault, fils aîné du noble duc Guérin de Montglave, aime cette belle demoiselle qui est là et qui a nom Frégonde... Demoiselle Frégonde, de son côté, aime le sire Arnault... Je les ai déjà mariés, et, au besoin, cela suffirait, puisque j'ai le caractère sacré nécessaire pour ces sortes de cérémonies... Mais, comme je lis dans le cœur de ces deux beaux enfants un restant de scrupule sur la validité de cet acte solennel, je veux l'enlever, et c'est pour cela faire que je m'adresse à toi...

Ton consentement nous manquait : donne-le!

Floran n'avait rien à refuser au bon Robastre. Il consentit à tout ce qu'il lui demandait, et le mariage d'Arnault et de Frégonde fut célébré une seconde fois, mais plus solennellement que la première. Les témoins ne leur manquèrent pas.

Il est superflu d'ajouter que la nuit qui suivit cette seconde célébration fut aussi plus longue et moins troublée que la première, qui n'avait eu qu'une heure.

Et la meilleure preuve que nous en pouvons donner, c'est que le vaillant Aymeri, qui devait devenir illustre, dut sa naissance au commencement, au milieu ou à la fin de cette nuit fortunée.

## CHAPITRE XXIV

**Comment Arnault et Milon, tous les deux mariés et heureux, écrivirent à leurs frères puînés pour savoir s'ils l'étaient aussi ; et de la mauvaise humeur qu'éprouva Girard contre le roi Charlemagne, au reçu de ces deux lettres.**

Par son mariage avec Frégonde, Arnault se trouvait le plus puissant prince de la Gaule narbonnaise.

Par son mariage avec la fille du duc Anseaume, sa cousine, Milon était devenu souverain de la Pouille et du duché de Pavie.

De son mariage avec Frégonde, Arnault avait un fils, Aymeri.

De son mariage avec sa cousine, Milon avait eu un fils qu'il avait appelé Guérin, par respect et par amour pour son aïeul, qui avait rendu ce nom si célèbre.

Ces deux frères, les aînés des quatre fils de Mabillette et du noble duc Guérin de Montglave, avaient déjà rempli les espérances de leur père; ils étaient heureux.

Mais, à leur bonheur présent manquait quelque chose : ils ne savaient pas ce qu'étaient devenus leurs deux frères cadets. Pour s'en éclaircir, ils leur écrivirent, chacun de son côté, à seule fin de leur faire part de leurs grands établissements et de leur demander ce que le roi Charlemagne avait fait pour eux.

Régnier et Girard furent très émus en recevant ces deux lettres qui leur prouvaient la bonne amitié de leurs aînés.

Leur position mutuelle n'était pas précisément celle de Milon et d'Arnault.

Certes, jusque-là, Charlemagne les avait traités fort honorablement et n'avait pas un seul instant oublié qu'ils étaient de la lignée du valeureux duc Guérin de Montglave, un preux dont il avait plus d'une fois éprouvé le courage et l'habileté.

Malheureusement Charlemagne réchauffait depuis longtemps un serpent dans son sein : Ganelon était son nom.

Le comte Ganelon, celui des pairs qui se rendait le moins célèbre par ses vertus et par ses actes, avait une influence notable et fâcheuse sur l'esprit et sur les décisions du roi de France. Or, c'était un ancien ennemi de Guérin de Montglave, et, ne pouvant rendre ce chevalier victime immédiate de sa rancune, il avait trouvé tout simple de la faire rejaillir sur ses deux fils Régnier et Girard. Charlemagne, sans ce mauvais donneur de conseils, eût fait justice à ces deux jeunes gens et leur eût assuré un sort permanent et glorieux. Mais le comte Ganelon était là pour empêcher le bon effet des bonnes inspirations de Charlemagne.

— Vous n'en serez bien servi, Sire, lui avait-il dit en plusieurs occurrences, que tant que vous les tiendrez dans la dépendance... Mais vous ne leur aurez pas plutôt donné des apanages, que ces deux frères, nés d'un père arrogant et superbe, se rendront indépendants comme lui...

— Tu dis peut-être vrai, avait chaque fois répondu Charlemagne qui, peut-être, n'était pas fâché au fond d'être débarrassé de la dette de cœur contractée envers le duc Guérin de Montglave et son lignage.

A plusieurs reprises, Girard s'était plaint amèrement à Régnier que Charlemagne ne faisait rien pour eux. Régnier, plus patient, avait essayé de le calmer. Mais, à la lecture des lettres d'Arnault et de Milon, cela lui devint impossible.

— Charlemagne nous prend-il donc pour des bâtards? s'écria le pétulant Girard. Prétend-il que, comme prélats et chanoines, bombances, jeunes bachelettes, fêtes, tournois et carrousels nous suffisent? Ce n'est pas, j'imagine, pour ces mièvres occupations que nous avons quitté le giron maternel. Autant alors vaudrait y retourner!... Allons trouver Charlemagne, mon frère, et nous verrons s'il persiste dans cet oubli à notre égard!...

Cela dit, Girard entraîna Régnier vers l'appartement du roi Charlemagne.

Régnier se laissa entraîner, habitué qu'il était à suivre les inspirations bonnes ou mauvaises de son frère.

## CHAPITRE XXV

**Comment Charlemagne, pour répondre aux justes reproches que lui faisaient Girard et Régnier, les envoya, l'un en Bretagne, l'autre en Bourgogne.**

Charlemagne reçut les deux frères avec les caresses dont il les accablait d'ordinaire. Mais cette fois, ces amitiés-là, loin de réjouir Girard, l'indisposèrent contre le roi, qu'il ne supposa pas sincère.

Pour compléter sa mauvaise humeur, Charlemagne lui proposa de jouer une partie d'échecs avec lui.

C'était la goutte d'eau qui fait déborder un vase trop plein. Girard se ressouvint malgré lui de la fameuse partie d'échecs que jadis ce monarque avait proposée au duc Guérin de Montglave, et que celui-ci avait si inutilement gagnée.

— Pardieu, Sire, répondit-il, bien fou serait le fils du duc Guérin qui jouerait contre vous! Que pourrait-il espérer, après la façon dont vous vous êtes soustrait à payer le père?... Sire, voyez-vous, nous ne sommes point nés, mon frère et moi, pour vous servir comme de simples écuyers... Nous n'a-



vons ni châteaux, ni villes : aussi est-il plus que temps que nous partions de votre cour pour en aller conquêter...

Ce reproche, librement exprimé, fut très sensible à Charlemagne. Mais il le trouva trop légitime et trop mérité pour s'en scandaliser.

— Beaux cousins, dit-il aux deux frères, nul ne demeure en son tort lorsqu'il l'amende! Je sens le mien, et bientôt je le réparerai.

— Promesse de roi, murmura Girard.

— Vous, Régnier, continua Charlemagne, ne vous sentez-vous pas le courage d'entreprendre la guerre la plus juste pour délivrer la charmante Olive, souveraine de Rennes et de la Bretagne, qu'un roi sarrasin, nommé Sorbrin, tient présentement assiégée?... Vous connaissez mes droits de suzeraineté sur cette belle province... Eh bien! mon cher Régnier, je vous les cède : partez, introduisez-vous dans Rennes, tâchez de plaire à la belle Olive; défiez Sorbrin, qu'on dit être brave au combat, et je vais tout préparer pour marcher à votre secours. Vous, Girard, prenez encore patience pendant quelque mois : le vieux duc de Bourgogne touche à sa dernière heure; la crainte de perdre les soins de sa fille, qu'on dit être parfaite par ses vertus et sa beauté, l'empêche de lui donner un époux, et je vous destine pour être le sien. Je suis persuadé, continua t-il, beaux cousins, que vous serez contents de ce partage, et que, maîtres de deux des plus belles et riches provinces de mon empire, vous vous comporterez toujours avec moi comme bons parents et fidèles vassaux.

Les deux frères, touchés de reconnaissance, baisèrent les mains de Charles :

— Sire, lui dit Régnier, votre grand cœur paraît dans tous vos actes, et vous mériteriez de n'avoir pour amis que des gens vertueux. J'espère, Sire, que vous me trouverez digne du sang dont je sors. Guérin partit seul pour conquérir Montglave et Mabillette; c'est à son fils à l'imiter. Dès demain je partirai seul, pour aller à la conquête d'Olive et de la cité de Rennes. Je combattrai Sorbrin; j'espère le vaincre; et si la belle Olive me trouve digne de sa main, je reviendrai son époux, vous rendre hommage pour ses Etats.

— Sire, dit Girard, l'espérance que vous me donnez remplit mon cœur; mais puisque vous me destinez la fille du duc de Bourgogne, je voudrais bien pouvoir prévenir la protection que vous m'accordez après la mort de son père. Permettez-moi de partir sous un travestissement; car je croirais faire acte déloyal, de forcer la noble pucelle de me donner sa main, sans être sûr que cette main ne fera que suivre le don de son cœur. Chevaliers, tant fiers soient-ils, ne doivent être tyrans, ni présomptueux; bien leur convient-il de s'humilier devant jeunes et nobles demoiselles, et je désire plus avoir celle-ci par amour que par contrainte.

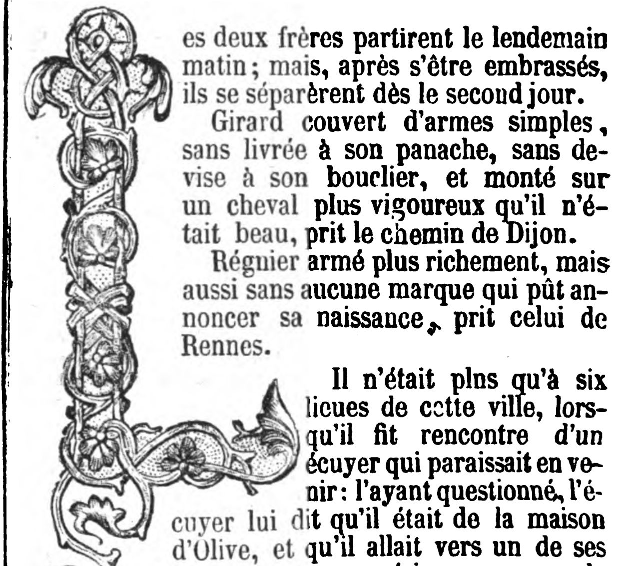
Charles admira le grand cœur et le bon sens des deux frères :

— Partez, leur dit-il, mes chers enfants, j'approuve vos projets; mais si, dans leur exécution, vous avez besoin de mon aide, soyez sûrs que mon bras et toute ma puissanee sont à votre service.

—

## CHAPITRE XXVI

**Comment les deux frères partirent, et comment Régnier vint à Rennes où une indiscrétion de son hôte apprit à la belle Olive pourquoi il y était venu.**



es deux frères partirent le lendemain matin; mais, après s'être embrassés, ils se séparèrent dès le second jour.

Girard couvert d'armes simples, sans livrée à son panache, sans devise à son bouclier, et monté sur un cheval plus vigoureux qu'il n'était beau, prit le chemin de Dijon.

Régnier armé plus richement, mais aussi sans aucune marque qui pût annoncer sa naissance, prit celui de Rennes.

Il n'était plus qu'à six lieues de cette ville, lorsqu'il fit rencontre d'un écuyer qui paraissait en venir : l'ayant questionné, l'écuyer lui dit qu'il était de la maison d'Olive, et qu'il allait vers un de ses parents, pour requérir son secours, la cité de Rennes commençant à se trouver pressée par Sorbrin.

Régnier lui demanda si la princesse Olive n'avait pas quelque penchant pour un autre que Sorbrin : car, dit-il, j'entends dire que c'est un des meilleurs chevaliers d'Europe.

— Ah! grand Dieu! s'écria l'écuyer, on ne vous a donc pas dit que Sorbrin a quinze pieds de haut? Il continua de peindre son horrible figure :

— Hélas! continua-t-il, que deviendrait ma belle maîtresse, blanche et fraîche comme rosée de mai, douce et délicate comme fleur d'églantier au matin? Elle aime mieux périr de toute autre espèce de mort. Savez-vous bien, beau sire, que ce terrible Sorbrin a déjà proposé dix fois aux habitants de Rennes, de se battre contre vingt d'entre eux, aux conditions d'avoir la belle Olive s'il les terrasse, ou de lever le siége de Rennes s'ils peuvent le faire reculer seulement de quatre pas? Quant à la princesse Olive, à sa peur près, je crois son âme bien tranquille; nous ne l'avons jamais vue s'occuper (comme jeune fille qu'elle est) que de menues prières, innocents ébats, et d'aumôner avec attendrissement et simplesse les malheureux, qu'elle cherche et ne rebute jamais.

— Bien, dit Régnier à part lui, c'est ainsi que je la désirais! Plaise à l'amour que je lui fasse moins de peur que Sorbrin; et de par l'âme et l'épée de mon père, j'espère bien faire reculer de plus de dix pas ce vilain géant, s'il ne tombe pas mort sous mes premiers coups.

Alors Régnier tira de son aumônière trente florins d'or.

— Retourne, ami, lui dit-il, et promets, de la part de Charlemagne, un prompt secours à ta maîtresse.

L'écuyer, surpris de la magnificence de ce don, et de l'assurance avec laquelle il était offert, retourna

à Rennes, rentra par un souterrain qui donnait dans la campagne, et qu'une chapelle en ruines couvrait. C'est par ce même passage qu'il enseigna à Régnier, que ce prince, peu d'heures après, passa sans être aperçu des ennemis, et pénétra dans la ville assiégée.

Olive, ayant appris le retour de l'écuyer, l'avait envoyé chercher :

— Belle et puissante dame, lui disait-il, j'ai cru ne devoir pas finir mon message; le grand Charles embrasse votre défense : j'ignore quand le secours qu'il vous destine arrivera ; mais de ma vie je ne vis si belle créature, si noble et courtois chevalier, que celui qui vient à l'avance de sa part.

Olive demeura pensive à cette nouvelle, comme si quelque pressentiment secret l'eût avertie que bientôt elle verrait le vainqueur de Sorbrin, et celui de son âme jusqu'alors indifférente.

Régnier fut très choqué du peu de courtoisie qu'eurent pour lui les habitants de Rennes : lorsqu'il parut au milieu d'eux, aucun ne voulait le recevoir chez lui.

Heureusement il aperçut l'écuyer auquel il avait donné les trente florins, qui, courant à lui, le conduisit à la meilleure hôtellerie de la ville, que tenait un de ses parents.

L'hôte le reçut avec tout le respect et tous les soins possibles; et Regnier, touché de ses bons procédés, ne lui cacha ni sa puissance, ni les ordres de Charlemagne, ni même le don que ce prince lui faisait de la noble pucelle et du duché de Bretagne.

L'hôte, on le comprend, ne pouvait garder pour lui seul une si précieuse confession. Elle intéressait tout le monde, et surtout l'incomparable Olive. Il s'empressa donc de se rendre au palais, à seule fin de rendre compte à sa souveraine de l'arrivée de ce chevalier et de ses généreux projets.

## CHAPITRE XXVII

**Comment la princesse Olive, pour s'assurer de la véracité des rapports qu'on lui avait faits sur Régnier, se rendit à l'hôtellerie où il était descendu, et fut enchantée de s'y être rendue.**

Olive, en sa qualité de femme et de princesse, était très curieuse. Il était d'ailleurs permis de l'être en recevant coup sur coup deux avis pareils, dans lesquels on lui promettait sa délivrance par la main d'un chevalier qui deviendrait son époux.

C'en était beaucoup pour Olive d'avoir l'espérance d'être délivrée de la terreur que lui causait le vilain Sorbrin. Mais il y avait bien des degrés à parcourir de l'idée qu'elle s'était faite d'un monstre formidable, à celle qu'elle commençait à se former d'un chevalier créé pour lui plaire. Les femmes n'aiment pas, d'ordinaire, à rester sous l'obsession d'une préoccupation de ce genre. Elles sont toujours désireuses de savoir à quoi s'en tenir sur les choses et sur les gens, quitte à s'en mordre leurs jolis pouces roses lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles se sont trop hâtées ou qu'on les a trompées.

En conséquence de ce, la princesse Olive jeta sur son élégante taille une mante destinée à en atténuer les courbes provocatrices, non à les cacher entièrement; puis elle eut le courage de dissimuler le haut de son charmant visage sous un masque de velours, qui faisait paraître plus éblouissante encore la blancheur de marbre du reste de la figure. Et, ainsi déguisée, elle s'en alla droit à l'hôtellerie où était descendu Régnier, dont l'arrivée excitait déjà quelque rumeur dans la cité.

Seulement, une fois sur le seuil, soit qu'elle étouffât, soit pour tout autre motif que nous n'avons pas mission de signaler, la belle Olive se débarrassa de sa mante, qui cachait trop sa taille, et de son masque de velours qui cachait trop son frais visage.

Il faut dire qu'elle était, en ce moment, plus attrayante que jamais.

Le premier mouvement de l'hôtelier, en apercevant sa souveraine, fut de se jeter à ses pieds avec une obséquiosité qui trahissait le rang de la belle visiteuse.

Régnier reconnut encore plus facilement l'incomparable Olive à ses charmes, que par cette marque exagérée de respect donnée par son hôte.

— Dame, dit-il en fléchissant un genou, Régnier, fils du noble duc Guérin de Montglave, vient céans de la part du roi Charlemagne pour mourir ou vous délivrer... Ce n'est, dame de beauté, qu'en mettant à vos pieds la tête ou l'épée de Sorbrin, que j'oserai vous entretenir des espérances audacieuses que Charlemagne m'a données...

La princesse Olive n'eut pas beaucoup de peine à deviner quelles étaient les espérances dont Régnier n'osait parler. Elle le regardait en souriant, mais avec une attention qui témoignait suffisamment du prix qu'elle attachait à cet examen. Et plus elle le regardait, plus elle le trouvait aimable. Et plus elle le trouvait aimable, plus elle disait à part soi que ces espérances étaient raisonnables et bien fondées.

— Mais, sire chevalier, lui dit-elle d'une voix qui ressemblait à un ramage d'oiseau, vous a-t-on prévenu de la terreur que Sorbrin est fait pour inspirer?...

— Ah! que puis-je redouter, divine princesse, s'écria Régnier avec enthousiasme, si vous daignez m'autoriser à combattre ce discourtois chevalier... et si... si...

Régnier n'osa achever. Mais cette réticence avait bien plus d'éloquence que des paroles.

Olive baissa les yeux, son adorable visage s'empourpra d'une aimable rougeur, et elle répondit d'une voix assez basse, mais cependant assez claire pour être entendue de celui à qui elle s'adressait :

— Oui, sire chevalier, ma main serait le prix de votre victoire...

— Ah! princesse! s'écria le jeune homme, enamouré. Princesse, permettez donc à l'heureux Régnier de se déclarer dès ce moment pour votre chevalier!...

— Tout me force à vous accorder ce titre, seigneur, répondit Olive. Les ordres du roi Charlemagne me sont sacrés, comme duchesse de ce pays... Mais une douce sympathie m'entraîne à vous dire que vous ne devez qu'à vous-même le choix que je fais de vous pour mon défenseur...

En entendant cela, Régnier fut aux anges. Il se précipita de nouveau aux genoux d'Olive, baisa ses belles mains, et quitta avec elle l'hôtellerie pour la reconduire à son palais.

Les anciens de la ville, en voyant ainsi la prin-

cesse Olive traverser les rues, escortée de Régnier, hochaient leurs têtes chenues, et murmuraient :

— Notre jeune duchesse a eu fait bientôt connaissance avec ce chevalier !...

Les jeunes gens, au contraire, s'écriaient :

— Ah ! qu'ils sont beaux tous les deux ! Que notre cité serait brillante, que nos fêtes seraient splendides, si nous les avions l'un et l'autre pour souverains !...

## CHAPITRE XVIII

**Comment Régnier combattit contre le redoutable Sorbrin et le vainquit ; et comment, par suite, il devint duc de Bretagne.**

Le reste de ce jour que Régnier passa près d'Olive, fut plus que suffisant pour unir leurs cœurs dans les chaînes les plus douces et les plus durables.

Régnier passa toute la nuit à penser à son bonheur ; et le combat qu'il devait livrer à Sorbrin lui parut mille fois moins dangereux que la crainte qu'il avait eue, dans le premier moment, d'être refusé pour être le défenseur d'Olive.

Cette princesse, pour la première fois, ne put de même goûter la douceur du repos. Sorbrin prêt à combattre Régnier, lui paraissait encore plus redoutable que lorsqu'elle craignait de l'avoir pour époux.

Dès le lendemain un héraut d'armes, envoyé par Guérin, sortit de Rennes au lever du soleil, et fut trouver Sorbrin dans sa tente, pour lui dire que Régnier, fils du duc Guérin de Montglave, était avoué par la princesse Olive pour être son chevalier, et que ce prince lui demandait sûreté pour venir régler avec lui les conditions et le jour du combat.

Sorbrin, qui se piquait de courtoisie et de générosité, reçut très bien le héraut de Guérin, et lui dit qu'il pouvait venir le trouver en toute sûreté.

Régnier, couvert d'armes brillantes, se rendit seul près de Sorbrin, qui fut surpris de sa jeunesse et de sa beauté.

Le jeune prince, sans être ému par l'air terrible de ce géant, et par l'étalage qu'il avait fait faire autour de sa tente des armes énormes dont il se servait dans les combats, régla les conditions de celui du lendemain avec Sorbrin, qui fit jurer aux chefs de ses troupes de se retirer avec son armée, s'il était vaincu ; mais qui fit promettre à Guérin de faire conduire, par quatre vieux chevaliers désarmés la belle Olive au lieu du combat ; et des deux parts la plus parfaite loyauté fut jurée.

Dès la seconde heure du jour, la belle Olive partit sur une haquenée, entre quatre anciens chevaliers revêtus de leurs robes fourrées d'hermines, de leurs chaperons, et ne portant qu'une baguette d'ivoire à la main.

Régnier, monté sur un puissant destrier qu'il faisait caracoler à la droite d'Olive, portait sur sa cotte d'armes une riche écharpe qu'elle avait brodée, et le cimier de son casque paraissait être couronné par un de ses bracelets.

Lorsque le terrible Sorbrin parut, Olive pâlit, et pensa s'évanouir en songeant au péril que Régnier courait pour elle, et craignant plus que la mort celui dont elle-même était menacée.

Nous ne rapportons point les détails de ce combat, qui fut long et terrible, et pendant lequel Olive trembla bien des fois pour les jours de Régnier.

Mais la force et l'agilité de ce prince se renouvelant à chaque fois qu'il portait ses regards sur la belle Olive, Sorbrin, dont le sang coulait en abondance de plusieurs larges blessures, tomba sur ses genoux, et fit un vain effort pour entraîner Régnier dans sa chute : ce prince s'esquiva légèrement ; et d'un coup terrible, fit rouler la tête de Sorbrin sur la poussière ; il la releva promptement, et alla la porter aux pieds de la belle Olive.

Cette princesse alors, avec une force au-dessus de son âge, s'écria :

— Je prends le ciel à témoin que je suis libre, et que je reçois le duc Régnier pour mon époux. Vous, Sarrasins, selon la foi jurée, faites retirer vos troupes ; et vous, mes fidèles sujets, venez rendre hommage à votre nouveau souverain.

Les Sarrasins relevèrent le corps de Sorbrin et se retirèrent.

Le nouveau duc de Bretagne et la belle Olive, sa mie, rentrèrent triomphants dans leur capitale, au milieu d'acclamations passionnées, et dépêchèrent aussitôt des courriers au noble duc Guérin de Montglave.

— Eh bien ! dame, dit ce dernier à Mabillette qui regrettait toujours ses quatre beaux gars, vous voyez que nos enfants prennent le vol des aigles, depuis qu'ils sont sortis du nid, dont vous ne vouliez pas qu'ils sortissent... Aigles superbes !... Oiseaux niais seraient-ils restés, si vous vous fussiez obstinée à les garder en votre giron !...

— Sans doute, répondit mélancoliquement Mabillette, mais je ne les ai plus, et, s'ils sont loin de moi, moi je suis malheureuse loin d'eux...

## CHAPITRE XXIX

**Comment Charlemagne, après avoir appris de Girard le peu d'effet que lui avait produit la princesse de Bourgogne, se décida à aller à Dijon avec lui pour conclure le mariage.**

Charlemagne apprit un des premiers les succès de Régnier, et ils lui causèrent un contentement véritable.

Girard avait été moins heureux que son frère, et il s'en revenait à la cour du roi de France, très peu satisfait du voyage qu'il avait fait en Bourgogne.

La fille du duc, que Charlemagne lui destinait, n'avait pas fait sur lui cette douce impression qu'un amant regarde toujours, avec raison, comme une première faveur de l'amour. Son cœur était demeuré tranquille et ses sens étaient restés rassis, ce qui lui avait permis de faire un examen impartial de cette jeune princesse.

Impartial signifie, en pareil cas, sévère, quand il ne veut pas dire injuste. La femme, quelque parfaite qu'elle soit, perd toujours à être regardée par des yeux indifférents, de même que la plus imparfaite gagne toujours à être contemplée par des yeux amoureux. L'amoureux ne voit pas même une tare quand il y en a cent ; l'indifférent est disposé à en voir cent quand il n'y en a qu'une.

Les femmes sont faites pour être adorées ou

haïes, adorées surtout. Nul n'a le droit d'être indifférent à leur égard. Pour ou contre elles, il faut toujours se passionner.

Cela était arrivé à Girard.

— La princesse est belle, certes; s'était-il dit; mais elle a l'air fier et dédaigneux... Cela lui enlève tout le côté plaisant et tendre à mes yeux... Je ne pourrais jamais l'aimer!...

Girard qui se livrait volontiers à ses premiers mouvements, s'était contenté de deux rencontres avec cette princesse, toutes deux à l'église. Et le hasard avait voulu précisément que chaque fois il la vît gronder avec aigreur les gens de sa suite.

Il n'en avait pas fallu davantage. Il était reparti sans se faire connaître.

Ce n'avait été qu'après son départ que la belle princesse de Bourgogne avait appris qu'un jeune chevalier, d'une figure charmante, qu'on croyait être de la cour du roi Charlemagne, avait passé deux jours à Dijon sans vouloir se laisser connaître.

Les femmes pardonnent rarement ces impertinences-là, à moins que cela ne les affole complétement, ainsi que cela s'est vu çà et là de par le monde: la princesse de Bourgogne en avait conçu un dépit secret, et elle avait fait toutes les inquisitions possibles pour savoir le nom de ce chevalier, qu'elle n'avait pu parvenir à savoir.

Girard venait donc d'arriver à la cour de Charlemagne, au moment même où arrivait la nouvelle des succès de son frère Régnier.

Le rapport qu'il fit à Charles de la princesse de Bourgogne ne fut point celui d'un amant; il ne fut pas non plus celui d'un homme prévenu contre elle; il se contenta de rendre justice à sa beauté.

Peu de temps après, Charles reçut la nouvelle du mariage de Régnier, et apprit en même temps la mort du vieux duc de Bourgogne. Il fit appeler sur-le-champ Girard:

— Beau cousin, lui dit-il, quoique vous ne m'ayez pas paru bien épris de la princesse, devenue duchesse de Bourgogne par la mort de son père, je crois cependant que vous auriez grand tort de refuser un si haut mariage; jamais cadet de bonne maison n'en fit un meilleur; et mieux vous aimerais-je que tout autre pour prendre rang avec mes pairs.

Girard, quoiqu'il se rappelât l'ancienne idée qu'il avait eue d'être duc de Vienne, ne put trouver de bonnes raisons pour refuser de suivre celle de Charlemagne. Et ce grand prince, occupé de l'établissement du quatrième fils du duc Guérin de Montglave, partit avec lui pour aller à Dijon, espérant que sa présence contribuerait à hâter la conclusion de cette alliance.

## CHAPITRE XXX

**Comment Régnier et Charlemagne, une fois à Dijon, se présentèrent à la fière duchesse de Bourgogne, et comment il se fit que ce fut le roi et non le fils du duc Guérin qui épousa cette princesse.**

Régnier et Charlemagne se rendirent donc à Dijon, et, à peine furent-ils entrés dans cette cité, que le même hôte chez lequel Girard avait logé, le reconnut et s'empressa d'aller avertir la duchesse de Bourgogne, que ce beau chevalier, qu'il avait pris chez lui pour être un des plus pauvres de la France, venait d'arriver avec le roi Charlemagne, qui paraissait le traiter comme son fils.

L'hôte ajouta même que quelques propos des gens de la suite de Charles lui faisaient croire que ce prince lui destinait ce beau chevalier pour époux.

La jeune duchesse fut vivement émue; elle ne négligea rien de tout ce qui pouvait relever l'éclat de ses charmes, et se hâta de tout préparer pour recevoir l'empereur, son seigneur suzerain, avec la plus grande magnificence.

La première entrevue entre la jeune duchesse, Charles et Girard, eut des effets bien opposés. La duchesse trouva Girard charmant, et désira vivement que Charles le lui proposât pour époux; mais Girard la vit toujours avec la même indifférence.

Charles cependant avait des yeux bien différents pour elle: frappé, comme d'un coup de foudre, de la beauté de la jeune duchesse, il en devint dès l'instant même passionnément amoureux. Le grand cœur de Charles gémit en secret de l'empire que l'amour prenait sur lui; bientôt la décence, la justice, sa parole donnée, firent sur lui tout l'effet qu'elles font toujours sur un grand homme: il eut donc le courage de faire taire cette passion naissante, et de proposer à la jeune duchesse de lui donner le fils de Guérin pour époux.

Charlemagne ne lut que trop dans ses yeux, à quel point cette proposition répondait à l'impression que le jeune et charmant Girard faisait sur elle, et il vit bien que la soumission qu'elle lui dit avoir pour ses ordres, n'était déjà qu'une suite du penchant qui l'entraînait.

Charles et Girard en soupirèrent, mais par des sentiments bien opposés: l'un regrettait de donner lui-même une princesse qu'il adorait malgré lui; l'autre était près de se voir lié pour toujours par une chaîne qui ne lui paraissait que pesante.

Girard eut l'air très peu galant, et ne répondit qu'avec froideur à plusieurs propos assez tendres que la duchesse crut pouvoir se permettre, dans la position où tous les deux se trouvaient.

Elle eut la douleur et l'humiliation de ne trouver que la même indifférence dans Girard pendant les fêtes qui suivirent l'arrivée de Charlemagne: au contraire, la liberté, la gaîté qui furent l'âme de ces fêtes, le désir de plaire à Girard par son chant, par la danse et par tous les talents qu'elle possédait, redoublèrent la passion de Charlemagne, au point que dans un bal il fut forcé d'en faire l'aveu.

La jeune duchesse, née haute et impérieuse, ne put voir, sans en être touchée, que le plus grand prince de l'univers mettait son sceptre à ses pieds: l'ambition combattit dans son cœur la passion qu'elle avait pour Girard, et enfin le froid offensant de ce prince, et le dépit cruel qu'elle sentit contre lui, la déterminèrent à recevoir les hommages et les vœux du grand Charles, lequel aimait trop, pour ne pas connaître que Girard n'aimait pas.

— Mon cher Girard, lui dit-il en particulier, je voulais et je croyais faire ton bonheur en te faisant épouser la duchesse de Bourgogne; mais je connais assez l'amour pour être sûr que tu ne vois qu'avec indifférence celle qui ferait le bonheur du reste de ma vie. Je t'aurais fait le sacrifice de l'amour que

j'ai pour elle si ses charmes t'avaient touché; mais, puisque ce ne serait que le désir d'avoir un grand état qui pourrait te forcer à faire ce mariage, je peux aisément le réparer. La jeune comtesse de Toulouse, de Narbonne et de Montpellier, vient de perdre son vieil époux, avec laquel elle a passé deux ans à le voir toujours expirant auprès d'elle : tous les peuples de la langue d'Oc l'adorent, et tous les trouvères célèbrent son esprit et ses charmes dans leurs chants royaux et dans leurs tensons; je te l'offre avec ses Etats auxquels je veux joindre encore le duché de Vienne, et les beaux pays arrosés par le Rhône.

Girard baisa mille fois les mains de Charlemagne:

— Ah! grand prince, qu'il est heureux et honorable de vous servir! lui dit-il. Vous avez lu dans mon cœur; qu'il m'est cher de pouvoir lire aussi dans le vôtre! Oui, Sire, suivez les tendres mouvements de votre âme; épousez la belle duchesse de Bourgogne, et protégez le plus fidèle de vos vassaux, pour obtenir la comtesse de Toulouse.

Charlemagne sentit la joie la plus vive de pouvoir, sans manquer à cette loyauté si chère à son âme, se livrer à l'amour prêt à le rendre heureux. Il obtint facilement de l'ambitieuse duchesse de Bourgogne de lui donner la main, et. de la jeune comtesse de Toulouse, de venir sur-le-champ pour assister à son mariage. Cette princesse se rendit à l'invitation.

Girard, enchanté d'elle, devint encore mille fois plus charmant et plus beau dès qu'il aima. La comtesse de Toulouse, plus heureuse que la duchesse de Bourgogne, jouit bientôt des charmes d'une passion mutuelle.

Mais, prête à donner la main à Charlemagne, combien de fois la duchesse de Bourgogne ne soupira-t-elle pas en secret! Tous les charmes, tous les dons, toutes les grâces de Girard, s'étaient développés depuis qu'il aimait; il lui paraissait presque un homme nouveau : l'excès de la passion qu'elle avait pour lui ne put lui laisser voir sans une rage mortelle Girard, éperdu d'amour, donnant sa main à la comtesse de Toulouse, dans la même cérémonie qui l'unissait à Charlemagne; et l'amour, dans son âme violente et passionnée, ne put être remplacé que par la haine.

Dès le lendemain du mariage de Charles et de Girard, Charlemagne déclara dans l'assemblée générale de ses pairs qu'il leur donnait le fils de Guérin pour compagnon, en l'investissant du duché de Vienne et du comté de Toulouse.

De là, montant avec la nouvelle reine sur un trône élevé, Girard, tête nue, vint lui prêter hommage pour ces provinces.

Après les cérémonies usitées, Girard voulut embrasser les genoux de Charlemagne; et baissant sa tête jusqu'à ses pieds, la nouvelle reine, pour l'humilier, tendit son pied, et le lui fit baiser assez rudement.

Girard, occupé de sa reconnaissance pour Charles, méprisa dans son âme un acte qu'il ne regarda que comme indifférent, et n'eut pas même l'air de s'en apercevoir. Hélas! cet acte-là, quoique peu important en apparence, devait avoir bientôt des conséquences terribles.

## CHAPITRE XXXI.

**Comment Girard, heureux comme prince, comme amant et comme père, résolut d'aller trouver ses frères pour les engager à se rendre tous quatre ensemble à Montglave.**



Heureux à double titre, comme mari de la belle comtesse de Toulouse, et comme duc de Viennes Girard prit congé de Charlemagne quelque, jours après les cérémonies nuptiales.

Duc de Vienne et mari d'une princesse aimable, il était tout naturel qu'il tînt à montrer celle-ci à ses sujets et qu'il tînt à montrer ses sujets à cette princesse, et à se les montrer aussi à lui-même, car enfin il ne les connaissait pas.

La comtesse de Toulouse et Girard partirent donc, avec une suite digne de leur rang.

Le premier soin du nouveau duc, en arrivant à Vienne, fut de faire appeler le gouverneur du château où son frère et lui avaient reçu l'hospitalité.

— Sire commandant, lui dit-il en l'embrassant, reconnaissez-vous le jeune cadet que vous avez si généreusement accueilli et qui, en retour, vous a promis de vous en marquer sa reconnaissance quand il serait duc de Vienne?...

— Par saint André! répondit le vieux commandant, attendri, vos traits, sire, sont trop nobles et trop beaux pour n'être pas restés entiers dans ma mémoire!... Cadet, dites-vous? Ah! sire, des cadets de votre étoffe doivent être bien traités par la fortune et par l'amour...

— Belle duchesse, dit tendrement Girard, donnez, je vous prie, votre main à baiser au vice-duc de ce pays... car je constitue pour tel ce loyal homme dans Vienne et dans le Dauphiné...

— Ah! cher sire, vous me comblez! murmura le vieux gentilhomme, ému jusqu'aux larmes.

Tout paraissait donc sourire aux vœux de l'heureux Girard. Heureux prince, heureux amant, *il devait* encore être heureux père. Arnault avait un fils qui avait nom Aymeri; Milon en avait un qui avait nom Guérin; Girard en eut un qui eut nom Olivier, et qui crût vitement en grâce, en force et en beauté.

Il est dans l'homme d'aimer à prouver qu'il doit son élévation à son courage personnel, à ses mérites propres : Girard voulut aller voir le noble duc Guérin de Montglave, son père, et la tendre Mabillette, sa mère.

— Comme cadet, dit-il, c'est à moi d'aller chercher mes frères dans les Etats qu'ils ont acquis reconquis. Je les rassemblerai, et nous irons embrasser les genoux de Guérin et de Mabillette... Fasse le ciel que l'âge ne les ait pas entamés l'un et l'autre

au delà de l'ordinaire... Est-ce aussi votre sentiment, duchesse ?

— Vous pensez bien, cher sire, répondit la duchesse, heureuse femme autant qu'heureuse mère.

## CHAPITRE XXXII.

**Comment Girard alla d'abord quérir Régnier, puis Milon, et comment, Arnault les ayant rejoints, ils se mirent en chemin pour Montglave.**

Girard, une fois ce départ résolu, ne s'occupa plus que de le hâter.

Au bout de quelques jours, il était prêt. La duchesse et lui, le petit Olivier en leur giron, prirent le chemin de la Bretagne, escortés d'une troupe nombreuse et richement appareillée.

En Bretagne, à Rennes, gouvernait le duc Régnier. C'était celui de ses frères avec lequel Girard avait si longtemps vécu dans la plus complète union à la cour de Charlemagne. Il aimait beaucoup les deux autres, certes; mais il avait pour Régnier une tendresse particulière, qui venait sans doute de la conformité de leurs goûts, et aussi de leur âge, puisqu'ils étaient les puînés d'Arnault et de Milon.

La petite troupe arriva sans encombre à Rennes. Régnier sentit les transports de joie les plus vifs en embrassant son cher Girard.

Girard, de son côté, n'éprouva pas moins de plaisir à embrasser Régnier.

— Cher petiot, dit-il en prenant le petit Olivier dans ses bras, ton oncle t'adopte... N'est-ce pas, Régnier ?

— Oui, cher frère, ton Olivier sera mon fils, et le cœur me dit qu'il fera un jour l'honneur de sa race, répondit Régnier.

— Je le crois aussi, dit naïvement Girard, qui se mirait dans ce beau gars qui promettait déjà tant de choses, fier et membru comme il était.

Après un repos d'une semaine environ, Girard et Régnier repartirent ensemble. Ils se trouvaient à portée de Milon, qui résidait à Pavie : ils se rendirent à cette cour.

Ils étaient à peine réunis, qu'Arnault, duc d'Aquitaine, ayant appris leur arrivée, pria la belle Frégonde de lui permettre de la quitter quelque temps pour aller au-devant de ses frères.

Les quatre fils du noble duc Guérin se trouvèrent enfin tous les quatre ensemble, pour la première fois depuis leur séparation au sortir du nid paternel. Cette entrevue fut pleine de charmes pour eux.

— Ah ! s'écrièrent-ils d'un commun accord, heureux ceux qui suivent la voie que leur a tracée la volonté paternelle !... Que serions-nous tous les quatre, à cette heure, si la tendresse aveugle de notre mère Mabillette l'eût emporté ?... Que de grâces n'avons-nous pas à rendre au ciel et à notre vaillant et sage père, le duc Guérin, de nous avoir animés à l'imiter ?... Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller consoler et réconforter sa vieillesse en lui faisant embrasser des fils dignes de lui !...

Puis ils partirent pour Montglave, pleins de joie et d'ardeur.

## CHAPITRE XXXIII

**Comment les quatre frères arrivèrent à Montglave, et de la réception que leur firent le duc Guérin et Mabillette. Comment, ensuite, ils prirent congé les uns des autres.**

Quelques vieux serviteurs que leur père leur avait donnés, et qui par leur fidélité s'étaient rendus dignes de ce choix, précédèrent les quatre frères à Montglave.

Mabillette dit à Guérin :

— Sire, n'irons-nous pas au-devant de nos enfants ? Vous ne direz plus : Ce sont oiseaux que nous chassons hors du nid, pour qu'ils s'en forment un bon et beau ; ce sont aigles qui quittent leur propre repaire, pour revenir au nôtre ! ce sont ducs, comtes et hauts barons qui plus n'ont besoin de nous, et qui viennent nous faire hommage de leurs couronnes et de leur bonheur...

— Dame, dit Guérin, bien font leur devoir nos braves enfants; mon cœur vole au-devant d'eux, mais leur voudrais-je ravir le bonheur de nous rendre un hommage qu'ils doivent un jour attendre de leurs enfants? Laissez, laissez! le ciel et l'honneur les conduisent dans nos bras, je les attends; venez seulement à cette fenêtre, nous les verrons venir de plus loin.

Girard fut le premier qui reconnut Mabillette en la voyant étendre ses bras vers eux, il reconnut de même Guérin, à sa longue barbe blanche.

— Voyez-vous notre père, dit Girard? comme il se tient là fièrement, sans daigner descendre !

— Vraiment, lui répondit Régnier, ne doit-il pas attendre l'hommage de ses enfants? n'est-il pas pour nous l'image de la divinité?

L'entrevue de Guérin avec eux fut aussi noble que tendre et touchante.

Les quatre fils se jetèrent à ses genoux; chacun d'eux avait apporté la couronne qui marquait sa dignité, et la déposa à ses pieds.

— Mes enfants, s'écria Guérin en étendant les bras sur eux, que l'Eternel vous bénisse par la main de votre heureux père !

Il couvrit leurs joues de ses larmes.

— O mon père, mon père, s'écriaient-ils, êtes-vous content de nous ?

Mabillette s'était emparée du jeune Olivier pendant cette scène si touchante; elle le porta dans les bras de Guérin.

Dès qu'il eut relevé ses fils, Guérin prit son petit-fils, le baisa doucement, et, passant sa main sur ses reins, et tournant son visage au soleil :

— L'enfant est fort et membru, dit-il, son regard est assuré; Régnier, prends soin de lui, donne-lui bonne et louable nourriture; il te donnera dans tes vieux jours la liesse et la récompense que je reçois de toi.

— Ah! père, s'écria le duc Arnault, que j'ai de regret de ne vous avoir pas amené mon fils Aimery! Le damoisel est déjà grand, il sera raide jouteur! Sa

mère ne le gâte point, les plus grands clercs de Ligurie et les meilleurs de mes chevaliers l'exercent à toutes sciences et actes de chevalerie.

— Bien, dit Guérin, j'aime mieux ne pas le voir que de l'en distraire : bon document vaut mieux que caresse de père. Mais écoute, mon fils, quelque bien nourri qu'il soit chez toi, je pense que pour agrandir, améliorer même ses idées, tu ferais bien de l'envoyer à la cour du grand Charles : pain de l'hôtel de ce prince lui profitera mieux encore que celui du tien : riches et nobles damoiseaux ne trouvent que roses et miel dans leurs entours...quand ces poussins-là prennent leurs grandes plumes, oh ! qu'il leur est utile alors de goûter quelque amertume et d'avoir épines à briser !

— Certes, noble père, dit Arnault, je me l'étais bien proposé, et l'enfant doit partir à Noël prochain pour s'y rendre.

Les quatre fils de Guérin restèrent un mois près de lui. Mabillette eût bien désiré les retenir plus longtemps, mais le vieux duc leur dit lui-même :

— La Providence, mes enfants, en vous donnant hautes seigneuries et vassaux, vous impose la loi de les gouverner. Retournez dans vos Etats; soyez toujours unis; nul n'osera vous grever, si concorde unit toujours vos forces. Donnez-moi quelquefois le plaisir de vous embrasser; et, par saint André, quoique déjà vieillard chenu, j'endosserais bien vîte le harnois pour vous secourir, si besoin aviez de mon secours !

En disant ces mots, il tira l'épée de Girard, et fendit en deux un gros bloc de chêne.

— Par Dieu ! père, s'écrièrent-ils, bien fort serait le bouclier et le haubert qui résisteraient à vos coups !

## CHAPITRE XXXIV

**Comment, une fois revenu en Aquitaine, Arnault envoya son fils Aymeri à la cour de Charlemagne, et comment ce jeune homme s'arrêta d'abord à la cour de son oncle Girard, qui voulut l'éprouver.**

Les quatre fils de Guérin étant retournés dans leurs Etats, Arnault, selon la promesse qu'il avait faite à son père, dit au jeune Aymeri qu'il était temps qu'il se fît connaître, et qu'il se rendît à la cour de Charles pour le prier de l'armer chevalier.

Sa mère Frégonde eût bien désiré lui donner un cortége digne de sa naissance, mais Arnault le refusa.

— Le damoisel, dit-il, fera comme père et aïeul : nous partîmes tous deux de la maison paternelle comme simples chevaliers ; je veux qu'Aymeri fasse de même et gagne ses éperons. D'ailleurs, notre fils est haut à la main, il ne faut pas que l'esprit de superbe le gâte. Rien n'apprend mieux à vivre avec les hommes, que de commencer par avoir besoin d'eux.

Aymeri partit donc, suivi d'un seul écuyer ; et, selon l'ordre d'Arnault, il alla droit à Vienne pour y voir son oncle le duc Girard.

Celui-ci, prévenu que son neveu devait arriver, voulut éprouver s'il tenait de leur race pour n'endurer jamais un affront ; il ordonna que, lorsque Aymeri se présenterait à la porte de son palais, on lui refusât l'entrée, et qu'on l'avertît promptement du parti qu'il prendrait.

Aymeri s'étant présenté le lendemain, et trouvant la porte fermée, frappa vigoureusement avec le pommeau de son épée :

— Arrière, lui dit un guichetier par un petit treillis de fer ; jongleurs et ménestrels n'entrent point en cette cour sans y être appelés.

— Pour qui me prends-tu, manant ? dit Aymeri.

— Pour un vagabond, dit le portier, et tu pourrais bien t'attirer quelque correction.

Il n'en fallait pas tant pour mettre en fureur le pétulant Aymeri. Voyant un levier de fer très pesant et à sa portée, il s'en saisit, brisa la porte qui tomba fracassée, et s'élança sur le guichetier. Mais il fut arrêté par son oncle Girard, qui le reçut dans ses bras.

— Je me reconnais en toi, beau neveu, lui dit-il ; viens, mon enfant, et sois toujours le même !

Cette exhortation plut beaucoup à l'homme du monde auquel elle était le plus inutile.

## CHAPITRE XXXV

**Comment le jeune Aymeri arriva à Paris, et de la façon dont il s'y prit pour se faire connaître de Charlemagne.**



Aymeri passa quelques jours avec son oncle, et remonta sur son unique cheval pour aller à Paris, où Charlemagne tenait sa cour.

Cette ville n'était pas fort grande alors. Elle était si pleine d'étrangers qu'Aymeri ne put trouver aucun hôte qui voulût le recevoir ; il écouta la réponse des premiers auxquels il s'adressa sans se fâcher ; mais le dernier, tout glorieux d'avoir l'évêque de Laon dans sa maison, le rebuta durement.

Aymeri prit l'hôte par les oreilles, le conduisit à l'écurie, et voulut le forcer à mettre dehors les chevaux de l'évêque, pour faire place aux siens.

Une troupe de valets et de clercs voulut faire résistance ; Aymeri les rossa : l'évêque eut beau lui crier de sa fenêtre qu'il l'excommuniait, Aymeri frappait toujours en leur criant :

— Allez chanter vêpres, et ne disputez plus étables à damoiseaux et chevaliers qui vous défendent.

L'évêque voyant un jeune homme grand et vigoureux, l'épée d'une main et le bâton de l'autre, prit le parti de filer doux ; et, laissant déplacer ses chevaux, il sortit par une porte de derrière et alla incontinent porter ses plaintes à Charles.

Ce prince envoya chercher Aymeri ; et l'huissier chargé de ses ordre parlant d'un air courtois, Aymeri se rendit à cette invitation.

— Vassal, lui dit Charles en le voyant entrer, de quel droit avez-vous osé frapper les gens de mon cousin le duc de Laon ?

— Par le droit, dit Aymeri, que tous chevaliers, utiles à l'Etat, doivent avoir sur ceux qui

vivent à ses dépens. Et vous, Sire, vous me feriez accueil plus gracieux, si vous saviez que les miens et moi sommes gens à vous donner une dure besogne à faire, si vous nous mettiez en courroux.

— Par le chef de la reine! dit Charles, il n'y a qu'un issu de la race de Guérin de Montglave assez hardi pour me faire une telle réponse.

— Aussi le suis-je, dit Aymeri; et c'est le fils d'Arnault de Beaulande qui vous offre, ou de vous servir, ou de vous combattre, selon la façon dont vous le traiterez.

— Oh! vraiment, dit Charles, mon choix n'est pas douteux; j'aime trop le duc Guérin, et je prise trop sa brave race, pour ne te pas retenir dans ma cour.

Ce seul mot d'amitié fit tomber le fils d'Arnault aux genoux de Charles, qui le releva, lui demanda des nouvelles de ses proches avec un vif intérêt, et qui lui promit de remplir les désirs de son père, en l'armant chevalier.

## CHAPITRE XXXVI

**Comment Charlemagne, en partant pour guerroyer contre les Sarrasins, confia Aymeri à la reine, et comment ce jeune chevalier fut amené à couper le pied à cette princesse.**

Sur le point de partir une troisième fois contre les Sarrasins, Charlemagne donna la colée au jeune Aymeri et le recommanda tout spécialement à la reine, qui lui promit de le traiter comme il convenait que le fût un garçonnet de si haut lignage.

Charlemagne partit.

La reine n'eut qu'à se louer d'abord de l'esprit et de la gaîté du jeune chevalier que lui avait laissé son royal époux. Elle ne dédaigna pas de l'entretenir familièrement seule à seule avec lui, de choses et d'autres, plus ou moins intéressantes pour lui.

Un jour, elle faisait son éloge et lui disait qu'il était digne de marcher sur les traces des plus illustres preux.

— Je gage, ajouta-t-elle tout-à-coup, en sentant se réveiller un souvenir amer, je gage, Aymeri, que vous ne vous seriez pas comporté comme jadis se comporta votre oncle Girard, si vous aviez été en sa place.

— Ma foi, dame, je n'en sais rien, répondit Aymeri, que ce propos choqua. On trouve que je ressemble beaucoup à mon oncle, et j'ai pris, depuis mon enfance, la résolution de l'imiter, car c'est un vaillant homme.

Sans s'arrêter à cette fière réponse, pourtant suffisamment significative, la reine raconta à Aymeri tout ce qui s'était passé au temps de son mariage avec le roi Charlemagne. Et son ancienne rancœur contre Girard la portant à peu ménager ses termes en parlant de lui, le bouillant Aymeri sentit allumer en lui par degrés le désir de la mortifier.

Il ne fut plus maître de lui, lorsqu'elle eut l'imprudence de lui dire :

— Girard m'avait dédaignée, sans que je méritasse ce dédain. Une femme ne pardonne jamais ces sortes d'insultes, même lorsque cette femme est devenue reine... Je cherchais une occasion de me venger de cette humiliation par une autre... Cette occasion se présenta... Lorsque Girard vint rendre l'hommage qu'il nous devait au roi et à moi, j'étais assise... je lui fis baiser mon pied!...

Et, en même temps, joignant le geste à la parole, la reine avança ce même pied pour montrer au neveu de Girard comment elle avait accompli cet acte de mépris.

Aymeri, furieux, et n'écoutant plus qu'une aveugle colère, saisit ce pied téméraire d'une main et culbuta la reine; puis de l'autre main, tirant son poignard, il fit tous ses efforts pour lui couper le pied.

La reine cria, on accourut, on se jeta sur le jeune chevalier, et on l'empêcha de commettre cette cruauté.

Lors, se démêlant de la foule accourue aux cris de la reine, Aymeri se dirigea vers les écuries, sauta sur le premier cheval venu, et s'éloigna vitement de Paris, en jurant qu'il vengerait son oncle Girard.

## CHAPITRE XXXVII

**Comment le jeune Aymeri, en quittant Paris, se dirigea sur Vienne pour instruire Girard de ce qui s'était passé; et comment, à son tour, Girard en instruisit son père et ses frères.**

En s'éloignant de Paris, le jeune Aymeri se dirigea droit sur Vienne pour rendre compte à Girard de ce qui venait de se passer.

On croira aisément que ce dernier reçut avec la plus vive tendresse un neveu qui lui ressemblait en tout si parfaitement, et qui venait de le venger avec tant d'audace d'un affront qu'il avait eu la sagesse de tenir caché.

— Bon sang ne peut mentir! s'écria-t-il joyeusement. Beau neveu, tu es bien le petit-fils du vaillant duc Guérin de Montglave, mon noble père!...

Girard connaissait trop l'humeur vindicative de la reine, pour ne pas prévoir les suites de cette affaire. Mais il n'en eut cure, comme un vaillant chevalier qu'il était.

Tout au contraire, il dépêcha incontinent des courriers à chacun de ses frères, ainsi qu'au noble duc Guérin de Montglave, en leur représentant que c'était une querelle de famille, et que, partant, cela les intéressait tous à un égal titre.

Régnier partit aussitôt pour Vienne, accompagné du bel Olivier, son fils, de la belle Belleaude, sa fille, et de la princesse Olive, sa femme.

Quant aux deux autres frères, ils se tinrent prêts à secourir leur fils et neveu.

Pour le vieux Guérin de Montglave, que l'âge avait rendu prudent dans la conduite des affaires humaines, il dit à ceux qui lui remirent la lettre de son fils :

— Ce sont là querelles de jeunes gens! A l'âge de Girard, j'eusse baisé de bon cœur le pied de la reine, au lieu d'essayer de le meurtrir, ainsi que l'a voulu faire ce fol Aymeri... Car on dit que ce pied est fort joli et qu'il soutient bien le plus gentil corsage qui soit au monde... Mais, par la tête de Mabillette! si Charlemagne veut se mêler de cette malencontreuse affaire, il pourra bien lui en cuire... On lui fera voir que l'épée du vieux Guérin de Montglave et le levier de son vieil ami Robastre sont de taille à se mesurer avec sa Joyeuse et avec la Durandal de son neveu Roland!... Répétez cela à Girard, messagers, et dites-lui qu'il me mande le résultat de cette aventure, afin que je sache quel parti je dois prendre. Jeunes gens contre jeunes gens, d'abord; vieillards contre vieillards ensuite. Nous nous sommes vus autrefois, Charlemagne et moi; s'il m'y force, nous nous reverrons encore, mais ce sera pour la dernière fois!... Allez, messagers, et que Dieu vous garde!

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment Charlemagne vint mettre le siége devant Vienne, pour venger l'injure faite à la reine, et comment ce siége dura deux années.**

Bon prophète avait été le vieux duc Guérin de Montglave.

Charlemagne, en effet, eût mieux fait d'assoupir et d'accommoder cette querelle; mais, fier de la victoire qu'il venait de remporter sur les bords de l'Elbe, ému par les pleurs de la reine, déterminé par les barons que cette reine avait fait jurer de venger son offense, il partit à la tête d'une puissante armée, ravagea la frontière du Dauphiné, forma le siége de Vienne, et jura de n'en point partir qu'il n'eût pris cette ville, et tiré la vengeance la plus éclatante de Girard et d'Aymeri.

Malgré la valeur et la force de Roland, et des dix autres pairs qui suivirent Charles dans cette expédition, l'arrivée de Milon, d'Anseaume et d'Arnault de Beaulande, qui forcèrent les lignes de Charles et se jetèrent dans Vienne avec un puissant secours, ren di ce siége aussi long que meurtrier.

Pendant près de deux ans l'avantage fut égal des deux côtés, dans les sorties fréquentes que les quatre frères et leurs fils Olivier et Aymeri faisaient presque tous les jours pour ruiner les travaux.

Roland en vint souvent aux mains dans ces sorties avec les neveux de Girard, qui cherchaient à se distinguer sous les yeux de leurs pères et de leurs oncles; et le jeune Olivier surtout apprit à Roland, qu'il existait enfin un chevalier qui pouvait lui résister.

Lorsque Régnier accourut le premier au secours de Girard, la belle Olive avait obtenu de le suivre; et la jeune et charmante Belleaude, sa fille, l'avait accompagnée. Olivier aimait tendrement cette sœur; ils se ressemblaient beaucoup, et l'amour et les grâces paraissaient avoir pris soin de les embellir tous les deux.

Belleaude armait souvent son frère de sa main; et cette jeune princesse, au-dessus de la timidité de son sexe, montait quelquefois à cheval pour le suivre de loin lorsqu'il faisait des sorties, et pour le secourir s'il eût été blessé.

L'une de ces sorties ayant engagé pendant plusieurs heures un long et sanglant combat, on convint de part et d'autre d'une trêve de quatre jours, pour retirer les morts et prendre soin des blessés.

Rien n'était alors plus religieusement observé que ces sortes de trêves; toute animosité paraissait suspendue; et les chevaliers des deux partis, passant librement d'un camp à l'autre, ne combattaient ensemble que de courtoisie lorsque le hasard les rassemblait.

Le récit qu'Olivier avait fait à sa sœur de la valeur de Roland, donna le désir à Belleaude de voir ce célèbre paladin; et, pendant le second jour de cette trêve, elle pria son frère de la mener voir le camp de Charlemagne.

Olivier et son cousin obtinrent d'Olive, sa mère, de lui procurer ce plaisir; ils montèrent à cheval tous les trois; et, s'éloignant assez loin de la cité de Vienne, ils parvinrent jusqu'aux gardes-avancées, dont Ogier-le-Danois et Roland faisaient alors la visite.

## CHAPITRE XXXIX

**Comment Roland, en apercevant Belleaude, sœur d'Olivier, en tomba amoureux et ne put s'empêcher de lui exprimer hautement son admiration, en la priant de l'accepter pour chevalier.**

Ogier-le-Danois et Roland furent frappés de la beauté de la jeune sœur d'Olivier, et ils s'avancèrent tous deux vers elle avec un égal empressement, pour mieux savourer les perfections infinies de sa gracieuse petite personne.

Roland, surtout, resta ébloui.

Il avait aimé Angélique, qui lui avait été infidèle, ce dont il avait eu grand'peine à guérir. Belleaude lui fit oublier qu'il avait été malheureux, et son cœur s'épanouit aux enivrantes émotions que sa vue lui procura.

Un coup de foudre n'est pas plus vif que le trait qui frappa Roland, le vaillant chevalier. L'air noble, la démarche onduleuse, la taille divine, la modestie, l'enjouement de Belleaude, lui parurent mille fois préférables à la coquetterie adroite et au manége artificieux qu'Angélique avait employés pour le séduire.

N'osant pas encore s'adresser directement à cette gente pucelle, qui ressemblait si bien à un bouton de rose près de s'épanouir, il débuta par dire les choses les plus aimables à Olivier.

C'est toujours ainsi que les amoureux procèdent, naturellement ou par calcul. Ils savent très bien qu'un frère jeune est aimé de sa sœur, jeune comme lui, et qu'ils se font mutuellement des confidences

qui ne peuvent tourner qu'au profit du tiers intéressé à faire le sujet de ces causeries-là.

— Sire chevalier, lui dit-il, vous n'étiez déjà que trop redoutable pour moi dans les combats; que je vais craindre désormais de vous y rencontrer! Pourrai-je vous y reconnaître aux coups terribles que vous y portez, sans me rappeler en même temps des traits qui seront à jamais gravés dans mon âme?

Olivier sourit, en lui disant :

— Je désirerais, seigneur, que ceux de ma sœur fissent assez d'impression sur vous pour vous engager à ne plus regarder un frère qui lui ressemble, et qui vous admire, comme un ennemi. Pourquoi la funeste querelle de nos oncles me force-t-elle à me trouver les armes à la main contre un héros dont je ferais l'honneur et le bonheur de ma vie d'être le frère et le compagnon?

— Souvent ces sortes de guerres entre parents qui s'estiment, dit à son tour Ogier, se terminent par quelque heureux mariage entre les familles, qui resserrent leurs anciens nœuds. Si Charles n'était pas obsédé par sa vindicative dame, j'imagine une union charmante, bien propre à faire cesser ces guerres cruelles, comme à donner de nouveaux héros à la France.

En disant ces mots, il regardait Belleaude, qui rougit; et Roland, qui, se jetant à son cou, s'écria :

— Mon cher Ogier, puissent le brave frère et la divine sœur approuver dans leur âme ce que ton amitié pour moi te fait imaginer! Si quelqu'un doit avoir du pouvoir sur l'esprit de Charles, c'est le brave Ogier; je te conjure de lui rappeler ses véritables intérêts, et de lui représenter combien la guerre présente est nuisible à la religion comme à la France, les Sarrasins étant encore les maîtres de plusieurs de ses provinces méridionales, et le roi Marsille, maître de l'Espagne, se préparant à passer les Pyrénées pour nous attaquer. Tandis que, si nous étions unis, nous serions assez forts pour le chasser de l'Europe, lui faire repasser les Pyrénées, et le forcer de se retirer même au delà du détroit.

Ogier promit à Roland d'employer ses bons offices auprès de Charles.

Roland, s'avançant avec l'air le plus respectueux vers Belleaude :

— Ce jour-ci, lui dit-il, demoiselle, décide du reste de ma vie : je n'ose encore vous supplier de me recevoir pour votre chevalier; mais j'espère que désormais tous les actes de ma vie vous prouveront que vous n'en pouvez avoir un plus soumis et plus fidèle.

Belleaude ne put être insensible à l'hommage que lui rendait le neveu de Charles; et, désirant serrer les nœuds d'une amitié durable entre ce célèbre paladin et son frère Olivier :

— Seigneur, lui dit-elle, il n'est aucune reine dans l'univers qui ne dût s'honorer de vous avoir pour son chevalier, et mon frère Olivier me paraît désirer trop votre amitié, pour qu'il n'obtienne pas du duc Régnier, mon père, que j'accepte l'offre que vous venez de me faire.

A ces mots, ils se séparèrent avec de nouvelles marques d'estime.

## CHAPITRE XL

**Comment, à l'expiration de la trêve, le siége de Vienne fut repris, et comment le vieux Guérin, pour faire cesser cette guerre, proposa à Charlemagne de choisir deux champions de l'une et l'autre armée.**

Ogier-le-Danois et Roland retournaient près de Charlemagne, avec le dessein de le porter à la paix; mais ils perdirent bientôt l'espérance de l'y déterminer, lorsqu'ils apprirent que la reine venait d'arriver près de lui; et que cette reine vindicative avait conduit elle-même une armée de quarante mille hommes, pour la joindre à celle de Charles, presser le siége de Vienne, et donner un assaut général à cette cité.

D'un autre côté, Guérin de Montglave ayant appris que la reine s'avançait avec ce renfort, avait jugé qu'il était temps de voler au secours de ses enfants; et ce vieillard, très verdelet encore, parti de Montglave avec son ami Robastre à la tête de quatre mille lances, avait forcé le quartier de Salomon de Bretagne, et s'était jeté dans Vienne le même jour que la reine de France était arrivée au camp de Charlemagne.

Dès le lendemain, la trêve étant expirée, Charles, pour porter la terreur dans la ville de Vienne, parut à la vue des remparts et fit déployer la nouvelle armée qu'il venait de recevoir.

Impatienté de voir ces troupes nouvelles caracoller autour de la place et ayant l'air de défier ceux qui la défendaient, Robastre prit un détachement de mille lances, fondit sur elles et les mit en désordre à coups de levier.

De nouveaux corps soutinrent celui que Robastre faisait plier; Guérin, de son côté, le secourut : le combat devint opiniâtre et cruel; la nuit seule sépara les combattants, et la campagne resta couverte de morts et de blessés.

Les deux partis furent forcés de renouveler encore la trêve pour trois autres jours; et ce fut ce temps qu'Ogier saisit pour porter Charlemagne à la paix, en lui reprochant avec force qu'il faisait répandre le sang chrétien, au lieu d'employer ses grands vassaux et ses sujets à combattre les infidèles.

Charles se refusa longtemps à se rendre aux représentations d'Ogier, et finit par lui dire qu'il ne ferait jamais la première démarche, et que ce serait beaucoup s'il écoutait les propositions que Guérin et ses enfants feraient pour obtenir la paix.

Ogier fit avertir secrètement le duc Guérin des dispositions de Charles, et Guérin, prenant tout-à-coup son parti, fit partir un héraut, porteur de la lettre suivante, que Charles lut en présence de sa cour :

« Sire,

« Vous êtes plus grand seigneur que Guérin, mais Guérin ne vous cède point en courage.

« Vous êtes devenu son égal le jour où, jouant aux échecs avec lui, vous avez perdu votre royaume, qu'il vous a laissé. Il serait votre égal encore si, dans la mêlée, votre lance se croisait avec la sienne.

« Sire, je me souviens que mes mains ont été dans les vôtres : cela seul m'empêche de vous de-

mander le combat de votre personne à la mienne pour terminer nos débats. Mais, plus sensible que vous à la douleur de voir couler le sang chrétien, je viens vous demander de terminer cette guerre, sans cause sérieuse, en en remettant la décision au jugement de Dieu.

« Nommez donc un de vos chevaliers, le plus preux d'entre vos preux, pour combattre celui des miens que je présenterai. Si votre champion est vainqueur, la cité de Vienne vous sera remise. Si le mien remporte la victoire, vous vous retirerez avec votre armée.

« J'ai dit, Sire. Que Dieu nous juge ! »

Le premier mouvement de Charlemagne, à la lecture de ce message, fut de défier le vieux duc Guérin au combat, seul à seul ; mais les fortes représentations des pairs, et surtout du duc Naymes et de l'archevêque Turpin, l'en empêchèrent.

Ogier-le-Danois, Richard, duc de Normandie, Salomon de Bretagne et Roland, s'offrirent à Charlemagne pour ses champions.

L'embarras du roi était grand. Comment choisir entre ces valeureux hommes ? Il n'en fallait qu'un, et quatre se présentaient !

Pour couper court à son indécision, Charlemagne fit mettre les noms dans un morion et chargea le sort du soin de désigner le champion qu'il fallait.

Ce fut le nom de Roland qui sortit.

Guérin de Montglave, de son côté, en avait fait autant, précisément pour les mêmes raisons. C'est-à-dire que, pour un combattant qu'on demandait, dix s'étaient sur-le-champ prononcés, Aymeri en tête.

— C'est moi que cela regarde, mon père, puisque c'est moi qui ai amené cette querelle ! dit ce jeune homme, plein d'une ardeur sans pareille, je vous supplie donc de m'accorder l'honneur de combattre avec le champion qu'aura choisi Charlemagne !... Je ne saurais mieux débuter !

— Taisez-vous, jeune gars ! répondit le vieux duc. Les anciens savent mieux que vous ce qu'il convient de faire en ces graves occurrences... Votre rôle, à vous, est d'obéir, non de commander... Ne dépensez donc pas votre ardeur aussi follement... Réservez-la précieusement pour l'heure où il y sera fait appel...

Le duc Guérin de Montglave prit un morion, comme avait fait Charlemagne, mit dedans les noms de ses quatre fils, de ses petits-fils et le sien propre, et appela un garçonnet pour tirer un bulletin.

Ce fut le nom d'Olivier qui sortit.

— Ah ! je remercie le ciel de cette faveur insigne ! s'écria-t-il joyeux. Ni le duc Guérin, ni mon père, ni mes oncles, ni mes cousins n'exposeront leurs jours, et je me trouve heureux de combattre pour eux !...

En ce moment arriva un héraut d'armes, envoyé par Charlemagne à Guérin de Montglave, qui manda à ce dernier d'avoir à présenter son champion le lendemain matin, dans une petite île du Rhône, également distante du camp du roi de France et de la cité défendue par Guérin de Montglave.

## CHAPITRE XLI

**Comment Roland combattit contre Olivier pendant un temps assez long, et comment le casque de ce dernier étant tombé, il le reconnut, et à cause de sa grande ressemblance avec Belleaude, ne voulut pas continuer plus longtemps le combat.**



Un détachement de mille chevaliers sortit de Vienne, dès les premières lueurs du jour, et conduisit Olivier sur le bord du Rhône ; une barque le passa dans l'île avec son cheval, et la même chose fut observée du côté de Charles pour y conduire Roland.

Les deux chevaliers, la visière baissée, occupèrent de chaque côté l'extrémité de la lice qu'on avait formée pour eux, et s'élancèrent l'un contre l'autre au premier signal que donna le son des trompettes : leurs lances se brisèrent jusque dans leurs gantelets : leurs chevaux s'étant choqués pareillement, se renversèrent et roulèrent morts sur la poussière.

Les deux chevaliers, également ébranlés par cette atteinte et leur chute, se relevèrent en chancelant ; et, s'étant à la fin remis, ils tirèrent leurs épées, et se chargèrent avec une égale fureur.

Quelque force, quelque adresse que l'un et l'autre employassent dans ce combat, il dura deux heures, sans que les spectateurs pussent leur voir un avantage marqué l'un sur l'autre.

Olivier et Roland, également étonnés de la résistance que chacun d'eux trouvait dans son ennemi, redoublèrent la violence et la rapidité de leurs coups, sans la même précaution à les parer qu'ils avaient eue pendant ces deux premières heures. Saisissant leurs épées à deux mains, et se frappant en même temps, celle d'Olivier se brisa sur le bouclier de Roland ; et la fameuse Durandal ayant fendu *celui* d'Olivier, il fut impossible à Roland de l'en retirer.

Olivier jetant au loin son bouclier et l'épée de Roland, l'un et l'autre se saisirent avec leurs bras nerveux, et firent les plus grands efforts pour se terrasser. Plusieurs fois ils roulèrent ensemble sur la poussière, sans pouvoir se vaincre ; et dans ces différents mouvements, leurs casques, qu'ils cherchaient à s'arracher, se délacèrent ; et dans un moment où Roland faisait un peu perdre terre à son ennemi, le casque d'Olivier tomba, et Roland reconnut les traits de celle qu'il adorait, dans le brave frère de Belleaude.

A cette vue, Roland n'étant plus le maître de ses premiers mouvements, acheva de faire tomber son casque, serra, et ne serra plus qu'avec tendresse Olivier dans ses bras : l'un et l'autre se donnèrent la main, se jurèrent fraternité d'armes jusqu'à la mort, et se promirent de défier au combat mortel quiconque oserait leur reprocher de n'avoir pas achevé celui-ci.

Charles, qui voyait les combattants du haut d'un tertre, avait si souvent tremblé pour les jours de



son neveu Roland pendant le fort du combat, qu'il le vit se terminer sans peine par cet accord apparent.

Mais qui pourrait exprimer tous les sentiments de la charmante Belleaude, lorsque du haut d'une tour de Vienne elle reconnut Roland embrassant son frère, et lui donnant la main?

—Ah! s'écria-t-elle dans son premier mouvement, en présence même de Guérin, et de son père et de sa mère. Ah! Roland, ce que tu viens de faire t'assure à jamais mon âme; et je jure de la consacrer à Dieu dans un cloître, si ma main n'est pas à toi.

— Fille, dit le vieux duc Guérin, ainsi soit-il, je t'approuve, et le paladin est digne de ma race et de toi.

Belleaude, éperdue en revenant de ce transport, voulut se jeter aux pieds de Régnier et d'Olive, pour leur demander pardon; mais ce père et cette mère, qui frémissaient depuis le commencement du combat pour les jours d'Olivier, serrèrent Belleaude dans leurs bras, en lui promettant qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que celui qui venait de traiter Olivier comme un frère.

Les deux combattants s'étant réciproquement lacé leur casque, revinrent sur le bord du Rhône, qu'ils traversèrent à la vue des deux armées en se tenant par la main, et s'embrassèrent encore en se quittant sur l'autre rive.

Les paladins français allèrent au devant de Roland:

—J'en eusse fait autant que toi, mon ami, lui dit Ogier; et quiconque osera dire que tu n'as pas fait ce qu'un cœur loyal et ton courage te prescrivaient, en aura menti par la gorge.

Ogier avait une telle réputation dans la chevalerie, que tous les paladins français acquiescèrent à son opinion.

Mais la reine ne voulut point voir Roland, et lui fit dire qu'elle était malade.

Charles le reçut d'abord assez froidement.

Roland, incapable de pouvoir souffrir un dégoût, lui dit avec fierté:

— Donnez-moi, Sire, d'autres ennemis à combattre; et sachez que tous vos chevaliers sont las de cette querelle, qui donne le temps à vos vrais ennemis de se préparer à vous attaquer.

Ogier et le duc Naymes appuyant ce que Roland venait de dire, Charlemagne, qui sentait que ses paladins avaient raison, embrassa Roland, et permit même au duc Naymes d'envoyer à Vienne, et de proposer une trêve de quinze jours, pendant laquelle on entamerait des négociations pour la paix.

## CHAPITRE XLII

**Comment, sur ces entrefaites, un des amiraux du roi sarrasin Marsille, ayant enlevé Charlemagne pendant une partie de chasse, Guérin et ses enfants allèrent le délivrer; et comment le roi de France se réconcilia avec ces vaillants chevaliers.**

Il n'était que trop vrai que le roi Marsille se préparait à faire la guerre à Charlemagne.

Le roi sarrasin, maître des gorges des Pyrénées et d'une partie du Roussillon, avait formé plusieurs camps retranchés sous Perpignan et sous Bayonne.

Un de ses amiraux, homme entreprenant, les commandait, et faisait souvent des courses très éloignées à la faveur des bois; et lorsqu'il était chargé de butin, sa vigueur, et la légèreté des chevaux arabes et andaloux, assurait presque toujours sa retraite.

Cet amiral, sachant que le duc Guérin et ses fils étaient occupés par une guerre cruelle contre Charles, en devint encore plus audacieux; et prenant l'élite des troupes qu'il commandait, il parvint jusque dans une grande forêt à portée de la cité de Vienne, à la tête de six cents chevaliers arabes, et s'embusqua, dans l'espérance d'enlever quelques princes de l'armée de Charles ou de la famille de Guérin de Montglave, pour en tirer une grosse rançon.

L'amiral avait en avant des espions déguisés, qui journellement lui venaient rendre compte de ce qui se passait entre les deux armées.

Lorsqu'il apprit que les deux partis avaient juré pour quinze jours une nouvelle trêve, ses espérances redoublèrent; et connaissant la passion que Charles avait pour la chasse, il sépara sa troupe en quatre, les plaça dans les lieux les moins fréquentés, leur donna des signaux pour se rejoindre, et enjoignit à ses espions de redoubler d'activité.

Tout lui réussit bientôt; et les espions l'ayant averti, pendant une nuit, que Charles devait le lendemain chasser dans la forêt, il disposa tout pour enlever ce prince, ou du moins quelques-uns de ses pairs. Charles, plein d'une juste confiance dans la loyauté de Guérin et de ses enfants, étant venu chasser en effet le lendemain avec la plus grande partie de ses pairs, sans être armé, et n'étant suivi que d'un petit nombre de gardes, une des quatre troupes de l'amiral l'attaqua tout à coup; et les Sarrasins s'attachant à tuer les chevaux, plusieurs pairs furent démontés dans cette première attaque.

Un jeune page de Charles, reconnaissant aux turbans que son souverain était attaqué par les Sarrasins, s'enfuit à toute bride pour appeler des troupes à son secours; mais se trompant de chemin, et presque aveuglé par la peur, au lieu d'aller au camp de Charles, il suivit une route qui le conduisit aux portes de Vienne.

Ayant rendu compte en frémissant de l'état où Charlemagne se trouvait, toute la généreuse famille de Guérin de Montglave, étouffant son ressentiment, ne balança pas à voler à son secours.

Aussitôt ils s'armèrent, et montèrent à cheval avec ce qu'ils purent rassembler de chevaliers; et le duc Guérin, faisant atteler quatre puissants chevaux à son char, prit avec lui le géant Robastre et son levier.

Le petit page, revenu de sa frayeur, conduisit ces chevaliers viennois à l'endroit où Charles avait d'abord combattu: ils virent son cheval mort parmi ceux qu'ils trouvèrent dans le même état; ils trouvèrent plusieurs gens de sa suite massacrés; et l'un d'eux, qui respirait encore, leur montra la route que les Sarrasins avaient prise, en emmenant Charlemagne et ses pairs prisonniers.

Cette petite troupe de héros n'avait pu faire qu'une faible résistance, étant désarmée; et les quatre troupes de l'amiral s'étant réunies, Charles et les pairs, enveloppés et démontés, avaient été pris.

Les Viennois se mirent à leur poursuite; Robastre priant avec ferveur, et jurant quelquefois, anima si bien les chevaux à grands coups de son long rosaire, qu'ils joignirent les Sarrasins sur le bord d'un ravin très profond qu'ils n'avaient pu traverser.

Se jeter à bas du chariot, faucher les Sarrasins à grands coups de levier, ce fut pour Robastre l'affaire d'un moment.

Guérin, de son côté, courut avec le jeune Olivier à la troupe des Sarrasins qui faisait le plus de résistance. L'aïeul et son petit-fils mirent en pièces tout ce qui leur résista. Guérin fendit la tête de l'amiral qui tenait les cordes dont les bras de Charles étaient attachés; l'amiral entraîna Charles dans sa chute. Olivier se jeta alors à terre, coupa les cordes, présenta le cimeterre de l'amiral à Charles, le fit monter sur son cheval; et, le suivant à pied, il porta la mort dans le dernier rang des ennemis.

Charles, délivré, reconnut Guérin, Régnier et Girard. Il descendit, les embrassa les larmes aux yeux, et se jetant à genoux :

— Seigneur qui m'avez délivré, dit-il, je jure de regarder désormais Guérin comme mon frère, et ses enfants comme les miens, et d'accomplir le vœu que j'ai fait de visiter votre Saint-Sépulcre, avant que trois ans se soient écoulés.

Tandis que Charles prononçait ce serment dicté par la reconnaissance qu'il devait à l'Eternel, et à la famille de Guérin que la puissance divine avait amenée à son secours, le géant Robastre était à genoux de son côté, couvert du sang des Sarrasins.

— Ah! s'écria-t-il, du moins si je les avais baptisés! Hélas!... que d'âmes j'envoie aux enfers, avec de bonnes intentions dans la mienne!

En disant ces mots, il jeta son levier ensanglanté, se passa son rosaire autour du cou, et voulut retourner sur-le-champ dans son ermitage.

Charles et Guérin firent de vains efforts pour l'arrêter.

— Non, dit-il, Dieu m'appelle dans ma retraite; la fin funeste de Perdigon me fait frémir. Adieu, mes amis, vivez en paix. Vous ne me reverrez plus qu'au jour du grand jugement. Je n'ai plus rien à faire ici-bas, que de prier et de mourir en paix...

Il partit en effet, et Charles, au lieu de retourner à son camp, voulut achever de donner à Guérin des preuves de sa reconnaissance et de son estime.

— Conduisez à Vienne, lui dit-il, le prisonnier que vous venez de délivrer; c'est comme le vôtre que je veux vous demander la paix au milieu de la ville que la valeur de vos enfants a défendue si longtemps contre moi.

Alors, se faisant entourer des enfants de Guérin, et plaçant l'illustre vieillard à sa droite, il entra dans Vienne, et fut tout droit à la cathédrale jurer une alliance éternelle avec Guérin et ses enfants.

Lorsque cette nouvelle parvint à la reine, son cœur fut absolument changé; elle accourut et demanda Girard.

— Venez, noble duc, lui dit-elle en entrant, je vous apporte mon pied moi-même; vous et le jeune Aymeri, faites-en à votre volonté.

— Ah madame! s'écrièrent-ils tous deux en se jetant à ses genoux, et baisant ce joli pied qu'ils avaient voulu couper, oubliez l'orgueil de notre race et comptez-nous désormais au nombre de vos sujets les plus attachés et les plus soumis.

La reine fit à la duchesse Olive et à la jeune Belleaude les mêmes caresses que Guérin et ses enfants recevaient de Charles. On approuva l'alliance de Roland et de Belleaude, que Charles fit fiancer dans son cabinet, et dont le mariage fut arrêté pour le temps de son retour du Saint-Sépulcre.

Les fêtes les plus brillantes suivirent ce grand événement. Bientôt Charles, accompagné de toute cette illustre famille, à laquelle la duchesse Mabillette accourut se rejoindre, reprit le chemin de Paris pour donner ordre à ses Etats, et se préparer à son voyage de la Palestine.

Roland et son frère Olivier, plus amis, plus inséparables que jamais, jurèrent de ne se plus quitter, et n'habitèrent plus que le même palais.

## CHAPITRE XLIII

**Comment le roi Charlemagne partit pour la Terre-Sainte, et, à son retour, s'arrêta en Mésopotamie, où régnait le roi Hugon.**

Après sa délivrance des mains des Sarrasins, Charlemagne avait fait vœu de se rendre en pèlerinage au Saint-Sépulcre. Mais, ce ne fut qu'au bout de deux années seulement qu'il put tenir cette solennelle promesse.

Il partit enfin pour la Palestine, et le pèlerin le plus obscur de ses Etats n'eût pu visiter les Saints-Lieux avec plus d'humilité.

A son retour, Charlemagne, toujours accompagné de ses pairs, crut devoir aller voir le roi Hugon, prince d'une haute sapience, qui régnait alors en Mésopotamie, et dont le seul défaut était de n'être pas chrétien.

Mais il y a de nobles vertus sous tous les habits, et le cœur d'un idolâtre peut bien avoir les mêmes battements généreux que celui d'un fervent serviteur du Christ. Hugon était bon, doux, et hospitalier. Jérusalem était sous sa domination, et il en laissait l'accès libre aux pèlerins, pratiquant en cela la première des vertus de ce monde, à savoir la tolérance.

Depuis qu'il était dans les Etats de ce prince, Charlemagne avait reçu les marques les plus attentives de sa courtoisie et de sa générosité, et cela l'avait retenu en Mésopotamie plus longtemps qu'il n'y comptait séjourner tout d'abord.

En approchant un matin du lieu qu'habitait le roi Hugon, il arriva dans un hameau où des haras nombreux et des troupeaux immenses lui rappelèrent l'idée des anciens patriarches.

Celui qui commandait dans cette immense métairie, digne des anciens rois nomades, le reçut sous un riche pavillon, et le fit servir en vaisselle d'or.

Charles s'informant s'il trouverait bientôt le roi Hugon :

— Sire, nous sommes dans le temps, lui dit le chef de ces pasteurs, où notre maître s'occupe du labourage. Il a pour principe que la vraie richesse d'un Etat est dans sa population et dans son sol; c'est dans ce temps-ci qu'il s'occupe d'ensemencer les terres labourables, de faire défoncer et améliorer celles qui sont en friche, et de faire assembler la jeunesse nubile de ses nombreux villages, pour l'établir et la doter. Le tribut léger que chaque famille lui paie, suffit pour le rendre puissant. Ce tribut n'est jamais imposé que sur le produit annuel; et



cette espèce de taille réelle se lève sans frais, et se trouve presque toujours n'être que le superflu de l'abondance dans laquelle il entretient des familles heureuses, dont chaque année il voit augmenter le nombre.

Charles admirait secrètement une administration aussi sage, tandis que les jeunes chevaliers de sa cour se moquaient un peu de la simplicité de cet imitateur d'Abraham, et du vil emploi que, selon leur façon de penser, Hugon faisait de sa puissance et de son temps.

Bientôt des champs immenses, sillonnés par mille charrues, frappèrent les yeux de la cour de Charles. Une de ces charrues, couverte de lames d'or, et traînée par des bœufs plus blancs que la neige, leur fit connaître le roi Hugon qui la conduisait depuis le lever du soleil.

Ce prince sarrasin, voyant approcher Charles, remit le soin de continuer son ouvrage à l'un de ses enfants.

— Tout doit céder, dit-il à Charles, aux devoirs de l'hospitalité. Venez, seigneur, vous reposer dans mon palais; puissé-je vous en rendre le séjour agréable!

Charles, en arrivant dans la ville que Hugon habitait, fut surpris de ne voir que des femmes, des enfants et des vieillards.

— J'ai soin, lui dit Hugon, que nul de mes sujets en état de servir la société, ne lui soit inutile; ni moi, ni mes fils nous ne nous croyons dispensés de ce devoir, et l'emploi des forces et du temps nous paraît devoir être le premier de tous. Ce soir ces lieux seront plus habités; et chaque famille rassemblée recevra, comme ses bienfaiteurs, ceux qui s'occupent, pendant le cours du soleil, de la culture de ses champs.

Tout respirait chez Hugon la magnificence avec l'air de la simplicité.

Après un grand festin, où les vins les plus précieux de l'Archipel furent prodigués, Hugon, sur la fin du repas, fit appeler sa femme et ses enfants, pour faire honneur à ses hôtes; et la jeune et belle Jacqueline sa fille, vint, une cassolette à la main, remplir l'air de la salle des parfums les plus exquis.

— Qu'elle est belle! disait tout bas Olivier à son ami Roland; ah! qu'elle serait digne de parer le palais de Charles!

L'heure du repos étant arrivée, Hugon conduisit Charles et ses pairs dans une grande salle voûtée, soutenue par un seul pilier. Des lits magnifiques, rangés avec symétrie autour de cette salle, étaient préparés pour Charlemagne et pour ses pairs.

## CHAPITRE XLIV

**Comment, après avoir reçu l'hospitalité du roi Hugon, les pairs de Charlemagne se mirent à gaber joyeusement; et comment un espion les ayant entendus, alla tout raconter au roi de Mésopotamie.**

Hugon avait fait verser de fréquentes rasades à ses hôtes, pour mieux les fêter, et cela les avait mis en gaîté pour la plupart, Charlemagne tout le premier.

Les preux étaient seuls, Hugon s'étant retiré, et il leur était bien permis de rire à cœur joie de tout ce qu'ils avaient vu et entendu durant cette journée. Ces mœurs patriarchales, ce prince laboureur, ses sujets heureux, tout cela, en effet, prêtait beaucoup à la risée de nobles hommes habitués au métier des cours et au métier des armes. Les peuples pasteurs ne comprennent pas les peuples guerriers. Les peuples guerriers ne comprennent pas les peuples pasteurs.

Les compagnons du roi Charlemagne se mirent donc à gaber à leur aise, et quand les gentilshommes des provinces d'Oc étaient une fois en train de gaber, ils ne s'arrêtaient plus.

Les généreux vins de l'Archipel fouettaient plus que de coutume, et aussi plus que de raison, toutes ces imaginations déjà disposées naturellement à la gouaillerie. Ce fut à qui gaberait le mieux et le plus!

Charles et ses pairs ne soupçonnaient point qu'ils pussent être écoutés. Ils l'étaient cependant; le gros pilier qui joignait et soutenait les arceaux de la voûte était creux; et, soit défiance, soit curiosité, Hugon avait fait cacher dans ce pilier un interprète grec, qui savait toutes les langues de l'Europe.

Charles, entrant dans la plaisanterie de ses pairs, fut le premier à dire:

— Par saint Denis! quoique l'acier de Syrie soit le meilleur de tous, que le roi Hugon me présente un de ses hommes couvert d'une triple cotte de mailles, je prétends le couper en deux d'un seul revers de ma Joyeuse.

Roland suivant les gabs:

— Pour moi, dit-il, si je veux sonner de ce cor de toute ma puissance, je suis sûr d'ébranler tous les bâtiments de la cité, de façon à les faire tous tomber en un monceau.

Olivier, dont le cœur et l'imagination étaient enflammés par l'idée qu'il conservait de la charmante Jaqueline, se releva vivement sur son séant.

— Ma foi, mes compagnons, dit-il, je n'ai pas besoin de gaber pour proposer ce qu'aucun de vous ne pourrait terminer à son honneur. O Jacqueline! belle Jacqueline! Ah! si je vous tenais entre mes bras, quoique les nuits à présent soient les plus longues de l'année, et que le soleil, avant cinq heures du soir sous l'horizon, ne reparaisse qu'à sept du matin à l'orient; oui, charmante Jacqueline, vous compteriez bien doucement ces heures; aucune ne vous paraîtrait mal employée ni trop longue!...

Quoique l'espion grec caché dans le pilier, fût moins effrayé de ce nouveau gab que des deux premiers, il y fit plus d'attention, et le trouva plus téméraire encore.

— Par sainte Sophie! dit-il, il faut que ce paladin qui revient de Jérusalem, ait une foi bien vive dans le secours de la grâce. Je serais moins surpris, s'il eût parié de transporter une montagne.

Ogier prenant la parole:

— Par l'âme de mon aïeul Doolin, dit-il, dès que demain matin nous serons levés, j'attacherai mon baudrier à l'énorme pilier qui soutient cette salle; et, le tirant à moi d'une seule main, je parie de le mettre en poudre, et de faire abîmer la voûte. Si

même vous voulez sortir du lit, ajouta-t-il, je vais dès tout à l'heure vous en donner l'amusement.

L'espion eut une peur effroyable, et déjà il pensait à se sauver, lorsqu'il entendit les pairs se mettre à rire et dire au Danois que cela serait aussi bon pour le lendemain matin.

Le duc Naymes gaba, pour sauter tout armé quinze toises de haut, malgré son âge.

Aymeri dit, que d'une seule croquignole il briserait le cou du roi Hugon.

Turpin, qu'il boirait tout le vin de sa cave en disant sa messe.

Richard, duc de Normandie, qu'il arrêterait l'eau de la rivière, de façon à submerger les plus hauts clochers.

En un mot, les treize gabs furent des paris d'accomplir les faits les plus incroyables; et comme, hors ceux du jeune Olivier et du duc Naymes de Bavière, il n'y en avait pas un qui ne fût très nuisible au roi Hugon comme à ses sujets, l'espion se retira du pilier dès que Charles et les pairs furent endormis, avec l'âme pénétrée de frayeur, et courut en tremblant rendre compte au roi Hugon de tout ce qu'il venait d'entendre.

## CHAPITRE XLV

**Comment le roi Hugon, pour punir les preux de Charlemagne de leurs gabs intempestifs, les fit cerner par ses troupes; et comment les preux ayant fait un terrible massacre des gens envoyés contre eux, Hugon demanda la paix.**



Gaber est une excellente chose, certes; mais cela peut avoir parfois ses inconvénients. Tout le monde n'aime pas les gaberies, surtout ceux qui en sont l'objet. Et ce qui serait accepté ici est condamné là-bas. Affaire de climat et d'habitude!

Charlemagne et ses preux avaient eu le tort de prendre la Mésopotamie pour la France, et Hugon se chargea de le leur prouver.

Hugon était scandalisé et outragé de l'audace des paladins français, et de la façon désagréable dont ils entendaient acquitter envers lui l'hospitalité généreuse qu'il leur avait offerte.

— Puisqu'ils me bravent jusque dans ma cour, s'écria-t-il, du moins ils ne m'auront pas bravé en vain!... Tout roi pasteur que je suis, je sais défendre mes Etats et mon honneur... Ils se sont vantés de choses dont je les ferai repentir...

En conséquence de ce, le roi de Mésopotamie fit prendre secrètement les armes à tous les habitants de la ville. Il sortit de son palais, qu'il fit envelopper pour que personne ne s'échappât, et distribua ses troupes en différentes colonnes, avec mission d'attaquer Charlemagne et ses pairs au signal qu'il en donnerait.

Heureusement, un de ses pages, d'origine française, entendit ce complot. Il aimait et servait fidèlement Hugon. Mais il aimait aussi sa première patrie, et, comme il s'agissait de la vie du roi Charlemagne, il résolut de prévenir ce prince et de l'engager à fuir.

Prenant une route détournée, il accourut au milieu des paladins, et leur raconta tout.

— Peste soit du vieux fol! s'écria le jeune Olivier. Voilà comme sont la plupart des étrangers; ils sont de mauvaise compagnie, et n'entendent pas la plaisanterie.

— Es-tu fou, lui dit son ami Roland, de traiter d'étrangers des gens qui sont chez eux? Vive Dieu! je ne suis point surpris que, si nos gabs ont été entendus, ils ne nous regardent, nous, comme des gens fort peu courtois et fort étranges.

— Eh bien! repartit Olivier, n'était-il pas beaucoup plus simple qu'ils nous missent au pis? Tout ce qu'ils pouvaient honnêtement exiger, c'est que chacun de nous exécutât le gab qu'il avait fait: j'aimerais mieux entreprendre le mien, que de me battre!

— Ma foi, mon cher Olivier, dit Roland, tu présumes trop de toi: je suis sûr que tu te bats fort bien; et je pense qu'il te sera beaucoup plus facile de terrasser à tes pieds quatorze de nos ennemis que d'égaler une clepsydre, en marquant toutes les heures d'une aussi longue nuit.

Pendant cette légère dispute entre le très sensé Roland et l'avantageux Olivier, Charles et ses braves pairs s'armaient de toutes pièces, et lorsque les troupes de Hugon osèrent paraître, ils en firent une si cruelle déconfiture, que le bon roi de Mésopotamie, désespéré de voir périr tant de bons et honnêtes laboureurs, fit promptement sonner la retraite, et demanda de parlementer avec Charles.

— Roi français, lui dit-il, pourquoi viens-tu m'insulter dans mon cour par des gabs injurieux? C'est violer les droits de l'hospitalité.

— Roi d'Orient, répondit Charles, ne l'as-tu pas violée toi-même par ta défiance injurieuse qui t'a fait espionner tes hôtes?

— Mais, dit Hugon, les chrétiens se font-ils donc un jeu du mensonge? La loi que je suis le punit par la mort; et quand même je te ferais grâce, quand je remettrais tes compagnons en liberté, ne seriez-vous pas à jamais tachés par l'opprobre d'avoir mérité d'être punis pour le plus lâche de tous les crimes?

Le reproche de Hugon était sanglant; Charles en sentit toute la force. Mais ce prince, innocent dans son cœur, espéra l'être assez devant Dieu pour en obtenir des grâces surnaturelles, qui pussent frapper Hugon et l'amener à son culte. Plein de confiance dans le pouvoir suprême, il osa attester devant Hugon que, loin de mentir, ni lui ni ses compagnons n'avaient rien dit qu'ils ne pussent exécuter.

— Reviens dans une heure, dit-il, roi Hugon, et puisque tu connais les gabs, choisis celui que tu veux voir exécuter.



Hugon y consentit; il laissa Charles pour une heure avec ses compagnons; mais il ne fit point retirer ses troupes, et fit barricader toutes les issues de son palais.

## CHAPITRE XLVI

Comment Charlemagne, après avoir promis au roi Hugon que ses pairs accompliraient les gabs qu'ils avaient faits, se repentit, en songeant combien leur accomplissement était difficile. Comment, ensuite, un ange lui apparut pour le rassurer à ce sujet.

Bientôt Charlemagne se repentit de son imprudence. Il convenait intérieurement que ses pairs et lui n'auraient point dû hasarder, au milieu des Orientaux, des plaisanteries à peine admises à Paris.

L'archevêque Turpin anima sa confiance dans le secours du Très-Haut; et Charles, se prosternant, frappa sa poitrine, et sa prière fut écoutée.

Un envoyé de la cour céleste fendit l'immensité de l'espace, et vint le rassurer :

— Charles, lui dit-il, ne tente plus le Dieu vivant; il accorde à ta prière de renouveler les miracles qu'il fit pour les Hébreux; il va manifester sa gloire et son pouvoir au milieu des infidèles. Hugon reconnaîtra la protection qu'il accorde à ses enfants, et pour cette fois les gabs seront exécutés, mais pour cette fois seulement.

Charles s'humilia et ne douta point de l'exécution des promesses de l'ange. Aussi, de pied ferme, il attendit le retour du roi Hugon.

Ce prince, empressé de confondre Charles, revint au bout d'une heure; et la barbe blanche et l'air caduc du duc Naymes l'ayant frappé :

— Bonhomme, lui dit-il, tu t'es vanté de sauter, tout armé, quinze toises de haut; je suis bien aise que tu sois le premier dont j'aie à punir la démence. Naymes n'hésita pas : il se présenta au pied d'un mur de cette hauteur. Aussitôt le mur s'entr'ouvrit, Naymes le traversa au petit pas, et dans le même instant, un fantôme qui lui ressemblait parut, aux yeux de tous les musulmans, avoir franchi d'un seul saut cette grande élévation.

Hugon admira et dit à part soi ·

— Ce vieillard, sans doute, est aimé du Très-Haut.

Turpin leva les mains au ciel pour le remercier.

Hugon remarqua alors son teint fleuri, et le triple ventre de chanoine, dont vingt ans d'archiépiscopat l'avaient décoré.

— Eh bien, dis-moi donc, derviche de Reims, lui dit Hugon, prétends-tu toujours boire tout le vin de ma cave d'un seul trait?

— Et toi, roi Hugon, dit Turpin, crois-tu que rien puisse être impossible à la puissance de Dieu? Fais apporter ici cet immense tonneau, reste du paganisme et des triomphes de Bacchus, qui fait l'ornement de l'hippodrome de ta ville; fais-le remplir, et je veux qu'il me serve de burette, en célébrant des mystères que tu devrais adorer.

Cinq cents hommes, conduisant mille chameaux, purent à peine ébranler cet énorme tonneau de quelques toises, et les sommeliers de Hugon lui certifièrent que toute la provision de vin en remplirait à peine les deux tiers. Ils essayèrent vainement d'exécuter les ordres de Hugon; et Turpin, échauffé par l'ardeur de son zèle pour confondre les mécréants, but d'un seul trait les six premiers muids que les sommeliers apportèrent.

Les vignes avaient été gelées cette année-là, et le bon Hugon, prévoyant que l'archevêque de Reims accomplirait son gab, crut devoir faire semblant d'être satisfait de cet essai. Mais Turpin, en pointe de vin, cria que c'était une supercherie, et qu'on ne pouvait pas défier impunément l'archevêque à boire des meilleurs vins de la chrétienté.

— Par Mahom! sire archevêque, lui dit Hugon, j'aime mieux vous donner le tonneau vide que plein! vous le remplirez à loisir du vin de vos côteaux; prenez-le, et je vous quitte de votre gab.

Turpin, acceptant cette proposition, fit transporter ce monstrueux tonneau sur les vaisseaux de Charlemagne, qui le fit porter, en mémoire de ce miracle, à Heidelberg.

## CHAPITRE XLVII

Comment, après que le duc Naymes et l'archevêque Turpin eurent accomplis leurs gabs, jugés d'abord impossibles, le roi Hugon voulut faire accomplir les autres.



Hugon avait une liste exacte des gabs, et il était presque épouvanté d'avoir vu l'exécution si facile des deux premiers.

Après avoir lu et relu le détail de ceux qui restaient, et les avoir trouvés tous trop dangereux pour risquer de les voir s'accomplir, il se mit à sourire.

— Oh! par les cent mille millions de houris du paradis, j'en tiens un qui va vous confondre, dit-il à Charles. Quel est le fou d'entre vous autres, qui s'est vanté de surpasser Mahomet, Omar et Caleb, dans une nuit qu'il passera près de ma fille Jacqueline?

L'amour seul eût peut-être suffi pour engager

Olivier à se présenter. Comment donc aurait-il pu balancer à se déclarer, lorsqu'il se sentait rassuré par les promesses de l'ange?

Hugon, dans l'espoir de confondre Charles et ses paladins, ne balança pas non plus; et prenant Olivier d'une main et Jacqueline de l'autre :

— O Mahomet! s'écria-t-il, depuis cinquante ans je suis fidèle à ta loi; mais les grâces que j'ai reçues de ta main ont toujours été courtes et passagères. Si le Dieu des chrétiens fait triompher ce paladin, je renonce à ton culte, et j'embrasse la loi consacrée par des miracles si fort au-dessus de l'ordre ordinaire de la nature.

A ces mots, s'apercevant que le soleil cessait d'éclairer le sommet d'une montagne qui réfléchissait le soir ses derniers rayons, il enferma le jeune paladin et la belle Jacqueline sous un riche pavillon.

Olivier était né galant. Son début fut de se jeter aux genoux de Jacqueline :

— Gente pucelle, ma vie est entre vos mains, lui dit-il; j'aime mieux la perdre que de vous déplaire. Ah! belle Jacqueline, je vous la consacre à jamais... si vous me la conservez. Hugon a cru ne vous livrer qu'une victime, et c'est l'époux le plus tendre et le plus fidèle que le ciel vous envoie, et qui vous offre et sa main et son cœur.

La princesse d'Orient, accoutumée dès l'enfance à l'obéissance la plus aveugle, ne put s'empêcher d'être vivement touchée de la déférence et des sentiments qu'Olivier lui marquait dans ce moment. Elle ne répondit rien, un non l'eût rendue coupable envers son père, un oui lui paraissait trop précipité.

Jacqueline n'avait jamais vu d'objet aussi séduisant que le jeune et charmant Olivier : dans l'embarras extrême de sa position, elle crut ne devoir ni lui répondre ni se défendre.

Qu'elle fut délicieuse la première heure de cette nuit! La seconde fut attendue avec impatience, et ce fut encore Olivier qui se plaignit de la longue attente de la troisième.

Tous deux se regardèrent tendrement, lorsque l'iman annonça la quatrième heure du haut des minarets.

Jacqueline écoutait Olivier avec un plaisir jusqu'alors inconnu pour elle.

—Non, non, je ne me séparerai jamais de vous, lui disait-elle. Qu'elle est sage, qu'elle est divine cette loi qui prescrit la constance! Heureuses Françaises, vous n'avez donc point à craindre de rivales?...

Olivier l'assura qu'elle n'en aurait jamais.

L'iman interrompit cette conversation par ses cris aigus, qui marquaient la cinquième heure.

Jacqueline, tendrement occupée du bonheur d'éclairer son esprit en écoutant Olivier, osait déjà lui faire des questions; et lorsque l'iman cria pour la sixième fois, elles commençaient à devenir embarrassantes.

Olivier, qu'un zèle ardent animait, continua de lui parler avec le même feu. Mais il eut besoin de rappeler toute sa présence d'esprit, pour continuer à mettre la même chaleur dans ses propos, pendant la septième heure qui lui parut bien courte en comparaison des premières. Cependant, encouragé par les progrès de ses instructions, et Jacqueline prévenant déjà ce qu'il avait à lui dire, la huitième et la neuvième heures de cette charmante et longue nuit achevèrent de la confirmer dans la douce idée qu'Olivier était le plus éloquent, le plus éclairé de tous les hommes, et qu'elle était trop heureuse que cet aimable paladin se fût lié par les serments les plus sacrés avec elle.

L'iman n'avait pas encore averti les dévots musulmans de la dixième heure, lorsqu'Olivier s'aperçut que la belle Jacqueline se recueillant en elle-même, méditait sur tout ce qu'il venait de lui dire.

Il se mit à méditer aussi sur ce qu'il devait expliquer encore à sa charmante prosélyte.

Il est bien naturel, qu'après neuf heures d'une conversation aussi suivie, la méditation le soit d'un doux sommeil. Ils y furent plongés tous les deux pendant les trois heures suivantes : mais la docilité de la douce Jacqueline pour les instructions du paladin français, méritèrent les soins que prit l'ange dont la promesse avait rassuré Charles. Cet ange, quoique invisible sous le pavillon, avait souvent inspiré le paladin et redoublé sa ferveur; il veilla sur ces nouveaux époux; ce fut à lui que Jacqueline dut le songe le plus vif et le plus charmant : l'illusion de ce songe devint une réalité pour elle.

Enchantée des instructions d'Olivier, Jacqueline, quoique ce fussent toujours les mêmes, les trouva toujours nouvelles, plus fortes et si convaincantes, que passant ses bras autour du cou d'Olivier, lorsque le cri de la treizième heure la réveilla :

— Je me rends! s'écria-t-elle, mon cher Olivier. Oui, j'abjure, je déteste une loi cruelle, injurieuse pour mon sexe : elle l'exclut du paradis des vrais croyants, et la tienne m'en fait goûter déjà les délices. Oui, mon cœur et mon âme sont à toi pour toujours! Achève de confirmer en moi la grâce dont tes instructions me pénètrent.

Olivier, réveillé d'une façon si douce, sentit en même temps tout son zèle se ranimer. Jamais on ne parla, jamais on n'employa mieux les deux heures qui lui restaient.

— Croyez, chère Jacqueline, lui disait-il encore (lorsqu'un bruit importun l'avertit qu'on allait les séparer), croyez à tout ce que vous vient d'apprendre l'époux que le ciel vous destinait sans doute, puisque c'est son pouvoir qui l'a conduit près de vous.

— Ah! dit Jacqueline, il faudrait que je fusse bien incrédule : je ne veux désormais voir et penser que d'après toi. Quel charme pour moi, de devoir un bonheur éternel à l'amant que j'adore, et de répéter sans cesse avec lui les leçons qui m'ont su convaincre!

## CHAPITRE XLVIII

**Comment l'arrivée du roi Hugon interrompit le gab qu'Olivier était en train d'accomplir avec Jacqueline; et des conversions qui en furent la suite.**

Le pavillon qui s'ouvrit dans le même temps et l'arrivée de Hugon, interrompirent ces tendres époux. Charles, l'archevêque Turpin et le muphti

le suivaient : ce dernier voulut exiger de Jacqueline un serment terrible, avant de répondre à son père.

— Non, je ne te reconnais plus, lui dit-elle; j'abjure les erreurs qui m'ont caché jusqu'ici les vérités sublimes et consolantes dont Olivier vient de me convaincre. C'est entre vos mains, monseigneur, dit-elle à Turpin, que j'atteste le Dieu vivant, que les grâces qu'il répandit dans le sein d'Olivier sont passées dans le mien, et que pas une heure de cette nuit ne s'est écoulée sans que je n'en aie reçu de nouvelles. O mon père, dit-elle au roi Hugon, mon ignorance ne me permet point encore de décider si la nouvelle servante du Dieu des chrétiens est honorée par l'accomplissement d'un miracle : je ne vous dis rien que de véritable; c'est à vous de l'apprécier...

Dans ce moment, une grâce efficace remplit le cœur du bon roi Hugon.

— Oui, c'en est un, ma fille! s'écria-t-il; n'en attends jamais un semblable de la part des hommes. O Charles! ô Turpin! je me rends : je vous quitte des autres gabs, et je vous demande avec ardeur d'achever de m'éclairer, et de me mettre au nombre des enfants du Dieu que vous servez.

Le muphti, soit politique, soit qu'il fût véritablement touché, leur fit la même demande.

Turpin, pleurant de joie, disait en regardant Olivier, dont les yeux brillaient d'amour et de gloire :

— Mon ami, n'oublie jamais la reconnaissance que tu dois à l'Etre suprême, de t'avoir choisi pour convertir les infidèles; mais oublie cependant les moyens dont tu t'es servi; il ne faut point abuser de la grâce...

Hugon et le muphti publièrent eux-mêmes ce miracle éclatant; et les Mésopotamiens, gens doux, honnêtes et tendrement attachés à leurs familles, s'empressèrent à recevoir l'eau salutaire de la main de Turpin, et méritèrent de participer aux grâces dont Olivier venait d'être comblé.

De ce moment, Hugon jura l'alliance la plus étroite avec Charles; ils retournèrent ensemble à Jérusalem, où Charlemagne reçut de sa main les reliques les plus précieuses; et les deux rois ayant arrêté que Hugon se rendrait à Paris avec Jacqueline, pour y célébrer son mariage avec Olivier, en même temps que celui de Roland avec Belleaude, Charles repartit avec ses pairs et le fils aîné du roi Hugon, pour retourner en ses Etats.

Il serait assez difficile de préciser l'heure fortunée de cette longue nuit à laquelle le fils de Jacqueline dut le jour. Ce sont là mystères que nous n'avons pas à sonder. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un fils en fut l'heureuse issue. Il eut nom Galien, et devait un jour devenir aussi célèbre que son vaillant père.

## CHAPITRE XLIX

**Comment Charlemagne apprit l'invasion de son territoire par une armée de deux cent mille Sarrasins commandés par le roi Marsille, et comment, apres différentes attaques, il se résolut à livrer une bataille décisive.**

Il était écrit sans doute là-haut que le roi Charlemagne ne pourrait goûter longtemps les douceurs du repos.

Chaque année lui amenait de nouvelles affaires, et chaque fois, sa guerroyante ardeur se réveillant de plus belle, il partait pour conquérir et pour soumettre, quelquefois vaincu, souvent victorieux. Expéditions contre les Saxons, guerres contre les Lombards, guerres contre les Espagnols, luttes à l'intérieur, luttes partout.

Charlemagne apprit que le roi Marsille, son ennemi acharné, venait de recommencer la guerre, et qu'à la tête d'une armée de deux cent mille hommes, il avait franchi les Pyrénées et était venu ravager de nouveau la France.

Charles fit alors un appel suprême à l'élite de la chevalerie, appel auquel s'empressèrent de répondre tous ses grands vassaux. Il lui en vint du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, de partout.

Guérin de Montglave et sa vaillante lignée, fils et petits-fils, furent les premiers à lever leurs bannières pour accourir à l'appel de leur souverain.

Charlemagne eut ainsi, au bout de quelque temps, une armée digne de lui, à opposer à l'armée formidable du roi Marsille; mais, avant qu'il eût pu la réunir, ce chef sarrasin lui avait pris plusieurs fortes cités.

Si, avec Charlemagne, marchaient les plus illustres et les plus vaillants hommes qu'il fût au monde, avec Marsille marchaient des rois qui disposaient de troupes nombreuses, Balligant, Sanseron, Langallie, Pinard et vingt autres chefs de païens.

La lutte devenait ainsi plus sérieuse et plus terrible que jamais.

En vain Charlemagne et ses pairs firent-ils les efforts les plus héroïques pour chasser Marsille et les nuées de Sarrasins qui l'accompagnaient partout, et les contraindre à repasser les monts.

Les cités et les forteresses dont Marsille s'était emparé, lui servaient de point d'appui. Difficile était de le déloger!

Cette guerre de postes, d'embuscades et de siéges fut d'une longueur extrême, le roi sarrasin évitant toujours avec un art extrême d'en venir à livrer une bataille décisive; et ce ne fut que de proche en proche et d'années en années, que Charlemagne put réussir à le repousser du cœur du royaume, en le forçant à reculer vers les Pyrénées.

Ce fut ainsi qu'arriva l'année 778, année néfaste pour la France!

Charlemagne voulut en finir et il fit marcher son armée, dont Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, et quelques autres de ses pairs, formaient l'avant-garde.

## CHAPITRE L

**Comment, par la trahison de Ganelon, le roi sarrasin Marsille espéra détruire l'avant-garde de Charlemagne; et, comment, au point du jour, son espion vint l'avertir que Roland et ses gens étaient à Roncevaux.**

Ganelon, le perfide Mayençais, livra aux Sarrasins le secret des marches et contremarches de l'armée de Charlemagne. C'est ainsi que le roi Marsille apprit que l'avant-garde du roi de France, commandée par le vaillant Roland, venait de s'engager dans les défilés de Roncevaux.

Lors, ce roi païen s'en vint à la rencontre de Roland, à la tête de deux cent mille Sarrasins, décidé à jouer cette dernière partie et à écraser le meilleur de l'armée de Charlemagne, avant que ce prince fût seulement averti de sa présence.

— Charlemagne sera vaincu cette fois, sans retour possible! s'écria-t-il avec joie, en apprenant par le traître Ganelon que le roi de France était assez loin de Roland avec le gros de son armée. Roland mort, l'avant-garde écrasée, je marcherai alors sans obstacle à travers le beau royaume de France comme en pays conquis!... Je jure bien que je ne laisserai debout ni moustier, ni chapelle, que je mettrai mes idoles à Saint-Denis et que je ferai de Paris ma demeurance!...

Puis, appelant les rois et les princes qui l'accompagnaient dans cette formidable expédition Marsille leur dit :

— Or ça, seigneurs et amis, chevauchons, chevauchons!... Car Charlemagne a laissé Roland et Olivier, et son avant-garde composée de vingt mille hommes au plus.... Nous sommes deux cent mille, nous; nous avons le nombre, la force et le courage!... Chevauchons! chevauchons! Vous, Langallie, vous irez par devers le soleil couchant, et Pinard de Brunefeuille ira vers le soleil levant... Vous, Margallant, vous irez de l'autre quartier, avec quarante mille hommes... Les autres quarante mille nous suivront trestous, en faisant le plus grand bruit qu'ils pourront. Ainsi détruirons-nous aisément Roland et Olivier et les vingt mille hommes qui composent leur avant-garde!... Chevauchons! chevauchons!...

Marsille ayant ainsi parlé, sa formidable armée prit l'ordre de bataille qu'il avait indiqué, et elle marcha pendant toute la nuit à travers les gorges et les défilés de ces monts pyrénéens.

Puis Marsille envoya en avant son espion pour savoir exactement quelles positions occupait ou allait occuper l'avant-garde commandée par Roland.

Cet espion avait été espion chrétien, avant d'être espion païen. Mais il avait été obligé de se sauver de France pour éviter la hart, ayant tué et volé une trentaine de petits marchands. Il connaissait donc à merveille la langue des pays voisins et ces pays eux-mêmes.

Au point du jour, il revint vers le roi Marsille et lui dit :

— Sire, ne vous arrêtez point. Vous êtes à près d'une lieue des Français, qui sont à Roncevaux, où ils campent à cette heure. Hier au soir j'ai vu Roland : il chevauchait fièrement à bannière déployée, comme un homme sûr du succès... C'est à vous de le détromper, Sire... Si vous le voulez, vous écraserez comme fourmis cette poignée de Français : ils ne peuvent vous échapper maintenant, cernés qu'ils sont par votre nombreuse et irrésistible armée...

Marsille, tout joyeux de cette bonne nouvelle, alla l'annoncer aux princes de sa compagnie, qui, tous, furent aussi joyeux que lui.

Lors, les Sarrasins sonnèrent leurs trompettes, tant et tant que la terre en tremblait et que les échos des vallées leur renvoyaient leurs fanfares plus éclatantes encore.

Devant eux, marchait, déployée, l'enseigne de Mahomet, qui était de fin or et ouvrée fort richement.

— Mort à Roland! cria Marsille.

— Mort à Roland! répétèrent les quatre cent mille hommes de son armée.

## CHAPITRE LI

**Comment Marsille et les autres Sarrasins frappèrent sur Roland et Olivier, et sur les chrétiens; et comment, à leur tour, Roland, Olivier et leurs gens frappèrent sur les Sarrasins.**



Or, chevauchèrent ainsi les païens, en menant grand bruit. Les compagnons de Roland vinrent à lui et lui dirent :

— Sire, avisons bien à ce que nous ferons, car voici l'armée des Sarrasins qui s'avance vers nous comme armée de sauterelles. La terre retentit du bruit de leurs pas et des fanfares joyeuses de leurs trompettes : ils sonnent déjà notre hallali, les païens! Armons-nous trestous! Armons nous! Ganelon nous a trahis.

Roland, en entendant cela, pleura comme un enfant, non par peur, certes, mais par douleur de la trahison et de la fausseté de Ganelon.

— Ah! traître et vilain! s'écria-t-il. Vous voilà dès aujourd'hui maudit dans votre postérité! On dira Ganelon comme on dit Judas!... Traître! traître! traître! Compagnons, les païens demandent la bataille : il ne faut pas la leur refuser, quoiqu'ils soient



supérieurs en nombre à nous. Mettons-nous en position de les combattre et de les vaincre, avec l'aide de Dieu, en qui nous devons avoir fiance comme en nous-mêmes!... Oubliez tous que vous avez quelque part des parents et des amis qui ont besoin de vos bras et de vos cœurs : n'écoutez que votre courage! Olivier, mon beau compagnon, ne vous éloignez pas de moi, je vous prie... Ne pensez pas à Jacqueline, votre mie, ou, si vous y songez, tirez-en un nouveau courage pour combattre les Sarrasins. Ce que vous ferez pour l'amour d'elle, je le ferai, moi, par amour pour notre roi!...

— Beau compagnon, répondit Olivier en laçant vitement son heaume, vous ne doutez pas de moi, j'espère!... Vous verrez aujourd'hui que je sais frapper sur Sarrasins comme marteau sur enclume!...

— Gondrebœuf, reprit Roland, allez, je vous prie, vers Charlemage et informez-le de la passe où nous sommes...

— Sire, dit Gondrebœuf, avec votre permission je resterai avec vous pour rompre le premier ma lance sur les Sarrasins... Charlemagne apprendra par d'autres, plus tard, le péril où nous sommes...

Roland demanda à Bézard de Montdidier ce qu'il venait de demander à Gondrebœuf. Bézard lui fit la même réponse.

— Thierry d'Ardennes ne laissa jamais son seigneur en bataille, dit-il à Roland; son fils l'imitera, quoique lui en doive coûter... Je vous requiers donc le premier assaut, cher sire!...

Par ainsi, Roland dut renoncer à envoyer vers Charlemagne. Il monta sur un tertre qui dominait les environs et aperçut les Sarrasins qui arrivaient à bannière déployée.

Dévalant aussitôt de cette éminence, il revint vers ses compagnons.

— Mes amis, leur cria-t-il, il ne faut plus que frapper à présent... Les Sarrasins sont en marche sur nous... il en vient tant qu'on ne les saurait nombrer!...

Lors, les nobles français s'avancèrent à la rencontre des Sarrasins, et la mêlée commença. Mêlée terrible! Fière et sanglante bataille! Horrible tuerie!

Langallie et Pinard coururent contre Roland.

Le premier était très fort; le second avait un crâne inentamable et une chair plus dure qu'acier. On reculait devant eux comme devant un bataillon : Roland, courroucé, leva sa Durandal qui retomba sur l'oncle de Pinard, qu'elle étendit mort sans plus de façons. Un mouvement des combattants sépara Pinard et Langallie du chef des preux français.

Olivier, de son côté, travaillait très vaillamment sur les païens. Et autant en faisaient d'autres chevaliers de haute renommée, comme Yvon et Yvoire, le duc Béranger, Bézard de Montdidier, l'archevêque Turpin, qui tous criaient : « Montjoie-Saint-Denis » avec enthousiasme et faisaient sur les armes des Sarrasins un si grand bruit d'épées qu'on n'aurait pas entendu Dieu tonner.

Mais le plus fort massacre, la tuerie la plus sanglante était due à Roland et à Olivier, les deux inséparables compagnons. Si bien même, qu'à plusieurs reprises, en les voyant tous deux emporter têtes et bras à chaque coup d'épée, le roi Marsille maudit le comte Ganelon et l'heure où il lui avait vendu chevaliers de tel nom et de telles prouesses.

Roland et Olivier se battaient de fière façon. Mais, par malheur, les Sarrasins étaient nombreux : aussitôt fauchés, aussitôt repoussés, comme mauvaises herbes. Les Français en tuaient beaucoup; mais ils tuaient beaucoup de Français avec leurs flèches et les pierres de leurs frondes. Que peut le courage contre le nombre?...

— Ah! Dieu, s'écria Olivier, que tu es traître, comte Ganelon!... Ah! Charlemagne, noble empereur, combien d'amis et de serviteurs vous aurez perdus aujourd'hui!...

La bataille fut longue, aussi longue qu'horrible. Les vingt mille hommes de Roland s'en allaient un à un; il en restait à peine une poignée pour lutter encore contre ce qu'il restait des cent mille Sarrasins.

— Sire, sire, criaient à Roland ses valeureux compagnons d'armes, sonnez de votre cor, afin que vous entende et vienne le roi Charlemagne, votre oncle! Pour Dieu! sire, sonnez de votre cor!...

— Seigneurs, répondit Roland, Charlemagne est trop loin : il ne m'entendrait pas! Il nous faut mourir ici, compagnons!...

Roland et Olivier continuèrent leurs massacres, et leur exemple donna de nouvelles forces à la poignée de vaillants hommes qui combattaient à leurs côtés. La Durandal de Roland, surtout, faisait un hideux abattis de têtes, de jambes et de bras, qu'on voyait là par monceaux. Mais les Sarrasins étaient nombreux comme les sables de mer, comme les brins d'herbe d'une plaine, et la poignée de chevaliers français diminuait d'instant en instant!...

— Ah! sire, s'écrièrent des blessés et des mourants, en tournant vers Roland des regards de reproche, vous nous faites bien durement mourir!... Vous n'avez pas voulu sonner de votre cor : le roi Charlemagne serait venu et nous aurait secourus!... Adieu, Roland!

— Seigneurs, répond mélancoliquement Roland, Charlemagne est trop loin... Aucun de vous n'a voulu aller vers lui, lorsqu'il en était temps encore; il s'agit de mourir debout comme de vaillants preux que nous sommes... Mourons donc, compagnons, puisque c'est le bon plaisir de Dieu! L'ange qui doit recevoir nos âmes plane au-dessus de nous en ce moment!...

Cependant, au bout de quelque temps, en face de ce sinistre champ de bataille où étaient couchés, endormis pour l'éternité, dix-huit à dix-neuf mille de ses compagnons, le brave Roland se résolut à faire ce à quoi il s'était si obstinément refusé jusque-là : il sonna du cor.

Le cor disait :

— Charles, roi Charles, empereur Charles, venez, venez, venez vitement, car aujourd'hui celui que vous aimez le mieux au monde sera mort!...

Roland sonna par trois fois du cor; il en sonna avec une telle force qu'une de ses veines se rompit et que le sang vint écumer en une mousse rosée sur ses lèvres.

— Compagnon, cria en ricanant le roi Marsille, vous avez corné pour néant !...

— Je ne le fais point pour être secouru par Charlemagne, mais pour être vengé par lui, répondit Roland. Archevêque Turpin, ajouta-t-il, venez plus près de moi, que je vous parle une dernière fois... Si Dieu vous garde de mort, faites chanter des messes pour nous, car il n'y a point de remède : il nous faut aujourd'hui mourir.

— Sire, répondit Turpin, je le vois bien comme vous le voyez. Nos meilleurs amis et nos plus braves compagnons sont partis : il nous faut partir comme eux. Mais il n'y a pas de messes à me demander : je vivrai et mourrai avec vous, s'il plaît à Dieu !... Embrassons-nous donc!

En ce moment, le roi Langallie se rua sur Olivier, qui était à quelques pas de Turpin, et le frappa rudement de sa lance, armée d'un bon fer aigu et tranchant. Le haubert et l'écu d'Olivier furent percés d'outre en outre, tant et tant que le sang lui sortit de tous côtés.

— Au diable sois-tu ! cria joyeusement le roi païen. Tu n'es pas Roland, mais tu es son ami, c'est presque lui que j'ai tué !...

— Roland, dit Olivier d'une voix languissante, je suis venu à ma fin... Beau compagnon, vengez-moi !

— Un mourant ne peut pas venger un mourant, répondit Roland, frappé de toutes parts par des Sarrasins accourus pour le châtier du meurtre qu'il venait de faire de leur roi Marsille. Allons mourir ailleurs qu'en face de ces païens, ajouta Roland en voyant qu'il perdait tout son sang. Turpin, venez-vous?....

— Oui, car, ainsi que vous et Olivier, je suis blessé à mort, et ces mécréants chagrinent ma vue. Il ne fait pas sain ni gai de s'en aller en l'autre vie en compagnie de ces mécréants maudits!...

Un bouquet d'arbres se trouvait à quelques pas de là ; les trois héroïques hommes s'y traînèrent comme ils purent, en laissant un large sillon de sang derrière eux ; là, du moins, ils pouvaient mourir tranquilles !

## CHAPITRE LII

**Comment Galien se mit à la recherche d'Olivier son père, et comment, après avoir fait une assez grande déconfiture de Sarrasins, il arriva auprès du buisson d'arbres où agonisaient les trois preux de Charlemagne.**

Jacqueline avait élevé le fils d'Olivier, le beau Galien, né d'un gab fait imprudemment en Mésopotamie.

Galien avait cru en force, en adresse et en vertu, sous cette aile maternelle qui l'avait sans cesse réchauffé.

Il avait été armé chevalier, et c'était un des plus dignes de cet honneur.

Comme Olivier était parti depuis longtemps avec Roland pour aller combattre les Sarrasins du roi Marsille, et que la tendre Jacqueline n'en avait pas eu la moindre nouvelle, elle s'était enfin décidée à envoyer Galien à sa quête.

Galien partit donc, suivi d'un petit nombre de chevaliers, pour se rendre à l'armée de Charlemagne.

Hélas ! il arriva à Roncevaux comme la bataille finissait.

Il s'engagea résolûment dans le défilé où la mêlée avait été si ardente, où elle était si terrible encore. Une fois là, Galien se mit à rechercher inquiètement parmi les morts pour découvrir Olivier. Mais il ne vit rien qu'une mer de cadavres sur laquelle couraient des nuées de Sarrasins comme autant de diables d'enfer.

Désespéré de ne pouvoir retrouver son père, Galien se précipita à la rencontre d'une vingtaine de ces mécréants qui avaient fauché si en plein les rangs des chrétiens.

— Chiens ! corbeaux ! s'écria-t-il avec rage en décollant les têtes à droite et à gauche à chaque coup de Flamberge, sa bonne épée. Vous périrez tous ici, en l'honneur d'Olivier que vous avez lâchement assassiné, en vous mettant cent contre lui ! Nul de vous n'échappera, j'en jure Dieu !

Galien frappait, frappait toujours ; mais, à chaque Sarrasin qu'il abattait, il semblait qu'il en sortît cinquante autres de terre. Ils entouraient le vaillant jeune homme qui luttait avec le sublime courage du désespoir.

— Ah ! doux Dieu ! murmura-t-il, ne permettez pas que je meure avant d'avoir embrassé mon père Olivier, mort ou vif ! Après, doux Dieu de justice, je serai content de mourir, si tel est votre bon plaisir...

Puis, apercevant Girard de Cécille, qui lui venait à la rescousse, il lui cria :

— Girard, Girard, allez-moi quérir un bâton de néflier, afin que j'abatte ce Sarrasin qui me barre sans cesse le passage !... Voilà bien des coups que je lui porte sans pouvoir entamer sa chair...

Pendant que Galien s'escrimait vaillamment contre ses assaillants, Girard alla couper un fort bâton de néflier et le lui apporta en faisant une trouée sanglante parmi les Sarrasins.

— Je ne vous frapperai plus de mon épée, car ce serait peine perdue ! cria Olivier au païen, en faisant le moulinet avec son bâton. Mon épée s'ébrécherait : ce bâton ne rompra pas !

En effet, au premier coup que le Sarrasin reçut, son heaume en fut enfoncé, tellement même, que sa cervelle en jaillit çà et là dans toutes les directions.

Galien l'acheva avec quatre autres coups, appliqués en différents endroits avec la même vigueur.

— Vous vous êtes vanté à moi de la mort d'Olivier ! s'écria-t-il avec colère ; puisqu'il est mort, je l'aurai vengé au moins !...

Comme les assaillants augmentaient en nombre d'instant en instant, Galien fit un effort désespéré pour leur échapper, et il réussit à gagner un étang qu'ombrageait un petit bois ; précisément le bois où



**Roland et ses compagnons étaient en train d'expirer. Les Sarrasins l'y poursuivirent.**

## CHAPITRE LIII

**Comment Galien reçut le dernier soupir et la dernière parole d'Olivier son père, de l'héroïque Roland et de l'archevêque Turpin.**



oland entendait bien ce qui se passait, et sans deviner de quoi il s'agissait, il appela Olivier, d'une voix qui n'était déjà plus qu'un souffle de moribond.

— Compagnon, lui dit-il, je vois un chevalier que trente Sarrasins ont assailli... Le pauvre gars est seul : il n'a avec lui qu'un écuyer... il va succomber... Le voilà qui se réfugie en ce buisson d'arbres... Les Sarrasins s'éparpillent... il en vient de tuer une douzaine... son écuyer en a tué quatre... C'est un valeureux homme que ce chevalier... Regardez-le, compagnon, cela réjouira votre dernière heure, comme cela réconforte la mienne !...

En effet, Galien arrivait à toute bride sous le taillis qui abritait les mourants.

Olivier releva sa tête décolorée et défaillante, sur laquelle coulaient des ruisselets de sang, et il parut tout surpris en apercevant ses armes que portait Galien.

— Voilà mon épée ! s'écria-t-il. C'était l'épée du roi Hugon de Mésopotamie... Et ce blason ! Comment se fait-il qu'il le porte ?... Sire, au nom de votre mère, répondez-moi : d'où tenez-vous cette épée que vous maniez si vaillamment ?... D'où portez-vous ce blason !... Répondez-moi ! répondez-moi !...

— Sire, répondit Galien, je le porte de mon légitime droit, de par mon père Olivier, qui jadis m'engendra dedans Constantinople en la fille du roi Hugon, laquelle avait nom Jacqueline-la-Belle.

Olivier tressauta, et les dernières larmes qu'il dût verser en ce monde lui vinrent aux yeux.

— Compagnon, cria-t-il à Roland, c'est mon fils que tu vois !... Le fils de Jacqueline et d'Olivier ! Maintenant je puis mourir, beau compagnon ! J'ai embrassé mon héritier !...

Olivier et Galien se tinrent étroitement accolés pendant quelques instants, cœur à cœur, main dans main.

— Sire, dit Galien à Roland qui contemplait cette scène déchirante avec la mélancolie d'un homme qui meurt loin de ceux qu'il aime ; sire, dame Belleaude vous salue plus de cent mille fois... Elle vous aime et vous aimera toujours.

— Bel ami, murmura Roland en embrassant le vaillant fils d'Olivier, vous qui vivrez, vous saluerez Belleaude de la part de ceux qui vont mourir... Mon dernier souffle aura été pour elle ; vous lui transmettrez de votre fraîche bouche de vingt ans le dernier baiser de mes lèvres rouges de sang, le sang qui me monte du cœur...

— Vous saluerez pour moi le roi Charlemagne, murmura l'archevêque Turpin en se tournant sur le côté, pour mieux mourir et pour qu'on ne le vît pas mourir.

Galien s'aperçut alors qu'Olivier changeait affreusement de visage. De vermeil comme feu qu'il était d'abord, il devint tout-à-coup vert comme feuille, puis noir comme charbon.

— Père ! père ! s'écria-t-il, vous mourez donc ?.. Ah ! cher père, il faut nous quitter ici-bas, je le vois bien... Je prie Jésus-Christ qu'il vous veuille recevoir en sa gloire de paradis, car vous en êtes plus dignes que nuls au monde, vous et vos vaillants compagnons...

Lors il lui prit la tête en son giron et le baisa plus de cent fois.

— Ah ! beau fils, souffla péniblement Olivier, il est trop tard maintenant pour épouser Jacqueline, ce dont je suis bien dolent, parce qu'on t'appellera toujours bâtard... Enfin, Dieu me pardonnera peut-être... si tu me pardonnes, toi, cher fils... Je t'en prie... Salue ta mère pour moi, et porte-lui ce bel anneau d'or...

Puis sa voix s'éteignit.

Beau fils, dit à son tour Roland d'une voix qu'on entendait à peine, n'oublie pas de saluer Belleaude en mon nom, et de lui dire que je l'ai aimée jusqu'à la dernière minute de ma vie mortelle... Prie-la de ne jamais se marier... Qu'elle entre dans une abbaye et y consacre ses jours au Seigneur... et à mon souvenir... De cette façon, peut-être pourrons-nous nous revoir encore quelque part... là où vont les créatures qui ont aimé et qui n'ont pas su haïr... Adieu !

— Sire, répondit Galien navré, ne vous inquiétez de rien... je ferai religieusement votre message auprès de votre mie... mais j'ai peur qu'elle ne meure de deuil en l'apprenant, car elle vous aime de bon cœur...

— Ainsi soit-il !... murmura Roland, en se raidissant dans une dernière convulsion.

Galien se pencha sur lui et le baisa au front : Roland était mort.

Galien se releva, baisa de nouveau Olivier : Olivier était mort aussi.

Galien alla vers l'archevêque Turpin.

— Beau fils, râla ce vaillant homme, n'oublie pas de saluer Charlemagne de ma part...

Et, cela dit, il expira.

—



## CHAPITRE LIV

Comment Galien, après avoir embrassé Olivier, Roland et Turpin, sonna du cor; et comment Charlemagne accourut.

Navré, Galien embrassa une dernière fois ces héroïques morts, embaumés dans leur gloire.

Une troupe d'anges descendit en ce moment, plana au-dessus du champ de bataille où se croisaient les imprécations et les râles, les soupirs et les cris d'appel, les râles et les angoisses, et finit par s'approcher du lieu où étaient les preux de Charlemagne.

Galien les vit et s'agenouilla, admirant.

Les anges entourèrent d'une auréole lumineuse les trois corps d'Olivier, de Roland et de Turpin, reçurent leurs âmes valeureuses et s'envolèrent aussitôt en les emportant sur leurs ailes jusqu'au pied du trône de l'Eternel.

Galien, baigné de larmes, se releva, s'empara du cor de Roland et sonna avec désespoir.

Charlemagne entendit cette fanfare funèbre et il accourut avec son armée.

Il était trop tard!

— Sire, lui dit Galien en lui montrant d'un geste éloquent les trois preux étendus sur l'herbe rouge de leur sang généreux, voilà ce qui fut Roland, votre neveu; voilà ce qui fut Turpin, votre ami; voilà ce qui fut Olivier, mon père!... Ah! sire, quelle perte nous venons de faire là!..

Charlemagne resta pendant quelques instants triste et songeur devant ces trois cadavres blêmes et ensanglantés.

— Oh! quelle guerre! murmura-t-il. Quelle guerre! Elle aura coûté le plus pur sang de la France!..:

Puis il se secoua, donna de l'éperon dans les flancs déjà rouges de son cheval, et le noble animal prit sa course ardente à travers le champ de bataille.

Galien et ses autres preux le suivirent et fondirent avec impétuosité sur les païens, qu'ils mirent bientôt en déroute. Le roi Marsille fuyait: Galien se précipita à sa poursuite, le dépassa, revint contre lui et le tua.

— Au nom de mon noble père Olivier! lui cria-t-il.

## CHAPITRE LV

Comment Girard de Vienne arriva à Blaye, où il apprit la mort de Roland et de son neveu Olivier. De la douleur qu'il en ressentit, par rapport à Belleaude, la mie de Roland.

Quelque temps après le désastre de Roncevaux, Charlemagne se dirigea vers Blaye, où était déjà arrivé Girard de Vienne, le quatrième fils du noble duc Guérin de Montglave.

Girard s'informa auprès de tout le monde et apprit la cruelle vérité, sur Turpin, sur Roland et sur Olivier, son neveu.

Quand Girard eut appris cela, il en eut une grande douleur. Il revint à son hôtel, commanda qu'on ne laissât entrer personne dans sa chambre, et qu'on dît à Belleaude qu'il était malade, afin qu'elle n'insistât pas pour parvenir jusqu'à lui.

Puis, le lendemain, il partit à la rencontre du vieux roi Charlemagne.

Belleaude survint, sur ces entrefaites.

— Où est allé mon oncle? demanda-t-elle. Je suis toute ébahie qu'il n'ait pas pris congé de moi; ce n'est pas sa coutume d'agir ainsi...

Personne ne lui répondit.

Belleaude reprit :

— Je sais bien que le roi Charlemagne revient d'Espagne, où il a battu les païens. Mais je n'ai point de nouvelles de mon ami Roland, ni de mon frère Olivier. Comment cela se fait-il?...

Les chevaliers qu'elle interrogeait répondirent qu'ils n'en savaient rien.

Pendant que Belleaude s'enquérait ainsi, Charlemagne chevauchait. Comme il approchait de Blaye, il vit venir à lui Girard.

— Mon neveu Roland est mort! lui dit Charlemagne, plein de tristesse.

— Mon neveu Olivier est mort! répondit Girard, en proie à la même tristesse.

— France est perdue! France est perdue! reprit Charlemagne à voix basse et dolente. Nous avons laissé périr Olivier et Roland, les deux meilleurs chevaliers du monde!

A cette parole du roi succéda un silence navrant. Ce fut Girard qui reprit:

— Sire, Belleaude est avec moi à Blaye, que ferons-nous d'elle? Elle ne sait encore rien ni de Roland ni d'Olivier... Elle apprendra leur mort et son âme en prendra un deuil éternel!...

— Girard, répondit Charlemagne, on ne peut céler cela, il faut qu'il en soit ainsi.

On arriva à Blaye.

L'entrée de Charlemagne fut triste. Il amenait avec lui, pour être enterrés là, les corps morts de Roland et d'Olivier!...

Charlemagne se rendit au palais, où il manda Belleaude, qui accourut.

Le vieux roi l'attira sur sa poitrine, la baisa au front et lui dit :

— Belle amie, savez-vous de quoi je vous prie? C'est de ne point vous dolenter outre mesure de ce que je vais vous apprendre.

— Et qu'avez-vous donc à m'apprendre, Sire?... demanda Belleaude, pâle et tremblante.

— Vous avez perdu Roland et Olivier traîtreusement occis à Roncevaux! répondit Charlemagne, en embrassant de nouveau Belleaude.

Quand elle eut entendu cette cruelle parole, tout le sang de son corps se changea et retourna, et elle tomba tout de son long à terre, morte.

— Quelle piteuse fin! murmura tristement Charlemagne en contemplant la pauvre Belleaude. Ah! Ganelon! Ganelon! Comme je te ferai mourir vilainement!

## CHAPITRE LVI

Comment Belleaude, morte de douleur en apprenant la piteuse fin de son ami Roland, fut enterrée dans le même cercueil que lui. Comment, ensuite, Charlemagne voulut faire juger par ses pairs le traître Ganelon, qui prit aussitôt la fuite.

Belleaude fut enterrée à côté de son doux ami Roland, dans le même cercueil, afin que fussent réunies dans la mort, ces deux créatures du bon Dieu qui n'avaient pu être réunies dans la vie.

Ce douloureux devoir rempli, Charlemagne revint en France. Girard aussi.

Ganelon avait été arrêté et mis en prison, sous bonne garde.

Charlemagne manda ses barons et leur dit :

— Seigneurs, je vous prie de juger de quelle mort doit mourir le traître Ganelon, par qui la destruction de nos gens a été faite... Quant à moi, il me plaît qu'il meure d'une mort âpre et dure, car on ne saurait trop tourmenter un pareil criminel!

Le comte Ganelon avait été là amené.

— Le seigneur Charlemagne m'accuse à tort de trahison, s'écria-t-il. Je jure, par le Dieu qui souffrit mort et passion, que voici l'exacte vérité. Quand je quittai le roi Marsille, il me promit de renoncer à son faux culte et d'embrasser la religion chrétienne. Jamais il ne fut parlé entre nous de la trahison des Français, et s'il y a eu à Roncevaux mal venu, il n'est pas venu par moi...

Gondrebœuf-le-Frison interrompit Ganelon pour lui dire :

— Vous mentez, trahisseur, vous mentez! Et si le roi Charlemagne le permet, je vous le ferai voir, tous deux armés et montés à cheval!

— Je ne demande pas autre chose! répondit le Mayençais avec une joie contenue.

— Seigneurs, dit Charlemagne, ce champ-clos ne doit pas être accordé... Car d'une chose prouvée on ne doit pas combattre... Ganelon est un traître : il doit mourir de la mort des traîtres!

Lors, se levèrent tout-à-coup le sire d'Apremont et cinquante autres traîtres du lignage du traître Ganelon, qui dirent :

— Empereur Charlemagne, faites-nous raison et justice! Le champ-clos doit être accordé au comte Ganelon, de droit légitime, puisqu'il est faussement accusé. Vous ne trouverez personne au monde pour soutenir qu'il a jamais vendu au roi Marsille les douze pairs de France et vous-même... Ce n'est que par soupçons que vous le pourriez savoir... Ganelon est haï de beaucoup, c'est pour cela qu'on lui veut du mal et de la honte... Mais il y a une justice au ciel s'il n'y en a pas sur terre, et Dieu fera bien éclater malgré vous l'innocence de notre parent et ami!... Octroyez-nous donc le champ-clos, Sire : c'est le mieux que vous puissiez faire! Il vous en sera tenu compte par tous vos loyaux chevaliers...

Charlemagne, ébranlé dans sa conscience accéda à cette demande et accorda le champs-clos.

Tout aussitôt, les barons sortirent. On amena un bon destrier pour Gondrebœuf-le-Frison, un bon destrier pour le comte Ganelon. Mais, avant qu'on eût pu soupçonner ce qu'il voulait faire, ce dernier montait sur son cheval, lui enfonçait ses éperons dans le flanc et s'éloignait avec la rapidité de l'éclair.

Il alla ainsi droit à Soissons.

## CHAPITRE LVII

Comment Ganelon, que poursuivaient les barons de Charlemagne, fut pris dans un bois par un écuyer nommé Thierry, et ramené pieds et poings liés. Comment Pinabel demanda le champ-clos pour prouver l'innocence de son oncle.



Mais qui fut émerveillé de cette fourberie diabolique? Ce furent, certes, Charlemagne et ses barons.

On s'arma, on monta à cheval et l'on poursuivit à outrance le fugitif, mais sans espérance de l'atteindre, tellement il allait avec hâte.

Une fois à Soissons, le comte Ganelon s'était arrêté dans un bois pour laisser souffler son cheval, qui en avait grand besoin. Derrière lui, mais sans se douter qu'il était si près d'eux, arrivèrent les barons de Charlemagne.

— Ah! Dieu, s'écria le roi, tout dolent, Ganelon m'échappe!...

Un écuyer, en faisant une reconnaissance, aperçut le fugitif.

Cet écuyer se nommait Thierry.

— Larron, cria-t-il à Ganelon, qui en ce moment était descendu de cheval, vous demeurerez!

Ganelon eut peur. Il se jeta à genoux et dit d'une voix humble :

— Messire, ne me tuez pas! Au nom du ciel, ne me tuez pas!

On dit communément qu'il n'est rien si couard qu'un larron qui se sent coupable. Ganelon le prouvait bien.

Quand Thierry vit que le traître se rendait, il lui ôta son épée, ne lui laissa couteau ni armure, lui lia pieds et mains avec des sarments verts arrachés çà et là dans le bois, et le conduisit ainsi à Charlemagne.

— Merci, Thierry! s'écria joyeusement le roi en voyant revenir son écuyer et son prisonnier. Merci, Thierry! Tu m'as servi loyalement: je m'en souviendrai. Or ça, maintenant, compagnons, il faut juger ce traître, et sans perdre une minute!...

— Sire, dit Ganelon, si je me suis enfui, je vous dirai pourquoi, mais ce n'est pas pour ce que vous croyez, non!... Je vois bien que tout le monde, ici, est contre moi... Je n'ai là ni parents, ni amis pour me défendre...

— Ganelon, répondit Charlemagne, tout cela ne vous vaut rien. Vos paroles sont inutiles... Maintenant que je vous tiens, je ne vous lâche plus... Je vous ferai mourir à grand tourment, je vous le jure... Jamais vous n'aurez le champ-clos : si je vous l'accordais encore, vous fuiriez encore.

— Sire, dit Pinabel, qui était parent du comte, vous faites tort à Ganelon puisque vous ne voulez pas qu'il fasse la bataille... Alors je combattrai pour lui et prouverai qu'il est innocent contre tel champion qu'on voudra... Et si je suis vaincu, je consens à être pendu haut et court au plus prochain gibet, et à ce que mon oncle meure aussi vilainement de la mort que vous choisirez...

— Je jure que vous aurez bataille avec moi, car vous êtes tous des traîtres dans votre famille! dit à son tour Thierry d'Anion. Sire, ajouta-t-il en se tournant vers Charlemagne, octroyez-moi la bataille, afin que je prouve la trahison de cette lignée de vilaines gens...

— Thierry, répondit le roi, vous voulez là une grande folie!...

— Sire, dit Ogier, accomplissez le gré de ces mauvaises gens, afin qu'on ne dise point que vous avez fait mourir Ganelon à tort.

— Soit! répondit Charlemagne.

Le combat fut accordé et fixé au lendemain matin.

En attendant, le comte Ganelon fut enfermé dans une tour et gardé à vue, ce dont il enragea beaucoup.

## CHAPITRE LVIII

**Comment Pinabel et Thierry eurent ensemble bataille, et comment Thierry coupa la tête à Pinabel et la porta à Charlemagne.**

Aux premières lueurs du jour, la messe dite, Pinabel et Thierry se trouvèrent en présence, armés de toutes pièces.

On apporta les Saints et tous deux, en présence des barons, jurèrent dessus qu'ils avaient le bon droit et combattaient pour la cause juste.

— Je jure que Ganelon n'a pas fait trahison, dit Pinabel.

— Je jure que Ganelon est un traître, dit Thierry.

Charlemagne donna le signal : les chevaux partirent, les deux lances se rencontrèrent. Le choc fut si violent qu'elles en volèrent en éclats.

Lors, les deux champions tirèrent leurs épées et allèrent l'un contre l'autre, tous deux fiers et rugissants comme lions en rut.

Chaque coup faisait jaillir des heaumes des milliers d'étincelles. Aucun des deux adversaires ne faiblissait; tous deux restaient debout, plus acharnés que jamais.

La bataille fut longue et redoutable.

Bientôt, cependant, un coup d'épée bien dirigé par Thierry, glissa le long de la cuisse de Pinabel et lui fit blessure. Ce que voyant et sentant, Pinabel, de peur de pis, dit à Thierry :

— Si tu te veux accorder à moi, je te ferai donner à mariage la fille du duc Béranger, et, en outre, une bonne partie de l'avoir du comte Ganelon... Fais ma volonté, je te prie!...

— Tais-toi, répondit Thierry, tais-toi; je ne me veux point accointer de traître et méprisable lignage : j'y aurais trop peu d'honneur!...

Et, en disant cela, le vaillant Thierry porta à Pinabel un second coup, plus terrible que le premier, puisque le neveu de Ganelon en fut renversé.

Pinabel à terre, Thierry se pencha sur lui, lui coupa la tête et la porta au roi Charlemagne.

— Merci, Thierry, dit le roi. Maintenant, seigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses barons, nous n'avons plus qu'à condamner Ganelon.



## CHAPITRE LIX ET DERNIER

**Comment Ganelon fut attelé à quatre chevaux et fut ainsi démembré et occis.**

De quelle mort doit mourir ce trahisseur? demanda Charlemagne à ses barons.

— Qu'il soit noyé, dit l'un.

— Qu'il soit pendu, dit un autre.

— Je demande qu'il soit attelé à quatre chevaux et démembré, dit Gondrebœuf-le-Frison.

— Accordé, cela! répondit Charlemagne.

On amena Ganelon, blême et déconfit.

Charlemagne l'avertit de quelle mort il allait mourir.

— C'est bien, répondit le comte Ganelon, je l'ai méritée, pour cette trahison-là et pour d'autres encore que je vous ai célées jusqu'ici... Je vous demande seulement une grâce : c'est de me faire mourir vite!

— Accordé! dit encore Charlemagne.

Le jour même, en effet, Ganelon fut attelé à quatre chevaux qui tirèrent chacun de son côté.

Au bout d'un quart d'heure, le corps du trahisseur était partagé en quatre quartiers, que Charlemagne fit incontinent porter en quatre cités, où ils furent accrochés au gibet.

Cela fait, Charlemagne vint à Paris, après avoir donné congé à ses barons d'aller chacun chez soi.

— 1516 —

FIN DE GUÉRIN DE MONTGLAVE.

# LA CHANSON DE ROLAND

La bataille de Roncevaux,— qui est comme une sorte de hors d'œuvre dans le Roman de *Guérin de Montglave*, mais un hors d'œuvre qui vaut mieux que tout le reste de l'ouvrage,—la bataille de Roncevaux a eu, dans son temps, un retentissement qui dure encore aujourd'hui à l'oreille des lettrés et des gourmets littéraires. Elle fut le défilé des Thermopyles de ce chevaleresque Léonidas qui avait nom Roland; elle fut le Waterloo de ce premier Napoléon qui avait nom Charlemagne.

Cette glorieuse et navrante défaite, où vingt mille Français combattirent contre deux cent mille Sarrasins, fit battre le cœur du monde entier. Roland devint aussi populaire que le Christ, et Ganelon aussi exécré que Judas-Iscariote.

Le récit de cette défaite serait mieux venu à sa place dans le Roman spécial, ou plutôt dans les Romans spéciaux consacrés à Roland. Mais il se trouvait dans *Guérin de Montglave;* nous n'avions ni la mission ni le vouloir de le supprimer : nous l'avons laissé là où d'autres écrivains l'avaient placé.

Comme la *Chanson de Roland* est devenue aussi populaire que Roland lui-même, quelques-uns de nos lecteurs pourraient s'attendre à la trouver ici,— sur la foi de M. le comte de Tressan, qui en parle comme d'une simple chanson. Pourquoi pas une romance ?

Or, cette fameuse *Chanson de Roland* est tout simplement un poëme de quatre mille cinq cents vers environ, — le poëme épique le plus grandiose et le plus merveilleux que nous ayons, n'en déplaise à Arouet de Voltaire et à sa docte cabale. Il n'y a pas de roman en prose qui vaille ce poëme-là, dans toute la collection des romans de chevalerie.

Quel est son auteur? quelle est sa date?

M. Francisque Michel— qui est un savant — l'attribue à Turold, et le dit du XII<sup></sup>e siècle.

M. François Génin — qui était aussi un savant — l'attribue à Théroulde, et le dit contemporain de la traduction du livre des *Rois*, c'est-à-dire du Xe siècle.

Lequel a raison? Probablement tous les deux. Quand le champ des hypothèses est ouvert, tout le monde a le droit d'y entrer et d'y faire sa cueillette. Je pencherais cependant à croire que le poëme de Théroulde ou de Turold, — c'est une affaire de latinité! — est du Xe siècle, car son style, sa forme, sa langue en un mot, est de beaucoup antérieure à la langue de Robert Wace, de Chrestien de Troyes, de Jordan Fantosme, et autres écrivains authentiques du XIIe siècle. La preuve en est aisée à établir pour ceux de nos souscripteurs qui ont lu le court mais significatif extrait que nous avons donné d'un poëme de Robert Wace, à la fin d'un des romans de la *Bibliothèque Bleue*, — à propos de la *Comtesse de Ponthieu*. Autant la langue de Robert Wace est déjà faite, autant celle de Théroulde—ou de Turold —est à faire. L'une parle déjà fièrement, que l'autre bégaie encore!

Mais comme ce bégaiement est bien celui d'une langue géante!

Voici la fin de la bataille de Roncevaux. Ecoutez!

Roland vient d'être frappé d'un dernier coup; Roland se meurt, l'héroïque chevalier :

Ço sent Rollans la vue ad perdue;
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuei;
En sun visage sa culur ad perdue.
De devant lui ot une perre brune :
.X. colps i fiert par doel e par rancune;
Cruist li acers ne freint ne n'esgruignet;
E dist li quens : « Sancte Marie, aiue!
E, Durendal bone, si mare fustes!
Quant jo n'ai prod de vos n'en ai mescure!
Tantes batailles en camp en ai vencues,
E tantes teres larges escumbatues,
Que Carles tient, ki la barbe ad canue!
Ne vos ait hume ki pur altre fuiet!
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue :
Jamais n'ert tel en France la solue!... »

Roland s'aperçoit qu'il n'y voit plus; il se lève sur ses pieds et s'évertue tant qu'il peut; mais son visage est blême et sans couleur. Devant lui se dresse une roche brune; de grand dépit et fâcherie il y détache dix coups; l'acier grince, mais sans rompre ni s'ébrécher. « Ah! dit le preux, Sainte-Vierge, aidez-



moi! Ah! ma Durandal, votre heur est inégal à votre bonté! Vous m'êtes inutile à cette heure; indifférente, jamais! J'ai par vous gagné tant de batailles, tant de pays, tant de terres conquises, qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue! Jamais homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera peur. Longtemps vous fûtes aux mains d'un vaillant capitaine, dont jamais le pareil ne sera vu en France, la terre de la liberté!... »

Ço sent Rollans que la mort le tresprent,
De vers la teste sur le quer li descent;
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte si est culchet adenz;
Desuz lui met s'espee et l'olifan;
Turnat sa teste vers la paiene gent.
Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez en puroffrid lo guant...

Roland s'aperçoit que la mort l'entreprend, et, du haut du front, lui descend sur le cœur. Il s'en va courant dessous un pin, se couche sur l'herbe verte, la face en terre, le visage tourné vers les Sarrasins, ayant sous lui son épée et son cher cor d'ivoire. Il fait cela, le noble comte, parce qu'il veut absolument faire dire à Charlemagne et à tout son monde, qu'il est mort en conquérant! Puis, il recommande son âme à Dieu et lui tend son gant, en signe de repentance pour ses péchés passés!

Ainsi finit Roland, le preux des preux! Ainsi finit aussi le chant IV du poëme de Théroulde — ou de Turold, *ad libitum*.

Le chant V, ce sont les derniers chapitres de *Guérin de Montglave*, — en vers magnifiques. Il n'apprendrait rien de nouveau à nos lecteurs : je les engage seulement à le lire — ainsi que les quatre autres — dans l'édition Fr. Génin de la *Chanson de Roland* (Paris, imprimerie nationale, 1850, in-8°), ou dans l'édition Francisque Michel (Paris, chez Silvestre, 1837, in-8°).

J'allais clore ici ces courtes pages consacrées à la *Chanson de Roland* — qui prouverait si éloquemment à M. Arouet de Voltaire, s'il vivait encore, qu'un beau poëme épique est possible en France; — mais, puisqu'il me reste encore quelques lignes, je ne résiste pas au plaisir de citer les onze derniers vers du merveilleux poëme de Théroulde.

Charlemagne a fait écarteler Ganelon : Roland, Olivier, Turpin et ses braves chevaliers sont vengés. Charlemagne se retire pour méditer :

Passet li jurz, la nuit est aserie;
Culcez est il reis en sa cambre voltice.
Scint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, semun les oz de tun empire :
Par force iras en la tere de Sirie,
Reis Vivien si sucurras en Imphe;
A la citet que paien unt asise,
Li chrestien te recleiment e crient. »
Li emperere n'i volsist aler mie :
« Deus! dist li reis, si penuse est ma vie! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret...

Le jour s'en va, la nuit couvre la terre. Charlemagne est couché dans sa chambre voûtée. Gabriel vient lui dire de la part de Dieu : « Charlemagne, convoque toutes les armées de ton empire, marche en conquérant vers la Syrie, où les chrétiens te réclament à grands cris. » Mais l'empereur n'y voudrait pas aller : « Ah! Dieu, s'écrie-t-il, que lamentable et peineuse est ma vie!... » Puis il pleure et tire sa barbe blanche...

C'est tout. Mais comme ce drame national finit bien! C'est un Français qui l'a écrit : son patriotisme perce à chaque ligne.

Vive la France! la terre de la liberté, — comme le dit à plusieurs reprises ce vieux poëte.

Oui : Vive la France!

ALFRED DELVAU.

# POÉSIES DU SEIZIÈME SIÈCLE

## VILLANELLE

QUE LE DUC DE GUISE CHANTAIT A SA MAITRESSE AU CHATEAU DE BLOIS, PENDANT LA TERRIBLE NUIT DU 23 DÉCEMBRE 1588.

Rozette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé ;
Et moi, sachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus beauté si légère
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume.
Maudissant cet éloignement,
Vous, qui n'aimez que par coutume,
Caressiez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent sitôt ne se vira.
Nous verrons, bergère Rozette.
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux, que vous êtes mensongère,
Maudit soit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi.
Et celle que j'aime vous passe
De beauté, d'amour et de foi.
Gardez bien votre amitié neuve;
La mienne plus ne variera;
Et puis nous verrons à l'épreuve
Qui premier s'en repentira.

## ÉPIGRAMME

Je t'apporte, ô sommeil, du vin de quatre années,
Du lait, des pavots noirs aux têtes couronnées!
Veuille tes ailerons en ce lieu déployer;
Tant qu'Alizon la vieille, accroupie au foyer
(Qui d'un pouce retors et d'une dent mouillée,
Sa quenouille chargée a quasi dépouillée),
Laisse choir le fuseau, cesse de babiller,
Et de toute la nuit ne se puisse éveiller!
Afin qu'à mon désir j'embrasse ma rebelle,
L'amoureuse Isabeau qui soupire auprès d'elle.

## STANCES

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au font superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée,
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux;
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont coulant de ces roches lointaines
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaisir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des ailes,
Mille baisers se donner tour à tour;
Puis, tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour.

PHILIPPE DESPORTES.

## ÉLÉGIE

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Celui qui mieux serait en tels baisers appris,
Sur tous les jouvenceaux emporterait le prix,
Serait dit le vainqueur des baisers de Cythère,
Et tout chargé de fleurs s'en irait à sa mère.
Au pied de mon autel, en ce temple nouveau,
Luirait le feu veillant d'un éternel flambeau,
Et seraient ces combats nommés après ma vie,
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.
O ma belle maîtresse, hé! que je voudrais bien
Qu'Amour nous eût conjoints d'un semblable lien,
Et qu'après nos trépas dans nos fosses ombreuses
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses :
Que ceux de Vendomois disent tous d'un accord
(Visitant le tombeau sous qui je serais mort) :
« Notre Ronsard, quittant son Loir et sa Gastine,
A Bourgueil fut épris d'une belle Angevine. »
Et que les Angevins disent tous d'une voix :
« Notre belle Marie aimait un Vendomois;
Les deux n'avaient qu'un cœur, et l'amour mutuelle,
Qu'on ne voit plus ici, leur fut perpétuelle. »
Siècle vraiment heureux, siècle d'or, estimé,
Où toujours l'amoureux se voyait contre-aimé!
Puisse arriver après l'espace d'un long âge,
Qu'un esprit vienne à bas, sous le mignard ombrage
Des myrtes, me conter que les âges n'ont peu
Effacer la clarté qui luit de notre feu;
Mais que, de voix en voix, de parole en parole,
Notre gentille ardeur par la jeunesse vole,
Et qu'on apprend par cœur les vers et les chansons
Qu'Amour chanta pour vous en diverses façons,
Et qu'on pense amoureux celui qui remémore
Votre nom et le mien, et nos tombes honore!
Or il en adviendra ce que le ciel voudra,
Si est-ce que ce livre immortel apprendra
Aux hommes et au temps et à la renommée,
Que je vous ai six ans plus que mon cœur aimée.

RONSARD.



# BERTHE

# AUX GRANDS PIEDS.

## CHAPITRE PREMIER

**Comment, un jour de printemps, Pépin, fils du roi Charles, vainquit un effroyable lion, au grand ébahissement et à la grande joie de tout un chacun.**

A l'issue du mois d'avril, à ce moment doux et joli où pointent les herbelettes, où les prés sont reverdis, où les arbres n'attendent plus que l'heure de fleurir, le roi Charles Martel tint assemblée en la salle d'honneur de son palais à Paris, la cité de la grande chevalerie.

Charles n'avait que deux enfants, deux fils : l'un, qui avait nom Carloman, homme de bonne vie, s'était retiré moine en une abbaye après trois ans d'exercice de chevalier ; l'autre, qui avait nom Pépin, était resté auprès de son père, comme le rejeton près de l'arbre auquel il doit succéder.

Pépin était aimé de tout le monde, à cause de sa courtoisie et de son courage. Il était beau, bien fait, et d'une taille de cinq pieds et demi.

Après l'assemblée tenue par Charles Martel en sa grande salle voûtée, il fit dresser en son jardin des tables auxquelles vinrent s'asseoir les diverses personnes de sa cour, dames et chevaliers. Là, pendant qu'on y devisait de choses et d'autres, on entendit les sourds rugissements d'un lion, qui,

depuis un long temps, était enfermé en une cage dans ce jardin, pour l'ébaudissement des gens de la cour du roi.

Ces rugissements épouvantables arrivant aux oreilles des convives, chacun d'eux prit peur et se leva pour s'enfuir, d'autant plus que l'animal venait, en effet, de rompre les barreaux de sa cage et d'étrangler en passant, comme pour se mettre en appétit, son propre maître, natif de Picardie, et deux jouvenceaux qui s'étaient approchés de trop près.

Charles Martel, voyant cela, ne mit aucun retard à imiter ses convives : il prit sa femme dans ses bras et l'emmena en lieu sûr.

Le roi parti, et tout le monde avec lui, il ne restait personne au jardin que le seul Pépin, furieux contre cette bête furieuse qui avait aux dents des lambeaux de chair humaine. Lors, empoignant un épieu qui se trouvait là, d'aventure, il s'en alla droit vers le lion, qui s'arrêta, étonné de tant d'audace.

Mais Pépin ne s'arrêta pas. Il arriva près de lui, leva le bras et lui enfonça l'épieu en pleine gorge et en plein corps jusqu'à la croix. L'animal, en sentant ainsi le froid acier lui glisser le long des entrailles, essaya de regimber et de crisper ses pattes aiguës sur la poitrine de son ennemi ; mais il n'y put parvenir : la mort le saisit aussitôt et le jeta bas sur le sol, expiré.

Quand on eut compris que le lion ne se relèverait pas, on accourut en foule pour le considérer et pour admirer le vaillant homme qui l'avait occis. Le roi fut un des premiers à venir accoler son fils, étonné d'un tel empressement. La reine le suivit, et ses caresses ne furent pas moins tendres.

— Beau doux fils, dit-elle à Pépin, comment donc as-tu pu un seul instant songer à t'adresser à cette hideuse bête, qui, morte, me cause encore presque autant d'effroi que lorsqu'elle était en vie ?

Pépin n'avait rien à répondre, sinon à montrer son épieu et le lion mort : il ne répondit rien autre chose non plus, et chacun comprit que le vaillant roi Charles Martel aurait là un digne successeur et la France un digne roi.

Or, Pépin n'avait pas plus de vingt ans !

## CHAPITRE II

**Comment, après la mort de ses père et mère, le roi Pépin se maria, puis devint veuf, puis, finalement, envoya des ambassadeurs au roi de Hongrie pour lui demander sa fille Berthe-la-Débonnaire.**

Rien ne dure que Dieu. Quelque temps après l'aventure du lion, le roi Charles Martel mourut, et, après lui, mourut également sa femme, la reine au clair visage, qui ne pouvait vivre seule désormais et qui préférait rejoindre dans la tombe son compagnon de lit et de cœur.

Charles mort, son fils et unique héritier Pépin fut couronné roi de France, et, sans plus tarder, ses barons le marièrent pour honorer son corps.

Cette première femme, extraite de Guérin de Malvoisin, ne fit pas long ménage avec le nouveau roi, qui n'avait pas un grand amour pour elle, et à qui, d'ailleurs, elle ne put donner d'héritier, étant, à ce qu'il paraît, dans l'impossibilité d'engendrer.

Elle mourut, que Dieu garde son âme !

Pépin songea à se remarier, et, pour cela faire, il assembla un jour tous ses barons, ceux du moins en lesquels il pouvait se fier.

Chacun d'eux parla pour nommer les pucelles qui méritaient d'être destinées au lit royal. Mais aucun ne fut heureux dans son choix.

Lors, Enguerrand de Moncler dit :

— Par le corps de saint Omer, Sire, j'en sais une que j'ai entendu maintes fois louer et qui ferait à merveille votre affaire...

— Quelle est-elle ? demanda le roi.

— C'est la fille du roi de Hongrie. Il n'y a plus belle pucelle ni en deçà ni au delà de la mer, Sire.

— Et comment a nom cette merveille ?

— On l'appelle Berthe-la-Débonnaire, Sire, à cause de sa grande mansuétude qui n'a d'égale que sa beauté...

— Ne cherchons pas plus longtemps, dit le roi, c'est bien la femme qu'il me faut. Il ne s'agit plus que de l'envoyer quérir.

Et, sans plus tarder, Pépin désigna un certain nombre de chevaliers pour lui servir d'ambassadeurs auprès du roi de Hongrie et auprès de la belle princesse sa fille.

Je ne vous entretiendrai pas du nom de ceux qui firent partie de cette expédition. Outre que cela ne vous intéresserait pas, ce serait vraiment trop long. Qu'il vous suffise de savoir que les ambassadeurs du roi Pépin partirent, qu'ils traversèrent l'Allemagne et arrivèrent sans malencombre à Strigon, grande cité, où se tenait d'ordinaire le roi Flores, lequel les reçut très-bien, ainsi que la reine Blanchefleur, père et mère de la gente Berthe.

## CHAPITRE III

**Comment les ambassadeurs du roi Pépin exposèrent leur demande au roi de Hongrie, qui les laissa emmener sa fille Berthe-la-Débonnaire.**

Strigon, la grande cité, fêta, comme elle le devait, les ambassadeurs du haut et puissant prince Pépin, roi de France imitant en cela le roi Flores et la reine Blanchefleur, qui leur avaient fait le meilleur accueil.

La demande de mariage était trop honorable pour être repoussée. Huit jours après leur arrivée, les ambassadeurs du roi de France repartirent avec la gente princesse dont ils avaient requis la main au nom de leur maître et seigneur.

Le moment arrivé où Berthe-la-Débonnaire, la douce et belle fille du roi de Hongrie, dut quitter sa famille pour aller en adopter une nouvelle à Paris, son père l'embrassa tendrement, et, la te-

nant ainsi dans son giron, il lui dit :

— Chère fille, que nous avons tant aimée et qui de nos bras allez passer dans ceux d'un prince qui vous aimera à son tour, ainsi que nous avons fait, daignez songer à nous que vous laissez ainsi veufs de votre douce présence!... Daignez surtout vous ramentevoir les conseils et les exemples de votre honorée mère... Faites tous vos efforts pour lui ressembler... Soyez grande et fière sans arrogance, bonne sans faiblesse, décente sans hypocrisie; et surtout, chère fille, ne soyez ni dure ni amère aux pauvres, car les pauvres sont les membres de Jésus-Christ, et nous devons être les serviteurs de Dieu... Il nous prête la puissance et la fortune, et, quand cela lui plaît, il nous les retire, afin de nous prouver leur inanité et notre misère... Les biens de ce monde, chère fille, ne sont que des planches pourries sur lesquelles il ne faut pas s'appuyer si l'on ne veut choir et se casser rudement le nez. Il ne faut chercher son appui que dans l'exercice de la bonté qui nous sert de sauf-conduit pour entrer dans la cité céleste, où sont déjà, comme habitants, nos ancêtres vénérés...

Le roi Flores ayant ainsi parlé, se tut et embrassa de nouveau sa fille. Celle-ci, essuyant les larmes qui coulaient lentement, comme autant de perles, le long de ses belles joues en fleur, répondit :

— Je me souviendrai de vos paroles, mon père, comme je me souviendrai, j'ose le croire, des exhortations et des saints exemples de ma bien-aimée mère, votre bien-aimée compagne... Et maintenant, mon père, ajouta Berthe, en s'agenouillant humblement devant le roi, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction, afin que cela me porte bonheur.

Le roi de Hongrie étendit les mains sur la tête de Berthe agenouillée et lui dit :

— Au nom du Dieu mort sur la croix pour le rachat de nos péchés, je te bénis, chère et digne fille, et te souhaite longue et heureuse vie!...

— Que Dieu vous rende ce souhait, mon père, ainsi qu'à vous, ma mère, répondit la gente princesse en se relevant et en allant embrasser sa mère.

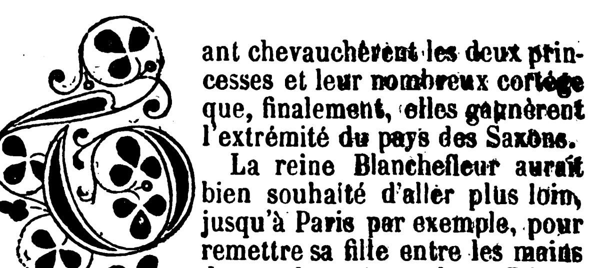
Celle-ci était appareillée et prête à partir pour accompagner sa fille jusqu'aux confins du pays des Saxons.

— Partez donc, et que le ciel vous garde! dit le roi de Hongrie.

Les adieux faits, les deux princesses montèrent sur des haquenées magnifiquement caparaçonnées, et s'en allèrent ainsi avec les ambassadeurs du roi Pépin, suivies d'une escorte nombreuse de chevaliers et de dames de la cour.

## CHAPITRE IV

**Comment la reine de Hongrie prit congé de sa fille Berthe et la confia aux soins de Margiste et d'Alise, fille de Margiste.**



Tant chevauchèrent les deux princesses et leur nombreux cortége que, finalement, elles gagnèrent l'extrémité du pays des Saxons.

La reine Blanchefleur aurait bien souhaité d'aller plus loin, jusqu'à Paris par exemple, pour remettre sa fille entre les mains de son futur époux le roi Pépin, afin de lui recommander de prendre le plus grand soin et d'avoir le plus grand amour pour ce trésor qu'elle lui envoyait là. Mais elle devait s'arrêter : elle s'arrêta.

Si les adieux de Berthe avec son père avaient été mélancolieux, ceux de sa mère avec elle furent plus âpres et plus poignants encore, car les femmes savent bien plus ce qu'elles perdent en se quittant, surtout lorsqu'il s'agit de la séparation d'une mère d'avec sa fille. Ce n'est pas une séparation seulement, c'est un déchirement.

La reine de Hongrie attira donc la gente Berthe sur son sein et l'y tint pendant quelques instants étroitement embrassée sans plus sonner mot que si elle eût été morte. Puis, se réveillant enfin du rêve douloureux qu'elle semblait faire, elle la baisa doucement au front, aux joues, au cou, aux mains, comme si elle ne devait plus jamais la revoir, et elle lui dit entre deux gros soupirs :

— Chère mignonne, adieu! Je t'ai conçue dans la joie et tu m'es venue comme une espérance... Je t'ai vue grandir en grâce et en beauté, sans songer un seul instant que tu ne croissais ainsi que pour réjouir les yeux et le cœur d'un autre... Car c'est ainsi, paraît-il, dans la vie... Les filles ne doivent rester avec les mères, pas plus que les fruits ne doivent rester avec l'arbre qui les a nourris de son suc le plus précieux... Les filles doivent être femmes pour devenir mères à leur tour... Tu cesses aujourd'hui d'être fille, chère Berthe tant aimée, pour devenir l'épouse du vaillant roi Pépin, fils du vaillant Charles Martel... Ma joie aussi cesse aujourd'hui...

— Chère mère!... fit Berthe avec un regard suppliant.

— Oui, reprit la reine, ma joie cesse aujourd'hui... Toi absente de mes yeux, je rentre dans les ténèbres, dans la solitude et dans la mélancolie... Toi absente, jamais plus je ne trouverai de douceurs à la vie ni à rien, car, en nul pays il n'y a rien de plus doux pour une mère que la présence de sa fille...

— Mère, répondit Berthe en embrassant la bonne

et vertueuse dame, absente je serai de vos yeux, mais non de votre cœur..... Et, ajouta-t-elle en tirant de son doigt un anneau d'or qu'elle portait depuis son enfance et en le donnant à sa mère, et si jamais vous deviez m'oublier, voici qui me ferait revivre en votre souvenir...

— Je ne puis t'oublier, ma douce et bonne fille, reprit la reine ne pouvant se lasser d'embrasser la gente Berthe... Mais j'accepte cet anneau qui t'a touchée et qui gardera ainsi pour moi quelque chose de toi... Je l'accepte pour me ramentevoir chaque jour la douleur de ton absence, et chaque jour je le baiserai comme un regret...

Puis, comme il fallait se quitter, la reine Blanchefleur ajouta quelques instructions à sa fille sur la manière dont elle devait vivre en France, et la confia aux soins de deux dames de sa cour, dont l'une s'appelait Margiste et dont l'autre, fille de celle-ci, avait nom Aliste, laquelle ressemblait beaucoup à la belle princesse Berthe. Elle joignit à ces deux dames deux autres dames d'honneur et un chevalier nommé Tybert, leur cousin.

Et, finalement, elle prit congé de la princesse sa fille et des ambassadeurs du roi Pépin, auxquels elle la recommanda mille et mille fois.

La compagnie de Berthe avait disparu à l'horizon que la reine était encore à la même place, regardant toujours dans la direction qu'avait prise sa fille tant aimée.

— Adieu! adieu! soupira-t-elle.

Et elle se remit en marche pour retourner vers le roi de Hongrie, son seigneur et maître, tandis que Berthe s'en allait, elle, vers le roi de France, son futur mari.

## CHAPITRE V

**Comment Berthe se mit en route pour Paris, et de la réception qui lui fut faite en cette ville par le roi Pépin, son époux.**

Berthe, après avoir une dernière fois embrassé la reine sa mère, était remontée sur son palefroi, aidée de ses gens, et avait repris mélancoliquement sa route, le cœur remué par des pensements bien divers.

C'est ainsi qu'elle traversa l'Allemagne, où elle ne séjourna pas autrement... Elle passa le Rhin à Saint-Héribert, à quelques lieues de Cologne, et entra dans les Ardennes, où elle chevaucha sans malencombre jusqu'à Rostemont-sur-Meuse, où elle prit hébergement.

Puis, le lendemain, la noble troupe se remit en route. Elle traversa le Hainault, le Vermandois, et d'autres villes et provinces que je tais forcément, de peur d'ennui, et arriva un beau dimanche matin en la cité de Paris.

Le roi Pépin, prévenu, s'en alla très-joyeusement à l'encontre de sa belle fiancée, ayant en sa compagnie, pour la mieux honorer, plus de mille sept cents gentilshommes qui tenaient de lui leurs seigneuries.

Tous saluèrent très-courtoisement cette nouvelle reine qui leur arrivait et qui, courtoise aussi, rendit à chacun son salut de la meilleure grâce du monde.

— Par le corps de saint Clément! disait un baron, nous avons là belle dame et plaisante jouvencelle!

— Elle a l'air aussi sensé que le visage beau! dit un autre.

Les cloches sonnèrent à toute volée, et Berthe-la-Débonnaire s'avança avec son cortége au milieu d'un populaire qui s'écrasait pour la mieux voir et la voir de plus près. Les rues étaient jonchées d'herbes odoriférantes. Les maisons étaient tapissées du haut en bas de draps plus ou moins riches, et, aux fenêtres, de belles dames parées à cause de cette solennité chantaient et se réjouissaient hautement; le tout pour mieux réjouir les yeux et les oreilles de la nouvelle reine, qui descendit au perron de la salle voûtée du palais, conduite par maint haut baron.

Deux jours après, le roi Pépin épousa Berthe la gente, laquelle fut vêtue d'un riche drap d'Otrante, et reçut sur la tête la couronne d'or de cent mille marcs.

Et quand la messe fut dite, et le mariage prononcé, on alla au jardin pour manger.

Les nappes ôtées, le repas fait, trois ménestrels s'en vinrent devant le roi pour chanter leurs plus doux airs et dire leurs plus douces chansons d'amour, afin de mieux préparer l'événement qui devait suivre dans la nuit, entre ce prince et la belle princesse sa femme.

Le premier de ces ménestrels, lequel jouait de la vielle, avait nom Gautier; le second, qui jouait de la harpe, s'appelait Garnier; quant au troisième, qui jouait merveilleusement de la flûte, je ne sais, à vrai dire, quel nom il avait; il faudra que vous vous passiez de le savoir. Tous trois mirent en branle les esprits et les cœurs, si bien que les dames et les demoiselles s'en allèrent festoyer avec les seigneurs et les chevaliers, dansant force danses joyeuses.

## CHAPITRE VI

**Comment la vieille Margiste, le jour des noces du roi Pépin et de la princesse Berthe, prit cette dernière à part pour l'effrayer et l'amener à consentir à une substitution.**

Pendant que chacun et chacune se trémoussait de belle sorte, la vieille Margiste, cette auxiliaire du diable, avait guetté le moment de se trouver seule à seule avec l'innocente Berthe, et elle y était parvenue, non sans peine, car la reine était l'objet de l'attention et de l'admiration générales.

— Dame, lui dit-elle en l'oreille en s'agenouillant humblement devant elle, par le corps de saint Richer! je suis dolente au possible!...

— Et pourquoi cela, ma bonne? demanda la gente princesse, qui ne se doutait de rien et qui avait l'innocence de l'agnelle qui vient de naître.

— Je n'ose vous le dire, vraiment... Et cependant il y aurait crime à me taire, puisqu'il s'agit ici de votre repos et de votre bonheur...

— Dites-moi vitement de quoi il s'agit, mère Margiste! demanda Berthe d'un ton suppliant.

— Voici donc le cas, reprit Margiste. Un mien ami est venu me trouver hier au soir pour me dire, au nom du Dieu crucifié, que vous avez tout à craindre cette nuit du roi Pépin, votre seigneur et mari, lorsqu'il vous voudra connaître connubialement...

— Que me dites-vous donc là, ma mie? s'écria Berthe en larmoyant et prenant peur.

— Il ne vous sert à rien d'être en émoi, reprit la vieille Margiste, parce que ce mal qui vous menace peut être détourné de votre chère tête au préjudice d'une autre.

— Dites-moi vite en quelle façon, ma bonne? s'écria la craintive princesse, qui ne craignait ainsi que parce qu'elle n'avait aucune idée de l'acte qu'elle avait à accomplir en compagnie avec le roi Pépin, et qu'elle était ainsi disposée à tout croire, même l'incroyable.

— Eh bien! répondit l'astucieuse vieille, quand l'évêque et l'abbé auront fait le signe de la croix sur le lit nuptial, je ferai vider votre chambre de tous ceux qui pourront s'y trouver.

— Et puis?

— Et puis je ferai déshabiller Aliste, ma fille et votre fidèle servante...

— Et quand elle sera déshabillée?

— Je la forcerai à se glisser dans le lit du roi en votre lieu et place...

— Mais, ma bonne, croyez-vous qu'elle voudra le faire?..

— Sans nul doute, car j'ai déjà son consentement... Vous comprenez bien, dame, que malgré mon amour de mère pour elle, j'aime encore mieux que ce soit elle qui meure... Votre vie est mille fois plus précieuse que la sienne...

Malgré qu'elle ne comprit pas bien de quelle nature était le danger qu'elle pouvait courir en cette nuit-là, dans la compagnie connubiale du roi Pépin, Berthe n'en avait pas moins été effrayée des menaces mystérieuses auxquelles la Margiste avait fait allusion. Aussi, lorsqu'elle lui eut annoncé qu'Aliste la remplacerait dans cette fonction solennelle, ne trouva-t-elle rien de plus simple à faire que de l'embrasser tendrement et de la remercier avec effusion, car, pour tout l'or de Montpellier, elle n'eût pas été aussi heureuse qu'elle l'était en ce moment par le fait de cette substitution.

## CHAPITRE VII

**Comment, après avoir eu le consentement de la reine Berthe, la vieille Margiste alla trouver sa fille et son cousin Tybert pour convenir à eux trois de leurs faits et gestes.**



Heureuse aussi était la vieille et diabolique Margiste!

Elle quitta vitement l'innocente princesse et s'en alla à la recherche de sa fille pour lui faire part de ce qui avait été résolu et lui tracer son petit rôlet.

Aliste était en ce moment-là à prendre le frais dans le jardin du palais, lequel était proche la rivière de Seine.

J'ai déjà dit, je crois, combien cette pucelle ressemblait à la reine Berthe, car ainsi se plaît la nature à faire naître des fleurs semblables d'aspect dans des terrains complétement différents, en des pays complétement dissemblables.

Margiste, la vieille sorcière, courut embrasser sa fille et lui raconter, dans les plus grands détails, de quelle façon elle devait s'y prendre pour mieux trahir le roi Pépin et la princesse Berthe.

— Chère fille, lui dit-elle, ayez bon courage et grande fiance en moi! Par saint Pierre, vous serez reine de France! C'est moi qui vous le dis.

— Dieu vous entende, ma mère! répondit Aliste.

— Il m'entendra, ma fille; il m'a déjà entendue, puisque tout semble marcher à souhait...

— Maintenant, ma mère, reprit Aliste, ayez la bonté d'envoyer chercher, ou même d'aller quérir vous-même mon doux ami Tybert...

— Tybert?..

— Oui, ma mère, c'est un homme de bon conseil, et, en cette circonstance surtout, j'ai besoin de son aide... Allez donc le quérir, je vous prie... Mandez-lui qu'il vienne céans me trouver sous prétexte qu'hier au soir je lui ai confié ma bourse pour distribuer des aumônes aux misérables...

— Volontiers, dit la vieille Margiste.

Et, sans plus tarder, elle courut parachever sa trahison en allant quérir Tybert, le doux ami de sa fille, et son cousin.

Elle n'eut pas de peine à le trouver, et Tybert n'eut pas de peine à se rendre à l'invitation de sa belle cousine.

Lors, tous trois, ainsi réunis, se mirent à comploter de nouveau et avec plus de détails encore, à l'effet d'enlever le trône de France à la princesse

Berthe et de le faire passer aux mains de demoiselle Aliste.

— Fille, dit la vieille, tout s'achète en ce monde, et peut-être aurez-vous à souffrir un peu en cette affaire... Mais on risque tout quand on veut parvenir, et il n'y aurait rien que je ne fisse pour ma part, par exemple, si j'avais l'inappréciable bonheur d'avoir votre merveilleuse beauté...

— Vous avez raison, ma mère, et je suis prête à tout, répondit Aliste.

— J'emmènerai cette nuit Berthe coucher avec moi, pendant que vous vous coucherez en son lieu et place dans le lit nuptial, reprit la vieille Margiste. Puis, quand il en sera temps, je la réveillerai et vous l'amènerai en votre chambre... Là, en l'apercevant, vous vous ferez une blessure légère, avec un couteau que je vous glisserai dans la main, et tout aussitôt vous crierez : Harou! harou! harou! disant que cette pucelle vous veut tuer... Quant au reste, il ira de soi-même...

— Dame, répondit l'obéissante Aliste, à votre plaisir!

Là-dessus, les trois complices se séparèrent pour mieux laisser aller l'événement.

## CHAPITRE VIII

Comment la vieille Margiste, après avoir couché sa fille dans le lit du roi, s'en alla dévêtir et coucher l'innocente reine Berthe et lui faire sa leçon pour le lendemain matin.

L'heure attendue sonna enfin. L'évêque et l'abbé s'en vinrent bénir le lit qu'allaient bientôt occuper les deux nobles époux, et, une fois le lit béni, se retirèrent. Avec eux s'en allèrent aussi les dames et demoiselles qui avaient assisté à cette bénédiction, et qui seraient bien volontiers restées là si la vieille Margiste n'y avait pris garde. Mais, comme on le comprend bien, elle avait intérêt à ce que personne ne restât là, et elle fit bellement sortir tous ceux et toutes celles dont les regards et les oreilles pouvaient contre-carrer ses projets.

Elle fit mieux encore, la sorcière : lorsque sa fille se fut glissée dans les draps de soie du lit connubial, elle éteignit toutes les lumières, afin que le roi Pépin lui-même ne vît rien de ce qu'il devait voir.

Cela fait, Margiste s'en alla, riant du bon tour, dans la chambre où l'attendait l'innocente princesse Berthe.

— Eh bien! ma bonne? demanda cette dernière en apercevant l'odieuse vieille.

— Eh bien! ma dame, tout est préparé ainsi qu'il convenait, répondit Margiste.

— Et ma pauvre Aliste?

— Hélas! je l'ai laissée bien dolente et bien courroucée contre moi et contre vous...

— Pauvre mignonne!

— Ah! dame, nous avons fait pour vous, elle et moi, plus que nous ne saurions vous dire...

— Aussi, je vous en sais le plus grand gré du monde, ma bonne Margiste! que Dieu vous le rende!...

— Dieu me le rendra, certes, répondit Margiste. Mais, ma dame, ne me le rendît-il pas, que je me trouverais déjà suffisamment récompensée par la joie que j'éprouve à vous mettre hors de peine...

— Bonne et chère Margiste! murmura l'innocente princesse attendrie.

Lors, Margiste reprit :

— Et maintenant, ma dame, il convient que vous vous couchiez et que vous vous reposiez jusqu'à l'heure où il vous faudra lever...

Berthe, toujours obéissante, se laissa déshabiller par la vieille Margiste, et, une fois dévêtue, mettre dans son lit de vierge.

— Que Dieu vous envoie de bons rêves, ma dame! dit l'hypocrite vieille.

— Grand merci, Margiste! répondit Berthe-la-Débonnaire.

— Je viendrai vous quérir demain à la pique du jour, reprit la vieille.

— Si tôt? s'écria Berthe, déjà effrayée.

— Oui, certes, car il ne faut pas que le roi notre sire s'aperçoive de rien; autrement, nous serions perdues, ma fille, vous et moi... Donc, ne l'oubliez pas, au point du jour, vous vous appareillerez et vous irez tire-à-tire droit à la chambre de monseigneur Pépin...

— J'irai, répondit Berthe résignée.

Tout étant ainsi convenu, la fausse Margiste salua humblement sa dame et prit congé d'elle, heureuse de penser que le roi était en train de faire une reine de France de sa chère fille Aliste.

Et l'innocente et pudique Berthe, une fois Margiste disparue, se mit à dire dévotement ses Heures, et s'endormit en rêvant à sa mère.

## CHAPITRE IX

Comment, après la nuit des noces, la reine Berthe s'en vint, comme il était convenu, en la chambre du roi, et comment elle fut alors accusée de meurtre sur la personne d'Aliste, fille de la perfide Margiste.

Monseigneur Pépin s'était couché auprès de la fausse serve, si pleine de mauvaisetés, et il l'avait accolée et mignonnée avec autant d'aise que si elle eût été la gente reine Berthe elle-même. Aliste, qui savait son rôle de pucelle sur le bout du doigt, ayant eu occasion de le jouer déjà au bénéfice de son cousin Tybert, Aliste fit d'abord quelques difficultés et ne répondit que par des ca-

resses timides aux vigoureux embrassements du roi, que cette résistance irritait agréablement. Puis, comprenant, en fille expérimentée, qu'il ne fallait pas lasser la patience et le désir du prince qui la tenait si tendrement accolée, elle se résigna à lui laisser cueillir la rose aux épines de laquelle il s'était jusques là piqué, et, finalement, faire sa volonté d'époux et de roi.

Ce fut cette nuit-là que fut engendré l'héritier du roi Pépin, lequel eut nom Rainfroi, et ne fut guère doué de boutés, ressemblant ainsi à la dame sa mère.

L'aube allait paraître. C'était le moment choisi par la vieille Margiste et par le jeune Tybert pour l'accomplissement de la trahison. Berthe, fidèle à la parole qu'elle avait donnée la veille, s'en vint doucement en la chambre nuptiale, après toutefois s'être recommandée à Dieu et à tous les saints du Paradis.

Le roi Pépin, un peu lassé par l'amoureux déduit de la nuit, dormait tranquillement, revoyant encore en songe l'aimable princesse à laquelle il s'était conjoint.

Le roi dormait, mais Aliste n'avait garde de dormir, bien qu'elle eût partagé la lassitude du roi. Elle attendait, le cœur battant, la venue de la princesse Berthe, afin de précipiter le dénoûment de cette aventure, qui devait lui tant rapporter d'honneur et de profit.

Berthe s'avança donc sur la pointe des pieds jusqu'au lit royal, pour se substituer à Aliste, ainsi que la vieille le lui avait commandé.

En l'apercevant, Aliste prit le couteau que sa mère avait eu soin de placer à la portée de sa main, et, après s'être fait à la cuisse gauche une longue estafilade, elle tendit rapidement l'arme accusatrice à la reine Berthe, qui, sans réfléchir, l'accepta, ne sachant quoi en faire.

Aliste ne perdit point de temps.

— Harou! harou! harou! s'écria-t-elle.

Le roi Pépin s'éveilla et vit une femme plantée droit devant son lit, un couteau à la main.

—Ah! roi Pépin! s'écria Aliste avec douleur, en lui montrant la trace rouge laissée par le couteau sur sa belle cuisse rose, je vous ai vu pour mon malheur! Car on me veut assassiner à vos côtés et vous ne me défendez pas!...

Le roi se leva sur son séant, effaré, ne comprenant rien à ce qui se passait.

La vieille Margiste arriva sur ses entrefaites, comme par aventure et comme attirée par le cri de douleur poussé par la fausse reine Berthe. Elle se précipita vers la fausse Aliste, lui arracha le couteau sanglant des mains et lui cria :

— Ah! maudite enfant, si mal à propos sortie de mes entrailles, qu'avez-vous fait là ?

— Je jure Dieu, s'écria le roi Pépin, qu'elle sera brûlée vive, comme il convient à si grande criminelle!...

— Ah! roi, répondit la mauvaise vieille en sanglotant, faites-la détruire le plus tôt possible, par charité! Car, jamais, au grand jamais, je ne pourrai plus l'aimer!...

Cela dit, la vieille Margiste frappa rudement la pauvre reine Berthe, ébahie, hors de son sens, et la chassa de la chambre royale où venait de se passer cette navrante comédie.

Elles arrivèrent ainsi toutes deux dans une chambre où les attendait Tybert, qui, tout aussitôt, courut sur l'innocente princesse et l'empoigna brutalement par son manteau.

— Ah! Dieu! murmura Berthe, qu'ai-je donc fait à ces gens?... Qu'est-il arrivé pour qu'on me traite ainsi?... Oh! madame ma mère! Oh! monseigneur mon père! ne m'aviez-vous donc envoyée en cette cour que pour y subir cet outrage et y souffrir ces angoisses?...

Pendant que la pauvre princesse se lamentait ainsi, Tybert et la vieille Margiste ne perdaient pas leur temps, tout au contraire.

Tous deux s'acharnèrent sur Berthe, comme guêpes sur bête morte, la terrassèrent, lui passèrent une corde derrière la nuque du cou et la nouèrent si fortement que, pour cent mille marcs d'or, la malheureuse reine n'eût pu sonner mot. Puis, ainsi liée, ils l'abattirent sur un lit et lui jetèrent un drap par-dessus la tête.

## CHAPITRE X

**Comment le roi Pépin, sur la prière d'Aliste, condamna la reine Berthe à être emmenée en étranger pays, et là, mise à mort et enterrée.**



argiste et Tybert ayant ainsi mis la reine Berthe dans l'impossibilité de se mouvoir et de crier, la mauvaise vieille se pencha sur elle et lui dit bas et en secret :

— Par la vierge honorée! si vous criez, si vous faites un geste qui nous trahisse, on vous coupera la tête!... Par ainsi, ne bougez pas, pour peu que vous teniez à vivre...

Berthe n'avait pas besoin de cette dernière menace pour comprendre qu'elle avait été abominablement trahie. Elle n'en fut que plus épouvantée.

— Tybert, ajouta la mauvaise fille, veillez sur elle, pendant que je vais aller plaider sa cause auprès de monseigneur le roi...

—N'ayez cure, répondit l'amant d'Aliste, j'ai intérêt, tout comme vous, à ce qu'elle soit muette comme poisson sur le sable.

La vieille, rassurée de ce côté, s'en alla vitement en la chambre du roi, en s'apprêtant, pour mieux leurrer son monde, un visage tout marmiteux et tout dolent.

— Dame, dit-elle en s'agenouillant vers sa propre fille, par le Dieu qui fit le ciel et la rosée,



si vous voyiez comment j'ai arrangé ma coupable fille, vous m'accorderiez merci, en déclarant que je n'ai nullement trempé en cette fâcheuse affaire...

— Taisez-vous, vieille ensorcelée ! répondit le roi avec colère. Vous vouliez assassiner ma chère femme Berthe, cela est évident, et ce n'est que par un miracle du ciel que le crime a échoué en route... Mais l'intention est plus que suffisante pour vous faire pendre et pour faire brûler votre fille, que l'enfer confonde !...

— Sire, dit alors Aliste, ne nous hâtons pas d'accuser Margiste et de la condamner, car il n'y a pas de plus honnête femme d'ici en la mer salée... Quant à sa fille, c'est bien autre chose... Elle a toujours été connue pour une sotte et pour une folle... Elle seule a pu avoir cette pensée de ne malfaire...

— Un si gros crime ne pousse pas dans une seule terre, répondit Pépin : il a ses racines dans d'autres cœurs que dans celui d'Aliste... Il faudra voir quels compagnons de bûcher je dois lui donner!...

— Sire, reprit vivement Aliste, permettez-moi de requérir un don, le premier de cette matinée et de mon règne... Puisque vous m'avez pris à femme, Sire, et couronnée d'une couronne d'or, je vous prie sur la foi que vous m'avez jurée, de ne pas ébruiter cette affaire... Tout au contraire, la devez-vous céler à tout le monde ; que nul ne la sache qui soit né de mère chrétienne...

— Pourquoi voulez-vous, ma mie, qu'un monstrueux crime soit si fort célé?... Il lui faudrait, me semble-t-il, la honte publique pour châtiment...

— Non, Sire, car c'est moi qui ai amené de Hongrie cette malheureuse Aliste, et je serais vraiment trop dolente si vous faisiez bruit de son crime... Le mieux, à ce que j'imagine, est de la faire enlever par trois sergents et conduire promptement en un lointain pays, où elle sera étranglée et enterrée... Morte la bête, morte le venin!...

— Dame, dit la fausse et cruelle Margiste, vous êtes bien avisée... Par mon âme ! je n'ai nulle pitié de créature aussi malfaisante et dévergondée... Qu'on en fasse donc ce qu'on voudra ! Qu'on l'étrangle! Qu'on la noie ! et qu'elle aille au diable, son père !

Le roi parut se consulter un instant. Puis il dit à la fausse reine Berthe :

— Je vous accorde volontiers ce don, ma mie, ne voulant pas commencer nos amours par un refus... Cette vilaine fille sera emmenée par trois sergents en étranger pays, le plus loin possible du nôtre, et là ils lui octroyeront, à coups de dague, le juste loyer de son crime...

— Grand merci, monseigneur le roi ! répondit Aliste toute joyeuse, mais sans rien laisser paraître de sa joie.

Pépin manda aussitôt trois sergents, car il lui tardait fortement d'achever la chose.

Les trois sergents vinrent.

— Suivez cette dame, leur dit-il en leur montrant l'odieuse Margiste, et faites ce qu'elle vous dira.

— Sire, dit Margiste, votre volonté sera suivie de point en point... Recouchez-vous maintenant... Je puis vous donner ma foi que vous n'entendrez plus parler de cette mauvaise fille que je répudie comme mienne, puisqu'elle a voulu tuer ma dame et reine !...

Sur ce, Margiste se retira, suivie des trois sergents.

Quand elle fut partie, Aliste se prit à pleurer et à soupirer. Et le roi chercha à la réconforter du mieux qu'il put.

— Belle, lui dit-il courtoisement, laissez là ce deuil qui me gâte votre merveilleux visage ! Est-ce donc sur le sort de cette vilaine fille que vous vous apitoyez ?... Mais songez donc que, de même elle vous a meurtri la cuisse d'un couteau, de même vous eût-elle empoisonnée à l'aide d'herbes vénéneuses !... Voyons votre plaie, ma mie..... Etes-vous gravement blessée ?... Dites-le-moi, je vous en prie ; vous ne me devez rien céler...

— Nenni, Sire, répondit Aliste, cela ne sera très-probablement rien... J'ai été si fort effrayée parce que j'ai vu mon sang couler...

— Montrez-moi votre plaie, mignonne, encore une fois, montrez-la-moi, afin que je m'assure que vous ne me trompez pas...

— Allez fermer les portes, Sire, je vous montrerai cette petite blessure...

Aliste disait tout cela pour forcer le roi à muser et, par conséquent, pour donner à sa mère et à son cousin le temps de parachever leur trahison.

Le roi Pépin se leva, alla clore la porte et s'en revint vers Aliste, qui, avec force mines de pudeur, découvrit sa cuisse de marbre sur laquelle son couteau avait habilement tracé un cordonnet rouge, qui déjà ne saignait plus.

— Ah ! la cruelle ! murmura le roi en appliquant dévotement ses lèvres amoureuses sur cette belle raie rouge.

## CHAPITRE XI

**Comment la reine Berthe fut emmenée secrètement de la cour du roi Pépin, et conduite en pleine forêt du Mans, où elle devait être mise à mort par les sergents.**

Escortée des trois sergents, Margiste s'était hâtée de rejoindre Tybert.

— Exécutez les ordres de monseigneur Pépin ! dit-elle à ces derniers.

— Les ordres du roi sont les vôtres, dame, répondirent les sergents, puisque monseigneur Pépin nous a commandé de vous obéir.

Margiste fit un signe à Tybert, qui prit la reine Berthe et la porta sur un roussin préparé à cet effet dans la cour.

— Vous ferez ce que vous demandera ce seigneur, reprit Margiste en désignant Tybert aux trois sergents.

Ceux-ci s'inclinèrent, et, pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs de départ, la sordide vieille tira

Tybert à part pour lui dire ce qu'il y avait à faire pour couronner cette trahison.

— Qu'elle périsse! ajouta-t-elle, et surtout qu'elle ne puisse sonner mot avant de périr, afin que nul de nous ne soit compromis...

— Dame, répondit l'amant d'Aliste, je ferai pour le mieux cette besogne, n'en doutez pas!...

Lors, prenant congé de Margiste, il se mit en route, accompagné des trois sergents et de la reine Berthe, montée sur son roussin.

— Ah! sire Dieu! murmurait celle-ci, souverain père des pauvres, des humbles et des souffrants! quelle faute est-ce donc que j'expie? Que ma misère est âpre et angoisseuse!... Il y en a-t-il une seconde au monde qui lui soit comparable?... Hélas! je ne reverrai plus ma tant douce et tant chère mère! ni mon père, le roi Flores! ni ma sœur! ni mon frère! ni rien ni personne!... Oh! la cruelle et dure fortune! Gardez mon corps et mon âme, sire Dieu!...

On marcha ainsi toute la journée, la reine Berthe célée à tous les regards. On s'arrêta dans une hôtellerie, où Tybert prit les plus grandes précautions pour que personne n'approchât de sa prisonnière. Nul autre que lui ne lui parla; lui seul lui donna à boire et à manger, et, en la servant, debout et courtois, il avait son épée nue pendue au poing, pour l'occire au premier cri, à la première plainte. Puis, quand elle eut mangé et qu'elle se fut reposée, il lui remit la corde et le bâillon qu'il lui avait ôtés au préalable, et lui lia de nouveau les mains comme on fait à un félon pautonnier ou à tout autre criminel robeur.

Ce voyage dura cinq jours, et, pendant cinq jours, les mêmes précautions furent employées à l'égard de la malheureuse princesse, sans que personne intervînt pour lui porter aide et secours.

On arriva dans la forêt du Mans, et l'on s'arrêta d'un commun accord sous un olivier.

— Seigneurs! s'écria Tybert, par le corps de saint Richer, nous n'avons pas besoin d'aller plus loin!...

— N'allons pas plus loin, soit! répondirent les trois sergents en descendant de cheval.

L'un de ces sergents avait nom Morand, le second avait nom Godefroy, et le troisième avait nom Régnier.

Ils s'approchèrent de la reine Berthe pour la descendre de son cheval, et aussi pour la considérer avec plus d'attention, car jusque-là ils n'avaient pu le faire, Tybert ne l'ayant pas permis.

Ils lui retirèrent son manteau de dessus les épaules, puis sa biaude blanche et sa cotte de soie, et, en la voyant si belle, ils ne purent s'empêcher de l'admirer et de la plaindre.

— Allons, finissons-en de cette affaire! leur commanda le traître Tybert.

Les trois sergents ne bougèrent pas.

— Ne m'avez-vous pas entendu? leur cria-t-il, pâle de colère, en tirant son épée du fourreau.

Les trois sergents ne s'émurent pas plus que tout à l'heure.

— C'est bien! reprit Tybert, c'est moi qui ferai trébucher sa tête, alors!...

Quand la reine Berthe vit étinceler l'épée nue, l'épouvante la prit au cœur; elle se laissa tomber sur la terre, où elle se coucha comme un chien qui a peur d'être fouaillé. Puis, les dents claquantes, elle baisa doucement l'herbe, sans pouvoir prononcer un seul mot, car elle avait en la bouche un bâillon qui l'en empêchait.

— Tybert! cria Morand au moment où l'amant d'Aliste allait frapper, garde-toi bien de toucher à un cheveu de sa tête, car, par l'âme de mon père! je te trancherai la tienne, quand même je serais sûr de ne plus revoir la France!

— Voulez-vous m'obéir et obéir à monseigneur le roi?... répondit Tybert furieux.

— Il y aurait vraiment cruauté à malmener si gente pucelle! dit à son tour Godefroy.

— Il nous convient d'obéir au roi et à dame Margiste! hurla Tybert, qui voyait sa victime près de lui échapper.

— Tybert, reprit Morand, tu as le cœur plus dur qu'un rocher... Mais, je te le déclare de nouveau, par l'apôtre saint Pierre! si tu fais le moindre mal à cette demoiselle, tout l'or de Bavière ne pourrait te préserver de ma vengeance, et tu trouverais vitement ton tombeau en cette forêt!

## CHAPITRE XII

Comment, au moment d'être tuée, la reine Berthe fut sauvée par l'un des trois sergents chargés précisément de l'occire, et comment elle s'enfuit à travers la forêt pendant que Tybert était terrassé.

Berthe gisait toujours sur la bruyère, en proie aux angoisses les plus âpres et les plus poignantes, car, en somme, il s'agissait là de sa vie ou de sa mort.

Tybert le larronneur ne voulait pas renoncer à son entreprise. Aussi, sans tenir compte des menaces des sergents, abaissa-t-il rapidement son épée sur la reine Berthe. Mais, plus rapides que l'éclair, Régnier et Godefroy s'étaient précipités.

Quant à Morand, il se pencha sur l'infortunée princesse, lui délia les mains, lui ôta son bâillon et la corde qui lui meurtrissait le cou, et, cela fait, il lui dit :

— Maintenant, ma belle enfant, fuyez sans perdre une minute!... fuyez loin, à l'abri de ce méchant homme qui voulait votre mort, et que Dieu vous conduise!...

Berthe eût bien voulu embrasser ces généreux hommes qui la sauvaient ainsi de péril et de mort; mais cela n'était pas prudent : elle le comprit et s'enfuit, le cœur battant d'émotion.

Ainsi échappa-t-elle à Tybert, sans son congé.

Il écumait de rage.

— Ah! cria-t-il, je vous ferai pendre tous les trois!

Les trois sergents ne lui répondirent pas tout de suite. Ils suivaient des yeux la fuite de la princesse à travers les clairières de la forêt. Quand ils l'eu-

rent perdue de vue, ils respirèrent, joyeux, la croyant sauvée.

— Seigneur, répondit alors Morand, j'ignorais dans quel but vous nous aviez amenés dans cette forêt du Mans... Si j'avais su que ce fût pour commettre ce meurtre sur la personne de si gente et si douce créature, j'aurais refusé mon concours, et mes compagnons eussent pareillement refusé le leur... Qu'a-t-elle donc fait, cette pauvre pucelle, pour que vous vous acharniez ainsi après elle?... Ah! que Dieu la protége et la conduise! car cette forêt est pleine de fauves qui la pourront dévorer avant qu'il soit tard... Ainsi serez-vous vengé, puisque vous souhaitez tant de l'être!...

Et, là-dessus, les trois sergents lâchèrent Tybert et remontèrent à cheval.

Tybert réfléchit à ce qui arrivait, et il ne tarda pas à comprendre qu'en effet les ours et les loups pourraient bien faire son œuvre, et qu'il n'était pas besoin qu'il se fâchât avec ses trois compagnons, de peur de mal.

— Que dira ma dame Margiste? murmura-t-il cependant.

— Seigneur, répondit Morand, savez-vous ce que nous ferons?... Nous emporterons avec nous le cœur d'un pourceau, et nous le lui présenterons comme celui de la pucelle que nous avions mission d'occire... Elle nous croira, et, par cela même, nous l'aurons satisfaite, ainsi que notre conscience...

— Le conseil est bon, dit Tybert. Il sera meilleur encore si vous jurez de ne jamais dire que cette garcelette nous a échappé...

— Nous le jurons volontiers, dirent les sergents.

Et ils prirent la route de Paris.

Quand ils furent arrivés en cette ville, ils s'en allèrent trouver la vieille Margiste.

— Dame, lui dit Tybert en lui présentant le cœur de pourceau, voici le cœur de votre fille, que nous avons tuée et enterrée en lieu sûr...

— Grand merci, seigneurs, répondit la vieille sorcière joyeuse, grand merci! car c'était une mauvaise garcelette que cette fille-là...

Les trois sergents, ainsi remerciés, s'en allèrent à leur hôtel, et Margiste mena Tybert à sa fille Aliste, qui fut très-heureuse du retour de son amant, parce que ce retour lui annonçait la mort de sa rivale exécrée.

— Dame, lui dit Tybert, grand bien vous est venu... Berthe est morte!...

— Bien morte?...

— Nous l'avons coupée avec notre acier frais émoulu... A preuve que ma dame Margiste a son cœur que nous lui avons rapporté...

— Loué soit Jésus de tout ceci! s'écria Aliste, comprenant qu'elle était désormais reine de France. Tybert, ajouta-t-elle, vous serez toujours mon ami et féal serviteur!...

## CHAPITRE XIII

**Comment, étant abandonnée dans une forêt sauvage, la pauvre Berthe eut à pâtir, surtout à propos de deux robeurs qui la voulurent forcer.**



Abandonnée à elle-même par ses assassins et sauvée, grâce à la compassion de l'un d'eux, Berthe erra longtemps au hasard dans la forêt où elle avait failli payer de son innocente vie la trahison criminelle d'une autre.

Une princesse a des habitudes qui ne sont pas celles d'une fille de peu. Aussi Berthe se trouva-t-elle grandement embarrassée d'elle-même, et eut-elle les plus grandes peines pour arriver à se procurer la victuaille la plus humble. Aussi se recommanda-t-elle, dans sa détresse, à toutes les puissances célestes, à Jésus-Christ, à sainte Marie, à tous les saints, et, plus particulièrement, aux trois Rois et aux onze mille vierges dont les reliques sont si fort en honneur à Cologne.

Le ciel voulait sans doute l'éprouver, comme on éprouve les métaux précieux, car il la laissa pâtir pendant un temps assez long, et il l'obligea, elle, fille de roi et femme de roi, à se contenter de racines, d'herbes et de fruits sauvages. Quant à se procurer d'autres mets plus réconfortants, il n'y fallait pas songer : rien à se mettre sous la dent, morceau cuit ou crû, ni pain ni vin, ni chair ni poisson, ni biscuit ni gâteaux. Les oiseaux étaient mieux nourris qu'elle, et ils chômaient moins de nourriture.

Ce n'était pas tant l'absence de toutes ces choses qui poignait la gente Berthe que le danger qu'elle courait à se trouver ainsi seule et sans défense en une forêt pleine de bêtes féroces, et peut-être d'hommes plus féroces encore que les bêtes.

— Sainte mère de Dieu! disait-elle sans cesse, prenez-moi sous votre divine protection! Préservez mon honneur, afin que je sois digne d'entrer après ma mort en votre céleste maison!...

Précisément, un matin, comme elle était en dévote oraison au pied d'un chêne, deux robeurs passèrent, cherchant aventure.

La jeunesse et la beauté de la reine Berthe les frappèrent. Ils accoururent vers elle dans des intentions qu'elle n'eut pas de peine à deviner, malgré sa cuirasse d'innocence, et voulurent, sans plus de façon, les mettre à exécution.

Berthe, en ce péril extrême, adressa une fervente prière à tous les saints et à toutes les saintes du Paradis, qui eurent pitié de son embarras, car ils suscitèrent incontinent une querelle entre les deux robeurs.

— Cette pucelle est à moi! dit l'un en regardant l'autre.

— Cette pucelle m'appartient ! je l'ai aperçue le premier !... répondit l'autre.

— Je te dis que c'est à moi qu'elle doit échoir !

— Non, c'est à moi !...

— Alors, nous allons jouer du couteau ; de cette façon elle restera au plus fort et n'y pourra qu'y gagner !...

— Volontiers !...

En effet, les couteaux furent tirés de leurs étuis, et les deux robeurs s'escrimèrent vaillamment l'un contre l'autre.

Berthe était restée d'abord pétrifiée d'étonnement et de peur. Mais, en voyant ses deux ennemis se prendre ainsi à la gorge et se faire de sanglantes plaies çà et là, sur le visage et sur la poitrine, elle comprit que leur attention était momentanément détournée d'elle, et elle prit vitement la clef des champs, comme une oiselle effarouchée par l'oiseleur.

Quand elle eut couru ainsi pendant un long chemin, elle dut s'arrêter un peu pour respirer, car elle était grandement essoufflée, et alors, regardant en arrière, elle ne vit plus rien.

Elle avait dépisté les robeurs.

D'ailleurs, maintenant, elle se trouvait sous la protection humaine. C'était un ermitage, habité par un saint homme qui, à son aspect, devina ses angoisses avant qu'elle eût seulement ouvert la bouche.

— Entrez, ma fille, lui dit-il avec la voix tendre des gens qui ont beaucoup souffert et qui se sont consolés dans la prière comme on se retrempe dans le repos.

Berthe entra, partagea le frugal repas de l'ermite, qui l'hébergea sur un lit de feuilles où elle goûta le plus pur sommeil.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, ce digne homme l'accompagna jusqu'à un chemin au bout duquel était la maison d'un honnête paysan nommé Simon.

— Vous y trouverez la plus cordiale hospitalité, ma fille, lui dit-il.

Et, lui donnant sa bénédiction, il retourna à son ermitage.

## CHAPITRE XIV

**Comment la reine Berthe fut recueillie par un pauvre homme nommé Simon, qui avait deux filles, et des occupations nouvelles auxquelles elle dut s'astreindre pour n'être à charge à personne.**

Après avoir cheminé pendant une heure environ, la reine Berthe, qui n'était pas rompue aux fatigues et aux privations, se sentit défaillir de malaise, en dépit du réconfort qu'elle avait reçu du bon ermite. Bientôt même elle se laissa choir le long d'un fossé qui bordait la route.

Un paysan passait. En l'avisant dans ce pitoyable état, il eut le cœur serré et alla vitement vers elle.

— Mon enfant, lui dit-il d'une voix pleine de compassion, que faites-vous là, seule ?

— J'attends que les forces me reviennent, répondit mélancoliquement la reine Berthe.

— Et quand elles seront revenues ?

— Alors, je me remettrai en route pour aller frapper à la porte d'une charitable demeure que m'a indiquée un saint ermite de ce pays... Peut-être connaissez-vous l'honnête homme vers lequel on m'envoie...

— Comment a-t-il nom ? demanda le paysan.

— Il a nom Simon.

Le paysan sourit.

— Je le connais, en effet, répondit-il, et je vous mènerai bien volontiers chez lui. Prenez mon bras, ma gente enfant, et ne craignez pas de vous appuyer dessus : c'est celui d'un homme qui gagne chaque jour le pain de sa femme et de ses deux filles.

La reine Berthe était trop fatiguée pour refuser l'aide qu'on lui offrait. D'ailleurs, l'homme qui lui parlait avait une si loyale figure, qu'il y eût eu outrage à douter de lui.

La reine Berthe accepta.

Au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent à la porte d'une maisonnette de modeste apparence, où l'homme entra comme quelqu'un qui en connaît les êtres.

— Tiens, femme, voilà une pauvre demoiselle qui a froid et qui a faim, et qui vient nous demander de la réchauffer et de la réconforter.

La femme à laquelle cet homme parlait avait un visage qui prévenait en sa faveur. Elle était aussi bonne qu'il était bon.

— Tu as bien fait, Simon, répondit-elle simplement en allant prendre les mains de la princesse, un peu confuse, et en la conduisant devant l'âtre où brûlait un feu clair.

— Simon?... C'est vous qui êtes Simon? demanda-t-elle à son conducteur.

— Ne l'aviez-vous pas deviné? répondit le bonhomme en souriant.

— Il y a beaucoup de braves gens dans notre pays du Maine, dit la femme, mais il n'y a qu'un Simon, voyez-vous, mon enfant!

Il n'y avait pas que la femme de cet honnête homme dans la maisonnette. Il y avait encore deux belles pucelles industrieuses comme des abeilles qui, à l'aspect de la princesse, quittèrent leur besogne pour venir l'embrasser.

— Je m'appelle Isabeau, dit l'une.

— Je m'appelle Eglantine, dit l'autre.

— Et vous, mon enfant, qui êtes-vous? demanda avec intérêt Constance, la femme de Simon, après avoir sur une table rustique quelques vivres servis avec une rare propreté.

— Je suis, répondit la reine, fille d'un vavasseur de cette contrée, et je fuis les persécutions injustes d'une belle-mère.

— Et vous avez nom ?

— Je m'appelle Berthe...

— C'est le nom de notre reine, la femme de monseigneur Pépin, fit remarquer Constance.

Berthe tressaillit et fut sur le point de se trahir. Heureusement que la question en resta là.

— Eh bien! reprit Simon, puisque vous avez rencontré de vilaines gens pour vous persécuter, vous rencontrerez céans d'honnêtes gens pour vous aimer. Vous n'êtes pas fille d'un vavasseur pour rien, et j'imagine que vous ne devez pas être très-habile dans les besognes ordinaires des femmes... Eh bien! si notre existence ne vous écœure pas trop, vous n'avez qu'à rester parmi nous : nous vous adoptons pour nôtre; tellement que nous ferons comme les pastoures qui boulent leurs ouailles quand ils ne veulent pas qu'on les reconnaisse, et que nous ne saurons plus laquelle de vous trois, d'Isabeau, d'Eglantine et de vous, n'est pas notre fille. Est-ce convenu, Berthe?

La reine Berthe, touchée jusqu'aux larmes de ce franc langage, se précipita dans les bras du bonhomme Simon, qui l'embrassa le plus cordialement du monde. Puis, après Simon, ce fut le tour de Constance, et, après Constance, celui d'Eglantine et d'Isabeau.

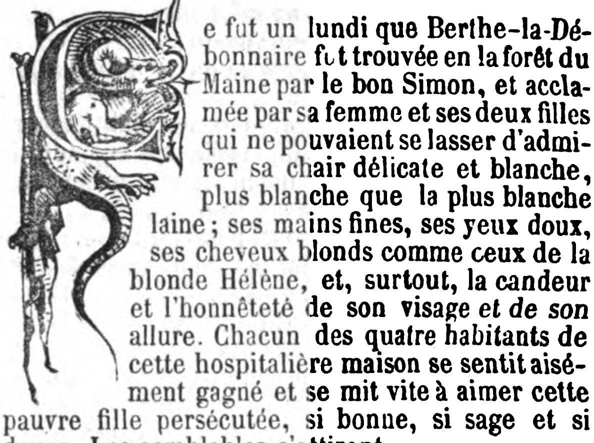
— Et maintenant, ajouta Simon, rappelez-vous, Berthe, que si pour nous vous êtes bien notre troisième fille, pour tout le monde vous êtes notre nièce...

— Oui, mon bon oncle! répondit la reine, à qui la joie était revenue au cœur.

Sur ce, le bonhomme Simon, pour échapper à son attendrissement, jeta une bourraille dans le foyer, qui flamba plus clair encore qu'auparavant.

## CHAPITRE XV

**Comment la reine Berthe passa neuf ans et demi de sa vie, cousant et filant, dans les regrets et dans la prière.**



Ce fut un lundi que Berthe-la-Débonnaire fut trouvée en la forêt du Maine par le bon Simon, et acclamée par sa femme et ses deux filles qui ne pouvaient se lasser d'admirer sa chair délicate et blanche, plus blanche que la plus blanche laine; ses mains fines, ses yeux doux, ses cheveux blonds comme ceux de la blonde Hélène, et, surtout, la candeur et l'honnêteté de son visage et de son allure. Chacun des quatre habitants de cette hospitalière maison se sentit aisément gagné et se mit vite à aimer cette pauvre fille persécutée, si bonne, si sage et si douce. Les semblables s'attirent.

Isabelle et Eglantine, à ne vous point mentir, étaient d'adroites ouvrières dans les travaux d'aiguilles. Elles brodaient, cousaient et filaient à merveille.

Berthe leur dit :

— Chères sœurs, je ne resterai pas oisive devant votre labeur, je vous le promets. Vous ouvrez l'or et la soie, je vous montrerai, moi, ce que ma mère m'a appris, et ma mère était née en Alsace, le pays des bonnes toiles.

— Nous vous en saurons bon gré, chère Berthe, répondit Isabeau en l'embrassant.

Eglantine alla vers Constance :

— Mère, lui dit-elle, Berthe nous montrera ce que sa mère lui a appris... Quel bonheur! Comme vous avez bien fait de la retenir céans... Retenez-la toujours, chère mère!...

—Je la retiendrai aussi longtemps qu'elle le voudra, répondit Constance. Je la marierai si elle le désire, et toutes deux désormais vous coucherez dans ma chambre. Votre sœur Isabeau couchera dans une autre...

— Ah! chère mère, s'écria Eglantine en battant des mains, comme je vous remercie de me la donner ainsi pour compagne spéciale! Jamais je n'ai vu plus douce chose que cette Berthe... Elle est plus fraîche, plus gracieuse, plus suave que la rose de mai!...

Quelques jours après, en effet, Berthe avait déjà travaillé et fait la meilleure besogne qui fût au monde. Constance et ses filles étaient ébahies de tant d'adresse et de talent.

— Berthe, lui dit la femme Simon, vous faites là des chefs-d'œuvre bien au-dessus de tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent, et j'affirme qu'il n'y a pas de meilleure ouvrière que vous de Tours jusqu'à Cambrai... Aussi me garderai-je bien de vous laisser ignorer tout le profit que vous pourriez

tirer de cette besogne-ci... Et, à partir d'aujourd'hui, je vous veux rémunérer de votre peine par une monnaie avec laquelle vous pourrez vous enrichir petit à petit.

— Dame, répondit Berthe en souriant, que Dieu vous récompense des bonnes pensées que vous avez à mon endroit... Mais je vous prie de ne pas songer plus longtemps à me donner monnaie pour cette besogne que je suis heureuse de faire... Je veux vous servir; quelque peine que j'aie jamais, ne vous y opposez point, je vous en conjure...

— Bénie soit l'heure où vous êtes venue frapper à notre porte! dit Constance attendrie.

— Bénie soit l'heure où vous me l'avez ouverte! répondit Berthe.

Ainsi vécut-elle durant neuf années et demie, aimant et se faisant aimer, vivant sobrement et chichement, surtout le samedi, où elle se nourrissait exclusivement de pain et d'eau. Quant au vendredi, elle jeûnait et se revêtait de la haire en l'honneur de Jésus-Christ et de sa douce mère Marie.

Ainsi vécut-elle, nièce de Simon, amie de Constance, sœur d'Isabelle et d'Eglantine, qui tous lui portaient honneur, douceur et compagnie.

Ainsi vécut-elle, regrettant de temps à autre le roi Pépin en priant Dieu de le garder de mal et d'angoisse. Quant à son père, le roi Flores, et à sa mère, la reine Blanchefleur, qui l'avait nourrie, élevée et adorée, elle y pensait sans cesse et les regrettait toujours, malgré l'amour qu'elle avait rencontré dans la famille Simon...

— Ah! ma chère mère, murmurait-elle parfois quand elle était seule, comme vous auriez le cœur marri si vous saviez comment j'ai été trahie par Aliste et par Margiste!... Ah! chère mère, vous m'aviez donnée à femme à un riche époux, qui m'a chassée, me prenant pour une autre, et je me suis mariée alors à Dieu, ce loyal époux qui ne trompe personne et n'a jamais menti!...

## CHAPITRE XVI

**Comment, pendant que Berthe-la-Débonnaire menait saintement sa vie, Aliste, Tybert et Margiste se rendaient odieux aux gens du royaume.**

Pendant que, dans un coin perdu du Maine, la belle et vertueuse reine Berthe passait si chastement sa vie en œuvres pieuses et en labeurs incessants, ne quittant le travail que pour la prière et la prière que pour le travail, sa rivale, la fausse reine, la félone Aliste obéissait à sa nature perverse en faisant et en laissant faire par Margiste mille et un vilains tours.

Le roi Pépin, dont aucun avertissement n'était venu troubler la quiétude, et qui continuait à croire qu'il était en légitime possession de la vertueuse Berthe, fille du roi Flores et de la reine Blanchefleur, le roi Pépin aimait Aliste de tout son cœur, à ce point qu'il ne voyait rien des odieuses menées de cette mégère, en cela si bien aidée par Margiste et par Tybert.

Il l'aimait, et, heureux de cet amour, il ne s'occupait pas d'autre chose; d'où lui était né un second héritier. Le premier gars s'appelait Rainfroy, le second avait nom Heudriet. Les deux faisaient la paire, on peut le dire, car si l'un, Rainfroy, était plein de tricherie et de mauvaiseté, le second, Heudriet, était plein d'envie et de sournoiserie. A eux deux, malgré le meilleur vouloir qu'on eût pu y mettre, ils n'eussent pu former, en grandissant, un honnête homme. Heureusement qu'ils n'étaient pas destinés à grandir!

Mais le roi Pépin, qui les croyait destinés à lui succéder comme il avait succédé lui-même au roi Charles Martel, les couvait d'un amour énorme, ne se doutant point qu'il réchauffait dans son sein des petits d'une vipère. Il les regardait pousser avec joie, comme s'ils eussent été arbrisseaux salutaires, et il les arrosait chaque jour de ses caresses, comme s'ils eussent été destinés à produire autre chose que des fruits malsains, croquant comme cendre sous la dent.

Quant à Aliste, il était impossible qu'avec un esprit aussi gâté que le sien elle trouvât en elle l'ombre d'un sentiment de tendresse maternelle. Elle avait pour ses deux fils des semblants d'amour, et non l'amour qu'une vraie femelle a pour ses petits, et cependant elle eût dû les adorer, car ils étaient faits à son image l'un et l'autre.

Donc, au fond, ces deux jeunes princes, nés d'un crime, issus de flancs criminels, occupaient peu le cœur hypocrite de cette fausse reine Berthe. Ce qui l'occupait toute, c'étaient des intrigues sans cesse renaissantes comme les têtes de l'hydre. Soumises aux pernicieux conseils de Margiste et de Tybert, elle abusait monstrueusement de son pouvoir comme reine et commettait avec une impudence rare toutes les exactions les plus cruelles et les plus faibles pour la déconsidérer ainsi que son royal époux.

Les marchands étaient rançonnés sans pitié; les campagnes étaient mises à contributions forcées, comme les cités, qui voyaient fleurir chaque jour de nouveaux impôts plus vexatoires et plus odieux les uns que les autres. Et, si d'aventure, quelques-uns d'entre les rançonnés, se trouvant écorchés de trop près, criaient trop fort, Tybert les faisait taire en les jetant en prison. De plus, pour mieux couronner encore ces vilenies et ces abominations, ni Aliste, ni Margiste, ni Tybert n'accomplissait ses devoirs religieux; ils n'allaient au moustier qu'en rechignant, et jamais, quand ils y allaient, ils ne pouvaient entendre une messe jusqu'au bout.

Et, de fait, qu'eussent été faire ces coupables endurcis au pied des autels? Le repentir leur fût sans nul doute venu dans l'âme, et ils ne voulaient pas se repentir!...

## CHAPITRE XVII

**Comment le roi et la reine de Hongrie, se voyant désormais sans héritiers, envoyèrent un messager au roi Pépin pour lui demander de leur confier le petit Heudriet, et comment le messager échoua dans son entreprise.**

Flores, le bon roi Flores, avait perdu coup sur coup, quatorze mois après le mariage de sa chère fille Berthe, deux enfants qui lui restaient et sur lesquels il comptait, à savoir sa fille la duchesse et son fils Godefroy. De telle sorte, qu'il n'avait plus d'autre héritier de son corps que Berthe la courtoise.

Cela mélancolisait beaucoup le vieux roi de Hongrie, qui sentait bien sa fin approcher de jour en jour, et qui voyait son trône passer en des mains étrangères, faute d'héritiers de sa part.

Involontairement, il songea aux deux petits-fils que lui avait faits sa chère fille Berthe et dont la naissance lui avait été solennellement notifiée par ambassadeurs, et il supposa que le roi Pépin n'hésiterait pas à lui confier soit Rainfroy, soit Heudriet.

Cette pensée lui trotta même dans la cervelle pendant un long temps, et, finalement, il s'en ouvrit à sa vertueuse compagne, la bonne reine Blanchefleur.

— Dame, lui dit-il, je me courbe chaque jour de plus en plus, si bien que je finirai par toucher mon cercueil où je m'étendrai pour dormir mon somme éternel... Avant cette heure solennelle, je veux léguer à mon peuple un successeur qui l'aime comme je l'ai aimé et le protége comme je l'ai protégé, puisque présentement la Hongrie est calme et heureuse...

— Ah! soupira la reine, si notre bien-aimé Godefroy vivait encore!...

— Oui, répondit le roi, mais Dieu a voulu nous éprouver, et il nous l'a enlevé quelques jours après sa sœur la duchesse... Dieu a ses vues, madame, et nous devons nous incliner, respectueux, lorsqu'il nous frappe ainsi... Peut-être est-ce un châtiment de fautes que nous avons commises et dont nous avons perdu souvenance...

— Hélas! murmura Blanchefleur.

— Donc, je m'éteindrai sans héritier de mon nom, reprit le roi Flores. C'est cruel, mais le mal est peut-être réparable... Notre bien-aimée fille Berthe a eu du roi Pépin, son seigneur et son mari, deux enfants...

— Rainfroy et Heudriet.

— Oui. Eh bien! dame, que diriez-vous si j'avais songé à nommer l'un d'eux mon successeur.

— Vous agissez toujours sagement, Sire... Et, en cette occurrence comme en cent autres, je ferai votre vouloir, parce que vous êtes un loyal prince et que vous ne pouvez rien faire que de juste et d'utile.

Flores reprit :

— Je ne parle pas de Rainfroy; c'est l'aîné, et il me semble tout naturel que le roi Pépin, notre gendre, le réserve pour lui succéder à lui-même quand le moment en sera venu... Mais le plus jeune prince, Heudriet, j'ai grande envie de l'envoyer quérir pour en faire un roi de Hongrie en mon lieu et place...

— Bien volontiers, répondit la reine.

Cela arrêté, on fit incontinent choix d'un messager intelligent pour prévenir le roi Pépin des intentions du roi Flores.

Le messager partit, monté sur une mule noire, et s'en alla trouver le roi de France à Tours, où il faisait sa demeurance pour l'heure présente.

Il alla d'abord au moustier Saint-Martin, où il entendit la messe; puis, la messe entendue, il se rendit à l'hôtel de monseigneur le roi et de madame la reine.

— Dame, dit-il à Aliste, le roi et la reine de Hongrie, que Dieu garde! vous saluent ainsi que monseigneur Pépin! Ils m'envoient en outre vers vous pour vous demander de leur confier Heudriet, le plus jeune de vos deux enfants, pour en faire un jour l'héritier de la couronne de Hongrie...

Aliste eût bien voulu répondre qu'elle acceptait, car c'était un honneur pour elle de savoir un de ses fils sur un trône. Mais le roi Pépin ne lui en donna pas le temps : il refusa net.

— Remerciez pour moi, répondit-il, et pour ma dame la reine, ceux qui vous envoient vers nous, et dites-leur que nous leur saurons un gré infini de leur bonne pensée, mais que j'entends garder mes deux héritiers près de moi. Le trône de Hongrie est, certes, un trône glorieux, mais le trône de France ne l'est pas moins et je le réserve pour celui de mes fils qui me survivra.

Ainsi parla le roi Pépin.

Le messager du roi Flores savait tout ce qu'il voulait savoir. Il salua monseigneur Pépin et la fausse reine Berthe, et prit incontinent congé d'eux. Puis, remontant sur sa mule noire, il s'en revint rapporter la réponse qu'on lui avait faite, laquelle réponse chagrina plus qu'on ne saurait dire le bon roi Flores et la bonne reine Blanchefleur.

———



## CHAPITRE XVIII

**Comment, quelque temps après le retour du messager que le roi Flores avait envoyé à la cour de Pépin, la bonne reine Blanchefleur eut un vilain songe, et comment elle demanda congé d'aller embrasser sa fille Berthe.**



Une nuit que la reine Blanchefleur était couchée et endormie, elle fit un rêve. Il lui sembla qu'une ourse sauvage lui mangeait le bras droit et lui labourait les flancs qui avaient porté la gracieuse Berthe. En outre, et comme si ce n'était pas déjà bien suffisant, un aigle venait s'asseoir sur son visage. Effrayée, elle s'éveilla, le cœur battant d'angoisse, et raconta immédiatement son rêve au roi Flores.

— Sire, lui dit-elle, accorde-moi un don, je vous en prie!...

— Un don, madame?

— Oui, Sire...

— En quoi consiste-t-il?...

— Je vous prie, Sire, de me laisser aller en France...

— En France? Mais, puisque le roi Pépin nous vient de refuser son fils Heudriet une première fois déjà, il n'est guère probable qu'il nous l'accorde d'avantage, même demandé par vous, à qui on ne devrait rien refuser cependant...

— Sire, il ne s'agit pas d'Heudriet... Il s'agit de sa mère, notre bien-aimée fille...

— De la reine Berthe?

— Oui, Sire... Le songe de cette nuit la menace... Je veux la voir... Je veux l'entendre... Je veux m'assurer qu'il ne lui est rien arrivé... Tant que je ne l'aurai pas vue, je tremblerai... Le songe de cette nuit est sans doute un avertissement: Je n'ai pas le droit de le mépriser... Par ainsi, mon doux Sire, laissez-moi aller à Paris pour cette Pâque-ci, afin que j'embrasse ma Berthe tant aimée... Je sens que si je tarde et n'y vais point, le cœur m'en partira du ventre!...

— Par le corps de saint Rémi! répondit le roi, il y a bientôt neuf ans que nous n'avons vu Berthe et qu'elle ne nous a vus, vous avez raison... Neuf années! avec quelle rapidité cela passe!...

— Ainsi, mon doux Sire, vous m'octroyez ce don, n'est-ce pas? reprit la reine Blanchefleur.

— Je vous l'octroie, madame, répondit le roi de Hongrie, à la condition que vous ramènerez avec vous, si possible est, Rainfroy ou Heudriet...

— Sire, je ferai tous mes efforts pour réussir, et je vous ramènerai, je pense, Heudriet ou Rainfroy, s'écria la reine, heureuse à cette pensée qu'elle allait enfin pouvoir embrasser sa tant aimée fille, la reine Berthe...

— Dame, reprit le roi, je veux que vous alliez en France avec une noble et nombreuse compagnie, aussi digne de vous que du roi Pépin, votre fils... Cent chevaliers vous feront cortége, j'entends des plus vaillants qui soient dans toute la Hongrie... Les gens de France aiment l'apparat et les grandes bombances: il faut leur faire plaisir, puisque ce sont gens sur lesquels règne notre bien-aimée fille Berthe...

Blanchefleur remercia le roi son mari de ces bonnes paroles et de ces bonnes attentions, et se mit en devoir de préparer tout pour son départ.

## CHAPITRE XIX

**Comment la reine de Hongrie se mit en chemin pour venir à Paris, et comment elle entendit avec étonnement des clameurs de malédiction contre sa Berthe bien-aimée.**



Blanchefleur, la sage et courtoise femme du roi Flores, ne tarda pas à partir avec sa compagnie de cent chevaliers merveilleusement appareillés.

Ils traversèrent montagnes et rivières, bois et plaines, et arrivèrent en la terre de France.

Quand toute la gent de ce royaume apprit la venue de la mère de la reine Berthe, c'est-à-dire d'Aliste, ce fut une clameur unique de malédiction.

— Ah! maudite soit-elle, criait-on de toutes parts, celle qui a conçu et porté en ses flancs une si méchante fille, qui mène une si laide vie et ruine si cruellement le beau royaume de France!...

Quand on rapporta cette clameur à la bonne reine de Hongrie, elle tomba de son haut et se refusa à croire Berthe coupable des vilenies dont on l'accusait de toutes parts.

— Est-ce possible, ô Dieu! s'écria-t-elle. Est-il croyable que ma fille Berthe ait oublié si vite et à ce point les bons exemples qu'elle a sucés dans son enfance?... Elle si gente, si douce, si charitable au pauvre monde, changée en furie, en sangsue, en bourrelle?... Ce n'est pas là ma fille Berthe: on la calomnie!... D'où peuvent donc lui être venues ces mauvaises dispositions, qui l'ont portée à ravir à autrui ce qui n'est pas à elle?... Ah! si monseigneur le roi Flores apprenait cela!... comme il lui ferait reproche, lui qui est si hospitalier, lui que son peuple aime et respecte... Ah! j'ai hâte de la revoir pour la châtier de ma parole et la faire rougir de sa mauvaiseté!...

Plus la reine Blanchefleur allait, plus elle rencontrait de gens qui maudissaient sa fille, la reine Berthe.

Un jour même, comme elle approchait de Paris, un vilain s'approcha brusquement d'elle, et, arrêtant son cheval par le frein, sans plus de façons, il lui dit:

— Dame, vous êtes la reine de Hongrie, mère de la reine Berthe de France?

— Oui, répondit la bonne dame.

— Eh bien! je me plains de votre fille, madame... Je n'avais qu'un cheval qui me trouvait mon pain quotidien, ainsi que celui de ma femme Marguerite et de mes petits enfants... Il m'avait coûté soixante sols, mais il les gagnait bien, la rude bête, car il transportait à Paris les bûches, la paille et autres choses que j'y vendais à profit... Eh bien! votre fille Berthe m'a pris mon cheval et m'a ruiné... Grâce à elle, ma femme et mes petits enfants vont mourir de faim, car je n'ai présentement nulle autre ressource... Mais, par le Dieu qui fit Adam et Eve! je la maudirai tant et tant, du soir au matin et du matin au soir, que je finirai bien par en avoir vengeance!...

— Pauvre homme! murmura la bonne reine attendrie, en lui donnant cent sols. Ne maudissez personne et achetez un autre cheval...

Le vilain, tout joyeux, prit la somme d'une main et la regarda, n'en pouvant trop croire ses yeux, tout d'abord. Puis, baisant follement l'étrier et les rênes, il cria :

— Ah! dame, que Dieu vous garde!

## CHAPITRE XX

**Comment Margiste, pour préparer la reine Blanchefleur, s'en alla au-devant d'elle à Montmartre, et lui fit un accueil hypocrite.**

Foudroyante avait été pour Aliste et pour sa mère la nouvelle de l'arrivée de la reine Blanchefleur. C'était là le châtiment que leur réservait la Providence, et, dans leur niaise incurie, elles n'avaient pas songé un seul instant à la possibilité de cet événement, si simple en soi pourtant. Jusque-là, Berthe étant morte, elles se croyaient bien sûres de l'impunité, et voilà que justement le châtiment arrivait vers elles, terrible!

Dans le premier moment, la vieille Margiste, qui tremblait de peur sous sa chemise, remua dans sa tête le projet d'un nouveau crime pour empêcher que le premier ne fût découvert. Elle voulut d'abord aller au-devant de la bonne reine de Hongrie, et, dans une collation servie et préparée par elle, l'empoisonner et l'enherber en poires ou en cerises. Puis elle résolut de passer, en compagnie d'Aliste et de Tybert, avec tous leurs trésors lingotés, en Calabre, en Pouille ou en Sicile, et se dérober ainsi à la légitime fureur du roi Pépin. Puis, elles songèrent à prendre d'autres partis encore, tous plus impraticables les uns que les autres.

—Ah! ma mère, vous m'avez perdue! murmurait Aliste en se tordant les mains. Quand monseigneur Pépin saura tout, il nous enverra au gibet, Tybert, vous et moi!... Ah! ma mère, vous m'avez perdue! —Vous êtes une folle, ma mie, répondait Margiste. Tout ira mieux que vous ne vous l'imaginez... Il y a neuf ans que la reine Blanchefleur n'a vu sa fille, et neuf ans changent bien une femme, surtout une femme qui a eu deux enfants... Il vous sera donc aisé de passer à ses yeux pour cette maudite Berthe, à laquelle vous ressembliez déjà beaucoup, s'il vous souvient... — C'est bien pour l'apparence, reprenait Aliste, mais au fait et au prendre ce sera une toute autre histoire...—Comment cela?... —Avez-vous donc oublié, ma mère, que Berthe avait des pieds très grands, et même que l'un d'eux dépassait l'autre d'une manière sensible?... — C'est vrai... Je n'en avais plus souvenance... — Ah! ma mère, mes faits et les vôtres seront connus par mes pieds, je vous le dis!...

Margiste avait rassuré de son mieux sa fille Aliste et s'était chargée d'arranger les choses de façon à ce que la bonne reine Blanchefleur ne s'aperçût de rien.

— Couchez-vous, ma fille, et contrefaites la malade, lui dit-elle; nous empêcherons madame de Hongrie d'arriver jusqu'à vous!...

## CHAPITRE XXI

**Comment le roi Pépin alla au-devant de la bonne reine de Hongrie, et lui annonça que sa fille était malade.**

Blanchefleur, la bonne reine de Hongrie était arrivée sur les hauteurs de Montmartre. Là, elle plongea son regard sur Paris et ses environs, et elle admira de grand cœur les merveilles qu'elle découvrit.

Elle vit la cité de Paris, si longue et si large, avec maintes tours, maints pignons, maints clochers, maintes cheminées; puis la grande tour crénelée de Montlhéry; puis la serpentante rivière de Seine courant à travers de verdoyantes prairies; puis Poissy, Pontoise, Meulan, Marly, Montmorency, Conflans, et mainte autre cité que je ne nomme pas.

Tout ce beau pays lui plut, surtout en songeant que sa fille Berthe en était la reine.

— Ah! s'écria-t-elle, Sire Dieu qui fis le ciel et la rosée, je te remercie d'avoir permis que ma bien-aimée fille Berthe fût unie au roi d'un si plaisant pays!...

Puis, se remémorant les malédictions quelle' avait recueillies en sa route à l'encontre de sa fille, elle ajouta :

— Ah! Sire Dieu, Vierge Marie, dites-moi donc d'où vient que ma fille, plus belle qu'Hélène, s'est fait ainsi haïr de tout un chacun, des petits et des



grands, des vilains et des vavasseurs?... D'où vient que sa claire fontaine de pureté et de bénévolence est ainsi changée en bourbier de méchanceté et de félonie?...

Ce fut en ce moment qu'arriva au-devant d'elle, avec nombreuse compagnie, monseigneur Pépin, triste et dolent, parce qu'il avait appris par Margiste que sa femme était au lit, mourante.

On se salua de part et d'autre, Pépin embrassa Blanchefleur, et celle-ci, sans plus attendre, lui demanda comment allait Berthe, sa fille.

— Dame, répondit le roi, à ne vous point mentir, elle va mauvaisement... La joie qu'elle a éprouvée en apprenant votre arrivée lui a causé révolution telle qu'elle s'est mise aussitôt au lit et ne s'en est point relevée... Votre présence la réconfortera sans doute...

Blanchefleur, le cœur tout éperdu, se laissa choir entre les bras de son gendre, qui lui prit doucement la main et lui dit:

— Dame, ne vous laissez pas aller ainsi à la douleur... Votre fille n'est pas morte, Dieu merci! Votre vue opérera sur elle mieux que tous les onguents du monde... Venez donc au plus tôt l'embrasser et la guérir...

Raiufroy et Heudriet, qui accompagnaient leur père avec d'autres gentilshommes, descendirent de cheval et s'en vinrent courtoisement saluer la reine de Hongrie.

— Dame, dit le roi Pépin, ce sont les deux enfants que m'a donnés votre bien-aimée fille, ma bien-aimée compagne...

Blanchefleur, en voyant ces deux jeunes princes, ne fut pas entraînée par son cœur à se réjouir de leur présence et à les embrasser. Tout au contraire, elle les salua maigrement, et tout son corps tressaillit d'effroi.

— Ce ne sont pas là les fils de Berthe! murmura-t-elle.

On s'aperçut aisément de cette répugnance de la reine de Hongrie pour les petits d'Aliste, et, à part le roi Pépin, qui n'eut pas l'air d'y prendre garde, chacun lui en sut mauvais gré.

— Elle n'a guère d'amitié pour les enfants de sa fille! disait-on. Elles sont bien dignes l'une de l'autre... Madame Berthe est au lit, malade : que cent mille diables lui tordent le cou, cette nuit, et nous nous en réjouirons demain!...

## CHAPITRE XXII

**Comment la reine de Hongrie fit son entrée à Paris et voulut tout d'abord aller embrasser sa fille, ce qu'elle ne put faire, à son grand chagrin.**

Quittant Montmartre, Pépin et Blanchefleur entrèrent dans la bonne ville de Paris, dont la grand'rue était encourtinée pour faire honneur à la nouvelle venue, bien qu'au fond du cœur chacun la maudît, pour l'amour de sa fille, c'est-à-dire de la fausse reine Berthe.

Blanchefleur descendit devant le perron de la grande salle, escortée du roi et de ses barons.

Bientôt elle vit venir à elle, toute marmiteuse et éplorée, avec quelques égratignures habiles au visage, la vieille Margiste, qui se jeta à ses pieds, comme pâmée de douleur.

La bonne reine de Hongrie, la reconnaissant pour celle à qui elle avait confié sa fille Berthe, la releva et l'embrassa en pleurant.

— Margiste, lui cria-t-elle, où est ma fille?... Je veux qu'elle me soit montrée.

— Dame, répondit la fausse et vilaine vieille en continuant à se tordre et à larmoyer comme une fontaine d'eau trouble, depuis qu'elle a appris votre arrivée, ma dame Berthe en a été si saisie, qu'elle a été forcée de s'en mettre au lit... Monseigneur le roi a dû vous le dire déjà?...

— Où est ma fille? je veux voir ma fille! répéta la reine de Hongrie.

— Dame, lui répliqua Margiste, je vous en conjure, laissez-la reposer jusqu'à la vesprée... Alors, mais alors seulement, vous pourrez la voir sans danger...

Blanchefleur, entendant cela, sortit de la grande salle du palais pour se réfugier dans une autre chambre, où la suivit le roi Pépin, pendant que l'horrible vieille s'en allait trouver la fausse reine Berthe et s'assurer que rien ne clochait dans la mise en scène qu'elle avait préparée.

— Dame, dit le roi à Blanchefleur, ne vous déconfortez pas ainsi, je vous en prie...

— Sire, répondit la bonne reine, j'attendrai jusqu'à la vesprée pour savoir si je dois continuer mon angoisse ou l'atténuer... Mais auparavant, puisque vous êtes céans et que je ne puis voir ma fille bien-aimée, je dois m'acquitter d'un message dont m'a chargé auprès de vous le roi Flores, mon glorieux époux...

— Dame, lequel?

— Donnez-nous un de vos deux enfants, et nous en ferons un roi de Hongrie...

— Je ferai à votre commandement, ma dame.

— Sire, grand merci!...

Bientôt les tables furent mises, et quatre cents chevaliers s'assirent autour pour fêter la présence de madame Blanchefleur.

Le dîner se prolongeait trop : cette princesse, à qui il tardait de voir sa chère Berthe, ne voulut pas attendre davantage. Elle se leva et s'en alla droit à la chambre où elle savait qu'était Aliste. Mais, sur le seuil, elle rencontra la vieille Margiste, qui la prit entre ses bras pour l'empêcher d'entrer.

— A cette heure, me laisserez-vous la voir? demanda Blanchefleur, pleine d'angoisse.

— Dame, répondit la vieille, par le corps de saint Clément! n'entrez pas encore...

— Pourquoi?

— J'ai dit à ma dame Berthe que vous ne viendriez qu'après la vesprée, et, sur cette espérance, elle s'est endormie un peu... Il y aurait cruauté à la réveiller... Pour Dieu! allez-vous-en!...

— Volontiers, répondit Blanchefleur, qui n'y entendait pas malice. Mais, ajouta-t-elle, souvenez-vous, Margiste, que je ne partirai pas de céans avant que je n'aie vu ma Berthe tant aimée, avant

que je n'aie baisé sa bouche rose et son corps si gent!...

Cela dit, elle se laissa entraîner au jardin par Margiste, qui tremblait de plus en plus.

## CHAPITRE XXIII

Comment, après avoir essayé par tous les moyens d'empêcher la reine de Hongrie de voir sa fille, Margiste finit par la laisser entrer en sa chambre, mais dans l'obscurité.

Toutes deux, la mauvaise vieille et la bonne reine, assises à l'ombre d'un arbre feuillu, se mirent à deviser de choses et d'autres.

— Margiste, dit Blanchefleur, dites-moi donc qui a pu préparer à ma fille un si vilain bouillon?... Vieux ou jeunes, tous se plaignent d'elle... Comment cela?... pourquoi cela?... Savez-vous, Margiste, que c'est là une triste parure pour une femme, et surtout pour une reine?... Au lieu de l'amour de son peuple, elle a sa haine!...

— Dame, répondit la vieille Margiste, ils ont tort de se plaindre d'elle; par le Dieu qui forma Daniel! ils ont grandement tort, car jamais femme ne fut plus débonnaire, jamais reine ne fut plus charitable au pauvre monde... Ce n'est pas pour rien, dame, que madame Berthe est votre fille... Elle sait de qui tenir...

Blanchefleur se remémorait bien cependant les choses qu'elle avait entendues en son chemin, lesquelles n'avaient certes rien d'honorable pour sa fille Berthe.

Toutefois, elle ne jugea pas à propos de continuer ce dire plus longtemps. Elle parla d'autre chose à la vieille mégère.

— Margiste, lui demanda-t-elle tout à coup, où donc est ta fille à toi, la belle Aliste?... Pourquoi ne l'ai-je pas vue céans?...

Margiste était préparée à tout, excepté à cette question, à ce qu'il paraît, puisqu'elle ne put s'empêcher de pâlir et de trembler encore plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

Finalement, elle balbutia :

— Dame, je vous dirai que ma pauvre Aliste est morte subitement, hélas!

— Morte subitement?...

— Oui, dame, sur sa chaise, un jour que je m'entretenais avec elle...

— Et de quel mal?...

— Je l'ignore et l'ignorerai toujours... Je crois cependant, aux taches dont son corps était couvert, qu'elle est morte de mésellerie...

— De mésellerie?...

— Oui, dame; c'est la lèpre des pauvres gens, et je ne sais vraiment pas pourquoi ma pauvre fille a gagné celle-là plutôt que l'autre... Enfin, sans doute, Notre-Seigneur Dieu avait besoin d'anges dans son paradis, et il m'a emprunté mon Aliste!...

— Et il nous la rendra, bonne Margiste!

— Dame, je n'ose l'espérer!...

— Maintenant, reprit la reine de Hongrie, nous avons suffisamment devisé de propos inutiles : si nous allions voir comment va ma chère Berthe?...

Il faisait nuit en ce moment.

— Allons-y, dame, répondit la vieille Margiste, qui continuait à trembler de peur, quoiqu'elle sût Aliste couchée, et Tybert chargé de veiller sur les allées et venues.

Elles allèrent; mais, au moment d'arriver, Margiste quitta rapidement Blanchefleur, sous prétexte d'aller quérir de quoi lui faire clarté.

Le temps se passa, et elle ne revint pas.

Impatientée, inquiète surtout, la reine de Hongrie appela à elle une gente pucelle qui passait dans le corridor avec une chandelle.

— Eclairez-moi, s'il vous plaît, ma mie, lui dit-elle, que j'entre dans la chambre de la reine Berthe, ma fille.

— Bien volontiers, ma dame, répondit la pucelle en marchant devant.

Mais cette jeune femme avait à peine fait deux pas dans la direction de la porte de cette chambre, qu'elle recevait sur la main un violent coup de bâton qui fit tomber la lumière et l'éteignit.

— Eh! maudite garcelette! lui cria une voix qui était celle de Margiste. Ma dame veut dormir, et ta lumière l'aurait importunée... Va-t'en au diable!

— Mais, répondit Blanchefleur, c'était pour moi qu'elle faisait cela...

La demoiselle n'avait pas osé crier, de peur d'effrayer madame Blanchefleur; et cependant le sang lui coulait de la main si brutalement atteinte par le bâton de la vieille Margiste. Elle se retira toute triste, sans sonner mot, laissant la reine de Hongrie dans l'obscurité, à la porte de la chambre de sa fille...

## CHAPITRE XXIV

Comment la reine Blanchefleur vit la fausse reine Berthe en son lit, malade, et comment elle comprit qu'on lui avait enlevé sa fille bien-aimée.

Margiste aurait bien voulu s'opposer éternellement à l'entrée de Blanchefleur dans la chambre de la fausse reine Berthe; mais cela devenait de plus en plus impossible.

Malgré qu'il fît nuit et qu'il n'y eût nulle lumière, la courageuse reine de Hongrie repoussa la vieille Margiste, qui bouchait le passage, et elle entra.

— Ma fille! ma chère fille! cria-t-elle dans les ténèbres, en se dirigeant à tâtons vers le lit où reposait Aliste.

— Ma chère mère, soyez la bienvenue! répondit Aliste d'une voix si faible qu'à peine l'entendit la bonne reine de Hongrie. Comment se porte mon père, je vous prie?

— Fille, il allait bien lors de mon départ.

— Jésus en soit loué! s'écria l'hypocrite Aliste.



Puis elle ajouta :

— Dame, je regrette bien de ne pas vous festoyer comme je le voudrais et devrais... mais je n'en ai guère le loisir, comme vous voyez...

Aliste n'avait pas envie de rire, ainsi qu'on le pense bien, car le danger approchait plus menaçant de minute en minute : un mot, un geste, un rien, et tout se découvrait.

— Fille, reprit la reine de Hongrie, je ne serai contente que lorsque je vous aurai vue et embrassée...

Les transes d'Aliste redoublèrent.

— Mère, répondit-elle, vous me demandez là une chose qui ne peut être que douloureuse pour vous et pour moi...

— Pourquoi cela, chère fille ?...

— Parce que je suis devenue jaune comme cire, et que je vous ferai peur quand vous m'aurez regardée... Les médecins ont dit que cet état pouvait s'aggraver encore par la lumière, et, à cette cause, je suis privée du plaisir de vous embrasser... Par ainsi, ma mère, allez-vous-en de céans, pour que je puisse reposer à mon aise...

Blanchefleur, entendant cela, comprit sans peine qu'on voulait la chasser de là.

— Ah ! s'écria-t-elle, ce n'est pas ma fille que j'ai trouvée ici !... Non !... car ma Berthe tant aimée n'eût pas fait tant de façon pour m'accoler et me baiser doucement, comme fait une vraie fille envers sa mère, lorsqu'elles ne se sont pas vues depuis dix ans !...

Lors, allant résolûment vers la porte de la chambre, elle l'entr'ouvrit et cria de toutes ses forces :

— Au nom du roi et de Dieu, apportez des chandelles céans ! Car ce n'est pas ma fille que j'ai trouvée là ! Non, ce n'est pas ma fille !...

Tybert, qui gardait cette porte, tressaillit de rage en entendant ce cri, auquel on accourut de toutes parts.

Quand la chambre se fut suffisamment remplie de lumières et de témoins, la reine Blanchefleur s'en vint rapidement vers le lit dans lequel Aliste était couchée, et abattit les tapis et les draps d'or qui la couvraient.

— Dame, s'écria Margiste épouvantée, vous voulez donc tuer votre fille, qui n'a pas dormi depuis trois jours ?...

— Tais-toi, vieille ! répondit la reine de Hongrie, qui venait de saisir Aliste par les pieds et qui avait reconnu que ce n'était pas sa fille Berthe.

Aliste, grelottante de honte et d'effroi, prit une draperie, s'en couvrit les épaules et se réfugia dans la chambre voisine.

— Ah ! les traîtres ! les lâches !... Ils ont tué ma Berthe tant aimée ! s'écria la pauvre reine Blanchefleur en sanglotant. C'est toi, vieille et impudique Margiste ! C'est toi qui m'a tué mon enfant !...

## CHAPITRE XXV

**Comment la vilaine intrigue de Margiste, d'Aliste et de Tybert fut enfin découverte et punie, et comment la bonne reine Blanchefleur dut s'en retourner en Hongrie sans avoir retrouvé sa fille bien-aimée.**

Aux cris poussés par la reine de Hongrie, Pépin était accouru.

— Sire, lui dit la bonne dame toute en larmes, qu'a-t-on fait de Berthe, ma fille tant aimée ?

— Mais, n'est-elle pas dans son lit ? demanda le roi, inquiet à son tour.

— Hélas ! Sire, vous avez donc été trompé comme les autres ?...

— Dame, que voulez-vous dire ? Au nom du ciel, expliquez-vous !...

— Sire, reprit Blanchefleur, celle que vous avez tenue jusqu'ici pour votre légitime épouse n'était autre qu'Aliste, la fille de cette abominable Margiste !... Toutes deux ont comploté la mort de ma chère Berthe... Et, si vous n'avez plus de femme, moi je n'ai plus de fille !...

Le roi Pépin n'y comprenait plus rien. Mais Blanchefleur insista tant, qu'il finit par comprendre, et, à son tour, il lui raconta ce qui était arrivé au lendemain de ses noces.

— O rare duplicité ! s'écria la reine de Hongrie. Berthe ressemblait à Aliste, mais comme le jour ressemble à la nuit, comme l'innocence ressemble à l'hypocrisie... Ah ! Sire, si vous n'en croyez pas ma douleur, vous en croirez peut-être l'évidence.. Faites venir devant vous Margiste et sa fille... Berthe avait un signe auquel il était facile de la reconnaître, puisque, dans son enfance, nous ne l'appelions que Berthe aux grands pieds, pour mieux la distinguer de sa sœur la duchesse, qui lui ressemblait de visage... Faites venir Aliste et sa mère, Sire, interrogez-les, afin de savoir ce qu'elles ont fait de ma bien-aimée Berthe.

Le roi n'osa pas avouer à Blanchefleur que Berthe avait été condamnée par lui-même à mourir. Il la réconforta du mieux qu'il put, et, sans perdre de temps, il alla dans la chambre voisine où s'était réfugiée Aliste. Quant à Margiste et à Tybert, il ordonna qu'ils fussent arrêtés sur l'heure.

Aliste pleura d'abord pour toute réponse aux questions pressantes du roi Pépin. Puis, comme il n'y avait plus moyen de nier, elle avoua tout.

— Vous mériteriez le bûcher, madame, lui dit sérieusement le roi. Mais, à cause de l'honneur que vous avez eu par votre accointance avec moi, je vous fais grâce de la vie... Ne m'en remerciez pas : ce n'est pas à cause de vous, c'est à cause de moi que je vous pardonne... Le lit royal est lieu d'asile comme une église : vous serez sauvée...

— Sauvée! murmura Aliste, qui ne s'attendait pas à tant de mansuétude.

— Mais, reprit Pépin, il ne faut plus que le monde entende parler de vous... Vous vous retirerez en l'abbaye de Montmartre, pour y passer vos jours dans la pénitence... On ne peut plus être que l'épouse de Dieu quand on a eu l'honneur d'être l'épouse d'un roi de France...

— Et ma mère, Sire? demanda Aliste, qui ne comprenait pas que seule elle pouvait être sauvée.

Le roi lui tourna le dos sans lui répondre, et alla s'assurer que ses ordres avaient été exécutés quant à l'infâme Margiste et au traître Tybert.

Tous deux firent les aveux les plus complets, en ayant soin d'ajouter, pour adoucir leur juge, que l'infortunée reine Berthe n'avait pas été mise à mort, mais qu'elle avait été seulement abandonnée dans la forêt du Maine.

— Et vous croyez, leur dit le roi Pépin avec colère, que les loups ont été moins cruels que vous?... Vous ne l'avez pas tuée, c'est vrai, du moins vous me le dites; mais les bêtes fauves de la forêt du Mans se sont chargées de votre besogne. Votre crime à tous deux mérite un loyer exemplaire... Tybert, vous serez pendu... Vous, Margiste, vous serez brûlée vive... Maintenant, arrangez-vous pour le reste avec Dieu!... J'ai dit.

La vieille Margiste fut, en effet, brûlée vive deux jours après, et Tybert fut branché proprement aux fourches patibulaires de Montfaucon.

Le même jour, la fausse reine Berthe entrait, pour n'en plus sortir, en l'abbaye de Montmartre, où elle transportait avec elle ses trésors, qui étaient considérables.

Il ne manquait plus à la satisfaction de la bonne reine de Hongrie que de retrouver son innocente fille. Malheureusement, ni les coupables ni personne autre n'avaient pu donner à cet égard aucun éclaircissement. Après avoir constaté l'inutilité de ses recherches, la dolente princesse repartit pour son royaume de Hongrie.

Il est inutile d'ajouter qu'elle n'emmena avec elle ni Rainfroy ni Heudriet. L'aversion qu'elle avait ressentie tout d'abord pour eux n'avait fait que croître par suite de ce qu'elle avait appris sur leur mère. Elle s'en retourna donc seule, dans une merveilleuse litière portée par deux riches palefrois que lui avait donnés le roi Pépin.

---

## CHAPITRE XXVI

**Comment, au bout de quelques années, le roi Pépin, étant à la chasse, rencontra une gente pucelle à laquelle il voulut conter fleurette, et ce qui en résulta.**

Quelques années se passèrent ainsi.

Le roi Pépin, devenu veuf sans que sa femme fût morte, s'ennuyait grandement de ce veuvage, et il essayait de s'en distraire par tous les moyens possibles, par des tournois, par des carrousels, par des chasses, par maint et maint autre amusement.

Un jour, en parcourant ses provinces, il se trouva dans le pays du Maine. Comme il chassait dans une forêt giboyeuse, proche du Mans, il s'égara, et, après avoir cherché inutilement pendant toute la nuit à se remettre dans son chemin, il se trouva de grand matin à quelques pas d'un humble moustier où les gens du voisinage venaient faire leurs oraisons.

Tout à coup il avisa une gente demoiselle au maintien courtois, qui en sortait.

— Demoiselle, lui dit il en l'abordant, je suis un officier du roi Pépin, égaré dans ce pays... J'ai perdu la chasse et voudrais la retrouver... Mais, en attendant, je serais fort aise de me reposer... Ne connaissez-vous pas ici près l'endroit qui me conviendrait?...

Au nom du roi Pépin, la jeune femme avait tressailli et pâli. Puis, se remettant aussitôt, elle répondit :

— Seigneur, si vous voulez me suivre, je vous mènerai en la maison de mon oncle où vous trouverez le réconfort que vous souhaitez.

La voix de cette gente demoiselle était si douce qu'elle réjouit grandement le cœur du roi et qu'il se mit à regarder avec attention celle qui lui parlait ainsi avec cette grâce et cette débonnaireté.

C'était une belle grande fille d'environ vingt-six ans, dont la démarche avait une noblesse singulière, quoiqu'elle fût tempérée par une simplicité du meilleur goût. Elle ressemblait à un diamant de la plus belle eau grossièrement serti, c'est-à-dire que ses vêtements rustiques ne répondaient pas à la beauté merveilleuse de son visage.

Le roi fut joyeux de cette rencontre matinale, et comme, en sa qualité de prince, il se croyait autorisé à badiner avec ses sujettes, il pria la jeune forestière de monter avec lui sur son cheval, afin d'être plus tôt arrivé, disait-il, mais en réalité pour mieux s'en amuser.

Elle y consentit ingénûment et monta en croupe derrière le roi, qui profita de ce moment pour l'embrasser.



Lors, toute rougissante et presque indignée, la jeune femme supplia le roi d'arrêter son cheval et de lui permettre de descendre.

Pépin arrêta son cheval, dominé malgré lui par l'accent de cette jeune fille effarouchée, qui, dès lors, trottina sur l'herbe à ses côtés.

Bientôt, vaincu de plus en plus par l'attrait de cette merveilleuse beauté cachée sous de si pauvres habits, il mit lui-même pied à terre et s'en vint lui tenir compagnie, en conduisant son destrier par la bride. Il voulait rester sage et ne plus renouveler sa première tentative, si énergiquement repoussée; mais le diable le tentait : il passa ses deux bras autour de la taille de sa compagne de route et voulut l'accoler. L'herbe était si verte et la forêt si épaisse ! Et puis les oiseaux et les oiselles chantaient de si douces chansons d'amour !

— Ah ! seigneur ! s'écria la jeune femme courroucée. Vous vous dites officier du roi Pépin, et vous osez méfaire ainsi une pauvre fille qui n'a que son honneur pour toute fortune !... Si le roi savait cela ?...

— Le roi ne le saura pas, ma belle enfant, et nous y gagnerons tous les deux : moi, un plaisir charmant, et vous tout l'or que vous souhaiterez, car je suis riche et je puis vous emmener à la cour où vous éclipserez les plus belles, comme le soleil éteint les étoiles !...

— Pas un mot de plus ! s'écria la jeune femme avec un geste d'une dignité souveraine. Vous frémiriez si vous saviez avec qui vous voulez prendre d'outrageantes privautés... Oui, vous frémiriez !... Respectez une princesse, fille et femme de rois !...

Ces paroles dites, Berthe, car c'était elle, eût bien voulu les reprendre... Mais comme cela n'était pas possible, elle chercha son salut dans la fuite.

## CHAPITRE XXVII

**Comment le roi Pépin, étant entré dans la maison de Simon, apprit que la jeune fille qu'il avait outragée par ses propos dans la forêt n'était autre que la reine Berthe, sa propre femme.**

Le roi, interdit par ce qu'il venait d'entendre, resta d'abord immobile et coi, ne bougeant non plus qu'un terme. Puis, comme il avait à savoir ce que ces paroles étranges voulaient dire, sorties de la bouche d'une forestière, il remonta vitement à cheval et courut sur les traces de Berthe.

Mais il eut beau chercher, quêter partout, dans toutes les directions, il ne la revit pas. Seulement, plantée devant lui, ouverte et hospitalière, il avisa la maison de Simon, où il entra et où il fut reçu avec toute la courtoisie qu'on devine, non parce qu'il était officier de la maison du roi, mais parce qu'il était égaré et avait besoin de réconfort.

Pépin entra donc, tout troublé.

— Bonhomme, dit-il à Simon, j'ai rencontré tout à l'heure dans cette forêt une jeunesse que j'ai effarouchée sans le vouloir... Elle a les cheveux blonds comme les blés et le visage d'une merveilleuse beauté... Il est impossible que vous ne la connaissiez pas, car il est impossible qu'il y ait en ce pays deux créatures aussi belles...

— Nous la connaissons, en effet, répondit gravement Simon.

— Ah ! Et...

— C'est notre nièce.

— Votre nièce ?

— La propre fille de mon propre frère... N'est-ce pas Constance ?...

— C'est extraordinaire ! murmura le roi, devenu rêveur.

— Pourquoi cela, seigneur ?

— C'est que cette jeune femme ressemble, comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau, à la reine Berthe...

Constance jeta un cri.

— Berthe ? dit étourdiment Eglantine, c'est aussi le nom de notre bonne cousine !...

Le roi Pépin, que le cri de Constance et l'exclamation d'Eglantine venaient de mettre sur la voie, pressa tant et si bien de questions la famille Simon, qu'il n'eut pas de peine à tirer d'elle l'aveu du peu qu'elle savait sur le sort de Berthe. Cet aveu et les diverses circonstances de l'arrivée de cette princesse en cette hospitalière maison cadraient trop avec les dépositions de Tybert et des sergents qui avaient été chargés de la faire périr pour que le roi hésita plus longtemps.

— Ah ! mes amis, s'écria-t-il avec joie, ce jour est un jour béni, car j'ai enfin retrouvé ma fidèle compagne, la reine Berthe !...

— Quoi ! Sire... Vous seriez ?... balbutia Simon, ébahi.

— Mais, reprit Pépin inquiet, pourquoi ne revient-elle pas ?...

— Elle reviendra bientôt, Sire, n'ayez peur, répondit Simon. Vous avez effarouché cette blanche oiselle ; mais elle connaît son nid et elle y reviendra, je vous le répète...

— Comment m'accueillera-t-elle ? murmura Pépin.

— Sire, dit Simon, savez-vous ce que je ferais à votre place ?

— Dites, bonhomme.

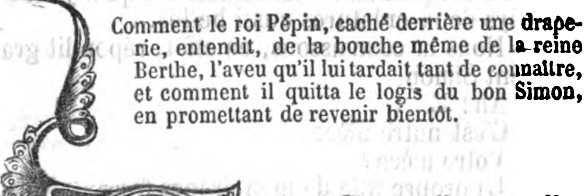
— Je me cacherais derrière cette courtine, et j'écouterais.

— C'est une bonne idée et je la veux suivre, répondit le roi.

Deux minutes après, Berthe entrait, le cœur encore battant de l'émotion qu'elle avait éprouvée une heure auparavant.

---

## CHAPITRE XXVIII



Comment le roi Pépin, caché derrière une draperie, entendit, de la bouche même de la reine Berthe, l'aveu qu'il lui tardait tant de connaître, et comment il quitta le logis du bon Simon, en promettant de revenir bientôt.

Dès lors, Simon alla vers elle, l'embrassa tendrement et lui demanda pourquoi elle était ainsi émue.

Sa femme Constance en fit autant.

— N'avez-vous pas vu céans, répondit-elle, quelque officier de monseigneur Pépin, qui me causa tant d'ennui comme je sortais du moustier?...

— Il est venu, en effet, et reparti.

— Ah! Dieu et la Vierge en soient loués!

— Savez-vous, Berthe, ce qu'il nous a appris?...

— Non, répondit la reine en rougissant.

— Il nous a dit que vous étiez ou deviez être la reine Berthe, femme de monseigneur le roi Pépin, ce dont nous avons eu grande joie, et lui aussi...

Berthe, sans répondre, baissa la tête.

— Par le corps de saint Remy, reprit Simon, je vous supplie, Berthe, de nous dire si cet homme a menti et si vous êtes ou n'êtes pas celle qu'il a annoncée?... Etes-vous bien vraiment la femme du puissant roi Pépin?

— Belle, dit à son tour Constance, je vous supplie de nous dire la vérité.

— Eh bien! répondit Berthe en rougissant jusqu'aux oreilles, je suis en effet la femme du roi Pépin-le-Hardi, et la fille du roi Flores et de la reine Blanchefleur...

— Nous nous en étions toujours douté, s'écria Simon tout joyeux de cette découverte. Ah! dame, ajouta-t-il en s'inclinant respectueusement, pourquoi ne nous avoir point prévenus plus tôt?...

— Mes bons amis, répondit doucement Berthe-la-Débonnaire, il y avait danger à le faire, non pour moi seulement, mais pour vous... Car si je suis vraiment la fille du roi Flores et de la reine Blanchefleur, il y a une mauvaise femme qui s'est fait passer pour moi aux yeux du roi Pépin, et, à cause de cela, j'ai dû fuir ponr échapper à une mort ignominieuse...

— Ah! noble dame, reprit Simon, vous aviez donc compté sans la Providence?...

— La Providence? Elle ne m'a pas fait faute, puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer...

— Vous nous payez trop généreusement du peu que nous avons fait pour vous, dame Berthe... Mais nous avons autre chose à vous apprendre...

— Et quoi donc, mon bon oncle?

— La fausse reine Berthe a été justement punie... Sa mère Margiste a été brûlée vive, et le traître Tybert a été pendu haut et court...

— D'où tenez-vous ces nouvelles?

— De l'officier du roi qui vous a rencontrée...

— Il est parti? demanda vivement la reine Berthe...

— Il est reparti, mais pour revenir bientôt vous demander pardon de la frayeur qu'il vous a si mal à propos causée...

Berthe devint toute mélancolique et rentra dans sa chambre pour songer à son aise.

Le roi Pépin, qui n'avait pas perdu un seul mot de son discours, sortit de dessous la courtine où il s'était tenu célé, et mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à ses hôtes.

— Je reviendrai bientôt, leur dit-il; veillez sur elle comme sur un trésor.

Et il s'éloigna à la hâte, de peur d'être surpris par Berthe-la-Débonnaire.

## CHAPITRE XXIX

Comment la reine Blanchefleur, mandée par un messager du roi Pépin, accourut avec son vieil époux pour embrasser sa Berthe bien-aimée, et comment ils allèrent tous la trouver dans la maison du bonhomme Simon.



On le devine, le premier soin du roi Pépin, en regagnant sa compagnie, fut d'envoyer un messager en Hongrie, à la bonne reine Blanchefleur, pour lui mander les heureuses nouvelles qu'il avait apprises et pour la prier de venir embrasser sa fille bien-aimée.

Le messager partit et arriva sans encombre à Strigon.

Quand la reine de Hongrie eut entendu son récit, elle voulut partir incontinent.

Le bon roi Flores, tout chenu qu'il était, voulut l'accompagner, car il lui tardait autant qu'à elle d'embrasser cette Berthe tant aimée qu'ils avaient crue perdue et qu'ils avaient pleurée morte.

— Je ne m'arrêterai pas, dit la bonne reine, tremblante de joie, avant que je n'aie baisé la bouche de ma chère Berthain! Quand je l'aurai vue et embrassée, il sera temps de me reposer et de mourir!...

Elle et le roi Flores partirent donc avec une compagnie nombreuse, et chevauchèrent à grandes journées, sans s'arrêter plus qu'il ne le fallait, jusqu'au moment où ils arrivèrent à Paris.

Le roi Pépin les reçut à merveille l'un et l'autre, comme bien on pense. Mais cet accueil n'était pas ce que venait chercher la reine Blanchefleur.

— Roi Pépin, dit-elle, hâtons-nous d'aller là où

est notre Berthe tant aimée! Par Jésus-Christ! allons sans plus tarder!...

— Dame, répondit le roi, nous y serons avant trois jours, je vous le promets.

— Partons tout de suite, Sire, je vous en conjure!...

Le dîner était servi. Mais la bonne reine de Hongrie n'y prit point garde. Elle ne mangea ni ne but. Son cœur et son esprit étaient là où était sa fille!

On dut obéir à cette tant légitime impatience de la reine Blanchefleur. On se mit en route et on arriva bientôt au logis de l'honnête Simon.

— Où est Berthe? demanda Blanchefleur en entrant dans cette loyale maison.

— Dame, répondit Simon, daignez venir avec moi, je vais vous conduire vers elle.

Et il les mena dans une chambre où était assise la reine Berthe, en train de filer.

— Berthe! s'écria Blanchefleur en se jetant sur sa fille et en l'attirant avec une tendresse folle dans son giron.

— Ma mère! murmura Berthe, quasi pâmée de joie.

Puis elle s'arracha des bras de la reine de Hongrie pour se précipiter dans ceux du vénérable roi Flores, son père, qui tremblait d'aise en la contemplant.

— O Dieu puissant! murmura ce vieil homme, toi qui fis le ciel et la rosée, soit béni pour l'heure ineffable que tu me donnes!...

— Douce amie, dit à son tour Pépin, je suis le roi Pépin, votre époux. Me pardonnez-vous?...

— Ah! Dieu soit loué et remercié! répondit Berthe, heureuse enfin.

Jamais il n'y avait eu si grande et si bruyante joie chez le bonhomme Simon, l'auteur premier de cette félicité générale.

Lors, Pépin appela son chambellan Thierry, Gautier son sénéchal et un sien sergent, nommé Henriet, auxquels il dit :

— Allez vitement au Mans annoncer au duc Naymès que j'ai retrouvé ma dame Berthe, ma femme, et que j'entends qu'il vienne la chercher céans en grande pompe...

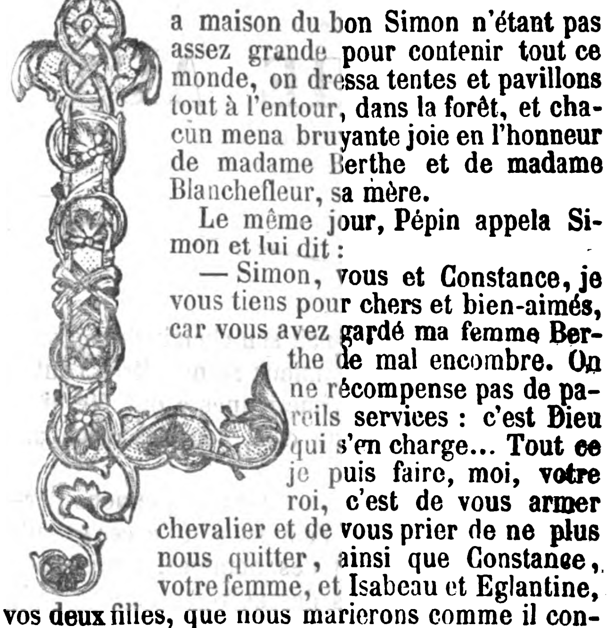
Comme Blanchefleur accolait et baisait sa Berthe adorée, elle lui dit, en lui amenant la bonne Constance, ainsi qu'Isabeau et Eglantine :

— Mère, voici la douce dame qui m'a nourrie... Voici les douces sœurs qui m'ont aimée... Sans elles, je serais mort de faim, de froid et de douleur!... Après vous, ma mère, c'est à elles que je dois la vie!...

La bonne reine Blanchefleur embrassa Constance, Eglantine et Isabeau, qui étaient toutes confuses de tant d'honneur.

## CHAPITRE XXX

Comment le roi Pépin arma chevalier le bonhomme Simon, et comment il passa la nuit qui suivit avec la reine Berthe, sa femme.



La maison du bon Simon n'étant pas assez grande pour contenir tout ce monde, on dressa tentes et pavillons tout à l'entour, dans la forêt, et chacun mena bruyante joie en l'honneur de madame Berthe et de madame Blanchefleur, sa mère.

Le même jour, Pépin appela Simon et lui dit :

— Simon, vous et Constance, je vous tiens pour chers et bien-aimés, car vous avez gardé ma femme Berthe de mal encombre. On ne récompense pas de pareils services : c'est Dieu qui s'en charge... Tout ce je puis faire, moi, votre roi, c'est de vous armer chevalier et de vous prier de ne plus nous quitter, ainsi que Constance, votre femme, et Isabeau et Eglantine, vos deux filles, que nous marierons comme il convient que le soient deux pucelles si gentes et si sages.

— J'accepte volontiers, Sire, répondit Simon, au nom de ma femme, de mes filles et de moi.

Et il se baissait pour embrasser les pieds du roi, en signe de reconnaissance. Mais Pépin le releva en lui disant :

— C'est dans mes bras qu'est votre place, bon Simon!...

Et ils s'embrassèrent tous deux du meilleur cœur.

La nuit qui suivit cette journée-là, le roi Pépin la passa avec sa chère femme Berthe-la-Débonnaire, qui, neuf mois après, accoucha du grand roi Charlemagne.

FIN DE BERTHE AUX GRANDS PIEDS.

# A PROPOS

### DU ROMAN DE

# BERTHE AUX GRANDS PIEDS

Le Petit Poucet marquait son chemin de cailloux, blancs et roses, pour le mieux reconnaître. Toutes les étapes de notre prime-jeunesse ont été ainsi marquées, et à cause de cela, nous les reconnaîtrons toujours.

Ces cailloux, ce sont ces romans que nous persistons à rééditer pour l'amusement de ces grands enfants qui s'appellent des hommes. Nous vous avons déjà entretenus des autres : aujourd'hui, voici qu'il s'agit de cette bonne *reine Pédauque*, — si populaire dans toute la France.

« Du temps que Berthe filait, »

disons-nous et chantons-nous quand nous voulons parler d'un temps évanoui, d'un temps regretté.

Cette Berthe, — ce modèle des filles, des femmes et des reines, — c'est la *Berthe-aux-Grands-Pieds* du ménestrel Adenès, dont nous donnons ici la traduction en prose vulgaire.

Ne croyez pas que ce soit là une reine pour rire, la fille de l'imagination d'un poëte ? Non, bien au contraire, car cette Berthe-là a eu l'honneur d'être la mère du grand Charlemagne, — ainsi que le rapportent des historiens sérieux, et ainsi que le constatait cette inscription mise sur son tombeau :

« *Berta Mater Caroli Magni.* »

A ce titre — et aux autres mentionnés plus haut — ne devait-elle pas avoir sa mémoire sauvée de l'oubli, cette honnête et douce princesse « qui filait » comme la dernière femme de son royaume, montrant ainsi éloquemment que les vertus sont de tous les états et à tous les échelons de l'échelle sociale ?

Peut-être que ceux de nos lecteurs qui nous ont accompagné jusqu'ici, et qui ont lu, par conséquent, tous les romans que nous avons publiés, trouveront une certaine parenté de situation entre celui-ci et deux autres, qui sont *Artus de Bretagne* et *la Reine Genièvre*.

Nos lecteurs auront raison. Il y a, en effet, analogie frappante, — dans une situation seulement. Nous voulons parler de la substitution d'une femme à une autre dans le lit nuptial, qui forme un épisode unique dans *Artus* et dans *la reine Genièvre*, et qui est la fable même de *Berthe-aux-Grands-Pieds*.

Mais, outre que nous n'y pouvions rien, — à moins de ne donner qu'un de ces romans au lieu de les donner tous les trois, — nous ne voyons pas en quoi cette parenté offusque quelqu'un ou quelque chose. Dans *Artus de Bretagne*, cela arrive au commencement ; dans *la reine Genièvre*, cela arrive à la fin ; mais, encore une fois, cela forme un épisode unique, si bien qu'on peut l'oublier pour ne s'occuper que des autres — qui ne sont pas moins intéressants.

Tandis que dans *Li Romans de Berte aus grans piés*, c'est tout le roman que cet épisode. Otez la substitution de la fille de Margiste à la fille de la reine de Hongrie, et il n'y a plus rien. Il ne reste plus, à ceux qui veulent savoir quelque chose sur la mère de Charlemagne, d'autre ressource que de

lire Eginhard. Eginhard écrit bien, certes, mais le poëte Adenès écrit mieux.

Nous avons donc eu recours au poëme de ce ménestrel, lequel a été publié, pour la première fois, en 1832, par M. Paulin-Pâris, — avec une imitation de la miniature représentant Pépin tuant le lion.

Adenès lui-même avait eu recours à quelque manuscrit latin, ainsi qu'il appert par les vers suivants, placés en tête de son poëme :

« A l'issue d'avril, un temps dous et joli,
Que erbelete poignent et pré sont raverdi
Et arbrissel désirent qu'il fussent parfleuri,
Tout droit en ce termine que je ici vous di,
A Paris la cité estoie un venredi.
Pour ce qu'il ert divenres, en mon cœur m'assenti
Qu'à Saint Denis iroie pour prier Dieu merci.
A un moine courtois qu'on nommoit Savari
M'acointai telement, Dame-dieu en graci,
Que le livre as ystoires me montra, où je vi
L'ystoire de Bertain et de Pépin aussi ;
Comment, n'en quel manière le lyon assailli.
Apprentif jugléor et escrivain mari
Qui l'ont de lieus en lieus çà et là conqueilli,
Ont l'ystoire faussée, onques mès ne vi si.
Ilucques demorai delors jusque mardi ;
Tant que la vraie ystoire emportai avec mi,
Si come Berte fu en la forest par li,
Où mainte grosse paine endura et soufri.
L'ystoire est si rimée, parfoy le vous pléri,
Que li mésentendant en seront esbaubi,
Et li bien entendant en seront esjoï. »

Si Adenès avait écrit en français du XIX^e^ siècle, au lieu d'écrire en français du XIII^e^, nous n'aurions pas eu l'audace de le traduire à l'usage des lecteurs de la BIBLIOTHÈQUE BLEUE. Malheureusement, ses vers charmants ne sont pas intelligibles pour tout le monde. Leur lecture serait un travail au lieu d'être un plaisir. Un poëme qu'on ne peut comprendre qu'en s'aidant du Glossaire de Roquefort n'est pas un poëme, — c'est un *pensum*.

ALFRED DELVAU.



# AUCASSIN ET NICOLETTE

## CONTE DU XIII^e^ SIÈCLE

**Traduit sur un Manuscrit de la Bibliothèque impériale**

PAR ALFRED DELVAU

Qui veut entendre aujourd'hui (1)
Le vieux récit des amours,
Fraîches et jeunes toujours,
De deux beaux et chers enfants,
Aucassin et Nicolette,
Rossignolet et fauvette ?
Nous allons chanter ici
Les misères qu'il souffrit
Et les prouesses qu'il fit
Pour sa mie au clair visage.
Il n'est homme si chagrin,
Si marmiteux, si malade,
Qui ne soit regaillardi
Par cette histoire amoureuse
Tant douce elle est.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Le comte Bougars de Valence faisait une si rude et si âpre guerre au comte Garin de Beaucaire, qu'il ne se passait pas un seul jour nébuleux (2) sans qu'il en profitât pour se porter aux murs et aux barrières de la ville, avec cent chevaliers et dix mille serviteurs (3) à pied et à cheval, lesquels brûlaient les maisons, gâtaient les moissons et massacraient le plus d'habitants qu'ils pouvaient.

Le comte Garin de Beaucaire, qui était vieux et cassé (1) et qui avait trespassé son temps de beaucoup, n'avait nul héritier, nul fils, nulle fille, fors un seul jouvenceau qui avait nom Aucassin.

Aucassin était bel et gent, grand et bien taillé de jambes et de pieds, de corps et de bras. Il avait les cheveux blonds et crespelés menus, les yeux vairets (2) et riants, le nez haut et bien assis, la face claire et attrayante (3), et il était doué de nombreuses qualités, parmi lesquelles il eût été difficile d'en rencontrer une mauvaise. Mais il était si bien pris par l'amour, ce grand vainqueur, qu'il se refusait à s'occuper d'autre chose, comme, par exemple, à être chevalier, à prendre les armes, à assister aux tournois, à faire enfin aucune des choses qu'il dût faire.

Son père, que cela chagrinait, lui dit un matin :

— Fils, prends tes armes, monte à cheval, défends ta terre, aide tes hommes. Quand ils te verront au milieu d'eux, cela leur donnera plus de courage au ventre, ils en défendront mieux et leurs corps et leur avoir, et ta terre et la mienne (4).

(1) Sur le manuscrit, la musique de ces vers est notée. C'est, bien entendu, du plain-chant sur la clef d'ut, — parce que cela se chantait autrefois comme la séquence se chante encore à l'église entre l'épître et l'évangile. Le trouvère commençait, à voix haute et sonore, et le chœur suivait, avec accompagnement d'instruments de toute sorte, jusqu'au dernier vers, qui ne rimait pas avec les précédents, afin de servir de réplique au déclamateur chargé de la prose. C'était une mélopée comme une autre, n'est-ce pas?

(2) « *Un seux jors mornes.* »

(3) « Sergens; » de *serviens*, *servientes*. Lacurne de Sainte-Palaye trouve plus court de traduire par « sergents. »

(1) « *Vix et frales;* » de *fragilis*, frêle, faible, cassé.

(2) « *Vairs;* » qui imite le *vair*, argent et azur.

(3) Lacurne Sainte-Palaye passe ces détails charmants. Il est vrai que ce n'est rien auprès de ce qu'il supprimera tout à l'heure!

(4) L. de Sainte-Palaye met : « ils défendront mieux leurs biens, leurs terres et leurs murailles. » Or, il y a : « lor cors et lor avoirs et te terre et le miue. » *Te, tuus, — ti, tui. Miue, mive,* mienne ; de *mea*.



— Père, répondit Aucassin, de quoi me parlez-vous là?... Que Dieu ne me donne jamais rien de ce que je lui demanderai, si je monte à cheval, si je vais à tournoi ou à bataille avant que vous ne m'ayez donné vous-même Nicolette, ma douce amie que j'aime tant.

— Fils, reprit le père, cela ne peut être. Il ne faut plus songer à cette captive, amenée d'étranger pays par les Sarrasins et achetée par le vicomte de cette ville. Il l'a élevée, baptisée et faite sa filleule. Il la donnera un de ces jours à quelque brave gars qui lui gagnera du pain par honneur. De cela, toi, tu n'as que faire, et quand tu voudras prendre femme, je te donnerai la fille d'un roi, ou tout au moins celle d'un comte. Il n'y a si riche homme en France dont tu ne pusses avoir la fille, si tu la souhaitais.

— Hélas! (1) père, dit Aucassin, il n'est au monde si belle seigneurie qui ne fût convenablement occupée, si Nicolette, ma très-douce amie, la possédait!... Elle serait impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, reine de France ou d'Angleterre, qu'elle ne pourrait pas être plus courtoise et plus débonnaire, avec de meilleures habitudes et de plus grandes vertus.

*Ici l'on chante.*

Aucassin n'a pas de cesse
Que son père ne lui laisse
Nicolette la bien faite.
Lors, sa mère le menace :
— Ah! faible, que veux tu faire!
— Nicolette est cointe et gaie...
— Nicolette est une esclave!...
— Puisque femme (2) tu veux prendre,
Prends femme de haut lignage...
— Mère, je ne puis le faire...
Nicolette est débonnaire (3);
Son corps gent, son clair visage (4)
Sont les maîtres de mon cœur.
Il faut que son amour j'aie,
Car trop est douce!

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand le comte Garin de Beaucaire vit qu'il ne pourrait déloger Nicolette du cœur d'Aucassin, il alla trouver le vicomte de la ville, son vassal, et il lui dit :

— Sire vicomte, il faut au plus tôt nous débarrasser de Nicolette, votre filleule... Maudit soit le pays d'où elle a été amenée, car c'est à cause d'elle que je perds Aucassin, qui ne veut pas être chevalier et se refuse à faire ce qu'il doit faire!... Sachez que lorsque je la pourrai tenir, je la ferai brûler, et vous-même avec elle!...

— Sire, fit le vicomte, je suis bien marri de ce qui arrive, mais je n'en suis pas fautif au point d'exciter personnellement votre courroux. J'ai acheté Nicolette de mes deniers; je l'ai élevée, baptisée et faite ma filleule. Je voulais la donner à femme à un jeune gars qui se fût fait orgueil de lui gagner du pain, ce que n'eût pas su faire Aucassin, votre fils. Mais puisque votre volonté et votre plaisir sont autres, je vais envoyer cette fillette en telle terre et en tel pays, que jamais Aucassin ne la pourra rencontrer de ses yeux.

— Gardez-vous-en bien! s'écria le comte Garin, car il vous en adviendrait de grands maux.

Là-dessus, ils se quittèrent.

Le vicomte avait un riche palais clos de murailles élevées et bordé de jardins épais. Il fit mettre Nicolette dans une des chambres de ce palais, au plus inaccessible étage, avec une vieille pour toute compagne, et aussi avec une provision suffisante de pain, de viande, de vin, et généralement de tout ce dont il pouvait être métier. Puis il fit céler la porte, afin que nul ne pût entrer, et ne laissa d'autre ouverture que celle de la fenêtre, laquelle était très-étroite et prenait vue sur le jardin.

*Ici l'on chante.*

Nicole est en prison mise
Dans une chambre voûtée
Faite par grande industrie,
Et merveilleusement peinte.
A la fenêtre de marbre
S'appuya la jeune fille (1) :
Blonde était sa chevelure (2),
Bien faits étaient ses sourcils,
Face claire et attrayante (3);
Jamais plus belle ne fut!
Son regard, dans le jardin,
Vit la rose épanouie,
Et les oiseaux qui jouaient...
Lors, se plaignit l'orpheline :
« Las! Pourquoi suis-je captive?
Pourquoi suis-je en prison mise?
Aucassin, damoiseau sire (4),
Depuis un long temps déjà
Je suis votre douce amie,
C'est pour vous que l'on m'a mise
En cette chambre voûtée (5)
Où passe ma triste vie;
Mais, par Dieu, fils de Marie,
Longuement n'y resterai
Si je le puis faire (6). »

(1) « *Avoi.* » Hélas! — Plus loin, nous trouverons une exclamation de ce genre : « *Aimi.* » C'est le *Hoime* des Italiens.

(2) « Puis qu'à moullié te vix traire. »
« Moullié, » « mouillié, » « moillier; » autant de formes diverses d'un seul mot : *mulier*.

(3) « *Débonnaire*, » — douce, bonne, — de *bonus*. C'est un qualificatif fréquemment employé, et avec raison, dans ce petit roman. La bonté est, en effet, l'*excelsior* de la beauté humaine.

(4) « *Viaire;* » visage. On dit aussi, et même plus fréquemment, *vis*.

(1) « Là s'apoia la mescine. »
L. de Sainte-Palaye traduit « mescine » par *mesquine*. C'est très-commode; mais peut-être n'est-ce pas suffisant. « Mescine » signifie jeune fille. On dit aussi *mescinete*.

(2) « Ele avoit blonde la crigne, »
que L. de Sainte-Palaye traduit par
« Chevelure blonde et poupine. »
Pourquoi *poupine?*

(3) « La face clere et traitice. »
que L. de Sainte-Palaye traduit par :
« .....La rose au matin
N'était si fraîche que son teint. »
Pourquoi tant de mots? « *Traitice*, » douce, jolie, attrayante.

(4) « *Aucasins, damoisiax sire.* » C'est le titre qu'on donnait au fils héritier d'un seigneur.

(5) On n'avait pas mis Nicolette dans une chambre spéciale. Celle-ci était voûtée — parce qu'on n'en faisait pas d'autres à cette époque, qui est celle du style ogival.

(6) « Mais par Diu le fix Marie,

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Nicolette fut donc mise en prison, ainsi que vous venez de l'entendre, et bientôt le bruit (1) courut dans le pays qu'elle était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie; les autres, que le comte Garin de Beaucaire l'avait fait mourir.

Tout désolé de la joie que cette nouvelle semblait causer à quelques-uns, Aucassin alla trouver le vicomte de la ville.

— Sire vicomte, lui demanda-t-il, qu'avez-vous fait de Nicolette, ma très-douce amie, la chose que j'aimais le mieux et le plus au monde (2)? Vous me l'avez enlevée!... Sachez, vicomte, que si j'en meurs, la faute en retombera sur vous... Pour le sûr, ce sera vous qui m'aurez arraché la vie en m'arrachant ma tant aimée Nicolette...

— Beau sire, répondit le vicomte, laissez là cette Nicolette indigne de vous, cette esclave que j'ai achetée de mes deniers et qui est destinée à servir de femme à un jeune gars de sa condition, à un gagneur de pain, et non à un gentilhomme comme vous, qui ne pouvez prendre à femme qu'une fille de roi, ou tout au moins qu'une fille de comte!... Que croiriez-vous donc avoir gagné si vous aviez fait une dame de cette chétive créature et l'aviez mise en votre lit?... Vous seriez là bien avancé, certes, bien avancé, car vous auriez tous les jours votre âme en Enfer, et jamais vous n'entreriez en Paradis...

— En Paradis?... répéta Aucassin avec colère. Eh! qu'ai-je donc à y faire?... Je n'ai que faire d'y aller si je n'y vais avec Nicolette, ma très-douce amie que j'aime tant!... En Paradis! Savez-vous donc quels sont ceux qui y vont, pour m'en parler ainsi comme d'un lieu où je doive songer à aller? Ce sont les vieux prêtres, les vieux boiteux, les vieux manchots, les vieux borgnes, qui crachent jour et nuit devant les autels, malingres, souffreteux, grelottants, à moitié nus, à moitié nourris, morts par anticipation! Voilà ceux qui vont en Paradis, et ce sont là de trop marmiteux compagnons pour que je songe à aller en Paradis avec eux (3)...

— Cessez, dit le vicomte. Tout ce que vous pourrez dire et rien ce sera exactement la même chose : jamais vous ne reverrez Nicolette... Ce que nous pourrons y gagner, vous et moi, si vous continuez à réclamer ainsi, n'a rien qui doive nous tenter... Nous serions brûlés par l'ordre de votre père, Nicolette, vous, et moi par-dessus le marché...

— Je suis au désespoir! murmura Aucassin en prenant congé du vicomte, non moins fâché que lui.

*Ici l'on chante.*

Lors, Aucassin s'en retourne,
L'âme de douleur navrée
Par l'absence de sa mie,
De sa mie au clair visage
Qu'il ne pouvait retrouver.
Rien ne le peut conforter.
Il s'en va vers le palais
Dont il franchit les degrés,
Puis il entre en une chambre
Où ses yeux fondent en eau.
— Ah! dit-il, ma Nicolette,
De si belle contenance (1)
Si belle en tout et partout,
A parler comme à se taire,
A rire comme à bouder,
A jouer comme à baiser,
Ah! ma Nicolette aimée,
Où donc êtes-vous, ma mie,
Quand je suis près de mourir
Du chagrin que j'ai par vous,
Ma douce amie (2)?...

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Pendant qu'Aucassin se lamentait ainsi dans sa chambre, regrettant âprement Nicolette sa mie, le comte Bougars de Valence menait sa guerre contre le comte Garin de Beaucaire.

Il avait mandé ses hommes de pied et de cheval pour assaillir le château, dont les défenseurs s'étaient aussitôt armés pour lui répondre, courant aux portes et murs par où ils supposaient que les assiégeants pouvaient attaquer. Les bourgeois imitèrent les chevaliers et les sergents : ils montèrent aux créneaux, d'où ils lancèrent à foison javelots et pieux aigus (3).

Au plus fort de l'assaut, le comte Garin de Beaucaire s'en vint en la chambre où Aucassin faisait deuil, regrettant sa douce et tant aimée Nicolette :

— Ah! fils, lui dit-il, que fais-tu donc là pendant qu'on assiége ton château, le meilleur et le plus fort qui soit?... Sache que si tu le perds, tu es déshérité de tout (4)... Fils, prends tes armes, monte à cheval, défends ta terre, et mène tes hommes au combat!... Il suffira qu'ils te voient au milieu d'eux pour qu'ils défendent vaillamment leur avoir et leurs corps, ta terre et la mienne... Tu es grand et fort : il est de ton devoir d'agir ainsi...

— Père, répondit Aucassin, de quoi me parlez-vous là?... Que Dieu me refuse tout ce que je pourrai jamais lui demander, si je consens à être chevalier, à monter à cheval et à combattre avant que vous ne m'ayez donné Nicolette, ma tant douce amie!...

---

Longement n'i serai mie
Se jel' puis far. »

Que Sainte-Palaye traduit par :

« Sans que jamais mon cœur varie,
Car toujours serai-je sa mie. »

(1) « *Li cris et le noise.* »

(2) « *Le riens en tot le mont que je plus amoie.* » *Riens* venant de *res*.

(3) Cette sortie d'Aucassin est certes un peu vive, mais c'est la passion qui le fait blasphémer, et, à ce titre, il est excusable. Jean-Baptiste de Lacurne de Sainte-Palaye, qui, en sa qualité d'académicien, ne comprenait pas la passion, a cru devoir remplacer ce passage par quelques points suspensifs.

(1) « *Biax esters,* » belle contenance.

(2) Je demande la permission de citer ce couplet dont on ne peut donner, quoi qu'on fasse, qu'une pâle traduction :

« Nicolete biax esters,
Biax venir et biax alers,
Biax déduis et dous parlers,
Biax borders et biax jouers,
Biax baisiers, biax acolers,
Por vos sui si adolés
Et si malement menés,
Que je n'en cuit vis aler,
Suer douce amie. »

(3) « *Quariax et peus aguisiés.* »

(4) « *Et saces se tu le pers, que tu es desiretés.* »

— Fils, reprit le père, cela ne peut être... Je consentirais plutôt à être dépouillé de mon bien, à perdre tout ce que j'ai, qu'à te la donner pour femme et pour épouse (1).

Là-dessus, le comte Garin de Beaucaire s'en alla. Mais Aucassin, le rappelant, lui dit :

— Père, venez, je vous prie, j'ai une condition à vous proposer.

— Laquelle, beau fils ?

— Voici : je prendrai les armes, je monterai à cheval, j'irai au combat, et je ferai vaillamment mon devoir, à la condition que si Dieu me ramène sain et sauf, vous me laisserez voir et embrasser ma douce amie Nicolette?... Le temps de lui dire deux ou trois paroles et de la baiser une seule fois (2)?

— Je l'octroie volontiers, dit le père en s'en allant.

*Ici l'on chante.*

A cause de ce baiser
Qui l'attend au retourner,
Aucassin est plus heureux
Qu'un autre avec beaucoup d'or.
Belles armures d'acier
Lui sont bientôt apportées ;
Il met un double haubert,
Lace son heaume en son chef,
Ceint l'épée et prend l'écu,
Monte sur son destrier,
Et, regardant à ses pieds,
Voit qu'il est fait à merveille.
De sa mie il se souvient,
Eperonne son cheval,
Et, droit devant lui, s'en va
A la bataille.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin fut donc armé, ainsi que vous venez de l'entendre.

Dieu! comme l'écu lui allait bien au cou, le heaume à la tête, et l'épée sur la hanche gauche (3)!

Le jeune homme était grand, fort, bel et bien fourni, et son cheval était rapide : il fut bientôt à la porte du château.

N'allez pas croire qu'il songea le moins du monde à prendre bœufs, vaches ou chèvres, ni à porter coups mortels aux chevaliers et autres gens d'armes du comte Bougars de Valence ! Oh ! que nenni ! Il avait bien autre chose en tête et en cœur, car il songeait à Nicolette, sa douce amie ! A ce point qu'il oublia de tenir les rênes, et que son cheval, qui avait d'abord senti les éperons, et qui ne pouvait obéir qu'à cela, l'emporta en pleine mêlée, au beau milieu de ses ennemis.

Ces derniers, joyeux de l'aubaine, l'entourèrent, s'emparèrent de sa lance et de son écu, et l'emmenèrent prisonnier en se demandant de quelle mort ils allaient le faire mourir.

— Ah ! Dieu, murmura Aucassin en entendant cela, ce sont là mes ennemis mortels qui m'emmènent pour me couper la tête... Mais quand j'aurai la tête coupée, je ne pourrai plus jamais parler à Nicolette, ma tant douce amie (1) !

Puis il ajouta, à part soi :

— J'ai encore ma bonne épée... Je suis monté sur un vigoureux cheval... S'il ne me sauve pas de la mêlée, c'est qu'il ne m'a jamais aimé, et, alors, que jamais Dieu ne l'aide !...

Lors, mettant l'épée à la main et piquant de l'éperon les flancs de son destrier, il frappa à droite et à gauche, d'estoc et de taille, abattant à chaque coup têtes et bras, et fit autour de lui la place vide et sanglante comme fait le sanglier assailli par les chiens au coin d'une forêt (2). Dix chevaliers furent ainsi décousus; sept autres furent blessés. Alors, il se retira incontinent de la mêlée, au galop de son cheval, et toujours l'épée à la main.

~~Le comte~~ Bougars de Valence, qui avait entendu dire qu'on avait pris Aucassin son ennemi, et qu'on l'allait pendre, accourait précisément de ce côté. Aucassin, le reconnaissant, lui donna un rude coup d'épée en plein heaume, si bien qu'il lui en entama la tête, et qu'il l'en fit choir à terre tout étonné (3). Le comte une fois abattu, le jouvenceau lui tendit la main pour qu'il se relevât, et, lorsqu'il se fut relevé, il le prit par le nazel du heaume et le conduisit sans plus tarder vers son père, le comte Garin de Beaucaire, à qui il dit :

— Père, voici votre ennemi qui tant a guerroyé contre vous et tant vous a causé dommage. Voilà vingt (4) ans que dure cette guerre qu'il vous faisait, sans que personne jusqu'ici ait pu la mener à bonne fin. J'espère qu'elle sera terminée dès aujourd'hui.

— Beau fils, répondit le vieux comte, ce sont là des tours de jeunesse qui valent mieux que vos folles amours.

— Père, reprit Aucassin, ne m'allez pas sermonner, je vous prie... Songez plutôt à tenir la parole que vous m'avez donnée...

— Ah ! quelle parole, beau fils?

— Quoi ! père, l'auriez-vous déjà oubliée? Par mon chef ! l'oublie qui voudra, mais moi je veux m'en souvenir !... Comment, père, vous ne vous rappelez pas que lorsque je consentis à partir en armes pour combattre les gens du comte Bougars, ce fut à la condition que, si Dieu me ramenait sain et sauf, je pourrais voir Nicolette, ma tant douce

(1) « *Fix, ce ne puet estre : ançois sofferoie-je que je feusse tout desiretés, et que je perdisse quanques g'ai, que tu ja l'euses à mollier ni a espouse,* » Décidément, les pères ont été les mêmes à toutes les époques!

(2) « *Vos me lairés Nicolete ma douce amie tant veir que j'aie deus paroles ou trois à li parlées et que je l'aie une seule fois baisié.* » Les fils aussi seront éternellement les mêmes, et toujours les Esaü vendront leur droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

(3) « *Dix! con li sist li escus au col, et li hiaumes à cief, et li renge de s'espée sor le senestre hance!* » On ne connaît pas l'auteur de ce charmant petit conte, — ce qui permet de croire que c'est une Clotilde de Surville quelconque. Une femme seule, en effet, peut s'extasier ainsi sur la prestance d'un militaire.

(1) « *Puis que j'arai la teste caupée, jamais ne parlerai à Nicolete me douce amie que je tant aime.* »

(2) « *Et vas seus et puins et bras et fait un caple entor lui autresi com li senglers quant li cien l'asalent en le forest.* » La phrase fait image, belle et énergique image.

(3) Il y avait de quoi, avouons-le !

(4) Le manuscrit dit vingt : « *vingt ans a ja duré ceste gerre ;* » mais La Curne de Sainte-Palaye, académicien, dit « dix, » — probablement en ressouvenir de la guerre de Troie. Ces académiciens ne sortent pas de là !

amie, lui dire deux ou trois paroles et la baiser une seule fois?... Ainsi m'avez-vous promis, mon père : ainsi me devez-vous tenir...

— J'entends, répondit le comte, mais je ne comprends pas. Il est impossible que j'aie promis chose si folle... Et la preuve, c'est que si votre Nicolette était là, je la brûlerais sans pitié, et vous-même pourriez bien avoir peur!...

— Est-ce tout, mon père? demanda Aucassin.

— Oui, répondit le comte.

— Certes, reprit le jouvenceau, je souffre gros de voir mentir un homme de votre âge!

Lors, se tournant vers le comte Bougars de Valence, il lui dit :

— Comte de Valence, vous êtes mon prisonnier, n'est-ce pas?

— Oui, certes.

— Baillez-moi donc votre main, je vous prie.

— Bien volontiers, répondit le comte, en mettant sa main dans celle d'Aucassin.

Celui-ci reprit :

— Comte de Valence, donnez-moi votre foi que, lorsqu'il vous prendra envie ou que vous serez en pouvoir de faire honte ou dommage à mon père, soit dans sa personne, soit dans ses biens, vous le ferez?...

— Par Dieu, sire, ne vous moquez pas de moi, mais mettez-moi à rançon; vous ne sauriez me demander ni or ni argent, ni chevaux ni palefrois, ni vair ni gris, ni chiens ni oiseaux, que je ne fusse disposé à vous les donner... Cela, c'est autre chose.

— Comment, s'écria Aucassin, ne reconnaissez-vous donc pas que vous êtes mon prisonnier?

— Sire, oui, répondit le comte de Bougars.

— Eh bien! si vous ne me jurez pas la foi que je vous demande, je vous ferai voler la tête (1)...

— Enondu (2)! Je vous jure la foi que vous voulez, se hâta de dire le comte.

Aucassin, alors, le fit monter sur un cheval, monta lui-même sur un autre, et le conduisit jusqu'à ce qu'il fût en sûreté.

*Ici l'on chante.*

Lorsque le comte Garin
Comprend que son Aucassin
Ne pourra se détacher
De sa mie au clair visage,
Lors, en prison il le met
Dans un cellier souterrain
Qui fut fait de marbre bis.
Jamais le pauvre Aucassin
Si dolent n'avait été :
— « O ma douce Nicolette, »
(Disait-il en son chagrin),
Douce amie au clair visage,
Nicolette fleur de lys!
Toi, plus douce que raisin,
Ecoute-moi, je t'en prie...
L'autre jour, un pèlerin,
Né natif du Limousin,
Gisait en son lit, malade
Du mal nommé le vertige (3).
Tu passas devant son lit,
En relevant ton manteau
Et ton pelisson d'hermine,
Et ta chemise de lin,
Tant, que ta jambette il vit (1)
Guéri fut le pèlerin,
Et tout sain et tout joyeux
Il se leva de son lit
Et regagna son pays...
Ah! douce amie! Fleur de lys!
Belle à l'aller, au venir,
Belle au jouer, au parler,
Belle au baiser, au sentir,
Nul ne vous pourrait haïr!...
Pour vous, suis en prison mis
En ce cellier souterrain,
Où l'on me verra mourir
Pour vous, ma mie! »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin fut donc mis en prison comme vous venez de l'entendre; et, d'autre part, Nicolette était toujours dans la chambre voûtée, prisonnière comme il était prisonnier.

Ce fut au temps d'été, au mois de mai, lorsque les jours sont si chauds (2), si longs, si étincelants, et les nuits si douces et si sereines. Nicolette était couchée en son lit, regardant la lune luire claire par la fenêtre, et écoutant chanter le rossignol (3) perché sur les arbres du jardin. Elle se souvint d'Aucassin, son ami que tant elle aimait, et se prit à soupirer tendrement. Puis elle songea à la haine mortelle du comte Garin de Beaucaire, et comprit qu'elle était perdue si elle demeurait en cette chambre, et que son ami Aucassin serait pareillement perdu s'il demeurait en son caveau.

Lors, jetant un rapide coup d'œil sur la vieille qui la gardait, et, s'apercevant qu'elle dormait, Nicolette se leva, jeta sur ses épaules un très-bon manteau de soie qu'elle avait conservé, prit les draps et les touailles de son lit, en fit une corde aussi longue qu'elle put et la noua au pilier de sa fenêtre. Cela fait, elle releva sa robe de chaque main, une devant, l'autre derrière, et se laissa glisser jusques sur le gazon, alors couvert de rosée.

Ce fut ainsi qu'elle descendit dans le jardin.

Nicolette avait les cheveux blonds, fins et crespelés (4), les yeux vairets et riants, le visage at-

(1) « *Se vos ne le m'afiés, se je ne vos fas jà cele teste voler.* » Que Lacurne de Sainte-Palaye traduit par : « Je vous fais sauter la cervelle. » D'un coup de pistolet, probablement?

(2) Sorte de jurement. Il était là, je l'ai laissé.

(3) Il y a dans le manuscrit : « *Malades de l'esvertin.* » Lacurne de Sainte-Palaye, qui n'a peut-être pas le temps de dire à ses lecteurs ce que c'est que l'*esvertin*, glisse rapidement dessus. Au fait, il a raison, car il s'agit ici de ce mal horrible appelé l'épilepsie!

(1) Par une pudeur d'académicien, qu'il importe de signaler, Lacurne de Sainte-Palaye passe ces quatre vers-là, qui sont charmants et très-décents. Mais alors, si le malade n'avait vu ni « le train, » ni le « peliçon ermin, » ni « la cemisse de blanc lin, » ni « la gambete » de la gente Nicolette, il n'eût pu être « garis, » — à ce qu'il me semble du moins!

(2) L. de Sainte-Palaye oublie de dire qu'ils sont « *caus* » ce qui est un détail important.

(3) « *Oï le lorseilnol canter en garding.* » Les Anglais ont *garden* et les Allemands ont *garten*, jardin. Les Italiens ont *cantare*, chanter. Quant à *torseilnol*, je ne sais pas d'où il peut venir. Et vous?

(4) « *Les caviaus blons et menus recercelés, et les ex vairs et rians, et le face traitice et le nés haut et bien assis, et les levretes vermelletes plus que n'est cerisse ne rose el tans d'esté, et les dens blans et menus, et avoit les mameletes dures qui li souslevoient sa vesteure aussi come ce fuissent deus nois gauges, et estoit graille parmi les flans, qu'en vos dex mains le peusciés enclorre;*



trayant, le nez droit et bien assis, les lèvres plus vermeilles que ne sont cerises ou roses au temps d'été, les dents blanches et menues. Quant à ses mamelettes fermes et appétissantes, elles pointaient sous sa robe comme deux noix vertes. En outre, elle était si grêle de la taille, qu'on l'eût pu facilement enclore des deux mains, et si légère, que les fleurs des marguerites qu'elle rompait en les foulant et qui lui revenaient sur le cou-de-pied, paraissaient noires auprès de ses jambes et de ses pieds, tant blanche était la jouvencelle.

Elle s'en vint à la porte, l'ouvrit, s'en alla par les rues de Beaucaire, à la clarté de la lune, et erra tant, qu'elle découvrit enfin la tour où était son ami Aucassin, laquelle était fendillée d'endroit en endroit.

Nicolette se blottit derrière l'un des piliers, se serra dans son manteau et mit sa blonde tête dans l'une des crevasses, de façon qu'elle ne tarda pas à entendre la voix de son Aucassin, qui pleurait là-dedans et y menait grand deuil, regrettant âprement sa tant douce amie absente de ses yeux. Quand elle l'eut bien écouté, elle résolut à son tour de parler.

*Ici l'on chante.*

Nicolette au clair visage
S'appuya contre un pilier.
Elle entendit son ami
Qui pleurait, la regrettant.
Lors, à son tour elle dit :
« — Aucassin, gentil baron,
Franc damoisel honoré,
Pourquoi donc vous lamenter,
Pourquoi vous plaindre et pleurer,
Quand de moi point ne jouirez (1)?
Car votre père me hait,
Aussi votre parenté!
Je m'en vais passer les mers,
Aller vers d'autres contrées
Et vous fuir, mon tant aimé!... »
Puis, ayant dit, la pauvrette
Coupa de ses blonds cheveux
Et les jeta dans la tour.
Aucassin s'en empara,
Les accola, les baisa,
Et dans son sein les plaça,
Tout en pleurant âprement
Pour son amie...

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand Aucassin entendit dire à Nicolette qu'elle s'en voulait aller en un autre pays, il fut bien courroucé.

— Belle douce amie, lui dit-il, vous ne vous en irez pas, car vous en aller ce serait me donner le coup de la mort, et le plus cruel qui se puisse imaginer. Le premier venu qui vous verrait, et qui le pourrait, vous prendrait vitement, vous mettrait en son lit et commercerait charnellement avec vous (1). Et sitôt que vous auriez couché en autre lit d'homme que dans le mien, ne croyez pas que j'attendisse jusqu'à ce que je trouvasse couteau pour m'ouvrir le cœur? Non, je n'attendrais point! Je prendrais ma course (2) d'aussi loin que j'aviserais une muraille ou une pierre, et je m'y heurterais si durement la tête, que je m'en ferais sauter les yeux et que je m'écervellerais tout. J'aimerais cent fois mieux mourir de telle mort que de savoir que vous avez couché dans un autre lit d'homme que le mien!...

— Aucassin, répondit Nicolette, je ne crois pas que vous m'aimiez autant que vous le dites, mais à coup sûr je vous aime plus que vous ne m'aimez vous-même...

— Hélas (3)! reprit Aucassin, belle douce amie, il ne se peut pas que vous m'aimiez plus que je ne vous aime!... Femme ne peut autant aimer l'homme que l'homme aime la femme; car l'amour de la femme est en son œil, dans le bout (4) de son sein, dans l'orteil de son pied, tandis que l'amour de l'homme est dans son cœur, et si fortement planté, que rien ne l'en peut déraciner (5)!...

Comme Aucassin et Nicolette devisaient ainsi ensemble, survinrent par une rue voisine les gardes de nuit (6), lesquels avaient leurs épées dissimulées sous leurs capes (7).

Le comte Garin avait recommandé à ces gens de ne pas manquer de tuer Nicolette, s'ils la pouvaient prendre ; et, comme ils venaient de l'apercevoir, ils projetèrent de la mettre à mort, ce qu'entendit le guetteur qui était sur la tour.

— Ah Dieu! s'écria-t-il, quel dommage de tuer une si gente pucelle!... Et comme il y aurait charité à l'avertir du danger, sans que ces cruelles gens s'en aperçussent!... Car, ils ne l'auront pas plutôt tuée, qu'Aucassin mon damoiseau en mourra, ce qui serait grand dommage, vraiment!...

*Ici l'on chante.*

Le guetteur fut très-vaillant,
Très-courtois et bien appris,
Car il commença ce chant
Que Nicolette entendit :
« — Ah! jouvencelle au cœur franc,
Au corps gentil et plaisant,
Aux cheveux blonds crespelés,
Aux yeux vairets et charmants,
On voit bien à ton semblant
Que tu parles à l'amant
Qui pour toi s'en va mourant...
Je te le dis, tu m'entends...
Garde-toi bien des soudards
Qui s'en viennent par ici,
L'épée nue sous leurs manteaux,
Garde-toi!... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

— Ah! répondit Nicolette au guetteur, que

*et les flors des margerites qu'ele ronpoit as ortex de ses piés, qui li gissoient sor le menuisse du pié par deseure, estoient droites noires avers ses piés et sans ganbes, tant par estoit blance la mescinete.* »

On remarquera sans doute que ce portrait de Nicolette, — à part, bien entendu, ce qui a trait aux « levretes vermelletes » et aux « dcus nois gauges, » — est celui du bel Aucassin. Ce qui prouve que la Nature les avait créés l'un pour l'autre.

(1) « *Quant ja de moi ne gorés.* »

(1) « *Si vos asoignenteroit.* »
(2) « *Je m'esquelderoie de si lonc.* »
(3) « *Avoi!* »
(4) « *Le lecateron de sa mamele.* »
(5) « *Mais li amors de l'oume est ens el cur plantée dont ele ne puet iscir.* » J'en suis vraiment fâché pour le « beau sexe, » mais je crois qu'Aucassin a raison.
(6) « *Les escargaites.* »
(7) « Il y a *capes;* Lacurne de Sainte-Palaye éprouve le besoin de mettre « *capottes,* » je ne sais pas pourquoi, car elles n'étaient pas plus inventées alors que les bonnets à poils.



Dieu donne repos éternel à l'âme de ton père et de ta mère, toi qui m'as si bellement et si courtoisement avertie!... Je me garderai des méchants, quels qu'ils soient, et le ciel m'aidera.

En disant cela, Nicolette s'était dissimulée de son mieux dans son manteau, protégée par l'ombre du pilier. Elle attendit que les gardes de nuit eussent passé, et, quand elle les jugea assez loin, elle prit congé d'Aucassin et s'en alla.

Elle arriva ainsi aux murs du château, lesquels étaient lézardés en maints endroits, ce qui permit à la jouvencelle de monter dessus en s'aidant de ses pieds comme une chevrette. Mais, quand elle fut entre le mur et le fossé, et qu'elle regarda à ses pieds, elle resta effrayée en voyant combien il était roide et escarpé.

— Dieu! murmura-t-elle, doux créateur! Si je me laisse tomber (1), je me briserai le cou... Si je reste ici, on me prendra et on me brûlera... Eh! mourir pour mourir, mieux vaut encore risquer de me tuer en me sauvant que de rester pour servir demain de spectacle au populaire (2)...

Lors, faisant le signe de la croix, Nicolette se laissa glisser en aval du fossé jusques au fond. Là, elle regarda ses beaux pieds et ses belles mains, qui jamais n'avaient appris à être blessés (3) : ils étaient meurtris et écorchés, et le sang en ruisselait bien en douze endroits. Toutefois elle n'en ressentit ni mal ni douleur, par suite de la grande peur qu'elle avait eue et qu'elle avait encore, car ce n'était pas tout que d'être entrée, il fallait encore sortir de ce fossé.

La courageuse pucelle chercha vitement çà et là, comprenant bien qu'il n'y faisait pas bon demeurer, et elle avisa un des pieux aiguisés que les gens du château avaient précédemment jetés aux assaillants. Elle s'en empara, et s'en aida pour gravir le revers du fossé, en avançant un pas devant l'autre. Bientôt elle fut hors, non sans grande peine.

La forêt n'était qu'à deux traits d'arbalète (4) de là; forêt de trente (5) lieues de long et de large, hantée à foison par bêtes fauves et par serpents venimeux. Cette pensée fit reculer d'effroi la pauvre Nicolette, qui ne se souciait guère d'être mangée vivante; puis elle s'avança, parce qu'elle ne se souciait pas non plus d'être brûlée toute vive.

*Ici l'on chante.*

Nicolette au clair visage
Ayant gravi le fossé
Se mit à se lamenter
Et Jésus-Christ implorer :
« — Père, roi de majesté,
Je ne sais plus où aller!...
Si je vais dans la forêt,
Les lions et les sangliers
Me mangeront, sans nul doute!...
Mais si j'attends le jour clair,
Et qu'on me retrouve ici,
On allumera le feu
Dont mon corps sera brûlé.
Mais, par le grand Dieu du ciel!
J'aimerais encore mieux
Par les loups être mangée,
Que d'aller en la cité!
Je n'irai pas.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Nicolette se lamenta, comme vous venez de l'entendre; puis, se recommandant à Dieu, elle entra dans la forêt, sans oser cependant s'y enfoncer trop avant, par peur des fauves et des serpents.

Elle marcha pendant quelque temps sur la lisière du bois, craintive, inquiète, s'arrêtant au moindre bruit, et se remettant aussitôt en route avec les plus minutieuses précautions. Elle erra tant et tant ainsi, que la fatigue la prit, et que, se blottissant sous un épais buisson, elle s'y laissa aller au sommeil jusques au lendemain matin.

A la première heure du jour, des pasteurs s'en vinrent de la ville conduisant leurs bêtes qu'ils mirent paître entre le bois et la rivière. Cela fait, ils s'approchèrent de l'endroit où dormait Nicolette, parce que là sourdait une claire fontaine, et, étendant une cape sur le gazon, ils placèrent leur pain dessus et commencèrent leur frugal repas du matin.

Pendant qu'ils mangeaient entre eux, Nicolette s'éveilla, tant au bruit de leurs voix qu'au chant des oiseaux et des oiselles juchés sur les *ramures*.

Elle alla vers eux, et, s'adressant au plus jeune, elle lui dit :

— Bel enfant, Notre-Dame Marie vous soit en aide!

— Que Dieu vous bénisse! répondit ce jeune pasteur, qui avait la langue mieux pendue que les autres (1).

— Bel enfant, reprit Nicolette, connaissez-vous Aucassin, le fils du comte Garin de Beaucaire?

— Oui bien, nous le connaissons.

— Si Dieu vous aide, bel enfant, dites-lui qu'il y a en cette forêt une bête singulière (2), qu'*il la* vienne chasser, et que, s'il la peut prendre, il ne donnerait pas un de ses membres pour cent marcs d'or, ni pour cinq cents, ni pour nulle autre avoir...

Les pasteurs, à cette parole, regardèrent Nicolette, et ils la trouvèrent si belle, qu'ils en furent émerveillés (3).

— C'est faussement que vous nous dites cela, reprit celui qui avait la parole à la main plus que les autres, car il n'y a pas dans toute cette forêt un seul lion, ou sanglier, ou cerf, ou autre bête, si rare qu'elle soit, dont un des membres vaille plus de deux deniers ou de trois au plus. Et vous parlez là d'une si grosse somme, que nul ne voudra vous croire!..... Vous êtes une fée, et non une

(1) « *Se je me lais caïr.* » *Caïr* vient de *cadere*, tomber.
(2) « *Tos li pules.* » Peuple, ou populaire : de *populus*.
(3) « *Qui n'avoient mie apris c'on les bleçast.* »
(4) « *Or estoit li forès près à deus arbalestrées.* » C'est notre « à *deux portées de fusil.* » Les hommes passent, les expressions restent.
(5) « *Qui bien duroit trente lieues de lonc.* » L. de Sainte-Palaye ne lui en accorde que « vingt et une. » Cela l'offusquait donc bien une forêt de trente lieues!

(1) « *Qui plus fu enparlés des autres.* »
(2) Lacurne de Sainte-Palaye traduit « beste » par « biche. » Une biche est une bête, mais une bête n'est pas toujours une biche.
(3) « *Il en furent tot esmari.* »



créature humaine; nous n'avons cure de votre compagnie : par ainsi, tenez votre voie !...

— Ah ! bel enfant, reprit Nicolette, faites ce que je vous demande, au nom de Dieu ! car la bête dont je parle a une telle vertu, qu'elle peut guérir Aucassin de la peine où il est... J'ai là cinq sols dans ma bourse : prenez-les, et dites-lui que dans trois jours il vienne chasser la bête en cette forêt, dans trois jours au plus, et que, s'il ne la trouve pas d'ici ce temps, jamais il ne sera guéri de sa peine.

— Par ma foi, répondit le jeune pasteur, nous allons prendre les deniers !... Si Aucassin vient par ici, nous lui dirons; mais nous ne l'irons point chercher.

— Que Dieu vous aide ! dit doucement Nicolette en prenant congé des pasteurs.

*Ici l'on chante.*

Nicolette au clair visage
Prit donc congé des pasteurs,
Et s'en alla par le bois,
Jusqu'au carrefour (1) prochain,
D'où partaient deux vieilles routes.
Là, toute seule et pensive,
Elle voulut éprouver
L'amour de son Aucassin.
Elle cueillit fleurs de lys,
Fleurs de thym et de fougère,
Et force feuilles aussi;
Elle s'en fit une loge,
La plus belle que l'on vit,
Et jura par Jésus-Christ
Que, si son cher Aucassin
Ne venait s'y reposer
Pour l'amour d'elle un instant,
Plus ne serait son ami
Ni plus sa mie.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Nicolette, ayant construit sa loge et l'ayant bien fourrée, au dehors et au dedans, de feuilles vertes et de fleurs odorantes, se retira à l'écart, sous un buisson, pour observer ce qu'Aucassin ferait.

Or, le bruit s'était répandu par tout le pays que Nicolette était perdue. Les uns disaient qu'elle s'était enfuie, et les autres, que le comte Garin l'avait fait mourir.

Si d'aucuns en étaient aises, Aucassin ne l'avait point été du tout; mais il n'en avait rien laissé paraître, et son père, débarrassé du souci que lui causait Nicolette, lui avait ouvert la porte de sa prison, et avait mandé tous les chevaliers et toutes les demoiselles de sa terre pour donner des fêtes et le distraire.

Le jour de la disparition de Nicolette, pendant que la cour du comte Garin était la plus nombreuse, Aucassin se tenait appuyé à un pilier, morne, dolent, hors de son sens, et ne voyant rien autre chose au monde que celle qu'il aimait.

Un chevalier, l'ayant avisé ainsi mélancolieux, s'en vint vers lui et lui dit :

— Aucassin, j'ai été malade du même mal que vous, et, à cause de cela, je puis vous donner un excellent conseil, si vous me voulez croire...

(1) « *A forkeut.* »

— Sire, grand merci, répondit Aucassin, car j'ai besoin, en effet, de bon conseil et de bon remède.

Le chevalier reprit :

— Montez sur un cheval, allez dans la forêt prochaine. La vue des fleurs, la bonne odeur des plantes, le chant des oisillons, tout vous réconfortera, croyez-moi.

— Sire, grand merci, je le ferai bien volontiers, répondit Aucassin.

Et incontinent il sortit de la salle, descendit le perron, alla à l'écurie, fit placer la selle et le frein à l'un des chevaux qui y étaient, mit le pied dans l'étrier, monta sur le noble animal et sortit du château. Une fois dehors, il se souvint du conseil que lui avait donné le chevalier, et il alla droit vers la forêt, où il ne tarda pas à rencontrer les pastoureaux, assis sur l'herbe, autour de la fontaine, mangeant leur pain et menant grande joie, car il était midi.

*Ici l'on chante.*

Les pasteurs sont assemblés,
Esméret et Martinet,
Johannot et Fruclinet,
Aubryet et Robecon.
L'un dit : « O ! beaux compagnons,
Que Dieu conserve Aucassin !
Qu'il conserve également
La gente et blonde pucelle,
Aux yeux vairets, aux dents blanches,
Qui nous donna ses deniers,
Dont nous avons acheté
Bons gâteaux et beaux couteaux,
Beaux cornets et belles flûtes,
Beaux pipeaux et beaux maillets.
Dieu le guérisse !... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand Aucassin entendit parler ainsi les pastoureaux, il pensa aussitôt que Nicolette, sa tant douce amie, était venue par là, et, pour s'en assurer, il s'avança vitement.

— Dieu vous aide, mes beaux enfants ! cria-t-il aux pasteurs.

— Que Dieu vous bénisse ! répondit celui qui avait la langue mieux pendue que les autres.

— Beaux enfants, reprit Aucassin, redites-moi la chanson que vous chantiez tout à l'heure.

— Nous ne la répéterons pas, beau sire, et maudit soit celui qui vous la redira !...

— Beaux enfants, ne me connaissez-vous pas ?

— Oui bien, sire; nous savons que vous êtes Aucassin, notre damoiseau; mais nous ne sommes pas à vous, nous sommes au comte.

— Faites ce que je vous demande, mes enfants, je vous prie !

— Pourquoi chanterais-je pour vous, s'il ne me plaît pas de chanter? Il n'y a pas en ce pays de si riche homme que le comte Garin, il est vrai; mais qu'importe? s'il trouvait mes bœufs, ou mes vaches, ou mes brebis (1) en ses prés ou en ses blés, il n'oserait pas les saisir et leur faire crever les

(1) « *Berbis.* » On dit aujourd'hui *brebis*, mais le premier mot se rapproche davantage de l'étymologie, puisqu'en changeant le *b* en *v* ou fera *verveix*, *vervicis*.

yeux. Pourquoi donc chanterais-je pour vous, s'il ne me plaît pas de le faire?...

— Que Dieu vous ait en aide, mes enfants? répliqua Aucassin. Voilà dix sols que j'ai en ma bourse : prenez-les et chantez-moi la chanson que vous chantiez tout à l'heure...

— Sire, répondit le pasteur, nous prendrons les deniers, mais je ne vous chanterai rien, car je l'ai juré. Tout ce que je puis, c'est de raconter, si vous voulez (1).

— Par Dieu! s'écria Aucassin, j'aime encore mieux ce récit que rien.

— Sire, reprit le pasteur, nous étions par ici, entre la première et la troisième heure, et nous mangions notre pain à cette fontaine, tout comme nous faisons présentement, lorsque survint une pucelle, la plus belle chose du monde, et telle, que nous crûmes voir une fée et que toute la forêt en fut illuminée (2)!...

Elle nous donna tant de ses deniers, que nous lui promîmes, si vous veniez par ici, de vous engager à aller chasser dans ce bois, et de vous dire qu'il y avait une bête telle que, si vous la pouviez prendre, vous ne donneriez pas un seul de ses membres pour cinq cents marcs d'argent, et que vous seriez ensuite guéri de votre peine... Elle ajouta que, si vous n'aviez pas pris cette bête avant trois jours, jamais plus vous ne la reverriez. Allez donc la chasser, s'il vous plaît; ne la chassez pas, si vous ne le voulez pas, cela vous regarde : mon message est fait (3).

— Vous m'en avez dit assez, mes enfants, répondit Aucassin. Dieu permettra que je la rencontre!...

*Ici l'on chante.*

Aucassin comprit les mots
De sa mie au clair visage,
Qui lui entrèrent au cœur.
Il quitta les pastoureaux
Et entra au parfond du bois,
Où son cheval l'emporta.
— Ah! Nicolette, ma mie,
Soupira-t-il tendrement,
C'est pour vous qu'ici je viens!
Je ne chasse dans ce bois
Ni biche ni sanglier;
Mais je m'en vais sur vos traces,
Afin de vous retrouver,
Vous et votre doux sourire,
Vous et vos beaux yeux vairets,
Vous et votre gentil corps...
Ah! s'il plaît au Seigneur-Dieu,
Au Père fort et puissant,
Nous nous reverrons encore,
Ma douce amie!

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Toujours emporté grande erre par son destrier, Aucassin s'en allait par la forêt.

Ne croyez pas que les ronces et les épines l'épargnassent (1) en rien. Tout au contraire, elles lui déchirèrent ses vêtements et les mirent dans un tel état, qu'à peine s'il lui restait un morceau entier. En outre, le sang lui coulait des bras, des flancs et des jambes, en trente ou quarante endroits différents, si bien qu'on eût pu le suivre, à la trace rouge qu'il laissait sur l'herbe partout où il passait. Mais Aucassin pensait tant à Nicolette, sa douce amie, qu'il ne sentait ni mal ni douleur.

Il alla ainsi toute la journée à travers la forêt sans avoir aucune nouvelle de sa belle mie; et, lorsqu'il vit que la vesprée approchait, il commença à pleurer âprement.

Comme il chevauchait dans une vieille voie où l'herbe croissait drue et haute, il avisa devant lui, au beau milieu de cette route, un homme tel que je vais vous le dépeindre.

Il était grand, laid et hideux à merveille. Il avait une face plus noire que viande fumée (2), et si large, que l'entre-deux de ses yeux avait une pleine paume de travers. Ses joues étaient énormes, ses narines aussi, avec un grandissime nez plat; de grosses lèvres plus rouges que braise (3), et de longues dents jaunes et affreuses. Chaussé de souliers et de guêtres de cuir maintenues jusqu'au genou par des ficelles (4), et affublé d'une cape à deux envers, il s'appuyait sur une grande massue.

Aucassin, pris d'effroi, lui dit :

— Beau frère, Dieu t'assiste!

— Dieu vous bénisse! répondit l'autre.

— Que fais-tu là? reprit Aucassin.

— Que vous importe?

— Je ne vous le demande qu'à bonne intention.

— Mais vous-même, pourquoi pleurez-vous et menez-vous si grand deuil? Certes, si j'étais aussi riche homme que vous êtes, rien au monde ne me ferait pleurer.

— D'où me connaissez-vous donc?

— Je sais que vous êtes Aucassin, le fils du comte, et si vous me dites pourquoi vous pleurez, je vous dirai à mon tour ce que je fais ici.

— Je vous le dirai bien volontiers. Je suis venu ce matin chasser en cette forêt; j'avais un lévrier blanc, le plus beau de la terre; je l'ai perdu : voilà pourquoi je pleure.

— Quoi! C'est à pleurer un chien puant que vous employez les larmes que vous avez dans les yeux et le cœur que vous avez dans le ventre?

(1) Toujours l'argument irrésistible!
(2) « *Tos cis bos en esclarci.* »
(3) Lacurne de Sainte-Palaye dit : « Ma commission est faite. » Cet académicien écrivait au temps où les petits Savoyards avaient la vogue comme commissionnaires.

(1) « *Ne quidiés mie que les ronces et les espines l'esparnoiscent.* »
(2) « *Il avoit une grant hure plus noire q'une carbouclée.* » Lacurne de Sainte-Palaye a lu probablement « *carbounée,* » comme il y a plus bas, et il a mis *charbon* au lieu de *viande fumée*. On fait de la viande fumée avec du charbon, mais on ne fait pas de charbon avec de la viande fumée.
(3) « *Plus rouges q'une carbounée.* » *Carbounée*, charbon ardent.
(4) « *Et estoit cauciés d'uns housiax et d'uns sollers de buef fetes de tille.* » Lacurne de Sainte-Palaye traduit par : « Il avait des bottes de bois de tilleul. » Je sais bien que tilleul vient de *tilia*. Mais outre que l'auteur d'Aucassin dit positivement que cet affreux homme porte des housiaux *et* des souliers de cuir, et non « en bois de tilleul » ou de sapin, Lacurne de Sainte-Palaye aurait pu, ce me semble, se rappeler l'action de tiller, qui consiste à détacher avec la main les filaments du chanvre, *cannabim decorticare*.



Malheur à qui vous plaindra, vous le plus riche homme de ce pays! Si votre père voulait quinze ou vingt lévriers blancs, il les aurait volontiers. Moi, je pleure et fais douleur (1) pour chose plus sérieuse.

— Et laquelle?

— Je vais vous la dire, frère sire. J'étais loué (2) à un riche vilain pour mener sa charrue attelée de quatre bœufs. Il y a trois jours, j'ai perdu un bœuf rouge, le meilleur des quatre. J'ai quitté ma charrue, et je m'en suis allé çà et là, quérant le bon animal, mais sans le retrouver. Voilà trois jours que je n'ai ni mangé ni bu et que j'erre ainsi, n'osant aller à la ville, où l'on me mettrait en prison, car je n'ai pas de quoi le payer. Ma seule richesse consiste en tout ce que vous me voyez sur le corps. J'ai une mère. La pauvre femme n'avait rien de plus vaillant que moi, puisqu'elle avait pour toute richesse une vieille cotte (3) pour cacher ses vieux membres : on la lui a arrachée du dos, et maintenant elle est sur la paille (4). Son état me poigne encore plus que le mien, car l'argent va et vient (5); si j'ai perdu aujourd'hui, je gagnerai une autre fois, et payerai mon bœuf quand je pourrai, mais jamais je ne pleurerai pour si peu. Et vous, vous pleurez pour un chien crevé (6)! Ah! malheur à qui vous plaindra!...

— Certes, beau frère, tu es d'un bon réconfort, répondit Aucassin; béni sois-tu!... Et dis-moi, ajouta-t-il, combien valait ton bœuf rouge?

— On m'en demande vingt sols, sire, et je n'en puis faire rabattre une seule maille.

— Tiens, dit Aucassin, voilà vingt sols que j'ai en ma bourse : paye (7) ton bœuf.

— Sire, grand merci, répondit l'homme, et que Dieu vous fasse trouver ce que vous cherchez!

Cela dit, il prit congé, et Aucassin continua sa route.

La nuit était belle et sereine. Aucassin chevaucha pendant un long temps, et, après avoir chevauché ainsi de voie en voie, de sentier en sentier, il arriva enfin à la logette de Nicolette (8).

Dehors et dedans, devant et derrière il y avait des fleurs odorantes à merveille et réjouissantes pour les yeux. Grâce à un rayon (9) de la lune qui l'éclairait à souhait, Aucassin aperçut cette plaisante retraite et il s'arrêta tout à coup.

— Ah! Dieu, s'écria-t-il, ce ne peut être que Nicolette, ma douce amie, qui a fait cela de ses belles mains. A cause d'elle et en souvenir d'elle, je vais descendre et m'y reposer toute la nuit.

En disant cela, Aucassin mit le pied hors de l'étrier pour descendre. Malheureusement il était tout entier à Nicolette, et ne s'occupait guère de lui-même En outre, son cheval était très-grand et très-haut : il tomba sur une pierre, et si durement, qu'il s'en déboîta l'épaule.

Tout blessé qu'il était, il se servit de son autre bras pour attacher son cheval à un arbre voisin. Puis, il revint sur ses pas, entra dans la logette, se coucha sur le dos (1), et se mit à regarder le ciel bleu et les étoiles d'or à travers un trou ménagé au plafond de cette odorante retraite.

Comme il regardait, ainsi couché, il vit une étoile plus brillante que les autres. Lors, soupirant, il commença à dire :

*Ici l'on chante.*

Claire étoile que je vois
Briller autour de la lune,
Nicolette aux cheveux blonds
Est sans nul doute avec toi.
. . . . . . . . . . . . . . . . (2)
Si là j'étais avec elle,
Combien je la baiserais,
Accolerais, mignonnerais,
Ma douce amie!

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Quand Nicolette entendit Aucassin, elle accourut vers lui, car elle n'était pas loin, et, entrant dans la logette, elle lui jeta ses beaux bras au cou, le baisa et l'accola le plus tendrement du monde.

— Beau doux ami, lui dit-elle, soyez le bien retrouvé (3)!

— Et vous, belle douce amie, soyez la bien retrouvée!

Ils s'entre-baisèrent et entr'accolèrent de nouveau, et leur joie fut infinie.

— Ah! douce amie, reprit Aucassin, j'étais gravement blessé à l'épaule; mais, maintenant que je vous ai, je ne ressens plus ni mal ni douleur.

Nicolette, à cette parole, le tâta et s'aperçut qu'en effet il avait l'épaule déboîtée. Alors, déchirant un pan de sa chemise (4) et plaçant dedans une touffe de fleurs et d'herbes fraîches, elle l'appliqua sur la partie malade; puis, de ses blanches mains, elle le mania tant et tant, qu'avec l'aide de Dieu, qui toujours aime les amants (5), elle le guérit.

— Aucassin, beau doux ami, dit-elle, qu'allez-vous faire maintenant?... Si votre père fait battre cette forêt demain, il nous trouvera, et, quoi qu'il advienne de vous, moi je serai pour sûr tuée.

— Certes, belle douce amie, répondit Aucassin, et j'en serais grandement marri; mais tant que je le pourrai, je vous défendrai et préserverai.

Cela dit, il monta sur son cheval, prit sa mie

(1) « *Je doi plōrer et dol faire.* » *Dol*, abréviat. de *dolor*, *doloris*, ou du verbe *doleo*, *dolere*.

(2) De *locatus*. La louée des domestiques se fait toujours en France, à deux époques de l'année, et ce sont là des assemblées très-pittoresques.

(3) « *Une keutisele.* » Cette expression est encore employée en Flandre.

(4) « *Si li a en sacié de desçu le dos, si gist à pur l'estrain.* »

(5) « *Avoirs va et vient.* »

(6) « *Un cien de longaigne.* » L'expression est injurieuse, mais énergique. *Longaigne* signifie *voierie*.

(7) « *Sol ten buef.* » *Sol*, abrév. de *solre*.

(8) En cet endroit, le manuscrit est déchiré, et deux ou trois lignes manquent. Mais elles sont facilement remplaçables.

(9) « *Li rais de le lune.* » *Rais*, rayon; de *radius*.

(1) « *Tos souvins.* »

(2) Il y a ici une lacune.

(3) « *Biax dous amis, bien soiiez-vos trouvés.* »

(4) « *Au pan de sa cemisse.* »

(5) « *Dix qui les amans aime.* »



devant lui en la baisant et accolant, et ils s'en allèrent ainsi à travers champs (1).

*Ici l'on chante.*

Aucassin le beau, le blond,
Le damoisel amoureux,
Est sorti du bois profond ;
Entre ses bras, sur son cœur,
Palpite sa Nicolette.
Il la baise aux yeux, au front,
Sur la bouche et le menton.
Mais bientôt vient la raison.
— « Aucassin, bel ami doux,
En quelle terre irons-nous? »
— « Douce amie, eh! que sais-je où ?
Peu m'importe où nous allions,
En ce bois, ou bien ailleurs,
Si toujours nous nous restons ?...
Ils s'en vont à travers monts,
Passent les bourgs et les villes,
Tant qu'à la mer ils arrivent
Et descendent sur le sable,
Près (2) du rivage.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin et sa mie mirent donc pied à terre; cela fait, il prit son cheval par la bride et sa mie par la main, et tous deux s'en allèrent ainsi le long du rivage (3). Tant et tant, qu'ils aperçurent des mariniers auxquels ils firent signe et qui, ayant abordé, consentirent à les prendre avec eux dans leur nauf (4).

Une fois en pleine mer, une tourmente s'éleva, si grande et si merveilleuse, qu'elle les mena de terre en terre jusqu'au port du château de Torelore (5).

(1) « *Si se metent as plains cans.* » On écrivait aussi *cams*, de *campus*.

(2) « *Lès le rivage.* » On écrit aussi *lez*; vient de *latus*.

(3) Ici manque quelque chose dans le manuscrit; mais la lacune peut être comblée, car il ne s'agit que de deux ou trois lignes au plus.

(4) « *Nef.* » On dit aussi *nes;* de *navis*, vaisseau.

(5) Ici, je trouve dans la traduction de Lacurne de Sainte-Palaye une note que je m'empresse de copier, parce qu'elle peut intéresser mes lecteurs : « On s'imaginerait peut-être que le pays de Torelore serait à l'extrémité du monde, bien éloigné de la patrie d'Aucassin; mais d'habiles gens, très-versés dans la connaissance de ce pays, ont conjecturé avec raison que Torelore était Aiguemortes, port de mer du temps de saint Louis, qui encore aujourd'hui est appelé vulgairement le pays de Turelure, à cause des singularités qui regardent le pays et ses habitants; ceux-ci, presque tous pêcheurs, gagnent leur vie à reculons, marche ordinaire de ceux qui pêchent en retirant leurs filets. C'est un pays d'ailleurs où, plus il pleut, plus la terre est dure, parce que le sable qui fait le sol s'endurcit par la pluie. Les montagnes de ce pays-là, qui ne sont que de sable, sont souvent transportées par les vents. C'est enfin un pays où plus il fait chaud, plus il gèle, le sel des salines de Pecais, voisin d'Aiguemortes, ne se cristallisant (ce qui est une espèce de congélation) que par la force de la chaleur. »

A ces détails intéressants, ajoutons, pour les compléter, qu'Aigues-Mortes—la *Torelore* du roman que nous traduisons et la *Turelure* de Lacurne de Sainte-Palaye— est une petite ville du département du Gard, fondée par Marius, le vainqueur des Cimbres et le rival malheureux de Sylla. C'était autrefois un port sur la Méditerranée, et Louis IX s'y embarqua, en effet, en 1248 et en 1270. Aujourd'hui, saint Louis, ni personne, ne pourrait s'y embarquer, — par l'excellente raison que cette ville se trouve à huit kilomètres de la mer, assez avant dans les terres, comme on voit. Aigues-Mortes n'est pas un séjour aussi désagréable que pourrait le faire supposer son nom, — *Aquæ mortuæ;* c'est, au contraire, un endroit charmant que visitent avec plaisir les touristes.

Ils demandèrent quelle terre c'était : on leur répondit que c'était la terre du roi de Torelore. Puis, Aucassin demanda s'il était en guerre ; on lui répondit que oui, et que, même, il était en cruelle guerre. Lors, il remercia les mariniers, prit congé d'eux, remonta sur son cheval, ayant toujours sa mie devant lui, et s'en alla ainsi vers le château.

— Où est le roi ? demanda-t-il.

— Il est en mal d'enfant (1), lui répondit-on.

— Et où donc est sa femme ? reprit Aucassin.

— Sa femme est à l'armée, où elle a mené tous les gens du pays.

Aucassin, entendant cela, fut très-étonné. Il alla au palais, descendit avec sa mie, la pria de tenir son cheval, et, l'épée au côté, monta vers la chambre (2) où gisait le roi.

*Ici l'on chante.*

En la chambre entre Aucassin,
Le tant courtois damoiseau;
Puis il s'en vient jusqu'au lit
Où le roi gisait vraiment,
Et s'arrête tout surpris.
— « Que fais-tu là dans ce lit,
Fausse dame? » lui dit-il.
— « Je suis en couche d'un fils, » (3)
Répondit alors le roi.
« Quand mon terme enfin viendra,
Et que je serai guéri,
J'irai entendre la messe,
Tout comme ont fait mes ancêtres (4),
Et puis j'irai guerroyer
Contre tous mes ennemis,
Sans y manquer.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

En entendant cela, Aucassin releva tous les draps qui couvraient le roi et les jeta (5) au milieu de la chambre. Puis, apercevant un bâton, il s'en empara et l'en battit avec une énergie telle, qu'il dut le tenir pour mort.

— Ah! beau sire, s'écria le roi, que me demandez-vous? Avez-vous le sens dérangé pour me venir battre ainsi dans ma propre maison?

— Par le cœur de Dieu! répondit Aucassin, je vous tuerai, mauvais fils de pute, si vous ne me jurez que jamais homme de votre terre ne sera plus en couche d'enfant!...

Le roi promit, et, quand il eut promis, Aucassin reprit :

(1) « *On li dist qu'il gissoit d'enfent.* »

(2) Il y a « *canbre* » et Lacurne de Sainte-Palaye traduit par « appartements. » Ce mot du XVIIIe siècle choque dans la traduction littérale et littéraire d'un roman du XIIIe. Pourquoi ne pas mettre tout de suite *Furnished-Apartment*, comme font les hôtels de Paris? *Appartement* se trouve dans Féraud, dans Richelet, dans Nicod, — mais il ne se trouve pas dans *Aucassin* et *Nicolette*. C'est là, me semble-t-il, de la part de Lacurne de Sainte-Palaye, un anachronisme de langage que, moins qu'un autre écrivain, il eût dû se permettre.

(3) « *Je gis d'un fil.* » Je donne la traduction littérale. Du verbe *gésir*. Ne dit-on pas d'une femme qu'elle est *en gésine?*

(4) « *Com mes ancissor fist.* » Vient d'*antecessor*, ancêtre, prédécesseur.

(5) « *Si les housa aval la canbre.* »

— Maintenant, Sire, menez-moi à l'armée où est votre femme.

— Volontiers, répondit le roi.

Tous deux descendirent. Le roi monta sur un cheval, Aucassin sur le sien, et, pendant que Nicolette se réfugiait en la chambre de la reine, tous deux s'en allèrent à l'armée. Au moment où ils arrivèrent, la bataille était dans toute sa rage; une bataille à coups de pommes sauvages, d'œufs et de fromages mous (1).

Aucassin, voyant cela, fut grandement émerveillé.

*Ici l'on chante.*

Aucassin est donc resté.
Il commence à regarder
Ce combat d'un genre étrange,
Où les combattants se servent
De fromages et de pommes,
Et d'œufs, pour s'entre-tuer.
Quiconque avait mieux troublé
L'eau du ruisselet voisin
Pour meilleur était tenu.
Aucassin le gentilhomme
En les voyant faire ainsi,
Se prit à rire.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin s'en alla vers le roi et lui dit :

— Sire, sont-ce là vos ennemis ?

— Oui, répondit le roi.

— Et voudriez-vous que je vous en vengeasse ?

— Volontiers.

Lors, Aucassin mit l'épée à la main, et, se lançant en pleine mêlée, il frappa d'estoc et de taille, à gauche et à droite, si bien qu'en moins de rien il en tua un assez bon nombre.

— Ah! beau sire, s'écria le roi en allant arrêter Aucassin par le frein de son cheval, ne les tuez pas ainsi!

— Mais comment voulez-vous que je vous venge autrement ?... demanda Aucassin.

— Sire, vous en avez trop fait. Nous n'avons pas l'habitude de nous entre-tuer ainsi les uns et les autres : nous nous mettons seulement en fuite.

On s'en revint au château de Torelore, où les gens du pays conseillèrent au roi de chasser Aucassin de sa terre et de garder Nicolette pour son fils, cette belle pucelle leur semblant femme de haut lignage (2).

Nicolette, entendant ces propos, s'en chagrina et dit :

*Ici l'on chante.*

— « Sire, roi de Torelore,
Dit la belle Nicolette,
Vos gens me tiennent pour folle,
Quand mon doux ami m'accole...
Plaise à Dieu, qui fit l'amour,
Que je reste à cette école!
Il n'est danses ni chansons,
De harpes ou de violes,
Valant cela.

(1) « *Bataille de pomes de bos waumonnés, et d'ueus, et de frès fromages.* »

(2) « *Femme de haut lignage.* » Lacurne de Sainte-Palaye met de « haut parage. » Qu'est-ce que le mot *linea* lui a fait?

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Aucassin et Nicolette sa mie eurent grande aise et grand déduit (1) au château de Torelore.

Comme ils en étaient là, survinrent par mer des Sarrasins qui donnèrent l'assaut au château et le prirent de force. Une fois le château pris, ils emmenèrent captifs et captives. Ils jetèrent Nicolette dans une nauf, et Aucassin dans une autre, pieds et poings liés. Puis ils s'embarquèrent.

En route, une violente tempête s'éleva et les navires furent séparés les uns des autres. La nauf où était Aucassin erra tant et tant à la merci des vagues, qu'elle finit par arriver au château de Beaucaire.

Les gens du pays accoururent sur le port, et, reconnaissant Aucassin, ils en firent grande joie, car il était resté absent durant trois années, et ses père et mère étaient morts. Ils le reconduisirent en triomphe au château de Beaucaire et le reconnurent pour leur maître et seigneur, au lieu et place du comte Garin.

Aucassin tint sa terre en paix.

*Ici l'on chante.*

Aucassin s'en est allé
A Beaucaire sa cité;
Le pays et le royaume
Sont bien gouvernés par lui.
Aucassin serait heureux
S'il avait seulement là
Sa Nicolette aux doux yeux.
« Gente amie au clair visage,
Je ne sais où vous chercher.
Et pourtant il n'est pays,
Soit de terre, soit de mer,
Par le Dieu du ciel créé,
Où je ne voulusse aller
Pour te chercher!... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Nous laisserons là Aucassin pour parler de Nicolette.

La nauf sur laquelle elle avait été enlevée était celle du roi de Carthage et de ses douze frères, princes et rois comme lui. Quand ils virent Nicolette si belle, ils lui firent honneur et fête, et lui demandèrent qui elle était, car elle leur semblait gentille femme et de haut lignage. Mais elle ne sut quoi leur répondre, ayant été prise lorsqu'elle était encore garcelette.

On arriva bientôt à Carthage. A l'aspect des murs du château et de tout le pays avoisinant, Nicolette reconnut que c'était là qu'elle avait été nourrie, élevée et prise. Et elle n'avait pas été enlevée si jeune qu'elle ne se rappelât parfaitement avoir été fille du roi de Carthage.

*Ici l'on chante.*

Nicolette, bonne et sage,
Descend, aborde la plage,
Aperçoit murs et créneaux,
Les salles et les palais,
Et grandement s'extasie

(1) « *A grand déduit.* » Voilà encore un mot charmant qui est hors d'usage, malheureusement : il vient de *deductio*, plaisir.



— « Ah ! dit-elle en soupirant,
Être ainsi menée, hélas !
Moi, fille au roi de Carthage...
Aucassin, mon doux ami,
Honorable damoiseau,
Vos douces amours me poignent (1),
Et grandement me travaillent.
Que Dieu veuille bien permettre
Que je vous revoie encore
Et vous tienne entre mes bras,
Et que vous baisiez ma face,
Et ma bouche et mon visage,
Damoiseau sire !... »

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

Comme Nicolette parlait ainsi, le roi de Carthage l'entendit.

— Belle douce amie, cria-t-il en lui jetant ses bras au cou, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes ?... N'ayez pas peur de moi...

— Sire, répondit Nicolette, je suis fille du roi de Carthage, et je fus enlevée il y a bien quinze ans...

Il ne fut pas difficile au roi et à ses frères de s'apercevoir que Nicolette disait vrai. Aussi la menèrent-ils en grande fête à leur palais, comme il convenait à une fille de roi.

On voulut lui donner pour époux un roi de païens, mais elle refusa, disant que, pour l'instant, elle n'avait cure de se marier.

Au bout de trois ou quatre jours, elle songea au moyen qu'elle pourrait employer pour avoir nouvelles d'Aucassin. Le seul qu'elle trouva fut d'apprendre à vieller (2), et, un jour qu'on la voulait marier à un riche prince païen, elle s'enfuit et gagna le port où elle s'hébergea chez une pauvre femme qui y avait sa demeurance. Là, elle prit une certaine herbe, en exprima le jus et s'en barbouilla de haut en bas son blanc visage, qui, du coup, en devint tout noir. Ayant ensuite fait faire une cotte, un manteau, une chemise et des braies, elle s'habilla en guise de jongleur, emporta sa vielle et s'en vint vers un marinier qui, après quelques difficultés, consentit à l'admettre en sa nauf.

Les voiles furent dressées et la nauf nagea tant et tant par la haute mer, qu'elle arriva en la terre de Provence, où elle aborda et où Nicolette descendit avec sa vielle. Une fois à terre, la gente pucelle se mit à errer par le pays, toujours en viellant, tant et tant, qu'elle arriva au château de Beaucaire, où était Aucassin.

*Ici l'on chante.*

A Beaucaire, sur la tour,
Aucassin était un jour
Entouré de ses barons.
Les fleurs jetaient leurs parfums,
Et les oiseaux leurs chansons :
Il songea à ses amours,
A Nicolette la belle,
Qu'il avait si fort aimée...
Alors, comme il soupirait,
Nicolle au perron parut,
Tira sa vielle et puis dit :
— « Ecoutez-moi, je vous prie,
Sages et loyaux barons,
Ecoutez cette chanson,
Sur les amours d'Aucassin
Et de la gente Nicolle...
Ils s'aimaient plus qu'on ne s'aime
Assez ordinairement...
Nicolette un jour fut prise
Au donjon de Torelore
Par des païens... Aucassin,
Lui, qu'est-il donc devenu ?
Je n'en sais rien... Nicolette
Est au donjon de Carthage
Dont le seigneur est son père...
On veut la donner à femme
A quelque prince félon...
Nicolette ne veut pas,
Car elle aime un damoiseau (1)
De trop noble qualité,
Lequel, Aucassin a nom.
A lui seul elle sera,
Non à d'autre, car c'est lui
Qu'elle désire.

*Ici l'on dit, l'on conte et l'on fabloie.*

En entendant ainsi parler Nicolette, Aucassin fut très-joyeux. Il la tira à part et lui dit :

— Beau doux ami, ne savez-vous rien autre chose de cette Nicolette dont vous venez de nous chanter l'histoire ?

— Oui, Sire, je sais que c'est la plus loyale, la plus sage comme la plus belle créature qui fût jamais née. Elle est la fille du roi de Carthage, à qui elle avait été enlevée dans son enfance, et qui l'a précisément lui-même enlevée avec Aucassin au donjon de Torelore... Il a été très-heureux de la retrouver, et maintenant il la veut marier à un des plus puissants rois de l'Espagne. Mais Nicolette se laisserait plutôt pendre et brûler (2) que de consentir à devenir la femme d'un autre qu'Aucassin, cet autre fût-il le plus puissant et le plus riche prince de la terre.

— Ah ! beau doux ami, s'écria Aucassin, si vous vouliez retourner en ce pays où vit présentement Nicolette, et lui dire que je la supplie de venir ici me parler, je vous donnerais de bon cœur autant de mon avoir que vous en oseriez demander ou prendre... Sachez que, pour l'amour d'elle, je ne veux point prendre femme, de si haut parage que ce soit ; que je n'aime qu'elle, que je n'aurai jamais d'autre compagne qu'elle, que je l'attends, que je l'eusse vitement été quérir, si j'eusse su où.

— Sire, puisque vous êtes décidé à cela, je vais aller quérir Nicolette, à cause de vous et à cause d'elle, que j'aime beaucoup.

Aucassin jura que telle était sa pensée la plus chère ; puis il lui donna vingt livres.

Comme elle allait s'éloigner, elle s'aperçut qu'il pleurait, tant son émotion était forte.

— Sire, dit-elle en revenant sur ses pas, ne vous inquiétez pas (3) : avant qu'il soit peu, je vous l'aurai amenée, je vous le promets...

(1) « *Vos douces amors me hastent.* » Lacurne de Sainte-Palaye traduit par « votre amour m'encourage. » C'est presque la même chose, — sauf que c'est le contraire.

(2) « *S'aprist à vieler.* » Lacurne de Sainte-Palaye traduit « vielle » par violon. » Est-ce que ce serait la même chose ?

(1) « *Car ele aime un dansellon.* » On appelle encore ainsi, en Provence, les jeunes gens de famille.

(2) « *Ele se lairoit pendre u ardoir.* » Lacurne de Sainte-Palaye met : « Elle se laisserait plutôt brûler toute vive. » Pourquoi retire-t-il à cette courageuse Nicolette un de ses mérites ?

(3) « *Ne vos esmaïiés vas.* »



Aucassin la remercia, et Nicolette se retira aussitôt et s'en alla en la maison de la vicomtesse de la ville, car le vicomte son parrain était mort. Elle s'y logea (1), et, en causant avec cette bonne dame, elle finit par lui confesser (2) son affaire.

La vicomtesse la reconnut bien, en effet, pour la Nicolette qu'elle avait élevée. Elle la fit laver, baigner et reposer pendant huit jours. Puis elle lui frotta le visage d'une herbe particulière, l'en oignit avec soin, tant et si bien, que Nicolette redevint aussi belle qu'autrefois.

Quand tout cela fut fait, Nicolette se vêtit de riches draps de soie dont la dame avait ample provision, s'assit en la chambre sur une courte-pointe (3) de semblable étoffe, et envoya son hôtesse quérir son ami.

La vicomtesse s'en vint au palais et trouva Aucassin, qui pleurait et regrettait Nicolette sa mie, qui tardait trop à venir, à son gré.

— Aucassin, lui dit la dame, ne vous lamentez plus et venez avec moi : je vous montrerai la chose que vous aimez le plus au monde (4), c'est-à-dire Nicolette, votre douce amie, qui vous est venue rejoindre de lointains pays.

(1) « *Ele s'i hergala.* »
(2) « *Ele li gehi son afaire.* »
(3) « *Une cueute-pointe.* »
(4) « *Je vos mostrerai la riens el mont que vos amés plus.* »

Aucassin fut bien heureux.

*Ici l'on chante.*

Quand Aucassin entendit
Que sa mie au clair visage
Était venue au pays,
Il accompagna la dame
Le plus vitement du monde
Jusqu'à l'hôtel où Nicole
Les attendait tous les deux.
Il entra dedans la chambre
Où sa mie était assise.
Lorsqu'elle vit Aucassin,
Elle lui tendit ses bras,
Et doucement l'accueillit (1),
Lui baisant la lèvre et l'œil.
Toute la nuit fut ainsi
Jusqu'au lendemain matin
Que l'épousa Aucassin :
Dame de Beaucaire en fit.
Ils vécurent de longs jours (2),
Menant le même plaisir (3);
Heureuse était Nicolette,
Et bien heureux Aucassin...
Ici ma chanson prend fin.
Ne sais plus dire.

(1) « Andex ses bras li tendì,
Doucement le recaulli »
(2) « *Puis vesquirent-il mains dis.* » *Dis*, de *dies*.
(3) « *Delis.* » De *delectamentum*, plaisir.

FIN D'AUCASSIN ET NICOLETTE.

# ALBOUFARIS

## PÈRE DES CAVALIERS

I

Cais, roi des tribus d'Abs, d'Adnan, de Fazarah et Dibyan, entendit un jour un de ses esclaves vanter la beauté d'un poulain qui appartenait à un homme nommé Jabir, fils d'Awef.

En effet, ce jeune animal était le miracle de ce temps, et nul, parmi les Arabes, ne pouvait dire qu'il en avait élevé de plus beau. Il était d'ailleurs généreux et illustre par sa naissance et par sa race, car son père était Ocab et sa mère Helweh, deux animaux qui passaient pour être aussi prompts que l'éclair. Toutes les tribus les admiraient pour leurs formes, et celle de Ryah était devenue célèbre parmi toutes les autres, à cause de la jument et de l'étalon qu'elle possédait.

Mais, pour en revenir au beau poulain, un jour que son père Ocab était ramené aux demeures, conduit par la fille de Jabir (c'était le long d'un lac, et il était midi), il vit la jument Helweh, qui se tenait près de la tente de son maître. Il se mit à hennir et se débarrassa de sa longe. La jeune fille, tout interdite, laissa aller le cheval et se hâta, par modestie, de chercher un refuge dans l'une des tentes. L'étalon resta là jusqu'à ce que la demoiselle revînt. Elle reprit sa longe et le ramena à l'écurie.

Mais le père s'aperçut du trouble que sa fille ne pouvait cacher. Il la questionna, et elle dit ce qui s'était passé. A ce récit, le père devint furieux de colère, car il était naturellement violent; il courut aussitôt au milieu des tentes, et levant son turban :

— Tribu de Ryah! tribu de Ryah! cria-t-il de toute sa force.

Et aussitôt les Arabes accoururent autour de lui.

— Parents, leur dit-il, après avoir raconté ce qui avait eu lieu, je ne laisserai pas le sang de mon cheval dans les flancs d'Helweh; je ne suis nullement disposé à le vendre même au prix des moutons et des chameaux les plus précieux; et si l'on ne me permet pas d'enlever l'embryon du corps d'Helweh, je chargerai quelqu'un de tuer cette jument.

— Allons, dirent tous les Arabes, faites comme il vous plaira, car nous ne pouvons nous y opposer.

On amena la jument et on la lia à terre devant le plaignant, qui, après avoir relevé ses manches jusqu'aux épaules, mouilla ses mains dans un vase d'eau, en y mêlant de l'argile, puis se mit à frapper les flancs de la jument dans l'intention de détruire ce dont Dieu avait ordonné l'existence. Cela fait, il retourna plus calme chez lui.

Malgré cela, la jument Helweh conçut heureusement, et au bout d'un an moins quelques jours, elle mit au monde un poulain parfait. En le voyant, le maître de la jument ressentit une grande joie, et lui donna le nom de Dahis, pour faire *allusion à* ce que Jabir avait fait.

Le poulain, en grandissant, devint encore plus beau que son père Ocab. Il avait la poitrine large, le cou long, les sabots durs, les narines bien ouvertes; sa queue balayait la terre, et son caractère était doux; enfin, c'était l'animal le plus parfait que l'on eût jamais vu. On l'éleva avec grand soin, et sa taille fut telle, qu'il devint comme l'arc d'un palais.

Enfin, un jour que la jument Helweh, suivie de son poulain, allait du côté du lac, Jabir, le possesseur d'Ocab, les aperçut par hasard. Il s'empara du jeune cheval et l'emmena, laissant sa mère regretter sa perte. Pour Jabir, il disait :

— Ce poulain m'appartient, et j'ai sur lui un droit mieux établi que celui de qui que ce soit.

La nouvelle de cet enlèvement parvint bientôt au maître du jeune cheval. Il convoqua les chefs de la tribu et leur dit ce qui était arrivé. On alla trouver Jabir, auquel on fit des reproches.

— Jabir, vous avez fait à la jument de votre allié tout ce qu'il vous a convenu de faire; c'est un point que nous vous avons accordé, et maintenant vous voulez-vous emparer de ce qui appartient à cet homme et lui faire une injustice.

— N'en dites pas plus long, interrompit Jabir, et ne m'injuriez pas, car, par la foi d'un Arabe, je ne rendrai pas ce poulain, à moins que vous ne me le preniez de force; mais alors je vous ferai la guerre.

En ce moment, la tribu n'était pas disposée à se laisser aller aux dissensions; aussi plusieurs dirent-ils à Jabir :

— Nous vous aimons trop pour pousser les choses si loin; nous sommes alliés et parents, nous ne combattrons pas pour ce différend, quand même il s'agirait d'une idole d'or.

Alors Kerim, fils de Wahhab (c'était le nom du maître de la jument et du poulain, homme renommé par sa générosité parmi les Arabes), Kerim, voyant l'obstination de Jabir, lui dit :

— O mon cousin! pour le poulain, il est à vous, il vous appartient; quant à la jument que voilà, acceptez-la en présent de ma main, afin que le

poulain et sa mère ne soient pas séparés, et ne laissez croire à personne que je puisse être capable de faire tort à mon parent.

La tribu applaudit hautement à ce procédé, et Jabir fut si humilié de la générosité qui lui était faite, qu'il rendit le poulain et la jument à Kerim, en y joignant encore une paire de chameaux et de chamelles.

Dahis devint bientôt un cheval parfait à tous égards, et lorsque son maître, Kerim, voulait lui faire disputer la course avec un autre, il le montait lui-même et avait coutume de dire à son antagoniste :

— Quand vous partiriez devant moi comme un trait de flèche, je vous rattraperais, je vous dépasserais.

Ce qui arrivait effectivement.

## II

Dès que le roi Cais eut entendu parler de ce cheval, il devint comme hors de lui-même et le sommeil l'abandonna. Il envoya quelqu'un à Kerim pour l'engager à lui vendre ce poulain pour autant d'or et d'argent qu'il en désirerait, ajoutant que ces richesses lui seraient envoyées sans délai.

Ce message enflamma Kerim de colère.

— Cais n'est-il donc qu'un sot et un homme mal élevé? s'écria-t-il. Pense-t-il que je suis un marchand qni vend ses chevaux, et supposerait-il que je suis incapable de les monter moi-même? Oui, j'en jure par la foi d'un Arabe, s'il m'eût demandé Dahis en présent, je le lui aurais envoyé tout aussitôt avec un assortiment de chameaux et de chamelles; mais si c'est par la voie du trafic qu'il compte l'avoir, cela ne sera jamais, dussé-je boire dans la coupe de la mort.

Le messager retourna vers Cais, et lui rapporta la réponse de Kerim, ce qui fâcha beaucoup le roi.

— Suis-je le roi des tribus d'Abs, d'Adnan, de Fazarah et de Dibyan, s'écria-t-il, et un vil Arabe sera-t-il assez hardi pour me contredire?

Il fit avertir aussitôt son monde et ses guerriers. A l'instant, les armures, les cottes de mailles, les épées et les casques brillèrent; les héros montèrent leurs coursiers, agitèrent leurs lances, et l'on se mit en marche vers la tribu de Ryah.

A peine y furent-ils arrivés dès le matin, qu'ils se jetèrent à travers les pâturages où ils firent un immense butin en troupeaux, que Cais abandonna à tous ses alliés. De là ils se portèrent vers les tentes et y surprirent les habitants, qui n'étaient nullement préparés à cette attaque, Kerim étant absent et engagé avec tous ses guerriers dans quelque expédition du même genre. Cais, à la tête des Absiens, pénétra donc dans les habitations, où l'on s'empara des épouses et des filles.

Pour Dahis, il était attaché entre les cordes qui maintiennent les tentes, car Kerim ne s'en servait jamais pour combattre, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident, ou qu'il ne fût tué. Un des esclaves resté dans les demeures, et qui s'était aperçu des premiers de l'invasion des Absiens, alla vers Dahis avec l'intention de rompre la corde qui lui liait les pieds; mais il ne put jamais y parvenir. Toutefois il monta dessus, le poussa de ses talons, et le cheval, bien que ses pieds fussent liés, se mit à fuir en sautant et en cabriolant comme un faon, jusqu'à ce qu'il eût atteint le désert. Ce fut en vain que les cavaliers absiens coururent après lui; ils ne purent même atteindre la trace de poussière qu'il laissait derrière lui.

Aussitôt que Cais eut aperçu Dahis, il le reconnut, et le désir de le posséder s'augmenta encore. Il s'avança du côté de celui qui le montait, jusqu'à ce que son regret devînt extrêmement vif, parce qu'il s'aperçut qu'il avait beau le suivre, il ne pourrait jamais l'atteindre. Enfin, lorsque l'esclave se vit à une grande distance des Absiens, il mit pied à terre, délia le pied de Dahis, remonta et partit. Cais, qui le suivait toujours, avait gagné du terrain pendant la halte; lorsqu'il fut assez près de l'esclave pour se faire entendre :

— Arrête, ô Arabe ! cria-t-il, ne crains rien, je te donne ma protection, par la foi d'un noble Arabe !

A ces paroles, l'esclave s'arrêta.

— As-tu l'intention de vendre ce cheval ? dit le roi Cais; dans ce cas, tu as rencontré le plus curieux des acheteurs de tous les guerriers arabes.

— Je ne veux point le vendre, monseigneur, répondit l'Arabe, à moins que son prix ne soit la restitution de tout le butin.

— Je vous l'achète, dit aussitôt Cais.

Et il tendit la main à l'Arabe pour confirmer le marché.

L'esclave consentit, et étant descendu de dessus le jeune cheval, il le livra au roi Cais, qui, plein de joie de voir ses souhaits accomplis, sauta dessus et alla retrouver les Absiens, auxquels il ordonna de restituer tout le butin qu'ils avaient fait; ce qui fut exécuté strictement.

Le roi Cais, enchanté du succès de son entreprise et d'être devenu possesseur de Dahis, retourna chez lui. La passion qu'il avait pour ce cheval était telle, qu'il le pansait et lui donnait la nourriture de ses propres mains.

## III

Sitôt qu'Hadifah, chef de la tribu de Fazarah, sut que Cais possédait Dahis, la jalousie entra dans son cœur. De concert avec d'autres chefs, il médita la mort de ce beau cheval...

Il arriva dans ce temps que Hadifah donna une grande fête. Carwash, parent du roi Cais, y assistait.

A la fin du repas, et quand le vin circulait abondamment autour de la table, la conversation tomba sur les plus fameux chefs de ce temps. Ce sujet épuisé, les convives commencèrent à parler de ceux de leurs chevaux qui avaient le plus de célébrité, puis des courses qui se font dans le désert.

— Parents, dit Carwash, on n'a jamais vu un cheval comme Dahis, celui de mon allié Cais. On chercherait en vain son égal, il effraie par sa rapidité ceux qui le voient courir. Il chasse le chagrin de l'esprit de celui qui le regarde, et il protége comme une tour celui qui le monte.

Carwash ne s'en tint pas là, et il continua à louer le cheval Dahis, en employant des termes si pompeux et si brillants, que tous ceux de la tribu de

Fazarah et de la famille de Ziad sentirent leur cœur se gonfler de colère.

— L'entendez-vous, mon frère? dit Haml à Hadifah. Allons, en voilà bien assez, ajouta-t-il en se tournant du côté de Carwash. Tout ce que vous venez de dire là au sujet de Dahis n'a pas le sens commun, car en ce moment il n'y a ni de meilleurs ni de plus beaux chevaux que les miens ou ceux de mon frère.

Après ces mots, il ordonna à ses esclaves de faire passer ses chevaux devant Carwash, ce qui fut fait.

— Allons, Carwash, regarde ici ce cheval.

— Il ne vaut pas les herbes sèches qu'on lui donne, dit l'autre.

Alors on fit passer ceux de Hadifah, parmi lesquels était une jument nommée Ghabra et un étalon appelé Marik.

— Eh bien! reprit alors Hadifah, regarde donc ceux-ci.

— Ils ne valent pas les herbes sèches dont on les nourrit, répéta Carwash.

Hadifah, outré de dépit en entendant ces paroles, s'écria :

— Quoi! pas même Ghabra?

— Pas même Ghabra, ni tous les chevaux de la terre, répéta Carwash.

— Voulez-vous faire un pari pour le roi Cais?

— Oui, dit Carwash; que Dahis battra tous les chevaux de la tribu de Fazarah, quand on lui mettrait même un quintal de pierres sur le dos.

Ils se disputèrent longtemps à ce sujet, l'un disant oui, l'autre non, jusqu'à ce que Hadifah mit fin à cette altercation en disant :

— Eh bien, soit; que le vainqueur prenne du vaincu autant de chameaux et de chamelles qu'il lui plaira.

— Vous me jouerez un mauvais tour, dit Carwash, et moi, je ne veux pas vous tromper. Je ne gagerai pas avec vous plus de vingt chameaux : ce sera le prix que donnera celui dont le cheval sera vaincu.

Et l'affaire fut ainsi réglée. Ils achevèrent la journée à table jusqu'à la nuit, pendant laquelle ils se reposèrent.

## IV

Le lendemain, Carwash sortit de ses tentes de bon matin, se rendit à la tribu d'Abs, alla trouver Cais et lui part de tout ce qui avait eu lieu à l'occasion du pari.

— Vous avez eu tort, dit Cais; vous auriez pu faire un pari avec qui que ce soit, excepté Hadifah, qui est l'homme aux prétextes et aux ruses; et si vous avez arrêté cette gageure, il faut la rompre.

Cais attendit que quelques personnes qui étaient auprès de lui se fussent retirées, puis il monta aussitôt après à cheval et se rendit à la tribu de Fazarah où il trouva tout le monde prenant le repas dans les tentes. Cais descendit de cheval, se débarrassa de ses armes, s'assit auprès d'eux et se mit à manger comme un généreux Arabe.

— Cousin, lui dit Hadifah, désirant le plaisanter, quelles grosses bouchées vous prenez! que le ciel nous préserve d'avoir un appétit semblable au vôtre.

— Il est vrai que je meurs de faim, dit Cais; mais par Celui qui a toujours duré et qui durera toujours, je ne suis pas venu ici seulement pour manger votre repas. Mon intention est d'annuler la gageure qui a été faite hier entre vous et mon parent Carwash. Je vous prie de rompre cet arrangement, car tout ce qui se fait et se dit au milieu des flacons ne compte pas et doit être oublié.

— Sachez, Cais, que je ne renoncerai pas à ce défi, à moins que l'on ne me remette les chameaux et les chamelles. Lorsque cette condition sera remplie, le reste me sera parfaitement indifférent. Cependant, si vous le voulez, je m'en emparerai de force, ou, si cela vous fait plaisir, j'y renoncerai, mais à titre de grâce.

Malgré tout ce que Cais put dire et redire, Hadifah resta inébranlable dans sa proposition, et comme le frère de celui-ci se mit à rire en regardant Cais, Cais devint furieux, et, le visage rouge de colère, il demanda à Hadifah :

— Qu'avez-vous parié avec mon cousin?

— Vingt chamelles, dit Hadifah.

— Pour cette première gageure, continua Cais, je l'annule, et je vous en proposerai une autre : je parie trente chamelles.

— Quarante, reprit Hadifah.

— Cinquante, dit Cais.

— Soixante, dit Hadifah.

Ils continuèrent ainsi en élevant toujours le nombre des chamelles jusqu'à cent. Le contrat fut passé entre les mains d'un homme nommé Sabic, fils de Wahhab, et en présence d'une foule de vieillards et de jeunes gens rassemblés autour d'eux.

— Quel sera l'espace à parcourir? fit observer Hadifah à Cais.

— Cent portées de trait, répondit Cais, et nous avons un archer, Ayas, fils de Mansour, qui mesurera le terrain.

Ayas était en effet le plus vigoureux, le plus habile et le plus célèbre archer qu'il y eût alors parmi les Arabes.

Le roi Cais, par le fait, désirait que la course fût longue, à cause de la force qu'il connaissait à son cheval, car plus Dahis avait une longue distance à parcourir, plus il gagnait de vivacité dans ses mouvements par l'accroissement de son ardeur.

— Eh bien! déterminez maintenant, dit Cais à Hadifah, quand la course aura lieu.

— Quarante jours sont nécessaires, répondit Hadifah, à ce que je pense, pour dresser les chevaux.

— C'est bien, dit Cais.

Et tous deux convinrent que les chevaux seraient dressés pendant quarante jours, que la course aurait lieu près du lac Zatalirsad, et que le cheval qui arriverait le premier au but gagnerait. Toutes les conditions étant réglées, Cais retourna à ses tentes.

## V

Cependant un des cavaliers de la tribu de Fazarah dit à ses voisins :

— Parents, soyez assurés que des dissensions s'élèveront entre la tribu d'Abs et celle de Fazarah, à propos de la course de Dahis et de Ghabra. Les



deux tribus, soyez-en certains, seront désunies, car le roi Cais a été là en personne : or il est prince et fils de prince. Il a fait tous ses efforts pour annuler le pari, ce à quoi Hadifah n'a pas voulu consentir. Tout cela est une affaire dont il suivra une guerre qui peut durer cinquante ans, et il y en aura plus d'un qui périra dans les combats.

Hadifah, ayant entendu ces prédictions, dit :

— Je m'embarrasse fort peu de tout cela et je méprise cet avis.

— O Hadifah ! s'écria Ayas, je vais vous apprendre quel sera le résultat de tout ceci et de votre obstination envers Cais. Et il lui parla ainsi en vers :

« En toi, ô Hadifah ! il n'y a pas de beauté, et dans la pureté de Cais il n'y a point de tache. Combien son avis était sincère et honnête ! aussi a-t-il en partage l'à-propos et les convenances. Parie avec un homme qui n'ait pas même un âne en sa possession, et dont le père n'ait jamais acheté un cheval ; mais laisse là Cais ; il a des richesses, des terres, des chevaux, un caractère fier et ce Dahis enfin qui est toujours le premier le jour de la course, soit qu'il s'élance ou qu'il soit en repos, ce Dahis, animal dont les pieds même, quand la nuit répand son obscurité, se font apercevoir comme des tisons ardents. »

— Ayas, répliqua Hadifah, penserais-tu que je ne tiendrai pas ma parole ? Je recevrai les chameaux de Cais, et je ne souffrirai pas que mon nom soit mis au nombre de ceux qui ont été vaincus. Laisse aller les choses selon leur cours.

Aussitôt que le roi Cais eut rejoint ses tentes, il s'empressa d'ordonner à ses esclaves de dresser les chevaux, mais de donner particulièrement leurs soins à Dahis ; puis il raconta à ses parents tout ce qui avait eu lieu entre lui et Hadifah. Alboufaris, surnommé le Père des Cavaliers, était présent à ce récit, et comme il prenait un intérêt très-vif à tout ce qui touchait ce roi :

— Cais, lui dit-il, calmez votre cœur, tenez vos yeux bien ouverts, faites la course, et n'ayez aucune crainte. Car, par la foi d'un Arabe, si Hadifah fait naître quelque trouble et quelque mésintelligence, je le tuerai ainsi que toute la tribu de Fazarah.

La conversation dura sur ce sujet jusqu'à ce que l'on arrivât près des tentes, dans lesquelles Alboufaris ne voulut pas entrer avant d'avoir vu Dahis. Il tourna plusieurs fois autour de cet animal et reconnut qu'en effet il rassemblait en lui des qualités faites pour étonner tous ceux qui le voyaient.

Hadifah ne tarda pas à apprendre le retour d'Alboufaris et sut que ce héros encourageait le roi Cais à faire la course. Haml, le frère d'Hadifah, était aussi au courant de ces nouvelles, et dans le trouble qu'elles lui causaient :

— Je crains, dit-il à Hadifah, qu'Alboufaris ne tombe sur moi ou sur quelqu'un de la famille de Beder, qu'il ne nous tue et que nous ne soyons déshonorés. Renoncez à la course, ou nous sommes perdus. Laissez-moi aller vers le roi Cais, et je ne le quitterai pas que je ne l'aie engagée à venir vers vous pour rompre le contrat.

— Faites comme il vous plaira, répondit Hadifah.

## VI

D'après cela, Haml monta à cheval, et alla à l'instant même chez le roi Cais. Il le trouva avec son oncle Asyed, homme sage et prudent.

Haml s'avança vers Cais, lui donna le salut en lui baisant la main, et après lui avoir fait entendre qu'il lui portait un grand intérêt :

— O mon parent, dit il, sachez que mon frère Hadifah est un pauvre sujet dont l'esprit est plein d'intrigues. J'ai passé ces trois derniers jours à lui faire mille représentations pour l'engager à abandonner la gageure. Oui, c'est bien, m'a-t-il dit enfin ; si Cais revient vers moi, s'il désire d'être débarrassé du contrat, je l'annulerai, mais qu'aucun Arabe ne sache que j'ai abandonné le pari par crainte d'Alboufaris. Maintenant, Cais, vous savez qu'entre parents, la plus grande preuve d'attachement que l'on puisse se donner, est de céder. Aussi me suis-je rendu ici pour vous prier de venir avec moi chez mon frère Hadifah, afin de lui demander de renoncer à la course avant qu'il ne s'élève aucun trouble et que la tribu ne soit exterminée de ses terres.

A ce discours de Haml, Cais devint rouge de honte, car il était confiant et généreux. Il se leva aussitôt, et laissant à son oncle Asyed le soin de ses affaires domestiques, il accompagna Haml au pays de Fazarah.

Lorsqu'ils furent à moitié chemin, Haml se mit devant Cais, auquel il prodigua des louanges tout en blâmant la conduite de son frère, par ces mots :

— O Cais, ne vous laissez pas aller à la colère contre Hadifah, car ce n'est qu'un homme obstiné et injuste dans ses actions ! O Cais, si vous persistez dans le maintien de la gageure, de grands malheurs s'ensuivront ! Vous et lui, vous êtes vifs et également emportés, ce qui me donne de l'inquiétude sur vous, Cais. Mettez de côté, je vous prie, vos intérêts privés ; soyez bon et généreux avant que l'oppresseur ne devienne l'opprimé.

Haml continua d'injurier son frère, en flattant Cais par son admiration, jusque vers le soir où ils arrivèrent à la tribu de Fazarah.

Hadifah, qui en ce moment était entouré de plusieurs chefs puissants sur le secours desquels il comptait au besoin, avait changé d'avis depuis le départ de son frère Haml, et au lieu d'entrer en accommodement et de faire la paix avec Cais, il avait au contraire pris la résolution de ne céder en rien et de maintenir rigoureusement toutes les conditions de la course. Il parlait même de cette affaire avec l'un des chefs au moment où Cais et Haml se présentèrent devant lui.

Sitôt qu'Hadifah vit Cais, il résolut de l'accabler de honte. Se tournant donc vers son frère :

— Qui t'a ordonné d'aller vers cet homme ? lui demanda-t-il ; par la foi d'un noble Arabe ! quand tous les hommes qui couvrent la surface de la terre viendraient m'importuner et me dire : « O Hadifah, abandonne un poil de ces chameaux ! » je ne l'abandonnerais pas, à moins que la lance n'eût percé ma poitrine et que l'épée eût fait sauter ma tête.

Cais devint rouge et remonta aussitôt à cheval, en reprochant à Haml sa conduite. Il revint en toute

hâte chez lui, où il trouva ses oncles et ses frères, qui l'attendaient avec une anxiété extrême.

— O mon fils, lui dit son oncle Asyed sitôt qu'il l'aperçut, tu viens de faire une triste démarche, car elle t'a déshonoré.

— Si ce n'eût été quelques chefs qui entourent Hadifah et lui donnent de perfides conseils, j'aurais accommodé toute l'affaire, dit Cais; mais maintenant il ne reste plus qu'à s'occuper du pari et de la course.

Le roi Cais se reposa toute la nuit. Le lendemain, il ne pensa plus qu'à dresser son cheval pendant les quarante jours déterminés.

## VII

Tous les Arabes du pays s'étaient promis entre eux de venir aux pâturages pour voir la course, et lorsque les quarante jours furent expirés, les cavaliers des deux tribus vinrent en foule près du lac de Zatarlirsad.

Puis arriva l'archer Ayas, qui, tournant le dos au lac, point d'où les chevaux devaient partir, tira, en marchant vers le nord, cent coups de flèches jusqu'à l'endroit qui devint le but.

Bientôt arrivèrent les cavaliers du Ghitfan et du Dibyan, car ils étaient du même pays, et à cause de leurs relations d'amitié et de parenté, on les comprenait sous le nom de tribu d'Adnan.

Le roi Cais avait prié Alboufaris de ne pas se montrer en cette occasion, dans la crainte que sa présence ne donnât lieu à quelque dissension. Alboufaris écouta cet avis, mais ne put rester tranquille dans les tentes. L'intérêt qu'il prenait à Cais et la défiance que lui inspirait la lâcheté des Fazaréens, toujours prêts à user de trahison, l'engagea à se montrer. Ayant donc ceint son épée Dhami, et étant monté sur son fameux cheval Abjer, il se fit accompagner de son frère Shiboub, et se rendit à l'endroit désigné pour la course, afin de veiller à la sûreté des fils du roi Zoheir.

En arrivant, il apparut à toute cette multitude comme un lion couvert d'une armure. Il tenait son épée nue à la main et ses yeux lançaient des flammes comme des charbons ardents. Dès qu'il eut pénétré au milieu de la foule :

—Holà ! nobles chefs arabes et hommes fameux rassemblés ici, cria-t-il d'une voix terrible, vous savez tous que je suis celui qui a été soutenu, favorisé par le roi Zoheir, père du roi Cais; que je suis l'esclave de sa bonté et de sa munificence; que c'est lui qui m'a fait reconnaître par mes parents, qui m'a donné un rang, et qui enfin m'a fait compter au nombre des chefs arabes. Bien qu'il ne vive plus, je veux lui témoigner ma reconnaissance et faire que les rois de la terre, même après sa mort, lui soient soumis. Il a laissé un fils que ses autres frères ont reconnu et qu'ils ont placé sur le siége de son père, Cais, qu'ils ont distingué à cause de sa raison, de sa droiture et de ses sentiments élevés. Je suis l'esclave de Cais, je lui appartiens. Je serai l'appui de celui qui l'aime, l'ennemi de celui qui lui résiste. Il ne sera jamais dit, tant que je vivrai, que j'aie pu supporter qu'un ennemi lui fît un affront. Quant au contrat et à la gageure, il est de notre devoir d'en aider l'exécution. Ainsi, il n'y a rien de mieux à faire que de laisser courir librement les chevaux, car la victoire vient du créateur du jour et de la nuit. Je jure donc, par la maison sacrée, par le temple, par le Dieu éternel, qui n'oublie jamais ses serviteurs et qui ne dort jamais, que si Hadifah commet quelque acte de violence, je le ferai boire dans la coupe de la vengeance et de la mort, et que je rendrai toute la tribu de Fazarah la fable du monde entier. Et vous, ô chefs arabes ! si vous désirez vraiment que la course se fasse, assistez-y avec justice et impartialité; autrement, par les yeux de ma chère Ibla ! je ferai marcher les chevaux dans le sang!

— Alboufaris a raison ! s'écrièrent de tous côtés les cavaliers.

Hadifah choisit alors, pour monter sa jument Ghabra, un écuyer de la tribu de Dibyan. Cet homme avait passé tous les jours et une partie des nuits de sa vie à élever et à soigner les chevaux. Mais Cais choisit, pour monter son cheval Dahis, un écuyer de la tribu d'Abs, bien plus instruit et bien plus exercé dans son art que le Dibyanien, et quand les deux antagonistes furent montés chacun sur son cheval, le roi Cais donna cette instruction à son écuyer :

— Ne lâche pas trop les rênes à Dahis; si tu t'aperçois qu'il sue, tiens-toi sur l'étrier et presse-lui doucement les flancs avec tes jambes; mais si tu le pousses trop, tu lui ôteras tout son courage.

Hadifah entendit ce que venait de dire Cais, et voulant l'imiter, il répéta :

— Ne lâche pas trop les rênes à Ghabra; si tu t'aperçois qu'elle sue, tiens-toi sur l'étrier et presse-lui doucement les flancs avec tes jambes; mais si tu la pousses trop, tu lui ôteras tout son courage.

Alboufaris se mit à rire.

— Par la foi d'un Arabe, dit-il à Hadifah, vous serez vaincu. Eh! les expressions sont-elles si rares que vous soyez forcé d'employer précisément celles de Cais? Mais, au fait, Cais est un roi, et le fils d'un roi doit toujours être imité; et puisque vous l'avez suivi mot à mot dans ce qu'il a dit, c'est la preuve que votre cheval suivra le sien dans le désert.

A ces mots, Hadifah, le cœur gonflé de colère et d'indignation, jura par serment qu'il ne laisserait pas courir son cheval en ce jour, et qu'il voulait que la course n'eût lieu que le lendemain au lever du soleil. Ce délai lui paraissait indispensable pour préparer la perfidie qu'il méditait, car il n'eut pas plutôt aperçu Dahis, qu'il resta interdit de l'étonnement que lui causèrent la beauté et les perfections de ce cheval.

## VIII

Les juges étaient donc déjà descendus de cheval et les cavaliers des différentes tribus se préparaient à retourner chez eux, quand Shiboub se mit à crier d'une voix retentissante :

— Tribus d'As, d'Adnan, de Fazarah et de Dibyan, et vous tous qui êtes ici présents, attendez un instant pour moi, et écoutez des paroles qui seront répétées de génération en génération !

Tous les guerriers s'arrêtèrent :

— Parle, dirent-ils, que veux-tu? Peut-être y aura-t-il quelque chose de bon dans tes paroles.

— O illustres Arabes, dit alors Shiboub, vous savez ce qui s'est passé à propos du défi entre Dahis et Ghabra? eh bien! je vous assure sur ma vie, que je les vaincrai tous deux à la course, quand bien même ils iraient plus vite que le vent. Mais voici ma condition : si je suis vainqueur, je prendrai les cent chameaux mis en gage; que si, au contraire, je suis vaincu, je n'en donnerai que cinquante.

Sur cela, un des scheiks de Fazarah se récria en disant :

— Qu'est-ce que tu dis là, vil esclave? Pourquoi prendrais-tu cent chameaux si tu gagnes et n'en donnerais-tu que cinquante si tu perds?

— Pourquoi? vieux bouc né sur le fumier, pourquoi? dit Shiboub, parce que je ne cours que sur deux jambes et qu'un cheval court sur quatre, sans compter qu'il a une queue.

Tous les Arabes se mirent à rire; cependant, comme ils furent très-étonnés des conditions que Shiboub avaient faites et qu'ils étaient extrêmement curieux de le voir courir, ils consentirent à ce qu'il tentât cette chanceuse entreprise.

Mais quand on fut rentré dans les tentes, Aboufaris dit à Shiboub :

— Eh bien! toi, fils d'une mère maudite, comment as-tu osé dire que tu vaincrais ces deux chevaux, pour lesquels tous les cavaliers des tribus se sont rassemblés, et qui, au dire de tout le monde, n'ont point d'égaux à la course, pas même les oiseaux!

— Par celui qui produit les sources dans les rochers et qui sait tout, répondit Shiboub, je dépasserai les deux chevaux, fussent-ils aussi prompts que les vents. Oui, et il en résultera un grand avantage : car, lorsque les Arabes auront entendu parler de cet événement, ils n'auront plus l'idée de me suivre quand je courrai à travers le désert.

Alboufaris sourit, car il se douta du projet de Shiboub.

Pour celui-ci, il alla trouver le roi Cais, ses frères et tous les spectateurs de la course, et devant eux tous, jura sur sa vie qu'il dépasserait les deux chevaux. Tous ceux qui étaient présents se portèrent témoins de ce qu'il venait de dire, et se séparèrent fort étonnés d'une semblable proposition.

Pour le perfide Hadifah, dès le soir même il fit venir un de ses esclaves, nommé Damès, fanfaron s'il en fut.

— O Damès! lui dit-il, tu te vantes souvent de ton adresse, mais jusqu'à présent je n'ai pas eu l'occasion de la mettre à l'épreuve..

— Mon seigneur, répondit l'esclave, dites-moi en quoi je pourrais vous être utile.

— Je désire, dit Hadifah, que tu ailles te poster au grand défilé. Demeure en cet endroit, et va t'y cacher demain dès le matin. Observe bien les chevaux et vois si Dahis est devant. Dans ce dernier cas, présente-toi subitement à lui, frappe le à la tête, et fais en sorte qu'il s'arrête, afin que Ghabra passe devant et que nous n'encourions pas la disgrâce d'être vaincus. Car, je l'avoue, dès que j'ai vu Dahis, sa conformation m'a fait naitre des doutes sur l'excellence de Ghabra, et j'ai peur que ma jument ne soit vaincue et que nous ne devenions un sujet de dérision parmi les Arabes.

— Mais, seigneur, comment distinguerai-je Dahis de Ghabra quand ils s'avanceront tous deux environnés d'un nuage de poussière?

Hadifah répondit :

— Je vais te donner un signe et t'expliquer l'affaire de manière à ne te laisser aucune difficulté.

En disant ces mots, il ramassa quelques pierres à terre, et ajouta :

— Prends ces pierres avec toi. Quand tu verras le soleil se lever, tu te mettras à les compter et tu les jetteras à terre quatre à quatre. Tu répéteras cette opération cinq fois, c'est à la dernière que doit arriver Ghabra. Tel est le calcul que j'ai fait, que s'il se présentait à toi un nuage de poussière et qu'il te restât encore quelques pierres dans la main, par exemple, un tiers ou la moitié, ce serait la preuve que Dahis aurait gagné du terrain et qu'il serait devant tes yeux. Alors jette-lui une pierre à la tête comme je t'ai dit, arrête-le dans sa course, afin que ma jument puisse le dépasser.

L'esclave consentit à tout. S'étant muni de pierres, il alla se cacher au grand défilé, et Hadifah se regarda comme certain de gagner le pari.

## IX

Dès l'aube du jour, les Arabes, venus de tous côtés, étaient rassemblés au lieu de la course. Les juges donnèrent le signal pour le départ des chevaux, et les deux écuyers poussèrent un grand cri. Les coursiers partirent comme des éclairs qui éblouissent les yeux, et ils ressemblaient au vent, lorsqu'à mesure qu'il court il devient plus furieux.

Ghabra passa devant Dahis et le laissa derrière.

— Te voilà perdu, mon frère de la tribu d'Abs! cria l'écuyer fazaréen à l'Absien; ainsi, arrrange-toi pour te consoler de ton malheur.

— Tu mens, répliqua l'Absien, et dans quelques instants tu verras jusqu'à quel point tu fais mal ton compte. Attends seulement que nous ayons dépassé ce terrain inégal. Les juments vont toujours mieux dans les chemins difficiles qu'en rase campagne.

En effet, quand ils arrivèrent à la plaine, Dahis se lança comme un géant, laissant un sillon de poussière derrière lui. On eût dit qu'il n'avait plus de jambes, on n'apercevait que son corps, et, en un clin d'œil, il fut devant Ghabra.

— Holà! cria alors l'écuyer absien au Fazaréen, envoie un courier de ma part à la famille de Beder, et toi, goûte un peu de l'amertume de la patience derrière moi.

Cependant Shiboub, rapide comme le vent du nord, gardait son avance sur Dahis, en sautant comme un faon et courant avec la persévérance d'une autruche mâle, jusqu'à ce qu'il arriva au grand défilé où Damès était caché.

Celui-ci n'avait encore jeté qu'un peu moins du quart de ses cailloux, lorsqu'il regarda et vit Dahis qui venait. Il attendit que le cheval passât près de lui, et se présentant inopinément à lui en criant, il lui jeta avec force une pierre dans les yeux. Le cheval se cabra, s'arrêta un instant et l'écuyer fut sur le point d'être démonté.

Shiboub fut témoin de tout, et ayant regardé l'esclave attentivement, il reconnut qu'il appartenait au lâche Hadifah. Dans l'excès de sa rage, il se jeta en passant sur Damès, le tua d'un coup d'épée, puis il alla à Dahis dans l'intention de lui parler pour le flatter et le remettre en carrière, quand, hélas! la jument Ghabra s'avança, rasant la terre comme le vent.

Alors Shiboub, craignant d'être vaincu, pensant aux chameaux qu'il aurait à donner, se mit à courir de toute sa force vers le lac, où il arriva en avance de deux portées de traits. Ghabra vint ensuite, puis enfin Dahis, portant sur son front la marque du coup qu'il avait reçu; ses joues étaient couvertes de sang et de pleurs.

## X

Tous les assistants furent stupéfaits à la vue de l'activité et de la force de Shiboub; mais sitôt que Ghabra eut atteint le but, les Fazaréens jetèrent tous de grands cris de joie. Dahis fut ramené tout sanglant, et son écuyer apprit à ceux de la tribu d'Abs ce que l'esclave avait fait.

Cais regarda la blessure de son cheval et se fit expliquer en détail comment l'accident avait eu lieu.

Alboufaris rugissait de colère, portait la main sur son invincible épée Dhami, impatient d'anéantir la tribu de Fazarah. Mais les scheiks le retinrent, bien qu'avec peine; après quoi ils allèrent vers Hadifah pour le couvrir de honte et lui reprocher l'infâme action qu'il avait faite.

Hadifah nia, en faisant de faux serments, qu'il sût rien touchant le coup qu'aurait reçu Dahis, puis ajouta :

— Je demande les chameaux qui me sont dus, et je n'admettrai pas la lâche excuse que l'on allègue.

— Ce coup ne peut être que d'un sinistre augure pour la tribu de Fazarah, dit Cais; Dieu, certainement, nous rendra triomphants et victorieux, et les détruira tous. Car Hadifah n'a désiré faire cette course que dans l'idée de faire naître des troubles et des dissensions; et la commotion que va donner cette guerre peut exciter les tribus les unes contre les autres, en sorte qu'il y aura beaucoup d'hommes et d'enfants orphelins.

Les conversations s'animèrent peu à peu, devinrent violentes, les cris confus se firent entendre de tous côtés et enfin les épées nues brillèrent.

On était sur le point de faire usage des armes, quand les scheiks et les sages descendirent de leurs chevaux, découvrirent leurs têtes, pénétrèrent au milieu de la foule, s'humilièrent et parvinrent à arranger cette affaire aussi convenablement qu'il fût possible. Ils décidèrent que Shiboub recevrait les cent chamaux de la tribu de Fazarah, montant du pari, et qu'Hadifah mettrait fin à toute prétention et à toute dispute.

Tels furent les efforts qu'ils firent pour éteindre les animosités et les désordres prêts à se déclarer au milieu des tribus.

Alors les différentes familles se retirèrent dans leurs demeures, mais leurs cœurs étaient remplis d'une haine profonde.

L'un de ceux dont le ressentiment parut le plus violent était Hadifah, surtout lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son esclave Damès.

Pour Cais, il était aussi rempli d'une colère sourde et d'une haine enracinée. Cependant, Alboufaris cherchait à le remettre :

— O roi! lui disait-il, n'abandonnez pas votre cœur au chagrin; car, j'en jure par la tombe du roi Zoheir votre père, je ferai tomber la disgrâce et l'infamie sur Hadifah, et ce n'est que par égard pour vous que je l'ai ménagé jusqu'à ce moment.

Bientôt chacun alla retrouver ses tentes.

Dès le matin suivant, Shiboub tua vingt des chameaux qu'il avait gagnés la veille et en fit la distribution aux veuves et aux blessés. Il en égorgea vingt autres avec lesquels il donna des festins à la tribu d'Abs, y compris les esclaves hommes et femmes. Enfin, le jour d'après, il tua le reste des chameaux et donna un grand repas près du lac de Zatalirsad, auquel il invita les fils du roi Zoheir et ses plus nobles chefs. A la fin de cette fête et lorsque le vin circula parmi les assistants, tous louèrent la conduite de Shiboub.

## XI

Mais la nouvelle des chameaux égorgés et de toutes ces fêtes fut bientôt sue de la tribu de Fazarah. Tous les insensés de cette tribu s'empressèrent d'aller trouver Hadifah.

— Eh quoi! dirent-ils, c'est nous qui avons été les premiers à la course et les esclaves de ces traitres d'Absiens ont mangé nos chameaux! Envoyez quelqu'un vers Cais, et demandez ce qui vous est dû. S'il envoie les chameaux, c'est bien; mais s'il les refuse, suscitons une guerre terrible aux Absiens.

Hadifah leva les yeux sur son fils Abou-Firacah.

— Monte à cheval sur-le-champ, lui dit-il, et vas dire à Cais : « Mon père dit que vous devez lui payer à l'instant la gageure; qu'autrement, il viendra vous en arracher le prix de vive force et vous précipitera dans l'affliction. »

Il y avait alors là présent un chef d'entre les scheiks qui, entendant l'ordre qu'Hadifah venait de donner à son fils, lui dit :

— O! Hadifah, n'es-tu pas honteux d'envoyer un tel message à la tribu des Absiens? Ne sont-ils pas nos parents et nos alliés? Ce projet s'accorde-t-il avec la raison et le désir d'apaiser les dissensions? l'homme véritable se reconnaît à la générosité et à la bienfaisance. Je pense qu'il serait à propos que tu renonçasses à ton obstination, qui n'aboutira qu'à nous faire exterminer. Cais a montré de l'impartialité, il n'a fait d'outrage à personne; ainsi, entretiens la paix avec les cavaliers de la tribu d'Abs. Fais attention à ce qui est arrivé à ton esclave Damès : il a frappé Dahis, le cheval du roi Cais, et Dieu l'en a puni sur-le-champ, il est resté baigné dans son sang noir. Je t'ai conseillé de ne prêter l'oreille qu'aux bons conseils : agis noblement, et renonce à toute vile pratique. Maintenant que te voilà prévenu sur ta situation, jette un regard prudent sur tes affaires.

Ce discours rendit Hadifah furieux.

— Méprisable scheik! chien de traître! s'écria-



t-il. Eh quoi! j'aurais peur de Cais et de toute la tribu des Absiens! Par la foi d'un Arabe! que tous les hommes d'honneur sachent que si Cais ne m'envoie pas les chameaux, je ne laisserai pas une de ses tentes debout.

Le scheik fut choqué, et pour jeter encore plus de crainte dans l'âme d'Hadifah, il lui parla ainsi en vers :

« L'outrage est une lâcheté, car il surprend celui qui ne s'y attend pas, comme la nuit enveloppe ceux qui errent dans le désert. Quand l'épée sera une fois tirée, prends garde à ses coups! Sois juste et ne te revêts pas de déshonneur. Interroge ceux qui connaissent le destin de Themoud et de sa tribu, lorsqu'ils commirent des actes de rébellion et de tyrannie ; on te dira comment un ordre du Dieu d'en haut les a détruits en une nuit! oui, en une nuit. Et le lendemain, ils étaient tous gisant sur la terre, les yeux tournés vers le ciel. »

Hadifah, non-seulement montra du mépris pour ces vers et le scheik qui les avait prononcés, mais il ordonna aussitôt à son fils de retourner vers Cais au moment même.

XII

Abou-Firacah retourna donc à la tribu d'Abs, et sitôt qu'il fut arrivé, il se rendit à la demeure de Cais, qui était absent. L'envoyé demanda alors sa femme Modelilah, fille de Rebia.

— Que voulez-vous de mon mari? lui dit-elle.

— Je demande ce qui nous est dû, le prix de la course.

— Malheur sur toi et sur ce que tu demandes! répliqua-t-elle, fils d'Hadifah! ne crains-tu pas les suites d'une telle perfidie? Si Cais était ici, il t'enverrait à l'instant même dans la tombe!

Abou-Firacah revint vers son père, auquel il rapporta ce que la femme de Cais lui avait dit.

— Eh quoi! lâche, s'écria Hadifah, tu reviens sans avoir fini cette affaire! est-ce que tu as eu peur de la fille de Rebia? Retourne.

Cependant Abou-Firacah ayant fait observer à son père qu'il était presque nuit déjà, le message fut remis au lendemain.

Pour Cais, lorsqu'il rentra chez lui, il apprit de sa femme qu'Abou-Firacah était venu pour lui demander les chameaux.

— Par la foi d'un Arabe, dit-il, si j'avais été là, je l'aurais tué. Mais c'est une affaire finie, laissons aller cela ainsi.

Cependant le roi Cais passa la nuit dans le chagrin et la tristesse jusqu'au lever du soleil, heure à laquelle il se rendait à sa tente.

Alboufaris vint le voir ; Cais se leva, puis l'ayant fait asseoir auprès de lui, il lui parla d'Hadifah.

— Croiriez-vous, lui dit-il, qu'il a eu l'impudence d'envoyer son fils me demander les chameaux! Ah! si j'eusse été présent, j'aurais tué ce messager.

Il finissait à peine de prononcer ces mots quand Abou-Firacah se présenta à cheval devant lui.

Sans descendre, sans faire ni salut ni avertissement, il dit :

— Cais, mon père désire que vous lui envoyiez ce qui lui est dû ; en agissant ainsi, votre conduite sera celle d'un homme généreux; mais dans le cas contraire, mon père s'élèvera contre vous, reprendra son bien par la force, et vous plongera dans l'affliction.

En entendant ces mots, Cais sentit la lumière se changer en obscurité dans ses yeux.

— O toi, fils d'un vil cornard, cria-t-il, comment se fait-il que tu ne sois pas plus respectueux en m'adressant la parole?

Il saisit une javeline et la lança dans la poitrine d'Abou-Firacah. Percé de part en part, le jeune messager se laissa aller sur son coursier, d'où Alboufaris le prit et le jeta à terre. Puis, ayant tourné la tête du cheval du côté de Fazarah, il lui donna un coup de houssine dans le flanc. Le cheval prit le chemin de ses pâturages, et rentra enfin dans son étable tout couvert de sang. Aussitôt les bergers le conduisirent aux tentes, criant : Malheur! malheur!

Hadifah devint furieux. Il se frappait la poitrine en répétant :

— Tribu de Fazarah! aux armes! aux armes! aux armes!

Et tous les insensés de s'approcher de nouveau d'Hadifah et de l'engager à déclarer la guerre aux Absiens et à se venger d'eux.

— O! mes parents, reprit bientôt Hadifah, qu'aucun de nous ne repose cette nuit, que tout armé!

Ce qui eut lieu.

XIII

A la pointe du jour, Hadifah était à cheval, les guerriers étaient prêts, et on ne laissa dans les tentes que les enfants et ceux qui n'étaient point en état de combattre.

De son côté, Cais, après avoir tué Abou-Firacah, pensa bien que les Fazaréens viendraient l'attaquer, lui et ses guerriers; il se prépara donc au combat.

Ce fut Alboufaris qui se chargea de toutes les précautions à prendre en ce cas. Il ne laissa donc dans les tentes que les femmes, les enfants et tous ceux qui ne pouvaient porter l'épée, puis il se mit à la tête des héros de Carad.

Rien n'était plus resplendissant que tous ces Absiens couverts de leurs cottes de mailles et de leurs armures luisantes. Ces apprêts furent un terrible moment pour les deux partis. Ils marchaient l'un contre l'autre, et le soleil paraissait à peine, que les cimetères étincelaient et que toute la contrée était en émoi.

Alboufaris était impatient de se jeter en avant et de soulager son cœur en combattant; mais voilà qu'Hadifah s'avance, vêtu d'une robe noire, le cœur brisé de la mort de son fils.

— Fils de Zoheir, cria-t-il à Cais, c'est une vilaine action que d'avoir tué un enfant; mais il est bien de se présenter au combat pour décider, par ses lances, qui mérite le commandement de vous ou de moi.

Ces paroles blessèrent Cais. Entraîné par le ressentiment, il s'échappa de dessous ses étendards et se rua sur Hadifah.

Ce fut alors que ces deux chefs, animés par une

haine mutuelle, combattirent ensemble de dessus leurs nobles coursiers jusqu'à la nuit. Cais était monté sur Dahis et Hadifah sur Ghabra.

Dans le cours de ce combat, il se passa des faits d'armes qui n'avaient jamais été vus avant. Chaque tribu désespérait de son chef, et elles voulaient faire une attaque générale afin de suspendre leurs efforts et diminuer la fureur qu'ils mettaient à se combattre. Alors les cris commencèrent à se faire entendre dans les airs. Les cimetères furent tirés et les lances s'avançaient entre les oreilles des chevaux arabes.

Alboufaris s'approcha de quelques chefs absiens et leur dit :

— Attaquons ces lâches.

Ils allaient partir, quand les anciens des deux tribus s'avancèrent au milieu de la plaine, la tête découverte, les pieds nus et les idoles suspendues à leurs épaules.

Placés entre les deux armées, ils parlèrent ainsi :

— Parents et alliés, au nom de l'union qui a régné jusqu'ici entre nous, ne faisons rien qui nous rende la fable de nos esclaves. Ne fournissons pas à nos ennemis et à nos envieux une occasion de nous faire de justes reproches. Oublions tout sujet de dispute et de dissension. Des femmes ne faisons point des veuves, ni des enfants des orphelins. Satisfaites votre ardeur pour les combats en attaquant ceux d'entre les Arabes qui sont vraiment nos ennemis; et vous, parents de Fazarah, montrez-vous plus humbles envers vos frères les Absiens. Surtout n'oubliez pas que l'outrage a souvent causé la perte de maintes tribus, qui se sont repenties de leur action impie; qu'il a privé bien des hommes de leurs propriétés, et qu'il en a plongé un grand nombre dans le puits du désespoir et du regret. Attendez donc l'heure fatale de la mort, le jour de la dissolution, car il est là. Alors vous serez déchirés par les aigles menaçants de la destruction, et vous serez enfermés dans les réduits ténébreux du tombeau. Faites donc en sorte que quand vos corps seront inanimés on ne conserve, en pensant à vous, que le souvenir de vos vertus.

Les scheiks parlèrent longtemps et jusqu'à ce que la flamme des passions qui s'était allumée dans l'âme des héros fût éteinte.

Hadifah se retira du combat, et il fut convenu que Cais paierait le prix du sang d'Abou-Firacah avec une grande quantité de troupeaux et une file de chameaux. Les scheiks ne voulurent pas même quitter le champ de bataille avant que Cais et Hadifah ne se fussent embrassés et n'eussent consenti à tous les arrangements.

## XIII

Alboufaris rugissait de fureur :

— O roi Cais, que faites-vous là? s'écria-t-il. Quoi! nos épées nues brillent dans nos mains, et la tribu de Fazarah exigera de nous le prix du sang de son mort! Et nos prisonniers, nous ne pourrons les racheter qu'avec la pointe de nos lances! Le sang de notre mort aura été versé, et nous ne le vengerons pas?

Hadifah était hors de lui en entendant ces paroles.

— Et toi, vil bâtard, lui dit Alboufaris en l'apostrophant, toi, fils d'une vile mère, est-ce qu'il y a quelque chose qui puisse t'honorer, et nous, nous flétrir? Si ce n'était la présence de ces nobles scheiks, je t'anéantirais, toi et ton monde, sur-le-champ.

Alors l'indignation et la colère d'Hadifah furent portées à leur comble.

— Par la foi d'un Arabe, dit-il aux scheiks, je ne veux plus entendre parler de paix, quand même l'ennemi devrait me percer de ses lances.

— Ne parlez pas de la sorte, fils de ma mère, dit Haml à son frère. Ne vous élancez pas sur la route de l'imprudence; abandonnez ces tristes résolutions. Restez en paix avec nos alliés les Absiens, car ils sont les étoiles brillantes, le soleil resplendissant qui conduit tous les Arabes qui aiment la gloire. Ce n'est que l'autre jour, lorsque vous les avez outragés en faisant frapper leur cheval Dahis, que vous avez commencé à vous éloigner de la voie de la justice. Quant à votre fils, il a été tué justement, car vous l'avez envoyé demander une chose qui ne vous était pas due. D'après tout cela, il n'y a rien de plus convenable que de faire la paix, car celui qui cherche et provoque la guerre est un tyran, un oppresseur. Acceptez donc les compensations qui vous sont offertes, ou vous allez faire naître encore autour de nous une flamme qui nous brûlera des feux de l'enfer.

Haml continua en récitant ces vers :

« Par la vérité de Celui qui a fortement enraciné les montagnes sans fondation, si vous n'acceptez pas les compensations des Absiens, vous êtes dans l'erreur. Ils reconnaissent Hadifah pour un chef; sois donc véritablement un chef, et contente-toi des richesses et des troupeaux qui te sont offerts. Descends de dessus le cheval de l'outrage et ne le monte plus, car il te conduirait à la mer des chagrins et de l'affliction. Hadifah, renonce en homme généreux à toute violence, mais particulièrement à l'idée de combattre les Absiens. Fais d'eux et de leur supériorité, au contraire, un puissant rempart pour nous contre les ennemis qui pourraient nous attaquer. Fais d'eux des amis qui nous restent fidèles, car ce sont des hommes qui ont les plus nobles intentions; ce sont des Absiens enfin, et si Cais a agi avec toi d'une manière injuste, c'est toi qui le premier lui as donné cet exemple, il y a quelques jours. »

Dès qu'Haml eut achevé de réciter ces vers, les chefs des différentes tribus lui adressèrent des remercîments, et Hadifah ayant consenti à accepter la compensation offerte, les Arabes renoncèrent à la violence et à la guerre. Tous ceux qui portaient les armes rentrèrent chez eux. Cais envoya à Hadifah deux cents chamelles, dix esclaves mâles, dix femelles et dix têtes de chevaux. Alors la paix fut rétablie, et tout resta tranquille dans le pays.

FIN D'ALBOUFARIS.




# GALIEN RESTAURÉ

## CHAPITRE PREMIER

Comment la belle Jacqueline, fille du roi Hugon, accoucha d'un beau fils, appelé Galien Restauré, lequel nom fut imposé par deux fées, dont l'une se nommait Galienne et l'autre Églantine.

La belle Jacqueline, fille du roi Hugon, de Constantinople, avait été aimée par le vaillant Olivier, l'un des pairs de Charlemagne, et elle l'avait aimé pareillement. Olivier était revenu en France avec sa compagnie et Jacqueline s'était réfugiée en la maison d'une pauvre femme, de peur du courroux du roi Hugon.

Un matin, elle alla derrière cette maison, où se trouvait une belle fontaine à laquelle elle allait fort souvent pour dissiper sa mélancolie, et il arriva qu'étant auprès de cette fontaine le mal d'enfant la prit. Elle se mit à crier aussitôt par le vouloir de Dieu.

Deux fées entendirent la voix de Jacqueline, lesquelles vinrent la secourir; et quand elles virent

l'enfant, qui était un beau fils, elles furent fort réjouies et reçurent l'enfant honnêtement.

L'une des fées s'appelait Galienne et l'autre Eglantine; cette dernière avait tenu autrefois la terre de Ponthieu, au pays de Picardie, et avait été longtemps compagne de Morgane. Quand elle vit l'enfant et sentit sa douce haleine, elle dit à la belle Jacqueline :

— Cet enfant est destiné d'avoir beaucoup de peine, mais nous lui donnerons un beau don.

Eglantine dit à Galienne :

— Dame, donnez-lui votre don.

— Certes, dit Galienne, puisqu'il vous plaît, je le ferai. Je lui donne qu'il soit toute sa vie hardi comme un lion, et qu'il ne puisse mourir par trahison; s'il est en guerre, qu'on ne le puisse blesser de plaie qu'il en soit guéri en trois jours; afin que sa mère se souvienne de nous, il aura nom Galien et portera mon nom.

Eglantine dit :

— Vous avez donné de beaux dons à cet enfant, et moi je lui donne que tant qu'il vivra il ne sera ni lassé ni blessé aux joutes et tournois, et par nul ne sera défait ni poussé d'un demi-pied de long, et tant fera mourir de païens que toute la chrétienté sera en repos; et quand les douze pairs seront morts, cet enfant fera tant de beaux exploits qu'il restaurera Charlemagne.

Alors Galienne dit :

— Vous avez bien parlé ; puisqu'ainsi est qu'il restaurera le roi Charlemagne, il sera appelé Galien Restauré.

La belle Jacqueline n'oublia pas le nom de son enfant, que les deux fées lui avaient donné. Ensuite on manda l'archevêque pour le baptiser; la belle Jacqueline défendit qu'on lui changeât son nom, parce que les fées lui avaient donné ledit nom. On baptisa l'enfant et il fut nommé Galien Restauré.

Un messager alla promptement à la reine, femme du roi Hugon, et lui dit :

— Madame, remerciez Dieu, car votre fille Jacqueline a un beau fils; on ne vit jamais un plus bel enfant.

Quand la reine sut qu'Olivier l'avait engendré, elle se prit à soupirer tendrement.

— Hélas! dit-elle, il est vrai qu'Olivier est venu en ce pays, dont il nous a déplu, lui et sa compagnie; mais malgré tout cela je ferai nourrir cet enfant, telle chose qu'en puisse dire le roi mon mari, lequel, par dépit d'Olivier, a chassé de son pays ma fille Jacqueline.

La belle Jacqueline était, en la maison de cette pauvre femme, très-mal servie; incontinent, sa mère lui envoya oreillers, couvertures, or et argent à foison. Le troisième jour qu'on la voulait baigner, sa mère la vint visiter; mais quand Jacqueline la vit elle dit :

— Hélas! ma très-honorée mère, je vous prie, ne vous mettez point en peine pour moi; vous savez que mon père m'a fait chasser de son palais parce que j'étais grosse.

Sa mère lui dit :

— Ma fille, ne vous souciez de rien, car lorsque vous serez relevée, je vous donnerai or et argent pour mener votre train; outre cela, je donnerai carrosse pour vous mener, et deux écuyers qui vous conduiront jusqu'à l'hôtel de votre cousin le comte de Damas, et votre beau fils sera honorablement nourri.

Après que Jacqueline fut relevée, elle et son beau fils furent menés au comte de Damas, lequel les reçut honorablement. Galien fut mis à l'école; il crût en beauté et devint grand en peu de temps; chacun disait qu'il était le plus beau qui fût en tout le pays de Damas.

Un matin, comme Galien allait à l'école, il trouva en la cour du comte un cheval qu'on y avait attaché; incontinent il le délia, monta dessus et le fit tant courir qu'il mourut sous lui.

Le comte de Damas était à une fenêtre, qui le regardait; alors il appela sa mère Jacqueline, et lui demanda si Galien était véritablement fils d'Olivier, laquelle répondit que oui; alors il lui montra comme il avait fait crever son cheval en courant par la cour, puis lui dit :

— C'est une grande folie de l'envoyer à l'école, car il ressemble bien à celui qui l'a engendré; il sera en son temps vaillant chevalier; je vous promets ma foi que jamais il n'étudiera.

Cet enfant, élevé à Damas dans le temps que Charlemagne était à Roncevaux faisant la guerre aux Sarrasins, était en grande réputation et se faisait aimer d'un chacun; il était doux, aimable et craignant Dieu. Il était vrai enfant de la sainte Eglise, comme nous le verrons ci-après.

## CHAPITRE II

Comment, après que Galien eut atteint l'âge de quatorze ans, le comte de Damas le mena vers le roi Hugon, et comment Jacqueline revint vers son père, et dit à Galien qu'il était fils d'Olivier.



Galien, ayant atteint l'âge de quatorze ans, était si beau qu'il ne s'en pouvait trouver un pareil au pays.

Il arriva un jour que le roi Hugon tint cour en son palais; le comte de Damas y mena Galien avec lui. Il avait de grosses épaules, les cheveux blonds et les yeux bleus, tellement que partout fut dit qu'il était le plus bel enfant que jamais on eût vu. Son oncle et lui entrèrent au palais; le comte s'inclina devant le roi, lequel le salua humblement, puis se mit à regarder Galien, qui était avec le comte de Damas, et quand il l'eut bien examiné, il appela secrètement le comte et lui demanda qui était cet enfant; le comte ne fit point semblant qu'il l'eût entendu, mais il vint à lui, disant :

— Sire, comment vous portez-vous? j'avais grande volonté de vous voir.

Le roi Hugon, croyant qu'il fût sourd, s'approcha de lui et lui cria à l'oreille :

— Dites-moi, je vous prie, qui est cet enfant; je ne le demande pas pour mal.

Quand le comte l'ouït il se prit à rire. Alors la reine, qui le connaissait, lui dit :

— Sire, il suffit, il n'est pas besoin de tout dire.

Le roi Hugon assura qu'il saurait qui il était, car en sa vie n'avait vu plus bel enfant. Incontinent il appela Galien et lui dit :

— D'où es-tu, bel enfant? je te prie de me le dire, tu n'en vaudras pas pire.

Galien lui répondit :

— Sire, je n'en sais rien, jamais je n'ai connu mon père; car si je savais en quel pays il est, j'irais vers lui; s'il était en guerre et que j'eusse une épée, je le défendrais contre ses ennemis.

Quand le roi l'entendit il se prit à rire, et lui dit devant tous :

— Vous êtes trop jeune pour faire ce que vous dites.

— Sire, répliqua Galien, il me semble que je le ferais, car je me sens bien de la force et ne me laisserais point frapper.

— Parbleu, s'écria le roi Hugon, je saurai qui vous êtes.

La reine dit :

— Sire, vous le saurez : cet enfant est d'Olivier et de votre fille Jacqueline, laquelle vous chassâtes de votre pays quand elle fut grosse.

Alors le roi Hugon, fort étonné, dit :

— Puisque cet enfant est si beau et si revenant, faites mander ma fille, je la recevrai en mon palais et j'oublierai le passé, car Olivier son père était le plus vaillant chevalier que j'aie connu de ma vie, après le duc Roland.

Quand Galien l'entendit, il remercia humblement le roi Hugon du bien qu'il lui voulait. Le roi aima tellement Galien, qu'il resta deux ans avec lui. A peine l'enfant eut-il été trois mois à Constantinople, qu'il faisait merveille; mais il avait deux oncles, lesquels étaient envieux de lui, parce qu'il se distinguait beaucoup de tous les autres chevaliers et remportait tous les prix.

## CHAPITRE III

**Comment Tibers frappa Galien de l'échiquier en jouant aux échecs.**

Un jour, comme Galien jouait aux échecs avec son oncle, il prit un roi, et dit à haute voix :

— Je dis mat.

Tibers, qui jouait contre lui, eut grand dépit, prit le tablier et l'en frappa sur la tête de telle force que le sang coulait, et lui dit plusieurs paroles piquantes.

Quand Galien vit couler son sang en si grande abondance, il s'écria :

— Mon oncle, vous avez tort de me frapper ainsi, car je ne vous ai fait aucun déplaisir.

Après qu'il eut ainsi parlé à son oncle, il sortit de la maison, alla trouver sa mère et lui dit :

— Ma chère mère, sachez que mes oncles m'ont fait jouer aux échecs, et en jouant, mon oncle Tibers m'a frappé de l'échiquier dessus la tête, tellement qu'il me l'a cassée, dont je suis fort blessé; cependant je ne l'ai point voulu toucher; de plus il m'a appelé bâtard, dont je suis fort courroucé au cœur. Ma très-chère mère, vous savez que de telles paroles touchent grandement à votre honneur et au mien; on voit bien qu'il n'a pas le cœur noble et qu'il est plein de cruauté et de malice; certes, ma chère mère, s'il est vrai ce qu'il m'a dit, il procurera votre mort, ce qui me déplaît. Je viens vers vous pour avoir conseil, car je ne veux rien faire sans vous et que vous n'y consentiez: pour cela, ma mère, dites-moi qui je suis et de qui je suis engendré.

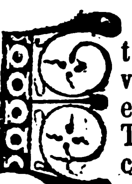
— Mon fils, répondit sa mère, je vous dirai qu'une fois Charlemagne et les douze pairs de France, en revenant du saint sépulcre de Jérusalem, passèrent ici; mon père les logea et leur fit grand honneur; la nuit, quand ils furent couchés, ils commencèrent à parler ensemble et se vantèrent de plusieurs choses; un espion qui les ouït le vint rapporter à mon père, lequel jura qu'il les ferait tous mourir s'ils n'accomplissaient ce qu'ils avaient dit. Alors l'un d'eux, nommé le comte Olivier, dit que s'il m'avait à son coucher, qu'il aurait quinze fois ma compagnie sans se reposer; mon père me donna à lui, ce que je n'osai refuser; il accomplit ce qu'il avait dit, et fûtes engendré ainsi.

Galien répondit à sa mère :

— Certes, je me soucie peu de ses reproches, puisque je suis fils d'Olivier; il vaut mieux être bâtard et hardi chevalier que d'être poltron et être engendré de légitime mariage.

## CHAPITRE IV

**Comment Galien demanda congé au roi Hugon pour aller chercher son père en France.**



Et quand Galien sut qu'il était fils d'Olivier, il en fut plus joyeux que si on lui eût donné la cité de Constantinople. Toutefois il avait le cœur bien triste de ce que ses deux oncles le haïssaient, et sans jamais leur avoir fait aucun déplaisir. L'un avait nom Henri et l'autre Tibers.

Aussitôt il partit pour aller trouver son père Olivier, mort ou vif. Lors s'en vint à son grand-père, le roi Hugon, et le remercia des biens et de l'honneur qu'il lui avait faits, et de ce qu'il l'avait nourri l'espace de deux ans ou plus; puis il ajouta :

— Sire, je vous supplie de me donner congé pour aller chercher mon père Olivier.

Quand le roi Hugon l'entendit ainsi parler, il en fut fort courroucé, et s'étonnait du courage de Galien. Alors il lui dit :

— Mon enfant, demeurez avec moi, et je vous jure que d'ici à deux ans je vous ferai équiper de toutes choses, et vous donnerai quinze chevaux des meilleurs de mon royaume ; de plus, je vous ferai tiers héritier avec mes deux fils dudit apanage, parce que mon intention est de vous en faire part.

— Certes, répliqua Galien, je vous remercie, mais je vous jure aussi que je n'aurai jamais de joie au cœur tant que le comte Olivier n'aura épousé ma mère ; car mes deux oncles m'ont appelé bâtard, dont je suis fort courroucé ; j'aimerais mieux être écorché tout vif que je ne parte incontinent, nul ne m'en saurait empêcher.

Hugon demanda d'un ton de courroux :

— Ce que vous dites est vrai ?

— Oui, dit Galien, dont je suis bien marri.

Lors Hugon reprit la parole et dit :

— Vos oncles ont tort de vous reprocher cela.

Quand le roi vit que Galien était bien délibéré de s'en aller, il appela un chevalier nommé Girard et lui dit :

— Il faut conduire Galien ; je vous donnerai des chevaux et de l'argent pour faire le voyage, et vous aurez soin de lui, car Galien m'a promis et juré qu'il veut marcher jusqu'à ce qu'il ait trouvé son père Olivier.

— Sire, dit Girard, je le ferai volontiers puisqu'il vous plaît, mais je crains fort vos deux fils, parce qu'ils haïssent Galien. Sire, sachez que s'ils lui veulent faire du mal, je le défendrai jusqu'à la mort et les frapperai.

— Ma foi ! dit le roi Hugon, je vous en sais bon gré, et qui plus est, je vous le commande ; et s'il y a homme en tout mon royaume qui veuille l'insulter, défendez-le, et vous me ferez plaisir, car je ne veux point qu'on lui fasse aucun dommage ni déplaisir. S'il vit jusqu'à vingt-quatre ans, il sera le plus vaillant chevalier qui soit au monde.

Incontinent le roi Hugon, en pleurant, lui donna quatre sommiers chargés d'argent ; ensuite sa mère vint l'embrasser en pleurant tendrement de son départ.

— Hélas ! disait-elle, comment mon cœur pourra-t-il supporter la douleur que vous lui faites ? Jamais mère n'eut tant de disgrâces ; j'ai déjà perdu mon doux ami Olivier, maintenant il faut que je sois privée de mon fils.

En disant cela, le cœur lui faillit et elle tomba pâmée ; quand elle fut un peu revenue elle se prit à dire :

— Je prie Jésus-Christ qu'il vous fasse la grâce de bientôt revenir et d'amener avec vous Olivier, c'est ce que mon cœur désire ; il est votre père, il vous a engendré ; pour ce, faites telle diligence que vous l'ameniez avec vous ; cela me fera le plus grand plaisir que jamais on me saurait faire.

Quand les deux oncles de Galien virent qu'il était monté à cheval pour aller chercher Olivier son père, ils furent à l'hôtel d'un de leurs oncles qui était nommé Robert, lequel était très-méchant.

L'un des oncles de Galien dit plusieurs paroles pour le mettre mal avec lui, afin qu'il lui fit quelque déplaisir, et aussi craignant le noble Olivier, il lui dit :

— Mon oncle, sachez que quand nous sommes arrivés au palais, nous avons vu ce bâtard, lequel va chercher son père Olivier pour l'emmener en ce pays ; il mène avec lui quatre sommiers chargés d'or et d'argent ; s'il amène son père, il ne nous prisera pas un denier par sa fierté.

Alors Tibers :

— Un jour, Galien jouait avec moi aux échecs, mais, pour ce qu'il m'avait dit mat, je pris l'échiquier, qui était de fin or, et lui en donnai un si grand coup sur la tête, qu'il était tout en sang ; et, outre cela, je lui dis plusieurs paroles grossières. Si son père le sait, rien ne me garantirait qu'il ne m'eût mis à mort.

— Beau neveu, dit Robert, ne vous mettez point en peine, car il sera mis à mort.

Ce Robert assembla cent hommes et les fit armer, puis allèrent courant après Galien. Ils s'embusquèrent en un bois par lequel il devait passer.

Le noble Galien partit de la ville de Constantinople ; mais, au départ, tous ceux du pays lui en témoignèrent leurs regrets, entre lesquels la belle Jacqueline, sa mère, s'écria en pleurant :

— Adieu, mon fils Galien, pour qui j'ai souffert et souffrirai plusieurs douleurs ! Je prie Dieu qu'en peu de temps ton père et toi puissiez revenir !

Le roi, la reine et tous les assistants commencèrent à pleurer tendrement. Quand Galien les vit ainsi pleurer, il partit du palais et prit congé de la compagnie, puis se mit en chemin avec Girard, son maître d'hôtel et dix écuyers.

## CHAPITRE V

**Comment Galien fut épié dans un bois par Robert, Tibers et Henri, ses oncles, avec cent hommes bien armés, lesquels le voulaient mettre à mort, et comment Robert et tous les autres furent tués, mais Tibers et Henri s'enfuirent.**

Après que tous les adieux furent faits, Galien, Girard et les dix écuyers partirent du palais, et, quand les bourgeois de la ville le surent, ils furent tous étonnés de ce qu'il allait chercher son père. Aussitôt ils s'habillèrent le plus honorablement qu'ils purent, chacun selon son état, puis se mirent en belle ordonnance, et vinrent près du palais, où ils trouvèrent Galien avec sa compagnie ; ils le saluèrent humblement, ensuite ils le conduisirent bien loin hors de la ville.

Galien leur dit :

— Seigneurs, je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu me faire ! Je vous prie d'être toujours fidèles au noble roi Hugon, car il est votre prince et seigneur, pareillement pour ma mère, que je vous recommande !

Lors, les nobles bourgeois prirent congé de Galien et le recommandèrent à Dieu ; et, pour lors, Galien se mit en chemin.

Les bourgeois retournèrent en la ville, bien étonnés du grand désir que Galien avait de trouver son père, Olivier.

Galien, Girard et les dix écuyers marchèrent tant, qu'ils arrivèrent dans le bois auquel Robert, Tibers, Henri et les cent hommes étaient cachés; Girard conseilla à Galien qu'il se revêtit de son haubergeon renfoncé, car il se doutait de ce qui leur arriva. Galien le fit et ceignit son épée, nommée Flamberge, laquelle était d'un grand prix; le roi Hugon lui en avait fait présent; quand Galien l'eut mise, il remercia Girard et ses dix écuyers.

Lorsqu'ils furent dedans ce bois, Galien vit, en un sentier, Robert, Tibers et Henri; il dit à Girard :

— Certes, je ne sais quels gens sont ici devant nous!

— Sire, dit Girard, marchons, car ce sont vos oncles, Robert, Tibers et Henri.

— Girard, dit Galien, je vais les saluer et leur dirai adieu en les embrassant, car je crois qu'ils viennent ici pour nous conduire comme ont fait les bourgeois de Constantinople.

— Certes, je le crois, reprit Girard, car je pense qu'ils ne vous veulent faire de mal, sinon de vous trancher la tête.

Galien dit à Girard :

— A vous entendre parler, il semble qu'ils soient venus ici pour me faire déplaisir; mais, nonobstant, je crois qu'ils ne me veulent point de mal, c'est pourquoi je vais les saluer et je verrai ce qu'ils ont dans le cœur.

Lors, il piqua son cheval et alla vers eux joyeusement; il s'inclina en leur disant :

— Mes oncles, je vous salue, je prie Dieu et sa glorieuse Mère qu'ils vous donnent santé et honneur; je connais bien à présent que vous aimez ma mère et moi aussi, puisque vous venez avec une escorte pour me conduire; je vous remercie humblement, et, s'il m'est possible de vous faire plaisir, je vous rendrai service jusqu'à la mort.

Alors Robert se prit à lui dire :

— Vilain bâtard, fils de fille de joie, je ne tiens aucun compte de toi et ne suis point ici pour te faire honneur, mais pour te faire mettre la lance et l'épée à la main, car je te promets que tu auras la tête tranchée.

Quand Galien l'entendit ainsi parler, il le regarda fièrement et s'écria :

— Vous en aurez menti, traîtres que vous êtes! Mais, puisque vous avez juré ma mort, laissez-moi prendre ma lance et mon écu, afin que je vous montre ma force, et si je ne vous puis vaincre tous les trois l'un après l'autre, tranchez-moi la tête et je vous le pardonne.

Alors Robert répondit :

— Si nous refusions votre requête, nous serions de vrais poltrons; nous vous l'octroyons. Dépêchez-vous vite!

— Allons, dit Galien, tout présentement!

Et, courant vers Girard, il ajouta :

— Mettez-vous promptement en armes, ou maintenant nous serons tous occis!

Puis Galien s'arma, et pendit à son cou un écu parsemé de fleurs, puis prit une lance, piqua son cheval et vint vers ses ennemis de si grande force, que c'était merveille de le voir.

Robert vint de l'autre part, et ils se rencontrèrent si rudement, que, d'un quart de lieue, on entendait le son des harnois; tellement se porta Galien, qu'il abattit par terre homme et cheval.

Incontinent Robert remonta. Quand Girard le vit, il appela Galien et lui dit :

— Mon cher enfant, j'ai grand'peur que vous ne soyez vaincu, car vous êtes jeune et n'êtes pas rusé en joutes; pour ce, venez à moi, et je vous montrerai un tour duquel vous en vaudrez mieux toute votre vie.

Girard prit un écu, où était peint un lion, et le mit à son cou; il avait un haubergeon sous sa robe, il prit une épée et vint dessus Robert avec ses armes.

Robert dit à haute voix :

— Comment, Girard, lui voulez-vous aider? Je vous tenais pour mon ami et vous êtes mon ennemi?

— Oui, répondit Girard, je lui aiderai jusqu'à la mort, car le roi Hugon me l'a donné en garde et m'a donné ordre de le défendre contre tous; il n'y a si vaillant homme au monde, que, s'il lui faisait tort, je n'en prenne vengeance; puisque je l'ai en garde, je ferai mon devoir, car je suis tenu de le faire.

Lors, il dit tout bas à Galien :

— Regardez comme je vais me battre contre votre oncle Robert, car je lui donnerai tant de coups, que vous en serez surpris!

Galien dit :

— Volontiers! Je vous regarderai faire ce coup, afin qu'une autre fois je le puisse faire contre tous mes ennemis, si j'en ai besoin.

Lors, Girard vint, piquant des éperons, et Robert d'autre côté. Girard s'y prit si subtilement et lui donna un si grand coup d'épée, qu'il l'abattit par terre.

Quand Galien vit cela, il fut joyeux d'avoir vu faire un si beau coup, et s'écria :

— Certes, Girard, mon doux ami, vous êtes un habile chevalier, jamais je n'oublierai le coup que vous avez fait!

Aussitôt les gens de Robert sortirent de la forêt et vinrent tous, l'épée à la main et la lance en arrêt, sur Galien et Girard.

Galien tira Flamberge, qui reluisait comme le soleil; Girard était toujours près de Galien et ses écuyers après; chacun tenait son épée en sa main et frappait sur leurs ennemis à grande force; Galien tenait sa lance et vint contre un grand pantonnier, lequel il perça de sa lance et le jeta mort par terre; il en vint un autre, qui était auprès de lui, et il le frappa de telle force, qu'il tomba de son cheval à terre, avec la lance au travers du corps. Girard se défendit vaillamment contre ses ennemis, qui étaient en grand nombre, mais le désir qu'il avait de secourir Galien lui faisait croître sa force; ils étaient environnés de toutes parts de leurs ennemis, mais ils firent si belle défense, que nul ne demeurait devant eux. Il y eut dans cette affaire tant de morts, que l'herbe en était toute teinte de sang.

## CHAPITRE VI

**Comment les nouvelles furent apportées au roi Hugon que Galien avait été attaqué dans un bois, et comment il se mit en chemin pour lui donner du secours.**

Quand Galien se vit ainsi attaqué, il envoya vite un page au roi Hugon, pour lui faire savoir comme Robert, Tibers et Henri, ses oncles, le voulaient tuer au passage d'un bois.

Quand le roi Hugon sut ces nouvelles, il fut fort courroucé; il fit armer promptement ses gens pour aller défendre Galien de ses ennemis. Galien fit un tel carnage, qu'avant que le roi Hugon fût venu, il avait presque tué tous ses adversaires. Le roi et ses chevaliers firent qu'en peu d'heures, ils arrivèrent vers Galien, de laquelle venue ledit Galien fut fort étonné, car il croyait que ce fût du secours pour ses ennemis. Il prit son écu et une grosse lance qu'il mit en arrêt, puis vint contre le roi Hugon, et lui donna un si grand coup, qu'il le jeta en bas de son cheval par-dessus un grand roc.

Quand le roi Hugon le vit, il se prit à crier :

— Laissez-moi, Galien! C'est votre bon seigneur le roi Hugon, qui vient pour vous donner du secours.

Quand Galien l'entendit, il ôta son heaume, et lui dit :

— Sire, je vous demande pardon! Je ne croyais pas que vous fussiez le roi Hugon, mais je pensais que ce fût du secours qui venait pour nous battre.

— Je vous pardonne! dit le roi.

Puis il monta sur un autre cheval, et alla vers le bois où les traîtres étaient.

Aussitôt que Tibers et Henri eurent vu leur père, ils se sauvèrent promptement. Le lendemain, leurs gens se mirent en fuite après eux; alors le roi Hugon se prit à dire :

— Je suis votre père, qui suis venu au secours de Galien, mais sachez que si je vous puis tenir, moi-même je vous pendrai à un arbre, afin que chacun connaisse votre trahison.

—Non, Sire, dit Galien, je vous supplie de n'en rien faire, car si vous les aviez pendus, vous en seriez après le plus fâché, vous pouvez bien châtier autrement; mais sur toutes choses je vous prie, quand ils seront de retour en votre palais, de les garder afin qu'ils ne fassent aucun déplaisir à ma mère.

— J'y apporterai mes soins, dit le roi Hugon, je vous le promets, Galien, mon ami.

Comme ils passaient par-dessous un pin, le roi Hugon trouva Robert son frère mort, et s'écria à haute voix :

— Qu'est ceci? hélas! qui a attaqué le premier?

— Il est vrai que je l'ai tué, mais ça été à mon corps défendant; certes je suis bien fâché du coup, je m'en repens.

Alors le roi Hugon dit :

— Certes, je le renie pour mon frère, puisqu'il a fait une telle trahison, car celui qui est traître doit être séparé des rois et des princes, parce qu'avec tel homme il n'y a jamais de sûreté.

## CHAPITRE VII

**Comment, après que le roi Hugon eut trouvé Robert mort, il s'en alla à Constantin. Galien, Girard et les dix écuyers s'en allèrent à Gênes, au palais du duc Régnier, et comment ils furent assaillis en un bois par trente-deux voleurs, dont le capitaine se nommait Brisebarre.**



Hugon prit congé de Galien et Galien de lui, puis le roi retourna à Constantin; la mort de son frère Robert ne lui fit point de peine, pour la trahison qu'il avait faite contre Galien et Girard.

Après cela, Galien et toute son escorte continuèrent leur chemin et trouvèrent un autre bois près la rivière de Gênes, où ils furent attaqués par trente-deux voleurs, desquels le maître se nommait Brisebarre; en tout le pays n'y avait si fort voleur et plus craint que celui-là; il avait régné deux ans au bois, où il avait volé et tué plusieurs marchands.

Quand il vit Galien, il mena grande joie, disant :

— Nous n'avons pas perdu notre temps de passer ici la nuit, car voilà un jeune homme qui va à Gênes, qui n'a que quinze ans, et il est des mieux montés; il a aussi quatre sommiers d'argent, il nous le faut mettre à mort.

—Maître, dirent les autres voleurs, nous ferons à votre volonté.

Lors ils vinrent aux sommiers, et Brisebarre, d'autre côté, droit à Galien, disant :

— Jeune homme, descends de cheval, car j'ai pitié de toi, rapport à ta grande jeunesse; si tu le fais, je te laisserai aller sans te faire de mal.

— Larron, répondit Galien, tu en auras menti, car à peine pourras-tu échapper de moi.

Et tirant aussitôt son épée, il lui en donna un tel coup qu'il lui fendit la tête.

Girard de Sicile frappait d'autre côté fort rudement.

Quand les larrons se virent ainsi abattus, ils s'enfuirent dans le bois; mais Galien et Girard les suivirent de si près, qu'ils leur coupaient bras et jambes; de tous les trente-deux, il n'en échappa que huit qui se sauvèrent dans le parfond de la forêt.

— Allez, canailles, leur cria Girard, vous n'aurez

guère gagné avec le fils d'Olivier; allez quérir votre maître qui est mort là-bas, car vous ne le verrez jamais à votre tête pour vous exciter à faire des larcins et brigandages sur les grands chemins.

Après que les larrons furent défaits, Galien et son escorte cheminèrent jusqu'à Gênes.

Quand ils furent arrivés en la ville, ils virent un messager qui passait par la rue, Galien l'appela et lui dit :

— Mon ami, je vous salue, dites-moi qui est le seigneur de cette terre et pays?

Le messager répondit :

— C'est le duc de Gênes qui en est le souverain possesseur. Qui êtes-vous? Il semble à votre habit et au train que vous menez que vous soyez gentilhomme. Sachez pour vrai que mon duc est en son palais, parce qu'il a un peu mal à la tête; je crois qu'il ne sortira pas aujourd'hui, mais si vous allez vers lui il vous logera volontiers, c'est le plus vaillant qui soit sous le firmament.

Galien le remercia, puis ils se mirent en chemin pour aller au palais. Les habitants le regardaient comme en France on regarde les Chinois ou autres nations étrangères.

La duchesse, qui était au palais, descendit incontinent qu'elle les vit et alla au-devant d'eux. Quand Galien l'aperçut, il lui fit révérence et la salua honnêtement, puis demanda où était le duc Régnier, et qu'il souhaitait lui parler. Alors la duchesse lui demanda :

— Qui êtes-vous, vous qui demandez monseigneur le duc, qui est un homme de grande noblesse?

— Madame, répondit Galien, je suis de Constantin; je vous prie qu'il vous plaise de me loger pour cette nuit.

— Très-volontiers, dit la duchesse, à Dieu ne plaise que je refuse le logis à un si gentil chevalier.

Elle fit mettre ses chevaux dans les écuries, puis lui fit ôter ses éperons, ensuite le fit monter dans la salle. Incontinent le souper fut prêt; chacun s'assit à table pour prendre sa réfection; ils furent honorablement servis de toutes sortes de viandes.

Cette noble dame avait une fille appelée Belleaude, qui était d'une grande beauté, et fort prudente en tous ses faits et dits; d'abord qu'elle vit Galien, elle s'en vint à sa mère et lui dit :

— Madame, que vous semble-t-il de ce jeune chevalier? je vous assure qu'il ressemble à Olivier mon frère.

Alors la mère le regarda et dit à Belleaude, sa fille, qu'il était vrai, et que jamais elle n'avait vu un homme qui lui ressemblât mieux.

Belleaude reprit :

— S'il vous plaît, je le mènerai dans la chambre de mon père, pour savoir s'il le pourra reconnaître, car je crois qu'il est de notre famille.

A laquelle requête consentit sa mère, lui donnant licence de le mener vers son père.

Pendant cet intervalle on alla préparer un bon lit pour lui, afin qu'il pût prendre son repos, puis on en prépara un autre pour Girard, lesquels étant couchés furent très honorablement accoutrés. Belleaude, après que Galien eut remercié le duc des biens et de l'honneur qu'il lui avait faits, le prit par la main et lui dit :

— Gentil chevalier, s'il vous plaît, vous viendrez maintenant en votre chambre pour prendre votre repos.

Alors Galien la remercia grandement du bien et de l'honneur qu'elle lui faisait. Quand il fut dans sa chambre, Belleaude s'en alla avec son père et lui dit :

— Monseigneur et père, ce jeune chevalier qui est venu loger en notre palais est le plus beau qu'on puisse voir; il est doux, courtois et aimable en tous ses faits; il ressemble à Olivier mon frère, c'est pourquoi je vous prie qu'il vous plaise de le venir examiner.

Le noble duc Régnier écoutant ce que sa fille Belleaude lui disait, répondit :

— Ma fille, puisque tu dis qu'il est si beau chevelier et qu'il ressemble à Olivier mon frère, je le veux voir.

Or le duc était incommodé d'une maladie incurable; il fit néanmoins tout son possible pour rendre visite à Galien.

Quand Galien le vit entrer en la chambre, il le salua fort honorablement, comme l'honnêteté l'exige. Après plusieurs paroles dites de part et d'autre, le duc Régnier lui demanda d'où il était et de quelle contrée il venait.

— Certes, répondit Galien, je suis de Constantin, et j'ai demeuré longtemps à la cour du roi Hugon, lequel m'a élevé et alimenté en ma jeunesse, ce dont je lui en ai bien des obligations; mais présentement je suis errant par le pays pour apprendre des nouvelles de l'empereur Charlemagne et des douze pairs de France, lesquels sont redoutés jusques au bout du monde.

Le duc Régnier, entendant les paroles de Galien, dit à son tour :

— Noble chevalier, pour répondre aux nouvelles que vous demandez, je vous dirai que Charlemagne et les douze pairs de France sont en Espagne et ont pris Pampelune, Sures et Charion; ils ont mis tant de païens et de Turcs à mort, que c'est chose merveilleuse; ils seraient déjà revenus si ce n'était le roi Marsille qui leur a demandé bataille. Dieu le veuille confondre et donner victoire à Charlemagne. Outre cela, vous saurez qu'en tout le monde on ne pourrait trouver un plus bel homme, ni plus puissant et vaillant que l'est un des douze pairs de France, appelé Olivier, comme chacun dit et rapporte, après Roland, neveu de Charlemagne; et ce nommé Olivier est mon fils.

Quand Galien entendit cette parole, il baissa la tête et changea de couleur, et incontinent les larmes lui coulèrent des yeux en abondance. Belleaude, qui était là, fut fort étonnée de voir pleurer ce jeune chevalier de cette manière; elle dit à son père :

— Mon cher père, regardez donc comme ce chevalier pleure amèrement. Je ne doute pas qu'il ne soit de notre sang; je crois fermement que vous l'avez engendré, car il ressemble à mon frère Olivier.

A cela le duc son père répondit :

— Ma fille, jamais je ne l'ai engendré, car il y a

plus de trente ans qu'à femme je n'ai touché charnellement.

— Certes, dit Belleaude, mon frère Olivier l'a donc engendré, et je crois qu'il est mon neveu; c'est pourquoi, mon père, je vous prie, informez-vous encore de quel endroit il est.

Le duc, derechef, dit à Galien :

— Noble chevalier, dites-moi donc, s'il vous plaît, de quel lieu vous êtes, de quelle famille.

— Sire, répondit Galien, sachez que je suis de Constantin, et suis fils de la belle Jacqueline, fille du roi Hugon; je m'en vais en Espagne pour trouver les douze pairs, car j'ai espérance de parler à un d'entre eux qui me connaîtra.

Quand Belleaude l'entendit ainsi parler, elle s'écria :

— Certes, devant qu'il parte il dira autre chose; demandez-lui encore comment il a été engendre, j'ai grand désir de le savoir; si c'est votre plaisir, vous me le direz.

Galien, voyant que le duc était curieux de savoir l'origine de sa naissance, la raconta en ces termes :

— Noble duc, je vous dirai que je suis parti de Constantin pour aller visiter un des douze pairs de France qui est de ma parenté, et puisqu'il en est ainsi, que vous voulez savoir qui je suis et comment j'ai été engendré, je vous le dirai : Sachez que je suis fils d'Olivier-le-Membru, lequel m'engendra à Constantin avec la fille du noble roi Hugon, au retour de Charlemagne et des douze pairs de France, revenant de faire le voyage de Jérusalem; c'est pourquoi je vais le chercher pour le connaître.

Alors Belleaude commença à dire :

— Certes, j'ai bien connu d'abord que vous étiez de notre famille.

Le noble duc, sa femme et sa fille, se prirent à pleurer de la joie qu'ils eurent de voir Galien, puis le vinrent embrasser tendrement; Galien demeura à la cour du duc Régnier l'espace de huit jours, où il fut traité fort honorablement. Le noble Galien, après s'être réjoui et reposé, voulut prendre congé du duc Régnier.

Quand le duc vit que Galien s'en voulait aller, il tâcha de le retenir par les plus beaux engagements qu'il lui fût possible, en lui disant :

— Mon enfant, si vous me voulez croire, vous demeurerez avec moi, et je vous donnerai chevaux, oiseaux, faucons et lévriers pour vous ébattre à la chasse des cerfs, biches et sangliers; de plus, je vous ferai gouverneur de tout mon domaine, et vous n'aurez jamais aucune nécessité.

Galien répondit :

— Généreux duc, je vous remercie du bien et de l'honneur que vous me faites; mais, s'il vous plait, vous me donnerez congé pour aller voir mon cher père, Olivier, car je n'ai aucune envie de prendre le divertissement de la chasse, j'aime mieux aller ébattre mon corps avec mon père, qui combat actuellement contre les infidèles.

Quand le duc entendit les paroles du jeune chevalier, il s'aperçut très-bien de son noble courage et il lui dit :

— Mon enfant, puisque ainsi est, que votre vouloir est tel, il est bien juste que je vous donne congé; mais, auparavant, je vais vous faire préparer un équipage des plus magnifiques. Je vous donnerai mon haubert, lequel est fort et entier, et qui n'a jamais été faussé par aucun coup de lance ni d'épée qu'on lui ait donné; et je vous donnerai encore un heaume, l'un des plus beaux et riches qu'il soit, car il y a une escarboucle devant, qui reluit et fait une si grande clarté, que tous ceux qui sont ès-environs, en sont conduits de nuit comme en plein jour. En outre, je vous donnerai ma bonne épée Flamberge, mon cheval Marcepin, l'un des bons qui soit en tout le monde, car il court en pleine montagne plus qu'un autre ne fait en plat pays.

— Sire, répliqua Galien, je vous remercie grandement, car j'espère que je n'aurai pas besoin de cela en Espagne pour chercher mon père, Olivier; mais, puisque vous me donnez votre bon cheval, qui vaut son pesant d'or, je vous prie de me dire ses manières de faire.

— Volontiers, repartit le duc. Sachez, qu'un malhonnête homme ni un poltron ne lui saurait mettre la bride ni la selle, et ne peut monter dessus!

Alors Galien s'écria :

— Je vous prie de me le montrer, car si je ne le peux monter, il ne me servira de rien.

Le duc Régnier appela son écuyer, lequel était gentilhomme, lui dit d'amener son cheval Marcepin, et qu'il lui mît la selle et la bride, ce qu'il fit. Ce cheval était si vigoureux, qu'on le liait de trois grosses chaînes de fer, et personne ne l'osait approcher; il avait été trouvé au désert et pris à force de machines, puis nourri pendant sept ans de pommes et autres fruits.

## CHAPITRE VIII

**Comment Galien monta dessus Marcepin, le bon cheval, puis prit congé du duc Régnier et des princes, dames et demoiselles de Gênes.**

On amena devant le duc Régnier le bon cheval Marcepin, puis il fut présenté à Galien.

Quand Galien le vit, il fut réjoui de voir sa prodigieuse grosseur et sa beauté; aussitôt il prit le cheval par la bride, sauta dessus fort légèrement, puis piqua des éperons; le cheval fit un saut qui surprit tous les barons, dames et demoiselles qui étaient là.

Chacun disait :

— Ce jeune chevalier est habile, et il paraît qu'il a un merveilleux courage. Il ressemble à Olivier en toutes manières.

Galien dit au duc Régnier :

— Je vous remercie de m'avoir bien monté, car



je crois qu'il n'y a point de meilleur cheval dans tout le monde.

Quand Galièn fut ainsi équipé de toutes choses, excepté qu'il ne voulut autre épée, sinon celle que le roi Hugon lui avait donnée, laquelle était nommée Flamberge, le duc Régnier lui voulut ceindre et le faire chevalier ; mais Galien lui dit :

— Sire, ne vous déplaise, car j'ai fait vœu que jamais homme ne me ceindra que Charlemagne, duquel j'ai tant ouï parler; j'ai entendu dire plusieurs fois que tous les chevaliers qu'il fait sont tous bons chevaliers.

Le duc répliqua :

— Mon fils, je vous trouve bien obstiné pour un jeune homme.

— Il est vrai, dit-il; je vous en demande excuse, mais j'en ai fait serment il y a longtemps.

Quand le duc vit la volonté de Galien, il lui dit :

— Puisqu'il vous plaît de faire ainsi, j'y consens.

Belleaude, qui était là présente, appela Galien à part et lui donna un anneau très-précieux, dans lequel il y avait du sang de saint Etienne, puis elle ajouta :

— Jamais homme qui portera cet anneau ne sera las ni blessé en bataille, ni son cheval.

Galien le reçut fort honnêtement et la remercia, et puis le mit en son doigt; derechef Belleaude lui donna une belle enseigne et lui donna un autre anneau, disant :

— Mon cher neveu, puisque vous voulez partir, je vous prie de donner cet anneau à votre ami Roland, car il me doit épouser.

— Madame, dit Galien, je ne manquerai pas de le lui donner de votre part, si je le trouve.

Après que Galien eut été l'espace de huit jours avec le duc Régnier, et qu'il eut été fort honorablement reçu et qu'on lui eut donné plusieurs beaux présents, il prit congé de toute la cour.

A son départ, chacun se mit à pleurer; le duc appela Galien et lui dit secrètement :

— Mon enfant, croyez que j'ai un grand regret de vous voir partir; mais, nonobstant, je connais le noble courage et la bonne volonté que vous avez de trouver votre père, je vous laisse faire; mais, mon fils, je veux vous avertir d'une chose : quand vous serez en Espagne, à la cour de Charlemagne, de ne pas vous fier au comte Ganelon, car c'est le plus deloyal qui fut jamais au monde; s'il voit que vous soyez dans les bonnes grâces du roi, il en sera envieux, il fera en sorte de vous jeter hors de la cour, en vous mettant en mauvaise grâce avec le roi; il est redouté en cour pour sa grande richesse; il fait souvent disgracier plusieurs barons et braves chevaliers; il n'y a personne au monde de plus maître que lui; ainsi, gardez-vous donc de lui.

Galien le remercia de cet avis, puis prit congé de lui, de la duchesse, de Belleaude et de tous les princes, dames et demoiselles, et s'en alla en Espagne.

---

## CHAPITRE IX

**Comment Galien rencontra cinquante larrons, lesquels le voulurent mettre à mort.**

Le noble Galien chemina tant, qu'il arriva dans un bois, près d'une rivière, auquel il y avait cinquante larrons, lesquels gardaient le passage. Quand Galien les aperçut, il dit à Girard :

— Celui qui ne fera pas son devoir sera réputé poltron; il nous faut écharper tous ces coquins-là, et n'en point laisser en ce pays.

Girard lui répondit :

— Galien, mon ami, vous savez que vous êtes encore jeune, et que vous n'avez pas encore si grande force pour attaquer une si nombreuse troupe de voleurs. Je vous prie que nous retournions promptement à la ville, car, s'il nous arrivait quelque déplaisir, j'en serais beaucoup fâché; c'est pourquoi je vous supplie derechef de ne vous point hasarder ainsi.

Galien, entendant les paroles de Girard, lui répliqua :

— Ne vous mettez point en peine pour moi, je vous promets que je suis délibéré d'aller contre eux, et, si une fois je les puis vaincre, je ferai pendre tous ceux que je pourrai attraper.

Il prit donc son heaume et son haubert, et mit sa lance en arrêt; alors Girard lui dit encore :

— Galien, n'entreprenez point d'aller contre eux; retournons en la ville, et nous ferons bien.

— Je n'en ferai rien, répondit Galien, j'aimerais mieux être mort, qu'il me fût reproché que j'eusse fui devant de pareils scélérats. Mais que Dieu me garde Flamberge, mon épée, que le roi Hugon me donna, et, fussent-ils deux mille, que je ne reculerais pas!

Quand Galien, Girard et les dix écuyers furent armés, les larrons se disaient les uns aux autres :

— Voici un beau jeune homme monté qui vient.

Leur maître dit :

— J'aurai son cheval devant qu'il soit nuit.

Ils se mirent au travers du chemin, tellement que nul ne pouvait passer.

Quand Galien vit cela, il leur cria :

— Canailles que vous êtes, pourquoi nous barrer ainsi le chemin? Laissez-nous passer, car nous sommes messagers du roi Charlemagne!

Alors le maître dit :

— Point de quartier; il faut laisser ici les armes que vous portez ainsi que votre cheval, que j'ai grand désir de posséder.



— Vous en aurez menti ! dit Galien. Vous êtes tous fripons, et je suis surpris de voir le pays de Gênes si rempli de larrons : j'en trouvai hier trente-deux dans un vallon, et j'en trouve encore plus aujourd'hui; mais je fais vœu à Dieu de vous exterminer tous avant de passer en Espagne !

Les larrons lui dirent :

— C'est follement dit; vous parlez en jeune homme.

Galien leur répliqua :

— Je suis surpris que tous beaux hommes, bien faits comme vous êtes, vous vous amusiez au brigandage et à arrêter ainsi les passants.

Ils lui répliquèrent :

— Tu ne sais ce que tu dis, car les gens de ce pays sont de cette nature; or, finis tes discours, et descends promptement de ce cheval où tu es monté.

Quand Galien les entendit ainsi parler, il piqua son cheval et mit la lance en arrêt, puis frappa le maître des larrons tout au travers du corps et le tua.

Girard fut assailli de tous côtés par les autres larrons; mais quand Galien vit qu'ils ne l'avaient point suivi, il retourna promptement en bataille, mais ce fut trop tard, car les dix écuyers étaient déjà tous tués.

Lors Galien tira Flamberge, disant :

— Ah ! canailles, vous avez tué mes écuyers ! Je vous promets que je vous rendrai la pareille avant qu'il soit nuit.

Galien, voyant donc ses dix écuyers morts, eut une si grande douleur, qu'il ne savait ce qu'il devait faire. Nonobstant, il prit Flamberge et vint sur les larrons, et Girard le suivait. Ils s'animèrent d'une telle façon, qu'ils semblaient des lions : tout ce que Galien atteignait il le mettait incontinent à mort. Il fit un si grand carnage, que c'était pitié de le voir; les uns fuyaient par les bois, les autres se rendaient à merci.

Lors Girard dit à Galien :

— Nous n'avons plus d'écuyers, ces malheureux larrons les ont mis à mort. Qui mènera maintenant nos sommiers ?

Galien dit à Girard :

— Laissons-les courir par les champs, et allons à la poursuite des larrons.

— J'en suis content, dit Girard, puisqu'il vous plaît.

Aussitôt ils piquèrent des éperons et coururent après; ils en trouvèrent quatre qui étaient cachés derrière un buisson; quand ils virent Galien, ils lui crièrent merci à deux genoux, disant :

— Très-nobles chevaliers, ayez pitié de nous en l'honneur de Jésus-Christ.

— Je suis content, leur dit Galien, moyennant que vous meniez nos sommiers sans nulle tromperie, car on ne se doit pas trop fier aux larrons.

— Sire, dirent-ils, nous le ferons très-volontiers, ayez confiance en nous, car, quelque mal que nous ayons fait, nous sommes disposés de bien faire maintenant.

Alors Galien se prit à rire, et dit à Girard :

— Nous ne devons pas trop nous fier à eux, car quand ils sont pris, ils sont si humbles que c'est merveille de les entendre; mais ce sont humiliations par force qui ne viennent pas de bonne volonté.

## CHAPITRE X

Comment Galien fit mener ses sommiers jusqu'au château de Montfilant par quatre larrons, lesquels il fit pendre et étrangler quand ils furent arrivés.

Après que Galien eut pris les quatre larrons, il les mena droit à ses sommiers, lesquels étaient errants par les champs; il lia les larrons à chaque sommier, et leur donna à chacun une verge pour chasser lesdits sommiers; il leur ôta leurs bâtons et couteaux, disant :

— Il vaut mieux que vous meniez mes sommiers que d'être brigands et voleurs de chemins.

— Il est bien vrai, dirent les larrons, nous vous suivrons le plus tôt que nous pourrons et ferons en sorte d'arriver de bonne heure.

— Suivre, dit Galien ; parbleu vous irez devant; je veux vous suivre, non pas que vous me suiviez, car je ne vous quitterai pas de vue.

Puis il ajouta :

— Voyez la finesse des larrons, jamais homme ne s'y doit fier.

Ils cheminèrent tant, qu'environ la nuit ils arrivèrent en un château nommé Montfilant; quand ils furent arrivés, ils mirent les sommiers en l'écurie, puis Galien envoya chercher la justice, et fit pendre les voleurs, qui lui dirent :

— Comment, nous avons donc gagné la mort à conduire vos sommiers ?

Galien dit :

— Larrons, vous m'avez fait plaisir, aussi je vous eusse tous tués si j'eusse voulu, mais de vous laisser encore vivre, vous ferez plus de mal que jamais.

Galien et Girard furent loger à Monfilant en l'hôtel d'un vaillant homme, lequel avait nom Mille. Il avait une sœur, laquelle se nommait Sicile, et avait été mariée à un jeune chevalier, lequel en son vivant possédait de grands biens en Provence, en un lieu nommé Saint-Gille; il mourut à Pinelle, et quand il partit il laissa sa femme grosse d'une fille. Les parents dudit chevalier disaient qu'elle était bâtarde, et que jamais n'hériterait des biens dudit chevalier.

Quand le souper fut prêt, ils entrèrent dans une salle qui était richement décorée, où ils se mirent à table, laquelle était garnie de plusieurs sortes de viandes. Le seigneur Mille ne pouvait manger, parce qu'il était courroucé pour l'outrage qu'on voulait faire à sa sœur.

Quand Galien le vit si pensif, et qu'il ne mangeait point, il lui demanda ce qu'il avait, et pourquoi il ne mangeait pas; l'hôte répondit :

— Certes, chevalier, j'ai des raisons pour cela, et je vais vous les dire. Un chevalier, natif de Provence, vint en ce pays et épousa ma sœur; il ne fut que deux mois avec elle et puis s'en alla; il la laissa



grosse d'une belle fille. Ce chevalier est mort, et maintenant ses parents disent qu'elle est bâtarde, et qu'ils la déshériteront; ils ont présenté leur gage par trois fois : ma sœur n'a point trouvé de champion. Je dirai certes la verité, ma sœur n'était que bourgeoise; mais pour sa grande beauté ce chevalier l'épousa, c'est de quoi les parents sont indignés; il n'est nul qui veuille entrer en champ pour elle, pour or, argent ni pierreries : c'est la cause pourquoi je suis chagrin, il y a bien dix jours que je n'ai mangé.

— Mon hôte, dit Galien, mangez et réjouissez-vous, car je vous promets que demain matin je combattrai pour elle, puisque le cas est comme vous le dites, et lui ferai rendre justice.

Alors l'hôte dit à Galien :

— Seigneur, je vous promets la foi que si c'est votre bon plaisir de prendre son parti, je vous donnerai une grosse somme d'argent.

Galien dit :

— Je vous demande une chose principale, c'est que vous me fassiez mettre des draps blancs en mon lit, afin que je me repose cette nuit plus à mon aise, pour mieux venger votre sœur.

L'hôte fit préparer une chambre pour Galien; on lui mit des draps blancs sentant une odeur merveilleuse; la chambre si proprement parée, parce qu'il n'était pas possible de mieux faire; puis l'hôte s'assit auprès de Galien et soupa avec lui.

Après souper, les tables furent levées, et l'hôte mena Galien en sa chambre où il y avait deux lits : l'un était pour Galien et l'autre pour Girard; les oreillers étaient de fine soie, les courtines de fin damas, et les couvertures de drap très-cher.

Galien et Girard se couchèrent et dormirent à leur aise jusqu'au matin; puis ils se levèrent, et Galien demanda ses armes, lesquelles lui furent incontinent apportées par Girard, lequel s'arma promptement.

Quand Galien fut armé, il sortit de la chambre pour aller entendre la messe avec son hôte et sa sœur, et se recommanda à Dieu. Après toutes ses oraisons faites, il appela son hôte et lui dit :

— Vous me voyez préparé pour combattre et défendre le droit de votre sœur, priez Dieu qu'il me veuille donner victoire.

## CHAPITRE XI

**Comment Galien jouta contre douze chevaliers pour garder le droit de la sœur de son hôte, et comment il les vainquit en champ de bataille devant tous les assistants.**

Quand l'hôte connut la bonne volonté du noble Galien, il le remercia grandement de l'honneur qu'il lui faisait; il sortit de l'église et dit à sa sœur :

— Ma sœur, le Seigneur a envoyé aujourd'hui un noble chevalier qui m'a promis de prendre votre défense.

Quand la dame l'entendit, elle fut très-joyeuse. Les douze chevaliers s'armèrent, puis quand ils virent Galien, ils commencèrent à rire, et aussitôt un des chevaliers se mit en bataille, et Galien d'autre part; il demanda le nom au chevalier, qui lui dit :

— J'ai nom Antoine de Provence.

Galien lui dit :

— Vous avez tort de disputer le droit de cette dame, je suis venu ici pour en prendre le parti.

Alors piquèrent les éperons de si grand courage, que Galien perça de sa lance l'écu et le haubert d'Antoine de Provence, tellement qu'il le perça aussi à travers le corps et tomba par terre.

Galien dit :

— Comment, usurpateur, vous voulez avoir la terre de cette dame et de sa fille; je vous jure que je ne le souffrirai pas.

Les autres coururent aux armes pour mettre Galien à mort; mais le frère de la dame fit sonner le tocsin de la ville sans discontinuer; aussitôt les habitants coururent sur eux. Quand les traîtres virent qu'ils avaient du dessous, ils se mirent à fuir, à leur grand déshonneur; incontinent on alla prendre Antoine de Provence. Tous les seigneurs s'assemblèrent pour tenir conseil; quand ils furent assemblés, ils appelèrent Galien, et lui voulaient donner la demoiselle et toute la seigneurie; il n'y voulut consentir, car il avait intention d'aller à Roncevaux, voir la cour de Charlemagne, y trouver son père Olivier, ainsi que les douze pairs de France, lesquels attendaient bataille contre le roi Marsille. De Monfilant, il se mit en chemin pour aller en Espagne où était Charlemagne, et mena avec lui son conducteur Girard, et tant exploitèrent par leurs journées qu'ils arrivèrent en Espagne et y trouvèrent Charlemagne; ils le connurent à cause de son étendard.

Lorsqu'ils arrivèrent, plusieurs chevaliers étaient fort en peine de savoir qui était ce jeune chevalier, et disaient les uns aux autres qu'il paraissait de grande famille. Quand Galien fut près de la tente de Charlemagne, il mit pied à terre et s'en alla à ladite tente où était Charlemagne, et quand il le vit, il se jeta à ses pieds, le salua très-humblement.

## CHAPITRE XII

**Comment Galien fut fait chevalier par Charlemagne.**

Le chevalier Galien fit tant de diligence, qu'il arriva devant le roi Charlemagne, le salua humblement. Quand Charlemagne vit ce jeune homme qui le saluait si respectueusement, il lui demanda d'où il était, et qui il cherchait? Galien lui répondit :

— Sire, je suis né à Constantinople, et y ai été élevé; ensuite j'ai passé à Gênes, auquel lieu le duc Régnier, le hardi combattant, me donna les armes que je porte et le cheval que vous voyez ici;



il voulait aussi ceindre mon épée, mais je le remerciai, espérant que vous me feriez cette grâce. C'est pourquoi, Sire, si c'est votre plaisir, vous me la ceindrez, et tant que je vivrai je me tiendrai votre sujet, et vous promets de protéger autant que je pourrai la foi chrétienne.

Quand Charlemagne entendit parler ainsi Galien, il fut fort joyeux et dit qu'il était bien juste de le faire chevalier, puisqu'il avait tant fait de chemin pour ce sujet. Il fit aussitôt avertir l'archevêque de Rouen, et lui fit chanter une messe haute; puis après la messe chantée, Galien se mit à genoux devant lui, et Charlemagne lui ceignit l'épée, et lui chaussa l'éperon du pied droit, puis l'embrassa ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, en lui disant :

— Mon enfant, sois toujours honnête homme, et exerce continuellement la foi catholique, et en quelque lieu que tu sois, maintiens toujours le droit et la justice.

Alors Galien le remercia du bien et de l'honneur qu'il lui avait faits, puis le pria qu'il lui plût de lui dire où était Roland et Olivier, car il avait grand désir de les voir. Charlemagne lui dit qu'ils étaient en Espagne et combattaient contre les païens. Galien s'écria :

— Plût au Seigneur que je fusse avec eux, car je ferais telle destruction de ces maudits païens, qu'il en serait mémoire à tout jamais.

Quand Ganelon, qui était avec Charlemagne, ouït ainsi parler Galien, cela lui déplut; il lui dit :

— Va te vanter ailleurs, je ne te crois point, car c'est le caractère des Lombards de se vanter ainsi.

Et incontinent Ganelon commença à saigner du nez, et se pâma de peur que la trahison qu'il avait faite ne vînt à être découverte.

Quand Galien se vit ainsi outragé, il fut si courroucé en son cœur qu'il ne savait que faire; il dit à Ganelon :

— Vous mentez, traître que vous êtes, je ne suis pas Lombard.

Il voulut le frapper, mais les parents de Ganelon l'en empêchèrent avec Girard, le conducteur de Galien, qui dit à haute voix :

— Point de bruit, car si quelqu'un met la main sur le fils d'Olivier le marquis, je lui ôterai la vie; il en arrivera ce qu'il pourra.

Et il mit aussitôt la main à l'épée comme vaillant et hardi.

Quand Charlemagne aperçut la querelle, et qu'il sut que ce jeune homme était le fils d'Olivier, il dit à haute voix que celui qui aurait l'audace de mettre la main sur Galien, qu'il le ferait pendre et étrangler.

Alors les parents de Ganelon ne l'osaient plus approcher, car ils craignaient Charlemagne.

Le soir étant venu, les tables furent dressées et on soupa. Quand Charlemagne fut assis, il fit venir Galien auprès de lui, car il savait bien que si les parents de Ganelon le pouvaient tenir, qu'ils lui feraient du déplaisir. Après souper, chacun s'alla reposer, et Charlemagne eut cette nuit-là un songe merveilleux, car il lui semblait qu'il était en une eau profonde jusqu'au ventre, et que son neveu Roland et Olivier étaient plongés dans leur sang.

Quand le duc Naymes ouït le songe de Charlemagne, il commença à pleurer tendrement, et murmura :

— J'ai peur que dans peu de temps Charlemagne ne soit affligé, et qu'il ne perde la fleur et la noblesse de son royaume.

Et quand il eut un peu pensé, il se tourna vers Charlemagne et lui dit :

— Mon très-cher souverain, il me semble qu'il serait bon que chacun s'armât promptement, et que nous allassions à Roncevaux, car je vous assure qu'avant qu'il soit demain, j'ai peur que Roland, Olivier et les autres pairs de France ne soient fort embarrassés.

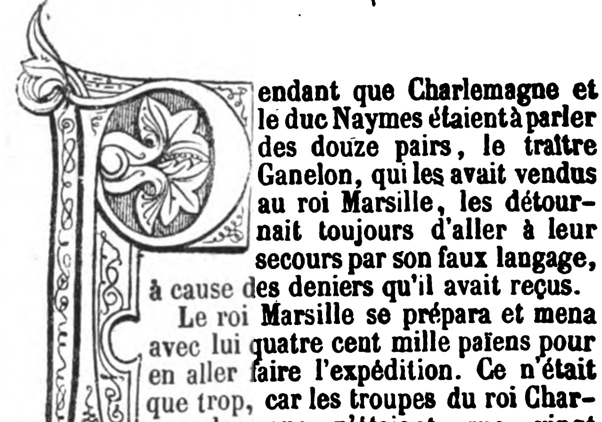
Quand le traître Ganelon entendit ainsi parler le duc Naymes, il commença à dire :

— Où sont ceux qui oseraient entreprendre d'aller attaquer Roland, Olivier et les autres pairs de France? ne sont-ils pas vingt mille des meilleurs combattants qui soient en votre royaume?

Il disait tout ceci afin de détourner *Charlemagne* d'y aller. Hélas! le traître savait bien la trahison qui devait arriver, et comme les douze pairs devaient tous mourir à Roncevaux. A cause des paroles de Ganelon, l'armée de Charlemagne fut détournée d'y aller, nonobstant qu'on y fût allé assez à temps.

## CHAPITRE XIII

Comment le roi Marsille mena à Roncevaux quatre cent mille Turcs contre les douze pairs de France, à cause de la trahison qu'il avait faite avec Ganelon.



Pendant que Charlemagne et le duc Naymes étaient à parler des douze pairs, le traître Ganelon, qui les avait vendus au roi Marsille, les détournait toujours d'aller à leur secours par son faux langage, à cause des deniers qu'il avait reçus.

Le roi Marsille se prépara et mena avec lui quatre cent mille païens pour en aller faire l'expédition. Ce n'était que trop, car les troupes du roi Charlemagne n'étaient que vingt mille. Hélas! traître Ganelon, quel déplaisir t'avait fait Roland, qui était ton bon et loyal ami? Que t'avait fait le noble Olivier, son compagnon? Que t'avait fait le bon archevêque Turpin et tous les autres? certes il fallait être aussi méchant que tu l'es pour faire une telle action. O noble Charlemagne! si tu eusses su la trahison, tu eusses aussitôt mis remède.

Le roi Marsille exploita tant qu'il arriva à Ron-

cevaux. Quand Olivier vit tant de païens, il les montra à Roland et lui dit :

— Hélas ! mon cher ami, nous pouvons bien connaître maintenant que nous sommes vendus, nous ne sommes que vingt mille contre quatre cent mille ; je vous prie, sonnez du cor, afin que votre oncle Charlemagne vous entende et qu'il vienne nous secourir.

Roland répondit :

— Je vous prie, prenez courage, car plus je vois venir de païens, et plus le courage me croît ; j'ai espérance que mon épée Durandal en mettra aujourd'hui à mort plus de sept mille.

Pendant qu'ils parlaient, les païens venaient toujours de toutes parts sur eux, tellement qu'ils se virent environnés de tous côtés. Derechef, l'archevêque Turpin et les autres pairs de France prièrent Roland qu'il sonnât de son cor, mais il n'en voulut rien faire et leur dit :

— Seigneurs, prenez courage, car je crois que si tous les païens étaient ici aujourd'hui, je les mettrais à mort.

Le roi Marsille exploita tant qu'il vint auprès des pairs; il aperçut Roland et Olivier, et leur dit à haute voix :

— Vassaux, vous me coûtez une grande somme pour la vendition que Ganelon a faite de vous ; mais, par mes dieux ! aujourd'hui, j'en serai dédommagé.

Quand Roland l'entendit ainsi parler, il anima son grand courage, et incontinent prit sa lance et Olivier la sienne ; ils allèrent droit au lieu où était Marsille, et firent tel carnage qu'il n'y avait païen qui osât se trouver devant eux, tant ils étaient animés. Roland tira Durandal, son épée, et dit :

— O Durandal, ma bonne épée ! montre aujourd'hui ta vertu.

Il frappait de côté et d'autre si courageusement, que tout ce qu'il atteignait ne pouvait lui résister. Olivier était auprès de lui qui frappait de toute sa force ; enfin c'était chose merveilleuse à voir. Pensez que les autres pairs n'en faisaient pas moins, chacun d'eux s'y employait le mieux qu'il pouvait ; il fut fait tel abatis de païens à ce premier assaut qu'il en mourut bien treize mille.

Roland fit tant qu'il arriva près du roi Marsille, et aussitôt lui porta un coup de son épée Durandal sur son heaume, que le feu en sortit de la force du coup. Quand Marsille se sentit frappé, il fut grandement irrité ; il essaya de frapper Roland, mais il lui para le coup et lui en porta en même temps un autre, duquel il lui abattit la main gauche. Quand le roi Marsille se sentit ainsi blessé, il fit aussitôt sonner la retraite, car la nuit approchait fort.

A cette première attaque, il mourut bien six mille Français, ce qui fit beaucoup de peine à Roland.

Quand le soir fut venu, le roi jura, du grand dépit qu'il avait de ce que Roland lui avait coupé la main, que le lendemain il mènerait tant de païens qu'il n'échapperait pas un chrétien. Pendant toute la nuit les païens arrivaient de tous côtés ; ainsi ils recommencèrent la bataille dès le matin, si rudement que c'était la plus grande pitié du monde. Roland et Olivier faisaient tel abatis de païens de toutes parts, qu'il n'y avait rien de semblable ; mais il arrivait tant de païens de tous côtés, qu'il n'était pas possible de les nombrer. Et quand Roland vit la grande et innombrable multitude de païens arriver, il dit à Olivier :

— Hélas ! mon cher ami, comment est-il possible que nous puissions résister contre tant de barbares ?

Et ainsi qu'il disait ces paroles, l'archevêque Turpin arriva avec eux et leur dit :

— Hélas ! mes chers frères et amis, il faut prendre courage.

Il appela Roland et lui dit :

— Il me semble qu'il serait temps à cette heure de sonner de votre cor, car vous voyez devant vos yeux que des douze pairs de France nous ne sommes plus que six, et encore je suis blessé à mort.

Quand Roland entendit que des douze ils n'étaient plus que six, il en fut fort affligé ; il prit son cor et le sonna par trois fois si fort, que le son du cor (par le pouvoir de Dieu) fut si merveilleux qu'on l'entendait de sept lieues, et ledit son alla jusqu'au camp de Charlemagne. Roland, dans le moment, aperçut Godefroy de Bouillon, lequel était blessé de dix plaies mortelles ; il lui dit :

— Hélas ! Godefroy, mon ami, tâchez de vous échapper des mains de ces malheureux Sarrasins, et allez le faire savoir vitement à mon oncle Charlemagne, et lui direz l'infortune qui nous est arrivée, et qu'il lui plaise nous donner du secours, ou autrement jamais nous n'échapperons des mains des païens.

Godefroy partit aussitôt en les recommandant à Notre-Seigneur. Nous laisserons à parler des douze pairs qui ne sont plus que six, pour parler de Charlemagne, qui est en son camp.

## CHAPITRE XIV

**Comment Charlemagne, étant dans son pavillon avec plusieurs barons, entendit le cor de Roland qui demandait secours, et comment Ganelon l'en détournait.**

Charlemagne étant en son pavillon avec plusieurs barons, ils entendirent le son du cor de Roland qui était très-impétueux, dont ils furent fort étonnés. Charlemagne demanda au duc Naymes ce qu'il lui en semblait ; il lui répondit :

— Sire, les pairs sont en danger, c'est pourquoi, si vous me voulez croire, vous ferez partir votre armée pour y aller, car Roland n'a pas accoutumé de sonner du cor si fortement.

Ganelon dit à Charlemagne :

— Sire, si la chose était ainsi, vous en auriez eu des nouvelles ; outre plus, ils sont vingt mille qui valent bien toute l'armée de vos ennemis. Quand tous les païens seraient devant

Roland et Olivier, ils ne s'en mettraient pas plus en peine; pour moi, je crois que Roland est dans le bois près d'ici, où il chasse après quelques bêtes sauvages.

Oh! maudit traître et déloyal Ganelon! tu savais bien le contraire de ce que tu disais. Oh! Charlemagne, pourquoi le crois-tu, puisque tu connais qu'il n'y a point de sûreté en lui?

Galien était toujours auprès de Charlemagne et le pressait en disant :

— Hélas! Sire, ne verrai-je jamais mon père Olivier et mon oncle Roland? certes, j'ai grande peur qu'ils n'aient quelque mauvaise affaire. Plaise à Votre Majesté impériale de me donner congé pour aller au-devant d'eux, car je suis en peine de savoir de leurs nouvelles.

Cela fit de la peine à Ganelon. Quand il entendit la requête de Galien, il tâcha de l'en détourner, car il avait peur que s'il y allait il n'aperçût sa trahison. Toutefois, Galien pria tant Charlemagne, qu'il lui donna congé. Il appela Girard et se fit armer sans nul délai, puis monta sur son cheval Marcepin; il le faisait beau voir. Tous les barons le bénissaient, et disaient que c'était le plus beau chevalier que jamais on pût voir.

Quand le traître Ganelon connut que Galien était si généreux, il commença à le maudire en son cœur, et dit à Charlemagne :

— Votre Majesté impériale devrait faire revenir Galien; vous prendrez son cheval et lui en donnerez un autre, car je crois qu'il n'y a pas son pareil.

Charlemagne répondit :

— Il convient mieux à Galien qu'à moi.

Ganelon disait tout pour détourner le voyage. Galien vint vers Charlemagne et prit congé de lui, en disant :

— Sire, si vous croyez Ganelon, vous pourrez bien vous en repentir, car je crois fermement qu'il a vendu les douze pairs de France.

A ce discours, plusieurs chevaliers qui étaient en la compagnie furent tous bien étonnés, et aussitôt Galien partit. Le duc Naymes et plusieurs autres barons firent tant, que Charlemagne fit promptement partir son armée; mais c'était trop tard, car on ne verra aucun pair vivant.

Galien fit tant de diligence qu'il entra dans le bois, où il trouva Godefroy de Bouillon, lequel était blessé de dix plaies mortelles, et allait avertir Charlemagne de la mauvaise fortune qui était arrivée aux douze pairs. Incontinent que Galien le vit, il fut à lui et le salua honnêtement, en lui demandant d'où il venait et où il allait. Godefroy lui raconta en bref la trahison que Ganelon leur avait faite et le danger où ils étaient.

Quand Galien entendit les paroles de Godefroy, il fut fort courroucé : Godefroy le pria de retourner et qu'il n'allât pas plus avant, parce qu'il y avait une si grande multitude de païens, que ce serait un bonheur s'il en échappait; qu'il valait mieux qu'il allât porter cette nouvelle au roi, car il était blessé et ne pouvait faire diligence : de laquelle prière Galien ne voulut rien faire; mais il lui dit que devant qu'il retournât il aurait son corps blessé de trente plaies, et qu'ainsi, vifs ou morts, il trouverait Roland et Olivier son père.

Quand Godefroy vit qu'il avait si grand courage, il prit son chemin pour faire son message, et arriva au camp de Charlemagne, où il le trouva qui se préparait ainsi que les barons pour aller à Roncevaux afin de secourir les pairs de France.

## CHAPITRE XV

**Comment Godefroy vint annoncer à Charlemagne la trahison que Ganelon avait faite envers les douze pairs de France, et comment il les vendit au roi Marsille et en reçut de grands trésors.**

Après que Godefroy eut laissé Galien, qui s'en allait à Roncevaux chercher son père Olivier et Roland, il fit si grande diligence qu'il arriva au camp de Charlemagne, lequel se préparait pour retourner à Roncevaux. Incontinent il vint au-devant de Charles et lui dit :

— Bon empereur, je vous salue de la part de Roland votre neveu, Olivier, Turpin et Béranger, lesquels sont à Roncevaux en grand danger, parce que le traître Ganelon les a trahis; ils vous demandent vitement du secours, ou autrement jamais vous ne les verrez : des douze nous ne sommes plus que six, desquels nous sommes cinq blessés à mort; et afin que vous connaissiez mieux la vérité, regardez, j'ai dix plaies mortelles sur mon corps.

Quand Charles entendit qu'ils avaient été trahis, il regarda les plaies de Godefroy et tomba pâmé à terre comme s'il eût été mort. Quand il fut revenu de sa pamoison, il fit sonner vitement la trompette pour aller à leur secours. Ganelon, qui était là présent, commença à dire à l'empereur :

— S'il est vrai ce que Godefroy vous a dit de moi, je veux être écorché tout vif; et afin de vous prouver le contraire, moi-même j'y veux aller, et je me mettrai le premier en bataille à l'encontre des Sarrasins nos ennemis, et j'en ferai si grand carnage qu'il en sera parlé au temps à venir, car j'ai grande volonté de les réduire. Mais est-il possible que Votre Majesté impériale croie que je l'ai trahie. Vous savez que j'ai de grandes richesses, c'est pourquoi je n'ai pas l'âme assez noire pour faire une pareille action.

Alors Charlemagne lui dit :

— S'il est vrai que vous avez fait cette trahison, je vous jure mon baptême que la mort ne vous peut fuir.

— Sire, quand vous serez à Roncevaux, Roland ni les autres pairs ne diront pas que je suis cause de cette trahison.

Charlemagne et ses troupes partirent sans plus séjourner pour aller au secours des douze pairs,

et mena Ganelon avec lui. On donna à Godefroy de bons médecins et chirurgiens pour guérir ses plaies, mais il était si fort blessé, que peu de temps après il mourut, dont ses parents furent bien fâchés.

Le traître Ganelon connaissant qu'il ne pouvait se dispenser d'aller avec Charlemagne à Roncevaux, et que la trahison serait découverte, il prit un maréchal, fit ferrer son cheval le devant derrière afin qu'il pût s'échapper plus facilement quand il serait temps, et ils firent grande diligence pour arriver à Roncevaux.

## CHAPITRE XVI

**Comment le noble Galien, après avoir rencontré Godefroy, alla à Roncevaux, où il fut attaqué de dix païens.**



Une fois que Galien eut pris congé de Godefroy, il prit son chemin droit à Roncevaux, croyant trouver Olivier et Roland; mais avant qu'il les pût trouver il eut plusieurs assauts, car incontinent qu'il fut à Roncevaux, il regarda de côté et d'autre, et y voit tant de morts que c'était une chose épouvantable. Lors il dit à Girard :

— Comment est-il possible que je puisse trouver mon père Olivier et mon oncle Roland? Hélas! je ne sais s'ils sont morts ou vivants; quand même je les verrais, je ne les pourrais pas connaître.

Et comme il disait ces paroles, il était pensif sur l'arçon de sa selle : dans ce moment il vint à lui dix païens qui descendaient d'auprès d'une grande roche; leur maître était appelé Martineau, l'un des plus forts et merveilleux Turcs qui fussent en toute la Turquie. Quand Galien les vit, il fut à eux et leur cria à haute voix :

— Seigneurs, êtes-vous chrétiens?

Alors Martineau répondit :

— Qui que nous soyons, tu es bien hardi d'approcher si près de nous; retire-toi d'ici.

Quand Galien l'entendit, il leur dit :

— Je vous prie, ne vous moquez point de moi; dites-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de Roland et d'Olivier, s'ils sont morts ou vifs.

Martineau lui répondit :

— Roland est mort; j'ai jouté contre Olivier et l'ai percé, au travers du corps, de cet épieu que je tiens en ma main ; de plus, je vais cherchant leurs têtes pour les porter au roi Marsille.

Galien fut fort triste de ces paroles, et dit à Martineau :

— Tu dis que tu as tué Olivier mon très-noble père, il faut que je venge sa mort.

Ils mirent leurs lances en arrêt et coururent l'un sur l'autre; du premier coup que Galien donna à Martineau, il le fit chanceler de dessus son cheval; ils mirent encore l'épée à la main et se donnèrent plusieurs coups; Galien voulait sur-le-champ venger la mort de son père; il tira derechef Flamberge son épée, de laquelle il lui donna un si grand coup qu'il lui fendit la tête, dont il tomba mort. Quand les autres païens virent Martineau mort, ils coururent sur Galien; mais Girard, qui était là le défendit. Galien voyant qu'ils s'efforçaient de lui faire dommage, se mit dans une telle fureur qu'il en mit un ou deux tout en pièces.

Quand les païens virent qu'ils ne pouvaient résister contre Galien, ils se mirent en fuite, mais il les poursuivit tant qu'il en tua quatre : pendant qu'il était échauffé à la bataille, quelques païens vinrent sur Girard et le tuèrent, dont Galien eut grande douleur. Les païens se mirent incontinent en fuite et allèrent annoncer au roi Pinard comment Martineau était mort.

## CHAPITRE XVII

**Comment les nouvelles furent apportées au roi Pinard que son neveu Martineau avait été tué en se battant contre Galien.**

Bientôt après la défaite de Martineau, trois païens se mirent incontinent en fuite lorsqu'ils virent la vaillance de Galien; ils furent au roi Pinard, l'un des merveilleux Turcs qui fussent en Turquie; ils lui racontèrent la mauvaise aventure qui leur était arrivée, en lui disant :

— Faites promptement armer vos gens, car après la roche forte est l'un des merveilleux chrétiens qui soit en toute la chrétienté ; il est encore jeune homme, mais il a un tel courage, que s'il venait mille Italiens contre lui, il ne s'en mettrait pas plus en peine. Votre neveu et nous étions à Roncevaux, cherchant le duc Roland et le comte Olivier pour porter leurs têtes au roi Marsille; mais, quand ce jeune chevalier nous aperçut, aussitôt il vint droit à nous et nous demanda si nous étions païens ou chrétiens, et si nous pourrions lui dire des nouvelles de Roland et d'Olivier. Quand Martineau l'entendit ainsi parler, il se moqua de lui, lui disant que le duc Roland était mort, et qu'il avait jouté contre le comte Olivier. Quand il entendit ainsi parler votre neveu Martineau, il fut si courroucé, qu'il n'est pas possible à l'homme vivant de l'être plus. Aussitôt il vint attaquer Martineau, et lui donna un si grand coup dessus son heaume

qu'il lui fendit la tête jusqu'aux épaules; et nous, voyant ce fait et voulant venger la mort dudit Martineau, nous nous mîmes en bataille contre lui; mais tout cela ne servit de rien, car à chaque coup qu'il frappait, ce qu'il atteignait il le mettait en pièces; or, des dix que nous étions, nous n'en sommes échappés que trois.

Quand le roi Pinard entendit dire que son neveu Martineau était mort, il leur dit :

— Si mon neveu est mort, ça été par son imprudence; il s'est voulu moquer de ce chevalier, en lui disant qu'il avait tué son père, et l'enfant en a vengé la mort, c'est la raison. Dites-moi donc quelles armes porte ce chevalier, et quelle enseigne, car j'ai fait serment à nos dieux d'avoir raison de cela.

Alors les messagers lui dépeignirent la façon et manière du chevalier, lui disant qu'il était monté sur le meilleur cheval qui soit dans tout le monde.

— Il porte, ajoutèrent-ils, pendu à son cou, une targe en champissure d'azur, et au milieu de ladite targe une croix rouge, laquelle deux lions rampants tiennent chacun à son côté; cette targe est faite et composée très-précieusement, toute émaillée de pierres précieuses; à son heaume est attachée une escarboucle, laquelle rend une si merveilleuse clarté, qu'elle resplendit une demi-lieue loin, et rend une aussi grande clarté de nuit comme de jour.

Après que le roi Pinard eut interrogé les messagers sur les façons et manières du jeune Galien, il commença à dire :

— Je vous jure qu'il est du sang du duc Régnier, c'est pourquoi il est d'une race hardie, car je me souviens de l'avoir vu à Gênes avec le duc Régnier : qu'on m'apporte mes armes, car je veux aller me battre contre lui.

Incontinent, on les lui apporta; quand il fut prêt, il empoigna sa lance et pendit son écu à son cou, puis de furie monta à cheval; quand il fut dessus, il appela un de ceux qui lui avaient apporté les nouvelles, et lui dit :

— Allez donc promptement découvrir où est ce chevalier.

Quand le messager entendit ainsi parler le roi Pinard, il lui dit :

— Certes, Sire, ne vous déplaise, car quand je devrais gagner toutes les richesses du monde, je ne me voudrais pas trouver devant ce chrétien.

Le roi fut fort courroucé de cette réponse, et le disgracia sur-le-champ. De plus, il dit devant tous les assistants qu'il irait tout seul pour combattre.

Le roi Pinard avait un neveu qu'on appelait Corsuble, lequel était merveilleux chevalier; Corsuble vint au roi Pinard et lui dit :

— Mon oncle, je vous prie que j'aille moi-même jouter contre ce chrétien, car j'ai grand doute qu'il ne vous fasse quelque mal; il est impossible, puisqu'il est de la lignée du duc Régnier, qu'il ne soit vaillant.

Alors, le roi Pinard se courrouça contre Corsuble son neveu, parce qu'il vantait sa force et méprisait la sienne.

Il dit donc à son neveu :

— Ne plaise à nos dieux qu'il me soit reproché que je sois de petite force, et je vous promets que je me battrai aujourd'hui avec lui si je le peux trouver.

Il commanda qu'on lui apportât d'un onguent qui est d'une telle vertu, que quand on s'en frotte le corps et tous les membres, on a la peau aussi dure que l'acier, et il n'y a ferrement au monde qui puisse mordre dessus.

Quand le roi Pinard fut oint de cet onguent, il s'arma le mieux qu'il lui fût possible; puis quand il fut prêt, monta à cheval promptement, car il avait grande volonté de trouver Galien pour combattre contre lui.

Le roi étant prêt de partir, appela tous ses barons, et leur dit à haute voix :

— Seigneurs, je m'en vais pour combattre ce chrétien, c'est pourquoi je vous prie que personne ne me suive, car j'ai espérance qu'aujourd'hui je vous l'amènerai vif ou mort; vous dites qu'il est si fort et si vaillant, mais vous verrez qu'avant qu'il soit nuit, il aura trouvé plus fort que lui.

Mais dit un commun proverbe : que qui croit battre est souvent battu; ainsi arriva-t-il au roi Pinard, car il se promettait la victoire sûre, mais tout fut autrement, comme vous le verrez ci-après.

## CHAPITRE XVIII

**Comment le roi Pinard s'en alla en une profonde vallée où il trouva Galien, qui dormait, et comment son cheval Marcepin l'éveilla en frappant du pied quand il vit venir le roi Pinard.**

Le roi Pinard prit congé de tous ses gens, puis marcha tant qu'il arriva en une profonde vallée en laquelle était Galien, qui reposait; il avait passé son bras dans la bride de son cheval. Quand Pinard l'aperçut, il le connut aux marques qu'on lui avait désignées. Marcepin voyant son maître qui dormait, et aussi connaissant (par le vouloir de Dieu) que Pinard était son adversaire, il frappa du pied droit un si grand coup que Galien fut étonné; il regarda à côté de lui et vit Pinard qui venait droit à lui à toute bride, dont Galien n'eut aucunement peur, quoiqu'il fût désarmé. Quand le roi Pinard fut près de Galien, il lui cria à haute voix :

— Chevalier, tu périras aujourd'hui de ma main, mais je ne te toucherai pas que tu ne sois armé en guerre; je te remercie dit Galien, car je prierais tes dieux qu'ils te rendent la pareille, mais ils n'ont aucun pouvoir.

Quand Pinard entendit ces paroles, il en fut courroucé. Galien s'arma donc promptement, puis monta sur Marcepin : Pinard lui demanda s'il était de Gênes, et d'où il venait; Galien lui dit que non, mais qu'il venait du camp de Charlemagne pour venger la mort des douze pairs de France. Quand Pinard l'entendit ainsi parler, il cria à haute voix :

— Chrétien, montre-toi tel que tu es, car aujourd'hui je te rendrai au roi Marsille, vif ou mort.

Galien fut courroucé d'ouïr telles paroles, et dit à Pinard :

— Païen, tu pourrais bien te tromper.

Ils mirent leurs lances en arrêt, puis piquèrent des deux, et se donnèrent plusieurs coups ; mais Pinard avait la peau aussi dur que le fer de la lance de Galien, car il lui donna plusieurs coups sans pouvoir la percer. Alors, Pinard dit à Galien :

— Tu as un noble courage : je te prie derechef de me dire si tu es du sang du duc Régnier le hardi.

Quand Galien entendit que le roi Pinard voulait savoir d'où il était, il lui dit :

— Païen, il n'est pas temps de parler de cela, mais il faut voir qui aura la victoire.

Pinard fut encore plus surpris du grand courage de Galien ; ils se donnaient de grands coups de sabre, tellement que Pinard abattit l'escarboucle du heaume de Galien.

Quand Galien sentit le coup, il fut irrité, et de sa Flamberge donna un tel coup à Pinard sur l'épaule, qu'il lui coupa toute sa cuirasse, mais il ne put entamer la chair. Galien fut bien étonné de ce qu'il ne pouvait faire sang au païen, et s'écria :

— Oh! Flamberge, ma bonne épée! d'où procède que vous ne pouvez entrer dans la chair de ce païen ?

Pinard entendant ces paroles, lui dit :

— Français, tu pourras connaître tantôt ce que je suis ; pense et crois fermement que tu ne pourras pas faire sang ; car, quand tu frapperais sur moi de ton épée dix jours entiers, et que je fusse tout nu, tu ne me saurais faire aucun mal ; crois qu'hier je terrassai Roland de dessus son cheval, puis j'allai jouter contre le comte Olivier, auquel je coupai la tête. Et si de plus, j'ai fait mourir de cette épée plus de cinq cents chrétiens, c'est pourquoi tu peux croire que c'est fait de toi.

## CHAPITRE XIX

Comment Galien abattit Pinard par terre, et coupa la moitié du cou de son cheval, et aussi comment Galien tua Brufelle, et donna son cheval à Pinard.

Or, Galien ayant entendu les paroles du roi Pinard, il lui dit :

— Païen, crois certainement qu'hier je trouvai un vaillant, comme tu le sais, et si pourtant je le mis à raison, toi qui crois me faire peur de ton langage, je te montrerais ce que je sais faire.

Quand Pinard entendit ainsi parler Galien, il dit : Défends-toi donc à cette heure, et te garde bien de moi.

A cette parole, ils vinrent l'un contre l'autre, Pinard crut frapper Galien sur le heaume, mais il para le coup ; après qu'il l'eut paré, il donna de la Flamberge un tel coup à Pinard, qu'il le jeta par terre, et la moitié du cou de son cheval fut coupé ; quand Galien le vit ainsi tomber, il lui dit :

— Païen, tu as vu ce que mon épée sait faire.

Quand Pinard entendit parler Galien de la sorte, il lui dit :

— Si je suis à terre sans cheval, crois-tu m'avoir vaincu ? Ne sais-tu pas bien que ce matin, quand je suis arrivé vers toi que tu dormais, j'aurais pu t'ôter la tête de dessus les épaules si j'eusse voulu ?

— Tu dis vrai, dit Galien ; aussi tu peux t'assurer que je ne te toucherai pas que tu ne sois monté à cheval comme moi.

Au moment qu'ils parlaient ensemble, Galien regarda derrière lui, et aperçut un païen qu'on appelait Brufelle, qui était neveu de Pinard : Brufelle était embusqué près de là, afin que si Galien eût pris Pinard, il fût venu et l'eût secouru. Aussitôt que Galien l'aperçut, il piqua son cheval Marcepin et l'approcha, disant :

— Païen, allons vitement les armes en main.

Galien et Brufelle mirent donc leurs lances en arrêt, puis piquèrent des éperons pour venir l'un contre l'autre et se portèrent de grands coups ; mais Galien les frappa de si grande force, qu'il lui passa sa lance au travers du corps dont il tomba mort. Galien prit le cheval de Brufelle et le mena à Pinard en lui disant :

— Tu m'as fait un plaisir, et moi je t'en fais un autre en te donnant ce cheval.

Alors Pinard lui repartit :

— Je ne te remercie pas, car le cheval est à mon neveu que tu viens de tuer ; mais je fais vœu à mes dieux, qu'avant que je parte d'ici, je t'ôterai la tête de dessus les épaules.

Galien dit au païen :

— Montre à ton tour ce que tu sais faire, et ne te vante pas tant.

Ils recommencèrent leur bataille plus fort que devant : Galien frappait sur Pinard courageusement, et Pinard frappait sur Galien de telle façon, qu'il lui abattit un sourcil de l'œil, dont le sang coulait fortement. Pinard, qui avait grande joie d'avoir fait un tel coup, dit à Galien :

— Que te semble-t-il de mon épée ? tu n'as jamais trouvé un tel barbier.

Quand Galien vit raillerie de Pinard, il pria Notre-Seigneur qu'il lui plût être à son secours.

Après qu'il eut fait son oraison, il reprit Flamberge son épée et en donna de si grands coups à Pinard, qu'il emporta la manche de sa cuirasse et coupa la boucle de dessus, de façon qu'il lui mit le bras nu, puis derechef il frappa sur la chair nue ; mais l'épée rebondit dont Galien fut fort étonné, puis dit à Pinard :

— Ah! païen, que maudit soit ton cuir, tant il est dur, car je crois que le marbre ni le diamant ne l'est pas plus.

Pinard et Galien frappaient l'un sur l'autre de furieux coups, mais ils ne pouvaient se rien faire. Quand Pinard vit que Galien approchait, il vint à lui et lui dit :

— Si tu veux, nous ferons une trêve pour jusqu'au jour, car tu vois que la nuit s'approche ; de

plus, je suis si las que je ne peux plus soutenir, et demain nous reviendrons achever notre bataille.

Galien en fut content, car il était aussi fort fatigué : il lui dit qu'il lui donnait congé pour jusqu'au lendemain matin, mais que pour lui il se tiendrait là, et qu'il n'avait ni faim ni soif, mais qu'il était bien fâché pour son cheval qui n'avait ni foin ni avoine.

Pinard lui dit :

— Chrétien, si tu veux venir avec moi, je te jure foi et loyauté que je tiendrai bien à honneur que tu viennes dans ma tente; ton cheval aura du foin et de l'avoine en abondance, et je te promets que nul païen ne te fera aucun déplaisir.

Après que Galien eut entendu son discours, il lui dit :

— Païen, me puis-je fier en toi?

— Oui, dit Pinard, en foi de chevalier.

Alors Galien consentit d'aller avec lui, il le mena en sa tente et le régala toute la nuit fort honorablement; Galien en fut très-content, car le païen lui tint sa parole.

## CHAPITRE XX

**Comment Galien vint le lendemain matin heurter à la porte du roi Pinard, en lui disant qu'il se levât, et qu'il était temps de compter avec son hôte, et comment, en s'en retournant au champ de bataille, il rencontra quatre Turcs, dont il en tua trois.**

Le roi Pinard, sur la foi de roi, mena Galien loger avec lui en sa tente; lorsqu'ils furent arrivés, les païens accouraient au-devant d'eux, croyant qu'il amenait Galien prisonnier; ils lui demandèrent comment il avait pris ce chrétien : à ces paroles il répondit qu'il ne l'avait point pris, car c'est le meilleur chevalier que jamais porta armes. Incontinent Pinard ordonna qu'on traitât Galien comme sa propre personne, et son cheval Marcepin comme les siens : les palefreniers prirent aussitôt ledit cheval et le pansèrent comme il leur avait été ordonné. Ensuite Corsuble mena Galien dans la tente de Pinard, puis se désarma pour prendre sa réfection; le souper fut très-promptement servi, car Pinard se piquait d'honneur de bien régaler Galien; chacun prit sa réfection selon son appétit.

Après souper, ils devisèrent de leurs faits, ainsi que des assauts qu'ils avaient faits l'un contre l'autre en se combattant: le roi Pinard fit apporter ses armes et montra à Galien comme il les lui avait brisées. Quand Galien les vit, il dit au roi Pinard :

— Je ne suis pas armurier pour me faire voir vos armes; si je les ai gâtées, je ne peux pas les raccommoder : je te prie, fais-moi bonne chère, seulement, comme tu l'as promis.

Le roi Pinard lui dit :

— Chevalier, ne vous fâchez point si je vous parle de mes armes, car naturellement la chose qui touche au cœur ne se peut sitôt oublier. En outre, je suis surpris comment vous avez pu faire pour me briser mes armes, qui sont si fortes; je n'ai jamais trouvé votre semblable.

Après plusieurs discours, le roi Pinard commanda à son neveu Corsuble qu'il allât faire préparer un lit magnifique pour Galien, afin qu'il pût bien reposer.

Cela étant fait, Pinard dit à Galien qu'il se pouvait aller reposer quand il lui plairait, ce qu'il accepta sur-le-champ. Corsuble conduisit Galien dans ladite chambre, où il se coucha et dormit à son aise.

Le lendemain matin, Galien se leva et appela Corsuble; il le pria humblement de lui aider à s'armer, et il le fit volontiers; comme il l'armait, il le pria d'éprouver leur force ensemble, ce que Galien lui octroya.

— Corsuble, lui dit-il, quand toi et moi éprouverons notre force ensemble, pour le plaisir que tu me fais, je t'en rendrai un autre, car je te promets que si je t'atteins de mon épée Flamberge, je t'ôterai la tête de dessus les épaules.

A qui Corsuble répondit :

— On verra qui aura la victoire.

Galien fit amener son cheval et monta dessus, il prit sa lance en main, puis alla heurter deux ou trois coups à la porte de Pinard et lui dit :

— Allons achever notre bataille.

Aussitôt Pinard se leva et fit préparer ses armes : Galien se mit toujours en chemin; étant arrivé près d'un bois, il trouva quatre Turcs messagers du roi Marsille; Gallien prit sa lance et leur passa au travers le corps, à l'exception du quatrième, qui prit la fuite et alla vers Pinard lui dire :

— Sire, nous étions quatre messagers qui vous apportaient des lettres du roi Marsille, mais un chrétien en a tué trois, et moi je me suis échappé du mieux qu'il m'a été possible.

Quand Pinard l'entendit, il dit :

— C'est le chevalier qui a couché ici, qui est le plus vaillant du monde.

Il se fit armer promptement pour l'aller trouver. Quand Galien le vit, il lui dit :

— Vous avez longtemps pris votre repos, ceux qui ont envie de faire une grande journée ne doivent pas tant dormir.

Pinard dit :

— J'étais si las de la bataille que nous fîmes hier, que je ne pouvais m'éveiller, j'ai encore les yeux tout endormis.

Galien lui dit :

— Allons, païen, il nous faut recommencer, peu m'importe si vous êtes endormi, car je vous éveillerai bien.

Le roi Pinard entendant cela, se mit en champ de bataille, et incontinent mirent leurs lances devant eux, puis piquèrent leurs chevaux l'un contre l'autre et se rencontrèrent de telle façon, que les fers et les fûts de leurs lances sautèrent en l'air; après cela ils prirent leurs épées et s'en donnèrent de rudes coups, mais ils ne se purent rien faire. Galien ayant volonté de mettre fin à la bataille, leva son épée Flamberge de telle façon, et en donna au roi Pinard un tel coup dessus son

heaume, que la coiffe ni le cercle ne servirent de rien, car il le mit en pièces, et le coup glissa sur l'épaule droite qui la lui mit à découvert.

Quand Galien eut fait ce coup, il crut avoir mis fin à la bataille; mais il fut étonné lorsqu'il vit qu'il ne l'avait point blessé; il leva derechef son épée et le frappa sur les bras nus, mais l'épée n'entrait point et rebroussait. Quand Galien vit que son épée ne pouvait entamer la chair du roi Pinard, il fut encore plus surpris que devant, car il ne savait pas que ledit roi avait oint son corps d'un onguent qui le rendait invulnérable; mais il s'étonnait grandement d'où procédait qu'il ne pouvait faire sang au païen, et qu'il mettait en pièces sa cuirasse qui était de fer.

Ainsi, comme le roi Pinard combattait, il y avait trente païens qui s'étaient embusqués au plus près de l'endroit de la bataille, lesquels, quand ils virent que Galien eut fait ce coup, ils commencèrent à courir sur lui pour le mettre à mort; mais Galien les voyant venir, dit au roi Pinard :

— Comment, païen, veux-tu ainsi user de trahison contre moi? est-ce la foi que tu m'as promise? J'avais confiance en ta promesse, mais je vois bien maintenant que tu es un fourbe, car tu as fait venir ici ces païens pour me vaincre et dommager mon corps, cela ne procède pas d'un noble courage, mais d'un lâche; j'ai cru à ta parole, et je ne t'ai pas cru capable de me trahir de la manière; mais pour cela je ne me déconforte point, je te promets quand je t'aurai vaincu, que si je les rencontre, je les payerai de telle façon que jamais ils ne s'embusqueront pour faire trahison.

Quand Pinard entendit Galien, et qu'il vit les trente païens, il les fit retourner d'où ils étaient venus, car il se croyait assez fort pour le vaincre lui seul.

## CHAPITRE XXI

**Comment Galien combattait le roi Pinard avec un gros bâton, dont il l'abattit par terre, lui et son cheval, puis le jeta dans la rivière.**

Recommençant la bataille plus fort que devant, le roi Pinard frappa Galien si rudement dessus son heaume, qu'il en emporta une grande partie; quand Galien sentit le coup, il en fut fort courroucé, il appointa Flamberge droit à la gorge du roi Pinard, car elle était toute nue, mais il ne put le blesser aucunement, dont il fut fort étonné. Il leva les yeux au ciel et dit :

— Jésus! fils du Dieu vivant, consolateur de ceux qui vous prient de tout leur cœur, je vous supplie par votre bénite passion, laquelle vous avez voulu souffrir pour nous en l'arbre de la croix pour nous racheter des peines de l'enfer, qu'il vous plaise me faire connaître comme je pourrai vaincre ce païen.

Après qu'il eut fait sa prière, ils se mirent derechef en bataille, mais telle chose que Galien fît, il ne le put blesser ni endommager. Le roi Pinard vit le courage de Galien et lui cria :

— Chrétien, penses-tu à cause que j'ai la chair nue, que tu me pourras blesser? tu te trompes, et tu peux connaître qu'aujourd'hui je te ferai comme j'ai fait au comte Olivier, auquel j'ai passé mon épée au travers du corps.

Galien l'entendant parler de la manière, se mit dans une grande fureur contre lui, et par le vouloir de Dieu il s'imagina que, puisqu'il ne pouvait blesser Pinard avec son épée, il lui fallait prendre un gros bâton pour combattre contre lui. Il demanda permission au roi Pinard de descendre de dessus son cheval, faisant feinte que ses sangles étaient détachées, ce que Pinard lui accorda.

Aussitôt que Galien eut mis pied à terre, il ôta ses éperons, puis déceignit son épée et la pendit à l'arçon de la selle; dans le moment, il aperçut dans un buisson un gros bâton de néflier; il le coupa et alla droit au roi Pinard, lequel croyait que Galien voulait se rendre à lui, mais c'était bien le contraire, car Galien vint au roi Pinard et lui dit :

— Allons, païen, je veux essayer ce bâton sur ton corps, il faut finir ta vie par quelque endroit.

Incontinent le roi Pinard, qui était à cheval, vint à toute bride sur Galien; il leva son épée, croyant l'en frapper, mais Galien leva son bâton et en donna un tel coup au roi Pinard dessus le poignet, qu'il lui fit tomber son épée, puis il lui en donna un autre coup sur la tête, dont il le jeta par terre, puis se jeta sur lui et lui donna tant de coups de bâton que le sang lui sortait de toutes parts. Après que Galien l'eut battu de cette façon, et qu'il ne remuait plus ni pieds ni jambes, il le prit par les cheveux et le traîna dans la rivière qui était proche de là.

## CHAPITRE XXII

**Comment Galien eut vaincu le roi Pinard et qu'il l'eut jeté dans la rivière, il vint à lui trente païens qui s'étaient embusqués pour venger la mort du roi Pinard.**



Une fois que Galien eut vaincu le roi Pinard et qu'il l'eut jeté dans la rivière, il vint à lui trente païens qui s'étaient embusqués dans un bois, croyant venger la mort dudit Pi-

nard. Quand Galien les aperçut, il monta aussitôt sur son cheval, il n'y fut pas plutôt monté qu'il fut environné de tous côtés de ces trente païens, qui l'attaquèrent rudement; mais Galien se défendait avec un merveilleux courage, car de son bâton il jetait par terre tout ce qu'il pouvait attraper.

Comme il combattait vaillamment avec son bâton, il y en eut un qui le coupa en deux, ce qui chagrina fort Galien, car il pensait que ces maudits païens eussent la chair aussi dure que celle de Pinard; mais comme il n'eut plus de bâton pour combattre ses ennemis, il tira Flamberge son épée, et en donna de si grands coups à un des païens, qu'il le tua.

Quand Galien vit qu'ils n'avaient pas la peau dure, il fut bien joyeux; il prit courage et se mit si avant dans la bataille contre lesdits païens qu'il les tailla tous en pièces. Derechef, il en sortit dix autres du bois, lesquels vinrent incontinent se jeter de tous côtés sur Galien; il semblait véritablement qu'ils le voulaient confondre; mais quand il les vit il se prit à dire :

— Je vois bien maintenant qu'aujourd'hui c'est la fin de ma vie; je ne verrai jamais Constantinople, ni ma mère, ce qui m'afflige beaucoup. Hélas! mon père Olivier, et vous, mon oncle Roland, je m'étais mis en campagne suivant l'ordre de ma mère, pour vous chercher et avoir de vos nouvelles, mais je vois bien qu'il me faut mourir sans avoir cette consolation, si le noble empereur Charlemagne ne me donne un prompt secours, car autrement c'est fait de moi.

Et nonobstant tous les regrets, il se défendait vaillamment, car le courage lui venait quand il pensait à toutes ces choses.

## CHAPITRE XXIII.

**Comment Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Richard, Salomon et Béranger se mirent derrière une roche pour se sauver, et comment ils vinrent au secours de Galien.**

Dès que le roi Marsille eut défait les douze pairs, dont il n'en restait plus que six, lesquels il croyait morts, incontinent il fit sonner ses cors et buccines, et fit lever les tentes et pavillons, puis se mit en marche pour s'en retourner.

Le noble Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Richard, Salomon et Béranger se cachèrent derrière une grosse roche pour panser les plaies de ceux qui avaient été blessés. Pensez le chagrin où ils étaient alors! Comme ils étaient à se soulager, ils entendirent la voix de Galien, qui les regrettait; et ainsi, comme ils regardaient de côté et d'autre, ils s'aperçurent que Galien était environné de toutes parts de Turcs et païens, lesquels lui lançaient des dards et de grands coups d'épieux pointus.

Quand Olivier aperçut l'outrage que l'on faisait à Galien, l'amour naturel le contraignit de lui donner secours, et dit :

— Ah! Roland, mon cher ami, n'entendez-vous pas les regrets que fait ce jeune chevalier, lequel combat contre les Turcs? Ne voyez-vous pas le courage qu'il a? car s'il voulait s'enfuir, tous ces païens ne seraient pas capables de le retenir; certes ce serait une grande honte si nous le laissions mourir ainsi sans lui donner secours; je vous promets que je suis délibéré de lui aller aider; je crois que vous me seconderez.

Quand Roland entendit le grand courage d'Olivier, tout blessé qu'il était en plusieurs parties de son corps, il lui dit :

— Hélas! mon très-cher et loyal ami, comment vous est-il possible de porter vos armes, puisque votre noble corps est si navré de toutes parts?

Olivier lui dit :

— Je vous prie de me laisser aller, j'ai confiance en Dieu, j'espère encore lui donner secours.

Et tous les autres pairs, à son imitation, en dirent autant. Roland les arma le mieux qu'il put, puis les aida à monter à cheval, et chacun prit son épée; le noble Roland monta sur Valentin, son bon cheval, puis tira Durandal, son épée, se mit le premier en chemin, et les autres le suivirent.

Quand Galien les aperçut, et qu'il vit les croix rouges briller, son cœur fut fort joyeux, il commença par dire :

— Oh! Jésus-Christ! rédempteur de tout le monde! aujourd'hui je ne compte rien sur ma vie, mais faites que je puisse voir, auparavant de mourir, le duc Roland et mon père Olivier, de qui j'ai tant ouï parler.

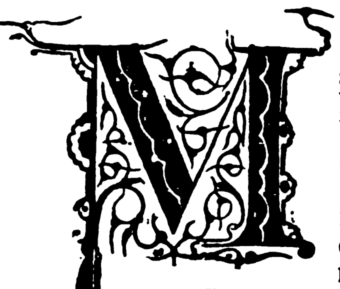
Enfin, disant ces paroles, ou semblables, il frappait toujours sur les païens; Roland donna, au premier qu'il rencontra, un tel coup qu'il le fendit en deux; au second, il lui abattit le bras droit, et au troisième, il lui ôta la tête de dessus les épaules.

Le comte Olivier faisait de son côté un pareil carnage. Des trente païens qui avaient attaqué Galien, il s'en sauva très-peu; et de ceux qui restèrent, il y en eut un qui assura à Roland que c'était le traître Ganelon qui les avait vendus au roi Marsille moyennant de grands trésors; puis, quand le païen eut dit cela, il se sauva à toute bride pour aller annoncer au roi Marsille que Roland et Olivier étaient encore en vie, et que le roi Pinard avait été tué par un jeune chevalier nommé Galien.



## CHAPITRE XXIV

Comment les nouvelles étant apportées au roi Marsille, que Roland et Olivier étaient encore en vie, le roi Marsille envoya trente mille Turcs pour les combattre.



Marsille, entendant les nouvelles que Roland et Olivier étaient encore existants, fut bien étonné, et commença à dire en cette manière :

— Et comment ! je croyais qu'ils fussent morts depuis hier.

Incontinent il fit monter à cheval trente mille païens, lesquels vinrent promptement à Roncevaux, où étaient les six pairs de France ; ils se mirent en champ de bataille les uns contre les autres. Le noble Roland et le comte Olivier faisaient un tel carnage que c'était merveille de les voir, et aussi le jeune chevalier Galien faisait de très-grands exploits ; les païens fuyaient tous devant lui ; dans ce sanglant combat il resta plus de deux mille Turcs sur la place.

Un maudit païen qui était là, voyant la bravoure que faisaient les six pairs contre les Turcs, jeta son épieu de toute sa force, dont il blessa beaucoup Olivier ; quand il se sentit blessé, il courut sur lui avec Haute-Claire, son épée, et en frappa rudement ce païen, mais il ne put l'endommager, car son épée rebroussait contre la peau de ce barbare. Quand il vit que son épée n'avait point de puissance, il commença à dire :

— O Rédempteur de tout le monde ! ayez pitié du reste de la noblesse chrétienne ! protégez-nous, s'il vous plaît, dans ce péril, contre les ennemis de votre saint nom ! O Haute-Claire, mon épée ! j'ai vu, quand vous aviez mille païens devant vous à combattre, que c'était peu de chose pour vous, et maintenant vous ne pouvez avoir victoire d'un seul !

Olivier, voyant qu'il était blessé, fut s'appuyer contre une roche qui était près de lui. Le païen, qui l'avait ainsi blessé, le voyant dans la défaillance, fut droit à lui pour lui couper la tête, afin de la porter au roi Marsille ; mais Galien, voyant l'audace de ce Turc, lui cria :

— Demeure là, maudit païen ! laisse ce généreux chrétien, car tu vas le frapper lorsque tu vois bien qu'il n'a plus de force ni vertu ! mais viens plutôt à moi et nous combattrons ensemble.

Quand le païen l'entendit, il fut droit à lui et s'entreprirent l'un et l'autre, mais Galien donna un tel coup au païen qu'il lui fendit la tête.

Quand Olivier vit que Galien l'avait vengé de ce que lui avait fait ledit païen, il en fut joyeux et dit :

— O mon Dieu ! faites-moi connaître ce généreux chevalier, car il me semble que l'épée qu'il porte est celle du roi Hugon, dont je manquai d'avoir la tête tranchée à l'occasion de la belle Jacqueline, à qui j'avais promis foi et loyauté de mariage.

En disant ces paroles, il arriva un espion païen qui venait d'épier l'armée de Charlemagne, qui s'approchait de Roncevaux ; il cria à haute voix :

— Seigneurs païens, je viens de la découverte, où j'ai aperçu l'armée de Charlemagne qui vient en grande diligence ; elle n'est pas à plus d'une lieue d'ici ; il y a bien cent mille combattants. Croyez-moi, fuyez promptement à l'armée de Marsille.

Quand ils entendirent ces nouvelles, ils prirent aussitôt la fuite, car ils ne jugèrent pas à propos d'attendre l'arrivée de Charlemagne. Roland et Galien leur firent la conduite à grands coups de sabre jusqu'au camp du roi Marsille.

Étant de retour, Olivier admirait la générosité du jeune chevalier, et il prit de là occasion de lui dire :

— Je vous prie, dites-moi qui vous a donné cette bonne épée ? Car, certes, vous en faites bon usage.

Galien lui fit un récit comme le roi Hugon lui avait donnée, et comme il était fils du comte Olivier, qui l'avait engendré, à Constantinople, avec la fille du roi Hugon, nommée Jacqueline, et qu'il s'était mis en campagne pour le chercher ; que sa mère, Jacqueline, et lui, avaient souffert plusieurs mauvais traitements de leurs parents ; que, peu de temps après sa naissance, on lui avait donné le nom de Galien.

Quand Olivier eut entendu tout ce récit, il connut aisément que ledit Galien était son fils ; incontinent les larmes lui sortirent des yeux, et aussitôt il se jeta au cou de Galien, lui disant :

— O mon cher enfant ! plein de noblesse et de courage en tous faits, crois fermement que je suis ton père, le comte Olivier, qui, au retour de Jérusalem, passai à Constantinople avec Charlemagne ; là, je fis connaissance avec Jacqueline, elle me donna son amour pour la promesse que je lui fis de l'épouser, et voilà comme je vous ai engendré ; vous pouvez être sûr de ce que je vous dis !

En disant cela, il pleurait amèrement, en songeant au passé ; de plus, il ne pouvait presque plus se soutenir, car il perdait son sang de tous côtés ; Galien le descendit de dessus son cheval, le plus doucement qu'il put, et le coucha à terre, puis dit :

— O terrible mort ! épargne mon père, Olivier ! Hélas ! que dira ma mère, quand elle saura la mort d'une personne pour qui elle a toujours eu une tendre amitié ! O Charlemagne ! fleur de la chevalerie, que tu auras le cœur marri, quand tu apprendras la mort d'un si vaillant chevalier !

En disant cela, il regarda Olivier, à qui les larmes sortaient des yeux comme des fontaines ; il n'y eût cœur qui n'en eût été touché.

## CHAPITRE XXV

Comment le comte Olivier reconnut Galien son fils, et comment il appela son cher ami Roland, pour lui dire que le jeune chevalier Galien était son fils, et ensuite il rendit l'âme à Notre-Seigneur Jésus-Christ.



ous pouvez croire la joie qu'eut Olivier de la connaissance de Galien, son fils; et, comme Olivier était couché entre les bras de son fils, il appela son ami Roland, et lui dit :

— Je sens bien que ma fin est proche, mais je dois bien louer Notre-Seigneur des bonnes nouvelles qu'il m'a envoyées. Croyez, mon cher ami, lui dit-il, que ce jeune chevalier que vous voyez est mon fils, et par conséquent votre neveu; je l'ai engendré avec la belle Jacqueline, fille du roi Hugon de Constantinople, dans le temps que nous revenions de Jérusalem avec notre bon empereur Charlemagne, et le lendemain que nous bouleversâmes la grande salle du roi Hugon; je vous le recommande, car dans peu de temps je rendrai l'esprit.

Quand Roland entendit ainsi parler Olivier, le cœur lui soupira tendrement, et, en pleurant, il embrassa Galien, qui avait les larmes aux yeux; puis il prit un anneau qu'il avait au doigt et le donna à Roland, disant :

— Je vous salue de la part de Belleaude, qui m'a chargé de vous donner cet anneau.

Quand Roland entendit des nouvelles de sa chère amie, le cœur lui tressaillit de joie, et il dit à Olivier :

— J'ai le bonheur d'apprendre par votre fils des nouvelles de ma chère Belleaude.

Peu de temps après, Olivier jeta un grand soupir en disant :

— Dieu tout-puissant! faites-moi miséricorde, et ayez pitié de ma pauvre âme!

Après que le comte Olivier eut achevé son oraison, il leva les yeux aux ciel, mit ses bras en croix, puis rendit l'esprit à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Roland, qui était là, voyant mourir son cher ami, commença à pleurer amèrement celui qui avait été le fléau des infidèles et le zélé protecteur de la religion catholique. Galien était encore dans une plus grande tristesse, il embrassait son père et fondait en larmes, murmurant ainsi :

— O cruelle mort! pourquoi m'as-tu sitôt enlevé mon père? lui qui était le réconfort des chrétiens et l'aumônier des pauvres. Hélas! que dira ma mère, quand elle saura sa mort? Certes, elle mourra de chagrin! Et, comme le jeune chevalier était dans ses cuisants regrets sur la mort du comte Olivier, son père, l'archevêque Turpin arriva la moitié de la tête emportée; il dit à Roland :

— Mon doux ami, venez-moi aider, s'il vous plaît!

Roland et Galien, le voyant dans ce triste équipage, coururent aussitôt à lui et le descendirent de dessus son cheval, puis le désarmèrent le plus doucement qu'ils purent; quand ils lui ôtèrent son casque de la tête, incontinent le sang et la cervelle tombèrent à terre, du coup qu'il avait reçu. Ils le couchèrent auprès d'Olivier; quand il fut là, il dit :

— Seigneurs, il nous faut prendre en patience ce fâcheux contre-temps, car je suis sûr et certain que le Seigneur nous donnera récompense.

Alors, connaissant qu'il était près de mourir, il fit sa prière à Notre-Seigneur, en disant :

— O Père Eternel! qui êtes dans le ciel, ayez pitié des douze pairs de France, lesquels ont toujours voulu exalter la sainte foi catholique!

En disant ces paroles, il trépassa. Quand Roland vit le bon archevêque Turpin mort, il se mit à pleurer en disant :

— Ah! noble Charlemagne, que tu perds aujourd'hui un noble chevalier! Certes, c'était le diamant sacerdotal, le miroir pastoral, le soleil ecclésiastique, et le véritable défenseur de la religion catholique.

## CHAPITRE XXVI

Comment Roland et Galien furent mettre plusieurs Turcs à mort.

Tout en se retirant à l'écart vers une roche, Galien vit six païens qui les épiaient; il le vint aussitôt dire à Roland. Ils montèrent à cheval dans le moment, et coururent sur les païens. Galien allait au-devant et Roland ensuite. Le premier païen qu'il rencontra, il le tua; il poursuivit le second, et lui fit la même chose. Roland frappait de Durandal, son épée, de telle force, que tout ce qu'il atteignait, il le mettait à mort; de six païens, il n'en échappa qu'un qui prit la fuite, et Gallien le poursuivait si rapidement, qu'il semblait la foudre; le païen ne se retournait aucunement. Quand Galien vit qu'il fuyait toujours, il frappa sur lui si fort, que Flamberge, son épée, se rompit en deux; quand il la vit ainsi rompue, il en fut fort chagrin, et dit :

— Un malheur ne vient jamais seul.



Dans le moment, il regarda par terre et y aperçut une belle lance; il descendit de dessus Marcepin pour l'aller prendre, puis il remonta vitement à cheval, courut après le païen, l'en frappa un si gros coup qu'il le tua.

Après avoir eu fait ce coup, Galien regarda derrière lui, croyant que Roland le suivait, mais il ne le vit point; il commença à blâmer Roland, et dit ainsi :

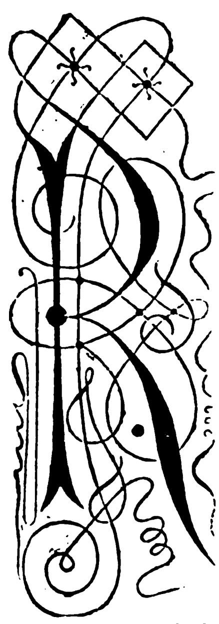
— Mon oncle, ce n'est pas la foi que vous avez promise à mon père.

Mais Galien avait tort de lui faire ce reproche, car son cheval était tué sous lui, et aussi, voyant que des douze pairs de France il n'y avait plus que lui, il tomba dans une si grande faiblesse, qu'à peine se pouvait-il soutenir. Roland prit Durandal en main, et, en la regardant, il pleurait, murmurant :

— O Durandal! ma bonne épée, hélas! il faut qu'aujourd'hui vous soyiez séparé d'avec moi. O réparatrice de la sainte foi catholique! O ennemie mortelle des infidèles! je prie le Rédempteur Jésus que nul ne te puisse posséder, s'il n'a intention d'augmenter la foi.

## CHAPITRE XXVII

Comment Roland, étant ainsi dans la défaillance, voulut rompre son épée contre une roche, mais il fendit la susdite roche, et comment Galien tua un païen.



oland, après avoir donné plusieurs regrets à son épée, vit une roche auprès de lui, et croyant rompre son épée, il en frappa contre ladite roche trois coups; mais, au dernier coup qu'il donna, il fendit la roche en deux. Quand Roland vit qu'il n'avait point endommagé son épée, et qu'il ne la pouvait casser, il eut grand déplaisir, car il appréhendait qu'elle ne tombât entre les mains des païens; il la jeta dans la rivière, puis fit sa prière au Seigneur.

Galien poursuivit le païen jusqu'à ce qu'il l'eût mis à mort; il retourna au lieu où était Roland, et trouva que son cheval était mort sous lui. Quand Galien vit que Roland était si mal fortuné, il en eut grand chagrin et dit à Roland :

— La fortune nous est contraire aujourd'hui, puisque vous avez perdu le meilleur cheval qui fût sur terre, et rompu votre épée; mais il nous faut prendre patience.

Et ainsi que Galien parlait à Roland, incontinent le noble duc changea de couleur et était à deux doigts de la mort. Quand Galien vit que Roland approchait de sa fin, il le pria de lui donner Durandal, son épée; Roland lui dit :

— Vous avez trop tardé à parler, car je l'ai jetée dans le ruisseau que vous voyez.

Et aussitôt Galien descendit de dessus son cheval et entra dans ce ruisseau pour chercher l'épée, mais il ne la trouva point, car ce ruisseau était si rempli du sang des morts qui étaient là, que l'aspect en était effrayant. Galien sortit hors du ruisseau et retourna vers Roland, lequel était couché à terre, priant Notre-Seigneur de lui donner une heureuse fin, et, après sa mort, son saint paradis; de plus, il dit :

— Oh! Seigneur, je vous prie de protéger mon oncle Charlemagne et Galien, afin qu'ils puissent venger la mort des barons de France! Hélas! mon Dieu, vous savez que je ne meurs que par les coups que j'ai reçus, mais je meurs dans la foi chrétienne, où il vous a plu que je naisse! Ayez pitié, mon Dieu! de tous ceux qui sont morts pour la même cause!

Incontinent que le noble Roland eut achevé son oraison, il fit le signe de la croix, joignant les mains vers le ciel, et rendit l'esprit à Notre-Seigneur. Quand Galien vit Roland mort, il était dans une grande tristesse; il prit le corps et le fut mettre au milieu d'Olivier et de l'archevêque Turpin, lesquels étaient étendus sur la terre contre une roche.

Quand Galien vit qu'il était demeuré tout seul, et qu'il n'avait point d'armes pour se défendre, il alla au côté de son père et prit son épée, puis dit:

— O bonne épée! ennemie mortelle des païens, je te prie qu'avant que je meure, tu m'aides à venger la mort de mon père et des nobles pairs de France.

Puis il mit l'épée à son côté, ensuite prit l'écu de son père et le mit devant lui. Quand il fut adoublé, il garda les morts toute la nuit à Roncevaux, afin que les bêtes sauvages ne les prissent, et quand il fut pour regarder, il aperçut les chevaux des trépassés qui traînaient les rênes de leurs brides; il leur alla ôter, afin qu'ils pussent pâturer l'herbe pour leur nourriture.

## CHAPITRE XXVIII

Comment Galien tua un païen qui venait chercher l'épée de Roland, et comment il vainquit le griffon.



ers minuit, Galien fut accablé de sommeil à cause du travail qu'il avait fait; il se coucha auprès de son père et s'endormit; aussitôt qu'il fut endormi, il vint un païen

au lieu où étaient couchés Roland, Olivier, l'archevêque Turpin et Galien, lequel cherchait leur épée; il vint à Roland, le tournait et retournait, croyant trouver Durandal son épée; il n'avait garde de la trouver, car il l'avait jetée dans un ruisseau comme il est dit ci-devant. Quand le païen vit qu'il ne la trouvait point, cela lui fit de la peine.

Dans ce moment, Galien s'éveilla et lui dit :

— Que fais-tu là?

Le païen lui répondit :

— Je cherche l'épée de Roland pour la porter au roi Marsille, car il m'a promis de me donner la terre d'Ogier-le-Danois si je la lui porte, et la nièce du roi Pinard.

Quand il entendit ainsi parler le païen, il commença à rire de sa folie, et lui dit :

— Crois-moi, va, Durandal est perdue, mais tu lui porteras celle d'Olivier, qui vaut son pesant d'or.

Alors Galien mit promptement la main à Haute-Claire, et en donna un si fort coup au païen sur la tête, qu'il lui fendit jusqu'aux dents, puis lui dit en se moquant de lui :

— Aujourd'hui tu m'aideras à garder mes parents.

Galien jura que toute la nuit il ne dormirait du grand déplaisir qu'il avait de ce que le païen cherchait Durandal; il regarda de côté et vit un arbre qui était près de lui, il s'en alla s'appuyer contre; il regarda de côté et d'autre, aussitôt il vit venir un grand griffon qui se disposait pour emporter le corps du noble baron à ses petits griffons; mais Galien voyant cela, commença par l'injurier, lui disant :

— Maudit animal! pourquoi n'as-tu pas pris ta réfection aux corps de ces malheureux païens, plutôt que de la venir prendre sur les corps de ces nobles Français qui sont chrétiens?

Il reprenait le griffon comme s'il eût eu l'entendement humain; il lui donna un tel coup qu'il lui abattit la tête, puis lui en porta un second dont il lui coupa une patte. Quand il eut vaincu le griffon, il passa le temps jusqu'au jour à le regarder.

## CHAPITRE XXIX

Comment Charlemagne arriva à Roncevaux, croyant donner secours aux douze pairs, et comment il les trouva morts, dont il manqua mourir de chagrin, et fit à ce sujet plusieurs lamentations.

Dès que le roi Charlemagne eut ouï les nouvelles que Godefroy de Bouillon lui apportait, il fit mettre ses gens en marche, afin de secourir les pairs qui étaient en danger; mais, lorsqu'il arriva à Roncevaux, il fut bien étonné quand il aperçut tant de morts de côté et d'autre; il manqua de s'évanouir, et s'écria :

— Hélas! qui me pourra dire des nouvelles de mon neveu Roland et des autres pairs de France; je crois qu'ils sont tous morts!

Incontinent les barons, gentilshommes et autres gens de la suite, reconnurent de leurs parents parmi les morts et en pleurèrent amèrement; il n'y a langue humaine qui puisse raconter leurs regrets.

Ainsi que Charlemagne criait à haute voix :

— Roland, où êtes-vous?

Galien, qui était à quelques distances de là, entendit le bruit qu'il faisait; il crut que c'était les païens qui venaient et cherchaient les pairs de France, et qu'ils voulaient emmener les corps en leurs pays. Aussitôt il monta sur Marcepin, et pendit à son cou l'écu de son père, lequel était pesant; puis il prit un pieu, et incontinent, alla droit où il entendait le bruit; mais quand il vit la croix flamboyer, il reconnut que c'était les Français, il fut droit à eux, et vint au lieu où était Charlemagne, qui reçut avec plaisir le salut de Galien, et étant passionné de savoir des nouvelles de son neveu Roland, d'Olivier et des douze autres pairs.

A cette demande, Galien répondit :

— Noble empereur, ne vous affligez point, mais prenez en gré cette mauvaise aventure, car je vous dirai que Roland est mort, ainsi que mon père, Olivier, et de tous les Français, il n'est demeuré que moi seul.

Quand Charlemagne entendit que son neveu Roland, Olivier et tous les pairs de France étaient morts, il commença à faire des cris et lamentations si pitoyables, qu'il n'est pas possible de les pouvoir exprimer. Il rompit son harnois, il se tirait les cheveux du grand deuil qu'il avait en son cœur, personne ne le pouvait consoler, et de la grande douleur qu'il avait, il se pâma plusieurs fois.

Après que le noble Charlemagne fut revenu de sa pamoison, il fit appeler Galien, et lui dit :

— Chevalier, je te supplie au nom du Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, que si tu sais le lieu où sont les corps de mon neveu Roland, d'Olivier et des autres pairs, tu me les montres, afin que je fasse sépulturer leurs nobles corps comme il leur appartient.

Galien lui dit qu'il le ferait très-volontiers, et qu'il savait bien où ils étaient.

Incontinent il le mena où était l'avant-garde, auprès d'une roche, et là étaient les nobles corps, couchés les uns près des autres. Or, pensez quels pleurs et gémissements furent faits, et principalement de Charlemagne, quand il vit son neveu étendu mort sur l'herbe, ayant les bras en croix; figurez-vous quelle douleur son cœur endurait, vu et considérant qu'il voit son propre sang répandu en la personne de son neveu, et aussi qu'il connaissait que toute la fleur de la noblesse de France était perdue; étant en cette douleur et tristesse, il commença par crier à haute voix, disant piteusement :

— O fleur de la chevalerie, le plus noble des nobles, le plus beau et le plus hardi de tous les vivants! toi qui étais le protecteur de la chrétienté!



toi qui étais l'ennemi mortel des infidèles! enfin, toi qui étais le refuge des pauvres. Hélas! cruelle mort! quel déplaisir t'avait fait ce noble corps qui aimait tant l'accroissement de la foi chrétienne?

En disant ces paroles ou de semblables, il fut embrasser son neveu Roland.

## CHAPITRE XXX

Comment, après que Charlemagne eut fait plusieurs lamentations sur la mort de Roland, son neveu, le traître Ganelon s'approcha et vint embrasser le noble Roland, faisant feinte d'être fâché de sa mort, afin que sa trahison ne parût point.

Sitôt que Galien eut montré à Charlemagne Roland et les autres pairs de France, le traître Ganelon se jeta sur le corps de Roland pour l'embrasser, faisant feinte d'être fâché de sa mort, mais il ne le faisait qu'afin qu'on ne s'aperçût de sa trahison; il affecta plusieurs regrets et lamentations en apparence, et disait :

— O maudits mécréants! que vous avait fait mon loyal ami Roland, qui était si bienfaisant à tout le monde; hélas! si j'eusse su cette mauvaise fortune, je me serais fait mettre en mille pièces pour le garantir de la mort. Hélas! j'ai perdu mon meilleur ami que j'eusse en ce monde.

Et disant ces paroles, il faisait semblant de déchirer ses habits; mais le traître disait en son cœur :

— Plût à Dieu que les païens t'eussent écorché tout vif, puis pendu après comme un larron.

Charlemagne pensait à le voir qu'il en était véritablement fâché. Tous les princes et barons étaient étonnés des regrets que faisait le traître Ganelon. Galien, voyant sa dissimulation, commença à dire à haute voix :

— Sire empereur, qu'attendez-vous tant? que ne faites-vous mourir ce traître? ne connaissez-vous pas tout ce qu'il fait? ce n'est que par grimaces. Croyez-vous qu'il a vendu les douze pairs au roi Marsille, et qu'il en a reçu de grands trésors? Je vous jure que si vous n'en faites justice, moi-même je lui ôterai la tête de dessus les épaules.

Quand Charlemagne entendit ainsi parler Galien, il fit prendre le traître Ganelon, mais il ne le voulut pas faire mourir sur l'heure, et dit qu'il le ferait punir selon son crime; il le fit mettre en garde, mais nonobstant, il trouva moyen et façon d'échapper, car il avait fait ferrer son cheval le devant derrière, et par cette ruse il évita la mort; mais par la suite il fit une pauvre fin, comme il en sera parlé ci-après.

Charlemagne regrettait toujours son neveu et les autres barons; et principalement Galien, qui pleurait amèrement la mort de son père Olivier. Charlemagne lui dit :

— Très-cher chevalier, je vous prie de laisser votre deuil, car vos larmes ni les miennes ne recouvreront notre perte; mais s'il plaît à Dieu, je ferai faire un monastère de Saint-Marcel, auquel je fonderai cent moines, lesquels prieront Dieu tous les jours pour leurs âmes, et les y ferai tous enterrer honorablement, ainsi qu'il convient à leur rang.

Il fit prendre les corps des barons et les fit embaumer; ensuite on fit leurs obsèques comme il est de coutume en pareil cas.

Incontinent que Charlemagne eut fait enterrer les corps des douze pairs, il se mit en chemin pour retourner en France; il appela Galien et lui dit :

— Chevalier, si vous voulez venir avec moi en France, je vous donnerai des terres, et vous ferai principal gouverneur de tout mon royaume.

A cette proposition, Galien répondit respectueusement, en disant :

— Sire empereur, Dieu vous rende le bien que vous me présentez. Je vous prie de m'excuser, car j'ai fait vœu à Dieu que jamais je ne cesserai de poursuivre les païens, jusqu'à ce que j'aie vengé la mort de mon père, et qu'à Belligant je n'aie tranché la tête, et mis le roi Marsille aux abois. Pour ce sujet, je vous prie, faites-moi donner tant de gens, afin que je puisse passer en Espagne.

Incontinent qu'il eut prononcé ces paroles, vinrent Hernaud de Belleaude, Girard de Vienne, qui lui présentèrent chacun trois mille hommes, en lui disant :

— Nous vous faisons serment que jamais nous ne vous délaisserons.

Galien les remercia grandement; Charlemagne versait toujours de grands pleurs et gémissements pour son neveu Roland et pour les autres pairs. Galien lui dit :

— Sire, il me semble qu'un homme sage comme vous, voyant qu'il ne peut recouvrer sa perte, ne doit pas ainsi se déconforter, mais il doit prendre courage et remercier Dieu de sa mauvaise fortune comme de la bonne; croyez, Sire, que Notre-Seigneur vous saura meilleur gré de venger la mort de ces nobles barons, que de pleurer davantage.

Incontinent Charlemagne fit préparer dix mille hommes, lesquels il donna à Galien avec une somme d'argent, puis aussitôt Galien prit congé de l'empereur pour poursuivre les païens.

---



## CHAPITRE XXXI

**Comment Galien prit congé de Charlemagne, puis alla en Espagne, accompagné de deux de ses oncles, Girard et Hernaud, pour trouver le roi Marsille.**



Galien prit congé de Charlemagne, et le remercia honnêtement des trésors qu'il lui avait donnés; mais avant le départ, Girard-le-Viennois avec ses deux fils, Beuves et Savary, et le hardi combattant Hernaud de Belleaude lui promirent sur leur foi, que tant qu'ils vivraient, ils lui donneraient secours; ils menèrent avec eux dix mille chevaliers bons combattants, lesquels lui promirent aussi fidélité.

Galien fit préparer son bagage, puis monta dessus Marcepin, son bon cheval; il pendit à son cou l'écu de son père Olivier, puis tira son épée Haute-Claire et baisa trois fois la croix, en priant Notre-Seigneur de lui faire la grâce de venger la mort de son père, de Roland et des autres pairs; puis dit :

— Haute-Claire, bonne épée, je suis indigne de te porter, je te prie qu'avant que tu sois séparée de moi, tu accroisses la foi chrétienne, comme tu fis entre les mains de mon père Olivier.

Puis il la baisa derechef, et la mit au fourreau.

Girard et Hernaud voyant le zèle de Galien, étaient surpris de sa prudence et hardiesse; ils l'embrassèrent en lui disant :

— Neveu, nous avons espérance en Jésus-Christ et en vous; nous espérons venger la mort de nos parents.

Incontinent il fit sonner les trompettes et buccine puis marchèrent vers l'Espagne. Alors la cour de Charlemagne fut en grande tristesse pour le départ de Galien, qui fit si prompte diligence, que bientôt il arriva devant Montfuseau, une des plus belles villes d'Espagne, fermée de murailles qui avaient trois toises d'épaisseur; dans icelle était la belle Guinarde, fille du roi Marsille, et nièce de Belligant. Elle était accompagnée de plusieurs païens qui la gardaient jour et nuit.

Après que Galien fut entré en Espagne, et qu'il se vit près de Montfuseau, il haussa son heaume et montra les forteresses à Girard de Vienne et à Hernaud de Belleaude, puis leur dit :

— Seigneurs, que vous semble-t-il de cette ville?

— Certes, dit Girard, il me paraît que c'est impossible de la prendre.

— Or, prenons courage, dit Galien, je vous assure que si vous me voulez croire, qu'en peu de temps nous la prendrons; mais il faut premièrement ranger nos troupes en bon ordre, car nous sommes peu de gens.

Galien ordonna cinq attaques, lesquelles il commanda la première, qui était de trois mille hommes; la seconde attaque fut commandée par Girard de Vienne, avec trois autres mille hommes; la troisième fut commandée par Hernaud de Belleaude, et mena avec lui deux mille hommes; la quatrième et la cinquième furent commandées par Beuves et Savary, avec chaeun mille hommes.

Après que Galien eut ordonné ces attaques, et que chacun fut à cheval, la lance en main, Galien regarda du côté d'un petit bois, et y vit cinq mille Sarrasins que Belligant envoyait au roi Marsille, pour aller attaquer Charlemagne, qui s'en retournait. Le commandant de ces Sarrasins s'appelait Mauprin; Galien le montra à Girard et à Hernaud, leur disant :

— Mes oncles, regardez combien de gens voilà près de ce bois, je veux savoir tout à l'heure qui ils sont.

Aussitôt il monta dessus Marcepin, et courut droit à eux; il les trouva qu'ils faisaient halte et dînaient. Galien fit signal à ses gens et leur dit :

— Seigneurs, qui a appétit mange; il nous faut fondre sur ces Sarrasins, et ne les point épargner.

Quand Galien eut donné courage à ses gens, il se mit en bataille, et c'était merveille de le voir. Girard et Hernaud firent aussi tel carnage que la terre était couverte de corps morts des Sarrasins; il n'en échappa point, excepté Mauprin, qui s'enfuyait parmi le bois; mais Galien le poursuivit si rapidement qu'il l'atteignit, et lui dit :

— Païen, ce sera honte à toi si tu te laisses tuer en t'enfuyant.

Quand Mauprin ouït ainsi parler Galien, il lui dit :

— Chrétien, tu es bien hardi de me poursuivre tout seul; car je te jure mon dieu Mahomet, que je te présenterai au roi Marsille.

Et après plusieurs paroles dites, ils commencèrent à piquer leurs chevaux et mirent leurs lances en arrêt, puis se donnèrent de tels coups que les deux champions chancelèrent longtemps sur leurs chevaux, et du coup que Mauprin donna à Galien, sa lance se brisa, et les morceaux sautèrent en l'air par pièces. Mais Galien revint dessus et le frappa de telle façon qu'il le fit tomber de dessus son cheval; puis il tira son épée Haute-Claire et lui voulut couper la tête.

Quand le païen se vit ainsi abattu, il demanda quartier, et le pria de lui sauver la vie. Galien dit :

— Je le ferai volontiers, car je suis tout humain; mais ne retombe plus entre mes mains.

Mauprin lui promit de lui révéler des secrets qui seraient bons. Et pendant que les deux champions se combattaient ainsi, Girard et Hernaud, Beuves et Savary prirent leur réfection de la viande que les Sarrasins avaient apportée pour eux.

## CHAPITRE XXXII

**Comment Galien prit Mauprin, qui s'enfuyait, et comment Mauprin lui promit de lui montrer des choses dont il lui en viendrait grand profit.**

— Païen, dit Galien, si tu me révèles quelque chose d'avantageux pour moi, je ne te ferai nul mal.

Alors Mauprin lui dit :

— Regardez, voilà un château le plus fort du monde ; il y a des vivres pour deux ans. Guinarde, fille du roi Marsille, est dedans ; je vous en ferai être le maître gouverneur, et me ferai baptiser.

Galien lui dit :

— Moi, je vous ferai général de mon armée.

Mauprin lui promit la foi, puis Galien le mena parmi le bois où étaient ses gens, lesquels il trouva prenant leur réfection des vivres qui appartenaient aux Sarrasins qu'ils avaient occis.

Quand Savary vit Galien qui amenait Mauprin, il commença à crier à haute voix :

— Où menez-vous ce Sarrasin? il ressemble mieux à un diable qu'à un homme.

— N'ayez peur, dit Galien, il m'a promis la foi qu'il me ferait entrer dans ce château que vous voyez ; il y a des vivres pour deux ans, et la belle fille du roi Marsille est dedans.

— Ma foi, dit Savary, ce n'est que pour sauver sa vie qu'il vous a dit cela ; bien fou qui se fierait en lui.

Savary appela Mauprin et lui dit :

— Ne me déguise point ton nom, ni d'où tu es.

Mauprin dit :

— Je suis Turc d'origine, il y a plus de dix ans que je crois en votre Dieu ; je ne suis pas baptisé, mais j'ai grande volonté de l'être.

Pendant que Savary parlait à Mauprin, Galien regarda du côté de Montfuseau, où il vit une clarté qu'à peine en pouvait-il supporter l'éclat.

## CHAPITRE XXXIII

**Comment Mauprin montra à Galien le château de Montfuseau, et lui fit un récit de la beauté de Guinarde, fille du roi Marsille.**

Après que Galien eut vu cette clarté, il appela Mauprin et lui demanda ce que c'était qui rendait une si grande clarté dans ledit château. Mauprin lui dit :

— C'est une escarboucle qui est posée sur un petit pilier d'or sur le donjon du château ; ladite escarboucle vaut plusieurs millions.

Quand Galien entendit cela, il fut joyeux ; il dit à ses oncles :

— Seigneurs, prenons courage, tâchons de prendre ce château, car si nous le pouvons prendre, cela nous fera honneur. Si nous le prenons, comme je l'espère, je vous assure que je ne le donnerais pas pour tout l'or du monde ; et aussi pour la belle fille du roi Marsille, je suis résolu de ne point partir d'ici que le château ne soit conquis.

A quoi ils consentirent tous, et lui promirent de se battre en braves. Mauprin dit :

— Seigneurs, ne pensez pas que vous le preniez de force, car quand toute l'armée de Charlemagne serait devant, vous ne le prendriez pas en deux ans.

Galien lui dit :

— Ami, dis-nous donc comment nous le pourrons prendre.

Mauprin dit :

— Il y a un petit bois près du château ; vous y laisserez vos troupes embusquées, et nous irons à la porte du château avec quarante de vos plus généreux soldats, et quand je serai près de la porte, j'appellerai le portier en grec ; il entendra que c'est moi : je lui dirai aussitôt qu'il m'ouvre la porte, que Belligant m'envoie vers Guinarde lui faire un message, et quand vous verrez la porte ouverte, vous sonnerez de votre cor pour donner le signal à vos troupes d'avancer diligemment.

Alors Savary était là, qui écoutait tout cela ; il commença à rougir et dit :

— Malheureux, qui se fiera en toi !

Galien dit :

— Je m'y fie bien, moi, car il m'a promis la foi.

Savary dit derechef :

— Je ne m'y fierais non plus qu'à un chien.

Galien dit :

Et moi j'ai bonne opinion de lui.

Il se mit donc en marche pour aller au château ; il ordonna ses gens et les embusqua dans ledit bois, avec ordre de venir à lui quand il sonnerait son cor. Alors Galien dit à Mauprin :

— Ami, allons faire notre entreprise.

— Volontiers, dit Mauprin.

— Il fut droit à la porte du château, et aussitôt il appela le portier en grec, et lui dit d'ouvrir, qu'il était messager de Belligant, qu'il apportait des lettres à la belle Guinarde, sa nièce, et qu'il lui amenait quarante des meilleurs chevaliers français, que Belligant lui envoyait pour la garder.

Le portier répondit :

— Très-volontiers, mais les quarante chevaliers n'entreront pas jusqu'à ce que j'aie porté les lettres à la belle Guinarde.

C'est pourquoi Mauprin resta à la porte avec les Français.

## CHAPITRE XXXIV

**Comment Galien entra dans le château de Montfuseau avec tous ses gens, et comment il trouva la belle Guinarde dans sa chambre.**



oyant cela, Durgrand (c'était le nom du portier) alla annoncer à Guinarde comme Belligant lui envoyait quarante des plus forts chevaliers qu'il eût pour sa garde. Quand elle ouït ces nouvelles, elle commanda que les portes fussent ouvertes, et qu'on les fît entrer. Le portier fit diligemment ce que Guinarde lui avait commandé.

Aussitôt que les portes furent ouvertes, Galien entra le premier, et ensuite son escorte de quarante hommes, puis il sonna de son cor, et tous ceux qui étaient embusqués dans le bois accoururent à la porte du château et entrèrent aussi dedans. L'alarme fut incontinent dans ledit château; Galien saccageait tous les païens qui se présentaient à lui; il monta droit à la chambre de la belle Guinarde, où il trouva des païens qui jouaient aux échecs, lesquels étaient vêtus de peaux de martres. Quand Galien les vit, il tira Haute-Claire, son épée, et en frappa de toutes parts les païens, qui prirent aussitôt la fuite. Girard et Hernaud n'en faisaient pas moins; Buves et Savary étaient aux basses-cours pour empêcher qu'il n'échappât personne dudit château; plusieurs des païens se jetaient des fenêtres en bas, croyant sauver leur vie; les autres se jetaient dans les fossés et se tuaient avant qu'ils fussent au fond.

La belle Guinarde voyant la défaite de ses gens, elle appela incontinent Mauprin et lui dit :

— Pourquoi m'avez-vous trahie ?

Il répondit :

— Je n'ai pas pu faire autrement. Il y a quelques jours que je menais cinq mille Turcs que votre oncle Belligant envoyait au roi Marsille, votre père; mais sitôt que nous fûmes embusqués dans un bois pour prendre notre réfection, le jeune chevalier Galien vint sur nous avec ses troupes et mit les cinq mille hommes à mort; et me croyant sauver la vie, je me mis en fuite; mais il me poursuivit si vivement qu'il me fut forcé de me rendre à lui, car il me voulait couper la tête. Alors je lui promis que s'il me sauvait la vie, je le ferais entrer en ce château, et que je l'en ferais maître et gouverneur; de plus, que je me ferais baptiser et croirais en son Dieu. C'est pourquoi, madame, j'aime beaucoup mieux que tous les païens soient morts que moi.

Quand Guinarde entendit ainsi parler Mauprin, elle ne sut plus que dire, sinon qu'elle dit à Mauprin :

— Dites-moi donc le nom de ce chevalier.

— Madame, je vous dirai que je l'ai entendu plusieurs fois appeler Galien; c'est l'un des plus vaillants chevaliers du monde.

Aussitôt que Guinarde entendit nommer Galien, elle changea de couleur et dit à Mauprin :

— C'est le jeune chevalier de qui j'ai tant ouï parler, c'est lui qui a coupé la tête à Malotru, et qui a jeté mon oncle Pinard dans la rivière, lesquels on tenait les plus forts de tout le monde; mais puisqu'il est si puissant, si beau et si vaillant chevalier, je veux lui donner mon amour, et de plus je me ferai baptiser, et suivrai de bon cœur la loi chrétienne, laquelle il professe, car je connais bien maintenant que la nôtre ne vaut rien.

Emery, qui était présent, ayant entendu la volonté de Guinarde, il dit :

— Certes, madame, bien malheureux serait l'homme qui refuserait un si beau don d'une personne pleine de beauté et aussi admirable que vous.

## CHAPITRE XXXV

**Comment la belle Guinarde s'étant mise à genoux, salua Galien humblement, implorant sa clémence, l'assura qu'elle désirait se faire chétienne.**



oyant que tout le tumulte était apaisé, Guinarde s'en vint bien courtoisement saluer les barons, en leur disant :

— Salut et honneur soit donné aux nobles chevaliers français.

Après les avoir salués, elle ajouta :

— Seigneurs, me voilà maintenant sous votre protection, c'est pourquoi je vous prie tous qu'il ne me soit fait aucun mal. Il y a un jeune chevalier nommé Galien, lequel je ne vois présentement avec vous, je lui voudrais bien parler quand il sera revenu.

En disant ces paroles, Galien arriva, qui descendait de la grosse tour du château; il salua Guinarde le plus honorablement qu'il lui fut possible, disant :

— Je vous salue, belle Guinarde.

Elle se jeta à genoux devant Galien, en lui disant :

— Chevalier, soyez le bienvenu, quoique je ne dois pas être trop joyeuse de vous voir; car il y a longtemps que vous me coûtez cher et que vous faites du ravage en notre pays, car c'est vous qui

avez mis à mort mon propre frère Malotru, mon oncle, le roi Pinard, et plusieurs autres de mes parents et amis; mais il faut oublier tout cela et vous pardonner leur mort.

Galien la remercia humblement. Puis derechef Guinarde dit :

— Chevalier, croyez fermement qu'il y a longtemps que j'ai grand désir de croire en votre Dieu, et de me faire baptiser; c'est pourquoi, si vous voulez me faire promettre foi et loyauté de mariage, je vous donnerai mon amour et vous ferai couronner roi.

Le petit Emery entendant la proposition de Guinarde, dit :

— Certes, madame, s'il refusait le présent que vous lui offrez, je lui conseillerais qu'il allât se rendre moine.

Et pendant qu'ils devisaient, un Turc était caché en un lieu secret pour écouter leur discours, et puis il partit aussitôt pour annoncer aux païens tout ce qui était arrivé.

Incontinent trois mille païens vinrent au secours; mais Durgrand, le portier, avait fait abjuration, et lorsqu'il les vit venir, il cria :

— A moi, seigneurs français, voici des païens qui viennent au secours, il nous faut défendre.

Aussitôt que Galien entendit cela, il mit ses gens en ordre de bataille; il laissa Girard pour garder Guinarde en la grosse tour, puis Beuves et Savary pour garder les basses-cours et le pont levis. Hernaud de Belleaude et lui sortirent du château avec la plus grosse partie de leurs troupes; Galien se mit le premier en marche, et fut la lance en main attaquer lesdits païens; du premier coup il tua leur chef, appelé Truffier, l'un des plus forts Turcs qu'on pût trouver dans toute la Turquie; il continua de frapper si fort sur les païens qu'il jetait tout par terre, hommes et chevaux. Hernaud de Belleaude le suivit de près, et n'en faisait pas moins.

De ces maudits païens, qui étaient trois mille, il n'en échappa point.

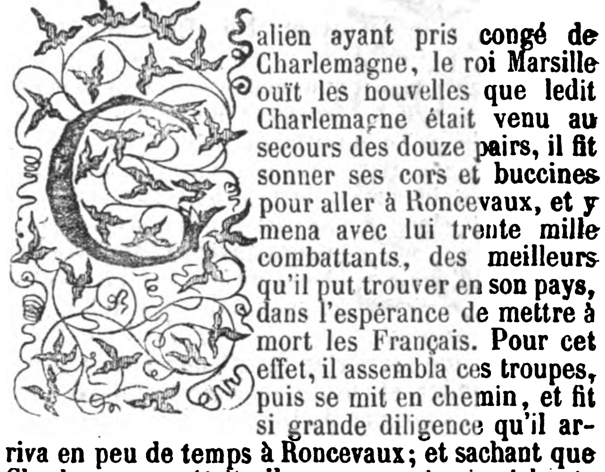
Après cette fameuse victoire, Galien fit sonner la retraite et retournèrent au château, auquel ils furent bien reçus, et particulièrement Galien par la belle Guinarde. Ensuite on leur donna un repas splendide et toutes sortes de bons rafraîchissements, et les chevaux furent mis aux écuries et bien pansés.

Après que tous les barons furent rassasiés des bons mets que Guinarde leur avait fait servir, on prépara ensuite de bons lits pour reposer les nobles barons français.

Nous laisserons à parler de Galien, qui est dans Montfuseau, et nous parlerons de Charlemagne, qui était à Roncevaux, lequel était toujours fort triste de la mort des douze pairs de France.

## CHAPITRE XXXV

**Comment le roi Marsille mena trente mille paysans à Roncevaux, croyant battre le roi Charlemagne, et comment ils joutèrent l'un contre l'autre.**



Galien ayant pris congé de Charlemagne, le roi Marsille ouït les nouvelles que ledit Charlemagne était venu au secours des douze pairs, il fit sonner ses cors et buccines pour aller à Roncevaux, et y mena avec lui trente mille combattants, des meilleurs qu'il put trouver en son pays, dans l'espérance de mettre à mort les Français. Pour cet effet, il assembla ces troupes, puis se mit en chemin, et fit si grande diligence qu'il arriva en peu de temps à Roncevaux; et sachant que Charlemagne y était, il commença à crier à haute voix :

— Où es-tu, Charlemagne, vieillard rassoté? laisse tes pleurs et lamentations, et viens te battre avec moi; que maudite soit l'heure où j'ai connu le traître Ganelon, lequel m'a coûté tant d'argent pour la trahison qu'il a faite, car j'en ai la plus grande perte de mon côté; mais laisse là les morts et viens parler aux vivants, car j'ai volonté de te mettre aux abois.

Le roi Charlemagne étant en l'avant-garde des douze pairs, cria :

— Hélas! neveu Roland, n'entends-tu pas ce faux et déloyal traître qui me menace encore?

Charlemagne était si transporté, qu'il lui semblait que Roland le devait venir secourir; mais il en était bien loin de ce qu'il pensait. Derechef, Marsille appela Charlemagne, disant :

— Vieillard plein de folies, penses-tu que les morts te puissent aider? viens tôt montrer ta puissance.

Après ces paroles dites, Charlemagne entra dans son pavillon et se fit armer, puis vêtit un haubert, l'un des plus beaux du monde; il mit son heaume viennois, et commença à froncer sa face si merveilleusement du déplaisir qu'il avait, qu'il n'y avait homme devant lui qui n'eût peur en le regardant. Ensuite, il pendit à son cou un écu bien pesant, ceignit sa bonne épée Joyeuse, prit en sa main un épieu carré, monta dessus le meilleur cheval qui fût en toute son armée, et le piqua si rudement des éperons, que le cheval fit un saut en l'air d'environ trente pieds de haut, de quoi les barons furent tous étonnés. Il s'en alla tout droit

où était Marsille, à qui il donna un si grand coup de son haubert, que son épieu se rompit en pièces.

Quand Charlemagne vit que son épieu était rompu et qu'il ne l'avait nullement endommagé, il fut bien courroucé en son cœur. Lors, il prit Joyeuse, son épée, et en frappa Marsille dessus son heaume et lui en donna un tel coup, que les pierreries et rubis volèrent par terre, et le coup descendit dessus son écu, qui le mit en deux pièces et lui coupa la main gauche; mais elle était de fin acier, car Roland lui avait coupé celle de chair. Quand Charlemagne vit qu'il ne pouvait point le blesser, il leva une seconde fois son épée et lui en donna un si rude coup, qu'il lui coupa une partie de l'épaule. Quand le roi Marsille se sentit navré, du grand déplaisir qu'il en eut, il se laissa tomber de dessus son cheval et se pâma comme s'il eût été mort.

En tombant, il fit un cri si terrible et épouvantable, qu'il se fit entendre d'une lieue loin. Aussitôt dit mille païens arrivèrent pour le secourir; lorsqu'ils furent arrivés, il y eut si grande bataille, qu'ils tuèrent le cheval de Charlemagne dessous lui; mais Charlemagne se défendait si merveilleusement et si courageusement, qu'il n'y avait si fort ni si puissant païen qui osât approcher de lui; mais nonobstant sa grande et merveilleuse défense, il ne se serait jamais réchappé, si ce n'eût été qu'il cria à haute voix :

— A moi!

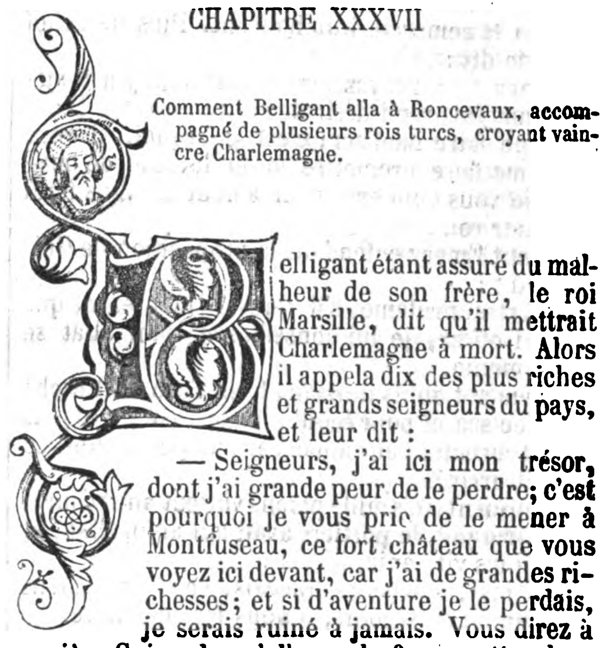
Il était si épouvanté, qu'il ne savait de quel côté tourner; le cri fut entendu de Naymes de Bavière, d'Ogier-le-Danois, lesquels le vinrent secourir, et firent tant que Charlemagne fut remonté sur un autre cheval. Puis, quand il fut remonté, il fit tel carnage de païens, que nul n'osait se trouver devant lui; de ce premier assaut, moururent bien mille païens.

Quand le roi Marsille se vit ainsi battu, il sonna du cor, et aussitôt arrivèrent vingt mille chevaliers païens, auxquels Marsille dit :

— Seigneurs, vous voyez comme ce vieillard nous a battus; il faut tâcher de le mettre à mort et ses gens, autrement ce serait honte à nous, car nous sommes deux fois plus qu'ils ne sont.

Cela dit, Marsille frappa sur un Français et le fendit jusqu'aux épaules, et tomba mort. Charlemagne, voyant le coup qu'avait fait Marsille, fut bien courroucé; il vint droit à un païen qui tenait un épieu, il le lui arracha des mains et vint à Marsille; ils se donnèrent de rudes coups, mais ils ne se blessèrent point. L'épieu de Charles se cassa en deux, dont il fut fort fâché; il tira promptement Joyeuse, et en donna un tel coup à Marsille, qu'il lui abattit l'oreille et une partie de la joue; de ce coup, Marsille tomba par terre : Charlemagne lui voulait couper la tête, mais il fut promptement secouru et remonté. Incontinent Marsille fit sonner la retraite et se mit en fuite.

## CHAPITRE XXXVII



Comment Belligant alla à Roncevaux, accompagné de plusieurs rois turcs, croyant vaincre Charlemagne.

Belligant étant assuré du malheur de son frère, le roi Marsille, dit qu'il mettrait Charlemagne à mort. Alors il appela dix des plus riches et grands seigneurs du pays, et leur dit :

— Seigneurs, j'ai ici mon trésor, dont j'ai grande peur de le perdre; c'est pourquoi je vous prie de le mener à Montfuseau, ce fort château que vous voyez ici devant, car j'ai de grandes richesses; et si d'aventure je le perdais, je serais ruiné à jamais. Vous direz à ma nièce Guinarde qu'elle me le fasse mettre dans la plus forte tour jusqu'à ce que je sois retourné vers elle, et mon retour sera après que j'aurai mis Charlemagne et ses gens à mort. Outre plus, dites à ma nièce que quand je serai revenu, je lui donnerai un riche et puissant mari, et qu'elle garde bien le trésor que je lui envoie. Vous mènerez avec vous dix mille hommes pour vous défendre en cas de besoin.

— Sire, dirent les païens, nous allons exécuter votre commandement.

Ils se mirent en chemin pour conduire le trésor de Belligant; quand ils eurent passé le bois de Bruffelle, ils s'armèrent tellement, que le soleil faisait rejaillir la lueur jusqu'au château.

Galien et Guinarde étaient ensemble à passer le temps; Guinarde entretenait Galien, car elle savait fort bien discourir. Galien vit briller les armes des païens; aussitôt il se leva et monta à la haute tour, d'où il les vit venir; il dit à Guinarde :

— Ma mie, dans peu de temps nous aurons des nouvelles.

Les païens arrivèrent devant la porte du château; ils appelèrent Durgrand, le premier portier. Le roi Mathan parla le premier et dit :

— Durgrand, ouvre vitement les portes, car Belligant nous a ici envoyés, et il est parti avec cent mille combattants pour détruire Charlemagne. Il salue sa nièce Guinarde, et nous a dit qu'il la marierait devant qu'il soit un an, à un riche parti; nous amenons avec nous une partie de son trésor, afin qu'elle le lui garde.

Durgrand lui répondit :

— Vous parlez sans savoir; car vous n'entrerez point ici que madame Guinarde ne vous le commande.

Mathan lui dit :

— Va promptement lui annoncer ces nouvelles et lui dire que le roi Mathan et dix mille païens



sont à la porte, et lui dis bien ce que je t'ai dit.

Durgrand dit :

— J'y vais dans le moment volontiers, puisque vous amenez le trésor de Belligant, vous serez bien reçus et régalés. Je vais parler à madame, attendez un peu que je sois de retour.

Puis il ajouta tout bas :

— Dieu protége Galien Restauré, quand ils auront passé le pont, il les mettra tous à mort.

Il alla droit au palais, où il trouva Galien qui tenait Guinarde entre ses bras, comme font les amoureux. Durgrand les salua, puis leur dit comme les païens étaient arrivés à la porte du château ; puis leur fit son rapport de ce que Mathan lui avait dit.

Quand Galien l'entendit, il entra en colère et ceignit son épée Haute-Claire. Lorsque Guinarde vit que Galien s'en allait, les sens lui frémirent du grand chagrin qu'elle en eut, et elle dit :

— Que le diable amène ces gens-là à cette heure ; je promets à Jésus-Christ que si je peux ils ne s'en retourneront pas.

Alors elle dit à son ami Galien :

— Je vais parler au roi Mathan, et je les ferai entrer ici ; puis vous les assommerez sans avoir pitié d'eux.

— C'est très-bien dit, madame, dit Galien, mais dans peu il n'y aura païen qui ne voulût bien être dans son pays.

Quand Guinarde sut tous les faits des païens, elle descendit du palais et fit ouvrir le guichet de la première porte, et regarda les païens. Quand Mathan vit Guinarde, il la salua humblement, disant :

— Madame, votre oncle Belligant vous salue, lequel nous a commandé que nous vinssions ici. Sachez pour vrai qu'il vous mariera au riche roi Margot, lequel est très-puissant.

Quand Guinarde entendit ainsi parler Mathan, elle lui dit :

— A Dieu ne plaise que Margot soit mon mari.

— Certes, madame, dit Mathan, je m'étonne de cela, car je ne connais point celui que vous avez nommé.

Guinarde lui dit :

— Pensez-vous que je sois chrétienne? je ne renie jamais le dieu Mahom, je ne suis pas délibérée de renoncer, et ne veux pas être chrétienne ; mais je veux toujours servir les dieux que mon père Marsille et mon oncle Belligant servent.

Alors, par ruses et finesses, elle appela le roi Mathan, et lui dit :

— Grand roi, je ne veux rien vous céler, mais je vous dirai ma pensée. Je dois bien aimer mon oncle Belligant, aussi suis-je totalement à lui ; mais je crains fort un chevalier français nommé Galien Restauré, lequel est en l'armée des Français ; certes, j'ai grand'peur qu'il ne me vienne prendre, car on dit qu'il n'y a point de plus vaillant chevalier jusqu'à la mer Rouge. Il est fils du comte Olivier, lequel a mis à mort plusieurs Turcs. Il vint l'autre jour devant cette porte ; il m'épouserait volontiers si je voulais croire en son Dieu, mais j aimerais mieux mourir ; c'est pourquoi je ne sais en qui me fier. Si vous voulez entrer céans et passer le premier pont, il vous faudra tous désarmer ; car autrement vous n'y entrerez point, parce que cela embarrasserait trop.

Ils étaient dix rois, mais aussitôt qu'ils entendirent parler la belle Guinarde, ils posèrent les armes à terre ; Galien les regardait par une petite fenêtre secrète, et quand il les vit désarmés ; il se prit à rire et dit :

— Certes, Guinarde les a enchantés ; celui qui se fie aux femmes est bien fou.

## CHAPITRE XXXVIII

**Comment les païens entrèrent au château de Montfuseau, et comment les Français les tuèrent tous.**

Nous avons vu qu'après que Guinarde leur eut octroyé d'entrer sans armes, ils étaient tous désarmés ; puis Durgrand leur ouvrit la porte, il abaissa le pont et passèrent tant qu'ils furent entre deux ponts. Quand Galien vit les rois païens désarmés et enfermés de cette façon, il descendit du palais en tirant sa bonne épée, et en frappa Mathan sur la tête, tellement qu'il le tua. Les autres Français qui faisaient aussi leur devoir, c'est à savoir : Emery, Hernaud, Savary et autres, s'employèrent tellement, qu'ils massacrèrent tous les païens.

Quand Galien eut fait ce carnage, il dit :

— Seigneurs, les païens sont maintenant sans rois et sans généraux pour les commander, il nous sera fort aisé de les battre, n'ayant plus de chefs à leur tête ; sortons du château et les allons tous tuer, sans faire quartier à un seul, car il nous faut exterminer toute cette maudite race de Sarrasins.

Tous les barons y consentirent de bon cœur. Ils sortirent donc du château et furent à eux ; Galien était en tête. Les païens furent bien étonnés quand ils ne virent point sortir leurs rois. Galien courut à toute bride sur eux et les mit en si grand désordre, que c'était une pitié de les voir, la terre était couverte de corps morts, et le sang coulait de toutes parts. Les autres barons se mêlèrent si avant dans la bataille, qu'ils rompaient tous les boucliers des païens. Galien, le plus courageux de tous, renversait par terre tout ce qu'il rencontrait.

Les païens disaient :

— Ce ne sont pas là des hommes, mais des diables.

Quand les païens virent que leurs rois ne ve-

naient point les secourir, ils se découragèrent, disant :

— Puisque nous n'avons plus de rois à notre tête pour nous animer au combat, c'est fait de nous, notre perte est inévitable.

Le peu qui en restait prit la fuite. Girard, Hernaud, Savary et les autres les poursuivirent si rudement, qu'ils ne savaient plus en quel endroit se sauver. Galien les escarmouchait si fort, qu'il n'en échappait aucun de ses mains; et comme il les poursuivait, il les trouva dans un pré qu'ils reprenaient haleine.

— Attendez-moi, barbares, vous n'échapperez pas d'ici, je vous montrerai la puissance que Dieu m'a donnée.

Les païens reprirent la fuite, mais Galien les joignit auprès d'un rocher, et là, avec l'aide des barons français, ils achevèrent le reste; il n'en échappa qu'un seulement qui fut avertir Belligant du malheur qui leur était arrivé; il lui dit :

— Tous les païens que vous avez envoyés à Montfuseau sont morts et taillés en pièces, excepté moi seul, et aussi je suis blessé à mort. Il y a dans ce château je ne sais quels gens, mais ils se battent comme des lions en furie, personne ne leur peut résister; entre autres un jeune homme. je n'ai jamais vu son semblable.

Quand Belligant entendit ces nouvelles, il manqua de perdre l'esprit, et faisant des cris épouvantables, déplorant son infortune, il dit à ses gens :

— Allons, armez-vous vitement, je vous prie, car il m'est arrivé un grand malheur : je prie Mahom qu'il nous aide tous.

Belligant fit promptement armer cinquante mille Turcs, qui se mirent aussitôt en chemin et marchèrent droit vers Montfuseau. Girard, qui faisait le guet, les vit venir, et dit à Galien :

— Mon neveu, regardez, voici l'armée des païens qui vient et marche en bon ordre; je vous prie mon cher neveu, retournons au château, car nous ne pouvons résister contre une si grande armée.

Galien dit :

— Vous parlez juste, on doit croire quand on donne un bon conseil, car j'ai souvent ouï dire qu'on doit tenir pour fou et insensé celui qui ne profite pas des bons conseils qu'on lui donne.

Alors, Emery dit à Galien :

— Cousin, c'est très-mal fait de ne pas aller au-devant pour les combattre; certes, il ne semble pas que vous soyez fils d'Olivier, lequel ne fut point las de détruire les païens; je vous jure ma foi que je ne croirai pas que vous l'ôtes, si la crainte vous fait retourner au château.

— Mon neveu, dit Girard, retirons-nous au château.

— Ne m'en parlez plus, dit Galien, Dieu sait ma pensée, je n'y retournerai pas, telle chose qui puisse arriver, car nous les battrons mieux ici en plein champ qu'au château ; aussi je ne veux pas qu'il me soit reproché que j'aie fui devant les païens.

— Cousin, dit Emery ; ne vous courroucez pas de ce que je vous ai dit, car je sais bien que nul ne peut blâmer votre courage.

Galien dit :

— Je vous promets qu'avant qu'il soit nuit vous ne vous moquerez pas de moi.

Emery dit pour la seconde fois :

— Cousin, je vois l'armée des païens qui avance fortement contre nous, je vous conseille aussi de retourner au château.

Alors, Galien lui dit :

— C'est trop donner de gasconnades; ce que vous m'avez dit me tient au cœur, mais je vous ferai voir qui je suis, car il faut vaincre ou mourir.

## CHAPITRE XXXIX

**Comment Galien s'en alla frapper sur les Turcs, et comment lui et Belligant se rencontrèrent en bataille et se donnèrent de furieux coups.**

Galien, courroucé en lui-même, prit une lance et s'en alla sur la rivière de Pinelle; il distingua Belligant, et des coups qu'ils se donnèrent, ils tombèrent tous deux par terre; mais Galien se releva dans le moment sans que personne lui aidât. Belligant fut bien chagrin quand il se vit par terre et que son écu était rompu ; alors Galien lui dit :

— Païen, je n'ai jamais trouvé homme que toi qui m'ait mis à bas de mon cheval; mais je te promets qu'avant que tu m'échappes, je te montrerai ce que tu n'as jamais vu.

Alors, Belligant tira son épée et frappa Galien si rudement qu'il le jeta encore à terre ; sa cuirasse et son heaume ne lui servirent de rien, mais la coiffe du haubert lui para un peu le coup; néanmoins le sang lui sortait de la bouche, dont Belligant, joyeux, dit à Galien :

— Vassal, vous avez déjà senti un coup, mais vous en aurez bien d'autres avant que d'échapper de mes mains.

Quand Galien l'entendit, tout le sang lui monta, et se prit à dire :

— Celui qui menace a quelquefois grande peur.

Il approcha de Belligant et lui donna un tel coup, qu'il lui coupa le cercle de son heaume et la coiffe qui était de fin acier, et Belligant tomba. Quand il se sentit ainsi frappé, il fit un cri terrible. Galien le prit en même temps par la gorge et le voulait étrangler, mais dix mille païens vinrent au secours et environnèrent Galien de tous côtés. Quand il se vit entouré des païens, il appela Emery, et lui dit :

— Cousin, si vous eussiez avancé comme moi, jamais Belligant ne fût échappé.

Il appela Maradan, Sortibran de Tyr et Malotru, puis leur dit :

—Seigneurs, faites sonner vos cors et buccines; ce qu'ils firent.

Les païens attaquèrent Galien de toutes parts ; il se défendait si vaillamment que nul n'osait l'approcher. Beuves et Savary vinrent près de Galien, et faisaient un si grand carnage des païens, qu'ils fuyaient tous devant eux.

Quand Belligant vit cela, il crevait de dépit; quoique Galien fût à pied, il était si rempli de courage, que tout ce qu'il atteignait était mis à mort; il aperçut deux païens, lesquels tenaient Marcepin son cheval, et se disputaient à qui l'aurait, dont il eut le cœur bien triste, en pensa perdre l'esprit; il commença à dire :

— Hélas! vrai Dieu, si je pouvais approcher de ces maudits païens, certainement ils ne se disputeraient pas pour mon cheval.

On fut à son secours; car Beuves, Savary, Hernaud et dix mille Français montèrent à cheval et se mirent en chemin pour venir à la bataille; mais Hernaud vit les païens qui tenaient Marcepin, lesquels faisaient grands cris pour l'avoir, ils se disputaient l'un et l'autre; Hernaud fut à eux et leur dit :

— Ne vous battez point l'un et l'autre pour avoir ce cheval, car vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

Puis il frappa sur eux si rudement qu'il les mit à mort, et par sa vaillance il recouvra Marcepin; il vint ensuite à Galien et le lui rendit; quand Galien tint son cheval, il monta dessus promptement, puis se mit au milieu de la bataille, frappant sur les païens si rudement, qu'à peine les pouvait-on voir, puis il dit :

— Vrai Dieu, souverain roi des cieux! un homme monté à cheval vaut mieux que dix à pied. Hernaud mon cousin, m'a fait grand plaisir quand il m'a ramené mon bon cheval. On dit communément qu'au besoin on connaît l'ami, dont le proverbe est vrai.

Puis il se mit à frapper dessus eux comme un homme enragé : Beuves et Savary le suivaient toujours à ses côtés, mais ils étaient courroucés de ce qu'il se mettait au hasard; mais Galien n'en faisait qu'à sa volonté. Nonobstant sa générosité, il se retira un peu de la presse et empoigna un épieu qu'il trouva sur le pré, puis derechef se mit en bataille, et fit tant qu'il rencontra Belligant, lequel avait aussi un épieu; ils s'en donnèrent tant de coups l'un et l'autre qu'ils brisèrent leurs écus, mais leurs hauberts étaient si forts, qu'ils ne se purent blesser, et les épieux volèrent en l'air par pièces; ces généreux guerriers passèrent l'un l'autre, mais au retour, Galien leva Haute-Claire et en donna un tel coup sur le heaume de Belligant, que si la coiffe n'eût été forte, il l'eût fendu en deux; nonobstant cela, il fut blessé à l'épaule gauche.

Quand Belligant vit qu'il était ainsi battu, il écumait de rage; il tira son épée, et par sa grande fureur vint frapper Galien si rudement sur le heaume, qu'il coupa le cercle; mais Dieu le préserva de mal. Incontinent, s'armèrent plus de mille païens, et d'autre part, grande quantité de chrétiens; alors la bataille commença plus fort que devant.

Galien retourna contre Belligant et se donnèrent de grands coups; les Français et les païens étaient si animés les uns contre les autres, que c'était pitié de les regarder : Beuves et Savary frappaient sur les païens avec un si grand courage, qu'ils les firent reculer; il leur vint du secours, tellement qu'ils poursuivirent nos gens si rudement, que Girard de Vienne fut si grandement blessé, et les Français aussi; car ils prirent Beuves, Savary, Hernaud, Gauthier et plusieurs autres barons, jusqu'au nombre de quatre-vingts, et les lièrent étroitement, puis les frappaient à grands coups de bâton. C'était une pitié de les voir. Quand les nobles barons se sentirent maltraiter ainsi, ils commencèrent à s'écrier à haute voix :

— Galien le vaillant, venez nous donner du secours, ou autrement jamais vous ne nous verrez.

## CHAPITRE XL

**Comment Girard, Beuves, Hernaud, Emery et Gauthier furent pris des païens.**

Quand Galien entendit dire que les barons étaient prisonniers, il manqua de s'évanouir; il piqua son cheval Marcepin, espérant les secourir, mais tout cela fut inutile, car il vint sur lui tant de païens que ce fut un hasard comme il échappa. Guinarde était en la plus haute tour du château, elle vit la supériorité des païens et se prit à pleurer, disant :

— Hélas! beau chevalier, revenez au château, car si vous perdez Montfuseau, moi-même je suis perdue.

Galien l'entendit, et en fut si marri que les larmes lui tombèrent des yeux, car il savait bien qu'elle disait la vérité. Il dit:

— O Dieu! jamais je ne me suis trouvé en un si grand danger, il vaut mieux que je me retire, attendu que je ne peux donner secours à mes chevaliers, car je vois bien que ma force n'y peut remédier.

Incontinent, il s'en retourna au château, et quand Durgrand le portier le vit venir il ouvrit la porte. Quand ils furent dedans, Guinarde vint au-devant, et ôta le heaume et l'épée de Galien son ami. Elle lui tendit les bras pour l'embrasser, mais Galien lui dit :

— Madame, je n'ai pas nécessité d'être maintenant caressé; car j'ai, aujourd'hui, perdu la fleur de la France, et les meilleurs qui soient sur la terre. Hélas! je dois bien avoir le cœur marri.

Alors Guinarde dit :

— Très-cher ami, ne vous chagrinez point, car après la tristesse vient la joie; et de même, après la perte vient le gain.

Galien et ses gens montèrent au château, lesquels se mirent à manger; mais Galien jura qu'il ne boirait ni ne mangerait que les prisonniers ne fussent délivrés, car il était cause de leur prise, d'autant qu'ils avaient été pour le secourir. Quand les barons l'entendirent, ils furent bien étonnés, et se dirent les uns aux autres:

— Cet homme-ci nous fera tous mourir, si Dieu ne nous aide.

## CHAPITRE XLI

**Comment Belligant envoya deux mille païens pour aller prendre les Français, et comment Galien les sauva de la mort.**

Sitôt que Galien sut qu'on voulait faire mourir les Français, il fit armer ses gens, puis se mirent en chemin et arrivèrent à Pinelle, puis passèrent outre et entrèrent à Brufelle le plus secrètement qu'ils purent et s'embusquèrent jusqu'au matin.

Quand le jour fut venu, Belligant appela le roi Matrible et le roi Malepart, puis leur dit :

— Seigneurs, il vous faut aller au bois de Brufelle avec dix mille païens pour prendre et étrangler les Français.

Les deux rois répondirent à Belligant que volontiers ils iraient.

Incontinent, les Français furent déchaînés et menés au bois de Brufelle, les battant toujours à grands coups de bâton. Le roi Matrible se mit le premier en chemin, et tous les autres après lui, délibérés de les faire mourir. Quand Galien, qui était embusqué audit bois, les vit, il eut grande joie en son cœur, et dit tout bas :

— Ceux qui croient faire mourir les autres mourront eux-mêmes.

Les païens entrèrent au bois, maltraitant toujours les Français; mais quand Galien vit qu'on les battait si rigoureusement, il fut courroucé; puis, prit sa course et alla vers le roi Matrible et le tua. Les Français se mirent en bataille et délièrent les prisonniers; alors Girard se mit à dire :

— Mon Dieu, je vous rends grâce, car vous nous avez toujours secourus dans nos besoins.

Quand Girard, Emery et les autres prisonniers se virent libres, ils se mirent en bataille comme des lions : Hernaud alla frapper un Sarrasin nommé Truffier, qui l'avait tant battu en l'amenant au bois, qu'il lui fendit la tête jusqu'au menton; Beuves abattit Cornicas; Savary mit par terre Corbon; et Mauprin tua Buthor et Rubion.

Quand le roi Malepart vit sa défaite, il sonna un cor de laiton, au son duquel se rallièrent sept mille païens qui vinrent autour de lui; il blessa le comte Thierry, tellement qu'il le perça au travers du corps. Quand Galien vit cela, il tira son épée, Haute-Claire, et en donna un tel coup au roi Malepart, qu'il le tua. Quand les païens virent la grande confusion, ils se mirent en fuite.

Après la mort de Malepart, les Français se rallièrent ensemble et frappèrent tant, qu'ils tuèrent le reste des païens, réservé un, lequel alla dire des nouvelles à Belligant. Quand il sut le fait, il fut au désespoir; il fit incontinent sonner ses cors, et assembla un grand nombre de Sarrasins.

Galien ouït le bruit, il dit à ses gens :

— Seigneurs, prenons garde à nous; car nous aurons tantôt des païens à combattre, j'ai ouï sonner les cors; c'est pourquoi, je vous prie, mettons-nous sur nos gardes. J'ai su qu'hier matin, vous fûtes pris parce que nous n'étions pas serrés; j'ai encore les hommes que Charlemagne m'a donnés, je crois qu'il ne s'en faut pas cent. Des dix mille, j'en commanderai trois, mon oncle trois, Hernaud en commandera deux, Beuves et Savary les deux autres mille; enfin, que chacun soit courageux, car si j'eusse hier tué Belligant, quand je le jetai à bas de son cheval, il nous en eût mieux valu; mais qu'un chacun prenne bon courage et fasse ce que j'ai ordonné; et, ainsi faisant avec l'aide de Dieu, nous mettrons ces païens à mort.

## CHAPITRE XLII

**Comment trente mille païens vinrent contre Galien, qui n'avait que dix mille Français, et comment Galien fut enclos au milieu de l'armée des païens, lesquels furent entièrement défaits par les Français.**

Tandis que Galien mettait ses gens en ordre, les païens s'armaient aussi en grande diligence; ils étaient au nombre de trente mille, lesquels, par le commandement de Belligant, vinrent contre les Français. Quand Galien les vit, il les montra à ses gens, et leur dit :

— Seigneurs, regardez que de païens; il nous faudra recommencer la bataille.

— Non, dit Girard, si vous me voulez croire.

— Ma foi, dit Galien, allez au château si vous voulez, car je vois bien que vous avez peur; mais pour moi, je promets à Dieu de n'y jamais retourner que je n'aie vaincu tous les païens qui sont ici.

Quand Girard l'entendit, il fut très-courroucé, et dit :

— Mon neveu, je dis ces paroles afin que nous allions voir la belle Guinarde, laquelle nous a mis hors du danger où nous étions; c'est pourquoi je vous ai dit cela, ne le prenez point en mal.

En disant, tous les païens vinrent par grande furie sur les Français; le roi Libanis vint tout le premier en bataille et frappa un chrétien nommé Hué, lequel il fit tomber contre les pieds de Galien.

Galien avisa cet insolent païen, et il le tua. Incontinent toute l'armée des païens s'assembla et vint environner Galien de tous côtés, tellement



qu'il fut enclos. Galien voyant autour de lui les païens, et qu'il ne pouvait être secouru, il se recommanda à Dieu, qui est le protecteur des chrétiens, le priant de tout son cœur de le secourir dans ce péril. Les païens ne désirant rien plus que la mort de Galien, l'attaquèrent bien vigoureusement, et un païen lui donna un tel coup qu'il le jeta à bas de son cheval.

Quand le noble Galien se vit par terre, il ne perdit point courage pour cela ; il ne laissait pas de se défendre vaillamment contre les païens, tant qu'ils reculaient de tous côtés. Les autres Français vinrent encore à son secours; Girard vit Marcepin parmi les païens, et point d'homme dessus, ce qui lui donna de la frayeur pour Galien ; il s'avança si fort parmi les païens, qu'il reprit Marcepin, au grand hasard de sa vie, et le rendit à Galien, qui le remercia humblement.

Quand Galien fut remonté sur Marcepin, les Français firent tel carnage des païens, qu'ils en mirent à mort plus de dix mille; Girard, qui avait été deux jours sans boire ni manger, appela Galien, et lui dit :

— Mon neveu, les quatre-vingts chevaliers qui ont été prisonniers n'ont point mangé depuis deux jours ; je vous prie, allons au château pour nous rafraîchir; car nul homme, tant fort soit-il, ne peut résister s'il ne mange.

Galien lui dit :

— Mon oncle, faites ce qu'il vous plaira, j'y consens.

Dans le moment, il ordonna de faire retraite vers le château; à leur arrivée la porte fut ouverte, et la belle Guinarde s'y achemina promptement pour les saluer. Quand ils furent entrés dans le château, Guinarde ôta le heaume de son ami Galien et l'embrassa en lui disant :

— Mon cher ami, vous pouvez manger maintenant, car vous avez délivré les chevaliers français.

— Oui, dit Galien, grâce au Seigneur.

Quand ils furent entrés dans les appartements, les quatre-vingts chevaliers qui avaient été faits prisonniers remercièrent fort honorablement la belle Guinarde de leur avoir sauvé la vie; Guinarde leur dit :

— Seigneurs, faites bonne chère, et vous reposez à votre aise.

Après souper, ils rendirent tous ensemble grâces à Dieu de ce qu'ils avaient été secourus. Chacun se coucha et se reposa jusqu'au lendemain matin. Belligant était en sa tente qui faisait triste mine et pauvre chère, à cause que presque tous les païens avaient été défaits. Quand ils furent assemblés pour prendre du rafraîchissement, Belligant dit à haute voix :

— Seigneurs, de par mon Dieu Mahomet, si ma nièce Guinarde a fait cette trahison, elle sera aussi convertie à la loi chrétienne, dont j'en ai le cœur bien dolent.

Le matin, Belligant vint avec son armée et assiégea le château ; dans ladite armée, il y avait un Turc nommé Truffier, de Grenade, qui était fort expert dans l'art militaire; Belligant lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire; il lui répondit :

— Sire, le château est si fort qu'on ne le saurait prendre que par famine, et de plus, il y a des vivres pour longtemps; ainsi, si vous voulez me croire, nous quitterons cet endroit, et nous irons nous joindre au roi Marsille, qui fait grande guerre aux Français; et puis, quand nous aurons battu Charlemagne, nous ravagerons toute la France, et si nous pouvons entrer dans Paris, vous vous en ferez couronner roi, et pendant ce temps Montfuseau consommera tous ses vivres.

Belligant lui dit :

— Vous parlez bien, mais cela est plus malaisé à faire qu'à dire, les Français sont de généreux guerriers, et ne sont pas facile à vaincre.

Ils partirent donc pour joindre Marsille, lequel avait déjà quatre rois avec lui. Quand les deux frères se virent, ils s'embrassèrent l'un l'autre, et leurs gens d'autre côté. Lorsque le roi Marsille vit que Belligant avait amené avec lui encore beaucoup de troupes, il devint encore plus orgueilleux que devant, et jura qu'il voulait exterminer Charlemagne et son armée ; Belligant dit :

— Mon frère, ce serait mal fait, mais envoyez-lui plutôt des messagers pour lui dire qu'il vienne rendre hommage, et que vous aurez pitié de lui et de ses troupes.

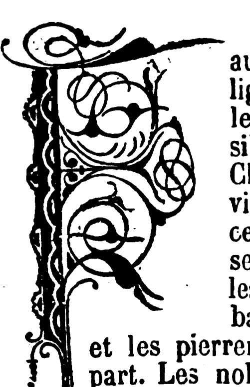
Incontinent, le roi Marsille appela Faussart et Justamont, et leur dit :

— Messagers, il vous faut aller diligemment trouver Charlemagne de ma part, et vous lui direz qu'il me vienne faire hommage, et qu'il reconnaisse qu'il ne tient son royaume que de moi; de plus, qu'il renonce à Jésus-Christ et qu'il adore mes dieux, et aussi qu'il amène avec lui Naymes, Ogier-le-Danois et Thierry ; et que s'il le refuse, je le ferai écorcher tout vif, et tous les grands de son royaume.

Les messagers partirent aussitôt pour aller porter ces nouvelles au grand Charlemagne, roi de France.

## CHAPITRE XLIII

**Comment Faussard et Justamont, messagers du roi Marsille, se mirent en chemin pour faire son commandement vers Charlemagne.**



Faussard et Justamont firent diligence pour aller accomplir le commandement du roi Marsille; ils arrivèrent au camp de Charlemagne, dans lequel ils virent beaucoup de magnificence ; savoir, la tente du roi, ses équipages, ensuite toutes les richesses des princes et barons français; l'or, l'argent et les pierreries y reluisaient de toute part. Les nobles barons se réjouissaient et s'ébattaient ensemble; enfin, on ne voyait par tout le camp que magnificences, dont les messagers étaient émerveillés. Faussard dit à Justamont :

— Le roi Marsille n'y pense pas, quand

il croit mettre Charlemagne en sa sujétion; je crois qu'il épuiserait plutôt l'eau de la mer goutte à goutte, avant qu'il lui obéit; je suis d'avis que nous retournions sans faire notre message; je vois bien que nous perdrons notre temps et nous ferons moquer de nous; mais, puisqu'ainsi est, que nous sommes dans son camp, il nous faut parler à lui, car ce serait une grande honte à nous, si nous n'accomplissions le commandement.

Alors, ils entrèrent en l'armée et trouvèrent Charlemagne, assis dans un fauteuil devant son pavillon, et là étaient Salomôn, le duc Naymes, Girard et Ogier-le-Danois. Quand ils virent les messagers, ils se doutèrent bien que le roi Marsille les avaient envoyées; c'est pourquoi ils s'approchèrent de Charlemagne pour écouter les nouvelles. Faussard et Justamont mirent pieds à terre, puis s'approchèrent de Charlemagne, et commencèrent à dire :

— Charles, l'amiral Belligant vous mande par nous, que vous veniez tout nu, en chemise, un petit bâton blanc en la main pour lui faire hommage, que vous renonciez votre Dieu Jésus-Christ et suiviez la loi de nos dieux, et que vous lui livriez en ses mains le duc Naymes, Ogier-le-Danois et Thierry; et, si vous ne voulez pas consentir à son désir, il vous fera arracher les dents l'une après l'autre, et après vous fera écorcher tout vif; de plus, il viendra en votre royaume, et fera poser notre dieu Mahom à Saint-Denis, en France, et mettra votre Dieu Jésus-Christ en exil, puis détruira sa loi en la mettant au néant, et multipliera la nôtre par tout le pays de France, tant que chacun croira, et ceux qui n'y voudront croire, il les fera mourir de mort très-cruelle.

Quand Charlemagne entendit ainsi parler Faussard, il entra dans une étrange colère, et voulut se lever de son siége pour frapper ledit Faussard; mais il se modéra, considérant en soi-même qu'il était messager et qu'il ne devait avoir nul mal, et leur dit par grand courroux :

— Sortez de devant moi, et allez dire à votre roi que je ne le crains pas ni ses dieux; mais j'ai espérance que, devant qu'il soit peu, que je lui apprendrai à ne jamais menacer personne, et sachez que, si vous n'étiez pas messagers, je vous ferais pendre.

Quand les messagers entendirent ainsi parler Charlemagne, ils furent si épouvantés qu'ils eussent voulu être dans leur pays. Faussard changea de couleur et la fièvre le prit de la grand'peur qu'il eut du regard de Charlemagne, et Justamont n'en était pas moins, tellement qu'ils s'enfuirent à toute bride, car il leur semblait que Charlemagne les suivait toujours; ils avaient si grand'peur qu'ils couraient à travers champs, sans tenir chemin ni sentier, car depuis qu'ils étaient au monde, ils n'avaient eu si peur que quand Charlemagne les regarda.

Ils cheminèrent si fort, qu'en peu de temps ils arrivèrent à l'armée de Belligant. Plusieurs païens vinrent au-devant des messagers pour ouïr les nouvelles qu'ils apportaient. Quand ils virent lesdits messagers si effarouchés, ils furent épouvantés. Faussard et Justamont vinrent incontinent vers Belligant et ne le saluèrent point de la grand'peur qu'ils avaient eu du regard de Charlemagne. Quand ils furent un peu rassurés, Faussard dit à Belligant :

— Sire amiral, si vous me voulez croire, demain, dès l'aube du jour, vous ferez charger vos tentes et pavillons, et tous vos équipages, et vous vous en retournerez en votre pays, car Charlemagne est le plus merveilleux homme que j'aie jamais vu; il est délibéré de jouter contre vous corps à corps; il dit aussi qu'il vous fera souvenir de votre menace. Si vous ne me croyez pas, demandez-le à Justamont, qui y était présent, lequel vous en pourra dire la vérité.

Belligant fit appeler incontinent Justamont, et lui demanda s'il était vrai ce que Faussard lui avait dit; il répondit ainsi :

— Sire amiral, il est vrai que Charlemagne est le plus merveilleux homme que jamais on puisse voir. Il a le regard si épouvantable, que toutes les fois qu'il me souvient de lui, tout mon corps me tremble; croyez fermement que devant qu'il soit peu de temps, il a menacé de vous attaquer. Je vous prie, donnez-moi congé pour m'aller reposer, car vous voyez bien que je n'ai pas besoin ici; et j'ai toujours grand'peur du regard de Charlemagne : il a semblé être un lion en furie, quand nous lui avons fait le récit de notre message; demain, je me ferai porter en ma maison et me ferai panser.

Quand Belligant entendit ainsi parler Justamont, il fut bien courroucé et lui dit :

— Vous ne retournerez pas en votre maison, mais vous viendrez demain avec moi, car je suis résolu d'aller attaquer Charlemagne dedans son camp, et vous serez en ma tente, afin que, quand j'aurai quelque message à faire, vous les fissiez au temps à venir; alors, je vous récompenserai.

Justamont lui répondit :

— Sire, je ferai volontiers ce qui me sera possible, j'irai partout où il vous plaira pour faire votre commandement; mais si vous me vouliez envoyer vers Charlemagne, j'aimerais mieux que vous me fissiez mourir.

Desquelles paroles Belligant fut bien exaspéré en son cœur, et jura par Mahom qu'il irait visiter Charlemagne jusque dans son pavillon, et qu'avec lui il voulait jouter corps à corps.

Nous laisserons à vous parler de Belligant et parlerons de Charlemagne, lequel était bien courroucé des paroles que Belligant lui avait mandées par Faussard et Justamont.



## CHAPITRE XLIV

**Comment Charlemagne, après les nouvelles qu'il eut de Belligant, fit appareiller ses gens pour l'aller combattre.**



ientôt après que Charlemagne eut ouï les nouvelles que le roi Belligant lui mandait, il fut si chagriné qu'il ne pouvait boire ni manger; plusieurs de ses barons, voyant cela, commencèrent à se dirent les uns aux autres :

— Certainement, avant qu'il soit peu de temps, nous aurons ordre de nous armer promptement, car l'empereur Charlemagne est bien courroucé du message que lui a fait Belligant, et non sans cause, voyant qu'il a perdu la noblesse du royaume de France, et les plus hardis qui furent jamais.

Charlemagne, entendant ces paroles, dit.

— Seigneurs barons, vous voyez bien l'affront que me fait Belligant, de vouloir que je renonce à la foi de Jésus-Christ pour prendre la loi de Mahom, et que je lui fasse hommage comme à mon seigneur, tout en chemise et un bâton blanc en ma main. Outre plus, que je lui rende Ogier-le-Danois, le duc Naymes et Thierry, desquelles paroles j'ai le cœur si navré, qu'à peine puis-je parler; c'est pourquoi je vous prie que chacun se mette en armes, car si je ne puis vaincre ces maudits mécréants, je mourrai de chagrin. Puis il dit : Hélas! Roland, si tu étais ici, tu m'eusses vengé de cet outrage !

Le duc Naymes, voyant Charlemagne en courroux et en tristesse, lui dit :

— Très-cher seigneur, je vous prie de ne plus parler de ceux qui sont morts, mais tâchez plutôt de donner courage à vos gens, afin que vous puissiez vous venger. Outre plus, je vous conseille de faire savoir à Galien qu'il vienne à votre secours.

Alors, il fut dit que Girard-le-Viennois irait faire le message, car il était homme prudent, sage et éloquent. Girard fut mandé par Charlemagne, lequel lui dit :

— Girard, nous vous avons mandé pour faire un message que nous avons à faire.

— Sire, répondit Girard, je suis prêt de faire votre volonté; ordonnez-moi ce qu'il vous plaira.

— Vous irez, reprit Charlemagne, à Montfuseau, vers Galien, et lui direz que je me recommande à lui; qu'il vienne et amène Girard, Beuves, Savary et Emery, pour nous secourir contre le roi Marsille et Belligant, son frère, lesquels ont résolu de nous mettre à mort et détruire la chrétienté.

Incontinent Girard prit aussitôt congé de Charlemagne, puis se mit en chemin pour faire son message.

## CHAPITRE XLV

**Comment Girard alla dire à Galien qu'il vienne donner secours à Charlemagne contre Belligant, et comment il fut attaqué d'un Turc, lequel se tenait près d'un château.**

Girard fut diligemment au château, lequel était situé dessus une grande roche, et, au pied d'icelle, il y avait une petite rivière, laquelle était gardée par un Turc, qui était le plus fort qui fût en tout le pays de Turquie : il était au roi de Perse; ce Turc était embusqué derrière une forte roche et gardait le pont de ladite rivière, afin que personne n'y passât.

Quand Girard vit ce château, il s'y achemina droit; mais incontinent que le païen le vit venir, il connut bien que c'était un Français; il lui dit à haute voix :

— Chevalier, nulle ne passe sur ce pont qu'il ne paye le tribut; c'est pourquoi il te convient de payer, ou autrement de finir ta vie.

Girard lui demanda quel droit il devait. Le païen lui dit qu'il fallait qu'il passât tout désarmé et à pied, un bâton en sa main; ou s'il ne le voulait pas faire, qu'il renonçât à la foi de Jésus-Christ; et que, s'il la voulait renoncer et prendre la païenne, il lui donnerait de l'or et de l'argent en abondance; de plus, qu'il lui donnerait sa sœur en mariage, laquelle était la plus belle de tout le pays.

Girard, entendant les paroles de ce païen, fut courroucé, et lui dit :

— Ne te moques-tu point de moi? laisse-moi faire mon message.

Et en disant cela, Girard se voulut avancer pour passer le pont; mais aussitôt le païen vint contre lui, ils mirent leurs lances en arrêt, puis coururent l'un contre l'autre avec tant de fureur, que tous deux chancelèrent fortement de dessus leur cheval, et rompirent leurs lances; lors, ils mirent l'épée à la main, s'en donnèrent d'effroyables coups sans se pouvoir blesser. Quand le païen vit qu'il ne pouvait vaincre Girard, il lui dit :

— Français! je ne sais pas qui tu es, mais tu peux te vanter que tu as jouté contre le plus fort païen qui soit en toute la Turquie; cependant, nous ne pouvons nous vaincre ni l'un ni l'autre, il nous faut faire une convention ensemble : que si Belligant peut vaincre ton roi Charlemagne, tu renonceras à ton Dieu Jésus-Christ, tu viendras te rendre à moi, et à ma discrétion. Et au contraire, que si Charlemagne a victoire sur les païens, je renoncerai à Mahom et Tarvagant, puis me ferai baptiser et croirai en ton Dieu Jésus-Christ.

Laquelle convention lui accorda Girard, en disant :



— Païen ! je suis content de tenir ma parole, comme tu as dit, non pas pour la peur que j'ai de toi, mais plutôt pour faire mon message promptement.

Il se promirent la foi réciproquement et prirent congé l'un de l'autre. Girard demanda au païen le droit chemin pour aller à Montfuseau. Etant arrivé à la première porte du château, il appela le portier, et lui dit :

— Ouvrez la porte, car je suis messager de Charlemagne, j'apporte des nouvelles à Galien.

Quand Durgrand, le portier, ouït parler Girard, il entendit bien qu'il était Français, dont il fut joyeux ; il lui ouvrit aussitôt la porte. Girard monta au château, et fut en la chambre où était Galien, lequel passait le temps avec ses barons. Quand Girard fut au palais, il regarda Galien, qui était assis sur un marbre blanc ; il fut à lui et le salua fort honnêtement.

— Ami ! dit Galien, soyez le bienvenu. Je vous prie, dites-moi quelles nouvelles vous m'apportez ?

— Sire, dit Girard, je vous salue de la part de Charlemagne, lequel vous prie de lui donner secours contre le roi Marsille et Belligant, son frère, lesquels le veulent détruire.

Quand Galien entendit parler Girard, il fut bien courroucé, et promit qu'il irait à son secours avec plaisir. Incontinent il fit préparer ses équipages, et donna ses ordres pour la garde du château.

Guinarde, voyant le départ de son ami Galien, vint vers lui et lui dit :

— Très-cher seigneur, ayez mémoire de moi, car vous m'avez promis foi et loyauté de mariage. Sachez que je crains fort que si vous êtes vainqueur de mon oncle Belligant, vous ne mettiez votre amour à sa femme, car c'est la plus belle qui soit en Turquie.

Galien, entendant ainsi parler la belle Guinarde, lui jura derechef que jamais il n'aurait d'autre femme qu'elle, et qu'étant de retour il accomplirait sa promesse. Il lui laissa cent des meilleurs chevaliers de sa compagnie, pour la garder, ce dont elle le remercia et le baisa doucement, puis ils prirent congé l'une de l'autre.

## CHAPITRE XLVI

Comment Galien arriva à Roncevaux pour donner secours à Charlemagne ; comment il rua Mauprivé, fils de Belligant, et conquêta l'étendard des païens.

En chevauchant, Galien arriva à Roncevaux, où était Charlemagne avec son armée.

Ce dernier, en l'apercevant, fut joyeux. Il dit à ses barons :

— Seigneurs, je vois Galien qui vient à notre secours... Que chacun de vous prenne courage !

Ayant dit cela, Charlemagne prit son épieu en sa main et piqua si raidement son cheval des éperons qu'il alla jusqu'au roi allemand, et qu'il le traversa de son épieu parmi le corps ; ce dont les païens furent ébahis. Le cheval, qui était puissant, porta Charlemagne si avant en l'armée des païens, qu'il passa six rangs de leur ordonnance, et fut incontinent entouré de tous côtés ; son cheval même fut tué sous lui.

L'empereur mit vitement pied à terre et se défendit si bien à l'aide de Joyeuse, sa bonne épée, que nul n'osa l'approcher. Cependant le cercle qui se faisait autour de lui se resserrait de plus en plus, et le moment allait venir où il succomberait comme avaient déjà succombé tant de ses vaillants hommes.

— Vrai Dieu ! Père tout-puissant ! murmura-t-il, si je criais maintenant mon enseigne, Galien viendrait à mon secours !...

Ogier-le-Danois aperçut le danger que courait Charlemagne. Il rompit la presse, fendit l'armée, tua le roi Frugant, qui voulait l'empêcher de passer, prit son cheval et le mena vers l'empereur, qui monta dessus et se remit à combattre.

Galien, de son côté, fondit avec ses gens sur les ennemis de Charlemagne. Il brocha si vitement son cheval, qu'on eût dit du vol d'une hirondelle. Il voulait mettre les païens à male fin et venger la mort des pairs de France. Le premier qu'il tua fut Mauprivé, fils de Belligant. Quand il le vit renversé mort devant lui, il se prit à dire à haute voix devant tous :

— Seigneurs, voici le roi qui avait juré de venger la mort de Foure... Il faut maintenant que l'on venge la sienne... Qui va s'en charger ?...

Les païens furent émerveillés et épouvantés.

— Voici, murmurèrent-ils entre eux, voici celui qui tua le roi au château de Montfuseau, au sortir du bois de Brufelle, où furent délivrés les prisonniers français que Belligant voulait faire pendre...

A ce mot, les Français se boutèrent avec rage en la bataille. Savary rencontra Turben. Hernaud et Girard en rencontrèrent d'autres. Charlemagne cria : « Montjoie Saint-Denis ! » Girard cria : « Vienne ! » Hernaud cria : « Belleaude ! » Salomon cria : « Saint-Malo ! » Ogier cria : « Danemark ! » Naymes cria : « Bavière ! » Thierry cria : Billon ! » Geoffroy cria : « Angers ! » Et le noble Galien cria : « Montfuseau ! » car il avait vaillamment conquis ce château.

Les païens, épouvantés, s'enfuirent, laissant beaucoup des leurs parmi les morts, les mourants et les blessés.

Galien avait beaucoup fait : il voulut faire plus encore. Il voulut conquérir l'étendard des païens, et il alla vers ceux qui le gardaient, monté sur son cheval Marcepin. Il fendit d'abord la tête à un Turc, puis à un autre, puis à dix autres, et, arrivant jusqu'à celui qui portait l'étendard, il lui coupa la main. L'étendard fut pris !

Belligant, voyant son oriflamme emporté par Galien, s'écria, tout en courroux :

— Sire Mahom ! vous vous êtes laissé prendre et vous avez laissé tuer nos gens, vos serviteurs et les miens ! Si vous ne pouvez nous faire du bien, au moins ne nous faites pas de mal ! Autrement, je croirais que vous voulez que nous devenions chrétiens, et alors je vous ôterais les fins habillements



d'or que vous portez et je vous mettrais tout nu!...

Belligant disait cela, parce que Mahom et Tarvagant étaient représentés en fin or sur l'étendard dont la hampe était de fin argent.

Puis, il désigna Galien aux coups de ses hommes. Mais Galien se défendit si vaillamment que Belligant eut bientôt occasion de se repentir de l'avoir fait attaquer, car il fut tué lui-même par Charlemagne, au moment où il se disposait à courir sus à Galien.

Les païens étaient vaincus!

## CHAPITRE XLVII

**Comment Charlemagne s'en alla avec Galien à Montfuseau, et comment le noble Galien épousa la belle Guinarde.**

Après que Charlemagne eut fait sépulturer les corps des chrétiens morts en la bataille, Galien vint droit à lui et lui dit :

— Sire, j'ai promis foi et loyauté de mariage à une jeune dame, pleine de grande beauté, laquelle est la fille de Marsille, votre ennemi mortel... Je l'ai trouvée loyale, car elle m'a fait plusieurs secours... C'est pourquoi, je vous prie de venir à nos noces, et de ma la donner à femme vous-même...

— Très-cher ami, répondit Charlemagne, je le ferai très-volontiers...

Il commanda aussitôt que les tentes et pavillons fussent chargés et apportés.

Charlemagne et Galien partirent, accompagnés de plusieurs princes et nobles chevaliers, lesquels chevauchèrent avec telle diligence qu'ils arrivèrent à Montfuseau la veille d'une bonne fête.

La ville était fermée de murailles et ornée de palais somptueux, ce qui émerveilla fort Charlemagne, qui demanda à Galien à qui était le château.

— Il est à vous, Sire, puisque j'en suis le seigneur, répondit Galien.

— Cher ami, reprit Charles, vous avez conquis honneur, vous êtes sage, preux et hardi : vous méritez d'être heureux.

Guinarde était au palais, où elle passait son temps ; quand elle vit les Français, elle les prit pour des Sarrasins venant de l'armée de Belligant, et elle eut peur. Mais elle fut bientôt rassurée par un messager que lui envoya Galien.

— Dame Guinarde, dit ce messager, je vous salue de la part de votre ami Galien, lequel vous amène Charlemagne et plusieurs barons et chevaliers de France...

— La pucelle eut grand'joie de ces nouvelles-là. Elle fit faire grand appareil par la ville pour recevoir les Français ; et, quand ils furent arrivés, elle alla au-devant d'eux, très-honorablement.

Charlemagne, alors, descendit de son cheval vers la belle Guinarde et la baisa doucement.

— Soyez le bienvenu, noble roi Charlemagne! dit-elle.

Charlemagne répondit :

— Belle Guinarde, Jésus-Christ vous veuille garder de mal!...

Quand les Français furent tous au château, on les servit très-richement ; et, après le souper, chacun alla se coucher, sûr de bien dormir.

Le matin, au lever de Charlemagne, vinrent plus de cent chevaliers, ayant à leur tête Galien et Guinarde, qui le saluèrent très-honorablement. Et Guinarde dit à Galien, devant tous :

— Galien, bel ami, vous savez que vous avez promis de m'épouser... Par ainsi, je vous prie d'accomplir votre promesse pendant que toute la noblesse est ici présente...

— Belle amie, répondit Galien, j'en suis bien content, s'il plaît à Charlemagne mon seigneur...

— Ami, dit Charlemagne, je m'y accorde très-volontiers, puisque chacun de vous en est content.

Ce qui fut dit fut fait. Charlemagne fit baptiser la belle Guinarde. Après le baptême, elle et Galien furent épousés, à leur grande joie mutuelle, et à la joie aussi de toute la contrée.

FIN DE GALIEN RESTAURÉ.

# BABOUC

## OU LE MONDE COMME IL VA

### CHAPITRE PREMIER

Parmi les génies qui président aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs, et il a le département de la Haute-Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scythe Babouc, sur le rivage de l'Oxus, et lui dit :

— Babouc, les folies et les excès des Perses ont attiré notre colère; il s'est tenu hier une assemblée des génies de la Haute-Asie pour savoir si on châtierait Persépolis, ou si on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle, et je me déterminerai sur ton rapport à corriger la ville ou à l'exterminer.

— Mais, seigneur, dit humblement Babouc, je n'ai jamais été en Perse; je n'y connais personne.

— Tant mieux, dit l'ange, tu ne seras point partial; tu as reçu du ciel le discernement, c'est un assez beau présent, et j'y ajoute le don d'inspirer la confiance; marche, regarde, écoute, observe et ne crains rien; tu seras partout bien reçu.

Babouc monta sur son chameau, et partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées, il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée persane, qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le sujet de la guerre.

— Par tous les dieux! dit le soldat, je n'en sais rien; ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même, dès demain, passer dans le camp des Indiens, car on dit qu'ils donnent près d'un demi-drachme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc, ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, et lui demanda le sujet de la guerre.

— Comment voulez-vous que je le sache? dit le capitaine, et que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cents lieues de Persépolis; j'entends dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire.

— Mais vos camarades, dit Babouc, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous?

— Non, dit l'officier; il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin :

— La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique. Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations se multiplient, l'univers souffre et l'acharnement continue. Notre premier ministre et celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain, et, à chaque protestation, il y a toujours quelques villes détruites et quelque province ravagée.

Le lendemain, sur un bruit qui se répandit que la paix allait être conclue, le général persan et le général indien s'empressèrent de donner bataille; elle fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes et toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirants pour leur arracher quelques lambeaux sanglants, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le roi de Perse payait chèrement pour le secourir.

— Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite.

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens; il y fut aussi bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui lui avait été prédit; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur.

— Oh ! oh ! dit-il en lui-même, si l'ange Ituriel veut exterminer les Persans, il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens.

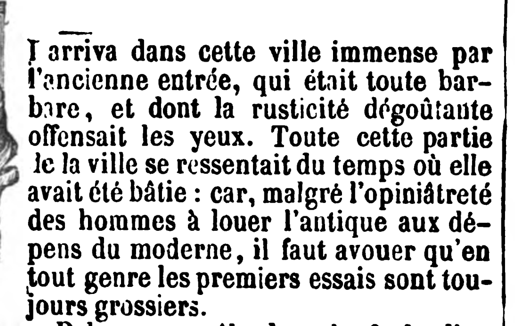
S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une et l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'âme, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent.

— Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes ?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui, pour leur seul intérêt, avaient fait verser le sang de tant d'hommes, leurs semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu et de la félicité sur la terre.

— Dieu soit loué ! dit Babouc, Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée; elle ne sera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies : courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie.

## CHAPITRE II



Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux. Toute cette partie de la ville se ressentait du temps où elle avait été bâtie : car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt, voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes, faisaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles; mais il fut près de se boucher encore les yeux et le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jetèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus.

— Quoi ! s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité ! Quoi ! leurs temples sont pavés de cadavres ! Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivants rassemblés et pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah ! la vilaine ville que Persépolis ! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle et la peupler d'habitants moins malpropres, et qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons ; laissons-la faire.

## CHAPITRE III

Le soleil approchait du haut de sa carrière. Babouc devait aller dîner à l'autre bout de la ville, chez une dame pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis ; il vit d'autres temples mieux bâtis et mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentissant d'une musique harmonieuse; il remarqua des fontaines publiques, lesquelles, quoique mal placées, frappaient les yeux par leur beauté; des places où semblaient respirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse; d'autres places où il entendait le peuple s'écrier : Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissons ? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maison immense, où des milliers de vieux soldats blessés et vainqueurs rendaient chaque jour grâces au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle : et Babouc disait en lui-même à tout moment : — L'ange Ituriel se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante.

## CHAPITRE IV

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore, sur la fin du repas, à un jeune mage. Il vit un magistrat qui, en présence de sa femme, pressait avec vivacité une veuve; et cette veuve indulgente lorgnait vivement le magistrat, tandis qu'elle tendait la main à un jeune citoyen très-beau et très-modeste. La femme du magistrat se leva de table la

première, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur, qui arrivait trop tard, et qu'on avait attendu à dîner; et le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence et d'onction, que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assurée, la parole tremblante.

Alors Babouc commença à craindre que le génie Ituriel n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la dame : elle lui confia son goût pour le jeune mage, l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis, il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la sienne. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance, devaient désoler toutes les maisons; que les larmes et le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes, ou en seraient tués; et qu'enfin Ituriel ferait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désordres.

## CHAPITRE V

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave, en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci, sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air distrait, quelques papiers, et le congédia. Babouc demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas :

— C'est un des meilleurs avocats de la ville; il y a cinquante ans qu'il étudie les lois. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné.

— Ce jeune étourdi fait sagement, dit Babouc, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge ?

— Vous vous moquez, lui dit-on; jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge parce que son père est riche, et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie.

— O mœurs! ô malheureuse ville! s'écria Babouc; voilà le comble du désordre; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger vendent leurs jugements : je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur et sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit :

— Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe ? J'ai bien acheté, moi, le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or, cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, et pour recevoir ensuite deux bons coups de flèche, dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur persan, que je n'ai jamais vu, M. le satrape de robe peut bien payer quelque chose pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. — Babouc, indigné, ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre et les lois, et que, quand même Ituriel n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme qui, ayant salué très-familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier et lui dit :

— Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or; car, en vérité, les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année. — Babouc s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu; il apprit qu'il y avait dans Persépolis quarante rois plébéiens qui tenaient à bail l'empire de Perse, et qui en rendaient quelque chose au monarque.

## CHAPITRE VI



Après dîner, il alla dans un des plus superbes temples de la ville; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour passer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla longtemps du vice et de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair, il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction. Babouc dit : Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ses concitoyens; mais son intention était bonne : il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis.

Au sortir de cette assemblée, on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année; c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes, rangés avec ordre, formaient un spectacle si beau, que Babouc crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le vestibule de ce palais; leur langage était très-différent de celui du peuple : il était mesuré, harmonieux et sublime. Personne ne dormait; on écoutait dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions, étaient exprimés par des traits si vifs et si touchants, que Babouc versa des larmes. Il ne douta pas que ces

héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines, qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire. Il se proposa même d'engager Ituriel à les venir entendre, bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure; il se fit introduire chez Sa Majesté; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique :

— Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant; j'accoucherai bientôt; je manque d'argent, et, sans argent on n'accouche point. Babouc lui donna cent dariques d'or, en disant :

— S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, Ituriel aurait tort de s'en fâcher.

De là il alla passer sa soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. Babouc mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse, que Babouc avait laissée par mégarde sur son comptoir.

— Comment se peut-il, s'écria Babouc, que vous soyez si fidèle et si généreux, après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur?

— Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourse; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut; je vous l'ai vendu dix fois davantage; et cela est si vrai, que, si dans un mois, vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste; c'est la fantaisie passagère des hommes qui met le prix à ces choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre ces ouvriers que j'emploie; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance. Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par là je suis utile à l'empire.

Babouc, après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes; car, enfin, disait-il, les arts du luxe ne sont en grand nombre dans un empire que quand tous les arts nécessaires sont exercés, et que la nation est nombreuse et opulente. Ituriel me paraît un peu sévère.

---

## CHAPITRE VII



ort incertain sur ce qu'il devait penser de Persépolis, Babouc résolut de voir les mages et les lettrés; car les uns étudient la sagesse et les autres la religion; et il se flatta que ceux-là obtiendraient grâce pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin, il se transporta dans un collége de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité; après quoi il laissa Babouc entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence, un bruit se répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles; et les mémoires disaient en substance :

— Conservez-nous, et détruisez toutes les autres. A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires; à entendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors, il se présenta un petit homme qui était un demi-mage, et qui lui dit :

— Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir; car Zerdust est revenu sur la terre; les petites filles prophétisent en se faisant donner des coups de pincettes par devant et le fouet par derrière. Il est évident que le monde va finir. Ne pourriez-vous point, avant cette belle époque, nous protéger contre le grand lama?

— Quel galimatias! dit Babouc : contre le grand lama? contre ce pontife-roi qui réside au Thibet?

— Oui, dit le petit demi-mage avec un air opiniâtre, contre lui-même.

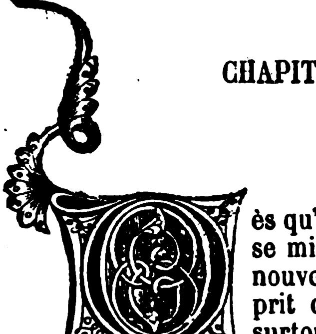
— Vous lui faites donc la guerre? Vous avez donc des armées? dit Babouc.

— Non, dit l'autre; mais nous avons écrit contre lui trois ou quatre mille gros livres qu'on ne lit point, et autant de brochures que nous faisons lire par des femmes. A peine a-t-il entendu parler de nous; il nous a seulement fait condamner, comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. — Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement : il conclut qu'Ituriel avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

## CHAPITRE VIII

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, et il pria quelques lettrés à diner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger et de parler; ils louaient deux sortes de personnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux et se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand homme; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de Babouc. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans; un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies; un troisième demanda l'extinction de l'Académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul : car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. Babouc jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

## CHAPITRE IX



Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse et la faim ont dictées, ces lâches satires où l'on ménage le vautour et où l'on déchire la colombe, ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jeta au feu tous ces détestables écrits, et sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage, et se communiquait avec discrétion. Babouc lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

— Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré; mais dans tous les temps, dans tous les pays et dans tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que, dans toutes les professions, ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux, retirés et tranquilles. Il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit; leurs discours furent si agréables et si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés et si conformes à la vertu, que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil.

— Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange Ituriel n'osera toucher, ou il sera bien impitoyable.

Raccommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reste de la nation.

— Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait; les abus se présentent à vos yeux en foule; et le bien, qui est caché, et qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe.

Alors il apprit que, parmi les lettrés, il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages même il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient, en se choquant, préparer leurs communes ruines, étaient au fond des institutions salutaires; que chaque société de mages était un frein à ses rivales; que si ces émules différaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instruisaient le peuple, et qu'ils vivaient soumis aux lois, semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, et vit des âmes célestes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand lama il y avait eu de très-grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi en admiration.

## CHAPITRE X

Il dit à son lettré :

— Je conçois très-bien que ces mages, que j'avais crus si dangereux, sont en effet très-utiles, surtout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et

tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes qui ont passé toute leur vie à peser le pour et le contre.

Le lettré lui répliqua :

— Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Persépolis; vous savez que nos jeunes officiers se battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges : peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottants dans leurs opinions; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la question ; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour : les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut presque unanime; ils jugèrent bien, parce qu'ils suivaient les lumières de la raison; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait souvent de très-bonnes choses dans les abus. Il y vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent, car l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires; il vit que ces gros nuages, enflés de la rosée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfants de ces hommes nouveaux, souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux : car rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un père bon calculateur.

## CHAPITRE XI

Insensiblement Babouc faisait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui est nécessaire. Il excusait la folie de se ruiner pour juger et pour se battre, folie qui produit de grands magistrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde; il se réconciliait les mages ambitieux et intrigants, chez lesquels il y avait plus de grandes vertus encore que de petits vices; mais il lui restait bien des griefs, et surtout les galanteries des dames; et les désolations qui en devaient être la suite le remplissaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il se fit mener chez un ministre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, et deux heures encore après l'avoir été. Il se promettait bien, dans cet intervalle, de recommander à l'ange Ituriel, et le ministre, et ses insolents huissiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédants; tous se plaignaient du ministre. L'avare et l'usurier disaient : — Sans doute cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux disait : — Il ne songe qu'à ses plaisirs; l'intrigant se flattait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes espéraient qu'on leur donnerait bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours; il ne put s'empêcher de dire : — Voilà un homme bien heureux : il a tous ses ennemis dans son antichambre, il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient, il voit à ses pieds ceux qui le détestent. Il entra enfin; il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'esprit.

Babouc lui plut, et il parut à Babouc un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua qu'il était un homme très-malheureux, qu'il passait pour riche, et qu'il était pauvre; qu'on le croyait tout-puissant, et qu'il était toujours contredit; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. Babouc en fut touché, et pensa que, si cet homme avait fait des fautes, et si l'ange Ituriel voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.

## CHAPITRE XII

Tandis qu'il parlait au ministre, entra brusquement la belle dame chez qui Babouc avait diné; on voyait dans ses yeux et sur son front les symptômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat; elle versa des larmes; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspirer, et que ses services et ses blessures méritaient; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de grâce dans ses plaintes, elle détruisit les objections avec tant d'adresse, elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence, qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main :

— Est-il possible, madame, lui dit-il, que vous vous soyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à craindre?

— Un homme que je n'aime point! s'écria-t-elle : sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant, et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître; c'est une femme charmante, pleine d'esprit, et du meilleur caractère du monde; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari et mon petit mage; venez partager notre joie.

La dame mena Babouc chez elle. Le mari, qui

était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse et de reconnaissance : il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage et Babouc. L'union, la gaîté, l'esprit et les grâces, furent l'âme de ce repas.

—Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il soupait, que celles qu'on appelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont presque toujours le mérite d'un très-honnête homme; et, pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle Téone. Il y a quelques vieilles qui la déchirent, mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire; il rougirait devant elle, s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien, car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin et pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs. Téone régnait sur eux; elle savait parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres; elle plaisait sans presque le vouloir; elle était aussi aimable que bienfaisante; et, ce qui augmentait le prix de ses bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que, s'il restait encore à Persépolis, il oublierait Ituriel pour Téone. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux et bienfaisant, quoique léger, médisant et plein de vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comment il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuses et les plus viles; il la porta à Ituriel :

— Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or et diamants?

Ituriel entendit à demi-mot; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis, et de laisser aller *le monde comme il va;* car, dit-il, si tout n'est pas bien, tout est passable. On laissa donc subsister Persépolis, et Babouc fut bien loin de se plaindre, comme Jonas, qui se fâcha de ce qu'on ne détruisait pas Ninive. Mais, quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'est pas de si bonne humeur que quand on a été à l'Opéra, à la Comédie, et qu'on a soupé en bonne compagnie.

FIN DE BABOUC.

# POÉSIE DU XVIe SIÈCLE

### SONNET

Vous triomphez de moi, et pour ce, je vous donne
Ce lierre qui coule et se glisse alentour
Des arbres et des murs, lesquels, tour dessus tour,
Plis dessus plis, il serre, embrasse et environne.
A vous, de ce lierre appartient la couronne :
Je voudrais, comme il fait, et de nuit et de jour,
Me plier contre vous, et languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlacer votre belle colonne.
Ne viendra point le temps que dessous les rameaux,
Au matin où l'Aurore éveille toutes choses,
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,
Je vous puisse baiser à lèvres demi-closes,
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait votre ivoire et vos roses?

### SONNET

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.
Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

### ODE

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui, ce matin, avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.
Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las, las, ses beautés laissé choir!
O vraiment marâtre nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!
Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

RONSARD.



# LA PRINCESSE PARIZADE

## CONTE TIRÉ DES LÉGENDES ARABES

---

Il y avait une fois, dans un royaume de l'Orient dont j'ai oublié le nom, une princesse jeune, belle, aimable, qu'on appelait Parizade, et qui composait avec trois princes ses frères une petite cour charmante, où régnaient l'union, l'aisance et les plaisirs.

Rien ne manquait dans leur palais, rien n'était plus beau que leurs jardins. On jouissait dans ce petit royaume de toutes les commodités de la vie et de tous les agréments de la société rassemblés.

D'un côté, la mer leur apportait les richesses de tous les royaumes voisins; de l'autre, une belle rivière, de riants coteaux, des plaines fertiles, une ombreuse et verdoyante forêt, les mettaient à portée de goûter les plaisirs de la pêche et de la chasse.

Des dames et des demoiselles avenantes et gracieuses tenaient compagnie à la princesse. Des hommes aimables, doux et polis formaient la société des trois princes ses frères. Et, le soir, ces deux compagnies se réunissant, passaient ensemble des après-soupées charmantes, que la galanterie, mêlée à la décence, rendait vraiment délicieux. Souvent, on y donnait des concerts, des spectacles, des bals. Enfin, la princesse Parizade menait la vie la plus heureuse dans le plus beau pays du monde.

II

Un jour que les trois princes ses frères étaient à la chasse, la belle Parizade, restée seule au palais, vit s'arrêter devant la porte un char fort simple, attelé de deux petits chevaux assez bons, conduits par un cocher vêtu sans magnificence.

Le char était suivi d'un seul esclave, et il en descendit bientôt une vieille bonne femme tenant en main une petite canne et vêtue d'une robe brune et d'une coiffure toute unie, laquelle demanda la permission de visiter le palais et les jardins.

On alla faire part à la princesse Parizade de l'arrivée de cette bonne vieille et de l'objet de sa visite. La princesse Parizade était extrêmement honnête : elle ordonna en conséquence à ses officiers d'introduire l'étrangère et de lui montrer tout ce qu'elle désirait voir.

L'ordre fut exécuté de point en point. Après deux ou trois heures de promenade, la bonne vieille voulut remercier la princesse de son hospitalité, et on l'amena devant Parizade, à qui elle fit sa révérence et qui, après l'avoir fait asseoir, s'informa gracieusement de son nom et de son état dans le monde.

— Qui je suis? Vraiment, vous êtes curieuse de le savoir? demanda la vieille. Vous le saurez dans un instant. En attendant, je puis vous dire, princesse Parizade, que je vous trouve fort jolie, fort aimable, fort bien élevée, et que je me suis promenée dans votre palais et dans vos jardins avec un plaisir infini. J'ai beaucoup voyagé, certes; et, en vérité, il faut que je le confesse, je n'en ai point encore vu d'aussi agréables, si l'on en excepte pourtant ceux auxquels nous mettons la main, nous autres Fées...

III

— Quoi! madame, vous êtes une Fée? s'écria la princesse Parizade.

— Eh! vraiment, oui, mon enfant, et je trouve qu'il ne vous manque que trois choses, à vous et à votre palais : si vous les possédiez, vous n'auriez plus rien à souhaiter.

— Quelles sont ces trois choses? demanda la princesse à la Fée. De grâce, apprenez-les-moi!... Mes frères sont riches et puissants, et il y aura bien du malheur s'ils ne peuvent me les procurer...

— Ce qu'il vous faudrait donc, reprit la Fée, serait l'*Arbre qui chante*, l'*Eau d'or qui danse* et l'*Oiseau qui dit tout*...

— L'Arbre qui chante! L'Eau d'or qui danse! L'Oiseau qui dit tout!... Ah! que voilà trois étranges et merveilleuses choses? s'écria la princesse Parizade. Et, ajouta-t-elle, quels sont donc les avantages de ces trois bijoux?...

— Les voici, mon enfant, répondit la Fée. L'*Arbre qui chante* sait tous les airs nouveaux qui se font dans le monde, en France et en Italie. Il exécute toutes les symphonies avec une précision admirable; il est d'ailleurs d'une intelligence particulière, telle qu'en lui disant un mot, il vous donne un concert dans le goût que vous souhaitez... Rien, comme vous voyez, n'est si commode pour une fête.

— Oh! la ravissante chose que cette chose-là! s'écria la princesse avec admiration.

— L'*Eau d'or qui danse*, reprit la Fée, est le fard le plus parfait et le moins malfaisant qui existe. Elle conserve la fraicheur et la beauté des jeunes personnes; et si elle ne peut rendre leurs attraits à celles qui les ont perdus, elle préserve du moins de tout accident les charmes de celles qui en ont encore. Dès qu'on en a versé sur soi quelques gouttes, elle court et se promène, comme en dansant,

sur toute la personne d'une jolie femme; elle la baigne, la nettoie, la rafraîchit, en lui faisant éprouver des sensations délicieuses.

— Et l'Oiseau qui dit tout? demanda la princesse, de plus en plus émerveillée.

— L'*Oiseau qui dit tout*, répondit la Fée, répète tout ce qui se dit d'agréable et de joli dans le monde et dans toutes les langues; il l'exprime dans un langage universel que lui seul possède et qui rend parfaitement le sens de toutes les phrases, dans quelque langue qu'elles aient été composées, soit en vers, soit en prose. En outre, cet oiseau répond juste à tout ce qu'on lui demande sur ce qui s'est passé ou se passe dans le monde, quoiqu'il ne prédise pas l'avenir...

## IV

La princesse Parizade fut enchantée au récit des vertus de ces trois bijoux, qui lui semblaient tous trois aussi merveilleux et qu'elle brûlait de l'envie de posséder.

— Madame, demanda-t-elle à la Fée, ne pourriez-vous me dire comment il faut s'y prendre pour acquérir ces trois choses rares?...

— Y tenez-vous beaucoup, mon enfant?...

— Beaucoup, certes, madame!

— Leur conquête est assez malaisée...

— Mais encore?...

— Vous m'avez dit que vous aviez trois frères, n'est-ce pas?...

— Oui, madame...

— Tous trois, s'ils sont aussi bien doués que vous l'êtes vous-même, mon enfant, doivent être vaillants, hardis et patients?

— Ils sont, en effet, patients, hardis et courageux.

— Alors, je peux leur donner les moyens d'enlever l'*Oiseau qui dit tout*, l'*Eau d'or qui danse* et l'*Arbre qui chante*.

— Oh! faites cela, madame, je vous en conjure! dit la belle princesse Parizade en joignant les mains devant la Fée qui souriait malignement à la dérobée.

— J'y consens, mignonne, puisque vous le souhaitez si fort, répondit la bonne vieille.

En même temps, elle remit à la princesse Parizade un mémoire instructif sur le chemin qu'il fallait prendre pour faire ces trois difficiles conquêtes. Il y avait mille périls à essuyer, mille obstacles à vaincre; mais enfin on en pouvait venir à bout à force de soins et de peines.

Après avoir donné ces éclaircissements, la Fée, qui était pressée, repartit bien vite.

## V

Les princes étant revenus de la chasse, Parizade ne manqua pas de leur faire part de la visite de la bonne vieille Fée, et elle ne négligea rien pour les engager à voler à la recherche des trésors annoncés.

Ce ne fut pas sans quelque peine qu'ils y consentirent; mais ils ne pouvaient rien refuser à une sœur qu'ils aimaient tendrement. D'ailleurs, ils comptaient partager avec elle les agréments résultant de la possession des trois merveilleux bijoux.

Ils partirent donc, chacun avec une suite convenable à sa dignité, et bien résolus à mener à bonne fin les aventures dont ils étaient menacés. Ils en vinrent effectivement à bout, mais ce ne fut qu'après bien du temps et des peines dont je supprimerai habilement le détail pour ne pas vous affliger, pour peu que vous vous soyez intéressé jusqu'ici aux trois frères de la belle princesse Parizade.

Qu'il vous suffise de savoir que la conquête des trois bijoux leur demanda quelques années.

## VI

Pendant leur absence, la belle princesse Parizade comprit de jour en jour, et de plus en plus, qu'elle avait fait une très-grande faute, et qu'une mauvaise Fée l'avait trompée en lui donnant le désir de posséder trois bijoux dont elle pouvait très-bien se passer.

Car, enfin, puisqu'elle était jeune, fraîche et jolie, qu'avait-elle besoin de l'*Eau d'or qui danse?* Puisqu'elle avait d'excellente musique chez elle, qu'avait-elle donc besoin de connaître, par l'*Arbre qui chante*, celle qu'on faisait ailleurs? Quant à l'*Oiseau qui dit tout*, son intermédiaire ne pouvait lui être agréable que pour lui apprendre ce qu'ils étaient devenus, puisqu'elle n'en avait pas de nouvelles, et que c'était la seule chose qui l'intéressât au monde.

Ces tristes réflexions, et l'absence prolongée des princes ses frères, altérèrent profondément la santé de la princesse Parizade. Elle devint mélancolique. Elle maigrit. Elle perdit sa fraîcheur en perdant son enjouement.

D'ailleurs, la cour était devenue elle-même triste et déserte depuis que les trois princes l'avaient quittée pour aller à la conquête des trois bijoux chimériques, suivis des meilleurs et des plus élégants seigneurs du royaume.

## VII

Enfin, les trois frères de la princesse Parizade revinrent après plusieurs années, rapportant les trois bijoux précieux et funestes.

Hélas! l'Eau d'or qui dansait eut beau danser, elle ne put rendre à la princesse Parizade la fraîcheur qu'elle avait perdue, ni l'embonpoint que ses inquiétudes lui avaient ravi! Il est vrai qu'elle lui conserva la peau assez belle et assez blanche; mais les méchantes langues de la cour disaient qu'elle mettait du blanc.

La musique de l'Arbre qui chantait ne réussit point. On trouva baroques les airs étrangers, et ceux du pays étaient connus de tout le monde.

Quant à l'Oiseau qui disait tout, il n'apprit rien dont on fit grand cas, peut-être parce qu'on était mal disposé.

### MORALITÉ.

On convint généralement, à la cour de la princesse Parizade, qu'elle avait eu grand tort de se créer des désirs dont elle pouvait fort bien se passer, et que les trois princes, ses frères, avaient été bien sots de se mettre si fort en frais pour satisfaire un si ridicule caprice

FIN DE LA PRINCESSE PARIZADE.

*En vente à la Librairie Bachelin-Deflorenne*

3, quai Malaquais, 3

# COLLECTION DU BIBLIOPHILE FRANÇAIS

*Complète en douze volumes*

**Hégésippe Moreau.** Documents inédits, par Armand Lebailly. Eau-forte par G. Staal. 1 vol. 2 »
**Œuvres inédites** d'Hégésippe Moreau. Introduction et notes par Armand Lebailly. Eau-forte par G. Staal. 1 vol. 2 »
**Madame de Lamartine**, par Armand Lebailly. Eau-forte par G. Staal. 1 vol. 2 »
**Lamennais.** Sa vie intime à la Chênaie, par J.-Marie Peigné. Eau-forte par G. Staal. 1 vol. 2 »
**La Lisette de Béranger**, par Thalès-Bernard. Eau-forte par G. Staal. 1 vol. 2 »
**Rouget de Lisle et la Marseillaise**, par Poisle-Desgrange. Eau-forte de G. Staal. 1 vol. 2 »
**Élisa Mercœur**, Dovalle, etc., par Jules Claretie. Eau-forte par G. Staal. 1 vol. 2 »
**Gérard de Nerval.** Sa vie et ses œuvres, par Alfred Delvau. Eau-forte par G. Staal. 1 vol. 2 »
**Henry Murger** et la Bohème, par A. Delvau. Eau-forte par Staal. 1 vol. 2 »
**Méry.** Sa vie intime, anecdotique et littéraire, par G. Claudin. Eau-forte par Staal. 1 vol. 2 »
**Alfred de Vigny.** Etude par A. France, 1 vol. Eau-forte par Staal. 1 vol. 2 »
**Madame de Girardin**, par George d'Heilly. Eau-forte par Staal. 1 vol. 2 »

Prix de la collection, richement reliée en maroquin plein par Belz-Niédrée. 12 vol. 170 »

*La même collection*, joli cartonnage rose en toile et ornements avec filets dorés à froid, également réunie en un élégant étui. 45 »

# LES SOCIÉTÉS BADINES, BACHIQUES

## CHANTANTES & LITTÉRAIRES

Leur histoire et leur travaux. Ouvrage posthume de M. Arthur Dinaux, revu et classé par M. G. Brunet, avec un portrait de M. Dinaux, dessiné et gravé à l'eau-forte par G. Staal. Deux beaux vol. in-8 : tome I, 460 pages ; tome II, 410 pages. Imprimé en caractères elzevir. Prix : 14 »

Tiré à très-petit nombre d'exemplaires, cet ouvrage peut être considéré comme unique en son genre. Il est classé sous forme de dictionnaire et offre un immense intérêt pour l'histoire anecdotique et littéraire de la France. Presque toutes les sociétés sérieuses ou comiques qui ont existé en France, et même en divers Etats d'Europe, ont trouvé place dans cette belle publication, qui n'a pas demandé moins de vingt années de recherches patientes de l'auteur.

# LES ARTS AU MOYEN-AGE

## ET A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE

## PAR PAUL LACROIX (Bibliophile Jacob)

Un volume in-4° illustré de 17 planches chromolithographiques et de 480 gravures. Broché, 25 fr. Relié dos chagrin, plat toile, tranche dorée, 32 fr.

« Ce livre, dit *le Bibliophile français*, sera le plus magnifique et le meilleur marché des livres d'étrennes publiés « en 1869. C'est assurément la première fois qu'un ouvrage d'un si grand luxe, d'un si haut intérêt et d'une si « parfaite exécution, est offert à un prix si minime. »

Les titres suivants donneront une idée de l'intérêt que le lecteur trouvera dans cet ouvrage : *Ameublement, Tapisserie, Céramique, Armurerie, Sellerie, Orfévrerie, Horlogerie, Instruments de musique, Cartes à jouer, Peinture sur verre, Peinture murale, Peinture sur bois, sur toile, etc., Gravure, Sculpture, Architecture, Parchemin, Papier, Manuscrits, Peinture des manuscrits, Reliure, Imprimerie.*

*Les Arts au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*, illustrés de figures innombrables et de planches en couleur, rehaussées d'or et d'argent, sont destinés à vulgariser des connaissances aussi utiles qu'agréables, restées trop longtemps du domaine exclusif des érudits.

*Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure, 55, quai des Grands-Augustins.*